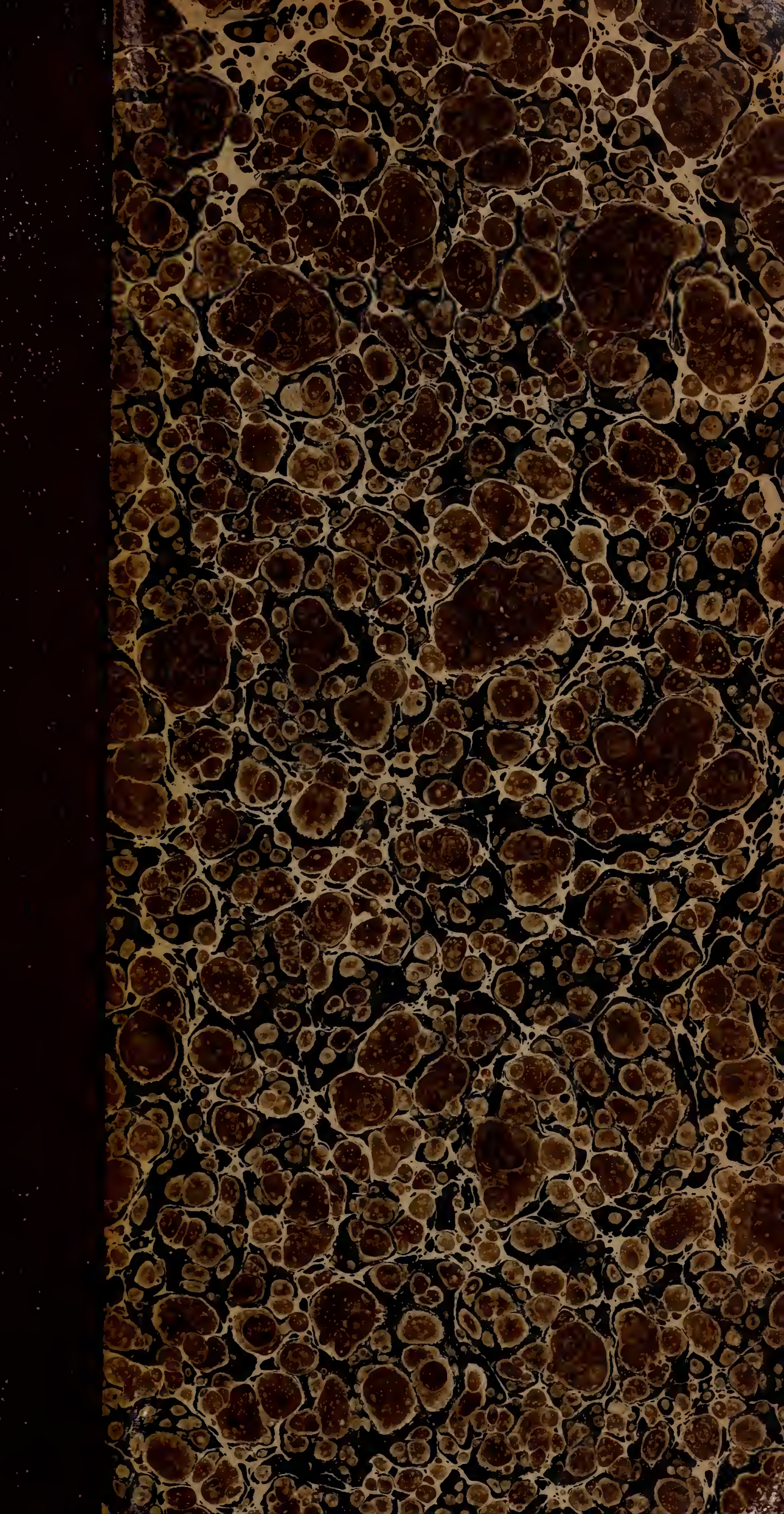


JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

QUATRIÈME SÉRIE — PREMIÈRE ANNÉE

SOIXANTE-QUATORZIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE



PARIS

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, BOULEVARD ARAGO, 102

1899.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET ET FILS
13, RUE CUJAS. — 1899

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

1898-1899

L'année qui se termine restera, dans l'histoire de notre Société, une année mémorable.

Elle a réclamé de nous un effort sans précédent. 42 adultes européens, dont 25 hommes et 17 femmes (1), ont été expédiés dans cinq de nos champs de missions : 6 au Lessouto, 10 au Zambèze, 5 au Congo, 3 à Taïti et 18 à Madagascar.

Sur ce nombre, 9 étaient des missionnaires retournant dans leur ancien champ de travail, et 31 de nouveaux ouvriers, missionnaires, instituteurs ou institutrices, évangélistes ou artisans, qui partaient pour la première fois. Deux enfin, MM. Boegner et Germond, étaient délégués par le Comité en mission extraordinaire.

Pour être complet, il faudrait joindre à ces 42 personnes les deux enfants Christol et Groult qui ont accompagné leurs parents, et 7 indigènes: 4 Malgaches, 2 Zambéziens et une Sénégalaise, renvoyés dans leur patrie, où plusieurs serviront la mission. Nous arriverions ainsi au total de 51 personnes.

(1) Voir le tableau à la suite de cet article.

Privée, dès le mois de juin, de la présence de son directeur, la Société se voyait obligée, sans lui, de vivre, de grandir encore, de faire face à des difficultés multiples et à de lourdes obligations.

Dieu nous a conduits jusqu'ici. Sa bonne main a été sur nous. Il nous a multiplié les délivrances.

Nos anciens amis nous sont restés fidèles. Un grand courant de sympathie et de libéralité s'est manifesté en particulier à l'occasion du retour de M. Coillard au Zambèze. Souscriptions et vocations, tout a abondé. M. Coillard a pu partir heureux, pleinement rassuré sur l'avenir, emmenant avec lui ou devant rejoindre au Lessouto les prémices de la nombreuse et solide escorte qu'il conduira jusqu'au Zambèze. On lira plus loin le message de reconnaissance qu'il nous a envoyé, tout en voguant vers l'Afrique australe.

Et, de plus en plus, se dessinent d'autres courants, nous apportant des sympathies nouvelles. Parmi les jeunes ouvriers, hommes ou femmes, qui sont partis depuis six mois, ou qui partiront avant deux mois, on remarque les noms suivants : Audouin, Chazel, Couve, Creissel, Labourgade, Liénard, Lorriaux, Rayroux. Que des noms aussi connus dans le protestantisme français et dans le pastorat réformé doivent être portés désormais au Lessouto, au Zambèze, à Madagascar, c'est là certainement un phénomène significatif.

Trois étudiants de la faculté de Montauban se sont embarqués, en juin et novembre, comme missionnaires : MM. Maroger, Martin, Couve. Un quatrième, M. Liénard, s'embarquera en février. Le mouvement ne fait que commencer, et nous savons qu'il continuera.

La mission de notre directeur à *Madagascar*, entreprise « dans la crainte et dans un grand tremblement », poursuivie dans la fidélité, s'achève dans l'action de grâces. Quelques-uns nous avaient reproché de cacher au public ce qui se passait là-bas. Il est vrai que nous ne pouvions pas, que nous ne devions pas dire toutes nos tristesses, tous nos

sujets de préoccupation. Mais nous pouvons dire nos joies, nos encouragements, nos espoirs. Ils ressortiront tout naturellement de la lecture des deux lettres que nous avons reçues ces derniers jours, et qu'on trouvera dans cette livraison : la lettre de M. Boegner et celle de la Conférence de Tananarive.

D'autres bénédictions ont été accordées au *Lessouto*. Dans les fléaux qu'il a traversés, le pays a discerné des appels de Dieu. Les consciences sont travaillées : celles des chrétiens, celles des renégats, celles des païens eux-mêmes. Au *Zambèze*, une double expédition, accomplie dans des conditions qui faisaient craindre un échec, est arrivée heureusement jusqu'à Kazungula, et a apporté à nos missionnaires épuisés un commencement de renfort. Au *Congo*, le travail acharné de nos jeunes frères commence à recevoir sa récompense, et, aux cris de détresse que poussaient les ouvriers débordés par l'ouvrage, nous avons enfin pu répondre par l'envoi de quelques premiers collaborateurs. En *Océanie*, une nouvelle mission est en voie de fondation : les Marquises, en attendant la Nouvelle-Calédonie.

En France même, à Paris surtout, la Société des missions a souvent convoqué les fidèles. Il faut croire qu'on n'a pas trouvé ces convocations importunes, car on s'y est rendu avec empressement. Nous avons eu des assemblées nombreuses et impressives. L'intérêt — disons plus, l'amour pour les missions — est autour de nous en progrès incontestable.

« Mon âme, bénis l'Eternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits. »

Pourtant, il y a des ombres au tableau, et même des ombres fort épaisses.

Des critiques multiples, plus ou moins ardentes, plus ou moins éclairées aussi, ont été dirigées en ces derniers temps contre la Société des missions. Il faut rendre à la presse religieuse cette justice, qu'elle s'occupe beaucoup de nous. Sans doute, elle nous prodigue les expressions de sa sym-

pathie, mais cette sympathie veut être perspicace, ce qu'il faudrait louer sans réserve si les faits répondaient toujours aux intentions. Quoi qu'il en soit du bien fondé ou de l'opportunité de certaines critiques, il existe évidemment en France, à l'endroit des missions, un état général de malaise, pour ne pas dire de mécontentement.

Le Comité des missions se préoccupe sérieusement de faire, dans la mesure où cela dépend de lui, cesser ce malaise. Il n'a jamais refusé de répondre aux demandes de renseignements qu'on lui a adressées, fort rarement d'ailleurs. Il veut aller plus loin, et, pour consulter largement tous ses amis, il a résolu de convoquer à Paris, aussitôt après le retour de son directeur, une Conférence de délégués de ses Comités auxiliaires de province.

L'opinion des Églises aura ainsi le moyen de s'exprimer en toute liberté; elle peut, dès maintenant, se préparer à cette rencontre, faire connaître au Comité quels sont les principaux sujets sur lesquels on désire faire la lumière ou provoquer un échange de vues. On nous accuse, paraît-il, — bien à tort croyons-nous, — d'abuser du secret. Il est certain que, dans une œuvre aussi délicate que la nôtre et qui doit ménager tant d'intérêts, tenir compte de tant d'éléments divers, la discrétion est un des premiers devoirs. Pourtant, nous sommes bien loin d'affectionner le mystère pour lui-même. Nous publions, dans le *Journal des Missions*, des renseignements assez abondants sur toutes les branches de notre activité. Nous donnerons à nos frères, dans la Conférence consultative, tous les éclaircissements qu'ils pourront légitimement nous demander. Car nous comprenons très bien le devoir d'élargir notre base d'appui, à mesure que s'étendent nos responsabilités.

Une circulaire aux Comités auxiliaires, actuellement en préparation, précisera sur tous ces points notre pensée et nos intentions.

Mais la préoccupation de satisfaire autant que possible aux exigences de l'opinion — nous parlons, bien entendu,

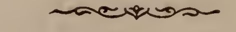
de l'opinion des Églises — n'est pas, à l'heure présente, notre seul souci. Notre situation financière est trop alarmante pour ne pas oppresser nos cœurs. Nous l'avons déjà exposée le mois dernier. Quelques erreurs, que nous rectifions plus loin, se sont glissées dans l'article que nous avons consacré à notre situation et à nos devoirs. La plus fâcheuse concerne l'état de notre caisse générale. Ce n'est pas, comme nous l'avons écrit, 120,000 francs qu'il nous reste à trouver d'ici au 31 mars; c'était 307,500 francs au 20 novembre, c'était encore 282,700 francs au 20 décembre. Joignez-y plus de 300,000 francs pour Madagascar, qui a déjà eu à payer 365,000 francs et n'a encore reçu que 65,300 francs, et vous arrivez à un total d'environ 600,000 francs à recevoir en trois mois. C'est donc 200,000 francs par mois, près de 7,000 francs par jour que nous devons attendre de la fidélité de Dieu, de la libéralité des chrétiens, sous peine de nous voir acculés par le déficit à des retranchements qui ressembleraient à des trahisons ou à une abdication qui serait un aveu d'impuissance.

Dans l'angoisse d'une telle situation, réduits à l'extrémité, mais ne perdant pas notre confiance, persuadés qu'il nous est bon de nous sentir ainsi dépendants et incertains du lendemain, mais persuadés aussi que notre Dieu saura pourvoir lui-même à tous nos besoins, nous continuerons en 1899, avec sa grâce, à marcher en avant, à accepter virilement tous les devoirs qu'il nous imposera. Mais nous crions à lui dans notre faiblesse, et plus que jamais nous attendons de lui, avec l'esprit de sagesse, de prudence, de fidélité, de persévérance qu'exigent des circonstances aussi critiques, les ressources dont il est le souverain dispensateur !

Et nous crions aussi à nos Églises : Frères et sœurs, vous avez vu sous la pression de quels événements nous avons agi. Souvent même, notre action a été jugée trop timide et trop lente. Vous savez quels sont ceux qui travaillent au loin pour vous. Ils sont vos fils et vos filles, l'os de vos os, la chair de votre chair. Vous lirez, dans ce journal, les témoignages de la confiance qu'ils ont en vous et aussi le récit des béné-

dictions que Dieu accorde à leur travail. Vous ne voudrez pas nous faire faillir aux engagements que nous avons pris en votre nom et très souvent sur votre conseil.

L'année 1898 a été difficile; elle a apporté sa part extraordinaire de travail et de fatigues. Mais elle a été bénie, et nous l'achevons dans la reconnaissance. L'année 1899 s'annonce plus lourde encore et plus épineuse. Mais, si nous sommes fidèles, elle sera encore plus féconde et ne fera qu'affermir notre foi et accroître notre dette de gratitude envers Dieu.



LES DÉPARTS EN 1898

CHAMP DE MISSION	ANCIENS OUVRIERS RETOURNANT SUR LEUR CHAMP DE TRAVAIL		NOUVEAUX OUVRIERS	
LESSOUTO	M. Jacottet. M. Christol.	Mme Jacottet. Mme Christol.	M. Lorriaux.	Mme Lorriaux.
ZAMBÈZE	M. Louis Jalla. M. Coillard.	Mme L. Jalla.	M. Mann. M. Ramseyer. M. G. Mercier. M. Verdier.	Mme Mann. Mme Ramseyer. — Mlle Specht.
CONGO			M. P.-E. Vernier. M. Moschetto. M. D. Couve.	Mme P. Vernier. — Mlle H. Kern.
TAITI	M. Viénot.	Mme Viénot.		Mlle Aline Viénot.
MADAGASCAR	*Délégués en mission spéciale :* M. Boegner M. Germond.		M. Groult. M. Maroger. M. Martin. M. J. Gaignaire. M. Chazel. M. Ferrand. M. Chabbert. M. Chastanier. M. Warnet. M. L. Gaignaire.	Mme Groult. Mme Maroger. Mme Martin. — Mme El. Escande. Mlle Krug. Mlle Labourgade.

SUR L'ATLANTIQUE

Lettre de M. Coillard, en route vers le Cap.

Calme profond de la dernière séparation. — Les affaires à Londres. — Les réunions publiques. — A l'Église française. — Traité en ami du roi. — Lettres et télégrammes. — La Manche et le golfe de Gascogne. — Retour du beau temps. — Le paquebot et son capitaine. — Un sauvetage. — La fidélité de Dieu. — Ayons plus de foi. — Priez pour nous.

A bord du *Dunvegan Castle*, 13 décembre 1898.

Bien chers amis,

Mes pensées sont un peu comme l'Océan sur lequel nous voyageons : tumultueuses et agitées; mais ce n'est qu'à la surface. Sous ces vagues immenses, que fend la proue de notre navire, il y a un grand calme. Ainsi, par dessous les émotions naturelles de ce dernier départ, il y a une paix profonde. Aucune ombre de tristesse, aucune goutte d'amertume n'est venue troubler la solennité de ces derniers moments. Pour moi, le souvenir en restera tout imprégné du parfum de la vie de Christ, et ensoleillé de la gloire de la présence de Dieu.

C'est au seuil de l'éternité et au pied du trône de la grâce que nous nous sommes dit adieu, et c'est là que nous nous sommes donné rendez-vous. Heureux celui d'entre nous qui sera appelé le premier à franchir le seuil des palais éternels et à contempler le Roi dans sa beauté, ce Roi que nous servons et que nous aimons, mais que nous n'avons pas encore vu! Et si une larme vient humecter les paupières de ceux qui restent, quand ils en recevront la nouvelle, c'est avec une joyeuse espérance qu'ils se diront l'un à l'autre en se montrant les rives du ciel : « Enfin! arrivé, lui aussi! *Alleluia !* » Toutes ces pensées bouillonnaient en moi, à la gare, en échangeant le baiser d'adieu avec les représentants ne nos nombreux amis de France, de Suisse et d'ailleurs.

A Londres, ce fut la tourmente des affaires. Il a bien fallu y faire le plongeon et accomplir en quelques jours le travail de plusieurs semaines. Ne sera-t-il pas trop incomplet et sera-t-il satisfaisant, ce travail essoufflé ? Les responsabilités, même financières, n'ont rien de desséchant quand elles nous font sentir notre dépendance de Dieu et nous rapprochent de Lui.

Je voudrais, si c'était possible, vous parler de nos dernières réunions en Écosse, en Suisse et en Angleterre. Peut-être alors, en vous disant tout le bien que j'en ai reçu, et la force qui m'y a été donnée, je pourrais dire, moi aussi, que mon Maître avait « gardé le bon vin pour le dernier ». Cela est particulièrement vrai de nos réunions à Chillingham Castle, à Rochdale, à Mabledon, à Wimbledon et à Exeter Hall. A cette dernière, j'ai été bien touché de voir des amis venus de l'Écosse et de différentes parties de l'Angleterre pour nous entourer de leur affection et de leurs prières.

L'Église française de M. Du Pontet de la Harpe, qui n'a jamais manqué de faire le plus cordial accueil à mes collègues, m'a confondu par l'expression émouvante de sa sympathie. Après ma prédication — probablement ma dernière en français — elle a tenu à m'offrir un magnifique service de communion que nous avons d'abord étrenné ensemble à la table du Seigneur.

Il n'est point jusqu'au vénérable directeur de la grande Compagnie de la « Castle Line », sir Donald Currie, qui n'ait tenu, lui aussi, avec sa famille, à manifester son intérêt pour la mission. Il l'a fait avec le bon sens pratique d'un chrétien doublé d'un Écossais. Non seulement, avec la libéralité qui le caractérise, il a voulu généreusement contribuer à nos frais de voyage, mais, malgré mon refus obstiné, je me trouve, moi, passager de 2e classe, traité en 1re comme un personnage. — « C'est une grande chose, remarquait un jour Léwanika, que d'être l'ami du roi ». Je m'en aperçois.

Et, mes chers amis, que dire de ces gros paquets de lettres qui me sont arrivées jour après jour à Londres, de ces autres,

et de ces vingt et quelques télégrammes qui, après les adieux émouvants à la station de Waterloo, nous attendaient encore dans ma cabine, à bord du *Dunvegan!* Messagers précieux qui nous apportent de partout la quintessence de l'affection, de la foi et du courage! Nous les avons écoutés ensemble avec mes compagnons de voyage : M. Bertrand, M. Verdier et M. et madame Lorriaux, et chacun de ces messages a été un baume pour nos cœurs. J'aurais voulu répondre à chaque lettre et à chaque télégramme par une carte postale. Malheureusement, ce sont des cartes postales du Cap qu'il nous faut et, par un contre-temps inexplicable, il ne s'en trouve pas une à bord. Force m'est donc, à moi qui suis comblé et qui suis dans l'abondance, de vous envoyer à tous et à chacun cette simple parole banale que j'ai répétée tant de fois dernièrement, mais qui n'en part pas moins du fond de mon cœur: *Merci* — encore et encore *Merci!*

Le Seigneur sourit à notre voyage. Ces derniers temps, vous le savez, ont été signalés par de violentes tempêtes et, de partout, on n'entendait parler que de naufrages. La Manche s'est montrée furieuse. La baie de Biscaye, l'effroi des marins, n'est jamais autre chose. Il n'y a que dix jours à peine, un vaisseau, le *Clan Drumond*, y sombrait avec les deux tiers de son équipage. Mais cette baie, toujours en colère, n'a eu pour nous qu'un moment de mauvaise humeur. Nous avons tant mal que bien subi son mauvais caprice, et nous avons passé dans des parages plus propices. Au matin de la deuxième nuit, je contemplais de ma cabine l'un des levers de soleil les plus ravissants. Nous voguions sur une mer parfaitement calme. Notre gigantesque vapeur sillonne profondément, mais rapidement aussi, les entrailles de l'abîme et laisse majestueusement derrière lui, déjà toute émaillée d'étoiles qui s'enfuient, une traînée écumeuse qui se changera bientôt en une traînée de lumière.

Tous les passagers, qui étaient restés invisibles, paraissent un à un sur le pont, pâles et chancelants, mais faisant de la vaillance un devoir. On se coudoie, on se toise, on se salue

avec dignité; puis, tant pis pour l'étiquette de là-bas, la glace est brisée ; on cause et on est tout étonné de se reconnaître avec celui-ci, de posséder avec celui-là des amis communs. Après tout, le monde est bien petit.

Notre « capitaine », M. Hay, n'est pas du tout un homme ordinaire. C'est un des *old boys* de sir Donald, qui a fait son chemin ; il y a plus de trente ans qu'il sert la Compagnie, et sir Donald Currie en fait le plus grand cas. C'est un homme pieux. Sachant qui j'étais, il saisit la première occasion pour m'annoncer qu'il me mettrait à contribution pour le dimanche et même pour une ou deux causeries par semaine sur mes voyages et ma mission. Il ne faut pas que je me rouille, c'est sûr — mieux vaut s'user que se rouiller. J'ai profité de cette introduction pour organiser un culte journalier que nous tiendrons dès que nous aurons passé Madère.

Hier, nous avons rencontré une goëlette en détresse. Elle revenait de la Nouvelle-Orléans, avait souffert des tempêtes et avait épuisé ses provisions. C'était touchant de voir notre gros vapeur s'arrêter pour secourir cette pauvre barque portugaise. Nous en étions tout fiers. Et il fallait voir les signes de reconnaissance de nos amis à qui *nous* venions de sauver la vie.

Vous voilà donc initiés à notre vie maritime. Pour être complet, je devrais dire que le service à bord est admirablement fait. Les « garçons » des 3es, comme des 2es et des 1res classes, sont d'une complaisance à toute épreuve. Une nouveauté : ils ont formé entre eux une bande de musique : instruments en cuivre, clarinette, flûte, violon, violoncelle et piano. Et lorsque leur travail du soir est fini, ils s'assemblent au salon des premières, et exécutent des morceaux pour la jouissance des passagers.

Et maintenant qu'il me faut clore cette première lettre, laissez-moi, à titre de message, vous renvoyer les échos de ce que j'aurais voulu dire à tous en partant.

Je sens le besoin de vous inviter à louer Dieu avec moi. Nous répéterons longtemps, et toujours avec un sentiment

plus pénétré et plus profond : « Il est bon !... Il est fidèle !... » Il a mis un nouveau cantique dans ma bouche. Et quand je jette un regard rétrospectif sur les dernières années, ce qui me frappe, c'est de voir « sa bonté et sa miséricorde m'accompagner » pas à pas, et des chants de délivrance m'entourer sans cesse. J'ai quitté le Zambèze apparemment mourant ; je me suis embarqué pour l'Europe convalescent, et je retourne en Afrique rajeuni et plein de force et de santé. Nous avions ensemble demandé à Dieu les 150.000 francs et les 15 hommes qu'il nous fallait pour notre mission, nous les avons, « il n'en manque pas un seul ».

Oui, voire même le *docteur* que nous avons si longtemps attendu. Et quand je pense à la nationalité de notre ami, aux péripéties par lesquelles il a dû passer avant qu'il pût s'adjoindre à nous, je reconnais que les voies de Dieu sont merveilleuses. Ce qui me confond, c'est la timidité de notre foi. Nous *n'osons pas assez*, nous n'avons pas d'audace, nous n'avons encore rien demandé au nom de Jésus. Oh ! croyons à la puissance de la prière et à la fidélité de Dieu.

Ayons aussi foi dans la mission, foi dans la puissance de l'Évangile que nous prêchons, mais foi également dans le mandat qui nous est confié. Nous ne pouvons pas fermer les yeux sur la voie merveilleuse par laquelle Dieu nous a conduits, et la suivre, pour nous, ce n'est faire acte que d'obéissance et de fidélité. Le Saint-Esprit habite dans l'Église, et c'est lui, non la politique, qui dirige ses destinées et inspire son activité. Le royaume de Dieu n'est point régi par les caprices de la politique des hommes, il a sa géographie à lui, — et pourquoi pas aussi *ses colonies?* — oui, les colonies du royaume de Jésus-Christ !... C'est pour Lui, c'est sous ses ordres, c'est sous son drapeau que nous combattons ; en Lui, avec Lui, nous serons plus que vainqueurs.

Et enfin, car il faut se faire violence, chers amis, portez avec nous nos fardeaux et nos responsabilités. Ces responsabilités, c'est votre intérêt, ce sont vos libéralités qui nous les ont accrues.

Dieu a touché vos cœurs; vous avez donné joyeusement et libéralement. Demandez pour nous la sagesse pour administrer fidèlement ces ressources. Je tremble à la pensée des dépenses que j'aurai à engager. J'aurais mille fois préféré attendre des temps meilleurs. A mon âge, il n'y a plus de marge pour attendre, et les circonstances du pays et de la mission sont telles que les portes ouvertes aujourd'hui peuvent être fermées demain. Il faut aller de l'avant. Mes bien aimés frères, je vous supplie par notre Seigneur Jésus-Christ et par l'amour du Saint-Esprit de combattre avec moi dans les prières que vous faites à Dieu pour moi. (Rom., xv, 30.)

Vous attendrez beaucoup de nous. Mais, ne l'oubliez pas, notre œuvre est, *pour vous* comme pour nous, une œuvre *de foi*, une œuvre de difficultés, de combats, de défaites aussi, qui conduiront plus tard à la victoire en faisant notre éducation. Soyons fidèles, bâtissons sur le bon fondement, non avec du bois, du chaume, de la paille, mais si possible avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses ! Le travail peut être lent et de peu d'apparence, mais il sera acceptable aux yeux de Dieu.

Croyons et nous verrons, nous aussi, la gloire de Dieu.

Votre affectionné,

F. COILLARD.



NOUVELLES DE NOS VOYAGEURS

M. André Chazel et ses compagnons. — M. Daniel Couve. — M. Coillard, M. et madame Lorriaux et M. Verdier.

Le mois dernier, nous avions laissé M. André Chazel et ses compagnons à Djibouti. Il y a quelques jours, nous avons appris leur heureuse arrivée à Tamatave, où ils sont arrivés dès le 14 novembre, après un voyage particulièrement ra-

pide. Ils en sont repartis le 16, à quatre heures et demie du soir, et nous ont donné, le même jour, de leurs nouvelles, datées d'Ivondro, la première étape sur la route de Tananarive. Tout allait aussi bien que possible. La mer avait été clémente, la chaleur restait modérée; Tamatave, où la peste devait éclater si peu de jours après leur passage, leur avait produit la meilleure impression. Ils ont dû rencontrer, à la montée, M. et madame de Saint-Vidal, descendant de Tananarive pour aller, comme on le verra par les lettres de Madagascar, s'installer à Tamatave.

Nous recommandons à la sympathie et aux prières de tous nos amis ce jeune couple missionnaire, qui, à peine arrivé dans sa nouvelle résidence, aura eu peut-être à apporter au chevet du lit des pestiférés les soins de la charité chrétienne.

M. Daniel Couve, parti de Bordeaux le 10 novembre, nous a écrit le 13 de Ténériffe, le 19 de Dakar, et le 25 du golfe de Guinée. Son voyage se poursuivait sans accident, par un temps superbe et une mer tranquille. Sur la *Ville de Pernambuco*, le capitaine et plusieurs passagers connaissaient nos missionnaires de l'Ogôoué ou du Sénégal, et tous parlaient d'eux avec la plus grande estime.

M. Couve espérait arriver au Cap Lopez le 5 décembre au plus tard, remonter l'Ogôoué et être, le 7 ou le 8, à Lambaréné.

Quant à nos voyageurs en route vers le sud de l'Afrique, ils vont avec une vitesse beaucoup plus grande et ne devaient mettre que seize ou dix-sept jours pour se rendre de Southampton au Cap, alors que M. Couve en aura mis vingt-cinq de Bordeaux au Cap Lopez.

On a déjà lu la lettre de M. Coillard, mise à la poste à Madère. Le même courrier nous apporte aussi quelques lignes de M. Lorriaux. Après une affreuse traversée du Havre à Southampton, il avait eu encore à souffrir de la mer, ainsi

que sa jeune femme, en face du golfe de Gascogne ; mais, ensuite, le temps s'était mis au beau, et ils commençaient à jouir du voyage et de la compagnie de M. Coillard. « Il est prodigieux, écrit M. Lorriaux, et travaille énormément, même ici, à bord. »

C'est le 26 ou le 27 décembre que le *Dunvegan Castle* devait arriver au Cap. Avant que ce journal ait paru, nous avons donc l'espoir que tous nos voyageurs auront achevé leur navigation.

Bientôt, sans doute, MM. Boegner et Germond accompliront la leur, pour passer de Madagascar à Lourenço-Marquès. Mais nous ignorons encore dans quel port et à quelle date ils auront pu s'embarquer.



ENVOI DE LIVRES SCOLAIRES A MADAGASCAR

Plusieurs personnes, en ces derniers temps, nous ont adressé, de divers côtés, la même question : « Accepteriez-vous, pour Madagascar, des livres de classe ayant servi, mais en bon état ? Voulez-vous qu'on vous les envoie à Paris ou à Marseille ? Qui se chargerait d'en faire le triage ? »

Peut-être M. Boegner, à son retour de Madagascar, modifiera-t-il, par les renseignements précis qu'il nous apportera, l'opinion que nous nous sommes faite sur ce sujet, dont on nous a priés de nous expliquer dans le *Journal des Missions*. Mais, pour le moment, voici tout ce que nous croyons pouvoir dire.

Il faut d'abord se souvenir qu'à Madagascar on parle malgache, et que par conséquent l'enseignement dans les écoles est donné en malgache. Les livres de classe dont se sont servis les petits Français ne peuvent donc y avoir, en général, qu'une très faible utilité pratique.

Cependant le gouvernement colonial exige maintenant dans chaque école un certain enseignement de la langue française. Cet enseignement, dans la période actuelle, ne peut être que très rudimentaire. Seuls, des livres extrêmement simples peuvent y être utilisés. Des arithmétiques, des histoires, des grammaires même, dès qu'elles sont un peu complètes et compliquées, seraient sans emploi. Tout au plus pourrait-on s'en servir dans quelques écoles normales; mais ce ne sont pas ces écoles qui sont vraiment déshéritées.

Et puis des livres dépareillés, ou n'existant chacun qu'à un ou deux exemplaires, peuvent difficilement trouver leur usage, dans une école, où il est bon de pouvoir mettre le même volume dans la main de tous les élèves.

Enfin, le port pour Madagascar est extrêmement coûteux. Les colis postaux ne sont affranchis, en France, que jusqu'au port de débarquement. De là, ils sont réexpédiés aux frais du destinataire, qui a à payer une somme de plus d'un franc par kilo. Nous ne pouvons pas grever nos instituteurs ou notre mission de pareilles dépenses, surtout sans avoir la certitude qu'elle sera vraiment profitable.

Le meilleur moyen d'envoyer des livres à Madagascar, c'est de les envoyer par la poste. Ils coûtent alors juste le même prix que si on les envoyait de Paris à Versailles, et sont remis *franco* au destinataire. Mais c'est toujours une grosse dépense quand on en envoie beaucoup, et un grand travail à cause de la multiplicité des petits paquets qu'il faut faire.

Quelques-uns de nos amis possèdent-ils des livres en bon état, suffisamment élémentaires pour être utilisables à Madagascar, ou encore des livres très enfantins, des livres illustrés surtout, pouvant être donnés en guise de prix? Sont-ils disposés à les envoyer *à leurs frais* à M. Mondain, directeur des écoles françaises protestantes à Tananarive? Il va sans dire que nous leur en serons extrêmement reconnaissants. Notre reconnaissance n'aura d'égale que celle de M. Mondain, de tous nos collaborateurs et, nous l'espérons, des enfants malgaches. Mais nous n'accepterions pas en ce moment, jusqu'à

ce que le directeur nous ait plus exactement renseignés, d'en faire supporter le transport par la Société des Missions.

Le moyen le plus efficace de remédier au manque de livres et de matériel dont souffrent nos écoles malgaches nous paraît être encore d'aider dans ses efforts la *Société pour l'Encouragement de l'Instruction primaire*, qui s'est entourée des informations les plus précises, qui a choisi de la manière la plus judicieuse les articles à envoyer, et qui a déjà fait à l'adresse de M. Mondain de nombreuses et considérables expéditions.

TOUCHANTES GÉNÉROSITÉS

La Société des Missions ne veut pas être ingrate. Elle a souvent à solliciter, mais souvent aussi à remercier. Il suffit de parcourir les listes, de plus en plus étendues, qui garnissent les premières pages de la couverture verte de notre *Journal*, pour voir combien nous comptons d'amis fidèles, en dedans et en dehors des frontières nationales.

Parmi les dons qui nous sont récemment parvenus, il en est de particulièrement touchants.

Une ancienne amie des Missions, qui habitait Londres et se faisait un plaisir d'exercer l'hospitalité envers nos missionnaires, madame Hart, a été rappelée auprès du Seigneur. Dans son testament elle avait disposé, en notre faveur, d'une somme de £ 500 — soit 12,600 francs, — que notre trésorier a encaissés. Que la mémoire de cette sœur vénérée soit bénie!

Une dame écossaise, qui a du sang français dans les veines, nous envoie par un intermédiaire, pour notre œuvre de Madagascar, £ 50, soit 1,260 francs.

Voici le don d'un frère morave, qui nous arrive de plus loin encore. La lettre qui l'accompagne est si intéressante que nous ne résistons pas au désir d'en placer la plus grande partie sous les yeux de nos lecteurs. Nous traduisons l'original, qui est en anglais.

Bethabara. New-Port. La Jamaïque,
20 novembre 1898.

Monsieur le directeur des Missions évangéliques, Paris.

Cher monsieur et frère dans le Seigneur,

Ci-inclus un chèque de £ 30, que je vous prie de recevoir pour la Société des Missions évangéliques de France.

C'est un hommage de reconnaissance envers le Seigneur, non seulement parce qu'il m'a préservé du mal, mais aussi à cause de la bénédiction que mon âme a reçue, à Paris, dans l'hiver de 1834-1835, par le moyen de M. Grandpierre et des services auxquels je me rendais, sur son invitation, dans la chapelle de la rue Taitbout.

Je puis dire maintenant, comme Paul, que le moment de mon départ approche, et, à cette heure, en repassant ma longue carrière de plus de quatre-vingt-quatre ans, j'y trouve non seulement l'assurance que le sang de notre Sauveur est très précieux, mais aussi des preuves innombrables de la richesse de sa bonté, de sa patience, de son support, dont l'une me fut donnée à Paris, presque au moment où l'œuvre de la grâce de Dieu commença dans mon âme.

Ma chère femme qu'il a retirée à lui, il y a près de trois ans, et qui a travaillé avec moi dans les Indes occidentales depuis 1844, était originaire d'Alsace, et, quoique de famille allemande, — son père était pasteur luthérien à Bischwiller, — elle avait un grand amour, que je partageais avec elle, pour les chrétiens français, dont le caractère aimable et le dévouement au Sauveur nous avaient tous deux frappés et réjouis.

Veuille le Seigneur continuer à bénir abondamment vos missions d'Afrique, qui ont une haute réputation parmi les chrétiens du monde entier !

Avec un accusé de réception de ma lettre, je serais heureux de recevoir le dernier rapport annuel de votre Société des Missions.

Que le Seigneur vous bénisse, vous et celui qui se dit : Votre en Celui qui nous a aimés, et qui s'est donné lui-même pour nous.

J. J. Seiler.

Enfin, à côté de ces sommes importantes, abondent les petites libéralités représentant de grands sacrifices, les aumônes de ceux qui, en n'apportant que leur pite, ont peut-être, comme la veuve de l'Évangile, donné plus que tous les autres. Lisez, par exemple, cette lettre d'une de nos fidèles collectrices du sou missionnaire.

V., 20 novembre 1898.

Cher monsieur,

Je suis une vieille collectrice du sou missionnaire. Je fais circuler le *Journal des Missions* parmi mes souscripteurs, je le prête aussi à quelques personnes qui ne peuvent pas me donner d'argent, mais qui donnent leur sympathie et leurs prières à l'œuvre des Missions.

Parmi ces dernières, se trouve une pauvre femme bien malade depuis quatorze mois : elle souffre cruellement d'une maladie de cœur et ne quitte guère son lit. Elle a un bon mari, qui travaille avec courage, et deux enfants : une brave fillette de quatorze ans, qui fait le ménage, et un petit garçon très maladif. Avant cette maladie, la mère et la fille faisaient des sacs de papier, et tout allait bien; mais, depuis, la pauvre mère ne peut plus travailler; il faut aller sans cesse chez le pharmacien, et la gêne a remplacé la modeste aisance d'autrefois.

Cependant, cette chère femme a appris à connaître son Sauveur pendant cette longue épreuve et la supporte en chrétienne. Cet été, elle a été vivement intéressée par un article paru dans le *Journal des Missions*, juin 1897, intitulé : « Proportions nouvelles ». Elle a vu là que chaque protestant français donne à peine, en moyenne, 75 centimes par an pour les missions et que, comme il ne s'agit que d'une moyenne répartie sur tous, beaucoup ne donnent rien en

réalité. Alors elle a résolu, pour ce qui la concernait, de faire quelque chose. Aidée un peu par sa fille, péniblement, tout lentement, elle a fait 2,000 sacs de papier; on les paye neuf sous le mille, et elle m'a remis un franc pour les missions, en me disant combien elle regrettait de n'avoir pas travaillé pour cette œuvre du temps où elle était bien portante.

Avec quelle joie j'ai joint à mon sou missionnaire cette précieuse pièce! Et je vous écris cela, cher monsieur, afin que cela vous réjouisse et vous encourage dans votre pénible et glorieuse tâche. Peut-être même, si vous le jugez bon, cela pourrait-il faire du bien à d'autres, l'exemple de cette pauvre et humble chrétienne donnant si joyeusement de son nécessaire pour l'œuvre de Dieu? Oh! si nous pouvions faire de même notre devoir envers les missions, combien le règne de Dieu avancerait plus vite et combien vous seriez moins angoissé!

Veuillez croire, cher monsieur, à mon ardent amour pour votre œuvre et à ma sincère sympathie pour vous.

G., *collectrice.*

Merci du fond du cœur à tous ceux et à toutes celles qui se souviennent de nous, soit pour nous faire part de leurs biens, soit pour travailler de leurs mains à notre profit, soit enfin pour solliciter, en notre faveur, la générosité des chrétiens qui les entourent. C'est un privilège pour la Société des Missions de provoquer de telles sympathies et de tels sacrifices. C'est aussi pour elle une responsabilité.

Demandez à Dieu, chers amis connus et inconnus, qu'il nous rende toujours plus capables de bien administrer le dépôt de votre charité.



RECTIFICATIONS ET EXPLICATIONS

Comme nous le disions en tête de ce numéro, l'article que nous avons publié en décembre sous ce titre : *Notre situation et nos devoirs*, s'est ressenti de la hâte avec laquelle nous avions dû le rédiger. Des erreurs matérielles s'y sont glissées, et aussi des expressions où notre pensée n'avait pas été serrée d'assez près, et qui ont donné lieu à des malentendus. Il y a donc lieu d'y apporter quelques rectifications ou d'y ajouter quelques explications.

Commençons par les premières :

Le budget de l'œuvre générale ayant été établi au chiffre total de. . . . . 421,600 »
et les recettes effectuées au 20 novembre s'élevant à . . . . 114,100 »

c'était une somme de. . . . . 307,500 »
qui restait, à cette date, à recevoir avant le 31 mars 1899. Aujourd'hui, cette somme s'élève seulement à 282,700 francs, grâce aux recettes effectuées du 20 novembre au 20 décembre. En tenant compte du reliquat de caisse de 15,955 fr. qui existait au commencement de l'exercice, la même somme s'abaisse à 266,745 francs. Le chiffre de 120,000 francs, donné le mois dernier, est donc tout à fait fautif.

Pour le Zambèze, le total de l'actif, au mois dernier, était de 279,332 francs et non pas de 239,332 francs. On a pu s'en apercevoir si l'on a refait l'addition de la page 886. Le même total s'élève aujourd'hui à 286,732 francs, plus une somme assez considérable, recueillie en Angleterre et en Écosse, qui se trouve entre les mains du Comité auxiliaire de Londres. Mais déjà notre trésorier a eu à payer 139,000 francs pour cette mission.

Venons-en maintenant aux explications.

Nous avions dit que «les amis de la mission pure, de la mission sous sa forme la plus désintéressée, la plus héroïque, se sentiraient tout naturellement poussés à donner pour le

Zambèze ». On nous a demandé : « Qu'y a-t-il d'impur dans les autres missions ? En quoi est-il plus héroïque d'aller mourir au Zambèze qu'au Congo, comme Bonzon ou Jacot, à Madagascar comme Escande ou Minault, au Sénégal comme Golaz ou Bolle ? Le seul fait qu'on a pu poser de telles questions prouve que nos expressions avaient trahi notre pensée. Nous aurions dû montrer simplement, dans la mission du Zambèze, le type le plus complet parmi nous de la mission *en soi*, abstraction faite des considérations terrestres et patriotiques, de la mission *internationale*, effort du peuple chrétien pour porter l'Évangile aux masses païennes, par dessus toutes les frontières et toutes les divisions humaines.

Nous avions écrit aussi « qu'on pouvait apporter librement ses dons à la caisse de Madagascar, même sans s'intéresser bien chaudement au salut des païens, sans croire peut-être très fortement à la possibilité de leur conversion » et tout en tenant nos autres œuvres pour « indifférentes ou suspectes ». Quelques amis se sont affligés de ces expressions, comme si nous n'attendions, pour Madagascar, que des sympathies de cet ordre. Redisons donc, puisque c'est nécessaire, que, pour ce champ comme pour tous les autres, nous comptons avant tout sur ceux de nos frères et sœurs qui croient à la conversion des païens et s'intéressent au salut des âmes. A notre avis, l'œuvre de Madagascar, telle qu'elle est faite en ce moment par les soins de la Société des Missions, œuvre de civilisation, d'instruction, de défense contre le jésuitisme, enfin et surtout de propagande évangélique, peut et doit réunir les suffrages, les efforts, les sacrifices et les prières de tous les chrétiens protestants de France. Il est même naturel que les amis du protestantisme s'y intéressent, en dehors des frontières de notre patrie.

Sur ces divers points et sur d'autres encore, nous préciserons notre pensée dans une réédition du même article, qui paraîtra, s'il plaît à Dieu, en brochure au premier jour, précédée d'une lettre-circulaire aux Comités auxiliaires et aux amis de la Société des Missions.

SITUATION FINANCIÈRE AU 20 DÉCEMBRE 1898

Pour faire face à la dépense, prévue pour 1898-1899, de. .	421.000 »
Il faudrait une recette mensuelle de 35,000 francs, ce qui fait, pour les 8 mois et 20 jours écoulés, du 1er avril au 20 décembre 1898, un chiffre total de.	306 300 »
Nous n'avons reçu, jusqu'à ce jour, pendant le même laps de temps, qu'une somme de	138 300 »
Faisant une différence en moins de	168.000 »
Les recettes du *Zambèze* sont, à ce jour, de . . . . . . dont 145,500 francs pour expédition de M. Coillard.	206 400 »
Au lieu de 59,700 fr. reçus l'an dernier à pareille époque.	
Les recettes pour *Madagascar* s'élèvent, à ce jour, à. . .	65.300 »
Au lieu de 111,300 francs l'année dernière à pareille époque.	
Les dépenses payées à ce jour pour la mission de *Madagascar* s'élèvent à	365.000 »
Et celles pour la mission du *Zambèze* à.	139 000 »

NOTES DU MOIS

Dimanche, 4 décembre. — M. Coillard préside les deux services de l'Église française de Bayswater, à Londres. Le premier est terminé par la communion, et l'Église offre à M. Coillard, pour s'en servir au Zambèze, les vases sacrés avec lesquels on vient de célébrer la sainte Cène. La quête faite dans les rangs couvre largement le prix de ce beau souvenir.

Lundi, 5 décembre. — A la fin de sa séance mensuelle, le Comité reçoit M. le missionnaire G. Lorriaux et M. Th. Verdier, qui vont partir, l'un pour le Lessouto, l'autre pour le Zambèze. Il leur donne ses instructions. Puis, un service intime de Sainte Cène est célébré dans la chapelle de la Maison des missions, avec les parents et amis des deux voyageurs.

Jeudi, 8 décembre. — Dans une des salles de Exeter-Hall, à Londres, nombreuse réunion d'amis de la mission du Zambèze, sous la présidence du Rév. Moore. Sur l'estrade, outre

les membres du Comité auxiliaire de Londres et plusieurs pasteurs appartenant à diverses Églises, M. Thompson, de la Société de Londres, et M. J. Bianquis entourent MM. Coillard, Bertrand, Verdier, Lemue, et les deux jeunes Zambéziens, Sémondji et Samata. M. Thompson prononce une des premières prières. Après les allocutions du président, de M. Bertrand et de M. Bianquis, M. Coillard parle avec beaucoup de force. L'auditoire, dont quelques membres sont venus de fort loin — du nord de l'Angleterre et même d'Écosse — est visiblement saisi et ému.

Samedi, 10 *décembre*. — A midi, M. Coillard, accompagné de MM. Bertrand, Lemue, Verdier et des deux Zambéziens, quitte la gare de Waterloo, à Londres, où de nombreux amis sont encore venus les saluer. — Arrivé à Southampton, il s'y rencontre avec M. et madame Lorriaux, venus directement du Havre. Le *Dunvegan-Castle* lève l'ancre à cinq heures, emportant M. Coillard, MM. Verdier, Sémondji et Samata, à destination du Zambèze, M. Bertrand qui les accompagne à travers la colonie du Cap, le Lessouto et jusqu'à Boulawayo — tout au moins, enfin, M. et madame G. Lorriaux qui s'arrêteront au Lessouto.

Lundi, 19 *décembre*. — Le Comité décide que les Comités auxiliaires seront invités, par une circulaire expédiée dans le courant de janvier, à se préparer dès maintenant et à désigner des délégués en vue d'une conférence consultative qui sera tenue à Paris, dans la chapelle de la Maison des missions, après le retour de M. Boegner.

Vendredi, 23 *décembre*. — Les amis parisiens des missions et les membres du Comité sont convoqués, dans la chapelle du boulevard Arago, pour une réunion intime de prières, destinée à remercier Dieu pour les grâces reçues dans l'année et à solliciter de sa fidélité les délivrances nouvelles et presque miraculeuses qui nous sont nécessaires pour faire face à toutes

les difficultés, triompher, dans notre faiblesse, de tous les obstacles et achever heureusement notre exercice financier.

Trois de nos futurs missionnaires du Zambèze recevront la consécration dans le courant de janvier : M. Juste Bouchet dans le temple de l'Oratoire, à Genève, le 15 janvier ; M. Jacques Liénard, dans celui d'Annonay, le 19, et M. Burnier dans la chapelle de l'Église libre de Lausanne, très probablement le 24. Le Comité sera représenté aux deux premières de ces cérémonies par le secrétaire-général, et à la troisième par l'un de ses vice-présidents, M. Roger Hollard, oncle du candidat, qui présidera la consécration.

Nous avons été tout particulièrement heureux d'apprendre les fiançailles d'un de ces trois jeunes gens, M. Jacques Liénard, avec mademoiselle Madeleine Rayroux, fille de M. Ernest Rayroux, l'excellent et si dévoué directeur des asiles John Bost à Laforce. Ce sera une bénédiction pour la mission de compter dans son personnel un des enfants de ce serviteur de Dieu. Ce sera aussi, nous l'espérons, une bénédiction pour la famille Rayroux d'avoir donné sa fille à la mission. N'ira-t-elle pas, d'ailleurs, fidèle à sa façon à l'exemple paternel, combattre, elle aussi, à l'avant-garde de l'armée de Christ, pour disputer à la puissance du mal quelques-unes de ses plus misérables victimes ?

Inutile de dire ici quels vœux nous formons pour le bonheur de ce jeune couple, qui doit se marier dans les derniers jours de janvier, pour être prêt à quitter l'Europe le 11 février.

Notre ancien missionnaire, M. Weitzecker, a eu l'occasion, il y a quelques semaines, de plaider, devant un auditoire de choix, à Florence, la cause de l'exploration géographique unie à celle des missions. Nous sommes heureux de noter ici ce nouveau témoignage d'intérêt donné par notre frère à l'œuvre des missions, à laquelle il a sacrifié autrefois une partie de sa santé et de ses forces.

Madame Grattan Guinness a été rappelée auprès du Seigneur le 3 novembre dernier. On sait la part qu'elle avait prise à l'évangélisation de la France et particulièrement de nos soldats, après la guerre de 1870. Depuis lors, M. et madame Guinness ont souvent accueilli nos élèves dans leur institut missionnaire de Londres, où Sémondji vient de passer deux années. La Société des Missions de Paris n'acquitte que dans une très faible partie sa dette de reconnaissance en exprimant ici sa sympathie au mari et aux enfants de notre vénérée sœur.

On trouvera sur la couverture du journal les conditions de vente de l'édition à prix réduit du livre de M. Coillard : *Sur le Haut-Zambèze*. C'est encore un superbe volume, qui contient tout le texte de la première édition et un nombre presque égal d'illustrations.

Nous rappelons aussi la publication récente des deux cantiques africains : *L'Afrique malheureuse!* et la *Marche triomphale du Chrétien*. Grâce à une libéralité privée, le prix de vente de la feuille in-4° renfermant ces deux morceaux de musique, avec grand titre illustré par M. Christol, a pu être abaissé à 0 fr. 25 l'exemplaire.

LESSOUTO

DANS UNE ANNEXE

En wagon. — Le campement à Hléohéng. — La chapelle et ses auditeurs. — Un mariage païen. — La critique du Pentateuque par un fils de Moshesh. — Un service religieux. — Trente baptêmes. — L'éloquence de Moché. — Une âme de païenne assiégée. — La petite lumière. — Résignées à être battues.

Cette fois, c'est en wagon que l'on voyagera. Je préfère encore la lenteur de ce massif véhicule, qui fait penser au

Moyen-Age et aux rois fainéants, aux miracles d'équilibre de la pirogue congolaise ou zambézienne, au tangage de la filanzane malgache, voire même au petit galop des chevaux du Lessouto. On y est chez soi, on ne dépend de personne pour le manger et pour le coucher ; on n'aura pas à recourir à l'hospitalité des Bassoutos, dont les huttes sont, sitôt le printemps venu, de véritables *panpunaisia*. Et puis, il fait si bon, quelquefois, n'avoir rien à faire qu'à se laisser rouler sur une grande route et à rêver...

Nous arrivons dans l'annexe de Hléohéng ; voici nos bœufs dételés près de la chapelle, la première que je fis construire après mon installation à Léribé. Tout ordinaire, cette chapelle : quatre murs de briques crues et un toit de fer ondulé par dessus ; 40 pieds de long sur 20 de large. Elle a pourtant ceci de caractéristique et de rare : elle est trop petite pour la congrégation qui s'y réunit chaque dimanche. Il eût fallu mille francs de plus pour lui donner des dimensions plus respectables. On ne les avait pas, et on ne les a pas encore. Et c'est dommage. Car, pour une fois que les païens ont pris goût aux choses de Dieu, il est vraiment déplorable qu'ils soient obligés de se tenir dehors, devant les fenêtres, pour entendre quelque chose de ce qui se dit à l'intérieur. Et cela, après être venus de loin.

Il s'en convertit pourtant un assez grand nombre. Le dimanche, après le sermon du vieux Moché, on voit souvent une païenne se lever et dire : « Priez pour moi ; je désire me convertir. » Une autre l'imite. Puis une troisième. On prie pour elles. On pleure. Et chaque mois s'allonge la liste des catéchumènes...

Une fois le campement organisé, je pousse une pointe vers la colline, pour voir « ce qu'il y a derrière ». Et j'arrive dans un village assez gros. Il y règne une animation innaccoutumée. C'est un mariage de païens. A ces mariages, on voit tout le monde, sauf le marié et la mariée. Eux n'ont rien à voir là-dedans. La cérémonie consiste en ceci : les parents

du jeune homme donnent à ceux de la jeune fille un certain nombre de bêtes à cornes, de moutons ou de chevaux ; ils promettent de donner plus tard le reste du paiement. On tue un bœuf, on boit de la bière. Le mariage (il faudrait dire le marché) est conclu.

Les braves gens dépècent un bœuf avec soin. Il s'agit de ne pas enfreindre les articles du protocole. Chaque morceau de viande a son nom et son destinataire attitré. Les ayant-droit sont très chatouilleux sur le sujet, et un oubli pourrait provoquer des brouilles et des querelles.

Sur des tas de bouse sèche fumante mijotent des quartiers de viande. On voit des hommes avaler, sans pain et sans sel, des morceaux de graisse gros comme le poing, et essuyer leurs mains sur leurs pieds ou sur leur visage. On cause, on crie, on raconte, on discute. Et un individu s'avance vers moi, enveloppé dans une vieille couverture rouge.

— C'est moi qui suis Mokhéthi Moshesh ! me dit-il.

— Ah ! vraiment. Enchanté de faire ta connaissance.

Il me raconte son histoire, ou plutôt celle de son intelligence. Fils du grand chef Moshesh, il voulut s'instruire, ne put aller au Cap, mais arriva, en Natalie, dans la maison du fameux évêque anglican Colenso, ce théologien dont les attaques contre l'Ancien Testament ont fait passablement de bruit dans le monde savant.

Mokhéthi a donc fait son éducation aux pieds de ce très révérend prélat. Soyez sûrs d'une chose : il n'en a retenu que ce qu'il aurait dû oublier, et il n'en a pas pris ce qu'il eût dû garder. Heureux de pouvoir déballer son savoir devant quelqu'un qui consente à l'écouter, il me sert avec volubilité tous les arguments de l'évêque Colenso contre l'authenticité du Pentateuque ; il m'apprend à quelle époque les livres de Moïse ont été composés ; il me signale les contradictions qui se trouvent dans le récit du Déluge. Et patati et patata.

Tout en déblatérant, il jette des coups d'œil sur les assistants, pour recueillir leurs suffrages ou lire sur leurs traits

les marques de leur approbation... Non, cela ne prend pas. Les assistants continuent à causer et à manger des tripes de bœuf plus ou moins roussies au feu.

Et, quand je trouve moyen de parler à Mokhéthi du péché et de ses conséquences, il me souhaite le bonsoir — non sans m'avoir demandé de lui procurer un dictionnaire sessouto « avec un rabais de 1 fr. 25 !. . »

Dimanche, nous avons eu notre grand service devant la chapelle qui nous abritait mal contre un vent furieux et de gros tourbillons de poussière rouge. Les gens du village voisin sont venus. Hélas! à en juger d'après leurs expressions, ce que nous leur disons dans nos allocutions ne les intéresse pas plus que les savantes critiques de Mokhéthi. Cela ne mord pas. Ils regardent sans écouter. Puis ils ne regardent même plus. Vers la fin, le vent nous apporte des bruits de conversation et l'odeur du tabac des pipes. Il n'y a rien de religieux en eux ; comment les choses religieuses les toucheraient-elles ?

Nous avons pourtant un auditoire attentif et sympathique. Les auditeurs païens de tous les dimanches sont là, venus de loin, parfois de très loin. Et, quand nous avons baptisé les trente candidats que Moché nous avait présentés, il y avait dans l'assemblée une corde qui vibrait. Moché, comme toujours, pleurait, lui un homme fort et même puissant, mais primesautier, tout d'impulsion et de sentiment, incapable de se plier aux manières de parler des autres, mais admirable quand il se laisse pousser par le souffle qui est en lui. Il pleure quand il voit ses catéchumènes professer publiquement leur foi, en face de ces païens rébarbatifs et insensibles. Et tout à l'heure, après le service, je l'entendrai aborder ces derniers, leur lançant à brûle-pourpoint des questions embarrassantes : « A quand ton tour ?.. Tu es donc toujours décidé à ne pas te donner à Dieu ?.. Que te dit ton cœur, quand tu entends la Parole de Dieu ?.. » On le craint à cause de ces coups droits qu'il donne sans peur à tout venant. Et on le

respecte tout autant. Car il « n'a pas honte de l'Évangile de Christ », lui, et il sait en parler la tête haute et avec autorité.

Le dimanche soir, le silence s'est fait autour de la chapelle. Les bœufs, attachés à la chaîne du wagon, ruminent en poussant de gros soupirs. Allons dire le bonsoir à Moché.

Je l'ai trouvé dans sa maisonnette, avec ma femme et la sienne, plus deux femmes païennes qui causaient avec eux.

Ce que je vis m'intéressa. Ce que j'entendis m'instruisit.

Moché parlait à l'une de ces femmes (qui sont la deuxième et la troisième d'un païen du voisinage). Il la poussait à se convertir, s'étonnait de ses hésitations, répondait à ses objections à grand renfort de passages de la Bible, qu'il citait, du reste, avec un à propos surprenant. Elle disait que, si elle se convertissait, elle ne pourrait pas continuer à vivre dans la polygamie. Alors, que devenir? Où aller? Où trouver un autre mari? « Et puis, mon mari, je l'aime... »

Moché lui démontrait que tout renoncement est un devoir et devient facile quand on a Dieu avec soi; que Dieu fortifie les cœurs timides et aplanit les difficultés devant ceux qui se confient en lui. « Allons, convertis-toi, ici, ce soir. Demain, ce serait peut-être trop tard... »

Elle était accroupie sur ses genoux, la tête en avant, les mains sur le sol. Je regardais cette tête taillée à coups de hache, les lèvres grosses et proéminentes, le front fuyant, la bouche ouverte, le crâne épais et dont les bosses à saillies auraient fait le bonheur d'un phrénologue. Il y avait sur son visage une succession d'expressions contradictoires : inquiétude, doute, ignorance, désir de croire, demi-intelligence des choses entendues, lueur d'espoir. Puis endurcissement, défaite, résignation au paganisme. Puis de nouveau un peu de clarté...

Pauvre femme! Nos cœurs se serraient en la regardant.

Enfin, elle dit : « Tout ce que tu dis est vrai. Je le ferais, si j'avais en moi une petite lumière. Mais je n'en ai pas. »

Et c'est elle qui avait raison, plus raison que Moché.

Pourquoi presser de se convertir des gens dans les cœurs desquels l'Esprit n'a encore fait aucun travail? Pourquoi chercher le plus beau fruit sur un arbre qui n'a pas même eu une pauvre petite fleur? Mais aussi : où nous arrêter dans les efforts que nous faisons pour persuader les païens et pour les amener à la conversion? Et encore, à quoi bon notre travail tant que Dieu n'a pas fait le sien dans ces cœurs de païens? Et qui y allumera cette « petite lumière » dont cette pauvre femme avait si justement parlé?...

Là-dessus, elles se sont subitement levées toutes deux.

— Rentrons vite, dirent-elles, notre mari nous battra, parce que nous sommes sorties le soir. Nous aurons beau lui dire que nous étions chez l'évangéliste, il ne le croira pas, et le bâton sifflera...

Ainsi, ce mari qu'elles aiment, disaient-elles tout à l'heure, il n'a pas confiance en elles, il est jaloux, probablement pas sans raison. Il les brutalise, lui qui n'est qu'un grossier ivrogne et un vaurien avéré. Triste affaire que cette polygamie que vantent ceux qui n'en connaissent pas les hontes et les souillures!

Le lendemain matin, nous avons rencontré nos deux païennes de la veille :

— Eh bien, comment se sont passées les choses, hier soir, quand vous êtes rentrées chez vous ?

— Oh! comme nous avions dit. Il nous a battues, et battues. Il n'a rien voulu écouter.

Puis, avec un gros rire mêlé de tristesse et de résignation : « Bah ! »

Et elles ont passé leur chemin.

ZAMBÈZE

A SÉSHÉKÉ

Extrait d'une lettre de M. L. Jalla.

Une station bien conservée. — Chapelle à construire. — Litia et sa cousine. — Attentions princières. — Reprise de l'école. — Les rechutes. — La fièvre. — Les évangélistes zambéziens. — Projets.

Séshéké, 24 septembre 1898.

... Le 12 août, nous arrivions ici, sur le champ d'activité où vient de s'ouvrir notre seconde période de vie zambézienne. Nous trouvions la station bien balayée, désherbée, et plusieurs des bâtiments en bon état de conservation. Tout parlait en faveur de l'évangéliste Arone et de sa femme : ils ont été de bons gardiens.

Naturellement, il y a aussi plus d'une ruine à relever : la chapelle, entre autres, s'effondre; puis, elle est désormais beaucoup trop petite. Chaque dimanche, elle est comble, et plusieurs doivent rester dehors, ce qui n'est pas fait pour les encourager. Je vais ajouter deux ailes provisoires, vu la saison avancée. L'année prochaine, nous rebâtirons une église beaucoup plus grande.

Litia a établi son grand village à une centaine de mètres de celui de sa cousine, et la station est un peu plus loin. Nous connaissons naturellement presque tout le monde, et nous nous sentons à l'aise avec eux. Akanangisa — la Mokwaé d'ici — n'est pas extraordinairement intéressante, mais elle est assez gentille en ce moment, et très jalouse de ne pas rester en arrière de son royal cousin. Litia, lui, nous a reçus avec beaucoup de cordialité. Grâce à lui, notre déménagement est à peu près achevé. Depuis notre arrivée, il nous a fourni, matin et soir, de lait, parfois de poisson, et m'a donné deux génisses comme cadeau de bienvenue. Une des deux vient d'avoir son veau : nous commençons donc à être propriétaires.

Litia et sa femme sont restés fidèles à leur profession de foi de 1894. Avec eux, il y a un tout petit noyau qui nous réjouit et nous donne de l'espoir. Tout n'est certainement pas perdu : il y a encore de la vie. Nous avons, tous les mercredis après-midi, une réunion de professants, et, quand les grands travaux leur donneront plus de relâche, nous essaierons de les suivre de plus près.

Nous avons recommencé l'école depuis un mois avec un peu plus de 40 élèves. Nous espérons voir ce chiffre augmenter considérablement. Mais les chefs n'aiment pas à voir les enfants de leurs esclaves s'instruire. Ils sentent que c'est une proie qui risque de leur échapper. Nous avons aussi retrouvé cinq de nos anciennes filles de la cour et deux garçons, et nous venons d'en accepter trois nouveaux.

Parmi les anciens, hélas! plus d'un est retourné dans la fange d'où il était sorti, entre autres notre Sébéso, notre plus ancienne fille, celle qui nous avait donné tant de sujets d'espérer. Ah! ces mœurs païennes, comme il est difficile de s'en affranchir, après y avoir passé toute son enfance!

Une connaissance assez importante, qui s'est aussi souvenue de nous, c'est la fièvre. Elle nous a fait sa première visite à tous deux à la fois, vendredi dernier, et aujourd'hui encore, lundi, nous n'en sommes pas complètement débarrassés.

La Conférence ayant placé chez moi, cette année, pour y être formés, deux des trois Zambéziens que j'avais envoyés à Morija en 1893, je les envoie surtout évangéliser les nombreux villages environnants, jusqu'à 100 kilomètres d'ici. Dans un mois, aura lieu leur baptême, et aussi la noce de leur troisième compagnon, placé aux chutes Victoria avec les Coïsson : il épouse notre Mofaéa.

Nous attendons M. Mercier demain ou après demain : il compte passer un mois et demi sur notre station avant d'aller à Nalolo aider les Béguin à rebâtir la leur. Il y a certainement beaucoup à faire partout. Ici, dès l'an prochain, il faudrait tout rebâtir et profiter de l'occasion pour changer

l'emplacement de la station et la rapprocher des deux grands villages de Litia et d'Akanangisa. Nous verrons ce que nous pourrons faire, d'après les aides que M. Coillard nous amènera.

Votre profondément attaché,

LOUIS JALLA.

P. S. — Le courrier de Léaluyi n'est pas arrivé. Nous fermons nos lettres qui partent demain. Mercier est ici depuis avant-hier.

SÉNÉGAL

« QUOIQUE MORT, IL PARLE ENCORE »

Benjamin Escande, missionnaire au Sénégal et à Madagascar. — Souvenirs intimes ; extraits de son journal et de sa correspondance (1).

Je ne crois pas avoir jamais rencontré Benjamin Escande. Je ne le connaissais que par ses lettres au *Journal des Missions*, par quelques autres lettres, parues dans l'*Église libre*, une surtout, du 6 mars 1894, qui aurait mérité d'être conservée, et enfin par ce volume si poignant : *Neuf mois à Madagascar*, dont l'édition est malheureusement épuisée. Après avoir lu ses *Souvenirs intimes*, il me semble que sa personnalité n'a plus rien qui ne me soit familier. M. Couve, dans quelques lignes d'introduction, M. E. Barnaud, son pasteur, dans une notice assez étendue, font revivre sa physionomie. Mais elle transparaît tout entière dans les extraits de son journal et de sa correspondance qui remplissent ce volume. L'auteur s'y livre ingénuement lui-même, non seulement parce qu'il ne se doutait pas que ces pages dussent être jamais publiées, mais encore et surtout parce qu'il n'était pas

(1) Genève, J.-H. Jeheber; 1 vol. gr. in-8°, avec un portrait, 20 gravures hors texte et 15 vignettes. — Prix, broché, 6 francs.

dans sa nature de cacher ou de dénaturer quoi que ce fût, parce qu'il était d'instinct aussi éloigné de toute dissimulation que de toute recherche de lui-même.

A côté de cette simplicité candide, ce qui frappe, chez lui, c'est son amabilité. Pendant qu'il était élève à Batignolles, il s'occupait, avec son camarade Christeller, de l'école du dimanche populaire de la rue Saint-Dominique. Dans les visites qu'ils faisaient tous deux aux familles, il leur arriva d'être insultés par des gamins indisciplinés. Un jour, une bande crie sur leur passage : « Enlevez-les ! » et les escorte pendant quelques minutes. « Je me retourne pour leur sourire », raconte Escande ; et il ajoute avec surprise : » Cela ne les désarme pas. » Puis, plus loin : « Quand nous sommes dans la maison, ils se rassemblent devant la porte en faisant un bruit infernal. Nous redescendons, et, avant qu'ils aient pu fuir, j'en prends un, le chef de la bande, par le menton, et lui dis gentiment : « Tu crois donc que nous voulons te faire du mal, pour « courir ainsi après nous (1)? » Telle était sa méthode : vaincre par l'amour, et, comme il le dit lui-même, verser « un tonneau d'huile sur les flots en furie. »

Un autre trait caractéristique, c'est son esprit d'ordre, son besoin de méthode. Dans les lettres qu'il écrit de Saint-Louis, abondent les plans de travail, les détails sur l'emploi de la journée, de la semaine. On sent d'ailleurs qu'il était fidèle à ces plans. Le vendredi, par exemple, il se met, aussitôt levé, à rédiger son sermon pour le dimanche, et, à sept heures du soir, au moment où il sort pour le dîner, il écrit l'*amen* final (2). C'est une habitude à laquelle il semble être resté toujours fidèle, alors que la multiplicité de ses occupations, et l'on peut bien ajouter le nombre restreint de ses auditeurs, auraient pu excuser une préparation plus hâtive.

Je note aussi comme une de ses qualités fondamentales la fidélité et la hardiesse dans le témoignage qu'il rendait à sa

(1) P. 48, 49.
(2) P. 72, p. 126.

foi. Il est, en cela, un vrai missionnaire, non seulement auprès des païens, mais dans les rapports où il semble qu'il soit le plus difficile d'exercer une influence sérieuse. A table d'hôte, prenant ses repas avec des employés de l'administration, il aborde avec eux les questions religieuses. Il s'attaque surtout à l'un d'eux, « matérialiste dans l'âme... s'il en a une » ; il cherche à ramener invariablement sur Jésus « la conversation, qui prend toujours la tangente (1). » Un soir, ce commensal a trouvé un adversaire dans la personne d'un boulanger très catholique, peut-être un espion des prêtres. Dans la conversation, tous deux se montrent fort échauffés. « Voyant la tournure que prennent les choses », Escande « se jette dans la mêlée ». Son intervention ramène le calme ; les paroles qu'il prononce obtiennent l'approbation de tous, antagonistes et simples témoins. « Néanmoins, ajoute-t-il, je ne cherchai pas à profiter de mon avantage pour écraser mon adversaire, et, quand il me quitta, il me serra affectueusement la main (2). » La fidélité dans la douceur, il semble que ce soit là tout Escande. Quoi d'étonnant si son athée finit par se prendre d'affection pour lui et par suivre son culte (3)?

C'est que, chez cet homme précis, ordonné, dont l'écriture même trahit un besoin inné de régularité, il y avait un fond de tendresse inépuisable. Il vivait beaucoup par le sentiment. Il jouissait vivement de la musique, s'intéressait au chant, composait lui-même des cantiques (4). Il aimait les enfants, les siens d'abord, cela va sans dire : sa « Miette chérie — le rayon de soleil qui passe à travers tous les nuages (5) », et son Gustave, qu'hélas ! il a à peine connu. Mais il aimait aussi tous les enfants de sa race. « Oh ! les bébés blancs ! Vous ne sauriez vous imaginer ce que l'on ressent, lorsqu'au

(1) P. 97-98.
(2) P. 101-102.
(3) P. 121.
(4) P. 41, 139, 148, 177, etc.
(5) P. 190.

milieu de toutes ces têtes crépues, on voit tout à coup un poupon aux joues roses, aux bras potelés, conduit par sa noire nounou ; sans le connaître, on voudrait courir vers lui et l'embrasser (1)!... » Et vraiment on se demande s'il aimait beaucoup moins les enfants noirs eux-mêmes. Il faut voir, par l'exemple de Marguerite Seck, comment il les soignait lorsqu'ils tombaient malades (2).

Que d'autres traits encore je voudrais relever! Cette conscience si droite, qui frappait M. de Visme quand il l'avait pour élève à Batignolles (3), et qui donnait dans les relations avec lui le sentiment d'une absolue sécurité! mais surtout cet amour du règne de Dieu, ce poids sur le cœur à la pensée de l'humanité païenne ou musulmane, cette impatience de gagner de vitesse les missionnaires de Rome, cette certitude du triomphe final de Jésus-Christ, qui font le vrai missionnaire évangélique (4).

Puis, après avoir parlé de l'ouvrier, il faudrait parler de l'œuvre, de cette mission du Sénégal, à laquelle il a consacré plus de huit années de travail, toute son activité missionnaire, sauf les neuf mois de Madagascar. Que de fois il s'afflige de la voir si chétive! Que de fois il pose le problème de son avenir, pour le résoudre toujours dans le sens le plus optimiste, ne voyant dans l'œuvre de Saint-Louis et même de Kerbala que le point de départ d'une très prochaine pénétration dans l'intérieur. Ces pressentiments étaient-ils des illusions? Ou bien est-ce notre faute s'ils n'ont pas été justifiés? Le moment est-il venu, malgré nos autres charges, de renforcer de telle façon la mission du Sénégal qu'elle sorte enfin de cet état de quasi-impuissance où elle végète depuis trop longtemps? Graves et angoissantes questions dont Dieu lui-même nous donnera la réponse, si nous savons la lui

(1) P. 113.
(2) P. 250-255.
(3) P. 20, 22, 23.
(4) P. 180, 242-244, etc.

demander avec foi et mettre à profit pour la découvrir toutes les lumières qui nous viennent de lui.

L'ouvrage que nous annonçons sera l'une des pièces du débat. Mais il restera surtout comme un monument précieux où semble revivre et palpiter encore ce cœur si affectueux, que troua stupidement, sur la route de Bétafo, la balle d'un bandit malgache : monument élevé avec une attention pieuse, composé de matériaux choisis, et orné de belles gravures qui ne sont presque toutes que la reproduction de clichés pris par Escande lui-même. Lisez ce volume, d'une exécution matérielle si soignée, et après Dieu, qui nous avait donné ce missionnaire d'élite et qui, dans ses desseins mystérieux, nous l'a repris, votre reconnaissance ira d'instinct à celle dont l'affection était la joie de son cœur, le charme de sa vie, et dont « l'amour, plus fort que la mort » conserve fidèlement sa mémoire.

J. B.

CONGO FRANÇAIS

EN VACANCES AU CAP LOPEZ

Extraits de lettres privées de mademoiselle H. Kern, communiquées par sa famille.

Projets de départ. — M. Bernard et M. Moschetto à Talagouga. — Sur l' « Avant-garde ». — Visite à Kangoué. — Un très modeste chalet de bains de mer. — Le courrier. — De la glace. — « J'ai appris à être content de l'état ou je me trouve ». — Premier accès de fièvre.

Talagouga, 13 septembre 1898.

... Tout le monde, ici, est plus ou moins éprouvé par la température, tellement que cela me gêne presque de me porter si bien, d'avoir faim et de pouvoir dormir. Madame Allégret va mieux, sans être encore plus vaillante qu'il ne

faut; M. Allégret est très fatigué; Jean vient d'avoir un petit accès de fièvre, le troisième en quatre semaines; M. Faure est tout mal en train : il ne reste qu'Éric et moi pour soutenir l'honneur de la maison.

Après ce préambule, vous ne vous étonnerez peut-être qu'à moitié que nous ayons des projets de voyage et de séjour au Cap Lopez (1). Nous espérions déjà partir par le dernier *Avant-Garde*, mais le capitaine n'avait aucune espèce d'habitation à nous offrir là-bas; de sorte que nous nous sommes décidés à remettre le départ de quinze jours, pour qu'on puisse nous préparer un réduit quelconque. C'est d'ailleurs la dernière limite; les tornades vont venir bientôt, et alors on est mieux chez soi.

Cap Lopez, 30 septembre 1898.

Madame Allégret va mieux, les enfants aussi; quant à moi, je vais tout à fait bien.

Dimanche dernier, au moment de sortir du culte, nous apercevons l'*Avant-Garde* qui arrive. C'est toujours un moment excitant, à cause du courrier; ce l'était encore beaucoup plus cette fois-ci : nous attendions M. Moschetto. En effet, il arrivait bientôt après, mais non pas seul: il était accompagné de M. Bernard, membre du Comité de Paris, qui venait visiter la mission.

Vous pouvez vous figurer que c'était tout un événement pour Talagouga, et notre dimanche ne fut pas précisément calme; il fallait d'ailleurs faire nos préparatifs pour le Cap

---

(1) Le cap Lopez, à l'embouchure de l'Ogôoué, sert de *sanatorium* à nos missionnaires, toutes les fois que leur santé est épuisée par le climat. Jusqu'ici, ils s'y étaient logés tant bien que mal, plutôt mal que bien, dans quelque coin de hangar ou de magasin. Sur l'avis conforme de M Maurice Bernard qui, on va le voir, a passé quelques jours au cap Lopez avec M. et madame Allégret et mademoiselle Kern, le Comité vient d'autoriser, sur un terrain mis gracieusement à notre disposition, la construction d'une case en bois, où nos frères trouveront à l'avenir un abri moins rudimentaire. Notre scierie de Talagouga en fournira les planches. Ce travail se fera sans doute en Janvier.

Lopez, car on nous avait trouvé une case, et nous devions partir le lendemain à sept heures. Si, en Europe, les emballages sont ennuyeux et compliqués avec des enfants, combien plus le sont-ils ici! Il faut penser à tout, emporter son lit, son moustiquaire, la batterie de cuisine, la vaisselle, les provisions pour tout le temps du séjour, et même l'eau dont on aura besoin, celle du Cap Lopez étant à peine potable.

Enfin, nos préparatifs sont terminés, et nous attendons l'*Avant-Garde*. Les fillettes de l'école sont toutes tristes; quelques-unes essuient de temps en temps leurs yeux. L'*Avant-Garde* arrive; nous descendons au débarcadère, suivis de tout le personnel de la station; M. Bernard nous accompagne, n'ayant malheureusement pu prolonger sa visite à Talagouga.

Le trajet sur l'Ogôoué va vite, très vite même, me semble-t-il. Il est vrai que, cette fois, l'occupation ne nous manque pas: il faut faire attention aux deux enfants, qui sont hors de joie d'être enfin sur l'*Avant-Garde*, et qui ne demandent qu'à se jeter à l'eau.

Vers quatre heures, nous arrivons à Lambaréné. L'arrêt est assez long pour aller voir les Teisserès. Deux pirogues nous attendent, avec MM. Haug et Vernier, et, une demi-heure plus tard, nous arrivons à Kangoué, qui est le nom de la station missionnaire. Nous y sommes fort aimablement reçus par M. et madame Teisserès. La station m'a tout à fait ravie, avec ses beaux palmiers, sa végétation luxuriante; on remarque alors combien Talagouga est neuf; mais c'est un très petit défaut, qui se perdra avec le temps. Là, nous jouissons de quelques bonnes heures ensemble; nous sommes toute une société: M. et madame Teisserès, avec Yvonne et Madeleine, M. et madame Vernier, M. Haug, M. Merle, M. et madame Allégret, avec Jean et Éric, M. Bernard et moi, en tout quatorze personnes,

Vers six heures, M. et madame Allégret sont malheureusement obligés de retourner sur l'*Avant-Garde*, à cause des enfants; pour moi, j'ai passé encore une très bonne soirée avec

tous les amis de Kangoué, et suis revenue avec M. Bernard en pirogue, au clair de lune : c'était exquis.

Mardi, à la première heure, l'*Avant-Garde* se remettait en route, et, le soir même, nous étions au Cap Lopez. Ce n'est que le lendemain que nous débarquions avec tous nos colis. On avait mis à notre disposition, dans un magasin en bambou, deux pièces qui devaient être notre chalet de bains de mer. La première impression fut plutôt pénible, en voyant la saleté des lieux; mais, en un clin d'œil, M. Allégret, avec l'aide des garçons, avait tout transformé et fait de ces deux chambres un vrai petit palais.

M. Bernard est encore avec nous, attendant le paquebot qui le mènera vers le sud.

Nous menons une vie délicieuse de vacances, et l'entrain ne nous manque pas. Nos repas sont de vrais pique-nique. Vous devriez voir avec quel sérieux nous retournons nos assiettes, à la fin des repas, pour les transformer en assiettes à dessert, ou bien comment nous nous passons tous la même cuiller pour remuer notre thé.

A quoi occupons-nous le temps? je serais embarrassée de le dire. Nous avons dressé une tente sur la plage, et nous y passons autant d'heures que possible, tant qu'il n'y a pas de soleil. J'aimerais que vous puissiez voir les deux enfants en caleçons de bains, pataugeant dans l'eau. Quand il y a trop de soleil, nous restons à la maison, soit à amuser les enfants, soit à nous reposer, et le temps passe sans qu'on sache comment.

3 octobre.

Nous venons de recevoir notre courrier, et j'ai savouré toutes vos délicieuses lettres. Le jour du courrier, c'est jour de fête.

Un paquebot français est dans le port et un officier du bord, qui connaît M. Allégret, nous a envoyé un morceau de glace. Quel délice c'était de voir seulement ce joli bloc transparent, de le toucher et surtout d'en mettre dans son eau;

on se sentait vraiment revivre. N'allez-vous pas être scandalisés de tant de luxe?

12 octobre.

Notre séjour au cap Lopez durera plus longtemps que nous ne pensions. Je ne puis dire combien je suis heureuse ici; ma vie est tout autre que je ne me la représentais d'avance. Je ne veux pas cacher les ombres: certes, le climat est très mauvais, mais on peut se préserver de bien des influences pernicieuses, quand on est prudent et raisonnable. Depuis que je suis ici, je vois que ce ne sont pas les accès de fièvre, même très violents, auxquels on est exposé, qui forment le plus grand danger, mais plutôt un affaiblissement général, auquel, je crois, personne n'échappe; on tâche de combattre cette anémie autant que possible; puis on revient se remonter en Europe.

Notre séjour ici est tout à fait idéal. Il durera jusqu'au 24 octobre; puis encore huit semaines de travail et ce sera Noël. Nous aurons notre fête à nous le 24; pour la station ce sera le 25, et le 31 nous veillerons en petit comité.

Aujourd'hui, nous avons eu une délicieuse journée. Le matin nous avons passé plusieurs heures sous la tente, puis nous sommes rentrés pour déjeuner. Nous avons lu; ensuite nous sommes retournés à la mer et nous y avons trouvé un banc de sardines, toutes petites; nous en avons rempli un seau des enfants, et on les a mangées à souper.

Je pensais de nouveau, aujourd'hui, combien je me faisais des idées fausses de la vie en Afrique. J'étais frappée aussi de constater combien la manière de voir change vite. Notre habitation, actuellement, me semble presque luxueuse, et cependant, elle n'est guère mieux qu'un hangar sur les Alpes. Qui voudrait, en Europe, passer ses vacances dans une pareille maison, et surtout avec des petits enfants? Certes, nous avons un plancher de bois; mais, avec cela, des parois en bambou, à travers lesquelles on voit le paysage, des fenêtres sans vitres, un toit qui laisse passer la pluie, et, malgré tout,

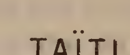
nous sommes très heureux et nous trouvons notre habitation confortable.

16 octobre.

J'ai fait, hier, une véritable entrée dans la vie africaine en ayant un petit accès de fièvre, assez seulement pour pouvoir dire que je l'ai eue : cela a duré à peine quatre heures, et, aujourd'hui, je me sens bien, sauf un peu de fatigue.

17 octobre.

Je vais de nouveau tout à fait bien, j'ai été soignée comme une princesse, puisque j'avais même de la glace.



TAÏTI

AUX ILES MARQUISES

Atuana, île Hiva-Oa (Marquises),
24 septembre 1898.

Cher monsieur Bianquis,

C'est un enfant de la famille missionnaire qui vient vous mettre un peu au courant du voyage qu'il poursuit actuellement dans un des coins les plus reculés de l'Océanie française, je veux parler des îles Marquises.

Les Marquises occupent le centre de la Polynésie; elles sont situées à 1,500 kilomètres environ au nord-est de Taïti. Elles sont habitées par une population qui n'est pas loin de redevenir cannibale. La présence seule des gendarmes la retient; d'aucuns prétendent sérieusement que beaucoup de Marquisiens meurent de la nostalgie de la chair humaine. Et pourtant on a travaillé parmi eux; les missionnaires anglais, de la Société des missions de Londres, déjà

dès 1797 (1), mais sans succès; actuellement, trois pasteurs venus de Sandwich et soutenus par des Sociétés américaines constituent à eux trois les seuls représentants de l'Évangile de Jésus-Christ. Il y a des missionnaires catholiques depuis 1843, mais le gouverneur des établissements français de l'Océanie, qui était ici en tournée il y a un mois, est le premier à déclarer qu'ils n'ont rien fait. Il y a un évêque, ici même, assisté d'un nombreux personnel de frères et de sœurs. Il y a des catholiques et des protestants, ces derniers par groupes. Il y en a trois : celui d'Atuana avec le pasteur Hapuku, celui de Puamao avec Kékéla, et, enfin, celui du centre, à Ua-pou, dans l'île du même nom, pasteur Kawéaroha. Les deux premiers résident dans l'île Hiva-Oa ou Dominique; je m'y trouve à l'instant même. Les pasteurs sandwichiens avaient

---

(1) Le missionnaire W.-P. Crook ne séjourna, dans l'île Tahouata, l'une des Marquises, que du 7 juin 1797 au 8 janvier 1799. Cependant, il rédigea plus tard, à Taïti, un ouvrage volumineux sur les Marquises, ainsi qu'un vocabulaire de 1,400 mots environ.

Entre 1825 et 1832, une dizaine de catéchistes taïtiens furent successivement envoyés aux Marquises, sans que le paganisme y fût entamé.

M. G. Stallworthy, de la Société de Londres, releva la mission en octobre 1834. Il se fixa avec deux collègues et quatre Taïtiens à Vaïtahou, dans l'île Tahouata. Ils commençaient à gagner la confiance des sauvages marquisiens, quand, en 1838, le capitaine Dupetit-Thouars débarqua à Vaïtahou deux prêtres picpusiens. Dix autres missionnaires catholiques y arrivèrent l'année suivante. Au mois de décembre 1841, M. G. Stallworthy crut devoir se retirer avec le seul collègue qui lui restât, M. R. Thomson, devant ces intrus, protégés par la marine française et concentrés autour de sa station pour l'évincer.

C'est en août 1853 que les deux premiers des Hawaïiens, que mentionne M. P.-L. Vernier, arrivèrent aux Marquises. M. James Hunnewell Kékéla est, d'ailleurs, le premier indigène des îles Hawaïi qui ait reçu la consécration au saint ministère, dès 1849.

Le dernier volume des *Missiones Catholicae* (Rome, 1895) compte 2,800 catholiques aux Marquises, dirigés par 9 missionnaires de Picpus et 10 sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Dès 1848, les Marquises avaient été érigées en vicariat apostolique ; le premier titulaire fut le P. Baudichon, préfet apostolique des Marquises depuis 1838. Son successeur, Mgr Dordillon (1854-1888), est remplacé aujourd'hui par Mgr Martin.

Le recensement du 30 juin 1892 a compté 4,445 Marquisiens.

(*Note de la Rédaction.*)

plusieurs fois demandé à la mission de Taïti de leur donner un missionnaire français pour les aider et les diriger. Mais, pendant longtemps, personne à leur envoyer.

J'arrivais à Taïti en novembre 1897; un an après, la Conférence des missionnaires de Taïti nous désignait, à l'unanimité de tous ses membres, pour fonder une mission protestante française dans ces îles lointaines. Toutefois, on pensa qu'avant de nous y installer définitivement il était bon d'y faire préalablement un voyage d'enquête, et c'est cette enquête que je suis en train de poursuivre : l'état moral et religieux des habitants, l'œuvre poursuivie par les pasteurs sandwichiens, les conditions dans lesquelles nous pourrons reprendre cette œuvre, le lieu de l'installation future des missionnaires, tels sont les points que j'étudierai avec soin. Je ne sais rien encore, ou très peu de chose, puisque je suis arrivé depuis ce matin. Je tâcherai de me faire comprendre le mieux possible avec le peu de taïtien et de marquisien que je sais, et je pense pouvoir arriver, avec le secours de Dieu, à des conclusions qui seront aussi celles des collègues qui m'ont envoyé en éclaireur. — Je sens ma faiblesse, mais la pensée que nous sommes un instrument entre ses mains nous remplit de courage et de force, et nous permet d'envisager l'avenir avec confiance.

Nous sommes reconnaissants envers Dieu de ce qu'il nous a choisi pour l'œuvre des Marquises; notre vie aura tous les caractères de la vie missionnaire proprement dite.

Ce matin, un Marquisien, affreusement tatoué de la tête aux pieds, m'a dit: « Salut! Kaôna! » Mon vœu, c'est que Dieu le sauve, ainsi que ses frères.

Je vous tiendrai au courant des suites et des conclusions de mon enquête.

Paul-Louis Vernier.

P. S. — Je serai absent de Taïti environ un mois et demi.

MADAGASCAR

LA CONFÉRENCE DE TANANARIVE

Lettre de M. Boegner à M. Bianquis.

La crête franchie. — La salle des séances. — Programme des journées. — Durée de la session. — Le travail accompli. — Bilan de l'œuvre. — Adoption d'un règlement. — Questions d'organisation ecclésiastique. — Plan de réorganisation scolaire. — Budget de 1899. — Placement des missionnaires. — M. de Saint-Vidal à Tamatave. — MM. Maroger et Martin. — Instituteurs et institutrices. — M. Ferrand au Vonizongo. — M. F. Vernier, pasteur à Tananarive et président de la Commission exécutive. — Clôture de la Conférence. — Manifestation publique de l'unité protestante. — Les dames missionnaires. — La dispersion. — Souvenirs et vœux du directeur.

Tananarive, 12 novembre 1898.

Mon cher ami,

Je viens vous rendre compte de la première session de la Conférence de Madagascar, qui s'est terminée avant-hier.

Elle nous laisse avec le sentiment qu'on éprouve quand, après une longue succession d'ascensions pénibles et de descentes ardues, on a franchi la crête d'une chaîne de montagnes et qu'on se voit sur l'autre versant. Certes, il nous reste du travail sur les bras; sans doute, des difficultés et des angoisses nous sont encore réservées; cependant, nous ne saurions en douter, nous sommes à la descente. Nous avons accompli notre tâche essentielle : la mission de Madagascar est maintenant organisée.

La Conférence qui vient de se tenir a donné à nos frères le sentiment de leur union et de leur force. Dieu nous a puissamment aidés, et vous l'en bénirez avec nous. Vous lui demanderez aussi de consolider et d'achever ce qu'il a déjà opéré par nos mains, unies aux mains de nos missionnaires. Car ç'a été le trait dominant de nos travaux: ils ont été ac-

complis par la coopération intime et cordiale de la mission de Madagascar et des délégués du Comité. Dans cette Conférence, qu'un de nos frères appelait *constituante*, toutes les décisions importantes ont réuni l'unanimité morale des esprits. N'est-ce pas la marque d'un bon travail, accompli avec le concours de l'Esprit d'En haut?

Nos séances ont été tenues dans la bibliothèque de la maison que nos amis de la Société de Londres ont bien voulu mettre à notre disposition. Jamais nous n'aurions trouvé dans nos propres immeubles une installation qui assurât autant de calme à nos délibérations. La salle où nous nous réunissions est séparée de la rue par une cour, et le vestibule, pourvu de tous les dégagements nécessaires, ouvre tout grand sur le jardin. Un jour, notre mission aura aussi sa *maison de repos* (c'est ainsi qu'on appelle l'immeuble que nous occupions), ou plutôt sa *maison-mère*, pouvant abriter, avec son président, les missionnaires de passage et les séances de ses Conférences ou de ses commissions. En attendant, nous ne pouvons qu'être reconnaissants de l'abri qui nous a été offert et que rendait plus cher encore à nos cœurs le souvenir de nos amis, MM. Lauga et Krüger, qui l'ont occupé avant nous.

Nos séances du matin commençaient à neuf heures et duraient jusqu'à midi. L'après-midi, une seconde séance nous réunissait de deux heures à quatre heures. Les commissions se logeaient dans les intervalles. Les heures libres étaient d'ailleurs fort occupées par les allées et venues de nos frères, et, pour M. Germond, par le travail incessant que lui imposaient ses fonctions de trésorier, auquel chacun est obligé de recourir en temps et hors de temps. Le repas de midi se prenait dans les maisons missionnaires les plus rapprochées; ceux de nos amis qui demeuraient dans des quartiers éloignés acceptaient l'hospitalité de notre table.

La session, commencée le mercredi 26 octobre, s'est terminée le jeudi 10 novembre; elle a donc duré quinze jours, et

n'a pas compté moins de vingt et une séances, du matin et de l'après-midi. Les circonstances nous ont imposé deux interruptions dans notre travail; la plus importante a été amenée par l'obligation où se sont trouvés deux de nos frères de quitter Tananarive : l'un, M. Delord, pour aller payer ses instituteurs et évangélistes; l'autre, M. Rusillon, pour courir au secours d'une Église du district d'Ambohibeloma, menacée par les agissements des Jésuites. Le récit de cette rapide et utile excursion a été un des incidents intéressants de nos séances.

Celles-ci s'ouvraient invariablement, le matin, par un court service, présidé par un des missionnaires ou des délégués. Nos deux jeunes frères, MM. Martin et Maroger, ont fait l'office de secrétaires. M. Germond et moi occupions les postes que le Comité nous avait assignés : lui soutenant le poids des travaux et discussions d'ordre financier, moi-même exerçant la présidence. J'ajoute que la bonne volonté et l'esprit de discipline de nos frères m'ont grandement facilité cette fonction, dont je me voyais chargé pour la première fois.

Et maintenant, quel travail avons-nous accompli?

Nous avons d'abord fait le bilan de notre œuvre de Madagascar. A ma demande, chacun de nos frères avait apporté, sur la branche de la mission qui lui est confiée, un rapport complet et une statistique. La lecture de ces travaux, dont quelques-uns très bien faits et très intéressants, occupait, en général, le commencement de nos séances. J'espère que ces rapports pourront être imprimés avec celui que j'écrirai moi-même au Comité à mon retour.

J'ai dit que notre Conférence avait été une *Constituante*. Dans nos vieilles missions, nées petitement et lentement développées, les questions d'organisation intérieure, de méthode en matière ecclésiastique et scolaire, ont été abordées et résolues à mesure qu'elles se posaient, insensiblement, et sans qu'une règle écrite fût bien nécessaire. Les constitu-

tions non écrites sont les plus solides. Mais, aux époques de créations ou de transformations, quand une situation nouvelle se dessine et que des hommes nouveaux surgissent, il faut une réorganisation préliminaire et, dans une certaine mesure au moins, une loi écrite.

Nous avons adopté un règlement de Conférence. Celui de la mission du Congo, — le plus complet que possède notre Société, — les projets élaborés par nos missionnaires eux-mêmes, mais, avant tout, les coutumes éprouvées par le temps de nos vieilles missions, nous ont guidés dans l'élaboration de ce travail.

L'organisation des Églises et des écoles soulevait des problèmes plus difficiles que celle de la mission elle-même. Nous avons entendu sur l'état des Églises malgaches, de leur pastorat, de leur vie collective, un remarquable rapport de M. F. Vernier ; il a donné lieu à deux discussions très intéressantes, où la question de la préparation des pasteurs et des rapports des Églises avec l'administration a été sérieusement examinée. Ces entretiens, dont je ne puis exposer les résultats en quelques lignes rapides, ne sont que le point de départ d'une étude approfondie du sujet : elle trouvera place dans mon rapport, auquel sera joint le travail de M. Vernier.

Pour les écoles, nous avons pu marcher d'un pàs plus assuré; nous avions, parmi nous, un vétéran de la mission, M. Germond, dont les vues, mûries par quarante ans d'expériences ont vivement éclairé notre délibération. Il se trouve que M. Germond, par goût autant que par conviction, est l'adepte fervent d'un système d'éducation où l'élément manuel tient une bonne place; or, c'est précisément ce qu'on réclame ici avec instance. Guidés par M. Germond, nous avons élaboré un projet complet de réorganisation scolaire, embrassant aussi bien les écoles primaires que les établissements supérieurs. C'est ici surtout que le besoin d'un plan bien arrêté, dirigeant notre travail dans la période qui s'ouvre, se faisait

sentir. Jusqu'à cette heure, jetés en pleine mêlée, pressés par la nécessité d'agir sans délai, nous avions quelque peu tâtonné ; nos écoles, comme nos installations scolaires, avaient poussé presque au hasard. Maintenant, nous avons un plan ; l'exécution prendra des années peut-être et coûtera cher, nous n'en pouvons douter, mais au moins nous savons où nous allons.

Le temps me manque pour exposer ici ce plan avec détail; mais il comporte, en premier lieu, la réorganisarion de l'École normale, que nous transformons en internat et voulons établir à la campagne, provisoirement à Mahazoarivo, en attendant mieux. Vous comprenez pourquoi à la campagne : nous voulons que nos maîtres connaissent la vie pratique et rurale, sachent manier un outil, cultiver un jardin, pour pouvoir ensuite enseigner à leurs élèves les connaissances utiles à la vie, tout en leur donnant avant tout le pain de l'âme.

Notre programme comporte aussi, — sans préjudice de notre école de filles, que nous voudrions agrandir et transporter dans un autre quartier, — un internat de filles, que nous rêvons d'installer également à la campagne.

Nous laissons subsister telle quelle, à titre d'école supérieure, l'école du Palais, à laquelle nous avons voué les services de M. Chabbert ; mais nous projetons d'organiser, quand les circonstances nous le permettront, un collège, ou école supérieure de garçons, où les élèves ne seraient admis qu'à partir d'un certain âge, et où ils seraient préparés aux carrières civiles et à la vie laïque.

Enfin notre attention s'est portée sur nos écoles primaires de Tananarive, si négligées et auxquelles les écoles catholiques, dirigées par de nombreux frères de la Docrine chrétienne, font une si rude concurrence. Nous voudrions donner un soin particulier à chacune d'entre elles et leur assurer les services d'un ou deux instituteurs français. Car, dans la ville surtout, la présence ou l'absence de l'élément *Vahaza*, c'est la vie ou la mort de l'école. Il ne faut pas exagérer cependant. Ainsi l'école de M. Standing, qui est dirigée en ce mo-

4

ment par M. Clarke, tient toujours, avec ses 500 ou 600 élèves, la tête des établissements scolaires de Tananarive; et cependant elle n'est dirigée que par un seul blanc. Il est vrai que les leçons de français, dans les classes supérieures, ont été données, autant que possible, depuis la guerre, par des Français.

Ce plan scolaire, vous vous en doutez, nous engage pour l'avenir dans une voie où les dépenses ne manqueront pas, et cela d'autant plus que, pour les écoles de la campagne, nous voyons aussi nos charges augmenter dans des proportions inquiétantes. L'accroissement du prix de la vie, la corvée, le service militaire, dont on ne se libère qu'à prix d'argent, tout tend à compliquer la direction de nos écoles rurales et à en augmenter la dépense.

La Conférence a eu encore à discuter des questions plus pratiques, ou, si vous voulez, d'une portée plus rapprochée. Elle a dû voter son budget pour 1899, procéder au placement des nouveaux missionnaires, nommer sa commission permanente.

Le budget nous a arrêtés longtemps : c'était la première fois, et pour cause, que la mission de Madagascar essayait d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de ses dépenses. Le total prévu arrive à 260,000 francs; mais il n'y entre aucune des dépenses que pourra entraîner l'envoi de nouveaux missionnaires. J'ajoute que, pour les écoles, il faut s'attendre à un accroissement d'un tiers de la dépense prévue. Vous voyez où cela nous mène et quels efforts cela suppose de nos Églises.

Les placements ont occupé plusieurs de nos dernières séances; cette question, délicate à cause des intérêts personnels qu'elle soulève, a été résolue dans le plus grand calme et, je crois, à la satisfaction générale.

Le point de départ a été notre décision de modifier l'organisation de l'orphelinat de Mahazoarivo, trop peu important pour absorber les forces d'un homme et les ressources relativement considérables que nous devions lui consacrer. Notre

rêve est de créer plus tard, quand nous le pourrons, dans un domaine suffisamment vaste et bien choisi, une colonie agricole et industrielle où nous transporterions l'orphelinat et peut-être aussi l'école manuelle fondée par M. Lauriol à Tsiafahy. Pour le moment, les orphelins resteront à Mahazoarivo, mais sous les soins d'un instituteur indigène, adjoint à M. *Groult*, qui se transportera dans huit jour à Mahazoarivo avec ses élèves-maîtres.

M. *de Saint-Vidal*, dont les services se trouvaient ainsi disponibles, nous les a offerts pour le poste de Tamatave, où les débris d'une église indigène et la présence d'une importante colonie française, renfermant des éléments protestants en aussi grand nombre peut-être que celle de Tananarive, réclament depuis longtemps les services d'un pasteur français. Le docteur, que nous avons consulté à ce sujet, nous a affirmé que le tempérament de M. et madame de Saint-Vidal se trouverait plutôt mieux du climat de Tamatave que de l'atmosphère énervante du plateau de l'Émyrne. Nous nous sommes donc sentis libres d'accepter, mais en stipulant que, pour le début, nous ne considérerions la mission de M. de Saint-Vidal que comme temporaire. Notre frère groupera les éléments protestants, français et indigènes ; il organisera les services religieux, recevra chez lui et aidera dans leurs préparatifs les nouveaux missionnaires arrivants, comme aussi les partants, installera, en un mot, la mission protestante française, et, si l'essai réussit, rien n'empêchera que le provisoire se transforme en définitif.

Voici nos autres arrangements : M. *Maroger* a été désigné pour Tsiafahy, où il va s'installer dans quelques jours ; M. *Martin*, pour le nouveau district que depuis longtemps M. Delord nous demande de prélever sur le sien, et dont nous avons en effet décidé la création. M. et madame Delord sont sur le point de s'installer dans leur nouvelle maison ; le logement qu'ils occupent actuellement et qui se compose de cases malgaches dont ils ont tiré un excellent parti, se trouvera tout naturellement désigné pour recevoir nos amis Martin.

J'ai déjà dit que M. *Chabbert* a été laissé à l'école du Palais. — Mademoiselle *Krug* a été désignée pour créer et organiser un internat de filles; nous l'installerons d'abord dans une maison louée, en attendant de pouvoir l'établir au large à la campagne. — Vous avez compris les raisons qui nous décident à entrer dans la voie des internats : chercher, par une éducation qui embrasse toute la vie et s'étende sur plusieurs années, à exercer une influence puissante sur la jeunesse et sur la nation elle-même.

Quant à mademoiselle *Rousseau*, elle reste à Ambatomanga où elle se sent heureuse et fait une œuvre utile. — Mademoiselle *Labourgade*, enfin, sera chargée de diriger deux des écoles primaires que nous voulons soit fonder, soit développer, ici même, à Tananarive.

M. *Chastanier* a été attaché à l'importante école, forte de 250 élèves au moins, qui restera dans les bâtiments de l'école dite « Normale », quand les élèves-maîtres l'auront quittée pour Mahazoarivo. Cette école, dont M. Mondain conserve pour le moment la direction, est à nos yeux le noyau du futur collège, dont nous réservons l'organisation à un avenir aussi rapproché que possible.

Restent les quatre missionnaires attendus pour la fin du mois : MM. Chazel, Ferrand, Warnet et L. Gaignaire.

Tout en réservant de soumettre nos projets à une dernière revision, au moment de l'arrivée de nos amis, nous avons décidé de confier à M. *Chazel* la direction des écoles du Betsiléo : il y acquerra, dès ses débuts, une grande expérience scolaire, qu'il pourra peut-être plus tard mettre à profit dans un autre poste.

M. *Gaignaire* restera pour le moment à Tananarive, où il s'occupera de nos écoles primaires. M. *Warnet* sera adjoint à M. Rusillon pour la desserte du district d'Ambohibeloma.

Enfin, M. *Ferrand* ira dans le Vonizongo, en remplacement de M. *F. Vernier*, que, par la première de toutes nos décisions en matière de classement, nous avons appelé au poste de

pasteur à Tananarive, chargé à la fois du service français et du district indigène d'Andohalo, qui est, en quelque sorte, le district métropolitain.

C'est aussi à M. F. Vernier que, par un vote unanime, la Conférence a confié la présidence de sa Commission exécutive. M. Vernier n'a accepté cette fonction qu'à son corps défendant et pour obéir au devoir; il a tenu lui-même à stipuler que, si la présence d'un nouveau délégué semblait nécessaire, il serait relevé.

Quant à la charge de trésorier, elle a été confiée, par M. Germond, à M. *Mondain*, que M. Chastanier assistera pour la tenue des livres, assistance d'autant plus indispensable que M. Mondain conserve la lourde charge de directeur des écoles et se voit obligé par là à de nombreuses absences.

C'est dans notre dernière séance que ces importantes nominations ont été faites; elles ont été complétées par la formation de quatre commissions : commission des finances, commission scolaire, commission des questions ecclésiastiques, et commission des bâtiments. Après quoi, nous avons chanté debout le cantique de Luther et nous nous sommes joints de tout cœur à une vibrante prière de M. Escande.

Quelques instants auparavant, nous avions eu la joie de souhaiter la bienvenue dans notre assemblée à deux membres de la mission norvégienne : M. le surintendant Jacobsen et M. le docteur Teesen. Les jours précédents, des délégations de la Société de Londres et de la Société des Amis étaient venues nous apporter des témoignages de chaude sympathie et de fraternelle coopération. Inutile de dire que nous avions répondu avec une égale cordialité.

Nous avons d'ailleurs tenu, au cours même de notre session, à montrer au peuple chrétien de Madagascar l'unité de la famille protestante. A l'occasion de l'arrivée de nos nouveaux missionnaires, nous avons convoqué les Églises dans un des temples dépendant de notre mission, celui d'Ankadi-

bévava, l'église mère du district de M. Delord. La foule était considérable; sur la double estrade, le corps de la mission au complet donnait par sa seule présence une leçon de choses valant toutes les déclarations et toutes les protestations sur l'unité protestante. Impossible de vous raconter cette belle séance qui mériterait, cependant, plus qu'une rapide mention. Nos jeunes missionnaires ont parlé d'abord, immédiatement après ma petite allocution d'ouverture. Le pasteur malgache de Faravohitra leur a répondu : son allocution a eu un succès tout spécial. Le choral de Luther, admirablement exécuté par les élèves de l'École normale, a servi de transition à une seconde partie du service. Les délégués de la Société de Londres, des Amis et des Norvégiens ont parlé successivement. La séance s'est terminée par ma réponse et par quelques paroles de M. Germond. Avant cela, trois de nos missionnaires, MM. Mondain, Vernier et Galland, ont prononcé chacun une courte allocution en malgache, prouvant ainsi que, malgré des débuts extrêmement difficiles, notre jeune mission s'est souciée de s'emparer de cette clé des cœurs qui s'appelle la langue nationale. Séance bien remplie, vous le voyez, mais aussi, nous l'espérons, abondamment bénie, propre à réjouir plus d'une âme et à servir la cause de l'Évangile.

Je voudrais mentionner encore la réunion familière où le jardin de notre *Maison de Repos* a vu se grouper presque toutes les familles missionnaires des diverses Sociétés, et surtout la séance du soir où nos dames missionnaires nous ont honorés de leur présence et ont jeté le fondement d'un Comité destiné à s'occuper plus spécialement des femmes et jeunes filles malgaches, et à correspondre avec les Unions de jeunes filles de France que cette cause intéresse. Cette soirée nous laisse un bienfaisant souvenir; nous l'avons terminée par un entretien sérieux et réconfortant, où nous nous sommes efforcés de réunir, comme en un bouquet, les bons côtés du caractère indigène et les preuves de l'action que l'Évangile exerce sur ces pauvres cœurs.

Voilà, mon cher ami, bien qu'incomplet encore, le compte-rendu de la première session de la Conférence générale de Madagascar. Dès hier, la dispersion a commencé; aujourd'hui, elle est complète; à une heure, nous conduisions nos deux frères du Betsiléo, MM. Escande et Galland, jusqu'au gué de l'Ikopa. Bientôt, les nouveaux missionnaires prendront également leur vol; avant eux, notre ami de Saint-Vidal partira pour Tamatave; en route, il rencontrera sans doute les missionnaires formant votre dernier envoi. Et déjà la vie ordinaire reprend son cours; demain, la Conférence ne sera plus qu'un souvenir. Mais non, elle restera plus et mieux qu'un souvenir : une force toujours prête à se ressaisir, à s'affirmer, et, grâce à son unité devenue ainsi consciente et agissante, *la mission de Madagascar vivra et prospérera*, comme le dit au Comité celui de nos frères qui s'est chargé d'apporter l'hommage d'affection et de confiance de la mission à ceux qui, en France, portent le poids de l'œuvre et l'administrent au nom des Eglises.

Ma lettre, qui tient à la fois du récit et du rapport, s'adresse également au Comité et aux amis des missions; elle apportera, j'espère, à l'un et aux autres un encouragement : qu'elle leur porte aussi l'assurance que la distance et l'intérêt que m'inspire ma tâche actuelle ne me font oublier ni mes chers collaborateurs d'Europe, ces amis des missions, connus et inconnus, où je vois comme une seconde famille, ni ces champs de mission de l'Afrique et de l'Océanie, toujours aussi chers à mon cœur.

Priez pour nous; nous prions aussi pour vous et nous sympathisons avec vous, songeant au poids de la tâche qui pèse sur vous. Que Dieu nous bénisse tous et nous réunisse !

Votre affectionné,

ALF. BOEGNER.



LETTRE DE LA CONFÉRENCE

Tananarive, le 10 novembre 1898.

A Messieurs les membres du Comité des Missions évangéliques de Paris.

Messieurs et très honorés frères,

La première Conférence générale de Madagascar (Émyrne et Betsiléo) veut, avant de se séparer, vous envoyer un message de profonde et respectueuse affection.

Nos cœurs se remplissent de reconnaissance quand nous pensons à votre sollicitude pour la mission de Madagascar. En nous envoyant M. Boegner, en vous privant momentanément de lui à notre profit, vous nous avez donné une preuve d'amour que nous nous rappellerons toujours. Ce n'est point en vain qu'il a présidé nos vingt-et-une séances. Nous avons l'assurance que Dieu a voulu, par son moyen, non pas seulement nous éclairer, nous découvrir les grandes lignes suivant lesquelles doit se développer notre activité, mais encore nous faire participer à une grâce, à une force, à un esprit de brûlante et joyeuse consécration.

Nous vous remercions bien vivement aussi de nous avoir envoyé notre cher M. Germond. Ce sera pour nous une bénédiction que ce vétéran du Lessouto soit venu se pencher sur le berceau de notre mission. Sa grande expérience des questions pratiques, l'entrain avec lequel il ouvre de larges avenues claires dans les discussions les plus embrouillées, dans les budgets les plus inextricables, et aussi sa parole, si évidemment bienfaisante que le cœur s'ouvre de lui-même pour la recevoir, — tout ce secours que vous nous avez donné en lui, nous l'apprécions hautement.

Notre reconnaissance veut être complète. Elle cherche en France, à Paris, tous ceux qui portent plus spécialement le faix des Églises de Madagascar. Elle va tout droit à M. Bian-

quis, auquel revient en ce moment le soin de préparer et d'organiser les nouveaux envois. Elle se souvient que vous représentez, chers messieurs et honorés frères, toutes nos Églises protestantes en France. Que ces Églises de France reçoivent aujourd'hui solennellement l'expression de notre profonde gratitude. Nous vous remercions, vous qui nous avez aidés, de façon ou d'autre, petits et grands, pauvres et riches, de toute notre âme, avec joie, avec fierté. Nous comptons sur vous. Par dessus l'Océan Indien et la mer Rouge, nous regardons vers vous. Nous sommes votre enfant. Nous voulons vivre pour vous, pour la France, pour notre Dieu.

La mission protestante française de Madagascar vivra; voilà la conviction que nous laisse notre Conférence. Nous avons regardé au-dessus de nous, autour de nous, et nous avons conclu des pactes avec toutes les puissances de vie. Comme un arbre, nous avons voulu étendre nos racines vers les sources.

D'abord, c'est avec Dieu que nous avons fait alliance. Jamais nous n'avions senti le besoin de son secours comme au début de cette Conférence. La période des tâtonnements (forcés) devait prendre fin, nous en avions tous le sentiment. Qui ferait de notre mission un organisme, un tout harmonieux? Qui dirigerait la pente des esprits vers ces heureuses décisions où la pensée, le cœur et la conscience se félicitent? Nous avons tenu nos yeux levés vers les montagnes pour demander à Dieu, avant toute chose, son alliance.

A l'occasion de la mort de notre frère Edgar Krüger, du Lessouto, nous avons aussi conclu un pacte avec toutes nos autres œuvres missionnaires. Nous avons écrit au Lessouto, au Zambèze, au Congo, au Sénégal, à Taïti, à Maré. Nous avons éprouvé le besoin de nous serrer les uns contre les autres, comme une troupe de frères. Il est si réconfortant de ne connaître entre soi ni jalousies, ni rivalités d'aucune sorte, de se souhaiter réciproquement la joie du succès, d être de la même famille!

Nous n'avons pas jugé non plus que nous dussions dédai-

gner les sources de vie intérieure que Dieu nous découvre ici même. Nous croyons aux destins de la nation française, nous sommes persuadés que la France doit veiller jalousement, — et cela pour l'intérêt même de l'ensemble, — à maintenir son intégrité et son caractère. Mais nous pensons que ce serait une lourde faute que de répudier tout rapport avec les autres missions protestantes de Madagascar. L'œuvre de toutes ces missions, — œuvres absolument désintéressées, nous le croyons, — est un capital moral que nous aurions bien tort de mépriser, nous autres Français. De plus, comme chrétiens protestants, ce serait nous montrer ingrats que d'oublier les labeurs des pionniers de l'Évangile à Madagascar, et choisir la défaite que de nous morceler devant la formidable poussée des Jésuites. La Conférence estime donc avoir fait œuvre protestante et française en se présentant aux chrétiens malgaches comme unie spirituellement aux missionnaires de la Société de Londres, aux Amis et aux Norvégiens. Nous ne sommes pas venus supplanter nos aînés, mais travailler avec eux.

Il est encore une autre force avec laquelle nous avons conclu un pacte, dans notre désir de vivre : c'est l'esprit français laïque. Nous ne voulons pas être des cléricaux protestants, des Français vivant *à côté* de la France, à Madagascar. Il entrera de l'air dans les écoles que nous avons décidé de fonder ou de réorganiser. On n'y respirera pas l'odeur des sacristies et de l'encens. Nous ne refuserons pas de soumettre nos instituteurs aux examinateurs de l'État, et nous nous sommes joyeusement lancés dans les projets pratiques, chers au gouvernement : jardins d'essais, écoles de couture, école professionnelle des travaux manuels, etc. Les missionnaires protestants français de Madagascar n'ont pas peur de l'esprit laïque. Ils estiment que c'est une force indomptable que de vivre dans l'alliance de sa conscience et de son pays.

Maintenant, nous nous sentons un organisme. Nous vivrons; oui, nous vivrons dans l'alliance de notre Dieu, de notre âme, de tous nos frères selon l'esprit, de notre France

bien-aimée, dans votre allianc\s, très chers chrétiens protestants de France, ou de langue française.

Au revoir, s'il plaît à Dieu, messieurs et très honorés frères. Que Dieu vous bénisse! Qu'il nous pardonne, à nous, toutes nos misères!

Au nom de la Conférence générale de Madagascar (Emyrne et Betsiléo). FRÉD. VERNIER.

S. DELORD. G. MONDAIN. H. MAROGER. PAUL MARTIN-ESCANDE. F. DE SAINT-VIDAL. ÉLISEE ESCANDE. CH. DUCOMMUN. E. GROULT. H. RUSILLON. CHABBERT. L. GALLAND. CHASTANIER.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

LE DÉPART ANNUEL DE L' « ÉTOILE-DU-MATIN ». — CE QU'EST LA MICRONÉSIE. — RÉGLEMENTATION COLONIALE. — LES DANSES OCÉANIENNES. — LES PÈRES D'ISSOUDUN. — LE DEVOIR D'ACHEVER UNE ŒUVRE COMMENCÉE.

Chaque année, vers le milieu du mois de juin environ, on peut assister, en rade de Honoloulou, à une curieuse cérémonie. Le nombre des assistants est restreint. On les voit sortir des massifs de grands arbres, au-dessus desquels se balancent les panaches de cocotiers, et au milieu desquels se cache la capitale de l'archipel hawaïien (1). Sur la jetée, ils se dirigent vers un joli trois-mâts barque prêt à appareiller. Au grand mât flotte une flamme blanche, sur laquelle se détache le nom de *Morning Star,* « Etoile-du-Matin ». Les visiteurs se groupent sur le pont. Il y a des Américains et

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1894, pp. 38-48.

des Canaques. Ensemble ils entonnent un cantique. Quelques courtes allocutions sont prononcées, quelques prières montent à Dieu. On serre la main aux trois ou quatre voyageurs qui partent, et bientôt l'*Etoile-du Matin* largue ses amarres et, profitant de la brise quand elle est favorable ou chauffant sa petite machine à vapeur, sort du port, pour disparaître lentement dans la direction du sud-ouest.

Où va ce bateau? Quel trafic fait-il? Les caisses qui remplissent sa cale contiennent des provisions diverses et des livres. Les voyageurs qui partent sont des missionnaires. Leur route les conduit en Micronésie.

Il y a treize ans que ce trois-mâts fait à peu près régulièrement sa tournée annuelle en Micronésie ; elle dure quelque dix mois. Mais d'autres bateaux ont fait ce service apostolique avant l'*Etoile-du-Matin* actuelle. Le premier de ces voyages remonte à 1852.

Quant à la Micronésie, il faut essayer de se représenter un territoire carré d'environ 43 kilomètres de côté, brisé en menues, très menues parcelles, et celles-ci sont dispersées sur une étendue de mer grande comme presque dix fois la France. Il y a très près de 5,000 kilomètres d'Aroraï, à l'extrémité sud-est du groupe des Gilbert, jusqu'à Yap, l'île la plus occidentale des Carolines. Les centaines d'îles et d'îlots qui composent la Micronésie — un nom qui signifie la région des petites îles — se groupent en trois grands archipels. D'abord, l'arc de cercle tracé par les Mariannes, que l'*Etoile-du-Matin* n'a jamais visitées et dont on ne parlera pas ici ; une expédition de moines et de soldats espagnols y a exterminé, dès le dix-septième siècle, la population indigène des Chamorros, remarquablement douée, paraît-il. En second lieu, le double groupe des Carolines forme, de l'ouest à l'est, une longue traînée courbe, ouverte vers le sud. Enfin, les deux archipels des îles Marshall et des îles Gilbert appartiennent au même régime géologique et géographique ; mais le type des Micronésiens s'y rencontre au sud de l'archipel des Gilbert avec le type polynésien. Il est vrai qu'on s'est

demandé s'il y a lieu de parler des Micronésiens comme d'une race spéciale. Ce sont des populations mélangées. Les Malais, les Mélanésiens et les Polynésiens semblent s'être rencontrés là et s'y être mêlés.

Un voyage circulaire à travers ces mondes minuscules sera sans doute la meilleure manière d'apprendre à connaître les insulaires et ce que le christianisme a opéré parmi eux.

Il faut faire, dans le sillage de l'*Etoile-du-Matin*, près de 4,000 kilomètres de route à travers le Pacifique, sans voir autre chose que le ciel et la mer, avant d'apercevoir sous l'Équateur les terres coralligènes des îles Gilbert. Ce ne sont guère que des atolls aux contours bizarres. La plus haute montagne a 70 mètres. La plupart des îles n'émergent guère que de deux ou de trois mètres au-dessus du niveau de la mer ; elles sont couvertes de cocotiers surtout, la seule ressource du pays. C'est, d'ailleurs, le groupe le plus peuplé de la Micronésie, puisque l'on estime sa population à 35,000 âmes environ (1).

« La présence et l'activité agressive de missionnaires papistes et de nonnes ; l'établissement définitif et l'influence sensible du protectorat britannique ; la tendance émanant des tréfonds du cœur gilbertain à retourner aux coutumes et aux réjouissances païennes ; puis, l'action progressive et de plus en plus profonde de l'Évangile dans la conscience des chrétiens indigènes, voilà les traits saillants de la situation actuelle », dit le dernier rapport annuel (2). Il faut considérer de plus près ces quatre points.

Le protectorat britannique est tout récent ; il date de 1892. L'autorité du magistrat s'appuie naturellement sur les résultats de l'œuvre des missions évangéliques, dont l'origine

(1) E. Reclus (*Géographie universelle*, t. XIV; Paris, 1889, p. 616) arrive au total de 41,000 habitants, sur 430 kilomètres carrés ; Supan (*Die Bevœlkerung der Erde* ; Gotha, 1891, p. 243) s'en tient à 35,200 habitants, sur 428 kilomètres carrés, soit 82 habitants par kilomètre carré.

(2) *LXXXVIIth Annual Report of the American Board of Commissioners for Foreign Missions* ; Boston, 1897, pp. 118 et 119.

remonte à 1857. Mais à quoi veut-on qu'un magistrat colonial occupe ses loisirs, sinon en rédigeant des lois dans un pays où personne ne l'avait appelé ? Ainsi fut créé un règlement scolaire. Une subvention fut accordée aux écoles ; mais, en même temps, elles furent déclarées neutres en matière de religion. Plus de prière, plus d'histoire sainte, plus même un chant, car tous les chants avaient un caractère religieux (1). Que les missionnaires refusent l'allocation pour leurs écoles ! dira quelque lecteur bien intentionné. Mais aussitôt les catholiques fourniront leurs instituteurs à l'école que le gouvernement créera à côté de l'école de la mission. Les élèves afflueront dans cette école officielle ; car on sait l'attrait que l'estampille officielle a pour les âmes superficielles et naïves. De plus, les instituteurs placés là par les prêtres sauront bien exercer leur influence malgré la neutralité religieuse de ces écoles. Il serait peut-être plus sensé que l'agent colonial, puisqu'il faut qu'il fasse quelque chose et qu'il dispose des revenus de la colonie, employât son zèle et ses ressources à civiliser par son école non confessionnelle les nombreux païens qu'il y a encore aux îles Gilbert. Seulement, il préfère récolter où il n'a pas semé, et réglementer plutôt que de travailler ; il s'en prend donc à ce qui existe, jusqu'à entrer en conflit avec l'Église, où il n'a rien à voir, mais dont malheureusement le bâtiment sert de salle d'école.

Une seconde loi autorisa, en certains jours de fête, les anciennes danses. Le magistrat colonial flattait ainsi le goût des traitants et des marins blancs qui fréquentent ces parages. En outre, il obéissait au principe bien connu : « Il faut que le peuple s'amuse », envers de cet autre axiome de même valeur et que d'autres amis du peuple prônent chez nous : « Il est bon que le peuple ait de la religion ». Or, les missionnaires ont interdit les danses en question dans leurs communautés. C'est leur droit ; personne n'y contredit, l'Église se recrutant par persuasion au milieu d'une société

(1) *The Missionary Herald* (Boston), 1898, p. 320.

païenne est une association libre, dont peuvent sortir ceux qui n'en acceptent pas les lois. Mais, partout où l'influence des missionnaires a prévalu, ils ont travaillé à faire interdire les danses publiques par les autorités locales, quand celles-ci étaient bien disposées. D'aucuns blâment ici un excès de zèle et d'austérité. Avant de se prononcer, il faudrait peut-être savoir de quoi il s'agit ; mais l'honnêteté défend de décrire les danses océaniennes. Cela seul ne devrait-il pas suffire à donner raison aux missionnaires ? « Les danses païennes, dit M. I.-M. Channon (1), sont pour nous un sujet de graves préoccupations. Elles englobent tous les autres maux. D'abord, elles font cesser tous les travaux scolaires. Il faut apprendre à danser ou apprendre à lire. Les exercices de danses ont lieu la nuit ; ils exigent un long entraînement. Quand on a dansé toute la nuit, on dort de jour. Puis, lorsque les indigènes dansent, ils ont besoin de boire. Ce qu'ils boivent les enivre rapidement. On peut deviner le reste. L'effet général et inévitable de tout cela est la démoralisation profonde de tout le clan, à laquelle seuls quelques chrétiens résistent à la longue ». « Une période de danses et d'orgies, dit un autre rapporteur (2), produit la famine aussi sûrement qu'une saison de sécheresse. » Donc, et au seul point de vue colonial, encourager les danses, c'est énerver la population, c'est hâter la dépopulation. Il est vrai que cela amuse les blancs, colons et fonctionnaires ; puis, la civilisation par suppression a des partisans farouches : c'est une méthode simple qui ne séduit pas seulement l'esprit latin. On dit que le nouveau commissaire britannique aux îles Gilbert a entrevu ces conséquences ; depuis la fin de 1896, il a restreint les autorisations de danser et a permis aux chefs d'interdire les danses s'ils le jugent à propos (3).

(1) *The Missionary Herald* (Boston), 1895, p. 236.
(2) *XXXIIId Report of the Hawaiian Evangelical Association*, (Honoloulou), 1896, p. 56.
(3) *The Missionary Herald* (Boston), 1897, p. 46 ; comp. p. 233.

Les missionnaires catholiques n'ont pas d'objection contre les danses des Gilbertains, pourvu qu'on porte une médaille ou un scapulaire. Peut-être faut-il rappeler quand ils sont arrivés dans cet archipel ? Il y a un peu plus de dix ans, en 1887. Les premiers missionnaires protestants, M. et madame H. Bingham, s'étaient fixés à Apaïang, l'une des principales des îles Gilbert, le 10 novembre 1857. Ils vivent encore, retirés à Honoloulou, où ils ont terminé la traduction complète de la Bible en gilbertain, vers 1893 (1). Tout récemment, ils venaient d'achever un dictionnaire de la langue des îles Gilbert, une œuvre de longue haleine et que M. Bingham seul pouvait entreprendre. Un Anglais lui emprunta le manuscrit, qui vient de disparaître, paraît-il (2), avec le messager qui devait le rapporter. Au moment de l'arrivée des missionnaires catholiques dans l'archipel, en 1887, la mission protestante comptait environ 6,000 chrétiens, dont quelque 1,800 communiants. Alors, les missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, dans le diocèse de Bourges, vinrent se fixer précisément là où il y avait déjà des chrétiens. Ils s'étaient fait précéder, en 1886, d'un envoi de 24 chapelets, 24 grandes médailles, 34 petites, et 144 croix en cuivre, adressés à un certain Jean-François Even, de Brest, qui vivait depuis longtemps à Nonoouti (3). Il faut croire que la méthode est fructueuse. En 1895, les révérends pères d'Issoudun parlent de leurs 6,000 baptisés. Ils occupaient alors 18 îles ; ils étaient 11 prêtres, 9 frères lais et 7 sœurs de la même congrégation (4). Cela n'empêche pas le R. P. Richard Van de Vouwer de s'écrier un peu plus tard : « Nous sommes trop peu nom-

(1) *LXXXIVth Annual Report of the A. B. C.* (Boston), 1894, p. xv. — Vers 1887, les chrétiens des îles Gilbert avaient payé, pour se procurer des Nouveaux Testaments en leur langue, la jolie somme de 4,255 dollars (A.-W. Murray, *The Bible in the Pacific* ; Londres, 1888, p. 268).

(2) *The Missionary Herald* (Boston), 1898, p. 491.

(3) Le P. Victor Jouët, *La Société des missionnaires du Sacré-Cœur dans... la Mélanésie et la Micronésie ;* Issoudun, 1887, pp. 240 à 242.

(4) *Missiones catholicæ... descriptæ anno* 1895 ; Rome, 1895, p. 554.

breux. Le missionnaire doit être sans cesse en course pour que les malades ne meurent pas sans sacrements, pour entretenir la prière dans les différents villages, pour soutenir les catholiques contre les menées protestantes. De plus, le peuple est très léger, et il est ce que vous le faites; négligez-le quelque temps, il retournera au paganisme (1) ». Le pape a remarqué le zèle de ses émissaires aux îles Gilbert. En 1897, cet archipel a été érigé en vicariat apostolique; il est dirigé désormais par l'un des missionnaires, le R. P. J.-M. Leray, nommé vicaire apostolique. Il y a quelques semaines, dans son rapport adressé à la Propagande de Rome, il parlait des 10,600 fidèles de son vicariat, et faisait prévoir un prochain renfort de cinq ou six prêtres et d'autant de frères et de filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur d'Issoudun (2).

Il faut que les protestants, disons mieux, les chrétiens des îles Gilbert aient une singulière force de conviction pour résister à tant de convertisseurs lâchés sur eux. Il est vrai que ceux-ci sont privés de l'appui du bras séculier, c'est-à-dire de leurs moyens naturels. Et combien ces chrétiens gilbertains sont différents des baptisés du R. P. R. Van de Vouwer, qui, « négligés quelque peu, retournent au paganisme! » Depuis 1882, en effet, aucun missionnaire américain ne réside plus aux îles Gilbert.

Cela prouve la réalité du christianisme des Gilbertains — beaucoup plus, il faut l'ajouter, que la sagesse de la Société des missions de Boston. Il est proprement affligeant de constater que là, comme ailleurs, certaines Sociétés de missions protestantes attaquent vigoureusement, brillamment le paganisme, mais ne savent pas persévérer. Le temps, la patience ou les forces semblent leur manquer pour achever une œuvre commencée. Ne vaudrait-il pas mieux moins embrasser pour mieux étreindre? Ne serait-il pas plus juste, voire même plus honnête et plus fidèle, de refuser la gloire quelque peu hu-

(1) *Les Missions Catholiques* (Lyon), 1897, p. 77.
(2) *Les Missions Catholiques* (Lyon), 1897, p. 351 et p. 554 et suiv.

maine qu'il y a à entreprendre des tâches héroïques, œuvres dites de foi, au détriment de ce à quoi l'on a mis la main et qu'il faudrait mener à bonne fin? Le travail qui consiste à porter le message du Christ aux païens ne mérite-t-il pas d'être fait sérieusement? Parmi tant d'autres, ces questions surgissent poignantes, angoissantes, à mesure que se déroule sous nos yeux l'histoire des missions contemporaines.

Ce n'est pas que les îles Gilbert soient tout à fait abandonnées. Il y a une école normale d'instituteurs et de catéchistes gilbertains à Kousaïé, dans l'archipel des Carolines. Le missionnaire américain qui la dirige ou son collègue font une tournée annuelle de quelques semaines dans le groupe des îles Gilbert. Ils disposent même, pour cela, d'une jolie barque à voiles, munie d'une machine à pétrole afin de lui permettre de mieux résister aux violents courants si dangereux au milieu de ces récifs. Ils visitent les 6 ou 8 pasteurs hawaïens ou gilbertains stationnés dans diverses îles, et ils déplorent cette activité précaire et lamentablement insuffisante. « Il y aurait lieu de se décourager en examinant ce champ, dit un rapporteur (1), où les récoltes sont petites et incertaines ». Mais, que dirait ce rapporteur d'un patron intelligent et expérimenté, ou qui passe pour l'être, et qui abandonnerait son atelier à ses apprentis, s'en allant chercher des aventures ailleurs? Cet homme ne tarderait pas à perdre ses clients; et qui ne condamnerait à bon droit son laisser-aller?

« Il faudrait dans ces îles des pasteurs indigènes compétents et solidement instruits, acquérant une autorité réelle dans les communautés confiées à leur garde, capables de les diriger dans la résistance contre les influences dissolvantes du paganisme encore vivace et contre les attaques du prosélytisme papiste, qui gagne rapidement du terrain dans cet archipel (2)». N'est-il pas navrant d'entendre cette confession résignée? Assurément qu'il faudrait un pareil ministère indi-

(1) *LXXXVIIth Annual Report of the A. B. C.*, (Boston, 1897), p. 119.
(2) *LXXXVIIth Annual Report of the A. B. C.*, (Boston, 1897), p. 119.

gène. C'est une des tâches les plus urgentes de le former. Mais il ne suffit pas d'avoir des pasteurs indigènes; il faut les diriger; ils ont besoin d'être surveillés, conseillés, guidés de très près. Il y a plus de dix ans que le missionnaire A.-C. Walkup s'en apercevait : « Les résultats seraient tout autres, disait-il (1), si l'on pouvait visiter plus fréquemment et voir de plus près les ouvriers indigènes». Les directeurs déclarèrent alors que la question méritait une étude des plus sérieuses. En attendant, les révérends pères d'Issoudun récoltent le champ ensemencé pendant trente ans par l'Évangile.

Lors de sa dernière tournée, en 1897, ce même missionnaire A.-C. Walkup écrivait (2) de Banaba, où l'année précédente il avait consacré un catéchiste : « En parlant à cet auditoire de 350 personnes, je sentais combien peu mes paroles pouvaient pour les faire « marcher comme des enfants de la lu« mière », si l'Esprit saint n'accomplissait en eux son œuvre puissante ». Rien de plus juste. Mais l'Esprit travaille au moyen d'instruments humains. Donc, il faut aux îles Gilbert au moins un ou deux missionnaires valides et « puissants par l'Esprit ».

(*A suivre.*) F. H. K.

BULLETIN MENSUEL DES MISSIONS

EUROPE. — A la fin de 1897, la Société des missions de **Bâle** accusait, dans sa clôture des comptes, un déficit de 317,306 fr. 72. Elle peut annoncer maintenant que ce découvert a été plus que couvert. Un Bâlois envoya 30,000 francs pour remercier Dieu d'avoir créé une maison de mission à Bâle. Un instituteur wurtembergeois ajouta à son don cette remarque : « Restreindre l'œuvre à l'heure présente, quand toutes les portes sont ouvertes, ce serait faire preuve d'un lamentable déficit de foi et d'esprit de prière (3) ».

(1) *LXXVIIth Annual Report of the A. B. C.* (Boston, 1887), p. 133.
(2) *The Missionary Herald* (Boston), 1897, p. 321.
(3) *Der Evangelische Heidenbote* (Bâle), 1898, p. 92.

L'année 1897 avait été la plus fructueuse en résultats spirituels. La mission de Bâle a pu enregistrer 2,600 baptêmes de païens : en Inde, 446, faisant monter le total des chrétiens à 13,634; en Chine, 486 baptêmes et 4,696 chrétiens; à la Côte de l'Or, 1,206 baptêmes et 16,097 chrétiens; à Caméroun, 462 baptêmes et 1,888 chrétiens. En tout, la Société de Bâle emploie 182 missionnaires; elle a 17,285 élèves dans ses écoles de missions (1).

AFRIQUE. — Le pays des **Idjébou**, au nord-est de Lagos, est évangélisé par l'Église indigène de Lagos; mais la Société anglicane de missions a mis un de ses missionnaires, le révérend R.-A. Coker, à la disposition de ces chrétiens noirs pour diriger l'œuvre. Il s'est établi, en août 1896, dans le quartier d'Iwadé, dans la grande cité d'Idjébou-Odé. Il s'y produisit bientôt un remarquable mouvement. La population intelligente, entreprenante, un peu inquiète peut-être, comprit l'avantage de la lecture. Ce fut une véritable contagion. Or, les seuls livres de lecture étaient des portions bibliques. Un négociant voulait apprendre à écrire et à lire ses lettres, « puis, dit-il, en lisant la Parole de Dieu, j'oubliai tous les avantages matériels; il ne surnagea que le grand désir d'être sauvé ». Un *babalawo*, ou prêtre fétichiste, pensait qu'il y aurait profit à noter ses incantations en l'honneur d'Ifa, sa divinité. « En lisant, raconte-t-il, je trouvai Jésus ». Aujourd'hui, il est baptisé.

L'évêque Tugwell, durant une rapide tournée en août dernier, a compté 1,079 adhérents. Son coadjuteur, l'évêque Olouwolé, estime le nombre des lecteurs idjébou à au moins quatre mille (2).

Le R. P. Marichelle, de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, raconte depuis quelque temps, dans les *Missions catholiques*, son arrivée à Kaïa, dans le **Loango**, où il décrit l'école rurale. Il dit (3) : « Nous ne sommes pas

(1) *Der Evangelische Heidenbote* (Bâle), 1898, p. 61.
(2) *The Church Missionary Gleaner* (Londres), 1897, p. 188.
(3) *Les Missions Catholiques* (Lyon), 1898, p. 594.

venus ici pour les enfants seulement. Le missionnaire doit aimer tout son monde, et les vieux et vieilles; les grands jeunes gens ont bien besoin aussi qu'on s'occupe d'eux.

« Pour ouvrir les cœurs, dans ce pays, il faut d'abord ouvrir les estomacs, et, je l'avoue, il me fallut donner une dame-jeanne d'horrible tafia de pommes de terre ».

On est sûr de réussir ici-bas, quand on a divorcé la morale et la religion.

ASIE. — Sur ce même sujet, on découvre parfois d'étranges pensées dans les rapports coloniaux. Dans les **Indes**, le directeur de l'instruction publique, le Dr Martin, déplore le défaut de discipline et de moralité dans beaucoup de collèges où se presse la jeune Inde. Au sortir de ces écoles avec un diplôme officiel, les jeunes gens aspirent à des places de fonctionnaires. En commentant ce rapport, le lieutenant-gouverneur des Indes britanniques « incline à croire que si l'on pouvait inventer quelque système moral qui parût acceptable à la majorité indigène, on exercerait une action bienfaisante sur les étudiants ». On ne saurait être plus neutre en matière de religion, ni affirmer plus clairement que la seule instruction n'est pas un facteur moral.

Le professeur S. Satyanadan — est-ce un parent de l'excellent prêtre anglican, W.-T. Satyanadan (1830-1892) ? — voit plus juste quand il dit : « Il y aurait plus d'espoir pour la christianisation de l'Inde, s'il y avait plus d'opposition honnête, déterminée, contre le christianisme, de la part des classes instruites ».

Parmi les diplômés de l'Université de Madras, un sur douze est chrétien; mais dans les 76 écoles supérieures de la présidence de Bombay, il n'y a que 85 chrétiens sur 6,394 étudiants (1).

La **Chine** traverse une crise de convulsions. On sait que l'empereur, trop libéral, a disparu de la scène et que la reine-mère, une femme extraordinaire, a repris en main les rênes

(1) *The Missionary Review of the World*, (New-York), 1898, pp. 899 et suiv.

du gouvernement. Mais on dirait que le temps n'est plus où toute la Chine puisse être gouvernée de Pékin. Dans la province de Sz-Tchouan, en tous cas, un aventurier, du nom de Yu-Man-tz, est en révolte ouverte contre l'autorité centrale. Il a publié un manifeste portant qu' « il est décidé à mettre fin aux malheurs que les chiens et les chèvres (lisez, les étrangers) ont infligés à son pays ». Le missionnaire J.-W. Wilson, de la Société de Londres, pense que la situation n'est pas désespérée, mais il ajoute : « Je puis me tromper. Tout en espérant et en demandant à Dieu la paix, il est sage de se préparer au pire (1) ».

Mgr Chouvellon, vicaire du Sz-Tchouan oriental, est plus inquiet. Il écrit de Tchông-kin-fou : « Tous les jours, du matin au soir, il nous arrive de ces pauvres persécutés, effrayés, harassés, dénués de tout; et il faut loger tous ces pauvres malheureux, les nourrir et les vêtir. Y pourrons-nous tenir longtemps? A la grâce de Dieu (2) ».

Huit jours plus tard, l'organe des missions catholiques publiait, le 9 décembre dernier, la dépêche : « Destructions continuent dans les trois vicariats du Sz-Tchouan. Dégâts immenses; crainte de ruine complète, à moins d'intervention immédiate (3) ».



UNION DE PRIÈRES POUR LES MISSIONS

JANVIER 1899

—

Sujets de prières recommandés.

1. Pour l'*œuvre des missions* en général; pour toutes les Sociétés missionnaires. Que l'année 1899 soit une année dé-

(1) *The London Missionary Chronicle* (Londres), 1898, p. 294.
(2) *Les Missions Catholiques* (Lyon), 1898, p. 568.
(3) *Les Missions Catholiques* (Lyon), 1898, p. 577.

cisive, une année de conquête pour l'armée du Roi; que les frontières du paganisme reculent en Afrique, en Chine, aux Indes; que des temps nouveaux se lèvent sur l'humanité.

2. Pour *tous les ouvriers;* qu'ils soient préservés de l'orgueil, de la routine, des étroitesses sectaires, de l'esprit de jalousie, de la désunion, du découragement; pour les missionnaires, les médecins, les diaconesses, les artisans; pour les célibataires, pour les parents obligés de se séparer de leur enfants, pour les veufs et les veuves qui ont vu tomber leurs compagnons sur le champ de bataille.

3. Pour les *vocations.* Que tous les disciples du Sauveur comprennent enfin le devoir essentiel que leur Maître leur a tracé : « Allez, instruisez toutes les nations! » Qu'aucun ne dise : « Suis-je le gardien de mon frère? » Qu'un grand nombre de jeunes gens et de jeunes femmes se destinent au ministère parmi les païens.

4. Pour la *Société de Paris;* pour les besoins urgents. Encore deux ou trois jeunes pasteurs pour Madagascar; un instituteur marié, pour Saint-Louis; un instituteur et une institutrice, pour Papéété; un missionnaire pour la Nouvelle-Calédonie; les ressources nécessaires pour de nouveaux envois et ponr les œuvres déjà fondées; une abondante collecte à Paris et dans les départements, pendant les trois premiers mois de 1899; encore une fin d'exercice sans déficit.

5. Plus particulièrement pour *Madagascar.* Que la peste qui a éclaté à Tamatave y soit efficacement combattue et que le pays soit préservé de nouveaux fléaux; que l'œuvre accomplie par nos délégués se consolide et porte tous ses fruits; que nos missionnaires ne soient qu'un cœur et qu'une âme; que tous les protestants français sachent s'unir pour l'action; que nos efforts ne soient paralysés ni par nos propres misères, ni par les imprudences ou les impatiences de nos amis; que les nouveaux moyens qui vont être mis en œuvre obtiennent un plein succès; qu'enfin, un courant populaire se détermine dans nos Églises en faveur de cette mission.

N. B. — Pour être affilié à l'union de prières pour les missions, on est prié de s'adresser à la secrétaire, mademoiselle Estelle Monod, 18, rue Molitor, Paris. On voudra bien joindre à la demande une somme de 0 fr. 60 cent. en timbres-postes. On recevra sans retard une carte de membre, et ensuite, au commencement de chaque mois, la liste des sujets de prières, tirée à part.

DERNIÈRE HEURE

Madagascar. — Un nouveau courrier nous arrive, pendant que notre journal est sous presse. Les nouvelles qu'il nous apporte vont, pour Tananarive, jusqu'au 26 novembre, et pour Tamatave jusqu'au 28.

M. et madame *de Saint-Vidal* ont quitté Tananarive dès le 15 novembre, afin de faire le voyage avant les pluies, qui pouvaient commencer d'un jour à l'autre. Ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'ils ont pris congé de leur grande famille de Mahazoarivo, qui les a accompagnés assez loin sur la route, avec quelques amis. Après un excellent voyage, M. de Saint-Vidal se trouvait déjà mieux, dans sa santé, d'avoir quitté les grandes altitudes de l'Emyrne. A la date du 28, il était encore à l'hôtel, cherchant en vain un logement qui présentât les garanties suffisantes de salubrité. Depuis quelques jours, on parlait en ville de l'apparition de la peste. Des avis affichés partout obligeaient les habitants à déclarer les décès, à brûler les vêtements et objets de literie des morts. L'autorité avait organisé un lazaret fort sommaire. Pourtant, le caractère de l'épidémie ne paraissait pas absolument déterminé. Ce qu'il y a de certain, c'est que la mortalité était très considérable. L'administration s'occupait activement d'assainir la ville ; mais il y a beaucoup à faire. — Les débris de l'œuvre de la Société de Londres, dont nous héritons à Tamatave, sont extrêmement misérables, soit comme école, soit comme congrégation, et la chapelle est située assez loin du centre de la ville. Nos amis auront là des débuts difficiles. Pensons à eux devant Dieu.

M. *A. Chazel* et ses compgnons, après avoir rencontré à mi-chemin M. et madame Vidal, sont heureusement arrivés à Tanarive, où ils ont reçu un accueil cordial. Ils se félicitent de ce que la saison sèche est tardive cette année, en sorte qu'ils ont pu voyager en novembre sans être mouillés et sans prendre la fièvre. Seul, leur compagnon suisse, M Mathey, en a eu deux accès. M. Chazel nous donne sur le voyage des renseignements d'ordre matériel très précieux, qui rendront de grands services à ceux qui partiront en 1899. Il était logé, à Tananarive, chez M. Mondain qui allait très bien, malgré ses occupations toujours très absorbantes Toutefois les réclamations diminuaient, à la grande joie de notre frère, qui a eu si souvent l'ingrate obligation de s'en faire l'intermédiaire auprès de l'autorité. — M. Chazel comptait repartir dès le début de janvier pour Fianarantsoa et se réjouissait de cette perspective.

M. *Chastanier* avait pris la direction provisoire de l'orphelinat de Mahazoarivo, après le départ de M. de Saint-Vidal, en attendant que M. *Groult* pût s'y établir, avec ses élèves-maîtres de l'Ecole normale. — Celui-ci avait été retardé. dans ses projets de déménagement, par une fievre violente, due à une insolation. Madame Groult a passé quelques journées d'inquiétude au chevet de son mari : il commençait cependant a se rétablir. — L'installation de l'Ecole normale à Mahazoarivo nécessitera bien des dépenses. Il faut aménager les locaux et les meubler. Le seul mobilier scolaire actuellement existant consiste en une dizaine de bancs, qui appartiennent aux Anglais. Il faudra confectionner tables et bancs et le bois est très rare et très cher.

M. *Maroger* nous écrit de Tsiafahy, où M. Mondain est allé l'installer solennellement, le dimanche, 20 novembre, devant une assemblée de 200 adultes et 50 enfants. Il nous exprime son admiration pour les résultats matériels obtenus par M. Lauriol: il avait déjà formé, dans son école professionnelle, d'habiles charpentiers, menuisiers, forgerons, et a laissé à son successeur de précieux renseignements statistiques sur son district. — Notre frère s'est mis vaillamment à l'œuvre, secondé par madame Maroger qui a déjà organisé réunion de couture, leçons de chant, etc. Il nous cite des traits touchants de la générosité des chrétiens malgaches.

Enfin, M. *Delord* nous parle surtout de ce qui est pour nos missionnaires, la grande préoccupation du moment : « la désertion de nombreux instituteurs qui, n'étant pas assez payés, nous quittent pour les emplois du gouvernement. Cette désertion va croissant. Pasteurs, évangélistes viennent en procession nous dire qu'il faut absolument remplacer les déserteurs, sous peine de voir nos écoles détruites par les Jésuites, et malheureusement l'instituteur, c'est l'oiseau rare. »

M. *Boegner*, en tournée d'inspection dans le Vonizongo, n'a pu cette fois écrire au sécrétaire-général, mais il a donné de bonnes nouvelles à sa famille. Il ne précise pas ses projets de retour ; mais tout nous fait croire qu'il quittera Tananarive vers le milieu de janvier.

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 22405.



LA CONFÉRENCE DES MISSIONNAIRES DE MADAGASCAR

TANANARIVE, 26 OCTOBRE-10 NOVEMBRE 1898

(Voir page 85.)

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LA QUESTION DU JOUR

Pour la Société des missions, la question du jour, nous n'avons pas honte de l'avouer, c'est la question d'argent.

Non pas que tous les autres problèmes soient résolus ou écartés. Mais, par la grâce de Dieu, il n'en est point qui présente, à l'heure actuelle, un caractère d'urgence aussi immédiat.

A Madagascar, la visite de MM. Boegner et Germond produit déjà ses fruits. Nos lecteurs se sont réjouis, le mois dernier, en lisant le compte rendu de la Conférence. Attendons le retour de nos délégués pour compléter le jugement que nous pouvons déjà porter sur leur œuvre. — Au reste, la saison ne permettant guère les départs, nous n'avons pas même en ce moment à préparer des renforts.

M. Coillard apprête, au sud de l'Afrique, son expédition. Les jeunes missionnaires qui la composeront nous quittent

dans quelques jours. Tout a été trouvé, les hommes et l'argent. Il ne reste qu'à demander la bénédiction de Dieu sur ce grand effort, qui, de notre part, est maintenant chose faite.

Nos frères du Congo ont reçu, en ces derniers mois, quelque secours. Ils en recevront encore, s'il plaît à Dieu, au commencement de l'été ; de ce côté également, presque toutes les mesures sont prises.

De même pour le Lessouto : M. Lorriaux vient d'y arriver ; M. Duby se prépare à partir dans quelques mois. Après tant de secousses traversées, le pays est tranquille ; la prospérité semble près d'y renaître. Nos missionnaires cueillent déjà avec reconnaissance les prémices de la moisson nouvelle.

Nous dirons plus loin que Taïti nous réclame des institutrices et un instituteur. On sait que nous cherchons aussi un ménage d'instituteurs pour le Sénégal. C'est, à vrai dire, la seule préoccupation immédiate que nous donne le recrutement de notre personnel.

En France, l'état de l'opinion nous a quelquefois attristés et alarmés. Si nos amis anciens nous multiplient leurs témoignages d'attachement et de confiance, nous n'ignorons pas que des critiques assez vives sont dirigées contre nous par des voix que nous ne cesserons pas de considérer aussi comme des voix amies. Le Comité s'est ému des malentendus qui ont surgi. Il a décidé de convoquer à Paris, aussitôt que possible, une Conférence consultative des délégués de nos Comités auxiliaires. Une circulaire vient d'être adressée à ces Comités ; elle a été imprimée dans une brochure sur laquelle on trouvera, dans un autre article, quelques détails. Nous avons pleine confiance dans le résultat de cette consultation. Une fois rapprochés, les esprits et les cœurs fraterniseront. En tout cas, ceci, c'est l'œuvre de demain. A chaque jour suffit sa peine.

L'œuvre d'aujourd'hui, c'est l'achèvement de la collecte, ce sont les mesures à prendre en vue de la clôture de notre

exercice financier. Dans deux mois, notre trésorier arrêtera ses comptes. Notre ardent désir à tous, c'est qu'il n'arrive pas à constater un déficit.

Nous ne rougissons pas de l'importance que nous accordons à la question d'argent. Les libéralités de nos frères sont notre seule ressource, notre seul moyen d'action. Les recettes égales aux dépenses, c'est l'approbation donnée à notre travail par tous ceux qui, parmi nous, portent dans leur cœur l'amour du règne de Dieu. C'est la voix du peuple chrétien nous disant : « Courage ! Nous sommes avec vous ! Nous ne vous abandonnerons pas ». — C'est plus encore. S'il est vrai que « l'or et l'argent sont à l'Éternel », le déficit évité, c'est le sceau apposé par Dieu lui-même, sinon sur tous les détails de notre œuvre, du moins sur sa direction générale et sur son inspiration permanente.

Le déficit sera-t-il évité cette année ?

On trouvera à la fin de cet article notre situation financière au 20 janvier. Nous l'avons dressée avec plus de détail que les mois précédents. Nos souscripteurs ont le droit de voir clair dans nos comptes, de savoir exactement de quoi nous avons besoin.

Or, notre caisse générale a besoin de recevoir, dans les deux mois et dix jours qui séparent le 20 janvier du 31 mars, une somme d'au moins 193,354 francs. Nous disons *au moins*, parce qu'il nous paraît probable que nos prévisions de dépense seront quelque peu dépassées. L'année dernière, dans le même laps de temps, la caisse générale a reçu 221.721 francs. C'était le résultat tout à fait inespéré d'un effort exceptionnel. Il faut renouveler l'effort pour retrouver le résultat. Il ne semble pas, d'ailleurs, qu'il y ait d'indiscrétion à le demander aux Églises, ni de témérité à compter qu'elles le feront.

Mais où la situation est vraiment grave et n'offre dans le passé aucun précédent, c'est en ce qui concerne la caisse spéciale de Madagascar.

Elle a déjà payé 374.000 fr. et n'a encore reçu cette année que 91.480 francs. En tenant compte de l'encaisse qui existait au commencement de l'exercice, on arrive à ce résultat, que nous avons besoin de recevoir, avant le 31 mars, plus de 265 000 francs pour Madagascar. Or, l'année dernière, pendant tout le cours de l'exercice, nous n'avions reçu que 168.119 fr. 45 cent., et, du 20 janvier au 31 mars, seulement 40.900 francs.

C'est donc sur ce point que doit porter l'effort principal. La Société des Missions a fait largement les choses pour Madagascar. Dans le courant de 1898, elle a grossi le personnel de cette mission de 2 missionnaires consacrés, 2 évangélistes remplissant les fonctions pastorales, 1 professeur, 5 instituteurs et 2 institutrices. En y comprenant les femmes de quatre de nos frères, toutes brevetées de l'enseignement primaire, nous avons expédié 16 Français adultes et 1 enfant à Madagascar. Nous avons fait plus : nous y avons envoyé, en mission extraordinaire, notre directeur et un des vétérans du Lessouto. Nous avons accepté la charge de toutes les écoles primaires fondées par la Société de Londres. Et notre Conférence a vaillamment projeté des fondations nouvelles : stations, écoles, collège. On nous avait dit de tous côtés : « Faites le nécessaire, ne ménagez rien, nous vous soutiendrons. » Nous avons escompté la sympathie dont on nous donnait tant de témoignages. L'heure est venue maintenant, pour tous ceux qui nous ont encouragés, de faire honneur à la créance et d'appuyer les paroles par des actes.

Il ne faut point se dissimuler que cela n'ira pas sans des sacrifices, de ces véritables sacrifices qui coûtent quelque chose. Sous quelle forme ces sacrifices doivent-ils être provoqués? Quelle organisation faut-il donner à la collecte pour Madagascar? Comment former les associations locales ou régionales qui solliciteront, en province, les souscriptions? On trouvera, sur ces divers points, quelques idées dans la brochure : *A l'entrée de 1899*. Tandis qu'elle sortait de presse, d'autres propositions nous arrivaient de divers côtés; nous

pourrons les soumettre au public, soit par une communication spéciale, soit dans le journal de mars. Déjà le journal de décembre 1898 avait traité la question. Nos Comités auxiliaires en sont directement saisis par la circulaire qu'ils viennent de recevoir. Cette circulaire, avec les documents qu'elle renferme, a été expédiée à tous les pasteurs de France. Nul ne pourra donc arguer de son ignorance. Chacun doit savoir maintenant que nous avons besoin de recevoir 265,000 francs pour Madagascar, dans le délai de deux mois, si les protestants de France ne veulent pas mettre en péril l'œuvre entreprise là-bas en leur nom, grâce à leurs encouragements, pour le salut de milliers d'Églises protestantes et pour la gloire de notre Dieu.

Que les amis de Madagascar se forment sans retard en associations de propagande et de collecte; que les pasteurs, nos frères, ne nous oublient ni dans leurs prédications, ni dans leurs entretiens avec les membres de leurs troupeaux; que, dans chaque Église, la libéralité des fidèles soit sollicitée solennellement, une fois au moins d'ici à Pâques, en faveur des missions, et très spécialement de celles de Madagascar ; que l'on fasse circuler dans les familles des listes de souscription ; que chacun se demande quel renoncement il peut s'imposer, à quel sacrifice spécial il peut consentir pour s'associer à ce grand acte de solidarité protestante et de fidélité évangélique. Et, dans deux mois, nous pourrons, le cœur au large, louer le Seigneur et remercier son peuple pour une nouvelle délivrance.



SITUATION FINANCIÈRE AU 20 JANVIER 1899

1. — Œuvre générale.

Pour faire face à la dépense prévue pour 1898-1899, de. .	421.600 »
Il faudrait une recette mensuelle de 35,133 francs, ce qui fait, pour les 9 mois et 20 jours écoulés, du 1er avril 1898 au 20 janvier 1899, un chiffre total de	340 000 »
Nous n'avons reçu, jusqu'à ce jour, que.	212 600 »
Faisant une différence en moins de	127.400 »
La différence entre la dépense prévue et les recettes effectuées s'élève, à ce jour, à la somme de	209.000 »
Mais la Caisse générale présentait, au début de l'exercice, un solde actif de.	15.646 »
Pour terminer l'exercice sans déficit, en supposant que la dépense réelle ne dépasse pas la dépense prévue, il resterait donc à recevoir la différence, soit.	**193.354** »

2. — Madagascar.

Dépenses payées à ce jour pour la mission de Madagascar	374.000 »
A la fin de l'exercice, ces dépenses atteindront au moins. .	390.000 »
Les recettes effectuées à ce jour s'élèvent seulement à . . au lieu de 127.200 francs reçus l'an dernier, à pareille époque.	91.480 »
Il manquerait donc, en ce moment, une somme de. . . .	298.520 »
Mais la caisse de Madagascar présentait, au début de l'exercice, un solde actif de	33.136 »
Pour terminer l'exercice sans déficit, il faut donc recevoir au moins, avant le 31 mars 1899, une somme de. . . .	**265.384** »

3. — Zambèze.

Les recettes du Zambèze sont, à ce jour, de . . . . . . dont 145,800 francs pour l'expédition de M. Coillard.	212 090 »
Les dépenses payées à ce jour pour le Zambèze s'élèvent à.	148.122 »
Soit un excédent de recettes de.	63.968 »
Le solde en caisse, au 31 mars 1898, était de.	80.332 »
Les fonds disponibles pour le Zambèze s'élèvent donc à. .	144.300 »

NOTRE DERNIÈRE PUBLICATION (1)

Nous venons de publier et d'expédier à tous les pasteurs de France, à tous les membres de nos Comités auxiliaires et à un assez grand nombre de nos correspondants et amis de l'étranger, une brochure dont nous croyons devoir recommander instamment la lecture à quiconque veut se faire une idée exacte de l'état actuel de notre œuvre, de ses besoins immédiats et de l'esprit dans lequel nous désirons la poursuivre.

Nous ne pouvons qu'en donner ici l'analyse. Elle s'ouvre par la

24e Circulaire aux Comités auxiliaires.

Cette circulaire traite *du rôle et des devoirs des Comités auxiliaires*, dont nous réclamons la collaboration aussi régulière et aussi active que possible. Nous insistons d'abord sur le devoir de compléter le réseau, en instituant des Comités auxiliaires dans toutes les régions de la France qui en sont encore dépourvues. Nous donnons quelques indications sur le mode de nomination de ces Comités.

Puis, nous essayons de décrire les différentes tâches d'un Comité auxiliaire des Missions :

1° La propagande en faveur des missions, propagande qui devrait être organisée systématiquement, dans toutes les Églises, par des conférences publiques, des réunions de prières, des associations du Sou missionnaire, des fêtes des missions, et la création de sociétés spéciales pour Madagascar;

2° L'instruction préalable des offres de services et des demandes d'admission. Les Comités auxiliaires peuvent rendre,

(1) *A l'entrée de 1899*, par Jean Bianquis, secrétaire général de la Société des Missions évangéliques de Paris. 1 vol. grand in-8° de 76 pages. — Paris, 1899.

dans ce domaine, de grands services au Comité directeur;

3° La préparation des futurs ouvriers de la mission : premières études des futurs élèves missionnaires et, surtout, instruction et apprentissage des auxiliaires : instituteurs, institutrices ou artisans;

4° La correspondance directe avec les missionnaires;

5° Le rôle consultatif que peuvent jouer, dans certaines circonstances, les Comités auxiliaires, pour aider le Comité directeur à connaître le véritable état de l'opinion et à constater son harmonie avec tous les amis de l'œuvre de Dieu.

Ce dernier point a, dans les circonstances présentes, une importance toute particulière. La circulaire convoque une Conférence consultative des missions, dont nous avons déjà parlé le mois dernier, et qui se réunira, s'il plaît à Dieu, à Paris, au commencement de l'été.

On trouvera ci-après la reproduction du paragraphe relatif à cette convocation.

La circulaire se termine par quelques lignes sur le devoir immédiat qu'imposent, à tous les amis des missions, l'état de notre caisse et l'approche de la date du 31 mars.

Notre situation et nos devoirs.

Sous ce titre, nous reproduisons, pour lui donner une plus grande publicité, un article paru dans notre livraison de décembre. Mais certaines parties ont reçu des développements nouveaux, et les chiffres indiqués pour les recettes et les dépenses ont été soigneusement remis à jour, à la date du 31 décembre dernier.

Cette étude se subdivise elle-même en trois parties :

1° Une caractéristique des trois caisses de la Société des missions;

2° Le détail du budget de chacune de ces caisses, avec l'indication de leurs besoins respectifs;

3° Les moyens à employer immédiatement pour éviter le

déficit, soit dans la caisse de l'Œuvre générale, soit dans celle de Madagascar.

Madagascar, ou la « mission coloniale ».

Cette troisième partie de notre brochure est une étude qui avait été lue à la séance solennelle de Nantes, le 2 juin 1898, et qui n'avait jamais été imprimée.

A l'heure où nos missions en colonies françaises prennent de si grands développements et conquièrent de si nombreuses sympathies, il nous a paru utile de dire sur cette sorte d'entreprises missionnaires toute notre pensée. Nous avons essayé de montrer les difficultés nombreuses qu'elles soulèvent, les problèmes délicats qu'elles posent, les charges énormes qu'elles font peser sur notre Société. Mais nous avons eu soin de relever aussi leur caractère obligatoire, et, dans ce devoir nouveau que Dieu nous impose, nous avons cru discerner le signe de ses desseins providentiels à l'égard du protestantisme français.

Annexes.

Quelques annexes terminent notre brochure :

1° La situation, au 31 décembre 1898, de chacune de nos trois caisses;

2° Le tableau des départs de missionnaires en 1898;

3° Le tableau du personnel européen de notre mission de Madagascar, au 1er janvier 1899;

4° La reproduction textuelle de trois documents publiés en Normandie pour y lancer une souscription populaire en faveur de la mission de Madagascar.

On trouvera, sur la couverture, les conditions de vente de *A l'entrée de* 1899. Dieu veuille que ces pages, écrites pour sa gloire, contribuent à éclairer les esprits, à rapprocher les

cœurs, à ouvrir largement dans les âmes la source de la générosité chrétienne, et peut-être à allumer chez quelque jeune chrétien la flamme de l'apostolat.

CONVOCATION D'UNE CONFÉRENCE CONSULTATIVE DES MISSIONS (1)

Des critiques assez nombreuses ont été dirigées, en ces derniers temps, contre notre Société. Il n'y a pas lieu de s'en étonner beaucoup. Pour bien comprendre certaines de nos décisions, il aurait fallu connaître les faits comme nous les connaissions nous-mêmes. Déjà le temps a fait justice de bien des reproches formulés avec trop de précipitation.

L'Église, au reste, nous a multiplié les marques de sa confiance. Aux critiques qui nous étaient faites, elle a répondu par un élan de générosité toujours croissante. Et, bien que notre budget se soit élevé, en ces dernières années, dans des proportions extraordinaires, elle nous a fourni régulièrement toutes les ressources dont nous avons eu besoin.

Nous ne voulons pas nous contenter toutefois de cette approbation, qui remplit nos cœure de gratitude. Nous croyons qu'à l'heure présente, la Société des missions a plus que jamais le devoir et le pouvoir de réunir en un faisceau toutes les forces vives du protestantisme français pour l'œuvre que Dieu l'appelle à accomplir parmi les nations païennes. Une rencontre fraternelle rapprochera, nous n'en doutons pas, les esprits et les cœurs, et nous permettra de poursuivre notre difficile tâche, en nous sentant de plus en plus soutenus par

---

(1) Cet article est extrait presque textuellement de la 24e circulaire aux Comités auxiliaires, publiée en tête de la brochure que nous venons d'analyser.

la sympathie de tous ceux qui, parmi nous, aspirent à établir sur la terre le règne de Jésus-Christ.

Pour amener cette rencontre, où nous pourrons entendre tous nos amis et leur exposer notre ligne de conduite, le Comité a désiré réunir auprès de lui, au printemps prochain, les représentants les plus autorisés de notre œuvre dans les départements.

Ces représentants, c'est aux Comités auxiliaires de province que nous demandons de les désigner. Ils sont, pour cela, les plus compétents. Nous accueillerons avec cordialité les délégués qu'ils auront choisis. Nous écouterons leurs observations, nous répondrons à leurs demandes d'explications, nous nous entretiendrons avec eux des questions qui nous préoccupent tous. Quant aux décisions elles-mêmes, il est évident que le Comité directeur aura toujours à en prendre la responsabilité; mais ce sera pour lui une force nouvelle que de se sentir en harmonie complète avec tous ceux de nos coreligionnaires qui ont au cœur l'amour des missions.

Il ne nous est pas possible de fixer dès maintenant d'une manière précise la date à laquelle sera convoquée la Conférence consultative. Le désir du Comité est qu'elle ait lieu au plus tôt; mais il est indispensable d'attendre, pour la réunir, le retour de M. Boegner. On en comprendra facilement les raisons.

Qu'on songe d'abord à la compétence exceptionnelle de notre directeur. Depuis vingt ans, il est à la tête de la Société des Missions. Il l'incarne en quelque sorte. Son départ pour Madagascar, résolu avec tant de simplicité et d'abnégation, au premier appel du Comité, a été comme la preuve suprême de son absolu dévouement aux intérêts de notre œuvre. Il est nécessaire qu'il soit au milieu de nous pour nous aider de sa précieuse expérience. Son retour, d'ailleurs, ne saurait tarder bien longtemps. Tout nous fait espérer qu'en février il aura terminé sa mission spéciale et quitté Tananarive. Et, bien que son désir soit de visiter au

retour le Lessouto et peut-être le Congo, nous croyons qu'il pourra être à Paris en mai.

Un autre avantage que nous voyons à attendre le retour de M. Boegner, c'est que, jusqu'à ce moment, il nous sera impossible de porter un jugement complet sur l'œuvre qu'il aura accomplie à Madagascar et sur l'avenir réservé désormais à notre mission dans cette grande île. Nous n'avons encore que des renseignements incomplets, fragmentaires. Toute discussion, à l'heure présente, risque de s'égarer, et nous voyons toutes les semaines, dans la presse protestante, quelles singulières erreurs peuvent être commises, faute d'informations suffisantes. M. Boegner rapportera des souvenirs précis, des renseignements complets pris aux sources mêmes, des documents, tels que les rapports présentés par tous nos missionnaires à la récente Conférence de Tananarive. Lui-même compte rédiger un rapport qui sera imprimé, et qui pourra servir de point de départ solide, de base ferme à toutes les réflexions.

Enfin, une Conférence telle que nous la désirons, avec une étude sérieuse de sujets aussi délicats, ne doit pas être improvisée. Il importe qu'on ait le temps de s'y préparer. La reculer jusqu'au mois de juin, c'est assurer le temps utile à sa préparation.

D'ici là, nous engageons tous les Comités auxiliaires à se réunir, d'abord pour se réorganiser ou se compléter, si c'est nécessaire, de telle sorte qu'ils représentent exactement l'opinion des Églises de leurs régions, de celles du moins où l'on aime les missions, où l'on s'intéresse à elles, où l'on fait pour elles des sacrifices. En second lieu, nous les prions d'étudier les questions, de nous demander les éclaircissements dont ils auront besoin, de choisir les sujets qu'ils désireraient voir porter à l'ordre du jour de la Conférence et de nous les faire connaître, afin que nous puissions nous-mêmes préparer cet ordre du jour en toute connaissance de cause.

NOTRE GRAVURE

La Conférence des missionnaires de Madagascar.

Tananarive, 26 octobre-18 novembre 1898.

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs, en tête de cette livraison, une assez bonne photographie de la Conférence de nos missionnaires de Madagascar.

Au centre du groupe, tout le monde reconnaîtra la haute taille de M. *Boegner*, et à droite, un peu en avant de lui, les raits de son compagnon, M. *Germond*. Puis viennent, toujours plus à droite, MM. *Ducommun*, *Escande* — à la boutonnière duquel brille l'insigne en argent de la Croix-Bleue — et *Galland*, vêtu de clair.

A gauche du tableau, — et, par conséquent, à la main droite de M. Boegner, — se trouvent successivement, sur le même plan, MM. *Mondain*, F. *Vernier* et P. *Martin*.

En arrière, en allant de nouveau de droite à gauche, sont : MM. *Maroger* (entre MM. Ducommun et Germond), *Chastanier* (juste derrière M. Boegner), *Groult* (entre MM. Mondain et Vernier), de *Saint-Vidal* et *Delord* (à droite et à gauche de M. Martin), et *Chabbert* (tout au bord du tableau).

Nos sœurs sont, pour la plupart, assises sur un même rang. Ce sont, en reprenant à droite, mademoiselle *Labourgade*, mademoiselle *Vidil*, mesdames *Groult*, *Mondain*, *Maroger*, de *Saint-Vidal* et *Martin*, et deux demoiselles *Ducommun*, l'une assise, et l'autre debout derrière sa sœur.

Enfin, au premier plan, mademoiselle *Krug* est assise presque à terre, tenant son chapeau devant elle ; à droite, deux autres jeunes filles de *M. Ducommun* ; à gauche, la petite Louise *Groult*, et une enfant n'appartenant pas à notre mission.

Ce groupe donne déjà l'impression de forces sérieuses, et les physionomies semblent indiquer un état de santé très

satisfaisant. On regrettera que quelques-uns de nos amis n'aient pu y figurer, la plupart sans doute parce qu'ils ne sont pas venus à la Conférence. Les manquants sont MM. *J. Gaignaire* et *Robert*, mesdames *Ducommun*, *Escande*, *Delord*, *Rusillon* et *Galland*, et mademoiselle *Rousseau*.

Depuis lors, la mission a été grossie par l'arrivée de MM. *Chazel*, *Ferrand*, *Warnet* et Louis *Gaignaire*. Il y a donc aujourd'hui, à Madagascar, six de nos frères et six de nos sœurs qui ne figurent point sur cette photographie.

VISITE AU MINISTRE DES COLONIES

Le mercredi 4 janvier, le secrétaire général de la Société des missions a été reçu en audience par M. Guillain, ministre des colonies.

M. Bianquis était accompagné de deux de ses collègues de la commission de l'Église réformée, chargée par la Commission fraternelle d'étudier la création éventuelle d'Églises officielles à Madagascar. Le troisième membre, M. le pasteur Goulden, avait été retenu par une indisposition.

Le but de cette visite n'était point de solliciter quoi que ce soit du ministre, mais de prendre des informations aussi exactes que possible sur les intentions du gouvernement. En effet, l'opinion s'était émue, au mois de décembre, des bruits qui avaient été rapportés de Madagascar et que semblait confirmer, aux yeux de quelques-uns, la création récente d'un vicariat apostolique à Majunga, pour le nord de l'île de Madagascar.

Le ministre a affirmé de la manière la plus catégorique que le gouvernement ne songeait pas, en ce moment, à créer à Madagascar des clergés officiels, soit catholiques, soit protestants.

Il a promis, en outre, que, si jamais il s'occupait d'un projet de ce genre, ce ne serait pas sans consulter les représentants autorisés du protestantisme français et de la Société des missions, en sorte que nous n'avons à craindre aucune surprise.

Un des membres de la délégation lui ayant fait part de l'émotion qu'avait excitée parmi nous la nouvelle de la création d'un vicariat apostolique, le ministre a fait observer qu'un vicaire apostolique n'était à aucun titre un fonctionnaire de l'État et ne pouvait être assimilé à un évêque concordataire.

Enfin, comme preuve de la neutralité du gouvernement et de ses dispositions impartiales à l'égard des diverses églises représentées à Madagascar, il a été cité le fait que, dans la liste des décorations du 1er janvier, le ministère, comme le général Galliéni lui-même, avait tenu à mettre côte à côte un jésuite, le Père Roblet, et un missionnaire protestant, M. Borchgrevink.

Le secrétaire général a profité de la circonstance pour solliciter la bienveillance du gouvernement en faveur de cette mission de Madagascar, qui représente, de la part des protestants français, un effort si considérable, destiné à servir les intérêts les plus élevés de la colonie.

Tout en écoutant notre requête avec la plus grande courtoisie, M. le ministre n'a cru devoir faire aucune promesse, ni en ce qui concerne le transport à prix réduit de nos missionnaires, soit de Paris à Marseille, soit de Marseille à Tamatave, ni en ce qui touche les avantages qu'il serait équitable d'accorder à nos ouvriers, — pasteurs ou instituteurs français, — quant au service militaire.

Nous espérons encore que le général Galliéni, témoin de nos travaux, de nos sacrifices, de l'esprit de désintéressement dans lequel nous agissons à Madagascar, ne refusera pas de soulager notre fardeau, soit par des subventions régulières données à nos écoles, proportionnellement à leur chiffre d'élèves, soit par des concessions de terrains ou

d'immeubles, soit même en facilitant le voyage de quelques-uns de nos missionnaires aux frais de la colonie.

Toutefois, nous ne saurions nous dissimuler que la charge de Madagascar continuera à peser très lourdement sur notre Société. C'est ici, pour les protestants français, un de ces devoirs impérieux auxquels on ne saurait se dérober, et pour lesquels on doit s'attendre avant tout à soi même et à Dieu.



LE PROCHAIN DÉPART POUR LE ZAMBÈZE

L'équipe de missionnaires qui doit rejoindre à Boulawayo M. Coillard, M. et madame Ramseyer et MM. Davit et Vernier, fera ses adieux aux fidèles de Paris, dans une réunion spéciale, convoquée à l'Église de l'Étoile, le dimanche 5 février, à quatre heures.

Cette équipe sera nombreuse. Depuis que nous avons publié notre précédente livraison, une nouvelle unité s'y est ajoutée. M. E. Lemue s'est fiancé avec mademoiselle Hélène Kijewska, institutrice à Saint-Quentin, dont la famille est très connue dans l'Hérault et à Marseille. Le mariage se fera, à Saint-Quentin et à Paris, les 8 et 9 février, deux jours avant le départ, qui reste fixé au samedi 11, à Southampton.

Les missionnaires qui seront présentés aux prières des chrétiens, dans la séance de l'Étoile, sont les suivants :

Quatre missionnaires consacrés, dont le premier est en outre docteur en médecine, et dont les trois premiers sont mariés : MM. de Prosch, Liénard, Bouchet et Burnier ;

Un aide-missionnaire, qui sera marié avant de partir, M. Lemue ;

Deux artisans missionnaires, mariés tous les deux, MM. Martin et Rittener ;

Enfin, une institutrice missionnaire, mademoiselle Eva Dupuy.

Sur ces quatorze personnes, la moitié sont de nationalité française ; ce sont MM. et mesdames Liénard, Lemue et Martin, et mademoiselle Dupuy. Les sept autres sont de nationalité suisse : quatre Genevois, MM. et mesdames de Prosch et Bouchet, et trois Vaudois, M. Burnier et M. et madame Rittener.

La réunion d'adieux de l'Étoile sera présidée par M. le pasteur Hollard, l'un des vice-présidents de la Société. M. le pasteur Picard adressera aux jeunes voyageurs les adieux de nos Églises de France.

Après la séance, les quatorze missionnaires sont invités, par le Comité de l'Union chrétienne des jeunes gens de Paris, à dîner et à passer la soirée à l'hôtel de la rue de Trévise.

Le lundi 6 février, après la séance du Comité, où ils seront reçus, une réunion intime de sainte Cène sera célébrée, à quatre heures et demie, dans la chapelle de la Maison des Missions.

Les amis anglais de la mission du Zambèze se proposent aussi d'avoir une réunion familière, à Londres, le jeudi ou le vendredi, avec la plupart de nos missionnaires.

Le samedi 11, le *Pembroke Castle* les emmènera tous pour les débarquer, s'il plaît à Dieu, au Cap, le 28 février ou le 1er mars. De là, ils se rendront directement, par chemin de fer, à Boulawayo, où M. Coillard les attendra, ayant déjà reçu les marchandises et fait les préparatifs.

Il est à désirer que le départ de Boulawayo s'effectue vers le milieu de mars.

Tous les amis des missions se souviendront assidument devant Dieu de cette grande expédition de dix-neuf personnes, dont sept jeunes ménages, pour laquelle la traversée du désert sera une très grosse entreprise. Cette expédition représente déjà beaucoup d'efforts, de prières et de sacrifices : appels de M. Coillard, travail des zambézias, recherches, en-

quêtes, délibérations du Comité, sans parler du travail intérieur des vocations et du déchirement de tant de familles. C'est un noble présent, tout rayonnant de jeunesse, d'espérance et de foi, que l'Europe croyante envoie aux païens du Zambèze. Dieu veuille avoir cette offrande pour agréable, y mettre lui-même le sceau de la consécration et la faire servir à sa gloire !

TROIS CONSÉCRATIONS

MM. J. Bouchet, J. Liénard et Th. Burnier.

Trois de nos jeunes missionnaires ont été consacrés dans le courant de janvier. Tous trois sont destinés au Zambèze, et partiront le 11 février. Le secrétaire général de la Société des missions a pu participer à la consécration des deux premiers ; celle du troisième a été présidée par M. R. Hollard, délégué à cet effet par le Comité.

Bien des paroles ont été dites, dans ces trois circonstances, qui auraient mérité d'être conservées et de trouver place dans le *Journal des Missions*. Mais l'encombrement toujours croissant des matières nous fait un devoir de la brièveté. Nos lecteurs voudront bien excuser l'inévitable sécheresse des comptes rendus qui vont suivre.

1. Consécration de M. Juste Bouchet.

Genève, chapelle de l'Oratoire, dimanche 15 *janvier*.

Chapelle entièrement remplie, à deux heures et demie, lorsque le candidat missionnaire y fait son entrée, accompagné d'une quinzaine de pasteurs ou professeurs de théologie.

M. le pasteur *Chaponnière*, président du Comité auxiliaire

de Genève, ouvre le service par l'invocation du nom de Dieu, quelques lectures bibliques et une prière.

Puis, M. le pasteur et professeur *Barde* prononce le sermon. Le candidat lui-même a choisi le texte de cette exhortation. C'est cette parole du psaume XL, mise par l'épître aux Hébreux (X, 9) dans la bouche du Christ, au moment où il entre dans le monde : « Me voici, ô Dieu ! je viens pour faire ta volonté ».

« Après David, après Jésus-Christ, le ministre du Seigneur, et en particulier le missionnaire, doit répéter cette déclaration. Vous aurez à la redire à chaque étape : quand vous sortirez, comme Abraham, de votre pays et de votre parenté, quand vous direz adieu à l'Europe, au moment où le paquebot quittera le port ; plus tard en Afrique, en traversant le Kalahari, le « pays de la soif » ; puis au Zambèze, à votre arrivée sur l'emplacement de votre future station, et encore au premier anniversaire de ce jour, et plus tard, quand la maladie s'abattra sur vous, vous obligeant peut-être à un retour précipité, ou vous réduisant à une pénible impuissance... »

Deux pensées, tirées du contexte, ont terminé ce discours bref, incisif, émouvant, relevé par de fréquents tableaux descriptifs.

La première, c'est que le temps des sacrifices est fini. « Ce qui était le premier est passé ». Le chrétien n'est plus sous le régime du sacrifice, mais de la joie.

La seconde, c'est que l'Évangile renouvelle toutes choses. « C'est le nouveau qui est établi ». Le pays des Barotsis sera un jour transformé par l'esprit de Dieu, que lui apportent les missionnaires.

Avec beaucoup de simplicité et de modestie, *M. Bouchet* parle de l'émotion qu'il ressent, dans ce lieu où il a assisté à tant de réunions de missions. Il décrit sa conversion, dont il fait remonter l'origine à une question directe qui lui fut un jour posée par M. Stuart Roussel, major de l'Armée du Salut. Il rend hommage aussi à l'action qu'ont exercée sur lui les

directrices de l'œuvre de l'Etoile, les professeurs de l'Oratoire, ses amis et ses condisciples, sa pieuse mère surtout, qui jadis a trouvé la paix dans cette même chapelle où elle a aujourd'hui la douceur de voir consacrer son fils. Enfin, il affirme sa résolution de faire tout simplement la volonté de Dieu.

Après un chœur chanté par la Société des étudiants philadelphes, dont M. Bouchet faisait partie, M. *Bianquis* lit le formulaire de consécration, et M. le pasteur *Dubois*, de l'Église libre de Genève, prononce la prière.

Pendant l'accolade donnée au nouveau ministre de Jésus-Christ, M. *Bianquis* monte en chaire. Il envoie d'abord à M. Boegner, dont il regrette d'avoir à occuper la place, une pensée de sympathie et de regret. Il remercie les frères et sœurs de Genève, les membres de la Zambézia, et tout spécialement cette Église libre de l'Oratoire, qui avait déjà donné au Zambèze Henri Dardier, Ivan et Georges Mercier, et, au Sénégal, madame Benjamin Escande. La consécration de M. Bouchet renouvelle et cimente l'alliance que les protestants de France ont conclue, par delà les frontières nationales, avec leurs frères de Suisse et d'ailleurs, pour l'avancement du règne de Dieu dans le monde.

Puis M. Bianquis s'adresse spécialement au candidat; il montre l'état de consécration, qui doit être celui de tout chrétien, porté, chez le missionnaire, à son plus haut degré, par des sacrifices matériels plus évidents, par un isolement plus complet, par un plus grand nombre de dangers encourus. Il marque de quelques traits spéciaux l'esprit qui doit animer le bon missionnaire, et, promettant à son jeune frère que la bénédiction de Dieu accompagnera son travail si ce travail est fidèle, il l'exhorte à travailler de toutes ses forces, jusqu'au jour où, sur son œuvre tout entière, le Maître apposera cette sanction : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur ».

Un dernier chant et la bénédiction terminent la cérémonie.

2. Consécration de M. Jacques Liénard.

Temple d'Annonay, jeudi 19 *janvier.*

Ici encore, un grand auditoire s'était réuni dès dix heures du matin. A dix heures et quart, une vingtaine de pasteurs, entourant le jeune missionnaire, prennent place autour de la chaire.

La première partie du service est faite par M. *Abel Liénard*, évangéliste à Foussais (Vendée), père du candidat.

Puis M. *Benoit*, pasteur de l'Église réformée indépendante de Montauban, secrétaire-trésorier de notre Comité auxiliaire, et oncle du candidat, monte en chaire pour prononcer le sermon. Il prend pour texte ces paroles du Seigneur à saint Paul, à Corinthe : « Ne crains point, mais parle et ne te tais point, car je suis avec toi, et personne ne mettra la main sur toi pour te faire du mal, car j'ai un grand peuple dans cette ville » (Act. XVIII, 9-10).

Après avoir montré combien solennelle est l'heure présente pour l'Église d'Annonay, et surtout pour Jacques Liénard, le prédicateur explique à son neveu la double exhortation et la double promesse que renferme son texte. Une double exhortation au courage, à la confiance : « Ne crains point », et au témoignage fidèle et persévérant : « Ne te tais point ». Et une double promesse, celle de la vigilance de Dieu, de sa protection spéciale s'étendant sur son serviteur : « Personne ne mettra la main sur toi », et celle des bénédictions assurées au travail accompli fidèlement : « J'ai un grand peuple dans ce pays ».

M. *Bianquis* prend ensuite la parole. Il remercie tout d'abord M. Liénard du service qu'il a rendu à la Société des missions, en acceptant d'abréger ses études et de partir hâtivement pour le Zambèze, afin d'assurer, dans cette mission, à l'élément français la place qu'il doit y occuper. Ainsi la France a affirmé solennellement son intention de conserver

la mission du Zambèze, et, quand le Seigneur reprendra à lui son serviteur M. Coillard, de retenir un pan du manteau de cet Élie.

Il remercie aussi, de la part de la Société des missions et de son Comité, la Faculté de Montauban, qui, s'inspirant des mobiles les plus élevés, a consenti à faire fléchir la rigueur des règlements académiques devant les intérêts du règne de Dieu. Par là, elle a contribué, pour sa part, à maintenir l'influence de nos Églises françaises aux avant-postes de l'armée apostolique.

Puis, s'acquittant plus directement de la tâche que lui confère l'absence de M. Boegner, M. Bianquis a parlé au jeune candidat de sa vocation, de l'esprit dans lequel il devait y entrer et des bénédictions qui l'y attendaient, lui et la jeune compagne que Dieu lui-même lui avait fait rencontrer.

Au nom de l'Église d'Annonay, l'un de ses pasteurs, M. *Hilaire*, prononce ensuite quelques paroles. Il s'attache surtout à montrer quel privilège Dieu accorde à cette Église en lui permettant de consacrer l'un de ses enfants aux missions, quelle alliance se contracte aujourd'hui et quels devoirs en découleront dans l'avenir.

Après le chant d'un chœur a lieu l'acte de la consécration; il est terminé par une prière émue de M. *Ernest Rayroux*, dont la fille devait, huit jours après, épouser le jeune missionnaire et partir avec lui pour le Zambèze.

Enfin, M. *Liénard* lui-même monte en chaire et rend témoignage à sa foi. Il bénit les influences qui se sont exercées sur lui dès son enfance : celle d'une famille toute consacrée au service de Dieu, celle de l'Église libre d'Annonay, au sein de laquelle il a grandi, dont il est le fils spirituel, dans laquelle il s'est converti et senti appelé au service de Dieu ; puis celle de ses maîtres à l'École préparatoire de Tournon et à la Faculté de Montauban. Il raconte comment sa vocation pastorale s'est transformée en vocation missionnaire. Il dit enfin avec quelle joie il a accueilli, après le trouble du premier moment, l'appel pour le Zambèze, dans quelles dispositions

il va partir, et quelle reconnaissance remplit son cœur à la pensée de toutes les grâces de Dieu.

Il termine lui-même le service en prononçant l'Oraison dominicale et en donnant la bénédiction.

3. Consécration de M. Théophile Burnier.

Lausanne, chapelle de Martheray, mardi 24 janvier.

La cérémonie commence à huit heures du soir, devant une nombreuse assistance.

Après une prière, le chant de deux cantiques et la lecture de la Parole de Dieu, M. le pasteur *Hollard*, vice-président du Comité de la Société des Missions de Paris et oncle du candidat, prononce le discours de consécration sur Matth., XVI, 25 : « Celui qui perdra sa vie pour l'amour de moi, la retrouvera ».

M. Hollard présente ces paroles comme étant : 1° le centre de l'Évangile, 2° le cœur de la vocation missionnaire. En effet, Jésus a parlé, il a agi, mais il a fait plus, il s'est *donné;* il a perdu sa vie, il l'a aussi *retrouvée.*

Celui qui perd sa vie la retrouve : c'est vrai pour la vie de tout chrétien, mais plus apparent encore pour celle du missionnaire. « Tu as donné ta vie, dit M. Hollard en s'adressant au jeune candidat, le Maître t'a dit : Suis-moi ! Tu as dit : Me voici ! Tu as entendu l'appel de là-bas : Viens, je suis en agonie ! Tu aurais pu rester, mais cet appel a été irrésistible... Le sacrifice est très grand, et cependant tu le fais avec joie. Tu perds ta vie, tu la retrouveras ! une nuée de témoins te le certifient... Tu la retrouveras dans la joie de savoir que tu es au service de Dieu en portant aux païens la paix du Sauveur et en leur apprenant à redevenir des hommes par la puissance de Dieu, car l'œuvre de la civilisation sans l'Évangile est une entreprise vaine... Nous allons être séparés, et cependant unis, unis dans l'action commune autour de la

croix du Rédempteur... Dieu t'aidera par ses serviteurs, par les prières de l'Église, par son Esprit. En lui, quoique faible, tu seras fort jusqu'à la fin, jusqu'à la maison du Père, où tu verras ceux que tu auras amenés à Jésus !... »

Après le chant du cantique : *Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pieds de tes serviteurs...*, M. *Burnier* prend la parole. Il veut que ses premiers mots soient une parole de reconnaissance envers Dieu, de foi dans l'efficacité de la prière et de remerciement à ses parents, professeurs et amis. En jetant un regard en arrière, étape après étape, il voit que Dieu a été bon et fidèle. Des réunions de missions, présidées par son père, ont été le point de départ de sa vocation missionnaire, vocation qui, est-il besoin de le dire, ne fut jamais entravée. Ses quatre années d'études à la Faculté de théologie libre de Lausanne ne lui laissent que de précieux souvenirs et d'inestimables amitiés formées entre les professeurs et l'élève, et cimentées par la prière en commun. Quant à la Maison des missions de Paris, M. Burnier compte le séjour qu'il y a fait au nombre des époques les plus bénies de sa vie ; il a senti, là tout particulièrement, la réalité de la *famille missionnaire*. M. et madame Boegner sont véritablement un père et une mère pour leurs élèves ; il tient à leur envoyer, ainsi qu'à ses professeurs, un témoignage de son affection et de sa reconnaissance.

M. Burnier dit ensuite la joie profonde qu'il éprouve à se donner à l'œuvre la plus belle qui soit au monde; pour celui qui a cru, c'est une joie et un besoin que d'annoncer l'Évangile. Évidemment les difficultés sont immenses : on ne peut pas renverser le paganisme sans Dieu... « Je sais ma misère, et pourtant je pars; je sais que le secours de Dieu est une réalité; l'avenir nous est voilé, la tâche est immense! Travaillons, luttons, prions. L'œuvre est une... Vous qui restez, nous qui partons, travaillons ensemble à l'avancement du règne de Dieu. Jésus a dit : Vous aurez des afflictions dans le monde, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde ! »

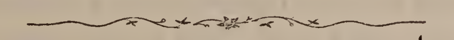
Aussitôt après l'acte de consécration et l'imposition des

mains, M. Burnier, ancien pasteur et père du nouveau consacré, prononce une prière. Puis, M. Thélin, pasteur de l'Église nationale et président de la Zambézia de Lausanne, assure M. Burnier de la profonde affection du groupe d'amis qu'il laisse en arrière et qui, « tous les jours, prieront pour lui... » « La route vous est ouverte par vos prédécesseurs; vous allez en notre nom; confiance et courage! Que Dieu vous bénisse et vous accompagne !... »

Enfin, M. le professeur Porret parle au nom de l'Église libre vaudoise. Elle donne joyeusement un de ses fils à la mission française, qui est « l'un des fruits les plus purs du Réveil », et qui a su mettre en rapports tous les chrétiens évangéliques de langue française. M. Burnier sera un lien de plus entre nous et une Société de missions que nous aimons ardemment. L'œuvre de Dieu est une, les enfants de Dieu sont frères!

Que notre mot d'ordre, en nous quittant, soit : *Regardant à Jésus!* Regardant à Jésus, pour faire cesser les craintes de nos cœurs! Regardant à Jésus, à l'heure où la foi chancelle, pour se dire : je suis à Lui! Regardant à Jésus, quand il faudra aimer ces nègres qu'il a aimés jusqu'à la croix et que nous aimons en Lui! Regardant à Jésus, pour perdre sa vie et suivre le Maître, car c'est en suivant l'Agneau que nous vaincrons!

Cette cérémonie, terminée par la prière, a laissé à tous une profonde et bienfaisante impression.



VOYAGE DE M. BIANQUIS A GENÈVE ET A ANNONAY

Si nous disposions de plus de place, nous aimerions à parler ici de ce voyage avec quelques détails. Il faut nous borner au strict nécessaire.

Disons d'abord que notre passage trop rapide parmi nos amis de Genève et de l'Ardèche nous a profondément réjoui, en nous montrant une fois de plus quelles solides attaches relient la Société des missions aux parties les plus vivantes de nos Églises.

A Genève, outre la consécration de M. Bouchet, dont il a déjà été rendu compte, le secrétaire général a assisté, le lundi matin, à une séance de la commission du Zambèze, à laquelle avait été aussi convoqué M. Chaponnière, président de notre Comité auxiliaire. Il s'est fait un devoir d'aller porter les remerciements de la Société des Missions à M. Édouard Naville, président de la Société, aujourd'hui dissoute, de secours aux Esclaves africains. Il s'est entretenu avec plusieurs des personnes qui, à Genève, s'intéressent à notre œuvre, prient et travaillent pour elle, et cherchent à lui préparer des ouvriers. Il a pu voir aussi quelques-uns de ces futurs ouvriers et a participé enfin à une belle réunion, dans la salle du Port, le lundi 16 janvier, à deux heures.

A cette réunion, présidée par M. *Chaponnière*, se trouvaient, sur l'estrade, six missionnaires du Zambèze : mademoiselle Kiener, en séjour de congé, — M. et madame de Prosch, M. et madame Bouchet, et M. Théophile Burnier, qui allaient faire leurs adieux aux chrétiens de Genève.

M. *Chaponnière* les présente individuellement, eux et la mission à laquelle ils appartiennent. Puis chacun des trois missionnaires partants est invité à prendre la parole.

M. le docteur *de Prosch* rappelle qu'il a déjà fait ses adieux au même public, il y a un an, avant de partir pour l'Afrique occidentale. Cette fois, il espère bien ne pas revenir de sitôt. Il en exprime sa joie et exhorte les amis des missions à la confiance.

M. *Bouchet* n'ajoute que quelques mots de remerciement aux paroles qu'il a prononcées la veille à sa consécration.

M. *Burnier* insiste sur la puissance de la prière et prouve, par une anecdote racontée par Hudson Taylor, ce que peut la

prière ignorée mais persévérante d'un ami des missions, pour un missionnaire ou pour une station déterminée.

M. le professeur *Berthoud*, frère lui-même de deux missionnaires de la mission romande, adresse aux jeunes serviteurs de Dieu qui vont s'en aller les adieux des chrétiens de leur pays. Il relève, dans leurs allocutions, la note de la joie, qui lui paraît être celle qui doit dominer à une pareille heure. Il montre, dans la mission, un lien puissant entre les chrétiens et les Églises, et prévoit que l'Afrique convertie pourrait devenir un jour, quand l'Europe aura consommé son apostasie, le refuge de la foi chrétienne.

Enfin, M. *Bianquis* expose, aux amis genevois des missions, la situation présente de notre Société ; il passe rapidement en revue nos divers champs et montre, presque partout, des encouragements, des appels, des envois récents ou prochains de nouveaux ouvriers, rendant notre tâche toujours plus grande et nous sollicitant à des sacrifices plus étendus. Il remercie Genève de la part qu'elle prend à notre charge, et demande à nos frères suisses de ne pas limiter leur intérêt à tel ou tel champ, mais d'élargir leurs cœurs et d'y faire une place à toutes nos œuvres. Celles mêmes qui paraissent avoir le caractère le plus spécialement français n'intéressent-elles pas les destinées générales du protestantisme dans le monde ?

Le secrétaire général n'a pu donner à Annonay qu'une seule journée, mais elle a été bien remplie.

La consécration de M. Liénard en a occupé une grande partie. Le soir, un auditoire au moins aussi nombreux se formait de nouveau dans le temple pour assister à la réunion d'adieux du jeune missionnaire. Au cours de cette réunion on avait prié M. *Bianquis* de donner une Conférence sur la Société des missions et en particulier sur Madagascar.

M. *Bach*, pasteur de l'Église luthérienne de Lyon, qui a eu M. Liénard pour suffragant, présidait la séance. A la fin, M. *Bertrand*, pasteur au Chambon de Tence, s'est fait, avec une rare puissance de vie spirituelle et d'amour pour les mis-

sions, l'interprète des Églises de l'Ardèche et de tous les amis de M. Liénard, pour exprimer leur attachement à l'œuvre du Zambèze, leur respectueuse reconnaissance pour la personne de M. Coillard, et leurs souhaits pour l'apostolat dans lequel venait d'entrer notre jeune frère.

QUELQUES NOUVEAUX DONS

Nous avons encore reçu, ce mois-ci, quelques dons importants dont on verra le détail sur la couverture du journal, et pour lesquels nous avons déjà remercié les bienfaiteurs qui se sont souvenus de nous au renouvellement de l'année.

Certaines de ces générosités nous ont particulièrement touchés par l'esprit de sacrifice qui les a inspirées. Leurs auteurs ne nous permettraient pas de donner leurs noms ; mais, tout en respectant leur modestie, nous croyons devoir dire ce qu'ils ont fait : nos lecteurs en retireront, comme nous, édification et encouragement.

Une humble chrétienne, qui nous a envoyé très souvent des témoignages de sa sympathie, et qui a pour le Zambèze et pour M. Coillard une affection toute spéciale, avait éprouvé, en novembre dernier, une grande déception. Elle était venue à Paris dans l'espoir de contempler les traits, d'entendre la voix du missionnaire qu'elle aime depuis si longtemps, sans l'avoir jamais aperçu. Par suite d'un renseignement erroné, elle est arrivée le jour même où M. Coillard quittait Paris, et elle n'a pas même pu le voir un instant. — Pour comprendre sa déception, il faut savoir combien de fois elle avait en vain projeté de se trouver sur son passage et avec quel soin elle s'était informée de sa présence à Paris. Maintenant c'était fini, elle ne pourrait plus le rencontrer sur cette terre. — D'autres, à sa place, se seraient découragées et leur zèle aurait pu se refroidir. Notre amie,

après un instant d'abattement profond, se ressaisit. Rentrée chez elle, en province, elle veut recueillir pour Madagascar une somme d'argent qu'elle ne posséde pas et qu'elle est cependant résolue à ne pas demander à autrui. Pour cela, elle va, avec deux de ses parentes âgées, chercher au loin, dans les bois, de grands paniers de mousse; puis, après avoir trié cette mousse brin à brin et l'avoir bottelée en petits paquets, elle s'impose la tâche d'offrir elle-même sa marchandise de maison en maison. — Et c'est ainsi qu'elle a réuni la somme de 27 francs, destinée spécialement à l'œuvre scolaire de Madagascar. « Je vous assure, nous écrit-elle, que cela nous a fait oublier notre peine. »

Autre histoire non moins touchante. Pendant l'été dernier, nos amis de Londres ont reçu la visite d'un vieillard de quatre-vingt-deux ans, ancien associé d'une grande maison de commerce, mais qui, par suite de crises financières en Australie, avait fait d'énormes pertes d'argent. Depuis longtemps il avait envie d'envoyer quelque chose à M. Coillard, dont il avait lu le livre, mais cela lui avait été impossible. La semaine passée, disait-il, je n'aurais même pas pu donner une pièce de six pence, mais j'avais 1,000 £ dans une Compagnie qui vient de faire faillite : sur ces 1,000 £, on va me rendre 30 £ : je vais aujourd'hui même à l'assemblée des créanciers pour les toucher. En ce moment, je n'ai rien à la banque, mais voici un chèque, vous le présenterez à la fin de la semaine et on vous le paiera. — Cela nous fit venir les larmes aux yeux, ajoute notre correspondante de Londres; il nous semblait difficile d'accepter un don fait dans de telles circonstances. Le donateur était si âgé, boiteux, presque aveugle, il était évidemment dans la pauvreté : « Prenez seulement mon chèque, disait-il, cela ne privera personne. Je n'ai jamais pu me marier, j'étais l'aîné de la famille, j'ai toujours eu mes frères à élever, puis mes neveux, puis les enfants de mes neveux ; maintenant ils sont tous indépendants, je n'ai personne à qui je doive penser, je suis trop heureux de vous donner ce petit cadeau personnel pour mon

frère bien-aimé, M. Coillard. J'aurais voulu le voir et lui serrer la main, mais nous nous retrouverons bientôt là-haut. Dites-lui qu'il n'a pas besoin d'écrire pour me remercier, et surtout ne publiez pas mon nom ».

Nous ne le publierons pas, en effet ; mais comment n'exprimerions-nous pas notre reconnaissance à cet ami ignoré qui a tenu à donner intégralement les 30 £ qu'il a pu sauver de la faillite ! C'est bien la pite de la veuve, tout ce qu'elle avait pour vivre.

Comment Dieu ne bénirait-il pas une œuvre qui provoque de telles sympathies et suscite de tels sacrifices !

NOTES DU MOIS

Mercredi, 4 *janvier*. — Visite au Ministre des colonies (voir plus haut le compte rendu).

Lundi, 9. — Comité ordinaire de janvier.

Vendredi, 13. — Réunion annuelle de prières pour les missions, à la chapelle du boulevard Arago, sous la présidence de M. G. Appia.

Dimanche, 15. — A 2 h. 1/2, consécration de M. J. Bouchet dans la chapelle de l'Oratoire, à Genève.

Lundi, 16. — A 2 heures, réunion d'adieux de MM. Bouchet, Burnier et de Prosch, dans la salle du Port, à Genève.

Jeudi, 19. — A 10 h. 1/4, consécration de M. J. Liénard. dans le temple d'Annonay. — A 8 heures du soir, dans ce même temple, réunion d'adieux, avec conférence de M. Bianquis.

Mardi, 24. — A 8 heures du soir, consécration de M. Th. Burnier, dans la chapelle de Martheray, à Lausanne.

Jeudi, 26. — Mariage de M. J. Liénard et de mademoiselle Madeleine Rayroux, à Laforce.

Parmi les décorations qui ont été décernées, à l'occasion du jour de l'an, sur la proposition du ministre des colonies, nous avons été heureux de trouver la nomination, comme chevalier de la Légion d'honneur, à titre étranger, de M. Borchgrevink, surintendant de la mission luthérienne à Madagascar. Cette distinction, accordée à un missionnaire protestant, honore également l'administration coloniale, qui a fait acte de justice et d'impartialité, et le nouveau chevalier qui sert depuis si longtemps, à Madagascar, les intérêts de la civilisation et la cause de l'Évangile. Nous en félicitons M. Borchgrevink et nos frères de Norvège, dont l'œuvre reçoit un précieux encouragement.

M. le professeur R. Allier, membre du Comité des missions, a bien voulu se charger d'entretenir successivement les diverses paroisses de Paris et de la banlieue de la mission de Madagascar et de ses besoins. Il a déjà donné une conférence, le 22 janvier, au temple de Boulogne-sur-Seine, et le 25, dans la chapelle de la rue Saint-Maur. Il doit parler, le 1er février, à la chapelle du Luxembourg; le 12, à Pentemont; le 19, à Bon-Secours, etc. Nous enregistrons ici avec gratitude cette série de conférences, qui auront certainement pour résultat de répandre dans les divers milieux protestants de la capitale l'intérêt pour l'œuvre de Madagascar.

Un nouveau Comité auxiliaire a été fondé récemment dans la Haute-Ardèche et la Haute-Loire. Le nombre de nos Comités auxiliaires de province se trouve ainsi porté à dix-neuf.

M. le pasteur Édouard Bruston vient de fonder, dans

l'Église indépendante de Tonneins, dont il est le pasteur, un Comité local des missions, qui s'est mis à l'œuvre avec beaucoup de zèle.

Au 1er janvier, 11,000 exemplaires de l'*Almanach des missions* de 1899 avaient été vendus. Il en restait à écouler 5,000. Il serait extrêmement important que l'édition tout entière fût vendue le plus tôt possible, afin d'en couvrir les frais et de constituer un fonds de roulement pour l'année prochaine.

On sait que l'*Almanach des missions* a été, jusqu'ici, l'œuvre de M. Jacques Liénard. Avant de quitter Montauban, il en a assuré la publication ultérieure. Mais rien ne saurait mieux y aider que l'enlèvement rapide et complet du stock qui reste encore chez l'éditeur. Et notre jeune ami partirait soulagé et reconnaissant pour le Zambèze s'il pouvait apprendre, avant de s'embarquer, cette bonne nouvelle.



LESSOUTO

DEUX CONVERSIONS A MAPHUTSENG

Extrait d'une lettre de M. Marzolff à M. Krüger.

Le terme de la famine. — Progrès de l'œuvre de Dieu. — Le fils d'un cannibale. — Un médecin païen.

Maphutseng, 2 décembre 1898.

... La famine est toujours très grande ; cependant l'espoir renaît dans les cœurs, grâce à quelques bonnes ondées qui vont faire pousser le maïs. L'affamé qui espère supporte sa détresse avec plus de patience : il sait que sa souffrance aura bientôt un terme. Cependant la situation n'est pas complètement éclaircie, car bien des gens ont semé au printemps et

rien ne pousse : or, le grain pour ensemencer de nouveau manque à un grand nombre.

Je crois que dans tout le Lessouto l'œuvre de Dieu est en progrès. Nous n'avons pas eu, à Maphutseng, un mouvement de réveil semblable à celui de Thaba-Bossiou : comme toujours, nous ne cueillons que quelques épis çà et là ; seulement cette année ils semblent plus nombreux et plus fournis. Jugez-en par deux exemples.

Voici le fils d'un cannibale élevé à l'école et qui, durant des années, a résisté à l'appel de l'Évangile : ses cheveux grisonnent. Mettant en pratique à la lettre cette parole : « Contraignez-les d'entrer », mon évangéliste de station va, l'autre jour, chez lui : « Tu aimes l'Évangile, tu viens fidèlement au culte. Qu'est-ce qui te retient ? Tu l'ignores ? Eh bien ! viens chez le missionnaire ; je serai ton Aaron, et tu entreras à la classe ». Il vient en effet, m'avoue que depuis longtemps il sent qu'il doit donner son cœur à Jésus. Depuis lors il est tout heureux et a franchi le cap.

Voici encore un médecin, ou plutôt un *senohe*, très renommé. De loin on venait consulter Mpchemo. Une image de la crucifixion l'émut beaucoup : cette vue du Christ sur la croix le poursuivit partout. Un dimanche, je prêchais sur la parabole des noces. A la sortie, l'évangéliste lui dit : « Eh bien ! Mpchemo, quand répondras-tu à l'invitation du Seigneur que tu as entendue aujourd'hui ? — Excuse-moi, j'ai affaire par là », et lui de s'esquiver. — Une heure après il était de nouveau chez l'évangéliste : « Décidément je me rends. Cette image me talonne ; quand je t'ai quitté, elle s'est présentée avec une telle force que je n'ai plus osé retourner chez moi ». Depuis lors, il suit la classe des catéchumènes et j'aime ses grands yeux fixés sur moi ; c'est le plus attentif de mes auditeurs. « Ah ! ces osselets, dit-il à sa femme, comme ils m'ont possédé longtemps ! »

A LIKHOÈLE

Extraits d'une lettre de M. Em. Vollet à M. J. Bianquis.

L'établissement d'une station. — Plantation et arrosage. — Les besoins d'un civilisé. — Ame française. — La vocation de la France et des protestants français. — Edgar Krüger. — Santé et famille.

... Mes travaux de construction avancent tout doucement, avec pas mal d'accrocs, mais enfin ils avancent. J'ai énormément travaillé sur ma station cette année. J'en ai tracé le plan définitif, je l'ai défrichée et plantée de 450 arbres. La nature ne m'a pas aidé, loin de là. Impossible de trouver une année plus défavorable pour entreprendre des travaux de ce genre.

Si j'avais prévu toutes les difficultés que j'ai eues à surmonter, je crois que j'y aurais renoncé. Mais enfin je suis à peu près arrivé à mes fins, ce qui prouve qu'avec de la persévérance on triomphe de bien des obstacles. Je ne dois pas cependant surfaire le mérite de ma persévérance; sans les conduits que le Comité m'a accordés l'année dernière, je n'aurais pu rien faire : l'eau n'y coule que goutte à goutte ; il faut près d'un quart d'heure pour remplir un seau ; mais, en fin de compte, grâce à cette eau, j'ai maintenu en vie 450 arbres en dépit d'une épouvantable sécheresse. La grandeur du travail que j'ai accompli ne s'impose pas au regard ; la plupart de mes arbres ne dépassent pas le sol de plus d'un pied : mais, avec l'aide de Dieu, ils croîtront; mes successeurs en apprécieront l'ombrage et les fruits et m'en seront peut-être reconnaissants.

Heureux les missionnaires qui débutent sur une station ancienne, pourvue de tous les accessoires que la vie rurale du Lessouto rend indispensables et dont cependant un règlement ne fait pas mention ! Il faut les acquérir à ses frais :

c'est une bien lourde charge, je vous assure, je parle d'expérience. Que de soucis, de fatigues, de temps, d'argent, ma station de Likhoèle ne m'a-t-elle pas déjà coûtés ! Mais qu'y faire? L'homme civilisé éprouve le besoin de civiliser ce qui l'entoure, d'y mettre de l'ordre et de l'harmonie, de dominer la nature; or, la nature, en Afrique, se montre singulièrement rebelle. Combien la vie du missionnaire serait facilitée, s'il parvenait à s'abstraire complètement de cet impérieux besoin de civilisation matérielle et à ne conserver que la vie de l'esprit et du cœur, la seule qui ait une valeur moralisatrice et partant religieuse! Mais, bon gré, mal gré, nous sommes entraînés par nos penchants héréditaires, et c'en est un très impérieux pour un Français que de vouloir organiser, harmoniser tout autour de lui d'après un plan logique.

Malgré les années, malgré la distance, malgré le milieu, malgré tout, je suis resté passionnément Français. C'est vous dire avec quel intérêt je suis les péripéties de la crise que la France traverse en ce moment. Je veux croire invinciblement à l'avenir de la race à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, aux *gesta Dei per Francos*. Ce qui me frappe particulièrement, vivant en terre étrangère, c'est l'intérêt avec lequel le monde entier suit ce qui se passe en France. Rien n'y reste inaperçu. Même les journaux de la colonie sont remplis de dépêches ayant trait à ce qui se fait ou se dit en France, tandis qu'ils parlent comparativement peu des autres nations. Pourtant nous ne nous faisons pas d'illusion : cet intérêt est loin d'être sympathique. Les nations sages et pharisaïques haïssent et jalousent la France de la haine et de la jalousie qu'éprouverait la fourmi de la fable, si, malgré ses chansons de tout l'été, la cigale trouvait moyen d'affronter la bise.

Si je crois au rôle de la France dans le monde, je ne crois pas moins au rôle des protestants en France. Pour qu'ils puissent remplir ce rôle, il est de toute importance qu'ils ne deviennent pas complètement impopulaires. L'approbation de l'étranger ne leur suffirait pas. Appliquons-nous à rester

bien Français, non pas seulement par acte de l'état civil, mais surtout d'esprit. Ne nous effarouchons pas outre mesure des attitudes parfois un peu trop fantaisistes de notre patrie. Elle a toujours été comme cela. Remontons le cours des siècles. A quelle époque la France a-t-elle été une nation absolument sage? Les éléments qui l'agitent aujourd'hui l'ont toujours agitée et continueront sans doute à l'agiter jusqu'à la fin des temps, sans qu'elle s'en porte plus mal. C'est sans doute que les éléments raisonnables l'ont toujours finalement emporté. Soyons les éléments raisonnables qui la font vivre, le sel purificateur. Mais nos frères, pour être un peu fous, n'en sont pas moins nos frères; ayons pour eux de l'indulgence. C'est cette combinaison de raison saine avec un grain de folie qui fait l'originalité de la France. Une France qui deviendrait une Suisse ne serait plus la France.

... Au Lessouto l'événement qui, cette année, a laissé l'empreinte la plus forte dans ma pensée, c'est la mort tragique et si belle de mon ami Krüger. Je ne puis m'en consoler. C'est une perte irréparable pour notre Société et pour notre mission du Lessouto, sans parler de ses amis personnels. Krüger était un modeste, un humble, il ne faisait pas de bruit, il n'en était pas moins un héros, un fort. Il possédait la force souveraine que Jésus donne à ceux qui le suivent de très près, la force finale qui doit triompher de toute autre, la force dont la croix est le symbole. Même au point de vue intellectuel, c'est une grande perte que nous faisons. Krüger n'était pas un dilettante des choses de l'esprit, mais il avait toute la valeur intellectuelle que donne une solide instruction. A la Maison des missions, il était le premier de sa promotion. Au point de vue religieux, je n'ai jamais connu personne qui, selon moi, ait approché davantage de la pleine stature de Christ.

La semaine passée je me suis rendu à Hermon en famille, pour souhaiter la bienvenue à M. et madame Christol, à

M. et madame Ramseyer. Les voyageurs m'ont paru pleins d'entrain et en parfaite santé.

Je me suis passablement fatigué cette année, physiquement et intellectuellement. Sans avoir de véritable crise de fièvre, j'éprouve, de temps à autre, depuis quelques mois, une lassitude presque semblable à celle qui accompagne une de ces attaques. J'aurais besoin de changer d'horizon, ne fût-ce que pour peu de temps; mais ce n'est pas possible, et ce ne sera pas de sitôt.

Ma femme, naturellement délicate, me semble cependant plus forte que par le passé depuis le naissance de notre petit Denis ; celui-ci se développe bien et ne nous a pas encore causé une minute de sérieuse inquiétude. Quant à notre Charlotte, qui a aujourd'hui trois ans et demi, elle se porte beaucoup mieux cette année que les précédentes.

Adieu, cher monsieur et frère, etc. ÉMILE VOLLET.



ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

Courriers plus fréquents et plus rapides — Naissances attendues. — Les écoles à Leatilé, à Séfula et à Sèshéké. — A Kazungula. — Prochain mariage de mademoiselle Specht. — M. Coillard au Cap.

Nous avons reçu, en janvier, deux courriers du Zambèze. Les relations postales s'améliorent d'une manière sensible et bien réjouissante pour nous et pour nos amis.

Le dernier de ces courriers, qui nous arrive le 28 janvier, est venu très rapidement. Il renferme une lettre de Kazungula, dont les dernières lignes sont datées du 7 décembre. Nous le recevons trop tard pour en donner des extraits dans cette livraison; mais nous sommes heureux de pouvoir en analyser le contenu.

Les nouvelles sont généralement bonnes. Cependant, à Kazungula, M. et madame Coïsson étaient sérieusement inquiets, dans les premiers jours de décembre, de la santé de leur petite Lily, qui, après d'autres indispositions, avait de fréquents accès de fièvre. Ils attendaient, en mars, la naissance d'un autre enfant.

Une naissance était aussi attendue, dès novembre dernier, chez M. et madame Béguin. M. et madame Louis Jalla, qui ont dû laisser au Piémont leurs deux garçons, espèrent également que leur station sera égayée, l'été prochain, par l'arrivée d'un nouveau-né.

De Loatilé (Léaluyi), M. Ad. Jalla nous écrit qu'une grande mortalité sévit, comme l'année dernière à pareille époque, sur la population indigène, surtout sur les enfants. Cependant l'école reste plus prospère que jamais. Depuis la rentrée, qui a eu lieu à la fin de septembre, la moyenne des présences s'est maintenue à 130. Ce chiffre s'est parfois élevé à 150, sans parler des 12 élèves très réguliers de la classe d'anglais, qui est un embryon d'école normale. Un mouvement de réveil s'est produit parmi ces jeunes âmes, et une quinzaine ont déclaré vouloir se donner au Sauveur.

On espère pouvoir ressusciter prochainement l'école de Séfula, qui était morte depuis plusieurs mois.

A Séshéké, la santé de M. et madame Louis Jalla est excellente. Le retour de la fraîcheur et de l'humidité a dissipé la sensation de lassitude dont nos amis avaient souffert. Le nombre de leurs écoliers s'accroît de semaine en semaine. On lira au reste, ci-après, une lettre du 31 octobre, donnant d'intéressantes nouvelles de cette station, et racontant le mariage de Mofoëa, la jeune Zambézienne qui avait accompagné M. et madame Louis Jalla dans leur dernier voyage en Europe.

L'œuvre est moins prospère à Kazungula, qui n'est plus, nous dit M. Coïsson, « qu'un village abandonné : on n'y trouve guère que deux ou trois chefs, au lieu de cinq, et ils sont

pour ainsi dire seuls, leurs esclaves étant au travail dans les champs de Litia ». Aussi l'assistance au culte a-t-elle baissé; on n'a pas toujours vingt auditeurs. Cependant nos missionnaires ne sont pas sans encouragement. Les enfants qu'ils élèvent les réjouissent par leurs progrès et par l'attachement qu'ils leur témoignent.

M. Mercier était à Kazungula au commencement de décembre, et M. Coïsson se félicitait vivement du secours que lui apportait notre jeune frère.

La lettre qu'on va lire mentionne une nouvelle qui nous est parvenue il y a quelques semaines, celle du prochain mariage de mademoiselle Specht avec M. Pickering, qui appartient à la mission des méthodistes primitifs, chez les Machikoloumbwé. Nous regrettons de perdre les services de cette sœur, qui s'était déjà fait apprécier et aimer à Léaluyi. Mais nous sommes heureux de penser que sa vie restera consacrée à l'œuvre de Dieu parmi les païens de la région du Zambèze.

Le mariage doit avoir lieu au cours de la conférence qui se tiendra pensons-nous, aussitôt après l'arrivée de M. Coillard et de ses dix-huit compagnons. Le personnel adulte de la mission du Zambèze, présent sur le champ de travail, passera ainsi du chiffre de 14 à celui de 32 ouvriers. Il n'était que de 7 au commencement de 1898.

Disons enfin que M. Coillard est très heureusement arrivé au Cap, le 28 décembre. La traversée avait été des plus agréables Notre frère a pu réunir, chaque jour, les chrétiens sur le navire. Noël, en particulier, a été célébré aussi solennellement et aussi joyeusement que si l'on eût été à terre.

M. Coillard a trouvé au Cap son agent commercial de Boulawayo, ce qui a bien facilité les préparatifs de son expédition. Il voit, dans cette coïncidence, une réponse directe de Dieu à ses prières et à celles de tous ses amis. Il a dû quitter le Cap vers le 12 janvier, pour se rendre au Lessouto, où M. et madame Christol l'avaient précédé.

A SÉSHÉKÉ

Extraits d'une lettre de M. Louis Jalla à M. et madame Boegner.

La poste au Zambèze — Agrandissement de la chapelle. — La chaleur. — Visites : le major Coryndon; MM. Pickering et Chapman; M. Coïsson. — Baptême de trois évangélistes zambéziens. — Un mariage chrétien. — John, M. Mercier, M. et madame Boiteux. — Une faute. — Le « souci de toutes les Églises ».

Séshéké, 31 octobre 1898.

La poste mensuelle d'Europe n'est encore pour nous qu'un leurre. Nous avons cependant envoyé régulièrement, tous les premiers du mois, des messages d'ici à Bulawayo; mais le dernier courrier, qui nous est arrivé le 17 août, nous donnait des nouvelles de juin. Depuis lors, plus rien. Le dernier *Journal des Missions* que nous ayons reçu est celui d'avril; notre isolement n'a donc pas pris tout à fait fin; cependant nous vous sentons plus en communion de pensées avec nous, puisque vous, au moins, vous devez être tenus au courant de notre vie.

La chaleur nous éprouve plus qu'il y a trois ans, et cependant nous n'avons pas eu, cette année, plus de 41° à l'ombre et de 52° au soleil. Les pluies n'ont pas encore commencé, mais il y a beaucoup de vent. Nous avons à souffrir, en ce moment, des sauterelles.

Notre déménagement de Kazungula est terminé depuis quelques semaines, et l'intérieur de notre maison est si joli qu'on ne peut que s'y sentir heureux.

Nous avons eu un mois très occupé, et de diverses façons. Nous avons d'abord doublé les dimensions de notre chapelle, qui néanmoins se remplit encore complètement. C'est une grande jouissance, le dimanche, de parler devant un auditoire compact, et l'Esprit de Dieu finira bien par réveiller quelques âmes.

Nous avons aussi reçu beaucoup de visites : le *major Coryndon*, retournant à Léaluyi, s'est arrêté quatre jours ici ; chaque jour, il a soupé et passé la soirée avec nous ; nous avons beaucoup joui de sa société ; il a eu, coup sur coup, bien des malheurs, et l'adoration qu'il professe pour la nature ne lui est pas payée de retour. Un accident, dû aux lions, l'a forcé à renoncer à son projet d'explorer les confins est et nord du pays. Il lui a fallu rebrousser chemin. Puis, entre Kazungula et Sésheké, il a dû alléger son wagon pour un passage difficile : la demi-charge laissée en arrière fut surprise par un feu de prairie et entièrement consumée ; il y perdit tous ses papiers d'affaires, ses photographies, ses souvenirs, ses habits et ses provisions. Naturellement, nous nous sommes fait un plaisir de lui venir en aide. Enfin, il avait encore ici un magnifique cheval qu'il n'aurait pas laissé pour 5,000 francs ; ce cheval vient de mourir.

Après lui, nous avons eu MM. *Pickering* et *Chapman*, revenant de Léaluyi, avec la nouvelle des fiançailles de mademoiselle Specht avec M. Pickering. Le mariage se célébrera pendant notre prochaine Conférence. — Ces messieurs nous ont aussi annoncé la mort du Gambela de Léaluyi, l'*alter ego* du roi.

Notre ami *Coïsson* a passé quatre jours chez nous, et nous avons beaucoup joui de sa présence. Pendant sa visite, nous avons eu d'abord, le dimanche 16 courant, le baptême de nos trois jeunes évangélistes zambéziens : Samata, Kasura et Kabuku, qui ont reçu les noms de Stéfane, Pétrose et Samuèle — Étienne, Pierre et Samuel. — Ce sont les premiers baptisés de la région du bas fleuve. La cérémonie a été des plus imposantes, la journée des plus bénies. Vous savez que j'ai gardé ces trois jeunes gens chez moi depuis 1888-1889 ; vous devinez la joie que j'ai eue à leur donner le baptême. Puissent-ils rester fidèles à la profession de leur foi !

Le mardi 18, nous célébrions la noce de l'un d'eux : Pétrose avec Mofaëa. Ç'a été un grand événement pour le pays ; la plupart des chefs eux-mêmes ont laissé leur ouvrage pour

venir y assister. Au sortir de l'église, nous avons organisé des jeux pour amuser tout ce monde. L'après-midi, les conviés ont eu leur festin. A défaut de veau gras, une brebis en faisait les frais, accompagnée de deux gâteaux et d'un grand seau de café. Le soir, enfin, lanterne magique en plein air avec un succès complet, devant une foule noire aux yeux écarquillés. D'ailleurs, la note sérieuse ne manque jamais; une prière servit de clôture à cette journée.

Le lendemain matin, Coïsson rentrait à Kazungula en canot, emmenant avec lui le jeune couple qui se fixe au Mosioa-thunya, en attendant que les Coïsson les y rejoignent.

Après leur départ, les *John* arrivent de Kazungula, se rendant à Nalolo, et me demandent de baptiser leur enfant âgé de plus d'un an.

Nous avons *Mercier* avec nous depuis le 28 septembre, mais il va repartir pour Nalolo; il a eu son premier accès de fièvre ici, il a été quatre jours au lit.

Enfin, nous avons les *Boiteux* depuis le 28 au soir; ils comptent repartir demain pour leur nouvelle destination, Sénanga, avec quatorze canots.

Au milieu de tout ce va et vient, il faut que les petits travaux avancent quand même et, par surcroît, j'ai eu le chagrin de découvrir que mon évangéliste Arone avait commis, il y a seize ou dix huit mois, une faute grave, pour laquelle j'ai dû le suspendre de ses fonctions, en attendant l'avis de mes collègues sur une solution décisive. Cette affaire m'a procuré deux jours de forte fièvre, où je suis resté étendu sur mon lit sans pouvoir prendre de nourriture solide. Je comprends ce « souci de toutes les églises » dont parlait saint Paul.

Ma femme est très bien; mais comme il nous tarde d'avoir des nouvelles de nos deux trésors! Et puis de tous nos amis, des champs de mission, du Comité et de ses projets! Il nous tarde aussi de savoir ce que compte faire M. Coillard et quels sont ceux qui se préparent à nous rejoindre avec lui.

Recevez nos bien affectueuses salutations.

LOUIS JALLA.

A NALOLO

Extraits d'une lettre de M. Eug. Béguin à M. Boegner.

Le ménage reconstitué après l'incendie. — Remerciements. — Un an à l'étroit. — La fièvre. — Le voyage de Nalolo à Kazungula. — L'hiver zambézien. — Nombreuse réunion de missionnaires pour la Conférence. — Excursion aux chutes Victoria. — Retour vers le Bo-Rotsé. — Passage à Sésbéké, à Sénanga et à Itufa. — Arrivée à Nalolo. — Accueil peu empressé de Mokwaé. — Difficultés croissantes pour se procurer des canots. — Un accident. — La station reconstruite.

Nalolo, 6 septembre 1898.

... Nous venons seulement de rentrer chez nous, après la Conférence de Kazungula ; mais, bien que je sois extrêmement occupé, du lever du soleil à son coucher, il faut que je vous écrive enfin quelques mots.

Merci d'abord pour votre bonne sympathie à l'occasion de l'incendie de notre station ; grâce à Dieu, les témoignages d'affection ne nous ont pas manqué. Nous avons été bien touchés de la quantité d'amis qui nous ont écrit ou envoyé quelque chose dans cette circonstance. Le malheur est que le Zambèze soit si loin de l'Europe et que les communications soient encore si difficiles ; car c'est seulement un an après l'incendie que nous recevons enfin ce qui doit remonter notre ménage.

Pourtant, au cours de l'année qui va finir, notre dénuement n'a pas été aussi complet qu'on pourrait le croire. Nos amis de Léaluyi et de Kazungula nous ont aidés ; puis, très peu de temps après l'incendie arrivait ici un marchand dont la présence nous a été très utile : il avait quelques ustensiles de ménage, des étoffes et des vêtements. Enfin une partie des commandes que nous avions faites l'année dernière nous sont arrivées après l'incendie, de sorte que nous ne les avons pas perdues.

Cette année n'en a pas moins été une année difficile, surtout à cause du manque de place. Le départ des Jacob nous a procuré, il est vrai, une maison infiniment plus confortable que tout ce que j'aurais pu bâtir de provisoire ; mais une maison qui suffit à un couple mossouto sans enfant est bien petite pour un couple européen avec deux enfants.

C'est peut-être ce qui explique que nous ayons eu très souvent la fièvre dans ces derniers mois ; pendant cette quatrième année de notre vie zambézienne, elle nous a visités à peu près aussi souvent que la première année, c'est-à-dire presque chaque mois, et souvent plusieurs fois par mois. A cet égard, nous avons été heureux d'aller à Kazungula. Bien que ce voyage de plus de quinze jours ne se fasse pas sans beaucoup de difficultés et d'ennuis, il apportait dans notre vie un changement dont le résultat définitif devait être plutôt bienfaisant. Nous l'espérions surtout pour nos enfants, dont la santé nous avait inquiétés le mois précédent. Notre aînée, Marguerite, s'est fait beaucoup de bien pendant le voyage, mais la seconde, Églantine, n'en a malheureusement pas profité ; du moins sa santé a-t-elle été assez mauvaise pendant tout le temps de notre séjour à Kazungula ; grâce à Dieu, elle va mieux maintenant.

C'est le 29 juin que nous quittions Nalolo, en compagnie de notre ami Adolphe Jalla et de mademoiselle Kiener. Le voyage n'est pas une partie de plaisir : vous pourrez le comprendre si vous vous représentez que, du matin au soir, on est assis au fond d'un canot de 60 centimètres de large environ. Aussi est-on généralement fatigué quand on s'arrête, pour la nuit, un peu avant le coucher du soleil. Si au moins on était alors au bout de ses peines ! Mais il faut encore dresser la tente, déballer une partie de ses malles pour faire son lit et songer au repas du soir, qui est le principal de la journée. Aussi, comme on jouit de ce repas, où, après avoir été séparés tout le jour, on a la joie de se retrouver en famille ! Et quel plaisir de manger quand on a bon appétit !

Or, il n'y a rien pour exciter l'appétit comme un voyage sur le fleuve. Ce souper auprès d'un bon brasier, surtout quand il y a clair de lune, est le plus beau moment de la journée ; on aimerait pouvoir le prolonger, mais il faudra se lever le lendemain avant le soleil, plier bagages, renfermer tout ce qu'on avait sorti la veille, et déjeuner en hâte afin de se remettre en route le plus vite possible.

Le voyage n'est pas sans danger : sur le parcours de Nalolo à Kazungula on traverse de nombreux rapides et il arrive facilement des accidents. Grâce à Dieu, quoique deux ou trois canots de notre expédition aient coulé ou aient été avariés, nous n'avons cependant subi aucune perte grave. — Cette région des rapides, qui commence trois jours en aval de Nalolo et cesse un jour en amont de Séshéké, fait un contraste frappant avec la plaine dénudée que nous habitons. Tandis que le Bo-Rotsé n'a, pour ainsi dire, pas d'arbres, que le fleuve y roule tranquillement ses eaux entre deux rives sablonneuses, où il ne croît que des roseaux, dans la région des rapides, au contraire, c'est la forêt, la verdure, une vraie fête pour nos yeux habitués à l'aridité de la plaine. Et cependant cette région que nous aimons, où, chose rare au Zambèze, nous trouvons quelque chose à admirer, est un vrai désert : les Zambéziens aiment la plaine, ils n'habitent pas la forêt ; leur idéal c'est le Bo-Rotsé.

Vous savez que les mois de juin et de juillet sont les moins chauds de l'année : c'est l'hiver zambézien, hiver qui rappelle bien vaguement celui auquel nous étions habitués, car le jour il fait aussi chaud qu'en Europe dans ces mêmes mois de juin et juillet. Cependant c'est bien l'hiver : la nature se repose, beaucoup d'arbres n'ont plus leurs feuilles, ils ont l'air secs et donnent aux forêts qu'on traverse un aspect désolé. Enfin, les nuits sont vraiment froides : nous avons même constaté, une nuit, — phénomène tout à fait extraordinaire, — 8 degrés au-dessous de zéro.

Enfin, le 14 juillet, nous arrivions à Kazungula, où nous

étions heureux de retrouver nos amis Boiteux, que nous n'avions pas encore vus au Zambèze, bien qu'ils y soient depuis trois ans. Nous avions, en outre, la joie d'y revoir nos amis Louis Jalla et de saluer enfin du renfort. Voilà un bonheur que nous n'avions pas connu depuis longtemps! Pendant les trois ans qui viennent de s'écouler, nous avions assisté à de nombreux départs, mais, hélas, à aucune arrivée. Notre joie est d'autant plus grande, notre reconnaissance d'autant plus vive de nous trouver au milieu de nombreux amis; nous oublions les fatigues de notre voyage et nous sommes tout heureux de voir notre famille zambézienne accrue.

Pendant notre séjour à Kazungula, nous sommes allés faire une excursion au Mosi-oa-thunya. Notre but principal était de choisir l'emplacement de la station que nous avons décidé d'y fonder. Mais nous sommes allés naturellement voir les chutes. Ce spectacle est vraiment magnifique, et on ne se lasse pas de l'admirer: cette multitude de cascades, ces abîmes dans lesquels le fleuve s'engouffre, les arcs-en-ciel qui décorent la scène, la splendide végétation qui l'entoure, tout cela forme un tableau grandiose; il faut faire un effort pour s'en arracher, d'autant plus qu'en temps ordinaire nous sommes complètement sevrés de spectacles propres à exciter l'admiration.

Le 10 août, nous nous remettions en route pour le Bo-Rotsé; deux jours après, nous étions à Séshéké, où nous avions, cette fois, le plaisir de trouver des collègues; ce sont nos amis Louis Jalla. — Depuis que Litia y a transporté son village, Kazungula est devenu si peu important qu'il ne vaut plus la peine d'y laisser un missionnaire; par contre, Séshéké est maintenant un centre considérable, aussi est-il tout naturel d'y placer M. Louis Jalla.

Arrivés à Séshéké le jeudi soir, nous en repartions le lundi.

Quinze jours après, le samedi 27 août, nous arrivions à

Sénanga, où nous passions le dimanche. Cet endroit avait pour nous un intérêt particulier, puisque nous avons décidé d'y fonder une station, dont M. Boiteux a été chargé. — Le village même de Sénanga n'est pas très important, je ne pense pas qu'il renferme plus de 200 habitants; mais il y a dans les environs une quantité d'autres villages qui rentreraient naturellement dans le champ d'activité du missionnaire de cette station. — Comme situation, celle de Sénanga est plutôt privilégiée, parce qu'on est au bord du fleuve et de la forêt; quant à la plaine, on la domine un peu et on la voit se dérouler sous les yeux à perte de vue, spectacle grandiose pour ceux qui aiment les vastes horizons sans fin, mais effrayamment triste pour ceux qui préfèrent les montagnes et la variété dans la nature.

A une journée en amont de Sénanga, c'est-à-dire à mi-chemin entre cet endroit et Nalolo, se trouve un assez gros village, Itufa, beaucoup plus important que Sénanga; peut-être sera-ce plutôt là qu'il faudra fonder la nouvelle station projetée. Nous attendons encore l'avis du roi pour prendre une décision définitive.

Le mardi 30 août, au soir, nous abordions enfin à Nalolo. Vous pouvez vous représenter notre joie d'être de retour chez nous, d'en avoir fini avec le canot, avec les campements en plein air, le dressage et l'abattage quotidien de la tente. Nous avions le cœur plein de reconnaissance, et, le soir, nous avons tenu à lire à notre culte le Psaume CIII. Nous nous sentions pressés de redire avec le psalmiste : « Mon âme, bénis l'Éternel ».

Nous avions aussi le plaisir de retrouver la station en bon ordre; nous l'avions laissée aux soins d'un jeune couple chrétien, établi chez nous depuis plus de deux ans, et nous ne pouvons qu'être reconnaissants de la façon dont ils se sont acquittés de leur tâche.

Enfin, nous étions heureux de retrouver Mokwaé et les gens de Nalolo. Bien que nous ne puissions guère parler

d'eux comme de nos paroissiens, nous leur sommes cependant très attachés. Comprendront-ils un jour que nous sommes leurs amis, que c'est leur bien que nous avons en vue? Espérons-le; mais il est triste de constater encore si souvent que nous ne sommes pour ces gens que des « blancs » dont il faut tâcher de tirer le plus de profit possible.

Nous ne savons ce que peut avoir Mokwaé; nous l'avons retrouvée beaucous moins aimable qu'à notre départ. Elle ne nous a pas envoyé le moindre cadeau de bienvenue à l'occasion de notre retour. Le premier dimanche que nous passions de nouveau ici, elle n'est pas venue aux cultes; elle m'a fait dire qu'elle avait mal aux pieds. Je pense que ce n'est pas seulement une excuse.

Peu après mon arrivée, j'ai repris aussi l'école; nous devons avoir de nouveau un évangéliste : ce sera John, de Kazungula, mais nous en sommes ençore à nous demander quand il arrivera, ainsi que les Boiteux et M. Mercier. C'est du roi et de Mokwaé que nous attendons les canots pour les transporter, mais ils ne mettent pas beaucoup d'empressement à nous les procurer.

Vous ne sauriez vous figurer quels ennuis nous avons pour nos transports, de Kazungula au Bo-Rotsé. Quand les wagons des missionnaires sont arrivés à Kazungula, on se dit sans doute en Europe : « Nos voyageurs sont au Zambèze, ils sont maintenant hors de peine ». En raisonnant ainsi, on oublie le long voyage plein de périls qu'il faut faire pour monter ici. Si, du moins, nous étions indépendants quant aux moyens de transport! Mais nos wagons, qui font une partie de ce transport, n'y suffisent pas, d'autant plus qu'ici les wagons se détériorent très vite et sont souvent hors d'usage. Aussi devons nous toujours recourir aux canots, c'est-à-dire à la bonne volonté de Léwanika et de sa sœur de Nalolo. Cette ressource nous devient de plus en plus difficile, et voici pourquoi : jusqu'à présent, leurs majestés nous avaient toujours fourni ces canots gratuitement, c'est-à-dire que nous n'a-

vions qu'à payer les bateliers. Ceux-ci, du reste, n'avaient aucune responsabilité quant aux pertes et avaries, si fréquentes sur le fleuve. Mais, depuis qu'il vient chaque année de nombreux blancs dans le pays, les choses ont changé. A ces voyageurs, on ne fournit des canots qu'en échange d'une location de 25 francs en moyenne par embarcation. En outre, on cherche encore à augmenter la paie des bateliers, sans qu'ils aient pour cela plus de responsabilité. Comme ces visites de voyageurs ou de marchands se multiplient chaque année, cette location de canots est une source de revenus pour le roi et pour sa sœur; aussi trouvent-ils de plus en plus dur de nous les prêter gratuitement. De là, pour nous, des difficultés toujours plus grandes ; et cependant nous ne pouvons nous résoudre à les louer comme les étrangers qui ne font que passer dans le pays.

Le lendemain de notre arrivée, il nous est survenu un accident qui aurait pu être extrêmement grave. Notre aînée, Marguerite, regardait une fille vider une marmite d'eau bouillante dans une baignoire ; la marmite lui a glissé des mains et une grande partie de son contenu est tombé sur Marguerite ; elle a eu plusieurs brûlures, dont une très grande à la jambe gauche, allant du genou au pied. Bien que très douloureuses pour une enfant de quatre ans, ces brûlures n'étaient heureusement pas profondes, et nous remercions Dieu que la chose n'ait pas été plus grave.

Nous espérons pouvoir nous installer bientôt dans la maison que j'ai construite au cours de l'année dernière. Elle est à peu près terminée. Elle est exactement sur le même emplacement et offre la même disposition que celle qui brûlait le 27 septembre 1897. Dieu veuille nous épargner un malheur semblable !

Veuillez, à ce propos, nous servir d'interprète auprès des nombreux amis qui nous ont témoigné de la sympathie à cette occasion et leur dire notre reconnaissance.

Recevez, etc... EUG. BÉGUIN.

CONGO FRANÇAIS

A LAMBARÉNÉ

I

Extrait d'une lettre de M. Teisserès.

Joie à l'arrivée de M. Daniel Couve. — Tournée dans le Ngounié. — La concurrence catholique. — M. Couve à Talagouga.

Lambaréné, 5 décembre 1898.

... Nous attendons ce soir ou demain matin le bateau qui doit nous amener Couve. J'ai été joyeusement stupéfait de la nouvelle de son arrivée parmi nous. Après avoir espéré un moment le posséder, j'avais cru qu'il nous fallait renoncer à lui, puisqu'il faisait ses préparatifs pour le Zambèze, et puis... que Dieu soit béni!

C'est, comme vous le dites, une première réponse à nos prières. Nous avions besoin, je vous assure, de cet exaucement, et vous l'avez senti. Merci à vous tous.

Je reviens d'une tournée dans le Ngounié, jusqu'aux chutes de Samba. Le Ngounié est un affluent de l'Ogooué, qui se jette dans ce fleuve à deux heures d'ici, en amont. Il est navigable, pour les vapeurs de faible tonnage, sur une longueur de plus de cent kilomètres, jusqu'aux chutes de Samba, où cesse la navigation à vapeur. L'impression bien vive qui se dégage après ce voyage, c'est que nous ne pouvons pas différer l'établissement d'une station à Samba. Et ceci, pour plusieurs raisons, dans l'énumération desquelles je n'entre pas aujourd'hui, faute de temps, mais qui seront examinées dans notre Conférence de janvier.

J'ai trouvé là — ce que je n'ignorais pas — plusieurs de nos anciens chrétiens pahouins, qui nous ont quittés il y a quatre ans pour suivre leurs parents. La région que nous habitons est dévastée : plus de caoutchouc, plus d'ébène,

plus d'ivoire. Le Pahouin, en commerçant enragé qu'il est, ne voit que les endroits où il pourra trouver à trafiquer. Or, comme le Ngounié, spécialement dans la région de Samba, est encore riche en caoutchouc et en ébène, la grande majorité de nos Pahouins d'ici, et même de plus haut, ne rêvent qu'exploitation et se dirigent de ces côtés. Il faut donc les suivre et ne pas perdre le bénéfice de ce qui a déjà été fait parmi eux. J'abrège les détails, mais il aurait fallu être bien insensible pour ne pas être touché par les démonstrations de joie de ces braves gens, chrétiens et autres, qui me revoyaient pour la première fois depuis quatre ans.

Une autre considération, c'est la concurrence des catholiques qui, voyant que nous remontions le Ngounié, n'ont pas manqué de nous suivre, en semant partout la calomnie et le mensonge. Beaucoup de nos auditeurs n'avaient jamais entendu parler du salut; ils m'interrompaient pour me dire : « Voilà ce qu'il nous faut. » Quelle impression vont-ils recevoir quand ils entendront, quelques jours après, des paroles mensongères et injurieuses à mon adresse sortir de la bouche de missionnaires qui se réclament du même Dieu que nous? Mais tout cela n'est rien, si nous sentons que nos amis de France sont là pour nous dire : Allons, amis, *en avant!* Courage!

Samedi, 10 décembre.

Couve est arrivé à bon port mardi soir. Nous sommes allés le prendre à bord de l'*Avant-Garde*, et nous avons pu passer quelques bonnes heures ensemble. Il vous parlera de cette arrivée à Lambaréné, par une tornade épouvantable.

Notre Conférence est convoquée pour le commencement de janvier. Couve est monté provisoirement à Talagouga pour aider nos amis, étant donné surtout que Faure part à la fin de février et qu'Allégret sera seul. Nous parlerons, à la Conférence, de la destination définitive de Couve.

Votre respectueusement affectionné. U. TEISSERÈS.

II

Extrait d'une lettre de M. Paul E. Vernier.

Le magasin. — Galoas et Pahouins. — Une course dans les annexes du bas. — Joie et crainte. — Les renforts. — Projets et nouvelles.

Lambaréné, 10 décembre 1898.

Quelques jours après mon arrivée ici, Teisserès m'a demandé de m'occuper du magasin. J'ai accepté très volontiers, puisqu'il s'agissait de le décharger d'un travail qu'il faisait depuis de longs mois.

C'est là que, pour la première fois, j'ai été mis en contact avec les gens d'ici, Galoas et Pahouins. Les premiers ont une teinte de civilisation; les seconds n'en ont pas du tout. Tous viennent au magasin. Les voilà derrière un comptoir, serrés les uns contre les autres: les Pahouins, plus grands et plus forts, au premier plan. Les uns viennent se faire payer des bananes, achetées pour la nourriture des cent enfants présents dans nos écoles, ou du manioc ou de l'huile de palme; les autres viennent toucher le paiement de troncs d'arbres énormes coupés dans la brousse et rapportés quelquefois de très loin. Ces troncs nous servent à faire soit des poutrelles, soit des pilotis...

Payer tout ce monde-là se fait assez vite quand le prix est convenu : il est vrai qu'il est quelquefois long à débattre. Leur vendre demande toujours plus de temps. Ils ont leurs goûts, leurs préférences, surtout lorsqu'ils ont sous les yeux quelques pièces de tissus ou différentes sortes de couteaux. Actuellement, notre magasin est plus fréquenté par les Pahouins que par les Galoas.

Au magasin nous les tenons; au culte, ils nous échappent : pas entièrement, j'ai hâte de le dire, car, il y a quinze jours, à notre service du dimanche matin, ils étaient une quarantaine. Que Dieu fasse son œuvre dans leur cœur par son Esprit !

Je voudrais vous dire quelques mots d'une course que j'ai faite, avec mon ami Haug, dans la première quinzaine d'octobre. Partis de Lambaréné en pirogue, — le seul moyen de se déplacer, — nous nous mettions en route pour les lacs inférieurs, où nous avions des chrétiens à visiter. Les bords de l'Ogooué, que nous avons suivis pendant trois heures, m'ont enchanté. Du fleuve, en pirogue, la forêt paraît plus haute, plus impénétrable. Généralement, les villages sont tout près de l'eau. Tous ces gens-là tiennent à avoir leurs pirogues sous la main.

Nous avons visité des villages pahouins et galoas. C'est avec une réelle surprise que j'ai trouvé, dans le village pahouin de Nthua, une école de soixante à soixante-dix enfants. J'ai pu me convaincre que cette école était dirigée avec soin par nos instituteurs, et que les progrès étaient évidents.

A ce goût pour la lecture, l'écriture, pour l'école en un mot, il faut ajouter le goût, je dirai plus, le *besoin* du culte. Y a-t-il un culte convoqué, grands et petits viennent. Les grands se casent sur des troncs d'arbres ou de petits tabourets, taillés dans un grand morceau de bois Les enfants se placent en rond, et le culte commence. Le cantique est généralement bien enlevé; suit l'allocution, que tous écoutent: les yeux brillent et, lorsque l'allocution cesse, on peut lire sur chacune des figures l'impression qu'elle y a produite.

Pendant les six jours qu'a duré mon absence de Lambaréné, j'ai eu le plaisir de visiter quelques villages, entre autres celui de Wombolia, où j'ai assisté à une communion trimestrielle. Je suis revenu de ce voyage, bénissant Dieu de ce qu'il m'avait permis de le faire, sans le moindre symptôme de fièvre, et heureux de tout ce que j'avais vu. Certainement l'œuvre existe, un peu moins profondément par endroits, mais elle existe; il faut l'entretenir et la développer.

Mais, à côté du sentiment de joie qui remplissait mon cœur, il y avait un autre sentiment, celui de la crainte.

Comment entretenir tous ces foyers si, l'année prochaine,

après le départ de Teisserès, je me trouve seul sur la station? — J'ai été dans l'angoisse jusqu'au moment où une lettre nous a annoncé du renfort. — C'est le cœur débordant de joie, que nous avons vu arriver notre ami Couve. Son arrivée dans notre champ de mission est un exaucement de nos prières, et les missionnaires du Zambèze, le cher M. Coillard en particulier, qui connaissent le péril où nous nous trouvons, comprendront, malgré tout le vide qu'il leur fait, le prix du renfort qu'il nous apporte. Ils s'en réjouiront avec nous.

Et voilà que nous apprenons un autre renfort en perspective, celui de Lantz. Que Dieu soit béni! Si, il y a un mois, l'horizon s'assombrissait, maintenant il devient moins menaçant. Nous sentons que Dieu voit d'un bon œil notre mission.

En terminant, je voudrais vous dire deux mots de notre future annexe. Celle-ci se trouve à environ 97 kilomètres de Lambaréné, dans le Ngouni. Il y a, à Samba, des Békis, des Irilès et des Pahouins. La plupart n'ont *jamais entendu parler de l'Évangile.* Il y a quinze jours, Teisserès y est monté pour y installer un catéchiste; à peine de retour ici, notre voisin — un voisin gênant, — le père Lejeune, est allé à Samba. Il voulait occuper la même place que nous; mais l'administrateur lui a répondu : les missionnaires protestants ont la priorite ; ce qui l'a obligé à aller s'installer ailleurs — toujours dans le même rayon, malheureusement. — Nous avons là des difficultés, mais Dieu est avec nous.

Nous aurons ici, à la fin du mois, la grande communion de Noël. Tous les chrétiens de nos annexes se réunissent à Lambaréné. Je me réjouis de cette fête, qui rassemblera plusieurs centaines de Galoas et de Pahouins, surtout des Galoas...

Enfin, cher Monsieur, je termine en vous disant que notre santé, à ma femme et à moi, est excellente; celle de nos amis Teisserès, sans être mauvaise, n'est pas très brillante : ils ont besoin de repos. Merle, avec ses soixante-quinze en-

fants, aurait, lui aussi, besoin de se reposer. Quant à Haug, il se maintient, malgré son travail de Ngômo, où il jette les bases d'une nouvelle station.

Recevez, cher Monsieur, etc.

PAUL-E. VERNIER.



A TALAGOUGA

I

Extrait d'une lettre de M. Allégret.

Commencement de la saison chaude. — Joyeux encouragements. — Une femme mangée. — Arrivée de M. D. Couve.

8 décembre 1898.

... Depuis notre retour du Cap Lopez, j'ai pris la charge de l'école des garçons; je tenais à rester sur la station quelques semaines de suite pour faire une série de petites réparations urgentes, finir la cuisine, qui servira de case provisoire à Faure ou à son successeur, et mettre M. Moschetto au courant. — Faure m'a remplacé pour les courses d'évangélisation; la bonne nouvelle de la prochaine arrivée de Couve lui a donné, comme à nous tous, un nouvel élan.

Après la saison sèche, l'œuvre a maintenant repris sa marche normale: il y a de l'entrain, de la joie. Il fait chaud; mais, malgré toute la fatigue, on se sent comme porté. L'approche de Noël, qui devient de plus en plus notre grande fête annuelle, met partout comme un frisson de joyeuse attente.

Je parle peut-être trop du côté joyeux? Certes, il y a des ombres, des difficultés incessantes, des déceptions; mais, malgré tout, la joie et l'espérance dominent. Dieu semble avoir exaucé pour nous la prière de Paul pour les Romains : « Que le Dieu de paix vous remplisse de toute joie et de toute paix, pour que vous abondiez en espérance. »

Tous les jours, je le constate à nouveau, le champ est ensemencé, et ce n'est point en vain que nous y avons travaillé depuis bientôt dix ans. Partout, presque sans exception, je trouve la même confiance, la même affection, le même ardent désir d'entendre la Parole de Dieu. Je ne crois pas exagérer en disant que le peuple, ou du moins la partie du peuple que nous atteignons, même indirectement, dans des centaines de villages, nous a adoptés.

Je ne connais, pour le missionnaire, qu'une seule joie plus grande que celle de se sentir *un* avec un peuple qui a faim et soif, c'est de voir des vieillards, des femmes, des jeunes gens, passer de cette attitude sympathique à une conversion vraie. — Comment ne bénirions-nous pas Dieu et serions-nous découragés ?

Notre grand sujet d'angoisse était l'avenir. Là encore notre foi a été confondue : vous nous annoncez D. Couve; d'ici quelques jours il sera là, et, dans le courant de l'été prochain, Hermann, les Lantz. Nous en sommes profondément reconnaissants à Dieu, au Comité et à nos Églises.

Notre Conférence va se réunir dans la deuxieme semaine de janvier, Dieu aidant.

Je vous envoie une photographie qui est très naturaliste (1). Elle vous montrera que nos Pahouins sont encore loin d'avoir tous compris, et surtout de mettre en pratique, les premiers éléments de l'Évangile. C'est le fémur d'une femme qu'on a mangée dans un village où est établi notre annexe de Mégoû. Un lundi matin, il y a trois semaines, je reçus un mot du catéchiste, me racontant ce qui venait d'arriver. Les enfants de son école étaient arrivés à midi le prévenir qu'on venait de tuer une femme au milieu du village ; on l'accusait d'avoir jeté un sort à son mari et de l'avoir fait mourir. Il y court et trouve la femme agonisante, étendue au milieu du village. Malgré ses supplications, on se mit à la couper en

(1) La photographie d'un os de cuisse, qui accompagnait la lettre.

morceaux, à en faire cuire une partie, le reste étant réservé pour les jours suivants.

La nouvelle parvint à l'administrateur, qui décida de brûler le village. Il y eut alors comme un soulèvement général des Pahouins de N'Djolé, menaces contre les Européens, etc... Les Pahouins ne cessaient de répéter : « Mais nous n'avons pas mangé une femme blanche, pourquoi nous fait-on la guerre? »

Dès le lendemain matin, je me rendis au village, afin de faire partir provisoirement le catéchiste jusqu'à ce que les hostilités fussent terminées. Lorsque j'arrivai, ils se réunirent tous, et me demandèrent d'intercéder pour eux auprès de l'administrateur afin que leur village ne fût pas brûlé. J'essayai de leur faire comprendre toute l'horreur de ce qu'ils avaient fait, et je les engageai à envoyer à l'administrateur les plus coupables, ceux qui avaient tué la femme.

Tous les détails sont trop longs à raconter : les villages qui avaient participé à l'horrible repas furent condamnés à une amende; ils n'ont pas encore achevé de la payer, et je ne sais comment tout cela finira. Une de nos annexes est provisoirement abandonnée : nous avons pris ici une partie des enfants de l'école, mais les quelques catéchumènes de ces villages sont maintenant doublement isolés.

Cependant, même au milieu des tristesses de toute cette affaire, il y a eu des traits réjouissants : c'est ainsi que deux de nos garçons se sont spontanément constitués gardiens de la case et de l'église de l'annexe et nous ont écrit : « Nous gardons la maison, et, si nous mourons, nous mourrons en la gardant. »

Palabres, guerre de village à village, voilà ce que nous rencontrons encore constamment, dès que nous nous éloignons un peu de la partie la plus « travaillée » de notre champ. Oh! qu'il nous tarde de pouvoir proclamer partout le glorieux message de Noël : paix sur la terre!

9 décembre.

Daniel Couve nous arrive en bonne santé et plein d'entrain. C'est une nouvelle bouffée d'air de France et comme un message vivant du Comité et de nos Églises!

E. Allégret.

II

Extrait d'une lettre de M. Moschetto.

Travaux de construction. — Le magasin et les échanges. — Triste état de la scierie et de la vieille maison.

Talagouga, 1er décembre 1898.

... Je suis très occupé sur l'île et n'ai pas pu encore m'installer à la scierie; les eaux sont d'ailleurs très hautes et, de l'avis de M. Allégret, je n'y serais pas deux mois sans que ma santé soit très affaiblie. Il faut aussi que je décharge un peu les missionnaires de la station. Pendant ces derniers mois, j'ai construit, avec le secours de Dieu et l'aide de quelques ouvriers, une maison de neuf mètres de long sur quatre de large, sur pilotis en fonte. J'ai fini, il y a une heure, les travaux de peinture; je les ai poussés activement, car nous venons d'apprendre l'arrivée de M. Couve. Je vous garantis qu'il sera très bien logé. Voyez comme Dieu arrange les choses: il semblait que nous le pressentions, et tout sera prêt quand il arrivera.

Je suis aussi chargé de tenir le magasin et de faire les rations : il faut que j'échange les marchandises pour de la nourriture, et il n'y a pas moins de cent bouches à nourrir. Quelquefois cela me prend quatre heures de la journée. C'est une occasion pour moi d'apprendre le pahouin et de faire connaissance avec les gens; mais il faut beaucoup de patience pour faire les échanges de telle façon que tout le monde soit content.

La tâche, ici, est immense. Le climat attaque les plus robustes : il faut être très prudent. Mais, malgré tout, je ne me suis jamais trouvé plus heureux de ma vie, car je vois que, malgré mes imperfections, le Seigneur est avec moi, et, quoique je sois séparé de ma famille, il remplit mon cœur de joie.

Avant l'arrivée de ma femme, j'espère être établi à la scierie et avoir le temps d'y préparer notre habitation ; il me tarde de m'y installer définitivement, car cela me fait beaucoup de peine de voir la scierie dans l'état où elle se trouve en ce moment. La tâche sera grande pour remonter tout cela, et il me faudra construire une maison pour me loger. La grande maison est toute moisie. La dernière fois que je suis allé à la scierie, il y avait, sous le parquet, un mètre d'eau croupissante. Ce sont de très mauvaises conditions, et je ne voudrais pas m'exposer à faire comme les Favre. Il faut profiter des expériences du passé, afin que l'argent des chrétiens de France soit bien utilisé.

Dans l'espace de deux mois, l'eau est montée d'au moins six mètres, à tel point que la scie alternative ainsi que des poulies, leurs arbres et paliers, se trouvent dans l'eau. C'est lamentable à voir. La moitié du plancher est écroulée; le « Lutin », qui se trouve sur le bord du fleuve, est tout démoli ; mais pourtant je tâcherai, quand tout sera rentré dans l'ordre, d'en faire quelque chose. Avant tout, c'est la scierie qu'il faut remonter. Je ne me décourage pas, car je ne compte pas sur mes propres forces ; c'est le Seigneur qui m'aidera, selon la confiance que je lui témoignerai, et bien au-delà. Je compte aussi sur les prières de tous les chrétiens, afin que Dieu me rende plus que jamais fidèle, qu'il me conserve la santé et qu'il me permette de ne jamais regarder en arrière.

Recevez, etc...

MOSCHETTO.

TAÏTI

BESOIN URGENT D'INSTITUTEURS

M. Viénot nous écrit, à la date du 17 novembre 1898 :

« Je viens vous redire notre détresse, mais je dois en accentuer singulièrement l'expression. Il nous faut du secours, et bientôt. Nous ne demandons pas d'argent, mais du personnel.

« Mademoiselle Émilie Banzet est épuisée; elle continue à travailler fiévreusement 12 heures par jour, c'est insuffisant. Mademoiselle Gooding ne peut plus nous donner que la matinée; sa santé est ruinée. Mademoiselle Adams est souvent retenue chez elle pour le même motif. Nos jeunes aides taïtiennes sont, elles aussi, fatiguées et ne peuvent, en tout cas, remplacer les institutrices européennes à Papéété.

« M. Ahnne lui-même est atteint. Il fait sa classe, mais non sans un effort répété qui accumule la fatigue et qui deviendra la maladie avant peu. Il souffre déjà de violentes névralgies qui sont inquiétantes.

« Il nous faudrait donc un bon instituteur, marié à une institutrice, ou deux institutrices, dont l'une bonne pianiste si possible. Ce dernier point a une grande importance, à cause de la concurrence des sœurs.

« Les frères, déjà légion, viennent de recevoir, par le dernier courrier, quatre nouvelles recrues. Cela fait impression sur les parents, qui ne croient pas que nous puissions soutenir pareille concurrence sans un accroissement de notre personnel.

« Mais ce qui est surtout à considérer, c'est la santé de nos chers collaborateurs et collaboratrices, qui donnent plus de leçons qu'en France, avec une chaleur constante de 30° à l'ombre, comme minimum dans cette saison.

« Qu'on pense à cela, qu'on prie pour nous, et qu'on vienne à notre secours ».

Nous ne pouvons que reproduire cet appel si instant, et le recommander à l'attention de tous nos lecteurs. Ils savent que nous cherchons, déjà depuis plusieurs mois, sans le trouver, un ménage d'instituteurs pour le Sénégal. Où trouverons-nous maintenant le personnel nécessaire pour Taïti?

C'est une question bien lourde pour notre Société, dans toutes les colonies françaises, que celle de l'instruction populaire avec, d'une part, les exigences de l'administration qui veut que le français soit enseigné dans toutes les écoles, et, d'autre part, la concurrence des frères et des sœurs, qui prodiguent de préférence leurs forces partout où les missions protestantes sont établies.

Il faut que nos amis se pénètrent de l'importance et de la difficulté du problème, et nous aident à trouver le personnel enseignant capable, dévoué et vraiment consacré à Dieu, dont la nécessité se fait de plus en plus sentir.

MADAGASCAR

DERNIÈRES NOUVELLES

Un mois sans lettres. — Projets de M. Boegner à sa tournée au Vonizongo — Question scolaire. — Lettre à la Conférence du Zambèze. — Le dernier temple du Betsiléo rendu. — Confiance. — Le renfort désiré.

Nous sommes restés du 26 décembre au 27 janvier sans lettres de Madagascar. Et Madagascar avait passé presque tout le mois de décembre sans nouvelles de l'Europe. L'*Oxus*, parti de Marseille le 10 novembre, s'était échoué en face de Djibouti, et les deux courriers de novembre ne sont arrivés à Tananarive que trois ou quatre jours avant Noël, le dernier précédant le premier de vingt-quatre heures.

Enfin, le 27 janvier, alors que l'impression du journal était

déjà très avancée sans qu'il y figurât une seule ligne sur Madagascar, nous recevons un gros paquet de lettres. Nous allons les résumer, et nous pouvons encore, en grossissant le format de cette livraison, publier des extraits de quelques-unes.

Disons cependant d'abord que, dans cet intervalle, deux télégrammes de Tananarive sont arrivés à la Maison des missions, le 7 et le 22 janvier. Le premier demandait d'expédier le courrier du 10 à Diégo Suarez, M. Boegner se réservant sans doute de donner des ordres à ce port pour la direction ultérieure à faire prendre à ses lettres. Le deuxième télégramme nous priait d'expédier le courrier du 25 à Majunga, et les suivants à Lorenço-Marquez.

Il faut en conclure que MM. Boegner et Germond quitteront Tananarive dans la deuxième quinzaine de février seulement et descendront à la côte, non point par la route de Tamatave, à cause de la peste, mais par celle de Majunga, suivie autrefois par le corps expéditionnaire. C'est à Majunga qu'ils s'embarqueront, probablement vers le 1er mars, pour passer en Afrique et gagner le Lessouto.

Il nous paraît maintenant presque certain que M. Boegner n'arrivera pas au sud de l'Afrique à temps pour y revoir M. Coillard. Ce serait une grande déception pour l'un et pour l'autre.

M. Boegner, qui a fait, en novembre et décembre, des tournées dans la province, et dont le temps, à Tananarive, est toujours rempli de toutes sortes d'occupations, n'a pu cette fois, à son grand regret, rien écrire pour les lecteurs du *Journal des missions.* Nous espérons pouvoir les dédommager le mois prochain.

La première de ses tournées l'a conduit au Vonizongo. Après une visite à Ambohimanga, l'ancienne résidence royale, il a fait halte dans la belle station anglicane d'Ambatoharana, et a poussé, accompagné de M. Vernier, jusqu'à Ankazobé, où il est question d'établir notre deuxième station missionnaire du Vonizongo.

La question scolaire continue à être au premier plan des préoccupations de notre directeur. Il a eu à la traiter plusieurs fois, dans ses entrevues avec le général Galliéni, et il espère obtenir de sa bienveillante impartialité un régime de subventions accordées aux écoles libres, proportionnellement à leur chiffre d'élèves, qui soulagerait réellement notre mission, et qui nous paraît être la solution la plus équitable de ce problème délicat.

Pour l'aider dans ses multiples travaux de rédaction, notre directeur a gardé provisoirement auprès de lui M. André Chazel, dont il apprécie vivement la collaboration comme secrétaire, et qui s'est fait déjà beaucoup d'amis dans le personnel des diverses missions évangéliques de Tananarive.

M. Boegner nous communique un extrait de lettre de M. de Saint-Vidal, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire. En ce moment, où nos amis sont aux prises avec la peste, les sympathies des chrétiens vont plus spécialement à eux. On verra avec quelle sérénité ils s'acquittent des devoirs pénibles que leur impose le fléau.

Nous recevons aussi le texte de deux messages fraternels que la conférence de Madagascar a envoyés à celle du Congo français et à celle du Zambèze. La place nous manque pour les reproduire en entier. Citons au moins quelques lignes de la lettre anx missionnaires du Zambèze.

« Nous sommes tous les ouvriers de la même œuvre, les soldats du même chef. Nous avons pour drapeau l Évangile, un drapeau qui doit flotter sur toutes les nations. Loin de nous la pensée de vouloir limiter l'extension de la bonne nouvelle de Christ. Notre mot d'ordre à tous est celui de notre Maitre : « Allez et évangélisez toutes les nations. » Rien ne peut réellement séparer ceux qui se sont enrôlés au service de la sainte cause qui est pour nous tous la cause universelle. Toute âme blessée ou tombée sous le coup du malin est pour nous une âme à guérir, et avant de lui porter remède nous ne voudrions pas lui demander le nom de sa ville natale. Nous avons, vous et nous, pour semblables toute l'humanité,

et nous tressaillons de joie à la nouvelle de chaque âme qui se donne à Jésus-Christ, qu'elle vienne de l'Orient ou de l'Occident. Par delà les mers, nous vous tendons la main d'association chrétienne, appelant sur vos œuvres les inépuisables bénédictions de notre Dieu. Nous désirons, de tous nos vœux, le développement de votre mission, mission de conquête, mission représentant à nos yeux le véritable principe missionnaire. Certainement nous nous devons à la France, mais nous croyons que la meilleure façon de glorifier notre pays est de glorifier notre Dieu, en portant la lumière partout où il saura nous appeler. »

Une lettre de M. Paul Martin, installé à Ambatomanga, nous donne d'intéressants détails sur les Églises et sur les écoles qu'il a pu visiter. L'état de dénuement des écoles dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Notre jeune frère a vu une école de 105 élèves qui se tenait en plein air, sur un mamelon, à côté d'un vieux tombeau, faute de local. Mais toute cette lettre mérite d'être imprimée. Nous en réservons la publication.

Dans une lettre du 16 décembre, M. Escande nous annonce qu'il a obtenu, à Tananarive, dans une entrevue avec le général Galliéni, la reddition du dernier temple du Betsiléo qui était encore aux mains des catholiques.

« Si la pluie ne m'en empêche pas, nous dit-il, je tâcherai d'aller personnellement en prendre possession. Alors, *tous* les temples du Betsiléo nous seront rendus. »

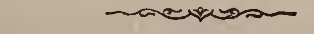
Il en reste encore quelques-uns en Émyrne, mais le nombre en est extrêmement réduit.

En somme, une impression générale de confiance se dégage de toutes ces lettres. Les heures pénibles des débuts sont derrière nous. La visite de nos délégués laisse derrière eux une impression bénie de rafraîchissement spirituel, de rapprochement des cœurs, de consolidation dans tous les domaines.

M. Groult à Mahazoarivo, mademoiselle Krug à Tananarive, se mettent avec entrain aux fondations scolaires dont ils ont été chargés. Que nos frères de France nous accordent les moyens nécessaires pour accomplir cette grande œuvre, et nous

espérons que, grâce à notre intervention, les Églises protestantes de Madagascar auront été sauvées de la destruction et entreront dans une ère nouvelle de croissance et de vie.

Pour assurer leur affermissement et leurs progrès, M. Boegner nous écrit qu'il faudra envoyer, si possible, encore deux ou trois pasteurs à Madagascar dans le courant de 1898. Ce sont des pasteurs jeunes, en pleine force, mais si possible ayant déjà quelque expérience de la vie et du ministère que réclameraient les besoins de l'œuvre. Nous regardons à nos Églises, et nous les supplions de savoir, comme autrefois l'Église d'Antioche, mettre à part pour ce service ceux de leurs conducteurs en qui elles reconnaîtront les dons nécessaires et cette flamme intérieure, ce besoin d'amener à Dieu les derniers de ce monde, qui fait le vrai missionnaire.



M. BOEGNER AU VONIZONGO

Lettre de M. Fréd. Vernier.

Les trembleurs rassurés. — Chaleur. — Déjeuner en plein air. — Les officiers. — Le futur pasteur de Tananarive.

Fihanona, 8 décembre 1898.

Cher monsieur Bianquis,

J'ai été trop heureux et réconforté de la visite que M. Boegner a pu nous faire au Vonizongo, pour ne pas vous en écrire quelques mots. M. Boegner vous parlera lui-même de cette tournée ; mais il est une chose qu'il se gardera bien de vous dire et qu'il faut révéler pourtant : c'est notre profonde reconnaissance.

Des réunions avaient été convoquées à Sambaina, Ankazobé et Fihaonana. C'est avec la plus confiante attention que les Malgaches présents ont écouté la parole de l'« iraka » (envoyé) du Comité de Paris. Ici, au Vonizongo, les gens n'applaudissent guère ; mais, pour traduire leur émotion, ils ont un signe qui ne trompe pas : un bruit humide d'air aspiré entre les dents. J'ai souvent entendu ce bruit d'air aspiré

pendant que je traduisais tant bien que mal les exhortations de M. Boegner. Je crois pouvoir dire que la visite de M. Boegner marquera, pour les protestants du Vonizongo, la fin de la période du tremblement. Sans doute, il se trouvera bien encore des Malgaches pour invoquer les anciennes raisons de trembler ; mais ceux qui feront ainsi les ignorants ne seront que des paresseux en quête d'un prétexte qui les dispense d'aller au culte.

M. Boegner se souviendra longtemps de cette matinée où nous trottions, l'un à côté de l'autre (comme ces courses à deux diminuent les distances !), sur la route d'Ankazobé. La chaleur était implacable, les mamelons nageaient dans une lumière grise de rêve. Le vers :

> Tout se tait : l'air flamboie et brûle, sans haleine,

devenait une obsession. Pourtant, il ne m'en voudra pas, je suis sûr, de l'avoir promené sous cette chaleur d'orage (sous cette « vapeur de pluie bouillante », comme disent les Malgaches) ; d'autant plus que le lendemain, en revenant d'Ankazobé, j'ai pu lui offrir à déjeuner au creux d'un petit pli de terrain, découvert au cours de mes précédentes pérégrinations : quelques fougères arborescentes nous ont vus manger nos œufs durs et notre poulet froid, pendant que la théière se refroidissait dans la caresse du ruisseau, s'étalant sur les tables de granit. Mais, décidément, il y avait encore un peu trop de soleil.

Pour en venir à une satisfaction d'un ordre plus relevé, — et sans parler de l'éminente satisfaction que donne le sentiment d'avoir obéi à Dieu et affermi des âmes d'hommes, — M. Boegner s'est fait un honneur, et pour notre mission et pour lui-même, de reconnaître la respectueuse politesse que lui ont montrée tous les officiers du cercle, et en particulier le lieutenant-colonel commandant le 4me territoire.

Et maintenant, s'il m'est permis d'ajouter quelques mots en ce qui me concerne, je vais bientôt quitter mon Voni-

zongo pour être pasteur-missionnaire à Tananarive. Je n'ai pas désiré cette place. J'avoue même que c'est avec un grand tremblement que je vais vers des responsabilités plus grandes. Mais il faut être homme, c'est-à-dire obéir. La confiance de mes collègues m'est un précieux encouragement. Que Dieu surtout me soit en aide ! C'est lui que je voudrais servir, en travaillant « à me recommander à toute conscience d'homme par la manifestation de la vérité ».

Croyez, cher monsieur, etc.

FRÉD. VERNIER.



LA PESTE A TAMATAVE

Extrait d'une lettre de M. de Saint-Vidal à M. Boegner.

Tamatave, 9 décembre 1898.

Cher monsieur Boegner,

Nous avons enfin pu entrer dans notre maison lundi dernier. Elle n'était pas finie, mais les députations malgaches et d'autres raisons exigeaient que nous n'attendions pas la fin des travaux. Notre maison avait été bâtie pour servir d'entrepôt, et elle est à peine habitable en dépit de son prix ; mais l'air qu'on y respire vaut mieux que tout le confortable possible.

L'épidémie va s'accentuant ; aujourd'hui même, j'ai été appelé à voir une Allemande qui est atteinte. Cette visite a été bénie, par la grâce de Dieu. J'ai trouvé cette personne dans une vraie terreur, et je l'ai quittée étant en paix. Cette mourante, en me serrant la main, m'a demandé d'aller la voir demain, si elle était encore de ce monde. Il va sans dire que je n'avais pas besoin de cette recommandation.

Une grande émotion règne en ville en ce moment, car les Européens même sont atteints. Sur les places on brûle des cases. La ville est vraiment triste, et je sens que c'est une

place d'honneur d'être ici. La femme du docteur C., m'a dit aujourd'hui : « Nous aurons bien besoin de votre ministère ces jours-ci ». Elle, et d'autres personnes, m'ont exprimé le désir d'avoir un culte français. Nous avons pensé qu'il y avait lieu de saisir l'occasion pour atteindre les âmes, et nous nous occupons d'organiser ce service.

Nous avons découvert déjà quelques personnes qui se trouvaient seules, dont l'une très découragée. Nous avons pu les inviter chez nous, et nous espérons leur avoir fait quelque bien. Vu l'état de ma jambe, je ne puis faire de visites que chez les malades. Nous avons bien besoin de vos prières, pour que ce fléau soit l'occasion d'un réveil. Les âmes semblent être desséchées par le souci des affaires. L'argent ! l'argent ! Perte ou profit, on n'entend que cela. Il y a certainement une œuvre à faire ici. Mais elle sera difficile parmi les blancs, car on n'ose pas s'avouer protestant. Que Dieu nous aide ! Je sens toute ma faiblesse.

F. DE SAINT-VIDAL.



DEUX VISITES A TSIAFAHY

Extrait d'une lettre de M. Mondain.

Ames ténébreuses. — Une vieille qui ne sait pas qu'elle a un cœur. — « J'irai au temple ». — Madagascar est bien une mission parmi les païens. — Beaux sacrifices pour l'érection d'un temple. — Noël à Tsiafahy.

Tananarive, 23 décembre 1898.

Ma femme et mon fils sont allés ce mois-ci passer quelques jours à Tsiafahy, dans la station que viennent d'occuper les Maroger. Notre fils n'allait pas bien du tout depuis déjà un grand mois, et le médecin nous avait fortement conseillé de le faire changer d'air. J'ai été les rejoindre pour quatre jours, du vendredi au lundi, remplaçant le dimanche

Maroger à Tsiafahy, lui-même enfourchant mon cheval afin d'aller encourager d'autres paroissiens éloignés.

J'ai profité de ce court séjour pour me rendre compte un peu de l'état spirituel des habitants de ce district, un de ceux que je n'avais pas visités depuis longtemps. En compagnie de Maroger, je suis entré successivement dans un grand nombre de cases, cherchant à causer avec ces pauvres gens, à ouvrir leur cœur à une lumière plus haute que celle qui, jusque-là, avait éclairé leur vie.

Certes, pénétrer dans ces âmes, c'était pénétrer en pleines ténèbres. Depuis longtemps je savais que le sud de l'Émyrne était très arriéré comme intelligence et développement spirituel, mais la réalité entrevue m'a attristé. Jamais je n'ai rencontré dans mes nombreuses tournées esprits si vides, cœurs si fermés. La mémoire même, en général si remarquable et même si prodigieuse parfois parmi ces populations, semble ici d'une extrême faiblesse. Presque invariablement je commençais l'entretien en leur rappelant les visites déjà faites par leur missionnaire et en leur demandant s'ils en avaient retenu quelque chose Mais quelles étranges réponses, dénotant souvent l'oubli total de la parole reçue!

Une pauvre vieille, habitant un taudis misérable, — quatre cloisons de roseaux aux interstices bouchés de terre et de bouse de vache, crevassées, lézardées et grimaçantes, avec un toit de chaume aux allures de bâche mal tendue, le tout tapissé d'une épaisse couche de suie pendant en longues traînées noires et moutonnées, à l'odeur âcre et poussiéreuse, — nous regardait d'un air effaré, se courbant jusqu'à terre dans d'interminables salutations et d'intarissables remerciements. Malgré la saleté qui régnait encore elle avait, au dire de Maroger, passablement nettoyé sa cabane depuis la visite précédente : elle avait, au moins sur ce sujet, profité des exhortations de son missionnaire. Je l'encourageai à persévérer dans cette voie, ajoutant pourtant que ce n'était pas encore assez de tenir propres sa maison et son corps. « Il faut aussi nettoyer son cœur ; sais-tu ce que c'est ton cœur ? » Un

regard étonné pour toute réponse. « As-tu des enfants? — Deux, mais ils sont partis depuis quinze jours pour la corvée. — Tu les aimes pourtant et tu sais qu'ils existent, bien que tu ne les voies pas. C'est justement parce que tu as un cœur que tu les aimes ; le ventre est fait pour manger, les pieds pour marcher, et le cœur pour aimer. Ton cœur non plus tu ne le vois pas, mais on sait qu'il existe parce qu'on aime. » — Et je parlai longtemps sur ce thème, prenant une multitude de comparaisons, simplifiant les mots, essayant d'avoir des réponses, scandant chaque parole, prenant les expressions qu'elle employait elle-même. A la fin, avant de quitter la case, je lui résumai tout ce que j'avais dit et lui demandai de nouveau : « As-tu compris? — Oui, oui, je nettoierai ma maison. » Il fut impossible d'avoir une autre réponse.

Même aventure était arrivée à Maroger, quelques jours avant, avec une autre vieille femme. A la fin d'une conversation où il avait essayé de lui faire comprendre que la religion n'est pas une forme, mais quelque chose qui procure une joie, une force et une paix particulières, quelque chose qu'on ne peut forcer personne à chercher, mais qui se communique par l'amour; que lui, missionnaire, était venu la trouver parce qu'il l'aimait et qu'il voulait lui faire connaître cette joie et le chemin qui y conduit. Elle avait fini par lui répondre en tremblant : « Oui, oui, j'irai au temple », comme ayant peur d'être condamnée à je ne sais quelle terrible peine.

N'allez pourtant pas juger de la valeur intellectuelle des Malgaches d'après ces tristes échantillons. Qu'il soit entendu que ce ne sont, après tout, que des exceptions, se trouvant dans certaines régions moins favorisées que d'autres. Mais ces exceptions montrent que beaucoup de travail reste encore à faire, et qu'en bien des endroits l'œuvre a un caractère tout aussi missionnaire qu'au Lessouto, au Congo, ou ailleurs. Ne croyez pas trop qu'il n'y a ici qu'à lutter contre les Jésuites et à faire œuvre pastorale au milieu de troupeaux bien organisés et d'Églises en pleine activité religieuse. Le paganisme a bien souvent de profondes racines, même dans les régions du nord

où le peuple est beaucoup plus intelligent, où le christianisme a pénétré bien davantage, où l'on trouve des gens à l'esprit fort éveillé, quelquefois même trop subtilement éveillé, il arrive encore souvent d'arriver dans ces véritables nids d'ignorance et de superstition. Rien d'étonnant à cela d'ailleurs ; la superficie de l'œuvre est tellement immense et, vis-à-vis de cette étendue, le nombre des ouvriers missionnaires a toujours été tellement insuffisant, que l'étonnant est précisément d'avoir à découvrir de tels endroits, et de ne pas trouver cette situation là partout.

J'ajouterai, pour le district de Tsiafahy, dont je vous ai parlé, que c'est celui où l'œuvre est la plus récente, n'ayant que dix ans au plus d'existence réelle; les premiers efforts ont toujours été faits dans les régions du nord et de l'ouest. Et, malgré toute son infériorité, malgré les tristes lacunes que l'on peut y rencontrer, il y a encore, au fond, cuisant sous la cendre, quelques étincelles d'espérance.

Une des preuves est l'érection du temple de Tsiafahy, auquel toute la population protestante du village a plus ou moins travaillé de ses mains, et dont les matériaux seuls ont coûté 900 francs. La mission a donné là-dessus 200 francs, les missionnaires 150 francs, et la population les 550 autres. Or, à Tsiafahy, il y a au plus 30 à 35 protestants, pauvres gens ruinés par le fahavalisme et par d'autres fléaux. Les gens des villages environnants ont donné leur obole d'une façon touchante, et, par cette réunion d'efforts, cette somme, énorme pour d'aussi pauvres familles, s'est trouvée collectée. Avec du travail, de la persévérance et de la prière, on arrivera, j'espère, à relever les ruines et à édifier de nouveaux édifices, plus précieux encore que les anciens.

26 décembre.

Je suis allé hier de nouveau à Tsiafahy, afin de présider une grande réunion spécialement convoquée pour le jour de Noël. Autrefois, les gens de Tsiafahy et de toutes les églises trop

éloignées avaient l'habitude de se réunir ce jour-là à Tsiafahy même, sur la grande place devant l'entrée du village, grande étendue verte où, pendant la semaine, broutent les vaches et courent les cochons. — Depuis l'occupation française, il n'avait plus été permis de se réunir ainsi en plein air. D'ailleurs, jusqu'à ce jour, l'église protestante ayant été prise par les catholiques, la congrégation protestante n'avait pour abriter ses hôtes et s'abriter elle-même qu'une misérable masure toute lézardée, case malgache abandonnée, dont la description donnée plus haut peut vous faire une idée. Aussi ces réunions de Noël n'avaient-elles pu avoir lieu. Cette année, au contraire, le nouveau temple offrait sa large hospitalité, et, mieux encore, par une faveur spéciale et toute bienveillante, le commandant Lavoisot avait permis cette fois l'assemblée en plein air. Grande joie pour tous les habitants protestants de la région à cette nouvelle !

Par malheur, l'ennemi veillait. Le père Garde résolut d'attirer l'attention et la présence des missionnaires de Tsiafahy en un tout autre endroit et se prépara à s'emparer, par la pompe d'une inauguration solennelle, du village d'Ambatolampy, situé à un jour et demi de marche au sud de Tsiafahy. Voilà Maroger obligé de courir au secours de ses paroissiens d'Ambatolampy, non sans un regret bien légitime d'abandonner ainsi la fameuse réunion si glorieusement convoquée. C'était d'autant plus urgent que la région d'Ambatolampy ne brille pas précisément par la fermeté de ses convictions religieuses, en admettant qu'elle en ait jamais eu.

Pendant que Maroger courait au secours d'Ambatolampy, je courus de mon côté au secours de Maroger. J'enfourchai mon vieux Joseph — c'est le nom de mon cheval de bataille — et j'arrivai dimanche matin, juste à point pour parler aussi bien que je pus à ces pauvre gens. Je mis en avant tout mon malgache, pour leur faire comprendre ce que devait être pour tous le jour de Noël, et pourquoi leurs péchés à eux avaient nécessité la venue de notre Sauveur. Parti à six heures du matin de chez moi, je n'étais arrivé à Tsiafahy

qu'à neuf heures et demie. Les routes étaient toutes glissantes de pluie, et toutes les rivières durent être passées à la nage, les ponts ayant été emportés la veille par une crue subite. Je fis la réunion de dix heures à midi ; je déjeunai avec madame Maroger, et je fis une seconde réunion, pour repartir à trois heures et rentrer à Tananarive à six heures. J'avais eu la chance inouïe de ne pas recevoir de pluie : en cette saison, c'est presque un miracle.

Ces réunions, malgré la fatigue qui en résulte, sont réconfortantes : on sent que les gens vous en sont reconnaissants, et de cette reconnaissance même, qu'on lit dans leurs yeux, naît l'espoir que vos paroles ne seront pas tout à fait perdues. Dieu veuille, en effet, ouvrir les cœurs et les intelligences, et que nous entendions bientôt son nom béni par une multitude de lèvres, aujourd'hui muettes !

Votre dévoué en Christ, G. MONDAIN.

L'UTILITÉ DE NOTRE MISSION DU BETSILÉO

Lettre de M. Élisée Escande.

L'œuvre française de Betsiléo maintenue. — Son utilité et son rôle. — Les esprits pacifiés. — Réunion de soldats. — Un district à reconquérir.

Fianarantsoa, 3 décembre 1898.

Mon cher ami,

C'est avec une bien grande joie que j'ai pu me remettre au travail en rentrant de Tananarive. Outre les raisons que vous pouvez facilement trouver, il en est deux ou trois dont je désire vous entretenir.

La première, et non la moindre, c'est que la Conférence nous a prouvé la vitalité, la profondeur et l'étendue de l'œuvre que nous avons à faire au Betsiléo ; elle nous a montré le but à poursuivre et les moyens à employer.

Nous nous sentons plus forts, mieux assis, maintenant que nous avons la conviction que les deux districts d'Ambositra et de l'Isandra sont définitivement acquis à notre Société.

Nous ne sommes plus à nous demander ce qu'il en sera du Betsiléo : la question est résolue. Nous allons nous affermir dans les deux points occupés, pour pouvoir faire face à tous les événements. Il faut que nous restions dans le Betsiléo, a conclu la Conférence de Madagascar à l'unanimité, et cela non seulement par égard pour les désirs de l'administration, mais pour le bien des Églises malgaches, dans l'intérêt des autres Sociétés de missions, et en vue de la partie païenne du sud de l'île et du sud-ouest.

Le gouvernement ne comprendrait pas que, dans une province aussi importante que celle du Betsiléo, notre mission protestante française n'eût pas un champ d'action nettement caractérisé.

Les Églises malgaches s'attachent toujours plus à nous, reprennent courage et voient leur nombre s'augmenter tous les jours par la confiance que les Betsiléos portent à leurs « père et mère » français. Notre départ du Betsiléo aurait pu amener une crise épouvantable; le découragement, la démoralisation auraient éclaté au sein des Églises malgaches, et nos ennemis auraient su en profiter et en bénéficier.

Quant aux autres Sociétés de missions, je crois toujours plus fermement à un rôle particulier de notre Société au milieu d'elles, rôle de rapprochement, d'union entre deux missions qui, jusqu'ici, n'ont eu, à ma connaissance, aucun rapport. Déjà, le culte français a été un trait d'union entre elles. De plus, une réunion de prières régulières vient d'être fondée pour les missionnaires des trois Sociétés, sur l'invitation de notre mission. Enfin, je suis actuellement en pourparlers avec mes collègues pour organiser en commun les réunions de prières de la première semaine de janvier.

Je pense, enfin, aux parties sud et sud-ouest de l'île encore païennes, car j'espère bien qu'une fois au complet pour occuper les postes que nous possédons, notre protestantisme saura nous donner hommes et argent pour aller chez les tribus que nos armées soumettent actuellement.

Un autre encouragement que j'ai reçu provient de la puis-

sante intervention du général Galliéni pour la solution de trois conflits durant depuis six mois. Déjà, deux ont été réglés à mon entière satisfaction ; nous attendons le retour du colonel Henry pour arriver à la solution de la troisième. Si j'avais été ici en même temps que lui, tout serait réglé aujourd'hui.

Si j'ajoute que jamais le Betsiléo n'a été aussi tranquille en ce qui concerne les menées des Jésuites, vous verrez que j'ai bien des raisons de remercier Dieu.

Après une longue conversation avec M. le lieutenant-colonel et le commandant de Fianarantsoa, j'ai pu commencer à réunir chez moi, jeudi dernier, trois soldats, un catholique et deux protestants. Nous comptons avoir une nouvelle soirée entre Noël et Nouvel An.

Je cherche une salle à louer pour installer une salle de lecture. Toutefois, il ne faut pas en attendre un grand succès, car il y a peu de soldats à Fianarantsoa, et ils sont changés très souvent. Ils sont tous de l'infanterie de marine, et, parmi eux, beaucoup d'engagés. Mais si je puis faire du bien à un ou deux, la récompense en sera grande. Ne pourrait-on pas m'envoyer journaux, revues, livres?

Si Dieu le permet, je vais partir lundi prochain pour Ankalamavony. C'est une partie de mon district située à deux jours d'ici. Ni Bénézech, ni moi, n'avons pu encore l'aller visiter. Vous pouvez supposer si l'on m'y attend avec impatience. Autrefois, c'était un district tout protestant. Les Jésuites et leurs créatures ont ruiné plus ou moins l'œuvre accomplie. On compte beaucoup sur ma visite pour décider quelques anciens protestants à revenir à nous.

Outre cela, Ankalamavony est près de la limite des Sakalaves. Si un jour nous pouvions placer là un missionnaire qui étendrait son influence vers l'ouest et attaquerait cette population païenne ! Je vais voir ce que nous pourrions faire de ce côté là et, dans ma prochaine lettre, je vous en parlerai.

En attendant, veuillez me croire, etc.

ÉLISÉE ESCANDE.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

LES INDIGÈNES DES ILES MARSHALL. — PROGRÈS NUMÉRIQUES DE L'ÉVANGILE. — L'INSPECTION ANNUELLE. — LE BON GÉREMAÏA. — OUALAN OU KOUSAÏÉ. — LES QUATRE ÉCOLES. — LES CHRÉTIENS KOUSAÏENS ET LA FAMINE AUX INDES.

Environ 500 kilomètres séparent les îles Marshall des iles Gilbert. La nature est la même dans les deux groupes ; mais, dans l'archipel des Marshall, la pluie est plus abondante et la végétation plus développée ; le climat de ces iles est un des plus agréables du monde. Les habitants y ont souvent un type qui rappelle celui des Japonais ; on constate ainsi que l'on s'éloigne de la Polynésie. Le catéchiste Iôtéba, c'est-à-dire Joseph, trouvait les indigènes des Marshall tout à fait hideux, avec leur *boudjok* ou chignon sur la tête et leurs énormes boucles d'oreilles (1). Ils parlent une langue fort différente de celle des Gilbertains (2), ce qui ne facilite pas le travail des missionnaires. La population des trente-trois îles Marshall est de 11.500 habitants (3).

(1) *Story of the Morning Star*, Boston. 1897, p. 61.

(2) La troisième demande de l'Oraison dominicale se dit en gilbertain : *E na tauaki am taeka i aon te aba n ai aron tauana i karawa*, ce qui signifie, dans la langue des iles Marshall : *Jen komonmon ankil am i lol enwot dri lon*. Les Carolins de Kousaïé, dont il sera question ci-dessous, disent : *Orek ma nu fwalu ou elos oru in kosao.*

(3) Sur une superficie de 410 kil. carrés ; 3,600 demeurent dans le groupe ouest dit Ralik et quelque 8,000 dans le groupe est nommé Ratak ; il y avait 101 étrangers vers 1890 (Wagner et Supan, *Die Bevœlkerung der Erde* ; Gotha, 1891, p. 243). Dans sa *Nouvelle Géographie universelle* (t. XIV, Paris, 1889, p. 609), E. Reclus compte 3,143 habitants dans les Ralik sur 273 kil. carrés, et 7,520 habitants dans les Ratak sur 129 kil. carrés. Les dernières données paraissent être celles de G. Kurze (*Die Evangelische Mission*, Calw, 1894, p. 433 et suiv.) ; suivant cet auteur fort exact, il y aurait 12,900 habitants aux Marshall, outre 118 étrangers, dont 94 blancs (parmi lesquels il y a 30 Allemands) et 24 métis.

L'Évangile, proclamé dans cet archipel depuis le mois de décembre 1857, paraît y prospérer. En 1885, on y comptait 582 membres d'Église, dont 227 nouvellement admis. Dans les écoles, il y avait alors 502 élèves. Dix ans plus tard, le nombre des membres était monté à 1,977, dont 434 nouveaux. Cela représente une population protestante de plus de 7,000 âmes, dont 1,115 écoliers (1). L'année suivante, la dernière sur laquelle il existe des données, le nombre des membres s'élevait à 2,058, dont 429 nouvellement admis (2). Le progrès est réjouissant, mais le déchet considérable — 348 membres en une année — ne peut guère être attribué qu'au fait qu'aucun missionnaire ne réside dans ces îles. Sous une direction plus sérieuse, les progrès ne seraient peut-être pas plus rapides, mais ils seraient plus positifs. Il faut ajouter à cela que le premier prêtre catholique n'est arrivé aux Marshall qu'en 1897.

On ne comprend pas bien l'affirmation souvent répétée que les missionnaires américains ne pourraient pas vivre dans l'archipel des Gilbert ni dans celui des Marshall. Il y a même quelque chose d'inquiétant dans l'insistance que l'organe officiel de la Société de Boston met à redire cela (3). Car enfin, les îles Gilbert ont été habitées par les pionniers de cette mission, de 1857 à 1882. Le commissaire britannique y réside bien encore, ainsi que les nombreux prêtres d'Issoudun (4). Quant aux îles Marshall, on vante leur climat salubre et agréable ; le commissaire allemand a sa résidence dans l'atoll de Djalouit, sur l'îlot de Djabwor, avec une cinquantaine d'Européens. Qu'est-ce qui empêcherait les missionnaires américains de faire de même? Ne serait-ce pas plutôt la faute de la direction de la Société de Boston, qui, depuis un quart de siècle, se débat contre des difficultés intérieures,

(1) *LXXXVIth Annual Report of the A. B. C.* (Boston), 1896, p. 101.
(2) *LXXXVIIth Annual Report of the A. B. C.* (Boston, 1897), p. 118.
(3) *The Missionary Herald* (Boston), 1899, p. 10.
(4) Voir le *Journal des Missions*, 1899, pp. 64 et suiv.

dont les ressources financières accusent, depuis une dizaine d'années, des fluctuations inquiétantes, et qui, ne pouvant se résoudre à rien abandonner, réduit, en Micronésie surtout, le nombre de ses ouvriers en deçà du strict nécessaire ?

Chaque année, l'*Étoile-du-Matin* fait sa tournée d'une cinquantaine de jours dans les deux groupes des îles Marshall. Pendant l'intervalle entre ces inspections trop rapides, les pasteurs et les catéchistes indigènes sont abandonnés à leurs propres forces, et la plupart d'entre eux n'ont qu'une instruction à peine suffisante et une expérience relative. Le dernier voyage circulaire dont on ait des nouvelles a duré 61 jours, d'octobre à décembre 1897. Le bateau a fait 51 escales, et le missionnaire, M. Clinton F. Rife, a présidé 40 réunions. Mais, en 1896, la tournée n'avait duré que 39 jours (1). Parmi les pasteurs indigènes, on loue, depuis plusieurs années, le bon Jérémaïa, de Djalouit. « Quand on le voit, lui surtout, dit le missionnaire, on comprend que le Seigneur ait pu mettre, dans un plateau de la balance, le monde entier, dans l'autre, une seule âme ». Là où Jérémaïa travaille, « l'œuvre n'avance pas par sauts et par bonds comme en d'autre îles; elle grandit normalement » (2). Il serait plus intéressant encore de lire une fois le récit de la conversion d'un de ces indigènes. On voudrait savoir comment le christianisme se traduit dans leur conscience, dans leurs pensées et dans leur conduite.

L'occupation allemande, d'abord assez gênante, a changé de caractère depuis l'arrivée du Dr Irmer. Occupé autrefois aux archives de l'empire, ce fonctionnaire s'était d'ailleurs intéressé déjà à des études d'histoire ecclésiastique. En septembre 1896, il a appliqué, aux îles Marshall la nouvelle loi allemande sur l'observation du dimanche. Il ne reproche aux missionnaires, avec lesquels il entretient d'excellentes rela-

(1) *The Missionary Herald* (Boston), 1898, p. 227, et *LXXXVIIth Annual Report of the A. B. C.* (Boston), 1897, p. 118.

(2) *The Missionary Herald* (Boston), 1898, p. 228; 1896, p. 196, et 1897, p. 232.

tions personnelles, qu'une chose, c'est de proscrire le tabac parmi leurs ouailles. Les marchands se plaignent de n'en plus vendre autant qu'autrefois ; mais ils reconnaissent, comme les missionnaires l'ont fait remarquer au magistrat allemand, que le commerce des vêtements a considérablement augmenté (1).

En passant, dans la direction de l'ouest, des îles Marshall vers l'archipel des Carolines, la première terre que l'on rencontre est l'île de Kousaïé, à quelque 600 kilomètres de l'atoll le plus occidental des Marshall. Cette île a occupé récemment, à Paris, les diplomates chargés de régler les conditions de la paix entre l'Espagne et les États-Unis. Seulement, ils la désignaient par le nom d'Oualan. Kousaïé est le nom que lui donnent ceux qui l'habitent. Les États-Unis voudraient l'acquérir afin d'y établir un dépôt de charbon, et le point d'attache d'un câble rattachant San Francisco aux Philippines. Cette île n'a qu'une surface de 112 kilomètres, environ 50 kilomètres de pourtour. C'est l'une des cinq terres volcaniques de la Micronésie, l'une des cinq merveilles de ce vaste semis d'îlots. Car, après avoir navigué de longs jours sur les eaux du Pacifique, trop souvent irrité, et n'avoir rencontré que des récifs plats, couverts de végétation, mais à fleur d'eau, c'est un spectacle bien fait pour réjouir l'œil, que de voir surgir de la mer le profil dentelé d'une colline de 700 à 800 mètres. Telle est Kousaïé. Lorsque, à travers le récif, on a pénétré dans la lagune aux eaux vertes, on se dirait sur l'un des lacs italiens ; mais la végétation est tropicale. D'épais fourrés de palétuviers bordent l'île. Les chemins bien tracés, proprement entretenus, conduisent, en pente douce, à travers des bois de jaquiers et des palmeraies, au milieu desquels les pandanus se dressent comme d'énormes girandoles et d'où s'élance le stipe du cocotier surmonté de son léger panache que la brise fait frémir ; la sombre et touffue fron-

(1) *The Missionary Herald* (Boston), 1896, p. 238, et 1897, p. 232.

daison des grands manguiers alterne avec de gracieux papayers ; des plantations d'orangers et de citronniers entourent des champs d'ananas ou de bananiers. Le bruit d'une cascade donne comme une agréable sensation de fraîcheur, et dans un vallon latéral, débroussé et que l'on dirait recouvert d'un tapis de gazon, tintent les cloches du bétail. On arrive ainsi à la maison d'habitation des missionnaires américains. Tout autour sont perchées d'autres constructions légères, où demeurent les élèves des îles Marshall. Sur la crête de la colline se détache l'école des filles, avec les maisons de leurs maîtresses. Sur le flanc opposé de la montagne se trouve l'école pour les Gilbertains. Tous ces bâtiments communiquent les uns avec les autres par des téléphones. « Le tout est à la fois léger et solide, d'une propreté méticuleuse, dans un cadre charmant. L'installation des salles d'école et des dortoirs est parfaite. Je comprends, dit un rapport du commissaire allemand (1), que nos Canaques qui viennent passer ici quelques années en emportent un souvenir ineffaçable ; c'est pour eux, de retour dans leurs atolls, comme un paradis perdu ; mais ce qu'ils conservent, c'est une profonde reconnaissance envers leurs missionnaires ».

Depuis 1882, Kousaïé est le centre de la mission américaine dans les îles Gilbert et Marshall. Pour chacun de ces archipels, il y a là deux écoles, une pour les jeunes gens de 15 à 35 ans, dont quelques-uns sont mariés ; l'autre, pour leurs femmes ou pour des jeunes filles. Deux demoiselles américaines dirigent chacune des écoles de filles, et dans chacune des deux écoles de jeunes gens, il y a un missionnaire marié. Les derniers rapports parlent de 22 élèves gilbertaines et de 21 insulaires des îles Marshall ; d'autre part, il y a 31 Gilbertains et 29 jeunes hommes des îles Marshall, qui se préparent à devenir instituteurs, catéchistes et pas-

---

(1) *Allgemeine Missions-Zeitschrift* (Berlin), 1896, p. 243.

teurs (1). On ne peut que louer cette institution. Pourtant, elle ne sera vraiment efficace et ne portera des fruits permanents que si d'autres missionnaires vont résider et circuler sans cesse, pendant longtemps encore, dans les îles Marshall et Gilbert, afin de conseiller, de guider, de surveiller et d'affermir les élèves de Kousaïé.

Il existe aussi une petite communauté de chrétiens kousaïens. La population est clairsemée. On y observe un phénomène qui se voit ailleurs encore en Océanie. Vers 1852, les habitants de Kousaïé étaient environ 1.500. Plusieurs années auparavant, on avait estimé leur nombre à 5.000. La variole et d'autres maladies importées par les marins menaçaient de consumer à brève échéance tous les Kousaïens. Il y a quelques années, il n'en restait plus guère que 150. Puis, le déclin s'arrêta. Aujourd'hui, on compte quelque 400 habitants indigènes dans l'île. 120 d'entre eux sont des membres de la petite Église de Kousaïé (2).

On leur parla, il y a plus d'un an, de la famine aux Indes. Ils en furent terrifiés. A Kousaïé, pour mourir de faim, il faudrait y mettre beaucoup de bonne volonté et de détermination. Même sans travail, la nature fournit largement tout ce qu'il faut pour vivre. Aussi fut-on longtemps à parler dans les cases et sous les bananiers de Kousaïé des gens qui là-bas, dans un pays lointain, maigrissaient jusqu'à devenir des squelettes vivants recouverts de peau ridée — car les missionnaires avaient exhibé des photographies publiées dans des journaux de missions — et qui finissaient par mourir d'inanition. Quand l'*Etoile-du-Matin* appareilla à Kousaïé pour rentrer à Honoloulou, une délégation de l'Église se rendit à bord. Elle apportait au capitaine 100 francs en espèces, et des nattes et autres objets confectionnés d'une valeur égale à cette somme. C'était à transmettre de la part

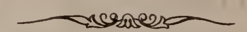
(1) *LXXXVIIth Annual Report of the A. B. C.* (Boston), 1897, p. 118, et *the Missionary Herald* (Boston), 1897, p. 231.

(2) *The Missionary Herald* (Boston), 1899, p. 10.

11

des chrétiens micronésiens de Kousaïé à leurs frères qui mouraient de faim aux Indes (1).

F. H. K.



BULLETIN MENSUEL DES MISSIONS

AFRIQUE. — Il va y avoir cinquante-trois ans que les missionnaires de l'Église presbytérienne unie d'Écosse sont établis au **Vieux-Calabar**. Jusqu'en 1883, ils ne sont guère sortis de l'estuaire proprement dit. Puis, jusqu'en 1886, ils ont occupé trois stations en remontant la rivière Cross jusqu'à environ 160 kilomètres de Duketown (2). La population est profondément dégradée par la traite et par l'alcool. Les 8 postes actuels de cette mission sont occupés par 17 missionnaires, dont 6 sont consacrés et 2 sont médecins ; il y a en outre 14 aides féminins et 2 pasteurs indigènes. On y compte 679 membres d'Églises (3).

Depuis quelque temps, le consul et des marchands remontaient la rivière, qui est navigable sur un parcours de près de 400 kilomètres. En septembre et octobre dernier, les missionnaires P. Rattray et W Thomson ont fait une excursion dans la même direction (4). Dans un affluent, ils ont trouvé des prêtres musulmans. A Abarakpa, au-delà d'Aroun, le sol de la hutte du chef était pavé de crânes humains ; on avait quelque peine à ne pas glisser sur ces bosses polies. Mais ce qui accroche partout le regard, c'est la bouteille d'alcool vide ; elle orne les murs, les toîts, les clôtures ; on en construit des pyramides dont l'élévation mesure la richesse du propriétaire. « Ce n'est qu'une « rigole », en

(1) *The Missionary Herald* (Boston), 1898, p. 293.
(2) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 221 et suiv.
(3) *Foreign Reports of the U. P. Church* (Édimbourg), 1898, pp. 60 et 66.
(4) *The (U. P.) Missionary Record* (Édimbourg), 1899, p. 14-23.

comparaison du Congo, que cette rivière, dit M. Rattray. Je ne comprendrais pas que notre Église ne pût pas l'évangéliser ». Et l'éditeur, le docteur G. Robson, ajoute posément : « L'Église autorisera-t-elle ce mouvement en avant ? Il faut calculer que cela nécessitera un nombre double d'ouvriers au Vieux-Calabar et que cela doublera les dépenses de ce champ de mission ».

A Omoupanda, dans le pays des **ov'Ambo** (ouest africain allemand), quand le missionnaire W. Ickler voit des visages nouveaux au culte — la station date de 1892, et il n'y a encore guère que 67 chrétiens (1) — et qu'il demande : « Où donc as-tu d'abord entendu quelque chose du Dieu vivant ? » la réponse est presque toujours : « Par Abraham ». Avec un zèle infatigable, ce néophyte, qui a souvent consolé le missionnaire par ses ferventes prières, parcourt le pays, heurte à toutes les portes, offrant à tous le message de la vie éternelle. Et le missionnaire s'écrie, en terminant sa lettre (2) : « Que n'y a-t-il beaucoup d'hommes pareils parmi nos chrétiens ! » — Ce qui n'est pas moins vrai en Europe que chez les ov'Ambo.

Dans le district de **Lourenço-Marques**, nos frères de la Suisse romande viennent d'être éprouvés par la destruction de la station d'Antioka, sur la rivière Komati. En juillet 1897, le missionnaire A. Eberhardt avait réussi à la préserver du pillage et de la ruine, en demeurant courageusement au poste, pendant la guerre des Portugais contre les Khoça (3). Le 22 octobre dernier, la maladresse d'un domestique mit le feu à la cuisine ; le toit de chaume s'enflamma ; la sécheresse extrême de la saison avait préparé la tâche du feu. En trois quarts d'heure, tous les bâtiments de la station étaient con-

(1) *LXVIIIer Jahresbericht der Rheinischen Mis.-Gesellsch.* (Barmen), 1898, p. 85. Voir le *Journal des Missions*, 1893, p. 535.

(2) *Berichte der Rhein. Missions-Gesellschaft* (Barmen), 1899, p. 19.

(3) *Bulletin de la mission romande* (Lausanne), 1896-97, t. XI, p. 403.

sumés. Même une partie des arbres, entre autres un grand sycomore, ont brûlé (1).

Au **Transvaal**, à Shilouvâne, M. A. de Meuron a la joie de raconter plusieurs conversions, entre autres celle d'Ochâne, du village de Mohlaha. Son mari s'était converti à Johannesburg. Elle était aux prises avec sa conscience depuis assez longtemps, ce semble, quand, pendant une nuit d'orage, elle entendit une voix lui enjoignant d'aller se déclarer chrétienne chez son missionnaire. Elle put à peine attendre le matin. Lorsqu'elle arriva à la station, son visage rayonnait : « Je me voyais comme un tronc d'arbre desséché, disait-elle. Les racines paraissaient mortes. Il faut qu'une nouvelle sève ranime sa vie. Voilà pourquoi je veux croire en Jésus » (2).

On se rappelle peut-être que la mission anglicane se proposait de commencer une œuvre au **Soudan** (3). Lord Kitchener, peu de jours avant son retour en Égypte, lui en a refusé l'autorisation, par crainte d'irriter les musulmans, sans doute. On pense que cette interdiction ne durera pas.

A ce propos, les rédacteurs de l'*Intelligencer* énoncent des principes qui méritent d'être propagés. Ils citent d'abord une parole de lord Selborne, disant que le sang des martyrs cesse d'être la semence de l'Église quand on en fait le prétexte d'interventions diplomatiques ou d'occupations militaires; mais que, d'autre part, un gouvernement qui, soit aux Indes, soit ailleurs, s'oppose à la propagation tranquille du christianisme, prend une attitude qui ne se peut défendre et qui ne peut durer (4).

---

(1) *Bulletin de la mission romande* (Lausanne), 1898, t. XII, pp. 268-274.
(2) *Bulletin de la mission romande* (Lausanne), 1899, t. XII, p. 306.
(3) Voir le *Journal des Missions*, 1898, p. 937.
(4) *The Church Missionary Intelligencer* (London), 1899, pp. 66 et suiv.



BIBLIOGRAPHIE

DEUX HÉROS DE LA FOI

GEORGE MULLER ET SON ŒUVRE, avec cinq illustrations, par Ch. Challand. 1 vol. in-12, 265 p., 2 fr. 50. Genève, Maurice Reymond et Cᵉ.

HUDSON TAYLOR ET LA CHINA INLAND MISSION, autobiographie augmentée de quelques documents, avec portrait, par Ch. Challand, 1 vol. in-12, 146 p., 1 fr. 25. Genève, Maurice Reymond et Cᵉ.

Deux volumes aussi intéressants qu'édifiants, dus à un ami des missions et qu'aimeront tous les amis des missions.

George Muller est, dans l'ordre du christianisme pratique, une des grandes figures de notre siècle. Son œuvre a quelque chose de légendaire; mais cette légende est de l'histoire, et de l'histoire contemporaine. Chacun a entendu parler de ses orphelinats, qui peuvent abriter plus de 2.000 enfants; mais il s'est occupé aussi des écoles, des traités religieux, de la diffusion des saintes Écritures, des missions. *L'Institution*, qu'il avait créée en 1834, a reçu pour ces différents objets près de 36 millions de francs. Ce qui n'est pas moins remarquable dans la vie de George Muller, c'est la série de voyages qu'il entreprit à l'âge de soixante-dix ans. De 1875 à 1892, il fit dans le monde entier dix-sept « tournées missionnaires », qui le conduisirent jusqu'au Japon et en Australie, et dans lesquelles il put parler à trois millions de personnes. Toutes les ressources nécessaires à cette œuvre immense, George Muller les a trouvées sans souscription ni collecte, *uniquement par la prière*. Il faut voir dans sa biographie les exaucements merveilleux qu'il a obtenus.

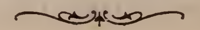
Hudson Taylor, disciple sur ce point de George Muller, a été comme lui un créateur et un organisateur; mais son activité s'est exercée exclusivement dans le domaine mission-

naire. Son père avait demandé à Dieu de lui donner un fils qui annonçât l'Évangile à la Chine. A l'âge de vingt-deux ans, Taylor partait seul pour l'extrême Orient. Après quelques années d'un laborieux apprentissage, il revenait en Angleterre plaider la cause des missions chinoises ; et, en 1865, la *China Inland mission* était définitivement organisée. Taylor avait d'abord demandé 24 ouvriers, il en demanda ensuite 100, puis 1,000. Les mille sont bien près d'être trouvés. La Société compte maintenant 800 missionnaires provenant d'Europe, d'Amérique et d'Australie ; elle emploie 600 évangélistes indigènes ; elle a 320 stations et annexes, 114 écoles, 40 refuges pour fumeurs d'opium, 20 dispensaires et hôpitaux.

L'histoire de la conversion et de la vocation de ces hommes de Dieu n'est pas moins instructive que celle des grandes choses qu'il leur a été donné de faire. Avant d'employer ses instruments, le Seigneur les forgea, et George Muller a pu dire de lui-même qu'il était un tison retiré du feu.

Dans quelle mesure la méthode employée par ces deux grands ouvriers s'impose-t-elle à tous ceux qui travaillent à l'œuvre de Dieu ? C'est une question sur laquelle les chrétiens peuvent assurément différer d'avis. L'emploi des moyens, a écrit quelque part Hudson Taylor, n'a pas à diminuer notre foi en Dieu, et notre foi en Dieu n'a pas à empêcher l'emploi des moyens ». George Muller lui-même, au dire de son biographe, ne considérait pas comme un péché ou même comme une chose « non scripturaire, d'en appeler à l'aide des chrétiens pour faire l'œuvre de Dieu » ; son but était de montrer « ce que peuvent même, au dix-neuvième siècle, la prière et la foi » (page 186). Ce but, on peut le dire, a été pleinement atteint. L'œuvre de George Muller, comme celle d'Hudson Taylor, est un magnifique monument de la fidélité de Dieu, et tous ceux qui en liront le récit dans les volumes de M. Challand sentiront grandir leur foi dans la puissance de la prière.

E. L.



UNION DE PRIÈRES POUR LES MISSIONS

FÉVRIER 1899

—

Sujets de prières recommandés.

1. — La *collecte*. Que Dieu mette au cœur de ses enfants une grande générosité ; que le déficit soit évité ; que les chrétiens s'imposent les renoncements que la situation comporte et recueillent, dans cet apprentissage du sacrifice, tous les fruits spirituels d'une communion plus intime avec le Sauveur.

2. — *Ceux qui vont partir ;* les quatorze qui compléteront l'expédition du Zambèze et les cinq qui les ont précédés au sud de l'Afrique ; M. Coillard, qui conduira la petite phalange ; les jeunes ménages qui viennent de s'unir ; nos frères et sœurs qui partent seuls, et qui auront à souffrir de leur isolement ; les familles de ces jeunes missionnaires ; que leur départ suscite d'autres vocations dans les milieux d'où ils sont sortis.

3. — La *Conférence du Lessouto,* qui se tiendra en février ; nos missionnaires de ce pays et, en particulier, M. H. Dieterlen, dont la santé laisse beaucoup à désirer.

4. — *MM. Boegner et Germond ;* qu'ils puissent quitter Tananarive avec le sentiment d'avoir achevé leur tâche ; qu'ils soient préservés de tout péril de la part des hommes et du climat, dans leur descente vers la côte ; que leur voyage de Madagascar en Afrique soit facilité.

5. — Les *postes à pourvoir :* que Dieu lui-même suscite un instituteur et une ou deux institutrices pour Taïti, un ménage d instituteurs pour le Sénégal, trois pasteurs pour Madagascar; qu'il éclaire le Comité dans ses choix.

6. — Le *Zambèze*, où l'on attend avec impatience les nouveaux renforts ; le roi Léwanika et ses chefs ; le *Congo*, d'où M. Faure va revenir ; *Maré*, dont nous n'avons aucune nouvelle.

7. — La *Maison des Missions;* la directrice et ses enfants ; les professeurs, et en particulier M. Krüger, toujours malade ; le secrétaire général et ses collaborateurs.

N. B. — Pour être affilié à l'union de prières pour les missions, on est prié de s'adresser à la secrétaire, mademoiselle Estelle Monod, 18, rue Molitor, Paris. On voudra bien joindre à la demande une somme de 0 fr. 60 cent. en timbres-postes. On recevra sans retard une carte de membre, et ensuite, au commencement de chaque mois, la liste des sujets de prières, tirée à part.

AVIS

La vente annuelle des missions, à Paris, est fixée aux mercredi 15 et jeudi 16 mars prochain.

DERNIÈRE HEURE

Lessouto. — M. et madame Christol sont heureusement rentrés dans leur station de Hermon. — Kaki, la jeune indigène qui les avait accompagnés en Europe, est morte chez sa mère, d'une fièvre typhoïde, peu après son retour. — M. et madame Ramseyer sont en séjour à Massitissi, en attendant M. Coillard.

Sénégal. — Services de Noël encourageants et émouvants à Saint-Louis. Le lendemain soir, arbre de Noël à Pont-de-Khor : un des arbres du village, illuminé avec des lanternes vénitiennes, en plein air. Cette innovation a obtenu le plus grand succès. — Dans la première quinzaine de janvier, M. Moreau est allé passer quelques jours à Kerbala.

Congo. — Un courrier très important nous arrive le 30 janvier. — M. Vernier nous décrit les fêtes de Noël à Lambaréné, avec sessions d'examen pour le catéchuménat et le baptême (conversion réjouissante d'un chef), arbre de Noël (un palmier, dressé en plein air) le 24 décembre ; trois baptêmes et service de sainte Cène le jour de Noël. — M. Merle, instituteur, est souffrant et à dû se rendre au Gabon pour se faire soigner.

A Talagouga aussi, bonnes fêtes de Noël, bien que les Pahouins des environs soient fort excités ces temps-ci et en état de guerre continuel. — M. Faure se propose de partir en février, pour être en mai à Marseille. — M. D. Couve nous fait part de ses premières impressions, qui, dit-il, « sont toutes bonnes... L'œuvre est beaucoup plus avancée et développée que je ne pensais, et je suis confondu et émerveillé de ce que mes collègues, si peu nombreux, ont pu faire avec des moyens si restreints ». Toute cette lettre, extrêmement réjouissante et encourageante, est à publier.

Taïti. — Des lettres de MM. Viénot, Frédéric et Paul-Louis Vernier, Brunel et Huguenin nous arrivent le 30 janvier. M. Paul-Louis Vernier a terminé heureusement son voyage aux Marquises. Il est revenu avec un rapport documenté, concluant à la fondation de cette nouvelle mission. Il a trouvé à Papéété un petit Jean Frédéric, venu au monde en l'absence de son père. — M. Frédéric Vernier nous envoie le récit très intéressant d'un petit voyage qu'il a fait en novembre aux Touamotous, pour l'émancipation d'un temple. On trouvera cette lettre dans notre prochaine livraison.

Recettes du trésorier, du 21 au 30 janvier 1899 :

Madagascar	4,528 francs.
Zambèze	2,571 —
Œuvre générale	26,128 —
Ensemble	33,227 francs.

Le Gérant : A. BOEGNER.

Paris. — Imp. de Ch Noblet, 13, rue Cujas. — 22459.



LES QUATORZE MISSIONNAIRES PARTIS POUR LE ZAMBÈZE

LE 11 FÉVRIER 1899

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

UNE BRANCHE QUI VEUT POUSSER

Il y a quelques semaines, un évêque du Congo français, prêchant devant une nombreuse assistance dans l'église de Lambaréné, se plaignait, dans son sermon, que l'œuvre catholique eût beaucoup à souffrir à N'Djolé, « à cause des protestants, cette branche pourrie du vieux tronc, qui veut toujours pousser. »

En s'exprimant ainsi, l'évêque montrait d'abord une singulière méconnaissance des lois de la végétation. Une branche qui pousse obstinément, malgré tous les efforts tentés pour la retrancher ou pour la gêner dans sa croissance, ne peut pas être pourrie. Une branche pourrie n'a aucune vélléité de pousser.

En outre, si le prélat africain nous a vraiment appelés « une branche du vieux tronc », sa comparaison a manqué de netteté. Quel est ce « vieux tronc » dont nous sommes une branche? Apparemment, dans la pensée épiscopale, le tronc ne peut être que l'Église catholique. Mais elle nous

a depuis longtemps retranchés de sa communion, et nous n'avions pas attendu ses anathèmes pour nous séparer d'elle. Nous ne sommes pas une branche de ce tronc-là. Ce n'est pas de lui que nous recevons notre sève.

L'évêque a pourtant vu clair quand il a affirmé que nous aspirions encore et malgré tout à grandir. Le phénomène est certain, bien qu'il puisse surprendre de la part d'une branche sur laquelle la serpe s'est abattue à tant de reprises, à qui l'on a si souvent arraché ses feuilles et ses fleurs.

Les missions sont là pour prouver que le christianisme évangélique croît sans cesse, et qu'il y a en particulier, dans le protestantisme français, des réserves de force, des provisions de sève et de fraîcheur, des virtualités de développement tout à fait inattendues.

Nos pères aimaient à comparer les destinées de leurs Églises à celles de l'Israël antique. Elles se ressemblent par plusieurs traits: celui-ci, entre autres, que signalait Esaïe (VI, 13) : « Comme, du térébinthe et du chêne, le tronc subsiste quand on les coupe, une sainte postérité renaîtra de ce peuple. »

Le développement que Dieu permet à nos missions protestantes de prendre à l'heure présente dépasse toutes les prévisions et confond notre pauvre foi.

L'année dernière, la Société de Paris a fait partir un nombre inusité de missionnaires pour ses différents champs. On trouvera dans cette livraison plusieurs lettres de ces jeunes ouvriers, racontant leurs premières impressions au Lessouto, au Congo, à Madagascar. Tous expriment leur joyeuse surprise de voir, soit l'œuvre accomplie si grande et si solide, soit l'œuvre qui reste à faire si urgente, si vaste et si be le.

Sans doute, il faut, dans ces premières impressions, faire la part de la jeunesse et de l'inexpérience. Pourtant, il ne semble pas possible qu'on lise ces détails et qu'on songe aux départs les plus récents, à ceux dont nous rendons compte aujourd'hui même, sans entendre comme un écho de l'invita-

tion que le prophète de Dieu adressait à sa nation, et que les événements les plus récents redisent à la chrétienté évangélique de langue française :

> Réjouis-toi, stérile, toi qui n'enfantais plus!...
> Car les fils de la délaissée seront plus nombreux.
> Que les fils de celle qui est mariée, dit l'Éternel.
> Élargis l'espace de ta tente,
> Qu'on déploie les couvertures de ta demeure!
> Ne retiens pas : allonge tes cordages
> Et affermis tes pieux,
> Car tu te répandras à droite et à gauche.
> (Ésaïe LIV, 1-3.)

Non, la branche n'est pas pourrie. Si elle veut repousser, toujours et quand même, c'est que, grâce à Dieu, quelque sève circule encore en elle.

Cette sève, nous savons, nous, d'où elle vient et par quel canal on la reçoit. Le vieux tronc, auquel nous voulons toujours plus directement nous rattacher, c'est celui que le grand prophète appelait jadis « un rameau sorti du tronc d'Isaï, un rejeton né de ses racines » (XI. 1). C'est le Sauveur, qui se comparait lui-même au cep duquel le sarment reçoit la vie et la fertilité. « Hors de moi, vous ne pouvez rien faire ».

Chers amis des missions, notre Maître nous demande en ce moment une fertilité extraordinaire. Il attend de nous en abondance des fruits de libéralité, de sympathie pour ses serviteurs, de consécration, de prières. Ces fruits, il ne nous les demanderait pas, s'il n'était pas prêt à nous les donner. « Si nous demeurons en lui, il demeurera en nous ». Alors « nous porterons beaucoup de fruits, » et « ce que nous demanderons nous sera accordé ».

Une communion plus étroite avec Jésus-Christ, telle doit être notre devise. A ses pieds seulement, ou sur son cœur, nous serons préservés de l'orgueil comme du découragement, nous trouverons la force d'accomplir, à son exemple, tous les sacrifices qu'il réclame de nous.

C'est ainsi que son Père sera glorifié et que nous serons ses disciples (Jean XV, 1-8). J.B.

DÉPART DE QUATORZE NOUVEAUX OUVRIERS POUR LE ZAMBÈZE

Quatorze ouvriers s'embarquant ensemble pour le sud de l'Afrique ! Ce serait un événement, même dans la vie d'une Société de missions beaucoup plus importante et plus riche que la nôtre. Et ces quatorze ouvriers, on le sait déjà, ne se mettront pas seuls en route pour le Zambèze. Ils doivent en rejoindre cinq autres à Boulawayo, dont trois sont aussi de nouvelles recrues. La mission du Zambèze sera donc grossie de dix-neuf unités, dont dix-sept — neuf hommes et huit femmes — représentent des forces encore neuves.

Le départ de nos quatorze amis a été l'occasion d'un certain nombre de réunions d'adieux.

Nous avons parlé, le mois dernier, de celle de *Genève* (16 janvier) : adieux de MM. de Prosch, Bouchet et Burnier, — et de celle d'*Annonay* (19 janvier au soir) : adieux de M. Liénard. La Zambézia de *Lausanne* a pris aussi congé publiquement de M. Burnier.

A *Nîmes*, le jeudi 26 janvier, une réunion avait été convoquée dans la chapelle de l'Église libre, à l'occasion du départ de mademoiselle Éva Dupuy. M. Lortsch la présidait ; MM. Babut, Wood, Dubus, Migault et M. Dupuy père, y ont participé par des allocutions ou par des prières, manifestant ainsi cet accord des Églises pour le règne de Dieu parmi les païens, qui est l'inspiration même de notre Société des missions.

Le dimanche 29 janvier, dans le temple de *Verrines*, les protestants du Poitou et leurs pasteurs ont adressé leurs adieux publics à M. et à madame H. Martin, artisans missionnaires, dont la vocation sera, nous n'en doutons pas, la source de grandes bénédictions spirituelles pour la région d'où ils sont sortis.

D'autres manifestations locales de sympathie pour l'œuvre du Zambèze et pour ses nouveaux ouvriers se sont pro-

duites en Suisse et en France (à Bâle, pour M. et madame Rittener ; à Montauban et à Laforce, pour M. J. Liénard, etc.). Nous ne pouvons en donner le détail. Mais nous devons à nos lecteurs le compte rendu des réunions de la dernière semaine.

Réunion d'adieux à l'Église de l'Étoile, dimanche 5 février.

A trois heures trois quarts, les quatorze voyageurs, plusieurs membres du Comité et les trois pasteurs de la paroisse sont réunis dans une des sacristies de l'Église de l'Étoile, et demandent à Dieu de bénir la séance qui va commencer dans quelques minutes. Pendant ce temps, la vaste nef, les bas-côtés, les salles annexes s'emplissent d'une foule toujours grossissante, et il n'y a plus une place libre quand l'assemblée se lève pour entonner le choral de Luther, tandis que les missionnaires et les membres du Comité prennent place dans le chœur.

M. *R. Hollard*, l'un des vice-présidents du Comité, préside, ayant à sa droite M. de Seynes, président du Comité, et à sa gauche M. Bianquis, secrétaire général.

M. *Jean Meyer* ouvre la séance en lisant le Psaume CXXI, et le récit de la pêche miraculeuse dans Luc V, 1-11. Puis, il prononce une prière.

M. *Hollard* prend alors la parole. Il décrit le voyage que vont faire nos quatorze amis : en bateau à vapeur, de Southampton au Cap, en chemin de fer du Cap à Boulawayo, en wagon à bœufs, avec MM. Coillard, Davit, Verdier, M. et madame Ramseyer et peut-être M. Alf. Bertrand, de Boulawayo à Kazungula. Il montre le personnel du Zambèze porté par leur arrivée au chiffre de 32 Européens. Trente-deux, c'est beaucoup : d'aucuns diront : « C'est trop ! » Le Comité comprend cette réflexion. Cette même pensée : « N'est-ce pas trop ? » nous a abordés; mais elle ne nous a pas paru justifiée. En accordant ce renfort au Zambèze non seulemennt nos cœurs sont pleins de reconnaissance,

mais nos consciences sont d'accord avec nos cœurs. Pourquoi? Parce que, si le Comité de Paris a la pleine direction de l'œuvre, les protestants de France ne supportent qu'une part — la plus faible — des sacrifices, en hommes et en argent. La proportion des étrangers est prépondérante dans le personnel de la mission du Zambèze. Ce sont les Suisses, en vérité, qui auraient le droit de dire : « C'est trop ! C'est trop nous demander ! » — Au reste, le Comité ne fait pas ce qu'il veut, mais ce que Dieu veut. Or, Dieu nous a montré clairement le devoir et la possibilité d'intervenir largement. Et puis, qui aurait le droit de se plaindre ? Nos missions coloniales? Mais elles retirent le plus grand profit de nos missions en territoire étranger : en ce moment, que ne doit pas Madagascar à M. Boegner, l'ardent ami de M. Coillard et du Zambèze, et à M. Germond, le vieux missionnaire du Lessouto ! — Nos Églises? Mais, elles surtout retirent de leurs libéralités pour les missions des bénéfices spirituels incalculables, et plus ces libéralités seront désintéressées, plus ces bénéfices seront abondants.

M. Hollard termine son discours en présentant successivement, à l'assemblée, les missionnaires qui vont partir. Chacun d'eux est invité à se lever à l'appel de son nom.

Après le chant de deux versets du Psaume XCVIII, les quatre missionnaires consacrés adressent l'un après l'autre leurs adieux de l'Église de France.

M. *J. Bouchet.* Nous partons joyeux. Vous nous demanderez pourquoi, nous Suisses, nous nous offrons à la Société de Paris. Je ne me charge pas de vous répondre — Dieu m'a dit : « Va là-bas, au Zambèze, avec M. Coillard ». J'ai répondu : « Me voici; je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté! » Vous nous demanderez encore ce que nous comptons faire chez les Barotsis. J'ai vu, quand j'allais à l'Ecole du dimanche, une vignette représentant un enfant blanc qui, d'une main, relève un enfant noir, et, de l'autre, lui montre une croix. Cette image, qui me fit une forte impression, a peut-

être déterminé ma vocation et la symbolise. J'irai montrer aux païens la croix, — tâche à la fois bien facile et bien difficile, pour laquelle je réclame le secours de vos prières.

M. *Th. Burnier.* Il nous est très doux, à l'heure de notre départ, de nous sentir si entourés. Vous qui restez, comme nous qui partons, vous appartenez à la grande armée qui sert le Maître. Tous, nous sommes membres les uns des autres. Notre œuvre sera difficile ; nous nous sentons bien petits et faibles devant le paganisme ; nous ignorons quel succès Dieu réserve à nos efforts. Mais notre affaire est de travailler, d'être fidèles. Prenons tous ici l'engagement de prier les uns pour les autres. Ainsi nous collaborerons tous ensemble à l'œuvre de Dieu.

M. *le D*r *de Prosch* exprime en quelques mots sa joie de partir comme médecin missionnaire, les voies par lesquelles Dieu l'a conduit, l'expérience qu'il a déjà faite au Sénégal, et la confiance avec laquelle il retourne en Afrique pour apporter aux noirs la santé du corps et de l'âme.

Enfin M. *J. Liénard*, qui, dans l'expédition, représentera plus spécialement la France, explique pourquoi, lui Français, il va au Zambèze. Il proclame le caractère international de la mission chrétienne. Il parle du mouvement volontaire parmi les étudiants, dont il a été, à Montauban, l'un des représentants, avec ses amis Couve, Lorriaux, Martin et Maroger, qui l'ont précédé dans nos champs de mission. Il adresse un appel direct aux jeunes gens de l'auditoire, dont plusieurs se sentiront peut-être à leur tour pressés d'aller au loin travailler pour le Maître.

M. *Bianquis* prend alors la parole. Il dit la joie qu'aurait son directeur et ami, M. Boegner, en voyant se produire, pour le Zambèze, un de ces départs par escouades qu'il avait tant de fois demandés à Dieu et aux Églises. Il répond à ceux qui, à l'occasion de ce grand effort, ont reproché à la Société de Paris de s'occuper beaucoup plus des païens d'Afrique que des protestants de Madagascar.

« Je proteste hautement, dit-il, contre cette affirmation. La Société de Paris porte un égal intérêt à toutes les œuvres dont elle a la charge. A l'égard de ses enfants, son cœur n'a pas de préférence. L'année dernière, Madagascar a reçu de nous quinze missionnaires, hommes et femmes, sans compter M. Boegner et son compagnon, M. Germond. Si nous négligions Madagascar, est-ce que nous nous serions privés pour lui de notre directeur? Est-ce que nous y aurions envoyé précédemment notre professeur, M. Krüger, et l'un de nos meilleurs ouvriers, M. Benj. Escande? Quant aux missionnaires, nous envoyons à Madagascar ceux qui se présentent, à la seule condition qu'ils se réclament de nos propres principes. Nous y employons les ressources que nous confient pour cette œuvre spéciale ceux qui la portent dans leur cœur. Que dis-je ? Nous avons escompté largement l'intérêt de notre peuple protestant pour Madagascar. Tandis qu'il nous donnait à peine 100,000 francs cette année pour Madagascar, nous en dépensions près de 400,000, mettant ainsi notre caisse à découvert de près de 300,000 francs. Tel est le crédit que nous avons accordé, avec une fraternelle confiance, aux amis de l'œuvre de Madagascar. En vérité, on serait mal venu à reprocher à une Société sa parcimonie envers le champ de mission qu'elle traite aussi libéralement.

« Non, nous ne négligeons pas Madagascar. Mais, quand le mouvement d'enthousiasme que nous avons vu se produit pour la mission, si belle et si pleine de promesses, que M. Coillard a fondée parmi les Barotsis ; quand le travail de notre vénéré frère reçoit une telle récompense ; quand, à sa voix, les ressources affluent et les vocations se multiplient, ne serions-nous pas coupables de refuser au Zambèze le renfort dont il a besoin ? Et comment pourrait-on nous reprocher le départ d'aujourd'hui ? »

Dans cette phalange qui va nous quitter, M. Bianquis relève la présence de quatre jeunes Françaises, ayant dans leurs veines du sang de Cévénoles ou de Poitevines, et apportant à la mission du Zambèze cet élément nouveau : la

femme huguenote. Il félicite ces jeunes sœurs qui, en allant travailler à la conversion des païens dans un pays soumis au protectorat britannique, paieront en quelque sorte une vieille dette, celle que nos Églises de France ont contractée envers tant d'excellentes et chères chrétiennes, anglaises ou écossaises, qui sont venues, depuis le commencement du siècle, s'employer à l'évangélisation de notre peuple.

D'ailleurs, travailler pour l'exportation est toujours un honneur et une preuve de fécondité. Elargissons nos cœurs et notre action, et prouvons ainsi que la sève du viel arbre protestant français n'est pas épuisée.

L'assemblée est alors invitée à chanter le cantique 163. Pendant ce chant une collecte est faite dans les rangs en faveur de la Société des missions (œuvre générale). Cette collecte, grossie des dons de quelques personnes qui n'avaient pu assister à la séance, a produit 2,302 francs.

Enfin, M. *Picard*, comme pasteur de la paroisse et membre du Comité, adresse aux partants les salutations des Églises de France. Il relève, dans les allocutions qu'ils ont prononcées, un mot particulièrement audacieux en pareille circonstance, et que cependant ils ont tous répété : c'est le mot de *joie*. Ils sont joyeux de partir, et nous, voyons-les partir joyeusement. Ne pensons pas que l'Église soit appauvrie par leurs départs. Pour l'Église comme pour les chrétiens, perdre sa vie, c'est la sauver et l'enrichir. Un tel départ est une véritable leçon de choses. Tous les dimanches, du haut des chaires, nous prêchons le sacrifice ; voici aujourd'hui une prédication en action. Malheur à l'Église qui ne l'entendrait pas et qui serait incapable de la faire entendre au monde ! malheur à l'Eglise qui n'aurait pas de missions ! — Quant à vous, chers amis, nous vous dirons adieu joyeusement, quoique le cœur serré. Et ce mot : adieu, nous le prenons dans son sens étymologique : A Dieu. Nous vous confions à Dieu.

La réunion se termine par une prière tout particulièrement émue et émouvante de M. le pasteur *Ernest Rayroux*, dont la

fille, récemment mariée à M. J. Liénard, faisait partie de l'expédition.

Puis, les missionnaires se rendent dans la grande sacristie de l'Eglise, où de nombreux amis, connus et inconnus, tiennent à venir leur serrer la main.

Dîner et soirée à l'Union chrétienne.

L'Union chrétienne des jeunes gens de Paris avait eu la très aimable attention d'inviter les quatorze missionnaires, tous ou presque tous membres actifs d'Unions chrétiennes, à son dîner de famille du dimanche soir; et non seulement eux, mais leurs parents et le personnel de la Maison des missions.

A sept heures du soir, nos jeunes voyageurs se retrouvaient donc, 14, rue de Trévise, avec M. et madame E. Rayroux, M. et madame Dupuy, madame Boegner, M. Bianquis, M. et madame Jaques, M. Edouard Favre, quelques autres amis genevois, les élèves missionnaires, etc. Dans la vaste salle à manger, des tables avaient été placées en aussi grand nombre que possible et étaient entourées de toute une jeunesse, accueillant fraternellement ces camarades qui allaient partir pour l'Afrique. Plusieurs toasts ont été échangés, et nos missionnaires ont pu prendre contact avec les jeunes gens de l'Union et leurs amis et protecteurs.

Au dîner assistait aussi M. Fraissinet, ancien pasteur au Tonkin, qui devait donner, dans la soirée, une conférence avec projections lumineuses sur ce pays lointain. Le Tonkin ne nous a été présenté que comme un champ d'évangélisation, où les protestants européens sont dispersés et ont été trop longtemps comme des brebis sans bergers. Mais ces Annamites qui figuraient dans les tableaux projetés sur la toile, et qui grouillent par centaines de milliers dans les grandes cités de l'extrême Orient, ne sont-ils pas aussi de ceux dont le Bon Berger disait : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas dans cette bergerie, et il faut que je les y

amène ?... » Le jour où nous pourrons aborder cette nouvelle tâche, notre ami, M. Fraissinet, et son successeur, M. de Richemond, seront les premiers à s'en réjouir avec nous.

Après la conférence, et malgré l'heure avancée, deux de nos missionnaires ont encore pu rendre leur témoignage et faire entendre au nombreux auditoire qui remplissait la salle un appel sérieux.

Service de sainte Cène à la Maison des missions, lundi 6 février.

Le lendemain, nos quatorze voyageurs profitaient, dans la matinée, de leur présence simultanée à Paris pour faire faire le groupe photographique que nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs en tête de cette livraison.

Voici les noms, dans l'ordre où les personnages sont placés, et en allant de gauche à droite :

Au rang supérieur : MM. Martin, Burnier, de Prosch, Liénard et Rittener ;

Au rang du milieu : mademoiselle Dupuy; mesdames Martin, Bouchet et de Prosch ; mademoiselle Kijewska (aujourd'hui madame Lemue), et mesdames Liénard et Rittener ;

Au premier plan : MM. Bouchet et Lemue.

L'après-midi, le Comité, au sein duquel siégeait M. Édouard Favre, président de la Commission genevoise du Zambèze, a reçu toute la jeune phalange, lui a donné ses instructions et a échangé avec ses membres des paroles de sympathie fraternelle.

Puis, à quatre heures et demie, un service de sainte Cène a été célébré dans la chapelle de la Maison des missions, remplie de parents et d'amis. M. Bianquis l'a présidé ; il s'est fait assister, dans la distribution des espèces, de MM. Rayroux et Dupuy, qui, ce jour-là, donnaient l'un et l'autre une fille chérie à la mission du Zambèze.

Avant la célébration de la communion, un élève de la Faculté de Montauban, M. *Rambaud*, délégué par ses condis-

ciples, a exprimé à M. Liénard les vœux affectueux des étudiants amis des missions, une association à laquelle nous sommes déjà redevables de tant de vocations précieuses. M. *Théod. Monod* avait aussi parlé avec une force et une clarté saisissantes du devoir de regarder non pas à nous-mêmes, mais à Jésus-Christ, pour recevoir tout de lui.

Le départ de Paris.

Par suite de circonstances diverses, il s'est effectué en plusieurs bandes, le mardi, le jeudi et le vendredi. A quatre reprises, de nombreux amis se sont retrouvés sur les quais de la gare Saint-Lazare pour embrasser une dernière fois les chers voyageurs.

Ceux qui nous ont quittés le mardi et le jeudi se sont retrouvés à Londres. Les derniers, parmi lesquels un couple marié de la veille à la chapelle du boulevard Arago, sont allés directement de Paris à Southampton, par le Havre.

En chemin de fer, ils ont été rejoints par le président du Comité auxiliaire de la Seine-Inférieure, M. Ed. *Baumgartner*, un ami éprouvé de notre Société, qui a été heureux de faire avec eux une demi-heure de chemin, jusqu'à la gare de Rouen.

Au Havre, ils étaient attendus par notre frère, M. le pasteur *Allégret*, qui les a reçus au nom de la Zambézia du Havre, leur a offert à dîner au restaurant de tempérance le *Ruban bleu* et, après la dernière soirée passée par eux sur le continent européen, les a conduits au bateau.

Réunion d'adieux à Londres, Église suisse, le vendredi 10 février.

Les amis nombreux et dévoués que la mission des Barotsis possède en Angleterre n'avaient pas voulu laisser partir l'expédition sans faire leurs adieux publics à ceux de ses membres qui passaient un ou deux jours à Londres pour leurs derniers achats.

Cette réunion d'adieux avait été convoquée à l'Église suisse, à la demande de son pasteur, M. Ch. Métraux. Elle était présidée par un fidèle ami de notre Société, M. J. E. Mathieson, et avait été précédée par une réunion de prières plus intime.

A sept heures et demie, M. *Métraux* ouvre la séance par une lecture, et M. *Dégremont*, pasteur de l'Église française de Soho Square, fait la prière.

Puis M. *Métraux* adresse à nos amis quelques paroles de bienvenue. C'est pour nous un honneur, dit-il, de recevoir ici un missionnaire français, M. Liénard. Et c'est un précieux privilège d'accueillir, à la veille de leur départ, trois missionnaires suisses, MM. Bouchet, Burnier et de Prosch, de les entourer de l'affection et des prières de leurs compatriotes. Après les avoir vus, nous prierons pour eux avec plus d'ardeur.

M. *Mathieson* regrette de ne pouvoir s'exprimer en français, mais il est heureux de le faire en anglais. Les sympathies des chrétiens anglais sont toujours assurées aux chrétiens suisses et français. Elles le sont tout particulièrement, dit-il, à cette heure, où nous avons, nous aussi, à lutter contre le sacerdotalisme, et où nos pensées se portent sur tout ce que nous devons aux vaillants défenseurs de la foi protestante et de la spiritualité chrétienne. L'Église commence seulement à apprendre le devoir de la mission. La Bible enseigne nettement ce devoir, et nous encourage à l'accomplir par des promesses précieuses. Et l'orateur, après avoir dit quelques mots de M. Coillard et de son œuvre, présente les missionnaires à l'auditoire.

Chacun d'eux est ensuite invité à prononcer quelques mots.

M. *Liénard,* après avoir fait observer que l'expédition actuelle marquera une date dans l'histoire du Zambèze, relève trois points, dans lesquels il voit trois sujets de prières :

1° Dieu a accordé aux prières de M. Coillard les quinze collaborateurs qu'il lui a demandés : motif d'actions de grâces

et encouragement à demander à Dieu avec foi ce qui nous est nécessaire;

2° Une ère nouvelle s'ouvre pour la mission du Zambèze. Demandons désormais, non la conversion de quelques âmes, mais celle du peuple des Barotsis.

3° Ceux qui partent sont jeunes et inexpérimentés; ils ont particulièrement besoin d'être soutenus par les prières de leurs frères.

M. *Bouchet* insiste sur la joie qu'il éprouve à se rencontrer à Londres, comme à Paris et à Genève, avec tant d'amis chrétiens. Il fait remarquer qu'un missionnaire est un homme comme un autre; qu'il a même des difficultés et des faiblesses particulières, en sorte qu'il faut prier pour lui plus que pour tout autre.

M. *de Prosch* parle, en anglais, de sa conversion et de sa vocation. Il raconte brièvement ses expériences du Sénégal et dit sa joie de pouvoir apporter à la mission du Zambèze le concours de ses connaissances médicales.

M. *Burnier* : Nous pensions avoir dit adieu à notre patrie bien-aimée, et nous en retrouvons à Londres un petit coin. Nous vous sommes très reconnaissants de votre sympathie et nous vous demandons de nous la continuer sans vous lasser. Notre œuvre sera difficile et souvent décourageante. Nous aurons besoin d'apercevoir, comme Élisée, les armées invisibles campées autour de nous. Il faudra que Jésus-Christ nous redise sans cesse : « Prenez courage, j'ai vaincu le monde ».

Le président donne alors la parole au Dr *Tron*, pasteur de l'Église vaudoise de Florence, qui se trouvait de passage à Londres. Quand on part pour l'Afrique, dit-il à nos jeunes amis, il faut faire d'avance des provisions, parce que là-bas on ne peut rien acheter. Mais la provision la plus importante, c'est la communion avec Christ. Au milieu de vos découragements, rappelez-vous des paroles comme celles ci : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort; je puis tout par Christ qui me fortifie; ma grâce te suffit. » Il n'y a pas de mission qui concentre sur elle, comme celle du Zambèze, les sym-

pathies de tous les chrétiens. Elle appartient à tous les pays d'Europe. Nous, Vaudois, nous lui avons aussi donné nos enfants : les Jalla, les Coïsson, Davit. Saluez-les de notre part. Nous prierons pour vous comme pour eux.

Enfin, M. *Arnett*, suffragant de M. du Pontet de la Harpe, le pasteur de l'Église française de Bayswater, a salué les partants au nom de cette Église et de la Zambézia de cinquante membres qu'elle renferme, et il a prononcé la prière finale.

Dernières nouvelles.

Le samedi, 11 février, plusieurs de nos amis de Londres se trouvaient à la gare de Waterloo pour serrer une dernière fois la main à nos voyageurs.

A Southampton, ils retrouvaient leurs compagnons, arrivés le matin du Havre, et, tous ensemble, s'embarquaient sur le *Pembroke Castle*, où les attendaient encore de nombreuses lettres et télégrammes.

Malheureusement, la mer était tout à fait démontée, et nos pauvres amis ont dû souffrir pendant les premiers jours de leur voyage.

C'est sans doute pour nous rassurer sur leur sort qu'après la tempête, passant aux îles Canaries, le samedi 18, ils nous ont envoyé par le télégraphe ce simple mot : « *Valemus*, nous nous portons bien ».

Que Dieu les garde jusqu'au bout de leur long pélerinage ! C'est la prière qui, tous les jours, monte de bien des cœurs, en France, en Suisse, en Angleterre et ailleurs.

Nous ne terminerons pas ce long compte rendu sans remercier très chaudement tous ceux qui, dans ces circonstances, ont témoigné, de façons si touchantes et si variées, leur sympathie à l'œuvre du Zambèze et à ses nouveaux ouvriers. Nous sentons tout le prix de cette sympathie ; notre tâche en a été grandement facilitée et nos charges allégées.



ENVOI DE MADEMOISELLE BUTTNER A TAÏTI

En réponse à l'appel de M. Viénot que nous avons publié le mois dernier, mademoiselle Henriette Buttner, qui a déjà fait deux séjours à Saint-Louis, comme institutrice au service de notre mission du Sénégal, s'est mise de nouveau à la disposition du Comité et s'est déclarée prête à partir pour Taïti.

Le Comité, dans sa séance de février, a agréé cette offre, et, comme le besoin de renforts paraît très urgent à Papéété, il a été décidé que mademoiselle Buttner partirait du Havre dès le 11 mars, ponr s'embarquer à San-Francisco le 1er avril, veille de Pâques, et arriver en mai à destination.

Mademoiselle Buttner, Alsacienne par son père et méridionale par sa mère, a passé son enfance et sa jeunesse à Calvisson. C'est là que la lecture du *Journal des missions* a déterminé peu à peu sa vocation.

Elle était partie, la première fois, pour le Sénégal, le 20 novembre 1895, en même temps que M. et madame Pétrequin, et avait trouvé à Saint-Louis M. et madame Benjamin Escande, qui devaient rentrer en France en juin 1896. Trois mois avant leur départ, M. Bolle était arrivé à son tour, pour être le collègue de M. Escande et son remplaçant pendant une absence qu'on espérait devoir être de courte durée.... Mademoiselle Buttner fut elle-même obligée, par l'état de sa santé, de se rembarquer au commencement de septembre, après un séjour de neuf mois.

Trois mois passés en France suffirent à la rétablir, et, le 5 décembre 1896, elle repartait pour Saint-Louis. Au même moment, M. et madame Pétrequin devaient à leur tour revenir en Europe pour y chercher la guérison. Pendant six semaines, mademoiselle Buttner et M. Bolle se trouvèrent seuls sur la brèche, seuls à représenter la mission française au Sénégal. Puis, on sait que M. Bolle lui-même fut gravement atteint dans sa santé. Le 1er février, il entrait d'urgence à l'hôpital Saint-Louis; le 3, les docteurs ordonnaient

son rapatriement immédiat; le 10, il était embarqué, à Rufisque, sur un bateau de commerce, avec l'évangéliste noir Samba Coumba, et le samedi 23, il rendait son âme à Dieu, entre les bras de son compagnon de voyages, tandis que le navire entrait dans la Gironde.

Mademoiselle Buttner se trouva donc toute seule à Saint-Louis, en février et mars 1897. Enfin, dans les premiers jours d'avril, un jeune missionnaire, M. O. Moreau, arrivait pour prendre possession du poste qu'il occupe encore et où, à son tour, il se trouve seul depuis plusieurs mois.

En novembre de la même année, mademoiselle Buttner, se sentant trop ébranlée dans sa santé pour continuer son travail, demandait et obtenait du Comité son rapatriement. Son second séjour au Sénégal avait donc duré onze mois.

Depuis lors, notre sœur est entrée comme élève à l'école de femmes évangélistes de madame Dalencourt ; elle s'y est enrichie de notions et d'expériences nouvelles, qu'elle utilisera à Taïti.

Le dévouement qu'elle a déployé à l'école des filles de Saint-Louis, les mérites dont elle a fait preuve dans des circonstances délicates, nous font bien augurer des services qu'elle est appelée à rendre dans nos écoles océaniennes. Nous la recommandons à la garde de Dieu et aux prières de tous les amis des missions. Ils se souviendront d'elle en particulier pendant ce long voyage de deux mois qu'elle a courageusement accepté d'entreprendre toute seule pour rejoindre son nouveau poste.

Nous espérons pouvoir, dans le courant de l'année, envoyer encore à Taïti un ménage d'instituteurs. Et nous rappelons une fois de plus que Saint-Louis, où mademoiselle Buttner a travaillé pendant deux ans, n'a actuellement qu'un seul missionnaire, sans aucun instituteur ni institutrice européens.

Ne serait-il pas temps de faire cesser la solitude de notre frère Moreau?

ÉVITERONS-NOUS LE DÉFICIT?

Éviterons-nous le déficit? Telle est la question que se posent de plus en plus instamment tous les amis de la Société des missions, à mesure qu'approche le terme de l'exercice. Notre trésorier délégué, M. Schultz, a déjà payé, pour le compte de nos trois caisses, un peu plus d'un million. Ce million, les libéralités de nos frères nous le fourniront-elles? C'est ce que nous saurons dans cinq semaines. Pour aujourd'hui, enregistrons avec reconnaissance les encouragements nombreux qui nous sont venus pendant ce dernier mois.

Le 7 février, jour où les premiers de nos quatorze missionnaires pour le Zambèze quittaient Paris, nous recevions la lettre suivante de notre vice-président et ami, M. Louis Sautter, dont tout le monde connaît la vieille affection pour M. Coillard et l'attachement fidèle à la mission du Zambèze.

« Paris, 6 février 1899.

« Cher monsieur,

« Je lis dans votre brochure : *A l'entrée de* 1899, qu'au 1er janvier de cette année, la Société des Missions de Paris avait besoin de recevoir, avant le 31 mars 1899, pour terminer l'exercice sans déficit, 255,694 francs pour l'œuvre générale et 285,704 francs pour Madagascar, soit, en tout, 541,398 francs. Je ne parle pas de la mission du Zambèze, aux besoins de laquelle il a été pourvu par une caisse spéciale, alimentée en grande partie par des dons venus de l'étranger.

« Les sommes reçues pendant le mois de janvier ont réduit ces chiffres à 167,226 francs pour l'œuvre générale et à 260,856 francs pour Madagascar, soit, au total, 428,082 francs.

« Vis-à-vis de cette situation, quel est le devoir des chrétiens, et spécialement des amis déclarés de la mission ?

« Ils doivent tout d'abord, cela va sans dire, redoubler d'intérêt et de générosité, s'efforcer de provoquer autour d'eux, en faveur de l'œuvre des missions, de nouvelles sympathies et de nouveaux dons.

« Oui; mais quelle sera la règle, la mesure de ces dons? Quelle part faut-il faire au sacrifice exceptionnel que la crise actuelle nous commande, et quelle part au sacrifice permanent annuel que, dans sa marche régulière et, il faut bien le reconnaître, inévitablement progressive, l'œuvre des missions continuera à réclamer de nous?

« Voici comment, en ce qui me concerne, j'ai résolu la question.

« Je me suis dit que les dépenses considérables que la conquête de Madagascar a imposées au protestantisme français et qui, en trois ans, ont doublé le budget de la Société des Missions, doivent être assimilées aux dépenses que fait une Société industrielle ou financière pour constituer ou pour augmenter son capital.

« En conséquence, si nous nous croyons tenus d'en prendre notre part, ce n'est pas sur le chapitre des libéralités ordinaires qu'il faut les inscrire, mais comme don extraordinaire, à prélever au besoin sur notre capital.

« Et, de même qu'une Société qui veut émettre de nouveaux titres les offre d'abord aux anciens actionnaires, comme aux mieux renseignés sur la valeur de l'affaire et aux plus intéressés à sa prospérité, de même c'est aux anciens amis des missions qu'il appartient de prendre l'initiative de la souscription extraordinaire pour Madagascar.

« Ils le doivent pour donner l'exemple et provoquer des souscriptions nouvelles.

« Ils le doivent pour laisser le temps aux appels adressés à toutes les Églises de France de porter leurs fruits.

« Ils le doivent pour encourager nos missionnaires, expo-

sés à Madagascar à toutes sortes de privations et de sacrifices, en leur prouvant qu'en France aussi on ne craint pas de faire des sacrifices pour les soutenir dans leur noble et pénible tâche.

« En conclusion de ce qui précède, je remets à M. Schultz une somme de 10,000 francs, dont 8,000 francs pour Madagascar et 2,000 francs pour l'œuvre générale.

« Agréez, cher monsieur, mes salutations chrétiennes.

« L. SAUTTER. »

Quatre jours après, une autre lettre nous arrivait du pays de Montbéliard. C'était encore une fidèle amie du Zambèze et de M. Coillard qui avait souci de notre fin d'exercice et particulièrement de la caisse de Madagascar. Elle nous envoyait, à titre de don exceptionnel, 20,000 francs, dont 15,000 francs pour Madagascar.

La même semaine, un des pasteurs de l'Église réformée de Paris, qui s'était senti pressé de consacrer son sermon du 5 février à l'œuvre de Madagascar et à ses besoins, et qui en avait parlé avec une ardeur communicative, recevait de jour en jour des preuves qu'il avait été écouté et compris de son auditoire. Ses paroissiens lui apportaient, qui 100 ou 300 francs, qui 500, qui 1,000 francs et plus. D'autres dons versés directement à la Maison des missions, mais venus de la même paroisse, avaient été aussi évidemment inspirés par le même appel. La collecte à domicile, à Paris, s'en est, de son côté, heureusement ressentie. Nous ne pouvons pas dire avec exactitude quelle somme ce seul sermon a rapporté à la mission de Madagascar; mais elle n'est certainement pas inférieure à 25,000 francs.

Et voici sans doute le trait le plus touchant. Notre collègue avait insisté sur cette idée, qu'il fallait faire un vrai sacrifice, un de ces sacrifies dont nous sommes par nous-mêmes incapables, et que seul le Saint-Esprit, invoqué humblement, peut nous inspirer. Le dimanche suivant, on lui remet une lettre. C'était une simple servante qui lui envoyait

un billet de cent francs, sous l'inspiration, disait-elle, du Saint-Esprit.

Tout récemment, nous avons rencontré en province un autre souscripteur fidèle de notre Société. Depuis deux ans, il a élevé sa cotisation à 5,000 francs, dont 3,000 francs pour Madagascar. Cette année, il y a ajouté exceptionnellement 5,000 francs, encore pour Madagascar. Et ce n'est pas tout ce que notre caisse a reçu de lui au cours du présent exercice.

Nous ne pouvons pas attendre jusqu'à la clôture des comptes pour remercier tous ces amis, dont la libéralité vraiment royale — disons mieux, vraiment évangélique — nous est d'un si précieux réconfort et donne à l'Église et au monde un tel exemple. Alors que les pays coloniaux sont d'ordinaire considérés comme des champs d'exploitation, où l'on va chercher la fortune au détriment des indigènes, voilà quels sacrifices Dieu met au cœur de ses enfants, quels renoncements ils sont heureux de s'imposer pour apporter, eux, à ces mêmes indigènes, les bienfaits de l'Évangile, et concourir ainsi à la prospérité morale, à l'instruction, à la moralisation, au salut de ces colonies fondées par les États européens!

Tous, il est vrai, parmi nous, ne peuvent pas s'accorder la joie de telles générosités. Mais, tous peuvent faire quelque chose. Et grand est le nombre de ceux qui apportent à l'édifice leur pierre, modeste peut-être en apparence, mais soigneusement choisie et taillée.

Il y a quelques jours, l'Association des jeunes filles travaillant pour les missions nous appelait à venir, chez sa présidente-trésorière, recueillir le fruit de son activité pendant la dernière année. Et c'était la somme de 2,405 fr. 75 cent. que nous avions la joyeuse surprise de recevoir.

Merci à ces chères jeunes amies, — aujourd'hui au nombre de 163, — qui mettent au service du Seigneur le travail de leurs mains, et s'ingénient à en tirer le meilleur profit possible. Merci tout particulièrement à celle qui est l'âme de l'Association.

Un autre cœur bien chaud pour l'œuvre de Dieu, c'est

celui d'une de nos jeunes sœurs de la Suisse, qui nous écrivait, dans le courant de février :

Cher monsieur,

« Il faut à *tout prix* éviter le déficit, cette année surtout ; tel est bien notre sentiment à tous. Vous savez que nos missions suisses viennent d'être délivrées de ce fantôme, grâce à Dieu. Cela nous met le cœur bien au large, dans nos efforts pour aider la Société de Paris. Au reste, qui parle de frontières ?... Je voudrais, aujourd'hui, demander à *toutes les lectrices* du Journal vert de se joindre à moi dans un effort spécial *pour éviter le déficit*, chacune dans la mesure de ses moyens. Au Maître de dire ensuite : « Elle a fait ce qu'elle a pu ! » Les collectrices du sou, en particulier, seront heureuses de transmettre les dons extraordinaires qu'elles pourraient recevoir. Ci-inclus une première pite. — A propos du *sou*, n'y aurait-il pas lieu pour l'avenir d'en fixer la collecte à 3 francs par an, au lieu de 2 fr. 60 cent., ainsi qu'on l'a fait à Bâle avec succès ? Le développement de cette collecte, qui alimente l'œuvre générale sans distinction de champs, me semble être d'une grande importance.

« Adieu, cher monsieur, ayez courage et bonne confiance !

« UNE COLLECTRICE SUISSE. »

A cette lettre était jointe une somme de 5 francs en timbres-poste.

Et, parmi les offres les plus touchantes, pourquoi ne citerions-nous pas celle d'un de nos amis de Paris, qui, pouvant disposer d'une belle chambre meublée, située au sixième étage de sa maison, a décidé de la consacrer à la mission, c'est-à-dire de la mettre gratuitement au service de la direction de la Maison des missions, ou, si elle ne pouvait être utilisée de cette façon, de la sous-louer au profit de notre œuvre ? Le Maître ne dira-t-il pas de celui-ci encore : « Il a fait ce qu'il a pu ? »

Que chacun fasse ce qu'il pourra d'ici au 31 mars, et Dieu, à qui rien n'est impossible, fera, lui, infiniment plus

que nous n'osons espérer ni demander. Il déchargera nos cœurs de tout souci.

On verra dans notre situation financière que, du 20 janvier au 20 février, le trésorier a reçu en tout 146 518 francs, dont 73.200 pour l'œuvre générale, 68.020 pour Madagascar, et 5.298 pour le Zambèze. Depuis le 20, de nouveaux dons nous sont encore parvenus. Toutefois, la somme à trouver avant la fin de l'exercice est encore, au 27 février, de 267,000 francs, savoir : 106,600 francs pour la caisse générale et 160,400 francs pour Madagascar.

Comme c'est pour cette dernière caisse que le déficit semble encore le plus à redouter, le Comité a décidé de faire paraître un court appel, de huit pages, et d'imprimer lui-même des listes de souscription populaire à 1 franc. L'une et l'autre publication seront envoyées à tous nos amis, en aussi grand nombre qu'ils en exprimeront le désir.

Cet effort suffira-t-il ? N'aurons-nous pas à demander à nos Églises de France, à l'approche des fêtes de Pâques, un de ses sacrifices collectifs, auxquels s'associent toutes les familles, et dans la famille, chacun des membres, sacrifices qui s'unissent si naturellement au jeûne et à l'humiliation, et pour lesquels les jours de la Passion sont une date tout indiquée ? Dans sa séance de lundi prochain, le Comité étudiera la question, après avoir pris connaissance de la situation financière, et, s'il juge utile de prendre une décision, elle sera aussitôt communiquée au public.

Mais n'attendons pas cette communication. Que chacun de nous fasse connaître autour de lui la Société des missions et son œuvre : il règne à ce sujet tant d'ignorance et tant d'erreurs !

Tous surtout, assiégeons avec persévérance le trône de grâce. A genoux, demandons à Dieu ses inspirations et ses bénédictions. Il « n'abandonnera pas l'œuvre de ses mains ». Le passé nous garantit l'avenir, et les sacrifices d'hier, dont nous n'avons énuméré que quelques-uns, nous

sont le gage des sacrifices pleinement suffisants que demain tient pour nous en réserve.

SITUATION FINANCIÈRE AU 20 FÉVRIER 1899

1. — Œuvre générale.

Pour faire face à la dépense prévue pour 1898-1899, de. .	421.600 »
Il faudrait une recette mensuelle de 35,133 francs, ce qui fait, pour les 10 mois et 20 jours écoulés, du 1er avril 1898 au 20 février 1899, un chiffre total de	375 800 »
Nous n'avons reçu, jusqu'à ce jour, que.	285 800 »
Faisant une différence en moins de	90.000 »
La différence entre la dépense prévue et les recettes effectuées s'élève, à ce jour, à la somme de	135.800 »
Mais la Caisse générale présentait, au début de l'exercice, un solde actif de.	15.955 »
Pour terminer l'exercice sans déficit, en supposant que la dépense réelle ne dépasse pas la dépense prévue, il resterait donc à recevoir la différence, soit.	**119.845** »

2. — Madagascar.

Dépenses payées à ce jour pour la mission de Madagascar	410.500 »
dont il faut déduire une somme de 42,000 francs remboursée par divers	42.000 »
Reste, pour dépenses nettes	368.500 »
Les recettes effectuées à ce jour s'élèvent à . . . . au lieu de 133.600 francs reçus l'an dernier, à pareille époque.	159.500 »
Il manquerait donc, en ce moment, une somme de. . . .	209.000 »
Mais la caisse de Madagascar présentait, au début de l'exercice, un solde actif de	33.136 »
Pour terminer l'exercice sans déficit, il faut donc recevoir au moins, avant le 31 mars 1899, une somme de. . . .	**175.864** »

3. — Zambèze.

Les recettes du Zambèze sont, à ce jour. de . . . . dont 145,890 francs pour l'expédition de M. Coillard.	217 388 »
Les dépenses payées à ce jour pour le Zambèze s'élèvent à.	192.834 »
Soit un excédent de recettes de.	24.554 »
Le solde en caisse, au 31 mars 1898, était de.	80.332 »
Les fonds disponibles pour le Zambèze s'élèvent donc à. .	104 886 »

NOTES DU MOIS

Samedi 4 février. — Les quatorze ouvriers en partance pour le Zambèze se trouvent tous réunis à Paris, où ils reçoivent l'hospitalité soit à la Maison des missions, soit chez M. et madame Jaques. Le soir, à huit heures, réunion de prières dans le salon du boulevard Arago, présidée par M. G. Appia.

Dimanche 5. — A quatre heures, réunion publique d'adieux, à l'Église de l'Étoile. — A sept heures, dîner à l'Union chrétienne des jeunes gens, où les futurs missionnaires du Zambèze assistent ensuite à une conférence de M. le pasteur Fraissinet sur le Tonkin.

Lundi 6. — A deux heures, séance ordinaire du Comité. Les missionnaires et leurs compagnes sont introduits au sein du Comité et reçoivent leurs instructions. — A quatre heures et demie, service de sainte Cène dans la chapelle.

Mardi 7. — A dix heures, gare Saint-Lazare, départ de MM. et mesdames Bouchet, Liénard et de Prosch, pour Dieppe et Londres.

Jeudi 9. — A dix heures du matin, départ de mademoiselle E. Dupuy, pour Dieppe et Londres. — A deux heures et demie, dans la chapelle de la Maison des missions, bénédiction du mariage de M. Elie Lemue et de mademoiselle Hélène Kijewska, par M. Bianquis. — A neuf heures du soir, départ de M. Burnier pour Dieppe et Londres.

Vendredi 10. — A Paris, midi 55, départ de MM. et mesdames Lemue, Martin et Rittener pour le Havre et Sou-

thampton. — A Londres, sept heures et demie du soir, réunion d'adieux à l'Église suisse.

Samedi 11. — Départ du *Pembroke Castle*, emportant de Southampton vers le Cap les quatorze missionnaires du Zambèze, par une affreuse tempête.

Samedi 18. — Le *Pembroke Castle* touche à Las Palmas (Canaries), d'où nos voyageurs nous télégraphient : *Valemus.*

Lundi 20. — Arrivée à la Maison des missions de M. Bertschy, sur le point de repartir pour le Lessouto.

Samedi, 25.— M. Boegner, débarquant à Lourenço-Marquès, télégraphie à la Maison des missions ce simple mot : *Well* (Bien !)

M. Bertschy repart seul pour le Lessouto, l'état de santé de madame Bertschy ne lui permettant pas d'accompagner son mari. Les quatre jeunes enfants restent à Mulhouse, dans la famille de M. Bertschy. Celui-ci doit s'embarquer à Southampton le 11 mars. La conférence du Lessouto l'a désigné pour diriger, au moins à titre provisoire, l'école industrielle de Léloaleng, fonctions que notre frère avait déjà remplies en 1889-1890. Nous recommandons aux prières de tous nos amis ce missionnaire, qui va sentir douloureusement sa solitude.

M. Allier poursuit sa campagne de conférences en faveur de Madagascar dans les Églises de Paris. Il s'est fait entendre le 23 février à la chapelle Taitbout, et doit parler le 5 mars, à 4 heures, au temple de Passy, le 12 mars, au service du matin, à l'Oratoire, et le 19 mars, à 4 heures, à Batignolles.

M. Bianquis doit prendre part, le 1er mars, à Hargicourt, à une réunion de pasteurs et de laïques où sera réorganisé définitivement le Comité auxiliaire du Nord. Le 13 mars, il doit

participer à une réunion semblable à Jarnac, et l'on espère qu'un Comité auxiliaire des Charentes y sera créé.

VENTE ANNUELLE EN FAVEUR DES MISSIONS

La *Vente annuelle* en faveur des missions aura lieu, les mercredi et jeudi 15 et 16 mars, à la salle de la Société d'Horticulture, 84, rue de Grenelle. Les dons doivent être adressés à madame Boegner, Maison des missions, 102, boulevard Arago, Paris.

On sait que le produit de la *Vente* alimente la caisse du Comité auxiliaire des Dames. Les fonds de cette caisse sont employés à trois objets :

1° L'éducation des enfants des missionnaires;

2° L'assistance aux familles des missionnaires par l'envoi de provisions ou de vêtements;

3° L'équipement des dames missionnaires, mariées ou non mariées.

Tous nos champs de missions ont part à ces avantages, dans une mesure proportionnée à l'importance du personnel qui s'y trouve à l'œuvre.

Ce personnel ayant été, en ces dernières années, à peu près doublé en nombre, les charges du Comité auxiliaire des dames s'en trouveront avant peu accrues dans les mêmes proportions.

Il est donc à désirer que le produit de la *Vente annuelle* soit aussi en progrès marqué sur celui des années précédentes.

Un des meilleurs moyens pour atteindre ce résultat, est de répandre très largement dans la Société protestante de Paris les invitations à la *Vente*. Nous comptons pour cela sur le concours de toutes les lectrices du *Journal des Missions*.

LESSOUTO

PREMIÈRES IMPRESSIONS D'UN JEUNE MISSIONNAIRE AU LESSOUTO

Sur l'océan. — A Madère. — La ville du Cap. — Un chemin de fer primitif. — En mail coach. — Le Lessouto. — Sauvagerie du pays et paganisme de la majorité des habitants. — Réminiscences du voyage.

Lettre de M. G. Lorriaux.

Thaba-Bossiou, 10 janvier 1899.

Cher monsieur Bianquis,

Nous sommes arrivés ici — où nous avons été reçus de la façon la plus aimablement hospitalière — hier après midi, et je m'empresse de vous envoyer de nos nouvelles : elles sont d'ailleurs excellentes.

Nous avons eu un voyage parfaitement bon, une traversée remarquablement belle. Nous en avons d'autant plus joui que nous avions avec nous notre cher M. Coillard. Chaque matin, nous passions des instants abondamment bénis, tous ensemble, aux pieds de notre commun et bien-aimé Maître, Jésus-Christ. Il a été à chaque instant avec nous, nous enveloppant de son amour, nous gardant, nous guidant, exauçant d'une manière frappante tout ce que nous lui demandions ensemble.

Ce voyage nous a ainsi fait, à chacun, un grand bien. Nous n'en avons ressenti aucune fatigue. Et cependant, combien est terrible le moment de la séparation et même les jours, les semaines qui la suivent ! Mais une chose comble tous les vides, transforme la douleur légitime en une profonde joie, c'est le sentiment que ce sacrifice, c'est pour Lui qu'on le fait; et quelle joie de souffrir pour Celui qui, dans son amour, a tant souffert pour nous !

A Madère, M. Bertrand nous a offert une promenade à terre ; nous en avons gardé un souvenir délicieux et tout parfumé: c'est maintenant pour nous, dans le lointain, un rêve tout semé de fleurs, une profusion de sensations inconnues et charmantes. — Nous sommes descendus de la montagne dans ces fameux paniers, qui descendent en glissant sur les chemins caillouteux, conduits par deux hommes, à une vitesse vertigineuse.

Nous avons ramené sur le *Dunvegan* des fleurs et des fruits dont nous avons joui jusqu'au Cap.

A la ville du Cap, nous avons fait des courses dans les magasins. On s'y croirait à Londres, mais il y fait beaucoup plus chaud, et la fièvre de l'argent y est infiniment plus accentuée. On y voit aussi des masses de nègres de toutes les parties de l'Afrique.

Du Cap, nous sommes venus à Bloemfontein, dans cet inénarrable chemin de fer Sud-Africain. Les rails sont juste posés par terre, et ce sont d'inconcevables montagnes russes, des ascensions et des descentes dont on ne peut se faire une idée sans les avoir vues. Nous avons traversé, sans trop en souffrir, le désert du Karroo, où il ne tombe quelquefois pas une goutte d'eau en deux ans, et où le thermomètre, d'après notre guide, monte jusqu'à 65° à l'ombre ; l'air y est étouffant.

De Bloemfontein à Lady-Brand, nous avons pris le mail-coach, attelé de huit chevaux. Ce mail-coach est horriblement cher. Pour faire 70 milles, nous avons payé chacun 75 francs. Il faut dire que nous avons été secoués pour notre argent. Enfermés pendant douze heures et demie, à neuf voyageurs dans une voiture à peine plus grande qu'un fiacre à quatre places, nous avons été ballottés à un point indescriptible, la voiture passant successivement par toutes les positions avec une brusquerie sans pitié. Enfin, rompus, nous sommes arrivés à Lady-Brand, où nous a reçus, très cordialement et fraternellement, M. Casalis.

Et maintenant, nous voici à Thaba-Bossiou, ma femme.

Verdier et moi. Mon impression sur le pays est bonne. D'après tout ce que j'en avais entendu dire en France, je le croyais infiniment plus civilisé. — Les indigènes, vêtus d'une façon extrêmement primitive; les routes, peut-être encore plus primitives, parsemées de rochers, souvent à pic (sans exagération), n'existant que très vaguement; les villages païens, sans aucune trace de civilisation, où, seule, l'autorité des chefs se fait sentir; les Maloutis à l'horizon, avec leurs singes, leurs élans et même leurs léopards, paraît-il : tout cela ne donne pas l'impression d'un pays bien civilisé. Pour moi qui ai, je le crois, de vrais instincts de missionnaire, ces constatations ne m'ont pas été désagréables. Je voudrais seulement que ceux qui veulent abandonner, dès maintenant, les églises aux indigènes pussent venir faire un tour par ici. Et encore n'ai-je vu qu'une des parties les plus civilisées.

En général, je n'aurais jamais cru le sud de l'Afrique encore aussi sauvage.

J'ai oublié de vous dire combien nous avons été émus en passant successivement à la hauteur de tous nos champs de mission africains. Nous avons, en particulier, beaucoup pensé au Sénégal, et beaucoup prié pour Moreau et son œuvre difficile, qu'il accomplit dans des circonstances si pénibles. Oh! que Dieu le bénisse et l'aide, ce cher ami! qu'Il reste bien près de lui, et lui fasse vivement sentir sa présence!

Je ne vous ai pas non plus raconté la séance de projections et la conférence que M. Coillard a faite au Cap. Il a été tout simple, mais d'une intensité spirituelle remarquable. Quelle belle et bonne séance! Elle nous a fait beaucoup, vraiment beaucoup de bien.

J'aurais voulu vous parler enfin de Noël passé à bord, ce qui est, au fond, plus gai qu'à terre; du 1er janvier passé chez de braves amis au Cap, et de la petite réunion intime de consécration que nous avons eue avec M. Coillard, et que nous n'oublierons jamais. Il faut pourtant mettre une limite.

Veuillez, etc. G. LORRIAUX.

DE RETOUR A HERMON

Lettre de M. Christol à M. Bianquis.

De retour au poste. — Les morts. — Ruines laissées par la peste bovine. — Encouragements. — Cadeaux rapportés d'Europe. — Une nouvelle sécheresse. — La pluie.

Hermon, 24 janvier 1899.

Cher monsieur et ami,

Nous voici depuis deux mois à notre poste missionnaire, heureux d'être appelés à servir Dieu dans la personne du noir et cher troupeau qui nous est confié.

Nous avons trouvé bien des changements, ce qui ne peut du reste manquer après une longue absence. Et d'abord, bien des vides qui navrent nos cœurs. Deux des meilleurs hommes de mon église se sont noyés, il y a un an, en traversant près d'ici une petite rivière, grossie par les pluies. Un ancien de l'église, *Osiase Mohlabakue* est devenu aveugle. D'autres de nos connaissances sont partis pour les contrées environnantes, espérant trouver un peu de travail.

Nous nous sommes faits de nouveau aux visages qui nous entourent ; mais nous trouvons les figures maigries et ratatinées ; elles semblent parfois nous dire : Pendant que tu étais en Europe, à courir de côté et d'autre, on a souffert par ici. Sans doute, on a souffert et lutté partout ; mais au Lessouto, comme vous le savez, à une sécheresse de dix mois est venue s'ajouter la peste bovine qui a décimé le bétail.

Aujourd'hui les routes sont muettes ; les wagons qui servaient au roulage et étaient une source de revenus pour les Bassoutos actifs et débrouillards, se dessèchent au soleil. Puis, la maladie a fait des brèches dans presque toutes les familles. Les indigènes sont en guenilles, même le dimanche ; ils semblent non seulement appauvris, mais attristés pour longtemps.

Un seul chiffre, que je viens de relever avec mes évangélistes, donne une idée de la lutte pour la vie qui s'est probablement imposée ici plus qu'ailleurs : au lieu de 1,146 membres d'église, qu'indiquait le dernier rapport, nous en comptons moins de 900.

Cependant le brave pasteur indigène Léchésa, qui, sous la direction de notre collègue et voisin M. E. Vollet, a pris soin de l'œuvre d'Hermon, a fait ce qu'il a pu, et son activité a été en bénédiction à beaucoup ; mais il n'a pu empêcher la misère et la disette d'obliger en quelque sorte quantité de nos chrétiens à s'en aller vivre ailleurs.

Il y a cependant des faits encourageants à signaler. Les médailles n'ont pas que des revers, les rosiers n'ont pas que des épines ; ils ont aussi des roses, il ne faut pas l'oublier. Notre chapelle est pleine tous les dimanches, et d'un auditoire des plus pressés, car la plus grande partie des assistants s'assied à terre ; ce qui fait que nous avons de 350 à 400 personnes aux services. La nécessité d'agrandir notre chapelle s'impose de plus en plus ; du reste, la Conférence en a reconnu l'urgence, et je vais bientôt, Dieu aidant, avoir à mettre la main à la pâte.

Nous comptons aussi, pour la station seule, plus de 200 catéchumènes, chiffre que nous n'avions pas encore atteint ; nous en avons en outre 320 dans nos annexes.

Ainsi que j'ai déjà eu l'avantage de vous l'écrire, nous avons trouvé un très aimable accueil de tout le monde ici. Nous aurions aimé faire un modeste cadeau à notre entourage, ce qui n'était pas aisé. Pourtant, nous avons à peu près réalisé ce désir.

D'abord, j'ai pu, grâce à un cher ami, donner à chacun des membres de mon consistoire (évangélistes, anciens et instituteurs) un joli couteau venant de France ; ce qui a été bien reçu, vous pouvez le croire.

Puis, grâce à un de mes anciens élèves de dessin, qui a voulu réjouir son ex-professeur, j'ai fixé l'autre jour aux murs de notre chapelle six belles lampes de cuivre avec ap-

pliques en fer forgé, ce qui fait un plaisir personnel à tous les membres de la paroisse.

Enfin, l'autre dimanche, on admirait une belle inscription suspendue à la chaire. sur fond de satin rouge, où « l'or se relevait en bosses », en formant ces mots : *Yehova oa busa* (l'Éternel règne) ; c'est l'œuvre d'une amie dévouée des missions, dont je n'ose vous dire le nom : les jeunes personnes sont si modestes !

Un autre ami nous a donné des bourses rouges et jaunes, à manche noir, qui ont fait sensation, et qui remplacent, avec avantage, les chapeaux plus ou moins pittoresques que nos braves anciens employaient dans nos assemblées pour les collectes.

Je n'oublie pas non plus une harpe éolienne, fixée sur un arbre, qui fait le bonheur des enfants de l'école et qui nous tient lieu d'harmonium et de piano.

Pour augmenter ce bonheur, un ami des missions, M. le lieutenant-colonel de X..., nous a remis une petite somme qui nous permettra, avec les menus objets donnés par une amie vénérée de Lausanne, de faire une petite fête à nos enfants.

Nous souffrons d'une sécheresse qui dure depuis des semaines, éprouvant le peu de bétail qui reste dans le pays et menaçant gravement le maïs et le sorgho. Qui aurait cru la pluie chose si nécessaire ? Comme on s'instruit en voyageant !... Oh ! que Dieu nous donne bientôt cette pluie tant désirée, et qu'il y ajoute son Esprit qui donne la vie !

Nous sentons bien fort et bien profondément le vide que l'absence de nos enfants fait dans notre maison et dans notre vie, mais nous sentons aussi, et bien vivement, la présence de Dieu et la joie qu'il y a à être à son service !

Veuillez recevoir, etc. FRÉDÉRIC CHRISTOL.

28 janvier. — Nous venons d'avoir, grâces soient rendues à Dieu, pendant ces dernières vingt-quatre heures, de belles pluies, ce qui est une grande joie pour tous, bêtes et gens !

UNE CONSÉCRATION DE PASTEUR AU LESSOUTO

Extrait d'une lettre de M. Ramseyer.

Le 1er janvier à Massitissi. — Everitt Léchésa. — Une assemblée de 1,200 noirs. — Cérémonie solennelle. — La sainte Cène.

Massitissi, janvier 1899.

... Dimanche dernier, 1er janvier, j'ai eu le privilège d'assister à une très belle cérémonie : la consécration d'Everitt Léchésa. J'aurais voulu que vous fussiez ici pour voir cette foule immense de noirs, venus de partout. Massitissi avait perdu sa tranquillité habituelle. Dès huit heures du matin, on vit venir des groupes de noirs, vêtus presque tous de costumes rouges. A dix heures, il y en avait bien près d'un millier, réunis sous les arbres de la station. Enfin, à onze heures, au moment où la cérémonie allait commencer, il y avait, je suis sûr, plus de 1,200 noirs à Massitissi, venus pour voir la consécration de Léchésa et pour entendre la parole de Dieu.

Bien que je ne sache pas encore la langue, M. Ellenberger a voulu que je prisse, moi aussi, une part active à cette cérémonie. J'ai dû faire en sessouto l'invocation, indiquer un cantique, puis, après une prière de M. Pascal, lire I Timoth., III, 1-8. Après moi, M. Ellenberger a fait un discours, en s'appuyant sur Col., IV, 17. Ne sachant pas le sessouto, je n'ai naturellement rien compris. Puis Léchésa — prononcez : *Letchéça* — a parlé de sa jeunesse aventureuse, de sa vie difficile souvent, à cause de sa mauvaise tête. Il se croyait converti alors qu'il ne l'était pas du tout. Il parle aussi de ses études, et montre enfin comment, peu à peu, il a été amené par le Saint-Esprit à se consacrer à l'œuvre de Dieu. — Un chant, entonné par mille voix, suivit ce discours intéressant. Que c'est beau d'entendre les noirs chanter! Ils le font de tout cœur, souvent même avec art. Les femmes crient beaucoup plus qu'elles ne chantent : c'est qu'elles aiment qu'on les entende.

Tout de suite après le chant, M. Marzolff se leva et adressa à Léchésa, qui s'était mis à genoux, les questions d'usage. La façon dont le candidat répondit à ces questions fit grande impression sur l'auditoire. La main droite sur la Bible, il promit qu'il ferait ce qu'on lui demandait; puis, levant la main vers le ciel, il ajouta : « Avec le secours de Dieu ». Après la dernière réponse, MM. Marzolff, Ellenberger, Pascal et moi, nous entourâmes Léchésa et lui imposâmes les mains. M. Pascal fit la prière de consécration : alors le nouveau pasteur se releva, et nous lui serrâmes la main en lui disant chacun un verset de la Bible. Moi-même j'en avais appris un en sessouto pour la circonstance.

Chacun reprit alors sa place, sauf M. Ellenberger, qui lut à haute et intelligible voix l'acte de consécration. C'était un acte public; il fallait que tout le monde pût l'entendre, et M. Ellenberger a une voix assez retentissante pour qu'elle soit entendue, même des 1,200 ou 1,300 auditeurs qui l'entouraient.

On annonça ensuite une collecte en faveur de la mission du Zambèze; puis on entonna un chant. La collecte se fait ici autrement que chez nous. Chacun apporte son offrande sur la table devant laquelle se trouve le missionnaire. Il y en a qui n'apportent leur obole que un, deux et même plusieurs jours après. Cette collecte du 1er janvier a rapporté environ 155 francs. Le dimanche précédent, à l'annexe de Pokane, où j'avais accompagné M. Ellenberger, la collecte en faveur du Zambèze rapporta près de 80 francs. En deux dimanches donc, les noirs du district de Massitissi donnèrent plus de 230 francs.

Enfin, une prière faite par Gideone, évangéliste à Pokane, et un chant terminèrent cette belle cérémonie.

Le magistrat du district, M. Barrett, était venu exprès de Moïjéni pour assister à cette consécration. Le vieux chef Kabi — âgé de 78 ans, baptisé le jour de Noël 1898 — était venu aussi de Pokane.

Au moment où d'habitude, en Europe, on se sépare, ici, au contraire, on se salue les uns les autres, on se raconte mille

et mille choses, et tous ensemble on attend, en plein soleil, le culte de l'après-midi.

L'après-midi du 1er janvier, on célébra la Sainte-Cène : plus de cinq cents chrétiens y prirent part. La distribution de la sainte Cène se fait par tablées, exactement comme à la Maison des missions.

J'ai déjà assisté au Lessouto à plusieurs belles fêtes d'Église, entre autres à celle d'Hermon, à l'occasion du retour du missionnaire, mais aucune ne me fit tant d'impression que celle du 1er janvier.

P. Ramseyer.

ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

Le mois de février ne nous a apporté du Zambèze qu'une carte postale de M. Louis Jalla, envoyée à Boulawayo par une occasion imprévue, en dehors du service régulier de la poste.

Les nouvelles que nous communique notre frère sont excellentes.

M. et madame Béguin ont eu, le 24 novembre dernier, une petite Évangéline, et, à la date du 5 décembre, tout allait très bien à Nalolo comme à Léaluyi.

M. et madame A. Coïsson et M. Georges Mercier étaient attendus le 21 à Séshéké, où ils devaient passer les fêtes de Noël. Le temps était superbe, 37°5 à l'ombre, ce qui, au Zambèze, paraît délicieux au mois de décembre.

Le départ régulier du courrier devait avoir lieu, de Séshéké, vers le 10 janvier. Nous espérons donc avoir des lettres dans la première quinzaine de mars.

Pendant ce temps, M. Coillard est toujours au sud de l'Afrique, préparant son expédition. Une lettre de M. Alf.

Bertrand, qui nous est communiquée par un ami, nous apprend la fondation d'une Zambézia au Cap, le 10 janvier. M. J. D. Cartwight, grand négociant du Cap, qui s'occupe déjà de beaucoup de bonnes œuvres, a accepté la présidence de cette Zambézia, dont le premier acte de vitalité sera d'accueillir nos quatorze jeunes voyageurs, dans les premiers jours de mars, lorsqu'ils débarqueront en Afrique.

M. Bertrand écrit que la personne de M. Coillard est entourée, au sud de l'Afrique comme en Europe, d'une véritable auréole de respectueuse admiration. Il en donne pour preuve la faveur accordée à toute son expédition de voyager à demi-tarif en chemin de fer, du Cap à Boulawayo.

Nous avons appris, d'autre part, qu'à Boulawayo M. Coillard trouverait des facilités exceptionnelles, une véritable concurrence s'étant établie récemment pour les transports au Zambèze, dont le prix s'est fort abaissé. L'expédition s'annonce donc sous les plus heureux auspices.

C'est le 17 janvier que MM. Coillard et Bertrand ont dû quitter le Cap pour se rendre à Morija.



CONGO FRANÇAIS

DERNIÈRES NOUVELLES

Les dernières lettres que nous ayons reçues du Congo sont datées de Talagouga, 11 et 12 janvier.

Nos missionnaires venaient de traverser une période très surchargée. Le jour même de Noël, madame Allégret avait dû s'aliter et avait souffert pendant trois jours d'une très forte fièvre qui, depuis lors, n'avait pas reparu.

Les assauts systématiques donnés à nos stations et annexes par les catholiques causaient beaucoup de souci à nos frères. A la scierie, M. Moschetto consolidait les ruines, tout en étudiant un projet de réfection complète. M. Faure allait

s'installer, pour trois ou quatre semaines, dans l'annexe d'Elone-Bito, à mi-chemin de Lambaréné, pour rayonner de là dans les villages et visiter à fond les écoles.

La Conférence devait se réunir en février. M. Faure espérait obtenir d'elle l'autorisation de s'embarquer le 7 mars pour venir passer en France quelques mois de congé.

PREMIÈRES IMPRESSIONS D'UN JEUNE MISSIONNAIRE AU CONGO

Extrait d'une lettre de M. Daniel Couve.

Une chaude réception. — La station et l'école de Talagouga. — Tournée dans les annexes. — Noël. — Catéchistes et catéchumènes. — La sainte Cène et l'arbre de Noël. — Joyeux optimisme.

Talagouga, 27 décembre 1898.

Cher monsieur Bianquis,

Me voici donc au Congo, heureux d'être enfin arrivé, reconnaissant d'avoir fait un aussi bon voyage, reconnaissant aussi de n'avoir ressenti jusqu'à présent aucun malaise, reconnaissant surtout d'être à l'œuvre et de pouvoir m'y vouer tout entier.

J'ai tant d'impressions que je ne sais vraiment par quel bout commencer ; je puis vous dire, en tous cas, qu'elles sont toutes bonnes. J'ai été très chaudement accueilli par les blancs et par les noirs, avec une affection qui m'a beaucoup touché. Et d'abord, par les amis de Lambaréné, où j'ai pu rester une nuit, entre l'arrivée et le départ de l'*Avant-Garde*. J'ai vu en passant la nouvelle station de Ngomo, que Haug est en train de construire et qui est merveilleusement située sur une hauteur dominant le fleuve, au confluent d'une rivière importante. A Talagouga, j'ai trouvé tout le monde surmené et débordé, et naturellement un peu fatigué ;

l'œuvre est beaucoup plus avancée et développée que je ne pensais, et je suis confondu et émerveillé de ce que mes collègues, si peu nombreux et avec des moyens restreints, ont pu faire.

J'ai déjà pu me rendre compte de l'œuvre sur la station et aussi de l'œuvre d'évangélisation dans les villages, grâce à une tournée de cinq jours que j'ai faite avec Allégret dans les annexes du bas.

Sur la station, j'ai trouvé une école, dont je suis maintenant chargé, qui ne comptait pas moins de 63 élèves et qui va probablement en compter 70. Nos enfants — ils disent souvent « notre père » en parlant de moi — sont des Pahouins et des païens ; ils sont loin d'être des anges, et il n'est pas toujours facile de les mener ; mais, malgré cela, je les ai trouvés beaucoup plus civilisés, éduqués et instruits que je ne m'y attendais ; et, si difficile qu'il soit de mener de front une pareille nichée, composée d'éléments très divers et de forces très inégales, mon école me donne beaucoup de satisfaction.

Improvisé maître d'école, j'ai trouvé la tâche difficile ; mais je fais ce que je peux, et, aidé par Mpenga, un de nos instituteurs, j'espère que l'œuvre n'aura pas trop à souffrir de mon inexpérience. La difficulté consiste, tout en poussant les plus avancés, à s'occuper à la fois des diverses classes, de telle sorte qu'il y ait le moins de temps perdu possible. Et pourtant, on ne peut pas refuser les enfants qui arrivent de tous côtés et qu'on ramasse dans les villages, pleins de bonne volonté. Quand il y aura des annexes partout, l'idéal sera d'y apprendre à lire et à écrire et de n'avoir sur la station que ceux qu'on peut espérer conduire plus loin. On pourrait développer l'œuvre scolaire beaucoup plus qu'elle ne l'est, si l'on était plus nombreux ; et c'est un élément important dans l'œuvre générale que l'éducation de ces enfants, qui formeront, dans quelques années, le centre vivant et intelligent du peuple pahouin.

Dans ma tournée avec Allégret, j'ai fait la connaissance de

l'œuvre des annexes, également beaucoup plus avancée que je ne pensais; tout est bien modeste comme bâtiments : une petite maison pour le catéchiste et un modeste hangar pour l'école; mais il y a là des foyers allumés et, dans certains endroits, bien réchauffants.

J'ai été étonné et profondément réjoui de voir l'influence de notre mission, jusque dans les villages les plus païens. Elle est très solidement assise, et, même là où les palabres et es guerres occupent encore toute la vie, on sent déjà l'influence pacifiante de l'Évangile; on recherche et on écoute les conseils et les avertissements, et quelquefois même, pour ne pas dire souvent, on règle pacifiquement des affaires qui, il y a deux ou trois ans, ne se seraient pas réglées sans effusion de sang. Mais il y beaucoup à faire, et maintenant qu'on peut aller et être bien reçu partout, il faudrait être tout le temps en route pour prêcher la paix et l'amour, et, à force de persévérance, on pacifierait le pays, — car il a besoin d'être pacifié, et, en ce moment-ci, en particulier, il y a une multitude de palabres entre les villages, dont beaucoup amènent des morts. Il s'agit presque toujours de femmes qui ont été volées. Chaque fois qu'on parle, on ne manque pas d'illustrations bien actuelles pour prêcher sur la paix et montrer tout ce qu'entraînent, pour les individus et pour le peuple tout entier, la polygamie, le vol et le meurtre.

Avec la fête de Noël, enfin, j'ai pu faire la connaissance de la plupart des catéchistes, de nos trois évangélistes et de la jeune Église pahouine. Là, encore, j'ai trouvé tout beaucoup plus avancé que je ne pensais. Les chrétiens pahouins sont très peu nombreux, à peine une vingtaine (je ne compte pas dans notre Église les catéchistes et les chrétiens galoas), mais ils sont pour la plupart sérieux et solides. J'ai assisté à l'examen des catéchumènes qui demandaient le baptême (Allégret en a baptisé quatre dimanche) et des païens qui demandaient à être inscrits comme catéchumènes. J'ai été étonné et émerveillé du degré de développement spirituel de la plupart. Jamais je n'aurais cru, malgré tout le bien

que je pensais de mes futurs paroissiens, qu'un païen pût, non pas seulement sentir, mais comprendre aussi bien la vérité et surtout exprimer sa foi d'une façon aussi claire et aussi précise. Il est visible que l'œuvre qui a été faite ici est profonde et solide; et, quand on pense à toutes les questions matérielles qui ont pris tant de temps et causé tant de fatigues à nos collègues, on est étonné, je le répète, et on ne saurait trop bénir Dieu de ce que l'œuvre spirituelle ait pu en même temps s'asseoir si solidement et se déveloper si largement.

Maintenant, la voie est frayée, les portes sont ouvertes, il n'y a plus qu'à marcher avec confiance, avec beaucoup de confiance, au milieu sans doute de grandes difficultés, mais aussi de puissants encouragements. Un sent ici qu'on avance et qu'on fait quelque chose.

Pour en revenir à Noël, il est monté à la station, pour célébrer la fête, d'abord les catéchistes, les enfants et les catéchumènes des annexes; mais aussi des quantités de païens de tous les coins du pays, beaucoup après deux ou trois jours de voyage. Il y avait foule ces jours-ci à la station, foule aux cultes, et je vous assure que, malgré la composition, en très grande majorité païenne, de nos auditoires, je n'ai jamais vu services plus recueillis. La Cène de dimanche était vraiment admirable, dans sa simplicité, de sérieux et de solennité Jamais je n'ai constaté autant d'attention et de recueillement.

Samedi soir, nous avions eu notre arbre de Noël, un superbe palmier, qui a très bien réussi : mes enfants ont exécuté trois cantiques français d'une façon très satisfaisante. Il y avait beaucoup de joie, mais une joie sérieuse et calme, même pendant la distribution des cadeaux, et rien de ce bruit et de cette effervescence qui caractérisent si désagréablement nos arbres de Noël en France.

Aujourd'hui, nous terminons notre Noël en mariant trois de nos jeunes filles avec deux de nos chrétiens et un de nos bons catéchumènes.

J'ai l'impression que ma lettre vous paraîtra bien jeune par son optimisme. Je ne le regrette pas. Je vous assure que j'ai été tellement réjoui et encouragé par tout ce que j'ai vu et entendu jusqu'ici, que je ne peux pas ne pas être rempli de confiance et d'espérance pour l'avenir.

Daniel Couve.



LES FÊTES DE NOEL A LAMBARÉNÉ

Lettre de M. Paul Vernier à M. Bianquis

Grande affluence à la station. — Les sessions d'examens. — Conversion d'un chef fétichiste. — Prière d'un ancien. — L'arbre de Noël. — Les catéchistes. — Sainte Cène et baptêmes. — Toujours les catholiques.

Lambaréné, 29 décembre 1898.

Cher monsieur Bianquis,

Il me serait impossible de vous décrire l'animation qu'a présentée notre station, du jeudi 22 décembre au mardi 27. Notre mission a été le point où, pendant six jours, se sont trouvées concentrées les forces dont nous disposons actuellement pour l'évangélisation des annexes. Tous nos catéchistes, tous nos anciens, avec armes et bagages, étaient venus pour la grande communion de Noël, et avec eux un grand nombre de chrétiens indigènes, hommes, femmes et enfants.

Du 22 au 23, c'est-à-dire peu avant Noël, nous avons aperçu de longues pirogues chargées se dirigeant sur la station, les unes luttant contre le courant, très fort en cette saison, les autres se laissant descendre au grand bonheur de leurs pagayeurs.

Notre débarcadère n'a cessé de voir arriver des hôtes. Ces derniers ayant apporté pour tout mobilier un moustiquaire, une marmite, une natte, et pour nourriture quelques pois-

sons et des bâtons de manioc, se sont installés où ils ont pu. Notre atelier et un hangar construit récemment leur ont permis de s'abriter. Le temps, du reste, a été beau pendant tout leur séjour ici; nous n'avons pas eu la moindre tornade.

Le vendredi 23, ont commencé les *sessions*, où nous avons eu à nous prononcer sur plusieurs cas, quelques-uns très embrouillés. Heureusement, dans les cas trop compliqués, le missionnaire trouve une aide précieuse dans les anciens présents. Ceux-ci ont un passé riche en expérience et ils arrivent à débrouiller les situations les plus enchevêtrées.

Nous n'avons pas eu de chute grave à enregistrer. Nous avons dû cependant mettre sous discipline quatre indigènes admis, il y a quelques mois, à faire partie de la classe des catéchumènes.

Une conversion qui nous a vivement réjouis est celle d'un chef qui s'était débarrassé de tous ses fétiches, mais qui en avait gardé un. Il a avoué l'avoir chez lui, dans un coin de sa case, et il a déclaré vouloir s'en débarrasser. Il l'a fait et nous a apporté à la chapelle, à l'une de nos séances, un petit paquet de poudre noire renfermé dans une peau, le tout attaché et suspendu à deux fortes chaînes. Voilà ce qui retenait ce pauvre chef! Il a eu la force de secouer ce joug et est venu à nous, disant que, maintenant, il ne croyait plus aux fétiches, mais seulement à Dieu, son créateur.

Dieu travaille ici dans les cœurs, et rien n'est réconfortant comme la vue de ces anciens s'entretenant des intérêts de notre œuvre. On sent que la grâce de Dieu a touché leur cœur. Un d'eux disait dans sa prière : « Seigneur, nous sommes tous réunis au pied d'un arbre que nous voulons abattre, mais l'arbre ne tombera jamais si toi-même tu ne prends la hache... » Autre fait encourageant, parmi les enfants celui-là. Deux enfants de l'école, pensant à la collecte qui devait être faite le jour de Noël, sont venus trouver M. Teisserès et lui ont dit : « Pour aujourd'hui, nous renonçons à notre manioc. Donne-nous l'équivalent en bons de collectes... »

Le samedi 24, nous nous réunissions autour d'un arbre de

Noël dressé en plein air, entre deux manguiers, tout près du fleuve. Le sapin traditionnel était remplacé par un palmier. Avec quel entrain les 117 enfants de notre école — 88 garçons et 29 filles — ont enlevé leurs cantiques de Noël! Nous leur avons annoncé Jésus-Christ né pour leur salut. Tous écoutaient, fixant de leurs grands yeux les bougies scintillant entre les feuilles du palmier. Après la distribution des cadeaux, tous ont regagné leur case ou leur dortoir. Le temps a absolument favorisé cette fête; nous en garderons un excellent souvenir.

Le conseil d'Église s'est tenu lundi et mardi. Nous avons examiné dans quelle mesure nos deux catéchistes, Ogula et Mentyuva, pouvaient être aidés pécuniairement par les Églises à la tête desquelles ils seraient placés.

Le temps me manque pour vous parler de la journée de Noël.

Deux services, à 10 heures et à 3 heures après-midi. Chapelle bondée; affluence de Pahouins aux deux services. La Cène a été prise par plusieurs groupes d'indigènes. — Il y a eu trois baptêmes.

Le catéchiste que nous avons placé dans le Ngouni nous écrit que les catholiques viennent d'y arriver. Nous croyons, par ce que nous voyons et entendons ici, que les Pères veulent tenter un grand coup dans cette partie du Congo. Leurs moyens réussissent assez auprès de ces pauvres indigènes : eau de-vie, (l'*alugu*) pagnes, tissus variés, etc... S'ils transforment l'extérieur, ils ont bien peu l'air de penser à un changement intérieur.

Là encore Dieu nous aidera.

PAUL VERNIER.

TAÏTI

L'INAUGURATION D'UN TEMPLE AUX TOUAMOTOU

Lettre de M. Fréd. Vernier.

La jeune Église de Raroïa et son pasteur. — Iles de corail. — Un enterrement protestant et un enterrement catholique. — La fête d'inauguration. — Le festin. — Mort d'un vieillard et incendie de sa maison. — Un embarquement difficile. — Voyage avec l'évêque des Marquises. — Le présent d'une île mormonne. — Heureux retour.

Papéété, Taïti, le 14 décembre 1898.

Bien cher monsieur Bianquis,

Vous ne trouverez peut-être pas hors de propos que je vous adresse un compte rendu d'un petit voyage que j'ai fait en novembre dernier, avec quelques pasteurs indigènes, dans l'archipel des Touamotou, ou Iles-Basses. Nous avions été délégués par le conseil supérieur des Églises taïtiennes pour représenter ces Églises à la fête d'inauguration d'un petit temple récemment construit dans l'île de Raroïa, à quelque cinq ou six cents milles de Taïti, par les soins de notre missionnaire taïtien Taharoa.

Depuis deux ans que ce jeune serviteur de Christ a été envoyé à Raroïa par les troupeaux de Taïti, il a réussi à constituer une petite Église, dont les membres ont été recrutés, soit parmi les protestants d'autres archipels venus pour la pêche des nacres, soit parmi les insulaires : catholiques, Mormons ou « Saints des derniers jours ».

Les membres de la nouvelle Église, qui sont au nombre de dix-sept, plus les adhérents non encore membres, forment ensemble un total de plus de cinquante personnes.

Trop à l'étroit dans un local bénévolement concédé par un commerçant protestant, le troupeau n'a pas tardé à concevoir

le projet de construire un vrai temple, qui aurait d'ailleurs le grand avantage de montrer à tous les habitants que l'œuvre protestante commencée parmi eux serait une œuvre stable.

Grâce aux secours venus des Églises de Taïti et de quelques amis particuliers, l'édifice a été bientôt terminé.

En réponse à l'appel du pasteur de Raroïa, et conformément au vœu du Conseil supérieur, nous avons pris passage, le 8 novembre, à bord du vapeur de commerce *la Croix du Sud*, qui fait un service mensuel entre Taïti, les Iles-Basses et les Marquises.

En route, nous avons touché à plusieurs îles, et notamment à celle d'Anaa, où M. le missionnaire Arbousset fit un court séjour en 1863, et qui est une des plus grandes et des plus riches de l'archipel. Nous avons éprouvé une vive admiration en contemplant ces merveilleuses îles madréporiques de forme plus ou moins circulaire, de deux à trois mètres seulement d'élévation au-dessus du niveau de la mer, renfermant un lac intérieur parfois de plus de 200 kilomètres de tour. Elles apparaissent comme des ceintures immenses de deux à trois cents mètres de large, couvertes ici et là de forêts de cocotiers et d'arbustes et dont les côtés s'étendent à perte de vue, à droite et à gauche, derrière la courbure de l'Océan.

Le lac intérieur de Raroïa, que nous avons côtoyé un jour pendant huit ou neuf heures à toute vapeur, est si vaste, qu'il pourrait contenir tout Taïti et Mooréa.

Cinq jours après notre départ de Papéété, nous sommes parvenus à destination. C'était le dimanche matin, 13 novembre. Après avoir traversé la passe malgré un fort courant contraire, nous nous sommes bientôt trouvés en vue du village de Raroïa, aux toitures en tôle ondulée, sur la rive du lac intérieur. Une jetée en corail, de cent cinquante mètres environ, forme devant le village un tranquille petit port, où sont ancrés bon nombre de côtres et autres esquifs de retour de la pêche aux nacres.

Peu après nous mettons pied à terre, et notre ami Taharoa se précipite vers nous pour nous souhaiter la bienvenue. Sa joie de nous voir est un peu voilée par une grande douleur. La veille, un membre de son Église, une jeune femme, qui, la première, avait accepté l'Évangile aux Pomotou, avait succombé aux suites de ses couches. C'est elle qui avait cédé le terrain sur lequel le nouveau temple était construit. Elle disparaissait au moment où un de ses plus chers rêves allait se réaliser.

Le lundi matin, tous les habitants, au nombre d'environ trois cents, dont la majorité est catholique ou « Saints des derniers jours », suivaient le cercueil de cette jeune femme. Nos pasteurs indigènes ont fait le service à la maison mortuaire et à l'ancienne chapelle. Au cimetière, j'ai proclamé avec bonheur les espérances glorieuses que la foi à Jésus-Christ, mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification, communique à l'âme humaine jusqu'à travers le sombre passage. J'ai dit l'inutilité et le danger de tous les moyens subsidiaires imaginés par les hommes pour arriver au salut. Connaissant la coutume étrange des habitants des Iles-Basses de se coucher la nuit pendant des semaines et des mois, par la pluie ou le beau temps, sur les tombes de leurs morts, j'ai tâché de faire entendre à mes très attentifs auditeurs que l'ancienneté d'une coutume semblable ne saurait la justifier, en présence des lumières que nous a apportés l'Évangile de l'amour de Dieu, qui nous invite à contempler nos parents morts en Christ, non parmi la poussière du tombeau, mais dans la demeure glorieuse du Père Céleste.

Le chef de l'île, qui est catholique, me disait chez lui, quelques instants après, que tous étaient heureux de ce qu'ils venaient d'entendre. « Nous ne sommes pas riches, observa-t-il, à un certain moment; mais ce que nous avons, prends-le pour toi. Les fruits de tous nos arbres (peut-être plus de cinquante mille cocotiers) sont à ta disposition pendant ton séjour à Raroïa. »

Le soir du même jour, avait lieu un enterrement catho-

lique. Mes collègues indigènes et moi nous avons tous assisté à la cérémonie du cimetière. A défaut d'un prêtre, qui ne fait que de loin en loin des apparitions dans l'île, c'est un catéchiste indigène qui a dirigé le service et prononcé une allocution. Citant un passage de ma méditation du matin, il a avoué qu'en effet, c'est Christ seul qui est « le Chemin, la Vérité et la Vie », mais que, cependant, il ne l'était efficacement que par l'intermédiaire de l'Église, qui est la colonne et l'appui de la vérité. Les Écritures n'ont de valeur pour l'âme qu'interprétées par le prêtre; elles sont incompréhensibles pour le commun des hommes, etc., etc.

J'avais peine à me contenir à l'ouïe de cet enseignement si contraire au pur Évangile du salut; mais je patientai en pensant que j'aurais ma revanche avant peu.

La fête d'inauguration avait été fixée au jeudi, 17 novembre. A 11 heures, le joli petit édifice est bondé, surtout de catholiques et de saints des derniers jours. A droite de la chaire sont assises les autorités de l'île et les deux membres européens de la congrégation protestante, séparés du reste de l'auditoire par une cloison pleine d'environ quatre-vingts centimètres de haut. A gauche, les pasteurs, séparés aussi par une cloison semblable. L'aspect intérieur de l'édifice est vraiment agréable. Le ton vif de certaines peintures est tout à fait dans le goût des indigènes. Deux beaux lustres, qui ont coûté ensemble près de 350 francs, et plusieurs jolies lampes d'applique font un bel effet.

Après la prise solennelle de possession de l'édifice, et la pose de la Bible sur la chaîre, un de nos pasteurs taïtiens, chargé de faire brièvement l'historique de notre mission protestante aux Touamotou et de présenter à qui de droit les remerciements d'usage, s'acquitte de sa tâche de façon fort convenable. Nos autres collègues participent tous à la cérémonie: l'un indique une hymme, l'autre lit un chapitre des Saintes Écritures, un autre présente la prière de dédicace.

J'ai médité ensuite le passage Eph. II, 20 : « Vous avez été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la pierre angulaire ».

Le Seigneur m'a accordé un secours spécial de son Esprit dans cette importante circonstance pour affirmer ce qu'est la véritable Église de Jésus-Christ, pour dire de quelle manière elle est édifiée sur le fondement des prophètes et des apôtres et en particulier sur l'objet de la foi de ces saints hommes, Jésus-Christ, la pierre de l'angle ; pour montrer que les plus illettrés des hommes et même des enfants peuvent comprendre dans les Saintes-Écritures toutes les choses essentielles au salut ; enfin pour conclure au devoir qui s'impose à chacun d'entrer dès ici-bas dans la structure de l'édifice spirituel, l'Église de Christ. Les moins attentifs n'étaient pas les auditeurs catholiques.

Le festin, accessoire obligé de toute inauguration de temple, a lieu ici une heure après la solennité religieuse. Nos cinquante protestants ont voulu faire les choses largement. Ils ont invité au repas toute la population de Raroïa et toutes les autres personnes d'autres îles venues pour la pêche, sans aucune distinction de religion.

Mais... les tables n'admettent qu'une centaine de convives à la fois! Comment faire? Ce n'est pas difficile : quand le premier cent sera rassasié, la table sera remise et le deuxième cent y prendra place. Il en sera de même pour le troisième cent. Le festin se prolonge ainsi jusqu'au soir. Les derniers, rentrés momentanément chez eux, attendent leur tour sans impatience. Les membres de chaque communion religieuse, après s'être rassasiés à la table commune, reçoivent encore des sacs de farine, du pain cuit et des porcs rôtis entiers pour pouvoir continuer la fête dans leurs maisons le lendemain.

Nos protestants sont harassés de fatigue, mais ils sont heureux d'avoir pu associer à leur joie ceux dont ils sont séparés par des barrières religieuses. Il faudrait peut-être beaucoup chercher, en France, et ailleurs, pour trouver,

comme dans la petite île de Raroïa, une fête conçue dans un esprit d'universelle fraternité.

Il y a lieu de croire que si les autres dénominations à Raroïa avaient des fêtes, les protestants y seraient cordialement invités.

Le chef, catholique, ne s'était point assis à la table d'honneur au commencement du festin. Remplissant les devoirs de catéchiste de sa communion, il s'était rendu auprès d'un vieillard mourant, à dix mètres de notre ancienne chapelle. Au milieu de la nuit, le glas funèbre, retentissant à travers le village plein de silence, a annoncé que ce vieillard venait de passer dans l'éternité. Aussitôt des lamentations se font entendre. Ce sont des gémissements vociférés en cadence et sur plusieurs tons différents. Je n'avais jamais rien entendu de plus sauvage et de plus lugubre. Le lendemain, les restes du vieillard étaient portés au champ du repos. J'ignore si les siens ont passé la nuit couchés sur sa tombe. Je serais si heureux si j'avais contribué à faire cesser à Raroïa cette macabre coutume! Le jour après l'enterrement, la paillote où était mort le défunt était consumée par les flammes. D'aucuns n'ont dit que cet acte était dû à un sentiment superstitieux. La maison avait été incendiée pour empêcher que les infirmités dont était mort le vieillard ne s'attachassent à ceux qui auraient pu l'habiter encore. Ce n'était peut-être, après tout, qu'une mesure hygiénique qui pourrait, avec raison, être appliquée ailleurs qu'aux Iles-Basses.

Nous avons encore passé le dimanche, 20 novembre, avec nos chers coreligionnaires. Leur joie était grande de pouvoir se réunir désormais dans leur nouveau sanctuaire. Nous avons commémoré, avec la jeune Église, la mort du Sauveur, en participant ensemble à la sainte Cène. Nous avons vivement exhorté ses membres à devenir de plus en plus des témoins du Seigneur autour d'eux et à faire aimer et honorer l'Évangile par une conduite irréprochable.

Le lundi matin, le vapeur revenant des Marquises s'arrêtait sur la haute mer en face du village. Les lames brisent avec fracas sur la plage, et l'embarquement n'est pas sans danger; mais il n'y a pas à reculer : il faut partir. Nous donnons de cordiales poignées de mains aux chers amis qui ont été si aimables pour nous. Hissé sur le dos d'un frère, presque un colosse, j'espère arriver sans encombre jusqu'à l'embarcation. Mais de hautes vagues, qui se suivent à brefs intervalles, me font prendre plusieurs bains forcés avant d'y atteindre. Puis, au moment où une grosse vague se retire, notre esquif est précipité dans une anfractuosité du récif, au milieu de l'écume éblouissante, et c'est presque miracle que nous n'y soyons pas engloutis.

Arrivé sur le vapeur, je trouve mon cher fils, Paul Louis, qui revient de sa visite d'enquête aux Marquises. L'évêque catholique de cet archipel est aussi à bord. Il m'offre ses condoléances à l'occasion de la mort de mon frère Elie qu'il vient d'apprendre. Il l'avait rencontré jadis fortuitement en France en chemin de fer.

Notre bateau, qui fait escale à six ou sept îles, me permet de lier conversation dans plusieurs endroits avec des groupes d'habitants. Ils manifestent une grande joie, quoique mormons ou saints des derniers jours, à entendre parler de l'Évangile selon les vues des protestants évangéliques. Ils seraient certainement accessibles si on pouvait se fixer au milieu d'eux. Plusieurs me font des présents : ce sont des coquillages marins, des poissons excellents dont on se régale au dîner, à bord, des noix de coco.

A Takaroa, île presque toute mormonne, nous passons plusieurs heures. Un instant avant le départ, un habitant vient à bord nous prier, l'évêque et moi, de redescendre à terre. Nous nous trouvons bientôt devant un présent de vivres composé d'une voiture pleine de noix de coco fraîches et de deux cochons valant de douze à quinze piastres chacun. L'orateur de l'île, après avoir énuméré les personnes principales de

Takaroa qui voulaient nous donner ainsi une marque de leur bon vouloir, nous a priés de recevoir le présent de la part de tous les habitants.

A la demande de l'évêque, qui me dit avoir un peu oublié le taïtien depuis qu'il réside aux Marquises, j'exprime à l'orateur et aux nombreux habitants présents notre commune reconnaissance pour la preuve de leur bon vouloir, qu'ils nous offrent si cordialement. Nous en sommes d'autant plus touchés qu'elle nous vient de personnes appartenant à des communions religieuses différentes des nôtres. Nous considérons cette marque de bon vouloir comme un reflet de l'amour du Père Céleste, qui s'est pleinement manifesté envers tous les hommes en leur donnant son Fils unique, Jésus-Christ, pour les racheter par son sang de tous leurs péchés.

Après avoir exprimé ces pensées d'acceptation reconnaissante, accueillies avec un plaisir évident par toute l'assistance, l'évêque et moi nous sommes remontés à bord. Quelques minutes après, nous étions en route pour de nouvelles îles. Le reste de la traversée s'est fait sans incident marquant. Nous sommes rentrés à Papéété le 26 novembre, heureux, mes collègues et moi, de la protection et du secours que Dieu nous avait accordé pendant tout notre voyage.

Veuillez bien, cher monsieur, agréer l'assurance de mes sentiments très dévoués.

FRÉD. VERNIER.



TROIS NOUVEAUX PASTEURS INDIGÈNES AUX ILES SOUS-LE-VENT

Lettre de M. Brunel.

Une triple consécration. — Arrondissements pacifiés. — Crise économique. — Construction de temples. — La tâche des nouveaux pasteurs et leurs capacités.

Raïatéa, îles Sous-le-Vent,
décembre 1898.

Cher monsieur Bianquis,

La Conférence missionnaire du mois d'août dernier avait décidé la création de trois nouveaux postes de pasteurs aux îles Sous-le-Vent : un à Tahaa, et deux à Raïatéa. C'est pour présider cette triple consécration que notre collègue de Mooréa, M. Brun, arrivait à Raïatéa, le 1er novembre dernier, par le vapeur *la Croix-du-Sud*. Comme il était en quelque sorte obligé de rentrer chez lui par le même vapeur, faute d'autre bateau, il avait juste vingt-quatre heures à passer au milieu de nous. Que cela eût été différent si nous avions eu notre vapeur à nous ou notre bateau à voiles ! Toutes choses auraient pu se faire posément; notre collègue aurait pu nous accompagner dans les districts et se rendre un peu compte de l'œuvre que vont entreprendre nos nouveaux pasteurs, tandis qu'il a tout fallu faire à la hâte. Mais, Dieu soit béni ! ce n'est plus qu'une affaire de quelques semaines (1), et, dans quatre ou cinq mois, nous serons enfin en possession de l'outil jugé indispensable au bon fonctionnement de notre œuvre océanienne.

---

(1) Les souscripteurs du bateau missionnaire de Taïti accueilleront certainement avec satisfaction la bonne nouvelle que nous fait ici pressentir M. Brunel. Mais, comme nous n'avons pas encore reçu le compte rendu de la dernière Conférence de Taïti, nous ne pouvons pas en donner, dans cette livraison, la confirmation officielle.

L'île de Raïatéa, depuis la pacification, a été divisée en trois arrondissements. Deux de ces arrondissements — Tévaïtoa et Opoa — et une partie du troisième étaient le fief des ex-rebelles, dont j'ai eu l'occasion de vous entretenir jadis C'est au chef-lieu de ces deux arrondissements que nous avons installé les deux nouveaux pasteurs. Les indigènes, chrétiens ou non, leur font le meilleur accueil, et manifestent clairement leur satisfaction en consacrant les journées qui leur restent de libres — en dehors des plantations et des travaux publics ordonnés par l'administration — à l'érection de deux temples qui seront, Dieu voulant, inaugurés au commencement de 1899. Ils se mettront ensuite à la construction de deux cases pour la résidence de leurs deux pasteurs. Presbytères et temples seront faits en bambous, juxtaposés pour le corps du bâtiment, tressés pour le plancher; le tout sera couvert en feuilles de pandanus. Tout cela, faute de ressources. J'ai déjà eu l'occasion de le dire, nos îles Sous-le-Vent de Taïti traversent une crise économique terrible : il est bon de le répéter, car ainsi s'explique la baisse considérable déjà remarquée de nos collectes de missions.

1° La grande et presque unique ressource de nos indigènes, c'est la noix de coco; depuis deux ans, un insecte impitoyable détruit toutes nos plantations, et, non content de s'attaquer aux cocotiers, il se jette maintenant sur tous les produits du sol.

2° Depuis la dernière guerre, tous les indigènes de dix-huit à soixante ans doivent payer un impôt de capitation de cinq piastres.

2° Tous, également, doivent au gouvernement vingt-quatre journées de main-d'œuvre prestataire.

Ces charges sont considérables, surtout au moment où la noix de coco fait défaut; et c'est pour cela que, dans nos constructions, nous devons faire simplement.

Je viens en aide à nos gens, en achetant pour eux telle ou telle pièce de bois, qu'ils ne sauraient remplacer par le bois du pays, une porte, une fenêtre, etc. Bien que je parle à la

première personne, ils se trouvent encore être les véritables acquéreurs de ces matériaux. Vous savez, en effet, qu'une caisse de curiosités de nos îles a été expédiée, il y a bientôt deux ans, à Vevey, en Suisse. C'étaient des chapeaux, des corbeilles, des éventails en pia, canne à sucre, fara, des couvertures multicolores (tifaifai), le tout confectionné par nos chrétiens de Raïatéa ; ou encore des pirogues, avec ou sans voiles, doubles et simples, des cocos travaillés, également fabriqués par nos indigènes pour les missions. Ces objets, auxquels vinrent s'ajouter un grand nombre d'autres, dus à la libéralité de la famille de mon collègue et ami M. Huguenin, ont été vendus et ont produit une somme assez rondelette, dont une partie a été affectée au développement de l'œuvre scolaire et missionnaire de Raïatéa. Ce sont ces fonds qui me permettent aujourd'hui d'aider à la construction de nos nouveaux temples et presbytères.

La tâche des nouveaux pasteurs ne sera pas simple, ni à Tévaïtoa, ni à Opoa. Le char est embourbé, et il s'agit de le tirer de l'ornière. Le travail serait relativement facile si les efforts de tous étaient dirigés vers ce but unique; mais, s'il en était ainsi, ce serait encore le paradis sur la terre; quand nous tirons à droite, adventistes du septième jour, mormons, saints des derniers jours, sorciers, etc..., tirent à gauche; les papistes se proposent d'entrer prochainement en ligne. Je dois dire que cela ne nous effraie pas outre mesure. Oh! nous ne nous faisons pas d'illusions : ils sont le nombre, nous le savons; non contents de s'appuyer sur le bras de la chair, ils usent d'armes déloyales, nous ne l'ignorons pas. Mais, si Dieu est pour nous, quelle puissance serait capable de nous vaincre? Quand ils clameront : Rome! nous répondrons de tout notre cœur : France! et à leurs génuflexions devant le sacré-cœur de Marie nous répondrons par une proclamation toujours plus énergique du glorieux nom de Jésus.

J'ai la plus grande confiance dans les deux nouveaux pasteurs de Raïatéa, et je crois qu'ils sont capables, avec l'aide

de Dieu, de faire d'excellente besogne. Celui de Tévaïtoa — outre l'œuvre spirituelle — travaille à l'édification du temple avec une ardeur à nulle autre pareille. Celui d'Opoa, charpentier assez capable, se construit lui-même sa propre chaire. Chacun y mettant du sien, et Dieu aidant à tous, on avance.

Nous allons avoir bientôt nos fêtes de Noël, puis la longue veille (31 décembre), et saluerons, si Dieu le permet, l'an de grâce 1899, qui sera, nous l'espérons, riche en bénédictions pour toute notre mission.

G. BRUNEL.



UN VOYAGE D'ENQUÊTE AUX MARQUISES

Lettre de M. Paul-Louis Vernier.

Projet de fondation d'une nouvelle mission. — Pour les enfants des Marquisiens. — L'attitude des catholiques. — Le travail des missionnaires sandwichiens. — La race, le tatouage, la dépopulation, les mœurs. — Les femmes. — Le pays.

Papéété, Taïti, 15 décembre 1898.

Cher monsieur Bianquis,

Il est temps que je vienne vous résumer mes impressions de voyage aux îles Marquises. Cela pourra intéresser les lecteurs du *Journal des Missions*. Il s'agit, du reste, de la fondation d'un nouveau poste missionnaire (1) dans un pays lointain et peu connu, et au milieu d'une population des plus sauvages et des plus dégradées.

---

(1) La fondation de ce poste, qui équivaut, en réalité, à la création d'une nouvelle mission, ne doit pas encore être considérée comme définitivement résolue. L'enquête de M. P.-L. Vernier a abouti à un rapport, soumis à la Conférence de Taïti et qui sera communiqué au Comité.

La mission de Taïti, qui, à plusieurs reprises déjà, s'était occupée des Marquises, mais de loin en loin, est heureuse de pouvoir le faire désormais d'une manière sérieuse et suivie. Après avoir beaucoup reçu, elle veut donner à son tour, et la voilà qui entre dans une ère de conquête depuis longtemps inconnue. Nous sommes reconnaissant d'avoir été choisi pour ce poste éloigné, qui donnera enfin à notre vie le caractère vraiment missionnaire.

Beaucoup de personnes s'imaginent que les Marquises sont à quelques milles de Taïti. Il n'en est rien. Bien que faisant partie des établissements français de l'Océanie, elles n'en sont pas moins à 1,800 kilomètres du groupe de la Société. Un voilier met jusqu'à vingt jours et plus pour effectuer le voyage d'aller dans ces îles; nous en avons mis neuf avec la *Croix-du-Sud*, petit vapeur anglais subventionné par la colonie : il faut dire qu'il s'est arrêté plusieurs fois aux Touamotou.

Délégué de la Conférence missionnaire de Taïti, je passai deux mois à faire la connaissance du pays et des habitants et à choisir l'emplacement de notre installation future parmi eux. Tous les éléments de l'enquête sont rassemblés; il n'y a plus qu'à dégager les conclusions. L'œuvre, si elle se fonde, sera missionnaire et scolaire. Nous nous occuperons des grands en même temps que des petits. Partout où j'ai passé, les Marquisiens ont manifesté une grande joie en apprenant que nous voulions nous installer dans leur pays; mais notre présence leur est chère surtout pour leurs enfants : « Tu leur apprendras le français et les choses du bon Dieu », m'ont-ils dit bien souvent. D'eux-mêmes, de leurs besoins, ils ne disent rien. — « Et vous? leur ai-je demandé. — Eh bien! nous apporterons la nourriture aux enfants. — Tu ne comprends pas. Voyons, viendrez-vous entendre le *mihi* avec vos femmes? — Oui », répondent-ils, mais un oui qui n'a pas l'air sérieux.

Je prévois que l'œuvre sera ardue. Les catholiques se préparent déjà à nous faire une opposition formidable. Ma visite

à l'évêque des Marquises a été très courtoise en apparence, mais je voyais très bien qu'au fond il était profondément vexé des excellentes raisons que je lui donnais de mon installation dans *son* (?) île. Il a même poussé la charité jusqu'à me mettre en garde contre les difficultés et déboires qui m'attendaient, et m'a conseillé de porter ailleurs mon zèle apostolique. Puis je serrai sa main, où brillait une énorme améthyste... Et le dernier courrier des Marquises y emportait quatre frères nouveaux pour les écoles congréganistes, les seules qui existent aux Marquises.

Nous y avons eu des écoles aussi, mais elles ont été fermées, il y a trois années, par ordre de l'administration, alors toute dévouée aux *Sacré-Cœur de Picpus*. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi ; non seulement nous pouvons ouvrir des écoles, mais encore elles seront subventionnées, très légèrement, c'est vrai, par la colonie. Ce n'est, du reste, que justice.

Un fait qui justifie pleinement notre intervention aux Marquises, c'est qu'il s'y trouve bon nombre de protestants amenés à la foi par des missionnaires sandwichiens, établis depuis très longtemps dans le pays. J'ai vu deux petites églises, qui sont très peu de chose, vu le temps depuis lequel on travaille ici. Je demande à Dieu que ce petit nombre soit au moins vivant ; mais il n'est pas difficile de voir que le paganisme ambiant a fortement déteint sur ces pauvres chrétiens. Leurs pasteurs ont fait ce qu'ils ont pu, mais, étant eux-mêmes des indigènes, ils n'ont pas toujours eu beaucoup d'autorité; ils ont bien besoin d'être secondés. C'est ce que nous comptons faire, avec le secours de Dieu : reprendre l'œuvre des pasteurs sandwichiens, tout en poussant énergiquement à l'évangélisation des païens.

En ce qui concerne les Marquisiens, ils appartiennent à la même race que les Taïtiens, la race maorie. Ils sont grands, en général, bien faits, mais moins colorés que les Taïtiens, semble-t-il : c'est qu'ils se frottent régulièrement la peau

avec le suc d'une certaine racine, qui, à la longue, leur donne une teinte jaune pâle. La figure est presque toujours agréable, quand elle n'a pas été abîmée par le tatouage. Cette coutume barbare refleurit avec une intensité particulière dans les Marquises; les indigènes se livrent à des sortes d'artistes qui leur couvrent le corps de dessins quelquefois très artistiques, et cela ne va pas sans d'horribles souffrances. L'opération dure plusieurs semaines, car on ne peut procéder que très lentement. Je ne sais rien de plus sauvage, de plus épouvantable qu'une figure tatouée. On pense tout de suite à des cannibales. Les personnes bien informées prétendent qu'il suffirait du départ des gendarmes pour voir se reproduire les scènes affreuses du passé. Les Marquisiens ne se font pas faute de nous dire que nous les gênons beaucoup, nous autres Français. Ils l'ont déclaré dernièrement au gouverneur, qui leur refusait du rhum. Triste race, qui se meurt d'envie de dévorer ses semblables et de boire du rhum!

La dépopulation est vraiment effrayante. En dix ans. le chiffre des habitants est descendu de 6,000 à 3,500. Tel village compte dix-sept décès en une année et pas une naissance ; tel autre n'est qu'une agglomération de cases vides. Partout, les décès sont en excès sur les naissances. Les enfants deviennent très rares, la plupart des ménages n'en ont plus.

Les pauvres enfants! Ils sont ce que sont leurs parents. La famille n'existe pas. L'adoption des enfants est largement pratiquée aux Marquises, comme aux îles de la Société. On se fait des cadeaux d'enfants entre voisins. Cet état de choses existe depuis longtemps, et rien, semble-t-il, n'a été fait pour y remédier. Les efforts qu'on a tentés dans ce sens n'ont pas abouti. C'est qu'il tient au caractère de la race : il ne disparaîtra pas de sitôt.

Les femmes n'ont plus le charme des Taïtiennes; elles n'ont certainement pas leurs habitudes de propreté. Elles sont vêtues, la plupart du temps, de haillons sordides. Le

dimanche, c'est vrai, changement à vue. On sort sa belle robe et son beau chapeau pour aller à l'église ou au temple. Les jeunes ont renoncé à la coutume du tatouage ; mais on en rencontre fréquemment de vieilles, avec la figure et les mains couvertes de ces dessins bizarres.

Quant au pays en lui-même, il est des plus pittoresques : ce sont de hautes terres hérissées de pics affectant quelquefois les formes les plus bizarres. L'île est en général traversée par une chaîne de montagnes dans le sens de la longueur ; de cette chaîne centrale partent des arêtes secondaires qui s'en viennent tomber à pic dans la mer. Entre ces contreforts s'ouvrent de profondes vallées à riche végétation. La vallée d'Atuona, — île Hiva-oa, — où nous nous installerons probablement, est une des plus belles et des plus riches de tout l'archipel. La chaleur y est supportable, quoique brûlante. Les fins de journée sont délicieuses, ainsi que les nuits.

En somme, je reviens de mon voyage aux îles Marquises avec des impressions bien diverses. Autant le pays me plaît, autant les habitants m'ont révolté par leur sauvagerie et leur grossièreté. Comme nous nous sentons faibles et impuissants devant la grandeur de la tâche! Je revins presque découragé, mais je trouvai à la maison mon petit Jean-Frédéric, qui s'était permis de faire son entrée dans ce monde pendant l'absence de son papa. Cela me remonta.

Votre tout dévoué

PAUL-LOUIS VERNIER.

MADAGASCAR

DERNIÈRES NOUVELLES

Le courrier reçu le 14 février. — La Conférence de l'Émyrne. — Installation de M. Vernier à Tananarive. — Fondations scolaires. — Projet de règlement ecclésiastique. — Service de sainte Cène. — L'obligation de l'instruction abrogée au Betsiléo. — Charges nouvelles imposées aux instituteurs indigènes. — La santé de M. de Saint-Vidal : son retour en Europe. — M. Boegner à Lourenço-Marquès. — Heureux achèvement de sa mission.

Paris, 27 février 1899.

Nous recevrons peut-être, pendant le tirage de cette livraison, un important courrier de Madagascar. En ce cas, nous le résumerons en dernière heure. Pour le moment, nous en sommes réduits au courrier qui nous est arrivé le 14 février, et qui nous donnait des nouvelles de Tananarive allant jusqu'au 14 janvier.

C'est ce courrier qui nous a apporté, entre autres, les lettres de MM. Groult, Rusillon et Maroger, et le message des pasteurs et évangélistes de la région d'Ankazobé, que nous reproduisons ci-après, en tout ou en partie.

Deux autres récits pittoresques de M. Rusillon, l'un à propos d'une course à Mandrosoa, l'autre décrivant un dimanche à Mahéréza et dans les annexes, ont été communiqués par nous à l'*Église libre* et à la *Voix de la montagne*, qui les ont donnés à leurs lecteurs.

Au moment où ce courrier quittait Tananarive, la mission de MM. Boegner et Germond tirait à sa fin. Les missionnaires de l'Émyrne s'étaient réunis en conférence, le 10 et le 11 janvier. M. Boegner avait remis à M. F. Vernier la présidence des séances, et déjà, depuis quelques jours, M. Mondain,

avait hérité de M. Germond les fonctions de trésorier. M. Vernier, président de la Commission exécutive et permanente, venait de s'installer dans la capitale, à la maison qui a été occupée successivement par MM. Escande, Edm. Meyer et Groult, et où MM. Boegner et Germond ont reçu l'hospitalité, pendant la première période de leur séjour. Avec M. Vernier s'y sont établis deux de nos instituteurs célibataires, MM. Chabbert et Gaignaire, et M. Ferrand, dont la femme, on le sait, est encore en France pour quelques mois. Ainsi la maison avait pris l'air d'une sorte de monastère d'hommes, ce qui est assez inusité dans nos stations missionnaires.

Au reste, cet arrangement était tout provisoire. Dès que la saison sera propice, M. Ferrand ira s'établir à Fihaonana, l'ancien poste de M. Vernier, et auparavant M. Gaignaire doit aller aider M. Groult dans la direction simultanée de l'École normale et de l'Orphelinat.

La Conférence de l'Émyrne a poursuivi l'œuvre de réorganisation scolaire dont la Conférence générale de Madagascar avait jeté les bases. L'un des points du programme, le transfert de l'École normale à Mahazoarivo, était déjà exécuté. Un autre était à la veille de recevoir sa réalisation ; je veux parler de la fondation d'un internat de jeunes filles, sous la direction de mademoiselle Krug. La maison qui doit abriter cet internat est située à l'extrémité nord de Tananarive. Elle est spacieuse et bien distribuée, et les réparations étaient presque terminées.

La Conférence a entendu aussi et discuté un important projet de règlement ecclésiastique, rédigé par M. Vernier. Ce projet sera communiqué aux missionnaires du Betsiléo et au Comité de Paris, avant de devenir exécutoire. Il aura pour effet d'adapter, dans la mesure où la chose est possible et désirable, nos institutions presbytériennes et synodales aux Églises malgaches placées sous notre direction.

Un service de sainte Cène a clos la session. C'était la première fois que nos frères et sœurs avaient le privilège d'en-

tourer tous ensemble la table du Seigneur et d'y cimenter, au pied de la croix, leur union fraternelle.

Peu de jours après, M. Chazel a dû partir pour le Betsiléo où il va prendre la direction générale des écoles de cette province et procéder à leur réorganisation systématique.

Dans ce travail, notre jeune frère rencontrera sans doute d'assez grandes difficultés. Depuis le 1er janvier 1899, l'instruction primaire a cessé d'être obligatoire au Betsiléo. Notre frère, M. Escande, se demande s'il doit se réjouir ou s'attrister de cette mesure. Les enfants continueront-ils à fréquenter nos écoles, maintenant qu'ils auront toute liberté de ne recevoir aucune instruction? Les instituteurs, avec leur maigre salaire, nous resteront-ils fidèles, maintenant qu'ils n'auront plus aucun moyen, même en ouvrant des ateliers ou des jardins d'essais, de se soustraire à la corvée? On peut se poser ces questions avec quelque anxiété. D'autre part, les Pères jésuites ne pourront plus réclamer les enfants au nom de la loi, et en s'appuyant sur l'autorité civile. La contrainte qu'ils ont exercée, en certains endroits où leur école existait seule, n'aura plus de raison d'être ni de moyen de se produire.

Afin d'alléger pour nos instituteurs le poids de la corvée, qui se rachète par un impôt annuel de 15 francs, notre mission a décidé de prendre à sa charge la moitié de cette somme, mais en exigeant le remboursement du prêt si l'instituteur venait à nous quitter avant la fin de l'année.

A cette première entrave s'en ajoutera malheureusement une autre. A partir du 1er juillet, le service militaire obligatoire sera appliqué au Betsiléo. Les instituteurs y seront astreints comme tous les autres indigènes. On ne pourra s'en racheter que de deux façons: en payant une somme de 75 francs, ou en étant déjà, à vingt ans, marié et père d'un enfant. Peut-être cette seconde condition sera-t-elle la plus facile à faire remplir par nos élèves-maîtres.

Le courrier que nous analysons nous apportait une nouvelle alarmante. Notre frère, M. de Saint-Vidal, était, au commencement de janvier, extrêmement souffrant à Tamatave. L'état de ses jambes l'empêchait de marcher, et ses yeux, très fatigués, ne lui permettaient plus de lire ni d'écrire. Atteint de rhumatisme goutteux et d'anémie profonde, à l'entrée de la mauvaise saison, il s'était vu obligé, à sa grande tristesse, de demander à la Conférence et à M. Boegner l'autorisation de rentrer en Europe, en congé de santé. Le 10 janvier, la Conférence recevait encore un télégramme pressant, et le jeune couple (M. de Saint-Vidal ne pouvait songer à faire ce voyage sans sa femme) semblait devoir s'embarquer le 19, ce qui l'eût amené à Marseille le 13 février.

Au dernier moment, une légère amélioration a permis d'ajourner le départ. Mais un télégramme reçu le 25 février de Port-Saïd, et qui nous est communiqué par la famille de madame de Saint-Vidal, nous apprend que nos amis ont dû s'embarquer le 5 février et arriveront à Marseille le mardi 28, tandis que cette livraison s'imprimera.

Nous recommandons notre frère et notre sœur à la sympathie et aux prières de tous nos lecteurs.

M. Boegner comptait s'embarquer pour l'Afrique dans la première quinzaine de février. En effet, un télégramme de Lourenço-Marquès reçu à Paris le samedi 25 février, nous a appris qu'il venait de débarquer heureusement dans cette ville. Peut-être aura-t-il eu à y faire une courte quarantaine. En tous cas, il pourra mettre à exécution le grand désir qu'il avait de revoir encore une fois M. Coillard, soit au Lessouto, soit même au besoin à Boulawayo. L'expédition du Zambèze, en effet, ne se mettra pas en route avant le 15 mars.

Le télégramme de Lourenço-Marquès porte un seul mot :

« *Well*, — bien », sans signature. Il ne nous est donc pas encore possible de savoir si M. Germond a traversé avec M. Boegner, ou s'il rentre directement de Madagascar en Europe. Nous serons peut-être renseignés avant que la dernière feuille du journal soit tirée.

Pour le moment, bénissons Dieu de ce que la mission de nos deux délégués s'est effectuée sans fâcheux accident et abouti à un complet succès. Les dernières lettres de M. Boegner respirent une confiance qui fait du bien. Dieu a répondu aux prières persévérantes de son serviteur, et l'a exaucé au-delà de son attente. En attendant qu'il puisse dresser lui-même le tableau des résultats obtenus, nous partageons sa joie et sa reconnaissance envers l'Auteur de toute grâce.



L'ÉCOLE NORMALE A MAHAZOARIVO. — NOEL A TANANARIVE

Extrait d'une lettre de M. Groult.

Le chagrin de la séparation. — Organisation provisoire à Mahazoarivo. — Beauté et difficulté de la tâche. — Noël sous les tropiques. — Deux arbres de Noël à Tananarive. — A propos de : « Mon beau sapin ».

Mahazoarivo, 28 décembre 1898.

... Nous avons encore ici MM. Boegner et Germond, et ce ne sera certainement pas de notre bon gré que nous les verrons partir pour l'Afrique, puis pour la France. Nous sommes tellement habitués à leur présence, ils nous ont été et nous

sont encore tellement nécessaires, et, enfin, une si vive affection nous a liés à eux, que chacun ici aura beaucoup de chagrin à les voir s'éloigner pour toujours de Tananarive. Pourtant ce jour approche, et j'y pense déjà avec un grand serrement de cœur. Nous avons eu pendant plusieurs mois une vie commune, ils ont fait partie de ma famille : je dirai même qu'ici ils ont été ma famille agrandie, mais tout aussi intime que la petite, et leur départ fera un grand vide pour nous tous.

Déjà, nous avons connu le chagrin de la séparation. Hier, 27 décembre, nous quittions Tananarive pour venir nous installer à Mahazoarivo, où la Conférence a décidé de transférer son École normale, pour la transformer en internat. Nous avions là un grand bâtiment, construit depuis peu par les soins de M. Mondain, dans un coin du vaste orphelinat. L'intention première était d'y loger des jeunes gens pauvres, venant de loin pour suivre les cours de l'École normale de Tananarive et n'ayant pas de pied-à-terre en ville. Cette disposition va donc nous permettre de commencer immédiatement notre internat d'école normale, sans frais exceptionnels. Plus tard, si les ressources le permettent et si notre œuvre scolaire se fortifie, nous construirons, sur un terrain mieux choisi, une école normale répondant à tous les besoins de la situation. Pour le moment, nous utilisons ce que nous avons sous la main. Cela ne répond pas tout à fait à tous les besoins. Les classes seront petites ; les enfants coucheront sous les combles, grâce à des planchers que l'on construit en ce moment sur les classes. Il y aura des annexes : ateliers de travail manuel, charpenterie, menuiserie, serrurerie, modelage, outillage, et un réfectoire, construits et couverts à la légère, en *zozoro* (prononcez : zouzoure), sortes de grands roseaux ; mais cela permettra d'attendre patiemment des temps meilleurs On apportera de l'entrain, de la vie, du mouvement et surtout un bon esprit d'affection chrétienne les uns pour les autres : directeur, professeurs, maîtres indigènes et élèves. Moyennant quoi, la colonie prospérera, je n'en doute pas, car

elle est la pépinière de la mission, le foyer de notre action sur l'Église future ; et, si nous sommes fidèles, Dieu ne pourra pas refuser sa bénédiction à une des pierres principales de son œuvre à Madagascar.

J'ai dit tout à l'heure que nous étions une colonie, et vous allez voir que le mot n'est pas trop fort. Notre École normale comprendra trois classes d'élèves-maîtres, soit un effectif de 35 jeunes gens, tous internes, plus un groupe d'instituteurs en activité de service, venant passer six mois pour apprendre spécialement le français. Il y en aura de dix à quinze, la plupart mariés ; ceux-là habiteront quelques cases, dans la propriété ; mais la plus grande partie devra loger dans le village, faute de place. Ceux qui sont mariés viennent avec leurs femmes, bien entendu.

Enfin, il y a encore notre orphelinat, qui a perdu son directeur, M. de Saint-Vidal, parti pour Tamatave, où il va faire œuvre d'évangélisation. Nous avons actuellement une quarantaine d'orphelins. Plus tard, cet orphelinat sera aussi agrandi et fortifié, avec un directeur spécial ; peut-être pourra-t-on joindre les deux branches d'activité manuelle : école professionnelle et colonie agricole. Mais, en attendant, l'orphelinat reste à Mahazoarivo avec l'École normale.

A tout ce petit monde, ajoutez les inévitables domestiques, leurs femmes, leurs enfants, quelquefois une vieille mère, et vous verrez que nous ne sommes pas loin d'arriver à la centaine.

Quelle belle œuvre! former de futurs ouvriers, non plus seulement de jeunes intelligences, ce qui est bien beau, bien encourageant, bien intéressant, mais ceux-là mêmes qui seront les aides des missionnaires, les ouvriers de la mission ! Dans une certaine mesure on pourrait même dire : tels ils seront, telle sera l'œuvre, car ce sont ces mêmes jeunes gens qui élèveront l'Église future, la jeune Église qui grandira sous nos yeux, celle que nous aurons formée de toutes pièces. nous autres, missionnaires français, celle qui sera notre couronne ou notre accusatrice, suivant la fidelité, le

zèle, le dévouement, la foi et l'amour chrétien que nous aurons apportés à l'accomplissement de notre tâche, à la réalisation de notre vocation.

Belle tâche en effet, mais aussi terrible responsabilité ! Tout l'entrain que je me sens pour elle, tout le bonheur que j'éprouve à m'y consacrer tout entier, m'effraie parfois et me contraint, dans le sentiment de ma faiblesse, de m'approcher de Celui qui est la force et d'où vient le secours.

Pourtant, quoique je relève de la fièvre qui m'a tenu sous son joug quotidiennement pendant plus d'un mois, et quoique je sois débordé en ce moment par les travaux d'installation, les élèves-maîtres rentrant le 12 janvier, je me plais à envisager ce que sera notre École normale. Sans doute on y fera beaucoup de travail et du bon travail. J'espère que nous préparerons là des instituteurs sérieux, capables, bien outillés pour la lutte qu'ils auront à soutenir. Mais aussi nous aurons, Dieu aidant, une action spirituelle sur toute notre colonie Mahazoarivienne, et il sera beau et bon de la voir réunie toute entière, le soir, dans une des classes pour le culte en commun, où indigènes et Européens seront confondus dans une même prière...

... Noël est passé depuis quelques jours ; mais jamais on ne pourrait se figurer en France ce qu'est un Noël sur une terre tropicale.

Rien, comme aspect de la nature, qui rappelle à notre mémoire les images que cette date évoque. Point de neige, point de glace, partant point de bûche de Noël, point de bonhomme Hiver. Transportez-vous, au contraire, au plein cœur de l'été, au 14 juillet par exemple ; il fait très chaud, l'orage menace et gronde dans le lointain.

Hélas ! il n'y a pas que les décors qui soient changés ! La joyeuse fête de Noël n'existe pas ici : pas de sapin, partant pas d'arbre illuminé le soir. Les jouets sont rares et chers ; enfin, les traditionnelles oranges ne sont pas encore mûres. Puis il y a les absents. Noël, c'est la fête des familles : chez

nous, s'il y a le grand arbre qui réunit les enfants de l'école du dimanche, il y a aussi les petits arbres, je dirai presque individuels, qui s'allument dans la maison paternelle ; les frères, les sœurs, les cousins, les amis se réunissent autour ; on échange des souhaits de bienvenue, des cadeaux ; on passe de bons moments en commun. Dans la vie missionnaire, ce n'est plus cela. Les enfants sont dispersés : les uns sont ici, les autres sont là-bas, bien loin, en France. Il est bien rare qu'il y ait sur la station missionnaire d'autres enfants blancs, les seuls qu'un bébé puisse comprendre parfaitement, car, pour l'affection, je me hâte de dire que les enfants du missionnaire ne tardent pas à en ressentir tout autant pour les petits noirs que s'ils avaient les yeux bleus et les joues roses.

Eh bien, pourtant, j'ai tort de me plaindre. Nous sommes favorisés ici, à Tananarive, et, pour la première fois, nous avons essayé de goûter toutes les joies du Noël français. En l'absence de neige, de frimas, de glaçons éblouissants, nous avons eu tout de même « l'arbre de Noël ». A défaut de sapin, on a pris un autre arbre, le manguier : c'est un arbuste à tête ronde, au feuillage touffu ; je ne vois pas en France d'arbre semblable à lui et je ne puis en donner une idée approximative qu'en le comparant à une touffe de lilas. Cet arbre, orné par mademoiselle Vidil et quelques-unes de ses amies, était magnifique. Il était fait à l'intention des écoles du dimanche indigènes. Il ne m'appartient pas d'en parler, je ne l'ai pas vu, étant malade de la fièvre, et quelqu'un de ses organisateurs sera bien plus à même de le faire.

A la maison, nous avons eu aussi notre petit arbre intime. Nous avons trouvé un buisson d'eucalyptus à feuilles lancéolées toujours vertes et à odeur résineuse : bien des points d'analogie avec le sapin, vous voyez. Ce arbre était organisé à l'intention de Louisette, d'une petite amie, Daisy Stribling, fille d'un missionnaire anglais, et du bébé René Mondain. Il nous manquait bien les petites bougies roses, bleues, violettes, rouges, dont on se sert habituellement ; mais nous y avons suppléé en coupant de grosses bougies

blanches, et cela a été charmant quand même. MM. Boegner et Germond ont d'eux-mêmes demandé à assister à notre fête, et nous avions réuni une dizaine de nos amis, tous appartenant au monde missionnaire. Puis il y avait aussi nos domestiques qui ouvraient les yeux et montraient leurs dents blanches, si blanches qu'elles remplaçaient presque la neige ou les stalactites de glace.

Chacun a eu son petit cadeau. Les enfants d'abord, et je vous assure que, quoique sur une terre à demi-civilisée, ils n'ont pas eu à se plaindre, chaque visiteur ayant placé quelque chose autour de l'arbre.

Les grands aussi ont eu leur tour : c'étaient de petites cartes dorées, sur lesquelles étaient écrites ces paroles, qui contiennent en elles toute la joie de Noël : « Aujourd'hui, dans la ville de David, le Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur vous est né ».

Il y a eu aussi des cadeaux plus sérieux, des souvenirs des amis présents. Je crois que tout le monde était heureux de se trouver autour de ce petit arbre ; cela aidait à donner à notre Noël de Madagascar la couleur locale d'un Noël de France.

Nous avons chanté, bien entendu, deux beaux cantiques appropriés à la circonstance. Chacun pensait bien à « Mon beau sapin » ; mais, décidément, il n'y avait pas moyen de s'y arrêter : d'abord nous n'avions pas de sapin, ensuite « roi des forêts » ne va pas mieux : il n'y a pas de forêts dans l'Emyrne, tout au moins autour de Tananarive. « Quand par l'hiver... » Nous sommes en été. « Bois et guérêts sont dépouillés » : tout est vert, la terre rouge elle-même essaie, sous l'influence des pluies torrentielles et quotidiennes, de se couvrir d'une apparence de verdure. — Décidément non, il n'y avait pas moyen, il y avait trop de non sens ; nous avons abandonné « Mon beau sapin » ; mais nous avons eu tout de même notre arbre de Noël, et cela nous a réjoui le cœur aux grands comme aux petits.

Je dois dire, en passant, que peut-être un jour nous au-

rons cependant un sapin. Il y en a près de deux cents, que M. de Saint-Vidal avait semés l'année dernière, dans le jardin de Mahazoarivo, et qui, maintenant, ont déjà un décimètre de haut. Ce jour-là, ce sera alors une fête de Noël complète, et on fera venir de France des bougies roses, blanches, violettes et rouges, et toutes sortes de bonnes choses pour nos Malgaches et nos petits enfants blancs.

Veuillez agréer, etc... E. GROULT.

COURSES DANS LE DISTRICT D'AMBOHIBELOMA

du 16 au 24 décembre 1898.

Ambohibéloma : une belle station missionnaire, vide et déserte. — Le nouveau temple d'Amboriniana. — Salut militaire exécuté par une bande d'écoliers malgaches. — Misérables cases et chrétiens mal bâtis. — La fin d'une légende. — Marseillaise et autre chanson patriotique. — Inauguration d'un temple. — La complainte du Bon Missionnaire. — La psychologie du Malgache.

Mahéréza, 5 janvier 1899.

Partir de Mahéréza pour une tournée d'une dizaine de jours n'est pas facile. Malades, instituteurs, pasteurs, élèves, ouvriers, tous semblent se donner rendez-vous pour empêcher le missionnaire de se mettre en route. Aussi est-ce assez tard, le 16 décembre, que j'ai pu partir pour *Ambohibéloma*, où nous sommes arrivés juste avant la pluie.

Situé tout en haut d'un pic qui domine les environs, entouré de grands *amontana*, aux larges feuilles vert foncé, Ambohibeloma a fort bon air. La vue dont on jouit fait impression. Les collines se pressent les unes contre les autres et semblent demander à s'élever. Les étroites vallées vont en s'étranglant et aimeraient bien élargir leurs verts damiers de rizières. Des sommets dégringolent joyeusement les cas-

cades formées par les pluies, et les rochers qu'elles rencontrent les font éclater en mille diamants étincelants aux rayons du soleil, qui fait une fissure à travers les nuages.

Mais ce n'est pas pour contempler la nature que je suis venu à Ambohibéloma.

J'examine la maison missionnaire. Elle a dix pièces, plus une salle d'école, plus une petite maison pour domestiques, plus les dépendances ordinaires et une écurie. Le missionnaire était bien logé. Le jardin est joli aussi. Quel dommage que tout cela reste sans soin! Dans le village, on trouve un grand temple; on en trouve même un second, fort convenable encore, et enfin une bonne construction qui servait autrefois d'École normale. Une vraie station toute prête, mais ruinée, hélas! au point de vue spirituel et protestant (1). Au culte, je n'ai eu que 46 adultes et 56 enfants. Plusieurs Églises étaient cependant représentées. On prétexte une épidémie, la fièvre. J'ai appris à connaître la valeur de ces excuses. La vérité est que l'indifférence a gagné les cœurs que le calcul n'a pas rendus catholiques. Il y a cependant de l'espoir. On sent que les cendres sont encore chaudes.

La journée a été consacrée aux conversations individuelles, pour encourager les pasteurs, pour éclairer certains d'entre eux sur la valeur de leurs réclamations, et, le soir, j'ai été au culte de famille de l'évangéliste. J'avoue n'avoir guère écouté. La raison en est dans la série d'assiettes qui se trouvaient devant une petite marmite : j'en ai compté onze. Onze assiettes, trois repas par jour, le riz à 9 francs la *vata*, et le traitement du chef de famille 20 francs, sept ou huit enfants, une grand'mère, les parents à vêtir : toutes ces données se heurtaient dans mon cerveau. J'étais préparé à recevoir, le lendemain matin, la demande d'augmentation que j'ai rigoureusement écartée, malgré les protestations de mon cœur. Que de choses nécessaires, que l'on ne peut faire! Et pourtant

(1) C'est la station qui a été habitée quelques mois par M. et madame de Saint-Vidal.

n'avons-nous pas dressé un budget qui s'approche de 300,000 francs?

Je monte en filanzane assez préoccupé, demandant à Dieu de la confiance, et, tout en réfléchissant, ce qui m'empêche de calculer la durée du voyage, j'arrive à *Amboniriana* (Église nouvelle, l'ancienne *Antoby* n'ayant plus ni temple, ni membres). Le temple d'Amboniriana est aussi propre qu'il peut l'être, et on est disposé à le trouver magnifique quand on sait que ce sont deux hommes, dont l'un est bossu, qui l'ont fait.

On me reçoit bien. Un proverbe malgache dit : « A un ami on ne vient point les mains vides. » Pour me montrer que je suis un ami, on m'offre un peu de bois, des fruits, des œufs, sans compter le riz pour les bourjanes. Dans le temple, il y a 178 enfants et 61 adultes. Pour l'occasion, il en est qui ont revêtu les costumes les plus drôles. L'un d'eux, en particulier, non content d'avoir mis des chaussures, — de vrais bateaux, — ses bas sur son pantalon, un gilet rouge avec une veste jaunâtre, a voulu encore mettre sur le tout un gilet blanc. Ce qu il se dressait fièrement!

L'auditoire a bien chanté. Un détail qui m'a fait sourire : à chaque cantique, tout le monde se croit obligé de tousser.

En me promenant dans le village, j'ai causé avec les habitants, mais j'ai été douloureusement frappé par cette demande, plusieurs fois répétée : « Mon Péra, douna quat' sous! »

Après un repas rapide, nous partons pour *Bémananony*. Nous traversons des coteaux que l'on brûle pour que l'herbe soit, l'an prochain, plus drue, et, après deux heures, nous voyons, non loin d'une rivière, l'Ikotoratsy, — le mauvais gamin (1), — un petit temple : c'est celui où nous devons

(1) Ainsi nommée à cause des crues subites, des crocodiles qui viennent en été, et de la couleur foncée des eaux.

aller. Du village on a distingué nos silhouettes se dessinant sur la crête de la montagne, et une bonne bande d'enfants vient au-devant de moi, drapeau en tête; mais elle se perd dans le bois, je ne puis plus la voir.

« Attention! » crie une voix, et, au moment où je parais au tournant du chemin, au commandement : « *Salions!* » deux cents mains se lèvent à la hauteur du front. Je salue à mon tour. « Fixe! » et les deux cents mains de retomber avec fracas sur la couture du pantalon, — absent en plus d'un cas. J'ignorerais que nous sommes sous un gouvernement militaire que je l'aurais bientôt appris.

Bemananony est, d'après le Père Piolet, un des lieux où la fièvre fait le plus de ravages. Sans en avoir souffert là plus qu'ailleurs, je suis de son avis. Les habitants sont, pour la plupart, d'une grande maigreur, et, dans presque toutes les cases, j'ai trouvé des malades. Ces cases rappellent celles de la côte. Bâties en forme de rectangle, avec des roseaux dressés et recouverts de boue, elles sont toutes les mêmes. L'ouverture est toujours du côté ouest; le lit est toujours à la même place : au fond de la pièce, dont une partie est réservée aux animaux, un trou dans le sol sert de foyer : c'est tout. On ne se dirait plus en Émyrne.

En attendant le culte du lendemain, je réunis les instituteurs et pasteurs; ils me présentent leurs désidérata, et nous causons. J'apprends que des Églises entières ont disparu, que celles qui vivent sont bien chétives, et que quelques-unes n'ont pas de communiants. Je m'informe, je cherche à comprendre : à la fin, un instituteur, fatigué de mes questions, se lève vivement, et, tout d'un trait : « On les avait mal bâtis, les chrétiens : des coups de bâton ou des amendes s'ils ne venaient pas au culte! Quand ils ont été libres, eh bien! ils se sont enfuis. » Voilà les résultats d'un système étrange que les missionnaires précédents ont dû subir et que, j'espère, ils ont toujours réprouvé. Et dire qu'il y a des gens pour croire qu'à Madagascar tout est fait! C'est encore, en plus d'un point de l'Émyrne, une véritable œuvre missionnaire

à commencer ou à recommencer, avec tout ce que la mission a de difficile et nécessite de patience.

Le culte réunit 230 enfants et 45 adultes. Ces chiffres en disent long à qui réfléchit. Six Églises sont représentées, et il est des enfants qui ont fait un jour de marche pour voir le missionnaire.

Le soir, la pluie et la distance m'obligent à coucher à *Fararana*, où je reste plus que je ne le pensais ; mais j'ai comme compensation de pouvoir achever le livre de Payot sur *l'Éducation de la volonté* (1) et d'apprendre l'histoire d'*Andriarompiovaova* (chair non corrompue), grand chef sakalave et guerrier qui vécut en l'an ...?? — il y a longtemps. — Comme ses semblables, il mourut ; mais son corps resta intact et offrit cette particularité que, chaque année, il changeait de position. Trois hommes étaient chargés de le garder... et lui coupaient les ongles, dont les rognures étaient vendues à qui partait pour le combat. La boîte qui contenait les restes d'Andriarompiovaova fut ouverte par les Français, à leur arrivée dans le pays, et ils ne trouvèrent rien, naturellement, au grand chagrin de beaucoup de superstitieux.

Le lendemain, nous partions de grand matin afin d'arriver à *Ambohibé* avant l'ouverture du culte, annoncé pour dix heures. En route, nous rencontrons les écoles qui viennent, drapeau en tête, et j'écoute, en passant devant les enfants et les fidèles, rangés sur deux rangs, la *Marseillaise*, qui est enlevée avec entrain. En pénétrant dans Ambohibé, j'aperçois une grande ruine, l'ancien temple, et une maison de roseaux, le temple actuel. Il ne peut contenir l'auditoire : 237 enfants et 80 adultes, et nous nous installons en plein air.

(1) Ce livre m'a fait du bien, il a une grande valeur ; mais la page qui contient l'excuse du mensonge m'a froissé. Quelques exemples paraissent prouver le contraire de ce qu'on leur demande. Mon cœur *protestant* a *protesté* devant la thèse « l'Église catholique fait des volontés ! » Elle les brise, oui. L'Évangile seul fait des volontés !

On chante :

Merci à Dieu pour la France,
Merci à Dieu qui l'a donnée ;
Elle est la délivrance
Des peuplades opprimées, etc., etc...

Qui oserait dire encore que les protestants malgaches sont des *fahavolo* de la France ?

L'évangéliste, homme pieux et sensible, me raconte cent misères. Mais que je souffre de cet appel sans cesse renouvelé aux moyens humains ! Voilà cinq ou six jours, je n'entends que réclamations et plaintes, et toujours les mots : *mpiadidy*, *governeur*, *commandant*, *Monpera*, *colon*, *corvée*, *signez*. Sans les cultes et les efforts que je fais pour rester sur le terrain spirituel, je me croirais tout autre chose que missionnaire.

Cette fois, nous commençons à retourner du côté de la maison ; les bourjanes en éprouvent une vive joie, qui ne m'est pas tout à fait étrangère. Pendant des heures, nous avons voyagé sans voir une maison ou même un homme. Des rizières en grand nombre sont incultes et, dans ces lieux solitaires, nous n'avons guère entendu que le bruit cadencé des pas des bourjanes, ou celui que font les sauterelles en étendant brusquement leurs ailes aux couleurs variées ; de temps en temps, le cri étonné d'un moineau sautillant sur la route.

A *Miarinarivo ouest*, M. le commandant m'a bien reçu et m'a écouté avec beaucoup de patience ; j'espère, de cette entrevue avec lui, du bien pour nos Malgaches, qui, en plus d'un cas, devraient témoigner dans les enquêtes de la même façon qu'ils témoignent devant nous. A Miarinarivo, il y avait autrefois une belle église. Aujourd'hui, il ne reste plus rien. J'espère cependant quelque chose. Je puis même être plus précis : d'ici peu de temps, quelques bonnes volontés s'étant réveillées, on commencera un temple.

Le soir, j'étais à *Soamahamanina*, après avoir jeté un coup d'œil sur le lac Itasy, aux ondes tranquilles et transparentes. Il s'agissait d'inaugurer un temple le lendemain, mercredi, et cela dans un endroit où jamais on n'en a vu. Quelques fonctionnaires, quelques protestants du lieu l'ont fait... sur un terrain catholique. J'en éprouve un serrement de cœur; mais, le lendemain, la difficulté était levée, car le propriétaire, apprenant que je ferais connaître sa générosité, me donnait une feuille signée et paraphée devant témoins. Cela n'a contenté que médiocrement le sous-gouverneur du moment, qui, élevant son doigt à la hauteur de son nez, dit au donateur : « Je le dirai au Père Garde. » Il peut le dire, il n'y a pas d'inconvénient.

Le cœur plus léger, j'ai prêché sur le texte : « Rebâtissons Jérusalem et n'ayons plus de reproches (1). » J'ai dû, de nouveau, affirmer que j'étais l'envoyé du Comité de Paris, et, après le culte, j'ai eu un bon entretien avec les notables.

L'après-midi, nous nous dirigions sur Mandrosoa, où nous avions deux assemblées : l'une toute administrative, l'autre religieuse. J'espère que l'une et l'autre porteront des fruits. Au départ, j'ai été accompagné par les enfants, qui chantaient sur un air de complainte :

Monsieur ***Résion*** (*bis*),
Nous vous aimons
De tout notre cœur (*bis*)
Missionnaire
A bien faire,
Monsieur ***Résion*** (*bis*).

Je ne recommande ce couplet ni comme français, ni comme musique, et même je n'aime à aucun degré ces manifestations. Il y a cependant là quelque chose de touchant. Ces

(1) Neh. II, V, 17. C'est le texte malgache, traduit littéralement.

gens nous sont attachés, et ils s'ingénient pour nous le montrer.

En passant à *Ambatobéivy*, nous donnons un conseil pour le temple à refaire, et, après plusieurs heures, nous sommes à *Miarinarivo est*. Tous les hommes sont au temple, occupés par un grand travail; il s'agit de faire des peintures. Elles sont bien primitives; cependant, j'augure bien de cette bonne volonté. Le culte n'est pas très fréquenté : 150 enfants et 60 à 70 adultes: mais on écoute bien, et l'évangéliste, qui parle au nom de l'Église, exprime des sentiments très élevés en un langage très correct.

Le lendemain, après avoir été mouillés au point de ressembler parfois à Gribouille au sortir de l'eau, avoir passé en pirogue souvent et risqué une fois d'aller faire connaissance avec les poissons, avoir attendu au bord de l'Andromba longtemps, grâce au retard de la pirogue (*sakana*), nous arrivons à Mahéréza, fatigués et heureux. Dieu nous avait bénis! Et maintenant, quoique tout ceci soit bien long, je veux faire encore quelques remarques.

Le Malgache aime le décor et se plaît aux manifestations. MM. les Pères ont bien développé ce genre, mais il leur est devenu fatal. Aux manifestations, les protestants se sont comptés; ils ont vu que le drapeau tricolore était aussi pour eux, et ils se réjouissent de se promener à l'ombre de ses plis.

On a dit beaucoup de mal des Malgaches, surtout le Père Piolet: sans conscience, sans volonté, sans désintéressement, sans cœur; or, justement dans les lieux que le Père Piolet a bien fréquentés, j'ai trouvé tout cela, et je pourrais en fournir des exemples.

Le Malgache est capable de sentir, de vouloir, d'aimer et même de se dévouer. S'il a parfois les défauts qu'on lui reproche, et certes nous sommes bien placés pour les voir, c'est souvent ceux-là mêmes qui savent les relever qui les

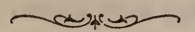
ont, sinon fait naître, du moins développés, et qui s'en sont servis. Dieu veuille nous permettre de travailler longtemps à cette œuvre de perfectionnement de l'âme malgache et nous donner de voir des cœurs venir à Christ! Lui seul peut sauver cette Église et ce peuple. L'Église risque de rester, sans un réveil, dans une misérable ornière, et le peuple, s'il ne se souvient, dans sa course à toute vapeur vers la civilisation (dont il prend plus volontiers encore les erreurs que les bienfaits), du christianisme évangélique, sera rapidement avili par l'alcoolisme et la débauche qui, déjà, lui ont fait tant de mal.

La lutte contre les ennemis que nous nommons, contre l'indifférence et l'incrédulité qu'ils amènent, sans compter le paganisme qui vit bien, quoiqu'il vive caché, est plus dure encore que celle qu'il a fallu entreprendre contre les Jésuites. Voilà pourquoi nous supplions tous les cœurs chrétiens de nous soutenir de leurs prières et de leur affection.

H. Rusillon.

P. S. — Au moment où je ferme cette lettre, j'apprends que ma tournée a produit de bons résultats. Dieu soit loué!

H. R.



LES PROTESTANTS MALGACHES A LA CAMPAGNE

Premières impressions d'un jeune missionnaire. — Une population protestante ignorante de sa religion. — Un chrétien du temps des persécutions. — Assemblées pour le renouvellement de l'année à Tsiafahy.

Extraits d'un lettre de M. Maroger.

Tsiafahy, dimanche 8 janvier 1899.

J'ai fait deux tournées dans cette quinzaine et de grandes réunions pour le jour de l'an.

Mes tournées m'ont conduit à Behenjy, Ambatolampy, puis Mararintsoa. Je n'ai pas le temps de vous en raconter le détail, mais je tiens à vous dire dans quel état j'ai trouvé le district de Tsiafahy. C'est à n'y rien comprendre. Comment le district a-t-il pu être occupé par des missionnaires, parcouru, visité, rempli d'écoles, fourni de pasteurs, d'évangélistes, et être encore si peu christianisé ?

J'ai vu une quinzaine de mes écoles. Dans aucune je n'ai pu trouver un enfant capable de me citer le nom des apôtres ni des épîtres. Les plus instruits, dans la proportion de 1/20 environ, à ma question : « Quels sont les épîtres que vous connaissez ? » répondaient : « Les Actes et les Romains ». Des écoles entières ont été incapables de me citer un seul miracle de Jésus, le nom d'un seul évangile, le nom de la mère de Jésus !

A une femme j'ai posé cette question : « Qui est Dieu? » et j'ai entendu cette stupéfiante réponse : « Dieu, c'est le général Galliéni, le commandant et tous les vazahas ».

A un autre, un protestant celui-là et un pilier de son église, j'ai demandé : « Pourquoi vas-tu au temple et non à l'Église catholique ? » — « Parce que j'en ai l'habitude ». Jusqu'ici, c'est parfait ! Combien de membres de nos Églises protestantes en diraient tout autant, s'ils parlaient sincèrement ! Mais voici où je fus étonné : « Quelle différence y a-t-il entre les deux ? — L'une est à l'ouest et l'autre à l'est du village ». La réponse n'était pas bien concluante, mais elle avait le mérite de n'être pas banale !

Plusieurs ont été incapables de me dire le nom du livre dans lequel on lit au temple. — Ils me disaient : « C'est un grand papier (taratasy léhibé) ». Si seulement je n'avais que 15, 20 ou 30 églises, il me serait possible, avec l'aide de Dieu, de faire quelque chose, d'essayer de bâtir sur le roc; mais avec 63 églises, toutes dans cet état, il est bien difficile de faire plus qu'une œuvre de surface, même en se multipliant, ce qui n'est possible qu'aussi longtemps que l'on se porte bien.

Je ne veux pourtant pas être pessimiste. Un chrétien, et surtout un débutant dans l'œuvre, n'en a pas le droit. Il y a des exceptions, et ces exceptions réchauffent le cœur de celui qui vient d'entendre une de ces réponses d'ignorants.

J'ai visité beaucoup de gens dans leurs cases : c'est à quoi je réserve mes après-midi, passant mes matinées aux visites d'églises et d'écoles. Or, dans plusieurs de ces cases, j'ai été reçu par des chrétiens du temps des persécutions L'un d'eux connaît admirablement sa Bible, et cela contraste douloureusement avec l'ignorance des enfants des écoles, qui ne savent rien. Comme je me sentais humble et petit devant ce vieillard malgache qui s'était jeté à mes pieds en pleurant de joie et en s'écriant : « Je suis comme Zachée : le représentant du Seigneur est aujourd'hui entré dans ma demeure ».

Un de mes évangélistes, Rafransoa, s'occupe consciemment de son œuvre. Tous les soirs, dans sa case, il fait le culte avec 25 ou 30 voisins. Il est très musicien, et il est arrivé à apprendre à ses hôtes les cantiques les plus beaux et les plus difficiles du recueil malgache. Les chanteurs sont divisés en quatre parties et leurs voix sont d'une douceur extrême.

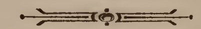
Ici, à Tsiafahy, pour le renouvellement de l'année, j'ai organisé une grande assemblée que j'ai convoquée dans le district entier.

Le 31 décembre, nous avons eu au temple une longue réunion, de dix heures et demie à deux heures. De trois à quatre, ma femme et moi avons offert un thé aux évangélistes et à leurs femmes : ils étaient ravis. De cinq à six et demie, réunion de prières pour pasteurs et évangélistes. J'en ai eu 60, et c'est peut-être la meilleure de toutes les réunions que j'ai pu avoir. Une ou deux confessions sincères de pasteurs m'ont montré qu'on avait écouté et compris ce que j'avais pu dire.

Le lendemain dimanche, 1er janvier, à neuf heures et demie, culte avec sainte Cène jusqu'à onze heures un quart. Ensuite, j'ai offert un « sakafo » à mes invités : un peu de

riz et un peu de viande, assez pour que chacun puisse retourner chez lui sans tomber d'inanition. Ces pauvres gens avaient l'air si heureux que cela me faisait plaisir. Ils me remerciaient avec énergie d'avoir donné de la nourriture à leur âme — et d'avoir aussi pensé à nos corps, ajoutaient-ils. Ils m'écrasaient les mains en me disant : « Veloma, dia veloma Maroger ». — « Veloma » veut dire adieu et « dia » est la marque du superlatif. En me disant : « dia veloma », ils manifestaient leur complète satisfaction.

H. MAROGER.



UN MESSAGE DE L'ÉGLISE D'ANKAZOBÉ AUX ÉGLISES PROTESTANTES FRANÇAISES (1)

Au président du Comité des Églises protestantes de France et à toutes les Églises.

O pères et mères très chers, et vous tous, très chers parents, notre cœur est plein de joie parce que vous nous avez envoyé M. le pasteur Vernier pour nous secourir, nous du Vonizongo ; nous vous remercions très fort et nous remercions Dieu aussi. Nous voyons que Dieu a complètement sauvé nos Églises, grâce à ce tressaillement de votre cœur qui vous a poussés à envoyer des missionnaires à Madagascar. Si ce secours nous avait manqué, beaucoup de nos

(1) Ce message nous arrive, traduit en français par notre frère M. Vernier. Nous croyons devoir lui donner asile dans le *Journal des Missions*. Rédigé par un évangéliste indigène, il porte au plus haut degré le caractère d'un document malgache. Il nous initie naïvement à la manière de raisonner de nos coreligionnaires de Vonizongo. Puisse-t-il trouver de l'écho dans la conscience d'un de nos jeunes collègues de France! La translation de M. Vernier à Tananarive laisse vacants deux postes de pasteurs missionnaires, à Fihaonana et à Ankazobé, dans cette vaste province du Vonizongo, jusqu'ici toute protestante, au moins de nom. La région d'Ankazobé, à elle seule, a environ 125 kil. de long sur 50 à 60 kil. de large.

Églises fussent devenues catholiques, sans le désirer, par vaine peur et ignorance.

Les Églises catholiques sont en très petit nombre ici, au Vonizongo (peut-être quatre ou cinq seulement) ; la grande masse est protestante. Ce ne sont pas des missionnaires venus de France, mais des Anglais, qui ont fondé et enseigné le protestantisme, au lieu que ce sont des « Mompères », venus de France et non d'Angleterre, qui ont apporté le catholicisme. Les gens ont par suite pensé que le protestantisme était la prière des Anglais, et le catholicisme celle des Français. C'est pour cela que la grande majorité a eu peur, à en croire la rumeur générale, de suivre la prière des Anglais (protestantisme), par la raison que le gouvernement était aux Français, et non plus aux Malgaches. En conséquence, beaucoup avaient pris la résolution de se faire catholiques ; quelques autres hésitaient et n'allaient plus au temple le dimanche, en attendant d'avoir trouvé une idée où s'asseoir définitivement ; d'autres enfin avaient un esprit obscur et ne voulaient plus du tout se rassembler le dimanche : « La terre est aux vazahas, disaient-ils, il n'y a plus de prière ». Le gouvernement, en effet, pour faire prospérer le pays, lui donner la paix et le bonheur, fait travailler même le dimanche quelquefois. Des gens voyaient cela et disaient : « Il n'y a plus de prière ». Et pourtant, quand ils n'avaient pas à travailler le dimanche, ils n'en allaient pas davantage au temple. Mais, lorsque M. le pasteur Vernier, votre envoyé, est venu, les Églises ont eu une pensée claire ; et soit M. Vernier, soit nous, ses aides, nous expliquons clairement aux Églises que nous visitons, pour quelles raisons elles n'ont plus à se remplir le cœur de doutes, mais à maintenir fortement la foi sur laquelle elles ont été jadis fondées ; nous leur disons et les avertissons que la vraie prière du Dieu vrai ne sera jamais réduite à néant, mais que même elle fera des progrès.

Seulement, à cause de l'étendue du territoire occupé par nos Églises, ici au Vonizongo, et par suite du poids des affai-

res, nous vous prions et vous demandons très fort, à vous Églises chrétiennes protestantes françaises, nos parentes, d'adjoindre à M. le pasteur Vernier un compagnon venant de France, et cela alors même que vous l'auriez déjà auparavant aidé d'un missionnaire (1). Oh ! si Dieu pouvait encore faire tressaillir votre cœur ! Si vous pouviez écouter notre plainte et notre prière ! S'il y avait beaucoup de missionnaires protestants venus de France pour nous prendre comme des nourrissons, nous du Vonizongo, en ces jours où nous sommes encore des enfants, et nous faire boire du lait, en attendant de nous offrir de la nourriture solide quand nos dents pousseront et pourront la mâcher !

Voici ce que nous vous disons encore : Cette ville d'Ankazobé est une bien grande ville, c'est la capitale du cercle, et elle est tout à fait digne qu'un missionnaire y réside. Il serait convenable que ce fût à Ankazobé que le missionnaire habitât, même maintenant qu'il n'y en a qu'un; à combien plus forte raison lorsqu'il y en aura plus d'un. De plus, il n'y a ici qu'une Église qui ait été fondée, savoir la nôtre, protestante ; aux environs, il n'y a non plus que des Églises protestantes. Aussi serait-il de toute importance que ce fût un missionnaire français protestant qui s'établît ici le premier, même s'il devait arriver qu'une autre Église se poussât en avant dans la suite. Et c'est ici un des motifs les plus importants qui nous font vous demander un aide pour M. le pasteur Vernier, à savoir que l'un des deux missionnaires habitera à Ankazobé. Cet Ankazobé est aussi une ville centrale, si l'on pense aux divisions territoriales et aux Églises ; celles-ci sont espacées jusqu'à trois jours de marche au nord, un jour au sud, un jour à l'est, et un à l'ouest.

Nous assemblerons sous deux chefs, messieurs, nos observations précédentes :

---

(1) Il me semble que c'est ici une forme malgache de demander non pas un, mais *deux* missionnaires de plus pour le Vonizongo.

F. V.

I. — *Ce qui plaide pour la présence de plus d'un missionnaire au Vonizongo.*

1° L'étendue de territoire où s'espacent nos Églises;

2° Le poids des affaires, trop lourd pour un seul missionnaire;

3° Probablement, nous tiendrions plus fortement dans notre main toutes nos Églises, alors même que d'autres gens, plus tard, voudraient s'insinuer pour en fonder de nouvelles : ces dernières Églises ne se recruteraient, en effet, que parmi les versatiles et les croyants de rien.

II. — *Ce qui plaide pour la résidence d'un missionnaire à Ankazobé.*

1° Ankazobé est une grande ville et une capitale où il y a beaucoup d'habitants, bien que les personnes qui y aillent au temple soient encore peu nombreuses;

2° C'est une ville centrale;

3° Tous les douteurs seront libérés de la peur et des inquiétudes;

4° Craignons que les missionnaires d'une autre Église ne viennent s'établir ici et que leurs avances, s'étendant aux environs, ne détruisent nos Églises; car si ces missionnaires doivent agir à la façon des « Mompères », ils donneraient force cadeaux à ceux qu'ils voudraient détacher de nous, et si ce procédé ne réussissait point, ils suspendraient au-dessus d'eux des nuages menaçants et les feraient acheter.

Ce sont là, messieurs, pères, mères et parents, nos observations et notre prière. Oh! plaise à Dieu que vous les écoutiez!

Nous vous rendons visite et vous disons adieu au nom de notre Seigneur. Oui, adieu! Soyez bénis de Dieu!

Dit : *Signé :* RABÉMANONTANY, évangéliste. Suivent 21 signatures de pasteurs et ces mots : Et toutes les Églises.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

« A TRAVERS L'INDE », PAR MADEMOISELLE GUINNESS. — SUR LA BERGE DU GANGE A BÉNARÈS. — TRADITION ET RELIGION. — PERSÉCUTIONS. — UN ÉVANGÉLISTE POUR 150.000 HINDOUS. — « TU N'EN AS CURE »

Il y a des missionnaires en Océanie, en Afrique et en Asie. A peu près tous nos lecteurs savent cela. Mais l'importance relative de chacun de ces trois champs n'a peut-être jamais arrêté leur attention. Y a-t-il plus d'intérêt à travailler ici ou là ? N'y a-t-il pas des païens partout ? On tend à nier la première de ces questions parce que le doute est exclu au sujet de la seconde. Aussi bien, qu'un missionnaire fidèle répande la salutaire connaissance du nom de Jésus parmi les Polynésiens, les nègres ou les Hindous, qu'importe à première vue, pourvu que Dieu lui accorde une ample moisson d'âmes. On peut même ajouter que plus nous prierons, plus ce missionnaire récoltera.

Et pourtant, il n'est pas difficile de faire voir la différence qu'il y a entre les trois continents nommés. Les missions océaniennes sont comme de jolies petites miniatures. Il est à la fois facile et intéressant de suivre leur histoire et d'enregistrer leurs progrès et leurs victoires. Du reste, la population totale des îles du Pacifique est à peine de deux millions et demi d'habitants. Les batailles entre la lumière et les ténèbres dans le massif continent africain sont plus compliquées. Les populations y sont plus diverses ; les obstacles du climat s'y ajoutent aux autres difficultés ; mais les différences bien apparentes entre les régions et les peuples facilitent une vue d'ensemble assez claire de l'avancement du règne de Dieu en Afrique. Les populations y atteignent à peine 170 millions. En Asie, au contraire, la Chine et l'Inde seules renferment 700 millions d'habitants.

De plus, l'Océanie est à peu près évangélisée et en bonne partie même christianisée. On peut prévoir le moment où dans l'Afrique noire, au moins, la croix aura triomphé (1). Mais on se sent comme anéanti devant les 400 millions de Chinois et devant les 280 millions d'Hindous. La Chine est à peine effleurée par le christianisme protestant (2). Dans la presqu'île hindoue. une lutte gigantesque est engagée entre le christianisme d'une part, et d'autre la vieille et la nouvelle Inde. C'est de ce conflit que mademoiselle L. Guinness donne des aperçus dans le dernier volume qu'elle vient de publier (3), aprés un rapide voyage à travers l'Inde.

Les 280 millions d'habitants de l'Inde sont formés d'une centaine de peuplades diverses. Il faut des études sérieuses et pas mal de patience pour s'orienter dans ce détail, qui, naturellement, n'encombre pas le livre de mademoiselle L. Guinness. Tout ce monde est, d'ailleurs, uni, depuis un demi-siècle surtout, sous une même administration. Depuis des siècles déjà, il avait été façonné par une conception religieuse que l'on désigne sous le nom d'hindouisme (4). Mais c'est un

(1) Des calculs approximatifs, dont les résultats sont de simples indices, permettent de dire qu'il y a presque 100 protestants sur 1000 Océaniens, 4 protestants sur 1000 Africains, et à peine 1 protestant sur 1000 Asiatiques.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1898, pp. 217-225, et 1891, pp. 284 et suiv.

(3) *Across India at the dawn of the XXth Century*, par Lucy E. Guinness; Londres, à la *Religious Tract Society*. 1898, 260 pp. grand in-8°, richement illustré. L'œuvre est lestement enlevée. Le style «à sensation» de l'auteur est connu; mais on est entraîné avec l'écrivain à travers l'Inde, dont les aspects variés font l'effet d'un kaléidoscope. Il y a, d'ailleurs, dans ce volume des données documentaires et aussi des impressions vives bien notées. On peut en recommander la lecture à tous ceux qui veulent savoir quelque chose du christianisme en Inde. Grâce à l'abondante illustration, dont beaucoup de reproductions de photographies, les lecteurs voient même quelque chose de l'Inde. De nombreux graphiques traduisent la valeur abstraite des chiffres statistiques, et plusieurs cartes couvertes de légendes méritent l'étude qu'on leur consacrera.

(4) Plus de 75 0/0 des habitants de l'Inde sont hindouistes; voir le *Journal des Missions*, 1894, p. 343, et *Across India*, p. 252.

véritable Protée que cette religion; l'hindouisme échappe à toute définition.

La philosophie hyperspiritualiste dont le swami Vivékananda a jadis bercé la badauderie du congrès des religions de Chicago — un dessein qui ne pouvait germer qu'en Amérique — est de l'hindouisme. Et l'idolâtrie grossière, abjecte, obcène qui asservit des centaines de milliers d'âmes en Inde, c'est encore de l'hindouisme. Mademoiselle Guinness a rencontré Vivékananda à Madras. Il unit et harmonise ces deux extrêmes de la religion hindoue. Il estime que l'idolâtrie est aussi nécessaire et aussi utile que les *Kindergarten* (1), le système Froebel appliqué aux peuples enfants ; il est tout à fait moderne cet apôtre du néo-hindouisme et se ferait certainement applaudir sur les bords de la Seine.

Par approximation, on peut dire qu'environ un million d'Hindous sont en route vers ce même scepticisme mystique; quelque 60 millions de leurs compatriotes sont des idolâtres grossiers. Entre les deux, 150 millions d'hommes représentent l'hindouisme moyen (2). On peut le voir et l'étudier en raccourci, tous les jours, sur les *ghât* ou degrés qui descendent de la berge haute de trente mètres, à Bénarès la sainte, la Rome des brahmanes, dans les eaux sacrées du Gange. Après de pénibles voyages, les pèlerins viennent là se laver de tous leurs péchés dans les ondes purifiantes du fleuve, souillé par tous les égouts d'une grande ville. Ils envahissent les sanctuaires innombrables pour offrir une fleur à un singe ou pour toucher un taureau sacré, non sans avoir préalablement glissé une pièce dans la main du prêtre; car, sous toutes les latitudes, le clergé devient inévitablement mercenaire. Voici venir une veuve avec le cadavre de son mari; elle veut qu'il soit brûlé sur les bords du Gange: bientôt la fumée de la pile de bois sec monte au ciel, et la pauvre femme s'en va

(1) *Across India*, p. 141.

(2) Sur cette estimation du missionnaire Haigh, voir l'intéressante étude de J. Frohnmeyer, dans l'*Evangelische Missions-Magazin* (Bâle), 1897, pp. 11 et suiv.

retourner dans la misère, le mépris et la honte du veuvage perpétuel (1). Un soleil de feu fait flamboyer ces scènes qui se succèdent sans intermède ; car sans cesse la foule bigarrée, des centaines d'adorateurs, hommes, femmes, enfants, montent et descendent les *ghât*, se déshabillent, se rhabillent, se nettoient, sèchent leurs vêtements également lavés, apportent leurs moribonds, brûlent leurs morts, marmottent des prières. Voilà l'hindouisme courant (2).

Macaulay disait : « De toutes les superstitions, l'hindouisme est la moins rationnelle, la moins élégante et la plus immorale ». Un missionnaire le caractérisait récemment par les deux réponses qu'il avait le plus souvent entendues après ses prédications : « Montre-nous ton Dieu ! », dit le paria ; et l'hindou plus cultivé dit, sur un ton mystique ou d'un air détaché : « Dieu est partout, puisque tout est Dieu ».

On lit souvent que l'Inde est le pays religieux par excellence. Rien de plus juste, si l'on s'en tient à ces termes. Mais il ne faudrait pas changer le mot « Inde » contre celui d'« Hindous ». La religion hindoue est un état social. Rarement, et par exception seulement, sous l'influence du bouddhisme, la religion devient un bien personnel de l'Hindou, une force individuelle. Ce n'est donc que par antiphrase que l'hindouisme peut être appelé une religion. C'est une tradition, une suite de gestes vides de sens, une routine où l'action personnelle et réfléchie n'entre pour presque rien. « On demande, dit mademoiselle Guinness (3), à des hommes qui versent de l'eau sur le dos d'un taureau de bronze pourquoi ils font cela. Réponse : C'est un acte de culte. — Quel est le but de cet acte ? — C'est prescrit. — Ailleurs : Pourquoi

---

(1) Il y a, en Inde, 26 millions de veuves, dont 77,000 au-dessous de dix ans (*Across India*, p. 165).

(2) *Across India*, pp. 196 et suiv. Seulement, il ne faudrait pas conclure, avec la fameuse Ramabaï (*ibid.*, p. 145) : « Voilà les fruits de leur sublime philosophie » ; car un pareil raisonnement ferait de Lourdes un argument contre le christianisme.

(3) *Across India*, p. 77.

sonnez-vous cette clochette? — C'est pour adorer le dieu. — Mais le dieu (une grimace hideuse) peut-il entendre? — Je pense que non. — Alors, pourquoi sonner? — C'est écrit dans les *pourana*, en d'autres termes, c'est la tradition ». Une routine qui a duré des siècles a tué la réflexion et la volonté.

De là, la mollesse désespérante du caractère hindou. Il ne réagit plus. Ce même Vivékananda, qui vantait la spiritualité de l'hindouisme devant les théologiens du « parlement » des religions, disait : « Je dois avouer que, comparés à d'autres races, nous sommes mous, très mous. Au physique, nous sommes inertes; nous ne savons pas travailler avec suite... nous sommes éminemment égoïstes; nous sommes ce que sont les femmes en Europe (1); dès que nous sommes trois ensemble, les langues marchent et l'on se quitte jaloux l'un de l'autre. Des vétilles nous absorbent... Nous n'avons pas plus d'échine qu'un ver de terre (2) ». En dépouillant cette singulière confession de la part voulue de caricature que nécessitait l'effet calculé par Vivékananda, il reste un fond de vérité. On pourrait en conclure alors que l'Hindou a la religion qu'il mérite. Aussi bien l'Inde actuelle est le produit d'une tradition insensée et plusieurs fois séculaire qui a fini par assujettir des millions d'âmes.

Comment le christianisme agit-il sur cette masse visqueuse? Quand un Hindou se réveille, prend conscience de lui-même et se tourne vers le christianisme, il provoque la persécution, non à cause de sa foi ou de ses idées nouvelles, mais parce

(1) Vivékananda ne parle pas des Américaines, auxquelles leurs sœurs d'Europe tâchent à ressembler de plus en plus. Il est, du reste, trop imbu d'hindouisme — cela pour rassurer les lectrices : « Qu'est-ce qui est cruel? dit un catéchisme de morale hindoue. — Le cœur de la vipère. — Qu'est-ce qui est plus cruel? — Le cœur d'une femme. — Qu'est-ce qui est plus cruel encore? — Le cœur d'une veuve sans fils et sans le sou ». Et ailleurs : « Quelle est la porte principale de l'enfer? — La femme ». On comprendrait à moins les protestations de mademoiselle Guinness (*Across India*, pp. 162 et 202) et l' « impudence » de Vivékananda.

(2) *The Church Missionary Intelligencer* (Londres), 1898, pp. 364 et suiv.

qu'il trouble l'ordre social existant. D'un mouvement irraisonné, irréfléchi, presque inconscient — ce qui constitue le plus terrible des fanatismes — l'hindouisme, chaque fois qu'il le peut, supprime un pareil révolté. Telle, Tchandamma, une jeune femme, attirée vers le christianisme, qui demandait, le 14 septembre 1897, à être baptisée, le 19, à Tchika-Balapour, et qui, le 15 septembre, fut empoisonnée par sa famille (1). Tels, ces villageois de Kouthiventisammouti qui furent mis au ban par leurs concitoyens, dont le lieu de culte fut incendié, dont les champs furent dévastés, à la fin de 1897, uniquement parce qu'ils parlaient de se faire baptiser (2). Tel encore, ce professeur de Bombay, Karayan G. Vélinkar, qui se fit baptiser et qui peu après, le 31 août 1896, fut poignardé dans sa maison par trois inconnus (3).

Et malgré cela, le christianisme progresse.

Des diagrammes construits pour impressionner le lecteur montrent, dans le livre de mademoiselle Guinness (4), les progrès du christianisme. Ces graphiques, impossibles à reproduire ici, représentent des données numériques, dont le détail a été publié dans nos pages, il y a cinq ans (5). Il doit y avoir, à l'heure présente, près de 700,000 chrétiens dans l'Inde proprement dite, sans Ceylan et la Birmanie. Le nombre des missionnaires consacrés doit être d'un millier environ — pour plus de 280 millions de païens hindous. En comptant les aides-missionnaires et les aides féminines, fort importantes aux Indes, puisque seules elles peuvent pénétrer dans les *zénanâ* ou appartements réservés aux femmes, on arriverait peut-être à un total de presque deux milliers d'évangélistes, un pour chaque groupe de cent cinquante mille Hindous.

Dans un des discours que le nouveau vice-roi de l'Inde,

---

(1) *The Church Missionary Intelligencer* (Londres), 1898, p. 126.
(2) *Proceedings of the C. M. S.* (Londres, 1898), p. 274.
(3) *The Free Church Monthly* (Édimbourg), 1896, p. 275.
(4) *Across India*, pp. 100 à 102.
(5) Voir le *Journal des Missions*, 1894, p. 345 et suiv.

lord Curzon, a prononcé récemment, il parle de la grande colonie asiatique comme d'une démonstration de la puissance britannique que fortifie l'idéal chrétien. L'affirmation est osée; car les écoles officielles sèment dans le peuple l'athéisme et le mécontentement. L'évêque anglican Welldon, parti, il y a un mois, pour son diocèse de Calcutta, dit plus justement que le gouvernement soulève, malgré lui, la question religieuse en Inde, vu que ce que la civilisation a de mieux est imbu de christianisme. Il appartient à l'Église de fournir la réponse à la question posée ainsi devant 280 millions d'hommes. Il ajoute : « Si le christianisme doit jamais devenir quelque chose de national en Inde, il faut qu'il prenne les habitudes de la pensée et de la vie hindoue; il faut qu'après avoir renouvelé le caractère hindou, le christianisme s'appuie sur un pastorat indigène » (1). Si l'on veut atteindre ce but — et il le faut — la tâche présente, immédiate, des chrétiens britanniques est immense. Il est vrai que les gouvernements coloniaux anglais ne sont pas exclusifs; Américains, Suisses, Allemands, Danois travaillent librement, avec les missionnaires de la Grande-Bretagne, à l'évangélisation de l'Inde. Il n'y aura jamais trop d'ouvriers.

Cela est exprimé dans l'illustration qui sert de frontispice au volume de mademoiselle Guinness. Elle est symbolique et hardie; mais il y a du vrai. Au milieu, une carte de l'Inde, toute noire avec quelques semis de points blancs, marquant les centres chrétiens. Au premier plan, deux jeunes Hindous, émaciés, victimes de la famine, représentent l'Inde privée du pain de vie. Dans le fond, une église anglaise : le ministre officiant, en surplis blanc, récite les prières; la foule des fidèles est agenouillée. A droite, le Christ montrant l'Inde et disant à tous ces adorateurs dévotement inclinés : « Tu n'en as cure ? »

F. H. K.

(1) *The Church Missionary Intelligencer* (Londres), 1899, p. 125.



BULLETIN MENSUEL DES MISSIONS

OCÉANIE. — Il serait difficile de dire ce qui adviendra des **Philippines** ; mais ce que quelques initiés savaient depuis longtemps, éclate maintenant aux yeux du monde : la théocratie catholique, toute-puissante dans ces îles depuis les dernières années du seizième siècle, y a ruiné le pays et les populations, en brisant tout ressort moral et en faussant la conscience. Ce qui n'empêchait pas le R. P. O. Werner, traduit en français par M. V. Groffier, de citer, il y a douze ans, avec une rare impudence le *Hong-Kong Catholic Register* (du 27 mai 1878) prônant « le magnifique épanouissement de la population des îles Philippines », ce qui est « une démonstration victorieuse de la puissance du catholicisme pour élever et civiliser les races les plus dégradées » (1).

Aussi le fameux évêque Ireland estime-t-il que l'idée, émise par beaucoup d'Églises aux États-Unis, d'envoyer des missionnaires aux Philippines, « est aussi étrange que si l'on parlait d'envoyer des missionnaires à Washington » (2). Il y a une certaine crânerie à se payer ainsi de mots. L'archevêque Dozal, de Manille, est plus honnête. Il est sur les lieux. Il n'ose pas, en face de témoins oculaires nier l'évidence. Il attribue la triste situation morale et matérielle des Philippines à la prépondérance des nombreux dominicains, augustins déchaussés, récollets, bénédictins et capucins. Il ne dit rien des jésuites, établis là depuis 1594. Il est probablement de la Compagnie.

A en juger par ce que l'on a trouvé dans les prisons de Manille, le livre qu'un témoin sincère et bien informé publiera sur l'état des Philippines en 1898, après trois siècles de régime catholique, sera terriblement instructif.

Après l'effondrement de la puissance coloniale — lisez cléricale — de l'Espagne dans le Pacifique, les **îles Caro-**

(1) *Atlas des Missions Catholiques* ; Fribourg-en-Brisgau, 1886, p. 28.
(2) *The Assembly Herald* (New-York), 1886, p. 16.

lines, qui restaient aux Espagnols, paraissent leur échapper. Un aviso et quelques fonctionnaires coloniaux s'étaient réfugiés à Ponapé. Il y a lieu de croire, bien que la nouvelle mérite confirmation, que les indigènes se sont coalisés, qu'ils ont vaincu les Espagnols et proclamé roi Nanpéi, un chrétien protestant dont nos *Chroniques* ont jadis fait faire la connaissance à nos lecteurs (1).



BIBLIOGRAPHIE

G.-M. GRANT, *Les grandes Religions*, IIe série; traduction par M. C. de Faye. Genève et Paris, 1899. Un volume illustré, de 133 pages, petit in-8°.

Il paraît que la première série (voir le *Journal des Missions*, 1898, p. 450) a trouvé plus de lecteurs qu'on ne craignait. On peut en féliciter le traducteur; il faut surtout en féliciter le public.

La seconde série traite, après un avant-propos du traducteur (pp. 5 et suiv.), du bouddhisme, de ses succès et de sa défaillance (pp. 5-54), d'Israël (pp. 55-91) et de Jésus (pp. 92-120). Trois illustrations occupent les pp. 121 à 125; une table alphabétique sur les deux séries (p. 127-130) et une table des matières (pp. 131-133) terminent le volume.

Les sujets sont ici sensiblement plus délicats que dans la première série. Le bouddhisme est une énigme dont il n'est même pas aisé de fixer les contours chatoyants Quant à parler d' « Israël » sur 35 pages, il y faut une mesure de courage plus qu'ordinaire. Dans la compilation bigarrée de M. Grant, on ne voit pas assez ce peuple « promenant son martyre à travers les dédains du monde, en attendant que le monde rallié vînt lui demander en suppliant une place à Jérusalem » (Renan, *Etudes d'histoire religieuse*; Paris. 1862, 5 éd., p 114).

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1894, p. 176. Comp. le *Missionary Herald* (Boston), 1899, p, 46.

Dans le dernier chapitre enfin, la figure de Jésus est comparée à d'autres « héros », au Dante même; j'aurais préféré la voir, dans son cadre humain, isolée en sa limpide pureté, avec son unique autorité morale, ravissant l'adoration; puis, manifestant avec éclat l'origine et l'approbation divine par la résurrection.

Cela n'empêche qu'on puisse apprendre beaucoup par l'étude de ces deux petits volumes sur les *Grandes Religions*.

F. H. K.

UNION DE PRIÈRES POUR LES MISSIONS

MARS 1899

Sujets de prières recommandés.

1. — *La clôture des Comptes*. Que toutes les ressources nécessaires soient réunies pour le 31 mars; que Dieu benisse les moyens employés : les ventes des missions, à Paris et en province, les collectes ordinaires, la souscription populaire pour Madagascar, le sou missionnaire. Que les collecteurs se sentent encouragés par l'accueil des chrétiens, et que les souscripteurs éprouvent qu il y a vraiment « plus de bonheur à donner qu'à recevoir ».

2 — *Le départ de Boulawayo*. M. Coillard, M. Bertrand, les dix-huit jeunes missionnaires qui vont faire la traversée du désert, en particulier nos huit jeunes sœurs, mesdames Bouchet Lemue, Liénard, Martin, de Prosch, Ramseyer, Rittener et mademoiselle E. Dupuy; qu'ils arrivent tous sains et saufs à Kazungula, avec leur grande charge de bagages et de marchandises.

3. — Nos *voyageurs*. M. *Bertschy*, qui s'embarque le 11 mars pour le Lessouto ; sa famille, qu'il laisse en France, ses jeunes enfants; l'école de Léloaleng qu'il va diriger, et nos autres œuvres du Lessouto. Mademoiselle *Buttner*, qui part le 11 mars pour Taïti; qu'elle soit gardée de tout danger dans son long voyage; que nos écoles d'Océanie soient de plus en plus prospères, et que les enfants y soient instruits à servir Dieu. MM. *Boegner* et *Germond*, que leur passage à travers nos stations du Lessouto et la visite de M. Boegner au Congo, si Dieu permet qu'elle s'accomplisse, porte les mêmes fruits de réveil et d'affermissement que leur séjour à Madagascar.

4. — Nos *champs de missions*, et chacun de nos ouvriers;

que les jeunes soient préservés de la présomption aussi bien que du découragement; que les anciens soient soutenus dans leur travail, que les malades (M. de Saint-Vidal, M. Dieterlen) recouvrent la santé; que tous aient pour récompense de véritables conversions.

N. B. — Pour être affilié à l'union de prières pour les missions, on est prié de s'adresser à la secrétaire, mademoiselle Estelle Monod, 18, rue Molitor, Paris. On voudra bien joindre à la demande une somme de 0 fr. 60 cent. en timbres-postes. On recevra sans retard une carte de membre, et ensuite, au commencement de chaque mois, la liste des sujets de prières, tirée à part.

DERNIÈRE HEURE

Paris. — M. Bertschy donnera, jeudi prochain, 9 mars, à 8 h. 1/2 précises, à l'Union chrétienne des jeunes gens, 14, rue de Trévise, une conférence avec projections lumineuses sur le *Lessouto et l'école industrielle de Léloaleng.*

Iles Canaries. — Nous recevons, le 28 février, des lettres de Las Palmas, nous donnant des nouvelles de nos quatorze voyageurs. Les deux ou trois premières journées ont été très pénibles. Mais la tempête a fini par s'apaiser, et, à la hauteur des côtés d'Afrique, le soleil a reparu, le ciel est devenu bleu, le navire a repris sa vitesse normale et les passages ont pu remonter sur le pont.

Lessouto. — Le mardi, 31 janvier, une grande réunion était convoquée à Maféteng : on évalue le nombre des auditeurs à 1,500 ou 1,800. M. Coillard a pu, sans fatigue, parler pendant une heure 1/4 à cette grande assemblée de la mission du Zambèze. Un de nos missionnaires écrit qu'on a admiré la pureté et l'aisance avec lesquelles, après deux ans et demi d'absence, il maniait le sessouto. Il a été écouté avec le plus vif intérêt. Ensuite, Sémondji a produit une grande impression par l'exhortation qu'il a adressée aux chrétiens bassoutos. Son seul aspect était la meilleure confirmation des paroles de son missionnaire, la meilleure preuve de l'efficacité de son travail. — La collecte a produit 330 francs pour la mission du Zambèze. — M. Coillard devait partir le 3 février pour se diriger vers son ancienne station de Léribé.

Maré. — Un courrier abondant nous arrive le 27 février. Notre frère, M. Delord, nous envoie son rapport annuel, diverses lettres personnelles et d'autres documents, qui nous donnent une idée exacte et complète de l'œuvre et de ses besoins. Le *Journal des Missions* d'avril en parlera avec détail. M. Delord est très occupé, mais aussi très encouragé. Il réclame un artisan-missionnaire européen et appuie cette demande sur les considérations les plus décisives. L'heure semble aussi venue d'envoyer un missionnaire en Nouvelle-Calédonie pour y prendre la direction de l'œuvre poursuivie jusqu'ici par les Natas de Loyauté. Les détails que nous donne M. Delord sont très touchants et du plus haut intérêt. — Madame Delord a été gravement malade en octobre, mais elle s'est complètement rétablie, grâce à Dieu.

Madagascar. — Le paquebot apportant le courrier et ramenant M. et madame de Saint-Vidal n'est entré qu'aujourd'hui, 28 février, dans le port de Marseille. Un télégramme nous informe que notre frère est bien arrivé. Nous n'aurons les lettres de Madagascar que demain, trop tard pour les utiliser dans cette livraison. — Le même bateau a dû ramener l'ex-reine de Madagascar, Ranavalo, qui sera internée en Algérie.

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imp. de Ch Noblet, 13, rue Cujas. — 22530.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A LA VEILLE DE LA DÉLIVRANCE

Paris, 27 mars 1899.

Quand ces lignes seront sous les yeux de nos lecteurs, l'exercice financier sera clos. Il est trop tôt pour en dire le résultat, mais non pour le prévoir. Il sera tel que nous pouvions l'attendre de la merveilleuse fidélité de notre Dieu.

Nos besoins ont été très grands, cette année; à certaines heures, notre détresse a été profonde; mais nous avons regardé à lui, nous nous sommes efforcés d'accomplir son œuvre sans aucune diminution, et il a, selon sa promesse, « pourvu lui-même à tous nos besoins. »

Ces derniers temps, le peuple chrétien nous a prodigué les preuves de sa sympathie; les rentrées de fonds se sont effectuées avec une régularité, une abondance qui ont souvent confondu notre foi. Nous avons vu, de semaine en semaine, se dissiper la menace du déficit comme s'évanouissent les nuages, au soir d'une journée d'orage, laissant le soleil couchant illuminer de ses derniers rayons le ciel purifié.

Et, à mesure que notre horizon financier se rassérénait, d'autres bonnes nouvelles venaient aussi incliner nos cœurs à la reconnaissance. Notre cher directeur a heureusement achevé sa mission. On verra, dans un long fragment de son journal intime, que nous avons eu l'autorisation de publier, quelles fatigues ils ont dû affronter, lui et son compagnon de route, pour redescendre à la côte. On verra aussi de combien de marques de son attention paternelle Dieu les a entourés jour après jour pendant ce voyage, où, à chaque instant, le chemin semblait barré devant eux, et où les portes s'ouvraient ensuite d'elles-mêmes, juste au moment favorable.

Maintenant, tandis que M. Germond se repose dans sa famille, à Lausanne, de tant de labeurs et de souffrances, M. Boegner est en Afrique, au Lessouto, venant de revoir le visage aimé et vénéré de son vieil ami, M. Coillard, revivant à chaque pas ses souvenirs d'il y a seize ans, reconnaissant pour les progrès qu'il constate dans l'œuvre de nos missionnaires, et le cœur rafraîchi par les témoignages d'affection qu'il reçoit certainement tout le long de sa route.

Bientôt il sera parmi nous et pourra plaider lui-même la cause de Madagascar. Il le fera avec la force qu'a toujours communiquée à sa parole l'ardeur de ses convictions. Et ses dernières lettres nous montrent quelle place occupe désormais dans son cœur l'œuvre nouvelle, sans qu'il ait rien retiré ni rien diminué de son amour pour les anciens champs de mission.

Il nous semble donc toucher enfin à des jours plus cléments. Sans doute, nous ne savons jamais ce que demain nous réserve, et, avec les proportions que notre Société a prises, nous ne pouvons nous dissimuler que de grandes responsabilités continuent à peser sur nous, que des difficultés redoutables peuvent surgir à chaque instant. Mais les bénédictions du passé nous sont un gage pour l'avenir. Le Dieu qui nous a conduits et gardés jusqu'ici ne nous laissera pas en chemin.

Et puis, demain, n'est-ce pas le jour de Pâques, le jour où

la vie triomphe de la mort, où la lumière dissipe les ténèbres, où « ce que les hommes avaient pensé en mal, Dieu l'a fait tourner en bien »? Nous servons « celui qui était mort et qui est vivant », celui dont il est dit : « Il faut qu'il règne! » Sa cause peut traverser des périodes d'insuccès et même de défaite apparente : lui-même n'a-t-il pas passé le Vendredi-Saint sur la croix et le samedi au tombeau, après avoir connu, le jeudi soir, la sanglante agonie de Gethsémané? Mais la victoire était au bout. Et d'avance il avait pu dire à ses disciples : « Je donne ma vie pour la reprendre: encore un peu de temps et vous ne me verrez plus; puis un peu de temps encore et vous me reverrez. »

Disciples du Ressuscité, nous avons pour Dieu le « Dieu d'espérance. » Et c'est pourquoi, à l'entrée de cette dernière semaine de notre exercice financier, qui cette année se trouve être aussi la Semaine-Sainte, bien qu'il nous reste encore un peu plus de 40,000 francs à recevoir pour être libérés de tout déficit, nous avons inscrit ces mots en tête de notre journal : *A la veille de la délivrance.*

J. B.



AU CAP DE BONNE ESPÉRANCE

Lettre de M. Coillard.

La bonté de Dieu. — A bord du « Dunvegan Castle ». — Souvenirs du voyage du Cap, il y a quarante-deux ans. — L'arrivée dans la baie. — Le réveil de la vieille ville. — Déchargement du navire. — Les splendeurs de la civilisation. — Questions de clocher. — M. Bertrand « fait » la Table. — Le diable met la nappe. — Les Malais et l'islamisme au Cap. — Réunion de bienvenue. — Une Zambézia. — Généreuses dispositions du gouvernement. — Boulawayo au Cap. — Remerciements à M. Cartwright.

Ville du Cap, 14 janvier 1899.

Je voudrais, mes bien chers amis, entonner avec vous un chant de louange à la gloire de Dieu. « Car il est bon, et sa

miséricorde demeure éternellement. » J'ai quelquefois fait l'expérience de cette vérité, que « quand l'Eternel prend plaisir en un homme, il apaise même ses ennemis envers lui ». Mais plus souvent encore ai-je vu qu'il l'entoure de chants de délivrance, met un nouveau cantique sur ses lèvres, et lui fait trouver grâce devant les hommes.

Ces réflexions me sont suggérées par un regard rétrospectif sur les trois semaines qui se sont déjà écoulées depuis mon passage à Madère. Que cela est donc déjà loin! Il me semble avoir vécu des mois plutôt que des semaines! Et que de bénédictions de toute espèce « la bonne main » de notre Père n'a-t-elle pas répandues sur nous! Cela parait presque de la présomption de nous dire les bien-aimés d'un Dieu si grand, si puissant, d'un Père si tendre. Il faut bien que ce soit lui qui nous reçoive ainsi dans son intimité, nous assure qu'il nous connaît chacun individuellement par notre nom, qu'il a même fait ce que la mère la plus tendre et la plus idolâtre n'a jamais fait, « compté les cheveux de notre tête ». Comment, après cela, douter ou même nous étonner de l'intérêt qu'il prend aux détails matériels, en apparence les plus minimes, les plus insignifiants et les plus triviaux de notre vie?

« Déchargez-vous sur lui de tous vos soucis, *car il prend soin de vous.* »

Le passage à bord du *Dunvegan Castle* a été transformé pour moi en un véritable voyage de plaisir, tant j'en ai joui. Il ne m'a laissé qu'un seul regret, celui d'être trop court. J'aurais voulu qu'il durât quinze jours de plus. Peut-être aussi me disais-je que les soucis que j'avais laissés en Europe m'attendaient à mon arrivée en Afrique, grossis de grandes responsabilités. C'est possible. Toujours est-il que nous avons été merveilleusement protégés et bénis. Nous avons échappé à toutes les tempêtes qui ont sévi dans l'Atlantique et dans la Manche et causé tant de naufrages. Le temps a été splendide, la mer calme, la société mélangée sans doute, mais en somme très agréable. Le capitaine

du vaisseau et les officiers, à qui sir D. Currie nous avait spécialement recommandés, ont été pleins d'égards envers nous ; ils se sont — autant que le service le permettait — mis à notre service pour nous familiariser davantage avec nos instruments scientifiques.

Je ne parle pas de notre infatigable ami M. Bertrand, qui trouve toujours le moyen de me mettre en avant et le prétexte de m'entourer de prévenances et d'égards. Je ne dis rien non plus — et simplement par discrétion — de mes précieux amis les Lorriaux et Verdier, que je bénis Dieu d'avoir appris à connaître et aimer. Les moments inoubliables que nous avons passés ensemble en causeries intimes et en prières n'ont pas peu contribué à rendre encore plus courte cette belle traversée, et ils contribueront puissamment, j'en suis sûr, à resserrer les liens qui unissent le Lessouto et le Zambèze. Que Dieu fasse de leur vie et de leur ministère le canal de grandes bénédictions !

Quel contraste avec mon premier voyage en 1857! Le *Trafalgar*, qui nous portait alors, la famille Daumas et moi, était un magnifique bâtiment des Indes à trois mâts. Il trouva des temps calmes sous les tropiques; il lui fallut traverser l'Atlantique presque jusqu'aux côtes du Brésil pour profiter des vents alizés, et quand, après soixante-six jours de navigation, nous jetâmes l'ancre dans la baie du Cap, tout le monde s'étonnait de la rapidité de la traversée. En ces temps-là, l'arrivée d'un navire comme le nôtre, dans ce port endormi, était un événement. Point de bassins alors : une jetée en bois de charpente, c'était tout. Au coup de canon qui nous annonçait, la ville s'animait, et tout le beau monde affluait à bord, où se donnaient bals et collations splendides.

Aujourd'hui, c'est à peine si, parmi les vapeurs qui encombrent le port, on découvre de ces voiliers démodés. Tout a bien changé, et si changé qu'on ne s'y reconnaît plus. Ce qui n'a point changé, c'est la superbe montagne de la Table et le massif imposant qui termine la pointe méridionale de l'Afrique. C'est le 27 décembre, à trois heures du matin, qu'on

les avait signalés et que nous les vîmes sortir graduellement de la mer et se dresser devant nous. Les phares étaient encore allumés et les étoiles scintillaient au ciel; le contour des montagnes se dessinait toujours plus nettement, et bientôt les cîmes se doraient des premiers feux de l'aube. La lumière grise et indécise qui couvrait comme de gaze ce panorama grandiose et qui allait s'atténuant vers le nord pour s'y confondre avec les ténèbres; l'île de Roben, que nous laissions à gauche dans la pénombre, avec sa léproserie, sa désolation et ses souffrances; la vieille ville — avec ses murs blancs, ses toits plats et ses rues tirées au cordeau — qui commençait à se frotter les yeux et s'étalait devant nous, tout parlait à mon cœur autant qu'à mon imagination.

A peine les formalités d'usage remplies et l'ancre jetée. nous étions à contempler du pont une scène des plus animées. Une foule de gens de toutes couleurs, de toutes nuances, aux costumes bigarrés et exotiques, se ruaient sur le quai. Sans perdre de temps, le paquebot faisait du charbon et débitait la poste. On aurait dit des fourmis emportant leurs œufs, ces Malais et ces noirs courant, se croisant chargés de sacs : lettres, journaux et colis postaux. Des camions en longue file se remplissaient fiévreusement et partaient à fond de train pour le bureau central. Vis-à-vis, de l'autre côté du quai, se trouvait le *Briton*, un vapeur colossal de l'Union, de 10,000 tonnes, en partance pour l'Angleterre. Sa bande de musique nous souhaitait la bienvenue, pendant que les passagers affairés rassemblaient leurs bagages et plongeaient leurs regards dans la masse qui s'agitait à nos pieds pour y découvrir des amis — nous comme les autres.

Au milieu de ce brouhaha, voici une tape familière sur l'épaule, un bon sourire, une chaude poignée de main et quelques paroles amicales. C'était notre excellent ami M. Cartwright. Nous ne perdons pas de temps: nous faisons nos adieux, nous sautons en fiacre, nous subissons les formalités de la douane — pour nous exceptionnellement bénignes — et nous roulons à travers la ville. Quelle transformation

partout! Avec ses docks magnifiques, ses belles rues, ses édifices d'une architecture monumentale, ses tramways électriques, ses fiacres peints en blanc qui s'entrecroisent partout, ses télégraphes et ses téléphones, c'est tout le mouvement et l'agitation fébrile des grandes villes commerçantes d'Europe. Adieu nos vieux équipages africains, le lourd chariot classique traîné par les seize ou dix-huit bœufs!...

A la gare, c'est une autre fourmilière, un coin de Londres implanté en Afrique. A chaque instant, sous cette voûte de fer et de verre, se coudoie la foule bigarrée, et le sifflet strident de la locomotive annonce coup sur coup le départ et l'arrivée des trains. Les chemins de fer sont la propriété de l'Etat et paraissent fort bien administrés.

Le Cap possède une université qui fournit à celle d'Edimbourg surtout un contingent d'étudiants remarquables. C'est aussi la métropole de l'Église anglicane, le siège d'un archevêché. Malheureusement, cette Église, qui a pris le nom d'Église anglicane du Sud de l'Afrique et est indépendante de l'Etat, appartient au parti extrême du ritualisme. Mais le parti évangélique y est aussi représenté par quelques pasteurs de grande valeur et quelques communautés vivantes.

Hélas! là aussi, et dans les villages avoisinants, on trouve le morcellement du protestantisme et les échantillons assez peu édifiants de toutes les dénominations. Je ne sais rien de plus navrant que de voir des chrétiens se diviser, se disputer les quelques âmes qui ont déjà trouvé le Sauveur; piétiner sur place, se marcher sur les cors les uns des autres, émietter leurs ressources et prendre leur parti d'une déperdition lamentable de forces, pendant que le monde périt autour d'eux. C'est le clocher qui est au tout premier plan et qui nous cache la personne adorable de Celui que Dieu « a souverainement élevé » et qui nous a envoyés à la conquête du monde.

La ville va s'enrichissant d'institutions remarquables: jardin botanique, musée admirablement installé où, parmi

les docteurs qui en dirigent les différentes parties, se trouve un compatriote, etc. C'est un centre d'éducation qui, grâce aux efforts d'un Écossais éminent, le docteur Muir, chef du département de l'éducation, étend son action sur toute la colonie.

Les environs du Cap sont connus par leur ravissante beauté. C'est un immense parc où des villages prospères et de jolies villas se cachent sous les ombrages et parmi les fleurs.

Mais sortez de ce jardin de délices, entièrement la création de l'homme qui a dompté la nature, et, dans cette plaine sablonneuse et aride qui s'étend presqu'aux portes de Stellenbosch, vous retrouverez le cachet de la désolation de notre pauvre Afrique. La montagne de la Table elle-même, qu'en bon Suisse et en bon voyageur M. Bertrand a tenu « à faire », comme disent les alpinistes, se présente sévère et dénudée. Elle s'est fait de plus un assez mauvais renom. On y voit « le diable mettre la nappe ». C'est un phénomène des plus curieux. Lorsque le vent du sud-est souffle, la montagne se couvre de nuages blancs, qui roulent sur ses flancs jusqu'à la ville comme des avalanches, ou une gigantesque cascade d'un nouveau genre. Malheur alors aux touristes qui sont surpris sur le sommet par cet épais brouillard — et malheur aussi à la ville, dont les rues sont furieusement balayées par le vent, un vent violent qui vous couvre de poussière et de gravier. Mais, en disant *malheur*, je me trompe, car, au contraire, les Capenards l'appellent « le médecin du Cap ». Il faut avouer, en tout cas, qu'il n'est point homéopathe : loin de là.

Le produit des vignes du Cap est célèbre dans le monde entier sous le nom de « Constantia ». Malheureusement, le phylloxera vient d'y faire son apparition, et on s'en émeut. Le gouvernement a fondé ici et là dans la colonie des fermes modèles et des instituts vétérinaires qui ont déjà rendu de grands services.

Màis je ne puis taire une impression de tristesse que m'a

faite mon séjour au Cap. En voyant ces visages noirs et en les entendant parler entre eux les langues et les dialectes de l'intérieur, on se sent bien en Afrique, dans leur propre pays. Mais ces Malais!... Vous les trouvez partout : les dames avec leurs robes flottantes aux vives couleurs, les hommes avec leurs chapeaux en forme d'entonnoirs renversés et leurs sandales de bois, les jeunes gens avec leurs fez. Ils se sont emparé de tout le petit commerce et forment, eux surtout, la classe ouvrière de la ville. Tous les Européens qui en ont les moyens vivent à la campagne et ne viennent en ville que pour leurs affaires, de huit heures du matin à six heures du soir. De sorte que cette ville, si affairée et si essoufflée de jour, avec une vie commerciale si intensive, se vide tout-à-coup le soir, perd sa vitalité et devient morne et silencieuse. Tous les magasins sont fermés, voire même les cafés et les restaurants, si bien qu'il vous est impossible, si vous manquez la table d'hôte, de trouver à dîner. On dirait que la ville est abandonnée aux Malais. Ces Malais sont musulmans, et des musulmans agressifs. Ils envoient assez volontiers, m'assure-t-on, leurs enfants aux écoles chrétiennes, pour profiter d'une éducation générale à bon marché; mais ils ont soin de les en retirer de bonne heure pour les initier aux rites de leur religion. Si, parmi eux, les conversions au christianisme sont tout ce qu'il y a de plus rare, en revanche eux-mêmes font, parmi les gens de couleur surtout, une propagande passionnée et qui, hélas, n'est pas sans succès.

C'est douloureux de rencontrer partout le fez musulman sur la tête des noirs.

Mais, pardonnez-moi, j'ai laissé courir ma plume et je me suis égaré dans ces détails, de peu d'intérêt peut-être pour vous.

L'accueil que nous avons reçu en mettant de nouveau le pied sur le sol africain nous a tous pris par surprise.

Avant notre arrivée, l'Union chrétienne des jeunes gens avait organisé une réunion publique de bienvenue. Elle avait

lieu, deux jours après notre débarquement, dans leur belle salle, sous la présidence du vénéré Andrew Murray. Cette grande personnalité attira la foule, et inutile d'ajouter que la réunion fut chaleureuse et bénie. Sa parole nous émut, soit lorsqu'il commença par son « welcome » sur cette terre d'Afrique, que nous aimons tous et que nous avons choisie pour seconde patrie, soit lorsqu'il termina par un touchant « God's speed » pour la lutte qui nous attend. L'intérêt de cette réunion fut tel qu'on en provoqua une seconde, qui eut pour résultat la fondation spontanée d'une forte Zambézia, sous le patronage de l'Union chrétienne elle-même.

Je croyais être devenu un étranger au Cap ; mais les discours qui furent prononcés, comme les égards dont nous fûmes entourés, nous montrèrent qu'au Cap aussi le souvenir des missionnaires français, des Daumas, des Casalis, des Arbousset et d'autres, n'est pas encore effacé, que notre belle mission du Lessouto y est grandement appréciée et que celle du Zambèze, qui en est la fille, y est suivie avec intérêt et affection. J'en ai été fort surpris. Il fut même décidé par acclamation que les amis qui doivent s'embarquer dans peu de jours seraient, à leur arrivée, reçus publiquement et avec la même cordialité. J'en bénis Dieu de tout mon cœur.

Et ici, permettez-moi de vous communiquer une expérience. Je suis frappé du fait que nous trouvons des sympathies pour notre œuvre dans toutes les dénominations de l'Église chrétienne ; on ne voit dans notre mission que l'œuvre, non pas d'une Église ou d'un pays, mais du Seigneur lui-même. La seule difficulté que nous ayons rencontrée, — celle de la nationalité — c'est en France qu'elle a surgi. Mais quand nous saurons nous élever plus haut que notre tour Eiffel, quand nous vivrons plus près du ciel, des hauteurs où nous planerons nous verrons s'effacer toujours plus les frontières nationales de ce bas monde, nos horizons s'élargiront, et nous tressaillerons de joie en voyant s'étendre, jusqu'aux extrémités de la terre et de là dans les cieux, le royaume de Celui qui est l'Oint de Dieu et le Roi des rois.

Les couleurs nationales s'abriteront alors à l'ombre de l'étendard de Celui *qui doit régner.*

Notre séjour à la ville du Cap et aux environs a été plus que rempli, et point du tout un repos dans l'oisiveté.

Mais vraiment Dieu nous avait merveilleusement préparé le chemin, et nous avons « trouvé grâce devant les hommes ». Le gouvernement du Cap nous a fait toutes les concessions possibles pour tout le personnel et les bagages de l'expédition. Avec une lettre adressée à tous les employés du chemin de fer, et trop louangeuse pour que je vous la communique, il m'a accordé un billet gratuit de première classe jusqu'à la frontière de la colonie. La « Chartered », s'inspirant des bonnes dispositions du gouvernement de la colonie, m'a octroyé absolument la même faveur des frontières de la colonie jusqu'à Boulawayo.

Du reste, on devrait savoir en Europe qu'au sud de l'Afrique, tout ecclésiastique, à quelque dénomination qu'il appartienne, a droit à la remise d'un quart du prix total, et ceux qui sont dans l'enseignement et dûment qualifiés, à la remise de la moitié. Tous nos frères du Lessouto peuvent se prévaloir de l'une ou de l'autre de ces concessions. C'est admirable.

Nous avons, M. Bertrand et moi, profité de cette prolongation de séjour au Cap pour aller régulièrement à l'Observatoire royal, où l'astronome distingué Dr Gill et ses collègues se sont occupés de nous avec le plus grand empressement. Il est regrettable que nous n'ayons pu consacrer plus de temps à ces travaux si intéressants et si importants à tous les points de vue.

Un fait que je ne dois pas passer sous silence : le gros souci, le cauchemar, vous le savez, c'est le transport de notre colonne et de toutes nos marchandises, approvisionnements, bagages personnels, fournitures de la mission en général, et des membres de la famille missionnaire zambésienne en particulier. Je me demandais avec anxiété si je ne serais pas obligé de me rendre immédiatemeut à Boulawayo

pour tout préparer. Ne pouvant absolument pas aller à Boulawayo d'emblée, j'ai vu Boulawayo venir au Cap. C'est là que j'ai rencontré M. Walker, de la maison Whiteley, Walker et C°, nos agents. Nous avons conféré sur la grosse, grosse question. Nous avons pris notre infatigable ami M. Bertrand dans nos conseils, et j'ai l'espoir que tout sera prêt à Boulawayo à l'arrivée de la colonne. Tout n'ira pas sur des roulettes. La quantité de wagons et de bœufs qu'il nous faut louer, et surtout les prix exorbitants que l'on nous impose, me troublent. Je crois cependant que Dieu n'oubliera pas ses serviteurs et qu'en agissant avec prudence, dans un esprit de prière et de foi, nous verrons le secours de Dieu.

Je ne puis terminer cette lettre sans exprimer ma reconnaissance à nos dévoués amis, M. et madame Cartwright. Ils nous ont donné une hospitalité tout imprégnée d'affection. C'est surtout grâce aux efforts énergiques de M. Cartwright que nous avons obtenu partout toutes sortes de faveurs. Sa femme et lui appartiennent à l'église anglicane et s'intéressent spécialement aux missions de l'Ouganda. Mais ils ont trouvé place dans leurs cœurs pour la petite mission du Zambèze, et M. Cartwright, qui est depuis des années président de l'Union chrétienne, évangéliste et conférencier très populaire, et à la tête d'une des grandes maisons de commerce du Cap, a accepté la présidence de la Zambézia et trouvera encore du temps dans sa vie affairée pour plaider et travailler en faveur de notre œuvre.

Personnellement, j'ai été l'objet de bontés qui me confondent. Mais je ne me fais pas illusion, et c'est une consolation et une joie pour moi de le savoir : ce n'est pas ma personne qu'on aime et qu'on honore, mais l'œuvre qui m'est confiée et le Maître que je sers.

Votre bien affectionné,

F. COILLARD.



NOS VOYAGEURS DANS L'AFRIQUE DU SUD

Dernières nouvelles de M. Boegner. — Son passage chez nos frères de la mission romande. — Sa rencontre projetée avec M. Coillard et avec les missionnaires du Zambèze.

Ouvrez devant vous une bonne carte du Sud de l'Afrique, et, si possible, une carte récente, car les choses changent rapidement là-bas.

A la hauteur de la pointe méridionale de Madagascar, voici d'abord, au fond de la baie Delagoa, la ville portugaise de *Lourenço-Marquès*, à l'extrême sud de Mozambique. C'est là que M. Boegner a débarqué, le samedi 25 février.

Il y a reçu l'hospitalité la plus cordiale chez M. et madame Paul Berthoud, de la mission romande, et a eu le privilège de pouvoir visiter leur station. « Celle-ci, nous écrit-il, m'a fait une impression de sérieux, de solidarité, de progrès très bienfaisante. On sent que l'œuvre est bien dans la main du missionnaire, comme le culte du dimanche, qu'il dirige dans toutes ses parties et qui édifie par son bon ordre et sa gravité. »

Le mercredi, 10 mars, notre directeur prenait, à Lourenço, le train pour *Prétoria*. Il a fait en grande partie de nuit ce trajet, qui dure vingt heures. Le matin, on est à *Waterfull-Onder*, à l'entrée des gorges qui conduisent au plateau supérieur. Le paysage devient extrêmement pittoresque, et le chemin de fer est, pendant quelques lieues, à crémaillère. Un peu avant *Middelburg*, on arrive sur le plateau, et, à cette station, un autre missionnaire romand, M. A. Eberhardt, qui a séjourné, il y a quelques années, deux ou trois mois à la Maison des missions de Paris, monte dans le train. L'entretien inespéré avec ce compagnon de route a abrégé les heures jusqu'à Prétoria.

A *Prétoria* (2 mars), M. et madame Numa Jaques, de la même mission, font, à leur tour, un excellent accueil à

M. Boegner, qui y retrouve aussi une autre vieille connaissance, M. Samuel Bovet, missionnaire à Lourenço.

De Prétoria, notre directeur a gagné, toujours en chemin de fer, *Johannesburg*. Peut-être trouverons-nous, un autre mois, la place nécessaire pour publier le récit de la journée du 5 mars, passée dans cette ville du Transvaal. C'est de là que sont datées nos dernières lettres, reçues à Paris le 25.

M. Boegner comptait se remettre en route dès le 6, et arriver le 7 à *Mafeking*, qui se trouve sur le chemin de fer du Cap à Boulawayo, et qui en a été quelque temps la tête de ligne. C'est là qu'il devait, arrivant du côté de l'est, rencontrer M. Coillard, venu lui-même de la direction du midi, de *Bloemfontein*, d'où il datait la lettre qu'il nous écrivait le 27 février.

Ainsi ces deux amis, qui se sont séparés à Nantes, l'année dernière, aux fêtes du Centenaire, ont dû se retrouver neuf mois après dans une ville de l'intérieur de l'Afrique, après avoir pris pour y arriver des chemins bien différents.

Trois ou quatre jours après, M. Boegner a dû se diriger vers le midi et, toujours en chemin de fer, se rendre à *Kimberley*, où il comptait rencontrer, vers le 12 mars, nos quatorze missionnaires du Zambèze arrivés le 5 au Cap et repartis le 10 de la même ville. Plusieurs lui sont personnellement inconnus, et l'on se promettait, de part et d'autre, une grande joie de cette rencontre.

Puis, les quatorze auront repris la route du nord, par Mafeking et Chochong, pour rejoindre M. Coillard, du 15 au 20 mars, à *Boulawayo*, où le chef de l'expédition les aura précédés d'une semaine.

Ainsi M. Boegner aurait échappé à l'obligation de faire la longue et coûteuse route de Boulawayo. A l'heure où ces lignes s'impriment, nous pensons qu'il est au Lessouto depuis une quinzaine de jours, et que la grande colonne du Zambèze s'est déjà mise en branle, dans la direction de Kazungula.

ARRIVÉES ET DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

M. Germond de retour à Marseille et à Lausanne. — Les grands services qu'il a rendus à l'œuvre. — M. et madame de Saint-Vidal à Nîmes. — Regrets de leurs paroissiens de Tamatave. — Départ de M. Bertschy pour le Lessouto et de mademoiselle Buttner pour Taïti. — Prochain départ de MM. Lantz et Hermann pour le Congo, de MM. René Ellenberger et Duby pour le sud de l'Afrique, de madame Ferrand et mademoiselle Salès pour Madagascar. — Une institutrice protestante dans une école officielle de Tananarive.

M. *Germond* est rentré directement de Madagascar en Europe. Arrivé à Majunga, avec M. Boegner, le dimanche 12 février, il a laissé son compagnon s'embarquer seul, le 14, pour Diégo-Suarez et, de là, pour l'Afrique. Lui-même, il a pris, le 23 février, le *Djemnah*, qui l'a débarqué à Marseille le samedi 18 mars.

M. le pasteur Mouline, de Marseille, qui s'était rendu au-devant de notre frère, l'a vu arriver le bras gauche en écharpe. Pendant la traversée, au large de Port-Saïd, il avait voulu monter sur le pont pour jouir de la vue de la mer, soulevée par un coup de vent, il était tombé et s'était fait au poignet une foulure compliquée de fracture.

Après avoir accepté seulement une soirée l'hospitalité de nos amis de Marseille, M. Germond a pris le chemin de fer, dès onze heures du soir, et est reparti pour la Suisse, en s'arrêtant une journée à Tournon.

Il est maintenant à Lausanne, avec madame Germond et ses enfants. Nous espérons que les suites de son accident ne tarderont pas à disparaître et qu'il jouira d'un repos dont il doit avoir grand besoin. On peut difficilement se représenter la somme d'activité qu'il a dû dépenser à Tananarive. « Il n'a pas seulement accompli sa mission financière, nous écrit M. Boegner ; il a pris à cœur l'œuvre dans son ensemble. Il a puissamment contribué à lui tracer son programme d'action

dans l'avenir et à préparer déjà l'exécution de plusieurs de nos projets. Il a travaillé sans relâche, souvent au prix du repos de ses nuits, quand le souci de ses comptes l'empêchait de dormir. »

Les lettres de nos missionnaires, de leur côté, ne tarissent pas en expressions de reconnaissance à l'adresse de M. Germond et de regret de son départ. Il a droit à toute la reconnaissance du Comité et de tous les amis de notre Société. Aux fatigues de son travail se sont ajoutées les fatigues du voyage, qui, de Tananarive à Majunga, a été particulièrement pénible pour lui, à cause de la longueur de la route, de la mauvaise saison et de la précipitation avec laquelle ont été franchies les dernières étapes.

Sauf événement imprévu, il restera maintenant paisiblement à Lausanne, jusqu'au jour où M. Boegner lui-même rentrera à Paris. Tous deux viendront alors rendre compte ensemble au Comité et au public de la mission qu'ils ont accomplie en commun.

Le retour de M. Germond avait été précédé de celui de M. et de madame *de Saint-Vidal*, arrivés à Marseille, le 28 février, comme nous l'annoncions le mois dernier en dernière heure. Eux aussi ont droit à toute notre reconnaissance et à toute notre sympathie. Si leur séjour à Madagascar a été trop court, à leur gré et au nôtre, il a été bien rempli.

A Ambohibéloma, où s'est exercée d'abord leur activité et où ils se sont occupés en particulier avec tant de dévouement des petits garçons, à l'orphelinat de Mahazoarivo, où ils ont pu se consacrer entièrement à ce genre de travail, en vue duquel ils étaient partis, à Tamatave enfin, au milieu des pestiférés, ils ont travaillé avec le plus grand zèle. Dans les derniers temps, à cause de l'état de sa santé, M. de Saint-Vidal a dû déployer un courage presque héroïque pour s'acquitter, malgré tout, de son ministère. Aussi ont-ils recueilli des témoignages touchants du bien qu'ils ont accompli, du bon souvenir qu'on leur conserve. L'un des

membres les plus dévoués de l'Église de Tamatave, un protestant français, écrivait, depuis son départ à M. de Saint-Vidal.

« Le pasteur, les diacres, l'évangéliste et, pour n'oublier personne, tous les membres de l'Église, m'ont prié d'être leur interprète auprès de vous pour témoigner de leur profond attachement. Je sais combien était vrai et profond votre dévouement à votre Église, et, si votre mémoire est vénérée par ses membres, ce n'est que justice. Quant à moi, je ne puis songer à ces heureux jours sans en avoir le cœur meurtri.

« Je joins mes prières à celles de tous les protestants de Tamatave pour que Dieu veuille que vous nous reveniez bientôt. »

A leur arrivée en France, M. et madame de Saint-Vidal sont allés d'abord, sur le conseil des médecins, à Bandol (Var), afin d'y trouver un climat plus chaud. Après avoir passé une quinzaine de jours dans cette station abritée, ils se sont rendus, le 19 mars, à Nîmes, où ils sont encore, chez M. Babut, attendant que le radoucissement de la température et les progrès de la santé de M. de Saint-Vidal leur permettent de faire le voyage de Paris et de se présenter devant le Comité.

M. *Bertschy* et mademoiselle *Buttner* ont quitté Paris l'un et l'autre le 10 mars, pour s'embarquer le samedi 11, le premier à Southampton, à destination du Cap, la seconde au Havre, à destination de New-York.

Un service de sainte Cène a été célébré, à l'occasion de ce double départ, dans la chapelle de la Maison des missions, le lundi 6, après la séance du Comité. M. le professeur Al. Westphal, en séjour à Paris, y a pris la parole, pour adresser aux deux partants les salutations des Églises de France et les assurer en particulier de l'affectueux intérêt avec lequel on suit, à Montauban, tout ce qui concerne les missions.

Le jeudi suivant, M. Bertschy a donné, à l'Union chrétienne des jeunes gens, une conférence, avec projections, sur la mission du Lessouto, et plus particulièrement sur l'école de Léloaleng. M. Louis Sautter, qui présidait cette conférence, a montré l'importance des travaux manuels dans l'œuvre missionnaire et fait revivre la physionomie remarquable de trois hommes qui, à des titres divers, ont représenté cet élément dans notre Société, au sud de l'Afrique : MM. Gosselin, Waddel et Preen. Les deux derniers vivent encore, mais les infirmités physiques les ont prématurément obligés au repos.

Mademoiselle Buttner a trouvé au Havre l'accueil fraternel auquel nos amis de cette ville ont depuis longtemps habitué ceux de nos missionnaires qui les visitent au passage. Dans l'après-midi du vendredi, une nombreuse réunion de dames avait été convoquée en son honneur, et, le samedi matin, notre frère, M. P. Allégret, l'a accompagnée au paquebot, où son obligeante intervention a assuré son installation dans les meilleures conditions possibles.

MM. *Lantz* et *Hermann* sont en ce moment à la Maison des missions, préparant leur départ pour le Congo. Le 18 avril doit avoir lieu, à Bâle, la consécration de M. Hermann, et, deux jours après, dans la même ville, le mariage de M. Lantz avec mademoiselle Valentine Ehrhardt, sœur de madame F.-H Krüger et de madame E. Allégret. Le départ pour le Congo est fixé, sauf modification imprévue, au 10 mai, par Bordeaux.

M. *Samuel Duby*, qui a été désigné pour le Lessouto, vient de se fiancer avec mademoiselle Éva Surleau, de Valentigney. Le mariage aura lieu prochainement et précédera sans doute de peu de semaines le départ pour l'Afrique.

Enfin, M. *René Ellenberger*, qui a fait avec MM. Lantz et Hermann quelques études de médecine pratique à Edimbourg

est aussi de retour à Paris. On sait que, d'après des décisions prises antérieurement, il doit aller rejoindre nos frères du Zambèze en 1900, après un séjour chez son père, au Lessouto.

D'autres départs se préparent pour Madagascar, mais non pas encore, à notre grand regret, des départs de missionnaires. On sait pourtant que notre mission aurait grand besoin d'être renforcée par l'adjonction de deux ou trois jeunes pasteurs, et le mouvement de sympathie et de générosité qui se produit en ce moment, d'un bout à l'autre de la France protestante, encouragerait grandement le Comité à prendre en très sérieuse considération toutes les candidatures qui se produiraient, s'il n'était toujours prêt à faire ce que commandent les intérêts de l'œuvre.

En attendant les missionnaires, deux de nos sœurs se préparent à aller retrouver à Madagascar les membres de leur famille qui les y ont précédées. Madame *Ferrand*, emmenant sa petite fille, va rejoindre son mari, et mademoiselle *Berthe Salès* se rend auprès de sa sœur, madame Rusillon, pour l'aider plus spécialemeut dans l'organisation d'écoles ménagères et de couture. Elles partiront probablement toutes deux de Marseille le 25 mai.

Avant elles s'embarquera, le 25 avril, une de nos jeunes coreligionnaires, mademoiselle *Desmier*, institutrice communale à Mouilleron-en-Pareds, qui vient d'être nommée par le gouvernement directrice de l'ouvroir de Fiadanana, à Tananarive. Mademoiselle Desmier ne relèvera à aucun titre de notre mission, mais nous sommes assurés qu'elle aura avec nos frères et sœurs de Tananarive les relations les plus cordiales. Et nous sommes heureux de voir l'administration, après avoir, dans ce pays protestant, donné tant de postes officiels à des frères et à des sœurs, en réserver un a une institutrice protestante.

NOTES DU MOIS

Mercredi, 1er mars. — Dans une réunion pastorale, à Hargicourt, le Comité auxiliaire des Consistoires de Sedan et Saint-Quentin est reconstitué sous le nom de Comité auxiliaire du Nord-Est. Le soir, M. Bianquis donne une conférence dans le temple d'Hargicourt, sur la tâche missionnaire du protestantisme français. — M. Boegner quitte Lourenço-Marquès, pour arriver, le lendemain, à Prétoria.

Dimanche, 5. — M. Boegner est à Johannesburg. — Le *Pembroke Castle* arrive au Cap, d'où nos quatorze voyageurs nous envoient les meilleures nouvelles de leur traversée, agitée au début, mais tout à fait agréable depuis Las Palmas.

Lundi, 6. — M. Bertschy, retournant au Lessouto, et mademoiselle Buttner, partant pour Taïti, sont reçus à la séance mensuelle du Comité. A cinq heures, service de sainte Cène à la chapelle de la Maison des missions.

Mardi, 7. — MM. Boegner et Coillard ont dû se retrouver à Maféking.

Jeudi, 9. — Réunion publique d'adieux de M. Bertschy, à l'Union chrétienne; conférence sur l'école industrielle de Léloaleng. — Conférence de M. Allier, à Lyon.

Vendredi, 10. — Mademoiselle Buttner quitte Paris à 8 h. 10 du matin et assiste, l'après-midi, au Havre, à une réunion de dames convoquée à son intention. — M. Bertschy part de Paris à 6 h. 55 du soir, pour Southampton.

Samedi, 11. — Mademoiselle Buttner s'embarque au Havre

pour New-York, et M. Bertschy, à Southampton, pour le Cap. — A Saintes, conférence de M. Bianquis.

Dimanche, 12. — M. Bianquis prêche, le matin, à Jarnac et donne, le soir, une conférence au temple des Chartrons, à Bordeaux.

Lundi, 13. — Réunion de vingt pasteurs et trois laïques chez M. le pasteur Ducros, de Jarnac, sous la présidence de M. Bianquis; fondation du Comité auxiliaire des Charentes, auquel trente-cinq pasteurs de la région ont adhéré d'avance. Sont élus : président d'honneur, M. le professeur Pédézert; président, M. le pasteur Roufineau, de Saintes; secrétaire, M. le pasteur Ducros, de Jarnac, et trésorier, M. Ed. Hine, de Jarnac. — Le soir, conférence de M. le pasteur Bénézech, missionnaire en congé, sur Madagascar.

Mercredi, 15 et *jeudi*, 16. — Vente des missions à Paris. Ces deux journées de vente ont rapporté 25,600 francs, soit 4,000 francs de plus que l'année dernière. Nos meilleurs remerciements au Comité des dames et à toutes les personnes qui ont si généreusement répondu à son appel, — Le jeudi soir, conférence de M. Allier sur Madagascar, dans le temple Saint-Martin, à Montbéliard, devant un grand auditoire.

Samedi, 18. — Arrivée à Marseille de M. le missionnaire Paul Germond, par le *Djemnah*.

Dimanche, 19. — Le Comité auxiliaire de la mission luthérienne tient sa séance publique aux Billettes. M. Borchgrevink, surintendant de la mission norvégienne de Madagascar, y lit un rapport très intéressant sur son œuvre et sur les heureux résultats de la conquête de Madagascar par la France.

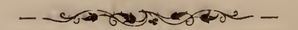
Un effort considérable a été fait, pendant le courant de ce mois, dans presque toutes les parties de la France protestante,

pour assurer les ressources nécessaires à la Société des missions, avant la clôture de l'exercice financier. Nous ne voulons citer aucun nom, de peur de faire de la peine à ceux que nous pourrions involontairement oublier. Mais nous savons combien notre fardeau a été porté par un grand nombre de nos frères et de nos sœurs. Nous pouvons leur dire, comme saint Paul à ses chers Philippiens : « J'ai tout reçu et je suis dans l'abondance ; j'ai été comblé de biens en recevant ces présents de vous, comme un parfum de bonne odeur, un sacrifice que Dieu accepte et qui lui est agréable. »

M. le professeur R. Allier a terminé la série de ses conférences sur la mission de Madagascar. Il a droit, pour cette campagne fatigante et fructueuse, à des remerciements tout spéciaux.

En parcourant, sur la couverture du journal, la liste des dons du dernier mois, on y lira avec émotion la mention d'une somme de 1,897 fr. 50 reçue, « selon le désir d'Élisabeth Wennagel, au lieu de fleurs sur sa tombe. » Notre jeune sœur avait désiré, avant sa fin, qu'on n'envoyât aucune fleur, mais que la valeur de celles qu'on aurait pu acheter fût destinée aux missions. La nouvelle de ce désir se répandit de proche en proche, et toutes ses amies s'empressèrent d'y déférer. Ses parents savent notre fraternelle sympathie, et n'ont autorisé la publication de ces quelques lignes que dans la pensée qu'un tel exemple pourrait inspirer d'autres enfants de Dieu, à leur lit de mort.

L'assemblée générale annuelle de la Société des Missions se tiendra à l'église de la Rédemption, le jeudi soir 20 avril, sous la présidence de M. Jules de Seynes. Le dimanche suivant 23 avril, à trois heures, M. le pasteur Soulier présidera la réunion familière, dans la chapelle de la Maison des missions.



LESSOUTO

DERNIÈRES NOUVELLES

MM. Coillard et Bertrand à Morija. — Leur passage à Léribé. — Prochain retour en Europe de M. Davit. — Nouvelles rassurantes de M. Dieterlen.

Nous avons laissé, le mois dernier, MM. Coillard et Bertrand après leur visite à Hermon et la grande réunion de Mafételeng, le 31 janvier. De là, remontant vers le nord-est, ils se sont rendus d'abord à Morija, où ils ont passé les premiers jours de février.

Une lettre particulière de madame Dyke, née Aline Mabille, qui nous est communiquée par sa famille, nous donne quelques détails sur ce séjour.

« Nous venons d'avoir la visite de M. Coillard, et elle ne nous laisse que de bienfaisants souvenirs. Nous avons été à sa rencontre et nous nous sommes trouvés plusieurs missionnaires à Masianokeng, à deux heures et demie de Morija. Après un culte à la chapelle, nous nous sommes mis en route pour revenir. A une demi-heure de Morija, des cavaliers sont venus saluer M. Coillard; puis le chef Setha, et enfin, tout près de la station, tous les gens avec des drapeaux. Au moment où MM. Coillard et Bertrand descendaient de voiture, le maître d'école a entonné un cantique; puis Asser — qui a été de la première expédition au Zambèze — a lu quelques versets très appropriés. Suivis du peuple, nous sommes rentrés. Mamau (madame Mabille) et Eugénie (madame Edg. Krüger) attendaient M. Coillard à la maison. Ç'a été un moment bien émouvant, car chacun avait perdu soit mari, soit femme.

« Le dimanche, 5 février, il y avait une belle et grande réunion de 2,500 à 3,000 personnes en plein air, sous les pins plantés il y a soixante ans par madame Arbousset. MM. Coillard et Bertrand ont parlé de la mission d'une manière bien

intéressante. La collecte a produit 875 francs, en comptant les 75 francs des petits enfants de l'école du dimanche. L'après-midi, nous avons eu un beau service de sainte Cène, auquel ont pris part 900 communiants. M. Coillard nous a remué le cœur à tous en nous parlant sur : « Dieu a tellement aimé... qu'il a donné... » Nous devons aussi aimer et donner. Le soir, M. Coillard a montré les vues du Zambèze en projections à plus de 1,100 personnes serrées dans notre église. »

De Morija, nos deux voyageurs sont remontés vers Léribé, où ils sont arrivés le 9 février, et où ils ont séjourné jusqu'au 20. Léribé, la station actuelle de M. Dieterlen, est l'ancienne station de M. Coillard.

« A Léribé, nous écrit M. Dieterlen, M. Coillard était chez lui. Tout ici est l'œuvre de sa jeunesse : bâtiments, jardins, arbres, il a tout bâti et planté. L'Église a pour vétérans ses convertis des premiers temps. Les nouveaux chrétiens, ceux de la nouvelle génération, sont encore, dans un certain sens, indirectement, les produits de son activité. L'œuvre missionnaire s'est beaucoup développée depuis son départ pour le Zambèze; mais c'est lui qui a posé le fondement sur lequel nous continuons à bâtir. Et nous n'avons pas manqué de faire ressortir ce fait avec toute la clarté désirable.

« M. Coillard a, sans doute, éprouvé ici des émotions de diverses natures. Il a souffert en voyant les lieux dont chaque motte de terre lui rappelait sa jeunesse et madame Coillard. Mais l'accueil que lui ont fait païens et chrétiens, chefs et sujets, jeunes et vieux, a été des plus chaleureux. Il a pu voir que ses successeurs ne laissaient pas oublier son nom et son travail et que les Bassoutos lui avaient conservé une reconnaissance et un attachement très sincères. Je lui ai fourni toutes les occasions possibles de parler à ces gens en public et en particulier, et je vous assure qu'il n'a pas manqué de travail. Il a pu faire beaucoup de bien, et j'espère que nous recueillerons beaucoup de bons fruits de sa visite.

« Pour nous aussi, ses conversations, ses cultes et sa personne elle-même ont été en bénédiction. Et nous ne

pouvons que bénir Dieu de nous avoir accordé le privilège de le posséder onze jours sous notre toit.

« Les Églises du Lessouto ont fait les plus louables efforts pour donner à la mission du Zambèze un concours financier suffisant. Je vous enverrai la liste des dons qu'elles ont faits pour elle ; vous verrez qu'elles y ont mis une grande bonne volonté. Je dirai même qu'elles se sont saignées à blanc. Léribé, par exemple, a donné, plus de 750 francs, alors qu'elle n'a pas de quoi agrandir ses chapelles, tout-à-fait insuffisantes.

« M. Bertrand, lui aussi, a reçu au Lessouto un chaud accueil auquel les services qu'il rend aux missions lui donnaient droit. J'ai eu de longs entretiens avec lui, je lui ai fourni beaucoup de renseignements et aussi beaucoup de scènes africaines à photographier.

« Bref, la visite de ces messieurs a été un succès complet. »

Partis de Léribé le 20 février, MM. Coillard et Bertrand étaient le 27 à Bloemfontein, dans l'État libre, d'où M. Coillard nous a écrit quelques lignes à cette date, pour nous informer de la résolution qu'il avait prise à Morija, d'accord avec nos missionnaires du Lessouto, relativement à M. Davit.

On sait que M. Davit, qui appartient à la mission du Zambèze, était depuis l'année dernière au Lessouto. Nous avions espéré que M. Coillard pourrait le reprendre avec lui. Mais il a paru préférable aux plus expérimentés de nos missionnaires d'offrir à notre jeune frère l'occasion de trouver une compagne en Europe avant de retourner au pays des Barotsis. M. Davit, qui a donné son cœur à l'œuvre du Zambèze, n'a pas renoncé sans tristesse à faire partie de l'expédition actuelle. Il éprouvera, nous en sommes assurés, que Dieu « fait tourner toutes choses au plus grand bien de ceux qui l'aiment ». Ses collègues du Lessouto, et en particulier M. Alfred Casalis, chez lequel il a fait un long séjour, se sont fort attachés à lui et nous parlent de lui avec la plus affectueuse sympathie.

Aux dernières nouvelles (21 février) M. Davit était chez son compatriote et ami, M. Pascal, à la Sébapala, d'où il se proposait de gagner le Cap, peut-être après avoir rencontré M. Boegner.

M. Boegner, en effet, approchait du Lessouto au moment même où M. Coillard venait de le quitter. Le premier débarbarquait à Lourenço Marquès le 25, l'avant-veille du jour où le second nous écrivait de Bloemfontein. On a vu plus haut comment ils ont dû se rencontrer, le 7 mars, à Maféking.

Une dernière nouvelle qui réjouira tous nos lecteurs. Ils savent que la santé de M. Dieterlen avait donné à sa famille d'assez graves inquiétudes. Grâce à Dieu, le malaise dont il souffrait a presque complètement disparu, et les très grandes fatigues occasionnées par le passage de MM. Bertrand et Coillard à Léribé n'ont eu sur son état aucune conséquence fâcheuse. Tout projet de retour en Europe semble donc en ce moment écarté. Dieu a ainsi répondu à de nombreuses prières, et nous a montré une fois de plus qu'il est « le Dieu des délivrances ».



CHEZ LES PAIENS

Un abîme entre nous et nos frères noirs. — Influence mystérieuse attribuée aux objets extérieurs. — L'éducation d'un petit chien. — Comment on inculque la bravoure à un jeune garçon. — Superstitions malpropres. — Secrets de ménage chez les polygames. — Drogues singulières. — Paratonnerres et paragrêles. — En cas de fractures. — Déconfitures de Koyéni et ses explications. — Ce qui triomphera des superstitions.

Vous aimeriez peut-être savoir ce qui, dans les croyances ou les préoccupations des païens d'Afrique, nous frappe le plus comme différant de nos idées européennes et de nos manières d'agir.

Satisfaire votre désir n'est pas chose facile. Ces pauvres gens ont la peau noire ou bronzée, ou jaune, ou « chocolat », alors que la nôtre est blanche, ou soi-disant telle. Ils ont les cheveux crépus tandis que les nôtres sont fins et lisses. Mais ce sont là des différences en quelque sorte secondaires. En réalité, la vie du païen africain, ses idées, ses sentiments, ses mœurs, sont tout autres que ceux de leurs frères blancs et civilisés. Le monde noir est séparé du monde blanc par des abîmes que, dans l'état actuel des choses, on ne peut complètement combler ou franchir. Africains et Européens sont des hommes, des frères, cela saute aux yeux, mais des frères qui, ayant vécu sous des latitudes différentes, absolument séparés les uns des autres, ont pris chacun ses habitudes de penser et d'agir, et qui ont encore beaucoup de peine à se comprendre, à s'aimer et à se sentir membres de la même famille.

Ces différences, je voudrais aujourd'hui vous en signaler quelques-unes, en prenant mes exemples dans la vie des Bassoutos. Pour autant que je suis renseigné sur les us et coutumes d'autres peuples africains, je crois pouvoir affirmer que les traits que je vais indiquer sont communs à la race africaine tout entière, ou à la majorité des tribus qui la composent. Des différences dans les détails ne sauraient supprimer le principe lui-même qui semble être à la base de la vie pratique de ces populations. Et ce principe, je voudrais le formuler ainsi :

Les Africains, les nègres, si vous voulez, attachent une grande influence, bienfaisante ou malfaisante, à des objets matériels et extérieurs à l'homme, là où des Européens n'en verraient aucune et recourraient à des moyens moraux et spirituels.

Hâtons-nous de passer de cette phrase trop abstraite, peut-être prétentieuse, à des faits très vulgaires empruntés à la vie quotidienne des païens du Lessouto.

Pour faire l'éducation d'un petit chien, voici les moyens que l'on emploie :

On met dans son lait un de ces mille-pieds qui, dès qu'on les touche, se replient sur eux-mêmes, font le mort : c'est pour que le toutou devienne obéissant et humble devant son maître. Une autre fois, on mettra dans sa nourriture de la fiente de vautour : c'est pour qu'il apprenne à flairer le gibier de loin ; ou du fumier de lièvre, pour lui inculquer les habitudes de propreté. Et ainsi de suite.

Pour faire l'éducation d'un enfant, les procédés sont exactement les mêmes.

Il s'agit de donner à un garçon les qualités qui font, aux yeux des Bassoutos, le vrai homme : courage à la guerre, sagesse dans les conseils de la nation, aptitudes pour le soin des bestiaux et pour la culture des céréales. En Europe, on donnerait à l'enfant des leçons, on lui inculquerait des principes, on ferait l'éducation de son intelligence et de son cœur. Et les Bassoutos font cela aussi dans une certaine mesure, instinctivement.

Mais voici par quoi ils commencent :

La première fois qu'un petit garçon doit boire de l'eau, on appelle un homme d'élite, reconnu pour être ce qu'il y a de mieux dans le village. Il fait un mélange de bière et de certaines drogues, s'en remplit la bouche et en crache ce qu'il peut dans celle de l'enfant, faisant ainsi passer en lui, par le moyen de cette étrange boisson, les qualités dont il est lui-même l'heureux détenteur.

Le même enfant ne mangera pas son premier morceau de viande par hasard, en famille, *incognito*. Oh non ! On appellera de nouveau le grand homme. On cherchera dans la montagne des branches ou des racines des arbres les plus durs, des buissons les plus épineux ; on en fera un feu sur lequel sera rôti le dit morceau de viande qui sera, de plus, enduit des cendres de ces bois ; l'homme crachera ensuite sur la viande et la mettra dans la bouche de l'enfant. La dureté des arbres et buissons épineux, jointe à la salive du brave des braves, rendra le garçon dur à la fatigue, âpre au travail, vaillant à la guerre. Et, pour compléter cette étrange ini-

tiation, on prend encore des sandales ou des souliers de cet homme, on en lave soigneusement l'intérieur, parce qu'il s'y trouve quelque chose venant de lui, la transpiration de ses pieds!!! et on fait boire à l'enfant les eaux qui ont servi à cette peu appétissante lessive.

Quittons au plus vite ces malpropres pratiques... pour en trouver de plus horribles encore, mais qui se greffent toutes sur le même principe : communiquer à l'homme des qualités morales à l'aide de moyens matériels.

Quand les Bassoutos se battent avec des blancs, ils ne font pas de prisonniers : un blanc blessé est impitoyablement achevé, puis dépecé, déchiqueté, mutilé de la plus horrible façon. Pourtant, les Bassoutos ne sont pas cruels et ont un assez grand respect de la créature humaine. Mais voici le pourquoi de ces atrocités.

Cet homme blanc, c'est un brave ; il a courageusement combattu, il est tombé sur le champ de bataille, les armes à la main. Il faut lui emprunter ses qualités, pour les communiquer aux jeunes Bassoutos. On prend donc certaines parties de son corps, on les grille dans un tesson, on les réduit en poudre que l'on garde soigneusement dans des cornes de bœuf. Et, quand les garçons seront initiés aux rites du paganisme, c'est-à-dire lors de la circoncision, on jettera, dans la bouillie de maïs qu'ils mangent, un peu de cette substance humaine réduite en poudre, quelques parcelles de ce brave blanc mort au champ d'honneur, afin que ces néophytes héritent des qualités guerrières dont il a donné des preuves à ses dépens.

Dans les ménages des polygames, le sentiment qui règne en maître, ce n'est pas l'amour, c'est la jalousie, sa cousine germaine. La grande préoccupation de chacune des pauvres femmes qui les composent, c'est de s'attirer l'affection et les faveurs de l'époux commun. Pour y arriver, elle ne cherchera pas à se montrer aimable, fidèle, bonne mère de famille, même bonne cuisinière, comme le ferait une Européenne. Elle le fera peut-être dans une certaine mesure. Mais

le moyen sur lequel elle compte bien plus fermement, ce sont des substances qu'elle mêlera furtivement à la nourriture ou à la boisson de son mari, ou qu'elle dissimulera sur sa propre personne; ou encore des médecines, qu'elle glissera dans les huttes ou sur les vêtements de ses rivales, pour que leur seigneur et maître les prenne en aversion.

Les médecins bassoutos, mais surtout leurs confrères zoulous, vendent couramment la « médecine pour faire aimer » ou « la bonne bouche », qui met sur les lèvres d'un plaideur des paroles qui capteront la bienveillance de ses juges, et d'autres drogues plus ou moins avouables, destinées à agir sur les sentiments ou sur le caractère des gens qui les emploieront.

Les éléments eux-mêmes, la pluie, la grêle, la foudre, sont exposés aux entreprises des hommes, attirés ou écartés par les pratiques des médecins bassoutos.

Le paratonnerre des Européens est un instrument scientifique, et son pouvoir s'explique par des raisons plausibles et naturelles. Celui des Bassoutos, auquel s'ajoute souvent un paragrêle, se compose de petites branches plantées sur le sommet d'une hutte ou d'un rocher et enduites de substance noire fabriquée par un médecin à l'aide de plantes et d'insectes. Ce qui détourne la foudre, c'est cet enduit mystérieux, dont la puissance doit s'exercer jusque sur les nuages qui planent au firmament.

Quant à la pluie, cette divinité bienfaisante de nos pays de soleil et de sécheresse, quand elle vient à manquer, les Bassoutos affirment que des gens mal intentionnés ont caché dans les montages des pots de terre neufs, des chevilles de bois ensorcelées, des charrues. Et ils organisent de vraies battues sur les pentes de leurs montagnes, soit pour découvrir, briser et jeter à l'eau ces pots et chevilles, soit pour tuer des singes, des antilopes, des lièvres, des hiboux ou des insectes, jurant qu'en agissant ainsi ils se procureront de la pluie à brève échéance.

Se protéger contre les influences malfaisantes de personnes

hostiles, ou de maladies ou d'accidents est pour les Bassoutos une préoccupation plus grande encore que celle de se concilier les dieux (ancêtres), les hommes ou les éléments. Et c'est toujours, ou presque toujours, à des moyens matériels mystérieux, irrationnels, qu'ils ont recours pour cela.

Un étranger pénétrant dans un village païen ne remarquerait probablement pas ces soi-disant paratonnerres dont j'ai parlé ci-dessus. Mais nous, qui sommes davantage initiés aux petits secrets de la vie du Mossouto et qui avons l'œil plus exercé, nous remarquons tout de suite sur le pas de la porte et dans les cours de petits cailloux ronds, luisants, noirs, qui sortent à peine du sol, des baguettes plantées entre les huttes, des piquets dépassant le chaume, des cordelettes que le vent agite, ou encore une perche à laquelle on voudrait attacher un drapeau, mais au haut de laquelle se balancent des objets informes et graisseux. Tout cela : pierres, baguettes, piquets, cordelettes et perche, tout n'a qu'un but : protéger le village, la maison, la famille et l'individu, contre les maléfices des sorciers et contre les entreprises des adversaires. Tout cela n'est que moyens matériels et mystérieux pour procurer aux hommes paix, sécurité, prospérité, immunité, pour leur permettre, comme ils le disent en leur langage imagé, de « dormir du sommeil ».

Je pourrais multiplier à l'infini le nombre des faits de ce genre, puisque toute la vie du Mossouto païen, depuis le jour de sa naissance, jusqu'à celui de sa mort, est comme enveloppée d'un épais tissu de superstitions et de pratiques dans le goût de celles que je viens de citer. La religion, qui, pour lui, consiste en un certain culte très vague et très rare rendu aux ancêtres, ne joue, pour ainsi dire, aucun rôle dans son existence. La superstition, le port des amulettes, l'emploi de médecines et de moyens magiques, voilà son pain quotidien, voilà la croyance qui est implantée dans son esprit aussi solidement que ses cheveux crépus sur son crâne et que ses admirables dents dans sa mâchoire.

Contre ces idées, nul raisonnement n'a de force. Les faits,

même les plus évidents, ne parviennent pas à les ébranler.

Il y a un an, j'avais le malheur de me casser la jambe. Et ces bons Bassoutos venaient m'offrir leur sympathie et leurs remèdes : « Permets que nous te mettions sous la peau un peu de notre médecine des fractures, elle est infaillible : dans trois ou quatre jours tu seras de nouveau sur pied ». Je refusai, bien entendu. Puis ils racontaient leurs propres accidents : l'un s'était cassé la jambe et était resté six mois sur le dos ; un autre n'avait pu marcher pendant toute une année. Et ainsi de suite. — Je leur demandai malicieusement : « Mais pourquoi n'avez-vous pas employé votre médecine des fractures, qui vous aurait guéris en quatre jours ? » Ma question les étonnait. Mais la croyance superstitieuse était plus forte que les faits Et ils recommençaient à vanter les vertus curatives de leur « shobèha ».

Un autre fait pour finir :

Dans le village le plus rapproché de ma station demeure un vieux médecin cafre, nommé Koyéni, qui ne pèche pas par excès de modestie. Il sait, dit-il, détourner de ses champs la grêle et l'envoyer où il veut. Quant à la foudre, il lui défend l'entrée de son village. Il regarde les nuages noirs, souffle dans un sifflet taillé dans un os de vautour, met des médecines dans sa bouche, crache contre la foudre en disant : « Va-t-en ; nous ne voulons pas de tes saletés ici. » Voilà ce qu'il croit, voilà ce qu'il me répétait aujourd'hui même.

Pourtant, il y a quinze jours, la foudre a frappé et brûlé une maison très rapprochée de la sienne. Et, il y a deux ans, une grêle épouvantable s'est abattue sur son village et y a haché en morceaux tous les arbres fruitiers.

Croyez-vous que ces expériences aient assagi le vieux Koyéni ? Pas le moins du monde ! Il explique sa déconfiture d'il y a deux ans en disant qu'au moment où il allait « travailler », une femme avait tout gâté en lui disant : « La grêle va abîmer tous les sorgho ». Inutile de souligner la puérilité de cette défaite qui ne prouve qu'une chose : l'obstination de l'homme qui veut avoir raison en dépit des faits les plus évi-

dents, et la futilité des excuses dont il se sert pour se tromper et pour tromper les autres.

Ce qu'il faut relever davantage, c'est ceci : il n'y a ni expériences, ni faits qui puissent prévaloir contre ces superstitions, quelque insensées qu'elles soient. Les expériences d'aujourd'hui, elles sont isolées, modernes, personnelles; ce sont des accidents sur lesquels on peut glisser et qui s'oublient ou que l'on peut graduellement dénaturer en les racontant ou en les expliquant. Les superstitions, au contraire, c'est l'héritage des générations passées, la doctrine des pères, auxquels l'imagination et la piété des vivants attribuent une certaine immortalité et qui sont les gardiens jaloux des traditions nationales. Les superstitions, on les a sucées avec le lait maternel, on en a été tout saturé, c'est le bien commun de la nation; elles ont occupé les premières ces esprits frustes et crédules; elles y règnent encore par droit d'ancienneté; elles s'imposent à l'intelligence, elles étouffent la voix de la raison, elles obscurcissent la vue, elles éclipsent les faits les plus évidents, et, comme un poids mort énorme, elles ramènent sans cesse sur le terrain de l'erreur et des rêves les esprits qui cherchent faiblement à s'orienter sur celui des réalités et à s'y tenir.

Le christianisme, l'instruction, la civilisation, le temps, oui, beaucoup de temps, pourront seuls en venir à bout. Rien ne prouve mieux cette affirmation que ce qui se passe encore actuellement en Europe, où, malgré les flots de lumière qui pénètrent jusque dans nos plus humbles hameaux, on trouve encore tant de personnes rivées à des superstitions autres que celles des Bassoutos, moins nombreuses et jouant un moindre rôle dans leur vie, mais qui n'en sont pas moins injustifiables, humiliantes et contraires à l'Esprit de l'Évangile, qui est tout fait de lumière et de vérité.

H. DIETERLEN.

ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

Tristesses causées par les évangélistes bassoutos. — L'attitude et les projets de Léwanika. — Encouragements. — Noël à Seshéké. — Litia et sa femme dans l'intimité. — Santé et climat. — L'école. — Un explorateur.

La seule lettre que nous ayons reçue, en mars, est de M. Louis Jalla. Elle est datée de Seshéké, 27 décembre, et renferme un post-scriptum du 13 janvier. Désormais, un courrier mensuel doit quitter Seshéké du 12 au 15. Il est donc probable que nous aurons régulièrement, chaque mois, des nouvelles fraîches à communiquer à nos lecteurs. Résumons celles que nous apporte la lettre de M. Louis Jalla.

Quelques ombres obscurcissent l'horizon. La conduite de deux évangélistes bassoutos a causé du scandale ; il a fallu se séparer d'eux. Un autre s'est montré d'une exigence et d'une arrogance insupportables. Nos missionnaires cherchent avec tristesse ce qui a pu transformer ainsi ces hommes, arrivés avec de si bonnes dispositions. Ils se demandent s'il sera prudent de poursuivre l'expérience, et d'accepter les services des jeunes gens du Lessouto qui voudraient partir. Il faut pourtant des évangélistes indigènes, et l'école de Léaluyi n'a pas donné, jusqu'ici, les résultats qu'on en attendait. Plusieurs élèves l'ont quittée pour entrer au service du roi, toujours à l'affût des plus intelligents de ses sujets.

L'attitude de Léwanika lui-même attriste nos frères et les alarme. Il semble s'éloigner de plus en plus des choses de Dieu. Il a expressément défendu à ses femmes de suivre les services religieux, et se livre de nouveau à certaines pratiques païennes. Sa grande préoccupation est d'amasser le plus d'argent possible : il rêve de faire le voyage d'Angleterre, comme le roi Khama, dont il est loin de posséder la piété. Nous sommes heureux de penser que l'ascendant

personnel de M. Coillard s'exercera bientôt de nouveau sur ce monarque africain, dont la conversion est, depuis des années, demandée à Dieu par tant de chrétiens d'Europe.

Malgré la chute de son évangéliste Arone, M. Louis Jalla est toujours encouragé dans sa station de Seshéké. Les auditoires sont de plus en plus nombreux. La chapelle, bien que doublée de dimension, est encore insuffisante. « Nous pouvons semer à pleines mains la Parole de vie, écrit notre frère : c'est déjà quelque chose. Le Seigneur saura lui donner l'accroissement. » L'école compte une quarantaine d'élèves, dont les trois quarts sont des enfants de chefs. Les professants, au nombre d'une vingtaine, restent fidèles, sans être aussi zélés que le voudrait leur conducteur.

« Nous avons eu cependant, ajoute M. Jalla, une fête de Noël des mieux réussies. Nos amis Coïsson et G. Mercier nous arrivaient dès le 22. Nous avons dressé un arbre de la forêt dans la chapelle, toute pavoisée de drapeaux français, anglais, suisses et italiens, et l'avons orné de notre mieux. Litia s'est fait un plaisir de venir nous aider. Nous avons fait des chaînes en papier, suspendu des fruits du pays recouverts de papier d'argent, de petites trompettes et quelques autres brimborions. Une cinquantaine de bougies achevaient de donner à l'arbre très bonne figure. Quand les bougies furent allumées, les enfants entrèrent deux à deux en chantant. Beaucoup de monde était aussi venu, entre autres des chefs. Après quelques questions, explications et exhortations de M. Coïsson et de moi-même, il y eut de nouveaux chants : ainsi le *Noël* d'Adam, traduit en sessouto et chanté à quatre parties. Ma femme s'était donné beaucoup de peine pour l'enseigner aux élèves, qui l'exécutèrent très bien. Puis vint le moment le plus intéressant pour eux, celui de la distribution des cadeaux. Hélas! ils n'étaient pas nombreux, ces cadeaux, car les magasins n'existent pas encore à Seshéké. Les élèves de la première classe reçurent chacun un couteau

et ceux des autres classes, un grand mouchoir en couleur. Les fillettes eurent, les unes une petite poche à ouvrage, les autres un morceau d'étoffe. Tous, une brioche. Litia termina la séance en exhortant les enfants à être zélés pour l'école, afin d'apprendre à devenir des enfants de Dieu. Il fit ensuite la prière de clôture.

« Nous retînmes, pour une tasse de thé, Litia et sa cousine Akanangisa, avec son mari. Ils eurent, eux aussi, un petit souvenir de la fête.

« Naturellement, nous jouissons de faire plaisir à tout ce monde, sans rien attendre en retour. Aussi ai-je été d'autant plus agréablement surpris, hier soir, en rentrant d'une tournée chez nos voisins, avec Coïsson et Mercier, de trouver sur mon assiette une jolie hache de guerre, très bien travaillée, et un couteau indigène à manche d'ivoire, que Litia nous envoyait comme cadeau de Noël.

« Nous jouissons beaucoup d'avoir pour voisins Litia et sa femme. Ils nous ont souhaité la bienvenue avec la plus grande cordialité, nous ont donné deux vaches à notre arrivée, et nous ont fourni de lait pendant les trois premiers mois. Tous deux sont restés fidèles à leur profession de foi de 1894, au grand déplaisir de plusieurs des principaux du pays, — par exemple, Mokwaé, de Nalolo, qui trouvent indigne d'un prince de n'avoir qu'une femme. Nous les voyons souvent. Toutes les semaines, ils passent une soirée avec nous et notre monde à apprendre des cantiques. Souvent aussi, ils viennent pour se délasser un peu. Nous faisons avec eux quelques parties de dominos ou de loto, où ils s'amusent de tout leur cœur, comme de grands enfants. »

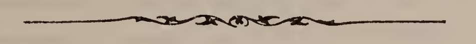
La santé de nos amis est généralement bonne, malgré quelques légères atteintes de la fièvre. Le mois de décembre a été exceptionnellement sec et chaud, sans une goutte d'eau à partir du 10. Bien des récoltes étaient compromises. Le thermomètre était remonté à 37° ou 38°, à l'ombre, comme en octobre, et tout le monde soupirait après la pluie.

Le 7 janvier, M. Georges Mercier avait pu se mettre en route pour Nalolo, avec deux canots. M. Jalla avait fait, de son côté, avec M. Coïsson, une petite tournée à Kazungula, qu'ils avaient trouvé bien désert.

Le 9, ils ont recommencé l'école avec une cinquantaine d'élèves, et le nombre augmentait de jour en jour.

Le 13, le jour même du départ de la poste, était arrivé à Seshéké le major Gibbons, qui venait de remonter le cours du Zambèze à la tête d'une expédition et avec trois petits bateaux à vapeur. Parti de Chindé vers le 20 juillet. Il était déjà en oute depuis près de six mois. Il comptait remonter le fleuve jusqu'aux sources, passer de là dans les grands lacs, puis redescendre le Nil jusqu'au Caire.

Enfin, M. Jalla nous transmettait de bonnes nouvelles de la petite Béguin, qui, après avoir dû s'appeler Évangéline, avait reçu décidément le nom de Blanche.



CONGO FRANÇAIS

DERNIÈRES NOUVELLES

La Conférence. — M. Merle à Libreville. — Son départ de Lambaréné. — Son retour. — M. Teisserès. — Travaux de traduction. — Deux nouvelles annexes dans le Ngounié. — Une naissance à Talagouga. — Travaux de M. Moschetto.

Le bateau qui nous a apporté les dernières nouvelles du Congo est celui qui, en remontant l'Ogooué, avait amené, le 8 février, nos frères de Lambaréné à Talagouga pour la Conférence annuelle. Nous n'avons donc encore aucune nouvelle de la Conférence elle-même. Voici quelle était la situation à cette date.

Notre frère, M. *Merle,* venait de rentrer à Lambaréné, toujours dans ce même voyage de montée de l'*Avant-Garde*, qui l'avait déposé à Lambaréné et y avait pris MM. Teisserès, Haug et Vernier.

M. Merle revenait du Gabon, où il avait fait, à l'hôpital de Libreville, un séjour de plus de trois semaines, du 7 au 31 janvier. Pendant ce séjour, il avait eu encore de forts accès de fièvre, et avait souffert de son isolement.

« Aujourd'hui plus que jamais, je suis seul », nous écrivait-il. Et il ajoutait : « Seul, non, ce n'est pas le mot. Car il y en a un qui est et reste toujours notre fidèle ami et conseiller. Dieu est avec moi, et c'est auprès de lui que je puise toutes les forces nécessaires pour supporter l'épreuve qui est venue m'arracher à mon travail, à mon école, à mes élèves.

« Cette année avait bien commencé; elle promettait beaucoup, et j'aurais eu besoin de la santé pour aller de l'avant. L'homme propose et Dieu dispose. J'ai dû me soumettre à la réalité et prendre un congé forcé. Depuis plusieurs semaines déjà, mes amis me conseillaient de me reposer un peu ; mais je trouvais la chose impossible à cette époque de l'année où tout est en train, où le maître est indispensable à l'élève. Je répondais toujours : Attendez ! La maladie n'a pas voulu attendre.

« Le 30 décembre, je quittai donc Lambaréné. Le bateau avait choisi un bien vilain jour pour m'arracher à ma petite famille : le matin même, j'avais été éveillé par un cantique que mes chers garçons étaient venus chanter sous la croisée de ma chambre pour me souhaiter ma fête. Le plus petit d'entre eux m'avait offert un très joli bouquet, et, le même jour, je partais, bien triste, vous pouvez le croire, de quitter ces chers enfants. Et puis, la pensée de laisser à d'autres, écrasés déjà par le travail, le soin de mon propre fardeau, me fendait le cœur.

« Le jour de mon départ, je laissais 87 élèves. Je n'en avais jamais eu autant. Pendant l'année 1897-98, le nombre le plus

fort avait été de 82, y compris 8 à 10 apprentis. Cette année, au contraire, les apprentis ont été mis à part. C'est donc une augmentation d'une quinzaine d'enfants. »

Nous sommes heureux de penser que notre cher jeune frère a retrouvé ce qu'il appelle ailleurs son «bataillon de petits écervelés, » et nous demandons à Dieu de vouloir bien consolider l'amélioration très sensible que le séjour à Libreville a amenée dans son état de santé.

De son côté. M. *Teisserès* nous parle de ses travaux de cabinet. On sait que la traduction de la Bible dans les langues indigènes est une des obligations qui s'imposent à nos missionnaires. M. Teisserès avait été chargé à la précédente Conférence de traduire ou de reviser l'Ancien Testament.

« Je ne voudrais pas me mettre en route, nous dit-il, faisant allusion à ses projets de retour en Europe, sans avoir terminé ce travail, qui est d'une urgence absolue. Tout ce qui restait à traduire : Ézéchiel, Jérémie. Nombres, Lévitique, Deutéronome, II Chroniques, est fait. Il ne reste que la revision de tous les autres livres. Je me suis imposé cette tâche, et, à moins de maladie grave, je la terminerai avec l'aide de Dieu. La Conférence qui va se réunir doit s'occuper spécialement de ces questions de traduction et d'orthographe. »

Une autre préoccupation de nos missionnaires, c'est celle de l'extension de l'œuvre, de la création de nouvelles annexes ou stations. C'est encore M. Teisserès qui nous écrit :

« Je me trouvais la semaine dernière dans le Ngounié (grand affluent de l'Ogooué), où je viens de fonder deux annexes : j'ai eu là de grands encouragements. Parler à des gens qui entendent le message du salut pour la première fois, et qui nous disent : Ah ! c'est cela qu'il nous faut ! Quel privilège ! La question d'une station à créer va se poser sérieusement. Les premières chutes sur cette rivière, celles de Samba, se trouvent à 100 kilomètres d'ici. De Lambaréné, il nous serait impossible d'y faire l'œuvre sérieusement, et les deux catéchistes que je viens d'y placer finiraient par s'y sentir trop

isolés. Encore une question dont notre Conférence va avoir à s'occuper : que Dieu nous dirige et bénisse nos efforts!

« Oui, notre œuvre progresse et nous avons le sentiment bien vif que son œuvre se fait dans ce pays. Le spectre catholique se dresse devant nous pour nous éprouver; mais peu importe, pourvu que les portes s'ouvrent et que les cœurs se donnent à Jésus. »

A propos de ce que M. Teisserès appelle le spectre catholique, on lira avec intérêt la lettre que nous publions ci-après de M. D. Couve. On verra que ce spectre n'est pas toujours bien redoutable. « Les catholiques ont voulu *tâter* le nouveau missionnaire, nous dit M. Allégret. Ils ont vu qu'il ne les craignait pas plus que nous, tout en restant dans la plus parfaite courtoisie. »

Depuis que nous avons reçu ces lettres, un télégramme, arrivé le 24 mars à la Maison des missions, y a apporté la nouvelle de l'heureuse naissance d'un fils chez M. Allégret.

Notre artisan, M. Moschetto, malgré des accès de fièvre assez fréquents, continue à travailler avec courage. Il a remis en marche la scierie et compte qu'elle pourra fonctionner encore pendant huit mois; mais il prévoit la nécessité de renoncer ensuite à cet établissement, dont la situation est très insalubre et le rendement toujours faible à cause de l'insuffisance de la chute d'eau qui l'actionne.

Le dernier travail de M. Moschetto avait consisté à préparer des poutrelles pour la maison projetée au cap Lopez, et à construire, sur l'île même, une nouvelle maison de seize mètres de long sur treize mètres de large, pour les nouveaux missionnaires attendus dans le cours de l'été.

MM. Lantz et Hermann s'embarqueront, en effet, comme nous l'annonçons ailleurs, le 10 mai. La Conférence placera sans doute l'un ou l'autre à Talagouga.

PREMIÈRE COURSE D'ÉVANGÉLISATION ET PREMIÈRES ESCARMOUCHES

Extraits d'une lettre de M. D. Couve.

A la recherche d'un élève repris par sa famille. — Le consentement des parents. — Aux Ebisach. — Une réunion en plein air troublée par le missionnaire catholique. — « Je suis ici chez moi. » — Joie de prêcher l'Évangile aux païens.

Talagouga, 7 février 1899.

Cher monsieur Bianquis,

J'ai un moment pour vous écrire, entre l'école de l'après-midi et une leçon particulière que je donne à un de nos ouvriers galoas, qui tient beaucoup à lire. Je veux en profiter pour vous raconter ma première course d'évangélisation, je veux dire la première que j'aie faite tout seul, sans M. Allégret.

Il y a une quinzaine de jours, un de mes meilleurs élèves, Miutare, avait appris la mort de son père, un père très dur qui lui en voulait beaucoup d'être chez les missionnaires. Et comme Miutare nous était très attaché, il avait renoncé plusieurs fois à aller au village, de peur que son père ne l'y retînt. Le père mort, il fallait envoyer Miutare au village pour voir sa mère et présenter ses hommages à son nouveau père, un oncle qui héritait légitimement des femmes et des enfants du mort.

Miutare nous avait quittés en pleurant et m'avait supplié, si je ne le voyais pas revenir, d'aller le chercher moi-même. Il prévoyait que son nouveau père imiterait le premier et voudrait le garder. C'est, en effet, ce qui devait arriver. Deux jours après, Hzo, notre catéchiste des Ébikful, voisin des Bénazel (village de Miutare), me conseillait très fortement, si je voulais revoir l'enfant, d'aller vite le chercher avant

qu'on l'eût emmené bien loin dans la brousse, à la recherche du caoutchouc.

Je fis aussitôt préparer la grande pirogue, avec une équipe très respectable de pagayeurs, vingt-six de mes enfants. Je me mis en route, accompagné de Bakala. Le temps était superbe, mes enfants ravis à la pensée d'une course aux villages, ravis aussi à la pensée de chanter des cantiques au milieu des cases.

Le village des Bénazel est situé en face de Ndjolé, légèrement en aval de la mission catholique. On accoste sur un banc de sable et l'on grimpe à travers les fourrés dans un vrai sentier de chèvre, jusqu'à un petit plateau, où est construit le village. Une position superbe, dominant le fleuve avec ses îles, la mission catholique et toutes les maisons de Ndjolé.

Miutare, qui m'a vu arriver, m'accueille à bras ouverts, et nous nous dirigeons vers la case du terrible père. Il est assis dehors sur une natte : je la partage avec lui. Bakala me traduit. « Je suis le nouveau missionnaire de l'île, et je suis venu vers ton village. — Bien. — Miutare est un de nos meilleurs élèves, j'ai tenu à voir son père. — Bien; nous n'aimons pas les blancs qui tuent les Pahouins. — Nous ne tuons pas, nous sommes venus vous apprendre à vivre toujours. — Bien, nous serons amis. Je voulais te ramener Miutare un de ces jours. — Il est bien plus simple qu'il rentre avec moi ce soir. — Peut-être. Oh ! tu comprends, ce n'est pas moi, c'est sa mère. »

Miutare nous conduit à sa mère, accroupie dans sa case, une vielle décharnée, aux cheveux ébouriffés, une horrible sauvagesse ; elle éclate en sanglots : « Je ne veux pas ! — « Quand j'ai quitté mon village, lui dis-je, ma mère a pleuré aussi ; mais elle m'a dit : C'est pour Dieu, il faut que tu ailles. — C'est vrai ? Bien. »

Miutare saute de joie. Je retourne vers le père, mes enfants entonnent un cantique ; le village se rassemble, je parle quelques minutes, on chante un nouveau cantique et nous

partons. Une visite n'est jamais perdue : ce matin même, un homme des Bénazel a amené deux filles pour l'école...

Je remonte en pirogue et nous montons un peu plus haut, vers le village des Ébisach, un village ami, dont je devais, par la même occasion, faire la connaissance.

Les Ébisach sont à quelque cinq cents mètres de la mission catholique. Nous passons au pied de la superbe église et des non moins superbes bâtiments des Pères et nous grimpons au village. Les gens se rassemblent tout naturellement autour de nous, nos enfants chantent et je parle. Je ne parlais pas depuis trois minutes que je vois quelques-uns de mes auditeurs se retourner. C'est le père Leclecq en personne, le supérieur de la mission, qui s'avance au milieu du village. Que va-t-il se passer? Mes auditeurs sont anxieux, mes enfants émus. Il va sans dire que je n'hésite pas et que je continue mon culte. Le père s'arrête à dix pas de moi. Il reste la tête couverte et m'écoute. L'auditoire est de plus en plus intrigué. Le père s'agite : il est venu sans doute pour tâter le nouveau missionnaire et essayer de l'intimider ; il est furieux de me voir continuer. Il repousse du geste et de la voix les femmes qui m'écoutent; trois s'en vont, les hommes haussent les épaules et continuent à écouter. Mon fidèle interprète engage les gens à m'écouter sans crainte : je ne dis rien de mal.

J'achève mon allocution, on chante un cantique; alors, le chapeau à la main, je vais au père : « Mon père, je n'ai pas encore eu l'occasion de vous rencontrer : je suis le missionnaire Couve, de Talagouga. — Monsieur, je suis étonné de la grossièreté que vous venez de me faire. Je suis ici chez moi. » — Et il tourne les talons. Réduit à luiparler dans le dos, je lui répond très calmement : « Monsieur, je vous demande bien pardon, je crois tout simplement être venu faire une visite aux Ébisach. Je ne suis pas chez vous. » Il continue sans répondre. Je me retourne vers les Pahouins qui, l'ayant vu m'apostropher plus que vivement, ont compris qu'il se passait quelque chose. Je leur dis ce qui vient d'avoir lieu.

« Suis-je chez vous, ou chez le Père ? — Chez nous, les Ébisach. » Ce n'est qu'un cri. — « Je ne viens jamais chez les gens malgré eux : « Vous n'avez qu'un mot à dire et je pars. — Non, non. Si le père cherche jamais querelle encore à un blanc ou à un noir, nous le tuons. Qu'est-ce que c'est que cet homme qui parle de Dieu et qui vient se disputer? » Je prêche la paix aux ligueurs ; je leur dis qu'il ne faut faire de mal à personne et je m'en vais ami des Ébisach.

Nous avons bien appris depuis que le village est construit sur la concession accordée à la mission catholique, et c'est ce qui explique ce « chez moi ». Mais il y a huit ans qu'Allégret visite les Ébisach, bien avant qu'ils fussent les locataires des pères. Faure y est allé souvent depuis, et jamais il n'y a eu de difficultés. Le père a tout simplement voulu intimider un nouveau. Il n'y a pas réussi.

Je suis rentré heureux, malgré tout, de ma journée. Quelles délices que de prêcher l'Évangile à des auditeurs aussi attentifs, qui ne demandent qu'à écouter, et que l'Évangile — Dieu le veuille ! — finira par conquérir !

Il faudrait être sans cesse en route, on peut aller partout, sûr d'être bien reçu.

Faure est rentré de son séjour dans le bas. Il repart maintenant pour le haut : instituteurs à encourager, catéchumènes à interroger, palabres à régler, la paix, toujours la paix à prêcher sans relâche...

On est heureux et fier d'être employé à une telle œuvre et on ne regrette pas, je vous assure, d'être venu si loin.

Croyez, etc...

D. Couve.

TAÏTI

Le compte rendu de la Conférence nous est arrivé et était composé pour paraître dans cette livraison; mais l'abondance des matières nous oblige à en ajourner d'un mois la publication.



MARÉ

I

PREMIER RAPPORT ANNUEL

Un accueil cordial. — La mort spirituelle avec le « bruit de vivre ». — L'ivrognerie et la lèpre. — Premiers efforts. — Réouverture de l'école des nates. — Construction de temples. — Beaux exemples de libéralité. — L'œuvre de la Nouvelle-Calédonie. — Ce qu'il faut faire. — Besoin urgent d'un artisan-missionnaire. — Reprise des écoles de semaine. — Soins médicaux. — Un missionnaire pour la Nouvelle-Calédonie.

Au Comité des missions évangéliques de Paris.

Rô, Maré, Loyalty, 5 janvier 1899.

Messieurs et honorés frères,

Je ne puis malheureusement pas vous écrire au nom d'une Conférence, comme on a coutume de le faire dans les autres champs de mission. Étant seul, mon rapport sera nécessairement personnel et par cela même imparfait.

J'ai voulu, pour éviter autant que possible les erreurs d'appréciation, me rendre de toutes choses un compte aussi exact que pouvaient me le permettre et la connaissance de la langue et celle des habitudes et des traditions des Églises de Maré. Et c'est pourquoi j'ai tardé près d'une année à vous

adresser ce rapport, qui, je l'espère, vous donnera la vision de ce qu'est notre champ de travail, avec ses ombres et ses lu mières.

Vous dire que notre arrivée ici était désirée avec impatience, c'est inutile, n'est-ce pas? Mais ce qui doit être dit et affirmé, c'est qu'elle était absolument nécessaire. Sans doute, Dieu n'a pas besoin de nous, il « y aurait pourvu »; mais c'était assez de ruines et il n'a pas permis un plus long temps d'attente.

Nous avons donc été reçus et fêtés avec beaucoup de joie et d'affection. Cependant il a fallu dissiper certaines appréhensions, dire bien haut et souvent que nous n'étions pas des envoyés du « gouvernement », mais bien des envoyés de la Société des missions de Paris. Ces pauvres gens ont fait de si lamentables expériences, qu'on les comprend aisément lorsqu'on connaît l'histoire intime du pays : toutes les intrigues, toutes les persécutions, tous les exils...

Un autre écueil était à redouter. Vous avez gardé le souvenir des deux partis qui, pendant nombre d'années, se sont partagé les Églises. L'un s'était éteint à mon arrivée (du moins en apparence, car le feu couvait toujours sous les cendres), mais il pouvait se ranimer et recommencer de plus belle, à l'occasion de telle ou telle affaire. Dieu nous a épargné cette tristesse, et j'ai eu la joie de voir mon ministère accepté par toutes les Églises. Seuls quelques hommes de trouble se sont révoltés çà et là; mais plusieurs sont déjà revenus.

Le premier fait acquis est donc celui-ci : votre envoyé a été reçu, accueilli avec joie, et son ministère s'accomplit maintenant dans les conditions normales.

Ce qui était.

A mon arrivée il y avait 19 églises, dont 14 pourvues de *natas*, ou pasteurs indigènes.

Quatre jeunes gens avaient été mis à part pour être élèves

natas. Plusieurs natas en exercice étaient très vieux, accomplissaient difficilement et très imparfaitement leur ministère; d'autres étaient indignes de la confiance des Églises. La création d'une école d'élèves natas s'imposait.

L'enseignement donné dans les cultes, à l'école du dimanche, était et reste encore extrêmement pauvre; depuis si longtemps que les natas puisent dans leur propre fonds, leurs connaissances ont été épuisées, et je crois que beaucoup répètent toujours les mêmes choses, machinalement, sans flamme et sans joie.

Il suit de là que la vie spirituelle est presque morte; cependant ils ont le « bruit de vivre » : c'est ce qui me faisait illusion au début. Ils sont si richement dotés comme organisation! La vie ecclésiastique, les affaires de l'Église sont les grandes et premières occupations de ce peuple. Du reste, c'était ici l'un des buts poursuivis par les premiers missionnaires: faire pénétrer l'Évangile au milieu du peuple, en imprégner en quelque sorte l'esprit de la nation, depuis les chefs — eux surtout — jusqu'au dernier des plus humbles.

Mais cette religion du peuple n'est pas assez la religion de chacun, et il y a là une porte ouverte, par laquelle passent — maintenant que les conditions sociales se sont modifiées et que le voisinage avec Nouméa se fait sentir tous les jours davantage, — tous les vices, toutes les passions : l'ivrognerie et l'immoralité surtout.

Un mot des deux grandes plaies qui ravagent maintenant ce peuple : l'ivrognerie et la lèpre. Tous les jours de nouvelles victimes, tous les jours de nouvelles exclusions du sein de nos Églises. Quatre villages de lépreux viennent d'être créés. Je vous assure que nos cœurs saignent lorsque, aux jours de « samlo », ou célébration de la Sainte Cène, les rapports des natas et des diacres mentionnent soit de nouvelles exclusions pour cause d'ivrognerie, soit de nouveaux départs pour les villages de lépreux.

Oh! ces « départs pour la lèpre », comme ils disent ici, c'est lugubre et tragique. Les mots ne peuvent rendre l'hor-

reur de la chose, surtout quand les lépreux sont des jeunes, des enfants peut-être.

Ce que j'ai fait.

Mon premier travail a été de visiter les Églises, d'écouter les plaintes, de chercher à réunir ce qui était divisé. J'ai pu, en utilisant tous les vieux natas, pourvoir à toutes les vacances. A un moment donné, il n'y avait plus de places vides.

J'ai cherché également à donner plus de cohésion au corps des natas. J'ai institué des Conférences trimestrielles, dans lesquelles nous examinons les questions à l'ordre du jour et prenons des décisions qui sont portées ensuite à la connaissance des Églises par un rapport du secrétaire.

Le Vendredi-Saint je commençai, très modestement, mon école d'élèves natas, avec quatre étudiants. Mais le souvenir de cette première leçon ne s'effacera pas de sitôt de mon cœur. J'avais tenu à commencer à cette date, afin de nous placer dès le début, mes étudiants et moi, sur le vrai terrain des études et du ministère pastoral, au pied de la croix du Sauveur.

Notre école était en paille, nos bancs bien vermoulus, puisque nos vieux natas d'aujourd'hui en ont été jadis les premiers possesseurs, mon pupitre, une caisse — et le reste à l'avenant. Mais mon école s'est transformée et se transformera encore, puisque nous construisons en ce moment un vrai bâtiment en maçonnerie.

Un nouvel examen m'a amené 12 étudiants; quatre autres se destinent à la mission en Nouvelle-Calédonie. Le chiffre actuel est de 20. La grande rentrée a eu lieu le 3 octobre. Mais vous dire ce que cela m'a coûté de marches, de surveillance et parfois aussi, hélas, d'impatience! Parlons plutôt du résultat, dont vous vous réjouirez avec moi.

Sur la propriété missionnaire, à 50 mètres de la maison, se trouve une grande prairie plantée de cocotiers; c'est « Guil-

gal ». Là, les Églises ont élevé 20 cases pour les étudiants. C'est un vrai village : d'un côté, la basse-cour des élèves natas; de l'autre, la pelouse, la grande table commune, les cases à feux.

Ils sont là soixante personnes : c'est dire que la plupart de nos élèves sont mariés et que quelques-uns ont trois, quatre ou cinq enfants. C'est notre famille, notre grande famille, nos grands enfants, qu'il faut parfois réprimander comme de petits enfants, mais qui nous donnent souvent aussi de la joie. Oui, ils sont notre joie; c'est sur eux que nous pouvons exercer le plus d'influence; ils sont notre première Église et je suis, moi, leur nata. Si on m'enlevait mon école, on m'enlèverait du même coup ce qui m'intéresse le plus et peut-être aussi ce pour quoi j'ai le plus travaillé.

J'ai déjà parlé de constructions; mais, en outre de mon école, qui est du reste à peine commencée, j'ai dû m'occuper de la maison missionnaire, où d'urgentes réparations étaient nécessaires, la toiture faisant eau de toutes parts. Et aussi du temple du Rô, pour lequel de magnifiques vitraux attendaient depuis plus de 20 ans que quelqu'un voulût bien les mettre en place, tandis que, par les croisées mal jointes, l'eau des bourrasques allait pourrir le plancher.

J'ai eu la joie d'inaugurer, en septembre, le premier temple en pierre construit par une Église. Jusqu'à présent, Rô seul avait eu ce privilège; mais, depuis lors, les Églises ont voulu imiter cet exemple; deux temples sont presque terminés et trois autres sont en pleine construction. Cela suppose pour ces Églises des efforts et des sacrifices inouïs. Et je vous prie de croire qu'ils ne font pas quelque chose de médiocre ou de vilain. C'est grand, bien aéré, à fenêtres ogivales, recouvert en tôle. Beaucoup de lieux de culte en France ne supporteraient pas la comparaison.

Puisque je parle de leurs sacrifices, je dois mentionner leur grande fête annuelle du mois de mai. Le *Journal des Missions* en a déjà parlé, aussi n'entrerai-je pas dans les détails. Qu'il me suffise d'en donner les résultats.

Collecte générale pour la Société de Paris	3,697 10
Collecte pour les natas de la Nouvelle-Calédonie.	100 »
Collecte en vue d'offrir un cadeau à M. Jones.	177 75
Ensemble. . . .	3,974 85

Si je ne me trompe, c'est le chiffre le plus fort qui ait jamais été atteint. Il est bien évident que la plupart ont donné tout ce qu'ils possédaient, car, en général, ils ne possèdent rien et le produit de la collecte est presque toujours mis de côté plusieurs mois à l'avance. Un autre résultat — résultat conditionnel, celui-là — est une souscription commencée dans plusieurs Églises en vue de la création possible et désirée d'une école industrielle. Cette souscription, non versée, s'élève à environ 350 francs.

Et voici le désir de nos Églises tel qu'il a été exprimé au jour de la fête :

« Création d'une petite école industrielle à Maré. Cela, afin de rendre inutile sur l'île la présence des « libérés » de Nouméa, ou l'envoi de la jeunesse en Nouvelle-Calédonie, ce qui est également un grand mal. »

Je veux maintenant vous parler de ce qui a été mon cauchemar, de ce qui demeure devant moi comme un grand point d'interrogation : l'œuvre de mission commencée en Nouvelle-Calédonie par les Églises des Loyalty.

Longtemps la porte a été fermée à toute évangélisation des Canaques de la Nouvelle-Calédonie : mauvais vouloir ou hostilité des autorités, état troublé des tribus indigènes, tout cela s'opposait à l'Évangile. Or, aujourd'hui, tout cela a disparu, et même le cri du Macédonien a retenti, plusieurs fois répété...

Sans missionnaire, sans guide, sans conseiller, avec une foi enfantine, nos pauvres Églises, si faibles déjà elles-

mêmes, nos chères Églises ont pris de leurs enfants — quelques jeunes natas — et les ont donnés. Et eux sont partis, sans bourse, sans traitement, les yeux fixés sur cette « Grande Terre », afin de « porter la religion ». A Lifou, ils agissaient de même ; à Ouvéa également. L'un prenait à droite, l'autre prenait à gauche ; l'un s'occupait des enfants, un autre des adultes. Et maintenant, si je regarde une carte de la Calédonie, je les vois, ces pionniers de l'Évangile, former deux chaines parallèles, qui marchent,



gagnent du terrain : Maré sur la côte Ouest, Lifou et Ouvéa sur la côte Est.

Cela prend le cœur ; il y a là quelque chose de si saintement héroïque, de si grand dans sa simplicité qu'on se sent saisi de respect pour ces « pauvres Canaques », dans le cœur desquels l'Évangile produit de tels fruits. Quel reproche pour les chrétiens qui marchandent leur affection à la cause des missions ! La France a envoyé à ces peuplades de l'alcool et des forçats ; mais voici, vers la onzième heure, alors que,

abrutis d'eau de-vie et souillés par la luxure des libérés, ils allaient disparaître, leurs frères des Loyalty vont vers eux, portant la lumière de l'Évangile.

Mais, vous le comprenez, le sacrifice de nos natas doit amener le sacrifice d'un missionnaire. Ils ne peuvent pas rester seuls. Ils le pourraient, au besoin, s'ils n'avaient pas l'hostilité du blanc, les tracasseries de tels ou tels fonctionnaires. Ils ont besoin d'un guide, ils ont besoin d'un avocat défenseur...

Et voilà pourquoi cette œuvre pèse sur mon cœur comme un cauchemar.

Mais que puis-je faire d'ici? Écrire, c'est trop peu, c'est surtout très irrégulier; nous n'avons guère que des occasions pour l'envoi des lettres en Calédonie. J'avais voulu essayer d'une tournée d'inspection : il eût fallu trois mois et des frais considérables. Je n'ai pas osé. Et pourtant, on nous écrivait : «Envoyez des natas», et j'en ai envoyé encore. J'ai pris trois de mes meilleurs et je les ai expédiés au commencement de décembre. Prochainement encore, un autre doit partir.

Les lettres de nos natas sont encourageantes pour la plupart; quelques-unes portent la note de la tristesse ; leur ministère est entravé par l'hostilité de tel ou tel colon, ami des ténèbres.

Ce qu'il faut faire.

Et maintenant, que conclure de tout ce qui précède? Que faut-il faire?

Ici, à Maré, c'est une œuvre de conservation, je me trompe, une œuvre de résurrection, de vie nouvelle. Il nous faut un réveil et puis une solide et persévérante instruction dans les vérités bibliques; peut-être les deux ensemble. Il faut à votre missionnaire les dons de l'évangéliste et ceux du pasteur; il lui faut une puissance divine agissant en lui et suppléant à

toutes ses imperfections. Il lui faut aussi les dons du professeur, et non seulement du professeur qui enseigne, mais du maître qui inspire. Oh ! combien je voudrais faire passer dans mes étudiants quelque chose du Maître que je sers! Mais il le fera, lui, je le crois.

Pour toutes ces tâches, pour tous ces travaux à mener de front, il me faut un aide. Je n'ose dire un collègue, pour me décharger des Églises : quand vous enverrez celui-là, il sera pour la Nouvelle-Calédonie. Je veux parler d'un ouvrier missionnaire, d'un vrai chrétien, d'un pêcheur d'âmes, qui, tout en restant à sa place, porterait avec moi le fardeau de cette œuvre et, au besoin, pourrait me remplacer lorsque je serais absent.

Vous n'avez aucune idée de l'isolement qui pèse sur le cœur, lorsque, dans telle ou telle grave décision à prendre, on est seul. Sans doute, M. Rousseau a été mainte fois pour moi un ami précieux ; mais il ne peut librement disposer de son temps et sa position l'oblige à de grandes réserves.

Cet artisan-missionnaire serait utile, non seulement pour l'apprentissage et l'influence morale exercée sur les jeunes gens qui seraient auprès de lui, mais aussi pour apprendre aux élèves natas ce qu'ils doivent absolument savoir en fait de maçonnerie et de charpente. Encore aujourd'hui, les natas sont les seuls à Maré qui sachent manier avec quelque habileté les outils du charpentier. M. Jones avait auprès de lui autrefois un ouvrier très adroit.

Il est une autre question que je n'ai pas abordée. Pour que notre œuvre forme ici un réseau complet et accomplisse tout le bien possible, il est de toute nécessité que, sur certains points, des écoles de semaine soient rouvertes. Je dis rouvertes, car elles existaient autrefois, avant la période néfaste des persécutions dirigées contre M. Jones. Sans doute, M. et madame Rousseau dirigent une excellente école à Netché; mais Netché n'est qu'un gros village, et il en existe encore dix-huit autres. Je suppose que trois ou quatre localités

voisines envoient leurs enfants à cette école ; les autres demeurent, du 1er janvier au 31 décembre, dans la plus complète ignorance.

Nous allons prochainement ouvrir une petite école à Rô, ma femme s'en occupera. Mais il est trois autres points, formant centres, où je devrai prochainement placer des moniteurs indigènes, peut-être des étudiants. Que faudra-t-il pour eux? Oh! très peu de chose. Les Églises feront la case d'habitation et la salle d'école. Mes étudiants et moi, nous ferons les bancs. Il ne faudra que quelques planches, du papier, quelques livres et environ 100 francs par an de traitement.

Du reste, je vais faire un essai sur un point et vous en communiquerai les résultats.

Vous ai-je parlé de ma grande « clientèle », de mon « cabinet de consultations »? Non, je crois. Voilà encore ce qui me prend beaucoup de temps. Les malades affluent tellement à certains jours que deux, trois heures se passent à distribuer des médicaments, à écouter patiemment la description de maladies étranges. J'ai dû fixer des heures pour cela : tous les jours, de onze heures à midi, et j'ai dû imposer une légère contribution. Je devrai avoir recours, comme nos frères de Madagascar, à l'aide de la Maison des missions, pour les achats en gros de certains médicaments d'un usage courant.

Il faut que je termine.

Après ce résumé très incomplet, car les détails manquent, je me sens plus que jamais au-dessous de la tâche que le Seigneur m'a confiée et pour l'accomplissement de laquelle vous m'avez envoyé. Je ne fais que la moitié du travail. C'est un sentiment pénible d'anxiété, d'angoisse profonde. On sent peser sur son cœur la responsabilité de ces vingt Églises, de ce peuple. Et puis la pensée s'envole plus loin, jusque sur la Grande-Terre, qui est notre continent à nous et où luttent

nos envoyés. Qui leur portera secours ? L'œuvre se fait mal et le temps presse. Qui viendra pour tenir le drapeau ?

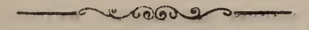
Plusieurs années se sont écoulées et Maré restait sans missionnaire : en sera-t-il de même pour cette nouvelle entreprise ? Il ne le faut pas, car alors, je le crains, le missionnaire arriverait trop tard.

Messieurs et honorés frères, je place devant vous cette requête. M. le pasteur Lengereau, qui a beaucoup contribué à cette œuvre, vous l'a transmise aussi. Vous en ferez l'objet de vos prières et de vos recherches.

Que la grâce de notre Maître et Sauveur soit sur nous tous! Que la bénédiction de Dieu repose sur la Société des missions pendant cette année 1899 !

Recevez, messieurs et honorés frères, mes vœux chrétiens et mes bien respectueuses salutations.

Ph. Delord.



II

SCÈNES ET TABLEAUX DE LA VIE MARÉENNE

Sur un îlot lointain. — Comment on se procure la toiture d'un temple. — Une caisse de friandises refusée. — Le travail pour les veuves. — Lecture de la Bible aux malades. — Nouvelles personnelles. — Pour les lépreux. — Projet d'une campagne scolaire. — Qui « dira sa volonté » pour la Nouvelle-Calédonie ? — Le travail ininterrompu. — Une Conférence de natas à Koné.

Lettre de M. Ph. Delord à M. Bianquis.

Rô, Maré, Loyalty, 6 janvier 1899.

Monsieur et honoré frère,

Au moment d'envoyer le rapport général de notre œuvre, je veux y joindre quelques lignes à votre adresse. Votre pensée, vos préoccupations, constamment dirigées sur tel

ou tel point où la lutte se concentre, seront pour un instant attirées sur un imperceptible îlot, perdu là-bas, au milieu des océans bleus.

Que sommes-nous, en effet? Quels sont ceux qui, même parmi les fidèles lecteurs du *Journal des Missions*, se rendent compte de la place que nous occupons? Si la valeur d'une chose était toujours conforme à la surface occupée par elle, notre mission de Maré ne vaudrait pas la peine qu'on mendiât en sa faveur ni une affection, ni un regard. Et pourtant, me permettez-vous de glaner çà et là, dans notre champ, quelques épis, et de vous les présenter? Je n'aurai plus besoin, après cela, de mendier pour lui; je sais bien que l'affection, si elle n'était acquise, viendrait d'elle-même, car les âmes chrétiennes sont des aimants les unes pour les autres, et, ici, la distance ne compte pas!

Au moment où j'écris ces lignes, le jour baisse déjà, et je pense à ce que vient de me raconter un nata. Là-bas, dans le petit village de Mebuet, on construit un temple, joli bâtiment, de bonnes dimensions, bien placé, à fenètres ogivales et d'un excellent travail. Voilà plusieurs mois que l'Église entière consacre ses efforts à cet édifice. Maintenant, les murs en sont achevés, les bois réunis; mais la toiture manque... et on veut une toiture en tôle, une toiture qui coûte très cher, si cher que, même en réunissant tous les « dix sous » et toutes les grosses pièces des environs, on ne trouverait pas le quart de son prix.

Alors, sans hésitation, simplement, quelques jeunes gens, quelques hommes se sont offerts pour aller travailler sur la Grande-Terre, (1) afin de gagner ainsi une toiture pour leur temple.

Ils sont huit; leur travail sera pénible et dangereux, car ils se sont engagés pour la pêche des huîtres perlières... Et,

(1) La Nouvelle-Calédonie.

tandis que d'autres s'en vont gagner un argent périssable, fait de préoccupations égoïstes, eux vont descendre dans les profondeurs de l'Océan, portant au cœur la vision du temple et de la congrégation pour lesquels ils travaillent.

Hier, on les a fêtés, on leur a chanté très tard dans la nuit des chants d'adieu; ils partent ce soir. Et, malgré moi, je suis ému, car... reviendront-ils ?

Deux choses sont à redouter : leur travail offre de grands dangers et la Nouvelle-Calédonie leur offrira de grandes tentations. Le corps et l'âme! Pour le corps, le Seigneur y pourvoira; pour l'âme, ô Dieu, garde-les! Garde-les de l'alcool et de tout le reste! Ah! puissent-ils conserver la « perle de grand prix »!

Hélas! elle a perdu la « perle précieuse », cette pauvre jeune fille indigène, partie il y a deux ans pour Nouméa, malgré la volonté de ses parents, peut-être encore un peu faibles (1). Elle est là-bas maintenant, proie et victime, épave du triste naufrage qui en a fait sombrer bien d'autres...

Voici que l'autre jour — était-ce un essai, un désir de réhabilitation, un reste de souvenir pour ses vieux parents? — elle leur a envoyé du thé, du riz et de la cassonade, toutes choses dont ils sont friands ici! Et puis, ils sont pauvres : quelle fête!

Non, ce n'a pas été une fête. Le nata m'arrive le lendemain pour me soumettre ce cas de conscience : les parents voulaient bien reprendre à nouveau la pauvre fille, mais non pas accepter le fruit de sa conduite impure.

Vous le voyez, ce vieux couple indigène : dans la case enfumée, il n'y a rien que pauvreté : le pain quotidien (c'est-à-dire l'igname), quelques taros, quelques cannes à sucre,

(1) Il est une règle ici : c'est que tout membre de l'Église qui laisse sa fille aller à Nouméa est, par ce fait même, *exclu* de l'Église. Les deux époux dont je parle l'ont été aussi.

peut-être; et là, devant eux, dans cette caisse ouverte, ce tas de provisions pour longtemps : du riz, de la cassonade, du thé. On va se réjouir dans la pauvre case!

Non, regardez : sur les joues noires et flétries des deux vieux coulent des larmes silencieuses... Après avoir prié avec leur nata, ils ont refermé la caisse et l'ont renvoyée.

Dernièrement aussi, visitant un groupe d'Églises et parcourant des yeux les rapports annuels faits par les diacres, je remarquais, pour l'une d'elles, ces simples mots : « Remercier l'Église pour le travail en faveur des veuves. »

L'Église avait consacré une ou deux semaines à travailler aux champs des veuves du village. L'Évangile n'est-il pas toujours et partout le grand inspirateur des actes d'amour?

Sur un autre point, ce sont de simples femmes qui s'en vont lire la Bible aux malades et prier auprès d'eux *pendant l'heure du culte*, afin qu'il y ait comme une plus intime communion de pensée entre ceux qui sont réunis au temple et ceux qui souffrent. C'est ainsi que madame Rousseau, institutrice à Netché, a reçu, elle aussi, ces visites.

N'est-ce pas touchant : la femme indigène priant au chevet de la femme blanche? Et, dans une scène semblable, la parole de l'apôtre ne se trouve-t-elle pas déjà réalisée : « Dieu tout en tous »?

Ah! je le sais bien, ce sont des exceptions, d'autant plus chères au cœur de celui qui travaille qu'il a sur d'autres points de bien cruelles déceptions. Mais ce sont des fruits qui glorifient le Dieu que nous servons et qui réduisent à néant bien des accusations et, en particulier, le jugement superficiel de ceux qui ne « voient rien » dans nos œuvres de missions. Pour nous, c'est avec un tressaillement de joie que nous découvrons dans le champ de Dieu ces premiers épis : « Voyez, déjà les moissons blanchissent! »

Vous vous attendez maintenant à quelques mots sur nous.

sur notre vie de famille, et peut-être aussi à quelque demande de renfort : c'est le refrain habituel, n'est-ce pas?

Que je vous dise tout d'abord que les mois d'octobre et de novembre ont été pour nous, ici, pour moi tout particulièrement, des mois d'angoisse, d'alternatives d'espoir et de crainte. Ma femme a été très malade. « Mais Dieu a eu pitié d'elle, et non seulement d'elle, mais aussi de moi, afin que je n'eusse pas tristesse sur tristesse. »

Tout est passé maintenant; mais qu'elles nous ont paru longues, ces semaines! Et puis, se sentir seul, sans secours médical... Non, Dieu était là. Il a pourvu, jour après jour, à ce qui nous était nécessaire. « Nous n'avons manqué de rien. » Maintenant, le cercle s'est reformé autour de la table de famille, nos trois enfants sont bien, et nous jouissons beaucoup de ce temps de calme après l'orage, essayant d'être reconnaissants.

Ce qui nous désole parfois, c'est de ne pouvoir nous multiplier suffisamment pour accomplir toute la tâche. Ainsi, quelques parties restent en souffrance : les visites régulières aux Églises, certains travaux manuels de construction ou de réparation, l'œuvre des lépreux que je voudrais organiser, etc.

A ce sujet, me permettrez-vous de me servir de votre plume pour demander en faveur de nos pauvres lépreux, vieux et jeunes, des vêtements usagés, du linge pour panser leurs plaies? Pour nos lépreux, il suffit de peu de chose; mais encore faut-il un minimum de vêtements et de soins. D'ailleurs, le don en lui-même et la pensée affectueuse qui l'a dicté sont un rayon de soleil, comme une caresse pour celui qui reçoit (1).

Ma femme songe aussi à entreprendre une campagne qui

(1) Les dons en vêtements et vieux linges pour les lépreux de Maré seront reçus avec reconnaissance, soit à la Maison des missions, soit chez M. Antoine Jaulme, 35, rue Sainte-Cécile, à Marseille.

ne manque ni de pittoresque ni d'utilité. Elle désire aller de temps à autre dans tel ou tel village, et, là, grouper les femmes, les jeunes filles, et, pendant quelques jours, leur apprendre un peu de couture, un peu d'ordre, et surtout leur témoigner de l'affection, de cette affection qui rapproche du Christ et le fait toucher aux âmes droites.

De plus, il faudrait s'occuper des enfants. Nous avons l'impression que les jeunes gens et les jeunes filles d'aujourd'hui, élevés en pleine brousse, c'est-à-dire en l'absence de missionnaire, ne valent pas leurs aînés. D'ailleurs, qu'on le veuille ou non, maintenant la porte est grande ouverte sur Nouméa, les relations sont plus faciles et plus fréquentes, et, par elles, le mal entre de toutes parts. Et pourtant, il faut sauver cette jeunesse, il faut la sauver à tout prix.

Vous savez que nous demandons — que les Églises de Maré demandent — un artisan-missionnaire. Si ce serviteur de Dieu ne nous est pas accordé ou s'il ne se trouve pas parmi nos ouvriers chrétiens, nous resterons livrés à la merci des « libérés » de Nouméa, qui font payer doublement leurs travaux : en argent et en traces impures.

Et puis encore (la mission est tout entière dans ce mot : *encore*, et toujours *encore!*), pensez à notre pauvre isolée, à la grande abandonnée : à la Nouvelle-Calédonie. Souvenez-vous que c'est la dernière heure. Les Canaques étaient 100,000; ils ne sont plus que 25,000. Des chrétiens indigènes se sont déjà donnés pour eux : 25 natas et catéchistes des Loyalty travaillent maintenant au milieu d'eux; mais quel est celui qui marchera à leur tête?

Ici, il arrive parfois que, caché sous l'apathie indigène, un désir germe et grandit dans le cœur d'un homme. Cet homme reste calme, indifférent en apparence; il garde son secret; les émotions intimes ne plissent ni ses lèvres, ni son front. Mais, un jour, il se lève et *dit sa volonté*. Pour nos indigènes, « dire sa volonté » c'est toujours se consacrer publiquement à Dieu, en vue d'un travail pour l'Église.

Et pour la Calédonie, qui « dira sa volonté »? Oh! que Dieu donne l'homme, et que celui-ci se donne! Ici encore, si l'homme vient de Dieu, les ressources se trouveront aussi.

A vous écrire ainsi au courant de la plume de tout ce qui nous préoccupe ou nous réjouit, je me suis oublié, et ma lettre est bien longue. D'ailleurs, la nuit est là qui paralyse l'activité, et ma chambre se remplit d'ombre. Mais le soir chez nous, c'est le réveil chez vous, et je pense à ceci, c'est que le travail dans nos missions françaises ne s'arrête ni ne se ralentit; il n'y a pas de nuit pour lui, car toujours quelqu'un travaille.

Sur les murs de Jérusalem j'ai placé des gardes,
Ils ne se tairont ni jour ni nuit.
Vous qui rappelez le souvenir de l'Éternel,
Point de repos pour vous!

Aussi, c'est par un joyeux et fraternel « bon courage! » que je veux clore ma lettre. Je le dis en pensant à votre grande tâche. Dieu vous a honoré en la faisant si grande, et même il ne vous permettra de l'accomplir entière que pour la grandir encore, afin qu'étant toujours au-dessous de la tâche donnée, lui puisse « accomplir les choses fortes », avec la faiblesse de ses serviteurs.

Recevez... Ph. Delord.

Maré, 8 janvier.

P.-S. — Voici le résumé d'une lettre que je reçois à l'instant. Elle est écrite par le nata Drap, de Voh, côte ouest de la Nouvelle-Calédonie.

Les natas et catéchistes de la côte ouest se sont réunis à Koné en Conférence, le 24 décembre.

1° Rapports et entretiens sur leurs œuvres et les résultats.

2° Décidé la construction de deux temples, l'un à Koné, l'autre à Voh.

3° Décidé d'avancer, en pleine brousse, à la recherche de nouvelles tribus.

4° Demande d'un missionnaire à la Société de Paris.

5° Création d'une caisse commune entre les natas pour centraliser tous les dons reçus et pourvoir aux dépenses.

6° Question étudiée : quelques tribus reçoivent l'Évangile, écoutent la parole des natas; mais beaucoup d'indigènes manquent totalement de vêtements : Que faire ? Une femme de nata a déchiré sa robe et en a fait des « manous » pour eux. Transmettre aux Églises des Loyalty ce fait, afin qu'il y soit pourvu.

7° Demandé quelques bibles en maréen, quelques brochures et des bibles en français.

Fait intéressant : ils étaient réunis à Koné au moment de la grande fête de la tribu, aux jours du « pilou-pilou ». Mais voici qu'on leur a donné la présidence, et la fête a changé de caractère. Les indigènes aussitôt ont pris des vêtements, les chants religieux ont remplacé les folies d'autrefois. Les natas ajoutent, dans leur ravissement : C'était comme notre « May » de Maré.

Mais la note triste reparaît : l'hostilité de quelques blancs, sourde au début, se manifeste plus ouvertement. On dit aux Canaques : « Ne recevez pas leur religion ; ils sont Canaques comme vous. Leur religion ne vaut rien : c'est la religion des blancs qui est la bonne. » Puis, l'alcool ruine ce peuple. C'est le dieu de la plupart des membres de la tribu.

Le terrain est dur, extrêmement dur. Mais, heureux de ces quelqnes jours passés ensemble, les natas et catéchistes repartaient, le 27, pour leurs divers champs de travail.

Télle est cette lettre reçue aujourd'hui. Elle m'a ému par son réalisme, comme un instantané photographique.

Braves gens, luttant simplement pour l'Évangile, sans préoccupation d'intérêt ou de vanité personnelle ! Oh ! quand recevront-ils leur missionnaire ?

A vous, Ph. D.

III

QUE FERA LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS?

Les deux lettres qu'on vient de lire feront connaître et aimer la mission de Maré. Nous tenons à remercier ici notre frère, M. Ph. Delord, pour son travail fidèle et dévoué. Il nous a longtemps laissé sans nouvelles; mais, en une seule fois, il a largement racheté son silence. Si, dans le cours de l'année, il a peu écrit, nous savons aujourd'hui qu'il a, ce qui vaut mieux, beaucoup agi.

A ces deux lettres sont joints divers documents statistiques et financiers : ainsi un tableau général des Églises de Maré, au nombre de 20, dont 19 dans l'île, formant les cinq districts de Rô (7 Églises), Netché (5), Tawainède (4) et Wabawo (3), et une Église isolée sur l'îlôt de Toka, ou Tiga. Sur le nombre, seize sont pourvues de natas et quatre sont à pourvoir, leurs natas venant de partir pour la Nouvelle-Calédonie. Il y a 2 maisons missionnaires, 3 temples à peu près terminés, 4 en construction, et 15 temples en roseaux (feuilles de cannes à sucre).

Notre frère nous envoie aussi une étude détaillée des trois projets qu'il soumet au Comité :

1° Fondation d'écoles de semaine dans cinq centres de l'île de Maré (en dehors de Netché, où se trouve M. Rousseau);

2° Fondation d'une école industrielle à Netché, véritable capitale de l'île et résidence du grand chef, où nous possédons une deuxième maison missionnaire avec prairie assez étendue ;

3° Envoi d'un missionnaire européen à la Nouvelle-Calédonie, pour y diriger le travail des quinze natas qui y sont à l'œuvre, savoir :

8 natas (avec quelques moniteurs) sur la côte Est.
6 » (et trois moniteurs) sur la côte Ouest.
1 » à Nouméa.

La carte que nous avons dressée, sur les indications fournies par M. Delord, indique les résidences de ces quinze natas (1). C'est la côte Est qui renferme les tribus les plus compactes. Il y a encore environ 25,000 indigènes en Nouvelle-Calédonie, et seulement 10,000 dans tout l'archipel des Loyalty. Chaque tribu a son dialecte, mais tous les dialectes ont un fonds commun. Du reste, un argot franco-canaque, le *biche-la-mar*, se répand toujours plus, par suite des rapports fréquents des tribus avec les fonctionnaires ou les colons.

L'œuvre, telle qu'elle est actuellement établie, avec M. Delord, seul missionnaire européen, et de faibles allocations pour constructions, école de natas, etc., a un budget total de 6,500 francs, dont 3,500 francs sont fournis par les indigènes et 3,000 restant à la charge de la Société des missions.

L'installation d'une école industrielle et des écoles de semaine à Maré élèverait la dépense totale à 9,500 francs, somme sur laquelle M. Delord croit pouvoir espérer que 5,000 francs se trouveraient sur place. La Société aurait à fournir 4,500 francs.

Enfin, la création d'un poste de missionnaire blanc à la Nouvelle-Calédonie, complétant le développement normal de l'œuvre, tel qu'il parait indiqué à M. Delord par les besoins urgents et par l'occasion présente, porterait le budget à 22,500 francs, dont 11,500 francs seraient fournis par les indigènes et 11,000 francs représenteraient les contributions de la Société des missions.

Ces chiffres et ces divers documents sont soumis à l'étude

(1) Voir p. 307. — Les localités soulignées d'un simple trait sont la résidence de natas de Lifou ou d'Ouvéa; celles qui ont, au-dessous du trait, une ligne de points, sont la résidence de natas de Maré. La situation de ces localités ne peut être indiquée qu'approximativement.

du Comité. Il nous a paru toutefois qu'il convenait de les mettre aussi sous les yeux du public, sans le concours duquel aucune œuvre nouvelle ne saurait être entreprise par une Société déjà aussi surchargée que la nôtre. Nous attendons de nos amis quelques indications.

Voilà une terre française où vivent 25,000 païens. Des portes nous y sont ouvertes; la voie est frayée par le travail humble mais déjà béni des natas des Loyalty. On nous appelle, on nous attend. Quelle que soit la dépense totale, les indigènes, qui sont pauvres, mais zélés pour l'évangélisation, en supporteront un peu plus de la moitié. Pouvons-nous nous dérober ? L'apôtre de la Nouvelle-Calédonie ne se lèvera-t-il pas parmi nous ? Et alors, le Comité ne devra-t-il pas l'envoyer? En attendant, où est l'artisan missionnaire qui initiera les Maréens aux divers métiers manuels, sans les exposer aux dangers moraux qui naissent de la fréquentation des libérés de Noumée ?

Graves questions que Dieu lui-même, par la voix de notre frère Delord, place aujourd'hui sur la conscience du protestantisme français.

Oh ! qu'il nous rende attentifs à tous ses appels et fidèles à tous nos devoirs ! J. B.



MADAGASCAR

DERNIÈRES NOUVELLES

Installation de M. Vernier à Tananarive. — Dernier sermon de M. Boegner. — Son départ. — M. Warnet à Mahéréza. — L'œuvre scolaire dans la campagne. — Graves lacunes de la religion des Malgaches. — M. L. Gaignaire à l'école normale de Mahazoarivo. — Construction de temples. — Écoles de filles. — Les instituteurs indigènes. — Un examen de langue malgache.

Les nouvelles que nous avons résumées le mois dernier nous conduisaient, pour Tananarive, jusqu'au 14 janvier.

Deux courriers nous sont arrivés ce mois-ci, le 1er et le 19. Ils nous permettent de conduire notre récit jusqu'au 13 février pour l'Émyrne et presqu'au 31 janvier pour le Betsiléo. Ils sont d'ailleurs tous deux peu abondants, et n'apportent guère de faits nouveaux.

Le dimanche, 29 janvier, M. Boegner a installé solennellement M. F. Vernier dans la deuxième de nos grandes Églises malgaches de la capitale, celle d'Ambavahadimitafo, ou Ankadibevava. C'est l'Église-mère du district dirigé par M. Delord ; mais celui-ci l'a confiée, avec dix Églises de banlieue, à M. Vernier, lequel se trouve avoir ainsi une ample tâche pastorale et administrative. L'après-midi du même jour, M. Boegner a prêché pour la dernière fois, non sans regret et sans tristesse, au culte français. Quelques semaines auparavant, il y prononçait un sermon sur ce texte : « Vous êtes le sel de la terre », qu'il a fait imprimer, à Tananarive même, sous ce titre : *Pour la Patrie*, et qu'il a laissé comme souvenir à toutes les personnes avec lesquelles il s'est trouvé en relations à Madagascar, à commencer par le genéral Galliéni.

Dans la soirée, une dernière réunion de prières a rassemblé, chez les *Amis*, les ouvriers des diverses missions protestantes de Tananarive. Puis, le lundi matin, 30 janvier, à huit heures et demie, une grande réunion d'adieux s'est tenue dans l'Église de Faravohitra.

On trouvera plus loin, dans le journal de M. Boegner, le récit détaillé des événements qui ont suivi, en ce qui le concerne, à partir du mardi, 31 janvier, jour où il a fait ses dernières visites d'adieux, pour quitter la capitale le 1er février, et arriver le 8 à Majunga, après un voyage extrêmement fatigant.

Nos frères et sœurs de Tananarive ont ressenti péniblement l'absence de nos deux délégués. Grâce à Dieu cependant, l'état de la mission continue à être encourageant. Parmi les derniers arrivés, MM. Ferrand, Warnet et Gaignaire ont eu quelques accès de fièvre, mais sans gravité spéciale : il était

difficile d'y échapper, vu l'époque un peu tardive de leur voyage d'arrivée.

M. Warnet est auprès de M. Rusillon, à Mahéréza. Il y dirige une école qui comptait, au 26 janvier, 32 élèves, mais dont l'importance augmentait de jour en jour. Cette école n'est pas une simple école primaire, mais une sorte d'école normale, destinée à former des instituteurs pieux et instruits pour les villages de la région. M. Rusillon estime, en effet, que l'école normale de Tananarive ne pourra jamais fournir un nombre d'instituteurs suffisant pour toute l'Émyrne. D'ailleurs ces jeunes maîtres arrivent de la capitale avec des prétentions excessives. Il était donc désirable de décentraliser la préparation du corps enseignant, comme, d'ailleurs, l'activité missionnaire en général.

Deux fois par semaine, le vendredi et le samedi, les instituteurs du district viennent à leur tour prendre des leçons à Mahéréza.

Le dimanche, MM. Rusillon et Warnet s'en vont, soit ensemble, soit séparément, pour visiter les Églises.

« Certainement, nous écrit M. Warnet, la situation est bien meilleure qu'il y a dix mois, puisque les temples étaient alors complètement vides et déserts. Mais quelle œuvre immense il reste à faire ! Le régime de la religion protestante officielle, au temps de la reine, alors que le gouvernement obligeait chacun d'aller au temple, sous peine d'amende et même de coups de bâton (1), a fait un mal immense aux Églises de Madagascar, et, maintenant que les Malgaches ne sont plus obligés d'avoir une religion, la plupart n'en ont pas. Quant à ceux qui fréquentent le culte, nos missionnaires se sont souvent demandé en quoi pouvait bien consister leur religion. Ce sont, en réalité, des païens extérieurement christianisés, c'est-à-dire qu'ils n'ont jamais passé par la

(1) Les missionnaires anglais ont toujours protesté, mais trop fréquemment en vain, contre ces moyens de coërcition dont le gouvernement hova était seul responsable. (*Réd.*)

conversion. L'indifférence et la mort règnent là où la vie n'a jamais existé. L'œuvre missionnaire à Madagascar est donc immense, plus difficile peut-être qu'en terre purement païenne. Il s'agit d'amener, avec l'aide de l'Esprit saint, les âmes malgaches à la connaissance de la vraie vie, de provoquer, non pas un réveil, mais un éveil de la conscience individuelle. Et cette œuvre sera longue. Il est probable que les missionnaires actuels sèmeront sans recueillir tous les fruits de leur pénible labeur. »

Nous donnons plus loin tout au long la lettre dans laquelle M. Groult raconte la visite de M. le général Galliéni à l'école normale de Mahazoarivo. On remarquera la demande de livres de lecture par laquelle elle se termine.

M. L. Gaignaire, qui a quitté le « Phalanstère » de Tananarive pour aller aider M. Groult, nous donne de bonnes nouvelles de son travail. Outre ses leçons à l'école normale, il a la charge d'une école primaire du faubourg, et donne le samedi quatre heures de leçons de français à une partie des instituteurs de la campagne, à Tananarive. On voit, par tous ces détails, que l'œuvre de nos jeunes professeurs à Madagascar est loin d'être une sinécure.

Au Betsiléo, où M. Chazel a dû arriver en février, la Conférence de nos missionnaires s'est réunie les 27 et 28 janvier. Elle comprenait MM. Escande, J. Gaignaire, Galland et Robert.

Nos frères avaient à pourvoir à la situation nouvelle créée par le décret qui a abrogé l'obligation de l'institution primaire. On sait combien la population malgache est d'elle-même rebelle à toute notion de liberté individuelle et portée à la soumission aveugle, en face des actes de l'autorité. Bien des gens ont cru que le gouvernement ne voulait plus que les enfants fussent instruits, et se sont mis en posture de lui complaire. Il faut rectifier ces idées fausses; c'est à quoi s'emploiera spécialement M. Chazel dans ses tournées d'inspection.

La Conférence de Fianarantsoa, prenant en considération l'importance actuelle de l'Église d'Ambositra, ville de 6,500 habitants, en majorité protestants, et parmi lesquels il n'y a pas d'autre mission protestante que la nôtre, a décidé la reconstruction du seul temple qui y existe et qui est en ce moment très délabré.

Il est à désirer que ce nouveau temple soit un édifice solide et digne de l'importance de la congrégation. En outre, la Conférence a arrêté que, dans tout village où l'école réunissait régulièrement 15 élèves, on bâtirait une chapelle provisoire, et, pour 40 élèves, un temple définitif. Les chapelles provisoires coûtent de 15 à 30 francs!

La création, à Fianarantsoa, d'un internat de filles, avec école supérieure, a fait aussi l'objet des délibérations de la Conférence. Quand cette institution fonctionnera et aura à sa tête une directrice capable, madame Escande, tout en conservant son école maternelle, donnera ses soins à l'organisation dans le district des écoles de couture réclamées de toutes parts.

Enfin la Conférence s'est occupée de la question la plus grave qui se pose en ce moment, celle du personnel enseignant à conserver, si possible, à la tête des écoles, malgré les corvées et le service militaire, auxquels les instituteurs sont astreints comme les autres indigènes du Betsiléo. Elle a voté quelques dispositions financières, qui aideront ces précieux auxiliaires à s'acquitter de leurs charges légales.

A l'issue de la Conférence, M. Galland a passé avec succès, devant une commission compétente, son premier examen de langue malgache. Dans quelques mois, MM. Escande, Gaignaire et Robert espèrent le passer à leur tour.

Le Comité voit avec satisfaction nos missionnaires, malgré leurs autres occupations, travailler à se rendre maîtres d'un instrument sans lequel il est impossible de communiquer avec le peuple et d'agir efficacement sur les âmes.



DE TANANARIVE A MAJUNGA

Les adieux. — Départ de Tananarive — A Fihaonana. — Chez le colonel Lyautey, à Ankazobé. — Souvenirs de l'expédition de 1895. — Les voitures Lefèvre. — Une nuit sous la rafale. Halte lugubre. — A Andriba. — Une formidable étape. — Suberbieville. — En pirogue sur l'Ikopa. — Marovoay. — En chaloupe à vapeur. — Alternatives d'espoir et d'appréhension à Majunga. — Entière confiance en Dieu. — Les obstacles écartés. — Séparation d'avec M. Germond. — Échappé au naufrage.

Extraits du journal de M. Alfred Boegner.

Ankarabé, le 5 février 1899.

Cinq jours sans écrire, cinq jours pleins, haletants, fatigants, et où, cependant, au milieu de souvenirs pénibles, se placent quelques heures lumineuses. J'écris dans une pauvre case d'étape, meilleure pourtant que celle de Manérinérina (prononcez Manérinerne) où nous avons passé la nuit. C'était une misérable paillotte que le vent secouait, où la pluie entrait, où la flamme de la bougie se livrait à de telles sarabandes qu'on ne pouvait ni lire, ni écrire. Ici, au moins, nous sommes au sec; nos bougies, protégées par des valises artistement disposées sur la table, ne remuent pas trop.

Ma grande tâche à Madagascar est donc terminée. En montant chez le Général, mardi 31 janvier à deux heures, pour prendre congé de lui, j'avais déjà le cœur soulagé. Je l'ai eu bien plus en redescendant une heure après. Notre séparation a été des plus cordiales.

De là, je suis allé faire plusieurs visites d'adieu, entre autres à l'excellent M. Jacobson et à M. Pearse, puis à mademoiselle Vidil. Il était six heures quand je suis rentré pour notre dernier repas au « Rest House ». Après quoi, je suis encore allé faire le culte à la « Garçonnière » (1), puis une vi-

(1) Ou « le Phalanstère », noms donnés dans l'intimité à la maison qu'habitaient à ce moment MM. Vernier, Ferrand, Chabbert et Gaignaire.

site à M. Kingzett, et, enfin, vers neuf heures, je me suis mis à mes emballages à peine commencés. Des visites sont encore venues à neuf et à dix heures. Il était quatre heures du matin quand je me suis couché, épuisé, ayant à peu près fini, mais ayant ainsi sacrifié ma fraîcheur d'esprit et mon entrain pour le lendemain et les jours suivants.

La matinée du mercredi 1er février s'est passée à terminer les préparatifs, à régler diverses affaires, à faire quelques dernières recommandations à Mondain, à Vernier, à d'autres, et c'est ainsi que midi est arrivé. Nous avons dîné à la Garçonnière et, à deux heures, nous nous retrouvions tous au « Rest-House », où nous attendaient, dans la cour, dans la rue, la foule des bourjanes ficelant les paquets et des amis venus, qui à cheval, qui en filanzane, pour nous accompagner. Nous avons fait une dernière prière tous ensemble dans le salon de cette bonne maison où nous avons été tranquilles — sinon oisifs — et heureux. Puis, à deux heures et demie, notre caravane s'est mise en route.

J'avais pris mon cheval pour le monter encore une fois jusqu'à la place marquée pour la séparation d'avec nos amis. Tout cela, à quatre jours seulement de distance, fait l'effet d'un rêve. La conduite a duré plus d'une demi-heure. A trois reprises, nous avons stoppé pour dire adieu à ceux qui ne voulaient pas aller plus loin. A la première halte, les Norvégiens et MM. Matthews et Kingzett nous quittèrent, et à la deuxième, le docteur Wilson; à la troisième, les missionnaires français et quelques amis. A la première, les élèves de mademoiselle Vidil nous avaient encore chanté un beau chant. Enfin, il a fallu dire l'adieu final et nous nous sommes retrouvés seuls, M. Germond, Vernier, qui devait nous accompagner jusqu'à Fihaonana, et moi...

Que dire de ce qui me remplissait le cœur en ce moment? Mes yeux sont tombés sur le bois de ma filanzane, où j'avais inscrit, de juillet à février, tous les mois de ce séjour pour les effacer à mesure. Je n'avais écrit février que comme une hypothèse invraisemblable, et voici, nous étions en février. Et j'ai

compris tout à coup que tous ces mois, qui, d'avance, me paraissaient des mois d'épreuves, qui, en tous les cas, ont été des mois de lutte et d'effort, ont aussi été des mois de bénédiction. Et je me suis dit qu'il ne faut jamais se réjouir de voir les temps difficiles nous être épargnés (excepté en ce qui concerne les séparations), car les temps difficiles sont ceux pour lesquels les grandes grâces sont promises.

Une autre découverte, faite d'ailleurs depuis quelque temps, c'est que nous sommes attachés à ce pays, à cette mission, surtout à nos amis qui peinent ici dans une situation pleine de difficultés. Ceci n'exclut aucune de mes anciennes affections; j'y reste absolument fidèle; seulement mon cœur s'est élargi et notre mission de Madagascar y tient maintenant une grande place.

Vers cinq heures et demie du soir nous sommes arrivés à Ambohidratrimo, une des villes saintes de l'Imérina : site très pittoresque; la ville est bâtie sur une haute colline boisée ; le gîte d'étape, placé sur un plateau latéral, permet de l'embrasser d'un coup d'œil, avec le hardi profil de Tananarive dans le fond.

La journée du lendemain, jeudi, 2 février, a été en harmonie avec ce départ. Chaleur accablante. J'ai attrapé trois coups de soleil, et nous étions à l'unisson pour parler le moins possible. Vernier nous apportait cependant une note plus gaie et plus confiante.

A midi environ, nous arrivions à Fihaonana. Nous nous sommes installés dans le logement abandonné de Vernier. L'après-midi, sous le grand ficus de son jardin, un arbre magnifique et qu'on aperçoit de très loin, nous avons eu une bonne conversation. Elle a un peu calmé les appréhensions que nous causait le voyage et les regrets de ce départ plus brusque que nous ne l'eussions voulu. — Le colonel Lyautey, désirant nous revoir, avait abrégé son propre séjour chez les Grégory pour se trouver à Fihaonana, et le lendemain à Ankazobé pour nous rencontrer, et c'est chez lui que j'ai dîné.

J'ai abrégé la soirée pour retrouver encore Vernier. Ce cher

ami m'est devenu chaque jour plus précieux, et c'est le cœur bien serré que je lui ai dit adieu le lendemain matin, vendredi, 3 février.

Le colonel Lyautey, voulant causer, m'a demandé de monter dans sa voiture. Très pénétré du rôle social de l'officier, il a essayé de réaliser son idéal dans son territoire d'Ankazobé. La plupart de ses officiers forment autour de lui comme une famille, il les associe tous à son œuvre colonisatrice. C'est cette œuvre que nous avons pu examiner l'après-midi, tandis que nous faisions avec lui, comme il l'a dit, le tour du propriétaire. M. Germond, pour lequel il a eu des attentions particulières, a beaucoup admiré comme moi l'École industrielle, l'hôpital et surtout la ferme, une vraie ferme, où nous avons vu une charrue en fonction, des vaches, des porcs, où nous avons bu du lait chaud (la seule fois à Madagascar).

La journée s'est achevée par un dîner cordial, où nous avons échangé des toasts avec les officiers, dont quelques-uns sont des Alsaciens.

Nous avons logé chez ces messieurs, et le lendemain (samedi, 4 février), à six heures un quart, nous repartions. En disant adieu au colonel Lyautey, je perdais de vue la dernière figure connue de Madagascar; c'était vraiment le départ : le voyage commençait. Et cette première journée a été bonne; puissent les prochaines la rappeler ! La route monte sur un haut plateau coupé de vallées, qu'arrosent des torrents et où s'abritent des bouquets d'arbres. Souvent elle suit une crête étroite. Hier, nous avons vu une batterie hova qui dominait précisément un de ces points; et le fait est que, si cette batterie avait été défendue, une armée suivant la route aurait été mal logée. Malheureusement pour l'armée hova, elle était mal commandée; de plus, le découragement le plus complet régnait dans le pays à tous les degrés de l'échelle; enfin, les envahisseurs s'arrangeaient pour menacer, en les tournant, les positions les plus fortes; aussi étaient-elles régulièrement abandonnées sans coup férir. Bien dirigée, brave autant qu'elle était faible et désorganisée, l'armée de défense, même

petite, eût pu tenir en échec un ennemi plus nombreux que n'étaient nos soldats, et leur infliger des pertes terribles. Les Zoulons n'y eussent pas manqué. Mais les Hovas ne sont ni des Zoulous, ni même des Bassoutos, bien que plus intelligents et plus curieux d'esprit que ces Africains. Il faut dire que les Français ont fait des prodiges. Après les désastres des premiers mois, les lenteurs du débarquement et de la marche jusqu'à Andriba, la marche de la colonne légère sur Tananarive a été un acte d'héroïsme qui a tout sauvé.

Nous sommes dans le pays parcouru par cette colonne; c'est demain soir seulement que nous arriverons précisément à Andriba, où la résolution qui a sauvé toute l'expédition a été prise. Le 200e régiment laissé sur place a presque disparu. M. Lyautey racontait hier les souvenirs de son premier voyage sur cette route : on y rencontrait encore de nombreux squelettes le long des ruisseaux, où hommes et mulets s'étaient traînés pour boire. A l'heure actuelle, ces restes macabres ont disparu; mais bien des choses rappellent ces souvenirs, et ces traces iront se multipliant à mesure que nous descendrons. Ici même, trois voitures Lefèvre tombent en pourriture. En pourriture, non, car elles étaient tout en fer, sauf un matelas de bois entre une double bande de fer aux roues. On se demande ce qu'elles devaient transporter, ces malheureuses voitures, construites assez solidement pour y mettre des obus, et qui devaient épuiser hommes et chevaux. Il en est qu'on a retrouvées encore couvertes d'une moustiquaire recouvrant un squelette. Mais je suis loin de mon récit.

Nous avons couché à Manérinérina, à 40 kilomètres environ d'Ankazobé. Le temps s'est gâté vers le soir, et quand nous avons été à l'abri de notre paillotte, il s'est tout à fait démonté. Les rafales passaient, passaient sur notre toit de chaume, enlevant des touffes d'herbe sèche qui nous tombaient dessus, nous secouant et nous éventant au fond de nos lits, nous empêchant de dormir. Je pensais à la descrip-

tion du manoir de Corbus sous la pluie, dans *Eviradnus*, quand le burg défiait l'orage :

Le donjon crie : En guerre! ô tourmente, es-tu là?

Ce galop furieux des nuages, ce grondement des vents, ce crépitement des averses, tout cela nous l'avons entendu cette nuit. Et ce matin, hélas! le temps était foncièrement gâté. Nous étions à 1,600 mètres. Partis dans les nuages et sous l'averse, nous sommes restés sous l'averse et dans les nuages jusqu'à Ankarabé, à 25 kilomètres de l'étape de ce matin. Nous devions en faire une seconde cette après-midi; mais, transis de froid, trois pauvres bourjanes sont restés en arrière et n'ont pu arriver que vers trois heures, notre cantine aussi, et les provisions ont été fort retardées; si bien qu'il a fallu se décider à rester. C'était lugubre. Nous étions nous-mêmes engourdis, malgré imperméable, couverture de caoutchouc, etc... M. Germond a déclaré n'avoir pas faim, et, quand je le voyais rester immobile, tout mouillé, sans rien dire pendant ces deux heures, j'en avais froid au cœur. A la fin, je l'ai déterminé à venir se chauffer au feu de notre cuisine.

Voici nos plans. A vue de pays, nous devons être le 8 février à Mevatanana on Suberbieville, et de là, en un jour et demi, à Majunga, en chaloupe; seulement, il s'agit d'attraper cette chaloupe. Le colonel Lyautey nous a bien recommandés au lieutenant qui commande à Suberbieville, le rendant en quelque sorte responsable de notre arrivée à temps. Cependant, il reste une chance de retard. Le mauvais temps, les accidents possibles en constituent d'autres. En supposant tous ces obstacles surmontés, restera la grande question : Que ferons-nous à Majunga? Nous séparerons-nous? Irons-nous ensemble en Afrique? Les lettres que nous y recevrons nous aideront à voir clair. Et Dieu ne permettra pas une erreur, je le lui demande ardemment.

Lundi, 6 février.

Nous avons eu une bonne journée. Nous sommes à Andriba, le fameux village où le général Duchesne s'est décidé à laisser en arrière le gros de son armée et à partir pour Tananarive avec la colonne légère. Les troupes restées ont été ravagées par la mort. Il y a ici un cimetière où dorment ces pauvres victimes; mais on n'y voit presque rien, les tombes ont été nivelées. Un vestige plus apparent de ces temps, c'est tout un parc des fameuses voitures Lefèvre et un canon Hotchkiss pris aux Hovas.

L'étape franchie aujourd'hui est de 45 à 50 kilomètres. Nous avons quitté le plateau froid et brumeux, et nous sommes descendus de près de 500 mètres. On le sent à la chaleur déjà lourde, aux moustiques qui se présentent ici doublés d'un auxiliaire redoutable, les moulzapois, qui se remplissent de votre sang avec désinvolture. Le temps a été meilleur, quelques averses encore, mais la pluie et la brume ne sont plus la règle absolue.

Ce soir encore, nous avons été invités à dîner par le lieutenant du poste; les recommandations du colonel Lyautey font leur effet. Mais la fatigue commence à se faire sentir. Chez ce brave officier, tout à l'heure, nous tombions de sommeil. Dans deux jours et demi, nous serons à Mevatanana — nouveau nom de Suberbieville, — où l'on s'embarque en canonnière sur le Betsiboka, rivière où pullulent, dit-on, les crocodiles.

Le 14 février, à bord de l'*Iraouaddy*,
allant vers Diégo.

Oui, c'est bien vrai, je navigue depuis deux ou trois heures vers Diégo-Suarez, où je compte m'embarquer pour Lourenço. M. Germond est resté à Majunga, où il prendra le paquebot, le 23, pour Marseille; il arrivera en même temps que cette lettre. Je puis à peine croire que j'ai réellement mis le

pied sur la route d'Afrique, que cette obsédante question : « Irai-je? Pourrai-je aller? » ne se pose plus.

Elle se pose encore en ce sens qu'à Diégo on pourra me faire des difficultés, et qu'à Lourenço je pourrai avoir une ennuyeuse quarantaine à subir. Rien ne m'étonnerait en fait d'obstacles, tellement j'en ai rencontrés, et rien ne m'étonne en fait de délivrances, tellement Dieu m'en a accordé. Mais que je suis fatigué de ces alternatives d'espoir et de résignation! Que je me réjouis de me reposer un peu après Diégo, où j'arrive demain et où je change de bateau!

L'ombre, la grande ombre à la joie d'avoir enfin mis le cap sur l'Afrique, c'est la séparation d'avec M. Germond. Il me manque à chaque instant; je me surprends à constater son absence, à me dire que c'est fini de nos précieuses habitudes de vie en commun.

Mais il faut reprendre mon récit. Je regrette de ne pas l'avoir continué chaque jour, ç'a été vraiment impossible. Il suffirait, pour le comprendre, d'avoir vu telle de nos installations et les moustiques qui nous dévoraient sitôt la bougie allumée!

J'ai laissé mon journal à Andriba, le 6 février. Le lendemain 7 — mardi — a été une belle journée; l'étape, environ 50 kilomètres, n'a pas été trop forte, et le paysage est parmi les plus beaux que nous ayons vus à Madagascar.

La route — toujours la route de la colonne — descend des hauts plateaux dans les vallées; peu après Andriba, elle côtoie une gorge au fond de laquelle gronde une magnifique cascade. Vers le nord, la vue embrasse un magnifique horizon; ce n'est pas encore la mer, pas même la plaine, mais ces lignes plus allongées, plus lointaines qui préparent l'une et l'autre.

Comme contraste à ce beau spectacle, sur le plateau même où nous sommes, une foule interminable de voitures Lefèvre est rangée, dressant en l'air les brancards de bois par lesquels on a remplacé les stupides brancards de fer primitifs. On a accumulé là ces voitures récemment. Ce qui est plus

émouvant, c'est de les rencontrer isolées ou par petits groupes de deux ou trois, effondrées au bord de la route, au passage des ruisseaux, encore dans la position où elles étaient il y a trois ans, quand elles se sont arrêtées pour ne plus se remettre en marche. On ne peut s'empêcher de penser aux tragédies qui se sont passées là, autour d'un de ces lourds véhicules de fonte. Quelle lamentable histoire chacune pourrait raconter! Je pense à une dont on n'apercevait que les roues : elle était entièrement renversée dans les hautes herbes, au fond d'un petit vallon que la route contourne. Plusieurs fois, je les ai revues, ces roues émergeant des herbes, et je me suis demandé ce que cette végétation recouvrait.

Je ne me rappelle plus l'étape de midi. Celle du soir, à Antsiafabositra, a été agréable. Le sergent nous a reçus en nous annonçant que le capitaine D..., de Suberbieville, nous avait envoyé onze bourjanes de renfort. Il a fallu en profiter, d'autant plus que cet envoi, fait à l'instigation du colonel Lyautey, signifiait que le temps était court. Nous avons donc décidé de forcer l'étape du lendemain (mercredi 8).

De fait, après le déjeuner, nous nous sommes séparés, M. Germond étant fatigué et ne voulant pas voyager de nuit. J'ai photographié notre petit campement à cette halte du matin. Il était dans un pauvre village de quatre ou cinq huttes; du haut du plateau où il est bâti, on voit, à travers les arbres, à quelque cent mètres, le cours de l'Ikopa. A une heure et demie nous nous sommes séparés, et j'ai marché sans arrêt jusqu'à huit heures et demie du soir. La fin de cette formidable étape (plus de 60 kilomètres) a été sinistre. Plus de hauteurs, d'air frais; nous marchions dans un bas-fond sillonné de ruisseaux qu'on traversait comme on pouvait, avançant à petits pas sous l'air lourd et étouffant.

Enfin, nous sommes au village de Mevatanana; on le traverse tout entier avant d'arriver chez le capitaine, qui venait d'achever son dîner avec deux autres officiers, quand je suis entré. Il faisait une chaleur atroce, on était dans un

bain de transpiration et dans un accablement continuel.

Ces messieurs m'ont accueilli fort aimablement, m'ont fait dîner; en même temps ils me donnaient les nouvelles, qui n'étaient pas bonnes : d'abord que la chaloupe à vapeur qui nous avait attendus vingt heures était repartie le même jour, à onze heures, et qu'il n'y en avait pas d'autre avant le 14, jour du départ du paquebot que je voulais prendre; ensuite, qu'il était inutile de se presser, les mesures quarantenaires prises par la Réunion empêchant absolument les bateaux de prendre aucun voyageur à l'aller, dans quelque port que ce soit. J'avoue que j'ai eu bras et jambes brisés. Avoir fait le grand effort, brusqué le départ, imposé à M. Germond cette fatigue à son âge, tout cela pour passer à Mevatanana, l'endroit le plus malsain de Madagascar, le temps qu'il eût été si précieux de passer à Tananarive, c'en était trop.

J'ai eu là quelques heures bien sombres. Et le lendemain (jeudi 9) n'a pas été plus gai. M. Germond, parti à quatre heures de sa première étape, arrivait fatigué, ayant mal à la tête. J'avais le cœur gros en le voyant, dans la cour des bureaux Suberbie, s'avancer lentement d'un air lassé, et il a fallu l'accueillir par ces mauvaises nouvelles.

La journée a été cependant meilleure que ne le faisait prévoir le commencement; le fait d'être à l'hôtel, de n'avoir pas à monter en filanzane, à ouvrir une boîte de conserves et à se lever tôt, tout cela a fini par réconforter M. Germond.

Pauvre M. Germond! Il dormait encore quand, le vendredi matin, 10 février, j'ai entendu la voix du capitaine (un homme très aimable et qui s'était donné beaucoup de peine pour nous aider) m'appeler sur la galerie. Il venait m'annoncer que nous partions l'instant d'après en pirogue, et que, pour la dernière partie du voyage (à partir de Marovoay), un canot à vapeur viendrait exprès de Majunga nous prendre. Il a fallu se lever à la hâte, boucler les valises, et — pendant qu'on les chargeait sur la pirogue, une grosse pirogue en fer avec une tente, huit rameurs, un pilote et un blanc piémontais, pour nous aider — nous avons pu inspecter les ateliers

de la fameuse maison Suberbie, qui nous avait prêté sa barque et ses rameurs.

Ces deux jours en pirogue sur l'Ikopa, et plus tard sur le Betsiboka, n'ont pas manqué de charme. Nous n'avons pas vu de crocodiles, mais nous avons eu toutes sortes d'autres incidents : cuisine à l'avant de la barque, sommeil fort précaire, sur un plancher fort dur, orage, pluie diluvienne pendant la nuit, réveil dès deux heures du matin et café archi-matinal, en attendant un deuxième café à sept heures. Je ne suis pas encore au-dessus du charme de cette vie de bohémien ; mais, pour le cher M. Germond, c'était presque plus qu'il n'en pouvait supporter.

L'après-midi a été très pénible. Nous nous étions engagés dans une sorte de bras latéral du fleuve pour rejoindre Marovoay, où nous devions passer la nuit. Or, à ce point du parcours de la rivière, l'influence de la mer et des courants se fait déjà sentir. Le malheur a voulu qu'à peine engagés dans le bras du fleuve, le jusant s'établit, si bien que, pour arriver à Marovoay, il a fallu faire des efforts désespérés.

Nous sommes cependant arrivés avant la nuit et avons pu mettre pied à terre au milieu d'une nuée de marchands hindous, au moment où la pluie commençait à tomber. Et de chaloupe à vapeur, point ! Faudra-t-il se voir arrêter si près du port ! Heureusement, à ce moment même, un coup de sifflet retentit. C'est le canot attendu, qu'amène M. Compagnon, le commandant de la flottille en personne. On se salue, on convient de partir le lendemain à six heures, et l'on se met en devoir de souper et de passer la nuit.

Tristes souvenirs que ceux de Marovoay ! Nous n'avons trouvé pour nous loger qu'une chambre située au premier étage d'une maison affreusement délabrée et abandonnée. En y allant après notre souper, dans l'obscurité, nous avons l'un et l'autre fait un faux pas et sommes tombés à moitié dans un ruisseau plein d'eau. Et cette nuit ! Les moustiques faisaient rage, si bien qu'à onze heures, n'y tenant plus, j'ai monté ma moustiquaire à l'instigation de M. Germond qui, depuis plu-

sieurs soirs, montait la sienne. Tout a changé dès cet instant, et j'ai bien dormi jusqu'à cinq heures et demie.

Une heure après nous partions, et avec quelle facilité nous avons redéscendu ce bras du fleuve si pénible à monter la veille ! Notre conducteur, M. Compagnon, est un Breton, un enseigne de vaisseau qui a donné sa démission pour prendre le commandement de la flottille de la côte Ouest. Il vient d'aller en France pour un mois et en a ramené une charmante femme de dix-neuf ans.

Nous sommes arrivés à Majunga à midi — c'était le dimanche 12 février — après avoir essuyé un grain et embarqué force embruns.

En mettant le pied sur le sable du rivage, nous n'étions pas sans inquiétude. Il n'y a pas d'hôtel à Majunga, et nous ne savions vraiment où aller, quand, sur la plage même, un sous-officier est venu poliment nous avertir que le colonel N. (avec lequel nous avions fait route sur le *Peï-Ho*) nous avait préparé une chambre et nous attendait à déjeuner. Est-ce que le secours qui nous était ainsi prodigué d'étape en étape n'a pas quelque chose d'extraordinaire ?

M. Compagnon, qui demeure sur la plage dans une maison démontable, nous a permis de nous changer dans son bureau, et, une heure après, nous étions chez le brave colonel alsacien qui nous recevait et nous fêtait de son mieux. C'était *gemüthlich*. La chambre qu'il nous a montrée ensuite était fort convenable, large, entourée d'une vérandah, située dans une partie de la ville plus rapprochée du port et des maisons que sa propre habitation perchée sur une colline boisée. C'est un très joli site que celui de Majunga. On se croirait à peine à Madagascar. C'est beaucoup mieux et plus sain que Tamatave ; et cependant, jusqu'ici, c'est ce dernier port qui reçoit toutes les faveurs. Il a fallu la peste pour ramener l'attention sur Majunga.

Le 15 février, en face du Cap Saint-Sébastien.

Je reprends, après une nuit qui a fait de moi un autre

homme. J'en étais à notre arrivée à Majunga, effectuée, en dépit des obstacles, à temps pour prendre le bateau, si le bateau voulait me prendre, ce qui était plus que douteux. Une longue visite que j'ai faite à l'agent des Messageries, dès le dimanche après-midi, m'a laissé peu d'espoir. La situation était bien claire d'après lui : le bateau ne pouvait échapper à une longue quarantaine à la Réunion qu'en refusant toute communication, directe ou indirecte, avec les ports de Madagascar. Et le ton de ces paroles en disait long. J'ai terminé ma journée sous cette impression, et, pendant le dîner, que nous avons encore pris chez ce bon colonel N., on ne s'est pas fait faute de me parler de mon séjour à Majunga et de tout ce que je pourrais faire pendant ce temps.

Le lendemain, lundi, 13 février, visite à l'administration, au consul anglais, avec lequel j'avais été en correspondance pour le voyage. Ce dernier surtout m'a répété sur tous les tons que mon projet était irréalisable. Je me rappellerai longtemps l'heure que j'ai passée sur la terrasse du restaurant où nous avions déjeuné. Cette terrasse est bâtie sur pilotis et domine la plage. J'avais devant moi la mer ouverte, libre, et, pendant longtemps, je l'ai regardée, remuant dans mon esprit toutes les impressions des derniers jours et toutes les possibilités des heures et des jours qui allaient venir. Peu à peu, le calme et la confiance ont repris le dessus, et j'ai pu me cantonner dans la certitude qu'il en serait ce que Dieu voudrait. Pour lui, il n'y a pas d'impossibilités ; la grande chose est d'être entièrement docile et entièrement confiant. J'ai pu m'en remettre complètement à Lui et accepter ce qui allait arriver comme venant de Lui et étant le meilleur, et pour son œuvre, et pour moi, et pour les miens.

J'étais à peine rentré à la maison que le paquebot a été signalé. Je suis allé au wharf (le fameux wharf, dont on a tant parlé pendant la guerre), et j'y étais à peine que notre connaissance de la veille, M. Compagnon, venait du bord me dire : « Vos souhaits sont exaucés, le navire se met en libre pratique et prend des passagers. » Je rentre, pouvant à peine

croire à la nouvelle; je fais en hâte, par une chaleur tropicale, mes préparatifs, le triage de ce que M. Germond garde avec lui, de ce que j'emporte.

Mais je n'étais pas au bout de mes perplexités. Pendant que j'achevais mon travail, un officier vient me dire que, après avoir conféré avec le représentant de la Compagnie et pris connaissance des instructions de la Réunion, le commandant a mis le navire en quarantaine et qu'il ne prend pas de passagers. Il a fallu une fois de plus virer de bord intérieurement. Dans la confiance où j'étais que tout était entre les mains de Dieu, j'ai pu le faire sans trop de peine ; mais la lassitude morale était extrême. Un incident m'a cependant montré le soir même que tout n'était pas dit encore. L'agent de la Compagnie, que j'ai rencontré au restaurant, m'ayant montré, pour justifier le refus dont j'étais l'objet, le texte de l'arrêté pris par le gouverneur de la Réunion, relativement aux mesures de quarantaine, j'y ai découvert, à l'art. VI, une clause qui, me semblait-il, devait me permettre de partir. L'agent a promis d'en parler au capitaine, et de me faire tenir le lendemain un oui ou un non définitif.

C'est dans ces circonstances que j'ai lu les lettres de Paris, du 24 janvier. Ai-je besoin de dire qu'après cette émouvante journée, et la lecture toujours troublante du courrier, je n'ai guère dormi ? Les moustiques, que nos bougies longtemps allumées avaient attirés en nombre, y ont pris part de leur côté, de sorte que j'ai eu de longues heures pour réfléchir. Malgré la fatigue, les angoisses traversées, ces heures ont été paisibles ; j'ai pu encore une fois, et bien des fois, tout remettre à Dieu... .

Le lendemain, mardi, 14 février, j'étais sur pied à six heures ; je suis allé voir l'agent des Messageries une dernière fois, au moment où il partait pour conférer avec le commandant du navire, et je suis rentré pour attendre la décision. Mes préparatifs faits la veille, les lettres, les leçons de cette nuit, tout cela m'a valu une tranquille et bienfaisante matinée, où nous avons pu encore, M. Germond

et moi, prier ensemble, bénir Dieu de toutes ses bontés, enfin lui remettre l'avenir tout à nouveau. Nous sentions bien que, contre la décision qui allait nous être notifiée, il n'y aurait pas d'appel. Entre huit et neuf, elle est arrivée : favorable.

J'ai achevé mes préparatifs et suis allé au haut de la colline dire adieu au bon colonel et lui demander les hommes de corvée qui devaient transporter mon bagage ; puis, nous sommes partis pour le port. Le commandant de la flottille a fort aimablement pris la peine de me faire embarquer mon bagage, et le départ pour le bord a été fixé à onze heures un quart.

Cela me laissait une demi-heure avec M. Germond. Nous avons causé encore ; il m'a fait ses recommandations, donné ses conseils ; nous avons constaté une dernière fois avec reconnaissance comme nous avions été heureux ensemble, et nous nous sommes dit adieu.

A midi moins un quart, j'étais à bord. Mais il était dit que les difficultés renaîtraient jusqu'au bout. Le commandant m'a demandé le certificat médical indispensable. N'ayant pas été prévenu, je n'en avais pas. Il faut donc retourner à terre, courir au service de santé et revenir ! J'ai dû me résigner, sentant bien qu'un accroc pouvait tout remettre en question. Les minutes m'ont paru longues pendant que notre canot nous ramenait à terre. Mais, à peine sur le sable de la plage, j'ai aperçu M. Garnier, le représentant de la Compagnie, qui m'a crié : « J'ai votre certificat et je vous ramène à bord. » Et quelques instants après, j'étais rembarqué définitivement.

Voilà mon récit. N'y a-t-il pas de quoi perdre haleine rien qu'à le lire ? Et surtout n'y a-t-il pas de quoi bénir Dieu qui, à chaque pas, m'a aidé et m'a fait surmonter, pour arriver ici, de vraies impossibilités ?

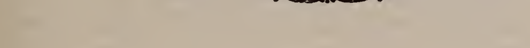
Et voici, pour finir, une dernière nouvelle apprise à Majunga et qui montrera de quoi j'ai été préservé.

Mon premier plan avait été de m'embarquer à Vatomandry,

sur le *Ville de Riposto*, pour gagner Diégo, où j'aurais attendu le navire que je vais prendre demain. Eh bien ! cette *Ville de Riposto*, au cours de ce même voyage, a échoué, dit-on, à Faranangona. J'aurais donc ou bien eu part à ce naufrage — on dit que les passagers et l'équipage ont été sauvés, mais on ne sait rien de précis — ou bien, ce qui est plus probable, été cloué à Vatomandry et dans l'impossibilité d'en sortir. Oui, j'ai été gardé, miséricordieusement conduit et secouru.

Il est maintenant dix heures du matin ; nous allons arriver à Diégo ce soir, et, demain matin sans doute, je serai transbordé sur la *Gironde*. Espérons qu'on ne me fera pas de difficulté.

ALF. BOEGNER.



VISITE DU GÉNÉRAL GALLIÉNI A L'ÉCOLE NORMALZ DE MAHAZOARIVO

Lettre de M. Groult.

Les débuts de l'école à Mahazoarivo. — Répugnance des jeunes Malgaches pour le travail manuel et pour le régime de l'internat. — Défection des élèves aristocrates. — Le général Galliéni invité à s'assurer de l'exécution de ses plans. — Sa visite et sa satisfaction. — Remerciements de M. Vernier. — Difficulté et beauté de l'œuvre. — Demande d'outils et de livres de lecture.

Mahazoarivo, 9 février 1899.

Cher monsieur Bianquis,

Nous voici au soir d'une bonne journée pour notre nouvelle École normale, et je crois que vous serez heureux de connaître nos débuts comme aussi nos tribulations et nos espérances.

Dès que la fièvre m'a quitté, c'est-à-dire aux environs du premier de l'an, nous sommes venus nous installer à Mahazoarivo et préparer l'immeuble pour y recevoir l'École

normale d'internes: il s'agissait de construire des dortoirs, des ateliers, d'aménager des classes, et douze jours seulement séparaient mon arrivée de celle des nouveaux élèves-maîtres. C'est vous dire que la besogne n'a pas manqué. Aussi, quand nos enfants sont arrivés, apportant leur petit mobilier, paillasse, couvertures, couvert, etc... nous les avons reçus tant bien que mal et établis dans des locaux à peu près achevés, nous proposant de perfectionner l'installation peu à peu. Les Malgaches avaient les yeux fixés sur nous ; on se disait qu'ici la mission faisait quelque chose, et, soit intérêt, soit curiosité, les demandes d'admission furent nombreuses, en sorte qu'après examen nous acceptâmes cinquante jeunes gens.

J'étais heureux ; je sentais que mon œuvre allait vivre et deviendrait ce que je la rêvais, grande et belle. M. Boegner et M. Germond partageaient ma joie. Quelques anciens missionnaires, connaissant mieux le caractère indigène, attendaient.

Hélas ! l'attente ne fut pas de longue durée : nos Malgaches réclamèrent vite leur case à eux, leurs mœurs indépendantes, leur père et leur mère, absolument comme le feraient en France les nouveaux pensionnaires d'un collège, mais avec cette différence qu'en France, derrière le collège, il y a la volonté paternelle qui maintient, tandis qu'ici l'enfant est maître absolu : il vient, va, change d'école à sa guise, sans que père ou mère s'en inquiète le moins du monde; on dirait que c'est son affaire, que cela ne regarde pas les parents.

Ce fut bien pis encore quand, pour suivre les vues colonisatrices du général Galliéni qui voit, avec juste raison, le relèvement du peuple dans le travail manuel et l'avenir de Madagascar dans la culture du sol, nous voulûmes leur faire prendre une part, pourtant bien minime, aux travaux du jardin et des ateliers. Il y eut alors une véritable défection : les uns voulaient être dispensés de la cuisine (nos élèves sont cuisiniers deux par deux, chacun leur jour, à tour de rôle); es autres voulaient être dispensés de la menuiserie, de la forge, du modelage, et tous, ou à peu près, méprisaient le

travail du jardin. Pour le Hova, toucher une *angady* (bêche malgache de forme très allongée), c'est descendre dans l'échelle des honneurs nationaux. Ce travail est réservé aux bourjanes, mais n'a rien de commun avec les fils des Andriana d'Ambohimanga ou de toute autre ville sainte.

Enfin, beaucoup s'insurgèrent contre le principe de l'internat, et, quoique nous leur laissions la plus grande liberté sous ce rapport: promenade dans la campagne, baignade à l'Ikopa, etc., ils voulurent aller fréquemment chez eux, si bien que mon beau contingent fondait de jour en jour. Les élèves partaient dès l'aurore, sans avertir de leur dessein. Liberté, bonhomie, confiance, rien n'y fit: ils étaient foncièrement rebelles à l'idée d'internat et au travail manuel. Pourtant je ne pouvais sacrifier ni l'un ni l'autre. Permettre qu'on s'en aille chez soi autrement que trois jours au commencement de chaque mois, c'est rendre l'internat dérisoire et sans action sur les mœurs et sur le travail. Abolir le jardinage, c'est abandonner les vues du gouvernement et ne plus lui assurer notre concours dans une entreprise dont nous comprenons pourtant toute la justesse et toute la puissance.

Ah ! je vous assure que j'ai passé des journées bien angoissantes, au milieu d'un travail accablant, et que bien souvent j'ai remis notre École normale entre les mains de Dieu.

Je tournai la difficulté par un biais. Dans l'immense jardin, je distribuai des parcelles à titre personnel, en promettant aux élèves que la récolte serait consommée par eux comme amélioration de l'ordinaire. Dès lors les choses changèrent de face et chacun se mit à l'œuvre avec ardeur. En moins de dix jours, chacun eut bèché, dessiné et dressé un jardinet personnel d'un are environ. Il est vrai qu'il ne nous restait plus de ces petits seigneurs des villes saintes qui cherchent dans les emplois de la mission une échappatoire aux exigences des prestations et dont la vanité n'a d'égale que la paresse. Je n'avais plus que de braves garçons, humbles de caractère, affectueux et malléables. Aussi, M. Boegner et M. Germond ont ils eu la joie, avant de partir, de voir enfin le mouvement

de retraite arrêté et l'École normale interne s'organiser avec un effectif de trente élèves-maîtres.

Telle était la situation encore ce matin. Nous comptions sur Dieu avant tout et sur l'activité qu'il nous donnerait de dépenser ici, pour établir le renom de l'école et augmenter son recrutement. Et maintenant la journée d'aujourd'hui, certainement conduite par les vues divines, a plus fait pour notre École normale que cinq ans d'efforts. Il a suffi pour cela de la visite du général Galliéni à Mahazoarivo.

M. Boegner vous a certainement entretenu de la situation scolaire et de la nouvelle organisation que le gouverneur général se propose de créer. Une large place sera faite au travail manuel. Le gouvernement subventionnera les écoles libres offrant des garanties sérieuses et joignant à leurs cours un enseignement professionnel. En outre, ne seront exemptés des prestations que les maîtres dont l'école sera munie d'un jardin entretenu par les élèves ; pour cela il faut bien que, dès l'École normale, nos futurs instituteurs sachent un peu travailler la terre.

Pour prouver au Général combien la mission protestante française entrait résolument dans ses vues et, de ce fait, méritait toute sa confiance, M. Boegner avait projeté de lui montrer notre plan d'organisation à l'École normale. Le temps nous a manqué pour mettre l'immeuble en mesure de recevoir cette visite pendant le séjour de M. Boegner; mais notre cher directeur a pu au moins faire lui-même l'invitation la veille de son départ et, ce matin, nous avons eu la joie de recevoir M. le général Galliéni à Mahazoarivo.

M. Vernier, en qualité de président de la Conférence, avait adressé les convocations, et nous étions tout un petit état-major missionnaire, M. Vernier, M. Mondain, M. Delord, M. Gaignaire, professeur à l'école, et moi. A sept heures et demie, heure choisie par le Général, les enfants sont rangés de chaque côté de la barrière, les orphelins d'un côté, les normaliens de l'autre. Tout est prêt, les classes sont pavoisées, les ateliers bien en ordre avec leurs outils respectifs;

quelques travaux d'élèves, brouettes, cadres, boîtes, sont exposés; les jardins personnels ont reçu leur dernier coup de rateau et, au loin, sur le haut du coteau, on commence à apercevoir l'escorte du gouverneur, les cavaliers rouges qui précèdent et suivent sa filanzane.

Dix minutes de conversation au salon, où nous attendaient madame Groult et madame Rusillon, en vacances à Mahazoarivo, puis nous commençons la visite du domaine. Je n'ai rien changé au programme habituel de la journée: les élèves sont à leurs jardins; les uns gazonnent, les autres plantent, les autres sèment. Quelqu'un fait remarquer qu'il y a déjà un grand pas de fait quand on a amené le Hova à bêcher le sol. Le défilé continue : ici des vignes, là des caféiers, là du maïs et un premier essai de culture des céréales par M. de Saint-Vidal, dont les travaux d'irrigation et les chemins à flanc de coteau m'ont épargné de nouveaux travaux.

Pendant ce temps, les élèves sont entrés en classe. Le Général les interroge. Plusieurs lui répondent en bon français, ce qui a l'air de lui faire plaisir. Il approuve l'aménagement des classes, remarque avec plaisir les outils de nos ateliers, en quantité minime, par exemple; puis nous réunissons toute la colonie dans la grande salle, et là, le Général leur expose ses vues sur le travail manuel. Il dit être heureux de constater que nous nous efforçons de le suivre dans cette voie et déclare à nos élèves-maîtres que, tant que l'école gardera ce caractère, il les exemptera de la corvée et du service militaire. Il termine en remettant 100 francs pour être utilisés par le directeur, et des étoffes pour les orphelins, environ pour une valeur de 200 à 250 francs, soit en tout près de 400 francs laissés à notre établissement de Mahazoarivo, mais avec la promesse de nous le donner définitivement et de passer un contrat nous assurant une subvention annuelle.

M. Vernier remercie le Général, tout d'abord pour sa présence ici, qui nous fortifiera aux yeux des indigènes, ensuite pour ses bonnes paroles qui vont donner à notre École normale un caractère quasi-officiel, pour ses promesses d'exemp-

tion de corvée et de service militaire, qui, tout en créant des avantages sérieux pour nos élèves, nous en faciliteront le recrutement et nous permettront d'être plus fermes dans notre règlement et plus difficiles dans le choix. Ce seront là pour la colonie autant de garanties du sérieux de nos instituteurs. Enfin, M. Vernier remercie le Général pour ses cadeaux en numéraire et en étoffes; une partie de l'argent sera distribuée aux enfants, l'autre sera consacrée à l'achat de livres pour la bibliothèque.

Un élève a remis au Général une gerbe de fleurs au nom des élèves-maîtres de la mission protestante française, en l'assurant de tout leur dévouement. Tous ont chanté un chant en l'honneur de la France, et la visite s'est terminée par un lunch que mesdames Groult et Rusillon avaient préparé au salon.

Voilà qui va certainement nous faciliter beaucoup la tâche. Mais je vous assure que je suis trop instituteur pour m'endormir sur cette sécurité. Non seulement nos élèves ne nous quitteront plus, mais les candidats viendront en masse à nos examens d'entrée : le fait est à peu près certain. C'est alors que nous pourrons donner au gouverneur de la colonie toutes les garanties de sérieux, de capacité, d'aptitudes manuelles qu'il est en droit d'exiger. Sans doute, il a fait preuve de confiance, car des hommes peu scrupuleux pourraient profiter de ces exemptions pour ralentir leurs efforts. Mais je puis lui donner la plus entière assurance qu'en nous facilitant notre recrutement, il nous permet de répondre mieux à ses désirs. J'appelle de tous mes vœux son contrôle, afin qu'il s'assure par lui-même de la réalité de ce fait et, de tout mon cœur, je dis merci à M. le général Galliéni. Grâce à cette mesure de libéralité et de confiance, nous pourrons enfin former des instituteurs dignes de ce nom et donner à nos Églises des auxiliaires précieux.

Oh! la belle œuvre, la grande œuvre! Comme elle est digne de passionner toute une vie, — si la bénédiction de Dieu repose sur elle comme elle y a reposé aujourd'hui, car

c'est Lui qui produit le vouloir et le faire et qui incline le cœur des grands selon ses desseins. Voilà, nous luttions avec peine et, malgré tous nos efforts personnels, la nacelle n'avançait que bien lentement ; mais Dieu a su, par des moyens qui n'étaient pas les nôtres, faire faire à son œuvre un pas de géant, en sorte que, là encore et aujourd'hui encore, toute gloire est à Lui et non point aux hommes.

Et maintenant, deux mots encore, cher monsieur, sur ce sujet de l'École normale qui me tient tant à cœur. Chacun comprendra l'importance d'une École normale protestante française à Tananarive ; vos délégués, MM. Boegner et Germond, vous entretiendront de la nécessité qu'il y a à lui donner le plus d'extension possible, à offrir, aux yeux du gouvernement comme aux yeux des Malgaches, un établissement sérieux à la tête de notre œuvre scolaire de Madagascar. On vous dira aussi qu'un terrain convenable a été acheté dans les environs de Tananarive. Ceci, c'est l'avenir; je me contente pour le moment de plaider la cause du présent.

Vous le voyez, il nous faut des outils : qui nous en donnera?... Il nous faut des livres de lecture, une bibliothèque de livres français, de gravures, d'illustrations, le tout judicieusement choisi, afin que nos futurs maîtres, à leurs moments de loisir, puissent se reposer par une lecture attrayante, tout en se familiarisant avec les expressions de notre langue, les nuances, les tournures, les phrases habituelles; ils savent pas mal de mots, il leur manque surtout l'usage; après les conversations, c'est la lecture qui le leur donnera le plus. Qui nous donnera des livres?

Pour les outils, je n'ose trop dire : qui nous en donnera? Peut-être, cependant, y aura-t-il dans notre monde protestant quelques praticiens de la mécanique et de l'outillage qui auront à cœur de nous venir en aide. Mais, pour les livres, je sais bien qui pourrait nous aider; il y a tant de lecteurs en France! Peut-être les écoliers protestants français auront-ils quelque livre qu'ils ont reçu en double, ou quelque

livre qu'ils ont déjà lu et relu, et qui ferait le bonheur des élèves-maîtres de Madagascar. Peut-être même y en a-t-il qui auront déjà l'esprit de sacrifice assez développé pour nous envoyer un livre qui leur serait agréable à eux-mêmes. Que chaque enfant y réfléchisse : un *Robinson Crusoé*, une *Case de l'Oncle Tom*, une histoire des protestants célèbres, seraient si bien venus ici ! Et puis, il y a bien quelques instituteurs protestants, mes collègues de France, sous les yeux desquels tomberont peut-être ces lignes et qui pourraient aussi contribuer à fonder notre bibliothèque de l'École normale. Un livre neuf est plus agréable qu'un livre vieux ; mais qu'on ne craigne pas cependant de nous envoyer les volumes défraîchis qui font mauvais effet dans les belles bibliothèques en acajou ou en noyer ciré ; il y a de bons relieurs à Tananarive ; il y en aura à l'École normale aussi, et nous serons trop heureux d'avoir du travail pour eux.

Recevez, cher monsieur, etc...

E. Groult.

Nous ne doutons pas que l'appel qui termine cette lettre ne trouve de l'écho dans beaucoup de cœurs.

Nous avons déjà parlé à plusieurs reprises de l'envoi de livres français à Madagascar, entre autres dans notre livraison de janvier dernier. Il s'agissait alors de livres de classe, et nous faisions observer combien peu les ouvrages qui servent à l'éducation des jeunes Français s'adaptaient à celle des jeunes Malgaches, élèves de nos écoles primaires.

Ici, il s'agit d'une école normale, où les élèves sont d'un degré supérieur. Ce que demande d'ailleurs M. Groult, c'est moins des livres de classe, toujours difficiles à utiliser, que des livres de lecture enfantine ou tout au moins populaire.

Il est évidemment très désirable que la bibliothèque de l'école de Mahazoarivo soit bien pourvue. La grosse question est toujours celle du prix d'envoi. Le seul moyen sûr et prompt et ne grevant pas le destinataire, c'est l'envoi par la

poste, en paquets de deux kilos au plus, et à raison de cinq centimes les cinquante grammes.

Nous engageons tous ceux de nos amis qui le pourront à faire eux-mêmes de telles expéditions. Nous offrons aussi de centraliser à la Maison des missions ces envois, mais, en ce cas, nous serions tous reconnaissants à nos bienfaiteurs de joindre aux livres qu'ils nous feront parvenir le prix du port pour Madagascar. Il ne nous semble pas que les souscriptions reçues pour l'œuvre missionnaire soient destinées à couvrir les dépenses de ce genre, si ces dépenses devaient atteindre un total quelque peu considérable.

Il va sans dire que nous recevrions aussi avec reconnaissance des dons spéciaux en argent, destinés à faciliter des expéditions de ce genre. (*Réd.*)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

BULLETIN MENSUEL DES MISSIONS

EUROPE. — M. J. Rendel Harris, l'érudit bien connu, disait un jour : « J'ai toujours estimé que, pour un cœur orienté vers Dieu, les missions étrangères sont aussi naturelles que le principe de la gravitation » (1).

AFRIQUE. — Une nouvelle entreprise de missions s'est établie sur les plateaux de **Mossamédès**, en novembre 1897. Elle y a été conduite par M. Héli Chatelain, qui a imaginé cette nouvelle méthode apostolique. Il a fondé, il y a plus de deux ans, la Ligue Philafricaine aux États-Unis. Son but est de créer des sortes de cités de refuge pour les esclaves fugitifs et autres déshérités. Il exigera de ses colons noirs le renoncement à l'alcool, à la polygamie, à la sorcellerie et à l'esclavage. Il leur offrira les avantages d'une école et d'un culte chrétien.

La première station a été établie, en novembre 1897, à Lincoln, au nord-est de Mossamédès, à quelque 240 kilomètres

(1) *Darlington Conference* (Londres, 1897), p. 120.

de la côte. Deux missionnaires mariés et trois jeunes gens y travaillent avec M. Chatelain, et espèrent pouvoir se passer de toute subvention dans trois ans (1).

L'effort est sincère. Mais, pour ne soulever qu'une seule question, qui administrera la justice dans cette cité?

Peu de gens savaient qu'à **Kimberley**, la ville des diamants, il y avait un représentant du chef des croyants musulmans. C'est l'imâm Abdullah Effendi. Suivant son rapport au sultan, l'Afrique australe compte 78,000 musulmans « unis dans l'œuvre de la propagation de la foi » (2). Cette dernière phrase est de la rhétorique. Il n'y a nulle trace de propagande. La presque totalité des musulmans en question sont les Malais du Cap.

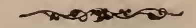
Le missionnaire A.-B. Lloyd vient de rentrer en Angleterre de l'**ou-Ganda par le Congo**, en douze semaines. Seul avec trois porteurs, il a traversé la grande forêt des pygmées. la région des cannibales ba-Ngwa, sans jamais être molesté (3). Il est arrivé à Londres le 25 décembre dernier.

On peut se figurer l'étonnement des missionnaires baptistes du haut Congo, en voyant arriver un voyageur solitaire du coté de l'Orient : « La semaine dernière, écrit M. J.-H. Weeks, le 24 novembre 1898 (4), à Monsembi, un monsieur arriva et nous dit : « Je suis un missionnaire de la Société anglicane « de missions et je viens directement de l'ou-Ganda ». Vous pouvez vous imaginer notre joie... Encore deux stations au-delà de Yakousou (sur la Lindi, affluent de droite du Congo), et nous pourrons tendre la main à nos frères de la côte orientale, et une chaîne de stations sera tendue de l'Atlantique à l'océan Indien à travers le noir continent ».

Dernière heure. — La Société des missions vient de perdre un ami de vieille date dans la personne de M. le docteur Morin. Elle exprime toute sa sympathie à la famille affligée, à laquelle elle est unie par tant de liens.

29 *mars*. — Le trésorier a reçu des ressources suffisantes pour que, dès aujourd'hui, tout décifit puisse être considéré comme écarté.

(1) *Philafrican Liberators' League* (s. l. n. d.), n° 3.
(2) *The Christian Express* (Lovedale), 1899, p. 12.
(3) *The Church Missionary Gleaner* (Londres), 1899, pp. 18 et suiv.
(4) *The Missionary Herald* (Londres), 1899, p. 63.



BIBLIOGRAPHIE

BOKY FIOMANANA AMIN'NY TANTARAN'I FRANTSA *nataon'i* Ch. Augé *sy* M. Petit; *nadikan-d*Razafimahéfa *ho teny malagasy*. — **LIVRE PRÉPARATOIRE D'HISTOIRE DE FRANCE**, par Ch. Augé et M. Petit; ouvrage traduit en malgache par Razafimahéfa. — Paris, librairie Larousse, s. d., 85 pp. en double série, 250 gravures, 10 tableaux et cartes hors texte, dont 6 en couleurs.

Il y a un peu plus d'un an, un membre de notre Comité, M. R. Allier, eut l'idée de profiter du séjour de quatre jeunes Malgaches à la Maison des missions pour leur faire traduire en malgache une histoire de France. Leur collaboration n'aboutit pas à grand'chose ; mais l'un d'entre eux, M. Razafimahéfa, consentit à prolonger son séjour à Paris d'un mois, pour refaire tout le travail.

On avait choisi, comme texte, l'une des éditions les plus élémentaires publiées par la maison Larousse. Les éditeurs se sont prêtés avec une extrême libéralité à exécuter la pensée conçue par M. Allier. Le volume, richement illustré, solidement relié, vient de paraître.

Le texte français occupe la page de droite ; en face, à gauche, il y a le texte malgache. La valeur pédagogique de cet ouvrage est considérable. C'est d'abord un livre de lecture malgache où des milliers de jeunes insulaires apprendront à connaître et à estimer la France. Quand le texte malgache aura été compris, on pourra passer au texte français, et l'histoire de France servira à enseigner la langue française. Les rares fonctionnaires ou colons français assez curieux pour s'intéresser à la langue parlée à Madagascar, pourront apprendre un peu de malgache correct en comparant les deux textes du *Boky fiomanana*.

Peu de lecteurs se douteront des difficultés parfois presque insurmontables dont une pareille traduction est hérissée. La différence entre les civilisations que reflètent les deux langues, est telle, qu'il faut sans cesse procéder par analogie et remplacer les termes français que le malgache ne possède pas par des définitions descriptives. Il sera probablement plus facile de critiquer le résultat obtenu que de faire beaucoup mieux.

Nous sommes heureux, en annonçant l'apparition de ce livre, de constater que notre mission protestante de Paris a contribué, pour une large part, à doter Madagascar de la première histoire de France en malgache et en français.

UNION DE PRIÈRES POUR LES MISSIONS

AVRIL 1899

—

Sujets de prières recommandés.

1. — *Actions de grâces* pour toutes les délivrance de Dieu, — pour l'abondante récolte de libéralités qui a marqué ces derniers mois. pour la merveilleuse protection dont MM Boegner et Germond se sont sentis environnés, pour les encouragements reçus dans presque tous nos champs de mission.

2. — *Nos voyageurs :* Mademoiselle Buttner en Amérique et sur le Pacifique ; M. Boegner au Lessouto, au Cap, puis, s'il plaît à Dieu, en bateau pour nous revenir ; M. Davit, revenant aussi en Europe ; la colonne conduite par M. Coillard à travers le désert.

3. — Les *solennités* du mois d'avril ; les fêtes de Pâques dans nos champs de mission ; l'assemblée annuelle de la Société à Paris, la réunion familière à la Maison des missions, la consécration de M. Ch. Hermann, les mariages Lantz-Ehrahrdt et Duby-Surleau.

4. — Les *renforts nécessaires*, et surtout les trois ou quatre pasteurs instamment réclamés à Madagascar ; que Dieu fasse entendre son appel si distinctement qu'il soit impossible de s'y méprendre et de « regimber contre l'aiguillon ! »

5. — Nos *ouvriers isolés* et surtout M. Delord à Maré et M. Moreau à Saint-Louis ; — les *malades* ou *convalescents* : M. Krüger, M. de Saint Vidal, M. Merle, M. Dieterlen, M. Germond ; — les *enfants* des missionnaires, et particulièrement les derniers venus, à Papéété, à Nalolo et à Talagouga.

N. B. — Pour être affilié à l'union de prières pour les missions, on est prié de s'adresser à la secrétaire, mademoiselle Estelle Monod, 18, rue Molitor, Paris. On voudra bien joindre à la demande une somme de 0 fr. 60 cent. en timbres-postes. On recevra sans retard une carte de membre, et ensuite, au commencement de chaque mois, la liste des sujets de prières, tirée à part.

Le Gérant : A. BOEGNER.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 22591.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

L'ÉTAPE FRANCHIE

Notre dernière livraison faisait déjà pressentir l'heureuse nouvelle. Nos amis n'ont pas tardé à en avoir la confirmation, et un grand nombre d'entre eux nous en ont aussitôt exprimé leur joie.

L'exercice 1898-1899 a dû faire face au total énorme de plus de 1,100,000 francs de dépenses. Cependant, l'exercice a été clos, le 31 mars, avec un solde disponible dans chacune de nos trois caisses. Ce solde s'est élevé :

Pour la caisse de l'œuvre générale, à. . .	23,350 »
Pour celle de Madagascar, à.	23,910 85
Et, pour celle du Zambèze, à.	73,673 95
Total.	120,934 80

Ce dernier chiffre n'est guère inférieur à celui du commencement de l'exercice. Ainsi, les recettes ont balancé, à très peu de chose près, les dépenses. Par la bonté de notre Dieu,

l'étape, qui paraissait à tous si redoutable, a été franchie très aisément.

Ce qui accroît encore notre reconnaissance, c'est que ce résultat a été obtenu sans que nous ayons eu besoin, à l'approche du moment décisif, de recourir à aucun appel extraordinaire, soit général, soit particulier. Nous dirions volontiers que, dans les dernières semaines, l'argent venait tout seul. Aussi, quand nous avons vu la délivrance s'accomplir, nous avons éprouvé deux impressions différentes et, en apparence, contradictoires : un sentiment d'inexprimable soulagement, car, enfin, nous avions marché quelques mois sous le fardeau des responsabilités, des besoins et des appréhensions, et, en même temps, une impression d'accablement, car les grâces elles-mêmes, lorsqu'elles sont ainsi multipliées, deviennent un fardeau lourd à porter. « Éternel, disait Jacob en Péniel, je suis trop petit pour toutes les bontés dont tu as usé envers ton serviteur ! »

Merci à tous ceux qui ont contribué pour leur part à cet évènement, mémorable dans les fastes de notre histoire : le premier million annuel de la mission française. Merci à ces vieux amis, à ces soutiens éprouvés de notre œuvre, à Paris, à Valentigney ou ailleurs, qui ont donné la théorie et l'exemple des grosses souscriptions pour Madagascar, et merci à ces autres amis — quelques-uns plus récents — de Genève, de Lausanne, de Londres, qui ont imprimé un élan si superbe à la souscription pour le voyage de M. Coillard. Merci à tous ceux qui ont travaillé pour nous, depuis ce membre du Comité qui a multiplié en tant de lieux ses conférences, jusqu'à la plus humble collectrice du Sou missionnaire. Merci à tous ceux qui ont donné, depuis cette grande paroisse réformée de la capitale, d'où nous sont venus tant de beaux billets de banque, jusqu'à ces coreligionnaires pauvres des Hautes-Alpes, qui se sont cotisés en grand nombre pour former les 20 francs d'une seule de nos feuilles de souscription populaire pour Madagascar.

Dans ces sacrifices, nous avons remarqué, avec une joie

toute particulière, une multitude de petits dons, venus de tous les coins géographiques et ecclésiastiques de notre France protestante. Beaucoup se sont émus qui, jusqu'ici, avaient semblé indifférents. C'est l'entrée en ligne de cette armée innombrable de petits fantassins qui a déterminé la victoire. Et plusieurs pasteurs ont bien voulu nous assurer que, dans leur paroisse, le mouvement ne faisait que commencer et devait s'accentuer à l'avenir. Derrière ces premiers bataillons, ils nous ont fait entrevoir des troupes de réserve.

Des remerciements très spéciaux doivent être adressés à l'excellente *Société pour l'encouragement de l'Instruction primaire*, qui a tant fait pour procurer à nos écoles malgaches le matériel scolaire et les livres les plus indispensables, et dont le président s'est dépensé à cette œuvre avec tant de soins, de bonne grâce et de générosité. Il va sans dire que les sommes qu'elle y a consacrées ne rentrent pas dans notre total de 1,100,000 francs, mais viennent encore s'y ajouter.

Les efforts accomplis ont été exceptionnels. L'étape parcourue est une étape extraordinaire, et qui nous laisse l'impression d'une marche forcée. Aussi sommes-nous bien loin de croire que la Société des missions doive continuer désormais à s'accroître avec la même rapidité. Il faut laisser aux nouveaux éléments envoyés dans nos champs le temps de s'acclimater, d'être assimilés. Le développement donné au Zambèze, après l'admirable campagne de conférences et de prédications de M. Coillard, établit dès maintenant cette mission sur un pied normal, et lui donne pour longtemps pleine et entière satisfaction. A Madagascar même, nous entrevoyons le jour assez prochain où nos forces seront suffisantes. La période écoulée a été une période de déploiement et d'extension : les lois rythmiques de l'histoire, auxquelles se conforment toutes les œuvres de Dieu, exigent à la suite une période de concentration et de fécond recueillement.

Nous croyons donc que le mouvement ascensionnel de notre

budget est arrivé à son maximum, du moins pour de longues années. Le Comité espère même que ce mouvement pourra être momentanément enrayé : il a la ferme intention de diminuer cette année la dépense. Nous n'acceptons pas que le budget normal de la Société des missions de Paris doive être dès aujourd'hui de 1,100,000 francs. L'an dernier, nous disions : 730,000 francs, c'est trop peu ; il faut arriver au moins à 900,000. Cette année, après avoir vu notre prophétie dépassée — et surtout nos espérances — nous dirions volontiers, avec la même décision : 1,100,000 francs, c'est trop. Il faut redescendre au-dessous du million. C'est le but vers lequel nous tendrons, et, de fait, il y a dans les dépenses de l'année dernière plusieurs chapitres qui ne se rouvriront pas.

Toutefois, ne nous faisons pas d'illusions. Nous ne connaissons pas l'avenir, ni les devoirs nouveaux qu'il pourra nous apporter. Dieu seul a le secret du lendemain. Les expériences du passé s'unissent aux intuitions de la foi pour nous interdire absolument de limiter à l'avance les ordres qu'il nous donnera, ou plutôt la puissance qu'il lui plaira de déployer envers nous.

Nous savons d'ailleurs que, dans notre budget, il y a encore des chapitres qui veulent être augmentés. Sans parler du Sénégal, qui ne peut continuer à végéter ainsi, et dont la destinée appelle une résolution prochaine, le Congo et Maré exigent un accroissement immédiat de forces, qui se traduira par un accroissement de dépenses. Le Zambèze a porté son effectif à un chiffre qui doublera pour le moins son budget annuel. Il y a encore à Madagascar des constructions à élever, des établissements d'instruction à ouvrir, des postes à créer. Le Vonizongo, Tamatave, réclament des missionnaires. A Tananarive même, M. Vernier ne pourra tout faire, et, quand les événements permettront d'ouvrir une école de théologie, il ne pourra en constituer à lui tout seul le personnel enseignant. L'accroissement du nombre de nos ouvriers à préparer, à expédier, à recevoir pendant leurs congés, entraîne l'agrandissement prochain de la Maison des missions, et doit

aussi amener, dans une échéance assez brève, une augmentation des charges qui naissent de l'éducation des enfants de missionnaires et des retraites dues à nos anciens agents ou à leurs veuves.

Voilà pourquoi le fléchissement que nous désirons imprimer à la courbe ascendante de notre budget ne sera probablement que temporaire et, sans doute, peu apparent. Il faut envisager en face la possibilité d'avoir à renouveler les sacrifices accomplis. Nous avons la confiance qu'ils seront répétés, si Dieu le demande.

Si Dieu le demande : c'est là pour nous toute la question. Nous sommes une œuvre de foi et nous cherchons la volonté de Dieu. Nous la cherchons avec nos lumières qui sont imparfaites et en faisant monter vers lui l'appel souvent misérable de nos prières. Il se peut donc que nous nous soyons parfois trompés. Pourtant, nous cherchons droitement et nous sentons autour de nous toute une phalange d'hommes et de femmes de Dieu qui cherchent, luttent et prient avec nous et pour nous. Pouvons-nous douter que Dieu nous entende, nous dirige et nous bénisse, surtout quand nous en recueillons des preuves comme celle qui se dégage de ce dernier exercice?

C'est donc avec une confiance entière que nous nous remettons en marche pour fournir une étape nouvelle, malgré les obscurités qui nous voilent l'horizon. Devant nos yeux, ou plutôt sur nos têtes, rayonne l'immuable fidélité de Celui qui nous a gardés jusqu'ici et qui ne nous a jamais donné l'ordre sans nous donner la force, ni commandé le devoir sans fournir les ressources.

« Rien ne manque à ceux qui le craignent. » (Ps. XXXIV, 10.)



SITUATION FINANCIÈRE A LA CLOTURE DES COMPTES

La somme totale des dons reçus pendant l'exercice écoulé s'est élevé à 1.133 652.60
se décomposant comme suit :

Œuvre générale	462.336 »
Zambèze	247.630.30
Madagascar	399.996.30
Legs capitalisés et œuvres indigènes	23.690 »
Total	1.133.652.60

Œuvre générale.

Recettes	462.336 »
Dépenses	454.941.35
Excédent de recettes	7.394.65
Reliquat de 1897-98	15.955.35
Solde en caisse	23.350.00

Zambèze.

Recettes	247.630.30
Reliquat de 1897-98	80.332.40
Total, formant l'actif	327.962.70
Dépenses	254.288.75
Solde en caisse	73.673.95

Madagascar.

Recettes	399.996.30
Reliquat de 1896-97	33.136.40
Total, formant l'actif	433.132.70
Dépenses	409 221.85
Solde en caisse	23.910.85

N. B. — Le solde en caisse du Zambèze sera absorbé à très bref délai par les traites lancées de Boulawayo pour payer les frais de l'expédition conduite par M. Coillard. Au 1er mai, le trésorier délégué avait déjà payé environ 55,000 francs.



NOS ASSEMBLÉES ANNUELLES

I. — Assemblée générale.

Église de la Rédemption, jeudi 20 avril.
Présidence de M. J. de Seynes.

A huit heures un quart, le Comité fait son entrée dans le chœur de l'église, dont la nef est déjà remplie par une nombreuse assemblée.

Après l'invocation du nom de Dieu et le chant d'un cantique, la parole est donnée à M. le pasteur *R. Hollard*, qui lit le psaume CIII et les derniers versets de Matthieu XXVIII. Puis il adresse à Dieu une prière où domine l'action de grâces pour tous les bienfaits et les encouragements obtenus pendant le dernier exercice.

Dans son allocution, M. *de Seynes*, président, met en lumière les progrès accomplis. Les ressources ont dépassé le million. Au nom du Comité, le président en exprime sa reconnaissance à tous ceux qui ont contribué à ce beau résultat. Il essaie ensuite de déterminer quelles sont les sources de ces libéralités, et remarque avec satisfaction que la proportion des petits dons s'est beaucoup accrue.

Puis il se demande à quelles causes doit être surtout attribuée l'augmentation de dépenses pendant ce dernier exercice. Ces causes sont, d'abord, les nouveaux devoirs qui se sont imposés à nous et qui auront un caractère permanent, en particulier la charge des Églises malgaches. A cela, il faut ajouter les causes accidentelles de dépenses, comme la maladie et par suite le retour de certains de nos missionnaires. Enfin, il y a les dépenses anciennes qui augmentent, elles aussi, par le seul fait de la progression de l'œuvre.

M. de Seynes indique enfin les besoins de la plupart de nos

champs de missions et termine en exprimant l'espérance que l'effort accompli se continuera.

La parole est ensuite donnée à M. *J. Bianquis*, secrétaire général, qui a dû rédiger cette année le rapport, en l'absence du directeur, et qui lit quelques fragments de ce rapport, en ce moment sous presse.

Après avoir, lui aussi, exprimé sa reconnaissance envers Dieu qui, une fois de plus, a délivré la Société, il passe en revue les différentes branches de l'œuvre des missions.

D'abord, la *Maison des missions*, qui a été privée de son chef pendant la plus grande partie de ce dernier exercice, mais où la directrice a été efficacement aidée par M. le professeur Dubois. M. Krüger, malgré sa faiblesse croissante, a pu continuer ses leçons jusqu'à ce jour. MM. Appia et Jean Monnier ont concouru à suppléer le directeur absent.

Le *Comité* a perdu un de ses membres pour raison de santé, M. Paul Mirabaud ; mais il en acquis deux autres, MM. Gustave Mirabaud et Maurice Bernard. Le nombre des Comités auxiliaires de province s'est élevé de 18 à 22. La Conférence consultative de ces Comités sera un des événements marquants du nouvel exercice.

Le rapporteur fait ensuite la revue rapide de nos six différents *champs de missions*, pour lesquels 51 personnes, hommes ou femmes, sont parties pendant l'année écoulée. Il termine en insistant sur la ferme résolution du Comité de ne pas se laisser entraîner à des accroissements nouveaux et imprudents, mais aussi sur la nécessité, pour les amis des missions, de la continuité dans le sacrifice.

L'un des censeurs, M. *Ed. Gruner*, donne ensuite lecture du rapport financier.

Pendant le chant d'un cantique, une quête est faite dans les rangs de l'assemblée. Elle a produit 357 fr. 70.

Puis, M. de Seynes présente aux amis des missions

M. Grandjean, ancien missionnaire de la mission romande et actuellement secrétaire de cette Société.

Après avoir félicité, au nom de la Suisse, la Société des missions de Paris de n'avoir pas de déficit et de terminer son année avec un solde en caisse, M. Grandjean continue :

« Je suis très reconnaissant, mesdames et messieurs, d'avoir eu le privilège d'assister à cette séance, à cette fête que j'appellerai la fête du triomphe de la foi !

« Le Comité a compris quel lien nous unit à vous, chers chrétiens de France : avec vous, nous avons participé au réveil du début de ce siècle; avec vous, nous avons fondé votre Société, puisque votre premier directeur a été un Suisse. Et c'est avec une légitime fierté que nous voyons des Suisses comme les Mabille, les Ellenberger, les Germond, succéder dans votre mission du Lessouto aux Casalis, aux Arbousset, aux Gosselin.

« Les tombes des Golaz, des Jaques, des Bolle sont les monuments de l'union qui existe entre les chrétiens de France et de Suisse. »

Puis M. Grandjean parle de la fondation de la mission romande en 1874. A ce moment, on aurait pu craindre de voir une division s'établir entre Français et Suisses, et les créateurs de la mission romande ne se dissimulaient pas ce danger. Mais il y avait à leurs yeux un devoir à accomplir, et ils voulurent le faire, même au prix d'une séparation possible. Et, de fait, cette fondation d'une mission sœur n'a pas empêché l'union de subsister. Les chrétiens de la Suisse continuent à s'intéresser à la mission française et à lui fournir, dans des proportions toujours croissantes, des hommes et de l'argent.

Ensuite, M. Grandjean dit qu'il est heureux d'être venu afin de pouvoir payer une dette de reconnaissance vis-à-vis de M. Boegner. Il le remercie, au nom de la Société qu'il représente, du bien qu'il a fait pendant son court séjour à Lourenço-Marquez.

« Vous seriez sans doute déçus, ajoute-t-il, si je ne vous disais un mot de notre œuvre. Comme vous, nous avons sou-

vent été angoissés, mais, à la fin de chaque exercice, nous avons dû dire à Dieu: « Nous n'avons manqué de rien. »

M. Grandjean esquisse alors rapidement l'œuvre de la mission romande au sud de l'Afrique. Elle n'a qu'une race à évangéliser et occupe trois centres principaux : l'un est situé au nord du Transvaal, un autre au centre du pays de Gaza, le troisième est la ville de Lourenço-Marquez.

Ces dernières années, des fléaux répétés, la peste bovine, la famine, les sauterelles, ont été l'occasion d'un réveil parmi les noirs : les chapelles se remplissent maintenant chaque dimanche et deviennent trop petites.

De 1893 à 1898, le nombre des convertis et des élèves a doublé ; celui des missionnaires a augmenté dans la même proportion. Ils sont 40 à présent. A Lourenço-Marquez, station fondée depuis douze ans, on compte 1,200 chrétiens et plusieurs centaines dans d'autres stations, fondées il y a vingt ans.

Le budget, lui aussi, est devenu double pendant ces dernières années. Pendant ce temps, en Europe, l'intérêt s'est accru ; les dons ont augmenté, si bien que la mission romande a pu créer dernièrement deux rouages nouveaux d'une très grande importance : un hôpital a été fondé au nord du Transvaal, et, au centre, M. Junod a pu ouvrir une école d'évangélistes.

« Je voudrais en terminant, continue M. Grandjean, vous dire quelque chose de la situation actuelle, au point de vue missionnaire, situation d'où ressort notre devoir.

« Il y a quelques années, nous aurions pu trouver des barrières infranchissables s'opposant à la diffusion de l'Évangile. Aujourd'hui tout est changé : semblables aux armées romaines aux débuts de l'ère chrétienne, les armées coloniales ont abattu les remparts derrière lesquels s'abritait le paganisme.

« Ces populations, qui redoutaient l'Évangile, regardent maintenant au missionnaire comme à leur aide.

« Les païens ont cherché dans leur ancienne religion un recours qu'ils n'y ont pas trouvé, et maintenant ils recherchent

l'Évangile comme leur dernière planche de salut. Ils regardent à nous, et c'est à nous à leur porter l'Évangile.

« Vous rendez-vous compte qu'à la suite des armées européennes pénètrent l'alcoolisme et l'immoralité?

« Nous sommes solidaires des fautes de nos semblables et nous devons les réparer.

« Des sacrifices toujours plus considérables nous seront demandés. Aurons-nous toujours les ressources nécessaires? Oui, nous les aurons; et quand nous ne pourrons plus frapper aux mêmes portes, nous descendrons au milieu de la foule. Nous évangéliserons ici au moyen des faits accomplis en Afrique et ainsi la mission intérieure et la mission étrangère se seront aidées l'une l'autre et le nom de Dieu sera glorifié sur la terre! »

M. de Seynes remercie M. Grandjean, et donne la parole à M. le pasteur Henry Babut, beau-frère de M. de Saint-Vidal, auquel sa santé, encore mal raffermie, n'a pas permis de venir à la réunion (il est en séjour à Royan).

M. Babut rappelle d'abord qu'il a été l'hôte de la Maison des missions, circonstance à laquelle il doit de connaître plusieurs des missionnaires partis dans ces dernières années.

« Je suis, dit-il, un pasteur de province, et je voudrais vous apporter en peu de mots le témoignage de la reconnaissance que doivent les pasteurs de campagne à la Société des missions.

« Un premier motif de reconnaissance c'est que *vous nous avez demandé de l'argent :* par là, vous avez augmenté l'efficacité de notre ministère. Nous avons dû adresser des appels fréquents; ces appels ont été entendus, et qui dira le bien qui en est résulté? Le paysan, qui ne savait qu'épargner, sait maintenant donner. Combien de vies auront été embellies, agrandies par un sacrifice? C'est une petite révolution sociale que vous nous avez permis de faire dans les campagnes.

« Je veux aussi remercier la Société des missions de ce qu'elle fournit à l'évangélisation des faits montrant la *possibilité* et la

nécessité de la *conversion*. Nous en avons besoin, nous pasteurs; et quand le cœur nous manque, nous trouvons force et consolation dans la lecture du *Journal des Missions*, celle qui nous est la plus chère après celle de la Bible.

« Je constate avec joie qu'il est lu de plus en plus dans nos Églises de campagne.

« Dans mon Église, tout récemment encore, on ne croyait pas au relèvement possible d'un buveur : aussi quelle joie pour moi quand je puis citer les faits remarquables accomplis par l'œuvre de la Croix-Bleue! Il y a encore plus d'édification dans le *Journal des Missions*, car, en même temps que vous nous montrez des païens, *vous nous montrez des missionnaires*.

« Nous en connaissons quelques-uns. Ils nous écrivent. Nous assistons de loin à leurs combats; nous pressentons en quelque mesure ce que c'est que le don de soi-même et cet amour pour le Christ qui fait que l'on se sacrifie! Bénis soyez-vous donc, chers missionnaires de la Société de Paris! J'aimerais pouvoir vous dire : Réjouissez-vous et tressaillez de joie. En quittant la patrie, vous êtes ses meilleurs serviteurs. Plus qu'aucune doctrine, vous contribuez à guérir les âmes. »

M. le pasteur J. Goguel fait ensuite la prière, et, après que l'assemblée a chanté : « Gloire soit au Saint-Esprit », il donne la bénédiction.

II. — Réunion familière.

Chapelle de la Maison des missions, dimanche 23 avril.
Présidence de M. le pasteur C. Soulier.

La séance s'ouvre à trois heures précises. La chapelle, le grand salon et la salle à manger de la Maison des missions regorgent d'auditeurs.

Après les chants de deux versets de psaume, M. *Soulier* lit le psaume XCI et fait la prière. Puis, il applique au directeur absent la parole que Jésus disait de lui-même, avant de

quitter ses disciples, et qui, absolument vraie du Maître, l'est aussi, d'une manière relative, de chacun de ses serviteurs : « Il vous est avantageux que je m'en aille ».

La longue absence de M. Boegner aura été avantageuse tout d'abord pour la mission de Madagascar, où personne ne pouvait faire aussi bien que lui l'œuvre dont la nécessité s'imposait ; ensuite, pour la Société en général, qui aura désormais à sa tête un homme connaissant par le menu et ayant vu de ses propres yeux les détails de ce grand champ de travail. Elle aura été avantageuse pour les finances de la Société. C'est à elle que nous devons pour une grande partie le beau résultat qui remplit tous nos cœurs de reconnaissance : plusieurs ont donné largement pour éviter un souci de plus au cher absent. Enfin, le voyage de M. Boegner, terminé par ces semaines de souffrances physiques et d'affaiblissement, l'a vraiment sacré missionnaire et lui aura permis d'entrer plus avant dans cette communion des souffrances de Jésus-Christ, qui est la science suprême du chrétien.

M. *Bianquis* donne en quelques mots les dernières nouvelles reçues de nos voyageurs du Sud de l'Afrique, M. Boegner, M. Coillard et ses compagnons. Il annonce aussi que, depuis la clôture des comptes, la caisse de Madagascar a encore reçu d'un anonyme une somme de 25,000 francs.

La parole est alors donnée à M. le missionnaire *Jeanmairet*, qui intéresse grandement l'assemblée en lui exposant quels obstacles les coutumes nationales, et en particulier le mariage par bétail, la circoncision et la polygamie opposent, chez les Bassoutos, aux conquêtes de l'Évangile. Un grand nombre de ses auditeurs, en entendant ces détails, ont dû s'avouer à eux-mêmes qu'ils ne s'étaient fait jusqu'ici qu'une idée très imparfaite des difficultés que rencontrent nos missionnaires et des liens de toutes sortes qui retiennent dans l'organisation domestique et sociale du paganisme un grand nombre d'indigènes déjà atteints par la prédication évangélique.

Les deux jeunes Malgaches en ce moment en séjour à la Maison des missions, MM. *Rakotoniraïny* et *Rasoànaïvo*,

s'adressent alors successivement à l'assemblée pour la remercier et remercier en sa personne les Églises de France au nom des chrétiens malgaches. Entre ces deux allocutions, nos amis chantent à l'harmonium, où l'un d'eux accompagne le chant, un duo en langue malgache.

C'est ensuite le tour de M. *Grandjean*, qui a été huit ans missionnaire au Transvaal, qui a visité nos stations du Lessouto, et qui apporte son témoignage personnel en faveur de la puissance de l'Évangile pour transformer l'être humain tout entier. Par quelques considérations tirées de la linguistique, M. Grandjean montre l'infériorité de l'âme cafre, aussi longtemps que le christianisme lui reste ignoré. C'est ainsi qu'un seul mot exprime pour les Cafres les notions, identiques pour eux, d'ouïe, de sensation et de sentiment, ou encore celles d'inclination naturelle, de devoir et de volonté. La prédication du péché, de la loi divine, de la responsabilité humaine a pour première conséquence d'éveiller la conscience morale. Peu à peu, la langue même se trouve pénétrée, transformée et sanctifiée par les nouvelles significations que prennent les mots. Il en est de ces langues pauvres et grossières ce qu'il en fut de la langue si riche de Platon et de Sophocle, quand le christianisme en fit son instrument. Les physionomies des gens, elles-mêmes, finissent par être transfigurées par la conversion.

M. Grandjean termine cette étude suggestive par un appel sérieux adressé aux élèves missionnaires et à tous les amis des missions. Il faut que, plus que personne, ils soient consacrés, comme des victimes vivantes et saintes, s'ils veulent que l'œuvre accomplie par leur moyen soit efficace.

M. *G. Appia* apporte enfin à la mission de Paris un message dont il a été récemment chargé par la mission de Bâle. Nous avons, lui a-t-on dit, à remercier la France, non seulement à cause de tout ce que nous avons reçu d'elle au seizième siècle, mais à cause du grand exemple de fidélité qu'elle nous donne aujourd'hui. Il rappelle aussi le mot d'ordre que la mission épiscopale d'Angleterre avait donné à ses amis, à

l'occasion de son centenaire, et qui est tiré de la prière de Salomon (1 Rois VIII, 56-61). Dans cette rentrée régulière et si abondante des fonds, qui a marqué les dernières semaines de l'exercice, il veut voir un symptôme du réveil des Églises de France. Et maintenant, demande-t-il, quel sera le programme? Actions de grâces, humiliation, puis marche en avant; qu'après les torrents d'argent, nos Églises envoient des torrents de prières vers la Maison des missions, vers le salon où se réunit son Comité, vers les champs où travaillent ses ouvriers, et plus particulièrement vers les isolés ou les fatigués, comme MM. Ph. Delord, Boegner et Paul Germond.

Une prière de M. *Louis Sautter* a clos la séance. La collecte faite à la sortie a produit 146 fr. 45.

CONSÉCRATION DE M. CHARLES HERMANN A BALE LE 18 AVRIL 1899

Bâle, 19 avril 1899.

Nous sommes dans la vieille église de Saint-Martin où Œcolampade prêcha la Réforme, invités par M. W. Ecklin, pasteur de la paroisse. Son catéchumène d'il y a sept ans, M. Charles Hermann, élève à la Maison des Missions de Paris, autorisé par le Comité, lui a demandé de présider sa consécration au saint ministère. M. le pasteur Appia a eu l'obligeance de venir de Paris pour faire prendre au candidat les engagements d'usage. Plusieurs pasteurs de Bâle, entre autres M. l'archiviste de Salis, M. Oehler, inspecteur de la mission de Bâle, M. Rappard, directeur des œuvres de Sainte-Chrischona, entourent MM. Ecklin et Appia (1).

(1) Liste des pasteurs consacrants : MM. A. de Salis, G. Appia, Aug. Linder, P. Miescher, F. Tissot, W. Arnold père, W. Arnold fils, Th. Herrmann, Ch. Oehler, H. Rappard, E. Lantz, R. Georgi.

A six heures précises, après une prière intime prononcée par M. l'inspecteur Oehler dans le cabinet d'études de M. le pasteur Ecklin, on se rend au temple, où attend une assez nombreuse assistance. Chaque année, à la fête des missions, la foule se presse à la cathédrale pour assister à la consécration des jeunes missionnaires bâlois. C'est une ancienne et touchante cérémonie à laquelle beaucoup de chrétiens tiennent à ne jamais manquer. Cette fois, la fête a un cachet nouveau et particulier. Il ne s'agit plus de jeunes missionnaires que Bâle, en son nom, envoie en terre païenne, il s'agit d'un jeune Bâlois que son Église natale donne à la mission de Paris et que celle-ci envoie au Congo français.

Le chœur des élèves de la mission bâloise entonne une belle et puissante invocation; puis l'assemblée chante deux strophes du cantique bien connu: *Die Sache ist Dein, Herr Jesus Christ* ». Après la prière liturgique pour la consécration des ministres bâlois, M. le pasteur Ecklin prononce une brève allocution sur Actes I, 22: « Qu'il devienne avec nous un témoin de sa résurrection ». L'assemblée a été fortement édifiée par cette vigoureuse affirmation de la résurrection du Christ, qui, seule, déclare Fils de Dieu le fils de Marie et met le sceau de Dieu au ministère de Jésus et à l'œuvre du Crucifié. Sans elle, il n'y a plus ni rédemption, ni religion, il ne reste qu'une morale. Avec elle, le Christ est vivant et c'est lui qui, sur la terre, fait désormais son œuvre de conversion et de relèvement par le moyen de ses serviteurs.

Après un second chœur des élèves missionnaires, M. Appia lit les questions d'usage au candidat, qui les écoute debout et répond d'une voix ferme et émue : « Oui, avec l'aide de Dieu ».

MM. les pasteurs Ecklin et Appia procèdent ensuite à l'imposition des mains, entourés des pasteurs présents; puis, chacun d'eux serre la main du jeune ministre en lui donnant une parole de bénédiction et d'encouragement.

M. Hermann prend alors la parole, pour témoigner de

sa foi et de sa gratitude envers Dieu, envers sa famille, envers M. Ecklin et toute l'Église chrétienne, envers ses amis, ses professeurs à Paris, le directeur et la directrice de la Maison des missions, et tous ceux qui ont contribué à son développement religieux et à l'affermissement de sa vocation. Rattachant sa foi, ses intentions et ses désirs à la parole du premier des missionnaires : « Oui, cette grâce m'a été faite, à moi, le moindre des fidèles, d'annoncer aux païens l'insondable richesse du Christ » (Ephés. III, 8), le jeune missionnaire déclare ne vouloir puiser que dans cette insondable richesse, pour sa vie intérieure, pour sa prédication, au jour de la joie comme à celui de la douleur, dans la vie et dans la mort, pour le salut des païens et pour la gloire de Dieu.

M. le pasteur Appia, dans une cordiale et bienfaisante allocution, toute pleine de sagesse pastorale et de fraternelle affection, rappelle d'abord les anciens liens qui unissent les missions de Bâle et de Paris. La seconde est une fille de la première. Ce fut, en effet, l'inspecteur bâlois Blumhardt qui se rendit à Paris pour encourager le Comité parisien auxiliaire de Bâle à se constituer en une Société missionnaire autonome et indépendante. Dès lors, les deux Sociétés ont été deux sœurs qui n'ont cessé de s'aimer en rivalisant de fidélité dans l'œuvre du Seigneur en pays païen. S'adressant à M. Hermann, M. Appia commente de la façon la plus riche et la plus vive l'affirmation de saint Paul : « Je puis tout par Christ qui me fortifie. » Il prodigue au jeune missionnaire les encouragements et les plus bienveillantes exhortations.

M. le pasteur Miescher, président de la Mission bâloise, termine par la prière et M. Appia donne la bénédiction.

M. Hermann père et madame Hermann, entourés de leur famille, ont reçu les pasteurs consacrants à leur table hospitalière. Comme il y avait trop de bons amis pour que leur maison pût les héberger tous, ils les attendaient au réfectoire du Vereinshaus. Ce furent deux heures de bonnes causeries. Au dessert, M. Hermann père donna libre essor à sa gratitude

envers Dieu et envers les hommes. M. Appia remercia les amis bâlois de leur accueil, et M. le pasteur Miescher exprima les sentiments de chrétienne affection de la Mission de Bâle pour celle de Paris et lut des vers touchants dédiés à M. Hermann, missionnaire.

F. T.

NOUVEAU TERRAIN ACQUIS PAR LA SOCIÉTÉ CIVILE DES MISSIONS

Dans notre numéro d'août 1898, nous faisions part à nos lecteurs de l'achat que la Société civile n'avait pas hésité à faire d'un terrain contigu à la Maison du boulevard Arago. Nous expliquions que, pour réunir la somme nécessaire et ne pas laisser échapper l'occasion qui se présentait, la Société avait dû recourir à un emprunt auprès de quelques amis. Nous annoncions enfin qu'une souscription était dès ce moment ouverte pour permettre à la Société de se libérer de la dette ainsi contractée.

D'autres préoccupations nous ont empêchés depuis lors de revenir sur le sujet, et peut-être nos lecteurs l'ont-ils perdu de vue.

Aussi venons-nous le leur rappeler aujourd'hui, en sollicitant leurs dons spéciaux pour ce but très particulier. Tous ceux qui connaissent la Maison des missions, qui s'intéressent à son organisation intérieure et au bon fonctionnement des divers services de la Société, savent combien il sera utile, à un moment donné, de pouvoir disposer d'un espace plus grand.

Qu'ils aident donc la Société civile à s'exonérer de sa dette le plus tôt possible en adressant leurs dons à M. Schultz, 9, rue Laffitte, Paris, avec l'indication de *Souscription pour l'achat du terrain*.

NOUVELLES DE NOS VOYAGEURS ET PROCHAINS DÉPARTS

M. Bertschy au Cap et mademoiselle Buttner aux États-Unis. — Voyage de M. Boegner à Boulawayo et retour à Léribé. — Sa maladie. — Retour de M. Davit et prochain retour de M. Faure. Prochain départ de MM. Lantz et Hermann pour le Congo. — Prochains départs pour Madagascar.

M. *Bertschy*, parti de Southampton le 11 mars, a débarqué au Cap le 2 avril, jour de Pâques, après une heureuse traversée. Il s'est remis en route le 5 pour Aliwal North, d'où il comptait se rendre directement à Morija pour la Conférence du 11 avril.

Mademoiselle *Buttner*, qui avait également quitté le Havre le 11 mars, a fait, sur la *Touraine*, la traversée la plus agréable et a trouvé, en débarquant à New-York, des amis qui l'attendaient pour s'occuper de ses bagages. M. le pasteur Grandliénard et M. et madame Jacot, — les parents de notre regretté missionnaire, — lui ont fait l'accueil le plus affectueux pendant les quelques jours qu'elle a passés à New-York, et lui ont facilité le voyage à travers le continent américain. A San-Francisco, ou plutôt à Oakland, où elle est arrivée le 27 mars, elle a reçu également une hospitalité cordiale chez M. et madame Palmers, qui sont d'excellents amis de la mission de Paris. Elle a dû quitter San-Francisco le 3 ou le 4 avril : on lui faisait espérer que le voyage ne durerait pas plus de vingt-huit jours.

M. *Boegner*, comme nous l'annoncions le mois dernier, a rejoint MM. Coillard et Bertrand à Maféking, le mardi 7 mars, à cinq heures du soir. Mais il s'est bientôt rendu compte qu'il n'aurait pas valu la peine de s'imposer la fatigue d'un aussi long voyage pour ne passer avec M. Coillard qu'une seule journée et ne rencontrer ensuite ses quatorze compagnons que quelques heures, dans une gare de chemin de de fer. Il s'est donc décidé à aller jusqu'à Boulawayo.

Nos voyageurs ont quitté Maféking dans la nuit du 8 au 9, à minuit, pour arriver, le 9 au soir, à la station de Palapyé. Le vendredi 10, ils se sont rendus à la ville de Palapyé, fort éloignée du chemin de fer, et y ont fait visite au roi Khama. Le samedi 11, M. Boegner a été repris par la fièvre; il s'est pourtant remis en route, à cinq heures du soir, pour arriver le lendemain, dimanche, à Boulawayo, avec MM. Coillard, Bertrand, Verdier et M. et madame Ramseyer.

Nous racontons plus loin, dans un article spécial, le séjour à Boulawayo, où les quatorze arrivaient à leur tour, le vendredi 17. M. Boegner y a passé quatre jours à l'hôpital; mais on verra qu'il a beaucoup joui des trois dernières journées.

Le jeudi 23, il quittait Boulawayo pour retourner vers le midi. Il arrivait, le samedi 25, à Kimberley, y passait le dimanche des Rameaux, repris par la fièvre, en repartait le lundi 27, se trouvait, le mercredi 29, à Winburg, et arrivait, le jeudi saint 30 mars, après dix heures de voiture, à Ficksburg (Etat-Libre), où il trouvait M. Dieterlen, venu à sa rencontre. Le lendemain, Vendredi-Saint, tous deux franchissaient la frontière du Lessouto et arrivaient enfin à Léribé, où M. Boegner a pu trouver un repos tout à fait indispensable.

Pendant ce long voyage, en effet, notre cher directeur avait souffert à plusieurs reprises d'accès de fièvre. Aussi M. Dieterlen l'a-t-il trouvé très éprouvé par la maladie. Il nous écrivait, dès le 1er avril, combien il avait été frappé par sa mauvaise mine. Aujourd'hui, 1er mai, nous arrivent de nouvelles lettres, plus rassurantes, datées du 8, et que nous résumons en dernière heure.

M. Davit, revenant du Lessouto, où il a fait un séjour d'un peu plus d'un an depuis son retour du Zambèze, est arrivé à la Maison des missions. Il passera quelques jours à Paris, et ira ensuite chez sa mère, dans les vallées Vaudoises.

M. Félix Faure a dû quitter Talagouga le 8 avril pour revenir en congé. Il est attendu dans la première quinzaine de mai.

Le 10 mai, s'embarqueront à Bordeaux M. et madame *Ed. Lantz* et M. *Hermann*, se rendant, les premiers à Talagouga et la dernière à Lambaréné, suivant la destination qui leur a été assignée par la Conférence du Congo. Ils feront leurs adieux aux fidèles de Paris, le dimanche 7 mai, à quatre heures, à l'Église du Luxembourg, et seront reçus le lendemain par le Comité.

Enfin, le 25 mai, à Marseille, partiront pour Madagascar MM. *Rakotoniraïny* et *Rasoanaïvo*, deux frères, dont le premier doit servir la mission des Amis et le second la Société de Paris. Avec eux s'embarqueront : madame *Ferrand* qui va, avec son enfant, rejoindre son mari, mademoiselle *Berthe Salès*, qui doit assister sa sœur, madame Rusillon, dans la direction d'une école professionnelle de jeunes filles, et une jeune institutrice, mademoiselle *Henriette Magnus*, qui dirigeait, en dernier lieu, l'École libre protestante de la Villette. Son envoi a été décidé pour répondre à une demande pressante de la Conférence de Madagascar. Elle aidera, à Fianarantsoa, madame Escande dans la direction de ses diverses œuvres d'instruction et d'éducation pour les jeunes filles.

Il est inutile que nous recommandions à la sympathie et aux prières de nos amis tous ces voyageurs, hommes femmes et enfants, qui ont, sur l'appel du Maître, quitté famille et patrie pour le servir. Notre directeur, qui a payé de sa santé le travail exceptionnel et les préoccupations de son séjour à Madagascar, a un droit tout spécial à être présenté chaque jour à Dieu par tous les cœurs chrétiens.

NOTES DU MOIS

Vendredi-Saint, 31 *mars*. — M. Boegner arrive à Léribé accompagné de M. H. Dieterlen, qui est allé le chercher en voiture à Ficksburg (État libre).

Dimanche de Pâques, 2 avril. — M. Bertschy débarque au Cap, se rendant au Lessouto.

Lundi, 3. — Fête des missions à Lille. Le Comité y est représenté par M. Théod. Monod. A 2 heures 1/2, réunion missionnaire sous la présidence de M. le pasteur Ollier. M. Théod. Monod adresse au public un appel, sous ce titre : *Au secours!* M. P. Dumas parle de Madagascar, et M. Alb. Trocmé du Congo. — Reconstitution du Comité auxiliaire du Nord.

Vendredi, 7. — M. Appia fait applaudir par le Congrès international contre l'abus des boissons alcooliques, réuni à Paris, les noms de M. Coillard et du roi Léwanika. Il obtient du Congrès le vote unanime d'un vœu adressé au gouvernement français et à la Conférence internationale de Bruxelles, pour demander la restriction graduelle de la vente de l'alcool dans les colonies africaines et pays de protectorat, en vue d'arriver à la prohibition partout où la chose est possible.

Lundi, 10. — Séance ordinaire du Comité, qui décide d'adresser sans retard ses remerciements à tous les souscripteurs et amis des missions à l'occasion de l'heureuse clôture des comptes.

Mardi, 11. — Réunion de la Conférence des missionnaires du Lessouto, à Morija.

Jeudi, 13. — M. Théod. Monod, membre du Comité, appelé par la Société des missions de l'Église anglicane (*Church

missionary Society) à participer à son centenaire, parle devant une grande assemblée, à Londres, des missions entreprises par les Églises protestantes françaises.

Mardi, 18. — Consécration de M. Ch. Hermann, missionnaire désigné pour le Congo, à Bâle. M. G. Appia y représente le Comité.

Jeudi, 20. — Assemblée générale annuelle de la Société des missions dans l'église de la Rédemption, à Paris.

Mariage de M. Ed. Lantz, missionnaire désigné pour le Congo, avec mademoiselle Valentine Ehrahrdt, à Bâle.

Dimanche, 23. — Réunion familière annuelle de la Société des missions, dans la chapelle du boulevard Arago.

Vendredi, 28. — Arrivée à Paris de M. Davit.

Nous avons mentionné, quelques lignes plus haut, le centenaire de la Société des missions de l'Église anglicane, fondée à Londres, le 12 avril 1899, par seize *clergymen*. Ce centenaire aura été le grand événement de ce mois, dans l'ordre de la mission. Il a été célébré par nos frères anglais avec un éclat incomparable, du lundi 10 au samedi 15. La presse quotidienne de Londres a suivi attentivement cette manifestation grandiose et en a rendu compte, jour après jour, avec beaucoup de soin. Il faut dire que les organisateurs semblent s'être surpassés; ce sont de vrais chefs-d'œuvre de rédaction, d'impression et d'illustration que les diverses brochures publiées dans cette circonstance. Notre Société est heureuse d'offrir à sa grande sœur anglaise l'expression de sa sympathie. Dieu veuille que toutes les missions protestantes servent avec une fidélité et une ardeur toujours plus grande une seule cause, celle de l'Évangile de Jésus-Christ!

LESSOUTO

M. COILLARD AU LESSOUTO

Thaba-Nchu, 20 février 1899.

Voici donc une autre étape et, pour moi, un autre *Ebenézer*. Impossible d'exagérer les bontés dont nous avons été comblés. Nous laissons au Cap de chauds amis, et notre Zambézia, sous le patronage de l'Union chrétienne de jeunes gens, est en bonnes mains. Nous ne pourrions désirer mieux.

Nous avons quitté la ville du Cap pour Bloemfontein, le mardi 17 janvier. Notre ami, M. Cartwright, ne s'épargna aucune peine jusqu'à ce qu'il nous eût installés dans le compartiment qui nous était réservé. La lettre de recommandation de M. Price, le directeur en chef du trafic, adressée aux employés de toute la ligne, nous servit de talisman. Il n'est point jusqu'au conducteur qui ne nous comblât d'égards.

J'éprouvai une impression étrange en traversant de nouveau le *Karoo*, avec ses plaines et ses coteaux brûlés; pas un brin d'herbe, pas un arbrisseau et, aussi loin que s'étend la vue, rien que du gravier, des pierres et de méchantes broussailles noires. Quelle anomalie que de voir une voie ferrée décrire ses longues courbes dans cette étendue silencieuse et morne, sans la moindre apparence de vie! C'est pourtant bien le Karoo d'il y a quarante ans, un désert, un vaste tombeau. Seulement aujourd'hui, au lieu des lourds équipages bucoliques qui l'arpentaient lentement et tristement, c'est le cheval de fer et de feu, qui hennit, prend le mors aux dents et, essoufflé, franchit ces tristes solitudes. De loin en loin, une station : deux chétifs bâtiments en tôle, une pompe, deux ou trois fonctionnaires qui inspirent de la pitié, et c'est tout. Le temps de la grande vitesse n'est pas encore venu. Mais les wagons sont très confortables : ceux des premières et des secondes classes sont tous à corridors et chaque

compartiment est muni de couchettes superposées qui rappellent les cabines des paquebots.

Deux jours et une nuit et nous arrivons à Bloemfontein, la capitale de l'Etat libre de l'Orange. Elle s'est agrandie, cette ville, mais a peu changé. — Le lendemain matin, nons allions, M. Bertrand et moi, présenter nos respects au Président, qui nous reçut avec cordialité. Puis, un ami à nous encore inconnu, M. Bateman, ayant mis sa voiture et ses chevaux à notre disposition, nous chargeâmes nos bagages et partîmes. Il avait plu pendant la nuit, les chemins étaient défoncés, mais avec quatre bons chevaux et un conducteur habile, qu'importe les fondrières? Le soir nous arrivions à Thaba-Nchu par une pluie torrentielle et recevions, au presbytère wesleyen de M. et madame Dugmon, la plus aimable hospitalité.

Taba-Nchu est en train de devenir un village de blancs. C'était, il y a moins de vingt ans, un grand village de Ba-Rolongs de 10 à 15,000 âmes, sous le chef Moroko. C'était aussi une station wesleyenne des plus prospères. Aujourd'hui, il ne reste plus que des ruines où quelques centaines d'individus errent, comme des ombres parmi des tombeaux. A la mort du grand chef Moroko, ses deux fils, comme toujours, hélas! parmi ces pauvres Africains, se sont disputé le pouvoir les armes à la main. Le gouvernement de l'Etat libre épousa la cause de l'un d'eux qui fut vainqueur, mais tué sur le champ de bataille. Le gouvernement s'appropria tous ses droits et se crut très généreux d'accorder à ses partisans la jouissance du pays pendant quinze ans. Les quinze ans, parait-il, expirent cette année, et la confiscation va devenir un fait accompli. Bon nombre ont déjà émigré, le reste va sans doute se disperser, et la tribu, comme telle, aura cessé de vivre.

On ne manque pas de vanter, et avec raison, la sagesse de la législation de l'Etat libre d'Orange, qui interdit pour les noirs le débit des boissons spiritueuses; mais elle écrase en même temps les noirs par un odieux système de passeports qui n'a plus sa raison d'être et par une dénégation du droit

de propriété territoriale. Elle permet à chaque ferme, pour les travaux ordinaires, une location de cinq familles, mais impose une amende de 125 francs pour chaque individu en plus, qu'un boer, pour une raison ou pour une autre, recueillerait sur son domaine. Ainsi donc, race malheureuse! à quelques-uns seulement de tes représentants on laisse le triste privilège de trainer leur existence dans la servitude; puis, leurs enfants, comme tous les autres, devront chercher ailleurs — mais où ? — une petite place au soleil!

Sûrement les idées libérales font trop de progrès de nos jours pour que cette politique toute d'opportunisme ne change pas.

Leeuw River, 21-22 janvier.

Le soleil s'est levé radieux; l'air est pur, l'atmosphère rafraîchie: le pays brûlé renaît à la vie; le cœur se dilate et l'esprit reprend son essor. Mais, peu sûrs en cette saison de la durée des sourires du temps, nous attelons de bonne heure et, malgré le mauvais état du chemin, six heures de voyage nous amènent à la « rivière des lions ». Que j'aimerais, au risque d'une indiscrétion qu'ils ne me pardonneraient peut-être pas, vous faire faire connaissance avec les amis dont nous-mêmes faisons la découverte. C'est d'abord M. Newberry, qui m'avait rencontré dans une réunion à Londres; puis ce sont ses régisseurs, M. et madame Bateman, les uns et les autres des chrétiens d'élite avec lesquels on ne peut être cinq minutes sans se connaître, se comprendre et s'aimer. Le grand domaine de M. Newberry se compose d'une agglomération de plusieurs fermes: ils ont fait de grandes plantatations d'arbres, endigué par un barrage — une merveille du genre — la rivière Léo (*Leeuw* en hollandais), et formé ainsi un beau lac de cinq à six kilomètres de longueur. Autour de ce lac ou dans les bois sont dispersées des maisons blanches aux toits rouges, un charmant village, avec magasin, forge, ateliers, salle de lecture et demeures des employés, où l'on respire un air de bien-être.

Il faut visiter en détail le moulin, un vrai chef-d'œuvre d'industrie dans ce pays. Il possède plusieurs meules de l'ancien système, et aussi des cylindres d'un système tout nouveau, qui font le travail progressivement et à la perfection. Le moulin débite en moyenne 50,000 sacs de farine par an et s'alimente, non seulement du crû du pays, mais aussi des blés d'Australie. Outre les familles réglementaires, ces messieurs emploient au mois un assez grand nombre de natifs et font parmi eux une œuvre missionnaire. Ils entretiennent un maître d'école et deux évangélistes et ont construit une église déjà trop petite, car on y afflue aussi des fermes voisines. C'est pour M. Newberry la grande attraction de ses domaines d'Afrique; il a tenu à me conduire lui-même de hutte en hutte; il me faisait l'histoire de chaque individu. M. Bateman, un évangéliste plein du feu sacré, tient régulièrement des services et des réunions de prières pour les employés européens, mais aussi prêche chaque dimanche aux noirs, ou assiste, toujours avec madame Bateman, à leurs cultes.

Notre arrivée fit naturellement sensation, et le dimanche fut un jour de fête. Les natifs étaient accourus de tous les environs et nous eûmes, sous les arbres du verger, une assemblée de plusieurs centaines d'auditeurs intéressés et recueillis. Mesdemoiselles Keck, madame Goy et M. Goring, le professeur de notre École normale de Morija, avec qui j'eus de doux entretiens, étaient venus passer la journée avec nous. Belle journée qui se termina par une réunion pour les Européens.

Faut-il ajouter que ces amis de Leeuw River prennent un grand intérêt à notre mission ? Je commandai une quinzaine de sacs de 100 kilos de farine et de blé pour l'expédition et les débuts de nos jeunes ménages et, quand je voulus payer, on me présenta le compte tout acquitté. La même voiture et des chevaux frais nous furent fournis pour nous conduire à Morija : une distance de 70 à 80 kilomètres. Nous passâmes une délicieuse soirée à New-Vale, où les dignes filles de

M. Keck font une belle œuvre missionnaire pour toutes les fermes environnantes. J'y retrourai un de mes fils en la foi, qui y fait l'œuvre d'un bon évangéliste; il s'y trouve également une école prospère, sous la direction d'un bon maître. Là aussi, à New-Vale, on respire à pleins poumons une atmosphère missionnaire. Avec notre sœur, madame Goy, nous causâmes naturellement beaucoup de notre cher Zambèze. Par son départ, nous avons fait une grande perte, on le sait.

Mardi, 24 janvier.

La frontière franchie, nous voici enfin au Lessouto. Une ravissante matinée, l'air est frais, les chevaux nous emportent. Le Calédon est grossi par les pluies; mais aujourd'hui pas d'obstacles, il y a un bac. Le batelier me salue par mon nom et bientôt je reconnais en lui un de mes anciens paroissiens. A l'autre rive, je veux payer. — « Rien pour vous, me répond-il, rien! — Merci. » Et nous partons au galop. Nous sommes à Maséru. Les maisons ont changé de place et sont un peu plus nombreuses; mais c'est bien encore le même Maséru, sec et aride. Malgré les aloès du Brésil en fleurs, des arbres fruitiers, des gommiers et deux ou trois magasins, apparemment bien achalandés, Maséru n'est pas beau.

Nous avons passé en vue de Bérée; voici Qémè, voilà Masité, là-bas c'est Thaba-Bossiou, Thaba-Telle... Nous approchons de Masianokeng.,. Voici des cavaliers à bride abattue : c'est Joas! ce Joas que nous avons élevé et instruit. Mon brave Joas, je le reconnais bien à ce franc sourire qui découvre ses belles dents et illumine son visage. C'est un homme maintenant; son fils, un de mes nombreux « enfants » et qui porte mon nom, est un des bons élèves de notre École normale de Morija. Sur le monticule où se trouve l'annexe, toute une foule en habits de fête entonne à notre approche un chant de circonstance, pendant que les vieux se pressent autour de moi et se disputent mes mains. La mère de Joas,

elle, accourt en sanglotant et couvre mes mains de baisers et de larmes. J'étais moi-même très ému. Arrivent alors MM. Jacottet, Lorriaux, et Verdier, venant de Thaba-Bossiou, la famille Henry Dyke, Louis Mabille et ses sœurs, et encore des natifs. C'est à peine si nous pouvons tenir dans la petite salle où Joas nous a servi le festin qu'il avait préparé. La pluie tombe, c'est une bénédiction. L'église se remplit, et nos cœurs et nos voix éclatent en actions de grâces; puis, nous nous arrachons à la foule pour monter en voiture. Dieu a merveilleusement béni les travaux de Joas, tant dans l'école que dans l'Église. Et ces belles montagnes tubulaires, couronnées de rochers et agrémentées de pics, comme elles parlent éloquemment de la bonté et de la fidélité de Dieu !

Morija.

Comment décrire notre arrivée? Nous étions encore loin de la station qu'une troupe d'hommes à cheval et le chef Setha en voiture arrivaient à notre rencontre : « Hip! hip! hourah! » et les chapeaux volaient en l'air. Setha improvisa alors une harangue chaleureuse, qu'il termina en entonnant : « *Ntate! lerato la hao le lekakang !* » (O Père ! combien grand est ton amour.) « C'est son cantique, disait-il, il faut le chanter avec lui » ; et ces puissantes poitrines le chantaient à faire trembler la terre sous vos pieds. Notre escorte faisait boule de neige. Au delà du Lerato, qui maintenant « coule à sec », c'est toute une foule qui nous attend en chantant des chants de circonstance, avec les écoles, drapeaux en tête. Aser Séhahabane, l'intrépide pionnier de la mission et mon ancien compagnon de voyage lors de notre première expédition, lit, au milieu d'un grand silence, un discours auquel il me faut encore nécessairement répondre par quelques mots.

Je n'aime pas les démonstrations, je les supporte mal. J'avais cependant encore assez d'empire sur moi-même. Mais, quand nous arrivâmes au presbytère, quand je me rencontrai avec nos deux veuves, moi veuf aussi, dans la maison de

mon ami, maintenant si réellement vide, je ne pus me faire violence plus longtemps et contenir mon émotion... Madame Mabille était calme et sereine comme aux jours d'autrefois ; mais, on le voit bien, elle a connu la souffrance.

On avait décoré la station de drapeaux et de devises, mais je n'avais rien vu. L'église fut bientôt comble ; le sérieux profond de l'auditoire, les paroles émues, mais sobres, du fils de mon ami et les prières ardentes qui nous transportèrent au pied du trône de la grâce, en la présence de Dieu, ramenèrent le calme et la paix dans mon cœur.

Dimanche, 29 janvier.

Il a nécessairement fallu refaire connaissance avec les personnes et les lieux.

Les personnes ! On emporte avec soi dans l'esprit et dans le cœur leur dernière photographie et, malgré tout bon sens et toute raison, on reçoit un choc en ne les retrouvant plus comme on les avait laissées : ceux-ci ont grandi, ceux-là ont vieilli, beaucoup ont passé et ne sont plus. Mais, vous aussi, vous avez vieilli et vous passez... On sort d'un rêve en retrouvant les enfants d'autrefois maintenant des hommes et des femmes, et, au milieu des vides qui se sont faits, c'est un soulagement de retrouver une vieille Pénélope, un brave Philippe Khomosaka, un vénérable Simon Féku... Mais on les compte sur les doigts.

Les lieux ! ils sont encore là les mêmes, mais transformés. La vieille église est encore là, avec son presbytère ; mais les arbres ont grandi. L'œuvre aussi a grandi et les bâtiments se sont multipliés. Je retrouve pourtant, au milieu d'un bois de peupliers qui envahit tout, les vieux tombeaux des premières familles missionnaires ; ils sont effrités et les épitaphes sont devenues illisibles... Un sentier vous conduit, sur le penchant de la colline, au champ de repos ; dans un coin, là haut, au milieu de toutes ces tombes connues de Dieu seul, s'en trouve une entourée d'une simple grille de fer. Un rocher brut, à la

tête, porte incrustée une petite plaque de marbre blanc avec cette simple inscription :

Adolphe MABILLE
(1836-1894)

Involontairement on s'assied ou l'on s'agenouille, et on se laisse aller au courant de ses pensées. On se sent au seuil de l'éternité. La vie se montre sérieuse et solennelle, et, en contemplant les œuvres de l'homme puissant qui repose là, on fait d'humiliants retours sur soi-même, serviteur inutile, souvent infidèle; puis, en se relevant, on se ceint de courage et de force pour travailler pendant qu'il fait encore jour...

Ces journées inoubliables se sont passées en entretiens intimes, en courses, en réunions, en soirées familières, où les chants, les méditations et la prière ont laissé leur parfum... Morija est encore ce qu'il a toujours été, une ruche d'abeilles : chacune y est occupée, on y fait du miel, et du bon. Les Dyke et les Goring à l'École normale, qui a pris de grandes proportions; les Alfred Casalis à l'école biblique, à l'imprimerie et au dépôt de nos livres, toutes branches dont chacune va se développant d'une manière extraordinaire et qui réclament trois hommes au lieu d'un ; Louis Mabille dans la grande Église de son père, avec toute une constellation d'annexes, sa mère et ses sœurs un peu partout, personne ne reste les bras croisés.

Pour le dimanche, la pluie a cessé et le temps s'est mis au beau. De bonne heure, les gens arrivent et la station est en fête. Lérotholi aussi est là avec ses frères, ses fils et une quantité de petits chefs dont la race est montée en graine. Force salutations, poignées de mains, exclamations. Je reconnais bien ceux-ci; ceux-là sont peinés de ma courte mémoire et me rappellent toutes sortes d'incidents, hélas! depuis longtemps oubliés eux aussi.

Heureusement, la cloche met fin à cette cohue qui s'est faite autour de moi. Comme il ne peut être question d'entrer

dans l'église, cet immense auditoire, qu'on a estimé de 2,500 à 3.000 personnes, se groupe en amphithéâtre sous les ombrages. Cette masse compacte, égayée des couleurs les plus vives, présente un coup d'œil saisissant. On dirait vraiment que le vieux paganisme n'y est pas représenté : rien de sa nudité, de sa saleté, de son ocre et de sa graisse d'autrefois, qui vous inspiraient un invincible dégoût. S'il est là, il s'est caché sous des habits d'emprunt et de bon goût qui, pendant longtemps, ont été la profession extérieure du christianisme.

Je ne pouvais pas ignorer ces chefs qui étaient là devant moi, tous païens endurcis et ivrognes, et il a bien fallu leur adresser quelques paroles directes et sérieuses. Notre ami, M. Bertrand, a naturellement prononcé une allocution qui s'est fait écouter. Ce culte s'est terminé par une collecte qui a produit 600 francs environ. Chacun apportait son offrande sur la table pendant le chant d'un cantique, et j'ai vu ce que j'ai raconté quelquefois en Europe, des enfants venir, même des bébés à la mamelle, déposer leur petite pièce de six sous! Pas de cuivre! Et quel entrain! quelle joie!

L'école du dimanche, qui remplissait l'église, puis la communion en plein air, ont bien complété cette belle journée. Il y avait environ 900 communiants. L'ordre était parfait, le recueillement solennel. J'ai rarement assisté à un service aussi impressif.

Lundi, 30 janvier.

Makéneng! Je ne voulais pas venir au Lessouto sans visiter chez lui M. Vollet et faire sa connaissance. J'y tenais après ses expériences du Zambèze, et certes j'ai lieu d'être reconnaissant de l'avoir fait et d'en bénir Dieu. C'est M. Henry Dyke qui a eu l'obligeance de m'y conduire en voiture, bien que ce fût la veille de la rentrée de son école. Donc un effort et un sacrifice. Cela nous a fourni quelques bonnes heures de tête à tête intime que je ne voudrais pas

avoir manquées. On a beaucoup à apprendre et à recevoir dans la compagnie d'un tel homme, le fils de tels parents.

M. Vollet nous a reçus avec la plus grande cordialité. Il habite encore avec sa jeune famille une chaumière temporaire, mais les fondements d'une meilleure habitation sont déjà posés, et ce sont les élèves sortis de notre école industrielle de Léloaleng qui ont pris le contrat de cette importante construction. Je n'ai qu'un reproche à l'adresse du frère Vollet et je le lui ai fait très sérieusement, espérant qu'il en profitera : c'est que lui, avec de si beaux dons et une plume si distinguée, se soit, depuis son retour au Lessouto, renfermé dans un silence presque absolu.

Maféteng ! C'est là que, dès le matin, nous nous rendons en voiture, pour la grande réunion que notre frère y a convoquée. Elle doit réunir les Églises d'Hermon, Makéneng, Thaba-Morena et Siloé, avec toutes les annexes possibles, bien entendu. Sur tous les chemins, dans toutes les directions, ce sont des troupes de cavaliers et de piétons, des femmes en grand nombre, étalant les couleurs les plus diverses. D'ici, de là, on entend des conversations animées et des chants. On le voit, on le sent dans l'air : on va à la fête.

Maféteng est une magistrature imposante et, de loin, avec ses maisons blanches éparpillées au milieu des eucalyptus, elle fait un bel effet; mais cette impression disparaît du moment que vous y entrez. Les bureaux du gouvernement, qui n'ont aucune prétention d'architecture, la prison, la résidence, quelques boutiques et une masse de maisons indigènes qui ont l'air triste et misérable, voilà Maféteng.

Pendant qu'on dételait nos chevaux, je remontais lentement avec Sémondji la principale rue, quand quelqu'un me tape amicalement sur l'épaule. C'est Ra-Boroko, qui porte maintenant le nom de David. C'est le premier ami que j'aie fait en Afrique parmi les noirs, quand j'y suis arrivé en 1857. Il était jeune alors, et moi aussi. Il était venu au-devant de M. et madame Daumas et leur amenait, de la part du chef Molitsane, son père, des attelages, dont un pour moi, le

jeune missionnaire. Ra-Boroko était encore païen, mais il était ouvert, droit, et m'entourait d'égards. Voyageant ensemble pendant des semaines, il n'en fallait pas davantage pour nous lier. Nos rapports subséquents, tant avec lui qu'avec son père, qui m'avait voué une grande affection, fortifièrent notre amitié. Je l'avais vu la dernière fois en 1883 ; son père, un vénérable vieillard d'une centaine d'années, était chrétien, mais lui, Ra-Boroko, était encore... un bien brave homme, mais païen quand même. Aujourd'hui, il était là, devant moi, l'image de son vénérable père, un homme à cheveux gris lui aussi, avec la même noble prestance, le même timbre de voix, le même regard profond — et lui aussi chrétien et chrétien vivant et conséquent. Quelle joie de nous revoir !

Près de l'église, et par un soleil de feu, je tombe au milieu d'une vraie fourmilière. Immédiatement entouré, assiégé, je ne sais plus à qui répondre, je ne donne plus ma main : on se la dispute. Que de vieilles connaissances oubliées ! que de figures qui me reviennent, mais sur lesquelles je ne puis mettre de noms ! que de noms même qui ne me disent plus rien ! C'est humiliant et, aux yeux de gens dont la mémoire est un coffre-fort, c'est inconcevable et presque impardonnable. Heureusement, l'heure de la réunion vient m'arracher à l'angoisse de cette gymnastique mentale. L'auditoire se masse au grand soleil et compte, comme à Morija, 2,500 personnes et plus. Une grande table nous sert de tribune. L'attention est rivée, malgré l'épouvantable chaleur. Après moi, Sémondji fait une allocution modeste, mais pleine de chaleur. Suivent alors des discours de bienvenue et de salutation, parmi lesquels se fait remarquer celui de Joël, le maître d'école de Makéneng. A mon retour du Zambèze, en 1879, au synode de Thaba-Bossiou, on m'avait reproché de ne montrer à l'horizon qu'un *moroeroe*, c'est-à-dire quelque chose d'indistinct et de vague, pas même un fantôme. Envoyé comme éclaireur, je n'apportais rien de tangible, pas même un crin de la queue d'un bœuf. Comment me suivre à la guerre sans l'appât bien

constaté du butin? — « Tu nous montres dans le lointain un *moroeroe*, un fantôme, mais où est le *bolitsé*, le crin de la queue d'un bœuf? » Joël s'empara heureusement de la circonstance et, exploitant mon discours et la présence de mes deux Zambéziens chrétiens, il montra que mon fantôme de 1879 était devenu une grande réalité et qu'en éclaireur infatigable j'étais retourné à l'ennemi et avais rapporté le crin du bœuf, l'assurance d'un riche butin pour des guerriers valeureux. Sémondji était là devant eux et il était même déjà un Etienne.

La réunion se termina par une belle collecte. Les adieux recommencèrent. On se séparait et on se dispersait à regret.

Le lendemain, nous étions déjà de retour à Morija. Nous y arrivions en même temps qu'Ellenberger qui, en deux jours, venait à cheval de Massitissi. Je l'aurais pris pour un jeune homme. Ce brave ami, qui me suit à quelques mois de distance dans la vie et avec lequel nous avons été condisciples vers 1856, ne vieillit pas; il paraît que ces longues courses lui sont encore habituelles. « Mon ami, me disait-il, je demande à Dieu encore quinze années de service pour compenser le temps gaspillé et perdu! » Quinze ans pour lui, toujours si actif... il m'en faudrait bien trente à moi, et encore!

Nous avons partagé la même chambre, et naturellement nous avons plus causé que dormi. Comme il est facile, après tout, de construire un pont qui relie le présent au passé! Malgré la diversité de nos expériences, nous nous retrouvions encore et nous nous comprenions. De notre volée, avec Germond qui est en Europe, nous sommes les seuls de reste... Mabille, Duvoisin, Eug. Casalis sont entrés dans leur repos.

La Conférence annuelle ayant été ajournée, à cause du retard de l'arrivée de M. Boegner, plusieurs frères répondirent avec empressement à l'invitation un peu soudaine qui leur fut faite de venir à Morija m'y rencontrer en Conférence extraordinaire. Parmi les questions communes qui nous intéressent, nous avions à nous occuper de celle des évangé-

listes que nous fournissent les Églises du Lessouto, de la part de responsabilité de celles-ci dans l'œuvre et des moyens de resserrer les liens qui nous unissent. Nous passâmes une bonne journée ensemble et nous la terminâmes par un entretien plein d'actualité et de sérieux sur ce témoignage qui caractérise si bien le ministère de saint Paul et de ses compagnons: « *Ces gens... ont bouleversé le monde* » (Act. XVII,6). Toutes les dames de Morija étaient avec nous, sous les arbres du jardin, et tous nous conserverons le souvenir béni de cette douce réunion... Ah ! si nous aussi nous pouvions être de ces gens qui bouleversent le monde, et non des enchanteurs ou des chiens morts !... F. COILLARD.

LA STATION DE MAFUBÉ

Lettre de M. le missionnaire C. Christeller.

Contraste entre Qalo et Mafubé. — Situation géographique de Mafubé. — Le Griqualand. — Bassoutos et Cafres. — Fermes et locations. — Le pouvoir des chefs au Lessouto. — La diversité des Églises au Griqualand. — Notre discipline. — L'amour de l'argent. — Les déficits de la moralité. — Statistique de la paroisse. — Évangélisation par les indigènes et conversions.

Mafubé, 14 mars 1899.

Cher monsieur,

A la fin de ce mois, il y aura un an que M. Germond a quitté Mafubé et que j'ai pris la direction de cette station. Le moment me paraît venu de vous envoyer quelques détails sur cette Église, si différente de ma première paroisse au Lessouto.

A Qalo, nous avions surtout une œuvre d'évangélisation. Le nombre des chrétiens était insignifiant, comparé à celui de la masse païenne, et l'Église n'était qu'en formation. A Mafubé, l'Église existe, le nombre des membres communiants

est respectable, près de 700 pour toute la paroisse, et notre œuvre est autant une œuvre pastorale qu'une œuvre de mission. A Qalo, nous avions surtout à souffrir du paganisme, non de la persécution proprement dite, le noir ne persécute guère pour cause de religion; mais de l'indifférence des païens qui aimaient leur paganisme et qui n'avaient aucun désir de le quitter. A Mafubé, les soucis, les chagrins du missionnaire lui viennent plus des membres du troupeau qui se relâchent ou se conduisent mal que des païens à demi-conquis par l'Évangile, et cette souffrance est plus dure que la première. Et puis, par le fait de sa situation, l'Église de Mafubé est assez différente des autres Églises de notre mission du Lessouto.

Un peu de géographie pour commencer. Mafubé est en dehors du Lessouto, dans la colonie du Cap, au pied des montagnes Drakensberg, qui séparent, à l'est, le Lessouto de la colonie du Cap et, plus au nord, de celle de Natal. La chaîne des Drakensberg, dont les crêtes s'élèvent très haut, coupe la paroisse en deux parties d'à peu près égale superficie : l'une au Lessouto, dans la montagne, les annexes s'échelonnant le long du fleuve Orange; l'autre dans la Colonie, au Griqualand, pays très vallonné, mais que nous appelons plaine, parce qu'il s'étend au pied de la chaîne de montagnes dans la direction de l'océan Indien. Ce pays est coupé de petites rivières dangereuses et semé de bas-fonds qui se transforment en étangs à la saison des pluies. C'est un bon terrain pour la culture et l'élevage du bétail.

Le Griqualand, ou plutôt la partie au pied des Drakensberg, appartenait aux Bassoutos qui avaient suivi Adam Kock et ses Griqua, d'où le nom de Griqualand. Il est devenu terre conquise sur les noirs, et aujourd'hui il fait partie de la Colonie.

Nos deux stations de Mafubé et de Paballong ont été fondées avant l'annexion. La paroisse de Mafubé étant comprise territorialement dans deux pays, nous avons affaire à deux gouvernements passablement différents : l'un, celui du Les-

souto, gouvernement moral de la couronne, mais, en fait, gouvernement tyrannique des chefs, grands et petits; l'autre, celui de la Colonie du Cap, gouvernement des blancs qui a réduit à l'obéissance les chefs noirs et ne leur laisse qu'une apparence de pouvoir. Un noir ne va du Lessouto au Griqualand que muni d'un passeport qu'il doit faire viser aux magistratures. Histoire de prévenir les vols; bon moyen pour entretenir la haine des races. Cette obligation du passeport nous empêche de réunir pour les fêtes tous les chrétiens de l'Église, soit à la station, soit à l'une ou l'autre des annexes. Je ne m'en plains pas, n'ayant jamais aimé ces grandes assemblées qui se terminent toujours par du bruit. Le noir est terre-à-terre; il allie très bien le matériel au spirituel, et il ne comprend pas une fête sans nourriture. S'il vient de loin, il s'attend à recevoir quelque chose après les services et, là où il y a de la nourriture, ce sont des cris, du bruit, des plaisanteries et le reste.

Dans la plaine, ou Griqualand, les annexes sont relativement rapprochées de la station, la plus éloignée, Mpharane, n'étant qu'à quatre heures à cheval. Les plus reculées du Lessouto sont à dix heures à cheval, et le chemin qui y conduit est un sentier de chèvres qui descend le long de l'Orange, escaladant des montagnes pierreuses et, en certains endroits, côtoyant des précipices très élevés au-dessus du fleuve. Nous avons cinq annexes au Lessouto et sept au Griqualand, sans compter les postes d'évangélisation que le manque d'argent nous empêche toujours de transformer en annexes. Comme étendue, Mafubé est parmi les plus grandes paroisses de notre mission du Lessouto; c'est aussi l'une des plus fatigantes.

Dans les deux parties de la paroisse, nous travaillons parmi des Bassoutos mélangés de Cafres de diverses tribus. Bien que le fond du caractère du noir soit partout le même, il y a pour l'observateur, même superficiel, une différence entre ceux qui habitent des *fermes* — l'East-Griqualand est divisé en fermes et en locations indigènes —, et ceux qui

habitent des *locations*, mais surtout entre les indigènes du Griqualand et ceux du Lessouto.

Ceux qui habitent une ferme qu'ils ont achetée ou qu'ils ont prise à bail à plusieurs sont plus travailleurs ; leurs maisons sont mieux construites et mieux fournies. Ce n'est pas seulement le dimanche qu'ils portent le costume européen. Est-ce un bien, est-ce un mal? on peut épiloguer là-dessus, le missionnaire n'ayant aucune influence pour faire adopter ou rejeter tel costume; en tous cas, c'est une marque d'aisance. Ils sont économes, ils connaissent la valeur de l'argent; certains d'entre eux ont des livrets de caisse d'épargne.

Dans les locations, les noirs ont moins d'initiative et ressemblent plus à ceux du Lessouto, qui ne cultivent que deux champs et qui ont toujours à craindre la convoitise du chef. Le gouvernement de la Colonie, en assurant la tranquillité au noir — qui, s'il vit dans une ferme, est aussi indépendant que le blanc, et, s'il est dans une location, a certains droits que n'a pas celui du Lessouto — favorise son développement. Le voisinage des blancs lui apprend à travailler. Il faut connaître le Lessouto et avoir été témoin de toutes les canailleries que peuvent se permettre ces potentats de chefs, pour apprécier la liberté et la sécurité qu'accorde aux noirs le gouvernement de la Colonie, trop porté néanmoins à faire une législation de races. Le développement des noirs par eux-mêmes n'est qu'une généreuse utopie, car, livrés à eux-mêmes, le pouvoir despotique des chefs arrête toute initiative. Autrefois, les chefs étaient les pères de la tribu ; aujourd'hui, trop nombreux, se jalousant les uns les autres, ils sont, pour la plupart, adonnés à l'ivrognerie et n'ont d'autre ambition que de s'enrichir en bétail pour épouser un grand nombre de femmes. Comme ils ne travaillent pas, ils n'arrivent à leurs fins qu'en pillant leurs gens, en leur imposant des amendes. Briser le pouvoir des chefs du Lessouto serait un bien et pour les gens et pour l'Église.

Si les Bassoutos du Griqualand sont tant soit peu plus

avancés en civilisation que leurs compatriotes du Lessouto, ils sont aussi plus indépendants vis-à-vis de leur Église. Cela tient à ce qu'ils peuvent choisir entre différentes Sociétés de missions. Le Griqualand est un pays favorisé : le noir n'a que l'embarras du choix entre anglicans, wesleyens, moraves, presbytériens, catholiques, et certaines missions ne se gênent pas pour pénétrer dans le champ d'autrui. La conséquence est que le chrétien noir mis sous discipline par son Église pour une faute grave, cherche à se faire recevoir par une autre Église. Les missionnaires des différentes Sociétés n'ont pas tardé à découvrir que recevoir les mécontents des autres Églises, c'était semer l'indiscipline au sein du troupeau et, aujourd'hui, on tend à prendre des renseignements avant de recevoir un membre d'une autre Église. Nous ne perdons, chaque année, que très peu de gens de cette façon et, quant aux nouveaux qui se présentent, nous ne les recevons pas sans lettre d'Église.

Nous représentons, au Griqualand, l'Église qui a une discipline; on sait qu'il faut faire des sacrifices pour entrer chez nous, et, dans ce sens, notre discipline est une force. Malheureusement, notre discipline est loin d'être parfaite. Elle ne se contente pas de frapper le péché ; elle proscrit aussi certaines coutumes qui sont indifférentes en elles-mêmes (1), mais que nos devanciers ont condamnées comme pouvant être des occasions de péché. Les autres missions se montrent plus larges; elles s'en tiennent à la discipline que pratiquait l'apôtre Paul à Corinthe ; elles permettent le mariage par bétail, mariage qui, en soi, n'est pas plus mauvais que le mariage par dot; elles n'interdisent pas l'usage des boissons enivrantes, mais elles frappent l'ivrognerie.

(1) M. Christeller exprime ici une idée particulière, qui est loin d'être partagée par la grande majorité de nos missionnaires du Lessouto. On peut affirmer que le mariage par bétail fait partie intégrante de tout le système de la vie païenne. On pourrait aussi formuler quelques réserves sur ce que notre frère a dit plus haut des chefs du Lessouto et de l'avantage qu'il y aurait à briser leur pouvoir. (*Réd.*)

L'indépendance des chrétiens est un bien quand elle s'exerce dans le bon sens. Choisir son Église librement, en connaissance de cause; se soumettre aux règles de sa discipline parce qu'on les approuve et qu'on en comprend la portée, est désirable; malheureusement, l'indépendance des chrétiens se manifeste aussi par des phénomènes regrettables ou des actes répréhensibles.

Dans certains endroits, on ne voudrait pas un tel pour évangéliste : on ne lui reproche qu'une chose, c'est d'être ferme et de ne pas transiger avec le péché.

On tend à se soustraire aux charges de l'Église. Dans quelques annexes, il est difficile de trouver des hommes qui consentent à remplir les fonctions d'anciens. C'est un honneur qui ne rapporte pas. Si, au moins, il y avait un salaire! Et puis, en prêchant la vérité on se fait des ennemis; mieux vaut refuser.

On donne sa cotisation annuelle à la caisse de l'Église, pas toujours volontairement, et les plus riches sont, en général, ceux qui donnent le moins. On donne néanmoins; mais que le missionnaire ne demande pas aux gens un travail réglementaire ; par exemple, de transporter les pierres pour la construction d'une chapelle. On lui promettra tout ce qu'il voudra, mais on ne fera rien, et, s'il cherche à se rendre compte de la mauvaise volonté des chrétiens, il trouvera que la cause est la cotisation qu'il faut donner à l'Église. Où va l'argent des cotisations? Telle est la question que se posent beaucoup de nos chrétiens.

Les évangélistes eux-mêmes ne comprennent pas toujours que, dans l'œuvre de Dieu, le salaire n'est jamais en proportion du travail fait. Plusieurs sont mécontents. Ils s'imaginent que nous pourrions, si nous le voulions, augmenter leur salaire. J'avoue que celui-ci n'est pas brillant: 250 francs par an ; mais c'est tout ce que nous pouvons faire pour le moment.

La question financière empêchera longtemps les Églises du Lessouto de devenir des Églises qui se suffisent à elles-

mêmes. On parle beaucoup de repasser nos églises à des pasteurs indigènes. Je le voudrais, pour ma part, mais je vois que la conscience religieuse de l'indigène n'est pas encore assez développée pour cela ; elle est trop malhabile à distinguer le bien et le mal, ou plutôt, le noir a trop d'apathie pour la recherche du bien. Et puis l'indigène est, en général, dépourvu de tout esprit administratif. Il fait tout ce qu'il voit faire, il peut le faire très bien, mais à condition d'être surveillé.

Venant du Lessouto, je constate chez les chrétiens de la paroisse de Mafubé, particulièrement chez ceux du Griqualand, quelques progrès en civilisation et des velléités d'indépendance, qui, bien dirigées, pourront porter des fruits dans l'avenir. Y a-t-il aussi progrès en moralité? Tous ceux qui connaissent les missions en terre païenne savent que, plus une Église a de membres communiants, plus il y a de chutes et de scandales, et, pour le comprendre, ce n'est qu'une affaire d'arithmétique. Si, dans une petite Église, sur dix membres communiants il y en a un dont le point de vue moral soit douteux, sur cent membres il y a bien des chances pour qu'il y en ait dix, et bienheureux si la proportion n'est pas plus forte! Dans une petite Église, il est possible au pasteur d'exercer une influence personnelle sur chaque membre de son troupeau ; dans une grande Église, c'est impossible, même à la station, à cause des absences fréquentes du missionnaire pour visiter ses annexes. Quant aux chrétiens des annexes, le missionnaire les voit aux réunions et il n'agit guère sur eux que par les évangélistes. Parmi ceux-ci, il peut se trouver des brebis galeuses qui font plus de mal que de bien.

Le pays est un pays riche, et, à part les années de famine, nos gens sont dans l'abondance. Les belles récoltes de sorgho ont pour résultat l'ivrognerie ; non pas l'ivrognerie bestiale des blancs, j'ai déjà dit que nous interdisons une certaine bière très enivrante, mais une ivrognerie décente : le plaisir de boire et de causer et, comme suite, le relâchement des

mœurs. Trouver un homme vraiment sobre, un homme qui ne boit du *léting* que pour apaiser sa soif, est rare. Mais c'est surtout en fait de chasteté que le chrétien noir est décidément inférieur au chrétien blanc. Il y a aussi des cas de sorcellerie, des cas de retour au paganisme et certains vices inconnus des anciens Bassoutos, mais que nos jeunes gens apprennent en se mêlant aux Cafres.

Quant à la véracité de nos chrétiens, on peut dire d'eux ce que saint Paul disait des Crétois: ils ont vécu dans le mensonge et ont de la peine à s'en défaire.

Tels sont les déficits de la moralité de nos chrétiens. Mais, à tout prendre, ils ne sont pas plus mauvais que ne l'étaient les chrétiens de Corinthe au temps de saint Paul, et, s'il y a du mauvais dans l'Église, il y a aussi du bon.

Nous avons eu de beaux auditoires pendant toute l'année, à la station et dans bon nombre d'annexes. A la station, la chapelle, agrandie par M. Germond, devient trop petite et, dans l'auditoire de chaque dimanche, il y a une bonne proportion de païens, hommes et femmes. L'évangélisation des villages païens a été faite, en plusieurs endroits, méthodiquement, et, sans avoir vu un réveil, nous avons eu 135 conversions, presque le double de l'année dernière. Deux nouvelles écoles ont été fondées, et le chiffre des enfants de nos écoles est passé de 360 à 590.

La cotisation annuelle de l'Église a été bonne, et cela malgré la famine qui existait dans nos annexes du Lessouto. Nous avons reçu, en 1898, des membres de l'Église, 3,777 francs 50. C'est une jolie somme, mais insuffisante pour couvrir nos dépenses de salaires et de constructions. Il reste beaucoup de constructions à faire, et tous nos efforts tendent à faire comprendre à nos chrétiens que c'est à eux à supporter les charges de leur Église.

Il est difficile de juger du développement moral de la vie de nos chrétiens. Certains font des progrès, cela est visible; certains aiment leur Église et font des sacrifices pour elle et, s'il y a des anciens mécontents et qui ne travaillent qu'en

rechignant, il y en a d'autres qui ont du zèle et qui prennent à cœur les intérêts du règne de Dieu. Deux, à la station, sont de fidèles ouvriers. L'un est parmi les meilleurs prédicateurs indigènes qu'il m'ait été donné d'entendre; non pas que ce soit un homme éloquent, mais c'est un homme qui a des expériences religieuses, et ce qu'il dit a quelque chose de sincère et de vécu qui trouve un écho dans l'âme de ceux qui l'écoutent. L'autre évangélise beaucoup, et, par son moyen, plusieurs personnes se sont converties. Nous avons eu la joie de voir plusieurs indigènes, hommes et femmes, qui avaient été mis hors de l'Église ces dernières années pour fautes graves, s'humilier et demander à Dieu pardon de leurs fautes. J'aimerais vous parler de certaines conversions, mais ma lettre devient longue. Ce sera pour une autre fois.

Je m'arrête en demandant aux amis des missions de se souvenir de nous et de notre Église dans leurs prières.

C. Christeller.

ZAMBÈZE

DU CAP A BOULAWAYO

Lettre de M. le missionnaire J. Liénard.

Trois jours à Wellington. — Le chemin de fer du Sud de l'Afrique. — Le paysage. — Mirage. — Petite vitesse. — La forêt. — Arrivée à Boulawayo. — Les dix-sept wagons.

Boulawayo, 19 mars 1899.

Bien cher monsieur,

Au moment de notre départ de France, nombreux étaient ceux qui s'apitoyaient sur notre sort : « Quel voyage fatigant vous allez faire ! Gare au mal de mer ! Et ce voyage en chemin de fer : cinq jours de wagon ! mes pauvres enfants ! »

Pour le mal de mer, les plus pessimistes prédictions se sont réalisées, hélas ! Mais la suite du voyage nous a amplement consolés de ce rude début. Quant au voyage du Cap ici, il a été tout simplement délicieux.

Partis trois jours avant les artisans, les cinq missionnaires et mademoiselle Dupuy ont été reçus, à Wellington, par le Rév. Dr Murray et par les amis des missions, qui se groupent autour de lui et dirigent les deux collèges bien connus : l'*Institut*, pour les jeunes gens, et le *Huguenot College*, pour les jeunes filles. Ce dernier titre nous replongeait dans les souvenirs des débuts de la mission française au sud de l'Afrique ; d'ailleurs, nous avons vu le successeur immédiat de M. Bisseux, M. Pauw, un petit révérend à barbiche blanche, qui est à la tête d'une très intéressante congrégation de noirs.

Les trois jours passés à Wellington, avec les « réunions de bienvenue » si chaleureuses et les mille attentions aimables dont on nous comblait, ont été un rafraîchissement pour nos âmes. C'était la cordialité des amis du Cap, avec, en moins, l'ennui des emplettes à faire et des courses au soleil.

Le lundi soir 13, la bande du Zambèze se retrouvait presqu'au complet dans le train de Boulawayo. Les de Prosch et madame Bouchet étaient partis en avant et nous attendaient à Kimberley.

Notre premier souci, en nous embarquant, fut de dresser nos couchettes et de nous arranger pour la nuit. Très pratiques, ces wagons du *Cape Government Railway*, avec leur long couloir, leur plate-forme, leurs cabinets de toilette, etc..., et leurs compartiments à six places, pourvus de six couchettes très convenables et d'une petite table des plus commodes. On nous avait réservé un demi-wagon : trois compartiments contigus et une plate-forme. Nous étions là chez nous, et nous pouvions, tout comme sur le *Pembroke*, faire le culte, nous promener, lire ou causer, ou encore prendre en commun le thé ou le café préparé sur place. Bien plus, nous avons célébré dans toutes les règles la fête de Bouchet.

La première journée, de Wellington à Beaufort-West, aurait pu paraître monotone à des voyageurs moins fermement décidés que nous à aimer l'Afrique. Le train roulait sans hâte dans une série de vallées sans eau, entourées de collines grises, toutes pommelées de petits buissons verts. D'heure en heure, une maison solitaire perdue dans la prairie grise, et, plus rarement encore, quelques stations rudimentaires : un écriteau, une double voie, voilà l'affaire. Ce n'est pas une gare, c'est un garage. Bien que le plus souvent solitaires et déserts, ces écriteaux étaient le prétexte à de longs arrêts.

Malgré tout, ce voyage est moins terne qu'il ne semble au premier abord. Cette solitude a sa mélancolique poésie, et les monts aux formes bizarres, colorés par le soleil couchant des teintes les plus variées, lui donnent parfois un aspect grandiose. Un n'y voudrait pas vivre, on ne se lasse pas de la contempler.

Sur le soir, le désert devint moins sévère; au lieu de buissons, voici des arbres, voici des parcs d'autruches, et, sur la croupe de leurs hôtes, telle plume que vous admirerez un jour sur un chapeau parisien. Au soleil couchant, nous arrivons à Beaufort-West, en même temps qu'une averse épouvantable nous initie aux déluges de la saison des pluies. Nous avons le plaisir de recevoir la visite d'un inconnu, dont le nom seul était une recommandation : M. de Villiers. Ce descendant des huguenots réfugiés a accueilli les nouveaux émigrants huguenots avec une chaleur vraiment touchante.

Le mercredi matin, nous nous sommes réveillés tout près de Kimberley. Là, notre train, d'express (!) devient mixte, et notre locomotive s'attelle à trois fourgons d'eau et de charbon, — ce qui ne l'empêchera pas de s'arrêter pour « faire de l'eau » à toutes les fontaines que nous trouverons en chemin, — et à une dizaine de wagons de marchandises. Après un arrêt de deux heures, nous quittons la ville des diamants, et nous voilà roulant dans une immense plaine. Au loin, le mirage nous montre de beaux lacs argentés, bordés d'arbres

touffus. Voilà le rêve! La réalité, c'est de l'herbe brûlée et des termitières.

Cependant, nous arrivons dans des contrées décidément moins civilisées : voici des villages de noirs et des champs de millet. A chaque station, les indigènes accourent apportant des melons d'eau, du lait ou des cannes à sucre. Le terrain monte petit à petit. Notre ligne suit docilement toutes les sinuosités des vallées et tous les caprices du sol tourmenté. Voici une taupinière : on la tourne; une vallée : en zigzaguant, nous arrivons au bord de l'eau, s'il y en a, et un petit pont de deux mètres remplace le viaduc de dix arches que nos ingénieurs européens auraient construit. Si les descentes se font à une jolie vitesse, les montées sont amusantes de lenteur. Plusieurs fois, nous sommes descendus pour cueillir des fleurs le long de la voie, tandis que le train continuait son petit bonhomme de chemin. Une fois même, M. Burnier nous a photographiés ; d'un bond, on se retrouvait dans son compartiment, et, à la descente suivante, vous n'auriez pas cru que ce convoi, qui roulait à cinquante kilomètres à l'heure, serpentait, il y a un instant, à une vitesse de quatre ou cinq kilomètres.

Les deux derniers jours du voyage n'ont pas été les plus rapides, ni les moins agréables. Nous étions dans une forêt. Oh! ce mot ne doit pas évoquer devant votre esprit des paysages tropicaux, des fourrés vierges où les lianes gracieuses entourent les troncs serrés, où les rayons du soleil ne peuvent pénétrer, des repaires de serpents et d'orchidées. Rien de pareil dans l'Afrique du Sud. Pas un palmier! Sans quelques cactus en forme de candélabres, vous prendriez pour un de nos bois en *demi-coupe* cette espèce de steppe parsemée de petits bouquets d'arbres grêles et contournés. Ce paysage présente cependant souvent des aspects inattendus : ici, vous croiriez voir un coin de parc; plus loin, un amoncellement de gros blocs de rochers couronnés d'arbres étranges vous transporte dans tel coin de la France ou de la Suisse...

Les indigènes sont de plus en plus nus, et, hélas ! de plus en plus misérables et mendiants. Ce n'est pas l'élite que ces restes de tribus en contact avec les blancs !

Mais voilà la quatrième fois que, de la portière, nous voyons le soleil se coucher. Au loin, voici les lumières de Boulawayo. M. Coillard, M. Bertrand et les deux Zambéziens nous attendaient. Que de présentations à faire ! Quelle joie de se retrouver en ce confin du monde ! M. Boegner, malade de la fièvre, manquait au rendez-vous. Nous avons pu le voir aujourd'hui ; il est sorti de l'hôpital, et nous espérons qu'il sera tout à fait remis pour le reste de notre séjour.

Séjour bien court, naturellement. Tout est si cher, ici ! D'ailleurs, les wagons, *nos dix-sept wagons*, sont chargés. Lundi prochain ou mardi, nos deux caravanes se mettront en route, à la distance d'une étape. Et, cette fois, ce sera bien pour tout de bon. Adieu le chemin de fer et la civilisation ! Mais vive le Zambèze et vivent les Barotsi ! Jusqu'ici, Dieu nous a donné à tous la santé et la gaieté. Nous sommes pleins de reconnaissance et d'espoir. Vous le louerez avec nous, chers amis, en apprenant que la moitié du voyage s'est accomplie sans encombre, et vous lui demanderez qu'il bénisse notre « arrivée » comme il a, selon sa promesse, béni notre « sortie ».

Votre dévoué en Jésus-Christ.

J.-L. LIÉNARD.

A BOULAWAYO

C'est le dimanche 12 mars, à six heures et demie du soir, que le chemin de fer déposait à la gare de Boulawayo MM. Boegner, Coillard, Bertrand, Verdier et M. et madame Ramseyer. Pendant une dizaine de jours, notre directeur allait résider dans cette ville lointaine, aux confins extrêmes

de la civilisation. La place nous manque pour raconter en détail tous les incidents de ce séjour. Mais nos amis auraient lieu de se plaindre si nous nous bornions à le mentionner dans l'article, nécessairement un peu sec, que nous consacrons tous les mois aux allées et venues de nos missionnaires.

La journée du lundi 13 s'est passée en conversations avec M. Coillard et avec un grand commerçant de Boulawayo, entièrement dévoué aux intérêts de la mission du Zambèze, et devenu un ami pour M. Coillard : M. Whiteley, de la maison Whiteley et Walker, le même que notre missionnaire avait si providentiellement trouvé au Cap, six semaines auparavant.

M. Boegner se promettait de suivre de près ce travail nouveau pour lui, et si plein d'intérêt : la préparation d'une grande expédition pour l'intérieur de l'Afrique. Malheureusement, la fièvre n'a pas tardé à reparaître et l'a obligé d'entrer, dès le mardi 14, à l'hôpital où il a trouvé une installation des plus confortables et les meilleurs soins.

Nos quatorze jeunes amis, lorsqu'ils sont. à leur tour, descendus du train, le vendredi 17, n'ont donc pas eu la satisfaction de trouver leur directeur à la gare. C'est seulement le lendemain, samedi, que l'un d'eux, M. Th. Burnier, a pu se rendre à l'hôpital, aider M. Boegner à faire ses paquets et l'emmener en voiture.

En passant au magasin de MM. Whiteley et Walker, ils prennent M. Coillard, toujours absorbé par ses préparatifs, et sortent ensemble de la ville d'affaires pour gagner le quartier des villas, situé à vingt minutes en voiture. Là, il est interdit de bâtir autre chose que des maisons d'habitation, et, dans la brousse encore presque intacte, s'élèvent déjà cent à cent quarante villas. C'est dans la villa de M. Walker que notre directeur était logé. « La soirée est admirable, écrit M. Boegner dans son journal, le soleil se couche au milieu de quelques nuages, draperie légère d'or et de pourpre, et je jouis de me sentir libre, de penser que je pourrai profiter

demain de M. Coillard, l'accompagner lundi au dépôt des marchandises, au chargement des wagons, et voir de plus près ses compagnons de voyage, dont la moitié me sont encore inconnus. »

Le dimanche 19 mars a été pour notre directeur une « journée inoubliable ». Après une nuit de sommeil réparateur et une matinée de méditation solitaire, il est entré à 3 heures 1/2 dans le salon de la villa, où un culte devait être célébré devant le personnel de la mission.

« Je me trouve pour la première fois, écrit-il, en présence de toute la cohorte des dix-sept, ou plutôt des quinze, car malheureusement M. et madame Ramseyer manquent, étant déjà au campement. Je suis ébloui de toute cette jeunesse; oui, c'est une belle couronne que la famille protestante de langue française a tressée pour le Roi. Je fais le tour du cercle; mais il faudra encore les quelques rencontres des jours prochains pour que chaque figure se grave dans mon esprit, avec sa caractéristique intime. »

M. Boegner a présidé le culte; après son discours, M. Coillard a prononcé une allocution émue; des prières de MM. Liénard et de Prosch et de beaux chants, préparés pendant la traversée, ont complété ce service familier.

« Le reste de la soirée, ajoute notre directeur, a été délicieux; on a pris le thé, et je suis allé de groupe en groupe, faisant connaissance avec chacun: puis on est sorti au jardin; le temps était magnifique; le ciel, que rien ne rétrécit, d'une limpidité absolue. A la tombée de la nuit nos amis ont regagné la ville. »

La journée du lundi 20 a été marquée par la reprise complète de la vie commune. M. Boegner a pu assister aux pourparlers et aux achats. A cette date, l'expédition comptait déjà 17 wagons et 304 bœufs; plus tard, il a fallu encore augmenter ce nombre de deux wagons, croyons-nous, et par conséquent de 32 ou 36 bœufs.

L'après-midi, M. Boegner rejoint à l' « Imperial Hotel » la bande des jeunes missionnaires. Tout le monde dîne le soir à

la même table, M. Coillard et M. Boegner se faisant vis-à-vis; puis on passe au salon, on y signe un message à la Maison des missions et aux Églises, message dont le texte ne nous est pas encore parvenu. La soirée se passe surtout à chanter des cantiques de consécration. — « Tandis qu'ils chantaient, nous dit M. Boegner, je les regardais, pleins de force et de jeunesse, et je me disais avec le prophète : « Qu'ils sont beaux ceux qui annoncent la paix ». Mais, en même temps, la pensée de ce qui les attend, la pensée d'autres départs où ces mêmes cantiques ont été chantés et qu'aucun retour n'a suivi, me traversait l'esprit. Et tout se terminait par une prière : « Qu'ils soient fidèles, qu'ils soient heureux ! » Cette prière, j'ai eu le privilège de la faire monter à Dieu au nom de tous; puis, par un magnifique clair de lune, accompagnés de plusieurs de nos amis, nous avons regagné nos pénates. »

Le mercredi 21, M. Boegner, se sentant en parfaite santé, assiste au chargement des wagons; le plus extraordinaire est celui qui porte les deux bateaux en aluminium, placés l'un dans l'autre et enfermés dans une immense caisse. Dix wagons sont déjà réunis au campement provisoire, à 40 minutes de la ville, où M. et madame Ramseyer sont établis et veillent sur eux. Ce même soir, les de Prosch, les Bouchet, M. Verdier et mademoiselle Dupuy doivent y être également; le lendemain, on transportera le tout à quelques milles plus loin pour trouver de l'eau.

Le mercredi 22 était le dernier jour que M. Boegner devait consacrer à Boulawayo. Le matin il se rend à l' « Imperial Hotel » pour passer quelques instants avec nos amis de la deuxième bande; après un repas pris à leur table, il fait encore quelques courses et, à quatre heures, se rend pour la dernière fois au campement. Sept nouveaux wagons y ont été ajoutés aux dix wagons de la veille; les ménages sont en train de s'installer; les figures de nos sœurs apparaissent, très haut perchées sous la tente qui recouvre tout l'équipage. Impossible de se réunir en cercle pour prier tous ensemble; les voyageurs sont trop dispersés et trop occupés. La voiture attend

M. Boegner. Encore une étreinte, et il doit s'éloigner, le cœur serré, apercevant pendant longtemps, sur le ciel clair, les bras levés et les mouchoirs agités. Notre directeur rentre ainsi avec M. Coillard à la villa Walker.

Enfin, le jeudi 23, dès le matin, M. Coillard accompagne M. Boegner à la station. Une dernière fois ils prient ensemble, et bientôt le train s'ébranle. « Je suis resté à la portière et ai distingué longtemps le flocon blanc de la barbe de M. Coillard; puis, tout s'est effacé et j'ai compris qu'une belle page de ma vie venait de se tourner. Que Dieu en soit loué et qu'il me donne de faire fructifier tout ce que j'ai pu apprendre et recevoir pendant ces quinze derniers jours! »

La fièvre, qui avait laissé à M. Boegner quelques jours de répit, devait malheureusement le retrouver en chemin de fer. Il en a eu un premier accès le vendredi 24, tout en passant à la station de Gabarone's, où M. Jules Ellenberger, prévenu par dépêche, est venu lui apporter, avec quelques provisions de route, une bouffée d'affectueuse sympathie. Il en a souffert surtout à Kimberley, où il a passé le dimanche des Rameaux. On sait déjà comment il est arrivé le Vendredi-Saint à Léribé.

A Boulawayo, la deuxième bande de l'expédition s'était mise en route, suivant la première de vingt-quatre heures. Avant le départ, M. Liénard nous disait en quelques lignes quelle joie leur avait causé, à lui et à ses compagnons, leur rencontre avec M. Boegner. « Il nous eût semblé qu'il nous eût manqué quelque chose si, au moment d'entrer dans la lice, nous n'avions pu recevoir de vive voix les dernières instructions de celui qui doit diriger nos efforts et former le lien vivant entre les missionnaires et les Églises.

« Notre Père céleste, exauçant nos vœux et nos prières au-delà même de nos espérances, nous a accordé le privilège de voir tout à loisir M. Boegner. Nous avons pu faire ensemble monter vers Dieu nos cantiques d'actions de grâces, de louanges et de consécration. Nous avons reçu les conseils du pasteur, du directeur, de l'ami, et, trouvant du temps

pour chaque chose, nous avons eu la primeur des nouvelles de Madagascar. Là aussi, dans cette chère France africaine, on veut marcher de l'avant. Les missionnaires du Zambèze sont heureux d'être les premiers à le savoir et à s'en réjouir. »

Une lettre de M. Elie Lemue à sa famille a apporté des nouvelles un peu postérieures et datées du 28. Les deux parties de la caravane s'étaient retrouvées, et M. Coillard lui-même venait de les rejoindre, après avoir pris les derniers arrangements à Boulawayo et avoir accompagné l'enterrement d'un des hommes qui avaient dû conduire l'expédition. M. Bertrand s'était séparé de lui le 27, pour se diriger directement vers l'Est et aller gagner, après un voyage qui ne sera pas sans difficulté, le port de Beira, dans le Mozambique. Tout allait bien pour nos amis, qui n'avaient encore parcouru qu'une quarantaine de kilomètres, ralentissant leur allure pour attendre M. Coillard. Le thermomètre ne marquait pas plus de 18 à 20 degrés à l'ombre, et, sans les mouches, le voyage eût été absolument agréable.

Que Dieu garde cette petite armée ! Il n'est pas impossible qu'au moment où cette livraison paraîtra, elle soit déjà parvenue au bord du Zambèze.



DERNIÈRES NOUVELLES

Une carte postale de M. Coillard nous arrive le 1er mai ; elle est datée de Nzinza, jour de Pâques, sept heures du matin. En voici le texte, qui montre notre expédition s'avançant joyeusement sur la route du Zambèze.

« Nous voici environ à 80 kilomètres de Boulawayo ; ce n'est que le 28 mars que j'ai pu m'arracher de cette ville pour rejoindre la caravane. Nous voyageons lentement, mais bien. Il y a beaucoup d'entrain et même de gaîté parmi notre jeunesse. Chacun prend la vie africaine par le bon côté.

Pour moi, c'est une joie et un sujet de reconnaissance envers Dieu de voir ce bon esprit. Je redeviens jeune avec cette noble jeunesse. Nous n'avons personne pour aider nos amis; mes deux garçons ne suffisent pas, malgré leur bonne volonté. Chacun cherche son bois, puise son eau et cuit sa nourriture. Mais chacun le fait avec une telle bonne volonté qu'on oublie presque la fatigue que cela leur coûte. Nous nous réunissons deux fois par jour pour chanter et prier, et le cantique qui est désormais la devise de l'expédition et que nous chantons chaque fois que nous nous réunissons, c'est : Qu'il fait bon à ton service! » Complétez le verset. Vous voyez que nous n'allons pas au Zambèze comme des victimes et que nous n'engendrons pas la mélancolie. Nous prions pour vous. Priez, continuez de prier pour nous. »

Votre affectionné,

F. Coillard.

Le même courrier nous apporte aussi deux longues lettres du Zambèze, l'une de M. Coïsson, l'autre de M. Boiteux, et une carte postale de M. Louis Jalla. M. Coïsson était encore à Kazungula le 7 février; mais il s'occupait déjà activement de la fondation de sa nouvelle station, au Mosi-Oa-Thunya, où il se rendait au moins une fois par mois. Il avait placé, en attendant d'y résider lui-même, l'évangéliste Pétrose. M. Boiteux, à la date du 24 janvier, était déjà installé à Sénanga, dans des huttes provisoires, en attendant d'avoir construit sa maison définitive. Il se proposait d'ouvrir l'école la semaine suivante.

Quant à M. Jalla, il nous écrit le 17 février, de Séshéké, et nous annonce qu'il a d'excellentes nouvelles du haut fleuve. Il prépare quatre candidats au baptême pour Pâques.

Tous nos missionnaires étaient en très bonne santé, et se réjouissaient en pensant au renfort qui allait leur arriver. Nous donnerons, le mois prochain, quelques extraits de ces lettres.

SÉNÉGAL

LES FÊTES DE PAQUES A SAINT-LOUIS

« Le désert fleurira comme la rose. » Il s'en faut encore de beaucoup que cette prophétie soit accomplie dans notre mission si ingrate du Sénégal. Mais si le désert tarde à se couvrir de fleurs, le serviteur de Dieu a cependant la joie d'en cueillir quelques-unes, de loin en loin. Ce privilège, d'autant plus apprécié qu'il est plus rare, notre frère M. Moreau en a joui le jour de Pâques. Et, bien qu'il en rapporte tout le mérite à son prédécesseur, nous ne saurions oublier que, si « Paul a planté, Apollos a arrosé ». N'oublions pas surtout que « c'est Dieu qui a donné la croissance. » Et bénissons-le pour sa fidélité.

Saint-Louis, 5 avril 1899.

Cher monsieur Bianquis,

Un mot pour vous dire que nous avons eu de bonnes fêtes de Pâques. — Pâques a été marqué, cette année, par la réception de quatre personnes dans l'Église : deux hommes de Pont-de-Khor, la femme et la belle-mère de l'un d'entre eux. C'est ici le cas de dire que, quoique mort, Escande parle encore, car ces prosélytes sont des fruits de son ministère. C'est lui qui les avait déjà instruits pendant une année et qui les avait décidés à faire le pas décisif. Il a dû se réjouir au ciel. Pourvu qu'ils soient et restent fidèles ! Il y avait une grande foule pour assister à ce baptême. Tous les hommes de Pont-de-Khor s'y trouvaient, et je me demande si les uns ou les autres auront réfléchi. Ils attendent avec une telle quiétude que Dieu vienne leur parler, qu'il est presque impossible de les secouer d'une manière efficace.

Le culte a commencé et fini en français, mais, entre les deux, Nichol a parlé en wolof, Samba et moi en bambara. Les engagements ont été pris en bambara. On paraissait très

ému. Deux hommes avec leurs femmes m'ont demandé à être catéchumènes pour cette nouvelle année. Oh ! si un souffle de vie passait enfin sur ce pauvre Sénégal !

O. Moreau.

CONGO FRANÇAIS

RÉSUMÉ DES DERNIÈRES NOUVELLES

La Conférence de Talagouga. — Questions de placements et de congés. — Case du Cap Lopez et scierie de Talagouga. — Évangélisation. — Nouvelles stations. — Questions de traduction et de publication. – Naissance d'André Allégret. — M. D. Couve.

La Conférence des missionnaires du Congo s'est réunie à Talagouga du 9 au 15 février. Nous n'avons pas encore reçu le compte-rendu qui nous a été promis, pour les lecteurs du *Journal des Missions*. Voici, en attendant, quelques détails sur les travaux de la Conférence.

Pour la première fois, six missionnaires y prenaient part : MM. Allégret, Teisserès, Haug, Faure, Vernier et Couve. M. Merle avait dû rester à Lambaréné pour prendre soin de la station en l'absence de MM. Teisserès et Vernier.

La Conférence a maintenu M. Vernier à Lambaréné et M. Couve à Talagouga; elle a décidé que, dès leur arrivée, M. Hermann s'arrêterait à Lambaréné, tandis que M. Lantz monterait jusqu'à Talagouga. Elle a décidé aussi que M. Moschetto prolongerait son stage à Talagouga et a demandé au Comité de lui envoyer un second artisan pour Lambaréné et ses annexes.

M. Félix Faure a été autorisé à repartir le 8 avril pour passer en France son temps de congé. Il arrivera, s'il plaît à Dieu, dans la première quinzaine de mai. M. Teisserès quittera Lambaréné aussitôt après l'arrivée du prochain renfort.

La case du cap Lopez, destinée à servir de sanatorium, sera construite dans le courant de l'été. Les matériaux en sont déjà préparés.

La question de la scierie de Talagouga a occupé la Conférence. On sait que cet établissement est en très mauvais état et qu'il y a lieu de se demander s'il convient de le remettre à neuf, de le transporter ailleurs ou d'y renoncer définitivement. L'arrivée en France de M. F. Faure aidera le Comité à prendre une décision.

Ce sont surtout les questions relatives à l'évangélisation du pays qui ont fait l'objet des entretiens de nos missionnaires. On connaît déjà l'étendue énorme du champ défriché. Pour ce vaste territoire, les deux stations primitives ne sauraient plus suffire. Déjà M. Haug est établi dans la station nouvelle de Ngomo. La nécessité semble s'imposer de créer, à bref délai, deux autres stations, l'une à Elone-Bito, au centre de nombreux villages païens et à portée de sept de nos annexes déjà fondées; l'autre, sur les bords de la rivière Ngounié, le grand affluent de l'Ogooué, un peu en amont de Lambaréné. C'est aux chutes Samba que semble devoir être l'emplacement de cette seconde station. Le Comité aura à examiner ces projets, dont l'exécution nécessiterait encore l'envoi de nouveaux renforts au Congo.

Enfin, la Conférence de Talagouga a consacré ses dernières séances aux questions de traduction, de langue et de publication. M. Teisserès a déposé sur le bureau la traduction en galoa de tous les livres de la Bible non traduits par la mission américaine. M. Allégret a présenté à ses collègues un petit catéchisme à publier en galoa et en pahouin et il les a mis au courant de ses travaux de traduction des Évangiles en pahouin. Jusqu'ici, la Genèse et saint Matthieu seuls ont été traduits et imprimés. M. Allégret a aussi lu un rapport sur la traduction en galoa du « Voyage du chrétien » de Bunyan, traduction qui avait été préparée par notre regretté frère M. Jacot, et que madame Jacot se propose de faire paraître prochainement.

Un mois après la session de la Conférence, le 8 mars, la station de Talagouga était égayée par la naissance du jeune André-Maurice Allégret. Son père, en nous informant par lettre de cette bonne nouvelle, que nous avions déjà pu annoncer le mois dernier d'après un télégramme, nous prie d'en faire part à ses amis par la voie du *Journal des Missions*. Tout allait très bien à la date du 11 mars; mais M. D. Couve, dans une longue et très intéressante lettre, qui nous est communiquée par sa famille, se montre inquiet quant à la santé de M. Allégret, surmené par ses occupations de toutes sortes. Que Dieu garde nos missionnaires, sur lesquels nous nous reprochons souvent de faire peser un fardeau beaucoup trop lourd!

La lettre dont nous venons de parler nous montre M. Couve toujours plein d'entrain et déjà fort attaché à ses petits Pahouins, avec lesquels il a fait, sur le fleuve, des tournées d'évangélisation qui remplissent d'enthousiasme son cœur de jeune missionnaire.



TAÏTI

RAPPORT DE LA CONFÉRENCE MISSIONNAIRE DES ILES DE LA SOCIÉTÉ POUR L'ANNÉE 1898

Nouveaux besoins dans les îles de la Société et dans les autres archipels. — Progrès réalisés. — Acquisition du bateau. — La mission aux Marquises. — Le journal en taïtien. — Trop peu d'instituteurs. — Les collectes. — Taïti et Mooréa.

A Messieurs les membres du Comité des missions, à Paris.

Papéété, le 14 janvier 1899,

Messieurs et très honorés Frères,

La Conférence de vos missionnaires des Iles de la Société s'est réunie à Papéété pour sa session annuelle de fin d'année,

dans les premiers jours de décembre 1898. Cette session était tout particulièrement chargée; huit séances, dont quelques-unes fort longues, nous ont été nécessaires, tant pour examiner les divers travaux accomplis au cours de l'année dernière que pour étudier la tâche que nous réserve l'avenir. Cette dernière partie, surtout, a fait l'objet de nos délibérations, car elle ne laisse pas que de nous préoccuper très sérieusement.

En effet, plus nous avançons, plus notre œuvre s'accroît et, d'année en année, elle exige de nous de nouvelles ressources et de nouveaux renforts. Connaissant les besoins non moins pressants de vos autres champs de mission, nous cherchons à faire le plus possible avec les moyens dont nous disposons; néanmoins, il est certaines parties de notre œuvre qui restent en souffrance, d'autres qui demanderaient à être développées; à la pensée de ces centaines d'îles qui échappent encore à notre influence, de tous les appels auxquels nous devons rester sourds, faute de pouvoir y répondre, nous sentons parfois nos cœurs se serrer et nous avons besoin de beaucoup de foi pour marcher en avant et ne point désespérer de l'avenir.

Comme la plupart des champs de mission déjà anciens, notre œuvre de l'Océanie française présente un double caractère : elle comprend une sphère de conservation et une sphère de propagande ou d'extension. L'œuvre de conservation, il ne saurait être question, pour le moment du moins, et quoi qu'on en ait dit d'ailleurs, ni de la supprimer, ni même de l'amoindrir ; ce serait perdre volontairement le résultat de tout un siècle de travaux et d'efforts. Nos églises indigènes, même les plus anciennes, ne sont pas encore capables de se diriger elles-mêmes, ni de résister avec leurs propres forces aux entreprises sans cesse grandissantes des différentes sectes, catholiques, adventistes ou mormones. Cette œuvre de conservation, si importante pourtant, c'est à peine si nous parvenons à l'accomplir d'une manière à peu près suffisante, avec les ressources dont nous disposons; toutes nos forces y sont presque employées, et cependant il

est encore bien des points faibles qui demanderaient à être renforcés.

Mais qu'est cela, à côté de cette immense œuvre de propagande que nous devrions, que nous voudrions poursuivre de tous nos efforts si nos moyens nous le permettaient : les Marquises, dont la plupart des indigènes sont encore païens, les Gambier, aujourd'hui complètement catholiques, ce grand archipel des Pomotou, où le mormonisme semble chaque année faire de nouveaux progrès, et tant d'autres îles encore où la lumière de l'Évangile ne brille que d'une manière bien imparfaite ?

Cependant, grâce à Dieu, grâce aussi à vous, messieurs, et aux Églises de France, il nous a été possible, au cours de l'année dernière, de réaliser quelques progrès dans cette œuvre d'extension qui nous tient tant à cœur, et nous avons la ferme espérance que cette nouvelle année ne s'écoulera point sans que nous puissions faire encore quelques pas dans cette voie.

Parmi ces progrès, signalons en premier lieu la résolution d'acquérir le bateau-missionnaire, dû, comme vous le savez, à la générosité de nos Églises de France et au zèle de notre collègue M. Viénot. Cette décision a été quelque peu retardée par suite de diverses circonstances. L'établissement tout récent d'un service à vapeur entre différentes îles de nos archipels nous avait permis de croire, un certain temps, que le bateau, dont l'entretien constituera une lourde charge pour notre budget, n'était plus aussi indispensable que par le passé. Mais nous avons dû reconnaître que ce service à vapeur ne saurait remplacer que d'une manière très imparfaite un bateau vraiment missionnaire. Toutefois, afin de diminuer les frais d'entretien, nous avons résolu de nous contenter d'une goëlette de 30 tonneaux, au lieu d'un bâtiment de plus fort tonnage que nous avions pensé acquérir tout d'abord.

Une décision non moins importante, prise par notre Conférence, est la création d'un nouveau poste missionnaire aux

Marquises et l'envoi de M. Vernier fils dans ces îles. Déjà, à la suite d'un voyage d'études qui a duré deux mois, notre jeune collègue a pu se rendre un compte exact de l'œuvre qu'il aura à accomplir aux Marquises. Nous parlerons plus loin et d'une manière détaillée de ces îles qui, pour la première fois, figureront dans notre rapport. M. Paul Vernier et sa jeune compagne pensent rejoindre définitivement leur poste dans quelques mois; ils ont tout particulièrement besoin que les amis des missions les accompagnent de leurs sympathies et de leurs prières.

La Conférence missionnaire a encore décidé la création d'un petit journal imprimé en taïtien et destiné à l'instruction et à l'édification des indigènes. Un numéro spécimen est déjà imprimé, et la publication régulière commencera aussitôt que le nombre des abonnements sera suffisant pour couvrir les frais d'impression.

La situation de notre œuvre scolaire, que nous avons exposée d'une manière très détaillée dans le rapport de l'an dernier, n'a guère changé depuis cette époque. A plusieurs reprises, l'administration nous a fait des demandes d'instituteurs, auxquelles il ne nous a pas toujours été possible de satisfaire, les jeunes gens pourvus de leur brevet et dont nous aurions pu disposer n'étant souvent pas capables de diriger des écoles isolées où ils se trouvent complètement livrés à leur propre initiative. C'est le besoin d'une préparation spéciale qui se fait surtout sentir pour nos instituteurs.

En résumé, vous le voyez déjà, messieurs, comme l'an dernier, comme l'année prochaine sans doute, comme trop souvent, hélas! les conclusions naturelles de ce rapport seront encore des demandes de renfort tant en hommes qu'en argent. Peut-être n'est-ce pas hélas qu'il faut dire, car il y a dans ce fait quelque chose de réjouissant, une preuve que notre œuvre s'accroît, se développe; ce que nous déplorons, c'est que nos ressources ne puissent point s'augmenter dans la même proportion que nos charges.

Par suite de diverses circonstances, toutes temporaires

sans doute, nos collectes des Iles Sous-le-Vent, qui contribuent pour une certaine part à l'entretien de notre mission, ont subi cette année encore une diminution sensible. Peut-être reviendront-elles plus tard au chiffre primitif; l'accroissement de notre œuvre pourra également amener de nouvelles collectes: cependant nous ne pouvons espérer que ces recettes arrivent jamais à couvrir complètement les dépenses.

Nous avons donc besoin de pouvoir longtemps encore compter sur les secours de nos Églises de France. Qu'elles se souviennent que nos îles de l'Océanie, quoique petites, sont les seules de nos colonies françaises qui appartiennent pour la plus grande partie au protestantisme. Il y a beaucoup de ces îles qui ne comptent pas un seul indigène catholique, et cela, malgré les efforts des prêtres et les ressources considérables dont ils disposent.

« Souviens-toi de ce que tu as reçu et le garde, » écrivait l'apôtre à l'Église de Sardes; cet avertissement nous paraît s'appliquer tout particulièrement à notre œuvre missionnaire de Taïti. C'est un devoir pour nous, pour nos Églises, de garder ce qu'elles ont reçu, mais c'est aussi un devoir pour tout protestant français de nous aider dans cette œuvre de conservation.

Après ces quelques observations, nous passerons rapidement en revue les différents champs de notre mission aux Iles de la Société.

Taïti et Mooréa.

A Taïti comme à Mooréa, la situation de nos Églises indigènes est sensiblement la même que les années précédentes. Dans la plupart des paroisses de mon arrondissement, nous dit M. Vernier, la vie spirituelle est en quelque sorte intermittente: vigoureuse et active à certaines saisons, elle s'affaiblit à d'autres moments. Comme à l'ordinaire aussi, les fêtes du 14 juillet ont malheureusement été pour beaucoup de nos chrétiens indigènes une occasion de chute; l'Église de Papénoo a tout particulièrement souffert, et le conseil de

paroisse a dû prendre des mesures sévères pour ramener les égarés dans la bonne voie.

Les écoles du dimanche et du jeudi à Papéété, comme à Papétoaï, sont toujours bien suivies et donnent de bons résultats. Il n'en est pas de même dans les districts, où nos pasteurs indigènes ne réussissent pas toujours à attirer et à intéresser les enfants. De leur côté, les parents n'ont pas encore compris toute l'importance de cette instruction religieuse pour leurs enfants et ils ne font pas tous leurs efforts pour que ceux-ci apprennent, dès leur jeune âge, le chemin de l'Église.

La plupart de nos paroisses se préoccupent beaucoup de la construction d'édifices religieux plus dignes de Celui pour le service duquel ils sont construits et mieux appropriés aux nombreux auditoires qu'ils sont souvent appelés à contenir. En effet, l'étranger nouvellement débarqué à Taïti est souvent étonné de voir, dans la plupart des districts, de magnifiques églises catholiques construites en pierre (ce qui est un grand luxe ici), avec clocher et fenêtres ogivales, tandis que les temples protestants ne sont trop souvent que des cases en planches ou en bambous, parfois bien délabrées. Et cependant, sauf au chef-lieu, ces belles églises restent souvent presque vides, tandis que nos temples, comme nous le disions plus haut, sont en général trop petits. Cet état de choses vient de ce que la mission catholique construit ses églises entièrement à ses frais et elle ne les fait si somptueuses que pour attirer les indigènes, moyen qui ne réussit que trop souvent. Les temples protestants, au contraire, sont édifiés complètement aux frais de la paroisse, ce qui ne laisse pas que de constituer une lourde charge pour les petites communautés. Nos indigènes ne manquent pas de bonne volonté, l'esprit de sacrifice est souvent très développé chez eux ; mais, en général, leurs ressources sont modestes, ils ont peu d'argent et surtout ils manquent de persévérance et d'esprit de suite. L'enthousiasme est toujours grand au début, les collectes nombreuses et abondantes, puis, peu à

peu, le zèle se refroidit, le but à atteindre paraît trop lointain, les sacrifices semblent bien lourds, et l'œuvre commencée avec tant de zèle reste en souffrance souvent pendant de longues années. (*A suivre.*)



MADAGASCAR

NOUVELLES DU MOIS DERNIER

Trois courriers. — Service solennel en mémoire de M. Félix Faure. — La Conférence de l'Émyrne. — M. Ferrand au Vonizongo. — M. Rusillon à l'hôpital de Tananarive. — Son retour à Mahéréza. — Dons et concessions du général Galliéni à nos établissements scolaires. — A Mahazoarivo. — Tournées de M. Maroger. — A Ambositra. — A Fianarantsoa. — Demande d'une institutrice et envoi de mademoiselle Magnus. — Situation générale plus rassurante.

Le mois d'avril nous a apporté trois courriers de Madagascar, arrivés à Paris le 1er, le 15 et le 24. La peste ayant disparu de Tamatave, le service des paquebots a repris sa régularité ordinaire.

Ces lettres, assez nombreuses, vont du 5 février au 26 mars. Elles nous donnent relativement peu de nouvelles. Nous les résumons ici.

La mort si imprévue de M. Félix Faure, président de la République, a été connue sans retard à Tananarive, comme dans le monde entier. Dès le surlendemain matin, samedi 18 février, elle était affichée sur tous les murs de la ville. Nos missionnaires décidèrent aussitôt de célébrer, à cette occasion, un service extraordinaire, et le général Galliéni fut invité à s'y faire représenter. Le jour même, il répondit qu'il y assisterait en personne, et en fixa la date au mercredi 22, à huit heures du matin.

Plusieurs journaux religieux ont déjà publié le récit de cette cérémonie, rédigé par M. Mondain. Nous l'avons reçu

au moment où notre dernière livraison sortait de presse, et nous avons cru qu'on nous saurait gré de ne pas attendre un mois pour le faire paraître. Il nous semble inutile aujourd'hui de le reproduire en entier.

Disons seulement que le service commémoratif du président défunt a été célébré dans l'église d'Ankadibévava, le plus grand des deux temples que nous possédons à Tananarive. On l'avait orné, pour la circonstance, de drapeaux et de tapis qui en dissimulaient quelque peu la vétusté. Le général n'en a pas moins été frappé de son insuffisance et a promis de nous aider à nous procurer un édifice plus digne.

A huit heures précises, il y faisait son entrée, aux sons de la marche funèbre de Chopin, accompagné de plus de trente officiers de tous grades et des chefs de tous les services publics. MM. Vernier et Delord, en robe, M. Mondain, et MM. Cousins et Jacobsen, représentant les missions anglaises et norvégiennes, ont pris place aussitôt sur l'estrade.

Après un service liturgique fait par M. Delord et un chant, M. Vernier a prononcé une allocution dont M. Mondain nous donne l'analyse et qui a produit la meilleure impression. Puis, M. Cousins a exprimé en malgache ses sentiments de reconnaissance et de sympathie pour la France. M. Razafimahéfa l'a traduite en français. M. Jacobsen a ajouté quelques mots en français, et une prière de M. Vernier, suivie de la bénédiction, a terminé la cérémonie.

C'est la première fois que le monde officiel assistait en corps à un service protestant à Madagascar, du moins depuis l'arrivée du général Galliéni. Aussi, les curieux s'écrasaient-ils dans l'église et autour de l'église. On estime à 1,500 le nombre des Malgaches restés dehors faute de place. A peine le cortège s'était-il éloigné, qu'ils entraient à leur tour et venaient défiler devant le fauteuil qu'avait occupé le gouverneur, pour voir, au moins, la place où il s'était assis.

Le lendemain jeudi, jour des obsèques à Paris, une messe était célébrée à la cathédrale de Tananarive, et le monde

officiel s'y rendait avec le même cérémonial. Ainsi, le général Galliéni s'est appliqué, avec une impartialité dont nous devons lui savoir le plus grand gré, à prouver par sa conduite aux populations malgaches que le gouvernement français ne fait aucune différence entre les divers cultes et ne veut pas protéger l'un au détriment de l'autre.

Quinze jours après, le 9 mars, se réunissait la Conférence de nos missionnaires de l'Emyrne. La veille, les diverses commissions récemment instituées avaient tenu séance. La commission scolaire avait fixé l'époque des vacances à Pâques, en juillet et à Noël, et résolu diverses questions de détail. La Commission ecclésiastique avait discuté les observations présentées par le Betsiléo à un rapport de M. Vernier soumis en ce moment à l'étude du Comité directeur. La Commission des bâtiments avait aussi réglé un certain nombre de questions urgentes.

La Conférence elle-même s'est ouverte par un culte qu'a présidé M. Vernier. Il a été décidé que mademoiselle Labourgade serait adjointe à mademoiselle Krug pour l'aider dans son internat, tout en ayant une œuvre distincte, constituée par la surveillance et la direction d'une des quatre grandes écoles primaires en création à Tananarive. M. Escande avait écrit pour demander que mademoiselle Labourgade fût envoyée à Fianarantsoa. La Conférence, ne pouvant faire droit à cette demande d'une institutrice pour le Betsiléo, a décidé de la transmettre, avec son approbation, au Comité de Paris. On sait déjà que celui-ci a pu y répondre sans aucun retard par la désignation de mademoiselle Henriette Magnus. Un certain nombre de questions budgétaires ont encore attiré l'attention de la Conférence; la session n'a d'ailleurs duré qu'un seul jour.

Le lendemain, 10 mars, M. Vernier partait pour le Vonizongo avec M. Ferrand, qu'il allait présenter à ses futurs paroissiens. C'est au service du dimanche 12, à Fihaonana, qu'a eu lieu cette présentation. Puis nos deux frères ont choisi

l'emplacement où doit s'élever la maison de M. Ferrand et cherché des ouvriers qui devaient se mettre au travail dès les premiers beaux jours, vers la mi-avril.

A la même date, l'un de nos missionnaires les plus dévoués, M. Rusillon, se trouvait à l'hôpital de Tananarive, après avoir couru un grand danger. Une égratignure qu'il s'était faite en ouvrant une caisse d'ardoises, avait été la cause de tout le mal. La main s'était enflée, notre frère avait cruellement souffert, d'abord chez lui, à Mahéréza, puis à Tananarive, où il était venu consulter le docteur Wilson. Celui-ci, jugeant son état fort grave, l'avait aussitôt envoyé à l'hôpital. Là, M. Rusillon a été mis dans une excellente chambre — une chambre d'officier supérieur — et il ne peut assez se louer des soins qu'il a reçus, soit de M. le docteur Cassagnou, soit de la mère Saint-Prisque, supérieure des sœurs de Saint-Joseph. Celle-ci a eu pour lui les attentions les plus maternelles. Grâce à un traitement habile et énergique, le membre menacé a pu être sauvé. Après douze jours passés à l'hôpital, M. Rusillon a obtenu son exeat. Il est monté au « rest house », où M. et madame Mondain sont aussi venus s'installer. Mademoiselle Krug a fait, pendant quelques jours, les pansements nécessaires. Puis, notre frère a pu retourner dans sa station, d'où il nous écrivait le 26 mars. Ses paroissiens lui avaient fait l'accueil le plus chaleureux. Mais il se sentait encore quelque peu ébranlé, et on lui avait recommandé de se ménager.

L'état sanitaire, à Mahéréza, était assez mauvais à cette date. Les enfants Rusillon avaient eu de violents accès de fièvre, et, dans la population indigène, les malades abondaient; beaucoup venaient consulter le missionnaire.

L'école de la station, dirigée par M. Warnet, marchait bien, et le nombre des élèves s'était accru pendant l'absence de M. Rusillon. L'*institut professionnel* de filles, dont mademoiselle Salès va prendre surtout la charge, commençait à fonctionner avec six fillettes internes. Le général Galliéni avait bien voulu s'intéresser à cette dernière création par un don

d'étoffes et par une subvention de 300 francs pour la construction de la case.

Cette allocation n'est pas la seule dont aient profité les institutions fondées par notre mission. D'autres institutrices ou femmes de missionnaires ont obtenu des ballots d'étoffes pour leurs écoles de couture. Le terrain et les immeubles de Mahazoarivo nous ont été donnés en toute propriété, à condition que l'établissement serait toujours consacré à l'enseignement, que tout le terrain non bâti serait cultivé, que les professeurs et instituteurs seraient français ou sujets français, et que notre Société resterait propriétaire. En même temps, le général faisait télégraphier à Fianarantsoa l'ordre de nous rendre le temple d'Ambalavao et l'ancienne école normale, qui étaient occupés par des services publics — des casernes, croyons-nous. Nous exprimons ici toute notre reconnaissance au gouverneur général pour ces diverses mesures, dans lesquelles nous voyons un hommage rendu au bon esprit et au dévouement éclairé de nos missionnaires.

Nous venons de parler des immeubles de Mahazoarivo. A la fin de mars, la population qui les habitait formait déjà toute une colonie : 32 orphelins, 34 élèves normaliens, 2 maîtres malgaches avec femmes et enfants, des domestiques également mariés. Nous publierons une autre fois, si la place ne nous fait pas défaut, d'intéressants détails que nous trouvons dans une lettre particulière de madame Groult sur la vie quotidienne à Mahazoarivo et sur les leçons de couture que notre sœur va donner tous les mardis, à un quart d'heure de là, dans une école où se réunissent de 120 à 130 fillettes.

Notre frère M. Maroger continue à faire de très fréquentes tournées dans son vaste district de Tsiafahy. Il ne se contente pas de réunir les fidèles dans les temples, il va les visiter dans leurs cases, ce qui produit beaucoup plus d'effet.

« Dans un village, nous raconte-t-il, on avait réuni au temple toute la congrégation, soit deux grandes personnes. Je ne

leur ai rien dit ; j'ai préféré me mettre tout de suite à visiter les cases. Lorsque j'eus excité la curiosité de tous, je pus réunir au moins quarante personnes et leur parler dans une pauvre case. Au temple, lorsqu'ils y viennent, ces gens n'écoutent pas. Là, au contraire, et dans les cas semblables, ils sont très attentifs, parce qu'ils n'y sont pas habitués. Je leur ai parlé de leur âme : la plupart ne savaient même pas qu'ils en avaient une. Plusieurs ont eu l'air très ému. »

Au retour d'une de ces tournées, où il avait eu beaucoup de fatigue et d'ennuis, soit pour franchir une rivière débordée, soit pour faire, sur son mulet, une marche forcée de 52 kilomètres, M. Maroger écrivait :

« Quelle joie de s'endormir après une de ces bonnes journées, pendant lesquelles on a été « sous les ordres ! » Oui, il fait bon au service de Jésus. Il fait bon parler de lui, le faire connaître et aimer. Oh ! qu'il vienne dans ces cœurs, qu'il brise cette glace de timidité et d'indifférence qui sépare de lui tant de Malgaches ! »

Tsiafahy est la première étape vers le Betsiléo. Suivons la route, et nous arrivons à Ambositra. Nous y trouvons M. Gaignaire, occupé à préparer la construction de son temple, pour lequel la Conférence de nos missionnaires a voté une allocation de 500 francs. Jusqu'ici, la fièvre l'a complètement épargné. A Ambositra même, l'œuvre s'est bien relevée : dans le district environnant, les progrès sont beaucoup plus lents.

En ce qui concerne les écoles, M. Gaignaire est aidé par notre jeune instituteur Rajoséfa, breveté à Montpellier, qui se montre plein de bonne volonté et d'intelligence.

Quelques mots, enfin, de Fianarantsoa. M. et madame Escande s'y dépensent toujours sans compter. Depuis le 10 février, M. André Chazel les y a rejoints : on lira, ci-après, une longue et intéressante lettre de ce jeune professeur. Son arrivée a surtout déchargé M. Robert, qui peut se consacrer entièrement à son École normale, laissant à M. Chazel l'ins-

pection, la réorganisation et la direction générale des écoles du Betsiléo.

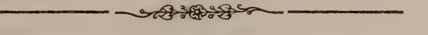
Le recrutement des instituteurs, menacé par la corvée et le service militaire, est toujours une des grandes préoccupations de nos missionnaires. Aussi M. Escande, en présence des charges qui pèsent sur la population masculine, songe-t-il à préparer des institutrices, afin d'en mettre dans les villages, où une femme fera aussi bien et mieux qu'un homme. Pour cela, il voudrait créer, sinon une École normale de filles, du moins une classe normale à l'école supérieure de filles que madame Escande est en train d'organiser ou de réorganiser à Fianarantsoa. Mais madame Escande doit aussi établir dans les principaux centres de la région des écoles de couture, réclamées de divers côtés. Il y a lieu, en outre, d'instituer, à côté de l'école supérieure, une classe enfantine, ou plutôt une école maternelle. Une seule femme ne peut tout créer, tout diriger, surtout la femme du missionnaire, qui, dans une capitale de province comme Fianarantsoa, a encore des devoirs de représentation à remplir.

M. Escande a donc adressé à la Conférence de Tananarive la demande d'une seconde institutrice pour Fianarantsoa. Cette demande, nous l'avons dit, a été chaudement appuyée auprès du Comité par nos frères de l'Émyrne, et nous avons été heureux de pouvoir y faire droit sans aucun retard par l'envoi de mademoiselle Magnus, qui partira le 25 mai et arrivera, Dieu voulant, à Tananarive à la fin de juin. M. Escande doit s'y trouver lui-même en juillet pour la Conférence générale de Madagascar. Il la ramènera ainsi lui-même au Betsiléo.

Toutes les lettres que nous venons d'analyser laissent l'impression que notre mission est entrée dans la voie de l'organisation méthodique et que pour elle commence vraiment la saison des semailles. Sans doute, il y aura encore des hésitations. L'œuvre reste beaucoup trop vaste; il est à souhaiter que nous puissions en réduire la superficie, pour y pouvoir mieux travailler en profondeur. Mais déjà la possibilité d'une

certaine concentration nous apparaît plus prochaine. Le jour viendra bientôt, espérons-le, où nous n'aurons plus le sentiment d'être de toutes parts débordés par la tâche.

L'état général de l'opinion est beaucoup plus calme. L'idée de la liberté religieuse commence à pénétrer dans l'esprit des Malgaches. Les administrateurs et les officiers rendent justice à la droiture de nos intentions. Dieu veuille mettre lui-même sa bénédiction sur le travail de nos frères et de nos sœurs, et leur donner de cueillir enfin pour sa gloire les premiers épis!



L'INSTRUCTION AU BETSILÉO

Lettre de M. André Chazel à M. Bianquis.

L'École normale de Fianarantsoa. — Les instituteurs. — L'enseignement du français. — Le district d'Ambohimasoa. — Un incident significatif. — « Le pays appartient aux catholiques romains ». — La fréquentation de l'école rendue facultative.

Fianarantsoa, 7 mars 1899.

Cher monsieur,

Voici la première lettre dans laquelle je peux vous entretenir enfin de ce que j'ai eu à faire, et non pas seulement de mes voyages ou de mes impressions d'arrivée. Bien que je ne sois pas encore installé chez moi et que je profite pour quelque temps de l'hospitalité si cordiale et si franche de M. et madame Escande, — ce qui me permet de me mettre plus facilement au courant des choses, — j'ai déjà commencé mon travail, et je peux me rendre compte de ce qu'il sera.

J'ai vu l'École normale, qui reste plus spécialement confiée à Robert. Il s'acquitte avec beaucoup de soin et de succès de cette tâche, qui n'est pas sans difficulté. C'est dommage seulement de voir cette école, côte à côte avec des classes élémentaires qui n'en font pas partie, s'entasser à l'étroit dans le pauvre bâtiment tout ruiné qu'est notre temple français, le temple de Vohida. Il faudra absolument, pour permettre à

cette école de faire des progrès, lui fournir un local séparé et plus convenable. Les quarante, — il ne s'agit point de ceux de l'Académie, mais des Sapololahy, comme s'appellent nos normaliens, — travaillent avec beaucoup de zèle, et quelques-uns paraissent vraiment intelligents. C'est parmi eux que nous pourrons expérimenter avec succès les méthodes que nous aurons à introduire dans nos humbles petites écoles de villages, si pauvres et si dépourvues. Quelques-uns des maîtres indigènes enseignent déjà fort bien, autant que j'ai pu m'en rendre compte : c'est une qualité qui paraît n'être pas rare parmi les gens d'ici; ils aiment à enseigner et ont sans peine l'autorité nécessaire.

Nous aurons bien besoin d'eux pour vivifier et relever un peu la foule de nos instituteurs, dont beaucoup ne savent guère que ce qu'ils enseignent, c'est-à-dire lire, écrire et calculer. Je les ai vus pour la première fois vendredi dernier, réunis tous pour se voir présenter le directeur nouveau-venu et écouter quelques conseils très simples avec quelques mots d'encouragement. Il y en a de toutes sortes; beaucoup ont l'air singulièrement frustes. Qui serait venu avec des illusions à cet égard les aurait bientôt perdues. Je les ai ensuite vus de plus près en les payant et en examinant leurs registres : grosse besogne, qui ne va pas sans temps perdu et sans des conversations souvent bien inutiles; mais ces braves gens n'ont pas le don de la brièveté. Leur donner des habitudes de régularité, de précision, leur faire comprendre la valeur du temps et l'importance de leur tâche, c'est à quoi il faut tout d'abord s'appliquer. Le système que la mission anglaise avait établi a été tellement désorganisé par la suite, que le plus pressant et peut-être le plus difficile sera de ramener quelque ordre et quelque méthode dans tout cela. Débordés de travail, MM. Escande et Robert n'avaient pas pu matériellement y consacrer le temps nécessaire, et il est grand besoin de s'y mettre.

L'enseignement du français est la partie à laquelle il est le plus urgent de donner une impulsion suivie et métho-

dique. Nous souffrons beaucoup du manque de livres, en même temps que de leur trop grand nombre. Une foule de publications, — gros manuels bourrés d'exercices et de règles, ou petits livrets réduits au strict nécessaire, — ont été éditées par les diverses missions et sont utilisées tant bien que mal. Il y a là-dedans du bon et du mauvais, mais nos instituteurs n'en savent pas assez pour être livrés à eux-mêmes ; ils sont bien obligés de se servir de ce qu'ils peuvent trouver, malgré le disparate ou l'insuffisance de l'instrument.

Ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque en général, bien qu'ils aient le plus souvent peu de persévérance et, comme il est naturel, une puissance d'application assez limitée. Ils viennent sans se faire prier, jeunes ou vieux, les vendredis ou samedis, dans quelque école dont le maître, moins ignorant qu'eux-mêmes, leur inculque les premiers rudiments de notre langue. Nous avons six de ces centres, dont quatre à proximité de Fianarantsoa, c'est-à-dire à trois ou quatre heures. Je me propose de les visiter régulièrement à tour de rôle, avec l'aide de Robert; ce jour-là, la leçon sera donnée par l'un de nous, qui pourra se rendre compte des résultats acquis et faire en même temps œuvre d'inspecteur. Élèves et maîtres se sentiront ainsi encouragés et soutenus.

L'un des districts qui me sont plus spécialement confiés, celui d'Ambohimahasoa, est à un peu plus de deux jours d'ici. Il a particulièrement souffert, par suite de l'éloignement, qui a rarement permis d'y envoyer un des nôtres. J'ai l'intention, d'accord avec M. Escande, qui attendait impatiemment le moment où cela pourrait enfin se réaliser, d'y passer environ une semaine tous les deux mois et de voir le district, en prenant Ambohimahasoa pour centre d'opération. Ce joli petit village, que les eucalyptus des deux stations religieuses rendent si pittoresque, sur son étroite colline entre deux vallées profondes, ne sera plus désormais laissé sans défense à la propagande hardie et parfois violente du Père. Situé comme il est sur la route muletière, excellente par endroits, qui nous

relie à la capitale, et traversé très souvent par des fonctionnaires et d'autres vazaha, il est tout particulièrement nécessaire que nos écoles y fassent figure respectable à côté du vaste bâtiment des Pères.

D'autres postes plus reculés et loin de la surveillance immédiate du gouvernement, qui ne dispose de presque aucun fonctionnaire blanc en dehors de Fianarantsoa, sont exposés encore aux attaques les plus audacieuses. J'en ai un exemple bien significatif, encore qu'insignifiant en lui-même, du moins à nos yeux.

J'étais en tournée, la semaine dernière, pour la première fois, et un peu neuf dans ces fonctions, dans le district de l'Iarindrino, qui est celui du missionnaire anglais M. Huckett. Il confine par l'ouest à des régions qui étaient autrefois l'asile des brigands Baras ou Tanales; plus d'une fois ces hardis détrousseurs ont coupé la route d'Ambohimandroso, excellente route maintenant, où déjà s'allonge le télégraphe que l'on pousse activement vers l'extrême sud. Les Hova se montraient alors peu empressés à protéger leurs sujets betsiléos, et ceux-ci, qui savaient à quoi s'en tenir sur l'aide qu'ils pouvaient attendre de leurs maîtres, avaient recours au moyen de défense le plus ancien qu'on ait inventé, c'est de se cacher. Certains de leurs villages, situés dans des gorges irrégulières, au pied de ces énormes protubérances de gneiss qui bossuent et trouent les pentes des hauteurs, présentent des cavernes où les habitants se mettaient à l'abri. Dans d'autres, on voit encore les ruines d'un couloir voûté et à moitié enterré, long et tortueux, large assez pour admettre un seul homme, et qui constitue l'unique entrée du village, protégé partout ailleurs par un fossé profond d'où jaillit la végétation puissante du figuier de Barbarie à la fleur jaune ou rouge, aux raquettes armées de pointes, mêlée à la feuille délicate du pêcher ou du lilas de Perse.

Ces pauvres gens, qui laissent maintenant tomber en ruines leurs fortifications enfantines, rassurés du côté des Fahavalo, semblent avoir gardé de l'insécurité et de la servitude d'au-

trefois une incurable timidité. Ils se laissent persuader par les contes insensés que propagent les Jésuites et surtout leurs instituteurs, plus hardis encore, par ignorance peut-être ou par bêtise. Un instituteur désigné pour ouvrir une école se fait-il attendre? On répand le bruit qu'il est en fuite. Ailleurs, l'instituteur du Père se fait donner le nom des enfants, puis déclare qu'on doit les envoyer à son école sous peine de poursuites. Enfin leur éternel argument — qu'eux seuls ont les écoles françaises et représentent le « fanjakane » — tant soit peu éventé ailleurs, est encore très efficace dans ces régions. Ils s'oublient parfois jusqu'à des imprudences singulièrement compromettantes.

C'est ainsi que, dans l'entretien que j'avais avec les instituteurs et évangélistes avant de voir les enfants, l'un d'eux me raconta, par le canal de l'interprète, une histoire qui me paraissait par trop invraisemblable. A force de questions et de répliques, je finis par comprendre à peu près, et l'affaire me paraissant grave, je recommande de ne rien dire, décidé à aller voir par moi-même à l'improviste ce qu'il en est.

Le village est à un peu plus d'une heure de là. J'arrive brusquement et je vois en effet sur le chemin, à côté des maisons, un papier soigneusement fixé au haut d'un bambou, sur lequel on pouvait lire, après force injures à l'adresse d'un de nos évangélistes, comme quoi le pays appartenant aux catholiques *romains* (notez ce mot naïf, de la part de gens qui s'attribuent le monopole de la qualité de Français), il était interdit aux *besoup* (luthériens) de s'y présenter.

Cet inepte placard, impudemment signé du nom d'un instituteur catholique, était resté environ quinze jours à cette place, sans qu'un seul des habitants de ce petit village ait osé y toucher. Peut-être y serait-il encore, si je n'étais passé dans les environs. Vous pensez avec quelle satisfaction j'ai mis dans ma poche le précieux document, dont je ferai bon usage.

Voilà un exemple topique, je pense, de l'état d'esprit de nos Betsiléos. Quant au chef du village ou au chef de cent, catho-

lique, et persuadé qu'il doit à cette qualité, toute nouvelle, un honneur parfois lucratif, il avait trouvé le procédé tout simple. Il faudrait être bien hardi, du reste, pour empêcher l'agent du Père d'en faire à sa guise.

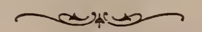
Inutile de vous dire que cette intervention a fait sensation. Plusieurs se sont *spontanément* offerts à témoigner que le papier était resté affiché très longtemps; d'autres ont, dans leur reconnaissance, fait un cadeau de riz à mes bourjanes, sans même me le dire. Cela montre assez combien l'affaire leur paraissait importante. Cet incident est d'autant plus significatif qu'il est mesquin et parfaitement ridicule. Vous pouvez vous rendre compte, par là, de l'espèce de guerre qu'on nous livre. Privés du prestige quasi-officiel dont ils se prévalaient ici avant notre arrivée, nos adversaires ont porté la lutte sur le terrain où ils ont jugé — non sans raison — qu'il nous serait difficile de les suivre; mais, à cela même, on voit qu'ils sont inquiets et désorientés.

J'ai tout lieu de croire, d'après les observations de M. Escande, que la suppression de l'obligation de l'instruction — quelle que fût l'idée qui a dicté cette mesure à M. Besson — leur a fait du tort. Nos écoles, fréquentées surtout par les enfants de ceux qui ne mettent pas au premier rang la crainte de n'être peut-être pas agréables au « fanjakane », ont moins souffert de ce chef que les autres.

Mais j'aurai à revenir plus au long sur cette question, qui touche à l'avenir même de nos écoles, et qui nous fournira une expérience précieuse. Pour le moment, je dois terminer ici cette longue lettre, en ajoutant que ma santé ne s'est, jusqu'ici ressentie en quoi que ce soit du climat, et que nous jouissons d'un été très doux, pluvieux et froid. Autant que j'en puis juger, je trouve le climat fort agréable.

Croyez bien, cher monsieur, à mon affectueux dévouement.

André Chazel.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

UN PAYS FERMÉ. — ANNIE TAYLOR. — LES VÉRITABLES PIONNIERS DU TIBET. — LE « CHAMP DE LA MORT ». — LAMAÏSME. — LABEUR PERSÉVÉRANT. — « QUAND DIEU VOUDRA ».

Il faut un certain effort, au seuil du vingtième siècle, pour se représenter comme existant quelque part cet idéal du nationalisme et du protectionisme, un pays entièrement fermé à toute influence du dehors. Pourtant cela se voit encore au centre de l'Asie. C'est le Tibet, avec sa théocratie cléricale; ce régime seul suffirait, du reste, à expliquer les efforts désespérés du Tibet de demeurer isolé du reste du monde. Autre caractéristique : il s'y commet plus d'empoisonnements que n'importe où ailleurs (1); il faut bien supprimer les gêneurs et retenir ainsi dans une salutaire obéissance au clergé ceux qui pourraient être impatients du joug. On sait que le souverain du Tibet est le pape du bouddhisme; il porte le titre de Daloï-lama, « Océan du sacerdoce », et réside à Lhassa. Faut-il rappeler que le Tibet a inventé les *tchoskhar* ou moulins à prières que l'on fait tourner à la main ou au moyen d'un moteur mécanique et qui présentent au ciel dix ou vingt mille fois par jour une prière écrite en rouge sur le cylindre? Si l'on ajoute à cela que la moralité est abominablement corrompue, on a marqué les traits saillants de ce pays de prêtres. Car tout cela se tient de par les lois d'une logique immanente aux choses. On en arrive là à force d'ignorer ou d'oublier que le seul médiateur entre Dieu et l'homme, c'est l'homme Jésus-Christ, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous.

(1) Suivant Th. Reichelt, dans l'*Evangel. Missions-Magazin* (Bâle), 1892, p. 103.

Quand sera-t-elle proclamée au Tibet, cette bonne nouvelle?

Il y a quelques années, vers 1893, on a fait grand bruit dans le monde anglo-saxon, et, hélas! ailleurs aussi, autour d'une demoiselle Annie Taylor qui prétendait prendre d'assaut le Tibet. Elle avait été au service de la mission dite de la Chine intérieure; puis, le charme du Tibet inconnu l'a attirée. Ayant des ressources personnelles, elle s'est séparée de ses directeurs et de ses collègues, a guéri Pountso, un Tibétain, d'un ulcère au pied, s'est déguisée en Tibétaine et a décidé de se rendre à Lhassa avec Pountso et un musulman. On peut se demander comment cette aventure, eût-elle réussi, aurait servi à l'avancement du règne de Dieu; mais mademoiselle A. Taylor échoua comme il était facile de le prévoir. Depuis Huc et Gabet, en 1845, nul Européen n'est entré à Lhassa. Toutes les routes sont soigneusement surveillées et gardées (1). Mademoiselle A. Taylor retourna en Angleterre; elle y eut un succès énorme, surtout quand Pountso disait quelques mots en tibétain. Les fonds affluèrent. Une douzaine de missionnaires vinrent se ranger sous le gonfalon de mademoiselle A. Taylor. Sur les pentes de l'Himalaya, en Inde, cette nouvelle aventure apostolique, lancée par une femme dont la piété, la charité et le dévouement sont

(1) Deux lettrés indous, Naïn-Sing en 1866 et en 1875, et A. K. en 1879-1880, ont pu visiter Lhassa, non sans risque, et en ont rapporté des descriptions précises. Aller à Lhassa est dès lors un sport, comme de monter au Cervin. La science n'a plus grand'chose à y gagner. La mission chrétienne y est tout-à-fait indifférente; car, dans les conditions où peuvent se faire ces expéditions, sous des déguisements et des prétextes, il ne saurait être question de prêcher l'Évangile à Lhassa. Cela n'a pas empêché récemment un autre de ces francs-tireurs de la mission, comme on les aime dans certains milieux aujourd'hui, de risquer l'aventure du voyage à Lhassa. Il s'est mis en route en mai, il y a un an, avec sa femme, docteur en médecine du Canada, et son enfant. L'enfant est mort le 31 août; l'homme s'est perdu dans une rivière, en septembre, la femme est revenue seule à Ta-tsien-lou, où M. Polhill Turner l'a recueillie. Son mari se nommait P. Rijnhart, originaire de Rotterdam (d'après le *Chinese Recorder*, février 1899, dans l'*Evangelisches Missions-Magazin*, Bâle, 1899, pp. 192 et suivantes).

insignes, échoua assez misérablement. Un Américain, si je ne me trompe, M. Polhill Turner, ramassa les débris de l'expédition et les conduisit en Chine, vers la frontière orientale du Tibet, sous le nom de pionniers de la mission du Tibet.

Le titre est faux (1). Les vrais pionniers de la mission chrétienne sur les confins du Tibet sont les frères moraves. Seulement, ils agissent tranquillement, sans bruit. Le public qui aime l'agitation et la réclame les ignore. Cela n'enlève à leur action ni la réalité, ni la persévérance que Dieu bénit.

Il y aurait lieu de raconter une fois comment J.-E. Pagell et A.-W. Heyde se mirent en route bien humblement, le 1er août 1853, pour aller en Mongolie, et comment ils durent s'arrêter, après de vains efforts pour traverser le Tibet, en mai 1856 à Kyélang, dans le Lahoul, l'une des provinces tibétaines rattachées à l'Inde britannique. Pendant que les convulsions de la grande rébellion menaçaient de disloquer le

---

(1) Ta-tsien-lou, à l'ouest de la province chinoise de Sz-tchuen, où M. Polhill Turner a fini par se fixer, est occupé, depuis 1864 environ, par Mgr Chauveau, des Missions étrangères de Paris, auquel succéda, en 1878, Mgr F. Biet (*Atlas... des missions étrangères*, par A. Launay, Lille, 1890, texte de la feuille 22e). Aussi bien toute une chaîne de postes de missions se sont établis peu à peu le long de la frontière sud et est du Tibet, en attendant que les portes du pays s'ouvrent. Non loin du Népaul, la Société des missions de Londres s'intéresse aux Bhoutiya, de même race que les Tibétains, dans la vallée de Gori-Gandja (*The Chronicle*, Londres, 1899, 45). Dans le district de Dardjiling, la mission de l'Église établie d'Écosse s'occupe, au moins, de distribuer des traités tibétains aux nombreux marchands qui passent par là, sur la grande route de commerce entre l'Inde et le Tibet. Non loin de là, mademoiselle A. Taylor a fini pas se fixer pour s'occuper des Tibétains de passage. Dans la même région et plus loin vers l'est, l'Alliance scandinave de missions a créé plusieurs postes intéressants, bien que l'élément féminin y prédomine (*The Church of Scotland... Mission Record*, Edimbourg, 1893, vol. XIX, p. 246 et suiv.). La mission dite de la Chine Intérieure pense aussi aux Tibétains dans les postes qu'elle occupe sur la frontière occidentale de Chine. C'est, du reste, un des missionnaires de cette Société, le premier missionnaire protestant de Sz-tchuen, J. Cameron, qui, dès 1877, tenta de pénétrer par là dans le Tibet (*Allgemeine Missions-Zeitschrift*, Guetersloh, 1895, p. 329). Enfin, la Société anglicane de missions est sur le point d'occuper la petite ville de Song-Pan, près de la frontière tibétaine du Sz-tchuen (*The Church Missionary Intelligencer;* Londres, 1899, p. 112).

futur empire anglo-indien, les deux missionnaires moraves construisirent leur maison à Kyélang. Depuis lors, ils travaillent si paisiblement que, dans le monde où mademoiselle A. Taylor et d'autres remportent leurs faciles succès, on ne se doute même pas de l'existence de ces rudes pionniers.

Car la vie des missionnaires moraves est dure dans les hautes vallées de l'Himalaya où ils ont leurs trois et bientôt leurs quatre stations, à plus de 3,000 mètres d'altitude. Pendant de longs mois d'hiver, la neige les emprisonne dans leurs maisons ou du moins dans le village. C'est un temps d'exercices spirituels. De fréquentes assemblées réunissent les chrétiens plusieurs fois par semaine (1). En 1897, le 7 avril, les lettres écrites en réponse à celles que la dernière poste de 1896 avait apportées, attendaient toujours le premier voyageur qui voulût bien risquer le périlleux voyage vers la plaine. L'un des cols qu'il faut franchir porte le nom de Rotang, c'est-à-dire « champ des morts » ; il est à 4,114 mètres d'altitude. Il a failli coûter la vie à madame W. Haefner en automne 1897. Elle raconta plus tard : « Je sentais mes dernières forces défaillir, mes sensations s'émousser, un froid glacial engourdir mon cœur ; c'était comme hors de moi-même, loin de moi-même que je pensais : « Seigneur, secoure-moi ! « Que ce soit bref et que je sois avec toi ! » Puis, subitement, une idée me traversa le cerveau comme un clair rayon de soleil : « Si tu restes couchée, si tu te laisses aller, ce sera fini « en quelques minutes ; tu seras gelée, perdue pour ton mari, « perdue pour ta tâche ! » C'est Dieu qui m'a envoyé cette pensée. Elle me secoua. Je pus me relever. Son mari et l'un des porteurs la traînèrent jusqu'au-delà du col. Mais, « jamais nous l'oublierons le Rotang », écrit M. Haefner (2).

Les Tibétains de ces régions ne sont guère plus agréables que le climat. Ils sont l'un des échantillons les plus saisissants

(1) *Missionsblatt der Bruedergemeine* (Herrnhut), 1898, p. 35. La plupart des renseignements qui suivent sont tirés d'une étude détaillée publiée dans ce journal pendant les premiers mois de l'année dernière.

(2) *Missionsblatt der Bruedergemeine* (Herrnhut), 1898, p. 78.

de ce que peut produire un régime sacerdotal et formaliste. Ils font tout par routine. Toute réflexion personnelle a été extirpée de leur vie. « Depuis vingt-quatre heures il pleut et il neige, écrit le missionnaire de Pou, la seconde des stations moraves; c'est la fin de l'hiver. Et que vois-je sur les terrasses du flanc de la montagne? Des femmes, même une de nos chrétiennes, qui irriguent leurs champs! Pourquoi? C'est que la coutume veut qu'à cette époque, pour détruire les insectes, on irrigue les champs ». Et elles irriguaient sous la pluie battante. De même, chaque récolte d'abricots ramène une forte épidémie de dysenterie, car c'est la coutume alors de manger du fruit jusqu'à n'en plus pouvoir (1).

L'asservissement religieux sous le joug des lamas et la servitude matérielle sous l'oppression des *djo* ou petits seigneurs n'ont pas seulement fait du peuple qu'évangélisent les frères moraves une masse inerte; il en est encore résulté que cette masse est d'autant plus compacte que tout mouvement individuel y est étouffé! Toute pensée propre, toute opinion personnelle s'est atrophiée depuis longtemps. Ce que le christianisme appelle salut individuel n'a aucune prise sur cette masse. « Nous sommes comme les bœufs; nous ne comprenons rien à la religion », dit-on souvent au missionnaire S. Ribbach de Lé, la troisième station morave, située dans le district de Ladakh (Cachemire).

Quand une conscience se réveille, la seule pensée d'avoir à se dégager des liens visibles et invisibles qui, par toutes les fibres de son existence, l'attachent à la masse, suffit souvent à paralyser tous ses désirs d'indépendance et à la replonger dans le lamaïsme. « Ah! disaient un jour les habitants de Dchot au missionnaire R. Schnabel, si toute la population passait au christianisme, alors ce serait facile! » Lorsqu'un seul fait le pas décisif et se déclare chrétien, il expérimente toutes les misères du *væ soli!* Il n'a plus ni

(1) « *Dass das Essen in tierische Voellerei ausgeht* », *Missionsblatt der Bruedergemeine* (Herrnhut), 1897, p. 70.

famille, ni terre, ni emploi, ni gagne-pain d'aucune sorte. La mission ne peut pas se soustraire à l'obligation de lui fournir du travail, et l'Église naissante risque de devenir une clientèle, au sens premier et historique du mot. Les frères moraves déplorent cet état de choses, mais n'y voient aucun remède actuellement. Ils savent fort bien qu'ils n'accomplissent qu'un travail préparatoire, qu'ils ne sont que des pionniers, mais combien plus sérieux que ceux qui se font un nom par leurs aventures inutiles !

L'un des principaux mérites de la mission morave dans l'Himalaya occidental, c'est d'avoir travaillé dès le début à créer une littérature chrétienne. Tous leurs successeurs en ont profité et en profiteront encore longtemps. Et si quelque rayon de lumière évangélique a jamais pénétré dans le cœur d'un Tibétain de Lhassa, cela n'a guère pu se faire que par un traité chrétien ou un évangile mis en tibétain et autographié ou imprimé par les frères moraves. Le troisième missionnaire qui arriva à Kyélang en 1856, K.-A. Jaeschke, est resté jusqu'à sa mort, en 1883, le meilleur connaisseur de la langue tibétaine. Ses études grammaticales et ses dictionnaires n'ont pas encore été surpassés. On revise en ce moment la traduction du Nouveau-Testament dont il est presque le seul auteur responsable; on fera bien d'y toucher le moins possible, paraît-il. On a calculé que Jaeschke a autographié, puis plus tard fait imprimer, plus de deux mille pages de tibétain. Voilà qui est singulièrement plus utile que des aventures courues sur la route de Lhassa.

En préparant ainsi l'évangélisation future du Tibet, les missionnaires moraves orientent vers Lhassa jusqu'à leurs ouvriers indigènes et à leurs chrétiens, qui dans les trois postes sont actuellement au nombre de 78, dont 37 communiants (1). Un jour que le missionnaire de Pou témoigna de quelque fatigue d'être ainsi isolé dans les hautes montagnes de l'Asie centrale, l'évangéliste Paulu répliqua : « Mais à une journée

(1) *Jahresbericht ueber das Missionswerk der Bruedergemeine* (Herrnhut, 1898), p. 43.

de marche seulement du Tibet! Combien je voudrais y aller avec toi! — Quand Dieu le voudra », répondit le missionnaire.

F.-H. K.

UNION DE PRIÈRES POUR LES MISSIONS

MAI 1899

—

Sujets de prières recommandés.

1. — *Actions de grâces :* pour l'heureuse clôture des comptes; — pour les facilités rencontrées à Boulawayo par M. Coillard et ses compagnons; — pour l'amélioration générale de la situation à Madagascar; — pour les bonnes nouvelles reçues des autres champs de missions.

2. — *Humiliation :* pour la faiblesse de notre foi; — pour l'insuffisance de nos prières; — pour nos doutes et nos soucis; — pour notre manque d'union entre chrétiens, entre serviteurs de l'Évangile.

3. — *Intercessions :* — M. *Boegner*, atteint de la fièvre; qu'il nous soit heureusement rendu; que son voyage de retour soit un repos pour lui; que l'accueil qui lui sera fait en France rafraîchisse son cœur et le récompense de ses fatigues; — M. *Krüger*, plus affaibli depuis quelques jours; que Dieu lui épargne les grandes souffrances et le remplisse de sa force et de sa paix; — ceux qui nous quittent : M. et madame *Lantz*, M. *Hermann*, madame *Ferrand* et son enfant, mesdemoiselles *Magnus* et *Salès*.

4. — *Supplications :* que Dieu suscite des vocations; — qu'il dirige le Comité dans les choix qu'il aura prochainement à faire entre d'assez nombreux candidats; — qu'il nous donne les missionnaires demandés à la Nouvelle Calédonie et à Madagascar; — que son Esprit passe sur tous nos champs de mission et y réveille les âmes; — que la Pentecôte de l'année 1899 soit, dans nos Églises de France comme en pays païens, non seulement une commémoration, mais une réalité bénie.

N. B. — Pour être affilié à l'Union de prières pour les missions, on est prié de s'adresser à la secrétaire, mademoiselle Estelle Monod, 18, rue Molitor, Paris. On voudra bien joindre à la demande une somme de 0 fr. 60 cent. en timbres-postes. On recevra sans retard une carte de membre, et ensuite, au

commencement de chaque mois, la liste des sujets de prières, tirée à part.



DERNIÈRE HEURE

Nouvelles de M. Boegner.

Nous avons mentionné, dans le corps du journal, la lettre que nous recevions de Léribé, au moment de mettre sous presse. Elle est datée du 7 avril.

Le jour de Pâques, M. Dieterlen, que la faiblesse de M. Boegner inquiétait, a fait venir un médecin qui a examiné le malade, lui a trouvé tous les organes en bon état, sauf un peu d'engorgement du foie, et a ordonné les remèdes appropriés.

La faiblesse s'étant accentuée le lundi et surtout le mardi, on a de nouveau appelé le docteur. Il est revenu le mercredi et le jeudi, et a combattu par la quinine et par des toniques cette anémie extrême, conséquence de la fièvre et de tant de semaines de surmenage.

Dans la nuit du mercredi au jeudi, notre malade a commené à se sentir soulagé. La nuit d'après, il a dormi d'un sommeil normal et la journée du vendredi a été déjà meilleure que les prédentes. M. Boegner a pu écrire quelques pages, soit à madame Boegner, soit à M. Bianquis.

Enfin, le samedi matin, 8 avril, jour de départ du courrier, notre cher directeur, après une très bonne nuit, se sentait décidément beaucoup mieux et semblait entré en pleine convalescence.

Toutefois, il lui était interdit d'assister à la Conférence de Morija, convoquée pour le mardi 11. Dès lors, M. Dieterlen se décidait à rester à Léribé, auprès de son cousin. Il ne semblait même pas prudent que M. Boegner exécutât, après sa guérison, son projet de visiter les stations du Lessouto. Il est probable qu'il ira directement au Cap pour s'embarquer le plus tôt possible.

Dans l'incertitude où se trouve le Comité de la date à laquelle le directeur pourra rentrer à Paris, et en présence de la nécessité qui s'imposera sans doute de ménager encore ses forces, la date de la Conférence consultative des Comités auxiliaires, jusqu'ici fixée en juin, semble devoir être ajournée de quelques semaines, sinon même après la fin des vacances.

L'aggravation récente de l'état de M. Krüger, qui a dû interrompre la plupart de ses leçons, contribue encore à assombrir l'horizon de la Maison des missions. Au moment où nous aurions besoin de toutes nos forces, Dieu juge bon de nous en priver pour un temps, afin, sans doute, de nous faire mieux sentir que nous dépendons de lui seul et que « sa grâce nous suffit. »

Dans cette détresse nouvelle, nous comptons sur la sympathie et sur l'intercession persévérante de tous nos frères et de toutes nos sœurs en la foi.



Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet et fils, 13, rue Cujas. — 22652.



ÉCOLE PASTORALE DE MOORÉA

(A droite, son directeur, M. le missionnaire Brun, entre ses deux plus jeunes fils.)

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A LA MAISON DES MISSIONS

Un départ, un retour, un deuil.

Paris, 27 mai 1899.

M. Krüger a quitté la Maison des missions le 18 mai; M. Boegner y est attendu dans quelques heures. Ce sont là, dans la vie de notre maison, deux gros événements.

Depuis un mois, notre professeur, dont la faiblesse et les souffrances augmentaient graduellement, avait dû renoncer à donner ses cours. Il a vu qu'il ne pourrait pas les reprendre avant les vacances et, sur le conseil des docteurs, il est allé en pleine campagne, dans l'est, avec sa famille, chercher un repos plus complet et, nous l'espérons, un soulagement efficace. De là, il se propose de se rendre à Bâle au 1[er] juillet. Il sait la gravité de son mal, mais il se sent entre les mains du Père et il croit à la puissance de Celui qui peut toujours, quand il le juge bon, intervenir à la demande de ses enfants. Tous, nous continuerons à entourer de loin ce précieux ou-

vrier des missions, ce grand travailleur, momentanément condamné au repos, et dont l'absence fait un tel vide au boulevard Arago. S'il n'est plus visité comme il l'était dans son cabinet, parfois jusqu'à la fatigue, par des amis avides de prendre de ses nouvelles et de consulter sa haute expérience, il se sentira constamment visité, dans sa solitude, par des sympathies affectueuses et par d'innombrables prières.

Un des grands regrets de M. Krüger a été de ne pouvoir rester à Paris jusqu'à l'arrivée de son vieux condisciple, ami et frère d'armes, M. Boegner. Avec quelle impatience celui-ci est attendu, il est inutile de le dire. Il y a aujourd'hui onze mois qu'il s'embarquait à Marseille, onze mois que la Société est privée de son directeur et la famille de son chef. Grâce à Dieu, les dernières nouvelles reçues du sud de l'Afrique nous font espérer que nous allons le revoir tel à peu près qu'il nous avait quittés, en possession non seulement de toute sa flamme intérieure, mais de toutes ses forces intellectuelles et physiques. Dieu l'a gardé du danger, ou plutôt dans le danger. Et les appréhensions que nous avions un moment éprouvées se tournent pour nous tous en nouveaux sujets d'actions de grâces.

En débarquant en Europe, M. Boegner a appris avec douleur une nouvelle funèbre, qui nous est arrivée le 23 mai de Boulawayo, assombrissant nos joyeux préparatifs de réception. Notre frère, M. Louis Jalla, vient d'être frappé du coup le plus sensible : Dieu a repris à lui sa compagne dévouée. Nous n'avons aucun détail sur cette catastrophe inattendue, et nous ne pourrons en avoir que dans un mois. Mais nos cœurs se serrent en pensant à ce deuil, à la solitude qui s'est faite autour de notre missionnaire de Séshéké, à ces deux petits garçons, que leur mère quittait, il y a seize mois à peine, et qu'elle ne reverra pas sur cette terre ; à tous ceux enfin qui pleurent en ce moment en elle une fille, une sœur, une amie. Que Dieu lui-même soutienne et console tous ces cœurs affligés ! De telles épreuves fournissent à la foi des chrétiens l'occasion de ses plus beaux triomphes.

La perte que fait l'œuvre du Zambèze est incalculable. Madame Louis Jalla, née Marie Turin, originaire, comme son mari, des vallées Vaudoises du Piémont, était partie avec lui pour le Zambèze en novembre 1886, quelques semaines après leur mariage. Elle était revenue en Europe une seule fois, au bout de près de dix ans (mai 1896 — février 1898). Elle avait toutes les qualités de la femme de missionnaire; elle y joignait, bien que jeune encore, une expérience déjà longue du pays, auquel elle semblait parfaitement acclimatée. Elle dort maintenant auprès du fleuve, comme madame Coillard, comme ces deux ouvriers de la mission, Dardier et Goy, qui avaient fait avec elle le premier voyage. Ou plutôt, elle les a retrouvés dans la paix du Seigneur, parvenus avant elle au terme d'un voyage plus lointain et, pour les enfants de Dieu, plus facile.

Le cours rapide des événements ne nous laisse guère le loisir de donner aux regrets et aux deuils la part que nos cœurs exigeraient. Sans cesse, de nouveaux labeurs nous sollicitent. Avant-hier, M. Félix Faure est arrivé à Paris. Hier, M. Teisserès débarquait à Bordeaux. Ce soir, s'il plaît à Dieu, nous aurons M. Boegner, et, trois jours après, M. Germond viendra retrouver ici son compagnon de voyage de Madagascar. De graves questions se poseront aussitôt. Plusieurs n'attendaient, pour être résolues, que le retour du directeur.

Travailler, lutter, c'est le programme de la vie. Mais, quand on travaille avec le Seigneur, quand on lutte pour lui, on peut toujours regarder vers l'avenir avec confiance. « Il reste encore un repos pour le peuple de Dieu », non le repos de l'insensibilité dans le néant final, mais le repos dans le triomphe : « Si nous souffrons avec lui, nous règnerons aussi avec lui », le repos dont il est dit : « Ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent. »

J. B.

MADAME LOUIS JALLA

Un premier hommage.

Notre frère, M. P. Davit, à peine de retour en Europe et sans prendre le temps d'aller embrasser sa vieille mère au Piémont, a accepté, avec beaucoup de dévouement, de remplacer, pendant un ou deux mois, M. le pasteur Bott, de Verrines, en congé de santé.

Dès qu'il a connu la grande perte que venait de faire la mission du Zambèze en la personne de sa compatriote et amie, madame Louis Jalla, M. Davit nous a adressé les lignes qui suivent, en nous priant de leur faire une place dans le *Journal des Missions*.

C'est une première couronne déposée sur le cercueil de notre sœur. M. Boegner sera certainement désireux d'apporter aussi la sienne dans notre prochaine livraison, lorsque nous aurons reçu les lettres qui ont dû partir de Boulawayo en même temps que le télégramme.

Verrines (Deux-Sèvres), 24 mai 1899.

Cher monsieur Bianquis,

Le courrier de ce matin m'a apporté la terrifiante nouvelle de la mort de madame Louis Jalla sur les bords du Zambèze, et j'en ai été littéralement bouleversé. Je ne pouvais pas le croire! Comment est-elle tombée, elle qui, avant son retour en Europe à la fin de 1896, alors qu'elle aurait dû être si fatiguée, supportait mieux que personne ce climat meurtrier? Elle est tombée pourtant, mais, en vaillante qu'elle était, elle est tombée au champ d'honneur!

Ah! que ces climats sont traîtres! Il y a un peu plus de trois ans, c'était M. Jacot qui succombait au Congo, après avoir passé une année entière sans avoir besoin de quinine. Peu de temps après, c'était le tour de M. Goy, un fort aussi, que

la fièvre emportait en quelques jours. Aujourd'hui, c'est madame Louis Jalla qui, après avoir quitté une seconde fois sa vieille mère et ses frères et sœurs et accompli le sacrifice de se séparer de ses enfants, est retournée à l'œuvre de son cœur et y a cueilli la palme du martyre!

Et maintenant elle se repose de ses travaux, et ses œuvres la suivent. Quelle gloire pour elle! Aussi, loin de la plaindre, je ne puis que lui porter envie. Ah! que ne suis-je ce qu'elle a été!

Mais pour ceux qu'elle laisse, quelle douleur et quel vide. Et ils sont nombreux, ceux-là; ce sont d'abord ses parents, mari, enfants, mère, frères et sœurs, puis tous ses compagnons et ses compagnes d'armes, enfin tous ceux qui l'ont connue et qui ne peuvent pas ne pas l'avoir appréciée et aimée. J'ai écrit le mot de *vaillante,* elle l'était en effet, d'autant plus qu'elle avait l'air de ne pas le savoir. Elle s'ignorait elle-même ; mais ce qu'elle n'ignorait pas, c'était les souffrances physiques ou morales de ceux qui l'entouraient. Il n'était pas nécessaire de passer longtemps avec elle pour sentir que son christianisme, à elle, c'était une vie avant tout. Personnellement, elle m'a souvent édifié par son entrain et son énergie peu commune. Elle était l'illustration vivante du précepte apostolique : « Soyez toujours joyeux ». Madame Jalla est entrée maintenant au nombre de cette « grande nuée de témoins qui nous environnent ». Comme elle, ayons « les regards sur Jésus », et nous atteindrons le but qu'elle a elle-même atteint.

Et puisque Dieu a jugé bon de la reprendre à Lui, qu'Il veuille prendre, Lui, sous sa protection toute spéciale, tous ceux que ce départ plonge dans les larmes et que j'entoure tous de ma sympathie chrétienne la plus profonde.

Votre dévoué,

P. Davit.



MADAME GEORGES FISCH

Une amie fidèle de notre œuvre nous a quittés pour aller rejoindre dans le ciel le serviteur de Dieu dont elle avait été la compagne et dont elle portait dignement le nom. Madame Georges Fisch, qui s'est éteinte le 8 mai, après de longues souffrances, était la sœur de madame Edm. de Pressensé. Le deuil de la Société des missions est donc un deuil de famille pour son directeur, revenu trop tard pour retrouver ici-bas une tante qu'il aimait tendrement.

Nous ne pouvons mieux exprimer les regrets qui sont dans tous nos cœurs qu'en reproduisant quelques lignes de l'hommage rendu à notre vénérée sœur par la présidente du Comité auxiliaire des dames.

« Dieu a repris à Lui madame Fisch, a dit madame Henri Mallet, après une longue maladie, pendant laquelle elle l'a glorifié par une patience et une douceur qui ne se sont pas démenties un instant.

« Elle s'était donnée sans réserve aux œuvres de mission intérieures, aux malades des hôpitaux, à l'Union des Amies de la jeune fille. Mais ceux qui l'ont connue savent combien était étendue la place que tenait aussi dans son cœur l'évangélisation des païens et avec quelle régularité elle suivait les séances de notre Comité.

« Si un lien très fort l'attachait à la Maison des missions, en la personne de M. et de madame Boegner, ce lien était comme doublé d'un autre lien, également puissant, son amour profond pour tout ce qui pouvait faire avancer le règne de Dieu en pays païen, et nous nous sentons appauvris en voyant disparaître encore une autre de ces femmes chrétiennes vraiment consacrées, qui non seulement agissent, mais qui portent devant Dieu, par la prière, les œuvres dont elles s'occupent. »

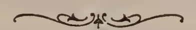
POUR L'AGRANDISSEMENT DE LA MAISON DES MISSIONS

On nous demande d'insérer la note suivante, dont l'importance n'échappera pas à nos amis :

« L'agrandissement de la Maison des missions étant inévi-
« table dans un délai plus ou moins rapproché et l'occasion
« dont il a fallu profiter étant exceptionnellement bonne, un
« anonyme, désireux de provoquer la réalisation de ce projet,
« promet un don de 5,000 francs si, d'ici au 31 août 1899, le
« trésorier de la Société des missions a reçu la somme suffi-
« sante pour rembourser le total de la dette qui a été con-
« tractée l'année dernière en vue d'acheter le terrain contigu
« à la Maison des missions.

« Les 25,000 francs déjà donnés précédemment réduisaient
« la somme à 165,000 francs; il faudrait donc recevoir
« 160,000 francs d'ici à trois mois.

« Dans cette combinaison, le revenu provenant de la lo-
« cation de l'immeuble acheté en 1897 serait capitalisé, en
« vue de la construction à faire, quand le moment sera
« venu. »



RÉUNION D'ADIEUX DE M. HERMANN, DE M. ET MADAME LANTZ ET DE MADEMOISELLE MAGNUS

Chapelle du Luxembourg, 7 *mai* 1898.

Nos réunions d'adieux deviennent si fréquentes que nous nous voyons obligés d'en abréger le récit, pour ne pas lasser l'attention des lecteurs du *Journal des Missions*. Résumer chaque allocution nous entraînerait trop loin : c'est pourtant à regret que nous laissons tomber tant de paroles que nous aimerions à pouvoir enregistrer.

Un nombreux auditoire avait, cette fois encore, répondu à notre appel, bien que d'autres réunions attirassent à la même heure le public protestant soit à la chapelle Roquépine, soit à l'église Taitbout, sans parler des services réguliers du dimanche après midi.

M. le pasteur *Ch. Vernes,* membre du Comité, présidait la séance. Après avoir parlé de la mission, des sacrifices qu'elle demande et des bénédictions qu'elle répand, il a présenté individuellement ceux qui allaient partir, et a mentionné aussi les deux compagnes de mademoiselle Magnus, madame Ferrand et mademoiselle Salès.

Puis M. *Bianquis* fait remarquer que, pour la mission, les jours de départs sont des jours de fête : nos missionnaires aussi entonnent triomphalement leur chant du départ, ne voulant voir, dans la lutte qu'ils vont livrer, que la certitude du triomphe final. Il charge ceux qui vont au Congo d'un message pour leurs compagnons de travail :

« Dites-leur que les Églises de France ont les yeux sur eux. Dites-leur que la mission du Congo est parmi nous une mission très populaire; que nous l'aimons beaucoup, que nous sommes bien résolus à la soutenir, et, selon les forces que nos frères mettront à notre disposition, à la développer. Dites-leur de ne pas se décourager. Dites-leur aussi de ne pas se surmener, de travailler avec confiance et de travailler avec prudence. Le calme, la paix intérieure, la sérénité sont, pour l'ouvrier de Dieu, une condition de succès. Mais cette condition ne devrait-elle pas être habituelle à qui travaille avec Jésus-Christ ? « Il monta dans la barque et le vent cessa », dit l'Évangile. Et ailleurs : « Il parla aux vents et à la mer et il se fit un grand calme ».

Tour à tour, M. *Hermann* et M. *Lantz* prennent congé des Églises de France et disent leur joie de partir, l'un pour la première fois, l'autre après le congé assez court mais très rempli qui a succédé à ses premiers mois de travail missionnaire au Sénégal. M. Lantz insiste particulièrement sur le devoir, pour le missionnaire évangélique, d'agir par l'exemple,

comme font les missionnaires musulmans, qui parlent peu mais se montrent rigoureusement fidèles à tous les préceptes du Coran.

M. *Hollard*, vice-président du Comité et pasteur de l'Église du Luxembourg, a adressé à tous ceux qui allaient nous quitter de chaleureuses paroles d'adieu, rappelant le souvenir de M. Allégret et d'une prédication que, dans cette même chapelle, il avait donnée un jour d'Ascension, sur ce texte : « Sentinelle, que dis-tu de la nuit? » Le jour vient sur les bords de l'Ogôoué, et nos jeunes amis auront la joie d'aider à son aurore.

Deux prières, l'une de M. *J. Goguel*, l'autre de M. *G. Appia*, ont commencé et terminé la réunion. Le lendemain, à 5 heures, un service plus intime réunissait les jeunes voyageurs, les membres du Comité et quelques amis autour de la table sainte. M. *J. Goguel*, ami personnel de mademoiselle Magnus, lui a adressé quelques paroles d'affection chrétienne, après avoir rappelé comment il avait voulu lui-même être missionnaire et en avait été empêché, pour motifs de santé, par le vénérable fondateur de la Maison de missions, le docteur Gustave Monod.

M. *Krüger*, qui n'a pu assister à aucune de ces deux réunions, n'y a pas été oublié. S'il a dû rester dans sa chambre de malade, à l'heure où nous prenions solennellement congé de sa jeune belle-sœur, madame Lantz, nous nous sentions tous en communion spirituelle avec lui.

Le même soir, M. et madame Lantz et M. Hermann partaient pour Bordeaux, où les nombreux amis de la Société des missions leur ont fait un chaud accueil.

Nous recevons, le 28 mai, une lettre d'eux, datée du 15, à quelques heures des Canaries. La mer avait été peu clémente et la traversée assez dure. Mais ils se sentaient heureux d'approcher, malgré tout, du pays « où nous ont devancés, nous écrivent-ils, nos désirs et nos espérances. »



NOTES DU MOIS

Dimanche, 7 *mai.* — Réunion publique d'adieux de M. Ch. Hermann, de M. et de madame Ed. Lantz et de mademoiselle H. Magnus, à l'église du Luxembourg.

Lundi, 8. — Le Comité reçoit M. Hermann, M. et madame Lantz et mademoiselle Magnus avant leur départ. — A cinq heures, réunion intime de sainte Cène. — Le soir, départ pour Bordeaux des trois premiers.

Mercredi, 10. — M. Hermann et M. et madame Lantz s'embarquent à Pauillac sur la *Ville-de-Maceio.*

Samedi, 13. — Arrivée, à Marseille, de M. le missionnaire F. Faure, revenant de Talagouga, par le *Stamboul.*

Jeudi, 18. — M. le professeur Krüger se voit obligé de quitter la Maison des missions pour soigner sa santé à la campagne. — Le soir, conférence à l'Union chrétienne pour les adieux de MM. Rakotoniraïny et Rasoanaïvo.

Lundi de Pentecôte, 22. — Fêtes missionnaires à Esquehéries (Aisne), aux environs de Sainte-Foy et à Orthez.

Jeudi, 25. — Madame Ferrand, mesdemoiselles Magnus et Salès et MM. Rasoanaïvo et Rakotoniraïny s'embarquent à Marseille, sur le *Peï-Ho,* à destination de Tamatave.

Vendredi, 26. — M. Boegner débarque à Southampton, revenant du Cap, sur le *Tantallon Castle.* — M. Teisserès et sa famille et M. Merle arrivent à Bordeaux, revenant de Lambaréné.

Samedi, 27. — Arrivée à la gare Saint-Lazare, à Paris, à 4 h. 45 du soir, de M. Boegner, revenant de Madagascar, de Boulawayo et du Lessouto.

Dimanche, 28. — Réunion intime des membres du Comité et des collecteurs et collectrices du sou missionnaire dans la chapelle de la Maison des missions, à 3 h. 1/2, pour souhaiter la bienvenue à M. Boegner et remercier Dieu avec lui de son heureux retour.

Lundi 29. — Une délégation du Comité et de la direction est reçue à Paris par le général Galliéni et lui présente les remerciements et les vœux de la Société des missions.

La Maison des missions a été animée pendant le mois de mai par un certain nombre de visites. M. Davit y a passé quelques jours. Il s'y est trouvé en même temps que M. Hermann et M. et madame Lantz. Le 13, y est arrivée madame Goy et ses deux filles; le 25, M. F. Faure, et M. Germond y est attendu le 30. Il sera reçu, avec M. Boegner, par le Comité, dans sa séance ordinaire du 5 juin.



LESSOUTO

RAPPORT DE LA CONFÉRENCE

A Morija. — Déceptions. — Visite de MM. Coillard et Bertrand. — Deuil. — L'Eglise, l'école biblique et l'imprimerie de Morija. — L'école normale. — Revue des autres stations.

Morija, 19 avril 1899.

Messieurs et honorés Directeurs,

C'est à Morija que notre Conférence vient de se réunir et sous le toit de notre collègue M. Alfred Casalis, directeur de l'école biblique et de l'imprimerie.

De la maison de notre ami, située près de l'école biblique et sur un contrefort de la montagne qui domine la station, l'église et son clocher, le seul du Lessouto, l'imprimerie, l'école normale et le village apparaissent en partie cachés dans la verdure, là où n'existait rien à l'arrivée des pionniers de notre mission, et forment, avec les montagnes du fond, un panorama splendide, qui est, en quelque sorte, l'image de Dieu dans le pays.

Le paganisme est encore puissant ici. Soixante ans d'évangélisation ne transforment pas tout un peuple ; mais la semence de vie a germé et, de toutes parts, des âmes louent le grand Dieu des cieux qui leur a révélé, par le moyen des envoyés des Églises protestantes de langue française, le mystère de l'amour éternel.

C'est, en manière de rapport, une sorte de revue à vol d'oiseau que nous voudrions rapidement vous faire faire à travers le Lessouto.

Mais, avant d'aller plus loin, nous devons vous dire que nous nous réjouissions extrêmement de la visite de M. Boegner. Par deux fois nous avions reculé le moment de nous réunir, lorsqu'à notre arrivée ici et à notre grande déception, nous apprîmes que M. Boegner était arrêté à Léribé par suite d'un malaise résultant de son séjour à Madagascar et des fatigues qu'il n'avait pas craint d'y ajouter en se rendant à Boulawayo pour saluer la colonne missionnaire partant pour le Zambèze.

Que celui dont l'amour veille toujours et ne fait rien mal à propos veuille rétablir notre vaillant directeur et lui permettre d'aller le plus tôt possible prendre au milieu des siens le repos don il a besoin ! Par suite de cette maladie de M. Boegner, nous avons été privés de la présence de notre collègue, M. Dieterlen.

Nous attendions un peu aussi M. Paul Germond, et nous aurions été heureux de lui dire que nous nous sentions honorés du ministère qu'il a eu à remplir à Madagascar, ce qui a créé un lien précieux entre notre mission et celle entre-

prise avec tant de courage par nos Églises dans cette grande île.

Une visite dont, grâce à Dieu, nous avons pu jouir, est celle que le fondateur de la mission du Zambèze, quelques-uns de ses collègues et M. Alf. Bertrand, ont pu nous faire. Elle aussi a créé des liens nouveaux et affermi ceux qui existaient déjà entre la mission chez les Barotsis et celle chez les Bassoutos. Si nous avons joui de la visite de notre vénéré frère dont nous gardons un précieux souvenir, nos Églises ont, elles-mêmes, témoigné de leur intérêt pour lui et la mission-sœur, d'une manière tangible, en remettant à M. F. Coillard une somme de près de 4,000 francs.

Vous savez le vide que la mort soudaine de notre regretté collègue M. Edg. Krüger a fait au milieu de nous. Son départ met comme un voile de deuil sur nos cœurs. Par contre, c'est avec joie que nous avons accueilli notre nouveau collègue, M. G. Lorriaux, et vu revenir d'Europe MM. Bertschy, Jacottet et Christol.

Pour commencer cette tournée, nous irons au plus près, c'est-à-dire, qu'étant à *Morija*, nous nous arrêterons d'abord à cette station, la plus importante et l'aînée de toutes les autres.

Cette grande Église, qui compte 25 annexes, est dirigée, comme vous le savez, par M. L. Mabille, assisté du pasteur indigène J. Mohapeloane ; elle a traversé, somme toute, une bonne année. Bien que l'hostilité des chefs, qui, jusqu'ici, conservait quelques formes, semble s'accentuer de plus en plus, il y a eu un vrai mouvement des païens vers l'Évangile. Mais c'est dans la marche des écoles, qui comptent plus de 1,500 écoliers, que s'est manifesté le progrès le plus important. M. Mabille nous parle d'un pauvre infirme, membre de l'Église, mort récemment, qui avait appris à écrire avec le pied et qui, à force de volonté, en était arrivé à pouvoir aider l'instituteur de l'école de l'annexe sans que jamais aucun enfant ait eu l'idée de se moquer de lui !

M. A. Casalis nous dit aussi que l'année a été satisfaisante

pour l'*École biblique*, qui a même pu inaugurer un spacieux bâtiment nécessaire depuis de longues années. L'influence de notre pépinière d'évangélistes va toujours s'étendant, comme en témoignent les diverses nationalités de ses élèves. Sur 34 étudiants, plusieurs sont des Bakhatla, du Transvaal, d'autres viennent des bords du Zambèze, un autre est du lac Ngami, enfin quelques-uns du pays des Mangwato ; ces derniers sont venus presqu'entièrement à pied, d'une distance d'environ 1,800 kilomètres.

L'imprimerie, dont M. Casalis est chargé et même surchargé, voit aussi son importance grandir chaque jour du Cap au Zambèze, grâce à ses nombreuses publications religieuses et scolaires, et à ses journaux missionnaires. Nous avons là une œuvre unique, qui nous demandera peut-être de nouveaux sacrifices, mais qui répondra aux besoins actuels en augmentant notre influence sur la direction de la pensée et le développement des indigènes de toute l'Afrique Australe.

A propos de publications, il peut être intéressant de rappeler la récente impression d'une nouvelle édition revisée de notre Bible sessouto, travail important que nous devons en grande partie à notre collègue M. Jacottet.

L'*École normale* compte 97 élèves, dont 5 sont envoyés par Khama, le chef chrétien bien connu du pays des Bechuana ; d'autres élèves viennent de l'État libre d'Orange, de la Colonie du Cap, etc. 28 élèves ont, il y a quelques semaines, réussi à passer les examens pour l'obtention du brevet d'instituteurs primaires, à la suite des mêmes examens que passent les blancs dans la colonie. Ce résultat, ajouté à ceux des années précédentes, place notre institution parmi les meilleures de l'Afrique méridionale.

Par suite de l'éloignement de tout médecin du centre du Lessouto, M. Dyke, qui déjà, sous la direction et grâce aux conseils du docteur E. Casalis, s'était beaucoup occupé de malades, voit cette partie de l'activité missionnaire qui nous occupe tous plus ou moins, prendre une importance toujours plus grande à Morija.

Pendant l'année écoulée, M. Dyke, aidé par M. Goring, professeur à l'École normale, a eu à donner plus de 7,000 consultations et à vacciner 2,344 personnes! Il y a là une question qui s'impose, montrant l'utilité que pourrait avoir un médecin au milieu de nous.

De Morija à *Thabana-Moréna-Siloé,* la distance est de cinq heures à cheval vers le sud. M. L. Germond, après un ministère béni de onze années à Siloé, a dû aller s'installer à Thabana-Moréna, station fondée par M. Paul Germond, ce qui le place plus au centre de son grand district, tandis que Béthuel Sekokotoane, pasteur indigène récemment consacré, a pris sa place à Siloé. Deux chapelles ont été terminées, et la marche de l'œuvre a été satisfaisante, comme en témoignent de fort nombreuses conversions. M. L. Germond se loue aussi de ses évangélistes, qui, avec le pasteur indigène, le secondent dans les multiples devoirs de son ministère.

Quatre heures plus loin, toujours dans la direction du sud et de l'autre côté de la Makhaleng, se trouve *Béthesda*, au bord de la jolie rivière Maphutseng. Les difficultés de l'exercice écoulé ont été grandes et les sujets d'angoisse ont abondé, par suite des récoltes qui ont été à peu près nulles; mais les motifs d'actions de grâces, dit M. Marzolff, n'ont pas cependant tout à fait manqué, et, pour appuyer son dire, il nous cite plusieurs faits pittoresques et touchants que le manque d'espace nous empêche de reproduire. Nous voulons cependant parler d'une femme qui fut longtemps malade, dont le calme, la patience, l'esprit de soumission et d'abandon à la volonté de Dieu frappaient tous ceux qui l'approchaient, païens et chrétiens, et qui disait peu avant sa mort : « Je souffre beaucoup, mais le Seigneur est tout près de moi. »

Encore quatre heures plus loin, mais en se dirigeant un peu vers l'est, de l'autre côté du fleuve Orange, adossé à la montagne, s'élève *Massitissi.* Notre doyen, M. Ellenberger, fondateur de cette station, mais que son activité ferait supposer l'un des plus jeunes, nous parle de grandes bénédictions reçues et, à propos de 290 nouvelles recrues dans les classes d'instruc-

tion religieuse, ajoute ce que chacun de nous peut dire avec lui : « Oh ! combien souvent nous avons admiré chez ces petits, ces « humbles, la beauté, la grandeur et la sainteté de Dieu dans « la transformation de leur être tout entier ! » Le manque d'eau et la sécheresse ont été de grands obstacles aux travaux matériels; cependant deux chapelles ont pu être achevées, grâce aux femmes et aux fillettes qui ont apporté de loin, sur leurs têtes, l'eau nécessaire pour la maçonnerie de ces deux maisons de prières, et grâce au missionnaire qui en a lui-même posé la charpente. La consécration du pasteur mossouto, E. Lechesa, a eu lieu le 1er janvier dernier et a été l'une des plus belles et des plus imposantes fêtes qu'ait vues cette église.

La mort de notre excellent collègue Ed. Krüger a été un coup mystérieux et profond porté à notre *École industrielle de Léloaleng*, qu'il dirigeait avec une compétence remarquable. Notre regretté frère, cela vous a été déjà dit, s'était fait aimer de tous : blancs et noirs, élèves anciens et nouveaux. Mais là encore nous n'avons rien à dire : c'est Dieu qui l'a fait. Oh ! qu'Il nous aide à être prêts à répondre avec autant de sérénité que notre frère à l'appel du Maître !

M. Pascal a bien voulu diriger cette école, qui compte cette année 44 élèves, le chiffre le plus élevé qu'elle ait atteint, jusqu'à l'arrivée de M. Bertschy, que nous avons appelé à ce poste.

Cinq heures plus loin, mais en remontant l'Orange, on atteint la station de la *Sébapala*. M. Pascal se trouve ici comme chez lui ; les vallées vaudoises ne diffèrent pas essentiellement de son district montagneux. Malgré les difficultés de l'année passée et les tentations qui enserrent les chrétiens dispersés au milieu d'une population assez revêche à la parole de Dieu, l'œuvre est en progrès. Les habitants de cette partie du pays, venant, outre les Bassoutos, des Batlokoa, Matébélé, Fingous et Temboukis, n'en rendent pas, par leur diversité de races et de langues, l'évangélisation très aisée.

De cette station pour arriver à *Paballong*, il faut une jour-

née et demie en traversant les montagnes qui se rattachent à la chaîne des Katlamba. M. Bertschy ayant dû quitter cette Église au commencement de l'an passé et aller en France pour des raisons de famille, M. Christeller s'en est occupé de son mieux; mais il serait de toute nécessité de donner au plus vite un pasteur à cette congrégation un peu isolée.

Mafubé, qui est situé dans la même contrée — le Griqualand Est, — quelques heures plus au nord, est très prospère. Le bon et le mauvais, intimement liés partout, se rencontrent également ici. Si parfois le missionnaire est attristé par des chutes graves ou des retours au paganisme, le règne de Dieu n'en avance pas moins. La chapelle de la station, agrandie il y a deux ans par M. P. Germond, se remplit chaque dimanche; puis deux nouveaux lieux de culte ont été ouverts par les soins du son successeur, M. Christeller, qui nous dit qu'il serait nécessaire d'en élever d'autres pour permettre d'atteindre les populations toujours plus nombreuses qui s'établissent sur les bords du Haut-Orange.

A environ deux et même trois jours de voyage dans les montagnes se trouve le poste de *Sehonhong*, occupé par le pasteur indigène Job Moteane, qu'une égale distance sépare de son collègue C. Motebang, de *Molumong*. Ces deux pasteurs sont encouragés dans le ministère qu'ils sont appelés à exercer dans ce pays d'en haut du Lessouto. Déjà de petites Églises d'une cinquantaine de membres annoncent l'aurore d'un jour nouveau pour les habitants des vallées profondes et des hauts plateaux qui forment la paroisse de ces deux serviteurs de Dieu.

Des postes de montagnes que nous venons d'apercevoir, nous nous trouvons, après deux jours de marche vers le nord-ouest, à la station de *Qalo*, où la Conférence vient d'appeler M. Lorriaux. Le pasteur indigène Finiase Matlanyane a pris soin pendant l'année écoulée de cette jeune Église et a trouvé bien des encouragements dans son travail. Si les conversions ne sont pas jusqu'ici plus nombreuses, on a l'espérance d'en voir d'autres se produire, car les païens se

réunissent volontiers et, comme le dit l'apôtre : « La foi vient de ce que l'on entend, et ce qu'on entend vient de la parole de Dieu » qui veut le salut de tous.

Quatre heures plus loin dans la direction du sud-ouest, et le long du Calédon qui forme la frontière entre l'État libre d'Orange et le Lessouto, nous rencontrons la station de *Léribé*, que M. Coillard, son fondateur, a pu visiter il y a peu de semaines.

Malgré la maladie qui a rendu sédentaire notre ami M. Dieterlen, l'année n'a pas été mauvaise pour cette Église. Les cultes ont été bien suivis et 316 personnes ont rompu avec le paganisme, ayant compris que Jésus seul pouvait donner la paix et la joie à leurs âmes. Le paganisme règne ici comme partout ailleurs ; mais, dans ce district populeux, il domine sans conteste, se gardant ainsi plus intact et plus fort.

La jolie station de *Cana* est éloignée de cinq heures environ, aussi dans la direction du sud. C'est ce district que la guerre civile a particulièrement ravagé, rendant ainsi très grave la situation économique de la contrée. Cependant, M. Kohler nous dit que, si l'année 1898 a été matériellement désastreuse, spirituellement elle a été des meilleures, et le chiffre de 365 nouveaux candidats au baptême indique un progrès spirituel des plus accentués. C'est non loin de cette station, mais du côté des montagnes, que nous avons placé le pasteur indigène E. Lechesa.

Encore au sud, à quatre heures de marche sur un coteau dominé par *Thaba-Bossiou* (la montagne de la nuit), s'élève la station occupée par M. Jacottet.

Celui-ci constate que la guerre a ruiné bien des villages de ses environs ; mais, chose étrange, il enregistre néanmoins un grand progrès spirituel : 422 personnes ont été amenées à l'Évangile et, détail à signaler, la proportion des hommes parmi ces prosélytes est sensiblement plus élevée que parmi les anciens membres de l'Église. Là, comme ailleurs, le christianisme étend son influence. Mais ce que nous voudrions voir se développer, c'est l'intensité dans la vie chrétienne.

C'est à Thaba-Bossiou qu'est notre *École supérieure de jeunes filles*, dirigée par M. Jacottet et mesdemoiselles Cochet et Kohler. Nous avons été attristés d'apprendre que, par raison de santé, mademoiselle Cochet devait se retirer de cette œuvre où, pendant plus de vingt-cinq ans, elle a travaillé avec amour et un zèle infatigable. L'école compte 32 élèves; mais son extension est de plus en plus nécessaire.

La station de *Bérée* n'est pas très loin de Thaba-Bossiou, mais vers l'ouest. C'est le pasteur indigène N. Mpiti qui, en l'absence de M. Jeanmairet, a pris soin de cette Église, et le chiffre de 400 conversions affirme que son travail n'a pas été vain.

Il faut cinq heures de Bérée à Morija, que nous ne faisons que traverser pour nous arrêter à *Likhoèle*, anciennement Makeneng, à trois heures plus loin vers le sud-ouest. M. Vollet nous dit que l'année passée — cette année de souffrances pour les habitants du Lessouto — a pesé lourdement sur son Église, et à cela s'est ajouté le mécontentement que les procédés arbitraires du chef Letsié ont soulevé parmi ses subordonnés, si bien que plus de 200 personnes, membres de l'Église, ont quitté les environs de la station pour s'en aller vivre ailleurs.

De cette station, il n'y a guère plus de deux heures pour atteindre *Hermon*, dont le district, en plat pays, est comme une enclave dans l'État libre d'Orange.

En l'absence du missionnaire, c'est le pasteur indigène E. Lechesa qui s'est occupé de cette Église. L'émigration causée par des difficultés, déjà signalées ailleurs, a été des plus grandes. Cependant la station, qui forme le groupe chrétien le plus important du district, plus de 500 personnes avec les catéchumènes, n'a pas suivi ce mouvement, et l'agrandissement de la chapelle, qui date de 1862, répondra à une nécessité reconnue depuis longtemps.

Tel est, dans ses grandes lignes et plus longuement que nous n'aurions voulu le faire, l'état de l'œuvre que Dieu nous a confiée à l'extrémité du noir continent.

Vous pouvez le constater, malgré des difficultés et des épreuves sans cesse renaissantes, malgré les efforts d'un paganisme vivace, la marche en avant s'accentue toujours davantage, comme le prouve le chiffre de 7,122 catéchumènes que nous comptons dans nos rangs.

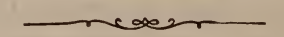
Le Maitre est avec nous, et nous sommes entourés des prières de tous ceux qui ont à cœur l'avancement du règne de Dieu.

Qu'Il veuille bien augmenter notre amour pour ceux qui nous entourent, païens et chrétiens, vivifier notre zèle; et, par la communion plus entière du Sauveur avec nous, nous verrons de plus grandes choses que celles-ci.

Veuillez, messieurs et honorés frères, recevoir nos respectueuses et bien vives salutations chrétiennes.

Pour la Conférence des missionnaires du Lessouto,

FRÉD. CHRISTOL, *rapporteur.*



M. COILLARD AU LESSOUTO

(Suite et fin.)

Thaba-Bossiou, 3 février 1899.

Ma visite à Morija est donc déjà chose du passé! Le cher Alfred Casalis, malgré la rentrée des écoles, a tenu à me conduire à Thaba-Bossiou dans son « araignée », — une voiture légère qui vous fait presque pécher contre le dixième commandement, — pendant qu'un tombereau, de bœufs attelé, transportait nos bagages. Dans cette « araignée » il n'y avait place que pour deux, ce qui arrangeait bien notre cher capitaine Bertrand qui, comme officier de cavalerie, est naturellement grand amateur de chevaux. J'ai immensément joui de ce petit voyage de quelques heures en tête à tête avec Alfred Casalis. La dernière fois que je l'avais vu, il était étu-

diant à Montauban. Depuis lors, il s'est enrichi des expériences de la vie chrétienne et du ministère, et, en nous rappelant nos entretiens intimes de ce voyage, nous pourrions nous dire, nous aussi, l'un à l'autre : « Notre cœur ne brûlait-il pas en nous? »...

La réception à Thaba-Bossiou a été du même genre que celle de Morija. J'arrivais obsédé par mes propres pensées. Le grand village de Job, le frère de Moshesh, me paraissait une ruine; les arbres qu'il a plantés ont grandi, mais Job lui-même n'est plus... Et c'est un homme pour lequel j'avais de la vénération et une profonde sympathie.

Quand la voiture tourna le coin du jardin, nous nous trouvâmes tout à coup au milieu d'un grand attroupement de chrétiens jeunes et vieux qui exécutaient des chants de bienvenue. M. et madame Jacottet, Miriam Cochet, mademoiselle Kohler, le fils de Job et les notabilités de l'endroit étaient là. Salomone, d'ancienne connaissance, le fidèle maître d'école de la station, me lut un discours qui m'a frappé et dont vous aimeriez, je crois, avoir une traduction. Puis, lorsque j'y eus répondu brièvement, ce furent des poignées de mains à vous démettre le bras, et des salutations bruyantes ou émues. Il faut qu'arrivé sur le plateau de la station, je m'arrête pour reprendre haleine...

Thaba-Bossiou! Est-ce possible?... Eh oui! Voilà bien cette « Montagne de la Nuit » où régnait tant d'animation autrefois. Moshesh vivait encore, c'était sa capitale. C'est là qu'il a soutenu des sièges mémorables dans l'histoire de la nation. C'est là qu'il repose. Avec lui, on dirait que la vie s'en est allée. Les villages paraissent désertés et les rochers plus mornes que jadis. On pense involontairement à tout ce glorieux passé qui attend encore son historien et à cette métropole royale qui couronne le sommet de la montagne...

La station, c'est bien encore la même, mais transformée, modernisée; la vieille maison construite par Gosselin, où ont vécu les Casalis, puis les Jousse, s'est parée de grandes fenêtres, d'une belle vérandah, d'une pelouse même où un

jet d'eau minuscule — mais un jet d'eau pourtant, — s'agite comme un oisillon qui n'a pas encore ses ailes. Le jardin seul n'a pas changé, il a seulement vieilli.

Dans ce cadre sévère de montagnes, de rochers et de ruines, au milieu de ce tableau de bâtiments et de jardins, mes pensées aux abois cherchent en vain certains groupes de vieillards qu'elles s'obstinent toujours à associer avec Thaba-Bossiou. A chaque instant, il me semblait voir sortir du jardin, ou de l'école, ou bien de cette maison modernisée, mon vieil ami M. Jousse !... Que voulez vous? je vivais dans le passé. C'est ici que je me suis initié à la vie missionnaire, que j'ai fait mes premières connaissances avec les Bassoutos, il y a plus de quarante ans. Je dois beaucoup personnellement à Thaba-Bossiou et à M. et madame Jousse. Léribé était leur fille — et missionnaires, chefs et chrétiens d'ici nous ont toujours entourés d'intérêt et d'affection. Comment ne pas rêver et ne pas se sentir quelque peu oppressé?...

L'extrême bonté de M. et madame Jacottet m'a arraché à ces rêveries et m'a fait revivre dans le présent. Impossible de dire combien je jouis de ces entretiens, dont la haute intelligence de mes hôtes et le don de la conversation qu'ils possèdent à un si haut degré, font les principaux frais. Les questions les plus diverses, mais toujours pratiques, s'y succèdent comme les couleurs d'un kaléidoscope, et s'y traitent avec une hauteur et une envergure des plus instructives. Je n'avais jamais vu les Jacottet chez eux. Le samedi a eu lieu la réunion d'Église très nombreuse et très sympathique. J'y cherchais les visages des vieillards que j'y connaissais, c'est à peine si j'en découvrais deux ou trois. Tous ont disparu : la jeunesse a pris leurs places, et elle aussi commence à grisonner. La figure de ce monde passe. Et c'est vrai dans plus d'un sens, hélas! Je laissai parler mon cœur; on me répondit sur le même ton. C'est Esaïe Semause surtout qui a fait vibrer en moi les cordes les plus sensibles.

Et puis, toute la journée, ce fut une réception en permanence dans une chambre ou sur la vérandah. Le dimanche, toutes

les annexes et tous les chefs ayant été convoqués, nous vîmes de bonne heure arriver des bandes joyeuses de piétons et de cavaliers avec lesquels il fallait nécessairement échanger des salutations et quelques paroles amicales. Ce fut encore une grande assemblée qu'on groupa, non sans peine, sous les ombrages des arbres plantés par M. Jousse. Massoupa était là tout vieilli, décrépit, maigre comme un paquet d'allumettes, parlant toujours beaucoup, prodigue de ses protestations d'amitié, et le tout avec des grimaces à vous donner le fou rire. Lorsque je lui fis mes adieux en 1884, il m'avait promis — dans une de ses effusions — un bon cheval de selle. J'eus la malice de lui demander aujourd'hui si le cheval était « *né.* » — Hélas! me répondit-il tristement, il est déjà « *mort!* »... Le comédien! Mama, un de ses nombreux frères cadets, surpris par la collecte, mit dans la bourse la promesse d'un cheval. Nous nous demandions si c'était un vieux bouton. Heureusement que les Bassoutos n'en sont pas encore là. Le lendemain, il nous arriva, c'était bien un cheval — un vieux quadrupède peu propre, il est vrai, à la charrue ou à la course, une monture qui avait fait honorablement son service et pour laquelle un charitable ami me donna la somme de 125 francs. Certainement la robe du bidet était bien payée. Avis aux amateurs de boutons dans les troncs d'églises. Qu'ils en mettent au moins quelques-uns de cette valeur-là!

Je n'ai guère fait qu'entrevoir l'école des jeunes filles, à laquelle je me suis beaucoup intéressé depuis sa fondation. Les élèves, au nombre d'une cinquantaine, venaient de rentrer. Mais les leçons n'avaient pas encore repris...

Cana, 7 et 8 février.

Nous ne pouvions pas passer Masérou sans nous y arrêter. C'est le siège du gouvernement. Sir Godfrey Lagden, que nous avions déjà rencontré, m'avait arraché la promesse d'une soirée de conférence et de projections qui, naturellement, réunit tous les blancs. Et puis nous avions connu l'évêque

anglican de Prétoria, M. Boosfield, dont lady Lagden est la fille. Madame Boosfield s'intéressait beaucoup à notre œuvre, et cet intérêt est un héritage que lady Lagden a recueilli. Aussi passâmes-nous à la résidence une agréable soirée.

Le lendemain, pendant que M. Bertrand allait rejoindre M. Jacottet pour faire l'ascension de la montagne *Mochachi*, j'allai à Cana où je devais le rencontrer le surlendemain. En route, je fis un petit ricochet pour aller visiter les vétérans de notre mission, M. et madame Maitin, dans leur retraite de l'Espérance. Quelle émotion de les revoir, ces vénérables et vénérés amis qui ont été si longtemps pour nous, les jeunes, un père et une mère. Impossible de concevoir une hospitalité plus complète, plus désintéressée ni plus aimable et plus joyeuse que la leur. On aurait dit que c'était leur rendre service que d'aller en séjour chez eux. J'en sais quelque chose, moi. M. Maitin s'est admirablement conservé. Quelquefois une ombre passe sur sa mémoire, mais le cœur n'a pas changé; il a toujours la même tournure d'esprit, s'intéressant à toutes les questions politiques et religieuses et suivant notre œuvre dans les plus petits détails. Madame Maitin, la bonne maman Maitin, comme on l'appelle encore, a une de ces vieillesses qui s'illuminent toujours plus en s'approchant du ciel. Sa vue a tellement baissé qu'elle peut à peine se conduire seule, et on la dit si faible qu'elle pourrait instantanément nous être enlevée. Quelle joie de part et d'autre de nous revoir et causer! Quelle chaude affection est la leur pour l'œuvre du Zambèze! Tous ont voulu m'en donner un gage substantiel — et certainement ce n'est pas de leur superflu qu'ils ont donné. Il ne faut pas que notre public oublie ces ouvriers qui ont vieilli au service de leur Maître. Ces chers amis ont la joie d'avoir auprès d'eux, dans leurs vieux jours, deux de leurs fils et madame Duvoisin, leur fille, avec ses enfants. C'est le cœur gros que je leur ai dit adieu — un grand adieu — encadré de l'arc-en-ciel de l'Espérance que donne la foi. A bientôt le revoir, non pas dans le péché ni dans les larmes, mais dans la maison glorieuse du Père!

Le soir, nous arrivions à Cana, sans que personne s'en aperçût. Je pus donc admirer cette belle station, dont le presbytère est entouré de corbeilles de fleurs et enfoui dans des bosquets de feuillage. Je me reportais au temps où j'y faisais des courses d'évangélisation; à ces jours aussi que je passai dans une caverne près de celle des Cannibales, attendant MM. Jousse et Kohler pour choisir le site de cette station. — Qu'il est loin ce temps! M. Kohler est tout blanc, tandis que madame Kohler est toujours ce que je l'ai connue, avec sa même douceur et sa même amabilité, l'heureuse mère d'une belle famille. Bien des liens m'attachent personnellement aux Kohler, et c'était pour moi une grande jouissance de me trouver de nouveau avec eux. Là aussi l'œuvre s'est développée. J'ai pu m'en rendre compte le lendemain, à la grande réunion des annexes qui remplissait l'église; réunion chaleureuse, où, après mon discours, on m'adressa de ces paroles que les Bassoutos trouvent et qui vont au cœur. Le soir, comme ailleurs, l'église se remplit de nouveau pour une séance de lanterne magique. Dans mes affections comme dans mes souvenirs, Cana est bien près de Léribé. J'ai sympathisé avec mes amis dans leurs difficultés et leurs déboires; je puis aujourd'hui me réjouir et bénir le Seigneur avec eux.

Jeudi, 9 février 1899.

Léribé! est-ce bien vrai? n'est-ce pas un rêve?... Nous avions quitté Cana de bonne heure. Le frère Kohler nous conduisait en voiture avec M. Bertrand qui m'avait rejoint. Nous venions de passer la montagne de Fubane, quand des cavaliers arrivent au galop à notre rencontre et s'arrêtent tout court comme interdits en me reconnaissant dans la voiture. C'était mon brave Filémon Lékhoati qui était accouru de Koloyane avec quelques-uns de ses chrétiens. Pauvre garçon, il ne peut contenir son émotion. Je dis *garçon*, — car il a si peu vieilli que j'ai peine à le croire le père de sept enfants. — Malheureusement sa santé est ruinée et tout fait craindre que

nous ne perdions cet évangéliste dont Dieu a couronné les labeurs de tant de succès.

Contournant Tsikoane, nous voyons sur le plateau où vivait autrefois le frère de Lésaoana, le chef Tsiame, s'étaler le grand village de Jonathan, le fils de Molapo. Ce village, on le dit un modèle d'ordre et de propreté. Jonathan n'est pas là, il me fait savoir qu'il a dû se rendre auprès de sa mère, Ma-Mousa, qui est mourante. Elle a à peu près quatre-vingt-cinq ans. Mais, au tournant de la route, l'évangéliste Aquilas nous attend avec son école, les chrétiens et toute la population du village. A notre approche, ils entonnent à pleine poitrine un cantique qui m'a troublé singulièrement par les souvenirs qu'il réveille. C'est le 178 de notre recueil :

Ha ne babats a nakalo
Tsa fatse la ba hloekileng.
Re be re hloke le puo,
Ho tla ba yuang ha re le teng.

« Si nous parlons avec tant de ravissement — du pays des saints que les paroles mêmes nous manquent, — que sera-ce quand nous y serons nous-mêmes ! »

(Imitation d'un cantique anglais : *We speak of the realm of the blest.*)

Je l'avais composé en 1871, et, un jour que je l'enseignais à Léribé, arriva Johanne, l'évangéliste de Tsikoane : il en fut si frappé qu'il l'apprit. Il s'en retourna le même jour et passa toute la soirée, jusqu'à une heure avancée, à l'enseigner à ses enfants. Il s'était à peine retiré, qu'il fut saisi de violentes douleurs, et, avant l'aube, en murmurant encore : *Ho tla ba yuang ha re le teng!* — « que sera-ce quand nous y serons nous-mêmes? » — il se mourait d'une inflammation d'entrailles ! La coïncidence n'avait pas été calculée, mais ce cantique chanté là même où était mort Johanne et tout près de sa tombe, m'avait remué. Je me surmontai assez pour adresser à toute cette foule quelques paroles d'affection ; je fis la prière, et, m'arrachant aux assauts de poignées de mains, je continuai

ma route sur le plateau formé par les hauteurs qui commandent les gués et la jonction de la Hlotse et du Calédon. Là se trouvent la magistrature et un grand village dont le nom explique l'origine : c'est le *Camp*. C'est là que se sont réfugiés nos chrétiens pendant la guerre civile qui a désolé la province en 1880, et c'est là que la plupart sont restés.

A la tête d'un cortège qui faisait boule de neige à chaque pas, je gravis à cheval la pente escarpée de la colline, et je me trouvai tout à coup au milieu d'une foule qui m'attendait avec des drapeaux tricolores et anglais, et, pendant que toute la jeunesse exécutait un beau chant de bienvenue composé pour l'occasion par Mareka, le maître d'école, un de mes enfants, un grand et vénérable vieillard, appuyé sur un long bambou, s'avança vers moi pour me souhaiter publiquement la bienvenue. La dignité seule de son maintien aurait suffi pour le trahir. Je n'eus pas de peine à reconnaître en lui le vieil ami de ma jeunesse et le compagnon de tous mes travaux... Nous nous saluâmes silencieusement avec une émotion mal contenue... Puis ce fut la masse qui se rua vers moi, les hommes d'abord, les femmes ensuite, puis la jeunesse et les enfants qui se disputaient plusieurs à la fois mes mains pour les presser et les baiser. Nous nous rendîmes à l'église, mais il l'aurait fallu trois fois plus grande pour l'occasion. C'est donc dehors que nous nous massâmes pour écouter le discours, d'une mâle mais attendrissante éloquence, de Nathanael et rendre gloire à Dieu. Une averse dispersa nos gens et nous permit de prendre une collation chez le magistrat, M. Mc Gregor (madame Mc Gregor est la fille de M. Ellenberger).

La pluie passée, nous partîmes pour la station. Nous voyagions en silence ; mais, pas n'est besoin de le dire, il y avait des orages dans mon cœur. Pour moi, chaque contour de la montagne, chaque ravin, chaque rocher avait son histoire et son passé. Enfin, au détour de la route qui émerge d'un lot de terrain, la voici, dans ce cirque grandiose formé d'une muraille de rochers, la voici ma vieille, ma chère station, qui s'étale devant moi avec ses jardins, ses bosquets, ados-

sée aux flancs de la montagne. Qu'elle est donc belle! C'est là que nous avons vécu, là que nous avons travaillé. Au bas du jardin, de nouveaux groupes, chrétiens et païens, jeunes et vieux, nous attendent, et à notre approche, eux aussi ils font retentir les échos des montagnes des doux accents de ce même cantique qu'on chantait à Morija et qui traduit si bien les impressions qui se pressent dans mon âme :

Ntale! leralo la hao le lekakang!
O mon Père! combien grand est ton amour!

Ce sont alors les mêmes scènes d'émotions, de salutations, de poignées de mains, d'expressions spontanées d'étonnement et de joie. On s'attendait à voir un vieillard décrépit, et on me retrouve jeune comme il y a quinze ans, et même avec une pointe d'obésité. Nous allons tous ensemble à l'église en chantant, et nous bénissons Dieu.

Me voici donc à Léribé. Je me demande encore si ce n'est pas un rêve; mais non : voilà bien ma belle église, notre Ebenezer dont l'histoire est encore à raconter. J'en reconnais les pierres que mes mains et celles de mes chères ouailles ont arrachées de la montagne. C'est bien là la grande porte de mon jardin. Voici ce massif qu'à cause de sa forme, sans doute, on a appelé « la larme de madame Coillard ». Une larme! Ah! il y en a eu bien d'autres! Qui les connaît? Qui les dira?... Elle aimait à répéter cette parole du psalmiste : « Tu as compté mes allées et mes venues et tu as mis *mes larmes* dans tes vaisseaux. » J'arpente de nouveau ces allées dont les chers Dieterlen ont voulu refaire la toilette; je reconnais presque chaque arbre que nos mains ont planté, ils ont crû pendant mon absence, ils ne me reconnaissent pas, eux. Qui sait, pourtant? Ils sont chargés de fruits, ils plient et cassent sous le poids Involontairement, mes pas se sont dirigés vers mon vieux pavillon : mêmes piliers, même table, mêmes sièges rustiques. C'est là que nous venions oublier nos soucis, que je recevais mes gens en tête à tête, que nous traitions les affaires... Je rebrousse chemin vers la maison,

cette maison que nous avions si ardemment désirée, que nous avons si peu de temps habitée ; le nid que j'avais ouaté avec tant de tendresse. Je revois ce petit bois de peupliers, de saules et d'eucalyptus, que nous avons laissés tout jeunes et qui s'élèvent maintenant avec tant de majesté. Je m'arrête avec des yeux humides devant ce vénérable gommier qui, à un mètre de hauteur, mesure tout près de cinq mètres de tour. Il marque l'emplacement de notre première demeure, une hutte de mottes qui nous a abrités toute une année. Un peu au-dessus est la grande cavité qui a servi de repaire aux cannibales et à nous de temple... Plus loin, c'était le village avec ses vergers, aujourd'hui dévastés et en ruines.

Mais assez, ces souvenirs m'écrasent... Je revis dans un passé qui m'enchante. Je cherche encore quelque chose qui me manque partout. Parmi ces visages qui s'illuminent au contact de mon regard, il en est un que je cherche et que je ne retrouve pas. Il était l'objectif, le centre, l'âme de tout cela. Sans lui, oui, sans *elle*, tout cela n'est que des masures et un tombeau. Je me réfugie dans ce même cabinet des jours passés, le sanctuaire et aussi le témoin muet de ma vie intime. Par une extrême délicatesse, qui m'a profondément touché, mes amis Dieterlen l'ont mis à ma dispositon. Je ferme la porte et, enfin, puis rester seul avec mes pensées et mon Dieu.

Mais ce ne peut pas être pour longtemps. C'est à mes amis et à mes ouailles d'autrefois que je me dois. Eux-mêmes l'exigent, ils assiègent ma porte et me donnent à peine le temps de la toilette la plus sommaire, et puis, le jour épuisé, ils prennent libéralement sur la nuit. C'est assez naturel : chacun a son histoire à me conter, des conseils et des exhortations à me demander. Tout cela, le frère Dieterlen, que tous aiment, peut le faire mieux que moi et en meilleure connaissance de cause. Mais cette cure d'âmes n'est en somme qu'un prétexte, le besoin de part et d'autre de rétablir le contact personnel interrompu depuis tant d'années. Que de tristesses, que de plaies, que de souffrances! Mais aussi, que

de joies pour moi, que d'encouragements ! Et quelle édification j'ai trouvée dans ces courts entretiens !

Un jour, quelqu'un frappe à ma porte. J'ouvre, et devant moi se tient, comme une statue, un homme mal vêtu et à l'air profondément triste. « Mon ami, qui es-tu ? — Eh quoi ! tu ne me reconnais pas, mon père? » Cette voix me remit ses traits. C'était Aaron, mon pauvre Aaron, l'évangéliste qui nous a accompagnés chez les Banyaïs, puis au Zambèze; un de mes enfants en la foi. Aigri par les difficultés du Zambèze, il s'est rapatrié. A son retour à Léribé, il a trouvé une de ses belles-sœurs veuve et il n'a pu résister à la tentation d'user du droit que lui donne le paganisme en pareille circonstance et qui rappelle celui du retrait lignager chez les Juifs. Cela troubla naturellement son ménage et faillit amener un divorce complet avec sa femme légitime. Plus tard, cette belle-sœur se convertit et le quitta. Mais la brèche était déjà trop grande entre lui et Ma-Ruthi pour être facilement réparée. C'est alors que le malheureux Aaron, de propos délibéré, a fermé les yeux et les oreilles, et a fait le grand plongeon : il a épousé à la païenne une femme païenne !... Il me racontait tout cela en versant des torrents de larmes et avec une voix entrecoupée de sanglots. C'était une scène des plus déchirantes. Il m'avouait n'avoir jamais parlé aux chrétiens de son projet de bigamie : « Car je savais, disait-il, que pas un ne m'eût approuvé. » Il avait cherché conseil auprès de ses relations païennes : toutes, unanimement, l'avaient désapprouvé. Mais rien ne l'arrêta. Et, maintenant que le saut est fait, il est bourrelé de remords; et, cependant, il n'a pas le courage de revenir en arrière... Je lui parlai avec toute la tendresse et la fermeté dont j'étais capable; il se calma un peu. Nous nous mîmes à genoux et je lui demandai de prier. Sa prière fut un cri de douleur : « O mon Dieu... mon Dieu !... tu as envoyé ton Fils, n'est-ce pas pour sauver des pécheurs... tels que *moi?*... » Et les sanglots étouffèrent sa voix. Je finis par prier, et puis je le laissai seul dans ma chambre, à genoux, prosterné plutôt dans une agonie de

désespoir. Malgré tout, je l'ai laissé dans la position où je l'avais trouvé. Qu'aura-t-il fait, après mon départ? — Et vous me direz qu'il n'y a pas dans l'âme humaine comme dans le royaume de la grâce des profondeurs que nous ne pouvons sonder et des mystères qui nous confondent!... Oh! que Dieu ait pitié de mon pauvre Aaron!

Heureusement que j'ai eu d'autres visites qui m'ont fait autant de bien que celle-ci m'a navré. Il fallait causer avec la vieille Rahalo, qui a transféré à tous nos successeurs à Léribé l'affection et le dévouement qu'elle avait pour nous. Il fallait aussi avoir un tête à tête avec Mikéa, Salomon, Moshé et tant d'autres, mes anciens habitués, dont les figures s'épanouissent et les cœurs se dilatent au contact du missionnaire d'autrefois.. A mon vieil ami Nathanaël je donnai tout un jour, et un jour qui a passé bien rapidement. Je l'ai laissé causer, il avait tant à me dire!... Il me parlait de la tribu, de l'Église, de sa famille, de lui-même; il entremêlait ses récits des souvenirs du passé, de nos travaux en commun, de nos courses d'évangélisation et d'autres, de cette vieille amitié qui date de mon arrivée à Léribé, avant même qu'il fût chrétien, et que rien n'a jamais voilée. Je le retrouvais tout entier, le Nathanaël d'autrefois, un homme sans fraude, toujours droit, toujours fidèle. Et ce n'est pas peu dire, quand on pense que sa position sociale le place parmi ceux dont le Sauveur a dit qu'il leur est difficile d'entrer dans le royaume de Dieu.

Mais de ses enfants, hélas! que de choses douloureuses il a à me dire!... Pourquoi donc, en Afrique comme en Europe et dans le monde entier, tant d'enfants de chrétiens et même de chrétiens éminents, tournent-ils mal et font-ils descendre les cheveux blancs de leurs parents avec douleur au sépulcre?... Tous ne sont pourtant pas des Héli!...

A mon tour, j'ai tenu à voir mes gens chez eux, piloté par le cher Dieterlen. Je dois ma première visite à Lydia Ma-Mousa qui, comme je l'ai déjà dit, est mourante. Nous la trouvons dans une vieille hutte où on l'a transportée. Elle

est entourée de ses filles, toutes chrétiennes. Leur joie est grande, et chacune d'elles prend plaisir à rappeler les vieux temps où ces jeunes filles d'alors se disputaient le privilège de faire ma cuisine... et même de la manger. Ma-Mousa, elle, une vraie Lydie, la première femme du Lessouto dont le cœur se soit ouvert à la grâce de Dieu, a semblé reprendre vie. Elle peut avoir quatre-vingt-cinq ans, mais elle a la pleine possession de ses facultés. La grâce de Dieu répand un reflet de je ne sais quelle beauté sur ce visage flétri par l'âge et la maladie, et le rend vénérable. Elle parle des choses de Dieu avec tant de naturel, de simplicité et de chaleur, qu'on sent bien que son cœur en est plein. Elle a toujours été pour nous comme une mère. Quand Molapo, son mari, est retourné au monde, il l'a entraînée avec lui; mais, chez elle, le feu couvait sous la cendre, et quand le vent souffla, il produisit une flamme qui ne devait plus s'éteindre. Sa constance et sa fidélité, dans la position difficile qu'elle occupait, nous ont souvent édifiés.

Je profitai de l'occasion pour rendre à Jonathan la visite qu'il m'avait faite. Il est le fils de Molapo et, par courtoisie, il est aussi mon enfant puisqu'il a grandi dans ma maison, et aujourd'hui il s'en fait un honneur. C'est un bel homme, un parfait gentilhomme, mais un païen enragé, malgré son éducation. La seule chose qu'on puisse mettre à son crédit, c'est que lui au moins — une rare exception au Lessouto — il est sobre. Il vient de reconstruire la belle maison de son père, incendiée pendant une guerre civile. Je l'en félicite; lui-même en est très fier; il m'en fait immédiatement les honneurs et me conduit de pièce en pièce. Dans l'une, se trouve un cercueil: c'est le cercueil de sa mère! Il ne voulait pas être pris au dépourvu, il croyait même que « Dieu m'avait amené pour l'occasion ». A la vue de ce cercueil, ma première impression a été une impression d'étonnement et de tristesse. Après tout, Jonathan a raison. Les Boers, autrefois, je ne sais pas aujourd'hui, avaient toujours la précaution d'avoir des planches de réserve pour le même but; quelques-

uns même avaient des cercueils tout faits, qu'ils plaçaient sur les poutres au-dessus de leur lit, et on raconte à ce sujet de curieuses histoires.

Une autre visite de deux jours fut pour « le Camp », où M. et madame Mc Grégor nous avaient offert l'hospitalité. Qu'ils passèrent donc vite, ces deux jours, au milieu de mes gens! Dans chaque maison où nous allions, c'était une vraie fête. Il faut renoncer à toute description et à tout détail. Il en est un pourtant que je ne dois pas taire. C'est notre visite à l'école que dirige Mareka. Savez-vous qui est Mareka? C'est le frère de Khosana, qui dort à Léshoma, le fils de ce brave Péterose Mothlébékoané, un chrétien comme il y en a peu. Tous ses enfants sont non seulement chrétiens, mais ouvriers dans la vigne du Seigneur.

Mareka s'est converti à l'âge de sept ans. C'est lui qui, à cet âge, m'entendant raconter la résurrection du Seigneur Jésus, en fut si frappé qu'il allait souvent voir la vieille Damaris Motoki et lui disait : « Sais-tu, grand'mère, le Seigneur Jésus est sorti du tombeau et il est encore vivant ! » Depuis lors, il a grandi en foi comme en stature; il a été un bon élève de Morija, et il est maintenant un bon maître d'école et un évangéliste bénévole rempli du feu sacré. J'ai rarement entendu, même en Europe, une école exécuter des chants aussi bien que la sienne. J'en ai été émerveillé. Tout le monde lui rend le plus beau témoignage. Des hommes d'âge me disaient : « Mareka, c'est un *homme*, et tous nous le respectons et nous l'aimons ». Il fait son école en semaine avec une assiduité et un entrain qui montrent qu'il y met tout son cœur. Et le dimanche, au lieu de se reposer, il parcourt les villages pour les évangéliser.

Les deux soirées que je passai au Camp furent consacrées à deux séances de lanterne magique, l'une pour nos gens et l'autre pour les blancs. L'un des ministres anglicans qui étaient là fit, à la fin de la séance, un chaleureux discours de remerciement, se plaisant à m'appeler avec emphase « son ami ». C'était beaucoup dire, étant donné la manière dont lui et ses

collègues sont entrés dans notre champ de travail et le pied d'hostilité sur lequel ils se sont mis vis-à-vis de nous. D'ailleurs, et malgré l'antagonisme des systèmes et des positions, il n'est pas difficile d'aimer un homme en qui brille la grâce de Dieu.

Je ne dis rien de nos différentes réunions ni des discours qui y ont été prononcés, un peu les mêmes que partout, seulement avec un caractère plus local, plus personnel, qui leur donnait un parfum particulier. Les Bassoutos sont les Athéniens du sud de l'Afrique.

Comme je devais passer deux dimanches à Léribé, M. Dieterlen avait eu l'heureuse idée de convoquer tous les chefs de cette partie de la tribu pour le premier, et toutes les annexes, c'est-à-dire l'Église tout entière, pour le second. Chaque service a donc eu son caractère spécial. Les auditoires étaient aussi nombreux qu'à Morija; on était venu de loin et on s'est réuni sous les arbres.

J'avais bien quelque chose à dire à ces chefs et fils de chefs, qui tous, à peu d'exceptions près, sont ivrognes et dissolus, et font parade de leur paganisme avec un vernis de civilisation. Jonathan surtout ne manqua pas de me répondre et de commenter mes remarques dont il ne pouvait que reconnaître la justesse et la force.

Mais le jour qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, c'est le dernier, où l'Église entière, avec toutes ses annexes, s'était assemblée. Des Boers mêmes du voisinage, des Boers chrétiens qui m'avaient connu, étaient venus; Jonathan et d'autres aussi. Parmi les dernières allocutions que je devais entendre, celle de Filémone était caractéristique : il me présentait deux petits enfants qui me remettaient chacun, dans une assiette, les souscriptions de l'Église pour le Zambèze; elles se montaient à une vingtaine de livres sterling, ce qui n'empêcha pas que la collecte de la réunion produisit £ 11, soit 275 francs; comme aux vieux jours, pas de cuivre; la plus petite pièce est d'argent et vaut six sous.

L'après-midi, communion. Il fallut donc partager l'audi-

toire, et, pendant que des centaines se groupaient sous les ombrages, l'église se remplissait de communiants, 500 environ; pas de place pour les simples auditeurs, pas même pour les catéchumènes. Il faut taire, car elle se devine sans peine, l'émotion qui me saisit quand, une fois encore, la dernière, j'entrai dans le temple et montai dans ma chaire. L'impression de ce service est indescriptible et inoubliable. J'avais devant les yeux la preuve irrécusable que Dieu avait béni son œuvre ici, malgré toutes les péripéties par lesquelles elle a passé. C'était comme un nouveau sceau que Dieu apposait à la vocation que nous avons reçue de lui pour le Zambèze.

Le lendemain matin, c'étaient les adieux. Si tôt! Que n'ai-je pu y planter plus longtemps ma tente, jouir encore à cœur joie de ces chers amis Dieterlen que j'aimais déjà, mais que j'ai appris à aimer encore infiniment plus, et revivre au milieu des miens, au soir de ma vie, les beaux jours de la jeunesse et de l'âge mûr! J'avais toujours aimé la vie d'un pasteur-évangéliste au Lessouto, et, plus que jamais, c'est maintenant pour moi un bel idéal. Quel contraste avec l'œuvre et la vie du Zambèze!

Mais je bénis Dieu de m'avoir accordé cette immense joie. Mon temps était trop court; je n'ai, à mon grand regret, pas pu visiter toutes les stations ni voir toutes les familles missionnaires. Mais je suis profondément reconnaissant de ce que j'ai observé et entendu. Je suis heureux surtout d'avoir pu, une fois encore, revoir, de ce côté-ci de la tombe, des visages bien-aimés qui ont jadis occupé une si grande place dans ma vie, et une toujours non moins grande dans mon cœur et dans mes prières. Je ne sais pas si Dieu m'a honoré d'une bénédiction pour eux, mais ce que je sais, et que je ne puis assez dire, c'est tout ce que j'ai reçu, le bien qu'ils m'ont fait. J'allais au Lessouto dans la crainte et le tremblement; je me défiais de moi-même, et voilà que Dieu m'a béni, retrempé, fortifié et enrichi au-delà de tout ce que j'avais pu rêver; et, à la distance où je trace ces lignes, je me sens encore tout imprégné du parfum de cette visite qui ne

me laisse absolument d'autre regret que celui d'avoir été trop courte. A toutes mes sœurs et à tous mes frères bien aimés qui m'ont reçu avec tant d'affection et comblé de tant de bonté, je voudrais envoyer l'expression de ma joie et de ma reconnaissance. Encore une fois, à leur contact, j'ai reçu du bien. Je sais que, pour ma part, les liens qui nous unissaient déjà se sont resserrés au-delà de tout ce que j'avais osé espérer. Nos relations de famille gagneront en intimité. Nous, du Zambèze, nous sentirons toujours plus notre solidarité avec le Lessouto ; et, si nous mettons ainsi en commun nos labeurs et nos difficultés, il est impossible que les uns reçoivent une ondée de bénédictions sans que les autres en recueillent au moins quelques gouttes.

J'ai été frappé de l'esprit sérieux qui règne dans le corps missionnaire ; là aussi, comme parmi les jeunes pasteurs de France, il y a une aspiration vers une vie spirituelle plus intense ; on gémit du terre à terre, on ne veut pas toujours végéter dans les bas-fonds froids et humides ; le cri de chacun, c'est : *Excelsior !* « chevaucher enfin sur les lieux élevés de la terre » et plus près du ciel. Il y a des hommes puissants et, en notre cher ami Lorriaux, Dieu leur a envoyé une force nouvelle. Aussi pouvons-nous attendre de grandes choses.

Et quand je repasse mes souvenirs, il est une impression profonde qui s'en dégage : c'est que Dieu a déjà fait au Lessouto de grandes choses. Les chefs, eux, à quelques heureuses exceptions près, sont la mouche dans le parfum, il faut bien l'avouer. Ils sont plus païens que jamais leurs pères n'ont été, et il semble admis parmi eux qu'on ne peut, même au moindre degré, être chef et chrétien. Il y a un divorce bien prononcé entre le pouvoir séculier, tel qu'ils le conçoivent, et l'Évangile, et les rapports des chefs avec leurs missionnaires doivent nécessairement s'en ressentir. A cela il faut aussi ajouter l'ivrognerie, si bien que, quand on veut visiter le chef suprême, il faut d'abord s'assurer qu'il y a une éclaircie dans son état presque constant d'ébriété. Aussi

manque-t-il totalement de la dignité à laquelle Moshesh et Molapo nous avaient habitués. Léwanika lui-même en serait offusqué.

Quand on a connu des temps meilleurs et qu'on voit la gangrène ou la démence attaquer la tête même de la nation, on n'est pas sans inquiétude et, comme Jérémie, on ne peut que verser des larmes sur la plaie de la fille de ce peuple, *notre peuple* à nous, le peuple que nous avons enfanté, élevé et nourri.

Ce qui nous console et nous tranquillise, c'est qu'il y a maintenant, implantée en lui, une force rénovatrice, une vitalité qui a sa source ailleurs que dans le pouvoir vermoulu des chefs païens, et que son sort n'est point lié du tout avec le leur. Quelle que soit encore la puissance apparente du vieux paganisme, on ne saurait nier que l'Évangile ait travaillé la nation tout entière comme un levain. On peut le constater en tout et partout. N'est-ce pas un des principaux chefs qui se fait le champion des vieilles coutumes païennes et qui, écrivant au fils de Léwanika, l'exhortait à la fidélité et à la persévérance dans sa profession de chrétien ! Litia, en lisant ces messages, aurait pu croire qu'ils lui venaient d'un chrétien avancé ou d'un évangéliste tout plein du feu sacré.

Je ne sais pas si mes collègues du Lessouto s'en rendent bien compte, mais, pour ma part, j'ai été émerveillé des progrès de tous genres qu'après une absence de vingt ou même de quinze ans, j'ai pu constater. Aujourd'hui, les vêtements européens sont devenus d'un usage presque général, tant chez les païens que chez les chrétiens ; les métiers commencent aussi à s'introduire chez nos Bassoutos, et en cela il faut voir l'influence, pour moi étonnante, de notre école industrielle de Léloaleng, quelque excentrique qu'elle soit malheureusement. Nous avons des maçons de profession qui exécutent des contrats tout aussi bien que les premiers blancs venus ; et, en dehors des artisans sortis de notre école, il se trouve des ouvriers qui taillent la pierre et construisent des maisons qui leur font le plus grand honneur. J'ai même espéré un mo-

ment emmener avec moi au Zambèze un ou deux de ces ouvriers. Mais on se les dispute au Lessouto. Il ne s'agit pas ici d'un vernis superficiel de civilisation; non, le changement est plus profond et tend à devenir radical. C'est non seulement la manière de vivre — ce qui dit beaucoup — mais aussi la manière de penser qui se transforme. L'esprit s'ouvre à de nouvelles influences, à ce qu'il y a de bon en tout genre.

C'est surtout dans le domaine de l'instruction que j'ai été frappé du progrès accompli. J'ai déjà dit mes impressions en voyant réunis devant moi cette centaine de jeunes gens des écoles de Morija, et celles non moins vives en visitant les écoles primaires. Mais rien ne m'a plus surpris que de voir un Mossouto à la tête d'une école industrielle et un autre dirigeant une école normale, tous les deux avec succès et sous leur responsabilité personnelle.

Qu'à tout cela il y ait des ombres, et des ombres très fortes, je ne prétends pas le nier; mais elles n'infirment nullement les faits que je constate. Nos frères du Lessouto, qui sont dans la mêlée, ne peuvent pas se rendre compte de leurs succès, j'allais dire de leurs triomphes; il faut le leur dire pour les encourager et les réjouir. Que de fois j'ai béni Dieu de ce que M. Bertrand était là! Il aura dit ses impressions, et je serais bien étonné si ce n'étaient pas les miennes portées à une haute puissance. Mais que de fois aussi je me suis pris à regretter qu'aucun ami français ne soit encore venu visiter cette belle mission, le plus beau joyau de la couronne de nos Églises de langue française! Que n'aurais-je pas donné pour que quelques-uns de nos amis, qui seraient assez disposés à faire de notre Lessouto une autre Alsace-Lorraine, eussent pu voir de leurs yeux ces grandes assemblées en plein air, chacune formée d'une seule Église et de ses annexes! Et ces pasteurs indigènes, hommes simples et sérieux! Je m'attendais à les trouver ici comme je les avais vus ailleurs, en habit noir et cravate blanche. Pas du tout. Ils sont restés aussi simples que s'ils n'étaient encore que des évangélistes. Et cependant

l'on m'assure — et je m'y attendais — qu'ils exercent sur les évangélistes et maîtres d'école de leurs annexes une autorité que plus d'un Européen leur envierait. J'ai eu une grande joie à faire la connaissance de plusieurs d'entre eux. La mission du Lessouto, loin d'être un arbre qui n'a que des feuilles, est un arbre chargé de fruits à la gloire de Dieu.

Mais il me faut clore, malgré tout ce que j'avais encore à dire. Je reprendrai la plume un peu plus tard, s'il plaît à Dieu. Je n'ai pu encore écrire à aucun de mes amis personnellement. Qu'ils me le pardonnent. Je devais être tout entier à la tâche dont Dieu a honoré mes épaules. Nous avançons joyeusement, non pas comme des victimes, mais comme des serviteurs qui font partie du cortège de leur Roi :

Qu'il fait bon à ton service,
Jésus mon Sauveur!
Qu'il est doux le sacrifice
Que t'offre mon cœur!
Prends, ô Jésus! prends ma vie,
Elle est *toute à toi*,
Et, dans ta grâce infinie,
Du mal garde-moi.

F. COILLARD.

Au désert, 100 milles au nord de Boulawayo,
4 avril 1899.



UNE LETTRE D'UN PASTEUR INDIGÈNE

Lors de sa dernière visite à Morija, le pasteur Job Motéane avait assisté à la réunion des femmes et leur avait raconté quelques conversions intéressantes qui avaient eu lieu dans son Église. Il leur avait parlé des difficultés que trouvent les nouveaux convertis à se procurer des vêtements convenables pour venir aux services. Sehonhong, siège de sa paroisse,

est situé dans les montagnes, à une grande distance de tout magasin.

Ces femmes, rentrées chez elles, passèrent en revue leur garde-robe et trouvèrent à remettre à Job un gros paquet de vêtements pour les femmes de son Église. C'étaient des jupes, mouchoirs, chemises dont on s'est privé pour aider des sœurs plus pauvres et afin d'encourager leur pasteur dans son œuvre. Voici la traduction de la lettre par laquelle Job Motéane a remercié les donatrices. Cette lettre, tout en apportant à nos lecteurs des détails intéressants sur la vie intérieure des Églises du Lessouto, leur permettra de mieux connaître un de ces pasteurs indigènes, qui sont appelés à prendre, dans le développement de la mission, une importance de plus en plus grande.

A notre mère (1) *et à la réunion que nous aimons des femmes de Morija.*

Nous vous saluons, moi et l'Église de Sehonhong et les trois annexes qui s'y rattachent.

A mon arrivée ici, j'ai raconté à mon Église l'œuvre que vous avez entreprise de prier non seulement pour vous-mêmes, mais aussi pour tous les enfants de l'Église de Morija, répandus un peu partout dans le pays. Je leur ai dit que vous priiez aussi pour nous qui leur annonçons la Parole de Dieu pour eux-mêmes et pour tous ceux qui croiront en Jésus par notre ministère. Je leur ai expliqué que c'est le même Esprit de Dieu qui est en vous, dont Dieu se sert pour les convertir et qui fait que vous les aimez comme vous le faites.

Quand je leur ai présenté vos dons, ces dons que vous avez su leur envoyer, malgré la famine qui règne encore en ce moment, leur reconnaissance s'est montrée par des larmes.

(1) C'est-à-dire à madame veuve Mabille.

Mes chères sœurs, Dieu se sert de nous pour faire avancer son règne de bien des manières. Il nous a confié des talents bien divers dont nous devons nous servir pour amener des pécheurs aux pieds de Jésus. Le plus grand des moyens, c'est la prière et l'intercession (Actes, XII, 1 à 17).

Pierre était en prison, attaché avec des chaînes (verset 5). L'Église, elle, ne cessait de prier (verset 5). Il alla chez Marie, où les disciples étaient en prières (verset 12). Voici les quelques pensées qui me sont venues en lisant ce récit.

Les pécheurs, comme Pierre, sont en prison, liés de chaînes représentant toutes sortes de péchés. Satan les tient liés, grands et petits. Les disciples ne pouvaient pas délier Pierre de la puissance d'Hérode, et il nous est impossible d'arracher les pécheurs à Satan. Le seul moyen est celui dont se servirent les chrétiens de Jérusalem : la prière. Prions, intercédons en esprit et en vérité (Jean, IV, 24).

Chères amies, Dieu a exaucé vos prières. Il y a répondu d'une manière merveilleuse. Je vais essayer de vous raconter ce qui se passe ici.

Le 31 décembre, nous nous sommes réunis pour la veillée de minuit. Nous l'avions déjà fait les années précédentes, mais nous désirions, cette fois-ci, que nos nouveaux convertis y assistassent. Les païens qui étaient venus pour la fête des baptêmes, qui devait avoir lieu le 1er janvier, se joignirent à nous. Ma maisonnette fut bientôt pleine (il n'y a pas encore de chapelle); on s'entassa dans les chambres, il fallut ouvrir portes et fenêtres, afin que ceux qui étaient dehors pussent entendre. Je fis la réunion comme on a l'habitude de la faire à Morija. Je passai en revue les événements de l'année qui finissait; ensuite, les catéchistes et moi, nous nous efforçâmes de donner l'exemple aux chrétiens en présentant à Dieu l'expression de notre reconnaissance pour les biens reçus et de notre regret de n'avoir pas fait tout ce que nous aurions dû faire, de nos fautes et de nos péchés.

Ensuite, l'occasion fut donnée aux chrétiens de prier, d'indiquer des cantiques ou de dire quelques paroles. Les cœurs

étaient chauds, tout se faisait avec ordre et avec entrain. Bientôt, les sanglots éclatèrent parmi ceux qui étaient dehors et gagnèrent ceux qui étaient dedans. Tous pleuraient et demandaient pardon à Dieu. Quand minuit sonna, c'est à genoux et en silence que nous avons salué la nouvelle année. Dieu était avec nous. Il fallut se séparer. « Que ne pouvons-nous rester ensemble jusqu'au matin ? » disaient nos chrétiens. Mais je congédiai mon monde, afin d'avoir quelques heures de repos avant les fatigues du lendemain.

Cette fête du 1er janvier 1899 avait pour moi personnellement une importance toute spéciale. Je devais baptiser moi-même mon dernier enfant, n'ayant pas de collègue pour le faire, et je devais admettre dans la communion de l'Église mon fils aîné Osiel. Cela vous intéressera peut-être de savoir comment je m'y pris pour le baptême de mon bébé.

Ma femme et moi, nous prîmes les engagements ordinaires ; j'expliquai à l'assemblée combien il nous est doux, à nous chrétiens, de présenter ainsi à Dieu nos petits enfants par le baptême, et je leur dis que ma femme et moi prenions solennellement l'engagement devant eux d'élever cet enfant pour Dieu.

Le sujet de la prédication était les appels de Dieu (Mat., XI, 28-30, et Ésaie, LV).

J'administrai ensuite le baptême à trois personnes, dont l'une était élève de notre école. Il y avait un jeune homme à confirmer, outre mon fils aîné. J'eus ici l'occasion d'expliquer à mon auditoire la continuation du baptême qu'ils avaient vu administrer au bébé le matin. Je leur parlai de l'éducation chrétienne, qui avait pour but d'élever l'enfant pour Dieu ; puis arrive le moment où, de son plein gré, cet enfant prend sur lui-même l'engagement de vivre dorénavant pour Dieu et délie ses parents de la responsabilité qu'ils avaient portée jusque là. Nous ne nous séparons pas de notre enfant pour cela, leur dis-je, il reste toujours notre enfant, et nous continuerons à veiller sur lui et à prier pour lui.

Après cela, nous nous apppochâmes de la Table Sainte. Nous étions au nombre de 59, tandis que, la première fois que j'ai administré la Sainte Cène à Sehonhong, en 1892, nous étions 5, mes catéchistes, ma femme et moi. Nous nous séparâmes les cœurs remplis de joie et tout à fait encouragés. Après cette fête, dix personnes se sont présentées comme désireuses de servir Dieu. Deux sont des hommes, et l'un d'eux, dont la conversion semble bien vraie, est le mari d'une des femmes que j'ai baptisées le 1er janvier. Cet homme, une nuit, très effrayé et angoissé, réveille sa femme et lui dit : « Comment, tu dors, et je péris ! Réveille-toi et fais la prière ! » C'est ce qu'elle fit, et il est maintenant dans la classe des catéchumènes.

Voici un autre cas; c'est, cette fois-ci, une femme *cafre*, grande devineresse de Sehonhong. Les païens avaient la plus grande confiance en elle ; ils disaient : « Pas un mot sorti de sa bouche ne tombe à terre, c'est la vérité même. » Elle arriva un matin dès l'aube et se mit à me parler dans sa langue, que je commence heureusement à comprendre. Oh ! comme c'était affreux de l'entendre raconter comment elle trompait son monde et les machinations auxquelles elle eut recours pour étouffer sa conscience, qui lui disait : « Va à l'Église, et tu trouveras quelqu'un qui aura pitié de toi. » Par elle et le devin *Taba tse mpe* (paroles mauvaises) nous avons pu nous faire une idée des tricheries et des tromperies des soi-disant devins. Les païens qui croyaient en elle sont très attristés par sa conversion.

Deux autres arrivaient chez moi, bien avant le jour, pleurant et disant qu'elles avaient peur de rentrer chez elles, qu'elles voulaient rester chez le missionnaire. Je priai avec elles et les renvoyai chez elles. Comme elles revenaient tous les matins avant le jour, j'ai fini par instituer un culte pour elles à cette heure-là. Un jour, ne les voyant pas venir, j'en demandai la cause et j'appris qu'elles avaient entendu dire qu'elles fatiguaient leur missionnaire. Je me hâtai de les rassurer en leur disant que c'était pour moi une joie de les

voir si désireuses de connaître Jésus et qu'elles devaient venir aussi longtemps que leurs cœurs les pousseraient à le faire. J'ai donc deux cultes du matin, celui-là et le culte que nous avions déjà chaque jour.

Ce qui vous étonnera, chères amies, vous qui connaissez les hommes bassoutos et avec quelle difficulté ils se décident à libérer leurs femmes lorsqu'elles se convertissent, c'est d'apprendre ce qui se passe ici à Sehonhong.

Quatre hommes sont venus, indépendamment les uns des autres et croyant me confier un secret.

Le premier vint, très humblement, m'annoncer que sa femme était convertie. « Tu sauras, me dit-il, que je la laisse libre de suivre tes leçons, et si tu jugeais bon de la recevoir dans la classe des catéchumènes, tu peux le faire sans me consulter.

Le second : « Mon *moruti*, je suis heureux : ma femme s'est convertie. Je dois voyager ; si tu crois devoir la recevoir pendant mon absence, fais-le. »

Le troisième me dit : « Mon père, voici ma femme, elle est convertie et je te demande de la recevoir dans la classe pour qu'elle s'instruise. » A peine a-t-il prononcé ces mots qu'il se met à pleurer. Quand je lui demandai pourquoi il avait l'air si malheureux, il me répondit : « Je suis *tué* par les remords d'avoir péché ! »

Le quatrième cas est celui d'une femme à qui je demandai : « Qu'a dit ton mari, quand tu lui as annoncé ta conversion ? — Il a été heureux et m'a dit : Toi, qui sais prier, prie et remercie Dieu de ce qu'Il t'a convertie. Demande-lui que tu puisses m'attirer à Lui, et que jamais tu ne retournes en arrière ! — Là-dessus, je fis ma prière », me dit-elle.

Chères sœurs, les choses tristes ne manquent pas, mais aujourd'hui nous parlons de la manière dont Dieu sait délier les liens des pécheurs ; et ces quelques faits suffiront pour vous encourager à prier davantage.

Votre frère et ami, JOB MOTÉANE.



ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

Seshéké : Litia demande le baptême. — M. Coïsson à Kazungula et aux chutes Victoria. — Ce que sera son œuvre dans sa nouvelle station. — M. Boiteux à Sénanga. — Un paradis sérotsé. — A Léaluyi. — Nouvelles de l'expédition de M. Coillard.

Nous avons déjà mentionné, en tête de cette livraison, la nouvelle funèbre qui est venue nous surprendre comme un coup de foudre. Rien, dans nos dernières correspondances, ne nous faisait pressentir la mort de madame Louis Jalla, qui a dû plonger dans le deuil notre mission tout entière.

De *Seshéké* même, une lettre privée de M. Louis Jalla renfermait le fragment qui nous a été communiqué et que nous reproduisons plus loin sous ce titre : *La répression de l'infanticide*. La même lettre donnait les meillenres nouvelles de Litia, qui demandait le baptême pour lui et sa femme.

A *Kazungula*, M. et madame Coïsson étaient en bonne santé, au commencement de février. Leur fillette, après avoir été gravement malade, était de nouveau bien portante; ils attendaient un nouvel enfant en mars.

Les blancs, qui jadis ne s'aventuraient guère dans ces régions, commençaient à affluer à Kazungula, qui est la porte du pays des Barotsis, et notre frère n'avait pas toujours à se féliciter de la discrétion de ces soi-disant civilisés, ni de l'exemple qu'ils donnent aux indigènes.

On se souvient que la dernière Conférence a désigné M. Coïsson pour fonder et occuper un nouveau poste près des chutes Victoria (ou *Mosi-oa-thunya*).

« Dès le mois de septembre, nous dit-il, j'allai y installer mon jeune évangéliste Kasara (Péterose, depuis son baptême), et j'y restai deux ou trois jours pour faire bonne connais-

sance avec les gens. Ils ne sont pas très nombreux au village même du gué, là où la station doit être bâtie, à cause de l'importance que prendra le gué dans quelques années. Je n'ai jamais réussi à en avoir plus de soixante au culte du dimanche. Mais les villages environnants, à un jour ou deux de marche, fournissent une nombreuse population dont je m'occuperai.

« Mon travail sera surtout de voyager, à pied ou à cheval, et de visiter aussi souvent que possible tous les villages, grands ou petits, du Botoka, qui sera mon champ d'activité. J'aurai, pour ainsi dire, une province à évangéliser au lieu de n'avoir qu'un village. Mais c'est toujours plus ou moins le cas en mission : un missionnaire a un pays à évangéliser.

« Au-*Mosi-oa-thunya* même, il y aura à l'avenir plus de monde qu'à présent, car, dès que quelques blancs s'y seront établis, des indigènes d'autres villages viendront chez eux. Il y a actuellement quatre chefs, dont deux plus importants; ce sont eux qui reçoivent les étrangers, ce sont eux aussi qui reçoivent les cadeaux.

« Un, le plus âgé, l'ancien chef du village, Sékuté, toujours très gentil envers moi, est le plus rusé, et je dirai aussi le plus faux. Tout en assistant à nos cultes du soir pendant la semaine et aux deux du dimanche, très régulièrement, il rassemble ses gens pour aller prier les ancêtres et leur demander la pluie, et fait sauter les osselets pour savoir si la pluie va venir. A peine a-t-il présidé à sa cérémonie, si j'arrive au village pour le culte du soir, le voilà qui pénètre dans toutes les cours en criant : « A la prière! le missionnaire est là; à la prière! » Puis il vient s'asseoir près de moi et essaye de chanter les cantiques que je leur apprends. Le second chef, qui, dans certains domaines, est le premier, est plus jeune; il s'appelle Mooka. Il a été à Séfula à l'école de M. Coillard; il sait lire, écrire et chanter, mais il est loin d'être chrétien. Il l'a été, je crois, pendant quelques jours; mais il n'a pas hésité à renier sa foi et ses nouveaux principes pour épouser une deuxième, puis une troisième, puis une quatrième femme, et

je crois qu'à ma dernière visite il avait trouvé sa cinquième; seulement me disait-il, elle est encore trop jeune, elle est chez elle pour le moment. Je me demande toujours, quand je le vois assis près de moi, chantant en suivant sur mon cantique, de quel exemple il peut être pour ceux qui ne savent rien de l'Évangile, et, en pensant à lui, je ne puis m'empêcher d'éprouver un sentiment de tristesse.

« Les deux autres chefs sont moins importants; j'ai peu affaire avec eux, quoique je les voie assez souvent et que j'aie souvent l'occasion de parler avec eux.

« Les deux premiers sont toujours très gentils avec moi: dès qu'ils savent que je suis arrivé, s'ils ne peuvent venir eux-mêmes, ils envoient un garçon me saluer; puis, le soir du premier jour, ils m'envoient du lait; quelquefois ils m'en envoient le soir et le matin pendant tout le temps que je passe chez eux. S'ils tuent une brebis ou s'ils ont du gibier, ils m'en réservent un morceau. Je n'ai pas à me plaindre d'eux, ils font aussi tout ce qu'ils peuvent pour que les cultes soient fréquentés. Mais, quant à recevoir, eux les premiers, l'Évangile dans leur cœur, ils ne tiennent pas à cet honneur. Le plus âgé dit : « Oui, que les missionnaires viennent vivre au milieu de nous, nous les aimons, ils nous aident. Qu'ils enseignent à lire à nos enfants, qu'ils leur enseignent les choses de Dieu, nous aimons cela. Quant à nous, nous sommes vieux et nous aimons quelques-unes de nos vieilles coutumes ». Et le plus jeune chef dit, en appuyant les paroles du vieux : « Nous aimons surtout avoir beaucoup de femmes. »

« Tous les soirs, à la tombée de la nuit, nous avons un petit culte bien fréquenté au village; nous chantons surtout beaucoup, puis nous prions. Le dimanche, nous avons deux cultes, un le matin et l'autre l'après-midi, sur l'emplacement même de la station, à l'ombre du grand arbre près duquel je compte, avec le temps, bâtir une petite église.

« L'emplacement de la station — ou la station, puisqu'il y a déjà deux huttes, celle de l'évangéliste et la mienne, — est à quelques minutes du village; elle est aussi à une petite

distance du fleuve, ce qui est un inconvénient pour l'eau, mais un avantage pour la santé. Il y a plusieurs arbres entre le fleuve et notre station, ce qui rend certainement l'endroit plus salubre à la saison de l'inondation.

« Je m'en vais retourner après-demain au *Mosi-oa-thunya;* j'y vais aussi souvent que possible, en tous cas une fois par mois. La distance est à peu près de 65 à 70 kilomètres; je la franchis facilement en un jour, un jour et demi, à cheval. Si je m'arrête plus longtemps en route c'est pour couper des arbres à travers la forêt et tracer un peu à la fois la route à wagon qui reliera les chutes Victoria à Kazungula et à la route du Borotsé. Il y a beaucoup de travail pour que la route soit praticable, mais, avec du temps et de la persévérance, nous y parviendrons. D'ailleurs, le travail est commencé et, s'il plaît à Dieu, nous l'achèverons. »

Une carte de M. Louis Jalla, qui nous est communiquée, renferme la nouvelle de la naissance d'un petit garçon, à Kazungula, le 10 mars. Madame Louis Jalla est partie aussitôt, le 12, pour donner ses soins à madame Coïsson. Elle devait passer chez elle environ trois semaines. C'est ce que nous savons de plus récent, relativement à cette sœur regrettée.

M. et madame Boiteux sont installés depuis plusieurs mois sur l'emplacement de leur nouvelle station de *Sénanga,* et ils s'en montrent enchantés. Le site est charmant, le plus beau, dit-on, qu'on puisse rencontrer sur le Zambèze, à 90 ou 100 kilomètres en aval de Nalolo, à l'endroit où le fleuve, quittant la plaine, se rapproche du pied de la colline orientale. Là se trouve un promontoire rocheux et boisé, sur lequel la station va s'élever. Tout est à portée : l'eau du fleuve, le bois et l'ombre de la forêt. La vue s'étend de trois côtés sur la plaine, avec de magnifiques pâturages d'été et d'hiver. Enfin, il n'y a point de termites : « un vrai paradis sérotsé, dit M. Boiteux, si les moustiques n'y étaient pas si terribles. »

L'accueil qui a été fait à nos missionnaires a dépassé de

beaucoup leur attente. Dès que le bruit de leur arrivée se fut répandu, une quantité de gens accoururent pour les saluer et leur apporter des présents. Les premiers dimanches, les auditoires allèrent croissant de 57 à 145 personnes; plus tard, quand l'eau envahit la plaine, les jardins réclamant plus de soins, le chiffre des présences s'abaissa sensiblement.

Nous aurons à revenir souvent sur cette station, où nos amis commencent leur œuvre avec le plus joyeux entrain.

De *Léaluyi*, enfin, nous avons reçu la lettre pittoresque et encourageante qu'on lira plus loin. Grâce au travail fidèle de nos missionnaires, dans ce grand pays des Barotsis, le premier ministre et le prince héritier sont des chrétiens, et ont, sans doute, à cette heure, reçu le baptême. Si Dieu accordait enfin, aux prières et aux efforts de M. Coillard, la conversion de Léwanika, l'évangélisation du Zambèze, renforcée par la nombreuse troupe que nous avons eu la joie d'y envoyer, pourrait marcher à pas de géants.

Quant à nos voyageurs, ils nous donnent fidèlement de leurs nouvelles, ce qui prouve qu'ils rencontrent fréquemment des occasions pour Boulawayo. Le 4 avril, ils avaient déjà fait 100 milles vers le nord. Le 16 avril, ils nous envoyaient encore quelques lignes. Tout allait parfaitement, et ils espéraient être à Kazungula trois semaines après.

Tout en voyageant, M. Coillard trouve encore le temps de travailler pour le *Journal des Missions*. Nous venons de donner la fin du récit de son séjour au Lessouto. Et, tandis qu'elle est sous presse, nous arrive son journal de Bloemfontein, Kimberley, Maféking, Palapyé et Boulawayo. Que Dieu nous garde longtemps encore son serviteur avec toutes ses forces et cet enthousiasme triomphant qu'il communique à ses jeunes recrues!

UN NOUVEAU NGAMBÉLA (1) A LÉALUYI

Extrait d'une lettre de M. Ad. Jalla.

Loatilé (Léaluyi), 21 février 1899.

Vous vous rappelez la mort de l'ancien Ngambéla, survenue le 29 septembre dernier. En signe de deuil, les affaires publiques furent suspendues pendant une semaine. Plus tard, le roi envoya des messagers à Seshéké et à Nalolo et dit aux chefs d'ici de désigner le successeur. On mit en avant plusieurs candidats. Il y a un mois, on les avait tous éliminés, sauf trois :

1° *Namoyamba*, mari de Natoka, la sœur cadette de Léwanika ;

2° *Natéma*, ami d'enfance du roi, conseiller avant la révolution, promu, au retour de Léwanika, à la dignité de *nalishua* ;

3° *Mokamba*, celui que les lettres de M. Coillard vous ont fait connaître, le grand ami de Litia, premier gendre du roi, fait *liomba* depuis quelques années.

Plus tard, on élimine Namoyamba ; il a été élevé loin de la capitale ; on le trouve cassant... Chaque fois que le roi m'a demandé mon avis, j'ai écarté Mokamba, l'estimant trop jeune — trente-six ans — pour cette charge de premier chef du pays après Léwanika et Mokwaé. Cependant, le 9 courant, le roi m'annonce que c'est Mokamba qui va être installé le lendemain comme Ngambéla. C'est encore un secret pour la nation et pour les candidats. Le roi motive son choix en me disant que Natéma ne manquerait pas de faire tous ses efforts pour favoriser le paganisme, tandis que Mokamba est

(1) Le Ngambéla — ou Gambella, comme nous avons quelquefois écrit, — est le premier ministre du roi des Barotsi ; c'est l'homme qui a le pouvoir le plus étendu immédiatement après Léwanika. Le *Journal des Missions* avait déjà enregistré la mort du précédent Ngambéla, livraison de février, page 113.

un chrétien dont l'esprit est ouvert à tous les progrès. Cette observation vous fera comprendre toute l'importance que cette nomination a pour nous. Comme je n'y étais pour rien, je pus me réjouir d'autant plus sans arrière-pensée. Mokamba est, depuis le commencement de janvier, un candidat au baptême. Nous comptons le recevoir dans l'Église le Vendredi-Saint.

Le 16 février, nous donnons congé à nos quatre écoles de Loatilé et, dès neuf heures, MM. Mann et Mercier, Willie et moi, nous nous rendons à Léaluyi. Devant le hangar du tribunal, on a ménagé un demi-cercle libre, d'une trentaine de mètres de rayon. Tout le reste de la vaste place est couvert d'hommes accroupis, accourus pour la cérémonie. Dans le beau hangar, à la place d'honneur, à gauche de la natte royale, quatre chaises nous attendent. La plupart des chefs y sont, ainsi que plusieurs membres de la famille royale... Léwanika nous envoie dire de « poser le cœur », c'est-à-dire prendre patience, car il n'est pas encore tout à fait prêt.

En effet, ce n'est qu'à dix heures et demie qu'il sort de son établissement, vêtu comme un « gentleman », précédé par son fauteuil et sa bande de *lirimba* et de tambours, et suivi par une foule de conseillers et autres serviteurs. Il commence par choisir, dans le groupe des gens de l'ancien Ngambéla, quatre ou cinq boys qui passeront à son service personnel. Il fait ensuite sortir du groupe les parents du défunt qui ne doivent pas devenir la propriété du successeur. Ceux qui restent, une centaine d'hommes, serrent les rangs et occupent l'extrémité de l'espace resté libre vis-à-vis du hangar.

Alors, sur un signe du roi, les principaux conseillers présents se lèvent, s'approchent de Mokamba et, le prenant chacun par un bras, s'efforcent de le faire mettre debout. Celui-ci résiste. De divers côtés on crie : « Lève-toi ! obéis ! » Il cède, il est conduit devant ses futurs serviteurs. Deux autres conseillers, deux chefs de Nalolo et Natéma, sont désignés par le roi pour le suivre. Ils vont s'accroupir à sa gauche, perpendiculairement aux serviteurs. Deux hommes

de Naturamda s'approchent à leur tour de Mokamba, par derrière; ils lui attachent sur la tête le *moshukwé*, parure faite avec la crinière d'un lion; ils jettent sur son épaule une peau de *motobo*, espèce d'antilope, et mettent dans sa main le *ngongé*, instrument de musique rappelant le triangle, avec lequel on appelle les gens aux corvées.

Les quatre conseillers délégués commencent la série des discours et donnent le ton. L'un après l'autre, ils s'adressent successivement à Mokamba, aux chefs de Léaluyi, aux serviteurs du Ngambéla et à la nation, rappelant à chacun son devoir.

Awami menace d'être long; Sémonja l'arrête court, par ordre du roi. Nous entendons ensuite une trentaine d'allocutions. Ils doivent croire que *repetita placent*; nous nous serions contentés de beaucoup moins. C'est que l'éloquence n'est guère développée ici; l'esclavage et le mensonge lui ont trop longtemps coupé les ailes. Je vous donnerai cependant les paroles les plus saillantes; elles ont quelquefois une saveur locale qui leur donne une certaine originalité.

Imboa, chef de Nalolo : « Que chacun fasse son devoir ! Chefs de Léaluyi, cessez de vous porter envie les uns aux autres ! Devenez solidaires et aidez-vous réciproquement ! »

Natéma : « Regardons tous à lui !... Ne dites pas : C'est un enfant, nous le ferons tourner à notre gré ! »

Sampi, Ngambéla de Nalolo : « Le Ngambéla, c'est un canot : il ne saurait avancer seul. Aidez-le, vous, les principaux chefs; ne vous laissez pas aller à toujours critiquer ses paroles et ses actes. »

Le dernier délégué a parlé. Ils laissent Mokamba au soleil et viennent reprendre leurs places dans le hangar. Les autres orateurs parlent de devant le hangar; les chefs à droite, les conseillers et autres à gauche de la porte principale. Tous font leurs discours à genoux.

Voici donc les principaux chefs de Léaluyi :

Sémonja, notre professant, que vous connaissez peut-être sous le nom de Sébého : « Mokamba, tu es notre Séopé

(autre nom du Ngambéla). Ne t'enorgueillis pas! Tu es le taureau qui conduit le troupeau vers l'autre rive : Avance toujours en revenant en arrière, tu nous noierais. Vous, chefs, rappelez-vous que vous n'avez pas soutenu l'ancien Séopé comme vous l'auriez dû. Soyez le bouclier du nouveau ! »

Moléta, grand chef de Libonda : « Que ta règle suprême soit de n'avoir jamais de différends avec ton chef!... Ton père, Njékoa, nous menait à la chasse; suis ses traces!... »

Nalonga : « Il se pourrait bien que nous ne nous entendions pas toujours. Ne crois pas pouvoir gouverner seul. Considère-nous comme tes frères, montre-nous que tu as confiance en nous. Occupe-toi de tout : chasse, pêche, culture. »

Mokuloakastiku — premier chef après le Ngambéla, — qui en a fait les fonctions pendant l'intérim : « J'ai toujours soutenu Ngambéla, comme Ngambéla a soutenu le roi. Compte sur moi. Ne te laisse pas détourner par les gens... Vous, les esclaves de Séopé, malheur à vous si vous ne servez pas votre maître actuel mieux que son prédécesseur ! »

Imoaka, un des chefs de Nalolo : « Sache choisir entre le bien et le mal ! Tu as deux oreilles : que l'une soit pour ton maître, l'autre pour la nation! Mokamba a été un homme jusqu'ici, ne le gâtez pas, vous, chefs de Léaluyi. »

Muimui, cousin-germain du roi, considéré comme chef des gens de la famille royale : « C'est une lourde charge qu'on te donne; tu portes le pays sur ta tête et la nation sur ton épaule... Malheur à vous, chefs, si vous ne vous conduisez pas bien envers lui ! Souvenez-vous qu'il est des nôtres et encore le gendre du roi, bien qu'il soit devenu Séopé... Auriez-vous encore quelque idée de détrôner Léwanika?... »

Likokoane, neveu du roi, notre ancien élève de Séfula, s'emporte contre tout ce qui n'est pas de la famille royale.

D'autres cousins, neveux, gendres parlent plus ou moins sur le même ton.

Séoakutili, gendre du roi et professant, cache sa bannière : « Mokamba, ne t'enorgueillis pas, sois fidèle au roi ! »

Léalo, le nôtre, prend la parole en sa qualité de mari de

Nolianga, cousine du roi : « Tu es chrétien, ne l'oublie jamais. Dis toujours la vérité, même à ton maître. Sers le roi, mais sers avant tout Dieu. »

Il est une heure ; les orateurs se pressent à la tribune. Je demande la parole, devant rentrer à la maison avant la fin. Le roi fait faire silence. Je sors à mon tour, le parasol ouvert à la main : « Mokamba, je te salue en ta dignité de Ngambéla. Voulant t'épargner, je ne t'ai pas donné ma voix. Tu as été élu, agis en homme ! Que la justice et la vérité soient ta parure. Sers le roi, honore tout le monde, même les esclaves, crains Dieu ! N'aie pas trop de confiance en ta propre sagesse, recherche les conseils, mais surtout demande à Dieu lumière, sagesse et force. Qu'est-ce qui t'a élevé ? C'est l'Évangile. Qui t'a élevé ? C'est Dieu. Agis donc en chrétien. Ne regarde qu'en avant et en haut. Sois un conseiller fidèle du roi, aide-le à réformer les mœurs de la nation. »

A ce qu'on nous a dit, les discours ont continué sans interruption jusqu'à trois heures. Willie a parlé en chrétien. Le mari de Mokwaé, de Nalolo, a clos la série. Mokamba, la tête brûlante, est ensuite conduit à l'eau ; on l'asperge, on le revêt d'une belle peau de léopard et d'un magnifique pagne. Ainsi paré, il retourne à la place publique. La foule, les chefs en tête, lui rend la salutation royale (*shoalela*), il « shoalela » le roi à son tour. Il est conduit au petit *khotla* de l'ancien Ngambéla, il y siège quelques instants et peut enfin rentrer chez lui.

Le lendemain, samedi, le roi m'envoie un messager pour me remercier d'avoir pris part à l'installation du Ngambéla par la présence et par la parole. A cinq heures, à la réunion de prières, j'invite tous nos professants :

1° A bénir le Seigneur de ce qu'il a honoré son Église en appelant un de ses membres à cette haute fonction de Ngambéla ;

2° A intercéder afin que, en Mokamba, se réalisent ces paroles : « Si quelqu'un administre, qu'il le fasse selon la force

que Dieu lui fournit, afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par Jésus-Christ ».

Louez Dieu avec nous, mais intercédez pour ce jeune homme ; qu'il surmonte les tentations et honore l'Évangile !

27 février.

Je résume en post-scriptum notre journal de ce mois. Je dois mentionner d'abord un progrès dans la fréquentation des cultes, bien que le roi ne nous ait honoré de sa présence qu'un dimanche sur quatre. Chaque dimanche, un ou deux de nos élèves évangélistes ont été faire des cultes à des villages situés de 5 à 12 kilomètres de Loatilé ; mais en canot, à travers une plaine inondée, cette distance n'est qu'un jeu pour eux. Le 6, le Seigneur nous accorda la grâce de célébrer le premier anniversaire de notre Graziella. Du 8 au 20, nous avons eu la visite de notre ami G. Mercier. Il a tout l'entrain de la jeunesse, aussi nous avons beaucoup joui de lui. Quel homme précieux sur une station ! il sait mettre la main à tout ; il nous a réparé bien des choses. M. Mann a eu une dizaine de jours de forte fièvre, madame a traîné l'aile, Willie de même, et mademoiselle Specht a eu, il y a huit jours, son tout premier accès de fièvre, dont elle ne s'est pas encore bien relevée. Graziella en est ce soir à son quatrième depuis le 22 courant. Notre station a été un hôpital. Nous, *les vieux*, nous avons été épargnés. Enfin hier nous avons eu un service de communion — sans les Mann et mademoiselle Specht — avec Willie et nos sept membres d'Église. Ce fut un moment béni.

28 février.

C'est au chevet de notre enfant que je clos ma lettre ; la petite a un fort accès, depuis hier à deux heures après-midi ; la fièvre ne cède à aucun moyen, mais nous croyons que cette fois encore le Seigneur nous exaucera.

Votre tout dévoué,

AD. JALLA.



LA RÉPRESSION DE L'INFANTICIDE

Extrait d'une lettre de M. L. Jalla à M. Édouard Favre.

Séshéké, 25 janvier 1999.

Samedi passé, en visitant mes voisins, j'apprends avec horreur que des parents, un des principaux chefs et sa femme, avaient tué, quelques jours auparavant, un enfant nouveau-né, parce que. disaient-ils, cela a toujours été la coutume ici de tuer des enfants suivant de trop près leurs aînés. L'enfant, cette fois-ci, était un garçon très bien conformé. Deux heures après sa naissance, on mit la pauvre petite créature dans un pot en terre, que l'on recouvrit d'un autre pot, et on porta le tout dans la forêt, sans même l'ensevelir. Après quoi les parents informèrent la reine Mokwaé de la naissance de l'enfant, ajoutant qu'il avait déjà été « jeté ». Celle-ci laissa passer la chose, ainsi que plusieurs des chefs de Séshéké. Litia n'en avait pas même entendu parler. J'étais horrifié, croyant une telle coutume abolie depuis quelques années, comme tant d'autres.

Le lendemain je priai Litia d'assembler sous notre vérandah tous les principaux chefs des deux grands villages. Et alors, leur racontant ce que j'avais appris, je leur demandai si cette infamie avait été commise à leur insu, ou avec leur consentement, ou même par leur ordre. En tout cas, c'était un meurtre, ni plus ni moins, car les parents n'ont pas le droit de tuer leurs enfants; ils n'ont aucun droit sur la vie des leurs, et c'est une étrange manière de remercier Dieu de la délivrance accordée à la mère et du don précieux qu'il avait fait aux parents; il y en a tant qui soupirent après de tels joyaux, et ces parents-ci, au contraire, les méprisent.

Plusieurs furent pris par surprise ne sachant rien de la chose; une longue discussion s'ensuivit, et quelques-uns étaient d'avis de blâmer simplement les coupables. Tous

étaient unanimes à les désapprouver; mais, le père étant un chef important, il leur répugnait de lui infliger un châtiment.

J'insistai, invoqant entre autres cette raison que c'était un bon moyen de donner le coup de grâce à cette ancienne coutume païenne. Litia abonda fortement dans mon sens, disant aux chefs que précisément parce que le coupable était l'un des leurs, le châtiment infligé serait une leçon salutaire à tous.

On fit chercher le père coupable séance tenante; il était aux champs. Le surlendemain, en plein *khotla*, les gens des deux villages réunis, la question fut jugée au bout de plusieurs heures, pendant lesquelles le coupable était sous un ardent soleil et les autres à l'ombre. Après l'avoir blâmé publiquement, on le condamna à payer un bœuf qui fut mangé au *khotla* le jour suivant, et l'abolition de cette coutume fut ainsi proclamée.

Nous eûmes la vérité du coupable lui-même; il reconnaissait humblement sa faute et disait qu'il n'avait fallu rien moins que le blâme de tous ses collègues pour lui désiller les yeux.



UNE GRANDE ÉPREUVE CHRÉTIENNEMENT SUPPORTÉE

Extraits de deux lettres de Willie Mokalapa, catéchiste à Léaluyi (Zambèze), à madame Mabille, à Morija.

I

Ma chère mère,

Je t'annonce que je suis dans les larmes. Ma bien aimée Ernestina! son Dieu l'a envoyé chercher, le 1er septembre, et je suis resté seul avec deux orphelins. Ce qu'elle a eu,

c'est la même fièvre qui a emporté Théodore (un catéchiste). Elle n'a été malade que cinq jours.

Ce qui m'a étonné dans sa mort, c'est la force de sa foi. Que ne puis-je mourir comme ma bien-aimée! Elle est partie heureuse, elle m'encourageait, et priait pour moi au point que je ne croyais pas à son départ. Elle fit appeler les femmes d'ici qui s'étaient converties. Elle leur fit ses adieux, les exhorta, pria pour elles. « Bientôt, leur disait-elle, je vais voir Jésus que j'ai cherché à vous faire connaître. Il m'appelle à Lui, il m'attend et il me recevra avec joie. » Tous les matins des jours que dura sa maladie, elle me demanda de lui lire une portion de la Parole de Dieu. Quand j'avais fini, elle me disait : « Mon ami, tu m'a donné du *mofao* (de la nourriture pour la route). » Le dernier jour elle m'appela et me dit : « Mon bien aimé Willie, mon Maître va m'appeler à entrer dans les demeures éternelles, et je te prie de ne pas t'en affliger. Tu vas rester seul avec des orphelins. Dieu sera avec toi. Souviens-toi que nos parents ont fait de nous des sacrifices vivants offerts à l'Éternel, et nous aussi, toi et moi, nous nous sommes liés à mourir, s'il le fallait, pour son nom dans ce pays. Ainsi, ne t'afflige pas; que je ne te voie pas avec un visage triste; demeure dans la paix de ton Sauveur Jésus-Christ. »

Eh bien, je ne m'afflige pas outre mesure, car Dieu m'a montré, par elle, ce que doit être la mort d'un vrai chrétien. Jusqu'ici, Dieu m'a donné des forces et je puis dire de tout cœur : « Que le saint nom de l'Éternel soit béni. »

Ma grande peine, c'est la pensée de ce que deviendront mes enfants (un petit garçon et une petite fille), dans un pays aussi malsain que l'est celui-ci. Mes amis, Jacob Mothabesha et sa femme, m'ont déjà secouru. Noréa est venue prendre mon bébé et a offert de me le soigner pendant quelque temps. Ma langue ne saurait exprimer la reconnaissance que j'éprouve envers ces bons amis pour cet acte d'amour.

Je suis toujours ton enfant qui t'aime, même dans les larmes.

II

« Sous la protection toute-puissante de mon Dieu, je continue à vivre, moi et mes petits orphelins. Dieu les garde au milieu des maladies sans nombre de ce pays, et j'ai l'assurance que, non seulement il saura les garder, mais il les élèvera pour moi. Je trouve la tâche d'élever de petits enfants bien difficile. Je commence pourtant à m'y faire ; seulement, quand je vois combien je sais peu leur donner les soins de leur mère, cela ravive ma douleur. Je commmence à savoir tailler et coudre leurs petits vêtements, car ceux que ma bien-aimée femme leur avait faits sont usés. J'ai aussi appris à laver et à repasser leurs habits. La première fois que j'ai essayé de repasser ma chemise, j'ai brûlé le plastron.

La fièvre est bien forte cette année. Nous entendons sans cesse des pleurs et des cris. Ce sont les Barotsé eux-mêmes qui meurent, et plusieurs de la maison de Léwanika. Ce qui est bien angoissant pour nous, c'est de nous dire qu'ils meurent dans leurs péchés, dans leur ignorance effrayante. A cause de cela, nous ne pouvons être heureux. Tout dernièrement est mort un jeune homme qui avait suivi notre école et que nous avions essayé de contraindre à se donner à Dieu. Mais il a toujours remis à plus tard. L'heure est arrivée, il n'était pas prêt.

Encore une chose qui nous brise le cœur, c'est la manière dont les Barotsé traitent leurs esclaves. Ils meurent comme des chiens, sans que personne s'en occupe. Si vous vous promeniez dans le village du roi, vous verriez ces pauvres esclaves malades en dehors des huttes de leurs maîtres, à la pluie, au vent, au grand soleil, sans que personne les soigne. Quelquefois, on les traîne hors du village quand on voit qu'ils sont à l'extrémité, afin qu'ils aillent mourir dans les champs. Vraiment, tout cela vous fait venir les larmes aux yeux. Dernièrement un de ces jeunes esclaves qui suivait

l'école et qui avait appris à aimer Jésus, mais qui n'osait le dire, crainte de son maître, mourut. J'allai demander à son maître l'autorisation de l'enterrer ; il me l'accorda. J'enveloppai le corps de mon mieux, et les garçons de ma maison m'aidèrent à l'enterrer. Ceci les surprit beaucoup. Ils virent qu'un esclave est aussi une créature humaine et non pas un chien. Depuis lors, est mort un autre esclave. Son maître prit la couverture en peau de son fils et l'enterra avec.

J'ai la ferme assurance que Dieu fera luire une lumière brillante sur ce pays, encore couvert de ténèbres et de péchés.

WILLIE MOKALAPA.

(*Traduit du sessouto par madame Mabille.*)

SÉNÉGAL

DERNIÈRES NOUVELLES

L'abondance des matiéres nous empêche de donner même un résumé du rapport que M. Moreau a adressé au Comité, sur l'œuvre de Saint-Louis et ses annexes, pendant le dernier exercice.

Disons cependant que, sur ce sol si ingrat où il est actuellement seul à répandre la semence, notre frère n'est pas sans recueillir quelques encouragements. Il a dû recevoir, à la Pentecôte, quatre ou cinq jeunes catéchumènes. On se souvient qu'à Pâques il avait baptisé quatre adultes à Pont-de-Khor.

Citons du moins, dans le rapport, la partie qui a trait à ce dernier village, habité par des Bambaras, et fondé jadis sous les auspices de la Société des Esclaves libérés de Bordeaux.

« A Pont-de-Khor, j'ai à peu près réussi à obtenir que

tout homme établi dans le village ne travaille ni ne vende le dimanche, — un résultat de forme, mais enfin un résultat quand même. J'ai en outre proscrit absolument les danses indigènes qui s'étaient introduites — probablement après le départ de M. Escande — pour célébrer les relevailles d'une nouvelle accouchée.

« Le village s'est sensiblement agrandi; presque trop pour les terrains de culture disponibles. Les réunions d'évangélisation du dimanche soir sont assez bien suivies, surtout par les hommes. Quelques femmes viennent aussi, mais se mettent toujours assez loin, et encore, pour obtenir ce résultat, faut-il les relancer souvent chez elles. L'une d'entre elles a pourtant donné l'exemple — ou plutôt deux d'entre elles, la mère et la fille — en demandant le baptême.

« C'est en effet la grande joie que nous avons eue cette année de pouvoir admettre dans l'Église, le jour de Pâques, 2 avril, quatre personnes de Pont-de-Khor : deux hommes et la femme et la belle-mère de l'un d'eux. Leur instruction religieuse, commencée par M. Escande, avait été forcément allongée par suite des circonstances. C'est ce qui m'a permis de mieux me rendre compte des dispositions de chacun. Je ne puis pas vous dire que ce sont des saints au sens complet du mot : ce sont simplement des hommes ordinaires et, qui plus est, des noirs; mais je crois à leur vraie conversion. Sans doute nous aurons encore des tristesses, car les deux époux sont vifs, et l'autre homme est au contraire fort apathique. J'aime beaucoup les premiers qui, d'ailleurs, sont estimés de tout le village. Je ne vous citerai qu'un fait pour expliquer mon attachement. Un ex-catéchumène, qui avait eu des difficultés avec presque tout le monde et avait été chassé du village par les habitants eux-mêmes, fut encore chassé de là où il était. Je proposai qu'on voulût bien encore essayer de le recevoir de nouveau et on lui fixa un emplacement quelconque. Mais le lendemain, le néophyte dont je vous parle me montra un autre emplacement en disant : « Nous avons pensé que, là-bas, il y aurait trop de

moustiques ». Mais ce trait n'a peut-être d'importance que pour moi.

« Déjà quatre ou cinq nouveaux paraissent vouloir se décider à prendre la place des autres dans le catéchuménat. Qu'en sera-t-il? Je ne sais. Je tiens essentiellement à ce qu'on sache bien à l'avance à quoi l'on s'engage, et qu'être catéchumène ou chrétien nous crée des devoirs nombreux. Dieu nous montrera la voie à suivre. Mais que ce serait beau d'avoir enfin quelques fruits du labeur opiniâtre des nobles devanciers! Il est vrai que la plus grande partie des habitants sont d'une indifférence extraordinaire. Quand je leur pose la question directe, ils me disent presque invariablement : « Quand Dieu m'appellera et me fera chrétien ou chrétienne, eh bien! je le serai : voilà tout ».

« Le village compte de nombreux enfants, qui forment déjà et formeront encore plus bientôt un noyau sérieux pour notre école de semaine. Celle-ci, qui se fait à Sôr, compte environ 30 élèves, garçons et filles. M. Nichol leur donne des leçons de chant et mademoiselle Leuzinger enseigne à coudre aux fillettes. J'ai dû, pour ma part, abandonner mes leçons de sciences naturelles que je ne pouvais pas donner régulièrement. « Je reviens sur l'utilité que présenterait la venue d'un instituteur européen, car Jacques Golaz a le défaut de sa qualité, il connaît très bien le wolof et le bambara, et peut en conséquence expliquer ses leçons dans ces langues ; ainsi les enfants apprennent à lire et à compter, mais sans comprendre le français. Un blanc leur parlant français les forcerait à le comprendre. C'est ce qui fait la supériorité des écoles des frères : leurs élèves parlent et comprennent mieux et plus vite le français que les nôtres.

« Le local qui sert d'école pendant la semaine nous sert pour le culte indigène le dimanche matin. Ce culte se fait en wolof et est présidé alternativement par M. Nichol et par moi. La moyenne des présences est d'une quarantaine, dont la moitié Bambaras, un quart Anglais et un quart Wolofs ou Français, en comptant les enfants. »

M. Moreau a déjà passé à Saint-Louis un temps assez long pour que le Comité doive songer à lui faciliter un retour en Europe. Ses projets personnels lui font désirer que ce retour ne tarde pas trop. Pourtant notre frère est prêt à rester aussi longtemps que les besoins de l'œuvre exigeront sa présence. Il est heureux d'avoir auprès de lui, dans son isolement, mademoiselle Leuzinger, qui allège pour lui le fardeau de la vie matérielle et s'occupe des jeunes filles.

CONGO FRANÇAIS

DERNIÈRES NOUVELLES

Retour de M. F. Faure. — Retour inopiné de M. et madame Teisserès et de M. Merle. — Effervescence à Lambaréné. — La grève des Galoas. — Désertion de nos écoles. — M. et madame P. Vernier seuls dans la station. — Pâques à Talagouga.

Nos derniers renforts, M. Hermann et M. et madame Lantz, ne s'étaient pas encore embarqués à Bordeaux que déjà, sur nos deux stations de l'Ogooué, des départs avaient affaibli notre personnel, encore trop réduit.

M. F. Faure a quitté Talagouga le 8 avril, comme nous l'annoncions le mois dernier. Il a débarqué à Marseille le 13 mai, et, après un court séjour dans la Drôme, au milieu de sa famille, il est venu à Paris, où il est en ce moment à la Maison des missions. Sa présence nous sera précieuse pour étudier les diverses questions que pose la croissance si réjouissante de notre œuvre au Congo.

Nous avions pensé que M. et madame Teisserès ne quitteraient Lambaréné qu'après l'arrivée de M. Hermann, et nous savions que c'était leur intention formelle. Nous apprenons, le 27 mai, qu'ils sont partis très soudainement le 26 avril, et qu'ils ont débarqué hier à Bordeaux, ramenant avec eux l'instituteur de la station, M. Merle, que le climat a fortement éprouvé.

Nous croyons savoir que cette anticipation sur la date du départ n'a eu d'autre cause que l'état de santé des enfants Teisserès, très éprouvés par la coqueluche. Mais nous ne pouvons nous empêcher de penser avec une affectueuse sollicitude à M. et madame Paul Vernier, demeurés seuls à Lambaréné, novices encore, puisqu'ils n'y étaient que depuis sept mois, et dans des circonstances qui risquent de devenir assez critiques.

La région de Lambaréné, en effet, est en ce moment troublée par un état général de malaise et par une tension dans les rapports entre blancs et indigènes. Vers le milieu de mars, Galoas et Pahouins se sont refusés à vendre leurs denrées si l'on ne doublait les prix. Ils ont appliqué cette règle, non seulement à l'ivoire, à l'ébène ou au caoutchouc qu'ils apportent aux factories, mais aux aliments qu'ils vendent à nos stations et qui servent à l'alimentation des serviteurs et surtout des élèves de nos écoles. Les négociants ont cru devoir n'accorder aucune augmentation des prix, et nos missionnaires se sont vus naturellement obligés de se solidariser avec eux. Les ressources de la mission ne leur permettent pas d'ailleurs de doubler ainsi du jour au lendemain ses dépenses.

Aussi, un beau matin, ou plutôt un triste matin, le 18 mars, M. Vernier, descendant comme de coutume au magasin, d'ordinaire envahi par les marchands indigènes, n'y a-t-il trouvé ni une banane ni un bâton de manioc. Les indigènes faisaient grève. On avait bien une provision de poisson sec, on a pu se procurer quelques sacs de riz; mais les poissons ne peuvent être la base de l'alimentation, et le riz, pris en grande quantité, est mal supporté par les noirs. Plusieurs enfants sont tombés malades. Les parents, d'ailleurs, venaient les réclamer « jusqu'à ce que la famine soit passée », disaient-ils. L'école des garçons a vu rapidement descendre son effectif de 90 à 30 élèves. Quant aux filles, leur nombre était tombé, le 9 avril, de 41 à 16. Depuis lors, ces chiffres ont encore décru.

On ne savait, aux dernières nouvelles, comment se dénouerait ce conflit, qui pose, sur les bords de l'Ogooué, une des questions sociales les plus délicates, celle de la légitimité des grèves, et des grèves s'appliquant aux approvisionnements alimentaires. Les Galoas semblaient décidés à tenir bon. L'administrateur en avait arrêté, dans les premiers jours d'avril, 24, et les retenait en prison comme ôtages. Une certaine effervescence régnait dans les esprits. Le roi des Galoas, dont une pétition signée dans les factories réclamait la destitution, a pris la fuite, et, dans le courant d'avril, les villages qui entourent Lambaréné se sont vidés de la plupart de leurs habitants.

Dans ces circonstances, nous recommandons M. et madame P. Vernier aux prières de tous nos amis. Heureusement, leur santé est excellente ; ils ont jusqu'ici complètement échappé à la fièvre, et, avant la fin du mois, ils auront reçu en M. Hermann un précieux auxiliaire.

M. Allégret se proposait d'aller les voir aussitôt que possible. L'agitation n'avait pas gagné jusqu'à Talagouga, où l'œuvre se poursuivait, à la date du 26 avril, dans des conditions satisfaisantes. Les fêtes de Pâques avaient amené sur l'île 500 personnes pendant cinq jours. Treize baptêmes avaient été célébrés et plus de 60 nouveaux catéchumènes avaient pu être inscrits.

Nous recevons, en même temps que la nouvelle de l'arrivée de MM. Teisserès et Merle, le rapport de la mission du Congo pour 1898. Nous ne pourrons le publier que le mois prochain.



TAÏTI

RAPPORT DE LA CONFÉRENCE MISSIONNAIRE DES ILES DE LA SOCIÉTÉ POUR L'ANNÉE 1898

Construction de temples. — Adventistes. — École de théologie. — Les étudiants. — Huahine, les îles australes et les Tuamotou. — Iles Sous-le-Vent. — Iles Marquises.

(*Suite et fin.*)

Certaines paroisses ne peuvent attendre d'avoir réuni les fonds nécessaires pour commencer la construction de leur temple; elles s'endettent pour en finir plus vite et n'en finissent jamais. D'autres encore veulent faire trop grand ou trop beau, et leurs moyens ne leur permettent pas de continuer. C'est ainsi que nous avons, à Arué et à Papara, des temples commencés depuis plus de dix ans et qui ne sont pas près d'être terminés. A Rapa, les habitants travaillent à la construction de leur temple depuis une quinzaine d'années; il est vrai qu'ils sont plus excusables que d'autres: leur île est pauvre et petite, et partant leurs ressources très minimes. « Que n'avons-nous dans nos îles de la Mer du Sud, nous disait à ce propos M. Vernier, une madame M....., dont les libéralités ont tiré d'embarras de si nombreuses Églises de France! »

Le mouvement adventiste qui, à Taïti, avait surtout son siège dans la paroisse d'Arué, y parait plutôt stationnaire depuis plusieurs années, si même il ne diminue pas. Par contre, ce mouvement semble s'accentuer à Papéété et dans quelques districts du sud-ouest.

L'école de théologie de Mooréa continue à rendre de précieux services à notre œuvre, en assurant le recrutement des pasteurs indigènes. Elle a compté, au cours de l'année dernière, sept étudiants qui paraissent animés de sérieuses dispositions et sont pleins de zèle pour leurs études. Ils

STATISTIQUE DES ÉGLISES DU LESSOUTO

Tableau D. 1898-1899.

STATIONS et ANNEXES	ANNEXES	ÉCOLES	OUVRIERS EUROPÉENS		OUVRIERS INDIGÈNES					DIMINUTION			AUGMENTATION				MEMBRES D'ÉGLISE				CATÉCHUMÈNES		ACTES		ÉCOLIERS			COLLECTES	
			Missionnaires.	Autres (1).	Pasteurs indigènes.	Évangélistes.	Évangélistes instituteurs.	Instituteurs.	Instituteurs évangélistes.	Décès.	Émigration.	Exclusions	Baptêmes d'adultes.	Confirmations.	Réadmissions.	Immigrés.	Sous discipline (2)	Hommes.	Femmes.	Total (3).	Reçus dans l'année.	Total.	Mariages.	Baptêmes d'enfants.	Garçons.	Filles.	Total.	INTÉRIEUR	EXTÉRIEUR
																												fr. c.	fr. c.
Qalo	6	6	—	—	1	2	3	2	1	3	6	5	1	2	2	7	1	18	44	63	54	82	2	2	173	51	223	324 70	98 45
Léribé	10	10	1	—	—	5	5	8	—	12	6	1	45	12	3	12	15	127	441	583	316	566	5	31	428	282	710	3 498 45	480 »
Cana	12	8	1	—	—	8	2	8	1	16	26	1	11	2	—	24	—	95	438	533	365	570	7	4	283	181	464	1 416 55	» »
Bérée	7	8	—	—	1	1	5	8	1	15	66	11	58	11	2	35	9	75	357	441	392	680	6	21	439	319	758	2.925 30	229 65
Thaba-Bossiou	13	14	1	—	—	1	8	6	5	9	2	7	24	4	3	27	17	172	698	887	422	781	19	19	482	362	844	3 453 45	190 »
Morija	25	23	1	—	1	11	9	15	5	47	139	14	55	16	8	52	75	331	1.114	1 520	419	950	21	53	841	674	1.515	6 028 75	894 80
Likhoélé	7	8	1	--	—	5	—	14	2	21	152	27	7	5	12	56	17	165	506	688	275	603	12	38	318	286	604	2.162 50	» »
Hermon	8	8	1	—	1	8	—	13	—	18	321	—	48	20	5	20	16	246	639	901	232	575	10	65	378	445	824	3.128 75	181 25
Thabana-Morèna. Siloé	14	14	1	—	1	7	5	14	2	20	92	7	110	38	14	57	66	279	959	1.304	343	842	14	63	449	639	1.088	3 385 »	417 50
Béthesda	11	11	1	--	—	6	5	5	1	11	18	13	30	6	6	14	4	103	374	481	142	309	13	21	273	163	436	2.260 »	7 50
Massitissi	11	12	1	—	—	10	2	17	—	18	23	9	61	29	1	33	21	283	722	1.026	290	629	12	35	412	288	700	3.804 15	300 »
Sébapala	9	6	1	—	—	10	—	6	—	5	—	11	9	—	1	17	4	106	272	382	105	202	7	19	103	74	177	1 065 65	150 »
Paballong	5	3	1	—	—	6	—	4	—	4	14	—	—	—	—	—	7	72	235	314	25	83	4	8	110	45	155	629 35	» »
Mafubé	13	13	1	—	—	9	2	12	1	8	55	26	32	9	10	68	21	141	536	698	135	313	15	20	374	216	590	3 777 50	242 80
Molumong	2	2	—	—	1	—	3	—	—	1	3	1	—	—	—	13	2	16	33	51	11	20	1	2	—	—	47	181 25	» »
Sehonghong	3	3	—	—	1	-	3	—	1	—	—	—	3	3	—	29	1	14	35	50	—	52	—	1	—	—	48	100 »	» »
Ecoles supérieures	—	4	3	8	—	—	—	—	—	—	—	—	—	-	—	60	—	137	15	152	—	65	—	—	115	32	217	» »	» »
TOTAUX	156	153	15	8	7	89	52	132	20	208	923	133	494	157	67	524	276	2.380	7.418	10.074	3.526	7 322	148	402	5.248	4.057	9.400	38.141 35	3.191 95
Année 1897	152	150	17	8	7	85	49	111	22	159	492	138	520	129	102	181	247	2.362	7.601	10.098	2.004	5.169	254	469	5 270	3.730	9 000	51 628 75	1 343 75
Différence en + et —	+ 4	+ 3	+ 2	=	=	+ 4	+ 3	+ 21	— 2	+ 49	+ 431	— 5	— 26	+ 28	— 35	+ 343	+ 29	+ 18	— 183	— 24	+ 1.522	+ 2.153	— 106	— 67	— 22	+ 327	+ 400	— 13.487 40	+ 1 848 20

(1) Professeurs, institutrices, contremaîtres, etc.
(2) Anciennement et nouvellement mis sous discipline.
(3) Sont compris dans le total les membres S. D.

STATISTIQUE DES ÉGLISES DE L'OCÉANIE FRANÇAISE

Tableau E. 1898-1899.

	PAROISSES	ANNEXES	Missionnaires Européens.	Instituteurs, institutrices.	Pasteurs Indigènes.	Aides instituteurs.	MEMBRES DE L'ÉGLISE	DIMINUTION par			AUGMENTATION par				CATÉCHUMÈNES	SOUS DISCIPLINE	ACTES		ÉCOLES RELIGIEUSES		ÉCOLES FRANÇAISES		COLLECTES pour			TOTAUX des COLLECTES
								Décès.	Émigration.	Exclusion.	Baptêmes d'adultes.	Confirmation.	Réadmission.	Immigration.			Mariages.	Baptêmes d'enfants.	Garçons.	Filles.	Garçons.	Filles.	Œuvres[1] religieuses.	Construction de temples.	Réparations, frais de culte.	
Arrondissement du Nord.	Papéeté	2	2	3	»	6	343	7	7	7	»	17	3	»	26	12	6	39	94	1 9	193	216	1.822fr »	3.769fr »	»fr »	5.591fr »
	Faaa	»	»	»	1	»	97	1	3	10	»	1	1	»	2	1	»	6	12	14	»	»	90 »	» »	30 »	120 »
	Punaauia	»	»	»	1	»	164	1	2	»	1	7	2	»	9	1	4	8	25	27	»	»	105 »	712 15	20 »	837 15
	Paéa	»	»	»	1	»	100	3	4	3	»	6	2	2	4	»	3	16	26	28	»	»	276 50	885 »	50 50	1.212 »
	Papara	»	»	»	1	»	183	7	1	7	1	22	7	8	2	»	14	17	26	20	»	»	365 »	655 50	6 »	1.026 50
	Arue	»	»	»	1	»	78	1	»	3	2	6	1	»	1	»	8	16	15	18	»	»	120 »	270 »	20 »	410 »
	Mahina	»	»	»	1	»	74	1	»	2	»	»	2	»	2	2	1	7	14	12	»	»	162 50	1.146 50	56 »	1.305 »
	Papenoo	»	»	»	1	»	57	»	3	1	»	4	»	»	4	57	2	6	35	25	»	»	69 »	1.911 50	36 »	2.016 50
	Tiaréi	»	»	»	1	»	50	3	1	3	1	5	1	1	»	1	2	6	16	20	»	»	115 »	100 »	34 »	249 »
	Mahaéna	»	»	»	1	»	35	5	17	2	»	3	1	»	»	»	1	3	14	9	»	»	150 »	250 »	» »	400 »
Arrondissement du Sud.	Mataiéa	»	1	»	»	»	102	9	2	5	1	6	»	2	4	2	5	13	36	45	»	»	1.038 70	406 »	» »	1.444 70
	Papéari	»	»	»	1	»	93	5	2	2	1	12	7	»	»	»	7	11	30	27	»	»	501 85	1.980 »	» »	2.481 85
	Vairao	2	»	»	1	»	124	7	2	6	»	»	4	1	5	4	1	10	17	18	»	»	1.165 60	171 »	42 50	1.379 10
	Téahupoo	»	»	»	1	»	49	»	1	7	»	5	8	»	2	2	2	15	17	13	»	»	355 25	700 »	» »	1 055 25
	Tautira	»	»	»	1	»	77	3	2	4	»	6	2	»	»	»	2	9	23	20	»	»	493 70	3 000 »	» »	3.493 70
	Pueu	»	»	»	1	»	74	3	4	2	»	2	1	»	1	1	»	11	10	10	»	»	876 90	950 »	» »	1.826 90
	Afaahiti-Taravao	»	»	1	1	1	25	1	»	»	»	2	1	2	»	1	2	3	12	13	42	48	291 65	» »	» »	291 65
	Hitiaa	1	»	»	1	»	91	6	3	4	»	»	1	2	3	2	»	7	37	34	»	»	950 65	2.584 »	» »	3.534 65
Iles austr.les POMOTOUS	Raroia	»	»	»	1	»	19	1	»	2	5	»	?	?	?	?	»	?	2	2	»	»	» »	1 700 »	» »	1.700 »
	Rimatara	1	»	»	2	»	109	1	12	1	»	2	1	5	»	»	6	8	108	90	»	»	530 25	» »	» »	530 25
	Rurutu	»	»	»	3	»	346	13	20	8	»	15	2	2	4	3	30	25	85	111	»	»	2.125 »	» »	» »	2 125 »
	Tubuaï	»	»	»	1	»	40	»	1	2	»	»	»	3	4	»	1	1	12	30	»	»	286 »	» »	15 »	301 »
	Raivavaé	»	»	»	2	»	141	7	15	7	»	16	4	»	1	?	9	10	19	40	»	»	974 »	» »	» »	974 »
	Rapa	1	»	»	1	»	30	2	»	»	»	»	»	»	1	»	2	5	40	36	»	»	» »	» »	» »	» »
Mooréa.	Papétoai	»	1	»	»	»	88	6	3	3	»	5	3	4	8	3	6	12	25	30	»	»	355 »	» »	1.685 »	2.040 »
	Haapiti	»	»	»	1	»	106	1	2	3	»	3	4	3	7	3	8	9	25	28	»	»	455 »	5 785 »	» »	6.240 »
	Afaréaitu	»	»	»	1	»	59	0	3	2	»	5	1	»	4	»	2	12	12	20	»	»	550 »	450 »	» »	1.000 »
	Téaharoa	1	»	»	1	»	89	2	2	3	»	0	0	»	6	3	4	13	40	70	»	»	530 »	500 »	50 »	1.080 »
Iles Sous-le Vent.	Huahine	6	»	»	1	»	563	13	38	17	»	22	9	4	17	3	5	43	90	106	»	»	1.204 »	» »	» »	1.204 »
	Raiatéa	4	1	1	2	»	244	15	»	5	»	5	21	»	36	2	6	33	46	50	140		1.504 50	» »	547 50	2.052 »
	Tahaa	3	»	»	1	»	294	5	25	6	»	37	50	»	96	»	»	33	24	35	»	»	380 »	» »	108 »	488 »
	Borabora	3	»	»	1	»	249	11	8	26	»	15	11	8	26	4	3	19	65	60	»	»	1 035 »	» »	100 »	1.135 »
	Maupiti	»	»	»	1	»	185	1	»	2	»	2	2	1	4	»	4	10	50	22	»	»	489 »	» »	172 »	661 »
	Totaux	24	5	5	35	7	4.378	141	183	155	12	231	152	48	279	107	146	436	1 102	1 223	639		19 307 05	27 925 65	2.972 50	50.205 20[2]

[1] Pour Taïti et Mooréa, les collectes pour *œuvres religieuses* comprennent les collectes pour la Société des Missions de Paris, pour les Pomotous et pour l'école pastorale de Mooréa. — Aux îles Sous-le-Vent, toutes les collectes sont pour la Société des Missions.

[2] Toutes les sommes indiquées ici sont en monnaie commerciale du pays, c'est-à-dire en argent chilien. — Le franc (arg. chilien) vaut, en ce moment, 0 fr. 44 argent français.

prêchent souvent, président des réunions d'édification, visitent les malades et cherchent les brebis perdues pour les ramener au bercail. Toutefois, et bien que cette école dépende plutôt du Conseil supérieur que de la Conférence missionnaire, il serait à désirer que, d'ici à quelques années, l'organisation pût en être complètement remaniée, et notre Conférence s'est encore sérieusement occupée de cette question dans sa dernière session.

En effet, nos étudiants en théologie sont presque tous des hommes d'un certain âge, mariés et pères de famille; la plupart d'entre eux n'ont reçu qu'une instruction très rudimentaire, et, si leur piété est solide, leurs facultés intellectuelles sont souvent bien peu développées; quant à la langue française, ils l'ignorent complètement et toutes leurs études se font en taïtien. On peut se figurer combien difficile est la tâche d'un professeur qui doit travailler avec de pareils éléments. En outre, sur bien des points, ces pasteurs se trouvent naturellement dans un état d'infériorité évidente avec les jeunes instituteurs sortis de nos écoles de Papéété et pourvus de leur brevet français; ces derniers ne peuvent cependant, sans études complémentaires, exercer aucune fonction pastorale, bien qu'ils soient souvent très sérieux. L'idéal serait donc de pouvoir recruter les étudiants en théologie parmi les élèves de nos écoles de Papéété; les connaissances déjà acquises leur seraient d'un précieux secours pour leurs études ultérieures et la tâche de leur professeur en serait bien diminuée : la connaissance de la langue française leur créerait une réelle supériorité dans leur paroisse et les ferait bien venir de l'Administration; nous aurions ainsi, au bout de quelques années, un corps pastoral vraiment supérieur et capable de remplacer, à mesure que des vacances se produiraient, nos anciens pasteurs indigènes.

Malheureusement, bien des obstacles paraissent s'opposer encore à la réalisation de ce projet ; d'abord, la difficulté qu'il y a dans ce pays à garder non mariés des jeunes gens d'un

certain âge, puis la modicité du traitement des pasteurs indigènes, qui rend ces fonctions presque inacceptables pour des jeunes gens pourvus d'une certaine culture et pouvant aspirer à des positions beaucoup plus rémunératrices ; enfin l'opposition que ne manqueront pas de faire les paroisses qui tiennent à choisir elles-mêmes leurs pasteurs et cela généralement dans leur propre sein. Toutefois, la Conférence missionnaire est bien décidée à ne point perdre de vue cette question et à remédier, aussitôt qu'elle en verra la possibilité, à une organisation, suffisante peut-être et d'ailleurs seule possible autrefois, mais qui n'est plus compatible avec les exigences du présent et les progrès réalisés en ces dernières années.

Huahine. — Iles australes. — Tuamotous.

M. Vernier, qui est plus spécialement chargé de la direction des Iles australes, n'a pu effectuer, cette année encore, la tournée que, depuis longtemps déjà, il a l'intention de faire dans ces îles. Par contre, il a fait deux petits voyages : l'un à Huahine, l'autre aux Tuamotous.

A Huahine, la situation religieuse des Églises ne paraît pas s'être améliorée depuis l'année dernière. Les visites missionnaires ne peuvent s'y faire que rarement, et l'action du pasteur indigène qui y réside est peu efficace. Les cultes publics au chef-lieu de l'île sont peu fréquentés, les fêtes de mission, jadis si appréciées de la population entière, n'y excitent plus qu'un faible intérêt. Par contre, le mormonisme a fait un certain nombre de prosélytes. A moins, estime M. Vernier, qu'un missionnaire européen ne soit placé à brève échéance à la tête de l'œuvre de Huahine, le protestantisme y sera gravement compromis. Le délégué de la Conférence a cependant eu la satisfaction de présider à l'inauguration du nouveau temple de Tefarerü et à la pose de la première pierre du temple qui va être construit à Fitü.

Aux Tuamotous, par les soins du Conseil supérieur des Églises taïtiennes, une petite Église a été fondée depuis deux

ans dans l'île de Raroïa. Grâce aux contributions des troupeaux et à des dons particuliers, un très joli petit temple a pu être construit dans cette île, et il a été inauguré le 17 novembre 1898. M. Vernier, assisté de plusieurs pasteurs indigènes, présidait cette cérémonie, qui a été une grande fête pour tous les habitants de Raroïa. Toutes les dénominations religieuses (catholiques, saints des derniers jours et mormons) avaient été cordialement invitées par la communauté protestante, non seulement au service de dédicace mais encore au festin qui suivit. Nous espérons que le succès évident de ce commencement de mission aux Pomotous engagera le Conseil supérieur à fonder de nouveaux postes dans d'autres îles de ce grand archipel.

Aux Iles Australes, l'état religieux de nos Églises continue à être satisfaisant; presque partout les collectes ont sensiblement augmenté et nos jeunes pasteurs, pleins de zèle et d'entrain, paraissent très appréciés et aimés de leurs troupeaux, qui fréquentent assidûment les cultes publics. Toutefois, à Tubuaï, les mormons ont réussi à faire quelques prosélytes; ce succès semble être dû à la facilité avec laquelle les adhérents de cette secte peuvent suivre leurs propres inclinations tout en croyant leur salut assuré par certaines pratiques, comme, par exemple, l'immersion dans la mer après quelque grave faute.

Par contre, à Rurutu, les Adventistes, après plus d'une année d'efforts, ont dû se retirer sans avoir remporté aucun succès.

La petite île de Rapa, située à 800 milles environ au S.-E de Taïti, souffre de son isolement. Longtemps privée de conducteur spirituel, elle a accueilli avec joie son nouveau pasteur. Toutefois, les débuts de ce dernier n'ont pas été des plus agréables, car, dès le commencement de son activité, il a dû lutter contre les nombreux abus qui s'étaient glissés dans la direction de l'Église et appliquer la discipline aux membres coupables.

Il nous est permis d'espérer que lorsque M. Vernier aura à

sa disposition un bateau missionnaire, avec lequel il pourra accomplir des tournées régulières, nos Églises des Iles Australes continueront à progresser d'une manière fort réjouissante.

Iles Sous-le-Vent.

Borabora et Maupiti, les deux îles les plus septentrionales du groupe, sont, nous dit M. Brunel, dans un assez triste état au point de vue matériel; la grande ressource de nos indigènes, la noix de coco, n'existe plus, grâce à l'insecte destructeur qui, non content de s'attaquer aux cocotiers depuis deux ans, se jette maintenant sur tous les produits du sol, patates, bananes, pastèques, etc. Les œuvres de l'Église souffrent de cette disette, et nos collectes ont très sensiblement baissé.

Cependant, tous nos édifices religieux ont subi, cette année, d'importantes réparations. Au point de vue spirituel aussi, certaines brèches ont été réparées, mais d'autres se sont produites, cela s'équilibre. Les mormons et les adventistes redoublent d'efforts, mais sans succès. Espérons que nos indigènes se montreront réfractaires jusqu'au bout.

A Raïatéa-Tahau, l'œuvre de reconstruction s'opère lentement, trop lentement au gré de nos désirs; mais peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. La guerre avait tout bouleversé, les troupeaux étaient dispersés, partiellement exilés, les temples avaient été brûlés. Aujourd'hui ces temples renaissent de leurs cendres, et nous aurons au commencement de 1899 deux inaugurations à Raïatéa. Les troupeaux se groupent peu à peu, et c'est pour aider à ce groupement que nous venons de consacrer deux nouveaux pasteurs pour Raïatéa et un pour Tahaü.

Adventistes du septième jour et Mormons se démènent plus que jamais à Raïatéa comme dans nos autres îles : les premiers viennent de louer des terres où ils se proposent d'établir une école modèle; ils demandent des instituteurs français pour faire concurrence à nos écoles. Jusqu'à présent leurs

efforts auprès des indigènes sont restés stériles; mais quelques colons anglais ou américains se sont rangés de leur côté; des affinités de langue, d'idées et de mœurs devaient presque inévitablement amener ce résultat.

Notons, en terminant, un mouvement réjouissant qui semble se produire parmi la jeunesse de Tahaü. Un grand nombre de jeunes gens mariés sont entrés, cette année, dans la classe des catéchumènes et semblent désireux de marcher dans le bon chemin. Dieu les y maintienne!

L'œuvre scolaire dirigée à Raïatéa par M. Huguenin continue à donner de bons résultats: cent quarante élèves environ ont fréquenté l'école d'une manière assez régulière au cours de l'année dernière. C'est trop pour un seul maître; aussi M. Huguenin nous demande-t-il avec insistance de lui donner un adjoint. Nous espérons, si le Comité peut nous accorder les fonds nécessaires au traitement de cet aide, trouver parmi les jeunes gens de notre école de Papéété un sujet bien qualifié pour cet emploi.

Le bâtiment scolaire devient également insuffisant et demande à être agrandi. M. Huguenin se propose de construire bientôt, avec le concours des parents, une nouvelle case où il mettrait les plus jeunes de ses élèves.

Iles Marquises.

Bien que l'œuvre de notre Société aux Iles Marquises ne doive commencer que dans quelques mois, lorsque notre missionnaire ira définitivement s'y installer, nous avons pensé, messieurs, qu'il ne serait pas déplacé, à la fin de ce rapport, de résumer les principales observations recueillies par M. Paul Vernier, lors du voyage d'étude qu'il fit dans ces îles à la fin de l'année dernière.

Vous pourrez par là vous faire une idée de l'état actuel des Marquises au point de vue moral et religieux et de l'œuvre que nous nous proposons d'y accomplir avec le secours du Seigneur.

L'archipel des Iles Marquises est situé : d'une part, entre

7° 50' et 10° 33' de latitude sud, d'autre part, entre 140° 45' et 143° 05' de longitude ouest; la distance qui le sépare de Taïti est de 7 à 800 milles; il comprend onze îles, dont sept seulement sont habitées et qui peuvent se diviser en deux groupes.

Les îles composant ces différents groupes sont relativement assez rapprochées les unes des autres ; mais d'un groupe à l'autre, la distance est plus grande, une centaine de milles environ. Nouka-Hiva, qui mesure à peu près 100 kilomètres de tour, est la plus étendue des Marquises, mais Hiva-Oa ou la Dominique est sans contredit la plus belle et la plus saine; c'est également la plus riche en productions de tous genres, et la vie y est relativement aisée.

Autant le pays nous a fait une bonne impression, nous disait M. P. Vernier, autant les habitants nous ont révoltés par leur sauvagerie, leur ignorance et leur grossièreté. On s'étonne de trouver un si beau pays habité par une race aussi dégradée. Les efforts tentés depuis cinquante ans par les missionnaires catholiques pour relever cette race semblent n'avoir abouti qu'à l'abrutir davantage. Avait-on réellement en vue le relèvement de ces pauvres indigènes? Il serait téméraire de l'affirmer.

Comme les Taïtiens, les insulaires des Marquises appartiennent à la race maorie. Ils sont grands, bien faits, le visage agréable quand il n'est pas défiguré par le tatouage, pratique sévèrement interdite par les autorités, mais toujours très en faveur chez les indigènes. Les Marquisiens sont en général assez doux, mais parfois, surtout lorsqu'ils subissent l'influence enivrante du jus de coco fermenté, ils montrent une cruauté et une barbarie atroces. Si le cannibalisme, longtemps en honneur dans ces îles, n'existe plus aujourd'hui, on peut dire qu'il couve à l'état latent, et des personnes bien renseignées prétendent qu'il suffirait du départ des gendarmes pour renouveler les scènes affreuses du passé. Une femme disait un jour à M. P. Vernier que son morceau préféré autrefois était le pied humain, parce qu'il est plein d'une huile excellente.

Au point de vue moral, l'état des Marquisiens est des plus tristes : il règne parmi eux une corruption dont on ne peut se faire aucune idée ; à vrai dire, le sens moral paraît ne plus exister chez eux : ils sont amoraux plutôt qu'immoraux. L'abus des boissons alcooliques, l'opium et la débauche engendrent de nombreuses maladies et rendent les naissances très rares ; aussi ces îles se dépeuplent-elles avec une rapidité effrayante : en 1878, elles comptaient environ 6,000 habitants, il n'y en a plus 4,000 à l'heure actuelle.

Il est profondément regrettable que l'œuvre commencée aux Marquises en 1897 par ls Société de Londres n'ait pas été poursuivie avec plus de persévérance ; elle aurait pu sauver de la ruine cette race qu'il est peut-être trop tard pour secourir aujourd'hui. Mais déjà alors, l'état moral des Marquisiens était bien inférieur à celui des Taïtiens. A plusieurs reprises nous voyons les missionnaires anglais essayer de reprendre l'œuvre interrompue, mais sans succès ; et finalement, en 1828, Pritchard, après avoir visité les Marquises, déclarait que l'état social des habitants était trop dégradé pour que les missionnaires pussent travailler parmi eux avec quelques chances de succès.

Plus tard, l'œuvre missionnaire dans ces îles fut reprise par une Société sandwichienne, « The Hawaian Evangelical Association », qui, en 1853, y envoya deux missionnaires originaires des Sandwich, les pasteurs Kekela et Kanealoha, et, en 1861, un troisième, nommé Hapuku. Ces trois missionnaires sont tous encore à l'œuvre aujourd'hui ; à plusieurs reprises déjà ils nous avaient demandé du secours, et c'est avec une grande joie qu'ils ont accueilli la nouvelle de l'envoi d'un missionnaire français aux îles Marquises. Quant à l'œuvre accomplie par eux depuis plus de quarante ans, il est assez difficile de s'en rendre un compte exact ; mais il semble qu'ils ont réalisé peu de progrès, et les membres actuels de leurs Églises ne paraissent ni bien vivants, ni bien éclairés. Cependant, c'est déjà beaucoup, pour ces pasteurs indigènes, d'avoir pu se maintenir si longtemps au

milieu d'une population aussi dégradée, et en dépit de l'hostilité incessante de la mission catholique, qui dispose, aux Marquises, d'un nombreux personnel : évêque, prêtres et instituteurs, tous Européens.

Les écoles protestantes françaises n'existent plus aujourd'hui aux Marquises, et cependant elles ont compté jusqu'à 200 élèves. En 1882, M. Sarran, envoyé de France par notre collègue M. Viénot, ouvrait une école mixte à Puaman, et, pendant près de quinze ans, cet instituteur célibataire dirigea seul, au milieu d'une population presque sauvage, une école qui compta plus de 100 élèves, dont la plupart internes. Les filles des pasteurs sandwichiens ouvrirent également, à plusieurs reprises, des écoles qui, en 1895, furent définitivement fermées, sans raisons valables, par ordre de l'administration, qui, trop souvent, ici comme ailleurs, se fait la servante complaisante de la mission catholique.

Toutefois, nous avons tout lieu d'espérer que cette attitude hostile de l'administration s'est considérablement modifiée aujourd'hui. L'administrateur a été remplacé; M. le gouverneur Gallet, dans une tournée qu'il fit aux Marquises l'an dernier, a pu se rendre compte *de visu* de l'état des choses, et il paraît tout disposé à seconder plutôt qu'à entraver les tentatives que nous ferons pour le relèvement moral de ce peuple.

L'île la plus importante des Marquises, au point de vue protestant, est la Dominique; c'est là que les missionnaires sandwichiens sont le plus fortement établis, là également que se trouve le centre de la mission catholique. La population de cette île est d'environ 2.000 âmes, soit la moitié de la population totale de l'archipel. Toutes ces raisons, non moins que la facilité relative des communications entre la Dominique et Taïti, désignent tout particulièrement cette île pour l'établissement de notre nouveau missionnaire, qui se fixera sans doute dans le village d'Atuana, où le pasteur Hapuku met gratuitement à notre disposition un vaste terrain, bien arrosé et planté de quelques arbres fruitiers.

M. P. Vernier aura tout d'abord à reprendre l'œuvre des missionnaires sandwichiens, qui sont maintenant très âgés et ne seront plus remplacés par leur Société. Il compte également, aussitôt que possible, et avec l'aide de sa femme, ouvrir une école dont il attend les meilleurs résultats. C'est surtout parmi l'enfance, estime notre jeune collègue, que son ministère pourra présentement s'exercer avec le plus de succès. Nous ne pouvons que l'encourager dans cette voie et demander au Seigneur de bénir ses efforts et de rendre productif le zèle dont il est animé.

Vous le voyez, messieurs, cette œuvre des îles Marquises a déjà été entreprise bien des fois avant nous sans grand succès ; serons-nous plus heureux que nos prédécesseurs ? nous voulons l'espérer. Notre nouveau missionnaire est rempli d'entrain et de foi ; or, la foi peut accomplir des miracles et la grâce de Dieu toucher les cœurs les plus dégradés.

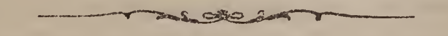
Dans tous les cas, en essayant une fois encore de porter aux habitants des îles Marquises les lumières bienfaisantes de l'Évangile, nous avons le sentiment d'avoir rempli un devoir qui s'imposait, à nous chrétiens et Français, d'une façon absolument catégorique. Comme chrétiens, nous ne pouvons abandonner nos frères, si dégradés soient-ils ; comme Français, nous devons travailler au relèvement physique et moral d'un pays qui appartient à notre patrie.

Veuille le Seigneur bénir abondamment cette nouvelle œuvre et nous permettre d'atteindre un jour le double but que nous poursuivons dans ces îles comme partout ailleurs.

Pour la Conférence missionnaire de Taïti,

Le Secrétaire :

ED. AHNNE.



MARÉ

DERNIÈRES NOUVELLES DE M. DELORD

Lettre de M. Ph. Delord à M. Bianquis.

Beaucoup de travail. — Réunions de réveil. — Piété superficielle. — Le clair obscur de la conscience. — Le problème de la direction spirituelle : par l'autorité et la liberté. — L'œuvre de la Nouvelle-Calédonie.

Tawainéde-Maré-Loyalty.

Cher monsieur,

Je vous remercie pour les vœux affectueux et chrétiens que vous formez pour moi. Parfois, en effet, nous nous sentons bien seuls et envions nos frères des autres champs de mission. Mais Dieu nous donne du travail, beaucoup de travail, et nous n'avons plus même le temps de penser à notre isolement. Ainsi, ces dernières semaines m'ont occasionné beaucoup de courses et de réunions. Elles touchent à leur fin, et je pourrai peut-être reprendre haleine et mettre à jour ma correspondance.

Nous avons organisé dans toutes les Églises de Maré des séries de réunions de réveil. Quatre natas, des mieux qualifiés et des plus zélés, ont ainsi travaillé pendant un mois. Deux travaillaient d'un côté de l'île, deux de l'autre.

Je vous écris au soir d'une journée toute remplie d'appels, d'invitations à la repentance. Nos natas se sont surpassés. Avec force, avec talent même, ils ont développé le plan du salut. J'entends encore certains mots frappés au coin de la conviction...

Et puis, malgré moi, je me prends à douter. Ce peuple sait-il ce que c'est que la conversion? Pour lui, *kewiwi*, c'est demander pardon, mais sans repentance. Pour lui, *cileresi*, c'est changer de voie, mais sans changer de cœur. Les mots sont des éventails, derrière lesquels se cache la véritable expression du visage. Et le mot, c'est peu; mais le cœur, ce

serait presque tout. Or, ils ne savent pas ou ne veulent pas révéler leur cœur.

Pour eux, le mal et le bien sont des joueurs qui jouent au plus fin : une sorte de jeu de cache-cache. Et ce vers du poète me revient à la mémoire :

C'est ainsi, bien souvent, qu'on cache son péché.

Sans doute, nous sommes loin des ténèbres d'autrefois avec leurs horreurs païennes. La case ancienne, très basse et presque sans ouverture, la case du cannibalisme et des orgies, s'est modifiée, les pieux en ont été surélevés, la porte livre passage à l'air et à la lumière. Mais il faudrait encore, dans cette habitation où domine le clair obscur, de bonnes et larges fenêtres par où, subitement, pénétreront des flots de lumière. Car, malgré la discipline de l'Église, quelquefois maladroitement et superficiellement appliquée par des diacres ou des natas peu spirituels — malgré cette discipline et à son ombre, — se cachent de grosses misères morales, qui, tout à coup, parfois s'étalent aux regards étonnés.

Ah ! combien je voudrais connaître jusqu'au fond l'âme de ce peuple, ses ressorts cachés, ses côtés faibles, comme aussi ses portes d'accès ! Et puis parler... oh ! parler sa langue sans arrêt, sans gaucherie, comme on manie une arme effilée, comme vole une flèche !

Au lieu de cela, nous tâtonnons, nous avançons en aveugles cherchant le chemin. Pourtant, l'indigène regarde à nous comme à un directeur, et sa pensée ne saurait admettre chez nous de l'hésitation, des tâtonnements. Tout ce qu'il voit chez nous est pour lui définitif.

Frapper toujours juste, ne se tromper jamais, d'emblée ouvrir toutes les portes... vous le voyez, le rôle est difficile. Que Dieu nous donne le minimum nécessaire d'autorité et de sagesse, afin que, sur les âmes neuves, nous ne fassions pas des taches indélébiles !

Il faut ici concilier deux principes contradictoires : autorité, liberté. Ils sont enfants, il faut donc de l'autorité. D'autre part, ils ne peuvent toujours rester enfants, d'autant plus que les Églises possèdent déjà une autonomie presque absolue : il faut donc ouvrir la fenêtre, l'ouvrir graduellement, afin qu'ils deviennent des hommes, debout devant leurs frères, mais prosternés devant Dieu.

Vous le voyez, notre œuvre a ses problèmes, ses nœuds gordiens, ses déceptions et, si nous ne regardions *au-dessus*, ses découragements.

Il y a plus encore. Dois-je vous dire combien est urgent l'envoi d'un missionnaire en Nouvelle-Calédonie? J'ai là sous la main les dernières nouvelles de cette œuvre, plusieurs lettres de natas.

L'un d'eux vient de perdre en une semaine et sa femme et son fils unique. Pauvre jeune nata ! — Je lui ai écrit : « Viens passer quelque temps parmi nous, tu te reposeras et nous essaierons de te consoler. »

Un autre m'écrit : « Nos vêtements sont usés ; que faire? Devons-nous revenir? Qui prendra soin de nous? »

Un autre, enfin, m'écrit que quatre petites tribus à l'ouest et une à l'est, réclament des natas. Un chef a même fait construire par avance et la case du futur catéchiste et le temple...

D'autres traits seraient à citer, qui, tous, ont la même signification et sont des appels pressants. Nous ne pouvons que les déposer sur le cœur de nos frères et puis en appeler à Dieu. C'est ce que nous faisons dans notre faiblesse...

Nous sommes tous bien. Ma femme a pu m'accompagner dans cette longue course à cheval, et elle cherche, elle aussi, à pénétrer plus avant dans la connaissance intime de ce peuple, auprès des femmes et des enfants.

PH. DELORD.

MADAGASCAR

DERNIÈRES NOUVELLES

L'arrêté sur l'organisation de l'enseignement à Madagascar. — Égalité de toutes les missions au point de vue scolaire. — Dispositions libérales. — Déclarations et actes du général Galliéni avant son départ. — La propriété de Mahazoarivo. — A la campagne. — Au Betsiléo. — L'indifférence religieuse.

Les relations avec Madagascar ont repris toute leur régularité et nous avons reçu en mai, le 14 et le 26, deux courriers nous donnant des nouvelles qui vont, pour le Betsiléo, jusqu'au 19 avril, et pour l'Émyrne, jusqu'au 21.

Pendant cette période, la grande préoccupation de nos frères a été le projet de réglementation scolaire rédigé par les soins du général Galliéni et qui, dès les derniers jours de mars, avait été communiqué de sa part à M. Vernier par l'intermédiaire de M. Deschamps, directeur de l'enseignement officiel.

On sait que ce réglement avait déjà fait l'objet de plusieurs entretiens entre le gouverneur général et M. Boegner, vers la fin du séjour de notre directeur à Tananarive. Les négociations ont été reprises entre M. Deschamps, MM. Vernier et Mondain, en ce qui concerne spécialement les écoles libres dépendant des diverses missions protestantes. Le texte définitif, que nous avons sous les yeux, a paru dans le *Journal Officiel de Madagascar*, le 19 avril, sous ce titre: *Arrêté sur l'organisation de l'enseignement à Madagascar.*

Le temps et la place nous manquent pour étudier ici ce document et la circulaire qui l'accompagne. C'est d'ailleurs un sujet qu'il appartiendra à M. Boegner d'exposer à loisir. Constatons seulement avec satisfaction et reconnaissance que le grand principe de l'égalité de toutes les écoles libres devant la loi est nettement formulé et appliqué, sans qu'aucune distinction soit faite, soit entre les établissements laïques et les établissements religieux, soit, pour ces derniers, entre

les confessions religieuses auxquelles ils se rattachent ou les missions particulières dont ils dépendent.

Ce principe, le seul vraiment libéral et vraiment équitable, a pour nous une très grande importance pratique. Il permettra à nos frères anglais ou norvégiens de conserver leurs établissements d'instruction, de jouir des mêmes avantages que les missions catholiques ou que nous-mêmes, et par conséquent, nous l'espérons, à la mission de Londres de reprendre les écoles dont nous nous étions momentanément chargés et qui, se trouvant en dehors des districts occupés par nos missionnaires, pouvaient être bien difficilement dirigées par eux.

Le Conseil de l'enseignement, à Tananarive, comprendra un membre désigné par les missions protestantes aussi bien qu'un membre désigné par les missions catholiques et un membre représentant les écoles laïques non officielles. De même, un représentant de nos missions sera adjoint au jury d'examen, pour le certificat d'aptitude à l'enseignement, lorsqu'il s'agira de candidats élèves de ces missions.

Quant à ce certificat lui-même, dont la possession amènera de sérieux avantages aux instituteurs et à leurs élèves, et en dehors duquel il sera bien difficile que les écoles se maintiennent, il ne sera décerné qu'après un examen très sérieux, dans lequel la langue française tient une grande place. Le premier soin de nos missionnaires va donc être de mettre le plus grand nombre possible de leurs instituteurs malgaches en état de passer l'examen avant le 31 décembre 1900. date à laquelle expireront certaines dispositions destinées à faciliter la transition entre les deux régimes. Ce sera une lourde tâche, car il n'est pas facile d'apprendre en un an le français à plusieurs centaines d'adultes, disséminés pour la plupart dans les villages et dont beaucoup ont passé l'âge où l'on acquiert facilement de nouvelles connaissances.

Avant de quitter Tananarive, le général Galliéni a fait entendre à plusieurs reprises des paroles de haute impartialité, que nous tenons à enregistrer avec gratitude. Ainsi, le 17 avril, à la séance de clôture du concours agricole, il a

prononcé, devant une foule énorme de fonctionnaires, de colons et de Malgaches, un grand discours dans lequel il a présenté aux indigènes le tableau des principes qui l'ont guidé et des actes qu'il a pu accomplir.

« Je me suis attaché à plusieurs reprises, leur a-t-il dit, à vous bien faire comprendre que vous étiez absolument libres d'envoyer vos enfants à l'école de votre choix. Vous avez pu vous convaincre que le gouvernement de la colonie n'a de préférence pour aucun culte, qu'il ne s'inquiète jamais de savoir quel est le vôtre, soit pour désigner ses fonctionnaires, soit pour décider de toute autre affaire qui vous intéresse. La liberté de conscience la plus complète vous est assurée, et je tiens à ce que cette idée soit bien comprise et bien répandue. Vous pouvez d'ailleurs et savez apprécier tous les jours les services désintéressés que vous rendent les diverses missions établies dans l'île et qui remplissent, avec un dévouement au-dessus de tout éloge, le but humanitaire qu'elles se sont imposé vis-à-vis de vous. »

Et plus loin encore :

« La France entretient les rapports les plus cordiaux avec toutes les puissances, et ici même, autour de moi, vous voyez les représentants des missions étrangères, qui nous apportent leur collaboration dans l'œuvre de civilisation et d'humanité que la France a entreprise à Madagascar, et vous enseignent dans leurs écoles les principes de notre langue et de notre histoire. »

Six jours après, le dimanche 23 avril, le général Galliéni, qui devait quitter Tananarive le surlendemain, offrait, à la Résidence, un déjeuner de quarante couverts à son successeur, le général Pennequin, aux chefs des services civils et militaires, aux principaux membres de la colonie française et étrangère, et aux représentants des différentes missions religieuses. Au dessert, quelques toasts ont été portés. Le *Journal officiel de Madagascar* mentionne celui de « M. le pasteur Vernier, des missions évangéliques de Paris, parlant au nom des missions protestantes de l'île. » Il a été le seul mission-

sionnaire qui ait pris la parole « pour remercier le général Galliéni de la bienveillante neutralité qu'il avait rigoureusement gardée à l'égard des différentes confessions religieuses. »

Ajoutons, enfin, qu'un arrêté du 24 mars avait attribué en pleine propriété à notre Société la propriété de Mahazoarivo, en même temps qu'une autre propriété était concédée à des conditions identiques, à la congrégation des Frères de la doctrine chrétienne. L'arrêté est précédé de ces deux paragraphes :

« Attendu que les représentants, à Madagascar, de la congrégation autorisée des Frères des écoles chrétiennes et de la Société des missions évangéliques de Paris rendent de précieux services à la colonie en propageant l'enseignement de la langue française, et en inculquant aux enfants malgaches les principes de notre civilisation;

« Attendu qu'il convient d'encourager ces efforts et de développer également, dans une large mesure, l'enseignement professionnel. »

Nous avons la plus grande reconnaissance au gouverneur général pour ces témoignages réitérés de ce que M. Vernier a appelé d'un mot si juste sa « bienveillante neutralité », et le Comité des missions s'est empressé de profiter de son passage à Paris pour lui porter l'expression de sa gratitude. Nous savons que son remplaçant, M. le général Pennequin, est bien déterminé à suivre les mêmes principes.

Sortons maintenant de Tananarive, où les questions d'administration générale et les cérémonies officielles ont absorbé les esprits en ces dernières semaines. Quelques heures de filanzane nous conduiront à *Anosibé*, la résidence de M. et madame P. Martin. Notre frère a choisi le terrain sur lequel doit s'élever sa maison, fait les démarches nécessaires et il surveille maintenant sa construction. Il s'installe pour cela des journées entières sur la colline herbeuse, lisant, écrivant et s'interrompant pour gourmander les paresseux. Nous regrettons de ne pouvoir donner ici la description pittoresque qu'il

nous adresse du paysage qui l'entoure et des souvenirs qu'il rappelle. Lui aussi, comme tous nos missionnaires, il s'étonne de l'ignorance profonde des chrétiens qui lui sont confiés.

Pour entrer avec eux en communication plus directe, M. et madame Martin se sont mis bravement au malgache et se passent d'interprète. Le temps de notre jeune sœur est entièrement rempli. Elle dirige les deux premières divisions de l'école, laissant à l'instituteur les 70 enfants de la section élémentaire. Elle s'occupe aussi activement de l'école du dimanche et se préparait, le mois dernier, à organiser des réunions de couture, dès qu'elle aurait reçu de Tananarive les étoffes accordées dans ce but par le Général.

En attendant la construction de leur maison, nos amis sont logés plus que modestement dans une maison malgache de deux pièces, à laquelle ils ont fait adjoindre une petite case en paillotte servant de cuisine.

M. Ferrand, bien que la bonne saison ne fût pas encore arrivée, a tenu à prendre, aussitôt après Pâques, la route du Vonizongo. On sait qu'il est seul dans cette vaste province, toute protestante, où il y aurait place pour deux missionnaires, à Fihaonana et à Ankazobé.

On lira plus loin une lettre intéressante de M. Delord, d'Ambatomanga.

Au Betsiléo, la question d'éducation se pose aussi, mais avec des données un peu différentes. Nous avons déjà dit que l'obligation de l'instruction avait été abrogée. Nos frères ne voient pas encore clairement quel sera le résultat de cette mesure.

M. Escande a souffert, dans les premiers jours d'avril, d'une attaque d'influenza. Madame Escande supportait bien le climat, à condition de ne pas se surmener. Quant à M. Chazel, il continue à se porter à merveille.

De nos autres missionnaires et instituteurs nous n'avons reçu ce mois-ci aucune nouvelle. Mais il est évident que la situation générale s'est très heureusement modifiée. Le

temps n'est plus des réclamations continuelles et des tournées haletantes à entreprendre pour rassurer une population affolée. Le grand ennemi qui apparaît de plus en plus, c'est l'indifférence religieuse des Malgaches. C'est surtout par l'éducation des enfants qu'on arrivera à vivifier ces Églises plus qu'assoupies. Demandons à Dieu de faire souffler sur tous, les missionnaires et leurs troupeaux, l'esprit du réveil.



UN TRAIT DU CARACTÈRE MALGACHE

Imprécision du langage. — Vague mensuration du temps et de l'espace. — Le pourquoi de ce caractère. — Son influence sur la vie intérieure. — Devoir de réagir contre l'indolence morale. — Encouragement donné par une alouette.

Le Malgache manque de précision. Dans le discours d'abord : la ligne chère dans toute conversation est ici la courbe, non la belle courbe nette, mais une sorte de spirale sans fin. Chaque tournant de l'entretien est annoncé par un « cependant » qui modifie l'affirmation précédente. — *Kanefa* (cependant) et *angamba* (peut-être) s'érigent aux détours des phrases en paratonnerres. « Si la proposition que je viens d'émettre allait me valoir un coup de foudre de quelque nuée au pouvoir, vite le mot qui protégera mon toit, vite un *kanefa* à la rescousse. »

Asa-lahy (qui le sait?) est aussi très employé. Nous avons affaire, décidément, à un peuple prudent dans l'affirmation. Renan en eût parlé avec plus de respect que des Papous.

Les mesures de temps manquent aussi de précision. « Il y a peut-être deux heures environ pour aller chez moi. » Vous partez, et vous trouvez qu'il y a cinq heures. D'autres fois, « il peut bien y avoir cinq heures de chemin, à peu près », et il n'y a que trois heures.

Pour les services religieux (c'est de la campagne que je parle), mieux vaut que le missionnaire n'ait pas de montre

par où constater les retards. Il prendrait la fièvre d'impatience : c'est assez de l'autre. Le soleil, telle habitude que les bœufs se transmettent de père en fils, voilà les grandes montres : « C'est l'heure où le soleil pend au-dessus du toit. » — « C'est l'heure où la vache qui vient de vêler rentre à l'étable. » — « C'est l'heure où le rayon de soleil penchant vous rend visite par la fenêtre... où il va frapper au fond du coin obscur le mortier à riz », etc. — Tout cela est fort poétique, mais sans précision.

Même vague pour évaluer les distances, désigner les villages. — « Mais où donc est Maharavoravo? » — « C'est à l'occident-sud de la bosse de terrain là-bas », et les lèvres du guide pointent en avant. Quand les lèvres pointent très fort, c'est très loin. — « Mon garçon, où est ta mère? » — « Elle a pris la direction est, vers le marché de samedi. » — « Quand rentrera t-elle? » — « Qui le sait? peut-être plus tard dans la journée. » Plus vous vous impatientez et plus l'enfant devient vague. Il finit par répondre oui, à tort et à travers. L'impatience, ici, n'avance à rien.

Il leur est très difficile de vous renseigner sur ce qui se passe en eux, et cela du témoignage même des missionnaires qui les connaissent depuis longtemps. Il serait injuste de ne voir là que crainte, défiance et hypocrisie. Peut-être, tout simplement, ne se passe-t-il pas grand'chose en eux? Pensons à nos chers paysans de France : quelle est leur vie intérieure et, surtout, quel est leur pouvoir de s'exprimer?

Une fois mise à part l'habitude de la servitude et de la crainte, qui est une étonnante institutrice de formules vagues et de mensonges, ce manque de précision doit venir pour une autre part de ce soleil qui fait pleuvoir sur les éternels mamelons une cendre de lumière grise. Vraiment, le « blanc » lui-même, le Français, ami des formules nettes, ne sait plus bien si le village qu'il voit palpiter là-bas dans cette poudre ardente de lumière n'est pas un village de vision, nageant dans une atmosphère où il n'y a plus ni heures ni kilomètres, ni certitude d'aucune sorte.

Et puis, il y a encore la conformation du pays : toujours tourner autour des rizières, ou les traverser sur des murs de terre tortueux ; descendre, monter, encore, encore de nouveaux mamelons! Rien où l'attention puisse s'arrêter au passage pour en faire un jalon à partir duquel compter les pas et la peine du piéton. On ne sait plus au juste si l'on a déjà passé là ; la pensée, le souvenir se sont comme fondus dans l'uniformité rougeâtre des coteaux. Quoi d'étonnant à ce que des gens qui ont toujours vécu sous ce soleil, grimpé ces sentiers, ne sentent pas comme vous le besoin de la précision, n'en saisissent peut-être même pas très bien l'idée? Ne soyons pas injustes, nous qui venons du pays où les lignes les plus gracieuses sont nettes.

Par là je m'explique aussi, *dans une certaine mesure,* que la foi personnelle, celle qui s'exprime par « ce n'est plus sur ton témoignage que je crois, mais j'ai vu moi-même et je sais... » soit si rare ici. La conversion est la démarche précise devant Dieu. Croire sur le témoignage des autres et enseigner l'Évangile, c'est, après tout, rester dans le domaine des idées générales.

Mais de ceux qui exagèrent l'influence du pays sur l'âme de ses habitants (Taine et son histoire de la littérature anglaise, Renan et son désert monothéiste) au point d'y voir un facteur nécessaire et fatal, il faut nous séparer bien nettement. Nous ne croyons pas que tous les pays du soleil soient voués à Mahomet ou à Bouddha, au « c'était écrit » ou à « l'abîme de la vie », à je ne sais quel pesant rayon du destin. Jésus est né dans un pays d'accablante lumière et, pourtant, le soleil était pour lui l'astre gracieux que le Père fait lever sur les justes comme sur les injustes. Nous croyons, malgré tout ce que nous entendons dire de la force du mahométisme ou du bouddhisme dans les pays de soleil, nous croyons que le christianisme est une force de vie *personnelle* pour tous les hommes. Il a fait ses preuves sous tous les cieux. Il les complétera à Madagascar.

Toutefois, il n'est point inutile de tenir compte de toutes

les influences, de celles du climat comme des autres, si l'on veut arriver à une bonne méthode d'évangélisation. Saint Paul, parlant devant l'Aréopage, au pays d'aimable lumière tant regrettée des Grecs mourants, n'a pas présenté son Évangile, toujours le même pourtant, sous la même forme que devant les Pharisiens et les Sadducéens, gens de pensée étroite et de col roide, fils d'un pays où le soleil dévore la terre et boit sans s'y désaltérer jamais aux eaux pesantes de bitume amer.

Oh! toutes ces influences, toutes ces tentations à une religion vague et paresseuse auxquelles, il faut le reconnaître franchement, les églises protestantes malgaches ont succombé, qui nous aidera à les vaincre, pour nous et pour ce peuple que Dieu nous a donné! Ah! qu'il vienne à notre secours! Si le fond de l'erreur païenne c'est de s'abandonner à la nécessité des choses et de déclarer bon ce qui est naturel, nous sommes ici des missionnaires en plein paganisme. Qu'on le sache en France, qu'on ne nous prenne pas pour des évêques paissant sous leur crosse de paisibles troupeaux.

Je me rappelle que, pour m'encourager, Dieu s'est un jour servi d'un petit oiseau. C'était au Vonizongo. Je revenais d'Ambohitromby (le village aux bœufs). Le soleil couchant se faisait, par la brèche d'un nuage, un éventail de rayons. Une alouette malgache (sorohitra) nageait dans le faisceau de lumière. La chère petite bête s'égosillait de joie jusqu'à en perdre le souffle, elle criait à tue-tête sa confiance dans la vie, dans l'*ordre de la nature*. Une intense exhortation tombait du ciel avec cet hymne à la gloire, à la beauté de Dieu. Et nous qui valons mieux qu'une alouette, nous qui savons la grandeur de l'âme humaine et la joie de l'aimer, nous qui nous sentons, en Jésus, *dans l'ordre de Dieu*, nous nous en irions silencieux et découragés! Ah! non!

FRÉD. VERNIER.

L'ŒUVRE RELIGIEUSE A LA CAMPAGNE

Lettre de M. S. Delord.

Ambatomanga, 28 avril 1899.

Cher Monsieur et honoré frère,

Jusqu'ici, mes collègues et moi vous avons surtout entretenu de nos courses missionnaires, de nos luttes pour la défense des droits des protestants malgaches, de nos écoles..... Et certes nous aurons encore beaucoup à vous raconter dans ce domaine : nos écoles traversent une crise qui réclame nos efforts les plus énergiques; deux de mes paroissiens viennent d'être accusés faussement de menées séditieuses, et j'ai dû les défendre auprès de l'administration; la lutte n'est pas, hélas! près de prendre fin dans un pays où plusieurs confessions religieuses sont en présence. Mais je voudrais aujourd'hui m'entretenir avec vous d'un autre sujet, de l'œuvre plus particulièrement spirituelle, de sa nécessité, de ses difficultés et de ses encouragements.

La nécessité de cette œuvre, au point de vue spirituel, est beaucoup plus grande et beaucoup plus urgente qu'on ne le pense généralement en France, où l'on se fait encore bien des illusions sur ce qu'on appelle les « Églises malgaches ». Pour ne parler que de celles que je connais, ce sont de bien pauvres et de bien tristes Églises. J'étais loin d'en parler ainsi à mon arrivée, même six mois ou un an après; mais depuis que je suis missionnaire à la campagne, depuis que, par suite de la connaissance de la langue, je puis entrer dans l'intimité de certains Malgaches, je ne puis plus me faire d'illusion. Il y a ici des temples, des écoles, des pasteurs, des diacres, par-ci par-là quelques auditoires, en un mot des cadres, — quoique parfois ces cadres soient bien vides; — mais la vie spirituelle manque presque totalement. La forme religieuse chrétienne a remplacé la forme religieuse païenne,

et c'est tout. L'épée de la Parole de Dieu n'a fait que très peu de victimes et actuellement elle vient s'émousser contre la cuirasse d'un formalisme satisfait et tenace.

A part quelques exceptions, les mœurs sont restées les mêmes et elles sont déplorables, même dans l'Église, même, hélas! chez bon nombre de ses conducteurs. Et tout ce désordre est supporté, toléré et admis. La conscience chrétienne de ces gens ne crie pas, ne souffre pas, ne se trouble pas. Elle les laisse parfaitement à l'aise. Elle concilie parfaitement cette vie misérable avec sa profession de foi, avec ses cantiques, ses prières, ses cérémonies religieuses. Ce peuple, n'ayant pas cru réellement à la « mauvaise nouvelle », n'a pas réellement cru à la Bonne-Nouvelle. Il y a adhéré seulement, il l'a acceptée théoriquement, platoniquement, comme il l'a accepté le changement de gouvernement, comme, à un moment donné, il a accepté le catholicisme, pour revenir de la même façon au protestantisme, ou même à l'Église, où il a repris sa place de pasteur, d'ancien, de diacre, de communiant, sans en éprouver la plupart du temps aucune gêne, aucune honte. De l'Évangile, le grand nombre n'a pris que les cérémonies, que l'enveloppe, et n'a pas savouré la substance vivante; aussi n'en connaît-il pas les énergies, les joies bénies, les saints élans.

De plus, ces Églises sont affligées d'un système ecclésiastique derrière lequel elles se retranchent et abritent leur médiocrité : je veux parler du système congrégationaliste le plus pur. Chaque Église se considère comme une petite république autonome, dans laquelle personne n'a à intervenir, et, lorsque quelque changement s'impose à la conscience du missionnaire ou de tel autre serviteur de Dieu, l'Église ou les pasteurs invoquent leurs prérogatives et se refusent à entrer dans la voie proposée.

Actuellement la tâche du missionnaire, au sein des Églises dont je viens de parler, me paraît se résumer surtout dans la première partie du programme que Dieu trace à Jérémie: « Regarde, je t'établis aujourd'hui pour que tu arraches et

que tu abattes, pour que tu ruines et que tu détruises. » (Jérémie I, 10).

Plus tard, ou, si vous le voulez, en même temps et dans la même mesure où nous accomplirons la première partie de cette tâche, nous pourrons accomplir la seconde : « bâtir et planter. » — Vouloir bâtir et planter avant d'avoir arraché et démoli, serait faire un travail absolument illusoire et défectueux.

Ce qu'il faut arracher c'est ce masque de formalisme dont le Malgache se pare et derrière lequel il s'abrite. La prédication qu'il nous faut avant tout c'est la prédication de la loi, de la repentance, la prédication de Jean-Baptiste, qui brise, qui humilie, qui trouble ou fait crier la conscience.

La démolition qu'il faut opérer aussi dans une certaine mesure, c'est celle de l'Église telle qu'elle est comprise actuellement; il faut que nous ayons le courage d'y appliquer la discipline pour les communiants ou les pasteurs dont la vie est une vie de scandales, il faut même que nous fassions une forte brèche dans le système congrégationaliste par derrière lequel ils se déclarent inattaquables. Peu à peu nous serons obligés d'introduire le système presbytérien, dans des proportions qui permettent aux Églises sœurs de mettre de l'ordre et d'exercer une autorité efficace sur l'ensemble des autres Églises.

En attendant que nous ayons cette organisation, à la réalisation de laquelle je veux travailler de toutes mes forces, je prends sur moi la liberté de demander à plusieurs pasteurs de se retirer et à quelques Églises de recommencer leur édifice sur de nouvelles bases, de se considérer pour quelque temps comme de simples congrégations, en attendant que, sous l'influence d'un réveil spirituel, elles puissent se reconstituer sur une base vraiment spirituelle.

Je sais que je me heurterai à de nombreuses résistances; je les ai déjà rencontrées. Mais, comme il y va du salut des âmes et de l'influence de l'Évangile dans le pays, je vais de l'avant, comptant sur le Seigneur. D'ailleurs, là où il y a un

commencement d'éveil de la conscience, je trouve un réel écho, et même des collaborateurs. On a le sentiment que le système est faux, que les vieux cadres doivent être brisés.

Dans le domaine de l'Évangélisation proprement dite, nous ne sommes pas sans encouragements, grâce à Dieu.

A Ambohimahoza, petite ville d'Andrianes, petite Église aux trois temples que le formalisme tuait, ou plutôt avait fait mourir, j'ai eu la joie de voir trois protestants formalistes confesser leurs péchés et se donner à Dieu.

Après un entretien familier, dans lequel je laissai libre cours à la tristesse dont mon cœur était rempli au sujet de leur état spirituel, je me retirai dans une case pour m'y reposer un moment et reprendre ensuite le chemin d'Ambatomanga. Quelle ne fut pas ma joie, lorsque je vis entrer, un moment après, plusieurs de mes auditeurs, tout émus, me demandant de prier pour eux et désireux de prier avec moi.

Naturellement je remis au lendemain mon retour à Ambatomanga. Nous passâmes des heures bénies à prier et à méditer la Parole de Dieu. J'avais là les personnages les plus importants du pays. Plusieurs confessèrent leurs péchés avec larmes et déclarèrent se donner à Dieu. Ma foi fut confondue. Depuis lors ils ont persévéré, et Razafimahéfa, que vous connaissez bien et qui était ici dimanche dernier, après avoir passé ses vacances à travailler au sein de cette Église, m'a apporté de bonnes nouvelles de cette œuvre. Nous y sommes retournés lundi dernier et nous irons encore dimanche.

A Ambatomanga, nous avons eu aussi la joie de voir deux hommes et deux femmes se donner au Seigneur. Onze autres personnes le cherchent sérieusement et ne tarderont pas à le trouver. Dieu est certainement à l'œuvre dans plusieurs cœurs, et nous nous attendons à recueillir sous peu, ici, de nombreux épis pour les greniers célestes.

Dans deux autres localités, quelques-uns des signes précurseurs de réveil nous font sentir que Dieu est à l'œuvre. C'est un vrai réconfort pour nous qui, sans être découragés, trouvions pourtant que le désert mettait du temps à refleu-

rir. Enfin, Dieu en soit béni ! voici quelques brins d'herbe, voici quelques fleurs, prémices, nous le croyons, d'un vrai printemps spirituel.

Les occasions d'annoncer l'Évangile ne nous font pas défaut. A côté des prédications et des réunions diverses du dimanche, nous avons l'occasion de parler chaque semaine à de nombreux malades. Plus de cent viennent réclamer nos soins dans l'espace de huit jours.

Puis, ce sont les réunions de couture qui réunissent un grand nombre de femmes dans divers villages. Madame Delord les termine toujours par une explication de la Parole de Dieu et un appel.

Ce sont aussi nos enfants, les trente pensionnaires qui habitent notre maison et qui, outre des réunions que nous leur consacrons, assistent à nos cultes du matin et du soir. Enfin, les services spéciaux que nous avons pour les directeurs des Églises : pasteurs et évangélistes, diacres et instituteurs. — Ce qui nous préoccupe et nous attriste souvent, c'est de ne pouvoir donner plus de temps à ce que nous faisons. Bien que dédoublé, le district est encore trop vaste, nos efforts sont trop dispersés ; il faudrait nous concentrer sur quelques points pour pouvoir faire œuvre vraiment sérieuse ; mais comment abandonner d'autres localités dont la situation critique réclame encore notre présence !

Et, à côté de ces quarante Églises où il y a tant à défaire et à refaire, voici cinquante stations fondées par M. Juky, chez les Betsimitsaraka et les Bezanozanos, qui nous font entendre la voix du Macédonien et qui ont le plus grand besoin qu'on leur vienne en aide, si on ne veut pas que c'en soit fait de tous les efforts précédents. Et ces stations sont à un, deux, trois ou quatre jours de marche d'ici, et il nous faudrait au moins deux mois pour les visiter sérieusement.

Qui sera suffisant pour tout ce travail ? Essayez de vous représenter un pasteur français, ayant quarante paroisses, plus cinquante stations d'évangélisation avec des distances parfois considérables à parcourir à mulet, et cela, dans un

climat où l'on ne peut se fatiguer impunément. — Il faut que nos Églises sachent cela. Si elles veulent voir se faire ici une œuvre solide et durable, si elles veulent éviter des rapatriements qui s'imposent, il faut qu'elles nous envoient du renfort.

Votre affectueusement dévoué,

S. DELORD.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

L'ÉTAT DE LA CHINE AU POINT DE VUE MISSIONNAIRE

Si le sort d'un seul individu passionne depuis des années le monde entier, quel intérêt ne doivent pas nous inspirer l'avenir et l'état présent d'un immense empire comprenant presque le quart du genre humain, de cette Chine, où vivent, sous un gouvernement unique, avec des traditions et des formes de vie communes, 3 ou 400 millions de nos semblables ! On a vu, l'année dernière, se succéder des faits aussi inattendus qu'inexplicables pour les Occidentaux. Un petit mandarin de la province de Kouang-toung, Khang-Yeou-Oei, parvint à gagner la faveur de l'empereur actuel Koung-su (1). Intelligent,

(1) L'empereur actuel, fils du septième prince, Chun, nommé, depuis son accession au trône: Kouang-su (illustre succession), a été proclamé le 13 janvier 1875, à l'âge de trois ans ; il succédait à son cousin, Toungtschi, fils de l'empereur Hienfoung, célèbre par sa fuite de Pékin, devant les armées franco-anglaises, et pour sa mort à Ich-ho, où il s'était retiré en 1861. Toungtschi occupa le trône du 17 août 1861 au 13 janvier 1875. L'empereur Hienfoung, son père, quoique n'étant que le quatrième fils de l'empereur Tao-Kouang, mort en 1850, avait été désigné comme successeur, parce qu'il avait, dit-on, sauvé la vie à son père en tuant deux hommes qui menaçaient l'empereur. Monté sur le trône, Hienfoung associa au pouvoir ses frères et leur donna des titres princiers. Les trois aînés moururent jeunes, et lorsque, à la mort de de Hienfoung, en 1861, Toungtschi, son fils, monta sur le trône à six ans, les huit régents

admirateur des nations de l'Occident, auteur, dit-on, d'une vie de Pierre-le-Grand, il songea peut-être à faire jouer à son maître, en Chine, un rôle analogue à celui du fondateur de la Russie moderne. Mais ne possédant qu'une connaissance superficielle des faits et des difficultés, ce mandarin paraît avoir inspiré à sa Majesté jaune un plan beaucoup trop vaste. En quelques mois, de juin à septembre, on a vu paraître dans le *Journal Officiel* une succession de vingt-cinq divers édits impériaux, renversant le système scolaire, transformant la hiérarchie intellectuelle de l'empire et révolutionnant sur bien des points la vie chinoise. On sait que l'impératrice-mère, Tchi, c'est-à-dire « mère de la joie », tante du monarque et sa mère adoptive, femme intelligente, très cultivée dès son enfance, de haute naissance, et qui gouverne de fait l'empire depuis trente-huit ans, est intervenue par un coup d'État. Effrayée de cette marche précipitée, décidée à arrêter les velléités réformatrices de son fils adoptif, elle l'a mis de côté et exilé dans un de ses palais. Six chefs du parti réformiste ont été mis à mort, et pour le moment la réaction a triomphé. Des bruits sinistres ont circulé au sujet de l'empereur : on disait qu'il était tombé victime de sa tante, et un journal de Schanghaï a appelé celle-ci la « nouvelle Athalie ». Néanmoins, tous les hommes bien instruits des faits déclarent qu'elle est décidée à faire régner l'ordre, à assurer la sécurité des missionnaires, comme l'enjoint le décret impérial du 14 juillet 1898, qu'en tous cas de grandes transformations se préparent en Chine, et qu'elle n'est pas systématiquement opposée à des réformes modérées.

Le savant missionnaire Dr Ern. Faber, qui vient, après trente ans d'activité en Chine, de terminer, au commencement de 1898,

essayèrent de le déposséder du pouvoir. Mais les deux oncles Koung et Choun déjouèrent le complot et arrêtèrent les conspirateurs. Leur chef, Schou-Schoun fut publiquement décapité ; on envoya aux autres, en leur qualité de princes, le cordon de soie, pour se pendre eux-mêmes. L'impératrice veuve, Tsai-Tchi et sa sœur, épouse du prince Choun, mère de l'empereur actuel, partagèrent la régence avec les deux oncles, l'une portant le titre d'impératrice de l'Occident, l'autre, de l'Orient.

le sixième et dernier volume de l'édition critique des treize ouvrages canoniques du confucianisme, accompagnée d'un commentaire au point de vue chrétien, écrivait dans son dernier rapport : « La réaction actuelle ne pourra pas se maintenir longtemps ; mais il faut nous attendre à des luttes sanglantes de grandes proportions. Il y a une grande effervescence dans plusieurs provinces. Dans le Shangtung, le fleuve Jaune a de nouveau débordé et fait de terribles ravages, qui réduisent des millions d'hommes à la famine et produisent toutes espèces d'excès. Le gouvernement allemand va avoir une rude tâche. Mais il y a progrès missionnaire presque sur toute la ligne ; le nombre des candidats au baptême est partout en augmentation. Les persécutions ne manquent pas et un confesseur vient de sceller sa foi de son sang, dans l'une des plus grandes et des plus belles provinces de la Chine, celle de Szichouen. La révolte va grandissant dans cette province. L'heure de la visitation divine a commencé pour la Chine ; puisse-t-elle aboutir au salut de millions de ses habitants ! » Tous les journaux ont raconté l'arrivée de la flotte allemande, le 14 novembre 1897, dans la baie de Kiauchou et l'occupation de Tsintau et d'une partie du Schangtung par l'Allemagne, à la suite du meurtre de deux missionnaires, Niess et Henle, tués à Kü-Yé. Ce meurtre avait eu pour instigateurs les lettrés du lieu, exaspérés de la nomination d'un chrétien protestant chinois au poste de mandarin, preuve nouvelle, entre mille, que la plaie du pays est le mandarinat avec ses innombrables lettrés, tous intéressés à maintenir les anciens errements avec leurs abus. Les événements qui ont suivi ont fixé particulièrement sur l'Extrême Orient l'attention de tout l'empire allemand. Le voyageur von Hesse-Wartegg déclare que l'intervention allemande a puissamment contribué à assurer à tous les missionnaires la sécurité et le repos : Anglais, Américains, Suédois, Français, Italiens, missionnaires de toutes les dénominations, le lui ont déclaré à l'envi, en sorte que la crainte de l'Allemand semble devenir, pour le Chinois, le commencement de la sagesse.

L'auteur voudrait maintenant que dans toute station il y eût un musée industriel et commercial pour favoriser, par la mission, le commerce et l'échange; il déplore la pauvreté des établissements allemands comparés aux belles constructions et aux somptueuses écoles des Américains et des Anglais.

Les appréciations individuelles que nous venons de citer ont été confirmées par le compte rendu d'une députation américaine, dont nous allons citer les conclusions : La grande société américaine de l'A. B. C. avait décidé, en décembre 1897, d'envoyer une députation en Chine, pour inspecter enfin l'œuvre commencée par elle en 1829. Les membres de la députation furent le colonel C. A. Hopkins, E. D. Eaton, président du collège de Bétoit et Judson Smith, D. D., l'aîné des secrétaires du Comité. La délégation était accompagnée de mesdames Hopkins et Eaton. Partis de l'île de Vancouver le 31 janvier 1898 et arrivés à Hong-Kong le 23 février, ils étaient de retour à San-Francisco le 7 juillet et présentaient leur rapport à l'assemblée générale le 5 octobre de l'année dernière. Il sera utile de recueillir de première main leurs impressions, telles qu'elles ressortent de ce compte rendu. On redoute à bon droit les généralisations et les opinions sommaires; mais ici, elles s'appuient sur une inspection détaillée d'hommes compétents et sur les conseils de quatre-vingt-dix missionnaires, hommes et femmes. Ces appréciations, qui nous semblent d'un optimisme un peu exagéré, ont cependant ici une valeur exceptionnelle, surtout quand elles sont confirmées par l'opinion d'hommes tels que le Dr Faber, auquel nous pouvons ajouter M. Miescher, président du Comité de Bâle, qui nous disait naguère : « Les choses « marchent presque trop vite : le maximum de nos recrues « annuelles en Chine avait été de 500, l'année dernière elles « ont été de 1,020 environ. » Cet optimisme de la foi contraste singulièrement avec le propos d'un missionnaire, sans doute catholique, qui disait à M. Leroy-Beaulieu (*Revue des Deux-Mondes* du 15 novembre 1898) : « Ceux qni désespèrent « le plus de la Chine sont ceux qui la connaissent le mieux »,

Ajoutons encore ici l'opinion de M. W. T. A. Barber, ancien missionnaire en Chine, qui a prononcé sur ce sujet, à la réunion annuelle de la Société baptiste d'avril, un discours plein de force dans lequel il a insisté d'abord sur la stérilité absolue du système de Confucius, système sans Dieu, qui n'aboutit qu'à former des Sadducéens secs et égoïstes, et à remplir ses adeptes d'une immense satisfaction d'eux mêmes. Il a montré ensuite que cette confiance est aujourd'hui fortement ébranlée et qu'un sentiment d'insuffisance commence à prévaloir chez les Chinois. Par les soins du révérend Timothée Richard, d'innombrables publications chrétiennes ont été répandues parmi les milliers d'étudiants réunis pour les examens et qui ont, au retour dans leurs foyers, de longs loisirs pour lire et méditer. Une Société de publication s'est formée, qui s'intitule : la Société pour la diffusion des connaissances générales (S. D. G.), a déjà obtenu de beaux résultats, et M. Barber a terminé en disant : « Quoique la pré« paration morale fasse entièrement défaut, néanmoins les « barbares de l'Occident » ont cessé d'être méprisés comme « par le passé, et « l'occasion est merveilleuse pour l'Église « chrétienne ». Les missionnaires catholiques le sentent fort bien. Avec leurs 41 évêchés, leurs 34 collèges et leurs nombreux couvents, ils essaient partout de se présenter comme les protecteurs officiels de leurs clients et de former, dans le désarroi du pays, une autorité locale, armée de puissance, pour défier toute résistance. Nous ne parlerons pas des appréciations injustes qu'ils font de nos œuvres ; mais leur appel à l'autorité politique et à la force matérielle devient menaçant pour nos missions. On comprend aisément que, dans ces circonstances, les journaux des missions catholiques du mois de mai exultent de joie en rapportant le décret de l'impératrice qui reconnaît légalement le culte catholique.

Citons maintenant le rapport de la Société américaine :

« La guerre du Japon a mis à nu les misères du grand empire et l'a exposé aux risées de ses voisins. Cependant on se tromperait bien, si l'on croyait la Chine mourante. Elle est humiliée

pour le moment, mais en train d'apprendre avec rapidité les leçons de l'adversité. Les hommes qui sont à la tête de la nation ont compris qu'elle est en arrière de tous, pour le développement intérieur, pour l'art de la défense, pour les communications et le gouvernement. Elle est forcée de regarder vers l'Occident pour réparer ses pertes et préparer son avenir. Déjà le télégraphe joue jusqu'aux extrémités de l'empire, et le réseau de ses voies ferrées en construction étonne le monde par ses proportions; en outre, on va ouvrir des mines et mettre en exploitation les trésors des montagnes. Chez le peuple, on ne sent pas d'antipathie pour l'occupation étrangère; les employés du gouvernement mêmes exigent le respect pour les étrangers. Quoique la guerre avec le Japon ait été l'occasion de ces faits, la vraie cause en est plus profonde. Le contact avec d'autres nations avait préparé la voie et l'exemple, ainsi que l'enseignement des chrétiens et des missionnaires, pendant quatre-vingts ans, avait travaillé en silence, mais avec force. Les vies tranformées des convertis chrétiens, leur douceur au milieu des persécutions, leur patience dans la mort avaient produit peu à peu la conviction que l'Évangile est la foi la plus appropriée à l'âme humaine. C'est une reproduction de l'histoire des premiers siècles, alors que surgissaient de toutes parts, sans qu'on sût d'où, dans les provinces comme dans les villes, des confesseurs de la foi, et que l'Évangile se frayait en secret un chemin sûr et glorieux.

« En Chine, cette influence s'est largement répandue parmi les classes moyennes, et même, quoique à un moindre degré, parmi les gouvernants. Aussi peut-on prévoir une moisson chrétienne telle que le monde moderne n'en a jamais vue : c'est là l'opinion d'hommes d'expérience depuis longtemps à l'œuvre dans ce pays. Les vieilles religions sont en pleine décadence, les esprits s'éveillent et les barrières tombent sous le poids d'événements providentiels. Malgré les difficultés énormes de l'œuvre, qui de fait en est encore à ses débuts, et malgré la lenteur de ses progrès, l'heure de Dieu a sonné, l'ancienne forteresse du paganisme s'ouvre à l'Évan-

gile et l'appel à notre zèle et à notre dévouement est tout aussi clair qu'au jour où le chant des anges fut entendu par les bergers de Bethléem.

« Cette situation est toute nouvelle (1), et l'attitude générale du peuple s'en ressent : la foi chrétienne est accueillie avec la même faveur que l'instruction et les sciences de l'Occident, car on sent qu'elles sont intimement liées les unes aux autres. Ainsi s'ouvre largement la route devant les messagers de l'Évangile. Quelle que puisse être dans cette transformation la part de gain ou de perte de chaque nation européenne, le royaume de Dieu en sera l'héritier définitif. Nous avons pu nous en convaincre à mesure que nous traversions l'empire, recueillant les témoignages de la population. Quelque insuffisant qu'ait été un espace de six mois, pour franchir avec les anciens moyens de locomotion, en coche, à âne ou en barque, des distances telles que les 600 milles de Hong-Kong à Foochow, les 1,000 milles de Foochow à Tientsin, les 500 milles de Lin Ching à Kalgan, les 250 milles de Foochow à Shao-wu, ou même les 125 milles de Canton aux stations les plus rapprochées de la Chine méridionale, ce temps a néanmoins suffi pour avoir une vue d'ensemble. Nous avons pu voir, pour ainsi dire de nos yeux, les portes des prisons s'ouvrir, les barrières de fer s'abaisser, et les gardes des tombeaux disparaître.

« Le gouvernement central de la Chine et les autorités provinciales sont amenés par les circonstances à être les protecteurs des missionnaires et de leur œuvre. Le peuple se tourne avec respect vers l'Évangile ; c'est le fruit mûri peu à peu depuis des centaines d'années. Le jour du salut est arrivé pour la Chine, et les armées du Seigneur n'ont qu'à avancer et à la gagner pour Christ. L'ancien empire du Milieu, immobile et fermé, tel que le connurent les Morrison et les Bridg-

(1) Le sentiment de cette situation nouvelle semble avoir inspiré au vicaire apostolique du Tchekiang, Mgr Raynauld, le titre de son récent ouvrage : *Another China*, Une « Nouvelle Chine ».

mann, n'existe plus. Une nation nouvelle se lève, ouverte de part en part, offrant ses rivières, ses routes, ses chemins de fer, ses télégraphes et ses cités à ce que l'Occident pourra lui fournir de meilleur. La Chine est bien loin encore d'être chrétienne, mais elle s'éveille; elle ouvre les yeux, les oreilles et le cœur, et, si nous voulons, nous pourrons l'amener à son Sauveur.

« Comme jadis le Nouveau Monde, la Chine d'aujourd'hui se présente aux nations chrétiennes de l'Occident pour que leur foi et leur zèle décident de son sort.

« Que Dieu donne à ces nations de comprendre leur privilège et de gagner ce grand empire de l'Orient au royaume de son Seigneur ! »

Les puissances européennes avancent vers l'empire du Milieu leurs mains avides; au dedans, la haine contre les Mantchous, l'action des sociétés secrètes, la famine, les inondations, le souvenir des récentes défaites, sans parler de l'invasion des idées nouvelles, travaillent ce corps immense et si longtemps immobile. « C'est sous l'impression de pro-« chaines secousses, écrit le Dr Blodget, que nous avons com-« mencé l'année 1899, saisissant la parole du Maître : « Que « votre cœur ne tremble point, et ne craignez point » (Jean « XIV, 27). Le Sauveur a prêché, sans s'occuper de la politique « du temps, et le chauffeur invisible de nos grands vapeurs « continue à attiser son feu sans s'inquiéter des vagues. « Nous suivrons son exemple, prêchant l'Évangile du pardon « et laissant au souverain pilote le soin de manier la barre « et de gouverner le vaisseau. »

La tâche missionnaire que l'état actuel de l'immense empire impose à l'Église, a quelque chose de particulièrement solennel, et l'on comprend le vœu exprimé par la Société Hudson-Taylor, que l'empire ne soit pas démembré, puisque le maintien de son unité serait le moyen le plus sûr de rendre possible une action générale et efficace de la mission chrétienne sur l'ensemble de la nation.

Le démembrement sera-t-il évité? Personne ne saurait

donner dès aujourd'hui la réponse. Nous sommes heureux de savoir que le sort de cette partie du genre humain est entre les mains de Dieu.

Mais Dieu agit par les hommes, et il faut nous souvenir que le temps est court.

« Cherchez, écrit M. Théodore Howard, secrétaire de la « China-Inland-Mission, des hommes qui aient bonne répu- « tation et qui soient pleins du Saint-Esprit, — voilà les « hommes qu'il nous faut pour cette pauvre Chine, dont les « besoins sont inénarrables, les portes ouvertes et les obs- « tacles enlevés. Que nos lecteurs en fassent le sujet de leurs « ardentes prières. Je voudrais que chacun sentît l'honneur « insigne que Dieu lui fait, en l'appelant à être un héraut de la « croix de Jésus-Christ, lui adressant une vocation qui exige « l'exercice de tous les dons spirituels, intellectuels et phy- « siques que le Créateur puisse accorder à ses serviteurs.

« Mes frères, le temps est court ; les occasions ne reviennent « pas ; des milliers d'hommes périssent, chaque jour, sans « Christ ; qui de vous se décidera, par amour pour Celui qui « vous a rachetés, par pitié pour les âmes qui périssent, par « un ardent désir de contribuer à ce que le Maître jouisse du « travail de son âme, à accepter le privilège d'être témoin « de sa grâce au milieu des multitudes de la Chine « perdues « et abandonnées » (1) ?

---

(1) **Indications statistiques du nombre des missionnaires protestants étrangers : hommes et femmes** (y compris ceux qui sont en congé).

American B. C. F M.	112
Presbytériens B. N.	184
Methodistes Episcopaux	152
Christian Miss. Alliance	121
London M. S.	103
Church M. S.	166
Bâle	36
China Inland (Hudson Taylor)	776

En tout 54 Sociétés protestantes sont à l'œuvre en Chine, employant

Un jour, on pourra reconnaître qui des deux a eu raison, du politicien commerçant, qui ne songe qu'à exploiter la Chine pour ses intérêts, ou du missionnaire, qui, obéissant à son Seigneur et Maître, pressant le pas, comptant sur les promesses de Dieu, malgré les obstacles et les railleries, a fait qu'aujourd'hui, dans la plupart des provinces de la Chine, le seul représentant des nations chrétiennes qu'ait vu la race jaune, est un homme digne du nom qu'il porte, un chrétien charitable, qui ne demande qu'à faire du bien, à répandre la connaissance et l'influence bénie de l'Évangile, à réparer le crime de l'opium et à sauver la Chine entière.

G. APPIA.



UNION DE PRIÈRES POUR LES MISSIONS

JUIN 1899

—

Sujets de prières recommandés.

1. — Encore des *actions de grâces* pour l'heureux retour de M. Boegner, pour le rétablissement de sa santé; pour les encouragements accordés à notre mission, en particulier à Madagascar; pour les bonnes nouvelles reçues de M. Coillard et de ses compagnons de route.

2. — Nos *voyageurs :* M. et madame Lantz, et M. Hermann

2,461 ouvriers (hommes et femmes), dont 527 pasteurs consacrés, 136 médecins et 56 femmes médecins, plus 5,071 aides indigènes.

Résultats : Il y a 335 stations missionnaires et 1,969 annexes. Il y a 80,682 protestants chinois, c'est-à-dire 1 chrétien protestant sur 4,800 Chinois. Il y a 1,766 écoles diverses, avec 30,046 élèves; 105 institutions supérieures avec 4,285 élèves des deux sexes. Tout cela fait un ouvrier chrétien étranger pour une paroisse de 158,362 âmes. Des 1,746 villes entourées de murs que compte la Chine, avec Formose, 247 seulement ont des missionnaires.

allant au Congo; nos trois dames missionnaires et leurs deux compagnons malgaches allant à Madagascar.

3. — Nos *affligés* et nos *malades :* en premier lieu, notre cher frère Louis Jalla, si douloureusement frappé, ses deux fils, et la famille de madame Jalla; M. Krüger, qui sent ses forces diminuer; M. Merle, qui revient très affaibli du Congo; les enfants Teisserès, et ceux que nous ne savons pas malades et qui sont peut-être en danger pressant.

4. — Les *vocations :* que Dieu en suscite un grand nombre et nous apprenne à les bien discerner; qu'il dirige le Comité, qui aura à prononcer des admissions d'élèves ou à accepter des offres de services; qu'il suscite les pasteurs missionnaires nécessaires à la Nouvelle-Calédonie et à Madagascar.

5. — Les *assemblées* et *cérémonies* missionnaires du mois de juin : réunions pour le retour de MM. Boegner, Germond, Faure, Teisserès; soirée du 12, devant le Synode réformé de Bordeaux; mariage et consécration de M. Duby.

6. — Nos *champs des missions*, en particulier le Congo et, plus spécialement, la station de Lambaréné, où M. et madame Vernier se trouvent dans des circonstances critiques.

N. B. — Pour être affilié à l'Union de prières pour les missions, on est prié de s'adresser à la secrétaire, mademoiselle Estelle Monod, 18, rue Molitor, Paris. On voudra bien joindre à la demande une somme de 0 fr. 60 cent. en timbres-postes. On recevra sans retard une carte de membre, et ensuite, au commencement de chaque mois, la liste des sujets de prières, tirée à part.

DERNIÈRE HEURE

Retour de M. Boegner.

M. Boegner est heureusement arrivé à Paris, le samedi 27 mars à 4 h. 45. Madame Boegner était allée au-devant de lui jusqu'au Havre. A

la gare Saint-Lazare, plusieurs parents, amis, membres du Comité et élèves missionnaires attendaient le directeur, avides de lui serrer la main ou de l'embrasser.

Le lendemain, dimanche, à 3 h. 1/2, dans la chapelle de la Maison des missions, ornée de fleurs, a eu lieu une réunion intime de bienvenue, à laquelle avaient été convoqués exclusivement les membres du Comité et leurs familles et les collecteurs et collectrices du sou missionnaire. De cordiales paroles de bienvenue ont été prononcées par MM. de Seynes, Appia, Dumas et J. Bianquis. M. Boegner s'est appliqué à lui-même, avec une émotion touchante, cette parole de Jacob à l'Eternel : « Je suis trop petit pour toutes les bontés dont tu as usé envers moi » Deux prières, l'une de M. R. Hollard, l'autre de M. C. Soulier, ont encadré ces allocutions coupées par quelques chants. Courte et bienfaisante rencontre, aux pieds du Seigneur, avant de reprendre le travail en commun.

Visite au général Galliéni.

Une délégation du Comité, composée de MM. J. de Seynes, Appia, Hollard, L. Sautter et F. Dumas, et accompagnée de MM. Boegner et Bianquis, est allée, le lundi 29 mai, saluer le général Galliéni, le féliciter de son retour en France et le remercier de la bienveillance qu'il a témoignée à nos missionnaires et à notre directeur. Le général a reçu la délégation avec la plus grande cordialité et a témoigné à plusieurs reprises de l'estime qu'il a pour notre œuvre et de son désir de la voir se développer à Madagascar.

M. Germond à Paris.

M. P. Germond est arrivé, à son tour, à la Maison des missions, le mardi 30 mai, en excellente santé.

RÉUNION PUBLIQUE DE BIENVENUE

A l'occasion de l'heureux retour dans leurs foyers de MM. Boegner et Germond, délégués en mission extraordinaire à Madagascar, une réunion publique de bienvenue et d'actions de grâces se tiendra dans le temple de l'Oratoire, le dimanche 4 juin, à huit heures et demie très précises.

Le Gérant : A. Boegner.

TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LESSOUTO

ZAMBÈZE

SÉNÉGAL

CONGO FRANÇAIS

TAÏTI

ILES LOYALTY

MADAGASCAR

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

BULLETIN MENSUEL DES MISSIONS

BIBLIOGRAPHIE

DERNIÈRE HEURE

AVIS ET NOUVELLES

GRAVURES, CARTES ET TABLEAUX STATISTIQUES

Paris. — Imp. de Ch. Noblet et fils, 13, rue Cujas. — 22692.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

QUATRIÈME SÉRIE — PREMIÈRE ANNÉE

SOIXANTE-QUATORZIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE



PARIS

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, BOULEVARD ARAGO, 102

1899

PARIS. — IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET ET FILS
13, RUE CUJAS. — 1899

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MERCI

Paris, le 22 juin 1899.

Chers amis,

Voilà longtemps déjà que je l'attendais, l'heure de reprendre avec vous, à cette place, l'entretien mensuel où, depuis vingt ans, j'ai trouvé tant de joies. Je le fais aujourd'hui, mais dans des conditions différentes de ce que j'entrevoyais... Je me représentais ce retour comme une reprise de ma vie ordinaire, et je me réjouissais, en reprenant ma place dans leurs rangs, de pouvoir soulager un peu ceux et celle qui, en mon absence, ont porté seuls cette effrayante charge. Il me tardait aussi de rendre compte en détail, avec M. Germond, de nos travaux de délégués ; de soumettre notre gestion et nos projets à l'approbation du Comité et des Églises ; de faire passer nos vues dans les actes ; de continuer ainsi à servir, de loin, cette œuvre de Madagascar qui a conquis une si large place dans nos cœurs, — tout en renouant aussi le lien, plus ou moins relâché, de ma correspondance avec nos autres missions.

Au lieu de cela, à peine au port, il me faut repartir. Un accès de fièvre, survenu à mon retour de Bordeaux, m'oblige, assure-t-on, à prendre, dès maintenant, un repos lié, dans ma pensée, aux vacances d'août et de septembre. Il faut donc obéir, remettre à plus tard la reprise complète du travail et de la vie normale, rester encore les racines en l'air, comme ces plantes qu'on a sorties de terre et qui, après, ne reprennent pied que lentement et en perdant des feuilles... Il faut ajourner aussi bien des choses que je voulais vous dire, entre autres sur ma visite à notre belle mission du Lessouto, où j'ai pris un véritable bain d'affection; sur le séjour à Morija qui l'a couronnée et qui me laisse de si lumineux souvenirs; sur mon voyage de retour aussi, — et me contenter de ne vous dire qu'un mot, celui qui ne peut s'ajourner : *Merci.*

Oui, merci à vous tous, chers amis, qui nous avez soutenus et encouragés au départ, pendant l'absence, au retour. Je n'oublierai jamais ces messages d'adieu, ces lettres, ces télégrammes reçus à Paris, à Marseille, et jusque sur le pont du *Peï-ho*, et qui m'ont donné l'illusion que j'étais un missionnaire; ni ces précieuses lettres reçues à Madagascar; ni, au retour, vos messages de bienvenue qui m'arrivent encore tous les jours. A tous ces messages étaient jointes des promesses de prière; ces promesses ont été tenues et par ceux qui les avaient faites, et par ces amis inconnus qui n'écrivent pas, mais confient au Père céleste leurs vœux et leurs pensées d'affection. Que de fois, en évoquant les souvenirs de cette année d'absence, et surtout de ces derniers mois, j'ai pensé au titre que mon ami Krüger — qu'il m'est si douloureux de ne pas retrouver ici — donnait au récit de son propre trajet de Madagascar au Lessouto : « Comment voyagent ceux pour qui l'on prie. » Oui, chers amis, vous avez prié pour nous, et nous avons été guidés, fortifiés, délivrés, et finalement « ramenés au port désiré ».

Et c'est pourquoi mon merci aux amis se transforme invinciblement et se perd dans l'action de grâces. « Je suis trop

petit pour toutes les bontés dont tu as usé envers ton serviteur. » Ces mots me revenaient sans cesse à la mémoire, les jours qui ont suivi mon arrivée. Trop petit pour tant de pensées, tant d'émotions, tant de souvenirs, tant de vœux pour l'avenir; trop petit, surtout, pour tant de bienfaits. Et cependant, je voudrais, comme le psalmiste, n'oublier « aucun de ses bienfaits » !

Je voudrais pouvoir, dignement, le louer pour sa protection. Il est vraiment le Bon Berger sous la garde duquel on ne manque de rien; il est celui qui fait reposer et qui fait marcher, celui qui restaure et celui qui dirige.

Je le loue aussi pour sa Parole, qui m'a encouragé, soutenu, fortifié, relevé, aux jours sombres ou difficiles.

Je le loue pour les épreuves qu'il m'a envoyées, pour les heures d'angoisses et les heures de souffrances qu'il m'a fait traverser. Je le remercie en particulier de m'avoir fait faire, en quelque mesure, l'expérience de la maladie avec ses conséquences : l'abattement, l'impuissance physique et morale, les projets renversés. Tout cela m'a rapproché de nos missionnaires et m'apprendra, j'espère, à mieux les comprendre, à mieux les servir.

Enfin, je le loue de ce qu'il a fait pour notre Société pendant mon absence, et de la bénédiction qu'il a fait reposer sur le travail de mon cher collaborateur M. Bianquis. Il avait exprimé le vœu de garder le dépôt intact : je le retrouve dans ses mains agrandi dans des proportions qu'aucun de nous n'osait espérer.

Quel encouragement, quel sceau de l'approbation divine que ce progrès vraiment merveilleux! Et quel appel à regarder en avant avec espoir et confiance, comme je le fais en ce moment avec vous, chers amis, comptant encore sur Lui — toujours sur Lui — pour la solution des problèmes et pour l'accomplissement des tâches qu'un avenir prochain nous réserve.

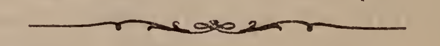
Car ainsi va la vie au service du Roi : il ne s'est pas reposé ici-bas; ses soldats, eux non plus, ne peuvent compter sur le

repos. « Combats au dehors, craintes au dedans », tel restera notre lot jusqu'à la fin. Je ne dis rien de la lutte annuelle contre le déficit, — rien des besoins de nos champs de mission, — rien des difficultés et des amertumes de la tâche quotidienne. — Mais comment ne pas vous rappeler quelques-unes des questions que les circonstances imposent à nos esprits; comment ne pas vous demander d'en préparer vous-mêmes la solution par vos prières : instruction de nos élèves qui se voient privés, par la maladie de M. Krüger, du principal de leurs professeurs; — avenir de la mission du Sénégal; — organisation du travail pour les missions dans nos Églises; — autant de problèmes qu'à mon retour je trouve posés, et que je ne puis m'empêcher, en reprenant contact avec vous, de recommander à vos intercessions?

Ayons confiance en Lui, en sa sagesse, féconde en solutions, en sa bonté, en son amour qui veut le succès de sa cause et qui veut notre bien, et disons avec le psalmiste ces paroles, qu'en reprenant mon service j'applique à notre chère Société autant qu'à moi-même :

« O Dieu, qui est semblable à toi, qui, m'ayant fait voir plusieurs détresses et plusieurs maux, m'as rendu la vie, et m'as fait remonter des abîmes de la terre? Tu accroîtras ma grandeur et tu me consoleras encore. Aussi, mon Dieu! je te célébrerai; mes lèvres et mon âme, que tu as rachetées, chanteront de joie. »

A. B.



DEUX CONVOCATIONS SOLENNELLES

Paris, Oratoire, dimanche 4 juin. — Bordeaux, temple des Chartrons, lundi 12 juin.

Dans les lignes qui précèdent, M. Boegner vient de dire lui-même à ses amis comment il se fait qu'à peine de retour en France, il doive se ménager un assez long temps de repos. Impossible de reprendre sans délai, comme il l'aurait aimé, la relation intime avec nos Églises, par une série de réunions publiques. Le travail même de la Maison des missions et la direction de la Société exigeraient une tension d'esprit excessive. Devant l'avis des docteurs, il n'y avait qu'à s'incliner.

Notre directeur remet donc à la rentrée d'automne la reprise de son travail ordinaire, et à l'hiver la campagne de conférences qu'il espère poursuivre, à Paris et dans quelques villes de province, pour rendre compte de son mandat et plaider la cause de la mission de Madagascar telle qu'il la conçoit, comme un devoir et une bénédiction pour le protestantisme français.

Mais, tout en ajournant cet effort, M. Boegner a été heureux de pouvoir, aussitôt rentré, reprendre contact avec le public dans deux circonstances solennelles, à Paris et à Bordeaux. Dans ces deux occasions, il a tenu à avoir à côté de lui son compagnon de voyage et de travail, M. Germond, qui avait droit comme lui-même aux remerciements et aux félicitations.

Ces deux séances, ont eu naturellement quelques traits communs. L'une et l'autre ont réuni des auditoires imposants et laisseront des impressions profondes chez tous ceux qui ont eu le privilège d'y assister.

La première a été convoquée à l'Oratoire, le dimanche 4 juin, à huit heures et demie du soir. Elle formait, en

quelque sorte, la contre-partie de la séance d'adieux qui s'était tenue dans le même temple, onze mois et demi auparavant, le dimanche 19 juin 1898.

Pour le retour comme pour les adieux, M. *J. de Seynes* présidait, et M. *R. Hollard* a fait la prière d'ouverture, après le chant du cantique si naturellement indiqué :

Oui, je bénirai Dieu tout le temps de ma vie !

M. *le Président* se reporte au jour des adieux. Alors l'anxiété était peinte sur tous les visages ; aujourd'hui c'est la joie qui domine, une joie toute faite d'affection et de reconnaissance, malgré le deuil de l'Église où l'on est réuni (l'Église réformée de Paris avait conduit la veille au champ du repos le président de son Consistoire), et malgré le deuil de la mission (mort de madame Louis Jalla). M. de Seynes remercie successivement M. Germond et M. Boegner. Il caractérise l'œuvre du directeur, l'influence qu'il a exercée sur le personnel de notre mission à Madagascar, les relations qu'il a eues avec l'administration coloniale et avec son chef, le général Galliéni. Il termine par quelques mots sur son séjour au Lessouto.

M. *Appia* lit le psaume CXXVI, et s'arrête à ces mots : « l'Eternel a fait pour nous de grandes choses ». Oui, de grandes choses, car grande était la tâche échue à nos délégués, et ils s'en sont acquittés jusqu'au bout. Le général Galliéni lui-même a rendu hommage à leur œuvre et à celle de toutes les missions. Le sermon *Pour la Patrie*, que M. Boegner a prononcé et fait imprimer à Madagascar, renferme le programme supérieur de l'action qui sera celle de nos missionnaires, et Dieu, qui a béni nos deux frères, bénira leur travail après eux.

M. *Bianquis* ne veut prononcer que quelques mots de bienvenue et dire la joie qu'il éprouve de pouvoir rendre le dépôt intact à son directeur et ami.

M. *Boegner* se lève alors pour bénir Dieu de sa protection fidèle. Parti par obéissance, il revient heureux et reconnais-

sant des délivrances obtenues. Après avoir rendu grâce à celui qui l'a gardé de tout danger, il rend hommage à tous nos missionnaires de Madagascar, ceux qui sont revenus comme ceux qui sont restés ; tous ont beaucoup travaillé, et, d'une manière générale, ils ont réussi. Les périls que courait l'œuvre protestante ont été enrayés ; l'assaut des adversaires a été repoussé. Un rapport complet, destiné tout d'abord au Comité, et qui est sous presse, exposera les diverses questions qui restent à résoudre. Mais dès maintenant les deux grandes tâches préliminaires à accomplir, la délimitation de notre œuvre et son organisation, soit comme œuvre ecclésiastique, soit comme œuvre scolaire, sont en bonne voie. L'union de toutes les missions protestantes a été solennellement affirmée. Nous pouvons désormais travailler le cœur au large. Et, en nous efforçant d'évangéliser et de convertir les Malgaches, sous les yeux de nos compatriotes, administrateurs, officiers ou colons, qui sait si ce n'est pas avec l'âme française elle-même que nous entrerons en rapport plus étroit, si ce n'est pas elle aussi que nous atteindrons, à elle que nous apporterons l'Evangile de vie après lequel elle aspire sans bien s'en rendre compte ?

M. Boegner parle ensuite de la double joie qu'il a eue, après avoir visité Madagascar, et qu'il a si profondément ressentie malgré son état de fatigue physique. D'abord, il a retrouvé M. Coillard au sud de l'Afrique et il a passé deux jours avec sa jeune bande, belle couronne tressée par le protestantisme de langue française pour la tête du Roi des rois. Ensuite, il a revu notre vieille mission du Lessouto et s'est retrempé avec délices dans l'affection fidèle de nos frères.

Si Madagascar a pris désormais une grande place dans son cœur, ce n'est au préjudice d'aucun autre de nos champs de missions. Et le directeur termine en exprimant le souhait que nos Églises aient aussi le cœur assez large pour ne rien laisser perdre de l'héritage que Dieu leur a donné.

Après M. Boegner, son compagnon de route, M. *Germond*, prend à son tour la parole. Dans une grande réunion pu-

blique, à Madagascar, un orateur l'avait appelé, par manière de compliment, le missionnaire tout noir de suie, le comparant ainsi à une marmite qui a beaucoup servi. En effet, il y a quarante ans que, dans ce même temple de l'Oratoire, le jeune missionnaire Paul Germond faisait ses adieux avant de partir pour l'Afrique. Après ces quarante années de services, il avait cru pouvoir se reposer : on lui a ordonné de repartir pour Madagascar, et il a obéi, sans enthousiasme, il doit l'avouer, et même avec quelques préventions. Madagascar l'a conquis sans réserve, et il revient dire aux Églises de France: « Vous avez le devoir d'aimer beaucoup cette mission, comme les mères aiment un enfant difficile, délicat, et qui a devant lui une lourde tâche. » Que de souffrances ont déjà marqué l'œuvre de Madagascar! Que de sang a dû boire cette terre rouge : celui des premiers martyrs, celui d'Escande et de Minault, celui de Johnston et de tant de pasteurs malgaches! Et, si l'on n'y meurt plus pour la foi, on y souffre encore. Je rends pleinement hommage, dit M. Germond, à l'impartialité du général Galliéni; mais il n'est pas partout; souvent ses intentions sont méconnues et ses ordres transgressés. Il faut toujours protester, toujours réclamer. Et puis, il y a le climat, la menace perpétuelle de la fièvre!

Quant aux Malgaches, ils sont très intelligents, et, sous ce rapport, très supérieurs aux nègres africains. S'ils leur semblent inférieurs par le caractère, ils ont pourtant montré, dans la persécution, une constance, une force d'âme qui prouve ce qu'ils pourront faire à l'avenir. Unissons donc nos efforts à ceux des missions sœurs de la nôtre, et par l'union nous obtiendrons la victoire.

C'est M. *Picard* qui avait été chargé de répondre à nos deux délégués. Il l'a fait avec brièveté, mais avec chaleur et puissance. Il les a remerciés au nom du Comité et des Églises. Lui-même avait toujours pensé qu'il était nécessaire que ce fût M. Boegner qui allât à Madagascar. Le directeur a rendu par là à la Société un service que seul il pouvait lui rendre, surtout étant accompagné par M. Germond. Et, en servant

la cause des missions, tous deux ont servi leurs Églises. Ils leur ont prêché le sacrifice. Ils ont donné une vraie leçon de choses, autrement efficace et persuasive que les leçons théoriques qui sont données du haut des chaires. Le succès même de la souscription et l'heureuse clôture de l'exercice financier sont une conséquence et une récompense du départ de M. Boegner.

Une prière cordiale de M. *F. Dumas* a terminé cette bonne réunion, qui, malgré le grand nombre des orateurs, et les chants qui avaient coupé leurs allocutions, n'avait pas duré deux heures. Pendant un de ces chants, une collecte avait été faite en faveur de la Société des missions. Elle a produit 259 fr. 10.

A Bordeaux, c'est devant le synode officieux de l'Église réformée que MM. Boegner et Germond se sont présentés. Parmi les soirées du synode, celle du lundi 12 juin avait été réservée à la Société des missions. Nos délégués n'avaient pu refuser l'honneur et le privilège de saluer un si grand nombre de représentants de nos Églises, réunis en assemblée synodale. Le vaste temple des Chartrons était entièrement rempli d'auditeurs, et, malgré la fatigue de ces journées de travail, accrue par une température tropicale, l'attention a été soutenue jusqu'à la fin.

C'était M. *B. Couve*, l'un des secrétaires de la Société, qui présidait. Après une prière de M. *Wilfred Monod*, il a simplement présenté, en quelques paroles, les trois représentants de la Société, M. Bianquis, M. Boegner, et surtout M. Germond, le moins connu personnellement du public français.

M. *Bianquis* a le premier la parole. Membre des trois précédents synodes officieux et des deux dernières commissions permanentes, il n'est plus aujourd'hui qu'un invité au synode. Il ne s'y sent pourtant pas étranger et ne croit pas avoir cessé de servir son Église en servant la Société des missions. Car, si cette Société n'appartient pas à l'Église réformée de

France, celle-ci y a sa place légitime, et sa grande place, à côté de l'Église luthérienne, des Églises indépendantes et aussi des chrétiens et des Églises de Suisse, d'Italie, de Hollande, d'Angleterre, d'Écosse, que la similitude de la langue ou des liens anciens de fraternité chrétienne unissent étroitement au protestantisme français.

La mission a besoin des Églises; les Églises n'ont guère moins besoin de la mission. Dieu met devant nos Églises une grande œuvre missionnaire qui se tournera pour elles, si elles l'accomplissent fidèlement, en bénédictions abondantes. Le passé et le présent autorisent pour l'avenir toutes les espérances.

Après le chant d'un cantique, la parole est donnée successivement à M. Germond et à M. Boegner. Ici, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire, presque sans aucune modification, le compte-rendu que le *Huguenot du sud-ouest*, écho du synode de Bordeaux, a donné de ces deux discours.

M. *Germond*. — Il y a de cela quelques années, dit-il, l'Église libre d'Écosse tenait son assemblée générale, et une soirée avait été réservée aux missions. Un missionnaire qui avait travaillé aux îles Hébrides fut accueilli par ces cris : Pas de discours, des faits! Il ne se déconcerta pas, et, sans dire une parole, jeta sur la table du Synode un vocabulaire, un catéchisme et un Nouveau Testament en dialecte du pays. On applaudit, et tout le monde fut content.

M. Germond aurait aussi bien des faits à raconter sur son œuvre du Lessouto, mais il doit parler de Madagascar, et cela, dit-il, quoique MM. Lauga, Bénézech et de Saint-Vidal, qui le feraient sans doute mieux que lui, soient dans l'auditoire. Il fera peut-être ce que dit le proverbe arabe : apporter des figues à Damas ; mais néanmoins il racontera quelques-unes de ses impressions.

Et d'abord, Madagascar n'est pas en Afrique, mais en Asie, car et la nature et les naturels rappellent plutôt l'Asie que l'Afrique. Ne prenons pas ce mot de naturel dans un sens déplaisant, car les Hovas sont très intelligents et déjà

cultivés. Ce qui a le plus frappé M. Germond, c'est la place que la mission tient à Madagascar : partout des temples, de grands temples et de grands auditoires. MM. Boegner et Germond ont été accueillis là-bas avec un véritable enthousiasme. Bref, dit l'orateur, je suis allé à Madagascar sans ardeur, par obéissance et même avec des préventions, et j'en suis revenu converti.

Les missionnaires y travaillent avec entrain, malgré la fièvre. M. Germond recommande avec force cette mission, et il fait cette double remarque de nature à appuyer son témoignage : je suis étranger, et, par conséquent, ce n'est pas par chauvinisme, mais comme missionnaire et comme serviteur de Jésus-Christ que je plaide pour Madagascar, et, de plus, je plaide pour Madagascar quoique Africain, et je ne vous parle pas du Lessouto. Pourtant, à la fin de son allocution, il laisse parler son cœur, et, en quelques mots, montre le Lessouto, fille aînée de nos missions, qui se soutient presque par elle-même. Nous ne choisirons pas, dit-il, entre les missions ; nous les aimerons toutes, car plus nous gagnerons d'hommes et plus nous serons heureux.

Enfin, voici M. *Boegner*. Dès son apparition à la tribune, les applaudissements éclatent, et pourtant on ne songe presque pas à applaudir, tant on est ému de revoir celui que nos prières ont suivi et que Dieu nous a heureusement ramené. Lui-même commence par élever un cri de reconnaissance vers Dieu qui l'a envoyé à Madagascar et qui l'a gardé et soutenu. Il remercie aussi ceux qui ont entouré M. Germond et lui par leurs prières. En troisième lieu, sa reconnaissance va à ceux qui ont facilité leur tâche, au général Galliéni, aux missionnaires étrangers et aux missionnaires français. Ce n'est pas une conférence qu'il apporte ce soir, car il n'aurait pas eu le temps de la préparer. Il veut simplement répondre à ces deux questions, l'une relative au passé : tous ces efforts, tous ces envois d'hommes et d'argent ont ils été utiles? — Oui, dit-il avec force, car nos missionnaires ont été des travailleurs. Il faut avoir vu sur place ce qu'ils ont fait dans

un labeur de jour et de nuit pour comprendre que quelques-uns d'entre eux, comme M. Bénézech, y aient compromis leur santé. Ils ont travaillé et leur effort a abouti.

L'autre question à laquelle veut répondre M. Boegner est celle-ci : que reste-t-il à faire? Il parle d'abord de la *délimitation* de l'œuvre de la Société de Madagascar et montre l'angoisse de son cœur à la pensée qu'il faudrait peut-être remplacer tous les missionnaires étrangers. Grâce à Dieu, pour le moment, nous pouvons nous contenter de déterminer notre place à côté d'eux, et c'est ce qu'a fait la Conférence de Tananarive. Puis il raconte ce que la Conférence a fait pour *l'organisation* des Églises et des œuvres scolaires. Enfin, dit-il, nous devons toujours penser à la *conquête*, car il ne faut pas se contenter de rester sur le plateau central.

M. Boegner tient à dire quelle profonde sympathie il a ressentie à Madagascar pour nos compatriotes français, en particulier pour nos soldats, depuis les officiers jusqu'aux simples troupiers, qui sont souvent admirables de dévouement et avec lesquels il est heureux de s'être trouvé en rapport. Mais quelle tristesse de voir leur ignorance au sujet de la seule chose nécessaire! Soyons donc, là-bas comme en France, le sel de la terre!

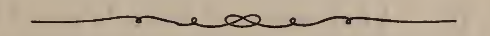
En terminant, notre frère raconte ses impressions à Boulawayo, où il a rencontré la caravane qui a accompagné le vénéré M. Coillard, impressions de joie et de reconnaissance. Il dit aussi quelques mots du Lessouto, auquel un missionnaire allemand rendait un beau témoignage, et termine dans un élan qui fait battre tous les cœurs. Devant la tâche que Dieu nous donne, dit-il, il suffit de croire, et il suffit d'aimer. Nos Églises protestantes doivent être le sel de la patrie, au premier rang parmi les Églises conquérantes, préparant cette Église du Ciel qui est l'Église de Jésus-Christ! A lui soit la gloire, à lui soit l'honneur!

« Après une prière de M. Bruguière, ajoute notre frère, M. E. Bach, à la fin de son compte-rendu, l'assemblée s'écoule, profondément impressionnée par cette belle et chaude réu-

nion, qui, s'il est possible, a encore fortifié les sympathies de tous pour notre chère Société de missions ».

La collecte faite pendant un chant, avait rapporté 339 francs.

En dehors des deux solennités que nous venons de raconter, M. Boegner n'a paru en public, pendant le mois de juin, qu'une seule fois, le mercredi 7, devant le Synode général luthérien, réuni à Paris. Inutile de dire avec quelle cordialité fraternelle il a été reçu par les représentants officiels de sa propre Église. Il leur a rendu compte, en quelques mots, de son voyage et des efforts qu'il avait faits à Madagascar pour manifester aux yeux de tous cette unité protestante, cette communauté d'esprit et d'action de tous les enfants de Dieu, dont notre Société elle-même s'est toujours efforcée d'être, par la grâce de Dieu, l'incarnation fidèle.



NOTES DU MOIS

Jeudi, 1er *juin*. — Conférence de M. Maurice Bernard, membre du Comité, à l'Union chrétienne des Jeunes gens, sur son voyage au Congo français et sa visite à nos stations de Lambaréné et de Talagouga. Cette conférence est présidée par M. Louis Sautter, vice-président du Comité. M. le missionnaire F. Faure y prend la parole pour entretenir le nombreux auditoire qui se presse dans la salle de notre œuvre missionnaire sur l'Ogooué.

Samedi, 3. — Mort, à Berne, de madame Paul Minault, née Berthe Peyron, veuve de notre cher et regretté missionnaire. Quelques réserves que nous ayons à faire sur les idées religieuses professées par notre sœur dans ces derniers temps, nous enregistrons avec tristesse son départ prématuré. Elle a été fidèle, rigoureusement et obstinément, à ce qu'elle a cru être, en toute sincérité, la voix de sa conscience. Nous entourons de notre affectueuse sympathie tous ceux que son

ascétisme avait alarmés et que sa mort plonge dans le deuil. Avec eux, nous aimons à nous dire qu'elle a rejoint dans la lumière celui dont elle avait été la compagne, et qui l'a précédée, dans un esprit qui nous paraît plus véritablement évangélique, sur la voie de l'immolation volontaire.

Dimanche, 4. — A huit heures et demie du soir, réunion d'actions de grâces et de bienvenue, au temple de l'Oratoire, à l'occasion de l'heureux retour en Europe de MM. Boegner et Germond.

Mercredi, 7. — M. Boegner est reçu par le Synode luthéthérien, réuni à Paris, et l'entretient de son voyage à Madagascar.

Lundi, 12. — A huit heures et demie du soir, à Bordeaux, temple des Chartrons, soirée consacrée par le Synode officieux de l'Église réformée à la Société des Missions de Paris.

Vendredi, 16. — Fête missionnaire à Tonneins, organisée par le Comité auxiliaire du Lot-et-Garonne. A dix heures du matin, conférence de M. Bianquis, dans le temple national de Tonneins. A midi, dans la cour de l'Orphelinat, buffet et vente d'articles divers, au profit de la Société des missions. A quatre heures, prédication missionnaire de M. le pasteur Trial, de Nîmes. Une foule nombreuse, accourue de toutes les Églises de la région, prend part à cette fête, organisée avec le plus grand soin par M. le pasteur Kœnig, de Tonneins, et présidée par M. le pasteur Henri Meyer, de Laffitte. Merci à tous nos frères, qui, sans distinction d'Églises, ont fait un accueil si généreux et si fraternel à la grande cause de l'évangélisation des païens.

M. Boegner, après avoir passé trois jours à Bordeaux, est rentré le 14 juin à la Maison des missions, où il est resté jusqu'à la fin du mois. Il est sur le point de repartir pour l'Est.

Après une visite à son ami F.-H. Krüger, il ira en Alsace chercher le repos complet que les médecins jugent lui être encore nécessaire jusqu'à la reprise du travail, après les vacances.

Les nombreux amis de M. F.-H. Krüger seront heureux d'apprendre que son état, sans s'être amélioré, ne s'est pas sensiblement aggravé, et qu'il a pu jouir de l'influence bienfaisante du grand air, à la Sapinière (Haute-Marne), où il a passé le mois de juin.

C'est en juillet que le Comité délibère tous les ans sur les demandes d'admissions ou les offres de services. Les candidats qui désireraient s'offrir à la Société des missions sont donc invités à le faire sans aucun retard.

LESSOUTO

CHEZ LES PAIENS DU LESSOUTO

Extrait d'une lettre de M. G. Lorriaux.

Un groupe difficile à photographier. — Que se passe-t-il sous ces crânes? — Comment les Bassoutos se convertissent.

Morija, 17 mai 1899.

... Peut-être cela vous intéresserait-il de savoir comment se passe l'entrevue d'un missionnaire blanc nouveau venu et de Bassoutos païens ?

L'autre jour, voulant faire la photographie de quelques types, j'enfourche mon cheval Gontran, et me voilà parti, mon appareil en bandoulière. J'arrive près d'un village niché au milieu de rochers; devant une hutte de roseaux se trouvent trois ou quatre femmes, le groupe est très joli. J'arrête mon cheval ; mais aussitôt se produit un mouvement

de méfiance qui m'inquiète; pour les rassurer, je sors quelques allumettes de ma poche; ces allumettes sont acceptées avec une joie manifeste. Je profite de ces bonnes dispositions pour tirer aussi subrepticement que possible mon appareil de son fourreau. Ah! bien oui, mon appareil n'était pas encore sorti que c'est un sauve-qui-peut général, accompagné de cris aigus et même suraigus. Je n'ai plus devant moi, et s'éloignant grand train, que des couvertures flottantes d'où émergent des talons. Un peu plus loin se trouvait une petite rivière : l'obstacle n'arrête pas la course de ces sujets un peu remuants; elles sautent dedans sans hésitation et grimpent sur l'autre bord très glissant, s'accrochant aux herbes et retombant dans l'eau. Ce n'est que très longtemps après, et grâce à la venue de plusieurs hommes, qu'elles ont osé revenir. Étant donné les circonstances, la conversation ne pouvait être très animée. Chaque fois que je sortais quelque chose de mes poches, c'était des « Kreli ! » — prononcez très fort et dans le ton le plus haut possible — d'étonnement à n'en plus finir. Ayant gagné plus ou moins leur confiance, j'ai pu faire la photographie du groupe, et quand je leur ai fait signe que tous maintenant étaient dans une boîte, ils ont pris un air consterné impayable, pensant que je les avais ensorcelés. Ils voulaient absolument voir tout de suite dans mon appareil.

Que se passe-t-il sous ces crânes complètement rasés, brillant de graisse ou parsemés de petites touffes de cheveux formant les dessins les plus bizarres? Qui pourrait le dire? J'ai interrogé plusieurs de mes collègues, mais ils n'ont trop su que me répondre. Il parait bien que ce sont encore des enfants, tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue moral et religieux. Les exceptions sont rares, elles existent cependant. Le christianisme qui les a rendues possibles les rendra certainement de plus en plus nombreuses.

Les faits, au premier abord, à première vue, — et je ne les connais encore qu'ainsi, — sont assez déroutants. Voici, par exemple, le récit de quelques conversions.

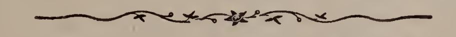
Une femme païenne voit le cadavre décomposé d'un cheval mort; dès lors cette pensée ne la quitte plus : « Je serai ainsi. » C'est une obsession. Elle en arrive à la conviction qu'elle doit se convertir, demande des renseignements à l'évangéliste et se convertit.

Une autre rêve qu'un cheval entre dans son *lelapa*, petite cour de roseaux qui se trouve devant chaque hutte et sert de cuisine en plein air. Le cheval rue, casse tous ses pots. Ce rêve l'obsède ; elle aussi arrive à la conviction qu'elle doit se convertir, et se convertit.

Les rêves jouent ainsi souvent un grand rôle dans les conversions. Est-ce à dire qu'elles ne seraient que de purs jeux d'imagination? Je ne le crois pas, car elles sont sérieuses, la suite le prouve presque toujours. La discipline de la mission du Lessouto est sévère et on n'accepte pas les prosélytes sans des convictions solides.

Un autre exemple assez curieux a été relevé l'autre jour devant moi par un pasteur indigène. C'est celui d'un homme qui est venu le trouver lui demandant ce qu'il devait faire pour être converti; il désirait se convertir. Le pasteur lui indiqua qu'il devait sentir son péché et en obtenir le pardon. Notre homme, vieux païen, n'y comprit pas grand'chose; mais, le lendemain, il revint vers le pasteur et lui dit : « Je n'ai pu dormir, j'ai attendu la conversion toute la soirée, toute la nuit, elle n'est pas venue. » Après quelques nouvelles exhortations du pasteur, il partit pour revenir de nouveau le lendemain et lui dire : « Hier soir, comme j'attendais toujours la conversion, j'ai cru enfin, à un moment donné, qu'elle venait, mais ce n'était que le sommeil... »

G. LORRIAUX.



ZAMBÈZE

DU LESSOUTO A BOULAWAYO

(Suite du journal de voyage de M. Coillard).

Du 24 février au 1er mars.

Les adieux sont toujours tristes, tristes surtout sans une perspective de revoir, mais plus tristes encore quand ils ferment la porte de tout un passé, et qu'on reste seul avec toute une vie vécue à plusieurs, seul, sans pouvoir, avec un autre soi-même, entretenir la fraîcheur et le parfum de ce qui reste — *le souvenir*. Nos adieux de Léribé — du Lessouto, devrais-je dire — étaient donc triplement tristes. M. Dieterlen, je le connais assez pour compter sur lui : il a une belle plume au service d'un bon cœur ; ce n'est pas lui qui laissera chômer, moins encore se rompre le fil de la correspondance. Mais avec nos Bassoutos, les meilleurs, sauf une ou deux exceptions, une fois la séparation devenue un fait accompli, le contact n'existera plus que dans l'affection et dans la prière. C'est beaucoup, mais le cœur a ses exigences, et il demande un peu plus de ses amis d'Afrique comme de ceux d'Europe.

Et pourtant quelle différence entre ces adieux et ceux de 1884! Alors notre troupeau désolé, ayant depuis sept ans passé de main en main à de jeunes missionnaires qui n'étaient pas à poste fixe, voyait notre départ définitif avec une tristesse mêlée d'aigreur. Les pauvres gens se croyaient abandonnés, et leur confiance était ébranlée. J'avais beau, pour les rassurer, leur dire, en leur présentant mon successeur, qu'ils gagnaient beaucoup plus qu'ils ne perdaient, puisqu'en M. Weitzecker, Dieu leur donnait *un homme* dans toute la force du terme, Eux ne connaissaient pas M. et madame Weitzecker. Et à quoi servent en Afrique une position acquise en Europe, un nom ou même un titre quelconque? Un homme ne vaut que ce qu'il vaut — et non ce qu'on l'estime.

Aujourd'hui les circonstances ont changé. Les Weitzecker ont fait leurs preuves. Ils se sont mis l'un et l'autre courageusement à la tâche, relevant les ruines, réparant les brèches et édifiant l'Église de Dieu ; ils se sont montrés des amis et des bienfaiteurs en même temps que des pasteurs pleins de sollicitude, visitant affectueusement leurs paroissiens à domicile, et toujours empressés à soulager leurs misères physiques aussi bien que morales. J'ai pu incidemment me rendre compte du bien que ces amis ont fait et de la grande influence qu'ils avaient acquise. Aussi leur nom reste-t-il précieusement encadré dans l'affection des chrétiens de Léribé, et leur souvenir y est-il encore en bénédiction.

Et puis l'œuvre a pris un grand développement, témoin cette dernière réunion, pour moi la plus belle de toutes, où je voyais mon Église remplie de centaines de communiants, sans qu'il y eût place même pour les catéchumènes. Les chrétiens de Léribé, — ils ne me l'ont pas dit, ils ont trop de délicatesse pour cela, — auraient fort bien pu entrevoir notre départ du milieu d'eux sous un autre jour qu'en 1884 et, en tout cas, reconnaître comme nous, dans cette étonnante extension de l'œuvre, le sceau de Dieu apposé comme à nouveau à la vocation que nous professions avoir reçue pour le Zambèze.

Après avoir passé par de terribles orages, ils ont aujourd'hui un homme qu'ils connaissaient et estimaient avant de le posséder comme pasteur. Ils lui rendent, à lui et à son aimable compagne, toute l'affection dont ils sont eux-mêmes les objets.

Ne valait-il pas la peine de défricher ce petit coin du champ de Dieu, pour que des ouvriers de la trempe de ceux dont je viens de parler pussent y labourer, semer et, grâce à Dieu, commencer aussi à y moissonner? Et aujourd'hui ne m'est-il pas permis de me réjouir avec eux?

Si nos adieux étaient tristes, ils avaient donc aussi leur arc-en-ciel. Toutes ces scènes qui venaient de se clore étaient illuminées d'un puissant rayon de soleil, comme les sommités

des montagnes de cette nouvelle France, le berceau de mon ministère, au moment où elles allaient disparaître à ma vue pour toujours. Ce qui se dégageait de la confusion de mes sentiments, c'était bien moins la tristesse de cette dernière séparation, que la reconnaissance envers Dieu. J'avais eu la joie immense, et presque inespérée, de passer quelques semaines au Lessouto et d'y revoir une fois encore dans la chair tous les bien aimés que j'y compte. A leur contact, je me suis fait du bien et beaucoup. Nous nous sommes séparés sans arrière-pensée en nous montrant le ciel, joyeux et pleins de confiance.

A *Ficksburg*, on voulait à toute force nous retenir pour une réunion le soir, et on mit tout en œuvre pour nous y décider. Pour céder à ces instances, il eût fallu bouleverser tout notre itinéraire et tout notre programme de chaque jour. Je dus forcément me ceindre de courage et résolument dire non. Cela ne m'arrive pas souvent, et j'en avais presque la conscience mal à l'aise.

A *Ladybrand*, en face de Masérou, par contre, les plans étaient faits, la réunion avait été convoquée, et nos amis nous attendaient. Ils tremblaient bien un peu de leur témérité : une réunion missionnaire dans un milieu pareil! Réussirait-elle? Eh bien, elle fut très nombreuse et très sympathique. Cela n'aura guère consolé ceux de Ficksburg. Mais il y a des gens qui s'imaginent toujours pouvoir saisir le temps au vol.

Quel ne fut pas notre étonnement, en arrivant à Leeuwriver, chez l'excellent M. Newberry, avec madame Goy et sa sœur mademoiselle Keck, d'y trouver nos amis de Morija : MM. Casalis, Dyke et ma filleule, Marie Mabille! Quelle délicieuse journée nous passâmes avec eux et M. et madame Bateman! Que c'était donc aimable de leur part de faire ce long trajet pour me procurer la joie de les voir encore! Puis, encore une autre séparation, la dernière! Il y a bien eu des serrements de cœur et des larmes à certaines paupières. Mais nous pouvions entrevoir l'aube du revoir.

A *Bloemfontein*, non plus, nous ne pouvions pas passer

inaperçus. On avait convoqué deux réunions publiques, l'une à l'Église wesleyenne et l'autre à l'Hôtel de Ville, où la salle fut bondée. Dans cet intérêt général pour la mission du Zambèze, il y a pour nous quelque chose de réconfortant et d'encourageant, mais quelque chose aussi qui multiplie d'autant plus notre responsabilité. Le grand soleil nous fait peur, nous préférerions l'ombre. Mais il ne faut pas non plus nous le dissimuler, cet intérêt-là, qui s'accroche à la mission, a un tout autre objectif que la mission elle-même : le Zambèze, ce sont de nouveaux horizons, tons les regards se tournent vers un pays qui s'ouvre, c'est le pays de la fortune.

A Bloemfontein commencèrent aussi les préoccupations de l'expédition. J'avais, entr'autres, une quantité de farine; je craignais que par petite vitesse elle n'arrivât trop tard à Bulawayo. Je m'adressai aux autorités, et je ne saurais trop louer la courtoisie et la bonté de ces messieurs. Ils me facilitèrent avec empressement, et à un prix purement nominal, le transport de mes marchandises; ils m'accordèrent des billets à demi-place pour mes garçons, et à moi, une place de première pour le prix d'un demi-billet de seconde.

Sur toute la ligne, du reste, nous fûmes les objets de grands égards, grâce aux recommandations dont les autorités nous avaient munis pour le corps des employés. Bloemfontein n'est qu'à 90 kilomètres de *Kimberley* à vol d'oiseau, mais pour y aller en chemin de fer, il faut faire presque la moitié de la distance du Cap, rejoindre la grande ligne de Boulawayo et remonter, — un petit détour de 530 kilomètres ! Il paraît que le gouvernement colonial et la ville de Kimberley ont fait toutes sortes d'avances et ont même offert de construire la ligne de Kimberley à Bloemfontein entièrement à leur frais; mais les transactions n'ont jamais pu aboutir. Depuis l'affaire Jameson au Transvaal, l'État libre en a peur et ne veut plus en entendre parler. Eux aussi sont devenus anglophobes. Seulement, ces braves gens ne s'aperçoivent pas que, bon gré mal gré, ils sont déjà tout imprégnés de l'élément anglais. Tout le grand commerce et les grandes entreprises — à peu

d'exceptions près — sont entre les mains des Anglais, comme aussi certaines administrations, notamment celle du chemin de fer. Ils ont beau décréter que la langue officielle c'est le hollandais, et expulser l'anglais des écoles du gouvernement, tout le monde, partout, parle l'anglais quand même.

A Kimberley, notre ami, M. Duncan, nous attendait à la gare avec deux fiacres et nous donnait, avec son excellente femme, l'hospitalité la plus large et la plus aimable. A cause de certaines lettres retardées, ou égarées en courant après nous, et aussi parce que nous ne pouvions pas rester à Kimberley jusqu'au dimanche, les réunions que l'on voulait organiser ne purent avoir lieu. J'eus du moins le temps de voir ce qui m'intéresse le plus dans cette capitale des champs de diamants: le *Compound* de De Beer. M. Meyer, un missionnaire allemand, au cœur chaud, ne put, à cause d'un accident, nous piloter. C'est M. Morris, un missionnaire wesleyen, qui le fit. Le directeur du Compound fut enchanté de reconnaître en moi une ancienne connaissance; aussi, obtins-je de lui, sans peine, l'admission de Sémonji.

Le Compound est un rectangle irrégulier de 200 à 250 mètres de long sur moitié de large. C'est un enclos de plaques de fer galvanisé, enfermé lui-même dans un mur de pierres. On y pénètre par deux grilles de fer comme dans une prison, d'Etat, soigneusement gardées, cela va sans dire. Contre la muraille intérieure de fer sont adossés, tout autour, des hangars de tôle, divisés en compartiments, et les cloisons de ces compartiments, en tôle également, sont garnies de couchettes juxtaposées on superposées — comme des étagères — vrais bouges, où grouillent, de jour comme de nuit, les trois ou quatre mille indigènes de toute provenance qui s'y sont emprisonnés. Il va sans dire que la propreté n'y est pas rigoureuse et que le relâchement va aussi loin que les règlements sanitaires peuvent le tolérer et même au-delà. Il faut bien, pour que j'y croie, qu'on me vante la salubrité du compound et qu'on m'assure, chiffres en mains, que l'immoralité, l'ivrognerie et la mortalité y sont bien moindres que parmi les in-

digènes en liberté. Malgré cela j'ai mes doutes. Les mieux partagés sont décidément les malades. L'hôpital s'y compose de plusieurs salles vastes, si propres et si bien aérées, que, si j'étais un de ces malheureux à gages, je voudrais être malade tous les jours, pourvu que je ne dusse pas être mis dans la salle des accidents, jambes et bras cassés; je n'aimerais pas cela. Toute proportion gardée, du reste, ces accidents sont bien moins fréquents qu'on pourrait le supposer.

Lors même qu'à notre arrivée les équipes de jour fussent dans les mines, la cour, comme les cases elles-mêmes, regorgeait de jeunes gens. On se demande ce que ce doit être le dimanche, par exemple, quand les travaux sont suspendus et que tous les 3 ou 4,000 ouvriers sont là, se disputant une petite place dans cette fourmilière humaine!... Aujourd'hui l'aspect du Compound ne manquait certes pas d'originalité... Je m'arrêtai involontairement pour observer cette masse noire de jeunesse venue de tous les coins de l'Afrique, et jetée là pêle-mêle sans se connaitre et souvent sans se comprendre: les uns dormaient çà et là, à l'ombre ou au grand soleil, n'importe; les autres mangeaient et causaient bruyamment, ceux-ci absorbés dans des jeux qui les passionnent, ceux-là occupés à différents petits travaux qui ne sont que des passe-temps. Ici, sous un hangar muni de quelques bancs, voici un chœur de « Jubilee Singers, » organisé et conduit avec talent par un tout petit bout d'homme, un comédien accompli. Ce chœur attire la foule par ses chants originaux et ses voix d'énergumènes. Là-bas, accroupi seul dans un coin, et couvert de guenilles toutes crottées, c'est un jeune nègre qui, avec un instrument de musique des plus primitifs et grossièrement fabriqué, chante à demi-voix les airs mélancoliques de son pays. Qui est-il? D'où peut-il venir? A toutes les questions, il répond par un branlement de tête significatif, et il continue son émouvante complainte.

De l'hôpital, où nous constatons la grande proportion de phtisiques parmi les patients, nous passons à la boucherie, puis à l'épicerie, l'une et l'autre encombrées de chalands.

Voici les boulangers qui, en temps perdu, préparent leurs fournées; voilà aussi des tailleurs, jambes croisées, qui raccommodent des hardes et se font ainsi quelques sous. — On trouve de tout ici. — La plupart de ces noirs comprennent l'un ou l'autre des dialectes du sechuana ou du zoulou. Mais, autant que possible, on les a groupés d'après la méthode ethnologique. Nous nous rendîmes au quartier des Bassoutos tout d'abord; malheureusement, presque tous les Bassoutos sont de service dans les mines; mais nous reconnaissons vite ceux qui sont là, avec leurs livres ou leurs ardoises à la main. Leurs figures brillent en me reconnaissant ou en entendant mon nom.

Mais c'est surtout le quartier zambézien qui nous attirait. Quelle joie quand ces jeunes gens me reconnurent et virent Sémonji!... Ils venaient, eux, d'un peu partout, de la Vallée, de Seshéké, de Kazungula. Leurs visages s'illuminaient, et, au milieu de ces salutations bruyantes qui avaient attiré la foule, l'un courait à la case et en rapportait joyeusement une pièce de la valeur de 3 francs. « Moruti notre père, pour tes provisions de route! » Un autre apportait 6 francs, un autre un bon, un autre une pièce de monnaie de convention qui n'a cours qu'au Compound. Et c'est ainsi qu'en un instant nous reçûmes environ 28 francs, dont 15 fr. 60 cent. pour Sémonji. Mais cela, de la part de Zambéziens, ces mendiants invétérés, m'étonna et me toucha. J'ai admiré avec quels soins l'administration pourvoit aux besoins de ces incarcérés volontaires. Elle a même construit une église qui sert à tour de rôle aux missionnaires luthériens, wesleyens et anglicans.

J'ai remarqué qu'une grande partie de la cour est couverte d'un filet. On me dit que c'était pour empêcher les noirs de jeter des diamants au dehors. Malgré les règlements qui sont des plus rigides, malgré la surveillance la plus minutieuse et les pénalités les plus sévères, il paraît que les vols de diamants sont des plus considérables. C'est une industrie lucrative, paraît-il, et devenue ingénieuse. Les noirs, j'entends ceux

qui volent, ont recours à toutes sortes de ruses pour cacher les diamants : les uns — on l'a vu — les glissent dans des incisions qu'ils se font dans les chairs, d'autres les avalent même, tandis que d'autres imaginent des moyens plus drôles encore.

Hélas! ce ne sont pas les noirs seuls qui font le commerce illicite de ces pierres précieuses, et il faut dire même que, s'ils le font, c'est qu'ils y sont poussés par les blancs. Nous avons pu nous-mêmes nous en convaincre. On venait justement de faire une arrestation qui causa un grand émoi dans la communauté : c'était celle d'un inspecteur, — le deuxième dans l'espace de quelques mois. — Cet homme jouissait de l'estime générale et occupait une position sociale digne d'envie; son avenir était assuré, il avait la confiance du directeur comme de tout le monde. Malheureusement, un jour, l'ombre d'un soupçon effleura incidemment son nom. C'en fut assez pour qu'on le fît surveiller de près. On le surprit en tête-à-tête avec un noir : il venait de bourrer sa pipe, et on découvrit qu'il l'avait bourrée de diamants. On l'arrêta et on le conduisit en prison. On assure qu'il en aura au moins pour sept ans de travaux forcés. Le jour même, ses fils étaient expulsés du service de la Compagnie. Sa malheureuse femme ne put supporter ces terribles chocs, et le lendemain elle mourait de douleur! Cela m'a profondément impressionné. Je suis sorti de cette prison humilié et instruit, et bénissant Dieu du don de sa grâce qui a fait de moi ce que je suis.

A Kimberley, j'ai revu mon aimable médecin, le docteur Mac-Kenzie et ses vénérés parents. J'avais connu ceux-ci à Kuruman en 1868. M. Mac-Kenzie père est un des missionnaires marquants de la Société de Londres au sud de l'Afrique ; il est un des héros de l'expédition Helmon à Linyanti en 1859. Il a eu une vie mouvementée; aussi, quoiqu'un peu plus jeune que moi, paraît-il beaucoup plus vieux. Dans des circonstances critiques, et pour sauvegarder les droits très compromis des tribus ba-Hlapings, il n'a pas hésité à renoncer temporairement à sa vocation de ministre de l'Évangile pour se

jeter franchement dans la politique. Il a partiellement réussi. Il s'est naturellement attiré les critiques et la haine des blancs, sans avoir gagné la reconnaissance de ces noirs pour lesquels il avait tant sacrifié et tant fait.

Aujourd'hui, cet homme d'un si bon cœur et d'une si belle intelligence n'est plus que l'ombre de lui-même. Notre rencontre l'émut presqu'à le bouleverser. « Ah ! mon frère, que je vous envie, disait-il d'une voix tremblottante ! Que de fois ne l'ai-je pas dit : *Vous nous avez battus !* — Battus ! non, mon cher frère, nous n'avons fait que suivre le chemin que votre expédition héroïque de 1859 nous a frayé. Et si nous avons fait un pas en avant en passant le Zambèze, vous en avez fait dix en allant au Tanganyika »...

Au moment où je trace ces lignes, j'apprends que ce vénéré serviteur de Christ est entré dans son repos. Si c'est un privilège de l'avoir connu ici-bas, quelle joie ce sera de le rencontrer dans la gloire !

Maféking, 9 mars 1899.

Dieu dans sa bonté me réservait une bien grande surprise. J'étais tout entier à mes affaires et pressé de continuer mon voyage, quand je reçois un télégramme de M. Boegner m'annonçant sa prochaine arrivée à Maféking. Je pouvais à peine en croire le télégramme. Déjà à Nantes, en me séparant de cet ami, j'avais fait mon deuil de la perspective d'un revoir ici-bas. Il m'avait été bien dur d'y renoncer tout à fait, et je dois avouer que l'absence de M. Boegner a couvert d'un voile de tristesse les préparatifs et les dernières scènes de mon départ. Au Lessouto, il avait manqué au rendez-vous qu'il m'y avait donné, et il m'avait été impossible de l'attendre; j'avais dû quitter avant même qu'il ne débarquât à Lourenço-Marquès. Et voilà notre directeur — pour moi un ami bien cher, — qui, après avoir déjà fait à Madagascar une course essoufflée pour rattraper le paquebot en dépit des apparences les plus contraires, malgré toutes les consignes, les règlements et les retards, arrive avant d'être attendu à la Baie de

Delagoa pour recommencer en Afrique cette même course affolée ! La fièvre malgache s'est cramponnée à lui comme un vampire, n'importe. Il ignore toutes les difficultés qui semblent rendre son plan impossible, ferme l'oreille aux raisonnements d'une prudence jalouse de son confort personnel ; il se jette en chemin de fer, traverse les territoires portugais et ceux du Transvaal ; et, quand la machine à vapeur lui refuse ses services, il saute bravement dans une des carrioles qu'on décore du nom de malle-poste, et, tout malade qu'il est, ballotté sans pitié, de nuit comme de jour, par des chemins qui n'ont pas leur équivalent en Europe, il franchit les distances et arrive enfin à Maféking, où on le dépose plus mort que vif, le jour où j'aurais dû partir. Jugez de notre rencontre ! Les moments s'envolent et on voudrait les retenir. Nous avons tant à nous dire que, chose étrange ! nous ne nous disons presque rien. Et, en nous séparant pour la nuit, chacun de nous se reproche à lui-même sa sensibilité et ses oublis.

Il est évident qu'une simple entrevue ne nous suffit pas et justifierait à peine les fatigues non moins que les dépenses de ce long voyage. Ce ne sont pas des heures, mais des jours qu'il nous faut passer ensemble. Une seule solution s'impose. M. Boegner l'a compris ; aussi, malgré ses fatigues et la fièvre qui le dévore, décide-t-il de nous accompagner jusqu'à Bulawayo. Cela lui permettra de voir les différents membres de la colonne et de faire connaissance avec eux. Pour moi, je l'avoue, il y avait d'autres raisons et d'un ordre tout personnel. Si bienfaisante que me soit la société d'un ami comme M. Boegner, et si précieux que me soient ses conseils, j'entrevoyais avec une vive joie la perspective de quelques jours d'intimité, et il me semblait que la présence du directeur ainsi que celle d'un homme d'affaires comme M. Boegner, était voulue de Dieu pour alléger la lourde responsabilité financière qui pèse sur moi. Il verra par lui-même, et le Comité de Paris, comme nos amis, verront par lui l'emploi des fonds qui me sont confiés, et tous comprendront combien c'est plus agréable et facile de recueillir l'argent sou par sou,

franc par franc, que de le dépenser par shillings et par livres.

Palapye (prononcez : Palapchoé).

Station de Palapye : Voilà du nouveau. C'est bien la station du chemin de fer, mais qui se trouve à 16 bons kilomètres du village du chef Khama, et, comme c'est la nuit, il faut, comme d'autres, nous décider à coucher à l'hôtel. « Combien êtes-vous ? dit l'hôtelier. — Trois messieurs. — Bon ! je puis vous offrir une chambre et demie ». Et il nous montre une petite cellule à deux lits, mais si étroite qu'il est impossible d'y prendre quoi que ce soit, ne fût-ce qu'une valise. Les lits eux-mêmes ne sont pas somptueux, si du moins ils étaient propres ! Bah ! M. Boegner et moi trouvons chacun notre place et oublions le reste dans un de ces entretiens qu'on ne voudrait jamais interrompre, même pour dormir. M. Bertrand, que nous avions espéré mieux partagé, l'est encore moins bien : on l'introduit dans une autre cellule, déjà occupée par un quidam de je ne sais quelle provenance, mais d'apparence si peu attrayante, que M. Bertrand prend son matelas et se couche simplement dans un coin de la salle à manger.

Le lendemain, une voiture de quatre chevaux nous emportait à Palapye. La vue de Palapye m'a attristé. Quelle différence avec la vieille Shoshong que je photographiai il y a vingt ans. Il y avait un cachet de grandeur dans l'amas immense de huttes en chaume de cette grande ville de 25,000 âmes ! Aujourd'hui ce n'est pas une ville compacte ; ce sont des villages plus ou moins agglomérés selon la disposition du terrain. Les maisons sont vieilles et délabrées, les enclos sont mal entretenus et tombent en ruines. Le village paraît désert, car la plupart des habitants sont allés à leurs champs à une grande distance de la ville et y vivent.

Ce sont deux hommes à la tête de la maison Whiteley-Walker et C°, qui nous offrent généreusement l'hospitalité, l'hospitalité que des garçons peuvent offrir. Ils sont toujours en bras de chemises, à table comme au comptoir ; c'est

typique. Le jour, ils sont tout entiers aux affaires et sans aucun répit; le soir, ils laissent tous leurs soucis dans la boutique en en fermant la porte, et ils se livrent tout entiers à leurs récréations. Ils sont à peine une cinquantaine de blancs, et cependant ils ont construit une charmante église où ils ont chaque dimanche un service régulier ; ils ont un cabinet de lecture, et je ne sais combien de clubs : tennis, polo, foot-ball, cricket, équitation, et une société littéraire où ils s'escriment aux essais et aux débats. Voilà sûrement qui fait des hommes.

Notre première visite est pour mon vieil ami Khama. D'aussi loin qu'il nous voit, il vient au-devant de nous en souriant. Nous ne faisons que passer au *lekhotla* pour saluer les hommes qui s'y trouvent, et nous nous rendons directement chez le chef. Nous causons, mais j'ai de la peine à retrouver Khama. Il parle sans entrain, il a l'air profondément triste et abattu. Quand il parle, il s'anime ; mais, du moment qu'il ne prend plus une part active à la conversation, il s'affaisse et s'assoupit. Chez lui, le ressort est brisé. A part quelques éclaircies qui le relèvent encore, il semble écrasé. Même dans la réunion publique que nous avons eue au *lekhotla,* avec deux cents personnes au plus, où M. Bertrand et M. Boegner ont parlé, c'est avec peine que Khama s'est levé pour balbutier quelques mots de remerciements.

Le lendemain, dans une course à cheval qu'il fit avec nous, il était redevenu lui-même, et me parlait librement, à cœur ouvert, de ses difficultés et de ses épreuves. Elles ne sont pas petites : son fils Sékhomi, qui n'est pas du tout chrétien, joue le rôle d'Absalon : il a pris le contrepied de la manière de faire de son père, et a fini par quitter la ville de Palapye pour s'établir ailleurs à la tête des mécontents. Nous l'avions prévu. Mais la situation est devenue si tendue et si critique, que l'administrateur du Béchuanaland doit venir sous peu afin de régler les affaires, c'est-à-dire de régulariser la scission entre le fils et le père. Et c'est son seul fils! — Que deviendra la tribu à la mort de Khama? Pauvres noirs !

faut-il donc qu'ils se détruisent eux-mêmes ? Je sympathise avec Khama de tout mon cœur. Plusieurs des chrétiens sont venus me voir, et j'ai eu la tristesse de constater qu'il s'en trouve dans les deux camps !

Une autre ombre à notre visite à Palapye, c'est que M. Boegner a été si malade qu'il a dû garder le lit presque tout le temps que nous y avons passé.

Boulawayo, 12-28 mars 1899.

Nous y sommes enfin. Il faut se jeter tête baissée dans les affaires. La grosse question, c'est celle de nos marchandises ; non pas celles exclusivement des dix-huit personnes qui composent l'expédition, sans compter Stephen, Sémonji et Samata, qui ont aussi leur petit bagage qui se pèse comme les nôtres, mais les approvisionnements des missionnaires qui sont au Zambèze et ce qui appartient plus directement encore à la mission : outils, médicaments, presse, canots, etc.

Il y a quelque temps, notre agent m'écrivait : « Pour charger les sept wagons dont vous avez besoin, il vous faudrait 42,000 livres (21,000 kilos) de poids, et vous n'avez que 30,000 ». Hélas, les 30,000 livres furent vite dépassées. Tous les jours c'étaient de nouveaux arrivages de colis, et cela jusqu'à la veille de mon départ. De sorte qu'aux sept wagons primitifs il a fallu en ajouter quatorze autres. Vous comprenez bien que tout cela ne s'est pas fait aussi facilement qu'on l'écrit. J'étais résolu à ne rien laisser derrière, d'autant plus qu'à la perspective d'une importation colossale de machines, qui allait bientôt réclamer des centaines de wagons, les prix de transport augmentaient chaque jour. Nos rouliers étaient aussi clairvoyants que moi, et, du moment que je n'étais plus moi-même dans les termes du contrat, je me trouvais dans une position désavantageuse, et ils essayaient nécessairement de s'en prévaloir. J'aurai l'occasion d'attirer sur ce point l'attention de nos amis aussi bien que celle du Comité. On croit qu'on a tout fait en Europe quand on a expédié une

caisse fort bien adressée à Port-Elisabeth ou au Cap, et on ne sait pas à quels tracas, quels embarras et quels sérieux retards on nous expose en n'envoyant pas en même temps les factures et les listes du contenu de cette caisse. C'est à vous donner des insomnies, je vous assure.

Je vous fais grâce de tous nos ennuis, ils sont passés, et j'ai réussi à ne rien laisser derrière, Dieu soit loué. Même au milieu de tous ces embarras, d'un caractère bien matériel, comme on fait l'expérience de la bonté et de la fidélité de Dieu ! Rien n'est trop petit à ses yeux qui touche ses enfants.

Le temps et la place aussi ne me permettent pas de vous parler de Boulawayo, qui se donne déjà tous les airs d'une grande ville. Ses rues sont de grands boulevards éclairés à l'électricité, et certains bâtiments y ont même quelques prétentions d'architecture. Elle a son « West End », sa banlieue parsemée de villas entourées de jardins ; elle a aussi ses journaux quotidiens, son *club*, où les messieurs vont goûter ou dîner même en bras de chemise. — C'est là et c'est ainsi que l'administrateur nous a officiellement reçus avant de nous inviter chez lui. Elle a aussi ses hôtels, et quels hôtels! où l'on paie 25 francs par jour !

Heureusement que notre ami M. Bertrand a obtenu des prix de faveur pour notre expédition. Cet excellent ami, toujours au guet quand il s'agissait de moi, m'invitait souvent à goûter avec lui pour m'éviter la fatigue de retourner au milieu du jour chez les amis qui m'avaient reçu ; je dus même passer deux jours dans son hôtel. J'aurais pu me croire à Londres, dans la plus haute société. L'hôtel lui-même est un palais, tout y est du plus grand luxe, et, comme c'était une soirée ouverte au public, il est de bon ton d'y aller dîner en grande toilette. Pendant qu'une bande de musique militaire exécutait de magnifiques morceaux dans la cour, une troupe d'Hindous qui circulaient dans la salle avec leurs turbans et leurs vêtements d'une blancheur irréprochable, relevés par un large ruban rouge en sautoir, vous faisait oublier que vous étiez à Boulawayo, un des postes avancés de la civilisation.

Un monsieur vint à moi et me dit : « Il y a une dame française qui désire ardemment faire votre connaissance; consentiriez-vous à lui être présenté ? » En un instant, je me trouvai dans un cercle brillant de dames et de messieurs causant de mes voyages et de la mission. Lorsque je me levai, la dame française me serra la main et me dit avec beaucoup de grâce : « Voici pour vos frais d'hôtel ». C'était un billet de banque de 50 francs. Tout surpris, je lui demandai si elle était protestante. « Non, me dit-elle, mais je m'intéresse beaucoup à votre mission. »

C'est ainsi que l'entrepreneur de notre roulage, qui demande près de 200 francs par chaque voyageur, fait aussi une exception pour moi et ne me demande rien. Donc, de Londres au Zambèze, la bonté et la miséricorde m'ont accompagné à chaque pas.

Un beau souvenir de Boulawayo, c'est l'arrivée de la colonne, et surtout le dimanche et la soirée que nous avons tous passés ensemble avec notre cher directeur, remis de sa fièvre et sorti de l'hôpital. Il fallut bien dire adieu à ce bien-aimé frère, mais c'est au seuil de l'éternité. Il emportera avec lui en Europe, comme nous au désert, les échos de ces belles réunions et de ces chants de joyeuse consécration. Au contact de cette belle jeunesse, on se sent rajeuni. Nous ne sommes pas à plaindre, nous suivons le Roi. Quel honneur que de faire, dès maintenant, partie de son cortège et de l'entendre nous répéter, quand nous sommes assiégés de craintes : « Prenez courage! J'ai vaincu le monde! »

F. Coillard.



MORT DE MADAME LOUIS JALLA

Extrait d'une lettre de M. Louis Jalla à M. Bianquis.

Coup de foudre dans un ciel serein. — Un samedi bien employé. — Nuit d'alarme. — Un dimanche dans l'angoisse. — Le départ. — Sympathie des chefs et des indigènes. — Préparatifs funèbres. — La dernière séparation. — Paroles de foi.

Séshéké, 15 avril 1899.

Bien cher monsieur Bianquis,

Notre courrier part le 17 ou le 18 courant. Je lui remettrai une dépêche à votre adresse, qui vous dira très brusquement l'épreuve qui vient de fondre sur moi. Je crois qu'il vaut mieux, et pour les parents et pour moi, que la nouvelle soit connue le plus tôt possible. Maintenant, je vous dois des explications.

Rien ne faisait prévoir que nous étions sur le point d'être brusquement séparés, ma chère femme et moi. Après avoir passé une quinzaine de jours auprès de madame Coïsson, elle en revenait le 27 mars au soir, très, très heureuse de rentrer chez elle. Rien de plus naturel. « Je n'ai jamais tant soupiré après notre jolie maison, me disait-elle, et cependant j'ai bien joui des Coïsson. » Elle était hantée par la crainte de quelque accident pendant son séjour là-bas.

Le dimanche suivant était Pâques. Au second culte, nous eûmes la joie de recevoir dans l'Église par le baptême deux de nos fidèles, un couple qui nous est très attaché. Le mari est mon bras droit. Sur ma requête, le roi l'a affranchi pour qu'il puisse se fixer définitivement chez moi. La cérémonie fut très émouvante. Après le culte, nous eûmes avec eux, la femme d'Arone et mes deux jeunes aides, un service de Sainte-Cène très bienfaisant. C'était le premier que nous avions avec des Zambéziens. Il nous semblait commencer une période nouvelle et bénie pour notre œuvre à Séshéké. Le soir, comme d'habitude, ma femme se mit à l'harmonium

et nous chantâmes plusieurs cantiques avec nos enfants de la cour. Ainsi se passa ce dernier dimanche ensemble. Nos cœurs débordaient de reconnaissance envers Dieu.

La semaine du 2 au 8 avril fut très remplie par des travaux de badigeonnage afin de faire la toilette de notre station pour l'arrivée des prochains renforts. Ma femme fut très gaie. Dans ses moments perdus, elle écrivit plusieurs lettres, où elle ne put cependant pas se défendre de certains pressentiments. Dans une lettre que nous venions de recevoir, on nous disait que notre petit Guido, qui n'a pas quatre ans, avait eu trois jours de grande angoisse à notre sujet. Dans une autre, ma belle-mère nous racontait que Guido lui avait dit : « Moi, je veux que mon papa et ma maman reviennent vite. » Puis, se reprenant : « Mais peut-être que maman est au ciel », dit-il. — « Si elle est au ciel, tu ne la reverras pas », dit la grand'mère. — « Oh ! oui, je la verrai, reprend l'enfant, car moi, je veux toujours être bien sage, et alors j'irai au ciel. » Tout en nous faisant sourire et en faisant perler des larmes à nos yeux, comme c'est le cas de tout ce qu'on nous cite de nos chers bijoux, cette réflexion de Guido nous affecta plus profondément que nous n'aurions voulu l'avouer.

Le 7 avril au soir, nous jouîmes ensemble de la lecture d'un volumineux courrier égaré pendant deux mois et contenant tant de délicieuses lettres de parents et amis.

Le samedi 8 avril au matin, elle fut encore très occupée avec des femmes; elle eut une excellente journée. Au coucher du soleil, elle vint un long bout de chemin à ma rencontre, du côté de Séshéké. Après souper, nous fîmes quelques pas ensemble dehors, pour prendre le frais pendant qu'on enlevait le couvert; puis, tous les membres de notre réunion de prières du samedi soir étant absents à cause des vacances, nous nous mîmes à écrire et, vers neuf heures, nous nous retirions dans notre chambre à coucher où elle lut encore le journal de décembre. Nous fîmes notre culte, où tous deux prenions toujours une part active. C'était toujours une grande jouissance pour moi d'entendre sa voix

insister auprès de Dieu en faveur de nos enfants chéris, de nos parents et amis, de nos chers Zambéziens Puis on se dit bonsoir après une longue et sérieuse causerie.

Mais à onze heures elle se sentait agitée, puis un peu fiévreuse; à minuit elle éprouva des frissons; je dus la couvrir plus chaudement. A deux heures elle demande en hâte la lumière. Elle venait de sentir un affreux point au côté droit; mais l'application d'un rigollot calma la douleur. A deux reprises il reparut plus loin et fut calmé de même. Mais le cœur était agité, la respiration oppressée et, vers quatre heures, elle sentit un point très douloureux à la région du cœur. Rigollots, emplâtres, frictions, etc., furent employés sans grand succès.

Le soleil s'était levé sur notre angoisse. C'était dimanche, 9 avril. A déjeuner elle prit volontiors une tasse de lait chaud avec du miel. A neuf heures, heure du culte, comme elle était plus calme et sommeillait, je laissai une fillette auprès d'elle pendant le culte. Je la retrouvai à dix heures, toujours sommeillant et ne répondant que par signes, pour ne pas provoquer la toux. A une heure elle but avec grand plaisir une tasse de thé. L'après-midi fut plus calme que le matin. Je la croyais beaucoup mieux. Je fis le culte de deux heures très court, soupai en hâte et m'établis auprès de ma chère malade dans la ferme confiance qu'elle aurait une bonne nuit. Je lui préparai une potion calmante très recommandée, fis piler de la graine de lin et lui en appliquai un large cataplasme; puis je lui préparai une grande théière de camomille pour sa soif.

A neuf heures et demie, lui sentant les joues fraîches, je lui dis : « Mais tu es beaucoup mieux, quel bonheur ! » Elle fit un signe dubitatif; plus tard, sentant ses mains fraîches après qu'elle avait transpiré, je les lui fis mettre sous un châle et j'enveloppai ses pieds dans un morceau d'étoffe bien chaud.

A onze heures, elle voulut être conduite sur un fauteuil. Je l'y installai, l'enveloppant de mon mieux. A onze heures

trois quarts, je lui conseille de retourner au lit. — « Oui, je puis, » dit-elle. Je la débarasse de ses châles. — « Allume! dit-elle. — Mais c'est allumé. — Allume, c'est tout noir! » Je la regarde anxieux et vois ses yeux grand ouverts regardant le vague. Effrayé, je la soulève. Elle met ses bras autour de mon cou, fait un pas vers le lit et s'affaisse sur le sol comme du plomb. Croyant à une syncope, je recours à l'eau fraîche, puis à l'éther : mais le cœur s'était arrêté net, la respiration aussi. La chère âme, si vaillante, s'était envolée pour retrouver les trois anges que j'avais déjà là-haut. Oui, mais moi, je restais seul, seul, plus seul que je n'avais jamais été... Elle n'a eu ni râle, ni agonie. S'est-elle doutée qu'elle partait? Je ne sais, elle n'a rien dit et s'est paisiblement éteinte. Grâce à Dieu, elle était prête à aller au-devant de l'Agneau.

Aidé de mes fillettes qui sanglotaient, je l'étendis sur le lit avec beaucoup de peine; puis je fis informer mes voisins et écrivis à Kazungula et Léaluyi. A minuit, Mokwaé et son mari, suivis de plusieurs chefs, arrivent; puis Arone et sa femme, Litia, sa femme et ses chefs. Une bonne partie des deux villages passe la nuit sur la station, qui dedans, qui dehors. Et quand, au bout de quelque temps, je leur dis qu'il n'est pas nécessaire qu'ils veillent ainsi, ils sourient tristement, disant : « Crois-tu que nous allons te laisser seul? Oh non! »

Qu'on nous dise, après cela, que l'Évangile ne fait pas de progrès! Eux qui ont une horreur innée de tout ce qui leur parle de la mort, de près ou de loin! En 1888, à la mort de notre enfant, personne, sauf l'évangéliste, n'était entré auprès de nous, et deux ou trois curieux seuls étaient venus à l'ensevelissement. A la mort de Goy, qu'ils aimaient cependant bien, deux seuls chefs, paraît-il, étaient entrés, et quand il s'agit de porter la civière, c'est à grand'peine que des ouvriers consentirent à s'en charger. C'était un sentiment plus fort qu'eux. Aussi étais-je étonné de cette transformation.

Au lever du soleil, Arone et un indigène s'occupèrent du

cercueil; la femme d'Arone et deux femmes changèrent la chère dépouille. Des messagers avaient été envoyés dans la nuit aux Coïsson, à mes deux jeunes aides au loin en vacances, et à mon principal ouvrier, en vacances aussi. Il y eut tout le temps du monde dans la maison.

Force nous fut de fixer l'enterrement à trois heures, car les choses vont horriblement vite au Zambèze. En partant de la maison, à mon grand étonnement, des chefs s'avancent pour porter eux-mêmes le cercueil de ma bien-aimée. Nous la déposons auprès du tombeau de Goy et du petit Émile. Tout le monde des deux villages a répondu à l'appel de la cloche et Dieu m'a donné la force de parler à cette foule de l'espérance du chrétien en face de la mort. Après un appel pressant, je les remercie de me faire sentir comme ils l'ont fait combien je suis des leurs. Arone et Litia ajoutent quelques mots, Samuel prie, et la fosse se comble, dérobant pour toujours à ma vue la dépouille chérie de celle que j'avais tant aimée ici-bas. Ce n'est que lorsque tout fut fini et que je rentrai dans ma demeure, si vide, que la foule se dispersa.

Cette sympathie si inaccoutumée fut un baume à ma douleur, quoique, de jour en jour, je sente mieux la grande perte que j'ai faite. Cependant je sens aussi qu'elle me vient d'un père qui m'aime et *qui ne peut se tromper*. Il a mis désormais là-haut le plus doux des liens qui me rattachaient ici-bas. Ah ! pour y arriver, Il a labouré bien profondément mon cœur. Il m'aidera aussi à porter les fruits qu'Il attend de moi. La tâche est désormais doublée et mon désir serait de conserver tel quel le personnel de la station, avec les sept fillettes, les garçons, etc. Je le ferai tant qu'Il m'en donnera la force. Lundi nous recommençons l'école : ce sera une bonne chose.

Votre bien sincèrement dévoué, mais dans les larmes.

LOUIS JALLA.



LA VIE QUOTIDIENNE DANS UNE STATION

Extrait d'une lettre de M. Béguin.

Le programme d'une journée. — La nourriture du corps, celle de l'esprit et celle de l'âme. — M. Georges Mercier. — Difficulté de se procurer des canots. — La question des transports et sa solution espérée.

Nalolo, 13 février 1899.

Bien cher monsieur,

Vous me dites que vous avez de la peine à vous représenter l'emploi de nos journées. Il est vrai qu'ici, au Zambèze, notre vie est assez différente de ce qu'elle serait en Europe. Bon gré, mal gré, nous sommes obligés d'être toute espèce de choses ; non seulement prédicateurs de l'Évangile, mais encore instituteurs, quelquefois médecins, dentistes, architectes, menuisiers, marchands, etc. Cela varie suivant les circonstances et les époques. Aussi me serait-il difficile, en vous décrivant l'emploi d'une de nos journées, de vous tracer en raccourci le tableau de notre vie ; car, quoique nous menions une existence assez monotone, il arrive cependant qu'il y ait de l'imprévu chez nous. Toutefois, d'une manière générale, nos occupations rentrent dans le cadre suivant :

Au lever du soleil, qui varie suivant les saisons entre cinq heures et demie et six heures et demie, vous entendriez la cloche de la station appeler les gens à la prière. Souvent il vient des gens du village et des élèves de l'école, mais souvent aussi il n'y a que les habitants de la station, les enfants qui vivent chez nous, les ouvriers. Ce culte quotidien dure un quart d'heure ; nous chantons, lisons une portion de l'Écriture, suivie de quelques mots d'explication, et terminons par la prière.

Alors, chacun s'en va à ses occupations. Cependant, avant que les ouvriers puissent se mettre au travail, il faut leur laisser environ une heure pour préparer leur nourriture ; car,

dans ce pays-ci, les ouvriers font eux-mêmes leur cuisine. Elle n'est du reste pas compliquée : chaque homme reçoit un litre de grain par jour : maïs, sorgho, millet, ou une quantité correspondante de manioc ou de patates, de courges, de haricots ; cela varie suivant les époques. Il en est de même pour les élèves de l'école qui vivent chez nous. Chacun pile sa nourriture pour la réduire en farine et la cuit. Avec leur pain, ils reçoivent encore ce qu'ils appellent le *basauntsou*, mot qui n'a pas de correspondant exact en français, et qu'on pourrait traduire par condiment ; c'est soit du lait, soit des poissons ou de la viande, des arachides, quelque chose dont ils puissent faire une sauce, dans laquelle ils trempent leur pain.

A huit heures, la grosse cloche se fait de nouveau entendre. Cette fois, c'est pour appeler les élèves à l'école ; le village se trouve à environ deux kilomètres de la station, les élèves ne sont cependant jamais tous là avant neuf heures. C'est alors que l'école commence ; elle se tient jusqu'à midi.

L'après-midi est rempli par toute espèce de travaux : surveiller les ouvriers, procéder aux constructions ou réparations, faire les marchés, recevoir des visites à la station ou en faire dans le village, quelquefois un peu jardiner, enfin lire ou écrire quand il n'y a pas d'autres travaux.

A six heures, il y a de nouveau une cloche qui réunit les gens de la maison pour la distribution de la nourriture. A partir de ce moment, nous sommes tranquilles ; nous avons la veillée pour lire et écrire. Cependant, à huit heures ou huit heures et demie, on sonne de nouveau la cloche ; c'est pour la prière du soir, après quoi chacun peut aller dormir.

Vous savez que notre dernière Conférence avait décidé qu'après avoir passé deux mois sur les stations du Bas, M. G. Mercier viendrait ici, à Nalolo, pour m'aider dans la reconstruction de notre station. Ainsi, il aurait dû arriver chez nous vers le milieu du mois de novembre. Mais, faute de canots, il a dû beaucoup prolonger son séjour à Kazungula et à Séshéké, et n'arrivera ici qu'à la fin du mois de

janvier. M. Mercier est un aide bien précieux, car il est très habile : il met la main à tous les travaux qui se présentent et s'en tire très bien.

La difficulté que nous avons eue à trouver des canots pour lui peut vous faire comprendre la grande différence qu'il y a entre les stations du Bas et celles du Haut.

Quand les wagons qui viennent du sud, chargés de nos provisions, arrivent à Kazungula, on pourrait croire que, puisque ces wagons sont arrivés au Zambèze, nous sommes tous approvisionnés. Hélas ! c'est un voyage de plus de quinze jours sur le fleuve, à travers les rapides. Mais là n'est pas la plus grande difficulté ; le gros ennui pour nous, le gros souci qui se renouvelle à chaque arrivée de wagons, est de trouver des canots. Pour cela nous devons nous adresser au roi ou à sa sœur de Nalolo, et malheureusement nous dépendons de leur bon plaisir, de sorte que souvent nos bagages n'arrivent chez nous que bien des mois après leur arrivée à Kazungula. Nos approvisionnements de cette année-ci, tout ce qui devait remplacer ce que l'incendie a détruit, arrivait à Kazungula en juin dernier. Eh ! bien, actuellement, soit plus de sept mois après, une bonne partie de ces objets sont encore là-bas !

Cette question des transports entre le Bas et le Haut est un problème qui se pose, comme auront pu le voir les lecteurs du livre de M. Coillard, depuis l'origine de la Mission. Malheureusement, à mesure que les années se passent, au lieu d'arriver à une solution, le problème se complique toujours plus, par le fait que la population blanche dans le pays augmente. Non seulement notre nombre à nous va en croissant, mais il y a maintenant ici des représentants du Gouvernement anglais ou des marchands. Tout ce monde recourt aussi aux canots zambéziens, et on les sert souvent avant nous.

Aussi notre espoir, pour l'avenir, c'est qu'il s'établira des rouliers de profession qui feront ce service de transport de Kazungula au Bo-Rotsé. Ce serait la meilleure solution.

Nous serions indépendants du roi et de la reine, sans avoir l'ennui de nous occuper des wagons, des bœufs et des conducteurs. Ceux-ci nous apportent encore plus de difficultés que les canots ; c'est pourquoi, jusqu'à présent, nous avons recouru surtout à ce dernier mode de transport, si défectueux qu'il soit.

Croyez-moi votre tout dévoué,

ÉUGÈNE BÉGUIN.

CONGO FRANÇAIS

RAPPORT DE LA MISSION DU CONGO FRANÇAIS POUR L'ANNÉE 1898

Insuffisance du personnel en 1898. — Les renforts. — Écoles d'internes à Lambaréné et à Talagouga. — Élèves catéchistes. — Travaux littéraires : traduction de la Bible, catéchisme, histoire Sainte en galoa et en pahouin. — Les cultes publics. — Travaux de constructions. — Annexes de Lambaréné. — La nation de Ngomo. — Le bassin du Ngounié. — Annexes de Talagouga. — Écoles d'annexes. — Le pays ouvert.

Messieurs et honorés frères,

La Conférence des missionnaires du Congo français s'est réunie à Talagouga, du 8 au 16 février 1899, sous la présidence de M. Allégret. Nous condensons dans un rapport unique les rapports de nos différentes stations, pour donner une idée d'ensemble sur la marche de notre œuvre pendant l'année 1898.

I

LE PERSONNEL

L'année 1898 avait commencé, pour les missionnaires du Congo, comme avait fini 1897, dans le sentiment d'une

grande impuissance : le manque d'hommes rendait impossible, non seulement une marche en avant décisive, mais encore une conservation assurée des positions et un développement normal.

A Lambaréné, pendant que M. Merle s'occupait de l'école, M. Teisserès suffisait à peine aux travaux de la station, et M. Haug était totalement impuissant à visiter régulièrement toutes les Églises du Bas. Quant à madame Teisserès, elle avait dû renoncer à la direction d'une école de filles qui était pour elle une trop grande charge, et il avait fallu licencier l'école.

A Talagouga, MM. Allégret et Faure, seuls à la tâche, surchargés par les travaux d'installation encore inachevés, sans même parler du soin de la scierie, avaient peine à faire face à toutes les obligations de l'œuvre, le premier s'occupant de la station, le second de l'école, l'un et l'autre essayant, dans la mesure du possible, de visiter les villages.

Malgré ce manque de forces, Dieu nous a permis de voir son œuvre s'affermir. Nous avons fait ce que nous avons pu, sans cesser de demander en même temps les renforts indispensables. La joie a été grande quand ils sont arrivés, après une longue attente : le 29 juillet, c'était mademoiselle Kern qui, venant seconder madame Allégret, reprenait de ses mains l'école de filles; le 25 septembre, c'étaient M. et madame Vernier : M. Vernier, venant aider M. Teisserès, permettait à M. Haug de fonder la station projetée à Ngomo et de jeter les bases de ses premières constructions. Madame Vernier réorganisait l'école de filles que madame Teisserès avait dû licencier.

En même temps, M. Moschetto, arrivant à Talagouga et déchargeant, en grande partie au moins, les deux missionnaires de bien des soucis matériels — scierie, constructions, etc., — leur permettait de se livrer plus complètement à l'œuvre religieuse.

Le 8 décembre, M. Couve débarquait sur l'île de Talagouga et, prenant la charge de l'école, permettait à M. Faure de

préparer sa rentrée en France et de consacrer le temps qui lui restait avant son départ à l'œuvre d'évangélisation.

L'année, commencée dans le sentiment d'une lamentable insuffisance, a fini dans la joie des renforts arrivés, et la Conférence, qui se réunissait au début de 1899, comptait, pour la première fois, six missionnaires et recevait la bonne nouvelle de l'arrivée, pour le mois de juin, de deux nouveaux missionnaires, MM. Hermann et Lantz.

II

L'ACTIVITÉ SUR LES STATIONS

Commençons par les écoles d'internes. M. Merle a dirigé, pendant toute l'année 98, l'école de garçons de Lambaréné ; elle a compté jusqu'à 91 élèves. Et bien que, pour la bonne marche de l'école, un nombre plus restreint d'élèves soit certainement désirable, il a été impossible de refuser les enfants qui arrivaient de tous côtés et qui, si on ne les eût pas reçus, auraient passé immédiatement à la mission catholique.

A Talagouga, l'école a eu une moyenne de 45 élèves ; on aurait pu avoir beaucoup plus d'enfants si on avait eu la place et les ressources nécessaires, et, en serrant les places, à l'école et au dortoir, M. Couve a pu finir l'année avec plus de 60 élèves internes. Ici, comme à Lambaréné, il serait facile d'avoir un nombre d'enfants beaucoup plus considérable, mais il faudrait pour cela être en forces.

L'école de filles de Lambaréné, reprise et réorganisée par madame Vernier, et celle de Talagouga, reprise par mademoiselle Kern avec une moyenne de 18 élèves, ont pris un essor tout nouveau.

Nous n'avons malheureusement pas le temps de dire tous les encouragements que ceux qui s'en occupent rencontrent dans la direction de ces écoles : que ce soit les Galoas de Lambaréné ou les Pahouins de Talagouga, que ce soit les

garçons ou les filles, ils sont tous également attachants, et il n'est pas difficile, sous un monceau de sauvagerie, de violences et de grossièretés païennes, de découvrir un grand fonds de bonne volonté, beaucoup de cœur chez un grand nombre et, chez la plupart en tous cas, un immense désir de s'instruire.

Ces écoles sont l'espérance de notre œuvre, et l'on ne saurait trop insister sur l'importance de cette éducation de l'enfance et de la jeunesse pour l'avenir de nos Églises indigènes. On n'y consacrera jamais ni trop de temps, ni trop de soins, et les efforts de l'année 1898 ont contribué à augmenter leur popularité, incontestablement plus grande, surtout chez les Pahouins, que celle des Écoles des Pères du Saint-Esprit.

A côté des écoles primaires, il nous faut maintenant parler de l'école des élèves catéchistes qui doit nous fournir les ouvriers qualifiés dont nous manquons pour nos annexes. Depuis octobre 1897, elle s'est tenue à Lambaréné sous la direction de M. Teisserès, avec 15 élèves. Ils ont montré beaucoup d'application à leur travail, et la joie de les voir s'ouvrir à l'Évangile a bien compensé la peine prise par leur missionnaire à les instruire et à préparer leurs leçons. Trois seulement ont dû être renvoyés comme incapables ou peu sérieux, et les autres ont reçu de la Conférence de février 1899 des charges diverses d'aides, d'instituteurs ou de catéchistes. Le matin, ces jeunes gens profitaient à l'école de M. Merle des leçons de français, ou s'occupaient aux travaux matériels de la station ; l'après-midi était consacrée aux leçons de M. Teisserès. Les exercices pratiques n'ont pas été négligés. Tous les matins, au lever du soleil, plusieurs se sont rendus dans les villages pahouins des environs pour faire le culte, et le dimanche ils étaient envoyés à tour de rôle dans les annexes pour présider les services.

Enseigner la parole de Dieu dans une langue indigène, où les idées abstraites de doctrine sont lettres fermées pour le noir, ce n'est pas chose aisée, et M. Teisserès s'est bien vite rendu

compte des difficultés de la tâche : pas de catéchisme, pas d'histoire sainte, la Bible à moitié traduite seulement, en plusieurs recueils séparés, dont la plupart sont épuisés. Il a semblé à M. Teisserès que son enseignement manquerait de précision s'il n'était pas d'abord sérieusement préparé, puis écrit en galoa. Un travail de ce genre n'était pas une petite entreprise. M. Teisserès s'y est mis avec courage ; il a d'abord traduit une histoire sainte (Ancien Testament) dont l'étude a montré l'ignorance profonde de nos chrétiens les plus avancés. M. Teisserès a souvent été amusé par les interprétations fantaisistes et même grotesques de certains récits. M. Teisserès a ensuite composé un catéchisme un peu complet, préparé sur le cours de religion de M. Babut.

Enfin, avec l'aide du catéchiste Ogula, M. Teisserès a pu achever la traduction des parties encore inédites de la Bible, Jérémie, Ezéchiel, Nombres, Deutéronome, Lévitique et Chroniques. Quand il aura pu procéder à une revision sérieuse des livres déjà traduits par nos frères américains, M. Teisserès se trouvera en mesure de pubier une édition complète de la Bible galoase en même temps qu'une histoire sainte et un catéchisme développé.

De son côté, à Talagouga, M. Allégret, surmontant toutes les difficultés d'une langue très imparfaitement fixée, composait et publiait un catéchisme provisoire, accompagné d'un recueil de cantiques pahouins. Il préparait ensuite un petit catéchisme qui sera prochainement publié à la fois en galoa et en pahouin. En même temps, il se lançait dans la traduction des Évangiles. Grâce au travail extrêmement énergique de M. Allégret, nous espérons posséder bientôt au moins les quatre évangiles en pahouin. L'entreprise était difficile, d'autant plus qu'aucun de nos chrétiens pahouins ne sait suffisamment le français pour nous aider dans des travaux de ce genre. Seul notre catéchiste galoa Ombago, qui connaît très bien le pahouin, a pu prêter son concours, du reste très précieux, à M. Allégret.

C'est aussi lui qui aide les missionnaires de Talagouga

en interprétant leurs paroles, soit au culte du dimanche, soit dans les courses d'évangélisation. On ne se représente pas en France les difficultés colossales de la langue pahouine et la peine qu'on a, même après dix ans de travail, à s'en rendre suffisamment maître pour prêcher ou pour conduire un palabre.

Puisque nous parlons des cultes, nous dirons ici que, sur nos deux stations, les cultes du dimanche ont été régulièrement suivis par les indigènes des villages environnants. A Lambaréné, il y a généralement deux cultes, l'un en galoa, l'autre en pahouin. L'assistance à ce dernier a considérablement baissé, plusieurs villages pahouins ayant dû, à la suite de difficultés avec l'administration, se transporter dans la brousse, et la chute du catéchiste Paul ayant en même temps privé M. Teisserès de son meilleur interprète pahouin.

A Talagouga, un culte unique rassemble les Pahouins et les quelques ouvriers galoas ou nkomis de la station. Le culte a lieu en pahouin ; mais, avant la méditation en pahouin, une lecture galoase est suivie de quelques réflexions et du chant d'un cantique dans la même langue. Le dimanche soir, Pahouins et Galoas de la station ont entre eux une instruction plus intime. Au début, le nombre de chrétiens avancés ne nous permettait pas d'avoir, comme à Lambaréné, une école du dimanche. Les enfants y remédient d'eux-mêmes en venant passer l'après-midi sur la vérandah de leur missionnaire, où il peut causer avec eux et leur montrer des gravures bibliques, les leur expliquer, ou, de tout autre façon, les intéresser durant l'après-midi. Si ce n'est pas un repos pour le missionnaire, c'est du moins pour lui une grande joie que de pouvoir se sentir en famille avec les enfants de son école.

Les travaux matériels ont occupé dans l'une et l'autre station un temps assez considérable. La section d'école industrielle de Lambaréné, dirigée par un charpentier indigène, a compté sept élèves ; ils ont fait leurs débuts dans les constructions proprement dites en édifiant la charpente de l'Église de

Wombolia, et ont aidé M. Haug à construire la maison provisoire de la nouvelle station de Ngomô. Les constructions de Ngomô ont occupé M. Haug pendant toute la seconde partie de l'année, et, les ouvriers étant occupés, la réfection de certains bâtiments de Lambaréné a dû être renvoyée à 1899.

A Talagouga, l'arrivée de M. Moschetto a permis de commencer la construction de la deuxième maison missionnaire dont on a élevé d'abord la cuisine-office. Celle-ci sert de logement provisoire à M. Couve. Les missionnaires de Talagouga ont eu, après le départ de M. Faure et jusqu'à l'arrivée de M. Moschetto, la charge de la scierie, qui nécessitait de fréquentes visites. Ç'a été un gros travail supplémentaire.

III

L'ACTIVITÉ DANS LES ANNEXES

Nous n'entrerons point dans le détail des courses d'évangélisation — n'est-ce pas la partie essentielle de notre œuvre ? — qui se sont poursuivies durant toute l'année.

L'œuvre dans les Églises annexes de Lambaréné a été visitée régulièrement par M. Haug. Deux nouveaux postes ont pu être fondés, l'un au lac Azingo, dans un centre de villages adjombas, akélés et pahouins ; l'autre au lac Ogenwe, chez les Akélés et Pahouins. Deux anciennes annexes ont dû être transportées, l'une d'Alamba à Longwé, et l'autre d'Enyengo au lac Alembié ; l'Église d'Igenja a passé par une crise de faiblesse, provenant en grande partie de l'influence délétère d'une plantation voisine. Un cyclone avec grêle, circonstance exceptionnelle dans nos régions, est venu abattre la chapelle, la plupart des maisons du village, et ajouter ainsi les ruines matérielles aux ruines morales.

L'Église de Wombolia, fortement éprouvée par la chute de deux anciens, a pu se relever grâce au retour de l'un et à l'éloignement de l'autre.

Le développement du commerce et l'abondance des fac-

toreries dans le bas fleuve, ne sont pas sans danger pour les Églises galoases; la préoccupation du gain s'accroît sensiblement chez les indigènes, et cela n'est pas sans nous inquiéter. Il faut y ajouter les préoccupations politiques, si le terme n'est pas exagéré. Après avoir été pendant vingt-cinq ans dans un état voisin de l'anarchie, les Galoas viennent, sous l'inspiration de l'administration, d'élire un roi dont les pouvoirs seront assez étendus et les projets assez vagues pour qu'on ne puisse prévoir encore ce qui en résultera pour l'avenir des Églises.

Un grand pas en avant avait été fait dans le bas fleuve par la fondation de la station de Ngomo. Depuis longtemps elle s'imposait: la tâche était devenue écrasante et l'on sentait que, malgré toutes les tournées des missionnaires, ceux-ci ne tenaient pas l'œuvre en main comme cela eût été nécessaire. L'arrivée de M. Vernier à Lambaréné a permis l'installation de M. Haug à Ngomo et le commencement des constructions de cette nouvelle station. Enfin, M. Teisserès a fait franchir un pas de plus à l'œuvre d'évangélisation de la station de Lambaréné, en fondant une nouvelle annexe à Samba, sur le Ngounié.

Le Ngounié est un important affluent de la rive droite de l'Ogooué, dont le confluent est à peu près à égale distance entre Lambaréné et Samkita (dernier poste en aval de l'Évangélisation de la station de Talagouga). Dans les environs des chutes Samba, on trouve une région riche encore en ébène et en caoutchouc, où sont installées plusieurs factoreries et où les Pahouins semblent venir. Ces diverses circonstances eussent semblé suffisantes à M. Teisserès pour l'installation d'une annexe; il venait s'y ajouter dernièrement ce fait extrêmement intéressant que certains villages ont quitté les environs de Lambaréné pour se porter vers ces régions. Le devoir n'était-il pas d'aller sauvegarder la foi des catéchumènes et des chrétiens de ces villages en les y suivant avec l'Évangile? M. Teisserès estime que les populations pahouines arrivant dans cette région en deviendront peu à

peu les maîtres, chassant devant eux les Bakélés et Iwilés, habitants actuels du pays; cette région serait donc particulièrement intéressante au point de vue de l'œuvre de l'avenir parmi les Pahouins. — M. Teisserès a fondé deux annexes dans cette région et s'y est assuré, moyennant deux sacs de sel, la possession d'un terrain qui serait très propice, à l'occasion, pour la fondation d'une nouvelle station.

Durant tout ce voyage dans le Ngounié, M. Teisserès a été accueilli partout avec la plus grande joie. Il a eu l'occasion de prêcher devant un chef assez puissant, un véritable brigand, la terreur du pays, qui s'est écrié, après l'avoir entendu prêcher l'Évangile : « Voilà ce qu'il me faut!... » Le jour même où M. Teisserès quittait la région, le Père Lejeune, supérieur de la mission de Lambaréné, ayant appris que les protestants y étaient, y montait à son tour avec trois catéchistes. Il s'y est du reste empressé, pour fonder son influence, de calomnier sans réserve et sans pudeur M. Teisserès.

L'œuvre des missionnaires de Talagouga, dans les annexes de leur station, a consisté d'abord à réorganiser les anciens postes et ensuite à en fonder de nouveaux.

L'ensemble de l'œuvre a été divisé en trois sections, placées chacune sous la direction d'un évangéliste : le bas, de Samkita à Ebitogh, confié à Mombo; le centre, d'Ebitogh à Talagouga, confié à Londo; le haut, de Ndjolé aux Angouamvel, confié à Okendo. Ces trois évangélistes, qui sont en même temps les anciens de l'Église, visitent les catéchistes, les encouragent et remplacent ceux que la maladie oblige à une absence. La grande autorité de ces trois chrétiens a singulièrement facilité leur tâche, et nous n'avons qu'à nous louer jusqu'à présent de cet essai.

Comme fondation de postes nouveaux, nous avons à signaler d'abord la fondation des deux annexes de Samkita, rive droite et rive gauche, et ensuite, en nous rapprochant de Talagouga, de celle des Esakuma et de celle des Eyefal.

Enfin, nous avons occupé la rivière Abaña, important affluent de la rive droite, par l'annexe des Esitua et celle des Ebienberek, l'une à une heure du confluent, l'autre dans l'intérieur à l'entrée du lac Ngeñ : c'est le chemin le plus direct pour gagner à pied la région du Gabon et, en particulier, la station américaine de Fulla-Bifun.

La marche en avant proprement dite a consisté en la fondation de deux postes nouveaux sur le Haut-Fleuve, au milieu des premiers rapides, à plus de deux heures de pirogue de Ndjolé, aux Ésisis et aux Angouamvel. Aux Angouamvel, nous sommes, pour ainsi dire, aux portes de l'Okano et des grandes plaines de l'intérieur, où de très grands et très nombreux villages nous ont déjà appelés.

Pour répondre à tous les appels qui, littéralement, nous assaillent, aussi bien que pour visiter régulièrement les annexes et compléter l'instruction de nos catéchistes et instituteurs, souvent plus que sommaire, il faudrait être plus nombreux ; le champ d'activité de Talagouga est trop étendu, et, dès que notre nombre le permettra, nous demanderons à une commission d'étudier l'emplacement d'une nouvelle station.

Nous aurions encore à parler de nos écoles d'annexes. Dans chacun de nos postes d'évangélisation, un instituteur ou le catéchiste lui-même enseigne aux enfants du village la lecture française et pahouine, l'écriture et les éléments du calcul. C'est une des branches les plus importantes de notre œuvre, destinée à fournir à nos écoles d'internes ses meilleurs éléments. A Talagouga, notre action s'étend, par le moyen de ces écoles, sur plus de deux cents enfants.

Il nous reste à résumer en deux mots le contenu de ce rapport :

1° Nous rendons grâces à Dieu pour les encouragements qu'Il nous a donnés et pour la somme de travail qu'Il nous a permis d'accomplir.

2° Le pays tout entier est ouvert; aurons-nous le moyen de répondre aux appels qui nous viennent de partout et de faire face à tous les besoins? La réponse à cette question ne nous appartient pas. Nous essayons seulement de faire ce que nous pouvons; nous savons que Dieu veut que son règne avance, et nous Lui demandons de tout notre cœur d'être de plus en plus entre ses mains des instruments fidèles!

Pour la Conférence,

Le secrétaire:

DANIEL COUVE.

Nous joignons à ce rapport la statistique ci-dessous, qui nous est directement communiquée par la station de Talagouga. Les chiffres qu'elle renferme montrent quels progrès rapides le Seigneur a permis à ses ouvriers d'accomplir en trois années.

Statistique de la station de Talagouga.

ANNÉES	Annexes.	Catéchistes et Instituteurs.	Membres d'Église.	Catéchumènes.	Écoles d'Internes.	Écoles d'Externes.	ÉCOLIERS			Collectes (2).
							Internes garçons.	Internes filles.	Externes mixtes.	
1896	1	3	12	7	2	0	55	26	0	» »
1897	4	9	25	78	2	3	48	10	57	898 »
1898	15	18	55	371	2	15	45 (1)	18	250	1.086 50 (3)

(1) Les mois de vacances ne sont pas comptés.
(2) Valeur en marchandises.
(3) Trois collectes au lieu de quatre, une des communions trimestrielles n'ayant pu avoir lieu.



TAÏTI

DERNIÈRES NOUVELLES DE RAIATÉA

Rattachement à la mission de Paris des deux derniers districts restés à l'écart. — Maladie de M. Huguenin. — Nouvelles de l'école. — Recherche d'un adjoint indigène.

Deux lettres de Raïatéa, écrites toutes deux le 22 avril, l'une par M. Brunel à M. Bianquis, l'autre par madame Huguenin à M. Boegner, ont apporté à la Maison des missions des nouvelles de notre œuvre aux Iles Sous-le-Vent.

Celle de M. Brunel mentionne un fait réjouissant qui a été pour notre frère un grand encouragement et dont nous bénissons avec lui le Seigneur.

« Depuis la fin de la guerre de Raïatéa (février 1897), nous écrit-il, tous les anciens rebelles, visités par moi, en étaient venus à accepter notre direction et à se réclamer de notre Société de Paris. Pourtant deux districts, les plus rapprochés du chef-lieu, semblaient ne pas vouloir entendre raison. Les congrégations de ces deux districts avaient même appelé, à plusieurs reprises, les adventistes du septième jour. Allaient-elles devenir la proie de ces sectaires? Dieu ne l'a pas permis. Le 3 avril dernier, je recevais une délégation de ces deux Églises, me demandant d'aller aussi exercer mon ministère au milieu d'elles.

« Je me suis empressé d'aller parler à ces délégués, puis aux diacres, à l'Église, et je crois pouvoir dire que la réconciliation est aujourd'hui un fait accompli. Le 9 avril, je prêchais chez eux. Le culte de dix heures se termina par un service de Cène qui fut en quelque sorte le sceau de notre alliance.

« Une fois de plus, nous nous sommes rendu compte que Dieu tenait les cœurs dans ses mains. Ce qu'il a commencé, nous savons qu'il l'achèvera. Donc, aujourd'hui, aux Iles

Sous-le-Vent, notre Société est reconnue partout et par tous. Nos adversaires sont nombreux : notre réunion fera notre force. »

Quant à madame Huguenin, elle nous apprend la maladie ne son mari, atteint depuis trois jours d'un commencement de fièvre typhoïde, « qui heureusement, ajoute-t-elle, ne revêt pas dans ce pays les caractères terribles qu'elle a en Eu rope, mais qui pourtant le fait cruellement souffrir. Depuis quinze jours, il n'avait plus d'appétit et était devenu très pâle. C'est l'extrême fatigue de l'école, jointe à l'alimentation nécessairement défectueuse que nous avons à Raïatéa, qui a amené cette crise chez mon pauvre mari. Et c'est bien malheureux, car nous sommes à deux mois du certificat d'études.

« J'ai au moins quelques bonnes nouvelles à vous annoncer en ce qui concerne l'école. Le gouverneur a décidé qu'une session d'examens pour le certificat d'études primaires aurait lieu à Raïatéa, fin juin, de sorte que le déplacement, avec les frais et les ennuis qu'il entraîne, nous sera évité. Il a aussi accordé à notre école des fournitures scolaires en abondance. »

Cette école d'Uturoa continue à prospérer, et le nombre des élèves est beaucoup trop grand pour que M. Huguenin puisse suffire à la tâche. Madame Huguenin l'aide vaillamment et dirige la classe enfantine. Mais ce n'est pas suffisant, et l'on voit que notre frère s'est trouvé atteint dans sa santé par suite, sans doute, d'excès de travail. Qu'il reçoive ici l'assurance de notre sympathie et nos vœux pour son entier rétablissement.

Le Comité a déjà voté, il y a plusieurs mois, la moitié du traitement nécessaire pour un adjoint indigène, que nos écoles de Taïti pourront fournir, nous l'espérons, à M. Huguenin. Il a paru que l'autre moitié devait être trouvée sur place, par des sacrifices des famillles qui nous envoient leurs enfants. Plus récemment, le Comité a encore voté un

crédit pour la construction d'une case destinée à servir d'habitation à ce maître adjoint. Le difficile est de le trouver. « Les jeunes gens de Taïti, qui auraient les qualités nécessaires, et ils sont rares, écrit madame Huguenin, ne veulent pas venir dans cette île perdue : Raïatéa est le bout du monde pour les gens de Taïti. »

Les questions scolaires deviennent de plus en plus un souci et une charge pour celles de nos missions qui sont situées en colonies françaises.

MARÉ

UNE MÉLANCOLIQUE SOIRÉE DE PAQUES

Lettre de M. Ph. Delord.

Pâques en automne. — Ministère douloureux. — « Femme, pourquoi pleures-tu ? ». — « La paix soit avec vous ». — Réminiscences. — Des ailes !. — Lenteur et obstination des Maréens. — Une Église en révolte. — Ayons plus d'amour.

Rô, Maré, Loyalty, 8 avril 1899.

Dimanche de Pâques — le soir, — seul dans mon cabinet. Journée étrange, sans fête; et pourtant, comme il bourdonne joyeusement à mon oreille, ce mot enchanté de Pâques! Comme une apparition d'autrefois, je vois par la pensée toute une série de jours ensoleillés, de beaux et clairs matins de Pâques...

Ici tout a été triste aujourd'hui : le temps est resté gris et lourd de pluie; très peu de fleurs (c'est l'automne, de ce côté-ci du monde) et peu de visages heureux. Et puis, j'avais tout spécialement charge d'âmes. Ma pauvre église de Rô va si mal! C'était *sanelo*, c'est-à-dire jour de communion. J'ai pris la direction des cultes, le nata prêchant dans une autre Église, et j'ai parlé deux fois, sans compter une réunion de prières et l'école du dimanche.

Oui, j'avais charge d'âmes! Et rarement le ministère m'est apparu aussi douloureux, les âmes aussi lourdes, toutes paralysées d'apathie et de mauvais vouloir, se boudant les unes les autres. Oh, ma pauvre église! Dieu en aura-t-il encore pitié? — J'ai donné tout ce que j'ai pu donner, j'ai puisé dans l'Évangile et dans mon cœur; mais un interprète est un bien mauvais instrument, et la langue indigène est bien pauvre pour exprimer ce que le cœur ressent... Pourtant, j'ai vu une femme qui pleurait, pauvre femme coupable, assise sur le dernier banc... Pleurait elle sur ses péchés?

La journée est finie, Dieu va tourner la page. Pourra-t-il dire à son faible serviteur que « cela va bien »?

Et tout à coup se présente à ma pensée la fin de cette journée de Pâques: Jésus apparaissant au milieu de ses disciples dans la chambre haute: « La paix soit avec vous! »

Ah! combien pour nous, pasteurs, évangélistes ou missionnaires, à ces heures du dimanche soir où tant d'angoisses et de préoccupations troublantes montent au cœur, combien il est nécessaire que, dans le silence du cabinet, une voix divine se fasse entendre et nous dise aussi: « La paix soit avec vous! »

Vous savez, mes amis, ce que c'est que la pensée obsédante de sa propre incapacité, de ses misères, de son Église qui toujours redescend la pente que l'on s'efforce de lui faire gravir...

Vous savez cela; savez-vous aussi par expérience ce que c'est que la paix du serviteur de Dieu qui, humblement, mais joyeusement, confie son œuvre à Celui qui l'avait appelé? — Seigneur, tu m'as donné un cœur, tu m'as fait la grâce de te connaître et tu m'as confié le privilège de parler en ton nom; voici mes paroles et l'œuvre de ce jour.

Que Dieu m'accorde cette sagesse et cette paix!

La journée est donc finie. Ma femme s'est mise à l'harmonium et a joué le chant d'adieu de ma consécration, à Nîmes: « Au revoir! » J'ai senti la mélancolie monter à mon cœur et je suis entré dans mon cabinet de travail; mais, malgré cela,

cet « Au revoir ! » me gagne, m'envahit, me replace au milieu du passé. Je revois cette scène de Nîmes, cette affluence d'amis et d'auditeurs, cette sympathie que l'on sentait très affectueuse et émue... Puis le départ. Et je me retrouve seul avec mon œuvre, loin de tout et de tous, en cette soirée de Pâques, pendant laquelle vous êtes entourés de frères, d'Églises. Peut-être comprenez-vous ma tristesse et mon isolement. Il n'est pas tant matériel que moral; il n'est pas tant dans la distance qui me sépare de vous que dans celle qui me sépare des âmes ici. Et je pense aussi au temps qui va s'écouler — combien? je ne sais, des années entières — sans prendre un vivant contact avec des âmes vraiment fraternelles.

Donner toujours, ne recevoir jamais... quel ministère ! et dans quel désert !...

Mais non, il faut se ressaisir. Il faut vouloir vivre, dans la plénitude de la vie, ses joies comme ses douleurs. Peu importe le moi, c'est de Lui qu'il s'agit. Comme ma femme le chante en ce moment, dans la pièce voisine :

> Seigneur, donne-moi des ailes !

Oui, des ailes !

> Fais-moi des ailes de flammes
> Pour porter en ces bas lieux
> Ton salut aux pauvres âmes
> Qui périssent loin des cieux.

Et voilà Pâques passé. Ici on n'y prend pas garde, car il n'y a qu'une seule fête : Noël. Pâques, Ascension, Pentecôte n'existent pas. Cependant j'y viendrai peu à peu, insensiblement, comme pour tout le reste. Il ne faut jamais vouloir faire les choses trop vite; il faut tenir compte de la lenteur indigène, corporelle et intellectuelle. Par contre, une fois qu'une idée a pénétré, ils s'y obstinent, s'y pétrifient. Autant casser de la pierre que de démolir une vieille idée : c'est dur comme du granit. C'est ce qui a été en partie la cause de l'insuccès des catholiques auprès des tribus protestantes. User avec ces

indigènes de l'intimidation, c'est peine perdue, et surtout cause perdue! Le Maréen s'échauffe, s'anime et, s'il voit là une occasion à conflit, il se gardera bien d'y manquer. Mais, au contraire, vous le conquerrez par votre bonne humeur, par de fines réparties, par une patience inaltérable... Il s'en va tout penaud, il est battu. Il était arrivé flairant le combat; il a trouvé un plus fort que lui, qui savait maîtriser son cœur. Cela, le Maréen le sent tout de suite.

Et pourtant, dans le cas d'une Église en révolte (Padawa), ma patience n'a rien fait, mes avertissements et mes conseils n'ont été ni écoutés ni suivis. J'ai envoyé des diacres, des natas... Pauvres insensés, ils n'ont voulu entendre personne, et cela par entêtement, par obstination. J'ai dû les laisser à eux-mêmes. Reviendront-ils? Voilà deux mois que dure cet état. Cela aussi pèse sur mon cœur en cette soirée...

Être compris! c'est l'éternel rêve du cœur humain. C'est la petite flamme qui veille encore au fond de l'âme, même lorsque tout est mort. Se retrouver soi-même en d'autres qui pensent comme vous, qui aiment comme vous, et surtout qui veulent comme vous,... est-ce mal, cela? Suis-je coupable en ce désir, si, me défiant de moi-même, je cherche la volonté de Dieu et si, par-dessus toute chose, j'aime? Mais il faudrait aimer d'un amour plus grand, plus pur, puisé constamment à la source...

Il est tard maintenant, ma lampe s'éteint. Je vais arrêter là ces lignes, car je veux me recueillir encore et penser à vous.

Cette journée de Pâques qui s'achève ici, vous la commencez. Que Dieu vous donne, mes chers amis, les saints tressaillements de joie du matin de la résurrection, et que vos auditeurs de ce jour puissent sentir, à travers vos paroles, que vous servez un Maître vivant!

A vous affectueusement.

PH. DELORD.

MADAGASCAR

DERNIÈRES NOUVELLES

L'effort à accomplir dans le domaine scolaire. — A propos du renfort demandé. — Transfert de l'orphelinat. — Pâques à Tsiafahy. — Ombres et lumière. — L'école du samedi. — La population rassurée. — A Mahéréza. — Vestiges de paganisme. — Au Betsiléo. — Deux diplômes de langue malgache. — A Ambohimandroso.

Après des débuts très accidentés, notre mission de Madagascar semble entrer dans la période où elle n'aura point d'histoire. Période heureuse pour les missions comme pour les peuples, mais qui peut mettre dans l'embarras le chroniqueur mensuel. Résumons toutefois, avant de donner en entier une lettre de M. Gaignaire, les nouvelles que nous a apportées le courrier du 13 juin, le seul qui nous soit parvenu ce mois-ci, à l'heure où nous mettons sous presse.

La situation scolaire préoccupe plus que jamais nos amis. Il faut arriver, avant le 1[er] janvier 1901, à faire prendre au plus grand nombre possible d'instituteurs malgaches le diplôme exigé par l'*arrêté* officiel sur l'organisation de l'enseignement à Madagascar. Un effort colossal s'impose donc à nos missionnaires et à nos instituteurs français. Pour cet effort, ils se trouvent en trop petit nombre et réclament du renfort. Bien que le Comité n'ait pas encore eu l'occasion de délibérer sur cette demande de renfort, nous sommes toujours prêts à accueillir et à étudier sérieusement les offres de services qui nous seraient faites, soit par des instituteurs ou des institutrices munis de leurs brevets, soit surtout par de jeunes pasteurs. « Il nous faut être secourus au plus tôt, nous écrit M. Vernier, sous peine de nous épuiser et d'être devancés par les Jésuites. Le nouveau plan, admettant toutes les colla-

borations, a ouvert un champ de course où les plus forts, les mieux outillés, arriveront. »

Mais, tout en insérant l'appel de nos frères, nous ne saurions trop redire qu'une Société de missions ne peut prendre à son service, comme instituteurs de la jeunesse aussi bien que comme conducteurs d'Églises, que des hommes véritablement animés de l'esprit missionnaire, entièrement consacrés au Seigneur, décidés à le servir avant tout et mettant au premier rang de leurs préoccupations le salut des âmes. L'œuvre de Dieu ne saurait être faite par des mains profanes. Aujourd'hui comme au temps de Gédéon, ce n'est pas dans le grand nombre que l'Éternel se glorifie : peu des soldats, mais fortement trempés, c'est tout ce qu'il faut pour décider la victoire.

Nos missionnaires de l'Émyrne ont décidé de transférer chez M. Rusillon, à *Mahéréza*, les orphelins qui étaient restés jusqu'ici à Mahazoarivo. Ils y seront vraiment à la campagne, dans de meilleures conditions de salubrité, et M. Groult n'aura qu'une seule œuvre à Mahazoarivo, son École normale, à laquelle il s'est déjà donné corps et âme. La cohabitation de l'École normale et de l'orphelinat créait une dualité regrettable et pratiquement incommode.

De *Tsiafahy*, notre frère M. Maroger nous envoie une longue lettre, dont la première partie a été écrite dès le 2 avril, soir de Pâques, et dont la fin est du 12 mai.

Au début, M. Maroger est, comme M. Delord, à Maré, sous la triste impression d'un missionnaire qui se trouve pour la première fois dans un pays où la fête de Pâques n'est pas célébrée.

« J'étais resté, nous dit-il, à Tsiafahy, n'ayant pas encore pu assister ici à une grande fête. J'espérais que la fête de Pâques, la communion, ma présence amèneraient du monde. Je me rappelais nos temples de France, à moitié ou aux trois quarts vides en temps ordinaires et regorgeant ce jour-là d'auditeurs.

« Quelle déception j'ai éprouvée! En retirant ceux qui sont obligés d'assister au culte — pasteur, instituteur, etc., — il y avait, en dehors des enfants, un homme et trois femmes. Vous devez comprendre combien peu cela m'a soutenu, pendant que je parlais de la gloire de Pâques.

« La cause de cette désertion, c'est qu'aujourd'hui le commandant avait rassemblé tous les hommes valides pour organiser un convoi sur Tamatave, et le capitaine, une fête officielle en plein air à Andramarina. Le raisonnement des officiers est celui-ci : « Ceux qui viendront travailler ou s'amuser chez moi, ne penseront pas à se disputer avec leurs voisins, si ceux-ci n'ont pas été dans la même église qu'eux. » Mais le résultat, c'est que les Malgaches, fascinés par le mot *officiel*, ne se sont plus rappelé qu'ils étaient chrétiens, qu'il y avait un temple, un culte, que c'était Pâques, et ils sont partis.

Après avoir insisté sur le caractère très superficiel de l'œuvre accomplie jusqu'ici, M. Maroger ajoute :

« N'allez pas cependant conclure de là que je suis découragé. Non, je trouve au contraire que ce qui n'a pas été fait, il faut travailler à le faire, et je ne puis avoir l'optimisme de ceux qui nous disent : « Pourquoi rester tous dans l'Émyrne et le Betsiléo, qui sont chrétiens? allez donc chez les autres peuplades! » Non, l'Émyrne et le Betsiléo ne sont pas chrétiens, et c'est pour essayer de leur apporter la connaissance du Christ véritable que nous sommes ici.

« D'ailleurs, à côté des constatations pénibles, des jours sombres, il y a aussi les heures de joie. J'ai eu le grand bonheur, ce mois-ci, de pouvoir ouvrir à nouveau deux Églises, fermées depuis la révolte. Dans toutes les deux, on m'a reçu avec réserve ou même avec crainte. Puis, lorsque ces pauvres gens ont bien compris que je ne venais à eux que par amour, et non par ordre et par intérêt, ils sont venus se grouper autour de moi, accompagnant mes conseils et mes exhortations de l'interruption : « *Marina izany*, c'est vrai, cela! » Ces deux Églises n'ont plus de pasteurs; j'ai organisé

un roulement entre les pasteurs des environs, les instituteurs, l'évangéliste et moi-même, pour assurer la prédication jusqu'en septembre. Si, à cette époque, le « premier amour » subsiste, je les organiserai définitivement. Si elles se sont relâchées, je verrai ce qu'il sera opportun de faire.

« Ayant constaté, par bien des exemples nouveaux, l'ignorance de mes écoles, j'ai décidé de réunir ici, tous les deux samedis, les écoles qui sont situées tout autour de Tsiafahy, dans un rayon de deux heures et demie. J'ai commencé le 25 mars avec 500 enfants, ou plutôt 499, suivant Martin, qui s'était arrêté ce jour-là chez moi en allant prêcher à Tananarive.

« Chaque instituteur amène son école à neuf heures et demie; il en fait l'appel, me remet sa feuille et s'éclipse pour venir chez moi prendre de ma femme une leçon de français.

« Nous commençons par une heure d'histoire sainte, puis une heure de français et une demi-heure de chant. A la fin de l'année, je compte donner trois sortes de prix : Histoire Sainte, Français et Propreté. Les enfants m'ont eu l'air contents de cette innovation, que l'émulation encouragera.

« A midi un quart, les instituteurs reviennent, et je leur dis ce qu'ils doivent apprendre aux enfants pendant la quinzaine.

« Un trait vous amusera peut-être. J'expliquais aux enfants de cette réunion que Jésus était né pauvre, pour que tous les hommes pussent oser s'approcher de lui, et, pressentant la réponse, je leur demande : Si on venait vous dire : Le Fils de Dieu vient de naître à Tananarive, où iriez-vous le chercher ? Et mes 500 — pardon, — 499 enfants de s'écrier : « Chez le général Galliéni ! » J'en ai profité pour leur dire : « Vous voyez bien que, s'il était né chez le général, vous n'auriez pas osé entrer pour le voir ; c'est pour que vous puissiez aller à lui qu'il est né chez de pauvres gens !

« J'ai aussi organisé des études bibliques et des études de plans d'allocutions avec nos évangélistes. Malheureusement, « qu'est-ce que cela pour tant de gens ! » Qui viendra à notre aide ? »

Quelques semaines plus tard, le 9 mai, M. Maroger note quelques impressions plus réjouissantes et qui permettent déjà d'augurer un meilleur avenir.

« Pendant le mois d'avril, j'ai beaucoup couru, et voici une première constatation encourageante : c'est qu'il fait meilleur visiter ces Églises pour la seconde fois que pour la première. La première fois, en apercevant un casque et les longues oreilles d'un mulet, la population s'enfuit ; la seconde, au contraire, on voit des petits enfants escorter le mulet, lorsqu'il approche du village et les hommes, les femmes, viennent vous souhaiter la bienvenue chez eux. C'est que, cette seconde fois, on s'est fait à la forme du casque et à la couleur du mulet. Ce casque n'est pas celui d'un colon, qui va vous emmener travailler bien loin, ni celui d'un fonctionnaire qui vient chercher des corvéables ; c'est celui du missionnaire.

« Seconde constatation également encourageante. L'immense majorité du peuple a enfin classé dans les idées reçues celle-ci : que le culte est libre, que les Français ne favorisent ni les catholiques ni les protestants. Ceux qui viennent chez nous, ceux qui vont chez le Père commencent à dire qu'ils se savent libres, et que s'ils vont dans telle Église, c'est qu'ils le préfèrent. »

Puis, notre frère entre dans quelques détails sur les progrès déjà accomplis par ses jeunes élèves, grâce à la leçon qu'il leur donne tous les quinze jours. En quatre séance et deux mois de travail, les enfants ont été mis en état de répondre à diverses questions sur la jeunesse de Jésus, sur les douzes apôtres, le baptême, la tentation. Ils conjuguent les verbes *avoir* et *être* et traduisent déjà de petites phrases du malgache en français comme celle-ci : « Vous serez contents, parce que vous aurez deux belles maisons. » L'émulation se produit entre eux d'école à école, plutôt que d'individu à individu ; une bonne part de ces résultats doit être attribuée aux instituteurs malgaches, qui font répéter dans la quinzaine la leçon donnée par le missionnaire.

A *Mahéréza*, la station de M. Rusillon, c'est aussi l'instruction des enfants qui est, pour le moment, la grande affaire. Notre missionnaire a le privilège d'y être aidé par un instituteur français, M. Warnet; et, quand madame Rusillon aura le secours de sa sœur, mademoiselle Salès, actuellement en route pour Madagascar, Mahéréza deviendra un centre de lumière et de vie spirituelle actif et bien monté en personnel.

« Mes petits Malgaches, écrit M. Warnet, m'intéressent énormément et m'intéresseront bien davantage lorsque je connaîtrai à fond leur langue. J'aime ces enfants qui, pour la plupart, ont une véritable soif d'apprendre, et M. Rusillon et moi nous nous efforçons, en leur donnant en abondance la nourriture intellectuelle, de développer leur cœur, afin que les connaissances qu'ils acquièrent servent à leur salut et qu'ils puissent être ainsi plus tard de véritables hommes, des forces du bien parmi leurs compatriotes.

« Le dimanche, je vais quelquefois avec M. Rusillon, plus souvent seul, visiter quelque Église; c'est une grande joie pour moi d'aller annoncer l'Évangile à de pauvres âmes pour lesquelles Jésus est mort. Cependant, il est rare que je revienne bien gai de ces réunions; je suis le plus souvent triste d'avoir vu l'ignorance, l'incrédulité, l'indifférence qui augmentent, et même les anciennes coutumes du paganisme s'étaler au grand jour.

« Ainsi, dimanche dernier, je revenais d'une réunion ; j'arrive au sommet d'une colline, lorsque mes bourjanes se mettent à pousser une exclamation de surprise. Je regarde dans la direction qu'ils m'indiquaient et j'aperçois au loin, sur une éminence, une multitude de lambas d'une blancheur éclatante ; il y avait là plusieurs milliers de personnes. J'interroge les bourjanes sur la cause de ce rassemblement, et ils m'apprennent que ce sont des Malgaches qui remuent les os de leurs parents morts et ont convié la population à cette fête, qui est généralement accompagnée de danses païennes, suivies elles-mêmes d'un immense festin. De retour à Mahéréza, je parle de la chose à M. Rusillon qui me la confirme.

Dès le matin, il avait aperçu un mouvement de population inusité et s'était enquis de la cause de ces allées et venues; il me dit même qu'à son culte il manquait plusieurs personnes qui s'étaient rendues à ces réjouissances.

« Vous voyez qu'il reste beaucoup à faire parmi ce peuple malgache; l'œuvre est à reprendre complètement, me disait M. Rusillon, et je le crois aussi. Nous jetons la bonne semence et nous nous préparons à lutter longtemps, tout en priant le Seigneur d'avancer l'heure de la moisson.

Transportons-nous maintenant au *Betsiléo*. Et félicitons tout d'abord MM. Escande et Robert qui ont passé l'un et l'autre, avec 281 et 279 points sur un maximum de 400, leur premier examen de langue malgache. On sait que M. Galland avait déjà obtenu ce diplôme. Nos trois ouvriers du Betsiléo le possèdent donc aujourd'hui. Ils ont devancé, à cet égard, tous leurs collègues de l'Émyrne.

« J'ai dû me lever à cinq heures tous les matins, depuis mon retour de Tananarive, nous écrit M. Escande, pour pouvoir vaincre les difficultés qu'à mon âge on éprouve à apprendre une langue ».

Nos amis sont d'ailleurs récompensés de leurs efforts. Déjà, M. Escande peut se passer d'interprète pour les choses courantes; mais il ne se sent pas encore en état de prêcher avec liberté et hardiesse. Aussi a-t-il résolu de donner à son étude du malgache une tournure plus pratique, en écrivant ses prédications et en préparant soigneusement les allocutions qu'il adresse, dans la langue indigène, tous les mercredis, aux élèves normaliens, et tous les vendredis aux enfants de son école.

A l'extrême sud de notre territoire, au milieu d'un district dont les missionnaires de Londres ont gardé la direction religieuse, se trouve notre frère M. Galland, chargé de l'œuvre scolaire. Sa situation est assez délicate. Les fonctionnaires indigènes, trop souvent dociles à l'influence du Père jésuite,

continuent leur guerre sourde contre le protestantisme. Le siège du gouvernement a été transporté d'*Ambohimandroso*, où se trouve l'école que dirige M. Galland, à Ambalavao, et c'est aussi là que réside le Père Delmont. Les missionnaires anglais devront sans doute s'y transporter. Y aura-t-il lieu de laisser notre instituteur seul à Ambohimandroso? C'est un point qui ne pourra être discuté que lorsqu'une décision générale aura été prise, concernant la direction de l'œuvre scolaire, dans les districts occupés par les missionnaires anglais.

Assurons, en attendant, de notre sympathie cordiale nos frères et nos sœurs de Madagascar, qui, dans des circonstances difficiles et en face d'une œuvre écrasante par son immensité, ne se sont pas découragés, mais ont travaillé vaillamment, et qui, selon le témoignage que leur a rendu publiquement notre directeur à Paris et à Bordeaux, ont déjà vu, par la grâce de Dieu, le succès couronner leur travail.



A AMBOSITRA

Lettre de M. J. Gaignaire à M. Boegner.

« Augmente-nous la foi! » — Situation réjouissante. — Un administrateur modèle. — Tournée à la campagne. — Immensité de l'œuvre. — Belle réunion trimestrielle. — L'évangéliste Rajafétra. — Une interruption émouvante. — Collecte. — Un temple détruit en quatre jours. — La reconstruction.

Ambositra, le 4 avril 1899.

Cher monsieur et ami,

Est-ce vous qui lirez cettre lettre, ou êtes-vous encore à voguer sur l'océan? Il nous tarde de savoir que vous avez accompli heureusement votre long voyage, que Dieu vous a gardé partout et que vous êtes maintenant au milieu de cette grande famille qu'est la Maison des missions. Sans doute Dieu nous

aura exaucés, et l'un des prochains courriers nous en apportera la nouvelle.

A quelle rude besogne il va falloir, avec M. Bianquis, vous attaquer en arrivant! Je me demande parfois, non sans inquiétude, comment notre mission va supporter cette nouvelle crise de croissance. Je veux croire qu'elle en sortira victorieuse; mais, en vérité, avant de demander à Dieu d'augmenter les souscripteurs, il nous faut lui demander d'augmenter notre foi. Notre petit protestantisme français a une multitude d'œuvres qui, presque toutes, sont en déficit. Il est vrai, pourtant, qu'il pourrait faire davantage. Si chacun faisait ce qu'il peut et ce qu'il devrait, nous accomplirions des merveilles, des choses plus grandes qu'au temps du Sauveur : c'est lui-même qui le dit, et sa parole est une promesse. Au fond, il faudrait nous mettre en peine d'être des chrétiens véritables, de former des Églises vivantes, et nous ne serions jamais en peine d'argent. Mais tout cela, vous le savez mieux que moi. Veuille seulement l'Esprit d'En-Haut souffler sur nos Églises de France, et la barque de notre chère mission franchira allégrement ce passage difficile.

Pour le moment, il me semble que nos affaires vont bien ici, tant dans l'Emyrne que dans le Betsiléo. Les débuts de M. Vernier nons font bien augurer de l'avenir. Vous aurez appris sans doute comment, à propos de la mort du président Faure, notre ami a tout de suite compris le sens de la situation. Ce service commémoratif, avec la présence des autres missions, a produit le meilleur effet.

A Ambositra, quoique nous soyions encore bien loin de l'idéal, surtout dans les Églises de la campagne, il y a cependant lieu de nous réjouir. Le nombre de nos adhérents n'a pas cessé de grandir. La statistique du dernier mois porte à près de cinq mille le nombre des enfants qui fréquentent nos écoles. Les réunions mensuelles de sections forment des auditoires compacts de quatre à cinq cents personnes. L'œuvre de défense protestante, telle qu'il fallait la faire à tout prix au début, est pour ainsi dire achevée.

Ce résultat, on ne saurait trop le dire, nous le devons à l'impartialité de cet administrateur admirable qu'est M. Toutain. Il lui a suffi de réprimer les violences, de déjouer les fausses accusations et la politique des mots à double sens, pour que tout rentrât dans l'ordre et que cette province, naguère si troublée, devînt celle où l'on jouit de la plus grande paix et de la plus grande liberté possibles dans une colonie. M. Toutain, je suis très heureux de le constater, provoque l'admiration de tous ceux qui l'approchent et qui n'ont pas d'intérêt à cacher la vérité. Il étonne les visiteurs accidentels par sa science presque universelle, et surtout par l'intelligence avec laquelle il comprend l'administration d'une province coloniale ; il étonne ses administrés par un esprit de justice qui ne connaît ni amis, ni ennemis, ni protestants, ni catholiques, et même, ce qui est plus extraordinaire, ni Européens, ni indigènes. « Toutain ? disent les fonctionnaires européens, droit comme un I. » Et nous, missionnaires, nous pouvons bien dire que, s'il y a des justes sur la terre, celui-là en est un. Si nous étions catholiques, nous dirions que c'est un saint, un saint laïque et libre-penseur. Et ne croyez pas que je me laisse ici emporter par l'enthousiasme du moment. Tous les missionnaires vous en diront autant. De quelque côté qu'on le regarde, il paraît inattaquable.

De quoi avons-nous besoin pour poursuivre notre œuvre ? Extérieurement, de liberté et de justice. L'État nous assure l'une et l'autre ; nous ne pouvons et ne voulons lui demander autre chose. Sans doute, ces deux conditions ne suffisent pas à faire la prospérité d'une œuvre missionnaire. Elles ont même, si vous voulez, quelque chose d'inférieur, de secondaire : ce sont deux conditions tout humaines. Néanmoins, dans la situation particulière où nous nous trouvons à Madagascar, il fallait les revendiquer. C'est fait, et nous les avons obtenues. C'est maintenant à notre zèle chrétien et à notre amour des âmes à faire le reste, qui est le plus important.

25 avril.

Je m'étais arrêté pour laisser passer notre fête trimestrielle — *isam-enin bolana* — dans la pensée de vous en dire quelques mots. La fête passée, j'ai voulu faire une tournée de huit jours, qui me paraissait urgente, dans l'ouest de mon district. Le temps d'expédier, en arrivant, les affaires en retard, et nous voici fin avril. Hâtons-nous, sous peine de manquer encore le prochain courrier.

Pour une tournée, cette dernière en est une, et si parfois, dans la vie demi-civilisée d'Ambositra, on est tenté d'oublier qu'on est en pays de mission, les courses en dehors de la route d'étape se chargent de vous le rappeler. J'avais appris, en faisant des excursions dans les Alpes, à gravir les pentes abruptes d'une montagne, à franchir des précipices ou à passer une rivière ; mais je n'aurais jamais pensé que je ferais cela avec un cheval un jour. A part une nuit où j'ai grelotté la fièvre dans une misérable case d'un non moins misérable village, l'entrain et les sujets de joie ne m'ont pas manqué. Pourtant, en voyant tant de villages et tant de gens dont la plupart n'ont entendu parler que bien vaguement de l'Évangile ; en constatant l'impuissance où l'on se trouve de faire seulement le quart de ce qu'il y aurait à faire pour fonder sérieusement des Églises dignes du nom de chrétiennes, on se sent presque découragé, et l'on est obligé de faire à chaque pas la même constatation : nous avons trop embrassé. Certes le terrain est bien préparé, les portes nous sont ouvertes et c'est plaisir de voir ces troupes d'enfants aux yeux doux et brillants qui ont réussi à apprendre quelque chose dans de telles conditions ; mais on sent bien aussi que la force vivifiante de Christ n'a pas gagné sérieusement les âmes, car la vie du peuple est restée la même : grossière, rampante, sans dignité. Et c'est simplement une chimère de croire qu'il en pourra être autrement tant qu'il n'y aura, au chef-lieu, qu'un homme qui a toutes les peines du monde à visiter chaque localité deux fois par an. Je parle ici des Églises les plus éloignées.

Nous pouvons cependant espérer de les atteindre sérieusement un jour en organisant fortement l'évangélisation par des indigènes bien préparés. Il est à craindre, malheureusement, que la prétendue civilisation européenne n'arive avant nous, et ne trouve ces pauvres gens désarmés.

Laissez-moi, maintenant, vous dire quelques mots de notre réunion trimestrielle. Elle avait été préparée par mon excellent ami Rajafétra, qui cumule les triples fonctions d'interprète, d'évangéliste et de médecin. Un homme, celui-là! un collaborateur fameux, comme j'en souhaiterais à chaque missionnaire. Toutes les Églises, excepté les plus éloignées, avaient envoyé un certain nombre de représentants. Pendant deux jours, et deux fois par jour, nous avons eu un millier de personnes qui se répandaient au-dehors, notre pauvre temple d'Ambositra ne pouvant contenir que 7 à 800 personnes. Il est d'ailleurs aujourd'hui démoli; le nouveau, par exemple, n'est pas encore fait! Mon Rajafétra a qualifié cette fête de « triomphante ». Il a fourni lui même sa part de travail par une prédication qui a produit une profonde impression, J'avoue qu'on ne doit pas voir souvent une telle masse de gens remués à ce point par la prédication de l'Évangile. C'est que le succès de cette réunion était une résurrection après plusieurs années de mort. C'était la fin d'une persécution atroce.

Un gros orage étant survenu, et le toit du temple étant en très mauvais état, il pleuvait presque autant à l'intérieur qu'au dehors. Alors un prédicateur indigène s'interrompt pour s'écrier : « Il pleut sur nos têtes, mais cela ne fait rien ; si notre tente terrestre est détruite, nous avons dans le ciel un édifice spirituel qui n'a pas été fait par la main des hommes ; nous sommes, malgré tout, pleins de joie et pleins de confiance pour l'avenir! » Presque tout l'auditoire s'était levé, et je ne crois pas, pour ma part, avoir jamais éprouvé une telle émotion religieuse! — Frères de France, qui nous plaignez peut-être parfois, vous pouvez aussi nous envier; notre ministère n'est plus seulement une lutte aride et desséchante,

nous connaissons aussi le saint enthousiasme qui résulte de la communion des âmes dans la foi au même Sauveur!

A la fin de la seconde journée, nous fîmes parmi les auditeurs une collecte au profit de la mission. Elle a produit environ 120 francs, que j'ai immédiatement versés dans notre caisse. C'est peu relativement, et c'est pourtant quelque chose; j'espère que le produit de cette collecte, qu'on fera désormais à chaque réunion semestrielle, ira en augmentant rapidement.

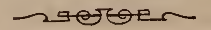
Nous sommes au commencement de l'hiver; c'est le moment de penser aux constructions à faire. Les chrétiens d'Ambositra se sont consultés pour détruire eux-mêmes le vieux temple, afin de pouvoir commencer sous peu la construction du nouveau. C'est un spectacle peu banal que de voir travailler une foule malgache. On crie, on rit, on plaisante, on s'interpelle. Et, comme j'accusais mes ouvriers improvisés d'être, suivant une de leurs expressions, *mahery an-bava foana,* forts en langue seulement, ils ont décidé de mettre le vieux temple en bas en quatre jours; ce qui a été fait.

Les missionnaires norvégiens, qui viennent de passer ici en foule pour aller à leur conférence de Fianarantsoa, m'assurent que je ne ferai pas quelque chose d'acceptable à moins de 5,000 francs, ce que je ne savais d'ailleurs que trop. Mes collègues de notre conférence de Fianarantsoa ont bien voulu reconnaître la situation impossible dans laquelle je me trouve placé. Je suis bien convaincu que ceux de l'Émyrne me donneront également raison quand ils seront mieux informés!

La souscription parmi les chrétiens d'Ambositra s'élèvera à 1,000 francs environ : il faut tenir compte qu'ils ont déjà fait des sacrifices, il y a quelques années seulement, pour la construction d'un temple en ville. Il était commencé quand est arrivée la grande tribulation qui a tout renversé.

Recevez, cher monsieur et ami, mes bien fraternelles salutations en Jésus-Christ, notre commun Sauveur et Maître.

J. GAIGNAIRE.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

LE CENTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ ANGLICANE DE MISSION. — ORDRE ET EXACTITUDE. — LA MISSION, UNE ŒUVRE ESSENTIELLEMENT SPIRITUELLE. — CADRE ECCLÉSIASTIQUE. — ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ. — H. VENN ET LA QUESTION CAPITALE.

Les fêtes du centenaire de la Société anglicane de mission, célébrées du 9 au 16 avril dernier, ont été remarquables à tous égards, au dire de ceux qui y ont assisté. C'étaient des assemblées où les auditeurs se pressaient par milliers; des chants familiers, nourris, portés par un enthousiasme contagieux; des discours un peu nombreux peut-être, mais choisis, substantiels, sans une seule fausse note, dit-on. Même les pompes, telles qu'une antique Église historique, saturée de traditions médiévales, sait les déployer, n'ont pas fait défaut. A Saint-Paul, on a pu voir se dérouler vers l'abside une théorie d'environ 150 diacres et prêtres anglicans, en robe et en surplis, suivie de missionnaires et de représentants du clergé anglican de diverses latitudes, puis les prébendiers et les chanoines, une douzaine d'évêques et autres dignitaires, archidiacres et doyens, parmi lesquels on distinguait la carrure du très révérend H.-B. Whipple, évêque de Minnesota, l'apôtre des Indiens; et finalement l'archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre.

Que tout cela ait été savamment et admirablement organisé, préparé et exécuté, on ne s'en étonne pas quand on sait le soin que la Société anglicane de mission apporte à tout ce qu'elle fait. Il suffit d'un regard jeté sur le programme des fêtes — une brochure de 80 pages illustrées de très nombreux portraits surtout — pour avoir un échantillon du savoir-faire de ces hommes, et pour voir que tout était minutieusement

réglé, y compris le nombre de minutes accordé à chacun des orateurs, même à Sa Grâce Monseigneur de Cantorbéry. Et, chose à noter, qui a frappé la plupart des auditeurs, qui a provoqué les actions de grâces des organisateurs de ces réunions, la spiritualité n'a pas souffert de la soigneuse préparation et de l'exactitude. L'Esprit saint n'aime pas, comme d'aucuns voudraient le laisser croire, le désordre et le laisser-aller; l'esprit des prophètes n'est-il pas soumis aux prophètes?

La Société anglicane de mission est la plus grande et la plus puissante des agences protestantes de mission. Son budget annuel dépasse neuf millions de francs. Depuis un siècle, elle a envoyé aux païens plus de 2,000 messagers de la Bonne Nouvelle. Elle entretient actuellement 397 missionnaires consacrés, 126 laïques et 254 auxiliaires féminines non mariées. Dans ses divers champs de mission, en Afrique, où elle travaille depuis 1804; en Océanie, depuis 1814; en Asie, depuis 1816; en Amérique, depuis 1822, elle a 340 diacres et prêtres indigènes. Dans ces mêmes continents, près de 241,000 chrétiens se réclament d'elle, et, chaque année, plus de 6,600 païens adultes et convertis sont baptisés par le ministère de cette Société.

On se tromperait pourtant en croyant que, dès l'abord, la faveur publique ou la protection des grands dignitaires de l'Église eussent été accordées à la Société anglicane de mission. Ses débuts ont été difficiles. Ce n'est qu'en 1814 qu'elle a pu faire partir ses premiers missionnaires anglais. Souvent la tempête a fait rage autour d'elle, au point que quelques-uns de ses ennemis se réjouissaient déjà. Quels sont les principes qui lui ont permis de surmonter tant d'obstacles et de prendre un si magnifique essor?

Elle a toujours insisté, en premier lieu, sur ce que l'œuvre des missions est une activité essentiellement spirituelle, puisqu'il s'agit de la proclamation du message du salut par Jésus-Christ. Pour exercer cette activité, il ne suffit pas d'être un ministre officiel de l'Église anglicane, comme l'affirme une

Société rivale qui célébrera son deuxième centenaire dans deux ans et qui se vante d'être aussi large que l'Église anglicane elle-même. La Société anglicane de mission a toujours maintenu qu'il faut être animé de l'esprit de l'Évangile pour annoncer l'Évangile aux païens, qu'il faut avoir soi-même recherché avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice et les avoir trouvés avant d'aller les offrir à d'autres. Rien de plus élémentaire. Pourtant, il faut le répéter de temps à autre ; c'est un principe aussi capital qu'évident.

En second lieu, la Société anglicane de mission a vu clair dès le début dans l'attitude ecclésiastique qu'elle devait prendre. Une mission qui croit pouvoir se contenter de l'Église dite invisible, va au-devant d'un leurre. Avec un remarquable sens historique, avec une loyale persévérance, une fermeté et une délicatesse qui étonnent à chaque nouveau tournant l'observateur qui suit l'évolution de cette Société, elle a su, au travers de péripéties sans nombre, se maintenir dans la ligne qu'elle s'était tracée ; tantôt dirigeant le mouvement, tantôt le suivant, toujours sachant ce qu'elle faisait, elle a fini par s'imposer pour ainsi dire à l'Église au profit de laquelle elle voulait travailler ; aujourd'hui, il serait difficile de se passer d'elle.

Si le premier de ces deux principes ne nécessite aucune explication, le second ne saurait être apprécié à sa juste valeur que par celui qui connaît l'histoire ecclésiastique de l'Angleterre au cours du dix-neuvième siècle. La mentalité anglicane est si étrange, si différente de la nôtre, que les éléments premiers et les termes mêmes des problèmes qui ont agité l'opinion ecclésiastique de l'autre côté de la Manche depuis cent ans, sont presque incompréhensibles pour ceux qui n'ont pas frayé dans ces milieux, ou qui, par une voie plus pénible, ne se sont pas familiarisés avec la littérature du sujet.

Il y a plus d'intérêt ici à se demander pourquoi, le 12 avril 1799, quelques hommes formaient une nouvelle Société de mission à Londres. Sept ans auparavant, W. Carey avait

donné le branle à l'évangélisation du monde païen (1). Il n'en résulta d'abord qu'une entreprise confessionnelle, baptiste. Mais, en 1795, la Société des missions dite de Londres avait été fondée; elle écartait toutes les questions confessionnelles; elle convoquait tous les chrétiens, à quelque Église qu'ils appartinssent, à s'unir en vue d'un même et puissant effort afin de prêcher Christ au monde païen. Des anglicans avaient collaboré à la création de cette Société (2). Pourquoi en organiser une nouvelle?

On a justifié depuis lors et après coup l'entreprise lancée en 1799 par les révérends Ch. Simeon, J. Venn, R. Cecil, J. Pratt, unis à quelques laïques comme Wilberforce, Ch. Grant, H. Thornton et d'autres. Il est facile de développer les mobiles qui les ont fait agir. D'autre part, on les a blâmés il y a cent ans, et des gens superficiels sont peut-être enclins à le faire encore aujourd'hui. Le fait est qu'eux-mêmes ne se sont ni excusés ni expliqués sur ce point. Leur action leur paraissait toute simple, naturelle et normale. Ils avaient le sentiment que leur Église était l'*Église;* en dehors d'elle, il se peut qu'il y ait de braves gens, mais tout ce qu'ils font est incorrect et imparfait. C'était là pour eux l'idée préconçue qui ne se discute pas, qui ne s'énonce même pas, dont on ne saurait se passer, pas plus que de l'air que l'on respire. Un pareil sentiment, comme tous les moyens humains, peut devenir une puissance quand l'Esprit de Dieu l'anime; mais ce même sentiment fait aussi des âmes égoïstes, étroites, méprisables, sectaires, en un mot, là où l'Esprit est absent et où la lettre règne seule.

Aussi bien l'habitude de voir toutes choses sous les formes traditionnelles de leur Église était tellement innée à ces hommes, qu'ils nommèrent leur association « Société de mission pour l'Afrique et pour le Levant », sans spécifier qu'ils étaient des anglicans. Cela allait de soi. C'est le public

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1892, pp. 185 à 192.
(2) Voir le *Journal des Missions*, 1895, pp. 178 à 188.

qui, par besoin de distinguer, finit par appeler cette nouvelle société la Société anglicane, ou en anglais *Church Missionary Society*, littéralement Société ecclésiastique de mission, puisqu'il est entendu qu'il n'y a qu'une seule Église en Angleterre, l'anglicane. En 1812 seulement, ce qualificatif distinctif fut accepté officiellement par les documents de la Société.

Dès l'origine, d'ailleurs, le bon droit ecclésiastique de la Société anglicane de mission fut attaqué. Si anglican que l'on soit, on trouve toujours plus fort que soi. Ainsi, l'évêque Law, de Chester, fulminait, vers 1814, contre ces « Sociétés qui se constituent elles-mêmes et qui ne sont autorisées ni par l'Église ni par l'État ». Il se faisait, de la sorte, l'écho d'une majorité incontestable. Et, vers 1827 encore, un évêque dont Sydney Smith a dit : « Cet homme est l'Église anglicane en personne », Ch.-J. Blomfield, blâmait publiquement un membre de son clergé d'avoir ouvert son église « à l'un de ces prédicateurs qui, au lieu de travailler dans leur paroisse, courent le pays et pérorent au profit de certaines Sociétés ». L'attitude de ce même Blomfield a, du reste, changé plus tard. Il faut ajouter que beaucoup de ces évêques, fameux hellénistes, subtils mathématiciens ou grands chasseurs de renards, redoutaient surtout ce que l'on nommait alors encore le « méthodisme », autrement dit le souci des âmes.

Entre 1830 et 1840, la situation se modifia. Le parti évangélique, dont quelques fondateurs de la Société anglicane de mission s'étaient montrés d'ardents propagateurs, avait acquis droit de cité dans l'Église et dans l'État. De minorité honnie, luttant pour l'existence, les évangéliques étaient devenus populaires. L'enthousiasme et l'austérité des premières années avaient fait place à quelque chose comme le contentement et la suffisance de l'homme qui est arrivé. La nouvelle jeune génération du clergé, non sans l'influence du romantisme, regardait maintenant à Oxford, où se préparait alors un néo-anglicanisme ambitieux de remonter au-delà de la réformation, au moyen âge, revendiquant pour l'Église,

représentée par le clergé, une autorité presque divine. De la lutte, à peine finie aujourd'hui, que provoquèrent ces tendances, l'Église anglicane est sortie plus forte, mieux outillée et plus consciente encore de son importance nationale, plus anglicane, en un mot. La Société anglicane de mission a subi cette évolution. Mais Dieu lui a accordé, au plus fort de la tourmente, un pilote qui l'a conduite d'une main ferme et sûre à travers bien des écueils. C'est Henry Venn, le fils de l'un des principaux fondateurs de la Société, l'un des esprits les plus distingués du clergé anglican, et qui fut pendant trente ans, de 1841 à 1872, le directeur de la Société anglicane de mission. Dans un discours qu'il a prononcé, lors du sacre de l'honorable et révérend J.-T. Pelham, frère de lord Chichester, vers 1856, il a montré comment il mettait d'accord les deux principes de la Société qu'il dirigeait : « J'ai parlé, disait-il, d'un conflit possible entre le principe spirituel et le principe ecclésiastique. Il me faut au moins montrer le champ de bataille où cette querelle se videra. Je m'assure que ce champ clos, c'est la question : Comment un pécheur trouvera-t-il miséricorde et se mettra-t-il en paix avec Dieu? Bien des problèmes méritent d'agiter l'esprit de quelques-uns; mais cela, c'est la grande question personnelle qui se pose à tout homme dont la conscience est éveillée... Aux époques de crise, elle surnage... Si j'en juge par mon expérience, elle devient ici, dans notre Église, de plus en plus le phare vers lequel on s'oriente. C'est dans cette direction que s'accompliront tous les progrès sociaux. Au-delà des mers, cette vérité capitale évangélise le monde. Elle est comprise et saisie par le cœur de milliers de nègres en Afrique, d'Indous en Asie et d'insulaires de l'Océan Pacifique. Elle les a élevés dans la grande confraternité chrétienne. »

Des hommes personnellement consacrés à Dieu, puis encadrés dans une forte organisation ecclésiastique telle qu'elle convient au milieu historique auquel ils appartiennent, voilà l'idéal que la Société anglicane de mission cherche à réaliser. Elle n'y a pas trop mal réussi pendant le premier siècle de

son existence. Elle se rappellera, durant le second, ce que le doyen Magee, plus tard archevêque, lui disait à l'assemblée annuelle de 1866 : « Si belle, si bonne, si puissante que soit la Société anglicane de mission, Dieu peut se passer d'elle; mais la Société ne peut pas se passer de Dieu ! »

F. H. K.

BIBLIOGRAPHIE

Faisons Jésus-Christ Roi. — Adieux de M. le missionnaire F. Coillard aux Eglises de langue française avant son troisième départ d'Europe pour le Zambèze. Prix : 50 centimes. Se vend au profit de la mission du Zambèze. — Paris, librairie évangélique, 4, rue Roquépine.

Cette élégante brochure renferme le récit du service célébré le 4 décembre dernier, à Londres, dans l'Église française de Bayswater. C'était M. Coillard qui occupait la chaire. Son sermon a été recueilli par la sténographie, et est reproduit avec une fidélité scrupuleuse. Tous ceux qui sont familiers avec la parole de notre cher missionnaire croiront l'entendre encore en lisant ces pages. Elles constituent en quelque sorte son testament aux Églises européennes de langue française : ce testament mérite d'être dans la main de tous les amis des missions.

Après le sermon et la collecte, le pasteur de l'Église de Bayswater, M. du Pontet de la Harpe, s'est levé pour offrir à M. Coillard, au nom de sa congrégation, un magnifique service de Sainte-Cène, qui était dressé sur la table de communion et qui a été étrenné le jour même, afin de créer, en quelque sorte, un lien de plus entre les vieilles Églises d'Europe et les Eglises du Zambèze.

Quelques détails sur les résultats de cette journée — vocations naissantes, fondation d'une Zambézia — et une lettre de remerciements écrite par M. Coillard à bord du *Dunvegan Castle*, terminent cette brochure, que nous recommandons encore une fois à tous les amis du Zambèze, de M. Coillard, de notre Société et du règne de Dieu.

UNION DE PRIÈRES POUR LES MISSIONS

JUILLET 1899

—

Sujets de prières recommandés.

1. — Pour *ceux qui ont besoin de repos :* M. Boegner, afin de reprendre toutes ses forces; M. Krüger, affaibli par une maladie qui n'a cédé jusqu'ici à aucun remède; M. Germond; M. Teisserès et sa famille; M. Merle. Que Dieu donne à tous ses serviteurs de goûter cette bienfaisante solitude, où le disciple ne voit plus que « Jésus seul ».

2. — Pour *ceux qui sont au travail :* MM. Bianquis et Jaques, madame Boegner, à la Maison des missions; M. Jeanmairet, en tournée en France; nos missionnaires dans leurs stations.

3. — Pour *ceux qui vont partir :* M. et madame Duby, qui s'embarqueront le 22 juillet pour le Lessouto.

4. — Pour les *institutrices missionnaires,* dont la situation présente souvent des difficultés particulières; mesdemoiselles Kiener et Jacot, en séjour en Europe; mesdemoiselles Cochet, Kohler, au Lessouto; mademoiselle Dupuy, au Zambèze; mademoiselle Leuzinger, au Sénégal; mademoiselle Kern, au Congo; mesdemoiselles Banzet, Barrier, Buttner, à Taïti; mesdemoiselles Vidil, Rousseau, Krug, Labourgade, Magnus et Salès, à Madagascar.

5. — Pour la *mission du Zambèze :* M. L. Jalla en deuil; M. Coillard et son influence sur Léwanika, nos anciens et nouveaux ouvriers.

6. — Pour les *élèves missionnaires* qui achèvent une nouvelle année d'études, à la Maison des missions, à Batignolles, dans les facultés de théologie; pour ceux qui se préparent à les rejoindre à la rentrée prochaine; pour les choix à faire par le Comité entre les jeunes gens qui demandent leur admission; pour l'organisation de l'enseignement en l'absence de M. Krüger.

N. B. — Pour être affilié à l'Union de prières pour les missions, on est prié de s'adresser à la secrétaire, mademoiselle Estelle Monod, 18, rue Molitor, Paris. On voudra bien joindre à la demande une somme de 0 fr. 60 cent. en timbres-postes. On recevra sans retard une carte de membre, et ensuite, au commencement de chaque mois, la liste des sujets de prières, tirée à part.

DERNIÈRE HEURE

Lessouto. — Une lettre de M. Bertschy, du 31 mai, nous apporte d'intéressants détails sur la réouverture et le fonctionnement de l'école industrielle de Léloaleng. Nous en donnerons le texte le mois prochain.

Nous sommes heureux d'annoncer qu'après une longue et grave maladie, M. Marzolff est entré en convalescence.

Zambèze. — Une carte postale de M. Coïsson, en date du 3 mai, apporte de bonnes nouvelles de la station de Kazungula, où M. Boiteux se trouvait à ce moment. Madame Coïsson était en bonne santé, ainsi que son petit François, né le 10 mars. Madame Adolphe Jalla se trouvait encore à Séshéké, chez son beau-frère, mais pensait se remettre peu après en route pour Léaluyi. M. Coïsson attendait l'arrivée de l'expédition pour le 8 ou le 9 mai. Par contre, les lettres de nos voyageurs, portant la date du 12 mai, nous montrent la colonne encore à quinze jours de son point d'arrivée. Le voyage de nos amis s'est donc trouvé plus long qu'ils ne le prévoyaient eux-mêmes à Boulawayo. Si les accidents graves leur ont été épargnés, les incidents n'ont pas manqué. M. Burnier, écrivant le 4 mai, dit ceci : « Aujourd'hui, nous ne marchons pas ; en effet, une roue s'est cassée hier soir au passage d'une rivière, nous sommes venus nous installer près d'un kraal de Matébélés ; Verdier et Rittener se sont mis vigoureusement à la besogne, et demain après-midi nous pourrons repartir. C'est merveilleux que, sur 84 roues, après six semaines de marche, et avec la route que nous avons, une seule soit cassée ; par contre, 5 wagons ont versé, dont un deux fois. »

Madagascar. — Un important courrier de Madagascar nous arrive le 25 juin, alors que notre numéro est déjà composé. Il renferme divers documents que nous donnerons à nos lecteurs le mois prochain, en particulier une lettre de *M. Vernier*, du 27 mai, plaidant avec force la création d'une école de théologie à Tananarive. Le moment est venu d'exécuter ce projet : où est le pasteur, aimant les questions d'instruction, apte à former des âmes, et qui voudra s'y consacrer ?

« Il y a en France, dans le ministère, dit en terminant M. Vernier, des âmes avides de se donner totalement à une belle œuvre bien précise. En voilà une, ou il n'y en aura jamais. »

M. Mondain nous entretient des autres besoins les plus urgents, en fait de personnel : un instituteur-missionnaire, ou mieux un missionnaire-instituteur pour le sud du district de Tsiafahy, un autre pour Tamatave, un autre pour Ankazobé (Vonizongo), région dont nous avons déjà publié un appel pressant. De jeunes pasteurs ayant le goût de l'enseignement, et, si possible, ayant déjà fait leurs preuves comme pédagogues, tel est l'élément qui est le plus indispensable, à l'heure présente, à Madagascar. Les nécessités créées par l'arrêté scolaire nous font vivement désirer que deux ou trois puissent partir cette année, avant septembre, pour aider nos missionnaires à préparer, en 1900, le plus grand nombre possible d'instituteurs malgaches à passer le nouvel examen. Une ou deux institutrices de plus rendraient aussi de grands services.

M. Mondain nous raconte la visite qu'il a faite, du 12 au 15 mai, à Mahéréza, station de *M. Rusillon*. Il a assisté, le dimanche 14, à une vente de charité, dans l'église, au profit de l'orphelinat, ou institut professionnel de filles de Mahéréza, établissement en construction. Nous donnerons dans un mois, d'intéressants détails, sur ce sujet.

M. *Rusillon*, de son côté, nous met au courant de ses entreprises et de ses projets d'avenir. Il attendait avec reconnaissance sa belle-sœur, Mlle Salès, qui doit diriger cet institut professionnel. A côté, il se pro-

posait d'ouvrir prochainement un orphelinat de garçons, dont il nous envoie les plans.

M. *Rusillon*, comme M. *Mondain*, attire notre attention sur la nécessité d'envoyer à nos missionnaires des provisions de médicaments, pour leur permettre de lutter efficacement contre les maladies qui rongent et déciment les Malgaches.

M. et madame *Delord* nous donnent de bonnes nouvelles d'Ambatomanga, ou plutôt de Moncoutant — c'est le nom qu'ils ont donné à leur station, en souvenir de leur ancienne Église. M. Vernier les y a visités, et y a passé quelques jours pour se reposer. A cette occasion, M. Delord insiste sur le besoin absolu de repos qu'éprouvent de temps en temps nos missionnaires, déprimés par un climat anémiant, et surtout surmenés par un travail excessif. Si on ne leur ménage pas des congés réguliers et presque forcés, il est à craindre que quelques-uns ne franchissent la limite d'une fatigue supportable, et n'arrivent à un état de faiblesse qui nécessiterait un retour prématuré.

Enfin, M. *Escande* nous adresse une lettre destinée en très grande partie à être publiée. Il nous raconte la réunion d'adieux qui s'est tenue à Fianarantsoa, le 14 mai, pour le départ en congé du missionnaire anglais M. Huckett, et dans laquelle notre frère a fait entendre la voix de la mission française. Cinq jours après, il avait encore l'occasion de parler comme représentant de notre œuvre devant la conférence de la mission norvégienne. Une résolution de cette conférence tend à établir une délimitation plus précise entre les œuvres des trois missions protestantes qui travaillent au Betsiléo et qui, quelquefois, se font dans le même village une sorte de concurrence. Nous souhaitons de tout cœur le succès de tous les efforts qui seront faits dans ce sens et nous serons toujours prêts d'avance à nous y associer. M. Escande nous parle aussi de la tâche plus spécialement missionnaire qui s'imposera de plus en plus à nous, au milieu des tribus encore païennes, spécialement vers le sud du Betsiléo, où nos soldats font en ce moment campagne pour soumettre des révoltés.

Nouvelles de nos voyageurs. — Mesdemoiselles Magnus et Salès et madame Ferrand, parties de Marseille par le *Peï-Ho*, le 25 mai, nous ont donné, de Port-Saïd et de Djibouti, de bonnes nouvelles de leur traversée. Les premiers jours seulement avaient été pénibles, à cause de l'état de la mer au départ. Leurs compagnons malgaches nous ont aussi écrit et emportent le meilleur souvenir de la France et des protestants français.

Madame Moschetto, avec ses deux jeunes enfants, s'est embarquée le 25 juin, à Marseille, sur le *Liban*, à destination du Congo.

Nécrologie. — Pendant le mois de juin, notre Société a perdu un très vieil ami, dans la personne de M. le pasteur F. *Ollier*, le vénéré pasteur et président du Consistoire de Lille. Dans sa jeunesse, il avait pensé lui-même à se faire missionnaire. Devenu pasteur, il avait aimé notre œuvre. Il fut longtemps président de notre Comité auxiliaire du Nord, dont son fils, M. Daniel Ollier, si prématurément enlevé par un crime abominable à sa famille et à l'Eglise, avait été l'âme Nous exprimons nos regrets affectueux à tous ceux que le départ de ce serviteur de Dieu met en deuil.

Nous enregistrons aussi, avec une respectueuse sympathie, la mort de madame Thierry-Kœchlin, une amie des missions qui avait souvent fait preuve d'une grande générosité pour notre œuvre et pour ses ouvriers.

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet et fils, 13, rue Cujas. — 22778.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

HUMILIONS-NOUS

« Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu ». Cette parole semble faite pour notre Société, dans la phase qu'elle traverse. La puissante main de Dieu s'est appesantie sur elle. « De peur que je ne m'enorgueillisse, disait saint Paul, il m'a été mis une écharde dans la chair. » Notre Société risquait-elle aussi de s'enorgueillir? En voyant les ressources affluer, en se sentant l'objet de tant de sympathies, était-elle tentée de se croire forte? Quoi qu'il en soit, Dieu l'a grandement humiliée, et c'est surtout sa faiblesse qui paraît aujourd'hui à tous les yeux.

A la Maison des missions, les deux colonnes maîtresses ont été ébranlées. Le directeur a dû se retirer, après quelques semaines d'un travail intermittent, et chercher dans la retraite le retour de ses forces. Le professeur a dû interrompre ses leçons, et, lui aussi, quitter Paris. La direction repose, depuis quatorze mois, entre des mains peu expérimentées et qui se fatiguent. L'enseignement reste désorganisé. Pour en-

visager encore l'avenir sans défaillance, nous avons besoin d'entendre la voix du Seigneur redire à notre Société, comme autrefois à son apôtre : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse. »

Et, comme si ce n'était pas assez de ces épreuves, Dieu nous a humiliés par des deuils. Nous annoncions, il y a deux mois, la mort de madame Louis Jalla, survenue à Séshéké, le 9 avril. Le 10 juin, madame Paul-Élie Vernier s'endormait à son tour du dernier sommeil, à Lambaréné, et le 18 juin, encore à Séshéké, Dieu reprenait à lui madame J. Bouchet. Trois femmes de missionnaires, dont l'aînée n'avait que trente-cinq ans et la plus jeune dix-neuf ans à peine ! Trois existences fauchées dans leur fleur, sans parler des promesses de vie qui s'étaient éveillées en elles et qui, avec elles, sont descendues dans la tombe !

Nous avons déjà raconté la mort de *madame Louis Jalla, née Marie Turin*. Rappelons sa vie en quelques mots. Née en 1864, aux vallées vaudoises, elle était partie pour la première fois le 10 novembre 1886, quelques semaines après son mariage. Elle faisait partie du premier renfort expédié à MM. Coillard et Jeanmairet pour fonder la mission du Zambèze. Ce renfort comprenait quatre personnes : M. et madame Louis Jalla, M. Dardier et M. Goy. Aujourd'hui, douze ans et demi après, M. Jalla reste seul.

Pendant huit ans (1887-1895), ce fut le défrichement actif et fidèle. Des épreuves marquèrent cette période difficile, en particulier la mort de trois enfants : Marguerite (1888), Anita (1890) et Édouard (1895). Mais il y eut aussi des bénédictions, surtout ce beau réveil de Séshéké, en 1894, avec la conversion de Litia.

En décembre 1895, M. et madame Jalla quittent Kazungula, ramenant avec eux M. Coillard malade et les deux chers petits Valdo et Guido, échappés à la terrible fièvre. Ils n'arrivent à Paris que le 20 mai 1896, après de nombreuses péripéties. On se rappelle les avoir vus au Piémont, en

Suisse, en France, pendant les vingt mois qu'a duré leur congé. Puis est venu le second départ, plus poignant que le premier, car on laissait les deux garçons en arrière. Dans sa séance d'adieu, à l'Oratoire, le 17 février 1898, M. L. Jalla nous racontait une jolie légende du Sud de l'Afrique sur les ailes de l'oiseau. La vocation du missionnaire, nous disait-il, est pour lui une aile : moins un fardeau qu'un secours. Il en doit être ainsi de la croix pour tout chrétien. Dieu veuille que la lourde croix qu'il a placée sur les épaules de son serviteur lui soit aussi une force pour monter plus haut dans la soumission, dans la consécration, dans l'espérance!

Madame Louis Jalla était la plus expérimentée parmi nos femmes missionnaires du Zambèze. Elle avait montré, dans des circonstances difficiles, les aptitudes les plus précieuses. Nulle perte, du côté féminin, ne pouvait être plus sensible à notre jeune mission. Et c'est celle-là même que Dieu lui a infligée tout d'abord, avant l'arrivée des troupes de renfort. « L'Éternel l'avait donnée, l'Éternel l'a reprise ». Sachons ajouter : « Que le nom de l'Éternel soit béni ! »

Deux mois et neuf jours après madame L. Jalla, dans ce même Séshéké, c'était le tour de la plus jeune parmi les huit jeunes femmes arrivées au Zambèze avec M. Coillard.

Madame J. Bouchet, née Marie Joseph, était de Genève. Elle s'était mariée en décembre dernier, âgée seulement de dix-huit ans. Avant son mariage, elle s'était préparée spécialement pour la mission, avait fait un apprentissage comme infirmière dans un hôpital. Nous l'avions vue en janvier, à Genève, lors de la consécration de son mari. Celui-ci avait demandé à M. Barde de prendre pour texte de son discours : « Me voici, ô Dieu, pour faire ta volonté ! » Et le pasteur, exhortant son jeune disciple, avait fait diverses hypothèses sur les exigences que pourrait lui réserver la volonté de Dieu : ministère ingrat, fièvre, retour au bout de peu d'années. Il n'avait pas imaginé ce qui devait arriver : cela eût paru trop cruel. Cependant, nous connaissons assez notre ami Bouchet

pour être certains qu'il a pu dire, du fond de son cœur brisé : « Que ta volonté soit faite ! »

Mais combien il a dû souffrir! Ils étaient tous deux l'image de la tendresse confiante. Nous les avons revus à Paris. On se souvient de la belle réunion du 5 février, à l'Étoile, il n'y a pas six mois. « Nous partons joyeux », disait M. Bouchet, et il insistait sur cette note de la joie. Ils étaient joyeux en effet, le lendemain, lorsqu'ils firent faire cette photographie en groupe que nous avons reproduite et où le visage de madame Bouchet en particulier est si souriant; joyeux le mardi, quand nous prenions congé d'eux à la gare Saint-Lazare; joyeux encore à Boulawayo, où M. Boegner les a revus, où il a été frappé par le parfum de grâce qui se dégageait de cette rayonnante jeunesse. Le 22 mars, M. Boegner, avant de quitter Boulawayo, se rend au camp une dernière fois; les wagons sont déjà chargés, prêts à se mettre en route. Le visage toujours vif et gracieux de madame Bouchet apparaît, très haut perché sous la bâche. Depuis lors, nous ne savons presque rien, sinon que le 18 juin la fleur avait été fauchée ou plutôt cueillie par la main du Roi. Ce n'étaient pas de vains mots que prononçaient nos amis, toutes les fois qu'ils chantaient :

Prends, ô Jésus, prends ma vie,
Elle est toute à toi!

Nous n'avons jusqu'ici qu'un télégramme, parti de Boulawayo le 18 juillet, et signé de M. Coillard. Nous attendons, vers le 13 août, les lettres qui nous donneront des détails sur la catastrophe.

Hélas! entre ces deux morts de Séshéké, une troisième mort avait trouvé place, celle de *madame Paul-Elie Vernier, née Hélène Bruneteau*, dans ce Lambaréné, qui est aussi l'un de nos cimetières. Ici, nous avons des détails; on les trouvera dans la partie de cette livraison consacrée au Congo.

Il y a juste un an, se succédaient pour notre jeune sœur

une série de dates qui devaient marquer dans sa vie : le 21 juillet, son mariage, le 25, la réunion d'adieu à la Maison des missions, le 4 août, la consécration de son mari à Étoile, le 25 août, le départ à Marseille. Elle n'aura célébré ici-bas aucun de ces anniversaires. A la bénédiction nuptiale, le vaillant serviteur de Dieu qui s'appelait Elie Vernier exprimait avec force sa certitude quant à la protection dont Dieu environnerait ses enfants au Congo, quant au revoir prochain. Dieu, certes, ne les a pas abandonnés. Après les avoir tous deux bénis dans leur tendresse, il a soutenu madame Vernier dans son agonie et M. Vernier dans son deuil; les fragments de lettres que nous publions en sont la preuve. Mais ce n'était sans doute pas ce qu'espérait notre vénérable frère. Dieu nous épargne en nous laissant ignorer l'avenir. Et, pour ce qui est du revoir, il a été plus prompt qu'il ne le pensait, puisque lui-même partait pour le ciel à la fin d'août et que sa belle-fille devait sitôt l'y rejoindre.

Rien ne pouvait faire prévoir cette mort. Madame Vernier était dans la force de l'âge et d'une santé excellente. Le climat de l'Ogooué ne l'avait nullement éprouvée. L'arrivée successive de M. Allégret, dès les premiers symptômes alarmants, puis du docteur Dardenne, a permis de prendre toutes les précautions, de donner tous les soins. Il ne nous reste plus qu'à mettre la main sur notre bouche et à reconnaître que c'est Dieu qui l'a fait. Tout nous promettait en elle une femme de missionnaire exceptionnellement capable et dévouée. La directrice d'une institution, où elle avait enseigné un an, nous écrit, à la nouvelle de sa mort : « De toutes les femmes de missionnaires que j'ai vues partir depuis quelques années, madame Vernier était certainement une des plus fortes... Je l'ai beaucoup connue. Dans l'intimité, elle était la douceur même. Tout était paix et calme autour d'elle. Puis, elle était aussi modeste qu'intelligente. Quand Paul Vernier m'a annoncé ses fiançailles, je lui ai répondu : « C'est bien là la femme « qu'il vous faut; votre bonheur est assuré. » Et voilà, ce

bonheur est déjà dans le passé. Comme c'est mystérieux! »
— Les voies de Dieu ne sont pas nos voies.

Humilions-nous devant ces deuils. Tout châtiment de Dieu nous convie d'abord à la repentance. « Savez-vous la douloureuse pensée qui m'est venue, nous écrivait une amie des missions, en apprenant la mort de madame Louis Jalla : Avons-nous, ai-je, moi surtout, assez prié pour eux, pour elle qui attendait cet enfant? » Que chacun se demande s'il n'a pas à s'adresser ce même reproche.

Peut-être en méritons-nous d'autres. Certains départs n'ont-ils pas été trop hâtivement décidés? Aurions-nous dû laisser si longtemps tel champ de missions sans médecins, ou sans renfort suffisant ? Avec quelques sacrifices de plus, n'aurions-nous pas évité ces sacrifices-là? Si nous avons péché par légèreté, par égoïsme, par négligence, que Dieu nous pardonne!

Et, en même temps, qu'il ait pitié de nos affligés! Qu'il soutienne nos trois frères dans cette Afrique où la solitude est plus grande, le veuvage plus difficile à supporter! Faisons-leur désormais une place régulière dans nos prières quotidiennes! Que ce baptême amer les trempe et les fortifie! Pensons aussi aux familles affligées : aux familles Turin, Bruneteau et Joseph, où l'on pleure une fille chérie dont on n'a pu entourer les derniers moments. Pensons aux deux orphelins Valdo et Guido, et à nos stations de Séshéké et de Lambaréné, et à ces jeunes filles des Barotsis ou des Galoas pour qui les chères disparues étaient des mères.

« Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, et il vous élèvera quand il en sera temps. » A quoi l'apôtre ajoute cette autre parole, que nous envoyons de loin à nos frères dans le deuil, privés de celles qui portaient leurs soucis et prenaient soin d'eux : « Déchargez-vous sur lui de tous vos soucis, car lui-même prend soin de vous. »

APPEL AUX JEUNES PASTEURS

Nous avons déjà dit, à plusieurs reprises, que, pour compléter ses cadres, notre mission de Madagascar avait encore besoin du renfort de trois ou quatre pasteurs, et probablement d'un certain nombre d'instituteurs et d'institutrices.

Peut-être nos collègues dans le ministère n'ont-ils pas assez pris en considération cet avis. Tandis que nous avons reçu quelques offres de services de la part de brevetés de l'enseignement primaire, il ne nous en est, depuis longtemps, venu aucune qui fût signée d'un pasteur.

En temps ordinaire, la Société des missions se prépare à elle-même ses ouvriers. Elle recrute son personnel par l'envoi, sur ses champs de travail, de ses élèves ayant terminé leurs études. C'est le recrutement normal, tel qu'il a longtemps fonctionné, tel qu'il fonctionnera de nouveau, nous en avons l'espoir, dans quelques années, lorsque les nombreux jeunes gens qui commencent à songer aux missions auront achevé leur préparation.

Mais il y a des périodes exceptionnelles, où les besoins impérieux de l'œuvre sont très supérieurs aux ressources dont le Comité dispose. Madagascar a déterminé une de ces périodes. Elle dure depuis quatre ans ; il s'en faut de beaucoup qu'elle soit close, bien que la source des vocations missionnaires semble avoir tari parmi les jeunes pasteurs français.

Madagascar n'est pas le seul territoire qui réclame des missionnaires consacrés. Sans parler de la question toujours poignante du Sénégal et du Soudan, il en faudra sans doute bientôt un en Nouvelle-Calédonie. Au Congo, les cadres auraient besoin d'être renforcés. A Taïti et au Lessouto, c'est tout juste si l'on a le strict nécessaire.

Mais il est bien évident qu'à l'heure actuelle les besoins les plus urgents sont à Madagascar. La Conférence de septembre,

à Tananarive, dressera le tableau de ces besoins. Dès aujourd'hui, les lettres de nos missionnaires, qui reviennent sans cesse sur ce sujet, réclament « un homme de Dieu, pour l'éducation de nos futurs évangélistes à Tananarive » — ce sont les expressions de M. Delord, — un missionnaire de plus pour le Vonizongo (on a lu il y a quelques mois l'appel si pressant des Églises d'Ankazobé), et, si possible, un second missionnaire pour le vaste district de Tsiafahy. Si la Société de Paris conserve le district d'Ambohibéloma, elle devra sans tarder donner un titulaire à ce poste, occupé pendant quelques mois par M. de Saint-Vidal. Cela fait déjà quatre missionnaires, sans parler du poste de Tamatave, pour lequel on pourrait se contenter peut-être d'un instituteur évangéliste.

Pour satisfaire tous ces besoins, la Société des missions ne dispose d'aucun candidat. Un seul élève, M. Alb. Drancourt, termine cette année ses études. Mais, outre qu'il n'est pas destiné à Madagascar, il a besoin encore d'un complément de préparation avant de partir. Aucun des étudiants en théologie qui viennent de soutenir leurs thèses dans les facultés ne nous a fait des offres de services, sauf un jeune Vaudois du Piémont, qui a fait ses études à la Faculté libre de Neuchâtel, et désire passer un an à Paris avant d'être envoyé en mission.

C'est donc aux pasteurs et aux Églises que nous devons nous adresser. Aux Églises surtout, car, en bonne règle, les pasteurs dépendent des Églises, et ce sont les Églises qui devraient — comme jadis celle d'Antioche — prendre l'initiative de mettre à part et d'envoyer vers les païens ceux de leurs pasteurs que Dieu a spécialement honorés des dons nécessaires à la mission.

A Madagascar, plusieurs retours ont appauvri l'élément pastoral dans le corps missionnaire. Cet élément est aujourd'hui proportionnellement trop faible : il a besoin d'être fortifié. Pour occuper les postes vacants, pour se mesurer avec des situations parfois si délicates, pour tenir tête à de vieux



ÉCOLE NORMALE DE MAHAZOARIVO

LE PERSONNEL, MAI 1899



ÉCOLE NORMALE DE MAHAZOARIVO

LES BATIMENTS

jésuites blanchis sous le harnais, les administrateurs, les colons et peut-être les Malgaches eux-mêmes ne verraient pas sans un certain sourire d'ironie arriver presque exclusivement de tout jeunes hommes, qui viendraient de quitter les bancs de l'école.

Des pasteurs expérimentés, des hommes de trente à trente-cinq ans, connaissant déjà la vie, ayant fait preuve, dans quelque paroisse rude, de ces qualités d'endurance qui sont indispensables aux missionnaires, voilà les ouvriers que réclame notre jeune mission, et qui, en la complétant numériquement, assureront sa solidité.

Dirons-nous, pour rassurer ceux que nous appelons, que les dangers des premiers jours sont passés, que certaines catastrophes ne semblent plus pouvoir se produire, que la sécurité est aussi grande en Émyrne ou au Betsiléo qu'en France même? Nous aurions l'air de mettre en doute le courage et l'esprit de renoncement de nos jeunes frères.

Nous préférons croire que notre appel n'avait pas encore retenti avec assez de clarté. C'est pourquoi nous l'avons aujourd'hui tout à la fois précisé et développé, en priant Dieu de le faire pénétrer lui-même dans les cœurs qu'il a préparés à le recevoir.

Nous demandons aux Églises protestantes de France, après les sacrifices qu'elles ont déjà consentis, de fournir encore à la mission au moins trois ou quatre jeunes pasteurs, remplis de l'esprit apostolique et résolus à aller, dans les colonies de notre pays, étendre les frontières du règne glorieux de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

SITUATION FINANCIÈRE AU 20 JUILLET 1899

1. — ŒUVRE GÉNÉRALE.

La dépense prévue pour l'exercice 1899-1900 est de	465 900 »
faisant une dépense mensuelle de	38.825 »
pour laquelle il faudrait une recette égale, soit, pour 3 mois et 20 jours, du 1er avril dernier au 20 juillet.	138.692 »
Les recettes effectives n'ayant été que de . .	50.478 95
l'écart en moins est, à ce jour, de	88.213 05

2. — MADAGASCAR.

La dépense prévue pour 1899-1900 étant de .	362.000 »
la dépense mensuelle est de	30.100 »
et, pour 3 mois et 20 jours, de	110 370 »
Les recettes effectuées n'ayant été que de. .	40 895 50
l'écart en moins est, à ce jour, de	69.474 50

3. — ZAMBÈZE.

Le budget prévu pour 1899-1900 est de . .	230.000 »
faisant une dépense mensuelle de	19.166 »
et, pour 3 mois et 20 jours, de	70.276 »
Les recettes effectuées étant de	17.900 »
il y a un écart en moins de	52.376 »

Nous publions pour la première fois cette année notre situation financière mensuelle. En totalisant les chiffres qui pré-

cèdent, on verra que l'ensemble des dépenses prévues monte, pour les trois caisses réunies, à 1,057,000 francs, faisant une dépense mensuelle de 88,100 francs, et, pour les trois mois et vingt jours écoulés, 320,000 francs. Sur cette somme, il a été reçu effectivement, en chiffres ronds, 109,270 francs, soit un écart en moins de 210,730 francs.

Cette situation n'a, en elle-même, rien de très anormal, les premiers mois de l'exercice financier étant ceux où les recettes sont les plus minimes, et la conséquence naturelle d'un effort tel que celui du premier trimestre de l'année étant d'amener à la suite une période de ralentissement.

Il ne faudrait pas, toutefois, que ce ralentissement se prolongeât encore bien longtemps. Plus le budget d'une Société comme la nôtre est élevé, et plus il devient difficile au trésorier de franchir, sans apercevoir le fond de sa caisse, cette saison d'été où les eaux de la libéralité chrétienne descendent à l'étiage.

Il nous a semblé que nos souscripteurs avaient le droit de connaître les principaux éléments du budget des dépenses, tel que le Comité l'a arrêté, après avoir tenu compte, autant que possible, de toutes les prévisions.

1° *Œuvre générale.*

Les dépenses des champs de mission ont été prévues pour 303,900 francs, savoir :

Lessouto	120.400	»
Taïti et Marquises. .	61.000	»
Sénégal	21.000	»
Congo	94.000	»
Iles Loyalty	7.500	»
	303.900	»

A ce chiffre, il faut ajouter les dépenses de la Maison des missions, des journaux, rapports et

Report.	303.900 »
publications missionnaires, les frais d'agence et de correspondance, et le versement à faire au Comité des dames pour l'éducation des enfants des missionnaires	162.000 »
Soit, en tout, une prévision de dépenses de .	465.900 »
en diminution, sur les dépenses de l'année précédente, de.	15.893 90
Le reliquat de caisse, au 1er avril dernier, était de	23.350 »
et les recettes déjà effectuées au 20 juillet de .	50.478 95
faisant ensemble un total de	73.828 95
Il nous resterait à recevoir, de ce jour, 20 juillet, au 31 mars 1900, une somme de	392.071 05
pour parfaire la dépense prévue de	465.900 »

2° *Madagascar.*

Les dépenses de l'Émyrne ont été prévues pour	232.000 »
et celles du Betsiléo pour	92.000 »
formant un total de.	324.000 »
somme à laquelle il convient d'ajouter, pour frais de trousseaux et voyages de nouveaux missionnaires en 1899, et pour le retour de MM. Boegner et Germond, environ	38.000 »
soit une prévision totale de dépenses de . . .	362.000 »
en diminution, sur les dépenses de l'année précédente, de.	47.221 85

Le reliquat de caisse, au 1er avril dernier, était de.	23.910 85
et les sommes reçues, du 1er avril au 20 juillet, se montent à	40.895 50
soit un total de	64.806 35
Il faudrait recevoir, de ce jour au 31 mars 1900, la somme de	297.193 65
pour parfaire la dépense prévue de.	362.000 »

3° *Zambèze.*

Les dépenses de la mission du Zambèze ont été évaluées à.	150.000 »
plus le solde des frais d'expédition de M. Coillard, environ	80.000 »
ce qui porterait la dépense totale de l'année à .	230.000 »
en diminution, sur les dépenses de l'année précédente, de.	24.288 75
Le reliquat de caisse, au 1er avril, était de. .	73.673 65
Les dons reçus, de cette date au 20 juillet, ont été de	17.900 »
Enfin, nous avons déposé à la Banque de Londres, en garantie des traites qui seraient souscrites par M. Coillard	50.000 »
formant un ensemble de recettes de	141.573 95
Il nous faudrait donc recevoir, avant le 31 mars 1900, une somme de.	88.426 05
pour parfaire la dépense de	230.000 »

On voit que, sur chacune de nos caisses, nous prévoyons une réduction de dépense, par rapport à l'exercice 1898-1899.

Cette réduction s'élève, au total, à 87,404 francs.

Donc, pour terminer notre exercice sans déficit, mais sans aucune disponibilité, avec trois caisses vides, ce qui constituerait certainement, pour l'exercice suivant, un mauvais point de départ, il nous faudrait recevoir, d'ici au 31 mars 1900 :

Pour l'œuvre générale. . . .	392.071 05
Pour Madagascar	297.193 65
Pour le Zambèze	88.426 05
Ensemble. . . .	777.690 75

Tel est l'effort minimum à accomplir dans les huit mois qui sont devant nous. C'est une moyenne de 100,000 francs par mois. Pour l'atteindre, il est bon de s'y mettre sans retard. Nous craindrions de fatiguer nos amis par des cris de détresse poussés périodiquement tous les ans, vers la fin de l'exercice financier. N'y aurait-il pas, d'ailleurs, dans cette façon de faire, une sorte de renversement des rôles? Ce n'est pas à la Société des missions à demander ce qu'elle juge nécessaire à son existence et à son développement normal : c'est aux amis du règne de Dieu à lui offrir toutes les ressources dont ils peuvent disposer, en conscience, pour l'évangélisation du monde. La question, pour chacun de nous, est moins celle-ci : « De quoi les missions ont-elles besoin? » que cette autre : « Que puis-je donner aux missions ? »

Mais il est peu naturel de se poser une telle question une seule fois dans l'année, à date fixe, et vers la fin de l'exercice. Les besoins du règne de Dieu sont constants ; notre libéralité aussi devrait être permanente. Quelques amis de notre œuvre — bien peu nombreux en France — ont adopté l'excellent système de la souscription mensuelle, remplaçant la souscription annuelle. La meilleure manière de faire un gros effort, c'est de le diviser, et de l'accomplir successivement.

Le fonctionnement régulier et le développement organique du Sou missionnaire, qui est, en principe, une souscription hebdomadaire; l'action permanente des Zambézias, des Malgazias, des associations de toutes sortes, sachant rajeunir, pour chaque saison de l'année et à l'occasion des circonstances les plus diverses, les moyens de lever, parmi leurs membres ou autour d'elles, de nouvelles contributions; le principe du don mensuel substitué peu à peu chez nos souscripteurs réguliers à celui du don annuel; la libéralité pour la mission associée de plus en plus à tous les actes de la vie ecclésiastique ou domestique; l'effort, en un mot, devenant persévérant, comme la prière qui l'inspire et qui le féconde, voilà, nous semble-t-il, le programme à suivre pour atteindre sans secousse, sans fièvre et sans déception, le terme de l'exercice financier dont un tiers est déjà écoulé.

CONSÉCRATION ET DÉPART DE M. SAMUEL DUBY

M. et madame Samuel Duby ont passé quelques jours à la Maison des missions, au commencement de juillet. Ils ont eu le grand regret de ne pas s'y rencontrer avec M. Boegner, qui quittait Paris, le 7 juillet, une demi-heure après leur arrivée et par la même gare, en sorte qu'ils ont pu seulement causer quelques minutes avec lui dans une salle d'attente.

Le dimanche 9 juillet, M. Duby a reçu la consécration dans le temple de Pentemont. Un de ses anciens condisciples et amis de Genève, M. Alf. Mohn, pasteur français à Stockholm, devait être, ce même jour, consacré comme pasteur, et il a paru désirable à tous les intéressés de ne pas convoquer dans la même journée — surtout au mois de juillet — le public protestant parisien à deux consécrations différentes. Les deux cérémonies ont donc été réunies en une seule.

L'auditoire était nombreux, malgré la saison. Une quinzaine de pasteurs entouraient les deux candidats et ont

pris part à l'imposition des mains, avec M. Davit, missionnaire au Zambèze.

Après la lecture de la Bible et la prière, par M. de Faye, M. Jean Monnier a prononcé un discours bref, vigoureux, riche en pensée et en sève chrétienne, sur cette parole du Christ : « Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes vivants. »

Au nom de la Société des missions, M. Bianquis s'est plus spécialement adressé à M. Duby. S'attachant à la même parole du Sauveur : « Suivez-moi ! », il a montré en Jésus le modèle du missionnaire, soit par la simplicité de son langage, soit par la consécration de tous ses instants au service des derniers de ce monde, soit enfin par cet esprit de renoncement, par ce sacrifice quotidien dans la prière et dans l'amour qui furent l'âme du ministère de Jésus et doivent être l'âme de la vie missionnaire.

Après les engagements, que M. Couve a fait prendre à M. Mohn au nom de l'Église réformée, et M. Bianquis à M. Duby au nom de la Société des missions et de l'ensemble des Églises évangéliques, M. Appia a prononcé la prière de consécration.

Puis les deux candidats ont successivement exposé leur foi et les circonstances qui ont déterminé leur vocation.

Nous donnons ici la plus grande partie de l'allocution de M. Duby, pour permettre à nos lecteurs de faire connaissance avec le nouveau missionnaire du Lessouto :

« C'est avec une émotion que je n'essaierai pas de dissimuler que je réponds à l'invitation qui m'est faite de vous adresser quelques mots.

« Le sérieux de la cérémonie qui vient de s'accomplir, la solennité des temps que nous traversons, nous impressionnent tellement, ma chère compagne et moi, que le silence et la solitude seraient désirables en cet instant.

« Oui, nous l'avouons, nous ne sommes pas, hélas ! de ceux qu'un enthousiasme extraordinaire élève bien au-dessus

de la sphère des affections humaines et nous avons été péniblement affectés des séparations successives qui ont dû s'effectuer. Il y a quelques jours, en quittant Genève, c'était l'adieu au bleu Léman, superbe ce jour-là dans sa robe d'azur ondoyant, resplendissante aux rayons du soleil. Jamais ses rives n'avaient paru si belles, si pleines de charme ; jamais les montagnes qui l'avoisinent n'avaient été si étincelantes. L'adieu au pays natal fut impressif ; il ne fut rien en comparaison de celui que nous dûmes échanger avec nos chers parents. Mais les uns et les autres, ceux qui restaient et ceux qui partaient, tous nous répétâmes cette parole de l'Écriture : « Nous n'offrirons point à l'Eternel des sacrifices qui ne nous coûtent rien. »

« Voilà ce que nous appellerons volontiers le côté humain de notre départ, et vous nous comprendrez, n'est-ce pas ? Mais il me tarde d'en arriver à ce que j'appellerai le côté divin. Et j'envisage ici le privilège glorieux, l'honneur grandiose qui nous est fait par la vocation que Dieu a daigné nous adresser. Dès lors la perspective change du tout au tout, et nous ne pouvons que redire avec actions de grâces la parole du Psalmiste, qui résume si bien nos impressions à cette heure : « L'Éternel a fait pour nous de grandes choses, c'est pourquoi nous sommes dans la joie. »

« Il a fait de grandes choses en m'appelant à lui dès ma jeunesse, en me faisant la grâce de le servir pendant une dizaine d'années déjà, en m'adressant cette vocation missionnaire que je considère comme le plus grand privilège qui pouvait m'échoir. Je n'ai pas choisi, mais Dieu m'a donné la bonne part, la meilleure part, et je lui en rends grâce devant vous. Oui, je puis et je dois le dire, toutes les circonstances de ma vie, incompréhensibles souvent au moment même, ont été, par la main de mon Père Céleste, dirigées vers ce but : le service de Dieu en terre païenne.

« Je ne reviendrai pas sur les détails biographiques qu'on m'a demandés ailleurs; ce qui vous intéressera peut-être, c'est de savoir comment Dieu m'amena à la décision que j'ai

prise de lui consacrer toute ma vie. J'avais à peine onze ans lorsque mon père, qui me destinait à l'enseignement dans mon pays, mourut subitement. Ce coup terrible fut comme, sur un chemin de fer, l'aiguille qui imprime au train une direction différente. En attendant de pouvoir reprendre les études qui me passionnaient, je pris la résolution de pourvoir à ma subsistance, afin de n'être pas à charge à ma mère, et, pendant sept ans, je m'occupai de travail manuel. A dix-neuf ans environ, je pus reprendre mes livres, commencer des études de théologie, et cela en vue de la mission.

« Je m'étais converti à l'âge de quinze ans dans une réunion populaire de jeunes gens, l'*Etoile*, à Genève, et, dans cette œuvre, j'avais trouvé immédiatement un travail tout préparé, dont je me suis occupé jusqu'à mon départ, c'est-à-dire pendant dix ans environ.

« Quand survint ma vocation missionnaire? J'avoue franchement que je ne saurais le dire. Il me semble qu'elle a dû naître avec moi, car jamais la question ne s'est posée : elle fut toujours résolue. Et notez ce point, je n'ai jamais eu un seul doute, pas même l'ombre d'un doute à l'égard de cette vocation. J'en bénis le Seigneur de toute mon âme.

« Et maintenant les années se sont écoulées, envolées rapides; l'heure du départ a sonné, et nous partons. Nous partons le cœur léger, plein d'allégresse. Nous partons avec cette conviction intime et profonde que nous ne marchons pas de nous-mêmes, mais d'après un ordre venu d'En-Haut. C'est pourquoi notre ciel est serein, notre horizon sans un seul nuage.

« Nous irons au Lessouto, où nous sommes appelés, et nous travaillerons à l'œuvre de Dieu que nous envisagerons toujours comme son œuvre et non la nôtre. Nous annoncerons aux Bassoutos la Parole de Dieu, puissance de salut pour ceux qui périssent. Nous parlerons de la conversion, comme étant un changement non pas superficiel, mais complet, intime, atteignant les profondeurs de l'être; nous parlerons de la régénération, de ce principe de vie divine réelle, véri-

table, déposé dans les cœurs par la rencontre de l'âme avec Dieu, — principe vivant, se développant, s'épanouissant, faisant de l'homme indigne et misérable un être nouveau qui se transforme de jour en jour par la puissance de l'Esprit, sur le modèle, le type normal et parfait, Jésus-Christ, jusqu'au jour où, ayant achevé son développement, le régénéré aura atteint la stature parfaite de Jésus-Christ, de Celui qui l'aura engendré à la vie éternelle.

« Et nous ne saurons et ne voudrons savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

« Oui, nous serons là-bas des *témoins*, répétant ces paroles de l'apôtre Jean : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché concernant la Parole de vie, c'est ce que nous vous annonçons; car la vie a été manifestée, et nous l'avons vue, et nous lui rendons témoignage, et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père et qui a été manifestée. »

Le lendemain, 10 juillet, après une séance extraordinaire du Comité, dans laquelle M. et madame Duby ont été reçus, un culte intime d'adieu et de sainte Cène a été célébré dans la chapelle de la Maison des missions.

Le samedi 15, nos amis quittaient Paris pour Londres, où ils avaient encore quelques achats à faire, quelques amis à voir. C'est là qu'ils ont reçu la nouvelle de la mort de madame Bouchet. MM. Duby et Bouchet avaient été amis d'enfance et de jeunesse; à Genève, à Paris, à Londres, ils avaient fait les mêmes études, ayant senti s'éveiller en eux la même vocation. L'épreuve dispensée à son frère Bouchet ne pouvait qu'émouvoir douloureusement M. Duby au moment de son départ. Il nous écrivait cependant :

« Nous partons sur l'impression sérieuse qu'ont produite sur nous les derniers évènements. Néanmoins, nous sommes en paix, et, si Dieu réclame l'une de nos vies après le voyage

ou après quelques mois de travail, ou avant le travail, nous sommes prêts à la lui donner : « Tout pour le Roi », comme dit M. Coillard. »

C'est le samedi, 22 juillet, que M. et madame Duby se sont embarqués à Southampton, sur le *German*, pour le Cap et East-London, d'où ils gagneront en chemin de fer Aliwal-North. C'est là qu'iront les prendre nos frères du Lessouto.

A la dernière heure, une carte postale nous apporte les meilleures nouvelles de leur traversée jusqu'aux îles Canaries. « Nous avons une mer absolument splendide, nous dit M. Duby, aussi tranquille presque que notre lac de Genève. »

DÉPARTS ET ARRIVÉES DE MISSIONNAIRES

Départ de M. et madame S. Junod pour le Congo. — Prochain départ pour Madagascar de M. Prunet et de mademoiselle Hirlimann. — Prochain retour de M. Moreau et de mademoiselle Leuzinger.

Le 10 juillet, M. et madame *Samuel Junod* se sont embarqués à Bordeaux, à destination de Lambaréné.

On sait que M. Junod avait été engagé comme artisan missionnaire par la Société suisse de secours aux esclaves africains. M. et madame Junod avaient accompagné M. et madame de Prosch à Saint-Louis, et M. Junod était allé avec M. de Prosch aux Rivières du sud et sur le Sénégal. La naissance d'un enfant, à Saint-Louis, en octobre dernier, n'avait pas permis à nos amis de partir pour le Zambèze avec l'expédition de M. Coillard. Mais ils étaient restés à la disposition du Comité, qui a décidé récemment leur envoi au Congo, pour occuper le poste d'artisans missionnaires à Lambaréné.

Le retour, plus hâtif que nous ne l'avions prévu, de M. et madame Teisserès et de M. Merle, a déterminé le Comité à presser autant que possible le départ de M. et madame Junod, afin de ne pas laisser M. et madame Vernier seuls à Lamba-

réné. Nous ignorions, à ce moment-là, que notre frère Pa Vernier était encore beaucoup plus seul que nous ne pouvions le supposer.

Disons cependant que nos missionnaires de Talagouga ont pris des dispositions pour que l'un d'eux au moins fût toujours auprès de leur collègue affligé jusqu'à l'arrivée de ce renfort, qui sera impatiemment attendu.

M. et madame Junod se sont décidés à laisser, au moins pour quelque temps, leur enfant en Suisse, dans la famille de sa mère. C'était une séparation pénible, mais que conseillait la prudence. M. Junod est bon horticulteur et connaît en outre les professions manuelles les plus usuelles. Madame Junod rendra de précieux services à l'école des jeunes filles, jusqu'au retour de madame Teisserès. Nos amis n'oublieront pas ce couple d'artisans, qui feront, sous peu de jours, leur entrée dans la station en deuil.

Le Comité a récemment accepté les services, à titre d'instituteur missionnaire, de M. Albert Prunet, de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne). M. Prunet, après s'être longtemps occupé d'agriculture, mais sans cesser d'entretenir son esprit par la lecture et le travail personnel, vient de passer, dans les meilleures conditions, l'examen pour le brevet élémentaire de capacité. Nous croyons qu'il réalisera parfaitement le type de l'instituteur pratique, entendu aux choses de l'agriculture et du jardinage aussi bien qu'aux métiers manuels, type dont l'administration coloniale recommande le choix pour Madagascar. Mais nous savons surtout que notre jeune frère sera un instituteur chrétien, cherchant à pénétrer tout son enseignement d'une inspiration supérieure et à amener au Sauveur les jeunes âmes dont il aura la direction.

M. Prunet s'embarquera le 25 août, à Marseille, pour Madagascar. Par le même bateau partira aussi mademoiselle Julia Hirlimann, institutrice à Reims et fiancée à l'un de nos instituteurs de Tananarive, M. Chastanier. Elle voyagera dans la compagnie de plusieurs dames norvégiennes, appartenant

à la mission luthérienne, et dont l'une a déjà séjourné huit ans à Madagascar.

Par le courrier du 4 août est attendu à Bordeaux M. *Moreau*, notre missionnaire du Sénégal, qui revient pour prendre en France quelques mois derepos bien gagnés, après un séjour plus prolongé que ne l'est d'ordinaire la première absence. M. Moreau a d'ailleurs l'espérance de ne pas repartir seul, et nous nous réjouissons de penser qu'il connaîtra bientôt les joies d'un foyer chrétien.

Mademoiselle *Leuzinger*, qui a donné depuis trois ans ses soins maternels à nos missionnaires de Saint-Louis et s'est occupée avec zèle des jeunes filles, reviendra en Europe par le même bateau que M. Moreau.

NOTES DU MOIS

Lundi, 3 *juillet*. — Le Comité tient sa séance ordinaire de juillet. Il autorise M. Moreau à rentrer en séjour de congé. Il décide l'envoi de M. et madame Junod au Congo, l'envoi de M. Alb. Prunet comme instituteur à Madagascar, et autorise le départ de mademoiselle Hirlimann, fiancée à M. Chastanier, à Tananarive. Il procède à un examen des questions les plus urgentes relatives à la mission de Madagascar.

Vendredi, 7. — M. Boegner, ayant eu dans la semaine plusieurs accès de fièvre, quitte Paris pour chercher le repos en Alsace. — Arrivée, à la Maison des missions, de M. et madame S. Duby.

Dimanche, 9. — A quatre heures, consécration de M. S. Duby, missionnaire au Lessouto, au temple de Pentemont.

Lundi, 10. — Le Comité tient une séance extraordinaire pour se prononcer sur les demandes d'admission et offres de services. Il approuve définitivement le budget de l'exercice

courant. Il reçoit, à la fin de sa séance, M. et madame Duby et mademoiselle Hirlimann. — A cinq heures, réunion d'adieux et de sainte Cène dans la chapelle.

Dimanche, 16. — Arrivée, à Paris, du courrier du Congo, apportant la nouvelle de la mort de madame Paul Vernier, le 9 juin.

Mardi, 18. — Arrivée, à Paris, d'un télégramme de M. Coillard, parti le même jour de Boulawayo, et apportant la nouvelle de la mort de madame Bouchet, le 18 juin.

Vendredi, 21. — Examen de fin d'études de M. Alb. Drancourt; examens semestriels des élèves en cours d'études; séance de la Commission des études et de la Commission exécutive.

Samedi, 22. — M. et madame S. Duby s'embarquent, à Southampton, à bord du *German*, pour East-London et le Lessouto.

Dimanche, 23. — A cinq heures, dans la chapelle de la Maison des missions, réunion d'humiliation, de sympathie fraternelle et de prières, à l'occasion de la mort de mesdames Louis Jalla, Paul-E. Vernier et J. Bouchet. Assistance nombreuse et émue. En souvenir de ces trois chères et bienheureuses sœurs, d'autres réunions intimes de prières ont été convoquées hors de la Maison des missions, notamment à Genève (salle du Port, 2 juin, madame Louis Jalla, et 21 juillet, madame Bouchet) et au temple des Batignolles (30 juillet, madame P. Vernier). Nous remercions ici les nombreux amis qui ont, dans cette succession d'épreuves, témoigné à la Société des missions leur précieuse sympathie par des lettres ou des télégrammes.

Nous exprimons aussi notre reconnaissance à tous les

journaux religieux qui, en France ou à l'étranger, ont parlé avec une affectueuse sollicitude de notre Société, à propos des travaux, des maladies ou des deuils de ceux qui la dirigent ou qui la servent. Notre personnel est trop réduit et nos occupations trop nombreuses pour que nous puissions remercier chacun individuellement. Mais nous tenons à dire qu'aucune marque de sympathie ne nous est donnée sans que nous y trouvions un encouragement et un sujet d'actions de grâces.

M. Boegner est établi pour le mois d'août, avec sa famille, à la montagne, dans les environs de Ribeauvillé. Grâce à Dieu, sa santé a été beaucoup plus satisfaisante dans les dernières semaines de juillet. M. F.-H. Krüger est aux environs de Bâle. Ses souffrances ont augmenté, et nous le recommandons plus que jamais aux pensées et aux prières des amis de notre œuvre.

Parmi les missionnaires en congé, MM. F. Faure, Teisserès et Davit ont passé en juillet à la Maison des missions, le premier se rendant en Normandie, où il a pris part, le 14 juillet, à la fête missionnaire de Montivilliers, le second s'occupant de la publication de la Bible traduite en galoa, le troisième ayant été pendant quelques semaines suffragant de M. le pasteur Bott, à Verrines, et retournant au Piémont, dans sa famille.

Plusieurs personnes nous ont envoyé soit des livres, revues ou journaux, soit de l'argent pour la bibliothèque de l'École normale de Mahazoarivo et pour la salle de lecture de Fianarantsoa. En remerciant ces amis généreux, nous devons aussi les informer que notre frère, M. Moreau, désirerait quelques volumes, et surtout quelques revues simples et intéressantes pour les soldats protestants de Saint-Louis. « Je me suis abonné à quelques journaux à cause d'eux,

nous écrit-il; mais je ne puis me permettre la dépense personnelle de nombreux abonnements. »

Nous avons dit le mois dernier que la fête des missions de Tonneins, à laquelle notre secrétaire général a pris part, avait été organisée par M. le pasteur Kœnig. Celui-ci nous prie de rectifier, ou plutôt de compléter notre renseignement. La fête a été organisée en réalité par une Commission émanant du Comité auxiliaire du Lot-et-Garonne et nommée par lui. Cette Commission était composée de MM. les pasteurs Boutinaud, Bruston, Gervais, Hollard et Kœnig, de M. le docteur Dubosc, et de MM. Cazaux, Andrian, Valantin, Ch. de Malprade, E. Salavert et Monteilh. Tous ont rivalisé de travail et d'ardeur, en vue du beau succès que nous avons enregistré.

On nous écrit :

« La Malgazia de la Tremblade a organisé une vente pour le lundi de Pentecôte. L'Église et les fidèles des environs ont apporté autant de zèle à organiser la fête qu'à y assister.

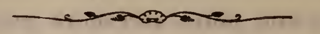
« Aussi le résultat a-t-il dépassé toutes les espérances. Le Comité, s'inspirant du désir qu'avaient témoigné plusieurs donateurs, a décidé de partager les mille francs entre la mission extérieure et les diverses branches de la Société centrale.

« La Malgazia a résolu, en principe, de recommencer cette expérience l'an prochain, et elle espère être à même de renouveler souvent son envoi, qui a été de six cents francs pour Madagascar. »

Merci encore à tous ceux qui, dans cette circonstance, ont pris à cœur les intérêts de notre œuvre, ou plutôt de l'œuvre de Dieu.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les modifications introduites dans les renseignements de la page VII de notre couverture, en particulier pour les relations avec le

Congo, qui deviennent bi-mensuelles à partir du mois d'août. Nous avons dû traiter aussi à Mananjary avec un nouvel agent de transport pour le Betsiléo, le précédent étant mort.



ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

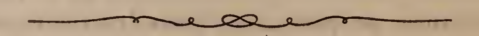
La toute dernière nouvelle que nous ayons reçue du Zambèze, c'est le télégramme du 18 juillet nous informant que, le 18 juin, madame Bouchet était morte à Séshéké.

Nous pouvons en conclure qu'à cette date, toute l'expédition de M. Coillard avait remonté le fleuve et était réunie à Séshéké, pour la Conférence.

Nous n'avons d'ailleurs d'autres détails sur l'arrivée de la tête de colonne à Kazungula que ceux renfermés dans une lettre de M. Coïsson, en date du 19 mai. Ce même jour, à trois heures et demie, M. Coillard et M. Verdier, qui disposaient d'un véhicule moins lourd et plus rapide, étaient arrivés au bord du fleuve et l'avaient traversé. Tous deux étaient en bonne santé. Ils avaient pris le thé et soupé avec M. et madame Coïsson. Le reste de l'expédition suivait à peu de distance, et le voyage s'était effectué heureusement.

Le même jour M. Burnier écrivait d'un point indéterminé, entre Deka et Kazungula. Il avait rencontré un blanc revenant du Zambèze, à qui M. Coillard avait remis le dernier courrier arrivé d'Europe. Tout le monde était bien.

Nous pensons donc qu'avant la fin du mois de mai, l'expédition tout entière avait franchi le fleuve et abordé au pays des Barotsis. Les lettres des missionnaires nous font prévoir que les nouveaux arrivants ont dû rencontrer de grandes difficultés pour se procurer les canots nécessaires à la montée.



PRIONS POUR NOS MISSIONNAIRES DU ZAMBÈZE

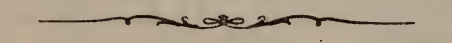
Extrait d'une lettre de M. Béguin.

Nalolo, 25 avril 1899.

Ne cessez pas de prier pour nous. Quelques personnes pourraient croire qu'étant donné ce magnifique renfort qui nous arrive en une seule fois, il ne serait plus nécessaire de prier pour notre mission. Qu'elles se détrompent; c'est là, au contraire, une raison de plus pour prier: car chaque nouveau collègue qui vient représente une nouvelle station à fonder, ce qui est toujours un moment très sérieux. C'est alors que le missionnaire et les indigènes font connaissance, et la manière dont se conduira le nouveau missionnaire influencera toute sa carrière.

Il ne faut pas oublier non plus que cette première année est un temps difficile, un vrai temps d'épreuve pour les nouveaux arrivés; ils doivent se faire à la vie d'Afrique, avec ses privations, tout en souffrant souvent de la fièvre et en ayant la grande difficulté de ne pas encore savoir la langue. Ils viennent, animés des meilleures intentions possibles; ils désirent être bons envers les indigènes, se conduire toujours avec eux avec patience et amour; mais, quand ils les trouvent insolents, mendiants, âpres au gain, ne considérant les missionnaires que comme des blancs dont il faut tirer le plus de parti possible, il peut arriver qu'ils perdent un peu patience, ce qui, naturellement, nuira à la cause qu'ils représentent et à l'œuvre qu'ils désirent faire.

Ne cessez donc pas de prier pour chacun de nous, afin que nous soyons toujours animés de l'esprit de notre Maître, quelles que puissent être nos contrariétés ou nos faiblesses.



QUELQUES FLEURS SUR LA TOMBE DE MADAME LOUIS JALLA

Une brochure. — Le témoignage de M. Adolphe Jalla. — Impressions de M. Boiteux. — Nécessité de la vigilance. — Les tombes de la mission au Zambèze. — Priez pour nous.

Les semaines, en s'écoulant, ne font que rendre plus sensible le grand vide produit à Séshéké par la mort de notre sœur. Tous ceux qui l'ont connue et aimée, en Europe comme en Afrique, multiplient à sa mémoire leurs témoignages d'affectueux regret.

Voici d'abord une brochure très soigneusement composée et imprimée, illustrée d'un portrait de madame Louis Jalla et d'une gravure la représentant au milieu de sa classe de couture. C'est la rédaction des *Nouvelles du Zambèze* qui a offert à ses abonnés ce souvenir de notre sœur; mais un tirage supplémentaire en a été fait pour tous ceux qui voudront se le procurer ; il est en vente au profit de la mission du Zambèze (1).

Cette brochure renferme quelques paroles prononcées par M. Ed. Favre en souvenir de madame Louis Jalla, à la réunion de prières pour les missions, dans la salle du Port, le 2 juin 1899; puis le récit de ses derniers moments, d'après une lettre de M. Louis Jalla, et enfin un fragment de la dernière lettre écrite par madame Jalla, la veille de sa mort.

Plusieurs journaux religieux ont consacré aussi un article à celle qui nous a quittés. Mais c'est surtout dans notre dernier courrier du Zambèze que nous trouvons l'expression émue des regrets causés par son départ.

M. Adolphe Jalla, accouru à Séshéké à la nouvelle de la catastrophe, écrit le 4 mai à M. Boegner :

---

(1) *Madame Louis Jalla, née Marie Turin. 1864-1899*, chez M. Édouard Favre, à Prégny, près de Genève, et à la Maison des missions, à Paris : prix, 0,40 centimes.

« Vous savez pourquoi je vous écris de cette station. Je suis venu pleurer avec mon frère et lui faire un peu de bien par cette sympathie.

« Nous apprîmes la triste nouvelle le 18 avril; le 20 après-midi, le roi m'envoya le canot et le rameur expérimenté que j'avais demandés. Le 21 au matin, je dis adieu à mes bien-aimés. J'arrivai à Nalolo le soir même et le lendemain à Sénanga, où je passai le dimanche. Partis de là le 24, nous arrivons ici, Boiteux et moi, le 29. Je jouis beaucoup du canot; cette vie en plein air me fait toujours du bien, surtout lorsque Dieu nous permet d'éviter tout ennui et tout retard, comme ce fut le cas cette fois; mais la tête et le cœur n'avaient guère qu'une pensée...

« Dieu merci, je ne trouvai pas mon cher frère abattu comme j'aurais pu m'y attendre. Notre Père lui accorde chaque jour la force et la consolation qui lui sont nécessaires. Cependant le vide est là, immense. Tout dans la maison, dans l'œuvre, rappelle notre chère Marie; mais ses trésors d'amour et d'activité ne sont plus à notre portée. Le Seigneur l'a appelée au repos, ou bien à un autre service, encore plus beau. Ici, où mari et femme ont tant besoin l'un de l'autre, où ils ont tout en commun, où chacun des deux est le seul confident de l'autre, ne croyez-vous pas qu'ils sont plus l'un pour l'autre que ce n'est le cas en Europe? »

M. Boiteux, qui a fait avec M. Adolphe Jalla le voyage de Séshéké, écrit également à M. Boegner, le 5 mai, de Kazungula :

« Nos lettres sont pleines, comme nos cœurs, de la grande épreuve que Dieu vient d'envoyer à l'un de nous. Le coup a été si soudain, si inattendu, que nous pouvons à peine y croire. Et cependant, à Séshéké, où j'ai passé il y a quelques jours, où j'ai laissé Adolphe Jalla qui a fait le voyage avec moi, là, dans le jardin où, il y a trois ans, je rendais les derniers devoirs à notre ami Goy, une autre tombe s'est creusée et s'est refermée après qu'on y eût descendu les restes de notre sœur. Pauvre Jalla, pauvres orphelins qui, là-bas,

pensent à leur mère comme si elle était encore des nôtres! Que Dieu leur vienne en aide à tous!

« Pour nous tous aussi, c'est une épreuve, c'est un nouveau coup de clairon... De quel écho ne retentira-t-il pas dans l'expédition qui nous arrive et qu'on dit être à la porte! C'est la quatorzième tombe que je vois s'ouvrir au Zambèze. Boshi-Kolumboé compris, depuis que je suis arrivé!

« Je me souviens de l'impression profonde que fit sur moi la mort de Goy; vous-même vous vous rappelez sans doute la lettre que je vous adressai alors. Quoique profondément frappé aujourd'hui par cette nouvelle épreuve, je ne répèterais pas tout ce que je vous disais à cette époque. C'était la première tombe qui s'ouvrait depuis notre arrivée; plus tard, bien d'autres se sont creusées et nous ont mis souvent en face de la mort! On s'habitue à frayer avec une telle visiteuse, elle devient familière et, tout en luttant, tout en veillant, on se prépare à la voir de plus près un jour ou l'autre. Alors j'étais comme le conscrit qu'on mène au feu pour la première fois: j'ai tressailli, j'ai courbé la tête sur ma poitrine quand la première balle a passé en sifflant près de mon oreille; je me suis arrêté comme éperdu quand j'ai vu s'abattre sur lui-même mon premier compagnon d'armes atteint. Maintenant, les vides se sont faits dans nos rangs, d'autres ont succombé et des meilleurs; mais, au lieu de m'arrêter et d'obéir à la crainte qui saisit chacun à la première heure, je cours en avant, pensant que peut-être mon tour est prochain. Oui, la question se présente sous une autre face après quelques années de travail au service du Maître, et le désir le plus ardent qui nous anime est bien que le Maître nous trouve veillant quand Il viendra! Veuille notre Seigneur nous accorder cette grâce immense! »

Enfin, M. Béguin, après avoir reçu nos deux frères à leur passage à Nalolo, écrit également à M. Boegner, le 25 avril :

« Elles sont déjà nombreuses les tombes de la mission creusées au Zambèze; presque chaque année il s'en est ouvert une, depuis 1885, année où M. Coillard traversait le

Zambèze. Si nous récapitulons tous ces deuils, la liste en est déjà longue :

« 1885. — Monyaï, enfant de neuf ans, de l'évangéliste Léfi, enterré à Kazungula;

« 1888. — Marguerite, l'aînée des enfants Louis Jalla, à Séshéké;

« 1888. — Marguerite, l'aînée des enfants Jeanmairet, à Séshéké:

« 1888. — H. Dardier, médecin, à Kazungula;

« 1890. — Anita, deuxième enfant des Louis Jalla, à Kazungula;

« 1891. — Émile, le premier des enfants Goy, à Séshéké;

« 1891. — Madame Coillard, à Séfula;

« 1892. — La première femme de l'évangéliste Pauluse, à Kazungula;

« 1895. — Édouard, quatrième enfant des Louis Jalla, à Kazungula (le troisième est le petit Valdo);

« 1896. — A. Goy, missionnaire, à Séshéké;

« 1896. — Théodore Pitso, évangéliste, à Léaluyi;

« 1897. — Giulio, premier enfant des Ad. Jalla, à Léaluyi;

« 1897. — Eugène Pitso, enfant de Th. Pitso, à Léaluyi;

« 1898. — Jeanne, deuxième enfant de M. et madame Boiteux, à Kazungula;

« 1898. — Élisa, deuxième femme de Pauluse, à Séfula;

« 1898. — Ernestina, femme de l'évangéliste Willie, à Léaluyi;

« 1899. — Madame Louis Jalla, à Séshéké.

« Cette liste est la preuve que les conditions climatériques, au Zambèze, ne sont pas encore des meilleures. Pour cela aussi nous vous disons : « Priez pour nous ! »

Et voilà que dejà cette longue liste n'est plus complète. Il faut y ajouter, après le nom de madame Louis Jalla, celui de madame J. Bouchet. Que Dieu garde nos autres missionnaires, hommes, femmes et enfants!

L'ŒUVRE A LÉALUYI

Extrait d'une lettre de M. Ad. Jalla.

Les évangélistes indigènes. — Admissions dans l'Église. — Régularisation des mariages. — Intimité de nos frères réunis à Nalolo. — Retour à Loatilé. — Reprise du travail.

Nalolo, 8 août 1899.

Bien cher monsieur Boegner,

Nous sommes ici depuis le 1er courant en vacances, jouissant du repos et de la société de nos amis Béguin et Boiteux. C'est ainsi que nous nous retrempons pour la tâche toujours si lourde de Loatilé. Le départ de notre évangéliste Willie pour le Lessouto et les préparatifs pour le retour de notre vénéré M. Coillard vont encore l'augmenter. Mais quel beau jour que celui où nous reverrons ce cher ami, et où je pourrai de nouveau me décharger sur lui de la responsabilité de l'œuvre de Léaluyi !

Je voudrais vous faire part de nos principales nouvelles. La première concerne les évangélistes bassoutos et zambéziens. Je vous ai écrit que Willie et Pauluse vont partir, autorisés par la Conférence à emmener leurs enfants au Lessouto et à prendre un congé, qui, nous l'espérons, ne durera qu'un an. Ils arriveront probablement ici ce soir. Quant aux deux autres évangélistes bassoutos, vous avez déjà appris leur chute.

Ces évangélistes, il faut les remplacer. Aussi le moment est-il venu d'éprouver nos élèves évangélistes. Ah ! s'il ne s'agissait que de connaissances intellectuelles, de notions élémentaires d'arithmétique ou de géographie, et même s'il n'était question que de la connaissance intellectuelle de la voie du salut, ce serait sans crainte que nous les verrions mettre la main à l'œuvre ; mais quelle sera leur valeur morale et spirituelle ? Leur vie, depuis leur conversion, et particulièrement depuis leur entrée à l'école d'évangélistes,

a été facile, relativement exempte de tentations. Que vont-ils donner comme ouvriers dans la vigne du Seigneur ? Retirés hier du paganisme si corrompu du Zambèze, sans le soutien de parents ou de compatriotes chrétiens..... que Dieu leur donne la fermeté et la fidélité dont ils ont besoin, et qu'il les garde de l'orgueil et de la soif de s'enrichir qui sévit maintenant au Bo-Rotsé, depuis les palais royaux, jusqu'aux misérables huttes des esclaves ! Priez pour eux, afin qu'ils soient remplis de l'Esprit Saint !

Filippi, l'ancien Nyondo, le plus avancé de ceux qui nous restent, est à Séfula, où je l'ai installé le 26 mars. Samuèle est à Loatilé, mon suffragant pour l'évangélisation et l'école de la station. M. Béguin, privé de John, que nous avons dû renvoyer temporairement au Lessouto, sera aidé par Adèle pour l'école jusqu'à la Conférence. Par contre, M. Boiteux devant se rendre à Séfula dans le courant du mois, notre élève Pauluse ira le remplacer. J'ai demandé à nos professants de Léaluyi de pourvoir aux besoins de l'évangéliste de Séfula. La collecte à cet effet, commencée par nos Loatiliens, s'est faite avec entrain. Continuée le 20 mars, elle était achevée cinq jours après. Elle a produit un demi sac de maïs, cinq plats en bois et six francs vingt-cinq en monnaie. Cette fois encore, plusieurs ont prélevé leur offrande sur leur propre nourriture, et ceux-là n'étaient pas les moins heureux.

Nous avons eu de nouvelles admissions dans l'Église, précédées, comme notre règle l'exige, par la ratification du mariage de ceux des candidats qui s'étaient auparavant mariés à la façon païenne. Cette fois, ce fut le tour du Ngambéla et de la fille aînée du roi. Cette cérémonie a eu lieu le 22 mars, devant une assemblée de deux cent quarante personnes. Elle avait son importance, comme condamnation du mariage païen. Le 27, le roi et presque tout Léaluyi se rendirent aux Mafulo (résidence du temps de l'inondation). C'est de là que le Ngambéla et sa femme me revinrent à Loatilé, le 30 mars,

pour l'examen. Les autres candidats étaient, à Loatilé même, quatre, et à Léaluyi, un. Ils furent reçus tous les sept le vendredi-saint. M. Béguin était venu pour la circonstance ; Pauluse et Willie étaient aussi présents, ainsi que tous nos membres d'Église, sauf un. Le baptême même, les allocutions, l'agape qui suivit, tout nous laisse d'excellents souvenirs. Dans les chants comme dans les prières, l'Esprit de Dieu se faisait sentir.

Nous bénissons Dieu pour ces encouragements. La petite église de Léaluyi s'agrandit ainsi peu à peu. Puissent ses quatorze membres faire briller leur lumière à la gloire du Seigneur !

Voici les nouveaux noms de ceux qui viennent d'être reçus : Mokamba (le Ngambéla) et Maria, sa femme (ex-Mpololoa) ; Yoséfa (Moka) et Miriame, sa femme (ex-Nanjéke) ; Danièle (ex-Setumba), Nguana-ngombé (ex-Séoakutili), et Maretha (ex-Mathé, femme de Filippi). Mokamba et Nguana-ngombé ont demandé à garder les noms qu'ils ont reçus de leurs mères.

Lundi, 10 avril.

Pauluse et Willie sont, en effet, arrivés samedi après midi, tristes du peu de secours qu'ils ont trouvé auprès du roi et du manque de sympathie des Ba-rotsé. Ils nous laissent, à nous, un grand vide. Sous son écorce un peu rude, Pauluse est un homme de confiance tel qu'il est rare d'en avoir parmi les indigènes. Quant à Willie, que nous avons eu comme aide depuis 1894, ses épreuves et le ministère l'ont mûri ; mais ce que nous avons le plus aimé en lui, ce sont les qualités du cœur. Il a une délicatesse de sentiments que nous n'avons trouvée chez aucun autre noir, si ce n'est peut-être chez la brave Miriame. Il était devenu un ami, avec lequel nous pouvions sympathiser et qui prenait part à nos joies et à nos peines.

Nous en sommes à notre dernier jour de vacances jusqu'à l'arrivée de M. Coillard. Nous nous sommes délassés, nos

arcs se sont détendus pour quelques jours. Nous avons eu aussi nos fêtes spirituelles, les cultes ensemble, la communion, le baptême de Blanche Béguin et la célébration du second anniversaire de sa sœur Eglantine. Nos liens d'amitié se sont resserrés. Voilà tout autant de bienfaits pour lesquels nous rendons grâces à Dieu. Pourrais-je ajouter quelques mots à Loatilé? J'essaierai.

Loatilé, 12 avril 1899.

Nous sommes rentrés hier chez nous après un bon voyage en canot à travers la plaine. Les femmes des élèves évangélistes et nos fillettes laissées ici nous attendaient à l'abordage, l'air content de nous revoir, et sachant que nous serions bien aises de trouver notre maison balayée et en ordre. M. et madame Mann nous ont reçus avec un goûter tout prêt, une invitation à dîner et une miche de pain pour faciliter notre rentrée en ménage le lendemain.

Ce matin, un jeune chef d'environ trente ans, dont j'avais déjà appris les bonnes dispositions, vient me dire qu'il a obtenu du roi la permission de s'établir sur la station pour apprendre à lire et pour mieux connaître le salut. Létébélé (c'est son nom) était, jusqu'à ces derniers temps, un des plus grands moqueurs du pays, un blasphémateur. Puisse-t-il être transformé par la grâce de Dieu, comme le fut Saul de Tarse, et devenir l'instrument de la conversion de plusieurs!

Après midi, Elizabétha (Nolianga) m'amena Ma-lishebo, une femme sur la cinquantaine, travaillée dans son âme depuis plus de deux ans, mais empêchée de se déclarer par Mokwaé Akatoka, sa maîtresse. Quoiqu'elle n'ait pas reçu sa permission, elle ne peut plus se tenir : il faut qu'elle se déclare ouvertement pour son Sauveur ; advienne que pourra. Il y a prière chez Elizabétha matin et soir; beaucoup de femmes y accourent, tellement que les deux cours se remplissent. Voilà de nouveaux encouragements que le Seigneur nous donne! Que Son nom soit béni!

Vendredi, 14 avril.

Nous avons repris hier, ma femme et moi, nos écoles, nos réunions et nos tournées au village. J'ai été frappé du peu de gardiens qu'on y a laissés, à peine 150 en tout. Mais ce sera le moyen d'entrer en rapport avec plusieurs. Hier soir, avec globe et lampe, j'ai donné à nos trois écoles une leçon sur les phases de la lune, les éclipses et l'alternance des saisons. Ils ont été vivement intéressés, comme s'il s'était agi d'une séance de lanterne magique. Ce n'eût probablement pas été le cas il y a trois ans. Cela prouve que leur intelligence se développe.

Votre fidèlement affectionné,

AD. JALLA.

CONGO FRANÇAIS

ARRIVEE DE M. ET MADAME LANTZ ET DE M. HERMANN

A Dakar. — Première alarme à Ngomo. — A Lambaréné. — Arrivée à Talagouga. — Chants et lampions. — Lambaréné dans le deuil.

M. et madame Lantz et M. Ch. Hermann, partis de Bordeaux le 10 mai, ont heureusement débarqué au cap Lopez, vers le 1er juin. Mais leur arrivée dans nos stations, dont ils s'étaient promis tant de joie, leur réservait des émotions et des tristesses inattendues.

Déjà, en passant à Dakar, ils avaient appris que M. et madame Teisserès et M. Merle avaient dû quitter Lambaréné, et n'auraient pas la satisfaction de les y recevoir. Les nouvelles se faisaient plus inquiétantes, à mesure qu'ils remontaient l'Ogooué, sur l'*Avant-Garde*, où se trouvait aussi le médecin de N'djolé, le docteur Dardenne, revenant du Gabon.

A Ngomo, M. Haug vient leur annoncer que leur ami Vernier a eu un enfant mort-né et que madame Vernier est très malade. Il s'embarque avec eux jusqu'à Lambaréné, où ils descendent tous ensemble. Ils trouvent un léger mieux, et « se remettent joyeusement, nous écrit M. Hermann, à espérer et à travailler, aussi bien qu'on peut le faire avant d'être installé ».

Le docteur est aussi descendu à N'djolé et y a pris auprès du lit de notre chère malade la place que, depuis le premier jour, M. Allégret y occupait.

Celui-ci, rassuré par cette amélioration apparente, par la présence de ses deux collègues et surtout par celle du médecin, remonte sur l'*Avant-Garde*, avec son beau-frère et sa belle-sœur, M. et madame Lantz, et, dans la soirée du 7, le petit navire accoste à l'île de Talagouga.

« Vous dire que je suis heureux serait peu, nous écrit, le lendemain, M. Lantz; la réalité est plus belle que le rêve. Nous sommes enfin dans ce Talagouga ! Je n'essaierai pas de vous dire comment on nous a reçus. Je pourrais vous parler des lampions que nous apercevions déjà de loin, se reflétant dans le fleuve, et des enfants qui, rangés en haie, chantaient un cantique en pahouin, pendant que nous défilions au milieu d'eux ; mais je ne pourrai jamais reproduire ce qui se passait dans nos cœurs à tous, ces élans d'actions de grâces, ces cris de reconnaissance : c'était enfin vrai, bien vrai !

« Notre voyage s'est très bien terminé. Depuis Libreville, nous voyageons avec M. de Lamothe, le gouverneur du Congo. Il a été très aimable pour nous. Il a tenu, à son arrivée ici, à ce que ma femme fît à son bras son entrée à Talagouga. Il a été enchanté de la réception, étonné des progrès que la station avait faits depuis son dernier voyage. »

A Lambaréné cependant, MM. Hermann, Haug et le docteur Dardenne prodiguaient leurs soins à madame Vernier et prêtaient secours à son mari. M. Allégret était revenu, après quelques heures seulement passées à Talagouga. nfin, le 10, la catastrophe se produisait.

« L'enterrement aura lieu à cinq heures ce soir, sept heures seulement après la mort, nous écrit encore ce jour-là M. Hermann. Nos gens montrent de la sympathie. Puissent-ils être quelque peu réveillés en voyant avec quelles difficultés et au prix de quelles larmes le travail se fait parmi eux ! Qu'il est heureux qu'Allégret et Haug soient ici ! C'est eux qui parleront tout à l'heure à la chapelle.

« Demain, je dois être présenté moi-même aux gens de la station ; mais aujourd'hui j'entrerai pour la première fois à la chapelle, et ce sera pour la préparer à recevoir le corps de la chère morte. Dieu sait ce qu'il fait, et il fait bon de savoir qu'il est un père tendre et miséricordieux ! »

Voilà une arrivée sur le champ de travail que nos jeunes frères n'oublieront jamais. Dieu veuille féconder abondamment un ministère inauguré dans des circonstances si solennelles !

QUELQUES DÉTAILS SUR LA MORT DE MADAME PAUL-ÉLIE VERNIER

Courte maladie. — Une naissance prématurée. — Arrivée des nouveaux missionnaires. — Le sacrifice consommé. — « Une belle patrie ». — La fin. — Abattu, non vaincu.

C'est dans la matinée du jeudi 1er juin que se produisit, à l'improviste, le premier des accidents qui devaient finir par entraîner la mort de notre jeune sœur. Jusque là sa santé avait été excellente, et elle écrivait à ses parents : « Vous ne le croiriez pas, mais nous n'avons jamais eu un accès de fièvre. »

M. Vernier, qui se trouvait seul avec sa femme à Lambaréné, depuis le départ de M. et madame Teisserès et de M. Merle, prit aussitôt toutes les précautious prescrites en pareille circonstance, et, la nuit ayant été mauvaise, il

envoya, dès le lendemain matin, à Talagouga un petit vapeur, heureusement disponible, qui, à quatre heures, ramenait M. Allégret.

Dans la nuit du 2 au 3, madame Vernier mettait au monde un petit garçon, arrivé prématurément, et en qui l'on ne put malheureusement pas ranimer la vie. Dès lors, la malade commença à s'affaiblir graduellement, sans que les soins les plus assidus et les plus intelligents aient réussi à enrayer l'anémie croissante.

Le mardi 6, comme on l'a vu dans le précédent article, l'*Avant-Garde*, remontant l'Ogooué, dépose à Lambaréné M. Haug, prévenu à Ngomo de la maladie, M. Hermann, arrivant d'Europe, et le médecin du poste de Ndjolé, le docteur Dardenne, qui revient d'un voyage au Gabon. M. Allégret leur cède la place au chevet de madame Vernier et remonte jusqu'à Talagouga avec M. et madame Lantz.

Mais il en revient dès le 8, pour reprendre son poste dans la lutte contre la mort. Lutte inégale, hélas! on ne tarde pas à s'en convaincre. Le vendredi 9, dans la soirée, le docteur prévient M. Vernier que le dénouement ne saurait beaucoup tarder. Madame Vernier elle-même ne se fait plus d'illusions.

« Lorsqu'elle a vu, nous écrit M. Allégret, que la fin allait venir, il lui a été dur d'accepter le sacrifice. Elle aurait voulu continuer son œuvre, revoir encore ses parents sur cette terre. Puis, peu à peu, la paix s'est faite, le sacrifice a été consommé, et, quelques heures avant sa mort, après une terrible nuit de luttes et de prières, comme l'aurore blanchissait, nous avons chanté ensemble — et sa voix était encore claire et forte :

Une belle patrie
Dans les hauts cieux
Rassemble, après la vie,
Les bienheureux...

« Lorsque nous eûmes fini, elle nous dit : « Oh! encore une fois! »

« Je l'avais vue seulement quelques instants, en septembre dernier, ajoute notre frère; mais j'ai appris à la connaître pendant ces jours d'angoisse et de souffrances ! Quelle belle et noble âme ! Quelle nature attachante ! Le docteur Dardenne, qui a été ici les quatre derniers jours et nous a aidés avec un dévouement infatigable, me disait : « On s'attachait si vite à elle ! Elle était d'une patience, d'une amabilité qui vous allait au cœur ! Nous courbons la tête. Dieu sait le pourquoi ; mais tout est si vide depuis son départ ! »

C'était le samedi 10 juin, vers onze heures. Le même jour, M. Vernier lui-même a trouvé le temps de nous envoyer quelques pages par le bateau qui allait repartir. Après nous avoir raconté l'origine et les progrès du mal, il ajoute :

« Enfin, l'anémie augmentant d'heure en heure, les forces diminuèrent, et ce matin, à onze heures et quart, je disais à ma chère Hélène au revoir dans un monde meilleur. Elle s'est endormie pleine de paix, confiante en Dieu.

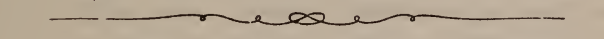
« Ah ! cher monsieur, ces deux tombes ouvertes, où j'ai mis la moitié de moi-même, quel bouleversement dans ma vie ! Il me semble avoir fait un horrible cauchemar. Mais, lorsque je me retourne, je vois bien qu'il ne faut plus compter sur celle que Dieu m'avait donnée il y a un an.

« Je suis brisé, abattu. Je dirai même que je ne comprends pas cette perte, au moment où notre œuvre avait besoin de tant de renfort. Mais, cher monsieur, quoique abattu, je ne suis pas vaincu. Je m'en remets à la volonté de Dieu, d'heure en heure. »

Non, cher ami, vous n'êtes pas vaincu ! Dans cette parole, que vous écriviez, le jour même où le deuil avait fondu sur vous, nous trouvons un écho de celle de l'apôtre : « Qui nous séparera de l'amour de Christ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution ?... Au contraire : dans toutes ces choses, nous sommes vainqueurs et plus que vainqueurs, par celui qui nous a aimés. »

Il est toujours vrai que Dieu accorde à ses enfants des

grâces toutes spéciales, soit pour mourir, soit pour supporter la mort de leurs bien-aimés. Lambaréné, trop souvent fatal à nos missionnaires, a été une fois de plus sanctifié par une mort chrétienne. Dieu veuille que cette épreuve abonde en fruits de consolation pour nos frères, de repentance, de réveil et de conversion pour les païens, afin que les missionnaires du Congo puissent à leur tour appliquer à ceux qu'ils évangélisent la parole profonde de saint Paul : « La mort agit en nous et la vie en vous. »



DEUX TOURNÉES D'ÉVANGÉLISATION SUR LE BAS OGOOUÉ ET SUR LA RIVIÈRE ABAÑA

Lettre de M. D. Couve à M. Bianquis.

La question des vivres. — En pirogue vers les annexes du bas. — Les étapes. — Sur l'Abaña. — Évangélisation dans la brousse. — Le culte du soir. — Beaux paysages. — Nouveaux catéchumènes. — Un palabre difficile à régler. — Marchandise humaine. — Une chèvre pour appoint. — Joie du service de Dieu parmi les Pahouins.

Talagouga, le 4 juin 1899.

Cher monsieur,

Je vous ai promis mes impressions sur l'un de mes derniers voyages. J'en ai fait deux à peu près identiques depuis un mois, et vous me permettrez de les combiner pour vous les raconter. Le premier avait pour but de porter à nos catéchistes du bas-fleuve et de la rivière Abaña leurs vivres de mai et de placer un nouvel instituteur dans une de nos annexes de l'Abaña où le catéchiste, ignorant totalement le français, avait dû renoncer à instruire les enfants. Dans le second voyage il s'agissait, en portant aux mêmes catéchistes et instituteurs les vivres de juin, de régler un palabre assez

important dont la responsabilité nous incombait toute entière : je dirai tout à l'heure pourquoi.

Un mot sur la question des vivres : chacun de nos gens a droit, en plus de sa modeste solde, à une somme fixe pour l'achat de ses vivres. Mais il faut lui laisser le choix du mode de paiement : tel de nos catéchistes de l'Abaña achètera plus facilement des vivres avec du savon, tandis que tel autre, de Samkita par exemple, réussira mieux avec des feuilles de tabac ou des morceaux d'étoffe. Le voyage de vivres consiste donc dans la distribution des marchandises nécessaires à chacun pour sa subsistance : savon, tabac, étoffes, pétrole, bougie, allumettes, etc. Chacun de ces voyages est du même coup une occasion de visiter nos annexes et d'encourager ceux qui y travaillent. Les catéchistes du haut, qui peuvent aller et venir de chez eux à Talagouga en une seule journée, viennent généralement eux-mêmes chercher leurs vivres, tandis que le voyage dans le bas, jusqu'à Samkita et à notre plus lointaine annexe de l'Abäña, représente pour le moins une absence de six ou sept jours.

Peut-être cela vous intéressera-t-il de m'accompagner dans les diverses étapes d'un de ces voyages.

Partis de l'île à huit heures du matin avec deux grandes pirogues d'enfants chargés de bagages, nous passons devant les villages les plus voisins de Talagouga, Binjui, Samsilla, Esinjam, Eyéfal et Bimane. Nous saluons au passage le contremaître de la scierie, sans négliger de prendre à notre excellente source une grande touque d'eau pour le voyage. Continuant à descendre le fleuve, nous laissons à droite les Samakev, à gauche les Eyendun et les Esanjol, et nous arrivons à notre première annexe du bas, celle des Eyéfal, où notre catéchiste Ogélé nous salue de la rive ; nous ne nous arrêtons pas, car son école, qui marche bien, lui fournit une respectable équipe de pagayeurs qui le monte à l'île une ou deux fois par mois.

Nos deux pirogues luttent à la course et, emportés par le courant, excités par le chant des pagayeurs, nous allons vite.

Nous saluons au passage, assis dans la garde qui domine le fleuve, Bilane, le grand chef des Bimanes de Ndumé, puissant et respecté, ne comptant pas moins de vingt-deux femmes. Il n'en est du reste pas moins satisfait d'être le frère de notre catéchiste Bakala, et pour nous un très fidèle ami. C'est un très brave homme au fond, mais il est partout difficile à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu, et vingt-deux femmes chez un Pahouin sont la preuve irréfutable de beaucoup de richesses. En face de son village vient de s'établir un village d'Esibem, récemment arrivés de la brousse, et qui déjà réclame un catéchiste. Encore quelques coups de pagaies et, laissant à gauche le village des Ebémagigha, où un instituteur catholique maintient péniblement une école qui ne bat que d'une aile à cause de l'attraction de l'île, nous arrivons à Ndzum. Ndzum est la dernière annexe que nous ayons construite, une position superbe dominant le fleuve de très haut. L'annexe est construite entre deux grands villages d'Ebikolume, en face d'un village d'Ebémékor, à côté d'un village Akélé et non loin d'un village d'Ebitogh. Après avoir donné ses vivres à Rokita, qui dirige là une école encourageante, nous laissons à droite un village d'Esautaña et abordons à Ebitogh, où Rerenyango nous accueille à bras ouverts. Le village est difficile et les cœurs sont durs ; la présence d'un catéchiste catholique, qu'on a mis là pour nous faire concurrence, est plus un encouragement au scepticisme qu'à la conversion. Le pauvre garçon, du reste, manque d'entrain et il vient souvent chez notre catéchiste se faire instruire des vérités élémentaires de l'Évangile, qu'il ignore... Nous avons là quelques enfants de la brousse qui sont fidèles et quelques catéchumènes qui essaient de tenir bon dans un milieu très difficile. Nous avons là aussi une modeste plantation de café qui veut être un exemple pour les Pahouins, que nous encourageons, mais souvent sans succès, à ce genre de culture.

Mais les vivres sont donnés, il faut partir; car, quoiqu'il soit déjà près de midi, c'est seulement à Engungun que nous voulons déjeuner. Deux villages d'Esautan et d'Ebibam sont

laissés à notre gauche et, après une heure de descente rapide sous le grand soleil de midi, saluant au passage quelques dos d'hippopotames qui émergeaient au loin, nous passons deux villages d'Esiwé; puis, laissant à droite deux autres villages, l'un d'Esobam et l'autre d'Ebiters, nous arrivons chez nos Esiwé d'Engungun. Ojengé nous reçoit entouré de nos deux chrétiens, deux fidèles, Emmamagha et Effala; les deux chefs du village, Naña et Mikwa, viennent nous présenter leurs hommages; Ombago distribue la ration aux enfants, l'un d'eux dresse ma table, un autre prépare quelques conserves, je déjeune à la hâte, règle les vivres d'Ojengé, distribue quelques médicaments, et nous partons. On descend toujours vite, et c'est en remontant, alors que le pagayage plus pénible rend le repos plus nécessaire, qu'on fait les longues haltes et qu'on cause sérieusement.

A Engungun le fleuve est déjà très large; tournant le dos à deux villages Bakelés et deux villages d'Engamors, nous le traversons en biais pour entrer dans l'Abaña. L'Abaña est la plus idéale rivière qu'on puisse rêver, un perpétuel sous-bois; c'est sur ses rives que les Pahouins, chaque été, viennent dresser leurs campements et tendre leurs filets. Une heure de montée, et nous arrivons aux Esitua. Il est trois heures : vite, une distribution d'hameçons aux enfants qui vont demander à la rivière de vouloir bien ajouter quelque chose à leur ration de bananes. Je m'installe sous le préau de notre case et, tandis que la journée finit, je reçois mes visites : deux vieilles catéchumènes, deux fidèles amies qui m'apportent bananes et arachides; je me sens blanchir, car elles m'appellent leur père. Voici venir le chef d'un village voisin; il veut m'offrir une chèvre, je l'accepte de grand cœur, mes enfants se chargeront bien de la manger; mais il va sans dire qu'il faut, sinon payer, du moins rendre le cadeau, et je renvoie mon bienfaiteur avec un peu d'étoffe, de savon et de tabac. Voici venir enfin, sans compter beaucoup d'autres, le chef du village : il m'offre une poule, et je lui présente l'instituteur promis. Il ne dit pas merci, mais n'en

pense pas moins. Il le désirait et le réclamait depuis longtemps : c'est Monyanawé.

J'entends des cris et je regarde : c'est Ndombé, notre catéchiste, qui revient d'une course de trois jours dans la brousse, évangélisation itinérante que nos gens apprécient beaucoup et qui prépare dans l'intérieur l'œuvre de l'avenir. Il revient ravi, prêt à recommencer.

Cependant le soleil se couche et la lune se lève; après avoir dîné en hâte, je fais sonner la cloche; les gens se réunissent et, dans le calme d'une merveilleuse soirée, j'apporte à mes chers Pahouins le message de paix du Dieu d'amour. Les chants sont bien enlevés et chacun se retire pour le repos de la nuit.

Dès sept heures du matin, les pirogues sont armées et nous continuons la montée de l'Abaña. Les villages y sont rares; mais, derrière ces forêts géantes, dans la brousse mystérieuse, les Pahouins attendent et, pour les trouver, l'Abaña est, dans notre région, un des plus sûrs chemins. Deux villages d'Esibem, un village d'Esobam et, au bout de quatre heures, nous voici arrivés aux Ebinberébé. Encore un coin exquis, à l'entrée d'un lac merveilleux qui m'a rappelé les plus beaux lacs d'Écosse : c'est un coin pacifique, on ne voit pas d'armes dans les gardes, peu de palabres, jamais de guerres, c'est un terrain propice pour l'Évangile, et Ckengé y sème avec ardeur. Jusqu'à onze heures du soir, après le culte très bien suivi, je reçois des indigènes qui veulent prendre le travail de Dieu (devenir catéchumènes). C'est le chef Olam, un vieil ami, qui commence à comprendre et veut venir à Dieu; c'est une jeune femme de la haute Abaña qui, achetée récemment comme seconde femme par un Bimberébé, est venue au culte chaque soir : elle ne savait rien; en quelques mois, elle a tout compris, et je suis étonné et confondu une fois de plus en entendant cette confession si précise et si lumineuse d'une foi si nouvelle. J'en reçois cinq et j'en écarte deux : ceux-là, par exemple, n'ont rien compris; ils viennent se donner à Dieu : pourquoi? Parce que Dieu les réclame. Et pourquoi les

réclame-t-il ? Parce qu'ils sont parfaitement purs!... Pauvres gens !

Bonne visite en somme aux Ebimberébé, car je ne puis songer à vous raconter deux longues heures d'intéressantes causeries dans une garde, une longue séance de pansements et beaucoup de bonnes conversations.

Dès le lendemain, il faut repartir; en deux heures, nous avons dit adieu à l'Abaña, et, reprenant notre route sur l'Ogooué, nous pouvons facilement, saluant simplement les Bicolume et les Esakuma, où nous avons un catéchiste, déjeuner à Éloné-Bito, la plus importante et la plus ancienne de nos annexes. C'est là que résident notre évangéliste Mombo, un de nos trois anciens, en congé en ce moment, et un instituteur, Isaac Mañandi; c'est là aussi que je viens m'éclairer au sujet du palabre que je dois régler à Samkita.

Voici l'histoire : elle donne bien une idée de ce que sont les palabres pahouins. Wagha, le chef des Ebibam d'Éloné, est un de nos vieux amis ; jadis chef très méchant, très belliqueux et querelleur, il s'est tourné vers l'Évangile et, sans avoir fait le pas décisif, il est pourtant devenu l'homme le plus pacifique et le plus doux qu'on puisse rêver ; sa première femme est catéchumène et leur fils est mon élève. Il y a quelque temps, le frère aîné de Wagha meurt, laissant en héritage à Wagha une femme de la tribu des Esautan, mère de deux fils, que leur oncle Wagha, dorénavant, a le droit et le devoir de considérer comme ses propres fils. Mais le frère de cette femme exprime le désir de revoir sa sœur, et Wagha, sans se méfier, la laisse aller avec ses deux enfants. Ce frère est un Esautan qui, lassé des Esautan, cherche partout, selon certain usage pahouin, une tribu et un père d'adoption. Il trouve, chez les Esaudûn de Samkita, un certain Ngième Nzè qui l'adopte, et il s'installe chez lui avec sa sœur et ses enfants. Sur ce, il meurt, et Ngième Nzè retient la veuve errante et ses enfants et s'en déclare le maître. Justement il veut acheter une femme pour son fils chez les Ebikolume : il donnera la femme Esautan et aura en échange une

jeune femme pour son fils; mais la veuve refuse et s'échappe chez Wagha avec son plus jeune fils, tandis que Ngiène Nzè retient le fils aîné. N'ayant plus de femme à donner aux Ebikolume, il leur vend ce garçon et, avec les marchandises qu'il en retire, il achète pour son fils une femme chez les Esibea.

Cependant la veuve fugitive est privée de son fils que Wagha, héritier légitime de son frère, ne cesse de réclamer. Or, voilà qu'un jour passe à Éloné un de nos catéchistes ayant comme pagayeur le fils de Ngième Nzè, celui-là même qui fut marié grâce à la vente du garçon de Wagha. Suivant l'usage pahouin, Wagha, sans hésiter, le fait prisonnier, espérant que son père, pour le délivrer, viendra lui rendre son garçon. Mais Mombo, notre évangéliste, intervient et déclare que c'est mal de faire un prisonnier, et Wagha, paroissien docile, le relâche. J'arrive quelques jours après : « Mombo, me dit Wagha, m'a fait relâcher mon prisonnier; c'est très chrétien, sans doute; maintenant rends-moi mon fils (mon neveu) ». Et Wagha a raison : si nous l'empêchons de rattraper son fils suivant les méthodes pahouines, c'est bien le moins que, prenant sur nous la responsabilité de l'affaire, nous allions tenir le palabre avec les Esaudûns et chercher à ravoir le garçon par des moyens pacifiques.

Me voilà donc parti à la recherche de Ngième Nzè. J'arrive à Samkita : « Où est Ngième Nzè? — Il est dans la brousse ». Je le fais chercher et je l'attends deux jours... En attendant, je cours chez les Ebikolume, maîtres actuels du garçon, pour savoir à quelles conditions ils lâcheront leur proie à Ngième Nzè, pour que celui-ci la rende à Wagha, en admettant naturellement qu'il veuille la rendre. Ils déclarent qu'il leur faut, ou bien les marchandises qu'ils ont données à Ngième Nzè, ou la femme Esibea qu'il a achetée avec ces marchandises. Le palabre sera dur: Ngième Nzè voudra-t-il tout donner pour ne rien avoir du tout?

Je rentre aux Esaudûn, et Ngième Nzè arrive : « C'est la faute du mort; je l'avais adopté avec sa sœur et ses enfants;

lui mort, je m'en croyais le maître, et j'ai vendu le fils... » Nous parlons. Il reconnaît pourtant que c'est Wagha qui a sur ce jeune homme les premiers droits, mais il refuse catégoriquement, pour le lui rendre, de donner soit des marchandises, soit la femme de son fils. Que faire donc ?

Heureusement qu'il est fatigué du palabre, qu'il a peur de Wagha et des Ebibam : « Tiens, me dit-il, prends ma fille, mène-la aux Ebikolume, qu'ils la prennent, qu'ils te donnent le fils de Wagha, et rends-le à son père ». Je ne prends pas le temps de dire merci, je saute en pirogue, je retourne aux Ebikolume. Je suis inquiet. Que vont-ils dire ? Car enfin ce n'est pas du tout cette petite fille qu'ils désirent. Ils veulent ou une vraie femme, ou des marchandises. Je monte à la garde; les hommes se rassemblent, ils ne sont pas contents : une petite fille, c'est peu de chose! Ils se retirent pour discuter. J'entends le bruit des voix, la discussion est violente. Ils reviennent un à un : « Nous préférons le fils de Wagha à cette fille; elle n'est pas suffisante pour l'échange, il nous faut une chèvre en plus. Que vais-je faire? Je n'ai pas de chèvre, Ngième Nzè ne veut pas en donner et j'ai promis à Wagha de lui ramener son fils. Il me reste une ressource : leur donner moi-même le prix de la chèvre, c'est ce que je fais; je paie séance tenante par un bon sur une factorerie, et je m'en vais tout joyeux rendre le fils à son père. Le palabre est réglé sans querelles, mais non sans beaucoup de discussions.

J'ai donc fait mes premières armes. La chose se sait vite, et chez les Esaudûn et chez les Ebibam on vient me proposer des palabres à régler. Mais il faut partir, ce sera pour une autre fois, car je suis parti depuis six jours et j'ai encore un palabre à Engungun : il s'agit du mariage très compliqué d'un de nos chrétiens. Je renonce à vous le raconter bien que ce soit un cas assez intéressant et très difficile (j'ai du reste brillamment échoué devant l'entêtement d'un vieux chef païen); j'ai déjà beaucoup trop bavardé.

Nous remontons avec les mêmes étapes, haltes dans les

annexes, cultes dans les villages ou sous nos hangars; beaucoup d'entrain et partout un excellent accueil...

Rien de plus passionnant que ces courses d'évangélisation, où, à propos de n'importe quelle affaire, on peut faire entendre la parole de Dieu; rien de plus reposant que ces voyages de pirogue après les fatigues de la vie de station... Côtés différents de l'œuvre, mais partout la même joie qui déborde de votre cœur, joie d'être au service du Maître... et missionnaire chez les Pahouins !

Croyez-moi, cher monsieur, votre fidèlement et respectueusement attaché,

DANIEL COUVE.



TAÏTI

ARRIVÉE DE MADEMOISELLE BUTTNER

Papéété, le 12 mai 1899.

Cher monsieur,

J'ai le plaisir de vous annoncer mon heureuse arrivée à Papéété. C'est le 4 mai que j'ai mis le pied sur le sol de Taïti, après trente jours d'un heureux voyage à bord du *Tropic Bird*. Nous n'étions que deux passagers à bord, M. Kurkas, négociant à Taïti, et moi. Heureusement, quoique Allemand, ce monsieur parlait français; je dis heureusement, car le personnel du bord ne parlait que l'anglais.

Mes impressions d'arrivée à Taïti sont bonnes. J'ai le sentiment que je trouverai du bonheur et de la joie dans ce nouveau champ de travail, et que mes collègues seront bientôt mes amies.

Je me suis mise au travail dès mon arrivée et, pour le moment, je m'occupe de la salle d'asile. Tous ces chers petits sont intéressants et affectueux; ils m'ont déjà acceptée, et il ne se passe pas de jour sans que l'un ou l'autre ne

m'apporte des fleurs. Nos journées sont bien remplies ; nous avons six heures de classe par jour et deux heures de surveillance d'études. Nous avons, mademoiselle Barrier et moi, tous les quinze jours un jeudi de surveillance et un dimanche toutes les trois semaines.

Jeudi dernier, j'ai conduit les pensionnaires en promenade, et pendant une heure nous avons pataugé dans une délicieuse petite rivière, car ici le bain fait toujours partie de la promenade. C'était très agréable.

H. BUTTNER.



MADAGASCAR

DERNIÈRES NOUVELLES

L'École normale de Mahazoarivo. — Les bâtiments. — Le personnel. — Les envois de la Société de l'instruction primaire. — Un livre scolaire franco-malgache. — Dons de la Société de Toulouse et de la maison Peugeot. — Le problème scolaire et sa complexité. — Ne pas trop entreprendre pour pouvoir faire bien. — Questions d'organisation ecclésiastique et de vie religieuse. — A Mahereza. — A Anosibé. — A Fianarantsoa. — Remerciements. — Les prochains arbres de Noël.

Nous encartons dans ce numéro deux photogravures représentant l'Ecole normale de Mahazoarivo.

L'une donne une vue des bâtiments, prise en mai dernier. L'édifice le plus élevé est la maison d'habitation, dont une grande partie est entourée d'une vérandah. Là sont logés M. Groult et sa famille, et M. Louis Gagnaire. A gauche, s'allonge le bâtiment des classes. Au-dessus des classes, sous les combles, le dortoir des élèves, dont on aperçoit la porte. Devant la classe, agrès de gymnastique, avec M. Gaignaire et quelques élèves. En allant encore plus vers la gauche, on aperçoit successivement trois autres bâtiments plus petits : ce sont des ateliers de menuiserie, de modelage,

de forge, etc., devant lesquels M. Groult donne à d'autres élèves une leçon de modelage. Enfin, tout à fait à gauche, les orphelins travaillent la terre, maniant pour cela la bêche malgache (*angady*). A droite du tableau se trouvent quelques petites maisons servant d'écurie ou de magasin. Un maître malgache habite la plus grande. Devant l'ensemble des bâtiments s'étend le jardin, dont on n'aperçoit qu'une très petite partie. Au-dessus du toit du dortoir, dans le lointain, on discerne le village du colon qui a insulté et battu notre frère M. Delord.

La seconde photographie représente le groupe des normaliens. Au centre, M. Groult, debout; devant lui, madame Groult, assise, ayant sur ses genoux la petite Louisette. Derrière l'enfant, M. Louis Gaignaire. Aux normaliens en lamba blanc sont mêlés les orphelins en lamba de couleur. La vue est prise devant le grand bâtiment. Peu de jours après, les orphelins quittaient Mahazoarivo ; nous les retrouvons dans un autre groupe scolaire photographié quelques semaines plus tard à Mahéréza, chez M. Rusillon.

Arrêtons-nous encore quelques instants à Mahazoarivo, que désormais nos lecteurs se représenteront d'une manière plus précise. M. Groult nous écrivait, à la date du 12 juin, une lettre importante, relative à la question scolaire qui reste, pour notre mission de Madagascar, la grosse question.

Notre frère exprime d'abord sa reconnaissance pour les précieux envois de la Société de l'instruction primaire. On trouvera plus loin quelques pages de M. Mondain sur le même sujet. Nous ne saurions montrer assez de gratitude pour l'aide puissante qui a été apportée à notre œuvre avec tant d'intelligence et de générosité.

L'*Histoire de France* de M. Claude Augé, avec texte français et texte malgache en regard (traduction de M. Razafimahéfa), est particulièrement appréciée. On verra, dans une lettre de M. Escande, que M. le général Pennequin a loué cet ouvrage, dont il a accepté un exemplaire à titre d'hommage. Déjà le

Journal officiel de Madagascar avait publié le 3 mai, en tête de sa partie non officielle, un article que nous nous faisons un plaisir de reproduire intégralement :

« La mission protestante française vient de mettre entre les mains de ses élèves un cours préparatoire d'histoire de France remarquable par sa clarté et l'élégance de sa disposition. Cet ouvrage est dû à la collaboration de MM. Claude Augé et Maxime Petit, et présente en regard les deux textes français et malgache, divisés en leçons, lectures et questionnaires. La traduction en malgache est due à l'instituteur Razafimahéfa. L'illustration de l'ouvrage, comprenant 250 gravures, 10 tableaux et 15 cartes, dont 6 en couleurs, est particulièrement soignée et propre à frapper l'imagination des jeunes élèves.

« La mission protestante a été heureusement inspirée en mettant ce livre à la portée de ses élèves indigènes. On ne peut que la féliciter d'une initiative semblable et rendre hommage également à la générosité de M. le baron de Schickler, qui a pris à sa charge les frais d'impression de ce petit livre scolaire. »

M. Groult nous dit encore avec quelle reconnaissance il a reçu l'envoi d'ouvrages reliés que lui a fait la Société des livres religieux de Toulouse pour la bibliothèque de son école. La plupart de ces ouvrages sont destinés, tout en familiarisant les élèves-maitres avec notre langue, à leur faire connaître l'histoire du protestantisme français dans ses épisodes les plus héroïques. Une demande d'outils pour l'atelier, adressée à la maison Peugeot frères, de Valentigney, a été non moins généreusement accueillie, et M. Groult, avisé de l'envoi d'une lourde caisse, en exprime aussi sa reconnaissance.

L'arrêté et la circulaire du gouverneur général, relativement à l'enseignement, posent des problèmes que notre frère étudie avec sa compétence spéciale de pédagogue et sa conscience de chrétien. L'ancien système d'instruction se trouve

en principe condamné, au moins partiellement. Il comprenait, dans les centres, des établissements placés sous la surveillance immédiate des missionnaires, où la jeunesse, tout en subissant une action religieuse, recevait une excellente instruction, et, dans les villages, des classes tout à fait rudimentaires, tenues dans le temple. Des maîtres indigènes y préparaient l'Église du lendemain en enseignant aux enfants à lire la Bible dans leur langue maternelle et en leur donnant les rudiments de l'écriture et de la comptabilité.

Ce sont ces dernières écoles, humbles pépinières des communautés rurales, qui semblent destinées à se transformer ou à disparaître. Telles quelles, elles ne pourront guère plus recruter leur personnel, à cause des charges fiscales et militaires auxquelles leurs instituteurs ne pourront plus se soustraire. L'école de village elle-même devra être dirigée par un maître vraiment instruit, pourvu du diplôme, pouvant enseigner le français, l'agriculture, le travail manuel. Seul, ce maître jouira de certaines immunités légales et pourra prétendre à une subvention de l'administration. Ces derniers avantages sont, à bien des égards, séduisants ; mais ils sont rachetés par de sérieux inconvénients. Les maîtres brevetés exigeront des salaires beaucoup plus élevés; l'enseignement ne sera plus aussi directement imprégné d'esprit biblique et évangélique, et comportera bien des matières dont la vulgarisation semblerait être la tâche de l'administration officielle plutôt que de la mission.

Devant cette perspective, on peut se demander quel est le devoir pour nous et jusqu'à quel point il convient de nous engager dans une voie qui deviendrait rapidement si dispendieuse.

Le problème est complexe; nous aurons l'occasion d'y revenir souvent. Disons seulement que le désir de la Société des missions est de faire bien et soigneusement tout ce dont elle aura la responsabilité. Pour cela, il est essentiel que sa tâche ne soit pas illimitée. Celle que nous avons acceptée, sous la pression des circonstances et dans un moment de

trouble général, est manifestement au-dessus de nos forces. L'ensemble des écoles fondées par la Société de Londres, dans l'Emyrne et dans le Betsiléo, est trop considérable pour que nous puissions en porter seuls la charge. Maintenant que nos frères anglais ont reçu de l'administration les garanties nécessaires, nous espérons qu'ils ne feront pas de difficulté pour reprendre les écoles situées dans les districts où ils ont conservé l'œuvre religieuse. Toute autre solution ne serait pas seulement onéreuse pour nous, elle aurait en elle-même quelque chose de boiteux. Nos amis de Londres tiendront certainement comme nous à assurer la netteté des situations réciproques, gage du maintien de la cordialité dans les relations.

Après la question scolaire, ce qui préoccupe nos missionnaires, c'est la question ecclésiastique, ou pour mieux dire la question de la vie religieuse. Une vie d'Église luxuriante dissimulant une grande indigence de foi et de graves lacunes dans la moralité, c'est évidemment une anomalie, mais cette anomalie existe ailleurs qu'à Madagascar. A Madagascar, elle frappe tous les regards et offense vivement la conscience chrétienne.

Pour mettre fin au schisme qui existe entre la vie d'Église et la vie morale et religieuse, le vrai moyen est de donner aux Églises malgaches des pasteurs ou des évangélistes qui soient des hommes de Dieu. M. Vernier plaide cette cause, dans ce numéro même de notre *Journal*, avec trop de force pour que nous ayons à insister. Nos Églises de France sentiront le devoir de fournir à nos frères le renfort nécessaire, non seulement pour ménager leur santé, mais pour entreprendre cette œuvre féconde dont les besognes matérielles les ont trop détournés jusqu'ici : fonder l'école de prophètes, y former les serviteurs de Dieu qui réveilleront les communautés engourdies, infuseront la vie aux organes desséchés par la tradition et exerceront sur les membres indignes une discipline salutaire.

Les travaux matériels sont d'ailleurs bien loin d'être terminés. M. Mondain nous raconte, dans quelques pages que nous reproduisons plus loin, les constructions entreprises à Mahéréza par M. Rusillon. Celui-ci revient souvent sur ce sujet. Le bâtiment des filles s'élevait lentement, au mois de juin, vu la pénurie d'ouvriers; les réquisitions officielles continuent à occuper la plupart des hommes valides, bien que l'administration supérieure ait senti le devoir de ne pas surcharger outre mesure les indigènes; les derniers numéros du *Journal officiel de Madagascar* renferment, à cet égard. des prescriptions excellentes.

On attendait avec impatience, à Mahéréza, l'arrivée de mademoiselle Salès, partie de Marseille le 15 mai avec madame Ferrand et mademoiselle Magnus. Ces trois dames, débarquées à Tamatave le 15 juin, en sont reparties le 19 pour arriver le 26 à Ambatomanga, chez notre frère M. Delord. Là, elles se sont séparées, mademoiselle Salès se rendant dès le lendemain chez sa sœur, à Mahéréza, et ses deux compagnes restant encore quelques jours sous le toit hospitalier des Delord. Madame Ferrand attendait, pour aller retrouver son mari — venu au-devant d'elle jusqu'à Tamatave — que la maison du Vonizongo fût terminée, Mademoiselle Magnus, sauf nouvel avis, ne doit se rendre au Betsiléo qu'avec les délégués qui viendront à Tananarive pour la Conférence générale.

Mademoiselle Rousseau est toujours à Ambatomanga, où sa collaboration est extrêmement appréciée par M. et madame Delord. A l'œuvre directe d'instruction et d'éducation est venu s'ajouter, là comme ailleurs, le devoir de préparer le plus d'instituteurs possible pour les examens, et mademoiselle Rousseau prend consciencieusement sa part de cette tâche. Son concours est d'autant plus nécessaire que madame Delord se trouve affaiblie par d'assez fréquents accès de fièvre.

A Anosibé, dans la station la plus voisine d'Ambotomanga,

nous retrouvons les mêmes travaux et les mêmes préoccupations. M. Martin surveille de près sa maison, qu'il voudrait finir avant les pluies, et qui n'avance pas vite. Les contretemps ne manquent pas. Ainsi, il a fallu se passer, pour les premières assises, des briques cuites qui avaient été promises, et employer des briques crues, qui sont loin d'offrir la même solidité.

L'insuffisance intellectuelle et morale de leurs instituteurs indigènes est aussi un souci pour nos jeunes amis M. et madame Martin. Quelques-uns paraissent cependant dignes de confiance : on s'efforce de les hausser au niveau de l'examen d'aptitude pédagogique. Madame Martin a ainsi la charge très lourde d'instruire chaque jour deux classes de trente instituteurs. Aussi a-t-elle obtenu pour un mois l'aide précieuse de mademoiselle Labourgade.

Notre sœur a d'ailleurs bien d'autres occupations que cette classe d'hommes faits. Sa réunion de couture, commencée avec huit femmes, en réunissait déjà, au commencement de juin, trente-cinq, dont plusieurs venaient d'un village situé à trois heures de marche, dans de hautes montagnes. L'école du dimanche d'Anosibé est aussi très encourageante. Madame Martin s'est mise vaillamment au malgache, et sait déjà s'en servir dans ces diverses réunions. Dieu veuille donner à nos amis, selon leur souhait, non seulement des auditoires réguliers, mais des fruits de conversion, comme en ont déjà recueillis leurs voisins et amis Delord !

A Fianarantsoa, on attend avec impatience l'arrivée de mademoiselle Magnus.

« Elle nous arrive au bon moment, nous écrit M. Escande. L'autorité militaire vient de nous rendre le local de l'ancienne École normale, qu'elle occupait depuis 1895. Ce local, situé en pleine ville malgache, nous paraissait un peu petit pour notre École normale de garçons : nous l'avons attribué à l'école de filles.

« Dès que nous avons pris possession de cet immeuble, la

classe enfantine s'est développée dans de telles proportions que ma femme a pu commencer son école maternelle. Celle-ci compte aujourd'hui, à elle seule, trente enfants, garçons ou filles. A vues humaines, elle va se développer encore plus après les vacances. Nous allons tirer au multicopiste des circulaires invitant tous les parents à nous confier leurs enfants qui, à cause de leur jeune âge, ne sont reçus nulle part.

« Si vous ajoutez à cela que ma femme doit, deux fois par jour, descendre en ville, où elle a ainsi deux écoles sur les bras, avec cinq heures de leçon par jour, vous comprendrez combien nous apprécions la promptitude avec laquelle le Comité a décidé de nous envoyer mademoiselle Magnus. »

M. Escande, après avoir parlé de ses collaborateurs, MM. Chazel et Robert, résume lui-même sa lettre en ces quelques mots, que nous sommes heureux de pouvoir citer : « Ces lignes vous montreront que la paix, la concorde règnent entre nous et dans nos cœurs. »

A la suite d'appels publiés, soit dans notre journal, soit dans d'autres feuilles religieuses, nos frères et nos sœurs de Madagascar ont reçu, à plusieurs reprises, des dons en nature, livres, objets scolaires, étoffes, provisions de mercerie, etc. Ils ont remercié leurs donateurs toutes les fois qu'ils ont connu leurs noms ; mais parfois les dons étaient anonymes, et ils n'ont su à qui exprimer leur gratitude. Ils tiennent du moins à faire savoir à tous ceux qui ont pensé à eux et aux besoins de leur œuvre, combien ils ont été sensibles à cette attention et avec quelle joie ces objets ont toujours été accueillis par leurs élèves des deux sexes, aux yeux de qui tout ce qui vient de France acquiert un prix particulier.

Plusieurs d'entre eux se préoccupent déjà de préparer pour leurs écoles des arbres de Noël. Nous sommes assurés que, parmi les amis des missions, il s'en trouvera pour les aider. A Madagascar, nous écrivent-ils, on ne trouve ni papier doré ou argenté, ni petites bougies, ni aucun objet à attacher à l'arbre. Le papier de couleur lui-même est hors de prix.

TRADUCTION DE LA LETTRE REMISE A M. BOEGNER APRÈS LA RÉUNION D'ADIEUX DE FARAVOHITRA, LE 30 JANVIER 1899.

Aux Eglises protestantes de France.

Amis,

C'est avec une grande joie que nous vous écrivons cette lettre ; par elle, nous, Églises protestantes de Madagascar, nous paraissons devant vous et vous parlons.

Nous savons bien que vous êtes nos amis en Jésus-Christ, la pierre de l'angle par où s'unissent toutes les nations qui croient en lui.

Nous n'avons pas encore vu vos visages, mais nous voyons pourtant clairement votre amour pour nous. Vous nous avez envoyé de nombreux missionnaires, et surtout, vous nous avez envoyé M. le pasteur Boegner et M. le pasteur Germond. On peut dire que c'est une grande œuvre, une œuvre bienfaisante que vous avez accomplie là ! Vous avez encouragé, fortifié tous ceux qui sont déjà fondés sur la foi à laquelle ils restent attachés, et vous avez libéré de leurs inquiétudes ceux qui sont encore faibles. Cette œuvre du Seigneur est un bon fondement. Vous pouvez avoir cette confiance que nous accueillons avec amour et respect vos envoyés établis parmi nous.

Nous espérons que tout ce que M. le pasteur Boegner et M. le pasteur Germond vous diront de l'état de nos Églises protestantes de Madagascar vous excitera à ne pas nous oublier et à nous faire toujours du bien.

Nous vous rendons visite au nom du Seigneur.

Voilà ce que disent les Églises protestantes malgaches.



LES ÉCOLES DE MADAGASCAR ET LES ENVOIS DE LA SOCIÉTÉ D'INSTRUCTION PRIMAIRE

Extrait d'une lettre de M. Mondain.

Tananarive, 11 juin 1899.

... J'ai reçu, je crois, tout ce que M. de Schickler nous a envoyé : au moins tout ce qui a été envoyé l'année dernière nous est arrivé, sauf un paquet de livres comprenant une dizaine d'exemplaires.

Cette année, nous n'avons reçu, outre les 6,000 ardoises parvenues en février, que 280 histoires de France arrivées par le dernier courrier. L'effort fait en notre faveur par la Société de l'instruction primaire nous est d'un grand encouragement et répondait à une nécessité urgente. Je vous ai déjà décrit l'état misérable dans lequel nous avions trouvé les écoles, à notre arrivée à Madagascar. A la suite de la guerre, surtout du fahavalisme, la plupart des églises de campagne avaient été non seulement pillées, mais détruites. Plus de toits nulle part, et presque toujours les murs eux-mêmes avaient été complètement renversés ou tellement maltraités que leur utilisation ultérieure devenait impossible. Naturellement, plus un tableau noir, plus une ardoise. Dans ma première tournée d'inspection, je ne pus souvent réunir les élèves qu'en plein champ, sur un tertre de gazon, heureux quand je pouvais abriter mes feuilles du vent qui menaçait toujours de les emporter, à l'ombre d'un reste de mur délabré. Plus de six cents écoles étaient dans cet état de dénuement presque complet. Par ci, par là, une Bible ou un Nouveau-Testament avaient été sauvés par la pieuse et touchante prévoyance d'un instituteur qui les avait enterrés sous un mètre de terre, entre deux feuilles de bananier.

Comment pourvoir à tous ces besoins ? 30,000 élèves impa-

tients d'apprendre, et rien à leur mettre entre les mains! D'autre part, la moindre ardoise coûtait 1 franc à 1 fr. 25; la craie se paie encore, à l'heure actuelle, 4 francs la boîte; un tableau noir, à peine digne de ce nom, 9 à 10 francs — j'entends une simple planche noircie on ne sait avec quoi et d'à peine un demi-mètre carré de superficie. Des sommes énormes devenaient nécessaires pour remédier à une aussi triste situation. Où trouver tout cet argent, au moment où précisément notre Société des missions voyait ses responsabilités grandir et ses dépenses croître d'une façon tout à fait inusitée?

C'est alors que M. le baron de Schickler, à la tête de la Société dont il était le président, vint nous faire ses offres généreuses et donner à notre char, terriblement embourbé, un vigoureux coup d'épaule. Avec une foi vivante dans l'avenir, il nous promit de nous envoyer au moins tout ce qui serait de première nécessité. Il annonça, à plus ou moins longue échéance, l'envoi de centaines de livres de chaque espèce, de cent tableaux noirs ardoisés, de cartes géographiques, et de 20,000 ardoises. Une grande partie de ces objets nous sont déjà parvenus et ont pu nous permettre de constituer un premier fonds scolaire que nous n'aurons qu'à augmenter et à perfectionner. Au lieu de nous trouver comme de pauvres voyageurs en plein désert et prêts à se décourager devant l'immensité de la tâche, nous avons devant nous au moins les quatre murs de la maison pour nous préserver de la chaleur du soleil. Et, grâce à cette possibilité de repos, nous pouvons nous livrer plus activement et plus courageusement aux autres travaux exigés par la situation.

Et cela d'autant plus que, grâce à la libéralité de M. de Schickler, nous avons reçu plus encore que les murs et le toit. Il y a eu dans les envois, de temps en temps, de quoi orner la nudité de nos écoles. Si chacun s'intéressait avec autant d'ardeur à notre œuvre, bientôt nous n'aurions plus à craindre la concurrence catholique, et nos écoles, bien pourvues et remplies de ces objets attrayants et stimulants dont regorgent les établissements français de la métropole, retrou-

veraient leur éclat d'autrefois et deviendraient la féconde pépinière de nos Églises, encore bien éprouvées aujourd'hui.

Qu'on pense donc sans relâche à l'immensité de cette œuvre de Madagascar, aux besoins toujours nouveaux qu'elle présente, aux responsabilités qui pèsent sur nous et sur la Société des missions, et que les efforts, loin de s'arrêter, redoublent ! Que le souffle de Dieu, surtout, réveille les cœurs et leur donne la force de faire tout leur devoir !

G. MONDAIN.



LA FUTURE ÉCOLE DE THÉOLOGIE DE TANANARIVE

Lettre de M. Fréd. Vernier.

L'ancien corps pastoral malgache. — Féodalité religieuse. — L'œuvre d'affranchissement spirituel. — Le sauvetage. — Apportons le don de Dieu. — Par la conscience à l'humilité et par l'humilité à Jésus-Christ. — Le fleuve et la source. — La future école, son but, ses élèves.

Tananarive, 27 mai 1899.

Bien cher monsieur Boegner,

Il faut que je plaide devant les lecteurs du *Journal des Missions* une cause qui n'est pas nouvelle pour eux. Je veux parler de la création d'une école de théologie à Tananarive, pour les évangélistes (1) de nos districts.

(1) On sait qu'à Madagascar les évangélistes constituent, dans la hiérarchie ecclésiastique, un rouage supérieur aux simples pasteurs. Ceux-ci sont choisis par les communautés qu'ils dirigent, et dont ils relèvent exclusivement. Les évangélistes, au contraire, sont choisis, préparés et salariés par la mission ; chacun a sous sa direction un groupe d'églises, qu'il visite à tour de rôle, y remplissant surtout la charge de prédicateur. Pour le moment, il paraît difficile de transformer, si insuffisant qu'il soit, le pasteur malgache. Nous devrons nous appliquer

Une impression — que dis-je ? une conviction — nous est commune à tous ici, c'est que nous n'arriverons pas à faire revivre tout ce grand corps pastoral de l'ancien régime. La *piété du Palais* a décidément envahi et pénétré la masse. Les pasteurs de maintenant ne peuvent plus, il est vrai, infliger six sous d'amende aux récalcitrants, ou leur faire porter une grosse pierre sur la tête pendant une heure; mais ils demeurent, pour la plupart, des manières de *seigneurs de la prière*, régnant sur leur fief religieux, en vertu de leur descendance ou de leur richesse. Le fief est pitoyable, il est vrai; c'est un débris de fief; il y a eu de rudes assauts portés aux murs d'enceinte par les derniers événements; bien des captifs de la prière ont fui par les brèches ouvertes; mais enfin, l'esprit seigneurial n'est pas mort.

Il se drape sur les décombres. Il nous arrive de voir des pasteurs en lamba ou redingote, debout devant leur communauté. Ils ont l'air de mener non les brebis de Dieu, mais leur propre troupeau. Tel de leurs alliés a peut-être divorcé une fois, deux fois (pour rien, par goût de changement), mais il s'est repenti. Cela est très facile : « Nous sommes si faibles ! » — « Jésus-Christ a porté nos péchés. » — « En un clin d'œil (*mipi-maso*), Dieu peut faire de nous des hommes nouveaux ». Et la communauté a admis à la Cène le protégé du pasteur riche ou noble.

Il ne faut pas se flatter de pouvoir changer en deux ans d'anciennes habitudes féodales qui, bien loin de se laisser transformer par le christianisme, l'ont plutôt enchaîné de leur poids mort. La majorité des pasteurs actuellement en charge n'a plus assez de temps devant elle pour arriver à comprendre vraiment que l'ère de l'esclavage est définitivement close, close religieusement comme elle l'a été écono-

---

d'abord à former un corps d'évangélistes vraiment instruits, capables, possédant une véritable et saine piété. C'est de cette entreprise que M. Vernier entretient nos lecteurs. (*Rédaction.*)

miquement, et que le seul Seigneur Jésus a le droit de traîner des âmes captives.

Ne nous lions pas à cette masse pesante qui s'en va. Comment l'embrasser, la réchauffer, la redresser? Il nous faudrait un missionnaire par église et non par district! Nous sommes perdus, si nous nous corrompons à ces cadavres. Ils sont si lourds qu'ils nous tireront après eux dans leur chute.

Faut-il donc restreindre d'un coup brusque notre effort, nous tourner ailleurs pendant que les anciens échafaudages crouleront? Non, car ce fracas nous dirait : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » Nous aurions beau nous faire une raison, nous ne nous sentirions pas à l'aise. Il y a une continuité de l'œuvre chrétienne. Nous ne saurions écouter le grand bruit des chutes et dire : « Ce n'est pas mon affaire ! » C'est *notre* affaire. Nous travaillons ici à l'œuvre de Christ. Nous n'y avons pas travaillé les premiers. Nous ne pouvons pas accomplir en ce pays une œuvre spirituelle uniquement à nous et absolument nouvelle. Ou bien prétendrions-nous avoir la puissance de déchirer le corps invisible du Maître de l'Église ? Mais il ne nous faut pas soutenir l'édifice pour lui-même. Tâchons de l'étayer au moins le temps nécessaire au sauvetage des âmes sincères. D'ailleurs, avons-nous construit quelque chose d'habitable nous-mêmes ? Pas encore. Nous ne voulons pas faire camper les âmes en plein vent. Donc, nous soutiendrons encore l'ancien monument, nous ne mépriserons pas ces jalons spirituels, toutes ces mains mises, toutes ces possibilités de développement ultérieur. Mais nous déclarons que *l'heure du sauvetage positif a sonné.*

Il nous faut apporter notre contribution personnelle, notre effort caractéristique à l'œuvre de l'évangélisation de Madagascar. Jusqu'ici, nous avons été plutôt la main qui retient, qui étaie ; soyons maintenant la main qui tend un don du Dieu vivant. Que Dieu se serve de nous pour créer des âmes vivantes ! Ces âmes auront vite fait de se créer elles-mêmes une armature ecclésiastique ; nous n'aurons pas besoin de les

aider beaucoup. Les corps spirituels se font aussi leur colonne vertébrale.

Le présent que Dieu nous charge de tendre, nous protestants de France ou de langue française, à nos frères malgaches, c'est l'Evangile de Celui qui a dit : « Si la lumière qui est en toi est ténèbres, quelles ténèbres ! » Encore une fois, nous n'avons pas la sotte prétention de poser un nouveau fondement. Mais il demeure manifeste que la subite irruption des hautes classes dans l'Église, et ce que l'on pourrait appeler la *passion intellectuelle* du Hova, ont fini — en dépit des avertissements et des efforts de missionnaires clairvoyants — par faire fléchir l'idéal chrétien de « la foi jointe à la conscience », jusqu'à l'abaisser aux yeux de la masse à une aptitude intellectuelle jointe à une aptitude sociale. Il faut à tout prix détrôner ce dogmatisme d'aristocrates et travailler à l'avènement de la conscience. Par la conscience à l'humilité ! par l'humilité à Jésus-Christ et à l'intelligence de l'ordre de seigneurie propre au christianisme ! Quand verrons-nous accéder à la charge pastorale *les nouveaux andriana* (1), *selon l'ordre de Melchisédec ?*

Nous verrons ce jour si nous nous mettons à l'œuvre sans retard, si nous fondons une école de théologie, un collège d'hommes à qui Dieu parle, dont le cœur palpite, une école de prophètes.

La méthode de la conscience est aussi celle des eaux éternelles. Commençons très modestement. Les fleuves descendent des sources solitaires. Avant d'étaler leur puissance, ils ont un recueillement sacré. Pas de bruit de foule autour de la fondation de cette école ; mais que le souffle des retraites boisées où jaillissent les fontaines, ce souffle qui vient de je ne sais où, — palpitation d'un cœur en travail bien plus qu'agitation venant du dehors, — soit seul à visiter le sanctuaire.

(1) Hommes libres, ou nobles.

Après mûre réflexion, il me paraît peu pratique — et je ne suis pas seul de cet avis, — de recevoir dans cette école les pasteurs de nos districts. Ils ont, pour la majorité, dépassé quarante ans. Non, ne nous attachons pas à la masse pesante qui s'en va et nous entraînerait ! Ce serait à chaque missionnaire d'organiser — plusieurs l'ont déjà fait — à l'usage des pasteurs de leur district, un cours de théologie biblique et pratique, à grandes lignes très simples, à saveur hautement morale. Mais, à l'école de théologie de Tananarive, ne formons que des évangélistes.

Le discernement des esprits n'est point un charisme des anciens temps seulement, — bien que ce mot de charisme sente sa lointaine antiquité. Dieu l'accordera aux missionnaires. Dans le jeune bataillon de leurs instituteurs, de leurs pensionnaires indigènes, dans chacune de ces petites écoles de prophètes qu'ils grouperont autour d'eux, — foyers de vie aux plis des lointains coteaux, — ils distingueront les vocations sérieuses, les flammes allumées par Dieu, les collaborateurs de l'avenir. Ce sont ces élèves-là qui seraient reçus à l'école de théologie de Tananarive. Leur instruction, ou mieux leur initiation terminée, ils regagneraient chacun leur province pour y devenir les meilleurs auxiliaires des missionnaires.

N'est-ce pas là une œuvre magnifique, bien faite pour tenter un jeune pasteur d'expérience ? Il y a, en France, dans le ministère, des âmes avides de se donner totalement à une belle œuvre bien précise. En voilà une, ou il n'y en aura jamais.

Votre bien respectueusement attaché et dévoué

Fréd. Vernier.

UNE VISITE A MAHÉRÉZA

Lettre de M. Mondain à M. Bianquis.

La maison de M. Rusillon terminée. — Comment on construit en Émyrne. — L'institut professionnel de jeunes filles. — Une vente de charité à Mahéréza. — Les ressources locales.

Tananarive, 23 mai 1899.

Cher monsieur Bianquis,

Je n'ai pu vous écrire par le dernier courrier, le temps m'ayant totalement manqué. J'ai dû, en effet, partir aussitôt après notre dernière Conférence, qui s'est tenue le jeudi 11 courant, pour aller faire une petite tournée dans le district de M. Rusillon que je n'avais pas visité depuis un an. Nous nous sommes mis en route le vendredi à midi, en pleine chaleur, pour pouvoir arriver avant la nuit à la station de M. Rusillon. La dernière fois que j'avais parcouru ce pays était précisément le jour où nous avons choisi l'emplacement de la maison actuelle de notre frère. Cette maison, terminée, au moins dans ses parties essentielles, à la fin de la bonne saison dernière, n'avait pu recevoir encore ma visite. Elle fait le meilleur effet au milieu de son plateau, posée de trois quarts du sud-ouest au nord-est, avec tout son entourage de petites constructions supplémentaires : écurie, logements de domestiques, logement de l'instituteur, et même au nord, près de la limite du terrain et presque au village, la petite maison d'un des bourjanes de M. Rusillon qui semble être sur le chemin d'une conversion sincère.

M. Warnet, parti un peu avant nous de Tananarive, s'était arrêté pour nous attendre à l'ombre d'un petit bois d'orangers, où nous avons eu le plaisir (en payant naturellement) de goûter quelques oranges assez bonnes, ce qui est rare à Madagascar, où les oranges ne manquent pas, mais sont détestables.

Le soir même de l'arrivée à Mahéréza, j'ai pu visiter les fondations du nouvel établissement que M. Rusillon projette de faire et dont les murs avaient déjà, au moment de mon départ, 1m,50 de hauteur. J'ai même assisté pendant quelques instants au travail des ouvriers. Ces murs sont faits en terre. Pendant toute une journée, une vingtaine d'hommes sont occupés à mélanger l'eau et la terre, à la triturer en tous sens, à la piétiner et à la brasser avec de longues bêches (*angady*). Quand ce travail préliminaire est terminé, cette boue ainsi préparée est transportée sur le mur déjà commencé, et vigoureusement aplatie et tassée. Chaque jour, on fait ainsi 0m,30 à 0m,40 cent. de mur, ce que les indigènes appellent une *tamboka*. Quand la boue se sèche, il s'y opère un certain retrait; mais il faut d'abord que la terre ait été assez bien pétrie pour que ce retrait soit peu considérable; ensuite, que les différentes fentes produites par ce retrait dans la rangée nouvelle — *tamboka* — ne se trouvent nulle part en face des fentes de la rangée précédente, afin qu'il ne se présente pas de point faible dans la muraille. Surtout, il faut une surveillance active de « l'œil du maître ». A chaque rangée, M. Rusillon doit faire l'essai de chaque bloc de la file, et, chaque fois, deux ou trois tombent par terre, reconnus insuffisants. Le bâtiment maintenant en construction est destiné à abriter l'école de travail manuel et l'orphelinat de jeunes filles malgaches dont M. Rusillon a déjà dû vous parler. Il se composera de trois grandes pièces en bas et de trois en haut, avec deux petits réduits, un pour y mettre la provision de riz et l'autre pour la cuisine.

Cet établissement aura donc deux destinations à la fois. Il servira de refuge à un certain nombre de pauvres petites orphelines, que l'on sauvera en même temps de la misère et de tous les vices qui, ici comme ailleurs, l'accompagnent presque toujours. Et, d'autre part, il recevra des jeunes filles de bonnes familles auxquelles on apprendra les divers métiers que doit connaître une maîtresse de maison, tout en les initiant à la vie de famille chrétienne. M. Rusillon se pro-

pose même de former dans cette espèce d'institut de véritables ouvrières couturières, chemisières, giletières, qui non seulement pourront être d'une grande utilité pour la colonie en général et pour les missionnaires en particulier, mais encore auront dans leurs mains un instrument de travail rémunérateur, leur permettant de gagner honorablement leur vie et de rester fidèles aux principes de la morale chrétienne. Il y a là une œuvre digne d'intéresser au plus haut point ceux et celles qui ont à cœur le relèvement de la femme malgache, aujourd'hui si menacée par les mœurs dissolues et les excitations de toutes sortes de la majorité des colons et des soldats.

D'ailleurs, M. Rusillon cherche à faire cette œuvre nouvelle avec toute l'économie possible pour la mission. La directrice de l'établissement sera sa belle-sœur, qui vivra avec eux. Et puis, M. Rusillon a fait appel aux Malgaches eux-mêmes. Il a prêché aux gens de son district la guerre contre l'immoralité et leur a montré un premier pas à faire en l'aidant dans cette tentative de relèvement de la femme, aussi bien de la femme pauvre que de la femme riche, heureux et modeste complément de l'œuvre plus spéciale et plus hardie encore que poursuit mademoiselle Krug, aidée de mademoiselle Labourgade, à Tananarive même.

Précisément, le dimanche 14 mai, dimanche où je me trouvais encore à Mahéréza, avait lieu, pour la première fois, une de ces sortes de réunions auxquelles nous sommes peut-être trop habitués en France, mais qui sont encore à peu près inconnues ici : une vente de charité, au profit de l'orphelinat et de l'institut professionnel de filles de Mahéréza. Il ne faut pas se figurer, cela va sans dire, qu'il puisse y avoir exacte ressemblance entre ce qui se passe chaque année à votre vente des missions et ce qui s'est passé, il y a près de quinze jours, dans le petit village perdu de Madagascar qui a nom Miarinarivo-Mahéréza (ce dernier nom donné en l'honneur de la nouvelle station missionnaire). Cette vente eut lieu dans l'église même, après le service où M. Rusillon,

puis son interprète, puis moi-même, puis enfin M. Warnet, avaient fait chacun un petit discours. Le service ayant été assez long — près de deux heures — et les gens étant arrivés très en retard, à cause de l'obscurité relative du jour assombri par des nuages et du brouillard toute la matinée, on ne put commencer la vente qu'à midi moins un quart.

Dès le matin, les Malgaches de Miarinarivo et des environs s'étaient succédé, apportant tour à tour leurs dons. Et, pendant deux à trois heures, on voyait apparaître aux portes du temple, à intervalles irréguliers, des files de gens, les uns apportant un petit panier de riz, les autres quelques oranges; on en trouvait même qui arrivaient chargés d'un potiron ou d'un régime de fruits. Chaque région du district avait sa place dans l'église, et peu à peu s'entassaient dans chaque coin les produits de la terre les plus hétéroclites. De son côté, madame Rusillon avait fait confectionner, par les six petites filles qu'elle héberge comme pensionnaires et qui forment le premier noyau de la future école, une foule de petits objets, robes, chemises, jupons, brassières d'enfants, mouchoirs, pelotes pour aiguilles, dessous de plats, etc... qu'il fallut vendre le mieux que nous pûmes.

Ce ne fut pas une petite affaire. Pendant plus d'une heure, nous ne cessâmes de *crier :* c'est bien le mot, car il y avait une foule compacte qui ne pouvait même pas tenir tout entière dans le temple et, pour se faire entendre de tous, il fallait y mettre toute la force de ses poumons. Après des efforts continus et violents, après des discours à n'en plus finir, on arriva à la fin de la corbeille de couture. Il fallut ensuite vendre les fruits aussi rapidement que possible.

Enfin, à une heure et demie, nous pûmes songer à aller déjeuner, à demi mourants de faim. La vente des objets de couture et des fruits avait produit 75 francs. Une collecte faite dans l'assemblée avait donné de son côté 38 francs. Il reste, en outre, un joli tas de riz non décortiqué, appelé ici *akotry,* qui servira à la nourriture des fillettes pendant un bon mois. Tout compte fait, il y avait 1,620 litres de riz non

décortiqué, plus une trentaine de litres de riz blanc et 80 litres de pistaches, dont les Malgaches sont assez friands. Un Malgache avait même apporté un joli lapin blanc que Warnet a acheté 3 francs. En évaluant tout ce qui a été apporté, on peut dire que le produit net de la vente est monté à peu près à 300 francs.

Ce résultat n'a pas été obtenu sans peine, et j'ai peur que madame Rusillon surtout ne s'y soit un peu trop fatiguée; mais nous avons pu remercier Dieu du fond du cœur de ce qui nous avait été donné en cette occasion. Il faut d'ailleurs songer que ce n'est qu'un commencement, une initiation nouvelle des indigènes à quelque chose dont ils n'avaient guère l'idée. On peut certainement espérer l'année prochaine, si on renouvelle cette expérience, un résultat encore plus satisfaisant.

M. Rusillon compte bien pouvoir retirer ainsi de la libéralité des chrétiens malgaches une bonne portion des ressources nécessaires. Il se propose aussi de vendre une partie des objets que les fillettes fabriqueront, afin de ne pas perdre les sommes dépensées à l'achat du matériel et des fournitures. Si bien, qu'il pense pouvoir faire marcher son établissement avec une subvention relativement faible de la part de notre mission.

Votre dévoué en Christ, G. Mondain.

AUX ENVIRONS DE MAHÉRÉZA

Le froid et la fièvre. — Silhouettes misérables. — Le sakafo. — Un groupe de malades. — Le prédicateur indigène. — Six morts.

Dimanche, 28 mai 1899.

Voici quelques jours que l'air est vif. Le vent d'ouest souffle avec force, et nos pauvres Malgaches se plaignent. Il

n'y a rien d'étonnant à cela : ils sont vêtus d'une telle façon qu'ils ne peuvent manquer de souffrir, aussi sont-ils malades en grand nombre. Les écoles sont décimées, et les cultes presque déserts. Chaque matin, ils sont là en foule — et c'est la même chose partout, — et dès qu'apparaît le missionnaire, il est entouré ; les uns parlent pour eux-mêmes, d'autres pour leurs parents, une mère présente son « petity », un mari soutient sa femme, et tous espèrent bien ne pas s'en aller sans quelque chose. « Ils vous font comme au Seigneur Jésus », dit l'excellent Andriatsilaizina.

Beaucoup sont venus crier leur : *Tsaratsara tompoko ee*, « ça va mieux », et ce cri n'est pas sans me donner quelque satisfaction ; mais combien se traînent dans leur lamba après avoir enterré un des leurs dans la semaine ! Nombre de femmes, presque toutes dans certains villages, ont les cheveux en broussaille, flottants au vent; elles sont en deuil. C'est d'une voix lamentable qu'elles le disent, semblant annoncer aussi leur mort prochaine.

Je sors d'un village, j'ai été de maison en maison pour parler à tous. Quel spectacle navrant! Ceux qui ne viennent pas au culte ont de misérables excuses. C'est ici comme ailleurs, naturellement. « Je n'ai pas de lamba. — Je soigne mon chéri. — Il fait froid dans le temple ». L'indifférence ne varie guère dans ses refrains. J'en ai pourtant vu un qui m'a répondu avec une pointe de malice : « Tu prieras pour nous au temple, et nous serons guéris ». J'ai promis de le faire, j'aurai même une requête spéciale pour les moqueurs. Un pauvre sourd, n'entendant rien à mon malgache, assez bizarre parfois, me montre ses os décharnés — c'est un squelette ambulant; — sa plainte a quelque chose de fataliste, mais sa misère me paraît moins grande que celle d'une femme qui est à ses côtés, et qui rit — d'un rire bête — de ses gémissements. Plus loin des femmes demi-nues, accroupies dans un coin dégoûtant, mangent dans la même assiette, en se servant tour à tour de la même cuiller de corne. Elles ne sont pas au culte, car le « sakafo » n'est pas encore fini.

Oh ! ce qu'il tient de place dans la vie malgache, le sakafo ! Quelle opération solennelle et facilement renouvelée, si l'occasion le permet ! Pas de conversation ! pas de bruit pendant un sakafo ; à la fin seulement une expression qui résume la situation : *Voky aho*, « je suis rassasié ».

A l'extrémité du village, c'est bien autre chose : ils sont là une quinzaine autour d'un trou à bœufs, étendus ou assis sur la paille de riz, abrités du vent par quelques aloès. Ils gémissent sur leur sort, ils demandent des remèdes. Que je regrette de n'avoir plus de quinine ! Il en est dont on peut prédire la mort presque à coup sûr; d'autres, sans traitement, sans soins, en ont pour des semaines. Je les supplie de faire attention, d'aller réchauffer leurs membres tremblants, c'est inutile ; ils se trouvent bien là, et le bœuf, étonné lui-même que je vienne troubler tant d'apathie, lève son gros œil rond de mon côté et beugle tristement. Sur tous ces gens, *une seule personne* n'est pas malade.

Et voilà l'explication de temples fréquentés en général et presque vides maintenant, d'écoles décimées. Il faudrait des médicaments.

En retournant à la maison, j'ai jeté un coup d'œil sur l'auditoire qu'édifie un prédicateur indigène. Sa forte voix résonne dans le temple, où se trouvent à peine cinquante personnes. Il parle du mensonge, cette grande arme du démon. Sa figure brune d'ordinaire est presque jaune ; il vient d'avoir la fièvre. Les enfants de l'école du dimanche se serrent les uns contre les autres, les grandes personnes bien enveloppées se cachent presque entièrement le visage, on ne voit plus que les yeux ; près d'un banc grelotte une pauvre vieille, l'accès vient de la prendre. Je sors, et tandis que tout cela donne à mes pensées un tour assez mélancolique, le soleil brille, éclatant, au-dessus de ma tête, et le vent passe joyeusement en chassant les derniers orages de la saison des pluies.

28 mai, au soir.

On m'annonce six morts, survenues hier soir ou dans la journée, ici, autour de nous. « Le temps est court..... travaillons pendant qu'il fait jour. »

H. RUSILLON.



VISITE DU GÉNÉRAL PENNEQUIN A FIANARANTSOA

Extrait d'une lettre de M. El. Escande.

Fianarantsoa, 6 juin 1899.

Mon cher ami,

L'événement le plus important de cette quinzaine a été sans contredit la visite de notre nouveau gouverneur général.

Le général Pennequin était venu jusqu'à Ambositra et en était déjà reparti, quand une petite révolte dans le sud, qu'on lui a fait connaître, l'a décidé à s'en retourner d'Antsirabé pour aller jusqu'à Ikongo.

Il nous est arrivé ici le jeudi 25 mai. Naturellement nous sommes allés à sa rencontre et, à sa réception ouverte, Chazel et moi nous lui avons parlé quelques minutes, en l'invitant à venir visiter nos écoles. Comme il repartait le surlendemain, il a remis sa visite, ainsi que l'audience particulière que je lui demandais, à son retour d'Ikongo.

C'est le 1er juin qu'il est revenu, et c'est le lendemain qu'il a visité nos écoles et que j'ai pu avoir avec lui l'entretien que je lui demandais.

A dix heures et demie, le général entrait dans notre école de garçons, pendant que les élèves chantaient : « Amour sacré de la patrie !... » Après que nous lui avons fait admirer le travail de certaines de nos fillettes : poupées habillées, sacs à ouvrage, etc., il est monté à la tribune. Sur la table, nous avions étalé tous les livres que nous avons en usage à

notre École normale et ceux que nous venons de recevoir de la Société de l'instruction primaire, l'histoire de France en malgache et en français occupant la place d'honneur. Comme il l'examinait longuement et attentivement, j'ai été amené à lui demander s'il n'en possédait pas un exemplaire. Sur sa réponse négative, je lui ai offert celui qu'il tenait entre les mains; il a paru heureux et m'a dit : « Voilà un livre qu'il faudra placer dans toutes les écoles ».

Madame Escande s'est taillé un succès du meilleur aloi en faisant compter au boulier-compteur, chanter avec gestes, etc., sa classe enfantine, et en questionnant ses mioches, toujours en français. C'est l'embryon de l'école maternelle. Le général a paru fort intéressé de cet essai, à Madagascar, de l'école maternelle par le système Frœbel. Comme madame Escande n'a ces tout petits que depuis une quinzaine de jours, ils se sont bien comportés.

Ensuite c'est l'école de filles, puis nos élèves de l'École normale qui ont été interrogés. Nous avons tenu à mettre entre les mains du général les cahiers de nos élèves.

Il a paru satisfait de sa visite et nous a accordé, dans l'après-midi, un entretien particulier où il nous a écoutés avec la plus grande bienveillance.

Je ne veux pas terminer sans vous dire que l'autorité militaire, sur ma demande, vient de rendre aux Anglais le temple et à nous le local de l'École normale qu'occupaient les militaires. C'est le général Galliéni qui, avant de partir, a tenu à répondre affirmativement à ma demande. Cela augmente bien le travail de ma femme; mais, ce local étant admirablement placé, l'École commence à augmenter.

E. Escande.

UNION DE PRIÈRES POUR LES MISSIONS

AOUT 1899

—

Sujets de prières recommandés.

1. — Nos *affligés :* les trois missionnaires qui ont récemment perdu leurs jeunes femmes : MM. Louis Jalla, Paul-Élie Vernier et Juste Bouchet ; les familles de nos sœurs : Valdo et Guido Jalla ; nos jeunes filles indigènes de Séshéké et de Lambaréné. Que Dieu bénisse, pour les païens qui en ont été témoins, l'épreuve infligée à ses serviteurs.

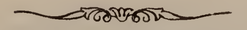
2. — Nos *voyageurs :* M. et madame Duby, en route pour le Lessouto depuis le 1er juillet ; mademoiselle Hirlimann et M. Alb. Prunet, qui s'embarqueront le 25 août pour Madagascar.

3. — La *mission du Sénégal*, qui va se trouver momentanément privée de son missionnaire ; que le ministère de M. Nichol soit en bénédiction ; que la santé soit maintenue à M. Jacques Golaz ; que Dieu accorde à M. Moreau un temps de repos et de rafraîchissement.

4. — Les *vocations missionnaires :* que les pasteurs qui le peuvent sachent en donner l'exemple ; que nous trouvions bientôt ceux que réclame Madagascar ; que les Églises elles-mêmes se montrent jalouses d'envoyer aux païens ceux de leurs pasteurs que le Saint-Esprit leur suggérera de mettre à part pour ce ministère.

5. — Les *vacances :* qu'elles puissent être paisibles et fécondes pour tous ceux que les mois de travail ont fatigués ; que Dieu nous épargne les rudes secousses et les graves appréhensions, et qu'il renouvelle chaque jour les forces de ceux qui, dans nos champs de missions, passent sans vacances plusieurs années consécutives.

N. B. — Pour être affilié à l'Union de prières pour les missions, on est prié de s'adresser à la secrétaire, mademoiselle Estelle Monod, 18, rue Molitor, Paris. On voudra bien joindre à la demande une somme de 0 fr. 60 cent. en timbres-postes. On recevra sans retard une carte de membre, et ensuite, au commencement de chaque mois, la liste des sujets de prières, tirée à part.



DERNIÈRE HEURE

Agrandissement de la Maison des missions. — L'anonyme qui nous avait envoyé la note publiée dans le *Journal des missions* de juin, p. 443, consent à reporter au 31 décembre le terme d'abord fixé au 31 août. En présence de ce nouveau délai, nous espérons que tous ceux de nos amis qui comprennent l'importance de cette opération se sentiront encouragés à en assurer le succès.

Voyage de M. et madame Junod. — Nos voyageurs, qui naviguent sur la *Ville de Maranhao*, nous ont écrit deux fois en cours de route, le 16 juillet, des Canaries, et le 19, de Dakar. La mer de Biscaye avait éprouvé madame Junod ; mais ensuite la navigation a été plus calme. Nos amis se louaient de leurs compagnons et compagnes de voyage, dont la plupart se rendaient à Libreville et quelques-uns au Cap Lopez. A Dakar, ils ont retrouvé bien des souvenirs. Bien que sentant vivement la séparation de leur enfant, ils étaient heureux de le savoir bien soigné et reconnaissants envers Dieu qui a tout bien dirigé.

Maré. — Bonnes nouvelles de M. Delord, datées du 20 mai. M. le gouverneur de la NouvelleCalédonie avait visité, les 16 et 17 avril, l'île de Maré et pris un repas à la table de notre frère, qui se loue des attentions de ce haut fonctionnaire et a pu s'entretenir avec lui de l'œuvre de la mission, non seulement aux Loyalty, mais en Nouvelle-Calédonie. Cette œuvre de la Grande-Terre se présente comme de plus en plus intéressante et encourageante. Mais l'envoi d'un missionnaire français y serait absolument nécessaire.

N. B. — L'adresse de M. Boegner, pour le mois d'août, est au sanatorium d'Aubure, par Ribeauvillé (Alsace).

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet et fils, 13, rue Cujas. — 22867.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LE « JOURNAL DES MISSIONS »

Les lecteurs de notre *Journal* ont tous remarqué les proportions nouvelles qu'il a prises depuis quelque temps. En deux ou trois ans, son format s'est trouvé doublé. Aussi avons-nous dû, pour la première fois, cette année, le diviser en deux volumes et donner une table des matières à la fin du premier semestre. Le premier volume de 1899 avait déjà 552 pages, ce qui fait une moyenne de 92 pages par livraison mensuelle, au lieu des 48 pages auxquelles on s'est longtemps borné.

Cette croissance du *Journal des Missions* est-elle en elle-même un bien ou un mal ? On peut discuter. Certains se plaignent que le numéro soit devenu trop gros, qu'on ne puisse plus le lire en entier. D'autres, au contraire, nous affirment qu'ils ne connaissent pas de lecture plus intéressante, qu'ils n'en sautent jamais une ligne.

Qu'on le regrette ou qu'on l'approuve, l'augmentation du format nous est apparue comme une nécessité. Elle a été bien moins voulue que subie par les rédacteurs eux-mêmes. On aurait tort d'y voir autre chose que la conséquence du progrès de notre Société.

Quelques-uns de nos anciens champs ont pris une extension toute nouvelle : tels le Congo ou le Zambèze. Leur personnel a été fort augmenté. En outre, les relations postales avec ces pays lointains sont devenues beaucoup plus fréquentes et plus rapides. Recevoir un courrier du Zambèze, c'était jadis un événement, et ces courriers se composaient de deux ou trois lettres : maintenant, c'est chaque mois que nous arrive un véritable paquet de lettres, de cartes postales, de manuscrits de toutes sortes.

Avec Madagascar, les rapports sont encore plus abondants. Deux paquebots par mois nous apportent des nouvelles, presque toujours copieuses, et nous savons avec quelle avidité le public attend toutes les informations que nous pouvons lui donner. Ces œuvres nouvelles ou renouvelées réclament impérieusement leur place dans le *Journal des Missions*. Si nous la leur refusions — ce dont nous n'avons garde, — elles se créeraient d'autres organes. C'est, croyons-nous, un devoir pour la rédaction de se montrer toujours la plus promptement, la plus exactement et la plus abondamment renseignée.

Mais, tout en accordant à nos œuvres recentes la place qu'elles réclament et dont le public s'étonnerait de les voir frustrées, nous serions coupables si nous négligions nos anciens champs, si nous rognions sur le Lessouto, le Sénégal ou Taïti. De là la nécessité d'élargir nos cadres.

Ce n'est pas tout. L'extension de l'œuvre soulève des questions qui doivent être exposées et parfois débattues dans le *Journal* de la Société. Nos besoins financiers nous obligent à des appels ; nous sentons la nécessité de tenir d'une manière continue le public au courant de notre situation. En retour des sacrifices périodiques que nous lui demandons, il a

droit à être informé, de mois en mois, de nos besoins, de nos projets, de nos craintes ou de nos espérances.

Depuis l'origine, le *Journal des Missions* a toujours réservé une rubrique à l'œuvre de Dieu dans le monde, en dehors des champs particuliers confiés à la Société de Paris. C'était même là, à l'origine, la partie principale et comme la raison d'être du journal. Peu à peu, le développement de la Société a réduit le nombre des pages qu'on pouvait consacrer aux autres entreprises de mission. Nous n'en avons pas moins toujours considéré comme une partie essentielle de notre journal les chroniques, les bulletins, les variétés que M. le professeur F.-H. Krüger y publiait tous les mois, sous le titre général de *Missions évangéliques*. Un mal cruel a suspendu cette publication. Nous nous sommes préoccupés de suppléer, au moins d'une manière provisoire, à l'impuissance actuelle de notre frère. A notre grand regret, nos démarches n'ont pas encore abouti. Mais nous sentons vivement tout ce que perdrait notre journal si cette lacune devait durer plus longtemps. Les chroniques si consciencieuses, si fortement documentées de M. Krüger lui donnaient un prix auquel nous n'entendons pas renoncer. Et d'ailleurs, n'entretenir nos lecteurs que de l'œuvre de Dieu accomplie par nos propres mains, ce serait une étroitesse qui nous paraîtrait une infidélité. Notre *Journal* n'est pas seulement l'organe d'une Société ; il est et veut rester un bulletin concis, mais exact et, si possible, complet des progrès du règne de Dieu parmi les peuples païens. Or, ces progrès se précipitent. Toutes les œuvres de missions prennent des développements imprévus.

Il ne saurait donc être question de réduire encore une rubrique à laquelle la place n'a été que trop parcimonieusement mesurée depuis quelques années.

Voilà pourquoi, malgré tout le désir que nous aurions d'alléger notre format (les rédacteurs n'y seraient-ils pas les premiers intéressés ?), nous doutons fort que les événements nous le permettent. Seulement, l'agrandissement du

journal a une conséquence toute naturelle : c'est l'élévation de son prix de revient.

Jusqu'à ces dernières années, le *Journal des Missions* faisait ses frais. Le Comité a toujours considéré que c'était la situation normale. On ne peut guère demander à un recueil tel que celui-ci d'être une source de bénéfices pour la Société qui le publie; mais on doit lui demander de n'être pas une charge. Si modique que fût le prix de l'abonnement, il n'en était pas une. Madagascar a rompu cet équilibre et, depuis un ou deux ans, le budget du journal se solde en déficit, c'est-à-dire que les abonnements ne couvrent plus le prix du papier et les frais d'impression et d'expédition. Nous ne parlons pas des frais de rédaction : ils ont toujours été nuls, et, à cet égard, il n'est question d'aucun changement.

S'il est bien prouvé que les frais ne peuvent être sérieusement diminués, comment rétablir l'équilibre? Il n'y a qu'un moyen, c'est d'augmenter le produit des abonnements. Mais ce résultat même peut être atteint de deux façons. On peut élever le prix de l'abonnement, ou grossir le nombre des abonnés.

Le Comité ne songe pas pour le moment à élever le prix de l'abonnement. Sans doute, ce prix est très modeste. Douze cahiers de cinq à six feuilles, soit mille à 1,100 pages in-8° par an, plus des gravures, des cartes, des tableaux statistiques; cela vaut, en réalité, plus de six francs. Mais nous tenons à ce que le *Journal des Missions* reste accessible à toutes les bourses. Et, s'il est vrai que la cause des missions prenne dans notre pays un caractère de plus en plus populaire, ce n'est pas le moment d'enlever ce même caractère à son organe le plus autorisé.

Dès lors, une conclusion s'impose : il faut augmenter le nombre de nos abonnés. Il était, au commencement de cette année, de 5,307, en augmentation de 154 sur le nombre de l'année dernière. Voici du reste les chiffres de ces deux années :

ABONNEMENTS AU « JOURNAL DES MISSIONS »

	1898	1899
Paris	661	698
Départements	2.990	3.086
Étranger	1.502	1.523
Total.	5.153	5.307

On voit que la situation est déjà encourageante, puisqu'il y a progrès sur tous les chiffres, et progrès constant depuis plusieurs années. Toutefois, nous ne croyons pas avoir atteint le maximum, bien s'en faut. En France, en particulier, il y a certainement beaucoup plus de 3,784 de nos coreligionnaires qui s'intéressent à notre œuvre et qui devraient s'abonner à notre journal. De fait, nous savons bien que le *Journal des Missions* a un chiffre de lecteurs très supérieur à celui-là. Peu de journaux, sans doute, circulent autant que le nôtre de main en main et de maison en maison. Les pasteurs de campagne prêtent leur exemplaire à leurs paroissiens ; les collecteurs et collectrices du Sou missionnaire, à leurs souscripteurs. Mais précisément dans ces divers cas, n'arrive-t-il pas que les uns exagèrent la complaisance que les autres en usent jusqu'à l'indiscrétion ? Chers amis qui lirez ces lignes, qui voyez chaque mois le *Journal des Missions*, n'y en a-t-il pas quelques-uns parmi vous qui l'apprécient, qui l'aiment, et qui ne le paient pas, alors qu'ils pourraient s'y abonner directement ?

On a bien voulu nous multiplier depuis quelques mois les remerciements, et reconnaître les efforts que nous avons faits pour que le *Journal* parût avec régularité et donnât toujours les nouvelles les plus récentes et les plus complètes. Peu d'encouragements nous seraient aussi sensibles qu'une augmentation dans le chiffre des abonnements permettant au *Journal* de faire ses frais en 1900.

Que nos amis nous aident donc à trouver de nouveaux

abonnés. C'est d'ailleurs la plus efficace des propagandes. Tout lecteur régulier du *Journal des Missions* devient inévitablement un ami de l'œuvre. Il comprend le devoir, il sent le besoin de lui faire une plus large part dans ses prières et dans ses libéralités.



SITUATION FINANCIÈRE AU 20 AOUT 1899

1. — Œuvre générale.

La dépense prévue pour l'exercice 1899-1900 est de . .	465 900 »
faisant une dépense mensuelle de.	38 825 »
pour laquelle il faudrait une recette égale, soit pour 4 mois et 20 jours, du 1er avril dernier au 20 août.	181 180 »
Les recettes effectives n'ayant été que de	62 400 »
l'écart en moins est, à ce jour, de.	118.780 »

2. — Madagascar.

La dépense prévue pour 1899-1900 étant de	362 000 »
la dépense mensuelle est de	30.100 »
et, pour 4 mois et 20 jours, de	140 500 »
Les recettes effectuées n'ayant été que de	43 900 »
l'écart en moins est, à ce jour, de.	96.600 »
Il a été payé jusqu'ici pour Madagascar	224 735 »

3. — Zambèze.

Le budget prévu pour 1899-1900 est de	230 000 »
faisant une dépense mensuelle de	19 166 »
et, pour 4 mois et 20 jours, de	89.400 »
Les recettes effectuées n'étant que de.	19 080 »
il y a un écart en moins de	70 360 »
Il a été payé jusqu'ici pour le Zambèze	68 987 »

4. — Achat du terrain contigu à la Maison des missions.

La somme totale à trouver est de	165 000 »
Il a été reçu à ce jour.	6 101 »
Il reste donc à recevoir, avant le 31 décembre	158 899 »

APPEL AUX PROFESSEURS ET INSTITUTEURS

Le mois dernier, nous avons publié un appel aux jeunes pasteurs. Parmi les éléments qui nous font défaut, pour renforcer comme il le faudrait notre personnel, nous considérons celui-ci comme le plus précieux et le plus indispensable. Mais il est loin d'être le seul dont nous ayons besoin pour réparer les brèches ou donner à l'œuvre les compléments nécessaires.

On sait l'importance qu'ont prise depuis quelque temps, surtout dans nos missions coloniales, les questions d'éducation. Les exigences des programmes officiels, la concurrence que nous font les missions catholiques par le moyen de leurs écoles de frères et de sœurs, la soif d'instruction qui s'est emparée de quelques races indigènes, tout concourt au même résultat : obliger les Sociétés de mission, sous peine de perdre leur clientèle et leur influence, à avoir des écoles nombreuses, bien tenues, et à y donner une instruction assez développée.

De là la nécessité d'adjoindre des instituteurs ou des professeurs aux missionnaires consacrés, qui sont plus spécialement des théologiens, des pasteurs ou des évangélistes. L'idéal serait peut-être que les missionnaires eux-mêmes eussent, pour l'activité pédagogique, des dons, une compétence leur permettant de fonder et de diriger des écoles. Mais cette solution, la meilleure en théorie , entraînerait, dans la pratique, une augmentation considérable du nombre des missionnaires. Or, les candidats font déjà défaut pour les postes existants : que serait-ce s'il fallait les doubler ?

On a donc fait appel aux hommes spéciaux. Nous avons à Taïti, au Congo, à Madagascar surtout, des brevetés de l'enseignement primaire, des instituteurs de carrière. Nous en avons eu au Sénégal. A Madagascar, nous avons, en outre, des brevetés de l'enseignement secondaire et même

supérieur, MM. Mondain et Chazel. Tous nous ont rendu les plus grands services et sont, à des titres divers, des auxiliaires extrêmement précieux, pour nos missionnaires consacrés.

Le nombre de ces auxiliaires devra être prochainement accru. Énumérons ici les besoins les plus immédiats.

Pour Saint-Louis, nous avons, à plusieurs reprises, demandé un instituteur marié. Le besoin s'en fait plus que jamais sentir en ce moment où M. Moreau est en Europe et où M. Jacques Golaz, — qui est très jeune et d'un tempérament délicat, – reste seul pour diriger l'école.

A Taïti, M. Viénot réclame depuis longtemps du renfort. En lui envoyant mademoiselle Buttner, nous espérions pouvoir la faire suivre, à bref délai, d'un couple d'instituteurs. Mais la candidature sur laquelle nous comptions, et dont M. Viénot avait accueilli la nouvelle avec joie, a été retirée et personne n'est encore parti ni prêt à partir. Cependant, M. Ahnne se fatigue ; il voudrait se sentir libre de demander un congé : comment quitter s'il n'y a personne qui puisse le remplacer ?

A Raïatéa, nous avions en M. Huguenin un instituteur remarquable, qui avait donné à l'école d'Uturoa un développement exceptionnel. Le dernier courrier de Taïti nous apprend que notre frère, dont la santé laissait depuis longtemps à désirer, s'est vu obligé de demander à la Conférence un assez long congé de santé qu'il comptait aller passer à la Nouvelle-Zélande. Nos missionnaires de Papéété ont jugé le cas assez sérieux pour justifier un retour en Europe et, comme il y avait urgence, ont pris l'initiative de cette décision sans attendre qu'elle pût être sanctionnée par le Comité. M. Huguenin a donc été informé, dès le commencement de juillet, que la Conférence lui accordait un congé et l'engageait vivement à retourner dans son pays, espérant que l'air salubre des montagnes de Suisse rétablirait complètement sa santé. Nous ne savons pas encore quelle suite il a donnée à cette proposition ; mais il nous paraît probable qu'il est en

route pour nous revenir. La belle école d'Uturoa se trouve donc provisoirement sans directeur européen. Encore un poste à pourvoir au plus tôt.

Nous n'insisterons pas aussi longuement sur les besoins de Madagascar : non qu'ils soient moindres, mais il nous paraît qu'ils doivent être mieux connus. Ils ont été souvent exposés, soit dans les lettres de nos missionnaires, soit dans le bulletin mensuel que nous publions sous la rubrique : *Dernières nouvelles de Madagascar*. De plus en plus il semble que l'idéal à poursuivre devrait être l'adjonction à chacun de nos missionnaires chefs de district d'un instituteur européen, ayant autant que possible l'expérience des choses de l'agriculture et la connaissance pratique des principaux métiers manuels. Cela sans préjudice des directeurs ou professeurs spéciaux que pourront réclamer nos grandes écoles de Tananarive et le collège projeté.

En résumé, la Société des Missions a, dès maintenant, de la place pour six ou huit diplômés de l'enseignement primaire ou secondaire, mariés ou célibataires, possédant le goût de l'enseignement, au courant des méthodes modernes, mais surtout ayant au cœur l'amour des enfants, le désir de travailler à leur éducation morale et religieuse, de leur faire connaître le Sauveur, de faire d'eux des chrétiens à la fois instruits et humbles, qui puissent à leur tour élever le niveau de leur race et y être un ferment de vie spirituelle.

L'école modèle de Mens et l'institut de Glay nous préparent quelques-uns de ces jeunes hommes ; mais ils sont en très petit nombre et encore extrêmement jeunes. Il serait désirable de ne pas les laisser partir avant qu'ils aient fait leur service militaire et acquis en France quelque expérience de l'enseignement. Or, les besoins sont immédiats. Quelques-uns de nos maîtres protestants ne se sentiront-ils pas poussés à quitter leur école — pour laquelle les remplaçants ne risquent pas de manquer — et à nous offrir leurs services ?

« Instruisez toutes les nations, » a dit le Seigneur, dans la parole qui a institué la mission chrétienne. Nous faisons

appel avec confiance à ceux de nos frères et de nos sœurs qui, par leurs aptitudes, leurs connaissances, leurs habitudes professionnelles, peuvent le mieux nous aider à remplir cette partie de notre tâche.



NOTES DU MOIS

Vendredi, *4 août*. — Arrivée à Bordeaux de M. Moreau, missionnaire en congé. Mademoiselle Leuzinger a quitté le Sénégal par le même paquebot que M. Moreau; mais elle s'est arrêtée quelques jours chez ses sœurs, à Lisbonne.

Mercredi, 9. — Fête missionnaire du canton de Neuchâtel, à Colfrane (Val de Ruz). MM. Germond et Jeanmairet y prennent une large part. En deux allocutions, le matin et l'après-midi, M. Germond raconte d'une manière pittoresque son voyage à Madagascar et exprime sa confiance dans l'avenir réservé à notre jeune mission. M. Jeanmairet parle du travail des ouvriers indigènes dans la mission du Lessouto.

Mardi, 15. — Fête missionnaire à Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne), avec le concours de M. le pasteur Lengereau, de Toulouse, ancien missionnaire à Maré. Adieux publics de notre frère, M. Prunet, à l'Église dont il est originaire, et au sein de laquelle ont grandi sa foi et sa vocation missionnaire.

Autre fête missionnaire à Saint-Amans (Tarn), organisée par le Comité auxiliaire du Tarn. Très nombreuse assistance. Le matin, dans le temple, conférence de M. Bénézech, ancien missionnaire à Madagascar. L'après-midi, réunion en plein air avec le concours de MM. Rouvière, Rabaud, Bénézech et Barnaud.

Vendredi, 25. — Départ de Marseille, par le *Yang-Tsé*, de M. Prunet, instituteur missionnaire, et de mademoiselle Hirlimann, institutrice, fiancée à M. Chastanier. Mademoiselle Hirlimann s'est embarquée en compagnie de mademoiselle Siqueland, institutrice missionnaire de la mission luthérienne, qui a déjà passé huit ans à Madagascar, et de trois jeunes Norvégiennes, dont l'une est fille de M. Dahle, le directeur de la mission de Stavanger, et qui, toutes trois, vont aussi à Madagascar pour s'y marier avec des ouvriers de la mission luthérienne. Mademoiselle Siqueland emmène avec elle deux jeunes filles malgaches qui ont passé quelques mois à Paris, au pensionnat Saint-Marcel, pour se familiariser avec la langue française.

M. Moreau, dont nous venons d'annoncer le retour, doit se marier à Châteauneuf, dans le courant de septembre. Nous apprenons aussi les fiançailles de notre instituteur de Lambaréné, M. P. Merle, avec mademoiselle Adèle Demont, institutrice à Lyon. Nos lecteurs se réjouiront d'apprendre que ces deux chers ouvriers pourront repartir pour leur champ de travail enrichis « d'une aide et d'une compagne semblable à eux. » Nous avons de bonnes nouvelles de la santé de M. Merle, qui avait eu tant à souffrir du climat du Congo.

M. de Saint-Vidal, que l'état de sa santé avait obligé à quitter Madagascar, a été mis, sur sa demande, en congé illimité par la Société des Missions et est entré au service de l'Église méthodiste pour aller occuper un poste dans sa mission de Kabylie. M. et madame de Saint-Vidal comptent partir au commencement d'octobre. Nos vœux les plus sympathiques accompagneront notre frère et notre sœur dans ce nouveau champ de travail.

M. Jeanmairet doit faire, en septembre, une tournée de conférences et de prédications dans les Églises de la Haute-Loire et de la Haute-Ardèche. Il compte s'embarquer le 28 octobre à Southampton avec madame Jeanmairet pour re-

tourner au Lessouto. Mademoiselle Jacot profitera de cette occasion pour regagner aussi son poste de Thaba-Bossiou, où elle prendra la direction de l'école supérieure des jeunes filles, laissée vacante par la retraite de mademoiselle M. Cochet.

On trouvera aux dernières nouvelles du Zambèze l'annonce d'une publication destinée, croyons-nous, à un grand succès. C'est le journal de voyage de M. J. Liénard, de Southampton à Kazungula. Ce volume sera illustré et paraîtra, nous l'espérons, pour Noël. Dès maintenant les souscriptions sont reçues, au prix de 4 fr. 50, soit chez M. le professeur Alex. Westphal, à Montauban, soit à la Maison des missions. Après la publication de l'ouvrage, le prix sera porté à 6 francs.

Une autre publication, qui doit être faite au profit de notre Société, a été annoncée, le mois dernier, par les principaux journaux religieux. Il s'agit du *Madagascar illustré* de M. le pasteur S. Eynard, grand volume iu-4° avec 150 photogravures et 9 cartes spéciales. Nous souhaitons le meilleur succès à cet ouvrage, qui a coûté, nous le savons, beaucoup de peine à son auteur, et qui lui a été inspiré par l'intérêt très grand qu'il porte à la mission de Madagascar. On souscrit, jusqu'au 15 octobre, pour 2 francs, chez M. Eynard, pasteur à Pamproux (Deux-Sèvres). Passé cette date, l'ouvrage se vendra 4 francs.

M. Boegner est encore en séjour au sanatorium d'Aubure. Il espère pouvoir bientôt se rendre à Rothau et y terminer ses vacances au milieu de sa famille. Sa santé a encore laissé à désirer ce mois-ci, et il sera tenu à d'assez grands ménagements pendant quelques temps.

Les amis de notre Société se sentiront pressés de faire plus que jamais dans leurs prières une mention quotidienne de ce serviteur de Dieu, dont il semble que les forces, le dévouement et l'exceptionnelle compétence n'aient jamais été aussi nécessaires qu'aujourd'hui à l'œuvre qu'il dirige.

LESSOUTO

A MAPHUTSENG

Une recrudescence de conversions. — Deux lits de mort radieux. — Paroles de foi. — Une chrétienne conséquente avec ses principes.

Notre frère M. Marzolff, aujourd'hui remis, grâce à Dieu, de sa longue et grave maladie, nous communique le rapport qu'il avait dressé pour la Conférence.

A Maphutseng, comme dans presque tout le Lessouto, l'année 1898 a été signalée par de nombreuses conversions. M. Marzolff a eu la joie d'en enregistrer trente-six de plus que l'année précédente. Dans notre livraison de février dernier, nous avons donné le récit sommaire de deux de ces conversions.

En outre, des morts paisibles et radieuses ont manifesté la puissance de Dieu et la réalité de la foi des chrétiens. M. Marzolff en mentionne deux, celles d'une jeune femme et de sa mère, survenues à huit jours de distance. Citons ici les termes mêmes du rapport. De tels exemples prouvent victorieusement l'efficacité de l'œuvre missionnaire et sont pour les amis de notre Société un précieux encouragement.

La jeune femme, dit M. Marzolff, a toujours eu une chétive santé, héritage paternel. D'une intelligence prompte et éveillée, elle possédait une connaissance assez étendue de la Parole de Dieu, et aux questions que je pose souvent aux services de l'après-midi, elle était toujours une des premières à répondre. Sa piété, cependant, ne se distinguait en rien de celle de ses compagnes. Malheureuse en ménage par sa faute — car elle était légère — et par celle de son mari, elle ne s'est vraiment développée que pendant sa dernière maladie.

Ces huit longs mois de souffrances l'ont rapidement mûrie

pour le ciel. Tous ceux qui l'approchaient — païens et chrétiens, — étaient frappés de son calme, de sa patience, de sa douceur, de son esprit de soumission et d'abandon à la volonté divine, en un mot, de l'admirable œuvre de sanctification qui s'opérait dans son âme. Jamais de plainte ni de murmure. Pendant qu'elle parlait, on pouvait comprendre, à son débit saccadé et aux contractions involontaires des muscles de son visage, combien les souffrances travaillaient sa chair.

Un jour sa mère lui dit : « Pourquoi le Seigneur te laisse-t-il tant et si longtemps souffrir? — Mère, répliqua-t-elle, ne parle pas ainsi, tu blasphèmes. Il sait ce qu'il me faut. Il voit encore beaucoup de péchés en moi ; ces douleurs me sont bonnes : elles me détachent du monde et de la vie et me rapprochent de Lui. »

A une de ses amies qui lui montrait ses petits enfants qu'elle allait laisser orphelins, elle répondit : « Ne sais-tu pas qu'il est écrit : Celui qui ne hait pas son père, et sa mère, et ses enfants, ne peut être mon disciple ? »

C'était pour moi un bonheur de la visiter. Je venais pour lui faire du bien et c'est moi qui en recevais La sérénité de son visage et de ses entretiens m'édifiait profondément : « Je souffre beaucoup et ne dors plus, me dit-elle une fois, mais je prie toujours, et le Seigneur est tout près de moi. Cette terre si belle et que j'aimais tant ne me dit plus rien ; je me sens à son égard comme une étrangère. Quand il plaira à Jésus de m'appeler, je m'en irai avec joie. »

Sa dernière nuit, elle la passa en prières et en chantant des cantiques ; vers le matin elle remit paisiblement son esprit entre les mains de son Sauveur.

La mère ne put assister à l'enterrement de sa fille ; en la soignant, elle avait pris son mal. La veille de sa mort, elle appela les siens et spécialement sa belle-fille qui n'a pas d'enfants, et les conjura de mener une vie digne de la foi qu'ils professent.

Je ne rappelle que deux traits qui témoignent de sa piété

vivante. Deux fois j'ai choisi sa fille cadette pour la recevoir dans l'Église ; deux fois elle s'y est opposée en donnant pour raison qu'elle ne pourrait jamais acquérir une trop grande connaissance des vérités évangéliques. Voici le second fait : de son propre mouvement, elle réunissait, à l'issue des services, les femmes pour récapituler avec elles les prédications de la journée.

« Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur, car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent. »

UN CONTRE TEMPS

Un jeune Mossouto foudroyé — Comment consoler la grand'mère? — Le cadavre. — Une tradition superstitieuse. — Victoire du missionnaire sur le paganisme. — L'enterrement. — Autrefois on n'y regardait pas de si près. — Un sermon triomphant. — Nouveau coup de foudre, ou la revanche du paganisme. — Pourquoi? — Triomphe discret de l'adversaire. — Le désastre n'en est pas moins complet. — Confiant en Dieu malgré tout.

Les obstacles que l'ignorance, l'indifférence ou la méfiance des païens élèvent en face de l'Évangile, on n'en prend certes pas son parti ; mais, comme ils sont naturels, on a du moins la consolation de pouvoir travailler à les renverser. Il en est d'autres, heureusement rares, qui vous troublent et vous déroutent, parce qu'ils ne viennent pas des hommes et qu'ils vous infligent des échecs contre lesquels on se sent impuissant. Je voudrais ici en donner un exemple tiré de mes expériences de ces derniers mois.

Le 24 mars, un fort orage s'est abattu sur notre petit coin du Lessouto ; une grosse pluie mêlée de grêle étendait comme un voile gris sur tout le paysage que nous voyons de notre maison. Mais, à un certain moment, je remarquai un éclair qui descendait lentement, et en ondulant comme un serpent, sur un endroit que je supposai être la route. Un coup de foudre, pensai-je; pourvu qu'il ne se soit trouvé personne à sa portée!

Une heure plus tard, on vint me dire que la foudre avait frappé sur la route un jeune homme du village de Simoné, situé à un kilomètre de la station. Ce jeune homme, c'est Tsaé, un brave garçon de notre école, pas encore chrétien, mais en bonne voie, croyions-nous, de le devenir, quoique toute sa famille soit absolument païenne et que les gens du village soient on ne peut plus enracinés dans le paganisme.

Je cours chez Simoné, espérant peut-être trouver que Tsaé n'est qu'évanoui et le ramener à la vie en employant les moyens usuels en pareille occurrence. Je vais droit à la hutte de sa grand'mère, chez laquelle il demeurait, dont il était le bras droit, « le père », comme elle disait. Je trouve la pauvre femme en larmes, entourée de voisines qui poussent avec elle des cris de désespoir. Que lui dire pour la consoler? Dites, qu'auriez-vous dit à une vieille païenne, ou même à n'importe quelle mère chrétienne, pour la consoler au moment où la foudre venait de lui tuer son enfant?... Pour moi, je suis resté muet, je n'ai rien trouvé à dire, rien. Seulement, je lui ai serré la main, je me suis assis à côté d'elle, je l'ai laissée exprimer sa douleur comme cela lui venait, et j'ai pleuré.

J'ai ensuite demandé à voir le corps de Tsaé.

— Où est-il?

— Il est là-bas où il est tombé. Un homme comme cela, on ne le rapporte pas au village.

Je descends vers la grande route. Dans un creux, des hommes sont groupés. Deux d'entre eux creusent une fosse.

— Où est-il?

— Le voilà!

On me montre une vieille couverture trempée de pluie et souillée de boue; on en soulève un coin : c'est Tsaé encore tout chaud, et qu'on va enterrer dans un instant, sans que sa grand'mère l'ait revu, sans que son père et sa mère, qui demeurent à deux heures à cheval d'ici, aient été prévenus et aient pu le voir une dernière fois.

— Pourquoi l'enterrez vous si vite, avant même qu'il soit refroidi et sans appeler ses parents?

— Un homme comme cela, on ne le ramène pas au village.

— Pourquoi?

— Parce que la foudre reviendrait et tuerait d'autres personnes dans le village.

Voilà la superstition, l'éternelle superstition, qui supprime chez les païens toute réflexion, toute sensibilité, toute pitié, qui s'empare d'eux et les fait agir avant même qu'ils aient eu le temps de se rendre compte de leurs actions.

Je parle au chef, aux hommes :

— Vous direz que je me mêle de ce qui ne me regarde pas : c'est vrai. Mais, moi aussi, je suis un homme, et je puis vous donner un conseil. Vous allez faire une chose insensée et cruelle. Êtes-vous sûrs que Tsaé soit mort? Où est le père de Tsaé? Le corps d'un foudroyé ne peut attirer de malheur sur un village. Gardez-le jusqu'à demain et cherchez son père. Voilà mon opinion.

On hésite, on discute ; lutte entre la superstition et le bon sens. Qui l'emportera? Qui prendra la responsabilité de transgresser les règles imposées par les traditions des pères, ou d'imposer silence à la voix du cœur et de la raison que mes quelques paroles ont réveillée chez ces païens?

Finalement, le chef dit :

— Rebouchez cette tombe, nous emmènerons ce corps et nous le garderons où nous le porterons. Toi, prends mon cheval et va prévenir Kharafou (le père de Tsaé).

Allons, tant mieux ! La victoire est restée à la vérité ; pour une fois, le paganisme a été battu.

C'est peu de chose, pensez-vous? C'est beaucoup. Dites-vous bien que les gens de chez Simoné sont nos plus proches voisins; que leur village est en quelque sorte notre terrain d'expérience; que nous y faisons un tour chaque semaine; que nous avons essayé de tous les moyens imaginables pour persuader au moins à quelques-uns de ces hommes de venir

à l'église une ou deux fois, et que, jusqu'à présent, nous n'avons rencontré que des revers : une résistance tenace qui prouve que l'on a pris la ferme résolution de ne pas se rapprocher de Dieu, ou que l'on a reçu des grands chefs l'ordre de ne pas aller aux cultes.

Cela étant, était-ce un succès négligeable que d'avoir arraché à ces païens, pour quelques heures, le corps de Tsaé, et d'avoir obtenu d'eux de renoncer, pour un moment, à une de leurs superstitions les plus invétérées, pour agir en hommes raisonnables et intelligents?

Le lendemain, le chef me fait appeler :

— Si tu veux, viens enterrer Tsaé.

Si je veux? Mais certainement, avec plaisir. D'abord, je veux témoigner du respect à ce garçon. Et puis, ces gens de Simoné, où ai-je l'occasion de les avoir réunis pour leur parler de Dieu, sinon au bord des tombes, quand on m'appelle pour un enterrement?...

Le corps de Tsaé a passé la nuit dans la hutte de sa grand'mère. Son père est arrivé avant le lever du soleil. Nous allons à cette tombe de hier, qu'on a rouverte ce matin. Et l'enterrement se fait selon les habitudes des Européens. Je dois parler : Que dire? J'ai félicité ces gens d'avoir agi en hommes de cœur et intelligents. Et, pensant qu'il leur restait quand même une certaine peur d'avoir attiré sur leur village quelque nouvelle visite de la foudre, j'ai cherché à les rassurer.

« Qu'on meure de la foudre, de la tête ou des entrailles, un cadavre n'est plus qu'un cadavre, la poussière retournant à la poussière. La foudre ne se règle pas sur les actions des hommes; nous ne pouvons l'attirer ou l'écarter. Dormez en paix et sans inquiétude. Pensez à vos âmes et à Dieu... »

Pendant qu'on achevait de combler la fosse, je m'assieds à côté des vieux et nous causons. Je leur demande les idées des anciens Bassoutos sur la foudre :

— Vois-tu, me dit l'un, les Bassoutos d'autrefois disaient, quand la foudre avait tué quelqu'un, que le « Roi » avait épousé une nouvelle femme. Alors, quelque temps après

avoir enterré le mort, à la même place où il était tombé, on préparait de la bière et on faisait une grande fête pour recevoir le Roi dans le village et se réjouir de ce qu'il s'y était marié. On dansait, on buvait, on s'y amusait.

— Mais voyons, entendons-nous. Vous dites que vos ancêtres, vos dieux comme vous les appelez, sont là dans la terre, et maintenant vous me parlez d'un « Roi » qui demeure là-haut dans les nuages et qui tient la foudre entre ses mains. Comment conciliez-vous l'existence simultanée de ces dieux qui sont sous la terre et de ce Dieu qui demeure au ciel ?

— Nous ne savons pas. Au reste, *autrefois les Bassoutos n'y regardaient pas de si près.*

Soulignons cette affirmation : on n'y regardait pas de si près. Elle nous arrive comme une révélation, et c'est un trait de lumière jeté sur la manière de penser de nos païens.

Nous, les Européens, gens de réflexion et de raison, nous éprouvons un besoin irrésistible de tout comprendre, d'être logiques, de tout réduire en système, d'écarter toute contradiction dans nos idées et dans nos croyances. Et nous procédons de la même manière quand nous cherchons à comprendre et à expliquer les notions religieuses — ou soi-disant telles — des nègres. Nous échouons : quoi d'étonnant ? Le nègre se contente d'idées plus vagues et ne se laisse pas incommoder par les contradictions flagrantes qui s'y trouvent. Il ne précise pas, il ne raisonne pas, il n'a pas de logique : il n'y regarde pas de si près. Renseignement bon à retenir pour quiconque s'intéresse à leurs idées religieuses et morales et à leurs superstitions.

Au reste, ces nègres n'ont pas de théories. Ils n'ont pas même de convictions, ils n'ont que des habitudes, des traditions. Qu'une chose soit absurde, qu'elle soit ridicule, qu'est-ce que cela leur fait ? Ils la font, non par conviction, mais instinctivement, aveuglément, sans réflexion, sans raisonnement, parce que c'est comme cela que l'on fait quand on est Mossouto. Et nos discussions ne peuvent les convaincre, puisque nous faisons appel à une raison qui n'existe qu'à

l'état rudimentaire et dont ils ne font eux-mêmes qu'un usage maladroit et intermittent.

C'est égal, Tsaé a été enterré dignement, et nous nous séparons le cœur plus léger, contents comme des gens qui sentent qu'ils n'ont pas fait une faute, mais qu'ils ont agi convenablement et sagement.

Et, le dimanche suivant, notre auditoire païen était moins maigre que d'habitude ; je tirais, dans mon sermon, des leçons de la mort de Tsaé, et il nous semblait que la petite victoire que nous avions remportée pourrait, avec la bénédiction de Dieu, avoir de bonnes conséquences pour l'œuvre d'évangélisation que nous faisions chez Simoné.

C'est le 24 mars que nous avons enterré Tsaé...

Le 28, donc quatre jours après, nouvel orage. Et l'on vient me dire : « La foudre a frappé au beau milieu du village de Simoné, dans le « khotla », c'est-à-dire dans l'endroit où les hommes passent leurs journées. Elle n'a tué personne, mais elle a jeté six hommes par terre et ils en sont malades...

Ce n'est que trop vrai. Et je me demande si ce nouveau coup de foudre a frappé plus douloureusement ces six hommes que mon propre cœur. C'est avec consternation que j'ai appris cette nouvelle, et mon âme en a été profondément troublée.

Vous voyez la chose, n'est-ce pas ?

Il y a quatre jours, les païens affirmaient que le corps d'un foudroyé attirait la foudre sur le village où on l'amenait: J'affirmais, moi, au nom de la vraie religion et de la raison, que le corps d'un foudroyé ne pouvait attirer la foudre sur le village où on l'amenait.

A qui ce nouveau coup de foudre a-t-il donné raison ? Aux païens ou au paganisme. — A qui a-t-il donné un démenti patent, éclatant, indéniable et visible ? Aux chrétiens, au christianisme, à la raison et à la science.

Quelles en seront les conséquences ? C'est un triomphe du paganisme, un fait qu'on nous jettera à la face quand nous

prêcherons la vérité. Et que dire ? Comment répondre à nos adversaires, alors qu'ils disposent d'une arme si excellente et dont ils apprécient toute la valeur? Pourquoi ce démenti? Pourquoi ce coup de foudre désastreux? Pourquoi? Pourquoi Dieu....?

Le lendemain je suis allé chez Simoné. J'ai trouvé que tous les gens du village, hommes, femmes, enfants, jeunes et vieux, tous, sauf les chrétiens, avaient sur les joues des taches noires d'où perlaient des gouttes de sang. On avait appelé un « médecin » qui avait scarifié les joues de ces gens et y avait appliqué une drogue quelconque destinée à les mettre désormais à l'abri d'un nouveau malheur de ce genre. Le grand rocher sur lequel la foudre avait frappé était, lui aussi, « purifié » ; chaque place claire laissée par les éclats qui en avaient été détachés, était, elle aussi, enduite de la même substance tutélaire. C'est le paganisme et la superstition qui, un moment écartés, sont revenus en force et en triomphe, comme nous ne le prévoyions que trop justement.

Les païens ont pourtant eu le triomphe discret. Ils sont polis, ces Bassoutos ; ils savent ménager les sentiments des gens qu'ils respectent et aiment. Rendons-leur justice, ils nous ont ménagés. Au lieu de nous écraser de leur triomphe, au lieu de nous narguer, ils ont parlé avec délicatesse et modération, ils ont presque évité de toucher à la question brûlante qui remplissait notre cœur. Ils n'ont pu s'empêcher de dire que la foudre en voulait évidemment au chef du village, puisqu'elle était venue le chercher tout près de sa hutte, à la place même où il s'assied d'habitude.

— Mais, ajouta l'un, tout cela provient de la malveillance d'un ennemi qui, il y a six ans, a déposé dans une crevasse de rocher un pot de lait caillé; depuis ce temps, la foudre nous a beaucoup tourmentés, et c'est de lui que nous viennent tous ces accidents.....

Achevons le récit de notre désastre.

Moins d'un mois après ces événements, ou, pour préciser, le 20 avril, nous avons vu beaucoup de gens se diriger vers

Simoné. C'était au moment où M. le directeur de la Maison des missions, entré en pleine convalescence, commençait à faire de courtes promenades autour de Léribé. Je lui proposai d'aller voir ce qui se passait chez nos voisins. Nous y allâmes et nous vîmes.

On avait fait beaucoup de bière. On avait organisé des danses et on dansait. On mangea, on but et on dansa pendant deux jours. On célébrait les noces du « Roi » ; on lui faisait une réception digne de lui. Il avait tué Tsaé, on se réjouissait de l'honneur qu'il avait fait au village en le visitant ainsi. C'était le dernier acte de ce drame local, dont je m'excuse de vous avoir parlé si longuement ; c'était le paganisme s'affirmant en maître et s'enorgueillissant d'avoir reconquis le terrain qu'il avait un moment perdu. Que voulez-vous ? Il en avait le droit. N'avait-il pas vu ses doctrines recevoir la plus éclatante confirmation qu'on puisse imaginer ?

Quelles seront les conséquences de tout cela ? Qui le sait ? Les païens seront-ils plus endurcis ? C'est assez difficile à imaginer, car comment le dur granit deviendrait-il encore plus dur ? Se moqueront-ils de nous ? Refuseront-ils même d'entendre parler de Dieu ?

Tout est possible... Quand nous pensons à ces choses-là, après plusieurs mois, nos cœurs se troublent et une angoisse les étreint. Car il s'agit du salut même de ces malheureux païens et de la gloire de Dieu.

Après tout, il se pourrait aussi que ces événements glissent, comme tant d'autres choses, sur ces cœurs insensibles et sur ces esprits peu curieux de tirer des conclusions logiques des faits qui surviennent dans leur vie. On a parlé, on oublie. En ce moment, on récolte sorgho et maïs, et on boit beaucoup de bière. On n'est, semble-t-il, ni meilleur ni pire qu'auparavant... « On n'y regarde pas de si près » peut-être.

Et nous devons garder notre confiance en Dieu quand même et malgré tout.

HERM. DIETERLEN.

ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

L'arrivée de la grande expédition. — Un lever de soleil sur le Zambèze. — A Kazungula. — Naissance de Jean Ramseyer. — L'expédition des marchandises. — Chasse à l'antilope. — Le feu. — A Séshéké. — Mort de madame Bouchet. — Nouvelles de la Vallée. — Un accident sur le Zambèze.

Un abondant courrier nous est arrivé du Zambèze, le 12 août; il ne contenait pas moins de douze lettres ou cartes postales. Nous publions un peu plus loin, presque en entier, les lettres de MM. Coillard, Liénard et Louis Jalla. Résumons auparavant, en les classant dans leur ordre chronologique, les principaux renseignements contenus dans les autres lettres, ce qui nous permettra de reconstituer presque jour après jour, l'histoire de l'arrivée au Zambèze de l'expédition de 1899.

Comme nous le racontions déjà le mois dernier, c'est dans l'après-midi du vendredi 19 mai que MM. Coillard et Verdier arrivaient les premiers sur la rive droite du fleuve, en face de la station de Kazungula. A Déka, ils avaient quitté la tête de l'expédition et s'étaient portés en avant pour annoncer l'arrivée. Au milieu de l'après-midi, deux coups de fusil, tirés par eux sur l'autre rive, en apportaient la nouvelle à nos amis Coïsson. M. Coïsson venait de passer par deux accès de fièvre qui l'avait tenu au lit et fort affaibli; toutefois, il put traverser le fleuve pour aller souhaiter la bienvenue à M. Coillard de la part de la mission du Zambèze. Il l'emmena à la station pour le restaurer. Après le repas du soir, MM. Coillard et Verdier retournent sur la rive droite où,

dans la même journée, arrive M. Cuningham, le conducteur de trois wagons de marchandises qui vont en avant de la caravane.

Le samedi 20, arrivent à leur tour les ménages Bouchet et de Prosch. Le dimanche de Pentecôte, 21 mai, M. et madame Liénard rejoignent les premiers débarqués. Le reste de la bande survient le mardi matin 23, de très bonne heure.

« Le 22 mai, nous raconte M. Burnier, qui faisait partie de cette arrière-garde, nous avons quitté Léshoma; nous avons campé près d'un grand arbre, par un froid vif (1 1/2 degré centigrade). Vers trois heures du matin, le départ a eu lieu par un beau clair de lune; bientôt elle s'est couchée et nous avons continué notre route à la lueur des étoiles; nous allons droit au nord, directement vers la Grande Ourse. Un peu avant cinq heures, une ligne claire est apparue : c'était le Zambèze. Dix minutes après, nous étions au bord du fleuve. Le voyage était fini! Vers six heures du matin eut lieu sur le fleuve un lever de soleil magnifique, »

Cette arrivée matinale a laissé à tous nos amis un souvenir ineffaçable.

« Que le Zambèze nous parut un beau fleuve! dit M. Ramseyer. Large d'environ cinq à six cents mètres, très profond, son eau est d'un beau bleu pareil à celui du Léman. Nous arrivâmes le 23 mai, juste à temps pour jouir d'un spectacle splendide : le lever du soleil. Si c'était possible, j'essaierais de vous peindre les mille couleurs successives que réfléchissent les eaux du fleuve; mais jamais aucun peintre ne pourra le faire, et jamais on ne trouvera de mots pour décrire comme il convient toutes les beautés du Zambèze, au moment du lever ou du coucher du soleil.

« Peu après notre arrivée au bord du fleuve, nous vîmes un bateau européen qui venait de notre côté : c'étaient les Coïsson, les de Prosch, les Bouchet qui accouraient pour nous souhaiter la bienvenue. Qu'il fait bon revoir des amis après qu'on en a été si longtemps séparé! Pour moi,

Coïsson me parut comme un frère que je retrouvais après une longue séparation. »

On verra plus loin, dans la lettre de M. Liénard, quelle impression de bien-être ont produite sur les jeunes arrivants la station de Kazungula et plus tard celle de Seshéké. Cette impression était rendue plus forte par le contraste avec la vie qu'ils venaient de mener. Le voyage de la caravane, de Boulawayo à Kazungula, a été des plus durs : on en pourra juger déjà par la même lettre de M. Liénard. Notre jeune frère a rédigé, en outre, un journal détaillé de l'expédition, dont nous venons de recevoir la première partie. Nous sommes heureux d'annoncer dès aujourd'hui que ce journal sera publié en un volume illustré, qui donnera l'idée la plus précise et la plus complète de ce qu'est, en l'an de grâce 1899, une expédition missionnaire au Zambèze. Nous avons déjà donné dans nos *notes du mois*, les conditions de cette publication.

Dès le 22 mai, lundi de Pentecôte, M. Louis Jalla était arrivé à Kazungula avec vingt-sept canots pour transporter à Séshéké nos frères et nos sœurs, avec une partie des marchandises. Dès lors on commença à charger sur les canots les bagages que les wagons avaient déposés au bord du fleuve, où ils formaient une énorme montagne de caisses et de ballots. Les deux missionnaires célibataires, MM. Burnier et Verdier, avaient été laissés sur la rive droite pour les garder; ils s'y étaient installé une tente et comptaient y vivre jusqu'à ce que la dernière caisse fût expédiée.

M. et madame Coïsson auraient voulu retenir quelque temps nos voyageurs dans leur station; mais M. Jalla se montrait, à juste raison, pressé de les emmener. La fièvre avait d'ailleurs repris M. Coïsson et il avait dû se remettre au lit dès le 25 mai.

Le dimanche 28, le prince Litia vient à Kazungula saluer M. Coillard et, dès le lendemain, l'expédition se remet en route vers Séshéké, laissant seulement à Kazungula mademoiselle Dupuy pour aider madame Coïsson à soigner son

mari. « Nous ne pouvons être assez reconnaissants, écrit M. Coïsson, de l'avoir eue tous ces derniers temps avec nous; elle nous a été d'un bien précieux secours et nous a gagné le cœur par son amabilité. »

Nous apprenons par la lettre de M. Liénard que M. et madame Rittener sont aussi restés quelque temps à Kazungula. Quant à nos autres voyageurs, ils arrivaient pour coucher le premier soir à Mambova, où commencent les rapides, en amont de Kazungula. Pendant la nuit, madame Ramseyer se sent indisposée et, le mardi, dès l'aurore, M. Coillard s'empresse de la renvoyer à Kazungula avec son mari et M. et madame de Prosch. Ils y sont de retour vers dix heures du le même soir, 30 mai, à neuf heures quarante, le petit Jean Ramseyer faisait son entrée dans le monde.

« Grâces soient rendues à Dieu, écrit, quelques jours après, son heureux père, tout, jusqu'ici, est allé pour le mieux; ma femme se porte très bien et le petit Jean est sage comme une image. Nous bénissons Dieu de tout notre cœur pour toutes les bénédictions qu'il répand sans cesse sur nous; ce que nous lui demandons, c'est qu'il continue à nous bénir toujours et nous donne de pouvoir élever l'enfant qu'il nous a confié, en lui apprenant à connaître, à aimer et à servir le Seigneur. »

Un coup de fusil, tiré après dix heures du soir par M. Ramseyer, réveille nos deux jeunes amis qui, sur la rive droite, dormaient au milieu de leurs caisses. Ils se lèvent aussitôt et répondent par une joyeuse salve à ce signal convenu. Le lendemain, ils vont présenter leurs hommages au nouveau-né et, dans la suite, ils traversent souvent le fleuve pour visiter leurs voisins et soigner, dans leurs journées de fièvre, M. Coïsson, madame de Prosch et M. Ramseyer lui-même. Au reste, ils ne se plaignent pas de la vie qu'ils mènent.

« MM. Coillard et Jalla, écrit M. Burnier le 10 juin, nous envoient des canots à charger; mais le tas diminue bien lentement; si nous ne recevons pas plus de canots nous y serons encore dans deux ou trois mois. Nous y

sommes d'ailleurs très bien, ayant assez à faire; quand nous voulons de la société, nous passons le fleuve et nous allons à la station. Cette semaine, j'ai expédié vingt canots; quelquefois ce sont des discussions interminables pour la forme, le volume, le poids des caisses et des ballots. Les pagayeurs expliquent que leur canot est trop petit, que le vent soulève les voiles, etc.; il faut rire, patienter, et on arrive tout de même à charger convenablement. Mais quel temps cela prend! »

Et, un peu plus loin :

« Nous sommes à côté du grand arbre classique du gué de Kazungula; sous l'arbre même, il y a la hutte d'un marchand noir de Khama, un bon voisin; son garçon, qui est un amour de bambin, est tout le temps chez nous. Je viens de lui donner une gravure représentant l'entrée de Jésus à Jérusalem; il a admiré le *setsiba* de Jésus. Les blancs pullulent aussi; ils viennent prospecter les terrains, faire le commerce ou embaucher des hommes pour les mines d'or ou de diamants. »

Le vendredi 16 juin, il écrit encore : « Hier matin, Verdier et moi nous sommes partis à pied pour Mambova, un endroit situé à deux heures en amont de Kazungula; les canots y déposent les caisses, et les wagons de Séshéké viennent les y prendre. Les wagons ne peuvent pas descendre plus bas, à cause de la peste bovine; s'ils dépassaient Mambova, les bœufs devraient faire une quarantaine de plusieurs mois avant de remonter; cela complique les transports.

« Nous avions déjà fait trois kilomètres, quand une troupe de dindons se lève devant nous; nous les avons suivis et ils nous ont entraînés très loin du chemin. Nous nous sommes séparés pour les cerner. A la fin, j'ai entendu deux coups de feu et Verdier m'a appelé en imitant le cri de la hyène. Il avait tiré à grenaille sur une belle antilope et lui avait cassé deux jambes; mais il ne savait comment la tuer, n'ayant pas de balle et son fusil s'étant brisé; heureusement, j'avais encore une balle que j'ai logée dans la tête de la bête. Nous

nous sommes alors transformés en bouchers ; avec une courroie de fusil, nous avons pendu l'antilope à une branche d'arbre et l'avons vidée dans toutes les règles ; nous avions les bras couverts de sang. C'est curieux comme on se met facilement à tous les métiers. Nous avons ensuite porté notre butin suspendu à un bâton; mais, une fois arrivés au chemin, nous en avions assez, c'était terriblement lourd. Aussi suis-je rentré à la station, d'où j'ai envoyé trois garçons à Verdier. Tout le monde a de la viande en abondance, et Verdier aura une belle peau d'antilope à mettre devant sa cheminée, dans ses vieux jours.

« Pour le moment nous n'y pensons guère, à nos vieux jours ; il fait bon vivre et travailler sous ce grand soleil, ou ramer sur le Zambèze, dont l'eau est si belle. Et puis nous commençons à parler sessouto. C'est une grande jouissance de pouvoir comprendre et se faire comprendre. Nous apprenons beaucoup avec notre *boy;* nos discussions avec nos pagayeurs sont aussi très utiles. Quand toutes les caisses seront expédiées, Verdier et moi comptons aller aux chutes avec notre *boy*, et remonter de là à Séshéké, où doit avoir lieu la Conférence, à moins qu'elle n'ait lieu à Nalolo. Nous avons visité aujourd'hui le nouveau camp du major Coryndon qui va être achevé; le nouveau résident s'établit ici, et Kazungula va probablement redevenir un centre important ; la Conférence y placera sans doute un missionnaire. »

Nos dernières nouvelles de Kazungula datent du 1er juillet. A ce moment, tout le monde était remis sur pied ; les deux enfants Coïsson et le petit Ramseyer prospéraient ; M. Coïsson était allé le 25 juin jusqu'à sa station des chutes, où il avait eu un dimanche béni, quoiqu'il y eût peu de monde aux cultes. « Je suis tout à fait bien ces temps-ci, ajoutait-il, et j'ai pu parcourir à cheval, en sept heures cinq minutes au retour, les soixante-quinze kilomètres qui me séparaient des miens. »

Remontons maintenant le fleuve avec M. Coillard, M. Louis Jalla et leurs compagnons. A Mambova, où les marchandises

étaient déposées pour être reprises soit par des wagons, soit par d'autres canots, les pirogues venues de Kazungula avaient accumulé une quantité considérable de colis, lorsque le feu s'y mit, on n'a jamais su de quelle façon. Une vingtaine des plus grosses caisses furent réduites en cendres. M. Coillard, dans sa lettre, raconte ce désastre. Il a été particulièrement sensible à quelques-uns de nos amis, en particulier à notre cher artisan, M. Martin, qui y a perdu une bonne partie de son trousseau.

Dès les premiers jours de juin nos missionnaires se retrouvaient réunis à Séshéké, où M. Louis Jalla s'était d'avance préparé à les recevoir.

« Nous sommes — écrit M. Lemue — les hôtes de ce cher M. Louis Jalla, que nous aimons tous comme un frère et que nous voudrions pouvoir assister davantage. Bien souvent c'est lui qui nous réconforte et qui nous exhorte. Les circonstances dans lesquelles il se trouve sont douloureuses, mais sa foi l'en fait triompher. J'ai appris pour ma part plus d'une leçon auprès de lui depuis quinze jours que je le connais. Il a une patience extraordinaire que j'admire et que je voudrais posséder. »

Malheureusement la fièvre, qui avait déjà fait quelques visites à nos jeunes voyageurs, les avait presque tous repris à Séshéké. M. et madame Martin seuls restaient en parfaite santé. Les célibataires de Kazungula n'avaient, eux non plus, aucun accès. Cette épidémie semble devoir être attribuée aux miasmes qui se dégageaient du fleuve, à mesure que les eaux baissaient.

Nos lecteurs savent déjà, depuis un mois, que la terrible maladie a fini par faire une victime et que le membre le plus jeune de l'expédition, madame Bouchet, s'est éteinte le 18 juin, deux semaines après son arrivée à Séshéké. On lira avec émotion la lettre que M. Louis Jalla consacre à ce douloureux événement.

Notons enfin que, le 25 juin, le prince Litia était baptisé solennellement à Séshéké.

Là s'arrêtent nos nouvelles de Séshéké. Nous supposons qu'une Conférence préparatoire y a été tenue vers le 20 juillet, peut-être sans que les missionnaires de la Vallée aient pu y descendre. Mais nous ne pourrons en avoir de nouvelles qu'en septembre ou en octobre.

Plus haut, dans la Vallée, tout allait bien à la fin de mai. M. Boiteux était rentré à Sénanga, le 24, avec M. Adolphe Jalla, revenant tous deux de Séshéké où l'on sait qu'ils étaient allés porter leurs consolations à M. Louis Jalla. Le retour avait été rapide, mais malheureusement marqué par un de ces accidents si fréquents sur le Zambèze. « Que de choses précieuses, écrit M. Boiteux, qui sont au fond du fleuve! Tous nos souvenirs de famille, toutes nos photographies, le livre de M. Coillard, notre papeterie et une quantité d'autres objets impossibles à remplacer! Tout cela était dans une caisse qui est partie au courant de l'eau, sans que les bateliers fissent rien pour l'atteindre ; en outre, nos trois lits, un sac de blé et une grande caisse de haches, de scies et d'outils dont j'ai grand besoin.

C'est une année épouvantable : les Béguin, Georges Mercier et moi avons des quantités de choses au fond de l'eau. Je suis dégoûté de cette rivière et je ne m'en servirai plus qu'en cas de force majeure. »

Un voyage au Zambèze est encore fort loin d'être une partie de plaisir. Nos amis auront à traverser bien des contrariétés, à affronter bien des dangers. Tandis qu'ils le feront vaillamment, « pour le Roi », ne les oublions ni dans nos sympathies ni dans nos prières. En les envoyant sur le champ de bataille, nous avons pris envers eux une responsabilité à laquelle Dieu nous garde de nous soustraire !

L'ARRIVÉE AU ZAMBÈZE

Extrait d'une lettre de M. F. Coillard.

En avant-garde. — Hommage à la mémoire de madame Louis Jalla. — Marchant sur les eaux. — De Kazungula à Séshéké. — Un incendie à Mombova. — La Conférence. — Litia. — Léwanika et ses projets.

Séshéké, 16 juin 1899.

Nous voici donc arrivés au Zambèze ! D'autres vous raconteront notre voyage, s'ils ne l'ont déjà fait. Vingt et un wagons à la file ne voyagent pas vite ; il suffit que l'un s'arrête pour arrêter tous ceux qui suivent. Et, si le moindre accident survient aux autres, les arrêts se multiplient d'une manière parfois désespérante. C'est ce qui nous a forcés à nous diviser en deux bandes. Quand nous sommes arrivés à quatre jours du Zambèze, le chef de roulage, ayant quelques difficultés avec un roulier, me pria de prendre les devants pour éviter les complications et les querelles et pour recevoir les charges qui nous avaient devancés. Vous pensez si je me fis prier longtemps. J'ai été surpris, en approchant des environs de Léshoma, de trouver que les traces de wagons que nous distinguions à peine pour les suivre en 1878, et même six ans plus tard, s'étaient maintenant transformées en un grand chemin bien battu, bien usé et avec de profondes ornières ; mais il m'a joué un tour, ce chemin ; il a gravi le coteau au lieu de le contourner, et, quand je m'en suis rendu compte, j'étais déjà à plusieurs kilomètres de l'endroit auquel se rattachent tant de souvenirs.

Vous savez le deuil qui a voilé pour nous la joie de l'arrivée. C'est accidentellement que, quelques jours auparavant, nous avions appris le départ pour le ciel de notre digne et bien aimée sœur madame Louis Jalla. J'avais pour elle, tant comme femme que comme missionnaire, une estime qui tenait de l'admiration. Le mot peut paraitre fort, mais il ne

va pas au-delà de ma pensée. Elle était à mes yeux un des types de la femme missionnaire. Elle ne se contentait pas de bien tenir son ménage et d'élever ses enfants; elle *avait reçu vocation*, et c'est de ces femmes-là qu'il nous faut, des femmes qui se font leur place dans la mission, des femmes qui *travaillent*.

Madame Louis Jalla était missionnaire dans l'âme; elle aimait les indigènes malgré tout ce qu'elle et son mari ont eu à souffrir de ces païens si sauvages ; elle avait appris leur langue et la parlait avec une rare pureté pour ce pays. Elle s'était donnée à eux, elle les visitait chez eux, s'occupait de ses achats journaliers avec une gaîté qui les gagnait et lui avait valu une grande influence. Une fois à l'école, elle y était tout entière ; on aurait dit qu'elle n'avait rien d'autre à faire. Elle enrichissait avec passion la mémoire de ses élèves de beaux chants, dont le répertoire était des plus variés. Elle communiquait autour d'elle un entrain qu'on ne trouve pas ailleurs.

Elle avait horreur de la mise en scène ; aussi, à côté de son extrême bonté, le trait qui m'a le plus frappé, c'est la transparence de son caractère. On y lisait jusqu'au fond, comme dans le cristal d'une eau limpide. Chez elle, rien du patois de Canaan qui reste souvent là où la vie s'est évaporée, pas ombre d'exagération ; elle était toujours vraie, sincère et sans apparat.

Vous connaissez son héroïsme. Qui ne l'a admirée, en Suisse, en Alsace, comme à Paris, cette femme qui partait si heureuse pour le Zambèze ? Se serait-on douté qu'il y avait en elle un cœur de mère déchiré par la séparation de ses deux enfants, dont le plus jeune n'avait pas trois ans ! Ah ! certes ce n'est pas elle qui affichait et promenait sa douleur. C'était une douleur trop sacrée pour qu'elle l'exposât et l'infligeât à d'autres. Je puis le dire, elle a été pour moi, en renoncement et en abnégation, une leçon de choses inoubliable. Je lui avais solennellement promis de visiter ses chers petits enfants avant mon départ. Quand je le fis,

je pris d'eux une assez mauvaise photographie qu'elle trouva admirable et elle m'écrivit une lettre — une véritable explosion de son cœur — que j'ai conservée.

Et maintenant sa courte carrière est close. Quand M. Keck, le débonnaire missionnaire de Mabouléla, est mort, tous ses enfants spirituels ont défilé devant sa dépouille mortelle pour déposer un baiser filial sur son front vénéré. Ici, tous les chefs et leurs femmes sont accourus, à minuit, et ont voulu passer le reste de la nuit dans cette demeure silencieuse, pendant que leurs gens l'assiégeaient au dehors. Quand on se souvient de la terreur que la mort inspire à nos pauvres Zambéziens et des dures expériences que nous en avons faites à plusieurs reprises, comment ne pas reconnaître dans cette démonstration leur affection personnelle pour la « mère » qu'ils perdaient, aussi bien qu'un triomphe éclatant de l'Evangile ?

Voici donc une nouvelle tombe, un nouveau Macpéla ajouté à tant d'autres. Pour nous, c'est la ratification réitérée de notre prise de possession du pays qui a recueilli et qui conserve les cendres de nos bien-aimés.

Notre frère est admirable de soumission et de courage. Avec l'élasticité de son caractère et la puissance de sa foi il surnage, ou plutôt il marche sur ces grosses eaux, les yeux fixés sur Jésus, l'Homme de douleur. Il avait préparé des cases de paille et des chambres pour tous. Il a voulu que je fusse avec lui, et pour cause, dans cette maison vide. Non seulement il a tenu à nous héberger tous, mais il m'a demandé avec instances de lui laisser, à lui exclusivement, ce qu'il appelle le « privilège » de la traversée de nos trois wagons que, pour des mesures préventives contre l'épizootie, il a fallu conduire à bras à dix kilomètres de Kazungula.

Et maintenant c'est le transport de nos bagages jusqu'à Séshéké, un travail des plus harassants ; car, si les canots sont rares, les canotiers le sont plus encore et sont devenus d'autant plus exigeants. L'autre jour, nous avions déjà donné en paiement plus de vingt pièces de quarante mètres, sans

compter mouchoirs, pièces de vêtements, etc. Notre volumineuse bourse, qui nous donne tant de peine à transporter, se fond comme de la cire au feu.

Nous sommes partagés en deux bandes, mais forcément. Nous avions tous quitté Kazungula, sauf mademoiselle Dupuy, restée pour soigner madame Coïsson qui avait la fièvre, et M. Coïsson qui avait une attaque d'hématurie. Le premier soir, nous campions tous à Mambova, où nous avions fait un dépôt de caisses pour charger des wagons de Séshéké. Quelle ne fut pas ma stupéfaction, le lendemain matin, d'apprendre que l'arrivée du petit hôte attendu par les Ramseyer n'était pas éloignée! Sans hésiter, quatre canots ramenaient immédiatement les Ramseyer et les de Prosch à Kazungula. Et bien nous en fut, car le petit inconnu fit son entrée dans le monde « en chantant », dit son heureux père, à neuf heures du soir. Qu'eussions-nous fait si cela était arrivé en route, avant le Zambèze, ou bien même plus loin, en allant à Séshéké?

Nous nous étions tous séparés les uns des autres, perdus de vue dans ces immenses plaines inondées. Quelques-uns arrivèrent à Séshéké ; d'autres — et c'étaient deux de nos jeunes dames avec un de nos frères — se blotissaient de leur mieux sur un petit talus jeté comme un îlot dans cette vaste étendue d'eau. Ce n'est que le lendemain que nous nous rencontrions tous à Séshéké. Le jour même, à peine avions-nous quitté notre campement de la nuit, nous ne savons absolument comment, un feu d'herbes se manifesta, gagna des tamb urs de pétrole, d'huile et d'esprit de vin, et, en un clin d'œil, le plus gros tas de nos caisses était en flammes. Rien n'échappa. Plusieurs y sont pour leur compte. Nous avons perdu des provisions, des articles de ménage, médicaments, papier d'imprimerie (car nous avons une presse), beaucoup d'autres choses. Le plus à plaindre, et qui certes ne se plaint pas, c'est notre cher Poitevin Martin, qui a perdu une partie de son trousseau. Il y avait une quinzaine de caisses. Sept autres auraient été, parait-il, incendiées si les gens de nos

wagons, attirés par les tourbillons de fumée, n'étaient accourus à temps.

Une petite difficulté qui a surgi c'est celle de notre Conférence qu'on a convoquée à Nalolo, c'est-à-dire à près de quatre cents kilomètres d'ici. C'est une impossibilité absolue, vu notre nombre, le manque de pirogues et la saison. Tout le pays est sous l'eau, et ce serait folie que d'exposer nos jeunes amis, déjà si fatigués de leur long voyage en bateau, en chemin de fer et surtout en wagon, aux dangers des rapides et aux miasmes meurtriers de cette époque de l'année. Du reste tous, sauf nos deux artisans Rittener et Martin, et nos deux jeunes amis Burnier et Verdier, qui font la garde des bagages à Kazungula, tous paient leur tribut à la fièvre. Quelques-uns nous ont donné et nous donnent encore de l'inquiétude (1).

Je voudrais vous parler de Litia qui, à son retour d'un voyage à la Vallée, apprenant notre arrivée, s'est empressé de venir nous souhaiter la bienvenue. Mais il faut se borner. Du reste d'autres plumes, jeunes et vigoureuses, m'auront déjà devancé, et il ne faut pas marcher sur leurs brisées.

J'attends les canots que le roi m'annonce dans une charmante petite lettre de bienvenue. Il me fait de grandes protestations d'amitié ; mais, au travers de tout, je vois prendre toujours plus de consistance au projet insensé, qu'il caresse depuis quatre ans, d'aller en Angleterre « pour voir la reine et verser aux pieds de Sa Majesté ses larmes », c'est-à-dire ses griefs. Il croit avoir un peu besoin de moi et beaucoup de Semondji.

Il faut que je m'arrête, bien que j'aie beaucoup de choses à vous dire. Croyez-moi toujours, etc.

F. COILLARD.

(1) Ceci est écrit l'avant-veille de la mort de madame Bouchet. La lettre de M. Coillard est partie de Séshéké avant l'événement.

SOUVENIRS ET PREMIÈRES IMPRESSIONS D'UN NOUVEL ARRIVÉ

Lettre de M. J. Liénard à M. Boegner.

Une caravane monstre. — Avantages et inconvénients d'une nouvelle route entre Boulawayo et Déka. — Le confortable d'une station missionnaire. — M. Louis Jalla à Kazungula. — Premières impressions sur Séshéké. — Litia et sa maison. — Son baptême.

Bien cher monsieur,

Peut-être vous demandez-vous ce que font vos correspondants et ce qu'est devenue l'expédition du Zambèze ? Je dois reconnaître que j'ai été, pour ma part, un bien mauvais correspondant pendant ces dernières semaines. Quand on ne reçoit pas de lettres, il en coûte beaucoup d'en écrire des séries entières qui, pendant des mois, resteront sans réponse. D'ailleurs, la seconde partie de notre voyage a été si mouvementée, si fatigante, qu'il était à peu près impossible de trouver le temps ou la liberté d'esprit nécessaires pour écrire.

Vous savez que nos conducteurs avaient décidé de prendre une route nouvelle qui n'a été jusqu'ici suivie que dans le sens du retour, de Kazungula vers Boulawayo, par les wagons vides revenant du Zambèze. Cette route était, en effet, la seule sur laquelle on pouvait espérer trouver en abondance l'eau nécessaire à 90 personnes et 350 bœufs.

De fait, nous avons eu tout le long de la route de l'eau excellente; une fois seulement, elle était distante de trois quarts d'heure de marche, et deux ou trois autres fois un peu boueuse. Mais jamais nous n'avons eu à endurer le supplice de la soif.

Un autre avantage, ou pour mieux dire un autre charme de cette route, c'est son pittoresque : la vallée du Gonaïe,

que nous avons descendue, est entièrement boisée et ses futaies sont animées par du gibier de toute plume et de tout poil, tandis que les petits ruisseaux qui s'y déversent sont des nids de verdure avec une flore exubérante : le paradis des botanistes et des chasseurs!

Le district de Wankie, que nous avons ensuite traversé pour rejoindre l'ancienne route vers Déka, n'est pas moins pittoresque, mais dans un genre tout différent. C'est un plateau boisé, parsemé de petites montagnes de granit, ou plutôt de petits tas de blocs de granit, de 50 à 100 mètres de haut. Couronnées de cactus, de platanes, de palmiers et de lianes de toutes sortes, ces taupinières géantes donnent à la contrée un caractère des plus originaux. D'ailleurs, la flore et la faune, là comme auprès du Gonaïe, sont loin, mais très loin, de donner l'idée du désert. On penserait plutôt à un jardin d'acclimatation... sans visiteurs, car, en 450 kilomètres, nous n'avons vu que deux villages.

Par contre, pour nos pauvres wagons, tout ce pittoresque s'est traduit par un redoublement de cahots, d'accidents et de retards. La troupe de tête (7 wagons) a eu deux wagons renversés; l'arrière-garde (14 wagons) en a eu quatre et une roue brisée. Pendant quinze jours, il a fallu faire les étapes à pied, ce qui est vraiment une tâche fatigante, si l'on songe que l'étape du matin a commencé parfois à deux ou trois heures du matin et que l'étape du soir se prolongeait souvent jusqu'à dix heures et demie.

En approchant de Déka, pour faire diversion, nous avons eu toute une série de marais atroces. On ne pouvait en tirer les wagons qu'en doublant ou triplant les attelages. La file des 36 ou 52 bœufs était sans doute très pittoresque, mais tout cela ne faisait pas gagner de temps. Tant et si bien qu'au lieu des cinq semaines promises, le voyage en a pris huit. Partis de Boulawayo le 22 et le 23 mars, nous sommes arrivés au Zambèze le 20 et le 23 mai.

A Kazungula comme au désert. nous avons été surpris en bien. La station, bien qu'un peu négligée, maintenant qu'elle

n'est plus que l'ombre d'elle-même, a vraiment bon air avec sa cour plantée d'arbres pittoresque : cactus, caoutchoucs, grenadiers, orangers, cotonniers, etc., et ses maisons aux toits pointus. Le confort, cependant bien modeste, de la maison missionnaire, nous a agréablement surpris. Il faut dire qu'après nos huit semaines de désert, nous avions à peu près épousé le préjugé de certains amis des missions qui s'imaginent qu'un missionnaire qui se respecte ne doit rien avoir de joli ni de confortable chez lui. D'autres sont même plus logiques et voudraient que le missionnaire adoptât le genre de vie de ses ouailles, ce qui serait une singulière méthode pour les élever jusqu'à lui.

Nous avons passé à Kazungula huit jours des mieux remplis. Après la grosse et ennuyeuse besogne de la vérification des marchandises et du réglement des comptes (la mauvaise volonté de quelques conducteurs rendait cette tâche ardue), on a commencé à faire traverser sur l'autre rive la plupart des arrivants, les trois wagons de la mission et quelques caisses.

M. Louis Jalla était arrivé de Séshéké avec 21 canots. Nous l'avons trouvé vieilli : ses traits tirés, ses yeux fatigués disent assez combien a été profonde la blessure qu'il a récemment ressentie : « La station de Séshéké n'a plus son âme, nous disait-il, et moi je n'ai plus que des tombes au Zambèze ! » Mais, avec une énergie admirable, il a fait taire sa douleur et s'est offert pour décharger M. Coillard du soin de transporter les bagages.

On a donc commencé à expédier à Séshéké quelques-unes de nos caisses, mais la montagne en est si haute qu'il faudra plusieurs semaines avant que tout soit achevé.

Pendant ce temps, M. Coïsson, qui réside à Kazungula, en attendant que la station des Chutes soit construite, tombait malade de la fièvre hématurique. Pendant deux jours, le docteur en a eu les plus sérieuses inquiétudes. Puis son état s'est amélioré, et lundi passé, 29 mai, laissant au milieu des bagages les Rittener et MM. Burnier et Verdier, et sur la

station mademoiselle Dupuy, nous sommes partis en pirogue pour Séshéké. A peine avions-nous fait une étape que les Ramseyer devaient retourner en arrière avec le docteur. Nous avons appris depuis que, le soir même, on avait eu la joie d'accueillir en ce monde un dix-neuvième membre de l'expédition : Jean Ramseyer aurait pu choisir plus mal son moment.

Nous voici maintenant à Séshéké, pour plusieurs semaines sans doute, surtout si les collègues de la Vallée acceptent d'avoir la Conférence ici, ce qui semble plus naturel, malgré la décision officielle de l'an passé qui avait désigné Nalolo.

En arrivant à Séshéké, nous avons passé de surprise en surprise, tout à fait comme mon cher ami Couve, dont je lisais l'autre jour, en pirogue, la lettre insérée dans le *dernier* numéro du journal (je veux dire celui de *mars*) Ici, ce n'est pas seulement la station qui est intéressante. ce sont les deux villages, celui d'Akanangisa et celui de Litia. Tous les deux remarquablement propres et remarquablement calmes, grâce aux huit gendarmes en veste rouge, mais à peau noire, que le roi y a placés. C'est aussi et surtout la magnifique maison de Litia. Ici, c'est une merveille inouïe : chez nous ce serait encore une très jolie villa. Litia l'a construite lui-même avec la collaboration de tous ses chefs. L'aménagement intérieur ne présente pas ce caractère baroque et extravagant de la première maison à l'européenne de Léwanika. Tout y est de bon goût. Et, pour tout dire, on sent qu'une femme d'élite, hélas, disparue ! a passé par là et donné de sages conseils qui ont été mis à profit.

Litia était venu à Kazungula pour y saluer M. Coillard. Aussitôt arrivés à Séshéké, nous sommes allés lui rendre sa visite; il nous a reçus comme un *gentleman* aurait pu le faire et nous a présentée à sa femme. Nous avons vu aussi sa troisième fillette, Akatata, et son héritier, un bébé d'un mois, à peine noirci par le soleil d'Afrique.

Litia veut nous avoir un jour tous à sa table, et M. Coillard

nous affirme que le menu serait à la hauteur de la cordialité de la réception. Il le sait par expérience.

Bien des amis des missions s'imaginent sans doute que Litia, depuis longtemps converti, est aussi depuis longtemps baptisé. En mission, on ne met pas la charrue avant les bœufs ; le baptême suit la conversion et ne la précède pas. Il la suit même d'assez loin, on en a la preuve.

Le baptême de Litia et de sa femme avait été fixé à Pâques dernier. Au dernier moment, les deux époux ne se sentirent pas suffisamment prêts et le baptême fut renvoyé. A la Pentecôte, nous étions annoncés, on nous attendit. Maintenant le baptême est fixé au dimanche 25 juin.

Je voulais vous écrire cette fois une longue lettre, mais la fièvre nous a mis tous hors de combat pendant huit jours. Il faut se résigner à n'envoyer à ses amis que des cartes postales, lorsqu'on peut même leur envoyer cela.

Tous ne savent-ils pas d'ailleurs que nous demeurons leurs affectionnés en Jésus-Christ ? Dites-le de ma part aux amis des Zambéziens, blancs et noirs, et du Zambèze.

Tout à vous en Jésus-Christ, votre affectionné,

J. Liénard.



MORT DE MADAME BOUCHET

Lettre de M. Louis Jalla à M. Boegner.

Séshéké, 19 juin 1899.

Nous avons, de nouveau, une bien douloureuse nouvelle à vous annoncer : madame Bouchet, la plus jeune de nos missionnaires, n'est plus, depuis hier soir, à onze heures. Nous pleurons sans comprendre les voies de Dieu, mais sans murmurer, car il a ses bonnes raisons pour toutes ses dispensations envers nous.

Madame Bouchet a été peu bien depuis lundi passé, 12 courant. Elle avait la fièvre et, tout de suite, sa respiration est devenue haletante, d'une manière très pénible. Elle a été soignée ici, dans ma propre chambre à coucher, par madame Martin, avec un dévouement sans bornes. Dès vendredi, j'ai eu de graves craintes à son sujet, à cause d'un point de côté qui commença à la faire beaucoup souffrir, mais je ne fis part de mes inquiétudes qu'à M. Coillard. Elle était bien sur le matin, mais s'affaiblissait chaque jour, et, vers trois heures de l'après-midi, la fièvre la reprenait avec force jusqu'au soir. Samedi, le hoquet la prit et ne la quitta plus, et, hier soir, elle s'endormait pour toujours ici-bas et arrivait au port, Là-Haut.

Tous nos nouveaux amis, tant ceux restés à Kazungula que ceux venus ici, à la seule exception des époux Martin et des trois célibataires de Kazungula, ont eu la fièvre déjà. C'est incompréhensible. Ici, je dois être docteur et garde-malade, cela ajouté à tout le reste depuis quinze jours. Je crois que c'est la réaction du repos après un voyage pénible, et parfois à travers les marais, qui éprouve ainsi tous nos amis à la fois. Mais, grâce à Dieu, personne d'autre ne nous inquiète actuellement : rassurez nos amis d'Europe.

La mort de madame Bouchet nous apparaît comme le sceau de Dieu sur la consécration de ces jeunes et précieuses forces à son service.

Votre profondément attaché

LOUIS JALLA.



CONGO FRANÇAIS

DERNIÈRES NOUVELLES

A Lambaréné. — Le vide récent et le renfort attendu. — A Ngomo, — Développement exceptionnel de l œuvre. — Un seul ouvrier. — A Talagouga. — L'attente dépassée par la réalité. — Perspectives d'aven r.

Les dernières nouvelles reçues du Congo datent de la fin du mois de juin.

A Lambaréné, M. Hermann s'était mis à l'œuvre avec entrain : on lira ci-après un long extrait de sa lettre. Il nous donne, en outre, sur son école, sur ses petits élèves galoas et pahouins et sur la mort de l'un d'entre eux, Ngwa, des détails touchants que nous publions dans le *Petit Messager des Missions*.

A côté de lui, notre cher frère Paul Vernier sent toujours douloureusement le vide que Dieu a jugé bon de faire à Lambaréné. « Je tâche, nous écrit-il, de maintenir jusqu'en août l'école dont ma chère femme s'occupait : à ce moment, je l'espère, nous arrivera du renfort, soit de France, soit de Talagouga. »

Cette espérance n'aura pas été déçue, et nos amis de Talagouga n'auront pas eu besoin de diminuer leur propre effectif pour aller au secours de leurs voisins. L'arrivée de M. et de madame Junod, dans les premiers jours d'août, aura été une réponse immédiate aux demandes et aux prières de M. Vernier.

L'épreuve a d'ailleurs resserré les liens d'affection qui unissent entre eux nos ouvriers du Congo. Toute leur correspondance rend témoignage à l'intimité de leurs rapports.

M. Vernier se mettait en route, le 30 juin, pour la communion de Longwé et pour une tournée sur le lac Azingo. Cette absence devait durer une semaine.

A Ngomo, M. Haug, seul sur sa station, se voit de plus en plus débordé par le travail. Qu'on en juge par ces lignes :

« L'œuvre spirituelle, qui représente environ les deux tiers de l'œuvre de l'ancienne station de Lambaréné, suffirait à m'occuper, et pourtant c'est à peine si je puis y consacrer quelques journées par mois, car mon installation matérielle est loin d'être terminée et mes maçons et charpentiers, plus ou moins improvisés, réclament une surveillance de toutes les heures.

« Si encore je pouvais passer plusieurs semaines de suite à Ngomo, ma besogne avancerait ; mais il m'a fallu monter à Lambaréné (50 kilomètres) onze fois en neuf mois et y passer quelquefois une semaine entière.

« Enfin, le départ simultané des Teisserès et de Merle ayant complètement désorganisé la station de Lambaréné, nous avons été obligés de décider qu'une partie des garçons de l'ancienne école de cette station seraient provisoirement instruits à Ngomo. D'autre part, le ravitaillement de Talagouga se fait maintenant par Ngomo, alors que Lambaréné pouvait s'en charger les années précédentes. D'où nouvelles constructions à improviser et nouvelle perte de temps.

« Si nous étions en forces suffisantes, notre œuvre du bas pourrait recevoir actuellement un développement tout à fait exceptionnel, car jamais, je crois, les Galoas n'ont été aussi favorablement disposés pour nous. Si nous pouvions les prendre dans nos écoles, on nous amènerait des douzaines d'enfants retirés de la mission catholique, contre laquelle tous les Galoas se sont littéralement conjurés à la suite des intrigues politiques du Supérieur.

« Et c'est à ce moment précis que l'école de Lambaréné se désorganise et que la mort de madame Vernier achève la dispersion des quelques filles qui restaient sur la station !

« L'œuvre parmi les Pahouins dépendant de Ngomo demanderait aussi qu'on eût plus de temps pour s'en occuper. Je ne puis aller au lac Ezango (40 kilom. de Ngomo) que tous les trois mois, et nous n'y avons qu'un seul poste et une

seule école, alors que d'autres grands villages qui absorberaient chacun l'activité d'un homme sont encore hors de notre portée. Dans notre annexe, il y a onze catéchumènes, dont un vient d'être baptisé et cinq vont l'être prochainement. L'école a compté jusqu'à soixante et onze élèves, dont une dizaine savent lire et écrire : l'œuvre n'y est commencée que depuis deux ans. Pourquoi n'arriverions-nous pas au même résultat dans d'autres villages?

« Chez les Nkomi, dans le bas fleuve, nous n'avons qu'un catéchiste et qu'un instituteur, et, chaque fois que je puis visiter cette région éloignée, d'autres groupes de villages me demandent des hommes qui « prient et enseignent ». Quand aurons-nous les hommes et l'argent nécessaires pour faire notre œuvre à fond? »

Montons enfin jusqu'à Talagouga. C'est, en ce moment, malgré l'absence de M. F. Faure, celle de nos stations où le personnel est le plus nombreux : deux couples missionnaires, MM. et mesdames Allégret et Lantz; deux célibataires. M. D. Couve et mademoiselle H. Kern, et enfin M. Moschetto, qui a dû recevoir, à la fin de juillet, sa femme et ses deux enfants.

« Nous sommes bien heureux, dit M. Couve, de posséder les Lantz. Ils se sont mis avec entrain à l'œuvre. » Et, en effet, M. Lantz lui-même nons écrit, le 27 juin :

« Je suis déjà empoigné par l'œuvre, mais empoigné dans toute la force du terme. Je me suis mis au travail avec joie, et tout ici est pour nous occasion de joie et de reconnaissance.

« J'ai visité, la semaine dernière, les annexes du haut avec Allégret : je m'étais fait une belle idée de la mission du Congo; j'étais encore bien au-dessous de la réalité. On sent que c'est une œuvre fortement assise, qui ne peut que prospérer si l'on y consacre les forces suffisantes. C'est l'œuvre de Dieu, et Dieu y travaille lui-même. »

En août, les missionnaires de Lambaréné et de Ngomo ont

dû monter à Talagouga pour la Conférence annuelle.

On voit par toutes ces nouvelles quelles vastes perspectives s'ouvrent devant notre mission de l'Ogooué. Que Dieu nous donne à tous, à ceux qui travaillent et à ceux qui soutiennent et alimentent les travailleurs, un esprit de sagesse, de prudence, mais surtout de joyeuse confiance et de hardie libéralité !

A LAMBARÉNÉ

Extrait d'une lettre de M. Hermann.

Après l'épreuve. — La grève des Galoas continue. — Un roi battu en brèche par ses conseillers — Une communion trimestrielle. — « Un » en Lui.

Lambaréné, 29 juin 1899.

Vous ne serez pas étonné d'apprendre que j'ai beaucoup souffert, avec mon cher ami Vernier, de ce coup si douloureux qui vient de le frapper. Toute la station a souffert avec lui. Et, de le voir maintenant qui s'efforce d'être courageux et de mettre toute sa confiance en Dieu, et qui pourtant a l'air de chercher quelque chose et souffre plus qu'il ne voudrait le montrer, cela vous serre le cœur.

Et pourtant, extérieurement, la vie de la station n'a guère changé. Il est vrai que ce n'est pas la vie des grands jours, la vie où la station ressemble à une ruche, où les abeilles, sous forme de noirs, entrent et sortent sans cesse, chargés, à leur arrivée, de régimes de bananes, de poissons secs et de bâtons de manioc pour la nourriture de nos enfants, puis, à leur départ, se parant des belles étoffes de notre magasin et emportant quelque objet utile pour leur ménage. Cette vie-là, je ne la connais que par les récits de mes collègues, qui m'assurent que ce serait la vie normale. Dieu voulant, je la verrai, cette vie, au commencement de la saison des pluies, qui, nous l'espérons, ramènera sur la station, avec

la soixantaine d'enfants dispersés maintenant, de quoi remplir tous ces petits estomacs constamment affamés. Pour le moment, les Galoas persistent dans leur grève, et rares sont les courageux qui nous apportent soit quelques œufs, soit un régime de bananes ou une poignée de poissons.

Heureusement que les Pahouins sont un peu moins rigoureux dans l'observation de cette grève, qui, au fond, ne les regarde point. Ainsi, nous pouvons péniblement, ayant recours au riz des factoreries, soutenir notre quinzaine de filles et nos vingt-cinq garçons.

Le roi des Galoas est cependant venu nous dire qu'il désapprouve ses sujets de nous avoir mis ainsi sur le même pied que les factoreries et qu'il désire de tout son cœur qu'une entente se fasse bientôt entre nous et eux. Si seulement il avait un peu plus de ce pouvoir absolu qu'un de nos collègues du Lessouto reprochait dernièrement aux chefs bassoutos! Il ne fait pas ce qu'il veut, notre pauvre Régondja, mais il doit écouter et suivre ses conseillers, « les anciens ». Malgré tout, il semble que nous approchons de la fin de ces troubles...

Je voudrais vous parler de notre belle communion de dimanche dernier. Nous craignions que la grève n'eût aussi une mauvaise influence sur cette célébration de la Cène qui, pourtant, n'a rien à faire avec les préoccupations matérielles qui ont amené les malentendus entre noirs et blancs. Mais nos pauvres Galoas ont une grande peine à distinguer entre ce qui regarde le corps et ce qui regarde l'âme (peut-être ne sont-ils pas tout à fait seuls pour cela). Déjà, à la dernière communion, en avril, ils n'étaient venus qu'en tout petit nombre. Cette fois encore, nous n'avons vu arriver le vendredi, premier jour de la session, qu'un seul évangéliste des annexes. Donc, il semble inutile de se réunir. Le samedi, cependant, un autre est arrivé, et surtout nous avons été joyeusement surpris en constatant que, parmi les gens de la station, en particulier parmi les ouvriers pahouins, il se faisait

un mouvement vers les choses de Dieu, mouvement dont nous ne nous doutions pas, et qui peut bien être né en partie sous l'influence sérieuse de la mort de madame Vernier.

Nous nous sommes donc réunis, Vernier, trois évangélistes et moi, dans notre petite chapelle, où chacune des deux séances a commencé et s'est terminée par la prière d'un de nos évangélistes. Le premier qui arrive est un jeune homme sorti de notre école et que nos collègues avaient été obligés d'excommunier temporairement pour une faute grave. Depuis lors, il s'est bien conduit, et il demande à être réadmis à la table sainte. Sur l'avis favorable des catéchistes, sa demande est accordée. Ensuite, c'est une femme galoase qui demande le baptême. Que c'est pénible d'être obligé de lui parler à travers l'interprète! Les catéchistes ont sur nous un grand avantage, et par leur connaissance de la langue, et aussi par la connaissance de la vie et des mœurs de ceux qui arrivent. Au fond, ce sont eux qui acceptent ou refusent. Ils croient que cette femme est sincère, que ce qu'elle sait de la vérité est suffisant pour la recevoir, et nous confirmons leur sentence, sachant qu'ils sont des chrétiens sérieux et que nous pouvons avoir confiance. Nous recevons avec joie un de nos ouvriers galoas qui, lui aussi, demande le baptême, et qui, s'il est encore bien loin de connaître toute la vérité, a pourtant le cœur ouvert aux choses de Dieu et croit que Jésus est son Sauveur. Mais ce qui peut-être nous réjouit encore plus, ce sont quelques uns de nos ouvriers pahouins (ouvriers de passage seulement), qui viennent, les uns après les autres, dire qu'ils ont reconnu que les choses de ce monde sont vaines et qu'ils veulent chercher quelque chose de plus solide et de plus durable C'est avec peine que je retiens mes larmes en voyant un de nos hommes les plus forts venir nous dire, en termes très simples, qu'il voudrait trouver auprès de Dieu ce que le monde ne peut lui donner. C'est une grande joie pour nous d'accepter ces hommes dans la classe des catéchumènes, et nous nous promettons devant

Dieu d'être fidèles dans l'intercession pour eux et dans l'enseignement.

En sortant de notre chapelle, mon cœur était rempli d'une joie pure et grande, et j'ai remercié bien cordialement Celui qui m'a appelé à cette œuvre et qui a mis aussi dans le cœur des noirs la soif de sa présence et de sa paix.

Aussi quelle belle communion nous avons eue le lendemain, dimanche 25 juin ! Le matin, après quelques courtes paroles de moi sur Rom. XIII, 14 et quelques paroles de notre catéchiste Monkomi, ont eu lieu le baptême des deux candidats et la réception de six nouveaux membres dans la classe des catéchumènes. L'après-midi, à trois heures, nous nous sommes réunis de nouveau et, après quelques paroles sérieuses de Vernier sur la signification de la communion, nous nous sommes rangés en deux fois autour de la table sainte. Là, noirs et blancs, Galoas et Pahouins, nous avons célébré en effet la *communion*, la vraie communion, celle créée par Jésus, et nous l'avons senti, Lui, au milieu de nous. J'étais pénétré de cette pensée que, malgré toutes les distinctions extérieures, devant Dieu et en Christ, nous étions *un* avec ces trente-cinq noirs qui ont pris le pain et le vin avec nous.

Une journée comme celle-là est douce et précieuse ; elle vous aide à supporter les journées moins bonnes, qui certes ne manquent pas : journées où nous sommes obligés de renvoyer quelques-uns de nos apprentis, ou encore mon propre *boy* et son aide (un garçon de l'école) pour des péchés graves d'impureté.

Recevez, cher monsieur, l'assurance de mon affection cordiale et respectueuse.

Votre bien dévoué

CH. HERMANN.



MADAGASCAR

DERNIÈRES NOUVELLES

Après avoir passé quinze jours chez M. et madame Delord, à Ambatomanga, avec madame Ferrand, mademoiselle Magnus est arrivée le 10 juillet à Tananarive. Ce séjour à Ambatomanga a laissé à notre jeune sœur les meilleurs souvenirs et a été pour elle une excellente préparation à l'œuvre qui l'attendait au Betsiléo.

A Tananarive, elle a été affectueusement accueillie par mademoiselle Krug, chez qui elle a passé peu de jours. Elle a dû quitter, le 14 juillet, la capitale de l'Emyrne pour se rendre, sous la conduite de deux bourjanes, commandeurs de toute confiance, à Ambositra, où M. et madame Escande étaient allés de leur côté au-devant d'elle. Nous apprenons, au dernier moment, qu'elle est heureusement arrivée à Fianarantsoa le 26 juillet.

« Il me tarde, écrivait de Tananarive mademoiselle Magnus, d'être enfin à l'œuvre. Je sens que j'aimerai, que j'aime déja les Malgaches ; mais je ne puis m'empêcher de trembler devant l'immensité de la tâche... Je crois d'ailleurs à la puissance de la prière et je sais que j'ai en France beaucoup d'amis qui prient pour moi. Vous ne sauriez croire combien je me suis sentie soutenue au moment du départ. »

Le passage de notre sœur à Tananarive a été l'occasion de réunions fraternelles autour de tables hospitalières : chez mademoiselle Krug, chez M. Vernier, chez M. Ducommun, chez M. Groult et chez M. Mondain. Les divers ouvriers de la mission qui habitent la capitale ont eu ainsi l'occasion de se rencontrer dans l'intimité autour d'une nouvelle venue et ont joui de ces rapprochements que ne permettent guère les occupations absorbantes de la vie quotidienne.

A ce même moment, mademoiselle Labourgade était en séjour à Anosibé, chez les Martin, d'où elle devait revenir le 20 juillet.

« L'internat, écrivait mademoiselle Krug, compte aujourd'hui (12 juillet), 20 enfants, toutes très gentilles et très affectueuses ; elles paraissent toujours fort heureuses et semblent se faire du bien. Je pense en avoir près de 30 le mois prochain. »

A Mahazoarivo, le 24 juin, nos amis M. et madame Groult avaient célébré le premier anniversaire de leur arrivée sur le champ de mission. Madame Groult raconte cette journée dans une lettre intime dont nous pouvons citer ici une page.

« M. Chabbert et mademoiselle Krug, qui avaient fait le voyage avec nous, sont venus ici passer la journée. M. et madame Mondain et leur bébé, M. Vernier, M. Chastanier s'étaient joints à eux. Mademoiselle Labourgade, se trouvant à Anosibé, chez les Martin, n'avait pu venir.

« Nous avons déjeuné tous ensemble ; puis nous sommes allés passer l'après-midi au jardin de la Reine, qui est à deux minutes de la maison C'est un grand parc aux innombrables allées ombragées de beaux arbres, bordé d'un côté par un marais et de l'autre par le fleuve Ikopa.

« Après nous être longuement promenés, nous nous sommes arrêtés sur un tertre gazonné, puis, sur un fourneau à pétrole nous avons fait le thé.

« M. Vernier, qui est d'une gaieté intarissable, nous a fait trouver le temps très court. René Mondain et notre Louisette se roulaient sur l herbe comme des écoliers en vacances. Le soir, au coucher du soleil. tous sont partis : Mademoiselle Krug sur notre mule, avec toutes ses petites fillettes à sa suite. M. Vernier aussi à mule, les autres en filanzane.

« Quelle bonne journée ! Quand tous eurent disparu. à la crête du chemin, nous sommes rentrés, M. Gagnaire, mon mari et moi, dans la grande pièce. déjà pleine d'ombre, qui est notre salon, et Mahazoarivo nous a toute la soirée semblé

bien grand. Pourtant nous avons béni Dieu pour ces bons moments qu'il nous avait accordés et pour le commencement de cette nouvelle année qu'avec son aide nous passerons à son service.

« Les deux Malgaches qui avaient fait le voyage avec nous, MM. Rasoamiaramanana et Rabétafika, n'avaient pu venir ; nous les avions aussi conviés. Quand à M. Gagnaire majeur — comme nous l'appelons ici pour le distinguer de son frère, qui est chez nous — le Betsiléo est trop loin pour qu'il ait pu être des nôtres.

« Je ne puis m'empêcher de penser à cette année qui vient de finir, et de me dire que, malgré ses épreuves, elle nous a apporté beaucoup de joies. Dieu nons a abondamment bénis dans notre famille, nos enfants, notre œuvre. Il nous a accordé la santé sans laquelle nous ne saurions véritablement rien faire dans ce pays. Puisse t-il nous permettre de voir encore ici de nombreux anniversaires, et nous accorder une si abondante mesure de son Saint-Esprit que nous puissions faire beaucoup de bien et répandre dans beaucoup d'âmes la bonne semence ! »

La préparation des instituteurs malgaches au brevet officiel continue à préoccuper et à occuper nos missionnaires, hommes et femmes, pasteurs et professeurs. Une nouvelle libéralité de la Société pour l'encouragement de l'instruction primaire va les aider grandement dans cet effort.

Le président dévoué de cette Société, M. le baron F. de Schickler, vient de nous informer que son Comité mettait cinquante bourses de quatre-vingts francs à la disposition de la Conférence de nos missionnaires pour l'année classique qui va du 1er octobre 1899 au 30 septembre 1900. La Conférence, qui doit se réunir à Tananarive en septembre, a été aussitôt avisée de cette bonne nouvelle. Elle aura à répartir ces cinquante bourses entre nos divers missionnaires ou directeurs d'écoles pouvant prendre auprès d'eux des instituteurs malgaches et les préparer à l'examen. Ce don géné-

reux contribuera très efficacement à faciliter le succès de jeunes gens bien doués et même de pères de famille que les nécessités matérielles de la vie auraient empêchés de donner à leur instruction complémentaire le temps indispensable. Aussi devons nous remercier une fois de plus, du fond du cœur, l'excellente Société qui s'ingénie à soutenir par tous les moyens possibles la grande cause de l'instruction protestante à Madagascar.

Dès le mois de juillet dernier, les fameux examens ont commencé. A Tananarive, M. Mondain faisait partie de la Commission d'examen, avec un Père jésuite et quatre délégués laïques du gouvernement. La liste des candidats, close le 10 juillet, accusait deux cent quarante postulants. Sur ce nombre, 47 relevaient de la mission protestante française et 49 de la mission catholique. Ont été reçus : 29 protestants et 26 ou 27 catholiques. M. Chastanier, en particulier, présentait trois maîtres et un élève qui, tous les quatre, ont obtenu le brevet. C'était un encouragement précieux pour la rentrée des classes, qui a dû se faire le 1er août.

Après la session des brevets d'instituteurs devait s'en ouvrir une autre, destinée à décerner des brevets de langue malgache aux fonctionnaires, officiers et soldats français. M. Mondain à dû siéger également dans ce jury, à côté du Père Malzac et d'un représentant du gouvernement.

Un télégramme reçu par la famille Creissel lui a annoncé l'heureuse naissance d'une fille de M. Maroger, dans les premiers jours d'août. En attendant quelques détails complémentaires sur cet heureux événement, nous envoyons aux jeunes parents les félicitations et les vœux de tous leurs amis de France. On lira plus loin une lettre intéressante de M. Maroger, datée du 10 juin. Le 1er juillet, il écrivait encore :

« L'œuvre est bien dure, les cœurs bien secs et bien fermés ; mais, au lieu de conclure avec quelques-uns de nos compatriotes : « les Malgaches sont une race qui ne vaut

pas la peine qu'on s'occupe d'elle », moi, je remercie Dieu de plus en plus de m'avoir tracé ma route vers Madagascar. »

Le 12 juillet, une conférence de l'Emyrne, préparatoire à la Conférence générale de septembre, s'est réunie à Tananarive. Elle a placé notre ami M. Rasoanaïvo à Anosibé, où M. et madame Martin se trouvaient seuls en face d'une tâche considérable : œuvre religieuse, œuvre scolaire, préparation des instituteurs au brevet, constructions, etc. Nos frères de l'Emyrne ont désigné MM. Mondain et Delord pour présenter à la Conférence générale un rapport, le premier sur les questions qui se posent dans le domaine scolaire, le second sur la discipline à établir dans les Églises. Ils ont aussi préparé le budget de leur province et pris diverses décisions de détail.

M. Vernier, qui nous communique ces résolutions, insiste encore dans sa lettre sur la nécessité d'une école de théologie à Tananarive. « Et puis, ajoute-t-il, j'ai besoin d'un collègue qui soit pasteur comme moi. Le poids est parfois bien lourd des choses qu'il faut garder pour soi. Il faut que l'élément pastoral, strictement religieux, soit plus fort ici. » Nous le pensons tous comme lui, et le *Journal des Missions* du mois dernier renfermait un *appel aux jeunes pasteurs*. Dieu veuille que cet appel soit enfin entendu !

Il y a en France un grand nombre d'Églises et de chrétiens qui font volontiers profession d'avoir pour la mission de Madagascar une affection, sinon exclusive, du moins particulièrement ardente. C'est le moment de manifester cette affection en fournissant à Madagascar les missionnaires dont ce champ a impérieusement besoin.

NOS ÉCOLES DE VILLAGE AU BETSILÉO

Lettre de M. A. Chazel à M. Boegner.

Garçons et filles. — La suppression de l'obligation et ses conséquences. — Trois sortes de bâtiments scolaires : le temple, la maison d'école ou la case de l'instituteur. — Accueil enthousiaste dans les régions déshéritées. — Rayons d'espoir pour l'avenir.

Fianarantsoa, le 16 juin 1899.

Disons tout d'abord que toutes nos écoles de la campagne sont des écoles mixtes. Le nombre des garçons et des filles est à peu près le même. Dans un de mes bons districts, par exemple celui de l'Ilalangina, il y a, sur 936 élèves réguliers, 471 garçons et 465 filles. Cette proportion est un fait assez remarquable. Les chiffres donneraient pour ce district, qui n'est guère différent des autres, une moyenne de 20 présences régulières par école. En fait, il est assez rare de trouver 20 enfants dans une école. Quelques écoles un peu nombreuses contribuent à faire cette moyenne que nous serions heureux de voir se généraliser dans l'état actuel des choses. L'obligation de l'instruction n'avait jamais eu de sanction ; mais on savait, jusqu'à ces derniers temps, que le gouvernement voulait que les enfants allassent à l'école, et c'était assez. Depuis que, ici du moins, dans le Betsiléo, on sait que le gouvernement s'en désintéresse, il n'y a guère pour nous envoyer leurs enfants, que ceux qui ont vraiment quelque zèle. Beaucoup ne fréquentent plus aucune école ; on se fait simplement inscrire, ce qui est pour les parents une manière de profession de foi ou plutôt de classement religieux ; un très grand nombre enfin vont aux écoles catholiques et les nôtres seraient plus pauvres encore si elles ne

s'étaient pas formées des enfants revenus à nous. Il ne faut pas oublier que le plus grand nombre d'entre elles avaient disparu.

L'école se fait toujours dans le temple; mais il faut distinguer deux espèces d'écoles à ce point de vue. Nous avons, au Betsiléo, quelques gros villages, le plus souvent placés sur une grande voie de communication; quelques-uns de fort bonne mine, surtout ceux qui sont sur la grande route qui traverse le pays du nord au sud, nous reliant à Tananarive et plus tard à tout le sud de l'île. On trouve là quelques maisons fort bien bâties et le temple y est le plus souvent un bâtiment de quelque apparence, quoique sa forme soit celle de la grange classique; mais ici, avec un portail un peu soigné, cela a déjà un air architectural. Dans ces écoles, on trouve généralement quelques bancs — jamais de tables — un tableau noir, une estrade et une table pour l'instituteur. Le maître, qui a généralement passé par l'école de Fianarantsoa, doit à ce séjour, sans parler de quelques connaissances devenues assez vagues, quelque chose d'un peu correct et éveillé. Il en est, surtout parmi les jeunes, qui sont visiblement fort intelligents. Ils s'habillent en partie à l'européenne; ils ont, sous leur lamba, un pantalon et une veste. Plusieurs savent se servir assez bien du très peu de français qu'ils connaissent, et ils n'en sont pas peu fiers. Leurs enfants ne sont pas, comme beaucoup d'enfants de Fianarantsoa, comme tous ceux des écoles dirigées par des blancs, habillés d'une culotte et d'une veste de toile blanche; mais ils sont assez propres et ont souvent des mines fort éveillées.

Tout autres sont les nombreuses écoles que l'on pourrait appeler, avec le sens exact que nous donnons à ce mot en France, école de hameaux. Les conditions matérielles sont ici très défavorables. Tous les villages betsiléos qui n'étaient pas sur quelque lieu de passage étaient autrefois perchés sur un sommet. Il s'agissait de n'être pas pillé ou massacré. D'ailleurs, l'ordre du gouvernement lui-même confinait les

habitants sur les hauteurs, souvent d'accès très difficile, où l'on voit encore les vestiges d'anciens villages. Depuis lors, mais surtout depuis le régime nouveau, les villages sont descendus dans la plaine. Quelquefois, ils se sont constitués sur l'emplacement où avait toujours été le marché, c'est-à-dire à un endroit facilement accessible de divers côtés : ils portent alors le nom du jour où se tient le marché. Le plus souvent, ils se sont répandus, par groupes de cinq, six, parfois trois maisons seulement, sur toutes les croupes qui dominent leurs rizières. Ce qui était le nom d'un village est maintenant devenu celui d'un plus ou moins grand nombre de *vala*, disséminés dans un rayon de plus d'un kilomètre, séparés par des rizières difficiles à franchir pour les piétons, impraticables pour un cheval. L'école est alors une maison plus petite, située à l'endroit le plus central, dans un hameau parfois presque insignifiant ; l'habitation de l'instituteur est à côté. L'une et l'autre sont plus que modestes, en terre ou en brique séchée dans la région centrale, en bois et en bambou dans la région qui touche à la forêt vers l'est : c'est l'ancienne façon de bâtir malgache. Et même, quand elles sont bien faites, ces « cases », comme on les appelle, ne sont pas aussi misérables qu'on pourrait le penser. Le sol est recouvert de nattes, parfois des mêmes bambous qui, aplatis et entrecroisés, forment leurs parois élastiques, mais solides. On s'assied par terre; il y a une table pour le maître ou le prédicateur, quelquefois — pas toujours — un banc unique, bien rarement un tableau noir, qui n'est pas noir du tout.

Quand, pour une raison ou pour une autre, il n'y a pas de case à part pour l'école et le culte, l'instituteur réunit quelques enfants, moins nombreux encore alors, dans sa maison. Mais le foyer, le lit en terre où l'on met quelques nattes avec de l'herbe sèche, les jarres qui forment le mobilier, le plafond très bas au-dessus duquel on dépose les objets que peut posséder un Malgache, ce qui rend la maison moins froide la nuit, le pilier central qui la soutient quand c'est une case en bambous, l'espèce d'échelle par laquelle on

y grimpe, tout cela restreint bien l'espace, et, si on n'y est pas mal pour manger ou pour dormir, il ne s'ensuit pas que l'on puisse y tenir convenablement une école. Quelquefois, pourtant, on n'a pas autre chose pour réunir vingt ou quarante enfants venus d'assez loin, et, après eux les parents qui souvent entendent leur missionnaire pour la première fois. Alors c'est une affaire de savoir s'ils se décideront à se construire, presque sans dépense, mais avec un peu de temps et de peine, la maison d'école et de réunion qui leur manque. Ne courent-ils pas risque de déplaire au gouvernement ? Plus d'une fois le chef de mille ou de cinq cents, presque toujours l'instituteur du Père jésuite, s'il y en a un, le leur laisseron entendre de cette manière vague et mystérieuse qui les effraie tant. Ou bien le Père le plus voisin dira lui-même, en particulier ou dans quelque réunion. que des « choses terribles » les attendent s'ils ont cette audace. Il en est encore qui vont jusqu'à la menace directe. Alors les pauvres gens n'osent plus bouger ou ils nous arrivent tout apeurés, un peu honteux, et il faut les remonter, les rassurer, les raffermir le mieux possible.

Quant aux enfants, dans ces écoles-là, ils n'ont guère d'autre vêtement que leur lamba, bien souvent déchiré, presque toujours sale, et leur vie plus pauvre et plus rude a marqué leur visage d'une expression trop souvent obtuse et effarouchée. Le maître aussi ne diffère pas beaucoup du paysan betsiléo ordinaire, et je crois bien que la pauvreté et la monotonie de son enseignement si rudimentaire est pour beaucoup dans la mine de la plupart de ses élèves. En effet, dans le rayon que j'ai parcouru, la race est presque la même : le genre de vie diffère seul sensiblement. Il est vrai que le peuple betsiléo n'est guère en estime, sous ce rapport, du moins en Émyrne. Les Hovas qui les ont longtemps et si aisément gouvernés et exploités, ne cachent pas leur dédain pour eux à cet égard. Quant à moi, je ne serais pas éloigné de croire que la part de vérité que contient cette légende intéressée est assez faible. C'est par là que les Hovas justi-

fiaient l'exclusion absolue de tout Betsiléo à un emploi quelconque dans l'administration de sa province. Aujourd'hui que le personnel indigène tout entier est du pays, on peut voir qu'il en est de fort intelligents.

Pour en revenir à nos écoles, je donnerai maintenant quelques-unes des impressions rapportées de mes deux dernières tournées. Les deux régions dont il s'agit ont ceci de commun qu'à cause de leur éloignement, elles ont été toutes deux négligées par nos missionnaires de Fianarantsoa, et j'ajoute qu'il ne pouvait pas en être autrement. En dehors de cela, elles sont nettement différentes.

L'une est le district d'Ambohimahasoa. La région est assez bien cultivée et sa situation, sur la route principale du pays, fait de la capitale une manière de petite ville, au moins en apparence. On y voit de belles constructions et il y a eu autrefois une œuvre florissante, entre les mains du missionnaire anglais, M. Haile. A la suite d'événements regrettables, cette œuvre est fort déchue. Notre frère M. Robert s'est rendu une fois ou deux à Ambohimahasoa même, où l'école est, malgré tout, singulièrement pauvre. Mais, lorsque j'ai poussé jusqu'à l'autre extrémité du district, à Ambohinamboarina, gros village sur l'ancienne route, et ancien chef-lieu du district, à cinq heures d'Ambohimahasoa, j'ai trouvé une Église qui n'avait pas été visitée depuis un temps extrêmement éloigné. Il y a pourtant un noyau vivant, un grand temple bien entretenu, une Église qui se tient.

Ces braves gens m'ont reçu avec un enthousiasme qui rappelait les anciens jours; les enfants, plus de 160, avec leurs maîtres, s'étaient portés pour m'attendre à plus d'un kilomètre du village; chaque école déployait son drapeau; ils avaient amené la musique du village; enfin ils avaient voulu faire une grande manifestation, et tirer tout le parti possible de la visite souvent promise, enfin réalisée, d'un de ces missionnaires français de Fianarantsoa dont l'existence commençait à devenir légendaire. Le parti catholique y est très fort; le Père y vient tous les mois et a une autorité

incroyable, sans parler du pouvoir matériel qu'il s'arroge. Il y a là un maître d'école jeune et actif, une Église qui semble assez bien organisée. Une députation de femmes est venue me saluer, me demander des conseils; elles m'ont demandé d'écrire à leurs sœurs chrétiennes de France de penser à elles et de prier pour elles.

Je n'ai pas encore pu y retourner, mais je le ferai sans tarder; je crois qu'il y reste un peu de vie, une flamme qu'il faut activer. D'ailleurs, il semble que cette région va se réveiller un peu. Peut-être, plus ouverte qu'une autre par sa situation aux influences du dehors, commence-t-elle enfin à subir, malgré tout, l'effet de la détente générale dont nous aurions tant besoin, et qui ne s'est pas encore réalisée en entier au Betsiléo. J'espère bien vivement que cette impression ne m'a pas trompé et que de plus beaux jours vont se lever. Quant à l'état des écoles, il n'est pas sensiblement meilleur, à ce que je crois; mais elles ont mieux tenu et il y a moins de torpeur.

L'autre région que j'ai visitée est celle du sud-est, qui correspond aux parties les plus éloignées des districts d'Ilalangina et Iarindrano. Là aussi, j'étais le premier missionnaire français que les gens voyaient. Pays pauvre, à proximité de la forêt, cases en bambou, enfants et maîtres plus frustes et souvent sales, population rare et souvent dispersée en tout petits hameaux, comme je vous l'expliquais plus haut. Cette dispersion semble rendre la vie d'Église bien difficile. Les écoles sont moins nombreuses encore. Il n'y a pas de cohésion, par suite pas de vie du tout; chaque pauvre instituteur, dans son petit coin, arrive, à force de temps et avec des méthodes aussi lentes et aussi primitives que possible, à apprendre à lire à quelques enfants. C'est à peu près tout.

Là aussi, j'ai été accueilli avec des démonstrations de joie, moins extérieures mais peut-être plus touchantes, à cause même de l'abandon de ces régions. A Vinanihlo, j'ai dû faire la réunion dans une case en bambou, faute d'école. Toutefois,

il y a aussi de bons côtés. Les Jésuites n'ont pas encore de prise sur ces régions. Ce sont des stations nouvelles; après la crise, les gens commencent à se secouer. J'ai eu, à plusieurs reprises, des chefs de cent ou de mille dans mes auditoires, et partout ma visite a été un événement. J'ai trouvé plusieurs adultes et des enfants déjà grands qui savaient quelque chose et avaient à cœur leur culte et leur foi. Là aussi, quelque chose peut se faire par l'Esprit de Dieu et avec sa bénédiction.

André Chazel.



A TSIAFAHY

Lettre de M. H. Maroger.

Reprise des assemblées semestrielles. — L'exactitude malgache. — Mesures prises pour entretenir ou ramener la vie. — Les écoles et l'interprète. — Évangéliste congédié.

Tsiafahy, 10 juin 1899.

Cher monsieur Bianquis,

Dans le temps, les missionnaires du district de Tsiafahy avaient institué des réunions semestrielles (*Isan Enim Bolona*), dont le but était de permettre aux diverses Églises réunies de prendre ensemble des décisions relatives à la marche de l'œuvre. Depuis trois ans et demi, ces assemblées avaient disparu. J'ai pu, grâce à Dieu, les reprendre. Ça n'a pas été une reprise à sensation : les vides ne sont pas encore tous comblés, les désertions n'ont pas tout à fait cessé.

J'avais convoqué la réunion pour dix heures. Les Malgaches sont très exacts : nous avons pu commencer à onze heures vingt, et tout le monde n'était pas encore arrivé. Il

paraît que ce n'était pas les Malgaches qui étaient en retard, mais le soleil; il s'était levé deux heures plus tard que les autres jours!

J'avais choisi comme sujet à traiter, et sur lequel on devait ensuite discuter : « Ce que les Églises dans lesquelles il reste encore un peu de vie peuvent faire pour les Églises mortes. » Hélas! comme j'ai compris que, même là où il y avait le « bruit de vie », il n'y avait guère que la mort!

Tous ces pasteurs, tous ces instituteurs, au lieu de se rendre compte de l'état spirituel de leur Église, se sont mis à se lamenter, l'un sur les fenêtres de son temple, qui ne fermaient pas, un autre sur la couleur des murs qui salissait les lambas, etc., etc... Grâce à un ou deux de mes évangélistes, nous avons pu ramener la discussion sur le terrain où nous la voulions, et, finalement, après une discussion très longue, assez confuse, on s'est arrêté à ces trois remèdes à essayer dès maintenant :

1° Transformer les cultes du dimanche, dans les Églises mortes, en écoles du dimanche, car là où il n'y a plus une seule grande personne au culte, les enfants continuent à se rassembler et le pasteur leur prêche un sermon auquel ils ne comprennent rien. Dans les Églises vivantes, instituer partout des écoles du dimanche;

2° Veiller à ce que les familles chrétiennes aient un culte auquel on invitera les voisins;

3° Prier les meilleurs pasteurs et prédicateurs de faire des échanges avec les Églises moins fortunées que les leurs.

Est-ce que cela donnera de bons résultats? J'en ai la confiance, parce que je sais pour qui nous travaillons. Si je ne regardais qu'aux hommes, je dirais : à quoi bon!

Un des défauts des Malgaches, c'est de ne jamais vouloir accepter une responsabilité; cela me faisait mal, pendant cette discussion, d'entendre les évangélistes se plaindre des pasteurs, et les pasteurs leur répondre : « Allons donc, n'êtes-vous donc pas payés, vous, pour visiter les gens? »

Pour pouvoir satisfaire l'envie des élèves qui veulent faire

de rapides progrès en français, j'ai placé ici, à Tsiafahy, mon ancien interprète. La semaine, je vais voir les Églises et les écoles seul, et, avec les cinq mois de malgache que je sais, je me débrouille. Le dimanche, cet interprète vient avec moi pour une prédication. La semaine, il se transforme en professeur de français. C'est un chrétien ferme et droit, et j'espère qu'avec le secours de Dieu il aura une influence sur le cœur de ses élèves; il saura en faire autre chose que des « jeunes gens forts en français ».

Après de très longues hésitations, après avoir fait une enquête très complète, je viens de renvoyer mon évangéliste de Tsiafahy. C'était un brave homme qui prêchait, visitait les écoles, parlait au temple, sur les marchés, mais ne mettait jamais les pieds dans une maison ; il ne savait pas parler au cœur des gens. Ancien évangéliste du Palais, c'est-à-dire officiel, il continuait, comme dans le temps (il était ici depuis vingt-cinq ans), à pontifier. J'avais consulté deux missionnaires anglais qui le connaissaient; M. Mondain m'en avait aussi longuement parlé. Finalement, je lui ai dit que je cherchais quelqu'un d'autre. Je demande à Dieu de ne m'être pas trompé et que, de ce changement, sorte un véritable bien pour son œuvre et la conversion des cœurs.

Nous venons d'avoir ici les Martin qui sont venus se reposer un peu à Tsiafahy; cela nous a fait du bien à tous d'être les uns avec les autres.

Votre dévoué au service du Maître,

H. MAROGER.



UNION DE PRIÈRES POUR LES MISSIONS

SEPTEMBRE 1899

—

Sujets de prières recommandés.

1. — Nos *malades :* M. Boegner, obligé de prolonger son séjour à Aubure et auquel les médecins recommandent

encore, pendant un an au moins, de grands ménagements; M. Krüger, de plus en plus souffrant; M Huguenin, en congé de santé; nos jeunes missionnaires du Zambèze, souvent atteints de la fièvre. Que Dieu manifeste dans tous ses serviteurs la puissance de guérison qui rayonnait de la personne du Sauveur, au temps de sa vie terrestre.

2. — Nos *missionnaires en congé :* M. et madame Jeanmairet et mademoiselle Jacot, qui s'apprêtent à retourner au Lessouto; les familles Germond et Teisserès; M. Davit; M. et madame de Saint-Vidal et leur activité en Kabylie; MM. Moreau et Merle, qui sont tous deux sur le point de se marier; mademoiselle Leuzinger. Que Dieu bénisse spécialement la tournée de M. Jeanmairet dans la Haute-Ardèche et la Haute-Loire.

3. — Nos *jeunes ménages de missionnaires.* Que Dieu leur épargne les épreuves semblables à celles qui nous ont récemment attristés; qu'il fortifie les jeunes mères, comme madame Maroger, et les nouveau-nés; qu'il bénisse les foyers de nos amis Lorriaux, Mondain et les autres, où l'on attend une naissance prochaine.

4. — La *mission de Taïti :* nos trois missionnaires, MM. Viénot, Fr. Vernier et Brun, depuis longtemps au travail; leurs jeunes collegues, M. Brunel à Raïatéa et M. P.-L. Vernier aux Marquises; notre instituteur, M. Ahnne, et nos institutrices; les pasteurs indigènes; l'école d Uturoa, en ce moment privée de son directeur l'œuvre d'évangélisation dans les archipels.

5. — Les *journaux missionnaires* et nos diverses publications; que Dieu inspire ceux qui les rédigent et les maintienne dans la voie de la fidélité, de l'humilité, de la sincérité la plus scrupuleuse; qu'il multiplie le nombre des lecteurs et augmente leur zele pour son règne.

6. — Les *membres de l'Union de prières.* Prions les uns pour les autres. Que cette *Union* soit un lien entre nous et nous serre, en un faisceau compact, autour du « Chef et du Consommateur de notre foi. »

N. B. — Pour être affilié à l'Union de prières pour les missions, on est prié de s'adresser à la secrétaire, mademoiselle Estelle Monod, 18 rue Molitor, Paris On voudra bien joindre à la demande une somme de 0 fr. 60 cent en timbres-postes. On recevra sans retard une carte de membre, et ensuite, au commencement de chaque mois, la liste des sujets de prières, tiree a part.

DERNIÈRE HEURE

Paris. — Mademoiselle Leuzinger est arrivée le samedi 26 à la Maison des missions, venant de Lisbonne par le Havre. Notre sœur est en excellente santé et continuera sous peu son voyage sur Genève, où elle compte s'établir.

Remerciements. — Nous relevons dans l'*Evangel.-Missions Magazin* (Bâle 1899 pp. 321 à 333) un article intéressant, sympathique et qui nous paraîtrait presque trop optimiste sur notre mission du Lessouto. C'est le récit d'une rapide excursion faite par un missionnaire de la Société de Berlin à plusieurs de nos stations. F. H. K.

Zambèze — M. Burnier nous écrit à la date du 15 juillet :

« Coïsson revient à l'instant de Séshéké et nous annonce les décisions de la Conférence. On met à Séshéké : *les Ramseyer* (qui, de là, prépareront leur station en aval de Séshéké); *les Lemue* (qui, de là, viendront de temps en temps à Kazungula); *les Martin; mademoiselle Dupuy*. A Léaluyi et Séfoula : *les Liénard ; les de Prosch; les Rittener; Verdier*. Aux Chutes, peut-être plus tard : *Bouchet*. A Nalolo, *Burnier*.

Lessouto. — Mort de Massoupa, le dernier fils survivant de Moshesh, chef de Thaba-Bossiou, le 27 juillet; le prochain numéro du journal contiendra un article sur lui.

Naissance d'Edith-Francis Goring, née à Morijà, le 22 juillet.

Madagascar. — Les examens que le gouvernement français a décidé de faire subir aux instituteurs malgaches s'achevaient au moment du départ du courrier. Ils ont été bons pour nos écoles. M. Mondain nous met en dernière heure : « Nos 29 maîtres et nos 13 élèves ont passé définitivement leurs examens qui finiront pour tout le monde demain.



AVIS IMPORTANT

Une lettre de M. Burnier, datée du 12 juillet, nous avise que le service postal a abandonné la voie de Boulawayo et se fait, comme naguère, par *Mangwato* ou *Palapye*. Il recommande, en conséquence, d'adresser toutes les lettres comme suit :

BAROTSELAND MISSION
via CAPETOWN-PALAPYE

Voie d'Angleterre South Africa.



Le Gérant : A. BOEGNER.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet et fils, 13, rue Cujas. — 22910.



LES DEUX ÉCOLES D'UTUROA

(Voir page 267.)

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

QUE FERAIT JÉSUS ?

Un ouvrage récent, qui rappelle par son succès la *Case de l'Oncle Tom* et qui nous vient aussi d'Amérique, pose, devant la conscience de tout disciple du Maître, cette question : A ma place, dans les circonstances où je suis, *que ferait Jésus ?*

A cette question, il est souvent difficile de répondre ; il y a tant de places qu'on a de la peine à se représenter occupées par Jésus. Ainsi Jésus père de famille, Jésus jeune fille ou maîtresse de maison, Jésus millionnaire ou septuagénaire, Jésus artiste, commerçant, industriel. Et puis, n'y-a-t-il pas toujours quelque présomption à prétendre que nous allons faire précisément ce qu'à notre place eût fait le fils de Dieu ?

Pourtant il est impossible de lire l'ouvrage de M. Sheldon sans être profondément remué dans sa conscience et sans voir se lever à l'horizon un idéa. de vie, individuelle ou

collective, dont la réalisation, même imparfaite, constituerait un progrès décisif pour les chrétiens et pour les Églises.

Je ne prétends pas répondre d'une façon complète, en ces quelques lignes, à la question : *Que ferait Jésus* à notre place à nous, chrétiens protestants de langue française, en cette dernière année du XIX[e] siècle qui va s'ouvrir. Je laisse délibérément de côté tout ce qui concerne la vie intérieure, l'activité domestique, les relations sociales, les sacrifices pour l'Eglise ou pour la patrie. Je me transporte d'emblée dans le domaine plus extérieur, plus lointain, qui est celui de la mission. Et je demande :

A notre place, que ferait Jésus pour les païens?

Il me paraît d'abord qu'il s'intéresserait à eux. N'a-t-il pas dit : « Le champ, c'est le monde » ? S'il a pu recommander à ses disciples de ne pas aller, de son vivant, « vers les païens ni dans les bourgs des Samaritains, » ce commandement était en vue d'une époque depuis longtemps dépassée. Les jours sont venus de ramener les brebis « qui ne sont pas de cette bergerie ». Vivant en un siècle où les pays païens s'ouvrent de toutes parts aux explorations des voyageurs, aux entreprises des commerçants et des colons, Jésus désirerait passionnément que l'Évangile y soit apporté avant la poudre, l'alcool et la débauche européenne. On ne le verrait jamais dans les rangs de ceux qui disent : « Je veux bien m'occuper des disséminés protestants ou de l'évangélisation des catholiques, mais les païens ne m'intéressent pas. » Parler ainsi, c'est ce que jamais ne ferait Jésus.

Je ne me le représente pas non plus choisissant entre les champs de missions, mettant celui-ci au-dessus de celui-là, rabaissant l'un pour mieux exalter l'autre. Partout du moins où se manifesterait une responsabilité positive, partout où les circonstances du passé ou du présent, indications de la volonté de Dieu, feraient distinctement retentir un appel du Père, Jésus, dont « la nourriture était de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé et d'accomplir son œuvre », verrait par l'œil de la foi, comme auprès du puits de Jacob, « blanchir

la moisson dans les champs » et s'occuperait d'aller la couper. »

Riche, il ferait certainement aux besoins des païens une large part dans l'emploi de ses ressources. Est-ce assez dire, quand il s'agit de celui qui demandait aux riches de son temps de « vendre tout ce qu'ils avaient et de le donner aux pauvres ? » Qu'y a-t-il de plus pauvre que le païen ? N'est-il pas vraiment le blessé qui gît au bord de toutes les routes où passe orgueilleusement la civilisation ? N'est-ce pas le Lazare que rongent tous les ulcères ? Quels sacrifices seraient excessifs pour soulager de telles misères et rendre à la maison paternelle ces milliers d'enfants perdus, depuis si longtemps perdus qu'ils n'ont plus conservé de souvenir ni, semble-t-il, de vestiges, de leur première origine ?

Mais Jésus savait bien que ce n'est pas avec de l'argent qu'on convertit les âmes, qu'il y faut l'action individuelle, d'homme à homme. Il « prierait donc le Père d'envoyer des ouvriers dans sa moisson ». Il les enverrait lui-même, deux à deux, en Afrique, en Asie, en Océanie, comme il les envoyait jadis aux bourgades prochaines de Galilée. Avec quelle autorité il saurait dire encore au jeune disciple en qui il discernerait les signes de la vocation d'en haut : « Laisse les morts ensevelir les morts ; toi, va annoncer le royaume de Dieu. Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu. »

La main à la charrue, Jésus l'y mettrait lui-même. Il est une chose que Jésus ne ferait pas : c'est de lier sur les épaules d'un de ses frères un fardeau qu'il ne remuerait pas du bout des doigts. Jeune, bien portant, Jésus se poserait certainement la question : « Ne dois-je pas aller, serviteur obéissant du Père de famille, dans les chemins et le long des haies pour appeler au grand festin les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux ? » Jetant les yeux sur un horizon autrement étendu que celui où se déroula son activité terrestre, embrassant dans son regard l'humanité entière, dont il semble aujourd'hui que les destinées suprêmes se pré-

parent, il s'écrierait encore comme autrefois, avec une sainte impatience : « Je suis venu jeter un feu sur la terre, et combien je voudrais qu'il fût déjà allumé », — allumé dans tous les lieux où l'homme habite !

Gardons-nous pourtant de rien exagérer. A la place de tel ou tel chrétien, retenu dans son pays, dans sa famille, par des nécessités d'âge ou de tempérament, par des devoirs impérieux, peut-être par le service même de Dieu son Père, Jésus ne se ferait pas missionnaire chez les païens. Mais il saurait alors ouvrir les yeux et voir tout près de lui, à droite et à gauche, les plaies à guérir, les cœurs brisés à consoler, les pécheurs à sauver. Aujourd'hui, comme autrefois, ce que certainement Jésus ferait, ce serait de délier de ses mains les membres des paralytiques, de purifier les lépreux, de chasser les esprits immondes qui abondent encore dans nos sociétés civilisées et soi-disant chrétiennes. Le Fils de l'homme n'est-il pas « venu pour chercher et trouver ce qui était perdu ? »

Frères et sœurs qui lirez ces lignes, voulez-vous que cet hiver, puisque nous allons reprendre notre travail, nous nous appliquions à faire *ce que ferait Jésus?*

J. B.

APPEL AUX JEUNES MÉDECINS

« Jésus parcourait toute la Galilée, *enseignant* dans les synagogues, *prêchant* la bonne nouvelle du royaume et *guérissant* toute maladie et toute infirmité parmi le peuple. » C'est en ces termes que l'évangile de Matthieu (IV, 23) résume l'activité du Sauveur dans la première période de son ministère, celle qui présente au plus haut degré le caractère d'une mission.

Toute mission chrétienne, pour être complète et digne de son divin Chef, doit renfermer les mêmes éléments : instruction, évangélisation, guérison.

Dans les deux dernières livraisons de ce journal, nous avons exposé à nos Églises l'extrême pénurie d'hommes où nous nous trouvons, et réclamé d'elles des pasteurs pour « prêcher la bonne nouvelle du royaume » et des pédagogues pour « enseigner ». Il nous reste à faire appel à ceux de nos frères en la foi qui ont le pouvoir, sinon de « guérir toute maladie et toute infirmité parmi le peuple », du moins d'apporter à un grand nombre de maux des remèdes efficaces, de combattre les contagions pernicieuses, d'assainir les plaies, de répandre des notions d'hygiène, et, dans bien des cas, de sauver des existences humaines.

Au temps de Jésus, les sciences médicales étaient dans l'enfance. Elles n'avaient guère dépassé, en Palestine, le niveau où elles sont encore dans les pays primitifs que nos missionnaires vont évangéliser. Le Sauveur, avec une de ses paroles, un de ses regards, l'attouchement de ses mains, pouvait infiniment plus pour le soulagement des malades et la guérison des infirmes que tous les empiriques de son pays.

Quelque imparfaites que soient encore les conquêtes de la thérapeutique ou de la chirurgie, la plupart des chrétiens nous accorderont qu'aujourd'hui l'art de guérir est surtout le fait des médecins. Sans doute, aucun de nous ne niera que Dieu soit le maître souverain de la vie des hommes, le dispensateur de la santé ou de la maladie. Il peut accorder à la foi et à la prière d'un de ses enfants une guérison que les docteurs jugeraient impossible. D'ordinaire, cependant, Dieu met sa bénédiction sur les moyens que nous employons, en appelant à notre secours l'expérience ou l'habileté professionnelle de ceux qui ont consacré leur vie à étudier et à soigner le corps humain.

Il est donc naturel qu'une mission évangélique se double, de nos jours, d'une mission médicale. L'homme n'est pas un pur esprit : son âme habite un corps. Et, si l'âme du païen est ténébreuse, combien son corps est souvent misérable ! Ignorant des règles les plus élémentaires de l'hygiène, vic-

time de climats qui engendrent la fièvre et où fourmillent les insectes parasites, n'ayant recours, en cas de maladie, qu'à des sortilèges ridicules ou à des pratiques d'une dégoûtante malpropreté, empoisonné enfin trop souvent par les vices des civilisés, auxquels il n'oppose pas la résistance de races depuis longtemps inoculées, le païen est inévitablement livré en proie à toutes sortes de misères physiques.

Le missionnaire qui vit parmi les païens n'a pas seulement pitié de ces âmes ignorantes, superstitieuses, dégradées. Il a pitié de ces pauvres corps. On lui amène d'ailleurs « les malades afin qu'il les guérisse », comme on les amenait autrefois à Jésus de Nazareth. Les indigènes viennent d'instinct chercher la santé auprès de quiconque se présente comme un envoyé de Dieu. Et les soins que l'on donne au corps sont très souvent le meilleur moyen de pénétrer jusqu'à l'âme. Quand on a soulagé la douleur physique, on a plus de liberté pour faire appel à la conscience.

Malheureusement, le missionnaire ne possède que des notions médicales fort imparfaites. Après de longues études classiques et théologiques, il a, pendant un trimestre ou un semestre, suivi quelques cours, fréquenté un hôpital : ce n'est pas assez, bien s'en faut, pour affronter toutes les maladies. Les dons qui étaient tous réunis chez Jésus-Christ sont diversifiés chez ses disciples. Il en était ainsi dès le siècle apostolique et dans une Église comme celle de Corinthe. A plus forte raison dans notre siècle, où règne, dans tous les domaines, la spécialisation du travail, Dieu « donne-t-il les uns pour être apôtres » ou missionnaires dans toute la force du terme, les autres pour être instituteurs de la jeunesse ou pour être médecins.

Le médecin missionnaire n'a pas seulement à soigner les maux des païens. Le personnel de la mission compte sur lui. Nous envoyons en des pays lointains, encore dépourvus des avantages de la civilisation et souvent meurtriers pour les Européens, des jeunes hommes, des jeunes femmes; il y naît des enfants blancs. C'est une grosse responsabilité

que prend un Comité de missions. Des événements douloureux nous ont redit tout récemment combien cette responsabilité est sérieuse. Notre mission du Zambèze, par exemple, compte près de quarante individus européens, enfants ou adultes, répartis sur un espace de près de 500 kilomètres, et l'on sait dans quelles conditions d'insalubrité ! Ne devions-nous pas à nos frères et nos sœurs de leur assurer les soins d'un médecin? Un seul médecin peut-il même suffire à une clientèle ainsi dispersée?

On verra, dans les dernières nouvelles du Zambèze, quels services a rendus à Kazungula la présence de notre frère, le docteur de Prosch, qui est enfin venu, il y a quatre mois, reprendre le poste occupé jadis d'une façon si éphémère par le regretté docteur Henri Dardier, et demeuré vacant depuis 1888. Mais on n'oubliera pas que M. de Prosch est, à cette heure, le seul docteur attaché à la mission de Paris.

Notre Société a eu pendant longtemps un médecin au Lessouto, le docteur Eug. Casalis. Il a rendu des services signalés et son nom est resté en bénédiction. A Saint-Louis, la collaboration de M. Jean Morin a été, pendant plusieurs années, extrêmement précieuse à nos missionnaires, et elle avait puissamment contribué à la bonne réputation et à l'efficacité de notre œuvre du Sénégal. Mais ni le Lessouto ni le Sénégal n'ont, à l'heure actuelle, de médecin missionnaire.

A Madagascar, les missions anglaises et norvégiennes possèdent des œuvres médicales. L'ancien hôpital missionnaire de Tananarive, devenu l'hôpital militaire, était une admirable fondation de la charité protestante. Le nom du docteur Wilson est encore aujourd'hui un des plus connus et des plus populaires dans la colonie. Les asiles de lépreux des Norvégiens ont fait l'admiration de ceux de nos frères qui les ont visités, et, en dernier lieu, de notre directeur. Le général Galliéni a engagé, à plusieurs reprises, et d'une manière pressante, la Société des missions de Paris à avoir elle aussi sa branche médicale, à fonder des dispensaires ou des hôpitaux. L'état sanitaire des Hovas est déplorable et la race

paraît menacée dans ses sources vitales, si une intervention énergique ne se produit pour enrayer le mal.

Nous n'avons pas énuméré tous les besoins ni montré tous les services que la collaboration de quelques médecins pourrait rendre à notre œuvre. Nous n'avons rien dit, par exemple, du Congo. L'installation d'un dispensaire, soit à Lambaréné, soit à Talagouga, y serait pourtant bien nécessaire, soit pour nous rassurer sur le sort de nos missionnaires, de leurs compagnes et de leurs enfants, soit pour les soulager eux-mêmes du travail considérable que réclament chaque jour les consultations et les pansements. Mais ces quelques détails suffisent à justifier la demande que, pour clore cette série d'appels, nous adressons aujourd'hui aux jeunes docteurs chrétiens.

Il y a, en France, en Suisse et partout où se parle notre langue, beaucoup de médecins protestants. La carrière médicale, parce qu'elle réclame un niveau intellectuel élevé et un exceptionnel dévouement, est l'une de celles qui attirent les jeunes gens de nos familles. Elle passe en même temps pour être des plus encombrées. Il y a donc des jeunes docteurs qui ont de la peine à se faire une clientèle, et, s'ils quittaient l'Europe, y seraient facilement remplacés, ce qui n'est pas vrai des pasteurs et des évangélistes. Parmi eux, il y en a certainement qui sont des croyants. C'est à ceux-là seuls, bien entendu, que nous nous adressons. Il y a aussi des étudiants en médecine dont la foi n'a pas été ébranlée par leurs études et qui se demandent en ce moment où ils s'établiront quand ils seront en possession de tous leurs diplômes.

Pourquoi ne s'offriraient-ils pas à la Société des missions? Quelle plus belle perspective que d'aller, en régénérant les corps et les âmes, travailler au salut intégral des membres les plus déshérités de la famille humaine, préserver des tribus, des races entières de la destruction, veiller en même temps sur les forces si précieuses de nos ouvriers et de leurs familles, étendre enfin concurremment et les frontières de la science et celles du royaume de Dieu, en étudiant sur place

des maladies jusqu'à ce jour mal connues, et en travaillant directement à l'évangélisation des païens?

La médecine française a toujours eu la gloire de compter dans ses rangs des chrétiens évangéliques, depuis le temps d'Ambroise Paré, qui inscrivait sur ses ordonnances : *Ainsy j'ordonne, Dieu te guarisse!* jusqu'à notre temps et jusqu'à des hommes tels que le docteur Gustave Monod et le docteur Henry Morin, pour n'en citer que deux parmi les disparus, auxquels la Société des missions garde un souvenir reconnaissant. Ces lignes seront lues peut-être par quelques successeurs de ces hommes d'art et de science, qui ont été aussi des hommes de foi. Puissent-elles leur apprendre que, parmi les concours qui peuvent s'offrir à nos missionnaires, il n'en est pas de plus précieux et de plus urgent que celui de médecins chrétiens, ne séparant pas, dans leurs préoccupations, la santé du corps de celle de l'âme, sachant, après avoir soigné et opéré leurs malades, tourner leurs regards vers Celui « qui porte la santé sous ses ailes » et priant avec eux le maitre de la vie et de la mort.



NOTES DU MOIS

Dimanche, 3 *septembre*. — Réunion annuelle en plein air pour les missions, à Montmeyran, présidée par M. le pasteur Marc Lafon, de Chabeuil. M. Félix Faure y parle de l'œuvre de Talagouga et M. Merle, de son école de Lambaréné. M. Peloux, ancien instituteur, et M. le pasteur Élisée Peloux, son fils, insistent fortement sur le devoir de s'intéresser aux missions. M. le pasteur Benoît, de Montauban, termine par la prière. La collecte a produit près de 100 francs.

Jeudi, 7. — Séance consacrée par le Synode annuel de l'Église Vaudoise, à La Tour, à la réception des délégués d'Églises ou Sociétés étrangères. MM. G. Appia et Davit y

prennent la parole pour apporter à l'assemblée les salutations de la Société des missions de Paris.

Dimanche, 10. — Fête annuelle des missions, au Ban-de-la-Roche. M. Boegner a le plaisir d'y assister, mais s'interdit, par mesure de prudence, d'y prendre la parole. Il est remplacé par M. O. Moreau, missionnaire à Saint-Louis, dont l'allocution produit une impression profonde.

Mardi, 12. — Fête des missions des Églises libres de la Suisse romande, à Rolle. MM. Louis Sautter et P. Germond y représentent la mission de Paris et entretiennent l'assemblée de notre œuvre, M. Sautter à la réunion du matin et M. Germond à celle de l'après-midi.

Mardi, 19. — M. P. Germond, représentant aux réunions annuelles de Lausanne la mission romande, donne une conférence, dans le temple Saint-François, devant un immense auditoire, sur la mission de Madagascar.

M. Boegner a quitté le sanatorium d'Aubure. Il a pu faire à Bâle une visite à son ami et précieux collaborateur M. F. H. Krüger, dont malheureusement la santé ne s'améliore pas. Depuis le 8 septembre, notre directeur est avec sa famille à Rothau, où il a eu la joie de recevoir M. Moreau. Il a eu encore en septembre quelques accès de fièvre; il espère cependant pouvoir, sans imprudence, rentrer à Paris très prochainement.

Mademoiselle Leuzinger a quitté la Maison des missions le 31 août pour retourner à Genève.

M. Teisserès, après une cure à La Bourboule, a fait un séjour dans le Tarn-et-Garonne, chez son beau-frère, M. le pasteur E. Diény; il est en ce moment à Nîmes, dans sa famille.

M. F. Faure, après avoir, pendant quelques semaines, reçu en Angleterre, dans une famille de cultivateurs chrétiens, l'hospitalité la plus cordiale et la plus désintéressée, est aussi

rentré parmi les siens, dans la Drôme. Il se propose de faire prochainement quelques tournées, à la demande de diverses Églises ou Unions chrétiennes de jeunes gens.

M. le missionnaire Jeanmairet et mademoiselle El. Jacot, directrice de l'école des filles de Thaba-Bossiou, sont attendus à Paris dans le courant d'octobre. Il est probable qu'ils seront reçus par le Comité le lundi 25. Ils doivent s'embarquer à Southampton le 28, pour rentrer au Lessouto, à moins que la situation ne se trouble d'ici là, au sud de l'Afrique, de façon à rendre ce voyage imprudent.

Nous avons reçu de bonnes nouvelles de la traversée, jusqu'à Port-Saïd, de M. Prunet et de mademoiselle Hirlimann, partis de Marseille par le *Yang-Tsé*, le 25 août. La mer a été très calme; un peu de houle seulement en approchant des côtes d'Égypte. Chaque matin, nos voyageurs se réunissaient à nos sœurs norvégiennes pour un culte de famille.

La veille de leur départ, ils avaient tous été reçus de la manière la plus cordiale à l'Union chrétienne des jeunes gens de Marseille, et quelques chrétiens et chrétiennes marseillais étaient encore venus, au dernier moment, leur serrer la main sur le paquebot.

M. Alb. Drancourt, le seul élève missionnaire ayant terminé ses études en juillet dernier, a fait, pendant les vacances, deux suffragances dans les Églises de Douai et de Saint-Quentin; il est sur le point de partir pour l'Écosse où il ira faire un stage de quelques mois.

Un autre élève missionnaire, M. Lageard, a remplacé comme suffragant, pendant les vacances, M. le pasteur Gonin, de Melle.

Nous lisons, dans une lettre récente de M. Ad. de Richemond, pasteur à Hanoï :

« Un des notables Annamites les plus en vue au Tonkin, son Excellence *Hoang Trong Fou* (fils de l'ancien vice-roi du Tonkin, actuellement troisième régent de l'empire d'Annam, et commandeur de la Légion d'honneur), a été élevé à Paris, chez l'ancien pasteur Steeg. Il est revenu dans son pays parlant remarquablement notre langue, l'esprit très ouvert et très éveillé. Il disait récemment à un de nos amis : « Pour moi, je suis protestant; je considère que cela fait partie de mon éducation française. » Et le fait est qu'en le comparant aux produits de l'influence catholique et de l'éducation des Pères, qui évangélisent ce pays depuis deux cents ans, le contraste est tout à notre avantage.

« C'est une âme ouverte, ce n'est pas encore un chrétien. Mais je vois, par cet exemple, qu'une mission protestante française aurait de beaux résultats dans ce pays, aussi ouvert aux progrès, à bien des égards, que le peuple japonais. »

N'est-ce pas le cas, pour le protestantisme français, de redire avec le cantique :

« Que de maux, de périls et de besoins m'appellent ! »

On nous annonce la création d'une nouvelle Zambézia, que M. Bertrand a eu la joie de fonder lui-même à Saint-Moritz, en Engadine, et qui, à en juger par les noms et titres de ses premiers membres, semble devoir apporter à la mission du Zambèze un secours très efficace.

Saisissons cette occasion pour rappeler à tous les amis du Zambèze, et spécialement à toutes les Zambézias, que le moment est venu de se mettre en campagne, pour renouveler, au moins dans une large mesure, l'effort financier de l'hiver dernier, et permettre au Comité d'accorder à notre œuvre du pays des Barotsis toutes les ressources qui lui sont nécessaires.

La Société des missions, et l'œuvre du Zambèze en particulier, comme une foule d'autres Sociétés et œuvres reli-

gieuses, ont fait récemment une grande perte, en la personne de mademoiselle Jacoba Anna Jochems, décédée à La Haye à l'âge de soixante-dix ans. « La terre, a-t-on dit d'elle, a perdu une reine de la charité ». Le mot n'avait rien d'excessif, bien que la grande humilité de notre sœur ne l'eût certainement pas accepté. Nous conserverons fidèlement le souvenir de sa libéralité inépuisable.

La séance de rentrée à la Maison des missions aura lieu le jeudi 19 octobre. Les cours reprendront le vendredi 20.

SITUATION FINANCIÈRE AU 20 SEPTEMBRE 1899

1. — Œuvre générale.

La dépense prévue pour l'exercice 1899-1900 est de . .	465 900 »
faisant une dépense mensuelle de.	38 825 »
pour laquelle il faudrait une recette égale, soit pour 5 mois et 20 jours, du 1er avril dernier au 20 septembre	220 005 »
Les recettes effectives n'ayant été que de	66 610 »
l'écart en moins est, à ce jour, de.	153.395 »

2. — Madagascar.

La dépense prévue pour 1899-1900 étant de	362 000 »
la dépense mensuelle est de	30.100 »
et, pour 5 mois et 20 jours, de	170 600 »
Les recettes effectuées n'ayant été que de	44 307 »
l'écart en moins est, à ce jour, de.	126 293 »
Il a été payé jusqu'ici pour Madagascar	236 000 »

3. — Zambèze.

Le budget prévu pour 1899-1900 est de	230.000 »
faisant une dépense mensuelle de	19.166 »
et, pour 5 mois et 20 jours, de	108.570 »
Les recettes effectuées n'étant que de.	19 485 »
il y a un écart en moins de	89 085 »
Il a été payé jusqu'ici pour le Zambèze	79 420 »

4. — Achat du terrain contigu à la Maison des missions.

La somme totale à trouver est de	165 000 »
Il a été reçu à ce jour.	6 117 »
Il reste donc à recevoir, avant le 31 décembre	158 883 »

LESSOUTO

DERNIÈRES NOUVELLES

Bruits de guerre. — Les païens scandalisés. — Bon esprit des Bassoutos. — Avantages et inconvénients du pouvoir des chefs. — Arrivée de M. et madame Duby. — Projets de M. et madame Lorriaux.

Nos missionnaires du Lessouto se montrent naturellement préoccupés par la grave perspective d'une guerre entre l'Angleterre et le Transvaal. On sait que l'Etat-Libre d'Orange pourrait prêter main-forte au Transvaal. Ce serait, en réalité, la guerre dans tout le sud de l'Afrique et tout le long de la frontière du Lessouto. Les communications de ce pays avec le Cap se trouveraient menacées.

« Ici, nous écrit M. Alfred Casalis, les magistrats ne parlent pas beaucoup ; mais ils croient à la guerre, et le gouvernement vient de faire, avec une hâte extraordinaire, un travail énorme : on a posé une ligne télégraphique à travers tout le Lessouto, nous rejoignant directement à la Colonie sans passer par l'Etat-Libre ; cela a été fait en quatre semaines ; nous allons avoir un bureau à Morija même. »

Cette possibilité d'une lutte à main armée entre deux nations chrétiennes et protestantes n'est pas seulement un scandale pour les enfants de Dieu, la conscience même des païens en est révoltée. Qu'on lise ces quelques lignes d'une lettre de M. Dieterlen :

« Un Mossouto païen me disait dimanche : « Comment les blancs, qui sont des rois, peuvent-ils en venir à se battre entre eux ? » Question très juste et poignante. A côté des noirs, et à leurs yeux, les blancs sont des rois, des êtres supérieurs, qui ne devraient pas avoir recours aux moyens violents et brutaux. Une guerre entre Anglais et Boers les scandaliserait. Et vraiment cela fait mal au cœur de penser que les nè-

gres, déjà si bas, seront encore scandalisés par les blancs. Les sympathies des noirs vont aux Anglais, qui les traitent mieux que les Boers. Mais, au fond, le noir n'aime pas le blanc qui est son maître et en qui il n'a jamais une grande confiance. C'est dans son sang. Et puis il a de bonnes raisons pour se méfier de l'envahisseur qui, peu à peu, lui a enlevé son indépendance et son pays. »

La grande question que se posent nos missionnaires est celle-ci : Que feraient, en cas de guerre, les Bassoutos ? M. Dieterlen pense qu'ils envahiraient probablement l'Etat-Libre, surtout si la guerre traînait en longueur, et qu'alors tout le Sud de l'Afrique pourrait être englobé dans un conflit d'une très grande gravité.

Pour le moment, les Bassoutos ne semblent manifester qu'un seul désir, celui de rester tranquilles et de ne pas profiter des circonstances pour s'agiter, eux aussi. Malgré l'impatience de quelques jeunes chefs, qui prendraient volontiers les armes et qui excitent déjà leurs sujets contre les magistrats anglais, la tribu reste calme. M. Casalis nous donne une preuve récente du bon esprit qui règne dans le peuple.

« Cette année même, le gouverneur du Cap a doublé la taxe personnelle ; de dix shillings (12 fr. 50), elle est maintenant montée à une livre sterling (25 francs), et, à Morija, on a déjà payé sans protester. Les indigènes se bornaient à dire : C'est ennuyeux de payer le double ; nous ne sommes pas riches et nous ne savons pas pourquoi on nous demande davantage ; mais le chef l'a décidé avec le gouvernement et nous n'avons rien à dire. »

A ce propos, notre frère entre dans quelques détails sur la question si souvent agitée des avantages ou des inconvénients que présente le pouvoir des chefs. Ses appréciations lui sont personnelles et n'engagent que leur auteur ; mais il nous semble qu'il sera intéressant pour nos lecteurs de trouver ici l'opinion d'un homme qui connaît bien le peuple

et les choses dont il parle, et dont le nom même symbolise en quelque sorte, depuis près de soixante-dix ans, la mission du Lessouto. On rapprochera tel de ses jugements de ceux qu'on trouvera, à la suite de cet article, dans la lettre si intéressante de M. Jacottet sur la mort de Massoupa.

« Avec des chefs intelligents, dit M. Casalis, avec des hommes comme Khama, abandonnant résolument la vieille routine païenne pour entrer dans la voie du progrès, on ferait quelque chose de ces Bassoutos qui se montrent si bons enfants. Mais les meilleurs efforts du gouvernement ou de la mission viennent trop souvent se heurter contre l'apathie ou l'hostilité voilée des chefs.

« Ces chefs, il faut le reconnaître, sont parfois gênants. Mais y aurait-il avantage à les voir disparaître ? Ils sont encore le seul pouvoir central qui maintienne la cohésion de la tribu et fasse des Bassoutos une nation. Là où ils ont disparu, il n'y a plus de nationalité. Que sont les Zoulous, les Pondos, les Fingous, les Bapélis, les Béchouanas et les Matabélés de Lobenguéla ? La vie civile et politique est concentrée ici autour du chef. Tant qu'il est là, il y a un lien, une force de concentration et de conservation ; s'il disparaît, cela disparaîtra avec lui.

« D'ailleurs, pour les supprimer, il faudrait une guerre, et une guerre au Lessouto, oh ! non, plutôt tout que cela ! Mieux vaut patienter avec eux. Même les chefs les plus désagréables ne nous ont jamais empêchés de fonder des annexes et d'évangéliser autant que nous le désirions. Il me semble que c'est là tout ce que nous avons le droit d'exiger d'eux. Je dis le droit, parce qu'enfin, même nous, missionnaires, qui avons fait de ce pays notre seconde patrie et nous identifions autant que possible avec les Bassoutos, nous ne sommes cependant que des étrangers au milieu d'eux. Le pays est aux Bassoutos et à leurs chefs.

« Et, à ce sujet, il ne faut pas non plus oublier ce que ces chefs ont fait pour leur peuple. Nous savons ce qu'étaient le pays et la tribu lors de la jeunesse de Moshesh. Les Bas-

soutos appellent encore aujourd'hui cette époque *mehla ea lifaqane*, — l'époque des grandes guerres et de la grande détresse ! Eh bien ! reconnaissons que, malgré les torts qu'ils ont eus ou qu'ils peuvent avoir encore vis-à-vis de l'œuvre missionnaire et civilisatrice, Moshesh avec sa fine et tortueuse diplomatie, Letsié avec sa prudence, dissimulée sous un masque de sottise vulgaire, Lérotholi avec sa loyauté plus bruyante que sincère, entre deux bouteilles d'eau-de-vie, sont arrivés, — malgré mille obstacles, au milieu des difficultés considérables causées par l'état d'ébullition presque constante de l'Afrique du Sud depuis cinquante ans, et avec le puissant patronage de l'Angleterre, — à maintenir leur territoire intact, leur tribu sans cesse grandissante et à se réserver une indépendance très respectable. Ce n'est pas déjà si mal pour des sauvages, et la dynastie des ba-Kuena n'a pas encore démérité de la patrie.

« Et puis, si nous sommes sincères vis-à-vis de nous-mêmes, nous ferons aussi un peu notre *mea culpa* ; nous avons été avec eux, au moins dans le passé, bien naïfs. On a cru trop facilement — il y a trente ou trente-cinq ans, je ne sais au juste — à la conversion des chefs. Mais ils sont à mille lieues de l'Evangile ! Ils ne peuvent pas le comprendre. Il faudrait, pour les convertir, un miracle comme celui du chemin de Damas. Tout est possible à Dieu, je le crois sincèrement; mais vous me concéderez qu'un tel miracle est rare.

« Je crois ne rien exagérer en disant que, dans tout le sud de l'Afrique, du Zambèze au Cap, de l'Océan Atlantique à l'Océan Indien, il n'y a qu'un seul grand chef qui mérite le nom de disciple du Christ : c'est Khama. Quant à nos chefs à nous, leur conversion n'était que le fruit de leur imagination ou de leur duplicité, et ils sont sortis de l'Église comme ils étaient entrés, vite et en masse.

« En somme, nous efforcer d'avoir avec nos chefs les meilleures relations possibles, ne pas les aliéner par une attitude intransigeante, profiter de leur influence quand ils sont disposés à la mettre au service de la bonne cause, sans pour

cela nous appuyer sur eux, — l'Evangile n'a pas besoin d'être étayé, — leur montrer que nous, malgré tout ce qu'ils nous opposent, nous les aimons, eux que Christ a voulu embrasser dans son amour ; prier pour que Dieu renouvelle en leur faveur le miracle de Damas ; voilà ce qui me semble devoir être notre attitude et notre rôle vis-à-vis d'eux. — Quant au problème spécial que présente la question des chefs, l'avenir se chargera de le résoudre. »

Aux dernières nouvelles, M et madame Duby étaient attendus au Lessouto. La Commission exécutive leur avait assigné, pour y faire leur stage, la station de la Sébapala. Ils y recevront l'hospitalité chez M. Pascal, jusqu'à la Conférence d'octobre qui doit se prononcer sur leur placement définitif. Cette Conférence tiendra sa session au même moment que le Synode, à Thaba-Bossiou.

M. Duby lui-même nous écrit d'Aliwal-North, le 26 août :

« Délicieux voyage jusqu'ici, où nous avons eu le privilège de rencontrer le Rév. Butt, de la plus grande amabilité pour les missionnaires de Paris. Il nous a invités à passer quelques jours chez lui jusqu'à notre départ pour le Lessouto. Nous attendons cet après-midi mademoiselle M. Cochet, avec un wagon qui vient à notre rencontre et nous emmènera à la Sébapala. Nous sommes pleins de reconnaissance envers notre Dieu de ce qu'il nous a conduits pas à pas jusqu'ici et de ce qu'il nous donne la joyeuse assurance qu'il ne nous abandonnera pas dans l'avenir. Nous nous réjouissons d'arriver bientôt dans ce pays qui doit être notre *homeland* et où nous pourrons, nous l'espérons, ensemencer un petit coin dans le vaste champ du Seigneur Qu'Il fasse lui-même germer et croitre, afin que la moisson soit riche ; c'est là ce que nous ne cessons de lui demander.

« Nous nous portons à merveille, ma femme et moi ; le voyage que nous avons fait, délicieux à tous les points de

vue, nous a totalement remis des fatigues qui avaient précédé notre départ. C'est donc pleins d'entrain que nous allons continuer notre route du côté du Lessouto où nous serons dans une semaine environ. Nous vous écrirons plus longuement plus tard. »

A la même date, M. Dieterlen attendait chez lui M. et madame Lorriaux, qui devaient faire un assez long séjour à Léribé où ils comptaient attendre, au commencement d'octobre, l'arrivée de leur premier enfant.

« Je les ai vus à Qalo, il y a quinze jours, dit M. Dieterlen, et les ai trouvés heureux et pleins d'entrain. »

La mission du Lessouto se recommande d'une manière très particulière aux prières de tous les amis du règne de Dieu, à cette heure où le Sud de l'Afrique risque de devenir le théâtre d'une conflagration dont nul ne pourrait prévoir l'étendue et les conséquences.



LA MORT DE MASSOUPA

Le dernier grand fils de Moshesh. — Sa place dans l'histoire du Lessouto. — Son enfance ; sa conversion. — Sa ferveur à vingt ans. — Son retour au paganisme. — Son rôle politique. — L'âme du parti païen. — Longues années de révoltes et de luttes. — Défaite finale. — Sa conversion au catholicisme. — Une habileté « in extremis ». — Son enterrement et son oraison funèbre. — Crime de lèse-christianisme.

Thaba-Bossiou, 1er août 1899.

Après une assez longue maladie, suivie d'un affaiblissement progressif, le chef Massoupa vient de mourir. En lui disparaît le dernier fils important du grand chef Moshesh. Molapo en 1880, Letsié en 1891, l'avaient depuis longtemps précédé

dans la tombe. Cette mort, qui, il y a deux ans, eût été un véritable événement pour le pays, n'a fait que peu de bruit. On s'en est moins préoccupé que d'autres incidents plus vulgaires. C'est que, depuis dix-huit mois, le rôle politique de Massoupa était fini. Battu par son neveu Lérotholi, prématurément vieilli, chassé de la montagne de Thaba-Bossiou à laquelle il était si fortement attaché, le vieux chef ne représentait presque plus rien. Au fond, il se survivait à lui-même. On avait l'impression que pour lui tout était fini.

Cette mort marque cependant une date importante dans l'histoire du pays. C'est le dernier vestige du vieux Lessouto qui s'en va; c'est un anneau de plus brisé dans la chaîne qui nous relie au passé. Le défunt a joué un rôle des plus importants dans les événements politiques des cinquante dernières années. Son nom revient à chaque instant dans les trois gros volumes des *Basutoland Records*, publiés par le gouvernement colonial. Il était connu d'un bout à l'autre de l'Afrique du Sud. On peut même dire qu'il l'était plus que celui d'aucun autre fils de Moshesh. Les lettres de MM. Casalis, Arbousset et Jousse ont souvent parlé de lui. Il a sa place marquée dans l'histoire de notre mission. Un jour elle a semblé devoir être belle. Mais il a fait à notre cause plus de mal que de bien, et c'est lui qui, pendant longtemps, a été le représentant le plus en vue du paganisme et de l'opposition. Il vaut donc la peine que le *Journal des Missions* dise quelque chose de cette carrière. Le sujet est même des plus intéressants, et il serait désirable qu'on pût lui consacrer plus que quelques lignes. C'est une figure caractéristique qu'on voudrait pouvoir étudier de plus près.

Né probablement vers 1821, Massoupa avait trois ou quatre ans quand son père Moshesh quitta Bouta-Bouté pour venir s'établir, en 1825, à Thaba-Bossiou. En 1833, quand arrivèrent MM. Casalis, Arbousset et Gosselin, c'était encore un enfant. Il suivit l'école de M. Casalis, vécut même quelques années dans sa maison. Il fut un des premiers convertis de notre mission. Baptisé le 11 avril 1841, il est le septième ins-

crit au rôle des membres de l'Église de Thaba-Bossiou. Pendant des années, il fut un chrétien fidèle et fervent, et sur lui, comme sur son frère Molapo, les missionnaires fondaient les plus grandes espérances. Emmené vers 1842 à la ville du Cap par M. Arbousset, en compagnie de plusieurs fils de chefs, il en revint à demi-civilisé, avec une teinture d'anglais et de hollandais, et plus attaché aux missionnaires que jamais.

Malheureusement, sous l'influence indirecte des troubles politiques qui commencèrent vers 1845, un vent de révolte se mit à souffler dans l'Église. On était, et à bon droit, inquiet et indigné de la conduite des Européens établis dans ce qui est aujourd'hui l'État-Libre d'Orange. La défaveur devait naturellement rejaillir sur la mission, d'autant plus que celle-ci ne pouvait pas ne pas être mêlée à tous ces événements. Et, bien que les missionnaires aient été toujours et partout les défenseurs convaincus de Moshesh et de son peuple, les Bassoutos ne savaient pas toujours s'en apercevoir. Dans la période troublée qui va de 1848 à 1852, au moment où Moshesh se trouve en guerre avec tous ses voisins et finit même par être attaqué par le gouverneur, sir G. Cathcart en personne, la situation devint pire encore. Il y eut alors une grande défection. Presque tous les chefs ou conseillers chrétiens firent retour au paganisme ; la plupart des hommes les suivirent. Il semblait que l'œuvre toute entière fût compromise, qu'un coup d'orage eût fait tout disparaître. C'est à cette époque que Massoupa devint, lui aussi, un renégat. Il se replongea jusqu'au cou dans la pire fange païenne ; et, malgré certains moments de remords, malgré le respect extérieur qu'il a toujours montré pour le christianisme, bien qu'il aimât toujours lire la Bible, qu'il rappelât en toute occasion le nom de David qui lui avait été donné, qu'il fît souvent sa prière et qu'il assistât volontiers au culte, on peut dire que, depuis sa défection, c'est-à-dire pendant près de cinquante ans, il a été l'âme du parti païen.

Son rôle politique a été grand. Dans la longue guerre de 1865 à 1868, alors que Molapo et Letsié avaient presque en-

tièrement abandonné la cause nationale, c'est lui qui a défendu contre les Boers la montagne de Moshesh. Si le Lessouto existe encore, c'est à lui avant tout qu'on le doit. En 1880, c'est lui également qui, avec Lérotholi, se met à la tête du parti national; c'est lui qui en est le vrai chef, autour de lui qu'on se rallie, à lui qu'on regarde. Il représentait ce qu'il y avait de plus nettement et authentiquement indigène et anti-européen; c'est sans doute là ce qui explique aussi son paganisme. Et, s'il n'a jamais rien fait contre la mission comme telle, s'il l'a toujours respectée dans la personne de ses représentants, s'il l'a même à certains égards protégée et favorisée, c'est qu'il se rendait compte de ce qu'elle était pour le Lessouto. Il voyait en elle, instinctivement sans doute, mais clairement, un élément de force et de cohésion sans lequel le Lessouto n'aurait pas pu vivre. Il combattait par contre l'Évangile et ses exigences, parce qu'il y voyait, avec quelque apparence de raison, il faut l'avouer, une cause de ruine pour l'ancien ordre de choses qu'il tenait tant à maintenir.

A partir de 1881 et jusqu'à ces derniers temps, Massoupa était resté fidèle à son psssé. Il n'a pas cessé d'être le représentant du Lessouto d'autrefois, païen et sauvage. Il fut longtemps avant de faire sa soumission au gouvernement impérial. Pour l'y forcer, il fallut à Sir Marshall Clarke et à Letsié une longue patience et beaucoup de diplomatie. Une fois soumis de nom, il ne le fut guère de fait. Nombreuses sont les guerres civiles qu'il a suscitées, nombreuses les semi-révoltes dont il s'est rendu coupable. Et toujours il réussissait à sortir des pires situations sans perdre rien de sa force ni de son prestige. Il semblait vraiment qu'il fût invulnérable. Letsié mort, il eut l'ambition de lui succéder comme chef principal; il fut un des adversaires les plus dangereux de Lérotholi, lui suscitant des difficultés, se liguant ouvertement ou en secret avec ses rivaux. En 1897, il en arriva même à une rupture ouverte. Soutenu ouvertement par le résident anglais, auquel Massoupa avait refusé

l'obéissance, Lérotholi attaqua Massoupa, le força à quitter Thaba-Bossiou et brisa pour toujours son pouvoir.

Et voilà maintenant le vieux chef mort, loin de la montagne qu'il croyait devoir être toujours sienne. On peut dire qu'il est mort le cœur brisé; tout ce pour quoi il avait lutté, tout ce qu'il avait désiré posséder, tout cela lui avait échappé. Et il est mort sans être revenu à l'Évangile, comme plusieurs l'avaient espéré. J'avoue n'avoir jamais partagé leurs espérances; javais vu Massoupa de trop près pour croire à la possibilité d'un retour sincère de sa part à la foi de ses jeunes années. Sa conscience était, sinon morte, au moins atrophiée; et qu'espérer de celui dont la conscience ne parle plus ou presque plus?

Il a fini comme il était, somme toute, naturel qu'il finît. Connaissant les exigences de l'Évangile, il en a eu peur; mais, d'autre part, superstitieux et se disant que, si le christianisme était vrai, il fallait mettre de son côté le Dieu des chrétiens, il a fait ce que tant d'autres ont fait avant lui: il s'est adressé à ceux qui prétendaient lui faire le chemin le plus aisé pour arriver au ciel. Il s'est tourné vers les catholiques, il s'est fait secrètement rebaptiser par eux. Pauvre Massoupa! Il a cru être habile, il a fait à sa mort ce qu'il avait fait toute sa vie : il a voulu se prémunir contre toutes les éventualités, ne pas s'aliéner le Dieu des chrétiens, tout en restant au fond du cœur fidèle à ses dieux à lui. C'est là ce qui explique sa « conversion » au catholicisme. Certains prétendent qu'au fond, Massoupa a subi l'influence de sa femme et de sa belle-fille et n'est devenu catholique qu'à son corps défendant. Qui peut le savoir? A ma dernière visite, il m'a parlé de façon à me donner l'assurance qu'il n'était pas et ne serait pas catholique. Mais il m'a trompé si souvent que je ne puis le croire. Du reste, peu importe. Il valait mieux qu'il ne jouât pas la comédie de revenir à la foi de son enfance sur son lit de mort. Qui aurait pu croire à sa sincérité? Et quel déplorable exemple pour tout le pays! Si les catholiques ont cru pouvoir le recevoir, s'ils lui ont fait des conditions

aisées, c'est leur affaire, ce n'est pas la nôtre. Malheureusement, c'est un vrai scandale pour les païens comme pour les chrétiens; il semble qu'on joue avec les choses saintes et qu'on se moque des mots conversion et repentir.

Vendredi passé, 28 juillet, on l'a enterré sur Thaba-Bossiou, la nécropole de la famille royale. Les prêtres de Roma (1), les nonnes et leurs écoles précédaient le cercueil. C'est le préfet apostolique, le père Cénez, qui a fait le culte. Je dois lui rendre cette justice, que, dans son allocution, il s'est gardé de toute allusion blessante à notre sujet. Quand il a expliqué que, si Massoupa avait été sauvé sur son lit de mort, c'est qu'il avait toujours eu un respect spécial pour la « Mère de Dieu » et qu'il a donné cette recette de salut à tous ses auditeurs, j'ai commencé par sourire, mais mon sourire a vite fait place à un profond sentiment de tristesse. C'est donc là ce que les « Pères » mettent à la place de la repentance, de la conversion, du changement de cœur! Je m'en doutais bien un peu; l'aveu ne m'en a pas moins attristé. Ces messieurs croient avoir remporté pour l'Église une importante victoire en baptisant *in extremis* le vieux Massoupa. Ce qui me semble, en tout cas, hors de doute, c'est que la cause du christianisme vrai n'en profitera pas, et qu'en rabaissant ainsi la religion de la croix, on risque de faire aux âmes un mal incalculable. Protestantisme ou catholicisme importe peu au fond; ce sont de ces divisions que le ciel ne connaîtra plus. Ce qui est important, c'est, comme le dit saint Paul, que « nous devenions de nouvelles créatures ». Et celui qui, par ses paroles ou ses actions, détruit cette grande vérité, commet le crime de lèse-christianisme. Dans la mission en pays païen, le catholicisme le commet plus souvent qu'on ne pense.

E. JACOTTET.

(1) Roma est une des stations de la mission catholique au Lessouto, à trois ou quatre lieues de Thaba-Bossiou.

UNE LETTRE DU ROI KHAMA

C'est à notre sœur, mademoiselle Louise Keck, que cette lettre a été adressée. Par son intermédiaire, le malheureux monarque a voulu porter à la connaissance des chrétiens d'Europe ses préoccupations et ses tristesses. Les révoltes des jeunes chefs font partie de l'histoire courante, depuis les temps du roi David et sans doute déjà auparavant. Khama n'y échappe pas plus que Moshesh, ou Letsié, ou Massoupa. Du moins fait-il avec ce dernier un contraste frappant par sa fidélité touchante à l'Évangile. Si nous ne pouvons autre chose en sa faveur, nous n'oublierons du moins ni dans nos sympathies ni dans nos prières cet ami de nos missionnaires — et en particulier de M. Coillard — que M. Alf. Casalis appelait, dans les lignes citées plus haut, le seul roi du sud de l'Afrique « qui mérite le nom de disciple du Christ. »

Palapyé, 15 mai 1899.

Mademoiselle L. Keck,

Je t'écris à toi qui es notre mère ; reçois cette lettre qui doit t'exprimer la profonde tristesse de mon cœur causée par la conduite de mon fils. Il veut me dépouiller de la royauté et de tout ce qui y a rapport, ce méchant Sekhomi ! Je t'informe qu'aujourd'hui il est parti de la ville de Palapyé et est allé s'établir ailleurs avec tous ceux de mes gens qui prennent son parti.

Malheureusement, il a aussi pour lui plusieurs Européens qui le poussent à la révolte. Mon fils s'est laissé entraîner par ceux qui lui ont dit : « Dispute le pouvoir à ton père, prends-le lui de force; » et il essaie de le faire.

C'est surtout son oncle Whamanyane, dont il a épousé la fille, qui l'excite contre moi, vu qu'il a été de tout temps mon ennemi. Tous deux ensemble travaillent à la dispersion de ma

race et de mon peuple, introduisant les mœurs païennes et les mauvaises boissons, que moi je combats depuis tant d'années! Dis-moi, ma mère, est-ce juste qu'un fils se conduise ainsi envers son père? et tout cela parce que lui veut être le premier chef ou roi sur la nation des Ba-Mangwato. Je t'écris cette lettre à toi, mademoiselle, que je connais bien, et je désire que tu en parles aux amis européens qui sont comme moi chrétiens. Même mon église est en division en ce moment: les uns suivent Sékhomi, les autres me restent attachés. J'en suis si triste, si navré! et je supplie les enfants de Dieu de se souvenir de moi dans leurs prières! Priez afin que ma foi ne défaille pas! Que mon Dieu Tout-Puissant m'aide à ne point l'oublier, mais à tenir ferme jusqu'à la fin!

Ce que je t'écris, je l'écris aussi aux amis chrétiens, et je te demande que tu mettes cette lettre dans tous les journaux chrétiens en me recommandant à leurs prières.

Recevez toutes mes salutations chrétiennes, au nom de Jésus que nous servons ensemble, je reste.

NGAME SEKGOMA, *roi des Ba-Mangwato.*

ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

La poste hebdomadaire au Zambèze. — Difficulté et lenteur des transports. — La Conférence ajournée. — Placement provisoire des nouveaux arrivants. — La fièvre. — Activité du docteur. — Le deuil et la fidélité de Dieu. — Désir d'une installation plus stable. — Le *Journal de Voyage* de M. Liénard. — N'oublions pas le Zambèze.

Une nouvelle considérable nous arrive du Zambèze ces jours-ci : la grande Compagnie de Cecil Rhodes, la *Chartered*, qui exploite ces immenses territoires sous la protection de l'empire britannique, vient d'établir un service postal hebdo-

madaire entre le sud de l'Afrique et les deux bureaux de poste déjà existants à Kazungula et à Séshéké. Ce service partira, croyons-nous, non de Boulawayo, mais directement de Palapye, en sorte que les lettres à l'adresse du pays des Barotsis doivent porter désormais, comme l'indiquait déjà la couverture de notre dernière livraison, la mention *via Capetown-Palapye*, au lieu de la mention *via Boulawayo*.

Cette innovation montre une fois de plus avec quelle rapidité la civilisation s'avance par le sud vers le cœur de l'Afrique. Avec Madagascar, nous n'avons encore que deux courriers par mois; avec le bassin de l'Ogôoué, ce progrès n'est même pas encore accompli, comme nous l'avions cru et annoncé à tort : nous en sommes toujours au régime de trois courriers tous les deux mois (voir la couverture de cette livraison). Le Zambèze est beaucoup plus loin, beaucoup plus dans l'intérieur du continent, et le voilà déjà en possession d'un courrier hebdomadaire, du moins jusqu'à Séshéké, où s'arrête pour le moment la poste officielle. La grande marée monte à l'assaut du continent noir. M. Coillard l'a dit bien souvent : ce n'est plus le temps du lourd wagon à bœufs, c'est celui de la vapeur et de l'électricité. Le progrès des communications nous fournirait, si c'était nécessaire, une justification de plus de la mesure hardie par laquelle le Comité des missions a envoyé l'hiver dernier à son œuvre du Zambèze un renfort si imposant.

Il s'en faut toutefois que l'électricité ou la vapeur aient apporté, sur les bords mêmes du Zambèze, leur secours puissant aux efforts musculaires des hommes et des bêtes. Les canots à rames, les chars à bœufs y sont encore les seuls moyens de transport. Pour une expédition telle que la nôtre, c'est bien insuffisant. Les difficultés résultant du grand nombre des bagages sont toujours très grandes. « Les indigènes, écrit M. Lemue de Séshéké, le 12 juillet, se montrent assez exigeants; ils profitent peut-être de notre embarras. Nous avons attendu longtemps le secours venant de la Vallée : le

roi s'est enfin décidé à nous envoyer des canots. Une cinquantaine de porteurs sont aussi arrivés de la Vallée et sont repartis ce soir avec un bon chargement. » Et notre frère ajoute : « Nous savons que les difficultés disparaîtront une à une; mais bien souvent nous voudrions les voir enlevées. Dieu juge bon sans doute de les laisser sur notre route. Si tout allait à notre gré, nous oublierions peut-être qu'il est le maître, et il vaut mieux que nous restions dans sa communion. »

Deux jours après, le 14, M. Coillard nous écrit à son tour: « Dans quelques jours nous pensons avoir fini le transport de nos bagages ici, où nous les laissons en partie, et nous partirons pour la Vallée. » MM. de Prosch et Liénard croient pouvoir fixer aux premiers jours d'août la date de ce départ, après le retour des canots expédiés le 12 avec les premiers bagages.

A la même date, nos amis Burnier et Verdier étaient encore à Kazungula, sur la rive droite du fleuve, en attendant le chargement des dernières caisses. On se rappelle que l'expédition y était arrivée à la Pentecôte. C'est donc au moins deux mois qu'aura duré l'écoulement de ce premier dépôt de bagages.

Le convoi qui s'est dirigé de Séshéké vers la Vallée devait comprendre, outre M. Coillard, MM. et mesdames de Prosch, Liénard et Rittener, et, sans doute un peu plus tard, MM. Burnier et Verdier. Nous avons pu déjà donner, en dernière heure, dans notre livraison de septembre, les placements provisoires qui ont été décidés à Séshéké. Les lettres reçues depuis nous ont apporté des renseignements complémentaires sur ces décisions.

On se souvient que la Conférence annuelle du Zambèze devait avoir lieu à Nalolo, suivant la résolution prise en 1898. Mais, pour diverses raisons, il n'a pas été possible de la réunir. Le voyage de l'expédition a été trop long et trop pénible; il était impossible de faire monter jusqu'à Nalolo

toutes nos jeunes recrues, épuisées de fatigue. Le projet, longtemps caressé par M. Louis Jalla, de réunir la Conférence à Séshéké, a dû être aussi abandonné. Il a fallu renoncer, en définitive, à réunir cette année en Conférence générale tous les missionnaires du Zambèze. La Conférence a été ajournée jusqu'en 1900 et, comme elle seule peut assigner aux nouveaux missionnaires les stations qu'ils auront à occuper, MM. Coillard, Louis Jalla et Coïsson, réunis à Séshéké au milieu de juillet, ont eu simplement un entretien fraternel pour prendre jusqu'à cette époque des mesures transitoires.

Jusqu'à nouvel ordre, M. et madame Lemue, M. et madame Ramseyer, M. et madame Martin, M. Bouchet et mademoiselle Dupuy restent donc répartis entre Séshéké et Kazungula. M. Bouchet sera chargé de se rendre fréquemment aux Chutes Victoria, où se fonde une station nouvelle. M. Ramseyer s'occupera sans tarder d'une autre station à fonder, en avant de Séskéké, dans la vallée du Njoko. M. Lemue semble destiné soit à rester à Kazungula, si le village se repeuple, soit, dans le cas contraire, à faire un essai à Kataba, à quatre journées de Séshéké.

Le reste de l'expédition a dû remonter le Zambèze, pour laisser tout d'abord M. Burnier à Nalolo. MM. Liénard et de Prosch poursuivront jusqu'à Léaluyi, où ils doivent faire leur stage auprès de M. Ad. Jalla. MM. Verdier et Rittener iront relever les ruines de Séfula. Quant à M. Coillard, il ne voyait pas encore clairement sa route, à la date du 16 juillet, et semblait hésiter entre Léaluyi et Séfula. « Dieu me guidera par les circonstances, nous écrivait-il. Je me sens très fatigué de corps et d'esprit. Dans trois jours, j'aurai soixante-cinq ans. »

La santé de nos jeunes amis a été, nous le savions déjà, très fortement éprouvée par la fin de leur long voyage. « Depuis six semaines, nous dit le docteur de Prosch, les jours où pas un de nous n'était atteint de la fièvre se comptent sur

les doigts d'une seule main. Il n'est guère possible d'incriminer telle ou telle circonstance : il faut y voir la volonté de Celui qui nous comble, en même temps, de biens de toute sorte. Ce n'est pas à dire qu'on ne puisse pas espérer une amélioration générale, quand tous observeront mieux les règles de l'hygiène tropicale, sans arguer imprudemment des exigences de l'œuvre. »

La tâche de notre cher docteur est souvent difficile. Mais nombreux sont déjà les services qu'il a rendus. On se souvient qu'il est rentré à Kazungula, le 30 mai, pour assister notre sœur madame Ramseyer, qui, le même jour, mettait au monde son fils premier-né. Pendant que madame de Prosch et lui donnaient leurs soins à la mère et à l'enfant, ils eurent eux-mêmes à passer par des accès de fièvre. Chez madame de Prosch la maladie atteignit à plusieurs reprises un degré alarmant.

Déjà, dans les semaines précédentes, le docteur avait pu étudier l'une des manifestations les plus redoutables du paludisme chez le chef de la station, M. Coïsson, qui avait offert à nos voyageurs une hospitalité qui les a tous confondus. Un jour, nous raconte M. de Prosch, « il arrive pour le thé, grelottant, une couverture de laine sur les épaules, et le lendemain sa fièvre devient une bilieuse hématurique. Peut-être ma présence n'était-elle pas indispensable : le Seigneur a permis à d'autres de nos frères de traverser sans médecin cette crise, si sérieuse au Zambèze. Toutefois, j'étais là et j'ai porté en tremblant la responsabilité de ces jours angoissants. »

Un peu plus tard, en juin, c'est madame Rittener qui a reçu à son tour la terrible visiteuse. Le docteur, accouru à Séshéké, a lutté corps à corps avec l'ennemi. Notre sœur se trouvait dans un état qui rendait dangereux l'emploi de la quinine. Il fallut cependant en essayer, après quinze jours de soins infructueux. Mais une petite dose amena de telles douleurs, qu'on crut devoir y renoncer. Au bout d'une nouvelle semaine d'angoisse, une seconde dose fut administrée

non sans de grandes inquiétudes. C'était le dimanche 9 juillet. « L'état de la malade était si grave, nous dit M. Lemue, que nous avons senti le besoin de la placer spécialement devant Dieu. Nous avons prié, et le lendemain Dieu nous exauçait en chassant la fièvre, qui depuis n'a pas reparu. » A partir de ce moment, la convalescence s'est établie d'une manière très réjouissante.

M. et madame Lemue, comme au reste tous nos jeunes couples, sauf M. et madame Martin, ont aussi fait connaissance avec la fièvre d'Afrique. « J'attends mon cinquième accès, écrit M. Lemue le 12 juillet : j'ai dû, chaque fois, garder le lit deux ou trois jours. » Et, dans une autre lettre : « Le docteur et sa femme ne sont pas précisément en vacances et doivent payer de leurs personnes. Ils sont infatigables et très bons pour les malades. Ce qui fait plaisir, c'est le calme du docteur. Il va et vient, court de l'un à l'autre, soigne les blancs et les noirs et garde dans toutes ses occupations un sang-froid que j'envie. »

Il a été particulièrement doux à M. de Prosch de pouvoir déjà soigner quelques Barotsis. « Nous les aimons facilement dit-il ; ils se distinguent des Sénégalais par un caractère plus ouvert. J'en ai déjà rencontré plusieurs qui me témoignaient de la reconnaissance pour mes soins. Mais il nous tarde de savoir leur langue pour agir mieux sur eux qu'avec des drogues. »

La mort de madame Bouchet, auprès de laquelle le docteur n'avait pu se rendre — mais qui n'aurait pu être sauvée, semble-t-il, par aucun moyen humain — a naturellement assombri l'arrivée de nos frères au Borotsé. Nous reproduisons presque en entier la lettre émouvante que notre cher affligé a écrite à M. Boegner. On verra par cette lecture combien sont vraies ces paroles de M. Lemue : « M. Bouchet a été merveilleusement soutenu et fortifié depuis le départ de sa compagne. Dieu n'a pas permis que le découragement puisse l'abattre. Nous l'entourons et voudrions lui témoigner da-

vantage notre sympathie. Pauvre ami! Ce doit être si dur! Ils étaient faits l'un pour l'autre et paraissaient si heureux! Une fois de plus, nous avons fait l'expérience de la bonté et de la fidélité de Dieu, même dans l'épreuve : nous avons tous le sentiment que cette mort sera bénie pour nous et pour les indigènes. »

Après cinq mois de vie errante sur l'Océan, en chemin de fer, en wagon, puis à Kazungula et à Séshéké, il tarde à tous nos amis d'avoir enfin une installation, au moins provisoire, de pouvoir s'établir, régler leur vie, se réserver quelque temps pour le travail personnel. « Parmi nos souvenirs, écrit M. de Prosch, il en est un qui restera toujours attaché à ce voyage, c'est celui d'une lutte journalière de l'esprit contre l'envahissement des choses de la vie matérielle. A peu d'exceptions près, l'espoir de trouver une heure dans la journée pour écrire ou lire a toujours été déçu. »

Les amis des missions pourront se faire de cette vie, si encombrée de menus détails, une idée plus précise en lisant le *Journal de voyage* de M. Liénard, dont nous avons déjà annoncé la publication. Nous sommes heureux de les informer, à ce propos, que les prix fixés par M. Liénard lui-même pour la souscription ou l'achat du volume en librairie ne doivent pas être considérés comme définitifs. Dès que nous aurons entre les mains le texte complet et les illustrations, nous verrons avec M. le professeur Westphal, chargé de la publication, s'ils ne peuvent pas être abaissés. Notre désir est que cet ouvrage devienne, comme il le mérite, populaire dans nos Églises et dans nos familles. Il y maintiendra vivant l'amour de la mission du Zambèze.

Cet amour, d'ailleurs, ne risque pas de s'éteindre. La mère pourrait-elle oublier ses enfants? Ceux qui sont là-bas sont sortis du milieu de nous. Ils sont « les os de nos os et la chair de notre chair. » Nous qui les avons envoyés, nous savons quelle dette nous avons contractée envers eux. Grandes ont été et seront encore leurs souffrances et leurs

privations. Nous n'y ajouterons pas la tristesse qu'ils éprouveraient s'ils pouvaient se croire, si peu que ce soit, abandonnés. Nous leur enverrons, n'est-ce pas, chers lecteurs, tout ce qui leur sera nécessaire : aujourd'hui, des secours matériels, des lettres affectueuses, des sympathies réconfortantes, et demain, quand le développement de l'œuvre l'exigera, de nouveaux ouvriers pour renforcer leurs rangs et conquérir enfin le pays à notre Roi.

BRISÉ MAIS SOUMIS

Lettre de M. Bouchet à M. Boegner.

Souvenirs de Boulawayo. — Joyeuses illusions. — La maladie et le deuil. — Dieu a tout conduit. — Le travail futur. — Enfant gâté du Zambèze. — Exaucements. — Les résultats déjà obtenus par la mission.

Séshéké, 17 juillet 1899.

Bien cher monsieur Boegner,

Lorsque vous recevrez ces lignes, vous saurez déjà depuis quelque temps que ma chère femme est partie pour un monde infiniment meilleur. Cette nouvelle n'aura pas été, j'en suis sûr, sans vous causer une bien vive surprise ; car vous l'aviez vue à Boulawayo et vous aviez pu constater combien elle était vivante, combien peu elle paraissait destinée à partir si tôt pour le ciel. Et pourtant, demain, la poste emportera cette lettre, et il y aura juste un mois qu'elle nous quittait pour « monter plus haut », sur l'ordre du Maître qu'elle servait.

Quatre mois à peine auparavant, nous étions avec vous, moi joyeux de vous revoir, elle bienheureuse de faire enfin la connaissance de celui qu'elle avait appris à aimer et à vénérer sans l'avoir vu. Que de fois, dès lors, elle m'a dit et redit sa joie de vous avoir rencontré et de pouvoir désormais saluer en vous un directeur aimé et un ami vénéré !

J'ai vu par le *Journal des Missions* que vous n'aviez pas oublié la belle soirée du lundi 20, et les cantiques qui y furent chantés. Peut-être même avez-vous encore présente à la mémoire la voix argentine, et forte pourtant, qui entraînait le soprano. Lorsque nous eûmes terminé nos chants, vous nous dites, dans un élan de votre cœur aimant, que vous nous trouviez beaux, nous, jeunes gens en route pour le Zambèze au son des chants de consécration. C'est que vous aviez vu de près la vie missionnaire et que vous en connaissiez les souffrances. Mais, pour nous, à ce moment, il n'y avait pas grand mérite à être joyeux tout en marchant vers le pays des privations. Nous savions bien que beaucoup étaient partis qui ne sont jamais revenus; mais ceux-là n'étaient pas nous. Nous admettions qu'on meurt au Zambèze; mais nous et nos bien-aimés, pouvions-nous croire que nous serions atteints ? Nous étions joyeux, moins parce que nous étions des « consacrés » que parce que nous étions comme tous les jeunes vraiment jeunes : nous avions nos illusions. Qui nous en blâmera ?

Le Maître n'en dut pas moins nous les arracher, ces chères illusions. Ce fut d'abord la maladie qui me saisit, dès notre second jour de wagon, et ne me lâcha vraiment que trois semaines plus tard. Puis, vint la terrible nouvelle du départ de madame Louis Jalla, et — bientôt après notre arrivée au Zambèze — cet autre départ, tout aussi mystérieux, qui me plongeait pour un moment dans une détresse épouvantable !

Il me fallait apprendre à être joyeux, non plus parce qu'en dépit de quelques privations tout me souriait, tout me semblait aimable, grâce à celle qui près de moi transformait toutes choses, mais parce que Celui au nom duquel nous marchons est un Vainqueur et un Père. C'est là une leçon que je croyais, dans ma jeune présomption, avoir étudiée depuis longtemps; le Maître en a jugé autrement, et c'est Lui qui avait raison.

Dans la détresse dont je vous ai parlé, l'idée ne me vint

pourtant pas un seul moment que peut-être je m'étais trompé en partant et en l'emmenant avec moi. Aujourd'hui plus que jamais, j'ai la certitude que, si je suis parti, c'est que Dieu m'a envoyé, et que, si elle est venue avec moi, c'est qu'il fallait qu'il en fût ainsi. Tout a été conduit par Dieu, c'est ma conviction la plus intime, et c'est aussi ce qui me soutient lorsque je considère cet avenir de solitude, dans un pays où on est déjà si seul, même à deux ! Ma conscience est bien tranquille à ce sujet ; si ma femme était bien jeune encore, ce n'en est pas moins à la voix de Dieu qu'elle a obéi en venant avec moi. C'était sa conviction à elle ; c'est la mienne plus que jamais, en dépit du coup de foudre qui me l'a prise.

Vous dirai-je, maintenant, quelques mots de ce que va devenir mon travail de cette année? Je dois, tout d'abord, convenir que ceux qui ont eu à décider de mon sort l'ont fait avec beaucoup de bonté. Il semble qu'ils aient cherché à créer une place qui pût convenir aux désirs de mon cœur et de mon caractère. Je désirais rester à Séshéké, où je retrouve ma chère absente : c'est à Séshéké que je suis en principe. D'autre part, depuis que je suis seul, je désirais ardemment me consacrer aux tournées d'évangélisation : l'invitation à aller de temps à autre aider M. Coïsson aux Chutes vient à son tour satisfaire ce désir.

Ainsi donc, je serai auprès de M. Louis Jalla, qui est devenu pour moi comme un frère aîné depuis que ces tristes événements nous ont rapprochés, et je pourrai aussi voyager, soit pour aller aux Chutes, soit, de là, pour faire des tournées missionnaires dans le Botoka, sauf, au retour à Séshéké, à partir de nouveau pour accompagner M. Jalla dans une tournée semblable sur son district.

Vous le voyez, je suis un peu l'enfant gâté du Zambèze — pour cette année, du moins. Puissé-je pourtant prendre ma tâche au sérieux et devenir, dans la main de notre Dieu, une bénédiction pour ceux auxquels j'aurai à annoncer l'Évangile! Mais notre foi est si petite souvent; nous demandons, et,

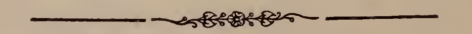
lorsque la réponse arrive, elle nous étonne. Je l'ai vu pour ma part tout spécialement, il y a eu hier huit jours. Comme d'ordinaire, nous avions demandé à Dieu un dimanche béni dans lequel il manifestât sa présence en fortifiant les prédicateurs; mais nous fûmes très surpris lorsque nous entendîmes les paroles émues et qui paraissaient sincères d'un jeune homme qui se consacrait à Dieu.

Pourtant, ce que nous voyons ici devrait nous apprendre à croire. Un Litia fidèle, avec une vie de famille exemplaire; une Akhanangisa sanguinaire — digne fille de Mokwaé — devenant une catéchumène humble et douce, toute réjouie de recevoir à sa table tous les missionnaires de passage à Séshéké : tout cela est réjouissant; mais ce qui bien plus encore parle des progrès accomplis, c'est de voir, comme je l'ai vu dès mon premier jour ici, une école assez nombreuse dirigée par deux de ces terribles Barotsis. A la vérité, ce spectacle était émouvant encore pour une seconde raison : il parlait du travail, de la longue patience de celle que Séshéké pleure, de celle que bientôt ma chère Marie devait rejoindre.

Lorsque nous vous saluâmes à Boulawayo, nous ne pensions pas que ces deux femmes, portant le même nom de baptême, et à certains égards si semblables, malgré la différence d'âge, seraient sitôt réunies dans le repos du Père. Cependant, le Roi en avait ordonné ainsi pour notre bien à tous. Que son saint nom soit béni!

Adieu, cher monsieur et directeur; croyez-moi toujours votre affectionné

J. Bouchet.



CONGO FRANÇAIS

DERNIÈRES NOUVELLES

Arrivée successive de madame Moschetto et de M. et madame Junod. — La case en construction au cap Lopez. — Lambaréné en deuil. — A la maison du Palmier. — La Conférence à Talagouga — Gratitude et tristesse. — Deux nouvelles stations à créer. — Renforts demandés. — Cas de fièvre. — Au lac Abaña. — Importance de la question des vivres. — Évangélisation dans les villages. — Un enfant prodigue. — Surmenage. — Besoin de prières et de secours.

M. et madame Sam. Junod, partis de Bordeaux le 10 juillet, sont arrivés le 2 août au cap Lopez et le 7 au matin à Lambaréné.

La traversée avait été assez pénible. Longtemps encore après Konakry et presque jusqu'à Cotonou, la mer avait été grosse. Cependant nos passagers avaient éprouvé dans leur santé le bénéfice de ces quelques semaines de repos. Leur arrivée à Libreville fut assombrie par la nouvelle de la mort de madame Vernier. Ils l'apprirent de M. Ford, l'un des missionnaires américains de Baraka.

Au cap Lopez, nos amis virent s'élever la charpente de la maison que, sur l'autorisation du Comité, la mission du Congo fait construire pour lui servir de sanatorium. M. Moschetto en avait quelques jours auparavant descendu les matériaux, en venant au-devant de sa femme et de ses enfants qui sont arrivés en excellente santé. Un commerçant du Cap a été chargé de surveiller la construction de cette grande case, qui devait être habitable, au moins en partie, à la fin d'août. La famille Allégret y était attendue en septembre.

A bord de l'*Avant-Garde*, qui a quitté le cap Lopez le 4 août, se trouvaient, entre autres passagers, Mgr Adam et un Père à destination de Lambaréné. Les marchandises, comme les voyageurs, étaient en grande abondance. M. Junod a dû lais-

ser à terre la plus grande partie de ses bagages. Le voyage sur l'Ogôoué s'est fait lentement. Enfin, le dimanche soir, 6 août, vers six heures, on arrivait au poste de Lambaréné, trop tard pour débarquer avant la nuit.

Le lundi matin, M. Vernier arrivait, avec des pirogues et tout le personnel de la station, chercher les nouveaux venus, qui, à huit heures et demie, mettaient le pied sur le territoire de la mission.

« Nous sommes bien reconnaissants envers Dieu, nous écrit le 8 août M. Junod, de ce qu'il nous a permis de venir en ce moment à Lambaréné. Nous avons trouvé M. Vernier tout seul, M. Hermann étant à Talagouga.

« Notre cher ami se sent bien soutenu dans l'épreuve si cruelle, si subite, par laquelle Dieu l'a fait passer. Et réellement les voies de Dieu sont mystérieuses, car, si quelqu'un avait sa place marquée et la remplissait avec joie, c'était bien madame Vernier. Son ministère a été court, mais bien rempli, et elle a laissé un souvenir profond parmi les noirs.

« Ma femme a été bien triste à la pensée de se trouver seule sur la station. Elle se sent si petite pour la tâche qu'elle aura à remplir vis-à-vis des jeunes filles. Nous sommes très heureux de n'avoir pas maintenant notre jeune enfant; cela nous prendrait trop de temps précieux.

« Nous nous installons à la maison du Palmier, près du dortoir des filles. Nous avons malheureusement dû laisser des caisses au cap Lopez et nous devrons attendre dix à douze jours avant de les avoir. Nous vivons un peu en l'air jusque-là. »

La lettre que nous publions de M. Vernier montre avec quelle reconnaissance M. et madame Junod ont été reçus à Lambaréné. Il est vraiment providentiel qu'ils aient pu partir d'Europe au commencement de juillet, alors que nous ignorions encore la grande perte faite depuis un mois par la mission de l'Ogôoué. Que Dieu garde ces nouveaux collaborateurs et qu'il continue à soutenir notre frère Vernier, dont on ne peut lire les lettres sans une profonde émotion.

Pendant que M. Junod approchait du Cap Lopez, la septième Conférence des missionnaires du Congo français terminait sa session à Talagouga. Cette session avait duré cinq jours, du 26 au 30 juillet. Nous venons de recevoir le rapport que la Conférence a adressé au Comité pour le mettre au courant de ses travaux. Nous espérons avoir le mois prochain un compte rendu destiné aux lecteurs du *Journal des Missions*. Résumons, en attendant, les principaux points du rapport.

Nos frères expriment d'abord leur reconnaissance pour les renforts qu'ils ont reçus en la personne de MM. Hermann et Lantz, et expriment la douloureuse tristesse que leur a causée la mort de madame Vernier.

« Nous ne saurions assez dire la sympathie profonde dont nous entourons notre collègue M. Vernier dans son grand deuil, et le reconnaissant souvenir que nous gardons à madame Vernier pour le dévouement si entièrement consacré avec lequel elle s'est donnée pendant huit mois à l'école des filles de Lambaréné Le deuil de M. Vernier est le deuil de la mission, et ceux-là seuls qui ont vu à l'œuvre madame Vernier peuvent dire la perte si grande que notre Société vient de faire en sa personne. »

La Conférence a eu à s'occuper de régulariser les concessions territoriales faites à la mission dans le bassin de l'Ogôoué et à régler diverses questions financières intéressant le bon ordre et l'extension de l'œuvre.

L'œuvre, en effet, ne cesse de s'étendre. Nous avons cité le mois dernier une lettre de M. Haug, montrant le développement qu'est en train de prendre la station de Ngomo. Deux autres nouvelles stations sont en projet depuis plus d'un an : l'une dans le bassin du Ngounié, où nous avions les premiers défriché le terrain, et où les catholiques viennent de s'établir avec éclat ; une autre à Elône-Bito, un centre de villages pahouins où se trouve la plus importante annexe de Talagouga. Pour cette seconde station, au moins, la fondation semble s'imposer dans le plus bref délai possible.

La Conférence a confirmé les destinations provisoirement assignées aux nouveaux arrivés. MM. Vernier et Hermann resteront donc à Lambaréné, et MM. Couve et Lantz à Talagouga. Si M. Haug revient en Europe en congé de santé, dans le courant de l'année prochaine, l'un des jeunes missionnaires de Lambaréné ira le remplacer à Ngomo. Mais nos frères estiment qu'il serait nécessaire de leur envoyer encore comme renfort deux missionnaires nouveaux, ce qui permettrait de fonder la station d'Elône-Bito, de préparer celle du Ngounié et de pourvoir au remplacement des absents pendant leur temps de congé.

En outre, l'envoi d'une institutrice pour les filles de Lambaréné et de deux nouveaux artisans missionnaires pour les constructions à élever et la scierie à refaire à neuf, est jugé par la Conférence tout à fait indispensable et urgent.

Avec ces renforts, nos frères de l'Ogôoué espèrent pouvoir donner à leur œuvre l'impulsion décisive qu'elle réclame et répondre aux besoins qui ne cessent de se manifester de tous côtés. « C'est l'œuvre elle-même, disent-ils, qui nous entraîne, dépassant nos forces et en appelant de nouvelles. »

Comment ne serions-nous pas reconnaissants envers Dieu pour les bénédictions qu'il accorde au travail de ses serviteurs? Les Églises d'Europe ne voudront certainement pas plus que nous-mêmes refuser à ceux qui les représentent au Congo les moyens de répondre à d'aussi manifestes appels d'En Haut.

Aussitôt après la Conférence, l'activité de nos missionnaires a repris son intensité ordinaire; quelques-uns cependant ont été éprouvés dans leur santé. M. Lantz, en particulier, a passé par une série d'accès de fièvre dont il est sorti, vers le 8 août, assez affaibli. M. Haug a eu la fièvre aussi en redescendant à Ngomo. Enfin, M. Hermann, que les missionnaires de Talagouga avaient retenu pendant une quinzaine de jours pour lui faire faire connaissance avec leurs œuvres, a eu également un accès.

M. D. Couve, qui paraît résister mieux que tous ses collègues au climat et au surmenage, avait quitté la station avec M. Haug, aussitôt après la fin de la Conférence, pour visiter avec lui l'œuvre d'Elône-Bito et lui montrer les postes d'évangélisation et le campement de pêche déjà établis par la mission sur les bords du lac Abaña. Les rives de ce lac sont extrêmement verdoyantes et pittoresques. Quatre Nkomis y ont été placés pour pêcher ou acheter aux Pahouins du poisson.

« Cette question du poisson, écrit M. Couve, est pour nous comme pour tous les habitants de la rivière une très grosse question. Nous devons, à tous les gens que nous employons sur nos stations, une ration de poisson ou de toute autre viande tous les deux jours, la ration ordinaire étant toujours le traditionnel manioc ou la banane (que nous nous procurons beaucoup plus difficilement à Talagouga qu'à Lambaréné). Or, il nous est toujours très difficile de servir notre ration de viande. M. Haug nous en envoie un peu d'en bas, mais cela ne suffit pas pour tenir pendant toute la saison des pluies. La saison sèche est le moment où l'on fait ses provisions: on pêche, on achète et on fume le poisson pour le garder. C'est là le but de notre campement de l'Abaña.

« Malheureusement, cette année, la saison sèche est détestable; les eaux ont peu baissé, la pêche est difficile, et partout on se préoccupe des vivres pour la saison prochaine. Toutes ces questions-là prennent beaucoup de temps et donnent du souci. Il est toujours difficile d'obtenir et même de demander beaucoup de travail de gens qu'on nourrit mal. Les Pahouins ont deux mots différents pour la « faim » et la « faim de poissons », tant cette dernière est considérée comme une calamité. »

Rentré à Talagouga le 3 août, M. Couve en repartait la semaine suivante avec M. Hermann, pour lui faire visiter, à son tour, l'œuvre du lac Abaña.

« Nous y avons passé, nous écrit-il le 12 août, deux bonnes journées, dimanche et lundi dernier.

« Après avoir couché samedi soir dans notre annexe des Esitua, nous sommes allés « faire le dimanche » aux Esibem, village d'origine d'un de nos meilleurs aides catéchistes, où nous pouvons rarement nous arrêter. Nous y avons passé deux heures bien remplies. Après un culte dans la garde, à l'entrée du village, tandis que je faisais une petite « session » pour examiner quelques candidats au catéchuménat, M. Hermann soignait tous les malades de l'endroit. Ces quatre ou cinq nouveaux catéchumènes que j'ai inscrits sont le fruit des prédications de notre aide en vacances. Mamiagha est un homme remarquable, et les réponses de ses prosélytes l'ont bien prouvé. L'un d'eux a abandonné un fétiche auquel il tenait beaucoup et dont il ne se séparait jamais.

« De là, nous sommes montés aux Bimbéghébé, où la tente de M. Allégret était encore dressée, et nous nous y sommes installés. J'ai fait un culte d'après-midi au village, après une bonne et longue causerie avec le chef. Il va sans dire que je me sers toujours d'un interprète, mais je m'aperçois, à ma grande joie, que je suis bien les conversations et que je peux me faire un peu comprendre. Sur l'île, où nos gens sont plus habitués à notre langage, je me débrouille tout seul. C'est pour moi un grand plaisir que de parler pahouin.

« Le lundi, culte au village le soir (celui du matin avait eu lieu au campement), après une course au village des Esobenn, une visite à la garde et une longue séance d'achat de poissons et de pansements. Pour ces derniers, M. Hermann m'a bien précieusement aidé. »

Rentré de cette course le mercredi seulement, M. Couve devait se remettre en route le samedi 13, pour aller, avec un de ses catéchistes, à N'djolé, repêcher un de ses grands fils spirituels parti par un coup de tête, sur une observation d'ailleurs très méritée. Il avait eu la joie de le retirer d'un enfer où certainement il allait se perdre. « Comme je comprends, s'écrie-t-il, le père de l'enfant prodigue! » Et il ajoute : « Jamais je n'aurais cru qu'on pût tant aimer les noirs. »

M. Haug, enfin de retour dans sa station, nous envoie aussi, le 9 août, quelques lignes. Il nous raconte ses encouragements et ses difficultés. Celles-ci proviennent en grande partie de cette question si délicate de la polygamie, l'ordinaire pierre d'achoppement du nègre qui veut se convertir mais sans être prêt à tous les sacrifices.

Après avoir mentionné sa visite avec M. Couve au lac Abaña, notre frère ajoute :

« J'en suis revenu avec des plaies aux jambes et une série de petits accès de fièvre qui m'inviteraient à me reposer, si j'en avais le temps. Mais, pendant mon absence, le travail s'est accumulé ici, et, malgré mon intention d'être prudent, je suis debout tous les soirs jusqu'à minuit. Avec la fatigue et l'impuissance à faire ce que je devrais, je sens davantage mon isolement et j'éprouve plus que jamais le besoin d'être appuyé par les prières de nos amis de France. »

Ces prières que nos missionnaires ne cessent de réclamer, nous ne les leur refuserons pas, n'est-il pas vrai, chers lecteurs du *Journal des Missions?* Mais ce n'est pas assez de prier pour eux. Nous tous qui revenons de passer quelques semaines de bonnes et saines vacances, nous ne reprendrons pas le travail de l'hiver sans penser à ceux qui, sous un climat impitoyable, ne connaissent guère les congés, et, malades, doivent travailler jusqu'à minuit, au mépris de leur santé. Nous ferons tous nos efforts pour qu'ils ne manquent ni des ressources matérielles, ni des secours en personnel dont ils ont impérieusement besoin.

A LAMBARÉNÉ

Lettre de M. Paul-E. Vernier.

Nouveaux arrivants. — Commencement d'installation. — Dans l'épreuve. — L'espérance du revoir. — Fin de la grève des Galoas. — La saison. — Capital humain en dépôt. — Mariages païens. — Petite guerre. — Au magasin. — La santé.

Lambaréné, 8 août 1899.

Cher monsieur Bianquis,

Je suis heureux de vous annoncer l'arrivée de M. et madame Junod ici, lundi dernier, à huit heures du matin. Inutile de vous dire la joie qu'elle m'a causée. Tous nos gens, ouvriers, apprentis, amis et habitués de la station étaient au débarcadère, attendant anxieusement l'arrivée des nouveaux blancs.

Après une halte trop courte dans la maison des Teisserès, que j'habite actuellement, je les ai conduits à la maison du Palmier, où ils ont immédiatement commencé leur installation. Vous devinez, cher monsieur, quel sentiment remplissait mon cœur en leur montrant les appartements de cette maison où, il y a quelques semaines encore, nous nous trouvions, ma chère femme et moi.

En descendant la colline, tout seul, ces mots me revenaient à l'esprit. « La figure de ce monde passe... » « Nous sommes ici-bas voyageurs et étrangers... » « Travaillons pendant qu'il fait jour... »

Oui ! travaillons, puisque nous sommes du nombre de ceux auxquels Dieu a accordé l'immense privilège d'annoncer Sa Parole. Ne nous lassons pas, ne regardons pas en arrière, ne regardons pas vers la terre, mais avançons les yeux fixés sur Jésus, le chef et le consommateur de notre foi.

Dieu a voulu m'envoyer la plus terrible épreuve qui puisse arriver à un homme. Il a taillé dans les chairs, la blessure a été profonde et large, mais je ne saurais me plaindre. Il m'a

soutenu. J'ai crié à lui et il a été là. Il est là, et par moment je me sens comme porté par une force invisible. Je suis enveloppé par sa présence. Toute trace de découragement disparaît et ce cantique monte à mes lèvres :

Ils ne sont pas perdus, ils nous ont devancés !

Non ! ni mon bienheureux père, ni ma chère Hélène ne sont perdus. Dieu les a rappelés à Lui. Ils ont achevé leur course, ils ont gardé la foi, et chaque jour qui s'écoule me rapproche d'eux.

La grève des Galoas est pour nous terminée. Je dis pour *nous*, car j'entends dire que certains blancs sont encore maintenus par eux en quarantaine. Bananes, manioc, poisson, arachides, huile de palme, etc..., tout nous revient en grande quantité et, chose importante, aux mêmes prix.

Nous sommes en pleine saison sèche. Temps couvert du matin au soir. De temps en temps une éclaircie, un coin du ciel bleu... mais on s'en passerait facilement. Chaque éclaircie est une porte de feu. Immédiatement, la température monte et on est moins à l'aise.

C'est pour nos enfants le moment des vacances, exception faite pour les filles, qui, vu la difficulté du recrutement, sont gardées toute l'année. Leurs parents sont loin de s'y opposer. Ils sont contents de savoir leurs filles à la mission. Elles y sont en sécurité, disent-ils. Ils ne se trompent pas. C'est, dans l'esprit de quelques-uns, une somme qu'ils nous confient jusqu'au moment où la question du mariage se posera. Si le prétendant leur plaît, ils diront : « Donne des marchandises, — fusil, pagnes, assiettes, vestons, etc. — et tu prendras la fille. » Quand le jeune homme est chrétien, c'est une fête à laquelle nous nous associons, sans prendre part, toutefois, au grand repas; mais si c'est un païen, la question est plus délicate. Il y a des tiraillements. Les pots d'*alougou* — eau-de-vie — promis par le jeune indigène fascinent les parents païens, et la pauvre jeune fille élevée sur notre station, dé-

grossie, éduquée, ayant des sentiments chrétiens, se trouve brusquement emmenée dans un milieu fétichiste, païen, et par conséquent immoral.

J'ai eu cette semaine un cas de ce genre. Malgré toutes les promesses du jeune homme à ses futurs parents païens, j'ai réussi à arrêter momentanément, en attendant de le pouvoir tout à fait, les négociations.

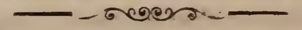
Tout dernièrement, les miliciens du poste de Lambaréné, renforcé de celui de N'djolé, sont allés faire la guerre dans le Ngounié. On parle de trente indigènes tués et de cinq villages brûlés. Je suis sans nouvelles des gens de notre annexe de Samba, et je crains fort que cette guerre leur ait coupé les vivres. Croyons que Dieu les gardera.

J'ai mis ce matin M. Junod au courant du magasin. C'est un travail qui demande beaucoup de patience et beaucoup d'attention. Madame Junod s'est mise courageusement à l'école des filles. Quelle déception pour elle et quelle douleur en apprenant, à Libreville, la mort de ma chère femme! Les voies de notre Dieu sont mystérieuses. Qui sommes-nous pour les sonder?

Dieu merci, ma santé se maintient, malgré le surcroît de travail et les préoccupations de toutes sortes, au milieu de ma terrible épreuve. Cependant, quoique la fièvre soit encore pour moi une étrangère, j'ai besoin de me ménager. Les émotions terribles de ces deux derniers mois m'ont ébranlé. Je soupire après quinze jours de calme complet. Ce repos, je le prendrai, Dieu voulant, au bord du lac Azyngo, la semaine prochaine.

Veuillez agréer, etc.,

PAUL E. VERNIER.



TAÏTI

NOUVELLES RASSURANTES DE M. HUGUENIN

Nous annoncions le mois dernier, d'après les lettres reçues de Taïti, que M. Huguenin avait demandé à ses collègues l'autorisation de prendre un assez long congé de santé en Nouvelle-Zélande, et que ceux-ci lui avaient conseillé de rentrer en Europe, jugeant que le climat du pays natal le remettrait plus sûrement et plus complètement de l'indisposition dont il avait souffert. Nous pensions même que M. Huguenin, profitant de cette autorisation, s'était mis en route dès le 14 juillet.

Une lettre écrite par lui, ce jour-là même, de Papéété, nous apprend que, grâce à Dieu, sa santé s'est grandement améliorée et qu'il a cru pouvoir se borner à prendre, à Raïatéa, de bonnes vacances. Arrivé à Papéété le 13 juillet, il en devait repartir le 15 pour rentrer chez lui.

« Il y a heureusement plusieurs semaines, écrit M. Huguenin, que ma santé se raffermit, et j'ai ainsi pu finir de préparer mes élèves — au nombre de cinq — pour l'examen du certificat d'études qui a eu lieu à Uturoa le 11 juillet. A notre grande joie, tous les cinq ont bien réussi. Mais nous avons dû travailler énormément, ma femme et moi, en l'absence de l'aide dont nous aurions tant besoin. Je ne pourrais continuer une œuvre sérieuse dans les conditions actuelles sans m'épuiser complètement. »

En même temps que sa lettre, M. Huguenin nous envoie un dessin à la plume dont nous sommes heureux de pouvoir illustrer cette livraison du Journal. Il représente les deux écoles d'Uturoa, l'ancienne, à droite, construite tout en bois, et la petite école enfantine, à gauche, en bambou, bois et pandanus. La dame qui est sur le pont, au-dessus du ruisseau,

est madame Huguenin, tenant à la main son petit garçon adoptif, *Riti-tané* (Riti-homme).

M. Huguenin termine son court billet en recommandant encore chaudement son école à tous les amis des missions et en répétant que tous les objets qui pourront lui être envoyés pour la distribution des prix de Noël 1899, seront aussi bienvenus que possible : pour arriver à temps, ces objets devraient être expédiés dès les premiers jours d'octobre.

Nos lecteurs partageront la joie que nous avons éprouvée nous-même en apprenant que notre cher instituteur d'Uturoa est arrivé à la fin de son année scolaire sans ressentir une fatigue excessive, et qu'après les succès de ses élèves à l'examen, il a pu se reposer pendant quelques semaines sans se voir obligé de venir chercher la santé en Europe. Dieu veuille consolider lui-même son rétablissement! Nous espérons que nos frères de Papéété pourront lui procurer sans retard l'aide indigène qui paraît si nécessaire pour sa grande école.



LA FÊTE ANNUELLE DES MISSIONS AUX ILES SOUS-LE-VENT

La pite de la veuve. — Union réjouissante à Raïatéa. — La part des enfants. — Félicitations pour l'heureuse clôture des comptes.

Presbytère de Raïatéa, le 28 juin 1899.

Cher Monsieur Boegner,

Nos fêtes annuelles de missions, aux îles Sous-le-Vent, viennent de prendre fin. Elles ont été, à Maupiti et Borabora, conformes à nos prévisions. La disette qui sévit dans ces îles a porté un coup sensible au résultat tangible de ces fêtes, et cependant nos indigènes de Maupiti et Borabora ont tenu à mettre dans le tronc de la maison de Dieu la pite de la veuve;

vous en jugerez très bien par la petite statistique que je joins à ces lignes (1).

Dieu veuille faire porter tous ses fruits à l'épreuve qu'il envoie à nos populations des îles Sous-le-Vent ! Puissent tous nos indigènes, instruits par cette épreuve, mettre courageusement la main à la charrue ! Enrichis par la seule récolte des noix de coco, ils s'en sont pour ainsi dire toujours tenus là. Ils comprennent aujourd'hui qu'ils ont eu tort. La mort de leurs cocotiers leur a fait entreprendre des plantations de coton, de café, de vanille : un grand bien est donc une fois de plus sorti d'un grand mal.

A Raïatéa, par contre, toutes nos prévisions ont été dépassées, tous nos espoirs trompés en bien. « Non pas à nous, Seigneur, mais à ton nom donne gloire ». Ce qui a surtout été pour moi, cette année, un réconfort, un sujet continuel d'actions de grâces, un stimulant aussi, c'est l'union de tous pour la célébration de ces fêtes de missions. Tous les districts de Raïatéa, sans exception, y ont pris part. Chrétiens établis au chef-lieu, dans les districts ou dans la brousse, ex-rebelles et anciens partisans français, tous ont pris part à ces fêtes, tous ont donné et, je crois, joyeusement.

C'est la première fois depuis onze ans qu'il est accordé à un missionnaire d'assister à un pareil spectacle; avais-je tort de vous dire que ce spectacle m'a réjoui, stimulé et rempli le cœur d'actions de grâces?

Et cependant, si jamais j'ai été catégorique dans le sens du don fait de bon cœur, du don libre et joyeux, c'est bien cette

(1) Voici ces chiffres, en monnaie chilienne (1 franc valant à peu près 0 fr. 44 en argent français) :

Collecte en faveur des missions, en 1899 :

Raïatéa	3,065 50
Tahaa	1,059 »
Borabora	645 »
Maupiti	238 »
Total des îles Sous-le-Vent. .	5,007 50

année. Voici, à peu près textuellement, ce que je disais à nos chrétiens du chef-lieu, quinze jours avant les fêtes : « Chers amis, nous allons célébrer nos fêtes de missions : célébrons-les avec entrain. Donnons joyeusement : peu si nous avons peu, beaucoup si nous avons beaucoup, mais qu'il n'y ait dans notre don aucune contrainte ; ne donnons pas parce que le missionnaire nous dit : « Donne », mais parce que nous avons ressenti la nécessité du don, c'est-à-dire notre responsabilité vis-à-vis des païens du dehors. Si nous ne sentons pas cette responsabilité, ne donnons pas ; de pareils dons ne sauraient être agréables à Dieu. »

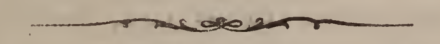
Bon nombre d'enfants, s'étant rendu compte qu'ils ne pouvaient pas espérer grand'chose de la bourse un peu plate de leurs parents, pour aider à la collecte des missions, se sont ingéniés à ramasser, celui-ci quelques francs, celui-là quelques piastres. Les uns ont été couper du bois sur la montagne et sont allés le vendre au village, d'autres ont été cueillir des oranges qu'ils ont apportées aux commerçants en échange de quelques pièces de monnaie ; des jeunes filles ont pris de la couture chez les susdits commerçants ; bref, chacun y a mis du sien et Dieu a béni ces efforts. Demandons-lui souvent, vous et nous, d'éloigner le fléau qui ravage nos îles depuis bientôt trois années, et je ne doute pas que nos collectes, de 3,000 francs, ne passent à 4, 5 et même 6,000 francs, — pour Raïatéa, j'entends.

Au moment de mettre un point final à ces lignes, le courrier nous apporte la nouvelle de la grande délivrance dont vient d'être l'objet, une fois de plus, notre Société. Nous partageons votre joie, cher monsieur Boegner, celle du Comité. Oui, c'est une délivrance, et de grand cœur à vos actions de grâces nous joignons les nôtres, Mais il n'y a pas lieu d'être surpris outre mesure de ce résultat ; n'avait-il pas été demandé — demandé avec foi — par des milliers d'enfants de Dieu, de disciples de Jésus? Dès lors, la réponse ne devait pas se faire attendre. « Demandez, nous dit notre Maître, et vous recevrez. » — « Éprouvez-moi en cela, a dit l'Éternel des

armées, si je ne vous ouvre les canaux des cieux et si je n'épuise sur vous la bénédiction, en sorte que vous n'y pourrez pas suffire. » (Mal. III, 10.)

Croyez-moi, cher monsieur Boegner, votre respectueusement dévoué.

G. BRUNEL.



MISSION TAÏTIENNE PROTESTANTE AUX ILES TOUAMOTOU

Lettre de M. le missionnaire Brun à M. Boegner.

Un archipel d'origine volcanique. — L'histoire de la mission des Touamotou. Consécration du pasteur Hapé. — Envoyé par le Christ. — Une réunion nocturne. — Cadeaux d'adieu. — Le départ. — Passage à Raroïa. — L'arrivée à Hao. — Lettre du pasteur Taharoa.

Papétoaï, 10 juillet 1899.

Mon cher frère,

La colonie de Taïti comprend six archipels très éloignés les uns des autres, à savoir Taïti et Mooréa, les îles Sous-le-Vent, les îles Australes, les îles Gambier, les Marquises et les Touamotou, ou îles Basses. C'est de ce dernier groupe et de la mission protestante que les Églises taïtiennes y ont fondée, que je désire vous entretenir.

Cet archipel, qui compte 80 îles parsemées dans le Pacifique, occupe un espace d'environ 250 lieues de longueur sur 200 de large. Il est dû à une immense éruption volcanique qui n'atteignit pas le niveau de l'Océan. Sur les sommets sous-marins produits par cette terrible révolution, les zoophytes commencèrent des constructions madréporiques qui finirent, au bout de centaines de siècles, par émerger çà et là au-dessus de la mer et sur lesquelles se formèrent lentement les îles dont nous parlons. Elles n'ont que quelques mètres seulement d'élévation. Grâce à ce peu de hauteur,

elles sont parfois, mais très rarement, submergées en partie par les vagues furieuses, quand un ouragan se déchaîne dans ces parages que rien n'abrite. Presque toutes ces îles ont un lac intérieur d'une grande étendue, source de richesse par ses nombreux poissons et surtout par ses huîtres perlières. Elles sont toutes couvertes de cocotiers.

Une mission protestante anglaise, celle qui évangélisa Taïti, y fonda plusieurs Églises; mais, abandonnées à elles-mêmes jusqu'à ces dernières années, — pour diverses raisons : manque d'argent et d'ouvriers capables et dévoués, — elles devinrent la proie soit des catholiques, soit des Mormons. Reconquérir le terrain perdu en évangélisant ces nombreuses îles françaises plus ou moins païennes et très immorales, était un devoir impérieux. Le conseil supérieur des Églises protestantes de Taïti et de Mooréa prit donc hardiment, il y a quelques années, la ferme résolution d'envoyer aux Touamotou, avec ses propres ressources, quelques missionnaires indigènes pris dans l'école pastorale qu'il venait de fonder. On commença par en placer un dans l'île de Raroïa, où il ne tarda pas à faire quelques prosélytes et à construire une petite chapelle. Ce dévoué serviteur de Dieu réclama dernièrement avec instance un autre missionnaire pour l'île de Hao. Les collectes faites cette année-ci à Taïti et à Mooréa, en faveur de notre école pastorale et de notre œuvre missionnaire aux îles Basses, ayant beaucoup mieux réussi que les années précédentes, la Commission permanente du Conseil supérieur décida d'envoyer un autre étudiant aux Touamotou, après l'avoir consacré. Hapé, jugé apte, après examen, à remplir les fonctions pastorales, reçut l'imposition des mains le 14 juin dernier. Les pasteurs de Mooréa, au nombre de cinq, et un pasteur indigène de Taïti délégué par la Commission permanente, participèrent à cette touchante cérémonie dans le joli temple de Papétoaï.

La prédication roula sur ce texte : « Comme le Père m'a envoyé dans ce monde, je vous envoie aussi », et fut écoutée avec une sérieuse attention. Elle était divisée en trois parties,

qui s'adressaient surtout naturellement au candidat et à sa jeune femme.

I. *Qui vous envoie?* Ce sont les paroisses de Taïti et de Mooréa ; c'est en particulier celle de Papétoaï dont vous êtes les enfants chéris ; c'est avant tout le Christ qui vous a rachetés. Le Christ, au nom de son Père ; le Christ, qui, par son Esprit, sera avec vous jusqu'à la fin.

II. *Quelle est la mission qui vous est confiée?* Comme le Christ, comme le Bon Berger, vous êtes appelés à chercher d'abord les brebis perdues et à les ramener ensuite au bercail, afin qu'elles soient sauvées éternellement.

III. *Par quels moyens remplirez-vous cette mission d'une manière efficace*? Par l'humilité, la douceur et l'amour, par une conduite irrépréhensible, en étant les modèles du troupeau ; non par un esprit de timidité, mais par un esprit de hardiesse ; non par nonchalance, mais par une activité incessante.

Conclusion : C'est Christ qui vous envoie ; c'est lui qui vous a confié une sainte mission : regardez donc constamment à Lui, priez-le sans cesse, car c'est de Lui que procèdent la joie, la force et le succès.

Après le discours vinrent les engagements solennels pris par le futur missionnaire, et la prière de consécration. Qu'elle fut profonde, l'émotion de l'assemblée, lorsque les pasteurs officiants étendirent leur main droite sur la tête du candidat et surtout quand, la prière finie, l'un d'entre eux prit la main du pasteur consacré en lui disant : « Lève-toi, nouveau serviteur de Dieu, sois uni à nous pour remplir toutes les fonctions du saint ministère et pour travailler à l'avancement du règne de Christ! Que la bénédiction céleste repose sur toi et sur ta chère compagne! »

Il se leva, reçut l'accolade fraternelle de ses collègues, qui consiste ici en de chaleureuses poignées de mains, monta en chaire et prononça tout ému une allocution courte, simple et édifiante, où l'on distinguait trois idées principales : sa re-

connaissance envers la paroisse de Papétoaï, au sein de laquelle il a été élevé; les motifs qui l'ont poussé à se faire serviteur de Christ, et enfin la manière dont il désire remplir les fonctions du ministère qui lui est confié.

Un joyeux et frugal repas réunit les habitants du district dans un grand hangar recouvert de feuilles de cocotiers tressées habilement. La nuit, paroissiens et pasteurs veillèrent dans ce modeste local jusqu'au lever du soleil. On prit du thé, on chanta, on s'exhorta. Des femmes même prirent la parole, et, certes, elles ne le cédèrent en rien aux hommes comme éloquence. C'est dans les réunions qui ont lieu aux heures réservées au sommeil, où il fait relativement frais, que le Taïtien discourt avec le plus de chaleur. Quand l'indigène pérore, il est toujours sincère; mais l'émotion qui s'empare de lui pendant qu'il parle ne s'évanouit que trop vite. « L'esprit est prompt, mais la chair est faible. »

La paroisse de Papétoaï fit au missionnaire qui allait partir un cadeau important en objets de diverse nature et en une somme de plus de cent piastres chiliennes. Le 17 juin, jour du départ, toute la paroisse se réunit dans le temple et là, les yeux pleins de larmes, on se fit des adieux réciproques et interminables. Quelle scène touchante! Le lendemain, un dimanche, l'Église de Papéété fut heureuse d'entendre la parole simple et énergique du nouveau missionnaire; elle lui remit, avant son départ, une certaine somme d'argent comme preuve d'affection et de sympathie chrétiennes

Le 20 juin, Hapé, sa femme et leur enfant adoptif s'embarquèrent à bord du grand vapeur *la Croix-du-Sud*, qui, chaque mois, touche à une dizaine des principales îles des Touamotou, abordèrent le 24 à Raroïa, où ils eurent le plaisir de voir le missionnaire Taharoa, et arrivèrent enfin, le 26, à une île située à environ cent lieues marines de Taïti, à Hao, où ils furent, pensons-nous, joyeusement accueillis par une famille récemment gagnée au protestantisme. C'est là qu'ils vont commencer une œuvre d'évangélisation.

Qu'il est beau et encourageant de voir de jeunes indigènes,

hommes et femmes, embrasser avec joie et d'une manière désintéressée la vocation missionnaire! Quel exemple admirable Taharoa, Hapé et leurs jeunes compagnes donnent à nos églises taïtiennes par leur dévouement et leur esprit de sacrifice! Ils n'ont pas hésité à quitter leur beau pays et leur village si aimé, où ils menaient une vie si paisible et si facile, pour s'en aller dans des îles si différentes des leurs, dans des îles sans montagnes, sans collines, sans eau, sans arbres fruitiers, à l'exception du cocotier qui a tout envahi.

Adieu donc, superbes vallées taïtiennes aux grands ombrages, aux limpides ruisseaux où l'on se désaltérait et où l'on se baignait chaque jour! Adieu aussi, maiorés, féis, bananes, patates, taros et tant d'autres aliments auxquels on était habitué dès la plus tendre enfance! Ils auront pourtant le cocotier, le pandanus et le poisson, le climat brûlant et la langue des Touamotou, pour leur rappeler leurs îles si belles et sous certains rapports si privilégiées.

Que Dieu les bénisse, ces chers et dévoués missionnaires taïtiens, leur accorde beaucoup d'humilité, d'énergie, d'amour et de persévérance, afin qu'ils puissent gagner à Christ une multitude d'âmes et contribuer dans une grande mesure au bien spirituel des Églises qui les ont envoyés et au développement de leur esprit de prière, de charité et de sacrifice! « Ceux qui arrosent sont aussi arrosés. »

Recevez, bien cher frère, l'expression de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

P. Brun, *missionnaire.*

P.-S. — La petite lettre que le missionnaire indigène Taharoa vient de m'écrire vous intéressera sans doute. En voici la traduction :

Raroïa, île Touamotou, 24 juin 1899.

Monsieur Brun, missionnaire, madame Brun et vos enfants, l'Église et la paroisse de Papétoaï, salut dans l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ.

Chers amis,

J'ai éprouvé une grande joie en revoyant ici, à Raroïa,

Hapé et sa famille en route pour l'île de Hao. Nous avons fait monter vers le Seigneur une fervente prière en faveur de ces chers serviteurs du Christ; après quoi, nous nous sommes dit adieu avec tristesse.

Chers amis, ne vous lassez pas de prier le Seigneur pour nous afin que, par notre moyen, l'Évangile ait ici un libre cours et que le règne de Christ s'établisse aux îles Touamotou.

Votre bien-aimé fils dans la foi,

TAHAROA, *missionnaire.*

ILES LOYALTY

DERNIÈRES NOUVELLES DE MARÉ

Une tournée d'inspection en Nouvelle-Calédonie. — Prochain envoi d'un artisan missionnaire à Maré.

Nous avons reçu, en septembre, quelques lignes de M. Delord, datées du 28 juillet et nous annonçant une lettre plus détaillée pour le mois prochain.

L'œuvre aux Loyalty ne présente rien de nouveau. La santé de nos amis est toujours bonne.

En réponse à un désir que lui avait exprimé le Comité, M. Delord se préparait à partir, vers le 15 août, pour un voyage de deux mois environ, afin de visiter les principaux points évangélisés, dans la Nouvelle-Calédonie, par les natas Maréens. Cette tournée d'inspection et d'enquête a paru nécessaire au Comité pour qu'il puisse étudier en connaissance de cause la grosse question de l'envoi d'un missionnaire en Nouvelle-Calédonie.

Dès maintenant le Comité avait décidé, en principe, l'envoi à Maré d'un artisan missionnaire, pour y fonder une école industrielle. M. Delord nous informe que le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie est disposé à faciliter le voyage de ce

directeur et de sa famille. Le Comité aura sans doute, dès la rentrée, à faire un choix entre les divers candidats qui se sont proposés.



MADAGASCAR

DERNIÈRES NOUVELLES

Les examens pour le brevet d'instituteur malgache. — Surmenage d'un membre du jury. — Les résultats. — Succès de nos candidats. — Accroissement du nombre des instituteurs congréganistes. — Besoins urgents de renfort dans le personnel de notre mission. — Deux naissances. — Un district inoccupé. — Ambositra, ou un homme seul devant une tâche écrasante. — Mademoiselle Magnus à Fianarantsoa. — Nécessité de rétrocéder les écoles dans les districts anglais.

Nous avons déjà dit un mot, le mois dernier, des examens passés à Tananarive par les aspirants au certificat d'aptitude à l'enseignement dans les écoles primaires de Madagascar. A ces premiers renseignements, qui, d'ailleurs, n'étaient pas exacts de tous points, nous pouvons aujourd'hui ajouter quelques détails complémentaires ou rectificatifs.

Notons d'abord le surcroît de travail considérable que ces examens ont apporté à notre frère, M. Mondain, membre du jury.

« Je savais bien, nous écrit-il le 23 juillet, que ces examens prendraient un certain temps et amèneraient avec eux quelques fatigues; mais je ne pensais pas, cependant, qu'ils dussent nous absorber autant. Nous avons commencé lundi dernier, 17 juillet, à sept heures et demie du matin. Il m'a fallu partir de chez moi à six heures trois quarts. Nous étions six examinateurs désignés, quatre officiels et deux représentants des missions. Mais, parmi les quatre officiels, deux, MM. F., jardinier-chef, et N., sous-directeur de l'École professionnelle, chargés surtout des épreuves pratiques, n'ont

fait, jusqu'ici, que quelques courtes apparitions. D'un autre côté, M. Deschamps, directeur actuel de l'enseignement, ne sachant pas le malgache, a dû se reposer sur nous du soin de corriger la plupart des compositions.

« Il y avait trois cents candidats et quinze cents copies à corriger. Nous ne nous sommes pas arrêtés de noter ces copies, de les comparer, de les classer, pendant les trois premiers jours, tout en surveillant du coin de l'œil les candidats. C'était un travail assidu, de huit heures et demie à neuf heures par jour. Aussi, quand nous rentrions, le soir, dans nos demeures respectives, nous n'avions plus guère de substance cérébrale disponible. Et, pour achever la besogne à temps, il nous a fallu encore passer la nuit de mercredi à jeudi. Rentré chez moi le mercredi à six heures du soir, je repartis à sept heures et demie pour le Palais et ne réapparus à la maison qu'à six heures du matin, pour remonter de nouveau, dès sept heures et demie, l'ancienne colline royale, sans avoir dormi, ne fût-ce qu'un quart de minute.

« Nous avons, d'ailleurs, entamé aussitôt l'examen oral. Nous espérons finir cette deuxième partie demain, vers midi. Il restera alors l'examen pratique, qui nous prendra au moins toute la semaine prochaine.

« Jusqu'ici, nous n'avons pas trop à nous plaindre du résultat. Nos maîtres ne se sont montrés ni supérieurs ni inférieurs à leurs collègues officiels ou catholiques. La proportion des refusés est à peu près la même pour tous. Quant à nos élèves, ils sont tous en bonne voie, et je crois que nous n'aurons de ce côté aucun échec, à moins d'une pénible surprise finale.

« Nous avons présenté en tout quarante-quatre maîtres et treize élèves; et nous avons eu vingt-neuf maîtres et treize élèves admissibles. Le premier admissible de toute la liste est un de nos maîtres de l'école du Palais (école de M. Ducommun), Ravelojaona, qui a obtenu 91 points sur un maximum de 100 (dictée : 20; version : 20; composition française : 19; thème : 17, et composition malgache : 15). Le

même instituteur a eu deux 18 dans les deux interrogations orales qu'il a déjà subies, et garde son premier rang.

« Le niveau de l'examen est d'ailleurs assez élevé, et M. Deschamps, qui a corrigé les compositions françaises, nous a déclaré qu'un grand nombre de ces compositions, telles quelles, feraient honneur à des candidats français au brevet élémentaire. Ce qu'il y a peut-être de plus faible, c'est la composition malgache. Il y a eu fort peu de candidats capables de développer avec netteté le proverbe qui faisait le sujet du devoir. Ils se perdent, en général, dans une foule de digressions étrangères au sujet. »

En dernière heure, M. Mondain ajoutait :

« Nos vingt-neuf maîtres et nos treize élèves ont passé définitivement avec succès l'examen, qui finira, pour tout le monde, demain. »

Le *Journal Officiel de Madagascar* du 9 août nous permet de compléter ces détails. Il renferme la liste nominative des 200 candidats, sur 277 inscrits, qui ont été reçus (soit une proportion de 72 0/0). Ces candidats sont rangés par catégories et par école d'origine. Sur les 200, il y a 108 candidats appartenant aux diverses missions protestantes, 62 appartenant à la mission catholique, et 30 appartenant à l'enseignement officiel (dont un grand nombre, naturellement, sont protestants). Les 108 maîtres ou élèves des missions protestantes se répartissent comme suit :

Mission protestante française	44
Association missionnaire des Amis (Quakers) . .	37
Mission anglicane	18
Mission luthérienne norvégienne.	5
Mission de Londres	4
Total. . . .	108

Le chiffre indiqué par M. Mondain est donc de deux unités au-dessous du chiffre réel de nos candidats admis. Sur 57 présentés, dont 44 maîtres et 13 élèves, 44 ont réussi, soit

31 maîtres et tous les élèves, ce qui donne une proportion moyenne de plus de 77 0/0 (70 0/0 pour les maîtres et 100 0/0 pour les élèves).

Le compte rendu du *Journal Officiel* se termine par ces lignes :

« C'est un instituteur protestant de l'école du Palais qui a obtenu les meilleures notes ; il a réuni un total de 191 points 1/2 pour onze épreuves, c'est-à-dire une moyenne de 17.3 sur 20.

« L'ensemble des compositions a été satisfaisant et a permis de constater les progrès réalisés depuis un an par les élèves et par les instituteurs. Un certain nombre de devoirs de français, de thèmes et de versions étaient même remarquables, et la plupart des lauréats ont montré des connaissances suffisantes pour devenir de bons maîtres. »

Le succès de nos candidats en particulier est extrêmement encourageant, et, malgré la modestie avec laquelle M. Mondain en parle, il a surpassé celui des autres écoles concurrentes. On verra, dans la lettre de M. Groult dont nous donnons le texte, quelle impression ce succès à produite sur les indigènes et quelle influence il a eue sur le chiffre des inscriptions, à la rentrée des classes.

Nous nous réjouissons, pour notre part, de voir les efforts de nos frères et de nos sœurs — car tout le monde s'y était mis — si bien récompensés, malgré l'infériorité numérique de notre personnel, et nous les remercions tous, au nom de nos Églises, d'avoir si bien travaillé.

Cette infériorité numérique est, malgré tout, d'autant plus fâcheuse que le nombre des congréganistes ne cesse de s'accroître, même, si nous sommes bien informés, dans les écoles officielles. Déjà l'existence, dans une colonie en majorité protestante, d'écoles officielles tenues par des frères et par des sœurs, soulève de graves objections. Leurs directeurs se targuent de leur situation privilégiée pour aller dans les familles recruter des élèves qui deviennent ensuite inévitablement des

néophytes. Ce n'est pas sans surprise et sans inquiétude que les Malgaches de Tananarive lisent depuis quelque temps sur la porte de ces écoles d'énormes enseignes les invitant à y envoyer leurs enfants pour les mettre sous l'égide du gouvernement. Mais, si le nombre des écoles ainsi créées par suite d'un contrat entre le ministère des colonies et les congrégations devait être augmenté, si l'on devait élever les chiffres déjà portés au budget pour ces écoles — qui sont, quoi qu'on fasse, des écoles catholiques, — comment pourrons-nous nous empêcher de faire entendre une respectueuse protestation contre un état de choses aussi contraire au grand principe de la neutralité religieuse?

On comprend avec quelle impatience nos frères de Madagascar doivent attendre le renfort dont ils ont tant besoin et que nous n'avons pu leur envoyer cette année, faute de candidats bien qualifiés. Les besoins les plus pressants sont toujours les suivants : un pasteur pour fonder à Tananarive, avec M. F. Vernier, l'école de théologie; — on lira plus loin ce qu'en dit M. Rusillon ; — un missionnaire pour Ambohibeloma, si nous devons garder ce district — dont nous parle M. Warnet dans une lettre que nous publions aussi, — et cinq instituteurs au moins, « demande que nous croyons encore plutôt au-dessous qu'au-dessus des besoins », affirme M. Vernier.

« Nous sommes très peinés, j'allais dire découragés, — nous écrit encore ce frère, le 10 août, — de voir si peu de vocations pastorales pour Madagascar. J'ai peur parfois qu'un moment vienne où tel de nous succombera physiquement sous le poids. Il devra partir, et le poids deviendra plus lourd pour les restants. Ce sera une progression dans l'écrasement. »

« Une progression dans l'écrasement ». Ces mots nous hantent depuis que nous les avons lus. M. Mondain nous dit, de son côté : « Je ne crois plus très possible de continuer à travailler comme nous sommes tous obligés de le faire. Nous avons eu déjà pas mal d'éclopés et, si un changement ne se

produit pas, si nous n'entrevoyons pas au moins la possibilité d'une détente, j'ai peur qu'il n'y en ait d'autres. Déjà notre ami Delord est sur le flanc : il n'a pu venir prêcher dimanche (6 août) à Tananarive, ni venir prendre part aux réunions de réveil que nous avions organisées dans nos deux Églises malgaches de la ville. La fièvre l'a retenu à Ambatomanga. Vernier a très souvent des maux de tête, et Rusillon des vomissements qui l'affaiblissent. Je suis un de ceux qui vont le mieux et n'ai pourtant pas toutes mes forces du début. »

La saison est maintenant trop avancée pour que nous songions à faire partir de nouveaux renforts en 1899, alors même que nous en aurions à notre disposition. Nous supplions du moins tous ceux de nos frères qui pourraient songer à partir au printemps de 1900 de se mettre sans retard en relations avec le Comité des Missions, afin que nous puissions bientôt annoncer à Madagascar que le secours est certain, qu'il est proche, et qu'il sera suffisant.

Une joyeuse lettre de M. Maroger nous raconte la naissance de sa fille, survenue à Mahazoarivo, le dimanche 6 août. Madame Groult avait offert à notre sœur l'hospitalité chez elle pour lui assurer, au moment voulu, les secours médicaux difficiles à se procurer à Tsiafahy. M. Maroger, ne croyant pas l'événement si proche, était retourné dans son district avec M. Groult pour présider des réunions d'évangélisation et présenter à deux écoles des instituteurs brevetés sortis de Mahazoarivo. Tous deux venaient de rentrer le soir à la station de Tsiafahy, lorsqu'un milicien leur apporte une dépêche qui les rappelle à Mahazoarivo. Ils sellent leurs montures, et s'élancent au galop, précédés de deux bourjanes porteurs de falots, sur la route de la capitale. Après d'assez grandes difficultés pour franchir le fleuve en pleine nuit, ils arrivent à onze heures du soir, et trouvent la petite Violette heureusement venue au monde. Les docteurs Cassagnou et Lacaze s'étaient trouvés très à propos ce jour là même à Mahazoarivo, et madame Maroger avait pu avoir tous les soins nécessaires. Ma-

dame Groult lui avait prodigué, de son côté, les marques de cette affectueuse serviabilité dont MM. Boegner et Germond ont gardé un si bon souvenir. « Il n'y a donc pour nous, conclut M. Maroger, qu'à rendre grâces à l'Auteur de tout don parfait et à regarder vers l'avenir avec joie et avec confiance. »

Quelques semaines auparavant, le 8 juillet, madame Rusillon, à Mahéréza, avait eu aussi une petite fille, Madeleine, venue au monde dans les meilleures conditions. Mademoiselle Salès était arrivée fort à propos pour soigner sa sœur et pour la suppléer dans la direction du ménage.

Nous avons déjà dit l'état de santé peu satisfaisant de M. Rusillon. Malgré sa fatigue, il se dépense toujours avec activité. Nous publions plus loin des extraits d'une de ses lettres qui donnent une idée exacte et pittoresque de ce qu'est la vie d'un missionnaire de campagne, à Madagascar.

Outre son district de Mahéréza, notre frère garde la surveillance et la responsabilité du vaste district limitrophe d'Ambohibéloma, resté inoccupé depuis le départ de M. de Saint-Vidal. Il y a là une situation qui a trop longtemps duré : la lettre de M. Warnet, qu'on lira ci-après, le montre suffisamment. Demandons à Dieu de nous envoyer bientôt la solution.

Nous passons maintenant au Betsiléo. Avant d'arriver à Fianarantsoa, nous trouvons encore, à Ambositra, un de nos frères, M. Gaignaire, qui souffre de son isolement et se trouve débordé par une tâche absolument écrasante.

Voici ce qu'il nous écrit lui-même, à la date du 18 juillet. La lettre que nous publions de M. Escande confirme ces détails et insiste sur la nécessité d'un renfort :

« M. et madame Escande sont ici. C'est, pour une bonne part, l'arrivée de mademoiselle Magnus qui me vaut leur visite. J'en suis enchanté pour deux raisons : il n'est pas de trop de voir quelquefois un collègue et ami à qui l'on puisse parler à cœur ouvert des sujets qui nous préoccupent également, et, en outre, je désirais que M. Escande se rendît

compte de la tâche qui m'incombe ici et constatât par ses yeux que je n'ai pas les moyens d'y suffire, même dans ce qu'elle a de plus urgent.

« Cette saison d'hiver, il est vrai, se trouve particulièrement chargée, grâce à la construction du temple d'Ambositra, qui, à lui seul, est une grosse affaire, et à celle d'une quinzaine d'autres bâtiments dans la campagne; grâce aussi au cours spécial qu'il a fallu organiser pour préparer une vingtaine d'instituteurs aux examens de janvier. Il est inévitable que, dans ces circonstances, les Églises et écoles de la campagne soient pendant plusieurs mois abandonnées par moi.

« Au reste, outre qu'il y aura chaque année quelque travail extraordinaire, il me paraît impossible, — en tout cas cela m'est impossible à moi — qu'un seul homme subvienne désormais à tous les besoins ordinaires. Grâce à Dieu et aux excellentes conditions où se trouve maintenant cette province, l'œuvre du district d'Ambositra n'a pas cessé de se développer.

« Ma dernière statistique porte 86 écoles et environ 4,500 élèves. Je ne compte pas dans ce total l'œuvre que j'ai dû commencer presque seul et malgré moi dans l'Izafinariny (pays des Tanales). Il y a là toute une région, où aucune mission ne travaille, et qui nous sépare, de ce côté seulement, des districts norvégiens ! »

Quelle tâche pour un jeune pasteur seul et entièrement livré à lui-même ! Que nos sympathies et nos prières entourent assidûment M. Gaignaire, en attendant qu'un couple d'instituteurs puisse aller lui porter le secours nécessaire !

A Fianarantsoa, enfin, M. et madame Escande sont heureusement rentrés, le 25 juillet, ramenant avec eux mademoiselle Magnus Elle les avait rejoints à Ambositra le 21, et ils en étaient repartis ensemble dès le 22. La dernière étape, d'Antsirabé à Ambositra, avait été particulièrement pénible et fatigante pour notre jeune sœur, qui, on le sait, avait fait ce long voyage toute seule, à partir de Tananarive. A Fiana-

rantsoa, mademoiselle Magnus reçoit provisoirement l'hospitalité chez nos amis Escande, très heureux de l'avoir comme collaboratrice. Mais elle comptait, au bout d'un ou deux mois, s'installer chez elle, dans une maison qu'elle a louée à côté de l'école qu'elle doit diriger.

Comme nos frères de l'Émyrne, ceux du Betsiléo sont préoccupés de l'étendue immense, tout à fait disproportionnée, de l'œuvre scolaire qui nous est échue, et aussi de l'impossibilité où nous sommes, pour toutes sortes de raisons héoriques et pratiques, d'accomplir cette œuvre d'une façon quelque peu satisfaisante dans les districts dont les missionnaires de Londres ont conservé la direction ecclésiastique. Un des premiers soins du Comité, à la rentrée, sera certainement de poursuivre la seule solution logique que comporte cette situation, dont la nécessité a pu s'imposer dans des temps troublés, mais qui ne peut plus se justifier depuis qu'une législation libérale a reconnu des droits égaux à toutes les missions religieuses.



PREMIÈRE FIN D'ANNÉE SCOLAIRE

Lettre de M. Eug. Groult à M. Bianquis.

Les premiers dédommagements des pénibles débuts. — Le travail manuel : ses avantages et sa force éducative. — L'examen du certificat d'aptitude. — Succès remportés. — Effet de ces succès sur l'opinion. — Faire des apôtres. — Le rôle de l'instituteur chrétien. — Dernière soirée avec les élèves. — Placement des sortants. — Examens d'entrée pour les nouveaux candidats. — Plans d'agrandissement. — Dons reçus ou attendus.

Mahazoarivo, près Tananarive, 11 août 1899.

Cher monsieur Bianquis,

Nous venons de terminer notre premier exercice scolaire à Madagascar, et je profite de mes vacances pour vous adresser

un petit compte rendu de cet exercice, ce qui vous permettra de vous mieux représenter la situation de notre École normale.

Si les débuts ont été pénibles parfois, si nos jeunes Malgaches se sont habitués difficilement à la vie regulière et active de l'internat, si même, à un moment donné, nous avons reconnu l'impuissance humaine et avons été amenés à crier à Dieu : « Après tout, c'est ton œuvre : comment pourrions-nous la faire, si toi-même ne la prends en main ? » — la fin de cet exercice nous a amplement dédommagés, et Dieu nous a réparti abondamment ses bénédictions. Notre œuvre s'est affermie et elle a pris son caractère définitif.

Commencée sous les auspices de MM. Boegner et Germond, elle n'était, à l'origine, qu'une simple expérience : nous voulions essayer si nous ne pourrions pas préparer nos auxiliaires d'une façon plus profonde que par les leçons de l'externat. Dieu a béni certainement les efforts de la mission dans ce sens. Après les fluctuations du début, nous avons atteint le chiffre de 40 élèves-maitres et, dès lors, nous avons refusé de nombreux candidats. Nos élèves se sont mis régulièrement au travail manuel ; ils se sont révélés pour la plupart d'habiles menuisiers, et il est certain qu'on n'obtiendrait pas en si peu de temps les mêmes résultats avec des élèves européens. Quant au jardin, la cause est gagnée maintenant ; j'ai même vu souvent une concurrence réjouissante s'établir entre les deux classes.

A première vue, on pourrait penser que ce sont de bien petits résultats. Qu'un élève-maître sache faire un tenon et une mortaise, ou défricher quelques mètres carrés de terrain, il n'y a là après tout rien de difficile. Oui, sans doute, mais nous sommes au milieu d'un peuple qui a connu naguère l'esclavage, et ce n'est pas en cinq ou six ans qu'on transforme une nation, si bien que notre mission se trouvait prise entre deux difficultés dans le choix de ses évangélistes et de ses instituteurs : ou bien se contenter de bourjanes, aussi incapables qu'ignorants, ou bien avoir recours à de petits

drôles, dont la plus grande préoccupation était de se procurer une paire de souliers vernis et de jouer au *vasaha*.

Le travail manuel n'aurait-il pas été dans les programmes du gouvernement que je l'aurais organisé pour nos futurs instituteurs. Grâce à sa force éducative, il nivelle les rangs, il développe les forces physiques, il donne l'activité, il amène une fatigue saine. Voir nos élèves l'accepter, c'est une garantie de leur bon vouloir, c'est leur orgueil brisé, c'est une preuve de leur activité future.

Toutefois, là n'est pas notre but unique. Nous voulons des instituteurs instruits, capables de faire bonne figure devant les exigences du gouvernement et d'attirer le respect et la sympathie des populations et des Églises au milieu desquelles devra se développer leur activité. Il faut donc que tous nos élèves-maîtres de Mahazoarivo soient en mesure de passer l'examen du certificat d'aptitude à l'enseignement dans les écoles de Madagascar avant leur sortie de l'école, qui a lieu au bout de deux années d'études. Aussi cette année même, nous avons présenté huit élèves dont les études étaient terminées, et nous avons eu la joie de les voir tous reçus. M. Mondain vous aura sans doute donné des détails sur ce premier examen du gouvernement; il vous aura dit que le premier reçu a été l'interprète de l'école du Palais, que nous avons eu un nombre respectable de nos maîtres de campagne brevetés, et que l'impression générale des Malgaches est que c'est la mission protestante qui a tenu la tête du mouvement.

Je suis d'autant plus heureux de vous annoncer ces résultats que leur conséquence a été et sera immédiate pour nous. Cela vous donnera, il est vrai, une idée de la futilité des impressions chez les Malgaches et de leur versatilité. Immédiatement nos différents recrutements scolaires ont augmenté dans des proportions notables, et notre examen d'entrée à l'École normale a été extraordinairement recherché.

Enfin, — troisième côté de l'activité à Mahazoarivo, et celui-là est le but final, la cause même de l'œuvre, sa raison d'être et ce qui en fait avant tout une œuvre missionnaire, —

nous avons le sentiment que ces huit élèves qui nous ont quittés pour commencer la vie active, qui sont les prémices de l'École normale de Mahazoarivo, sont de braves chrétiens, humbles et dévoués. Ils ont maintenant rejoint les différents postes que la Conférence leur a assignés. Ils nous ont quittés, et ce n'est pas sans une certaine émotion que nous les avons remis entre les mains et à la garde de Celui qui seul pourra les préserver du mal et en faire des apôtres au sein de leur peuple. J'ai dit des apôtres : le mot n'est pas trop fort pour peindre l'idéal que je rêve pour nos instituteurs chrétiens, tant Malgaches qu'Européens.

L'instituteur est le levier de la masse, parce qu'il vit en contact permanent avec elle ; il élève les jeunes générations, et, quand cette partie de sa tâche quotidienne est accomplie, il peut et doit alors devenir l'éducateur de son peuple, s'asseoir au foyer de l'un ou de l'autre, être le prédicateur laïque qui entretient ou ranime la vie de l'Église. Ah ! s'il y en avait, de ces piliers, dans toutes nos Églises de France et de Madagascar, quel élan et quels succès aurait notre mission !

C'est avec ces pensées et sur ce thème que nous nous sommes séparés des premiers enfants spirituels que Dieu nous a donnés ici. La veille des vacances, nous avons réuni nos quarante élèves dans notre salon, — il est un peu vaste, et les Malgaches ont, par-dessus tout, le talent de se serrer les coudes de près. Nous leur avons donné une tasse de thé, des gâteaux et des oranges. C'était une grande fête pour eux. Ils ont joué des airs malgaches sur la *valia*, instrument de musique fait avec le bambou, dont on a soulevé les fibres en guise de cordes. Ils ont chanté des chœurs français et malgaches. Puis, les langues se sont déliées ; ceux qui partaient ont dit adieu à ceux qui restaient; ceux-ci ont répondu. Il y a eu des paroles très touchantes prononcées, des sentiments profonds se sont fait jour, et, s'il ne faut pas faire trop grande la part des fleurs d'éloquence familières aux *kabary* (discours malgaches), il y a lieu de se réjouir des dispositions de nos futurs maîtres.

Le lendemain, nos huit élèves sortants ont été présentés à la Conférence, qui s'est occupée de leur placement dans les districts, leur a souhaité la bienvenue et leur a exposé, comme nous, d'ailleurs, la veille, la nouvelle vie et les nouveaux devoirs qui les attendaient. J'ai eu l'occasion d'en installer quelques-uns dans leurs nouveaux postes, de concert avec leurs missionnaires C'est fini, aujourd'hui : la première couvée de mes enfants s'est éparpillée sur le sol malgache. Que Dieu leur donne de féconder ce sol !

Pensons maintenant à leurs remplaçants. Nous avons fait, le 4 août, M. Mondain et moi, un examen d'entrée pour la nouvelle promotion. Nous avions quarante-quatre candidats. dont nous avons accepté trente-deux, et, depuis, nous avons eu une vingtaine de demandes de retardataires, ce qui va nous obliger à refaire un second examen pour prendre encore huit nouveàux, soit quarante en tout. Notre examen a été de beaucoup supérieur à celui de l'année dernière, ce qui nous donnera plus de facilités pour préparer au brevet officiel. Ainsi donc, à la rentrée, qui aura lieu dans huit jours, nous aurons soixante-dix élèves-maîtres internes à l'École normale de Mahazoarivo. Vous voyez que nous cessons d'être dans le provisoire, que l'établissement va devenir définitif, et qu'il faudra songer à l'aménager de telle manière qu'il réponde aux exigences de notre recrutement.

C'est ce dont la Conférence générale sera saisie en septembre prochain. Tout le monde y a déjà songé ; nous avons étudié une première série de plans, établi quelques premiers devis; il s'agit de jeter des bases solides et d'étudier une mise à exécution. Nous n'avons pas de dortoir ; les élèves ont couché sous des combles appropriés à la hâte au moment de l'installation première; pas de réfectoire suffisant, à beaucoup près; pas de salle de réunion; pas d'ateliers installés convenablement. Tout est à créer, ou à peu près. Je ne songe pas du tout à vous exposer en détail des plans qui ne sont pas encore officiellement sanctionnés, et je réserve cette partie-là pour un prochain courrier. J'ai voulu seulement

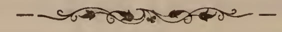
aujourd'hui vous parler du chemin parcouru, de nos premières joies, de nos espérances, des premiers bourgeons éclos sur cet arbre de Mahazoarivo, et qui font présager un feuillage abondant et une ombre bienfaisante.

Je n'ai pas encore reçu les outils de la maison Peugeot; ils montent bien lentement de Tamatave; j'ai cependant reçu avis de la Compagnie qui les a déposés entre les mains de M. Micoin. Je pense que je ne tarderai guère maintenant à les recevoir.

Le secrétaire de l'Alliance française, à Paris, m'annonce que son Comité me fait un envoi de livres, un de ses membres ayant lu votre demande à la suite d'une de mes lettres. En réponse à cette demande, c'est donc environ cent soixante volumes que j'ai reçus, tant de différentes Sociétés que de chrétiens: c'est une belle dotation pour notre jeune École normale, et nous en sommes tous vivement reconnaissants.

Veuillez, etc.

E. GROULT.



A MAHÉRÉZA

Extraits d'une lettre de M. Rusillon à M. Boegner.

Une chute dans la rivière. — Débordé par la tâche. — Suffisance et insuffisance des évangélistes malgaches. — Prosélyte. — Ahurissement des instituteurs. — « Mentis impudentissime ». — L'influence du missionnaire sur ses bourjanes.

26 juin 1899.

... Parti pour Arivonimamo ce matin, je n'ai pu aller qu'à une heure et demie d'ici, et voici pourquoi. Mon mulet est un peu rétif et a une crainte exagérée de l'eau. Or, dans mon district s'entortillent plusieurs rivières, sans compter l'Ikopa; la situation n'est donc pas toujours commode, vu la suppression des *lakana* (bacs) qui ne paient pas un impôt et la difficulté des descentes sur des berges presque à pic. Bref, ce matin, j'ai eu d'abord quelque peine; enfin, après avoir passé une rivière, je suis resté dans une autre. Mon mulet est tombé dans un trou, a barboté, a fini par s'apeurer tout à fait, et

j'ai été faire connaissance avec les poissons. Ma bête s'est blessée, pour comble, et je suis rentré, assez piteusement du reste. J'ai cru que c'était le plus prudent...

Au point de vue religieux, je ne vous cache pas que je suis dans une grande inquiétude, car je suis absolument insuffisant pour la tâche; je me sens débordé — non qu'elle ait beaucoup grandi depuis votre départ, mais parce que, de plus en plus, je me rends compte de son étendue. Nous n'avons pas à relever des Églises, nous avons presque à les fonder. Un chrétien ici, c'est chose très rare; et ceux sur qui nous devrions pouvoir nous appuyer — je parle de nos évangélistes — ne sont pas même capables de comprendre notre désir. Pour eux, prêcher est suffisant, et encore ils se contentent de le faire une fois par dimanche : jugez de leur travail. Ils me jettent dans l'angoisse toutes les fois que je les vois si indifférents et si contents d'eux-mêmes. Ils sourient d'un air entendu quand je leur parle de visites à domicile, de réunions spéciales. Il nous faudrait des jeunes gens sortant de chez nous, sur qui nous ayons pu mettre notre sceau, et voilà pourquoi j'attends avec impatience le jour où il nous sera possible d'ouvrir notre fameux collège de théologie, notre école d'évangélistes. Il faut un pasteur pour cela. Quand viendra-t-il? Qu'il se hâte avant que nos cadres, qui déjà craquent, ne se brisent tout à fait. Je ne veux pourtant pas méconnaître que nous avons quelques encouragements.

Dimanche dernier, j'ai reçu dans l'Église toute une famille, en tout cinq personnes. Le père, en particulier, avait d'excellents sentiments et a fait profession de conversion. Ici, à Miarinarivo, on voit se lever un peu les nuages; les pasteurs font quelque chose et les ouailles se réveillent. Quatre personnes viennent de se convertir : deux couples, des bourjanes. Je les ai entendus confesser leurs péchés, prier avec ferveur. Çà et là, il y a quelques clartés : cela montre ce qu'on pourrait obtenir si on avait des aides véritables. Envoyez-nous, nous vous en supplions, l'homme de réveil qu'il faut pour les faire.

Quant aux instituteurs, ils sont en ce moment un peu ahuris. Les nouveaux règlements, les leçons, les examens, tout cela les jette dans un tohu-bohu qui n'est pas sans les gêner. J'en ai qui ont quitté leur école, qui va mourir puisque je n'ai personne pour les remplacer. Quelques-uns attendent avec résignation le temps où l'on pourra leur donner un successeur; d'autres, enfin, se préparent à l'examen; mais je crains que beaucoup d'entre ceux-là ne courent au-devant d'un échec...

Voici une petite histoire qui a mis tout en émoi l'Eglise et l'école de Fénoarivo.

Le 14 juin, le général Pennequin, revenant d'une tournée d'inspection, a passé à Fénoarivo, et comme, depuis quelques jours, on savait son passage probable, notre instituteur Radjoana avait fait apprendre à un de ses meilleurs élèves, Rakotolahy, un petit compliment. Ce dernier, au moment favorable, s'est trouvé séparé de son maître et, pour une raison que j'ignore, est allé parler en face de l'église catholique. Jusque-là, il n'y a rien d'étrange ; mais cela l'est devenu quand, le général ayant demandé quel était l'instituteur de l'enfant, le Père Chevalier lui présenta l'instituteur catholique, Rafaéla, qui n'était pour rien dans l'affaire, vu que Rakotolahy est élève de l'école protestante depuis plusieurs années. Cette substitution a été très commentée par nos gens, et vous devinez dans quel sens. Ils se sont cru lésés et, en somme, on ne peut dire qu'ils aient tort. Ils désiraient que je réclame : j'ai pensé qu'il y avait plus de dignité à se taire. Ils ont vu une fois de plus ce qu'il faut penser de la véracité de ces adorateurs de Marie (1).

... J'avais envie de vous parler de mes bourjanes que j'ai dû abandonner, cette manière de voyager devenant, avec les exigences de la situation, beaucoup trop onéreuse, en même

(1) Nous avons le plaisir de relever, sur la liste des candidats reçus publiée par le *Journal officiel de Madagascar*, le nom de Rajaona, à Fénoarivo, mission protestante (candidat nº 231). Le nom de Rafaéla n'y figure pas. *(Réd.)*

temps que très ennuyeuse, grâce au mauvais vouloir que les prestations faisaient naître dans l'esprit de certains d'entre eux. Ce n'est pas des quatre qui étaient attachés à ma personne que je parle, mais de ceux que mes voyages à Ambohibéloma rendaient nécessaires. Sur ces quatre, un est resté païen, un est devenu meilleur comme conduite, un est devenu protestant avec sa famille, et un est devenu chrétien, autant du moins que l'on peut en juger. Voilà le bilan d'une année de travail régulier. Je trouve qu'il est encourageant.

Veuillez recevoir, etc.

E. Rusillon.



UNE COURSE DANS LE DISTRICT D'AMBOHIBELOMA

Extrait d'une lettre de M. Warnet à M. Boegner.

Rapide visite à 31 écoles. — Accueil sympathique. — Œuvre missionnaire à accomplir. — Une belle station inoccupée. — Cœur serré. — Situation scolaire encourageante. — L'école de Mahéréza.

Mahéréza, le 10 août 1899.

Bien cher monsieur Boegner,

Je veux vous entretenir d'une course que je viens de faire dans le district d'Ambohibéloma. J'ai profité de quelques jours de vacances pour aller visiter les écoles de là-bas. Je remplaçais ainsi M. Rusillon, qui était trop fatigué pour entreprendre une pareille expédition et qui d'ailleurs avait besoin de rester à Mahéréza pour surveiller les constructions.

Parti le 26 juillet, j'étais de retour le 7 août; j'avais donc été absent pendant treize jours; et, bien que ce fût la première fois qu'il m'arrivait de faire une si longue course à mulet, je me suis très bien porté et me trouve maintenant en très bonne santé.

J'ai vu les élèves de 31 écoles (quelques autres écoles étaient par trop éloignées, je ne les ai pas vues); et, comme je n'avais pas suffisamment de temps pour visiter chaque école en particulier, les enfants de chaque district d'évangé-

liste ont été réunis ensemble, ce qui a fait six centres d'examen. J'ai eu en moyenne 200 enfants chaque fois, ce qui porte le total des enfants examinés à 1,200.

J'ai eu quelquefois à faire six ou sept heures de mulet pour me transporter d'un centre à un autre; mais, après ces quelques heures de solitude, j'étais si bien accueilli par la population qui m'attendait que j'en oubliais absolument toute ma fatigue. Oh! comme je me sentais pénétré d'amour pour cette foule qui venait quelquefois de bien loin pour recevoir quelques paroles de consolation, de force et d'encouragement! Comme j'étais triste en pensant qu'ils n'avaient pas de missionnaires au milieu d'eux, et comme je regrettais de passer si vite, de faire si peu! C'est toute une vie qu'il faudrait leur consacrer pour amener ces âmes au Sauveur et les enfanter à la vie spirituelle, avec l'aide de l'Esprit-Saint.

Il y a une œuvre vraiment missionnaire à faire dans ces coins reculés, et jamais je ne me suis senti aussi joyeux que lorsque je partais le matin, au lever de l'aurore, pour gravir les collines et porter la bonne nouvelle. J'étais vraiment fier et reconnaissant envers Dieu de ce qu'il m'avait choisi, moi, un si misérable instrument, pour une si belle tâche.

J'ai débuté par Ambohibéloma.

Ambohibéloma est un village assez important, bâti sur une haute montagne très escarpée et qui domine tous les environs. Le Père jésuite y a sa station; son école est très fréquentée. Il m'a semblé que c'était à Ambohibéloma même que l'œuvre avait le plus souffert; l'école est peu nombreuse, et le temple, qui est immense — il pourrait contenir 1,000 personnes — est peu fréquenté. J'avais, le dimanche, 60 ou 70 personnes. Mais je suis persuadé que s'il y avait un missionnaire, les choses changeraient bien vite.

J'avais le cœur absolument serré et les larmes aux yeux en visitant la station qui, bâtie sur un rocher dont les flancs sont à pic, semble protester contre son abandon. Magni-

fique station où tout est prévu, même un local pour une école ! Mais quelle impression de tristesse se dégage de cette demeure abandonnée et du jardin que les herbes envahissent de toutes parts ! Ah ! combien j'ai prié tous ces jours-ci pour que Dieu suscite le missionnaire pour Ambohibéloma ! L'impression que j'ai rapportée, c'est que l'œuvre y est belle. On s'occupe de certains coins de l'Emyrne qui ne valent pas celui-là. Le district, il est vrai, est assez étendu, les Eglises formant comme une série d'îlots missionnaires au milieu d'un pays assez désert; la plupart sont à un jour d'Ambohibéloma, quelques-unes seulement à deux jours. Le missionnaire aurait donc beaucoup à voyager; mais quel bien ne ferait-il pas dans ces endroits retirés !

Beaucoup d'enfants, parmi ceux qui sont venus aux examens, savaient peu de chose ou quelquefois rien du tout; néanmoins, j'ai vu des écoles prospères et nombreuses, parce que l'instituteur, sans être bien instruit lui-même ou sans savoir beaucoup de français, avait compris son devoir et avait travaillé. J'ai pu voir, pendant cette course, que la population scolaire protestante était aussi nombreuse que la population scolaire catholique : dans un village, c'était l'école protestante qui l'emportait; dans un autre, l'école catholique. Et je suis persuadé que, si nous avions de bons instituteurs connaissant le français, à mettre partout, tous les enfants viendraient à nous.

La grande question, à l'heure actuelle, est donc la question scolaire, et je suis revenu à Mahéréza bien décidé à y travailler de tout mon cœur. D'ailleurs, pendant ma course, j'ai recruté çà et là les meilleurs élèves pour les faire venir à l'école de Mahéréza.

L'école n'a pu être construite cette année : les deux bâtiments commencés seront juste finis à temps. Je vais donc lundi matin, jour de rentrée, me transporter, avec mes élèves, dans le temple de Miarinarivo, en attendant l'hiver prochain...

CH. WARNET.

UNE VISITE A AMBOSITRA

Lettre de M. Él. Escande à M. Boegner.

Motifs déterminants du voyage. — Le quatorze juillet, ou huit pasteurs protestants à Ambositra. — Les miracles accomplis par la fidélité de Dieu. — Prédications et entretiens fraternels. — Une belle fête enfantine. — Catholiques romains et protestants français. — Une voyageuse affamée.

Cher monsieur Boegner,

Comme je vous l'avais écrit, ma femme et moi avons profité des vacances scolaires pour aller passer quelques jours à Ambositra.

Nous devions bien une visite à nos anciens paroissiens. Ayant appris que la santé de ma femme pourrait l'empêcher de venir me rejoindre ici, n'avaient-ils pas prié, pendant huit longs mois, pour qu'elle pût venir à Madagascar (traduisez Ambositra). Et puis, c'est à Fianarantsoa qu'elle a dû venir s'établir.

Pourtant cette raison seule ne nous aurait pas décidés à entreprendre ce voyage long et coûteux.

M. Gaignaire demandait, depuis quelque temps, à ma femme d'aller voir son école de filles pour l'organiser un peu et encourager les maîtresses malgaches qui s'en occupent. N'a-t-il pas eu la douleur de voir une vingtaine de ses élèves quitter son école pour étudier à l'école laïque (?) dirigée par les sœurs !

Mais ce qui a fini de nous décider, c'est l'arrivée de mademoiselle Magnus. La Conférence étant retardée, nous devons aller l'attendre à Ambositra pour l'accompagner jusqu'ici.

Du voyage je ne dirai rien, sinon qu'en allant, nous avons eu trois journées de froid et de pluie (10-12 juillet), tandis qu'au retour (22-25 juillet), nous avons été favorisés d'un temps splendide et avons beaucoup apprécié la compagnie du nouvel administrateur-adjoint de Fianarantsoa.

Notre visite a donc duré du 13 au 21 juillet. Seulement, c'est trop peu ; aussi avons-nous fait tout notre possible pour ne pas perdre une minute.

Nous avons trouvé nos amis se préparant à célébrer la Fête nationale. Comme tous les missionnaires norvégiens de la province d'Ambositra viennent visiter M. l'administrateur de cette province le 14 juillet, nos amis ont mis en pratique, en la modifiant, une pensée que j'avais émise autrefois : réunir une fois par an les instituteurs des missions norvégiennes et françaises, en convoquant le 13 juillet tous les instituteurs protestants de la province.

Cette année, le sujet à traiter était celui-ci : Comment l'instituteur peut-il aider l'évangéliste et le pasteur dans leurs tâches ?

Le lendemain, à dix heures, ces mêmes instituteurs se réunissaient à une partie de l'Église pour célébrer un service religieux et patriotique.

Je dis une *partie de l'Église*, car le temple étant en construction, la salle d'école dans laquelle le culte se fait est trois fois trop petite. Avant le service, les six pasteurs de la mission norvégienne (M. le surintendant Jacobsen, MM. Linden, Schmidt, Bertness, Holsten et notre ami Péchin), M. Gaignaire et moi allions visiter le sympathique administrateur de la province.

.Huit pasteurs protestants dans Ambositra, dont trois français, voilà ce qui ne s'était jamais vu, certainement.

En montant à la résidence, à cette résidence où je suis allé si souvent l'âme angoissée, je ne savais comment remercier Dieu des miracles qu'il avait accomplis dans cette province, depuis le jour où j'y avais été installé comme missionnaire.

1) J'avais trouvé *une* église, *un* temple, *une école* de cent cinquante enfants ; aujourd'hui, il y a quatre-vingt-cinq écoles et quatre mille six cent soixante et onze enfants.

2) Tous nos temples nous ont été rendus !

3) Les fausses accusations contre les protestants sont abandonnées.

4) Le calme le plus absolu, la liberté de conscience la plus complète existent dans la province.

Après Dieu, c'est à l'arrivée de M. Tautain à Ambositra, coïncidant avec le commencement du ministère actif (trop actif peut-être) de M. Gaignaire, que nous devons tout cela, ou du moins les résultats mentionnés dans les deux derniers points.

Comme vous pouvez bien le penser, je n'ai pas gardé pour moi ces sentiments, et, soit le dimanche matin, méditant devant l'Église d'Ambositra 2 Sam. XXIII, 5, soit l'après-midi à Itsinjeny, dans une réunion de district (tenue dans un temple rendu depuis mon départ), rappelant quelques textes que j'avais médités autrefois, je montrai combien la Parole de Dieu est vraie, et les raisons qui devaient nous porter à la reconnaissance et à la joie.

Pendant que ma femme visitait l'école de filles, nous nous entretenions avec M. Gaignaire de la situation du district, du besoin urgent d'y avoir un instituteur français marié à une institutrice, de la demande d'une dizaine des villages de l'Izafinariry (contrée païenne) d'avoir écoles et instituteurs, de la construction du temple, de la Conférence de Madagascar, etc., etc.

Nous avions vraiment besoin de nous voir à tête reposée, car, quand M. Gaignaire vient à Fianarantsoa pour la Conférence, il ne nous donne jamais assez de temps.

M. Gaignaire a profité de notre visite pour donner à tous ses élèves d'Ambositra la fête qu'il leur avait promise. Le mardi 18, nous allons tous en bande au sommet d'une montagne située à l'ouest de la station missionnaire, par un chemin où mulets et chevaux ne peuvent passer. Au sommet nous rencontrions des vestiges de fortifications (?) construites par les Ambositriens pour repousser nos soldats !

Nos deux cent cinquante enfants jouent, s'amusent à qui mieux mieux malgré la course, allument des feux d herbe sèche, puis, après un petit culte, nous redescendons et entrons en rangs serrés, chantant des cantiques.

Ils avaient bien gagné leur dîner, ces chers enfants!

Nous les faisons asseoir sur l'herbe; devant eux sont placées de grandes feuilles de bananiers sur lesquelles on leur sert du riz et la viande de deux moutons, qu'ils mangent avec leurs doigts. Puis les jeux continuent.

Le 21 au matin, M. Gaignaire, son frère, arrivé de la veille, ma femme et moi partions, à huit heures, pour aller à la rencontre de mademoiselle Magnus.

Arrivés à Ivonoina, nous voyons inscrits sur le gîte des voyageurs cette inscription :

Catholiques rom.

« Belle occasion, dis-je à Gaignaire, de faire savoir qui nous sommes. Ajoutez *ains* et, au-dessous, écrivez :

« *Protestants français* »

Nous cherchons de la terre blanche qui nous servira de craie, et bientôt se lit sur le gîte d'étapes du gouvernement :

Catholiques romains.
Protestants français.

Il fallait voir notre instituteur rire de bon cœur. Nous expliquons en malgache ces deux inscriptions à tous les gens qui étaient là et allons dîner, espérant bien que mademoiselle Magnus se sera arrêtée au gîte précédent, pour y déjeuner. Une fois restaurés, nous continuons lentement notre chemin et, dix minutes après, nous rencontrions mademoiselle Magnus voyageant seule depuis Tananarive.

Grand est notre étonnement, quand celle-ci nous apprend qu'elle n'a rien mangé depuis six heures du matin, que ses bourjanes n'ont pas voulu s'arrêter à l'étape ordinaire, que ses porteurs de bagages sont très éloignés et qu'elle n'a rien

à manger et à boire! Et nous qui n'avions fait qu'une bouchée du petit repas que nous avions apporté d'Ambositra! Que faire ?

Revenir le plus vite possible à Ambositra, où un bon souper et un bon gîte attendaient notre vaillante voyageuse.

Le lendemain, nous quittions Ambositra reposés de corps et d'esprit, rendant grâces à Dieu pour tous les bienfaits dont il ne cesse de nous combler.

Agréez.

Elisée Escande.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

A PROPOS DU JUBILÉ CINQUANTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE HERMANNSBOURG (HANOVRE). — HERMANNSBOURG EN FÊTE. — LOUIS HARMS ET LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS. — LES CHAMPS DE LA MISSION; LES ZOULOUS DE NATAL; LES BÉ-TCHOUANA DU TRANSVAAL; LES TÉLOUGOU DE L'INDE. — LA MISSION EN PERSE. — LES RÉSULTATS OBTENUS.

La Société des missions de Hermannsbourg a célébré, les 21 et 22 juin dernier, le cinquantième anniversaire de sa fondation. Le village avait été décoré avec amour d'arcs de triomphe, de guirlandes, de drapeaux et de fleurs. Avec une spontanéité et une unanimité remarquables les habitants désiraient exprimer ainsi leur reconnaissance envers l'œuvre qui a attiré sur la localité de si nombreuses bénédictions. Une foule énorme de dix mille personnes (1) était accourue de

(1) *Evangelisch-lutherisches Missionsblatt*, 1899, p. 375.

toutes les parties de l'Allemagne ; elle a joui à Hermannsbourg d'une cordiale et traditionnelle hospitalité ; quoique les lits eussent été trop peu nombreux, on s'est joyeusement contenté de sophas, de paille ou de foin, trop heureux de pouvoir assister à cette belle fête. — Des sermons et de nombreux discours furent écoutés avec attention et avidité. La *Feuille des missions de Hermannsbourg* consacre trois numéros au compte-rendu de cette fête et reproduit tous les discours que nous n'entreprendrons pas de résumer. Ce qui peut nous intéresser davantage, c'est le rapport du cinquantenaire présenté par l'un des directeurs, M. le pasteur G. Haccius, qui jette un coup d'œil sur l'œuvre accomplie et sur l'état actuel de la mission, discernant le doigt de Dieu dans la fondation de l'œuvre.

Il est à remarquer, dans l'histoire de cette mission, que ce ne fut pas l'œuvre de l'Église du Hanovre ou de la paroisse de Hermannsbourg, mais d'un seul homme, Louis Harms, choisi de Dieu pour réveiller l'Église et étendre son règne. L'œuvre entière porte encore aujourd'hui l'empreinte de la puissante et originale personnalité du fondateur, profondément influencé par l'esprit de Dieu. Il est nécessaire de rappeler les principales dates de sa belle vie (1).

Louis Harms est né le 5 mai 1808 à Walsrode, petite ville du Hanovre, où son père était pasteur luthérien. En 1817, la famille s'établit à Hermannsbourg, paroisse devenue presque irréligieuse, de la Lande de Lunebourg, non loin de Celle (ville indiquée sur toutes les cartes). L'enfant grandit sainement sous la sévère discipline de son père et la tendresse de

(1) M. le pasteur Aug. Weber, de Paris, a publié, en 1870, un intéressant et enthousiaste petit volume sous le titre : *Louis Harms et les missions de Hermannsbourg*. Nous le recommandons chaudement à tous ceux qu'intéresse une biographie bien faite d'un homme de foi et d'énergie. C'est plus intéressant que tel roman religieux en vogue, parce que c'est vivant et vrai. « Une biographie bien faite est un livre qui reste et qu'on relit », a-t-on dit avec raison.

sa mère; aussi montra-t-il bientôt une grande vénération pour la maison paternelle. Son père s'occupa avec soin de sa première éducation, jusqu'à son entrée au gymnase de Celle.

Il entra en 1830 à l'Université de Goettingue comme étudiant en théologie; les cours de professeurs rationalistes ne le satisfirent point, ce qui l'engagea à diriger ses études du côté de la philosophie, des mathématiques, de la physique et des langues. Mais, avide de certitude, il cherchait toujours la vérité. Avec un intense désir de la posséder, il lisait une nuit l Évangile selon Saint Jean: arrivé au verset 3 du chap. XVII, une lumière divine illumina subitement son âme et il fit l'expérience intime de la vérité et de la puissance de l'Évangile. Ce fut l'heure de sa nouvelle naissance. A partir de ce moment il étudia l'Écriture Sainte avec amour, et, après avoir subi avec beaucoup de succès ses examens finaux, il entra dans la vie avec le but bien arrêté de servir Dieu parmi les païens. Pendant quelques années de préceptorat il continua à s'intéresser à la mission. Chargé, en 1835, de présenter un rapport à la première fête des missions de Lauenbourg, il s'acquitta de sa tâche avec un tel sérieux, qu'on chercha à le faire entrer comme maître au séminaire de la Société des missions de l'Allemagne du Nord, à Hambourg. Et vers la même époque il reçut divers autres appels, mais il n'y voyait pas la main de Dieu. Sur ces entrefaites, il fut appelé comme suffragant de son vieux père. Il y vit son devoir et dit : « Je voulais aller chez les païens, mais le Maître m'a deux fois empêché (1) ».

C'est à partir de ce moment que commença son extraordinaire activité à Hermannsbourg. Grâce à sa prédication orientée uniquement sur Jésus-Christ un remarquable réveil se produisit et s'étendit sur la vaste paroisse. Les pasteurs des environs étant presque tous rationalistes, les âmes avides de piété accouraient au pied de la chaire de Harms. Son vieux

(1) *Die evangelischen missionen*, 1899, page 148.

père, qui comprenait à peine ce mouvement, se réjouissait de ces succès, et lorsque des gens venaient au presbytère, il les conduisait lui-même auprès de son fils. Le père mourut en 1849 et, sur la ferme demande de la paroisse, Louis fut nommé son successeur. Désormais il pouvait aller de l'avant. Comme chez lui tout était consacré à Dieu, ses forces comme son avoir, sa parole et son exemple furent contagieux dans la paroisse. Les cultes furent de plus en plus fréquentés et l'assemblée y prenait une part vivante (1); l'avant-midi et l'après-midi, le temple se remplissait, et ses appels à la sainteté et à la libéralité chrétienne étaient entendus. Peu à peu la vie chrétienne devint si intense, que des vocations missionnaires se déclarèrent spontanément. Harms s'adressa à tous les instituts missionnaires pour obtenir l'entrée de quelques jeunes gens; mais nulle part il n'y avait de place. Or, justement à cette époque, la Société des missions de Hambourg venait de se dissoudre : il fut sollicité de divers côtés de la reprendre en main; il comprit alors de quelle manière Dieu voulait qu'il le servît parmi les païens, et c'est avec une joyeuse confiance qu'à une fête de missions à Celle, il s'écriait : « Je fonderai, au nom de Dieu, une mission, et je n'ai pas un pfennig. Avec combien d'élèves dois-je commencer? Avec trois ou quatre? Non, avec douze, car à Lui appartiennent l'or et l'argent! » Au mois de septembre 1849, l'institut ou missions de Hermannsbourg s'ouvrait, avec douze jeunes paysans comme élèves (2).

Théodore Harms, son jeune frère, fut appelé comme directeur de l'institut. Lorsqu'au bout de quatre ans les jeunes gens eurent terminé leur préparation, la question se posa : Où faut-il les envoyer ? Deux d'entre eux étaient morts et deux autres se retirèrent. Il fut alors décidé que les huit partiraient pour la côte ouest de l'Afrique, accompagnés de

(1) Voir les impressions du professeur W. Beyschlag dans : *Les missions évangéliques au dix-neuvième siècle*. 9e année, page 13.

(2) A. Weber : Louis Harms, p. 157.

huit colons. Mais l'expédition ne put être organisée. Harms résolut alors de se construire un navire pour le service de Dieu, *la Candace* (1), qui partit en automne 1853 avec les premiers missionnaires. En 1854, une imprimerie fut fondée et Harms publia la *Feuille des Missions de Hermannsbourg.* La même année, un jeune paysan (qui fut plus tard le missionnaire W. Behrens, dont l'œuvre au Transvaal est richement bénie), donna sa ferme et ses terres pour la mission, ce qui permit d'agrandir les établissements. La maison de la mission, aménagée pour douze élèves, dut être abandonnée en 1862, lorsque leur nombre doubla, et une nouvelle maison fut construite. Tous les deux ans un certain nombre d'élèves est désigné pour aller renforcer les missionnaires. L'institut a formé 286 élèves qui sont entrés au service du Maître, dont 150 parmi les païens, les autres sont devenus pasteurs en Amérique, en Australie et en Nouvelle-Zélande. Actuellement les deux maisons existent encore avec une trentaine d'élèves.

L'activité si riche et si bénie de Louis Harms usa rapidement ses forces. Le 14 novembre 1865, le Maître rappela son fidèle serviteur fatigué et usé. Il mourut, après de grandes souffrances, ferme dans la foi et joyeux dans l'espérance de la vie éternelle. Son frère Théodore fut appelé à lui succéder à la tête de la paroisse et de la mission, qu'il dirigea jusqu'à sa mort en 1885. Il y a malheureusement une ombre sur ces vingt années; il provoqua en 1879 une scission regrettable en se séparant de l'Église nationale du Hanovre, à cause de l'introduction d'un nouveau formulaire du baptême. Cette scission prit heureusement fin lorsque son fils Egmont fut appelé à la direction. En 1890, l'union était rétablie. Mais en 1892, l'Église libre du Hanovre avec dix pasteurs et l'Église libre de Hermannsbourg avec six pasteurs, se séparent pour

(1) Jusqu'en 1875, époque où il dut être vendu, il a rendu des services signalés à la mission. On n'en reconstruisit pas un nouveau, les communications maritimes s'étant perfectionnées.

entreprendre une mission spéciale en Afrique et en Nouvelle-Zélande. Ces luttes dangereuses nécessitèrent une revision complète des réglements, dont le paragraphe fondamental seul subsista. Le contre-coup de ces divisions s'était répercuté en Afrique, et fut la cause d'un long voyage d'inspection dont fut chargé M. le pasteur G. Haccius. Vers cette même époque, un directeur adjoint fut nommé en la personne du pasteur G. Oepke († 1890) (1), qui eut pour successeur le directeur adjoint actuel, M. le pasteur G. Haccius. Enfin, en juin 1896, M. Egmont Harms est allé s'établir chez les Zoulous, où il est encore, afin de réorganiser la mission.

Voilà, brièvement esquissée l'histoire de la mission de Hersmannsbourg en Europe. Quel est le travail accompli? Quels sont les résultats ? Les huit missionnaires partis, avec huit colons, sur *la Candace*, essayèrent de pénétrer par Zanzibar et Mombas au pays des Gallas que Harms désirait évangéliser (2); mais devant l'opposition formelle du sultan, ils durent retourner vers le Sud. On se concerta sur la conduite à suivre : six missionnaires furent d'avis de rester au Sud de l'Afrique, mais les missionnaires Klassen et Rebmann décidèrent de faire une nouvelle tentative pour pénétrer chez les Gallas. Elle n'eut pas de succès, ils revinrent à Port-Natal, où le missionnaire berlinois Posselt leur indiqua un champ de travail chez les Zoulous. La station de Neu-Hermannsbourg fut fondée non loin de la frontière du Zoulouland et resta le centre de l'activité de la Société à Natal. Les tribus zouloues parmi lesquelles les missionnaires débutèrent formaient un peuple puissant et redouté, soumis à des rois guerriers et sauvages ; ils inquiétèrent souvent les Anglais à Natal et les Boers jusqu'au delà du Drakenberg. Sous le roi Panda qui régnait alors, les Zoulous eurent une période de paix et les missionnaires traver-

(1) Pastor G. Oepke, *sein Leben und sein Lehren von* G. Haccius.

(2) Harms avait, dans sa jeunesse, beaucoup entendu parler de ce peuple.

sèrent la Tugéla et travaillèrent pendant vingt ans sans être inquiétés. Vingt stations furent fondées les unes après les autres. Les progrès ont été lents et pénibles, mais continus sous la direction habile du Dr A. Hardeland. Il ne nous est pas possible, on le comprend, d'écrire l'histoire, pourtant intéressante, de ces vingt stations ; bornons-nous à dire que la mission parmi les Zoulous s'est développée au milieu de bien des difficultés et de beaucoup de revers. La guerre des Zoulous contre les Anglais, en 1879, en particulier, a été un temps de cruelles épreuves. Treize stations furent détruites, et toutes ne sont pas encore relevées. En 1883, le missionnaire Schröder fut assassiné à Ehlobana et la station nouvellement fondée dut être abandonnée. Enfin, des désordres se produisirent parmi les ouvriers, dont quelques-uns s'étaient voués au commerce. Ces désordres, contre-coup des divisions survenues à Hermannsbourg, n'ont cessé que ces dernières années. Actuellement, la mission chez les Zoulous possède 20 stations, 33 annexes et 80 villages où l'Évangile est régulièrement prêché, 23 missionnaires et 47 aides indigènes. En 1898, il y a eu 611 baptêmes, dont 400 de païens, ce qui porte le nombre des membres de l'Église à 4,572 membres adultes, et 712 enfants fréquentent les écoles.

En même temps que l'œuvre chez les Zoulous, fut fondée la mission parmi les bé-Tchouana du Transvaal, sur la demande du Président de la République, Prétorius. Mais ce ne fut qu'en 1864 que Béthanie, la première station, put être fondée par le missionnaire Behrens au nord-ouest de Prétoria parmi les ba-Kwena. Puis 26 stations furent fondées l'une après l'autre, avec 64 annexes et 42 villages où l'Évangile est régulièrement prêché. 29 missionnaires et 319 aides indigènes sont employés à l'œuvre. En 1898, il y a eu 4,794 baptêmes dont 2,856 de païens, ce qui porte à 40,078 le nombre des chrétiens adultes et 5,374 élèves dans les écoles. C'est à partir de 1876 que l'œuvre chez les bé-Tchouana a pris son essor et se développa.

Un troisième champ de travail fut entrepris, en 1865, en

Inde chez les Télougous du Sud (au nord-ouest de Madras), dans le district de Nellore. Le fondateur de cette mission fut le *premier pasteur* (Propst) Mylius (1), qui avait été au service de la mission de Leipzig à Poreiar et Madras de 1847 à 1851. A partir de 18(6, neuf stations furent fondées. 13 missionnaires et 83 aides indigènes travaillent parmi les Télougou. En 1898, il y a eu 87 baptêmes, dont 30 de païens et 642 écoliers. Malgré ces baptêmes, le nombre des chrétiens est descendu à 1,722 (en 1896, il était de 1,783). Ce fait s'explique par l'émigration nécessitée par la famine, la misère et le choléra qui ont sévi surtout dans le district de Kalahasti. Et en Inde, on le sait, les progrès du christianisme sont lents, car les difficultés sont d'un genre tout spécial.

Mentionnons, pour mémoire, les deux coûteuses tentatives qui furent faites parmi les Papous d'Australie (1865) et les Maoris de la Nouvelle-Zélande (1875). Disons enfin deux mots du travail entrepris en Perse à partir de 1880, parmi les chrétiens de la vieille Église syrienne (2) Un jeune Syrien, Pera Iohannès, qui avait étudié à Hermannsbourg, est retourné comme pasteur dans sa paroisse de Wasirabad. Trois autres pasteurs se sont rattachés à lui, et le nombre des chrétiens s'élève à 1,400.

Au total donc, depuis ses débuts, il y a eu 56,238 païens baptisés En 1898, la mission comptait 46,372 chrétiens, 100 écoles avec 6,728 élèves, 65 missionnaires et 499 aides indigènes, et elle a baptisé 3,286 païens. Il est aussi réjouissant de noter la somme des dons des chrétiens, d'Afrique surtout, qui s'est élevée à 30,333 marks en plus de la construction de quelques églises. En Europe, les recettes se sont élevées à 273,361 marks, dépassant la dépense de 2 marks. Il faut, hélas! mentionner la vieille dette de 32,000 marks que les recettes du jubilé éteindront, croit-on.

(1) Mort le 14 nov. 1865.

(2) Cette mission possède une caisse spéciale soutenue surtout par les pasteurs de la principauté de Schaumbourg.

La « mission des paysans », comme Harms aimait à l'appeler, a ses misères et ses points sombres : en Afrique, les vieux péchés païens se sont réveillés avec l'influence néfaste des chercheurs d'or ; et, ce qui est plus pénible, il y a l'intrusion dans les stations d'une secte méthodiste qui se nomme l'*Église éthiopienne* et qui voudrait former une Église indigène indépendante des blancs ; elle ne réussit qu'à jeter le trouble dans de jeunes Églises encore faibles. Mais le Dieu qu'a servi Harms sera fidèle et n'abandonnera pas ses vaillants disciples.

J. G., pasteur.

BULLETIN MENSUEL DES MISSIONS

EUROPE. — Italie. — Le Synode de l'Église vaudoise s'est réuni à La Tour (Torre Pellice), le 4 septembre. Dans la réunion du Jeudi, les deux délégués de la Société de Paris : M. Appia et le missionnaire Davit, ont été reçus par l'assemblée, et le président, professeur Bosio, de Florence, les a chargés de remercier les protestants français du bon exemple qu'ils ont donné, l'année dernière, par leur libéralité en dons et en hommes. L'un des traits particulièrement intéressants de cette assemblée a été l'attention qui a été donnée aux Églises vaudoises de l'Amérique du Sud, où l'accroissement de la population vaudoise, la bonne tenue des écoles, le développement du collège, annoncent un avenir béni pour eux-mêmes, pour les immenses contrées où ils se répandent, car l'Urugay et la République Argentine équivalent ensemble à onze fois l'Italie, et, nous pouvons l'espérer, pour l'évangélisation et la mission de ces vastes contrées. C'est l'excellent pasteur Henri Tron, du Villar, surtout qui à rendu compte de l'état de ces belles colonies qu'il vient de visiter et qui, en moins de quarante-cinq ans, se sont élevées de dix à cinq et même à six mille colons.

AFRIQUE ORIENTALE ANGLAISE. — La famine qui régnait dans cette contrée est en partie terminée.

Mais, dans les stations nord de la mission de Leipzig, Ikutha et Kitwi en particulier, la famine a atteint son point culminant, car, pour la cinquième fois, la récolte a manqué. Aussi le Comité de mission au Leipzig s'est-il ému, et il a décidé de demander à ses amis un effort extraordinaire de générosité chrétienne (1).

AMÉRIQUE DU NORD. — Groënland. — La plupart des lecteurs du *Journal des Missions* savent probablement que le Synode de l'Église morave vient de décider de remettre sa mission à l'Église danoise, l'œuvre missionnaire proprement dite étant achevée. Nous consacrerons notre « Chronique » du mois prochain à la mission du Groënland.

Mission parmi les Indiens. — Le Synode du Missouri possède une station parmi les Indiens, à Shawano-County (Wisconsin), environ 200 milles anglais au nord de Milwaukee, le pasteur Nickel y fait, tous les quinze jours, un service en anglais pour les Indiens. Les autres dimanches, les Indiens ont encore un culte entre eux : un vieil Indien de soixante-dix ans lit un sermon de Luther. Ils ont songé, ces derniers temps, à former une paroisse et ils ont demandé un pasteur au Synode du Missouri. — Les presbytériens, les méthodistes, et enfin les catholiques, avaient tenté une mission parmi ces Indiens, mais sans réussite. — Le Synode du Wisconsin a une mission parmi les Apaches de l'État de Nevada. Le missionnaire Plocher prépare pour le baptême quatre jeunes filles de son école; c'est le fruit de cinq années de travail. Il espère que quelques jeunes gens demanderont aussi le baptême (2).

ASIE. — Mission catholique romaine en Chine. — Le missionnaire rhénan Maus rapporte que, dernièrement, dans la ville de Poklo, un prêtre et treize chrétiens furent massacrés par une troupe ameutée, pendant leur culte.

(1) *Evangelisch-lutherisches Miss. blatt*, 1899, p. 353.
(2) *Hermannsburger Missions blatt*, 1899, *Beiblatt*, p. 62.

UNION DE PRIÈRES POUR LES MISSIONS

OCROBRE 1899

—

Sujets de prières recommandés.

1. — La *reprise du travail à la Maison des missions :* le directeur, sa santé, sa famille ; le personnel de la Maison ; le Comité et ses diverses commissions ; les professeurs, en particulier ceux qui auront à suppléer M. Krüger, maintenu par sa santé loin de Paris ; les élèves, anciens et nouveaux.

2. — La reprise du travail pour les *Comités auxiliaires et locaux*, les *Zambézias*, les *Malgazias*, les collecteurs et les collectrices du *Sou missionnaire*, les *réunions de couture* et chacun des souscripteurs ou amis des missions ; que nul n'attende, pour se mettre vigoureusement à l'œuvre, les dernières semaines de l'exercice financier.

3. — *Ceux qui vont partir :* M. et madame Jeanmairet et mademoiselle Jacot, qui s'embarqueront le 28 à Southampton, si les circonstances politiques le permettent ; — la *mission du Lessouto* dans laquelle ils retournent ; que Dieu éloigne d'elle de nouveaux fléaux, en particulier celui de la guerre ; que la paix subsiste et se consolide au sud de l'Afrique.

4. — Les *vocations,* en particulier les vocations d'hommes faits, de chrétiens et chrétiennes adultes, prêts à aller occuper sans retard les postes vacants à Madagascar ou ceux dont la fondation s'impose au Congo, en Nouvelle-Calédonie ou ailleurs.

5.— La *mission française de Madagascar*. Que Dieu soutienne, jusqu'à l'arrivée des renforts de 1900, le courage et les forces de nos missionnaires ; qu'il soit spécialement avec ceux d'entre eux qu'écrase l'immensité de leur tâche, comme M. Vernier à Tananarive ou M. Gaignaire, seul à Ambositra ; qu'il bénisse nos écoles, en particulier les quarante-quatre instituteurs malgaches qui ont, récemment, obtenu leur certificat d'aptitude.

6. — Pour que la paix soit conservée aux peuples du sud de l'Afrique et spécialement à la tribu des Bassoutos.

7. — Les *Sociétés de missions* sœurs de la nôtre; celles qui travaillent avec nous à Madagascar : Société de Londres, Amis, Anglicans, Norvégiens; nos frères de la mission romande, et toutes les œuvres de propagande évangélique (Sociétés bibliques, de traités et de livres religieux d'évangélisation ou de mission intérieure, etc.). « Que ton règne vienne ! »

N. B. — Pour être affilié à l'Union de prières pour les missions, on est prié de s'adresser à la secrétaire, mademoiselle Estelle Monod, 18, rue Molitor, Paris. On voudra bien joindre à la demande une somme de 0 fr. 60 cent. en timbres-postes. On recevra sans retard une carte de membre, et ensuite, au commencement de chaque mois, la liste des sujets de prières, tirée à part.

DERNIÈRE HEURE

Madagascar. — Le second courrier de septembre nous arrive au moment de tirer cette livraison. Nous en résumons ici le contenu.

Nos amis venaient d'apprendre le triple deuil de notre Société, et partageaient l'affliction des trois jeunes frères à qui Dieu a repris leur compagne.

La *Conférence* devait s'ouvrir le 6 septembre.

M. *Vernier* se montre d'autant plus préoccupé de l'absence de vocations pastorales qu'un appel autorisé a été adressé, en août, à notre mission pour aller tenter quelques établissements dans une région dont les habitants n'ont jamais été évangélisés jusqu'ici.

« Cet appel, écrit-il, m'a beaucoup fait réfléchir : il est absolument direct. Il s'agirait d'une mission, à la porte des Sakalaves, déjà chez eux-mêmes. J'ai répondu, en parlant, avec regret, de notre disette d'hommes; mais j'ai dit que j'informerais notre Comité de Paris. »

Nous ne pouvons que soumettre aux Églises ce nouvel appel, en les priant d'y réfléchir devant Dieu.

M. *Mondain* nous annonce l'heureuse naissance de son fils Jean, né le 20 août.

Bonnes nouvelles d'Ambatomanga, où M. et madame *Delord*, grandement aidés par mademoiselle *Rousseau*, travaillent toujours avec zèle, se donnant tout entiers à leur tâche d'évangélistes et d'éducateurs.

Bonnes nouvelles aussi de M. et madame *Martin*, d'Anosibé. Ils paraissent particulièrement favorisés du côté de la santé ; celle de madame Martin est restée parfaite ; M. Martin a souffert quelquefois de maux de tête, mais sans accès de fièvre caractérisés.

Mademoiselle *Krug* a été heureuse de visiter récemment les deux

stations de Moncoutant (Ambatomanga) et d'*Anosibé*. Elle a elle-même, en ce moment, vingt-deux jeunes filles à son internat et se préoccupe déjà de son arbre de Noël, pour lequel elle forme de beaux projets qu'elle prie nos sœurs de France de l'aider à exécuter.

Du Betsiléo, M. Escande nous donne de bonnes nouvelles, allant jusqu'au 22 août. Nos frères avaient appris avec joie la décision par laquelle le Comité avait approuvé, le 3 juillet dernier, les propositions du directeur relatives au Betsiléo (conservation, par la Société de Paris, des deux districts qui lui ont été cédés en 1897 et 1898, avec l'idée de rayonner plus tard vers les régions païennes, et délimitation plus précise, si possible, du champ de travail de chacune des missions protestantes à l'œuvre au Betsiléo).

Les deux pasteurs mis par l'Église française de la Confession d'Augsbourg à la disposition de la mission norvégienne, MM. Brognard et Péchin, ont fait, le 20 août, leurs adieux à l'Église de Fianarantsoa. Ils ont dû partir, le 21, pour Masindrano et s'embarquer, le 7, à Tamatave, pour arriver à Marseille le 24 septembre, en même temps que le courrier qui nous apporte ces nouvelles.

M. Escande exprime la grande tristesse qu'il éprouve à se séparer de deux collègues qui ont été pour lui des amis si précieux et de si excellents collaborateurs. Les relations de nos frères luthériens avec nos propres ouvriers, MM Bénézech, Gaignaire et Escande, ont toujours été des plus cordiales. Bien que relevant de Sociétés différentes, ils se sont toujours considérés, les uns et les autres, comme travaillant à une même œuvre, et se sont prêté un mutuel appui. En particulier, MM. Brognard et Péchin ont prêté à nos missionnaires le concours le plus empressé et le plus désintéressé, pendant les absences que ceux-ci ont dû faire pour aller à leur conférence.

Nous les remercions ici pour cette collaboration fraternelle, en attendant de pouvoir le faire de vive voix.

MM. Chazel et Robert ont dû partir le 24 août pour se rendre à la Conférence générale à Tananarive. M. Escande est resté seul à Fianarantsoa, chargé pour quelques semaines de toute l'œuvre scolaire, de l'École normale et de la classe des instituteurs qui se préparent pour l'examen de janvier. « Heureusement je sais, ajoute-t-il, qu'il y sera amplement pourvu à la montagne de Sion. »



Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet et fils, 13, rue Cujas. — 22936.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A L'ENTRÉE DE L'HIVER

Paris, le 25 octobre 1899.

Deux faits marquent, pour notre Société, le mois qui s'achève d'un caractère spécial : la rentrée des élèves de la Maison des missions, et le commencement de ce que nous nous sommes habitués à appeler la campagne d'hiver.

On lira plus loin le récit de notre séance de rentrée. Bien des choses ont contribué, cette fois, à lui donner une physionomie particulière : avant tout, l'absence de celui qui a été, pendant les quinze dernières années, la force et l'honneur de notre enseignement, et aussi le retour à son poste du directeur de cette Maison, dont l'arrivée, le 27 mai dernier, avait été suivie de si près de la réapparition du mal qu'il avait emporté de Madagascar, et de son départ pour l'Alsace.

Dans ces circonstances, ç'a été un besoin pour nous tous de substituer à la séance ordinaire un service de prières,

d'exhortation mutuelle et de sainte Cène. Nous encourager les uns les autres ; présenter à Dieu les faiblesses et les besoins de notre institut ; resserrer nos liens réciproques en nous rapprochant tous ensemble du Maître : voilà ce qu'il fallait à nos âmes.

Mais la réunion du 19 octobre ne nous suffit pas : nous voudrions, par les présentes lignes, en convoquer une autre, invisible celle-là, autour de nos élèves et de leurs professeurs : celle de tous les amis du règne de Dieu, de tous les chrétiens de langue française. Nous nous sentons irrésistiblement pressés de recommander à leurs prières notre chère Maison, l'année de travail qu'elle vient de commencer, et tout son avenir.

En parlant de cette Maison en 1827, les fondateurs de notre Société en définissaient ainsi l'objet : « la préparation d'hommes de Dieu, avant toute chose pleins de foi et de charité, brûlant du désir de faire connaître les richesses de Jésus-Christ à leurs frères misérables et égarés, et dont la principale science comme la plus noble ambition est de connaître Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. »

Pour atteindre à ce but, notre Société, tout en mettant en première ligne la préparation intérieure et spirituelle des futurs missionnaires, n'a jamais entendu négliger leur préparation intellectuelle. Sauf de très rares exceptions, justifiées par des raisons individuelles, elle a exigé des élèves entrant à la Maison des missions le baccalauréat ès-lettres comme point de départ de la culture théologique qu'elle leur réserve. Quant à cette culture elle-même, il suffit de rappeler le nom de M. Krüger — un nom qui n'aurait déparé le corps enseignant d'aucune Faculté — pour montrer à quel niveau nous avons toujours désiré la porter, et les arrangements faits pour suppléer à l'absence de notre principal professeur témoignent que notre désir n'a rien perdu de sa force.

Mais que valent nos désirs et nos efforts si Dieu n'est avec nous et ne nous assure le seul succès digne d'être obtenu? C'est bien ici le cas de le redire : « Si l'Éternel ne bâtit la

maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain. » Faites-donc, chers amis, une place à notre Maison dans vos prières; et demandez à Dieu avec nous qu'elle soit et qu'elle devienne l'*Ecole d'apôtres* dont l'humble foi des pères de notre œuvre a voulu doter notre protestantisme.

Et demandez-lui aussi, avec nous, de préparer tout d'abord dans les cœurs et de faire cette fois encore aboutir le grand effort que nous imposent les besoins de nos diverses missions. Ces besoins n'ont pas diminué, au contraire. Des lettres écrites à Tananarive, au cours de la séance tenue par la Conférence générale en septembre, il résulte que le budget que nos frères se proposaient de soumettre au Comité atteindra 400,000 francs; de leur côté, nos missionnaires du Congo prévoyaient une dépense de 115,000 francs. Supposons même que ces deux budgets comportent quelques réductions, la dépense prévue pour 1900 n'en est pas moins considérable, et ce que nous savons déjà des frais de l'œuvre en 1899 montre que ce ne sera pas trop de tout notre zèle et de nos sacrifices les plus généreux pour qu'il puisse être satisfait, sans aucun déficit, aux exigences financières de l'exercice en cours.

Nous aurons l'occasion de faire en détail l'énumération de ces besoins. Aujourd'hui nous voulons seulement, pour parler avec le livre d'Esdras, former le vœu que Dieu réveille votre esprit et le nôtre pour la bataille que l'hiver ramènera comme les années précédentes.

Pour que cette bataille aboutisse à la victoire, ou plutôt à la délivrance (car le succès vient d'En-Haut), il faut avant tout que nos mains s'élèvent vers Celui qui, tant de fois, nous a montré que rien ne lui est impossible et qui se plaît à glorifier sa force dans notre infirmité.

Mais il faut aussi que nos cœurs brûlent d'un saint zèle, non pas seulement — et non pas surtout — pour le résultat financier qu'il s'agit d'obtenir, mais avant tout et surtout pour notre cause elle-même.

Voici ce que nous écrivions à ce sujet, ces jours-ci, à nos Comités auxiliaires :

« Pour obtenir ce résultat, le meilleur moyen n'est-il pas de diriger notre principale attention, non point sur la question des ressources, non point même sur la perspective d'un déficit à éviter cette fois encore, mais sur l'œuvre elle-même et sur les ouvriers qui s'y dévouent? Fixons notre regard sur ces multitudes que le paganisme ou l'Islam tiennent éloignées de Jésus-Christ et asservies à l'ennemi des âmes ; pensons à nos missionnaires, à ces hommes, à ces femmes qui ont tout quitté pour aller, à la suite du Maître, « chercher et sauver ce qui est perdu » ; pensons à nos convertis, à ces jeunes Eglises, fruit de tant de travail et de larmes ; disons-nous que chacun de nos efforts, chacune de nos prières a sa répercussion dans le monde des âmes et peut faire reculer les frontières de l'Église et pénétrer le rayon d'En-Haut un peu plus avant dans les ténèbres où sont retenues les multitudes ; ayons la sainte ambition, cette année même, de rendre possibles, par notre travail et par notre intercession, de grandes victoires : des conversions, des réveils, la conquête pour Jésus-Christ de quelques-uns de ses héritages désolés, la naissance et l'accroissement, sous tous les cieux, d'un peuple de bonne volonté et zélé pour les bonnes œuvres, — et alors l'année sera bénie et, au printemps prochain, nous aurons encore de nobles conquêtes, de glorieuses délivrances à inscrire dans les annales de notre chère Société. »



LA GUERRE DANS L'AFRIQUE DU SUD

Nous n'avons pas à exposer ni à juger ici les origines et les causes profondes du conflit qui met aux prises, dans l'Afrique du Sud, deux nations protestantes. Avec les chrétiens de

tous pays, nous avons demandé à Dieu que la guerre pût être évitée; notre Comité a fait ce qui dépendait de lui pour contribuer à une solution pacifique en adressant à la reine Victoria une lettre que les journaux ont reproduite et dont on trouvera ci-après le texte. L'événement n'a pas répondu à nos vœux; depuis dix jours, la lutte a commencé; de sanglantes batailles ont été livrées; et le monde civilisé tout entier a les yeux fixés sur le coin du globe où se débat une fois de plus, et sans doute pour recevoir sa solution définitive, la grande question de suprématie entre deux races et deux politiques qui, depuis un siècle, sont restées en lutte, ouverte ou sourde, dans l'Afrique australe.

Chrétiens et par là même hommes au sens complet du mot, chacun de nous éprouvera le besoin de se faire, sur les événements, une opinion consciencieuse, en évitant avec soin les causes d'erreur qui faussent tant de jugements : le parti pris et l'ignorance des faits. Amis des missions, nous nous préoccupons des conséquences que la guerre actuelle peut avoir pour l'œuvre qui nous est chère, et c'est ce point seul que nous avons à éclairer ici.

Quels seront les effets de la lutte pour les missions établies dans les pays engagés? C'est ce qu'il est impossible de prévoir actuellement. Des régions entières resteront en dehors des hostilités, et tout permet d'espérer que les stations qui y sont établies n'auront pas à souffrir de dommages matériels. C'est ainsi que les missions de Berlin, d'Hermannsbourg, des Églises romandes, à l'œuvre dans le Transvaal ou dans l'État libre de l'Orange, ne paraissent pas devoir être touchées, pour le moment, par la guerre. Quant à l'avenir, nul ne peut en répondre. De grandes victoires anglaises auraient pour conséquence de reporter le théâtre de la lutte des colonies britanniques, où il se trouve actuellement, sur le territoire des deux républiques boërs, et il se pourrait, dans ce cas, que telle ou telle station fût compromise; pour le moment, nous n'en voyons aucune qui soit immédiatement menacée.

Par contre, il est des œuvres d'apostolat chrétien qui, dès à présent, ont dû être interrompues au moins partiellement : ce sont celles qui se poursuivent parmi les indigènes agglomérés dans les centres miniers. Nous ne savons pas ce qui s'est passé aux Champs des Diamants, à Kimberley, actuellement bloqué par les Boërs et où des milliers de noirs, parqués dans les *compounds*, vastes enclos fermés, offrent à la mission un champ de travail aussi difficile qu'intéressant. A Johannesburg, où l'exploitation des mines d'or en attire un nombre plus grand encore et où d'admirables œuvres d'évangélisation ont été commencées, la guerre a déjà porté ses fruits: une foule de Bassoutos, de Zoulous, de Swazis, de Béchuanas, ont quitté les mines, entraînant par là même la cessation, partielle au moins, des travaux de la mission.

La grande question que se posent avec angoisse les amis des noirs est de savoir si les indigènes seront ou non mêlés à la lutte, soit comme contingents réguliers des armées belligérantes, soit comme révoltés agissant pour leur propre compte et cherchant, dans un soulèvement, leur intérêt particulier. Il faut souhaiter, dans l'intérêt de l'humanité, que cette dernière éventualité ne se réalise pas et que les hostiliés restent circonscrites aux blancs. Nul ne peut dire ce qui adviendrait si le conflit actuel entre les États belligérants se compliquait d'une lutte de race entre indigènes et Européens. C'est là une raison de plus pour que nous demandions à Dieu d'abréger les horreurs d'une guerre qui ne peut, en se prolongeant, qu'augmenter en horreur et en gravité.

En ce qui touche spécialement nos missions du Lessouto et du Zambèze, elles sont, dès à présent, touchées par la guerre, en ce sens que, au lendemain de la déclaration de guerre, elles ont vu leurs communications fortement compromises. Chacun sait que les courriers du Zambèze étaient transmis par la voie ferrée qui relie le Cap à Boulawayo et que, dès les premières heures, cette voie a été coupée par les Boërs. Il est probable que, pour rester en communication avec la Rhodésia méridionale (dont la ville principale

est Boulawayo) et avec le Haut-Zambèze, la poste anglaise empruntera la voie Béira-Fort-Salisbuy-Boulawayo (1). Mais cette voie, on le sait, n'est encore ferrée que sur un parcours relativement restreint, et soit que les courriers la suivent en effet, soit qu'on rétablisse, pour les acheminer sur le Zambèze, les anciennes relations par malles-postes en suivant une nouvelle route, hors de la portée des Boërs, nous devons dès à présent nous attendre à ce que nos communications avec le Zambèze deviennent et plus rares et plus lentes que dans ces derniers temps. Quant aux envois d'hommes, il serait impossible d'y procéder pour le moment, et les missionnaires actuellement en congé en Europe (mademoiselle Kiener et M. Davit) ne pourraient retourner au Zambèze, au commencement de l'année prochaine, que si, d'ici là, la paix était rétablie.

Il en est de même pour le Lessouto. Dès les premiers jours d'octobre, nous recevions de M. Alfred Casalis un télégramme nous demandant d'ajourner tout envoi de missionnaire à destination de l'Afrique du Sud. De ce fait, le départ de M. et madame Jeanmairet et de mademoiselle Jacot, que nous avions annoncé pour ce mois, se trouve remis à une époque ultérieure. Il est, en effet, impossible de se rendre au Lessouto, à moins de traverser une partie de l'État libre de l'Orange, que l'on arrive directement du Cap par *de Aar* et Bloemfontein, ou que l'on suive la voie East-London-Queenstown et Aliwal-North. Quant à aborder le Lessouto par le sud ou par l'est, où il touche les colonies du Cap et le Natal, il n'y faut pas songer : cet itinéraire implique, en effet, le passage en wagon à bœufs de la chaîne du Drakensberg, passage impossible du côté de Natal et qui, par le Sud (Matatièle,

(1) C'est cette voie que suivait naguère, pour rentrer en Europe, M. Bertrand, après avoir pris congé de M. Coillard et de ses compagnons de voyage, tandis que M. Boegner se rendait au Lessouto par le chemin de fer maintenant détruit sur plusieurs points.

Paballong et Massitissi), impose un voyage de plus de trois semaines et des plus fatigants.

On voit déjà quelques-unes des conséquences de la guerre pour nos deux champs de mission sud-africains. Pour le Zambèze, les entraves mises aux communications postales le sont par là même au ravitaillement; il est inutile d'insister sur les inconvénients et les souffrances qui en résulteraient pour nos missionnaires, si la lutte se prolongeait.

Mais au moins le Zambèze restera en dehors de la lutte actuelle, tandis que le Lessouto, limitrophe des divers Etats en lutte, pourrait fort bien, d'un jour à l'autre, se trouver impliqué dans les événements. Les Bassoutos, en effet, n'ont jamais pu oublier que leurs voisins de l'ouest, les Boërs de l'Etat libre de l'Orange, leur ont enlevé jadis une grande portion de leur territoire primitif; sauront-ls résister à la tentation de passer la frontière et d'attaquer leurs ennemis d'autrefois? A moins que ceux-ci ne remportent de tels succès, que les indigènes, entrevoyant la possibilité d'une défaite totale de l'Angleterre, éprouvent des vélléités de recouvrer leur indépendance totale et se révoltent contre leurs magistrats? — Cette dernière éventualité, hâtons-nous de le dire, est peu probable; d'abord parce que, malgré l'hostilité fondamentale du noir contre le blanc, les Bassoutos se souviennent qu'ils doivent au protectorat de l'Angleterre l'indépendance partielle, mais très réelle, dont ils jouissent dans leur pays resté entièrement à eux sous ce protectorat, et surtout parce que, avec leur pénétration d'Africains, ils ne peuvent guère se faire d'illusion sur l'issue probable de la lutte.

Ce qu'il faut donc souhaiter pour les Bassoutos, c'est qu'ils restent simplement fidèles au devoir que leur crée leur situation politique. Ils pourraient, à ce titre, être appelés à fournir un contingent à l'armée anglaise, mais il est probable que tout ce qu'on leur demandera, c'est de rester tranquilles.

Les nouvelles insérées dans les journaux politiques per-

mettent d'espérer que telle sera, en effet, leur attitude (1).

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, une chose demeure, c'est que l'*Éternel règne*. C'est lui qui a gardé nos missionnaires au travers de difficultés et de périls autrement grands que ceux qui les menacent actuellement. C'est lui aussi qui a opéré ce miracle d'une petite nationalité indigène, conservant, seule au sud du Zambèze, son territoire, sa langue, son autonomie partielle. Toutes choses le servent ; il saura faire tourner au profit de sa cause et à l'avancement de son règne la tourmente maintenant déchaînée sur l'Afrique australe.

(1) Le télégramme suivant a été adressé par le gouverneur du Cap à l'Office colonial anglais :

M. Chamberlain vient de recevoir la dépêche suivante de sir Alfred Milner :

« 22 octobre... Sir Godfrey Lagden me télégraphie ainsi qu'il suit, à la date du 19 courant :

« Étant donné que les communications télégraphiques peuvent être coupées d'un instant à l'autre, je tiens à vous informer que, depuis plusieurs mois, les chefs bassoutos ont suivi les divers événements avec la plus grande attention et que, étant de fidèles sujets de Sa Majesté, ils désirent savoir s'ils ne peuvent pas y prendre part.

« Je les ai informés, en réponse, suivant les instructions de Votre Excellence, que la querelle actuelle était une querelle de blancs et qu'aucun indigène ne sera employé.

« J'ai dit, en outre, que c'est seulement dans le cas où le Bassoutoland serait envahi que les chefs bassoutos pourraient le défendre, mais qu'autrement ils devaient renoncer à toute idée de franchir la frontière et de prendre part au conflit.

« Ils doivent se contenter de coopérer avec les magistrats locaux pour maintenir l'ordre. Jusqu'à présent, cette coopération a donné d'excellents résultats.

« Mais je crains que les efforts de la politique de Votre Excellence échouent ; les Boërs se massent sur la frontière et menacent d'attaquer Maséru. Nous n'en continuons pas moins à chercher à maintenir la tranquillité ; mais, comme l'action des Boërs donne lieu à une certaine agitation, il est nécessaire que le principal chef bassouto réunisse les autres chefs pour leur expliquer les ordres reçus.

« Si nos efforts échouaient et si nous ne parvenions pas à garder la haute main sur les indigènes, la responsabilité en retomberait sur les Boërs.

« *Signé :* ALFRED MILNER. »

LETTRE DU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE PARIS A SA MAJESTÉ LA REINE D'ANGLETERRE

Paris, le 4 octobre 1899.

Madame,

La Société des missions de Paris ne peut envisager sans une angoisse profonde la perspective d'une guerre qui menace de mettre aux prises les soldats de l'Angleterre avec le peuple du Transvaal.

Une telle lutte venant à éclater entre deux nations chrétiennes, sous les yeux de multitudes païennes, ne pourrait autrement que porter une grave atteinte à l'action religieuse et civilisatrice du christianisme en Afrique. Nos champs missionnaires du Bassoutoland et du Zambèze, si voisins du théâtre de la guerre éventuelle, seraient, par suite de celle-ci, exposés à des troubles profonds.

A ce titre déjà, la question de la guerre du Transvaal devait nous émouvoir, en dehors des raisons que nous avons en commun avec tous ceux qui, dans le monde entier, considèrent toute guerre entre des hommes comme une guerre fratricide.

Mais nous avons pour être émus à ce sujet, comme chrétiens protestants français, une autre raison encore. Nous ne pouvons oublier que le peuple du Transvaal compte dans son sein bien des hommes dans les veines desquels coule le sang de nos pères, les huguenots, qui, persécutés dans leur patrie, ont trouvé un asile sur la terre d'Afrique.

C'est pourquoi nous osons joindre nos voix à toutes celles qui supplient Votre Majesté d'user de toute son auguste influence pour conjurer la menace d'une telle guerre, au besoin par le moyen d'un arbitrage qui serait accueilli par tous les peuples civilisés comme un grand bienfait, gage d'une grande délivrance.

Nous appelons sur Votre Majesté les bénédictions du Dieu Très Haut.

Au nom du Comité des Missions de Paris :

G. Appia, R. Hollard, L. Sautter, *vice-présidents;* Dumas, B. Couve, *secrétaires;* R. Allier, E. Lacheret, Th. Monod, J. Picard, C. Soulier, Ch. Vernes; A. Boegner, *directeur;* J. Bianquis, *secrétaire-général.*



SÉANCE DE RENTRÉE DE LA MAISON DES MISSIONS

Jeudi, 19 octobre 1899.

Pour la troisième fois cette année, la séance de rentrée de la Maison des missions a eu un caractère exceptionnel.

En 1897, elle coïncidait avec l'entrée en fonctions du secrétaire général et les adieux de plusieurs missionnaires et instituteurs partant pour Madagascar et pour Maré.

En 1898, le directeur était loin d'Europe; la famille du boulevard Arago se trouvait privée de son chef. En outre, six missionnaires, pasteurs, professeurs ou instituteurs, prenaient congé de nous pour se rendre au Lessouto, au Zambèze ou à Madagascar.

Cette année, pas d'adieux à recevoir; mais la Maison des missions voyait son directeur lui revenir pour reprendre définitivement sa place, après un passage court, agité et fatigant au commencement de l'été. C'était donc la reprise du travail normal, reprise effectuée à un moment très sérieux, à l'heure même où éclataient, au sud de l'Afrique, des hostilités qui sont une menace pour deux de nos plus grands champs de missions.

S'inspirant de la gravité de ces circonstances, le Comité avait décidé que la rentrée des cours serait célébrée par un

service spécial, suivi de la sainte Cène, le jeudi 19 octobre, à quatre heures.

« Vous désirerez comme nous, disait la circulaire de convocation adressée par le directeur aux amis parisiens des missions, voir se resserrer, dans la communion de notre Chef, les liens qui nous unissent les uns aux autres, et vous nous aiderez par votre présence à préparer pour notre Société une année bénie. »

Nos frères et nos sœurs ont répondu avec empressement à cette invitation et sont venus entourer de leur affection chrétienne les membres du Comité, le directeur, ses collaborateurs et les dix-sept élèves en cours d'études (1) qui se trouvaient assis aux premiers rangs.

M. Appia préside la réunion.

Après un chant, une lecture biblique et une prière prononcée par M. Jean Monnier, le *président* constate qu'un même besoin remplit à cette heure tous nos cœurs : commencer avec Dieu, dans son Esprit et sous sa direction, l'année scolaire et la campagne d'hiver.

Pour nous rassurer dans les circonstances présentes, il rappelle les promesses dont le Seigneur a toujours fait suivre les ordres qu'il a donnés à son Église. Ces promesses sont particulièrement pour nos élèves, qui ont reçu de Dieu leur vocation et peuvent s'attendre à son secours.

« L'ordre de marche étant donné à tous, ce n'est pas à ceux qui partent d'expliquer pourquoi ils obéissent. C'est

(1) Huit de ces élèves sont cette année à la Maison des missions, deux feront leur service militaire et sept sont dans la section préparatoire, à l'école des Batignolles. Il y a, en outre, deux élèves ayant terminé leurs études et non encore consacrés, dont un assistait aussi à la séance, un élève ayant terminé ses études préparatoires et qui passera cette année au régiment, un autre qui entrera à la faculté de Montauban, en tout vingt et un élèves ou candidats missionnaires, sans parler de quelques étudiants en théologie qui nous ont fait connaître leur intention de demander, après la fin de leurs études, leur admission au service de notre Société.

plutôt à ceux qui restent en arrière de présenter leurs excuses. « Par quels motifs vous êtes-vous décidé à être missionnaire ? » demandait un curieux à Alexandre Duff. — « Ce n'est pas à moi de répondre », lui dit le missionnaire : « Vous, pourquoi ne l'êtes-vous pas ? »

En écrivant par la mission de nouvelles pages de l'histoire de l'Église, nos futurs ouvriers ne feront donc autre chose que contribuer à l'accomplissement de la promesse du Seigneur et des destinées de l'humanité et hâter le retour de Jésus-Christ. Ils donneront, en outre, une démonstration par les faits de la puissance et de la vitalité de l'Évangile ; ils contribueront à persuader les indécis et à réveiller les croyants. M. Appia cite à ce sujet une page écrite en 1828, par le grand Stapfer, sur la portée apologétique de l'œuvre des missions. Nous regrettons que la place nous manque pour reproduire ce beau morceau, qui nous permet de constater notre accord intime avec les premiers fondateurs de notre œuvre. A retenir également, sur le même sujet, des déclarations formelles de Gœthe, qui, pour venir d'un homme du dehors, n'en sont pas moins frappantes.

Après avoir établi les principes et les résultats de l'activité missionnaire, le président montre la nécessité d'une préparation approfondie. Cette préparation, la Société de Paris l'a toujours exigée de ses futurs ouvriers. Elle leur demande les mêmes diplômes classiques que les facultés universitaires, et elle a l'ambition de leur faire faire une étude sérieuse de la théologie chrétienne.

« C'est cette étude constante, fidèle, personnelle, ajoute M. Appia, que nous recommandait, l'an dernier, à pareille époque, celui dont nous sentons tous douloureusement l'absence, alors que, prévoyant qu'il ne pourrait pas achever l'année scolaire qu'il inaugurait avec nous, il refusait de dresser, comme à l'ordinaire, un programme détaillé de vos études et se contentait de vous donner la devise de votre année : « Que la parole de Christ habite abondamment en vous. »

« Il y a puissamment contribué pendant la dernière année de son ministère de professeur, par son étude approfondie et personnelle de l'épître aux Romains ; il y contribuera encore par la publication qu'il vient de faire de cette étude, et qui sait? peut-être ensuite par quelque autre activité utile et bénie, si Dieu trouve bon de le rétablir même partiellement.

« Quoi qu'il en soit, le nom de notre frère Krüger ne sera pas prononcé ici sans qu'il sache que tous ensemble nous l'avons salué à distance avec affection, demandant à Dieu qu'il continue à se glorifier en lui au sein de la souffrance.

« Il aura une autre consolation : c'est que, par son étude consciencieuse de l'Écriture, par son application, par sa capacité, il a utilement compromis et engagé l'avenir et s'est préparé inconsciemment des successeurs. Nous n'avons pu songer à supprimer un enseignement si distingué et nous avons pu trouver des hommes qui, en l'absence du directeur et du professeur, ont accepté la succession de l'un et de l'autre.

« Dans un moment, vous allez entendre exposer le programme de l'année par M. le professeur Dubois, auquel je suis heureux de rendre ici un témoignage particulier de gratitude pour avoir su continuer l'enseignement de M. Krüger, se servant de ses cahiers, les complétant quand il était nécessaire et donnant aux élèves des soins personnels, assidus, persévérants, bienveillants, devenant pour eux plus qu'un frère aîné et contribuant efficacement à faire régner, pendant l'absence de notre cher directeur, au sein de cette grande famille, une atmosphère de bienveillance, d'égards délicats et d'intimité. »

M. Dubois continuera, cette année, à professer l'histoire de l'Église. M. Jean Monnier a bien voulu aussi nous conserver sa collaboration ; il enseignera l'exégèse du Nouveau Testament et achèvera un cours de symbolique. Enfin, grâce surtout aux soins obligeants de M. le professeur Porret, un vieil et fidèle ami de notre œuvre, nous avons pu trouver, pour l'hébreu et l'Ancien Testament, un suppléant intérimaire de M. Krüger, dans la personne de M. Ch. Mercier, élève de la

Faculté libre de Lausanne, qui entrera en fonctions le 15 novembre.

En terminant, M. Appia mentionne brièvement les grâces obtenues l'année dernière par notre Société et les leçons de confiance et de fidélité, soit dans le travail, soit dans la prière, qui se dégagent de tout notre passé.

Nous ne pouvons raconter dans le détail le reste de la séance.

C'est d'abord *le directeur* qui prend la parole pour exprimer sa joie de se retrouver à son poste, sa reconnaissance envers ses collaborateurs, et l'esprit dans lequel il faut aborder le travail de cette année.

Puis, M. le professeur *Dubois* s'adresse plus spécialement aux élèves, résume le programme de leurs cours et s'attache à montrer la place centrale que doivent occuper dans ces diverses leçons la personne et l'œuvre de Jésus-Christ.

M. Bianquis s'inspire enfin de cette parole de saint Jacques: « Approchez-vous de Dieu et il s'approchera de vous »; il dit quelques-unes des raisons qui doivent nous pousser à chercher dans la sainte Cène la présence de notre Dieu Sauveur, qui pardonnera les imperfections de notre service, raffermira l'union entre nous, rassurera nos esprits alarmés par les difficultés de l'œuvre et nous multipliera les forces.

La communion a été célébrée aussitôt après. MM. Appia et Bianquis ont présidé la première table, MM. Hollard et Boegner la seconde.

Bon et fortifiant début pour la campagne. A l'œuvre, maintenant, professeurs et élèves, directeurs et membres des Comités, collecteurs et souscripteurs. A l'œuvre par l'étude, par la parole, par la plume, par la charité et par la prière, afin que nos missionnaires se sentent encouragés et que le règne de Dieu remporte de nouveaux triomphes!



PROCHAIN ENVOI DE M. ED. KOULINSKI COMME ARTISAN MISSIONNAIRE A MARÉ

Dans sa livraison d'avril dernier, le *Journal des Missions* publiait le premier rapport annuel de M. Delord sur son œuvre dans l'île de Maré. Ce rapport aboutissait, entre autres conclusions, à demander au Comité et à nos Églises un aide, « un ouvrier missionnaire, disait M. Delord, un vrai chrétien, un pêcheur d'âmes qui, tout en restant à sa place, porterait avec moi le fardeau de cette œuvre et, au besoin, pourrait me remplacer lorsque je serais absent. » — « Cet artisan missionnaire serait utile, ajoutait-il, non seulement pour l'influence morale exercée sur les jeunes gens qui seraient auprès de lui, mais aussi pour apprendre aux élèves natas ce qu'ils doivent absolument savoir en fait de maçonnerie et de charpente. » Et encore : « Si ce serviteur de Dieu ne nous est pas accordé, nous resterons livrés à la merci des libérés de Nouméa qui font doublement payer leurs travaux : en argent et en traces impures » (1).

L'artisan demandé par M. Delord devra être, dans sa pensée, installé à Netché, véritable capitale de l'île, résidence d'un grand chef, où nous disposons d'une maison missionnaire avec une prairie assez étendue. Il y fonderait et dirigerait une sorte d'école professionnelle ou industrielle ayant pour but d'initier les jeunes Maréens aux métiers les plus usuels. C'est aussi à Netché qu'habite M. Rousseau, l'instituteur protestant, directeur des écoles officielles de Maré. Netché est à treize kilomètres de Rô, où réside M. Delord.

Le Comité n'a jamais perdu de vue cette demande, qui lui a paru très sérieusement motivée. Quelques dons spéciaux nous ont encouragés à lui donner le plus tôt possible une réponse favorable. Nous annoncions, en outre, le mois der-

---

(1) *Journal des Missions évangéliques*, avril 1898, p. 309 et 316; voir aussi p. 319-320.

nier, que le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie avait décidé de faciliter le transport de ce nouvel ouvrier, de sa famille et du matériel nécessaire pour l'école. Aussi laissions-nous entrevoir qu'un choix serait fait prochainement.

Ce choix a été arrêté dans la séance du 23 octobre. Le Comité a désigné, pour le poste d'artisan missionnaire à Maré, M. Édouard Koulinski, originaire de Sanvic (Seine-Inférieure).

M. Koulinski est âgé de vingt-six ans. Il fait remonter sa vocation missionnaire à une réunion en plein air, à Saint-Avit (Gironde), où il eut l'occasion d'entendre un appel de M. E. Allégret. Il n'avait alors que dix-sept ans. Les circonstances ne lui permirent pas de donner suite aussitôt à un désir que ses parents n'approuvaient pas. Mais la pensée de la mission n'abandonna jamais complètement notre jeune frère. Plus récemment, il s'était remis à l'étude avec l'espoir d'être ensuite agréé comme instituteur dans l'œuvre méthodiste de la Kabylie.

Dans l'intervalle, il avait voyagé, à dix-neuf ans, comme mécanicien dans la marine marchande; puis travaillé comme ajusteur, dans un atelier de construction mécanique, au Hâvre et fait son service comme mécanicien de la flotte, à Cherbourg. La, ses sentiments religieux se sont développés, et il s'est senti poussé à faire, au sein de l'Église méthodiste, dont il fréquentait les réunions, ses premiers essais dans l'évangélisation pratique. Depuis sa libération, il se trouvait à Paris, où il était, depuis mars dernier, en relations suivies avec la Maison des missions.

M. Koulinski est sur le point d'épouser mademoiselle Jeanne Hœrtel, élève de l'école de femmes évangélistes de madame Dalencourt. Ils s'embarqueront très probablement tous deux, à Marseille, le 3 décembre.

Dès maintenant, les amis des missions feront une place dans leurs prières à ce jeune couple qui va s'unir, sous le regard de Dieu, pour se consacrer entièrement à son œuvre.

SITUATION FINANCIÈRE AU 20 OCTOBRE 1899

1. — Œuvre générale.

La dépense prévue pour l'exercice 1899-1900 est de . .	465 900 »
faisant une dépense mensuelle de.	38 825 »
pour laquelle il faudrait une recette égale, soit pour 6 mois et 20 jours, du 1er avril dernier au 20 octobre	258.830 »
Les recettes effectives n'ayant été que de	78 050 »
l'écart en moins est, à ce jour, de.	180.780 »

2. — Madagascar.

La dépense prévue pour 1899-1900 étant de	362 000 »
la dépense mensuelle est de	30.100 »
et, pour 5 mois et 20 jours, de	200 700 »
Les recettes effectuées n'ayant été que de	45 415 »
l'écart en moins est, à ce jour, de.	155 385 »
Il a été payé jusqu'ici pour Madagascar	267 700 »

3. — Zambèze.

Le budget prévu pour 1899-1900 est de	230.000 »
faisant une dépense mensuelle de	19.166 »
et, pour 5 mois et 20 jours, de	127.736 »
Les recettes effectuées n'étant que de.	21.940 »
il y a un écart en moins de	89 085 »
Il a été payé jusqu'ici pour le Zambèze	105 796 »

Nous attirons sur la gravité de cette situation toute l'attention de nos amis. Les sommes payées dépassent de beaucoup les sommes reçues, et les faibles encaisses du début de l'exercice sont très loin de combler l'écart. Pour le bon ordre de nos finances, il est extrêmement important que les rentrées commencent à s'opérer dès les premières semaines de la saison d'hiver.

NOTES DU MOIS

Mercredi, 4 octobre. — Le bureau du Comité envoie à la reine d'Angleterre une adresse pour la prier respectueusement d'user de sa haute influence en faveur du maintien de la paix dans le sud de l'Afrique.

Dimanche, 8. — Conférence de M. Germond à Mont-la-Ville (Vaud), à l'occasion de la fête régionale des Unions chrétiennes de jeunes gens et de jeunes filles.

Lundi, 9. — Séance ordinaire du Comité des Missions. M. Boegner y reprend définitivement sa place comme directeur de la Société et de la Maison des missions. Le Comité approuve et s'approprie le message adressé à la reine d'Angleterre. Puis, s'inspirant des circonstances, et se conformant d'ailleurs à un télégramme reçu du Lessouto, il décide d'ajourner tout départ pour le sud de l'Afrique. M. et madame Jeanmairet et mademoiselle Jacot resteront donc pour le moment en Europe.

Jeudi, 19. — Séance publique de rentrée de la Maison des missions, suivie de la sainte Cène.

Lundi, 23. — Séance extraordinaire du Comité, qui vote l'envoi à Maré de M. Koulinski, artisan missionnaire. Cette réunion est suivie d'une séance de la Commission consultative de Madagascar, consacrée à un entretien avec M. Boegner sur les conclusions de l'enquête dont il a été chargé avec M. Germond à Madagascar.

Mardi, 24. — Arrivée à Paris de M. et madame O. Moreau, dont le mariage a été célébré le 26 octobre.

Jeudi, 26. — A Lyon, bénédiction du mariage de M. Paul Merle, instituteur-missionnaire à Lambaréné, avec mademoiselle Adèle Demont, institutrice. Nos meilleurs souhaits accompagnent dans leur union ces amis, qui doivent aussi passer en novembre quelques jours à Paris.

Samedi, 28. — Le Synode des Églises libres, réuni à Paris, est reçu à la Maison des missions; M. Boegner raconte

son récent voyage et fait passer sous les yeux de ses invités une série de projections représentant des scènes de Madagascar ou du Sud de l'Afrique.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer encore un prochain mariage de missionnaire. M. Louis Mabille, que la Conférence du Lessouto avait autorisé à rentrer en Europe, vient de se fiancer avec mademoiselle Mary Cadier, fille de M. Alfred Cadier, pasteur à Osse. Ce mariage se fera au commencement de décembre, et le jeune couple compte partir pour l'Afrique vers le 1er mars. Nous nous félicitons de voir entrer dans la grande famille missionnaire une jeune femme portant un des noms les plus connus et les plus respectés de nos Églises. Elle sera, avec la bénédiction de Dieu, une force précieuse pour notre chère mission du Lessouto.

M. Jeanmairet, empêché par les événements de retourner en ce moment en Afrique, a accepté de faire très prochainement une tournée en Angleterre en faveur de notre Société, et plus spécialement des œuvres indigènes du Lessouto.

M. F. Faure, après une tournée dans les Églises rurales de la Drôme, se rend à Bordeaux, d'où il doit aller visiter plusieurs Églises de la Dordogne. Il est probable qu'il fera ensuite une tournée dans les centres protestants de Bretagne, que leur éloignement et leur petit nombre ont privés jusqu'ici de la visite de nos missionnaires.

Dans la première quinzaine de septembre ont été emportés, en quelques jours, M. et madame Frappier, de Verrines, père et mère de notre chère sœur du Zambèze, madame Henri Martin. Nous mentionnons ici avec sympathie cette épreuve. C'est un des plus douloureux sacrifices que le Seigneur demande, encore aujourd'hui, à ceux qui « vont annoncer le règne de Dieu », de ne pouvoir « ensevelir leurs morts. »

La Société des missions vient d'être représentée officiellement au Synode cinquantenaire de l'Union des Églises libres de France, le dimanche 29 octobre, par l'un des secrétaires de son Comité, M. le pasteur B. Couve.

Elle a dû l'être, au même moment, devant la Conférence nationale des Unions chrétiennes de jeunes gens, à Bordeaux, par M. le pasteur P. Dieterlen, président du Comité auxiliaire du pays de Montbéliard, et par M. F. Faure, missionnaire au Congo.

Le *Rapport* de la Société des Missions pour 1899 a paru en août dernier. Nous croyons devoir en recommander spécialement la lecture et la distribution. On peut s'en procurer gratuitement des exemplaires à la Maison des missions. Un de nos amis nous fait remarquer que nulle lecture ne convient mieux pour mettre les réunions de couture au courant de l'état actuel de notre œuvre.

Le Comité auxiliaire du Tarn a fait paraître un rapport qui lui a été présenté par M. E. Bonnet, pasteur à Castres, sur l'*unification du budget de la Société des missions de Paris*. Ce travail, dont le Comité du Tarn a adopté les conclusions, témoigne d'un amour éclairé pour notre œuvre. Il pourra fournir matière à un débat intéressant dans la prochaine Conférence consultative des Comités auxiliaires. Nous adressons à l'auteur nos remerciements, mais nous aurions quelques réserves à faire sur sa thèse et sur certains de ses arguments.

L'*Almanach des missions pour* 1900 vient de paraître. C'est un fort joli volume, du même format que celui de 1899, mais un peu moins fort et d'un prix moins élevé. On trouvera sur notre couverture les conditions de vente. Nous souhaitons le meilleur succès à cet almanach, dû, comme ses aînés, à nos jeunes amis de Montauban, et qui est un des meilleurs instruments de propagande dans nos Églises.

Nous craignons que l'annonce de *notre voyage au Zambèze*, par M. J. Liénard, n'ait été quelque peu prématurée. Le manuscrit annoncé par notre frère n'est pas encore tout entier arrivé et les clichés photographiques destinés à illustrer le volume font également défaut.

Dans l'état actuel des relations postales entre le Zambèze et l'Europe, on peut craindre malheureusement des retards considérables. La souscription, à laquelle il a déjà été répondu d'une façon très encourageante, reste ouverte; mais il nous serait impossible de fixer, même approximativement, la date où le volume paraîtra.

Nos frères de Genève ont fait paraître, en septembre, un numéro très copieux des *Nouvelles du Zambèze*. Ce fascicule ne renferme pas moins de soixante et une pages de texte in-8°, divisées en trois parties :

1° Une notice sur madame Juste Bouchet et des lettres relatives à sa mort, avec un excellent portrait de notre si regrettée jeune sœur ;

2° Des lettres de M. Coillard et de ses compagnons, racontant leur voyage à travers le désert et leur séjour à Kazungula. ;

3° Des lettres donnant des nouvelles des diverses stations.

Les amis des missions qui désirent s'initier dans le détail aux choses du Zambèze et revivre par la pensée l'existence de nos missionnaires, doivent tous s'abonner à cette excellente publication. Le prix en est minime, et une main aussi habile que délicate en dispose les matériaux. Merci de tout cœur à celui que tout le monde nommera et qui met tout son cœur dans cette œuvre de pieuse affection.

Le *Petit Messager de Noël* de 1899 paraîtra en même temps que cette livraison du *Journal des Missions*. Il égale ses prédécesseurs comme aspect artistique, et nous croyons qu'il les surpasse en intérêt. On trouvera sur notre couverture la table des matières. Plusieurs récits, dus à nos missionnaires,

hommes ou femmes, sont consacrés aux enfants païens. Prière de ne pas attendre pour nous adresser les commandes.

Et, comme la fin de l'année approche, nous saisissons cette occasion pour recommander à nouveau nos journaux missionnaires. On sait combien il serait utile pour les finances de notre Société que le nombre de nos abonnés augmentât. Nous plaçons cette préoccupation sur la conscience de nos fidèles lecteurs. Nous les prions, en particulier, de mettre à profit ces deux derniers mois pour faire de la propagande au *Journal des Missions.*

ZAMBÈZE

LETTRE ENVOYÉE PAR LA CONFÉRENCE GÉNÉRALE DE MADAGASCAR A SA SŒUR DU ZAMBÈZE

Aux membres de la Conférence des missionnaires du Zambèze et à son vénéré chef, monsieur Coillard.

Chers frères et sœurs en J.-C.

L'année dernière déjà, la Conférence générale de Madagascar m'avait confié l'agréable tâche d'exprimer à votre Conférence sa sympathie et ses vœux. Elle me charge de vous les renouveler cette année, au moment où s'ouvre sa deuxième session générale.

Répéterai-je ce qui déjà, l'année dernière, vous a été dit du fond de notre cœur sur cette union profonde qui unira toujours, sous la bannière de leur divin Chef, les différents ouvriers que Dieu lui-même envoie et disperse au gré de sa sainte volonté ? Non certes, car nous savons qu'il ne peut y avoir ni là-bas parmi vous, ni ici parmi nous, aucun doute à ce sujet. Nous sommes et nous serons toujours les membres d'un seul corps. Nous nous sommes réjouis avec vous du développement merveilleux que Dieu a accordé à vos prières et

nous avons suivi avec une joie profonde et presque une sainte admiration toute cette phalange nouvelle, toute cette couronne que tressaient pour le Zambèze les Églises de France, suivant la belle expression de M. Boegner. Une même pensée animait ceux qui traversaient ainsi le désert et ceux qui, du cœur, les contemplaient. Au milieu de notre propre combat, nous nous sommes souvent retournés pour saluer d'une prière ces frères des avant-postes, lancés joyeusement, au milieu d'un climat si difficile, sur un terrain si aride.

Mais, si nous communions dans la joie, nous communions aussi dans la souffrance. Jamais nous n'avons été mieux avec vous qu'aux jours douloureux où nous avons successivement appris le départ si rapide et si inattendu de nos deux sœurs, mesdames Jalla et Bouchet, qui personnifiaient en une certaine manière le passé et l'avenir même de votre mission. Si la mort de madame Jalla, la première arrivée parmi celles qui travaillent encore au bord du grand fleuve et représentent l'expérience féminine la plus complète de votre difficile champ de travail, est un deuil pour mon âme, si liée à celle de mon cher ami Jalla, elle en est un, et un très grand, pour la mission de Madagascar toute entière, qui accepte sans la comprendre, comme vous l'avez déjà fait, la volonté divine. Et toute notre mission se sent douloureusement émue aussi à la pensée de la tristesse qui a dû se répandre sur la jeune et vaillante colonne à son arrivée au Zambèze.

Nous supplions le Maître de toutes choses et le Dispensateur de toutes les grâces de répandre sur vous tous un esprit de courage, qui vous fasse surmonter joyeusement toutes ces rudes épreuves. Nous lui demandons aussi qu'Il veuille préserver vos corps dans cette lutte si ardue et si héroïque, entreprise par vous et votre vénéré chef M. Coillard, contre les superstitions, les ténèbres, les vices de ces peuplades déshéritées et aussi contre le climat et la fièvre. Notre mission doit beaucoup à la vôtre. Il en est, en effet, certains d'entre nous qui doivent d'avoir laissé ouvrir leur cœur à l'appel de Dieu en grande partie aux sollicitations publiques et pressantes et

aux prières de M. Coillard. Et d'ailleurs, dans l'œuvre de Dieu, qui donne s'enrichit : un don d'hommes ou d'argent fait à une branche de l'œuvre divine est un capital créé pour les autres branches. A cet égard, nous croyons que le départ des dix-sept pour le Zambèze a enrichi notre œuvre et toutes les autres œuvres missionnaires, en éveillant à nouveau et faisant vibrer plus fortement les cœurs des protestants de langue française à l'appel qui sortit, il y a dix-neuf siècles, de la bouche de notre divin Sauveur : « Allez, et évangélisez les nations jusqu'aux extrémités de la terre. »

Que sans cesse nos prières, traversant la mer qui nous sépare, s'élèvent ensemble au trône de la grâce et redescendent en d'abondantes bénédictions pour nos deux œuvres, toutes deux difficiles bien que de manières différentes, et qui ne peuvent arriver au succès que par une foi puissante et sans cesse renouvelée.

Pour la Conférence générale :
Votre dévoué et bien-aimé en Christ,
G. MONDAIN.



EN ROUTE POUR LÉALUYI

Extraits d'une lettre intime de M. Ch. Burnier.

Petite expédition par la voie de terre. — La santé. — Etude de la langue. — Une série de faux départs. — Leçon de patience.

Séshéké, dimanche 6 août 1899.

... Je voudrais vous envoyer quelques lignes avant de quitter Séshéké. Je ne pourrai probablement ni écrire ni recevoir aucun courrier avant deux mois. En effet Verdier et moi prenons la direction de l'expédition (bagages et marchandises), par voie de terre, d'ici à Léaluyi. Cette expédition se compose de deux wagons et de la wagonette. Nous serons

nous-mêmes les *drivers* (1) de la wagonette et nous aurons la direction générale : cinquante bœufs, trois chevaux, sans parler des *drivers* et des *leaders*. Il faudra faire des marchés pour acheter des vivres, etc.

Des wagons peuvent faire la route en quatre semaines ; mais nous comptons mettre deux mois, pour laisser place à l'imprévu : timons cassés, bœufs égarés et tout ce qui peut arriver dans un voyage de ce genre, sans compter quatre rivières à traverser.

M. Coillard et ses compagnons pensent partir en canots après-demain. Pour nous, nous partirons dès que nous aurons assez de jougs, de clefs, de courroies, de licols, etc., tous objets qu'il faut fabriquer d'abord.

Ici, la santé générale est meilleure ; mais jamais tout le monde n'est sur pied à la fois. Les Martin, Verdier et moi sommes les seuls qui n'ayons jamais eu la fièvre. Bouchet va bien. Il me tardait de le retrouver. J'ai enfin pu le voir tranquillement, il y a quelques jours. Nous avons été ensemble dans le petit cimetière... Ce cher ami a passé par de terribles moments ; mais Dieu l'a bien soutenu et il n'a pas d'amertume. Jalla aussi fait du bien à voir : c'est un vaillant.

Je me réjouis d'arriver bientôt à Nalolo et de pouvoir me mettre sérieusement à l'étude de la langue. Ici, on le fait à bâtons rompus, sans méthode, au hasard de la conversation ; ce sera bon de se mettre à la grammaire. Dès que notre expédition sera en route, nous ferons tous les soirs le culte avec nos gens. Avant-hier, je l'ai présidé pour la première fois, le matin : ce n'était naturellement qu'un culte de lecture.

Les Ramseyer restent ici pour le moment ; j'ai beaucoup joui d'eux. Madame Ramseyer a dû sevrer son bébé, à son grand chagrin. Le petit Jean est d'ailleurs délicieux ; il a une mine resplendissante...

(1) Le *driver* est le cocher qui porte le long fouet et a la responsabilité de tout l'attelage ; le *dreaver* tient les rênes de la première paire de bœufs, et fraie ainsi la route.

Dimanche, 13 août.

La poste est arrivée hier : merci de votre carte du 23 juin. Quelle semaine nous avons eue ! Un des *drivers* ne connaît pas son métier. Les bœufs ont peur de leurs conducteurs, qui ont peur d'eux. Voici notre bilan :

Mercredi, 50 mètres et une tente de wagon mise en pièces ;

Jeudi, 200 mètres et débarquement de plusieurs caisses pour alléger les wagons ;

Vendredi, 50 mètres et abandon d'un wagon. Dégradation d'un *driver*, qui devient simple *leader*.

Samedi, quatre heures pour atteler les bœufs et un kilomètre de route.

Ce matin, nous sommes venus à cheval passer le dimanche ici. Demain, lundi, nous espérons partir pour tout de bon.

Dimanche, 20 août. Encore à Sésheké !

Après une semaine de départs journaliers, nous sommes rentrés ici... Départ définitif demain... si possible. Le garçon de Louis Jalla, un *driver* authentique, celui-là, étant guéri, nous pouvons espérer que tout marchera bien. Nous aurons la wagonette et un seul wagon, chacun avec un bon *driver*, ce qui est l'essentiel. Quelle leçon de patience nous venons d'avoir !

Th. BURNIER.

A SÉNANGA

Extraits d'une lettre de M. E. Boiteux à M. Boegner.

Sénanga, 12 juin 1899.

Vous saurez par ma carte postale (1) comment notre voyage de retour s'est effectué. Ah ! n'étaient ces énormes pertes su-

(1) Voir notre livraison de septembre, p. 186.

bies, nous n'aurions été que joyeux, très joyeux et très reconnaissants; car la protection que Dieu nous a accordée, à nous qui voyagions comme à celles que nous avions dû laisser sur nos stations, et le bonheur qu'il nous a procuré en permettant que nous nous retrouvions bien portants les uns et les autres, eussent suffi pour justifier notre joie. Malheureusement une joie toute pure est trop rare sur cette terre, il faut nécessairement quelque chose pour l'atténuer, et, cette fois-ci, ce sont ces malheureux accidents de rivière qui ont été le « sabot »!

De fait, aucune année n'a encore été marquée par d'aussi importantes pertes sur le fleuve; dans ces derniers mois, nous avons fait, bien involontairement, cela va sans dire, de fort riches cadeaux aux hippopotames et aux crocodiles. Et quand je dis nous, je ne parle pas seulement de nous de Sénanga; nos amis Béguin, notre ami Mercier ont aussi un beau compte ouvert avec la rivière.

S'il ne s'agissait que de marchandises facilement remplaçables, eh bien! passe encore; mais non : la rivière, avec ses instincts de méchante fée, s'attaque à ce que nous avons de plus précieux, à nos souvenirs dont la valeur commerciale est nulle peut-être, mais d'une grande valeur intrinsèque, ou encore à ce qui nous serait le plus utile, à ce qui nous fait le plus grand besoin.

Les regrets ne rendent rien, sans doute, et cependant on ne peut guère n'en point avoir!

Mais passons : si j'insiste, j'aurai l'air de quémander la sympathie ou la pitié, et pourtant, ce n'est point mon désir... Hélas! en présence de tout ce que l'on fait pour nous, pour le Zambèze, je ne me sens que confus et honteux, car je ne mérite pas pour ma part tant de témoignages d'affection ou d'intérêt.

Il est vrai que je suis un peu trop pessimiste...

Je serais heureux, croyez-le, de signaler à mon tour des faits réjouissants, mais jusqu'à présent ou, tout au moins, jusqu'à mon départ de Kazungula, je n'avais rien ou presque rien vu

qui pût délecter mon âme. Maintenant que le provisoire est passé pour moi, que j'ai mon œuvre à moi, mon champ propre d'action, il me semble mieux comprendre ma tâche et m'en acquitter avec plus de joie...

Et puis, voyez-vous, cher monsieur, ce qui contribue bien aussi à vous faire voir les choses un peu sombrement, c'est d'être obligé de ronger son frein, c'est de sentir qu'il y a tout autour de vous non plus des milliers et des milliers, mais des populations disséminées que vous ne voyez jamais sur vos stations, que vous ne pouvez presque jamais visiter et pour lesquelles l'Évangile reste « l'inconnu », parce que personne ne leur en dit rien.

Cet état de choses va sans doute prendre fin dès cette année, car le formidable renfort que nous amène M. Coillard nous permettra certainement d'étendre notre sphère d'action et de nous occuper désormais sérieusement d'évangélisation. Quant à moi, je serai heureux de pouvoir courir le pays un peu plus; non pas que la vie aventureuse me sourie, pas plus que la perspective de longues courses en canot et à cheval; mais je serai mieux dans mon élément et, je l'avoue aussi, je me sentirai plus à l'aise pour presser le monde de venir à nous. Qu'auront-ils à répliquer, nos noirs, si nous faisons les premières avances?

Au début de notre installation ici, j'entrepris, autant que possible, de faire deux courses par semaine dans les environs. Malgré les travaux d'établissement, la chose m'était relativement facile; mais aujourd'hui, avec une école de cinquante enfants, je suis plus lié et ne dispose pas d'autant de liberté et de temps.

A notre prochaine Conférence, nous déciderons sans doute que chacun de nos nouveaux collègues fera un stage d'un an sur l'une ou l'autre de nos stations; il est probable que nous aussi nous aurons nos stagiaires. Ce sera l'occasion de tenter quelque chose dans le domaine de l'évangélisation itinérante.

Mais je parle de ce puissant renfort sans vous avoir dit en-

core la reconnaissance que j'en éprouve personnellement... Une seule pensée trouble cette reconnaissance : chacun de nous, involontairement et sans vouloir sonder l'avenir, pense aux difficultés, aux épreuves, aux deuils qui attendent notre corps missionnaire ainsi accru.

Sénanga, 20 juillet.

Je ne pensais point, cher monsieur, en écrivant les lignes qui précèdent, que si tôt, si soudainement aussi, les faits viendraient fonder et justifier nos craintes. Vous connaissez déjà notre nouveau deuil, sans doute, et pouvez juger de notre effroi, de notre consternation, à nous du « haut », qui n'avons pas encore eu le privilège de voir notre doyen et nos nouveaux amis, lorsque cette nouvelle nous est parvenue! Pauvre frère Bouchet, par quelle rude épreuve Dieu l'appelle à passer dès le début de sa carrière zambézienne! Être privé, presque avant de s'être bien connus, de sa compagne, de celle qui devait partager joies et douleurs, c'est là, il me semble, un des plus rudes coups qui puissent atteindre un jeune serviteur de Dieu!

Ah! souvent, bien souvent, je me suis demandé ce qui serait advenu de moi si Dieu m'avait privé de ma chère compagne à l'entrée de 1896, alors qu'elle fut si près du tombeau! Mais il ne s'agit pas de s'arrêter à ce qui aurait pu ou pourrait survenir, il faut écouter les leçons du présent et profiter de ses enseignements. Et ce que le présent me dit, à moi, c'est ceci : « Il faut travailler pendant qu'il fait jour, la nuit est proche où l'on ne peut rien entreprendre! »

Oui, il faut travailler, il faut redoubler de zèle; il faudrait se dépenser beaucoup plus que nous ne pouvons le faire. Et puis, souvent aussi, alors que mille devoirs vous sollicitent, que de nombreux travaux vous réclament, qu'il faudrait ne pas perdre une heure, c'est alors que Dieu nous arrête et nous oblige à l'inaction.

Ainsi, à mon retour de Kazungula, j'eusse dû, tout en continuant à m'occuper de l'école, me mettre à divers travaux

manuels; car vous pensez bien qu'ils ne manquaient point sur une station en fondation. Eh bien! non, je n'avais pas un ouvrier pour m'aider et, seul, il m'était difficile de faire grand'chose. Plus tard, les ouvriers vinrent s'offrir et furent acceptés comme de vrais envoyés de Dieu ; mais ce fut ce moment là que Dieu choisit pour m'obliger à m'aliter pendant plusieurs semaines. La fièvre me saisit, s'acharna après moi, de sorte que, durant près de vingt jours je dus, bon gré, mal gré, faire ménage avec elle! Jamais, je crois, je n'ai été si souffrant, et jamais, jusqu'à présent, je n'ai été aussi « tenu »; mais Dieu, ce bon médecin, a, une fois encore, eu pitié de moi, et Il m'a permis de me relever de ce coup. Il me reste quelque chose toutefois, des douleurs parfois tellement vives que je suis plusieurs heures sans pouvoir trouver une position convenable et un peu de sommeil; et je ne sais que faire encore, tout ce que nous avons tenté jusqu'à présent étant resté sans résultat; mais j'espère que notre docteur, à son passage à Sénanga, pourra me donner quelques directions.

Depuis une dizaine de jours, je vais et viens, faisant quelques petits travaux, dirigeant mes ouvriers dans la construction d'une maison de deux pièces que j'aimerais pouvoir achever pour fin août, et surtout profitant de tous les moments de loisir pour remettre à flot ma correspondance en souffrance. Pendant ces cinq semaines, toute la tâche a reposé sur ma pauvre femme, et vraiment, c'est merveilleux de voir comme Dieu l'a gardée, l'a fortifiée, lui permettant de faire l'école chaque jour, tout en menant de front tous les autres travaux d'une maîtresse de station! Oui, Dieu est bon envers nous, et, quand Il nous arrête, c'est, je crois, pour nous obliger à la tranquillité et à la prudence.

Ce secours de Dieu envers ma femme est d'autant plus remarquable que nous attendons un nouveau bébé pour fin septembre ou début d'octobre : il est donc temps que je reprenne ma place et ma part des travaux et soucis.

Cette école, notre école, me permettez-vous de vous en dire quelque chose ?

J'éprouvais, je l'avoue humblement, quelque répugnance — le mot n'est pas trop fort — à la pensée qu'il faudrait me mettre à l'a-b-c avec tous ces gamins ; c'est une occupation qui n'a rien d'élevé et qui n'est rien moins qu'amusante. Mais enfin, si nous voulions faire quelque chose, il fallait bien s'y mettre... et je m'y mis. Je ne me doutais point des joies que Dieu me réservait dans le commerce de ces cinquante enfants. Non pas que j'aille faire quelque révélation et publier que dix ou vingt se sont convertis. Non, hélas ! il n'y a encore rien de décisif dans ce sens ; mais devons-nous nous étonner que des enfants de ténèbres, élevés dans le matérialisme le plus grossier et les plus folles superstitions, ne se convertissent pas d'un jour à l'autre, quand, dans nos pays dits chrétiens, de malheureux pécheurs ne trouvent la croix de Golgotha qu'au déclin de leur vie?

Non, il n'y a point encore de conversion; mais une œuvre se fait dans quelques cœurs, j'en ai la conviction, et je demande instamment à Dieu d'agir par son esprit et de ne pas permettre que les grandes vacances qui s'avancent pour notre école portent préjudice à l'Evangile et à son influence parmi notre jeunesse.

De ces cinquante-trois élèves, six sont nos enfants, dont deux savaient lire en arrivant ici ; deux sont les bergers de l'école, choisis par le roi, à Loatilé ; tous les autres étaient disséminés dans le Mbocla et nous sont arrivés ignorants de tout. Nous commencions notre école à la fin de février; aujourd'hui, nous n'avons plus que deux petits paresseux qui sont à l'a-b-c ; tous les autres ont vaincu cette première difficulté et s'échelonnent entre les divers degrés qui s'étagent entre l'a-b-c et la lecture presque courante. Une dizaine lisent d'une façon réjouissante, et la plupart d'entre nos élèves chantent avec entrain. Malheureusement, tout ceci ne peut guère s'appliquer aux filles, au nombre d'une dizaine, qui, elles, nous désespèrent !

Il est vrai aussi que tous nos soins ont porté sur la lecture, le chant, l'enseignement du calcul en anglais — la

simple lecture des nombres et l'histoire biblique... De l'écriture, je ne dis rien, puisque nous ne commençons que maintenant à l'enseigner. Il nous manquait papier et ardoises avant mon voyage à Kazungula ; à mon retour, j'ai rapporté six ardoises... Il n'y a pas de quoi s'enorgueillir, n'est-ce pas? ni de quoi faire de rapides progrès, avec six ardoises pour cinquante élèves !

Nous sommes heureux et reconnaissants envers Dieu des résultats obtenus, et, courageusement, nous souvenant que tout doit se faire à la gloire de notre Sauveur, nous allons de l'avant, espérant que la sagesse humaine, dans ses rudiments, servira, avec le secours de l'Esprit saint, de canal à la sagesse divine pour pénétrer dans les intelligences et les cœurs.

Je vous ai parlé précédemment de l'œuvre dans sa généralité. Nos noirs sont déjà fatigués de la nouveauté, et ne viennent plus guère nous voir ! Jusqu'à la mi-juin, j'ai fait régulièrement un culte dans une autre partie du pays, à Ɫukanda; mais j'ai dû y renoncer, au moins momentanément, car maintenant je ne pourrais plus, ou pas encore, supporter quatre heures de canot ou de cheval !

D'ailleurs, l'inondation ayant pris fin, les gens se sont dispersés et nos auditoires étaient bien clairsemés les dernières fois que j'y fus.

J'en parlai même avec reproche à un chef de quelque importance : « Si vous vous lassez ainsi, je demanderai aux missionnaires qui vont prochainement se réunir à Nalolo, de m'envoyer ailleurs ! » — « Ah ! mais nous ne te laisserons pas partir ! » me répondit-il. C'était bien, mais il ne faut pas voir dans cette réponse un sens caché comme celui-ci, par exemple : « Si tu t'en vas, qui nous enseignera? » Il peut y avoir ce souci, mais celui qui prédomine est bien cet autre : « Avec qui trafiquerons-nous, à qui vendrons-nous notre nourriture et les produits de notre travail, si nous n'avons plus de missionnaire ? »

Cependant tout n'est pas noir, et vous me rendrez la jus-

tice que, dans cette lettre, je me déride un peu et qu'un sourire se dessine sur mes lèvres ! Courage, si Dieu le veut, je rirai un jour d'un rire sain et bienfaisant, parce que je parlerai de victoires et de conquêtes...

E. Boiteux.

CONGO FRANÇAIS

DERNIÈRES NOUVELLES

Un gros courrier nous arrive du Congo au moment de mettre sous presse. Les nouvelles sont toutes satisfaisantes. Nos frères et nos sœurs sont en bonne santé et se sentent encouragés dans leur œuvre. Nous espérons pouvoir donner le mois prochain quelques extraits de ces lettres, remplies de détails intéressants. Nous devons, faute de temps et de place, nous borner pour aujourd'hui à reproduire celle de M. Vernier.



CONSOLATION ET ACTIVITÉ DANS L'ÉPREUVE

Lettre de M. P.-E. Vernier à M. Bianquis.

Lambaréné, 14 septembre 1899.

Mon cher monsieur Bianquis,

C'est avant-hier mardi, 12 septembre, que nous sont arrivés les courriers partis de Marseille le 25 juillet et de Bordeaux le 15 août.

Je les attendais avec grande impatience, ces courriers. Ils devaient m'apprendre comment ma famille et, en particulier, mes chers parents de Neuilly auraient supporté le terrible coup qui devait les frapper à la mi-juillet. Dieu soit béni! après m'avoir soutenu, il les a soutenus. En face de la cruelle

réalité, leur foi n'a pas bronché et leur confiance en Dieu n'a pas été ébranlée.

Je ne saurais vous exprimer tout le réconfort que m'ont apporté leurs lettres auxquelles se sont jointes tant de lettres venues de la France et de l'étranger. J'en ai reçu soixante-quatre. Ce flot de lettres a rouvert la blessure toute grande, mais pour y apporter un baume bienfaisant.

Avant d'avoir la certitude écrite qu'une nuée de prières m'environnait, j'avais déjà ressenti l'exaucement de ces prières. Comme je voudrais voir les visages de ces amis connus et inconnus pour leur dire tout le bien qu'ils m'ont procuré ! Non, leurs prières n'ont pas été de celles qui n'arrivent pas au trône de la grâce. Elles y sont montées tout droit, et Dieu, dans sa grande bonté, n'a pas tardé à les exaucer. Je me suis senti, dans les heures les plus lourdes, comme enveloppé par la présence de notre Dieu ; j'ai ressenti une force que je n'avais jamais connue. Mon existence a bien changé, depuis que ma chère Hélène m'a quitté; mais mon amour pour Dieu a augmenté.

J'ai dû préparer aujourd'hui un voyage d'une semaine dans le Ngounié. Je partirai, Dieu voulant, demain matin, dès l'aube, à cinq heures et demie. Mon intention est de visiter Samba et de m'arrêter dans quelques villages pahouins qui se trouvent sur les rives du Ngounié. Je voudrais essayer de connaître l'état d'esprit de ces populations. J'ai peur de les trouver très timorées, car, le mois dernier, il y avait la guerre. Que Dieu me précède lui-même dans ces villages où, bien rarement et peut-être jamais, Sa parole n'a été prononcée.

Je vous donnerai des détails sur cette course, où, une fois de plus, j'aurai le grand privilège d'annoncer Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.

Croyez-moi, cher monsieur, votre respectueusement dévoué en Lui.

P.-E. VERNIER.

TAÏTI

L'ÉCOLE D'UTUROA

Extrait d'une lettre de M. Huguenin.

Besoin urgent d'aides indigènes. — Ouverture de l'école enfantine. — Les examens du certificat d'études. — Un résultat encourageant. — Ce que vont devenir les lauréats.

Urutoa, Raïatéa, 2 août 1899.

...Il me serait plus pénible que je ne puis le dire de devoir laisser là, pour raison de santé, mon œuvre scolaire. Si une telle nécessité s'imposait à moi, je tiendrais à ne pas l'abandonner à l'aventure, cette école qui est notre nouvelle famille au bout du monde. Il n'est que temps que la Conférence m'accorde un ou deux aides indigènes. S'ils m'avaient été envoyés plus tôt, je n'aurais pas été surmené comme ces derniers mois. Malheureusement, le Comité n'a pu voter que la moitié de la somme que la Conférence demandait pour l'entretien d'un aide-instituteur à Raïatéa. Il saute aux yeux que je ne pouvais faire le reste avec le budget personnel qui m'est fait (1). Et ainsi le jeune homme qui m'avait presque engagé sa parole, il y a deux ans, a été placé à la tête d'une des écoles des districts de Taïti. Je suis bien le premier à me réjouir qu'un des élèves de nos écoles protestantes puisse occuper un tel poste du gouvernement; mais, en fortifiant ce point-là, on m'a laissé tout seul avec ma compagne pour nous débrouiller avec cent cinquante enfants, en bonne partie entachés ou menacés de syphilis ou de phtisie. Pendant trois années, nous avons fait la classe à tout ce petit peuple dans une seule et unique salle (qui peut bien se partager en deux,

(1) Telle n'a jamais été la pensée du Comité. Il avait paru que les familles des élèves pourraient, par des cotisations spéciales, faire l'autre moitié de ce traitement. (*Réd.*)

mais dont nous avions dû supprimer la cloison pour rendre possible une direction simultanée).

La Conférence de décembre 1898 m'a voté des fonds pour la construction d'une salle d'asile ou école enfantine (qui figure sur mon dessin, à gauche de la grande école) (1). Notre président, M. Viénot, nous a fait cadeau de trois cents pieds de planches; d'autres amis nous ont aidés d'une autre manière; l'administrateur nous a octroyé la main-d'œuvre.

Aussi, le 6 mars au matin, l'école enfantine était ouverte par madame Huguenin, avec une cinquantaine de petits mioches. Le gros de la bande, formant l'école primaire, restait dans l'ancien bâtiment. Et ce sont les cinq aînés de nos élèves que nous avons préparés pour l'examen du certificat d'études primaires. Ils l'ont subi avec succès, les 11 et 12 juillet, à Uturoa.

Était venu de Taïti, à l'effet de procéder à ces examens, M. l'inspecteur primaire. Les autres membres de la Commission d'examen étaient M. Flemeing, administrateur des Iles-sous-le-Vent, président, et M. Canque, receveur de l'enregistrement en retraite. Les épreuves écrites arrivaient cachetées du secrétariat général de Taïti : une dictée donnée au certificat d'études du département de la Haute-Marne en 1898, deux problèmes d'application du système métrique, une rédaction française consistant en un récit lu deux fois par l'inspecteur, puis reproduit par écrit par les aspirants avec réflexions sur les personnages et leurs actes. Comme épreuves orales : lecture expliquée, récitation d'un morceau au choix du candidat sur une liste de six morceaux présentée par celui-ci, questions d'histoire et de géographie de la France et des colonies, enfin, épreuve de couture pour l'aspirante, car nous présentions quatre garçons : Maraehau, Tua, Mauri et Terii, et une jeune fille : Faatau. L'échelle des notes allait, comme ordinairement, de 1 à 10 (maximum). Chaque

(1) Voir le dessin reproduit en tête de notre précédente livraison. (*Réd.*)

faute de la dictée faisait retrancher un point au maximum 10. Au-dessus de 10 fautes, les points étaient négatifs et se défalquaient sur le total général, mais aucune épreuve n'était éliminatoire. Toutes les épreuves se résumaient en six catégories permettant d'obtenir 60 au maximum.

Résultats de l'examen du certificat d'études primaires à Raïatéa les 11 et 12 juillet 1899.

CANDIDATS	Orthographe.	Écriture.	Calcul.	Rédaction française.	Lecture et rédaction.	Géographie et histoire.	Total.
1. Maraehau. .	8	8	9 2/3	5 2/3	9	9	49 1/3
2. Tua. . . .	3 2/3	9 2/3	7	5 2/3	9	7	42
3. Mauri . . .	2	9 1/3	5 1/3	5	8	9	38 2/3
4. Terii . . .	—3 2/3	8	9 2/3	5 1/3	8	8 2/3	36
5. Rose ou Faatau . . .	6	7 2/3	5 1/3	5	9	9 1/2	42 1/2
					+ 9	pour la	coutre.

Tous nos candidats ont donc été admis! Cinq sur cinq! Que vous dire de ce résultat, sinon que nous bénissons Dieu de tout notre cœur de nous l'avoir accordé, d'avoir permis cette récompense à notre travail. Oh! que j'aurais été affligé si, à tant d'autres déceptions, s'était ajouté un fiasco d'examen! Et maintenant, si Dieu nous prête vie et santé — ceci n'est pas une phrase banale dans ces circonstances — nous allons marcher de l'avant avec joie, entrain et confiance dans l'avenir.

De ces cinq jeunes gens, le numéro 2 nous quitte; il est devenu l'interprète et le secrétaire de l'administrateur; le numéro 3 sera bientôt nommé instituteur à Opoa (au bout de l'île; une nouvelle école à fonder); la jeune fille s'en va à Taïti... emmenée par sa mère, car elle est belle, hélas! Le numéro 1 ne veut pas entendre parler de place. Il est plus que notre élève, presque un peu notre fils, et il désire une seule chose: continuer à travailler. Enfin, le numéro 4, le

moins doué de tous, s'endormira peut-être sur ses lauriers. Ne faisons pas comme lui, même si lauriers il y a! Mais veillons, luttons, travaillons!

P. HUGUENIN.

ILES LOYALTY

EN NOUVELLE-CALÉDONIE

Chez les Canaques. — La complainte des dix natas. — Le paganisme vu de près. — Dieu est annoncé. — Paroles d'espoir.

Comme nous l'annoncions le mois dernier, M. Ph. Delord s'est rendu, sur la demande du Comité, en Nouvelle-Calédonie, afin de visiter l'œuvre entreprise par les natas des Loyalty et de rédiger un rapport sur le projet d'envoi d'un missionnaire français dans cette grande île.

Parti de Maré le 10 août, il est arrivé le 12 à Nouméa, s'est remis en route le 16, et avait déjà visité, le 20, les tribus de Koné, de Gatope et de Njo. C'est à Gatope qu'il a noté pour nos lecteurs quelques-unes de ses impressions dans les pages qui suivent, en attendant le rapport d'ensemble qu'il ne pourra nous expédier qu'après son retour à Maré.

Gatope-Voh, côte ouest de la Nouvelle Calédonie,
20 août 1899 (dimanche soir)

Dans la petite case basse où j'écris arrive une mélodie étrange, monotone et triste. Voici quelques lambeaux qui me parviennent et que je note au courant de la plume. Ce sont les enfants des natas qui chantent, en langue de Maré, assis autour du feu, dans la nuit devenue très sombre.

Écoutez, tribus, et vous, les chefs,
Écoutez aussi!
Dieu nous a envoyés vers vous,

Il a envoyé les natas :
Waziarime à Koné,
Méléméle à Njo
Et Drap à Gatope.
Waïa est à Tiéta,
Sétine est à Témala ;
Nidoïch à Gomen,
Pitre à Païta,
Néde à Koumac,
Wachitine à Néjama,
Sétéfano à Poum,
Et c'est là la fin.

Un moment de silence, pendant lequel le bruit de la vague sur les récifs arrive comme une plainte et comme un lourd sanglot — et le chant reprend :

Voici, nous pleurons sur leur misère :
Ils sont sans Dieu.
Et Satan qui les conduit
Les conduit à l'abîme.
Sur eux, hélas! nous pleurons;
Et sur leurs ténèbres
Nous gémissons et le jour et la nuit.
— Ohé, les garçons et les jeunes gens,
Vous qui habitez là-bas
Dans notre pays aimé,
De Maré n'êtes-vous pas le peuple!
Écoutez notre prière pour eux.
L'appel du Macédonien,
C'est notre appel aussi :
« Lève-toi et secours-nous! »

C'est une complainte; les notes se traînent, toujours les mêmes, comme un murmure, comme une voix qui pleure.

Et cela correspond si exactement à mes impressions de ce jour qui s'achève, à la tristesse de tout ce que j'ai vu et senti, que j'écoute encore, que j'écoute longtemps; moi aussi, je voudrais pleurer.

Pour la première fois de ma vie aujourd'hui, j'ai vu le

vrai paganisme; il était devant moi ce soir, il y a un instant, ici, dans la petite case, avec ces êtres presque nus, à la face bestiale. Quant aux femmes, elles se tapissent dans leur case spéciale et n'osent s'approcher de la place où les hommes sont réunis; seule, l'une des deux femmes du chef a osé faire exception.

Le vrai paganisme, je l'ai vu aussi ce matin sous l'arbre *tabou* — saint — où reposent les crânes blanchis et les cadavres fumés et momifiés. Il est encore là, à quelques pas de moi, avec ces morts ensevelis à moitié, de telle sorte que les têtes, surgissant encore de terre, semblent regarder les vivants...

Et pourtant la vie civilisée, les fonctionnaires, les colons, la poste, le télégraphe, l'école sont là aussi, et de ma case je puis voir tout cela.

Si près d'un monde civilisé et si loin de la civilisation! Mon Dieu, est-ce possible?

Mais écoutez : « *Vatona nia Kondjé Bafoukindjé* (Dieu est amour)! » C'est la prière du soir maintenant. Craignant de me déranger, le nata a réuni tout son petit monde — ses enfants à lui et quelques enfants de sa tribu — dehors, autour du feu, là où l'on chantait il y a un instant. Il lit son texte en langue de Maré et le traduit ensuite dans le dialecte de la tribu.

On chante encore :

Gae hame me hane hnei Jesu
Gae hame vuhnune
Vuhnune gae hame
Gae hame vuhnune.

C'est la traduction du cantique français :

Viens à Jésus, il t'appelle,
Il t'appelle aujourd'hui!
Trop longtemps tu fus rebelle;
Aujourd'hui, viens à Lui.

Les voix qui chantent maintenant sont alertes et joyeuses; c'est comme un chant d'oiseau, et, dans la nuit calme, tout semble s'apaiser pour écouter. Le chant s'élève très pur, et sans doute la brise l'emporte aussi là-bas jusqu'au village des colons, jusqu'aux caféeries parfumées.

Et, dans mon cœur, tout s'apaise aussi; je ne doute plus, Seigneur; je veux croire, rien n'est impossible à Toi.

La grande misère de ce peuple, son abandon absolu, ses plaies, son abjection même feront qu'on aura pitié et qu'il se lèvera *bientôt*, le missionnaire *qui doit venir*.

Et puis surtout : « *Vatona nia Kondjé Bafoukindjé*, Dieu est amour », c'est là tout.

Je veux finir ma journée avec ces paroles qui, pour la première fois sans doute, ce soir, ont été traduites dans la langue de ce peuple qui allait mourir.

PH. DELORD.

MADAGASCAR

DERNIÈRES NOUVELLES

La Conférence générale de septembre. — Les besoins urgents de renforts. — Le directeur de l'école d'évangélistes. — Appel aux vocations. — Ambohibéloma et Mahéreza. — Arrivée de M. Prunet. — Une journée à Mahazoarivo. — L'École normale. — A Tsiafahy. — Pureté et corruption. — Une naissance au Betsiléo. — Budget de 1900. — La question de la rétrocession des écoles.

Le second courrier d'octobre nous arrive le 27, au moment de donner à l'imprimerie nos derniers feuillets de copie. Nous n'avons que le temps de parcourir ces lettres et d'en extraire à la hâte, pour nos lecteurs, les faits les plus intéressants.

Nous avions espéré y trouver le compte-rendu complet et

officiel de la Conférence générale qui s'est tenue à Tananarive, dans la première quinzaine de septembre. Il ne nous arrivera que dans quelques semaines et nous devons remettre à notre prochaine livraison l'exposé méthodique du travail de l'année et de la situation présente.

En attendant, voici d'abord, d'après M. Vernier, qui a présidé la Conférence, la liste des besoins urgents, des renforts nécessaires, indispensables même, que nos Églises doivent nous mettre en mesure de faire partir dans le plus bref délai possible :

3 *missionnaires consacrés,* savoir : un pasteur pour diriger, à Tananarive, avec M. Vernier, l'école d'évangélistes dont la fondation s'impose, et deux missionnaires pour les deux districts encore inoccupés d'Ambohibéloma (Émyrne) et d'Ankazobé (Vonizongo).

4 *instituteurs missionnaires:* l'un pour les écoles de la ville, à Tananarive ; un second, marié, pour Ambositra (Betsiléo) ; et les deux autres pour les deux districts d'Anosibé (M. Martin) et de Tsiafahy (M. Maroger).

Au besoin, ces deux derniers pourraient être remplacés par deux institutrices européennes.

La Conférence semble d'ailleurs avoir reconnu à tout missionnaire n'ayant pas encore d'auxiliaire européen pour l'œuvre d'instruction le droit d'avoir, à son choix, un instituteur ou une institutrice, ce qui pourrait augmenter de trois unités le chiffre du renfort réclamé pour le personnel enseignant.

En résumé, trois missionnaires consacrés et de quatre à sept instituteurs missionnaires, dont la moitié au moins pourraient être des femmes, voilà ce que nos frères de Madagascar jugent strictement et immédiatement indispensable.

Le Comité aura à examiner ces demandes ; mais, sans plus attendre, nous les soumettons aux amis de la mission de Madagascar. La saison est maintenant trop avancée pour qu'il soit prudent de faire partir de nouvelles forces : d'ailleurs, nous ne disposons d'aucune. Mais, dès le mois de mai, il faut

souhaiter que les envois reprennent, et il est nécessaire de les préparer à l'avance.

Il appartient aux Églises de considérer ces besoins et d'y pourvoir; car c'est le devoir des Églises d'envoyer aux avant-postes les ouvriers du Seigneur les mieux qualifiés au lieu de les retenir, comme elles sont trop souvent tentées de le faire, pour leur service personnel.

Tous ces besoins présentent un caractère d'urgence absolue. Pourtant, s'il était possible de faire un choix, nous n'hésiterions pas à mettre au premier rang le pasteur destiné à former les nouveaux évangélistes malgaches. M. Vernier appelle ce collègue de tous ses vœux. « Quand viendra-t-il, ce pasteur? » s'écrie-t-il. Et encore : « Il faut fortifier l'élément pastoral et missionnaire dans notre mission, et tout spécialement ici. Notre mission gardera-t-elle ou non son caractère de mission? Toute la question est là. Je voudrais me lancer dans le réveil, l'œuvre féconde, et je suis cloué par les questions administratives ou scolaires. »

Écoutons encore M. Mondain :

« Où donc est-elle, cette phalange d'apôtres et de prophètes, qui viendra travailler ici à la gloire de Dieu? Les âmes crient, le terrain défriché s'ouvre en vain pour recevoir la semence; rien ne vient. Les maisons que d'autres bras ont bâties menacent de tomber en ruines, faute de mains vigilantes pour réparer à temps la petite fente qui continue dans l'ombre son funeste travail. Tout retard est pour moi une responsabilité de plus et une souffrance nouvelle. Les Églises malgaches, surtout celles un peu éloignées de Tananarive, ne sont chrétiennes que de nom. Ce sont des édifices spirituels bâtis sur le sable, et le sable le plus fragile Un flot sans cesse agité bat leur base et en emporte chaque fois un morceau. Cette situation ne pèsera-t-elle pas sur la conscience des pasteurs de France? »

Chers collègues et vous tous, amis du règne de Dieu, de tels appels ne peuvent pas vous laisser indifférents. Priez le

Maître de la moisson; puis, après avoir prié, voyez si ce n'est pas vous ou l'un des vôtres qui devrait s'offrir et dire : « Me voici, envoie-moi ! »

Réduits à un nombre tout à fait insuffisant, nos frères se voient obligés d'imposer à plusieurs d'entre eux des charges doubles. Ainsi, la Conférence nous avait télégraphié au sujet du district toujours vacant d'Ambohibéloma, district où l'un des Pères jésuites les plus effrontés ne cesse de mettre en œuvre tous les moyens de propagande. Nous avons dû conseiller, par dépêche, de faire, si possible, un placement provisoire, et la Conférence, n'ayant personne à détacher, a chargé M. Rusillon de continuer l'intérim, bien qu'il ait son district personnel de Mahéréza à diriger. On sent tout ce qu'a de défectueux une telle solution.

L'œuvre même de Mahéréza a fait l'objet d'un article extrêmement sympathique dans le *Vaovao*, ou Nouvelliste français-malgache, du 8 septembre. L'article, intitulé : *Institut protestant français de Mahéréza*, est publié dans les deux langues et illustré d'un grand dessin un peu naïf qui occupe la moitié de la page. On y voit la maison missionnaire et ses annexes et, dans le fond, un grand rocher; sur le devant, un vaste jardin où une vingtaine de jeunes indigènes se livrent à des travaux variés : bêchage, plantation, arrosage, etc., sous la surveillance de quatre blancs qui sont évidemment M. et madame Rusillon, M. Warnet et mademoiselle Salès.

Le seul collaborateur que nous ayons pu envoyer cette année à nos frères de l'Emyrne, M. Prunet, n'était pas encore arrivé à Tananarive quand le courrier en est parti. Après une excellente traversée, il avait débarqué le 16 septembre à Tamatave, avec mademoiselle Hirlimann et ses compagnes; mais, à cause de l'état sanitaire de ce port, ils avaient dû faire une quarantaine de cinq jours, du 19 au 24, au lazaret d'Ivondro et n'étaient attendus que le 30 dans la capitale. La

destination de M. Prunet ne devait être arrêtée qu'après qu'il aurait fait connaissances avec nos missionnaires.

La Conférence a duré une dizaine de jours. Elle s'est accordé cependant une journée de détente, dont M. Groult nous fait le récit en ces termes :

« M. Maroger avait réuni tous les membres de la mission à Mahazoarivo en un *sakafo* de famille pour célébrer la naissance de sa fille chez nous, laquelle est admirable de santé. La petite fête a été très réussie. Tous les missionnaires, hommes et femmes, en ce moment à Tananarive, y assistaient.

« L'après-midi, la Conférence s'est constituée sur les lieux pour examiner la création définitive de l'École normale et les projets et plans que j'avais préparés, de concert avec MM. Vernier et Mondain.

« Après cette Conférence, nous avons pris le thé tous ensemble dans le jardin de la Reine : c'était délicieux. Cette propriété se transforme, le nouveau général y apporte un amour semblable à celui du général Galliéni pour Ambohimanga, et madame la générale y vient souvent, plusieurs fois par semaine, en voiture avec ses enfants. Aussi on soigne cette propriété ; le directeur du jardin de Nahisanina a été chargé d'en dessiner le parc. Mahazoarivo semble devoir devenir le petit Bois de Boulogne de Tananarive. Il faut ajouter que nous espérons beaucoup que, madame la générale y venant, on aura à cœur de ne plus y autoriser les orgies du temps passé.

« Cette journée nous a été excessivement douce à tous. Elle a été suivie, le surlendemain, par la réunion de prières commune aux quatre missions. Celle-ci avait lieu chez M. Ducommun. Encore une journée bonne et bien réussie. »

L'École normale a donné lieu à l'un des débats les plus intéressants de la Conférence. L'année dernière, il avait été convenu que l'emplacement de Mahazoarivo serait considéré

comme provisoire, et l'on avait prévu le transfert ultérieur de l'école en pleine campagne. Ce projet, qui offrait certains avantages, n'a pas paru cette année devoir être maintenu. La Conférence a été d'avis d'établir définitivement l'École normale à Mahazoarivo. Il y aura, pour cela, à agrandir considérablement les bâtiments actuels. Il faudra construire dortoirs, salle commune, salle de collections, réfectoire, préau, atelier, école annexe, cases pour maîtres mariés, etc. Déjà M. Groult a 65 élèves, et il n'a pas même de place pour les coucher. « Rester longtemps ainsi, nous écrit-il, serait compromettre l'essor de l'œuvre. » Nous aurons à revenir sur cette question.

Après la Conférence, M. et madame Maroger sont rentrés à Tsiafahy, avec le trésor dont le Seigneur venait de les enrichir. La mère et l'enfant jouissent de la meilleure santé. Notre frère Maroger, aussitôt de retour, a donné ses soins au jardin scolaire qu'il doit organiser. « Mais c'est, nous écrit-il, une grosse affaire ; je suis débordé et paralysé par l'œuvre de la station. Quand je me sens appelé par tant d'Églises qui ont besoin de ma visite, et que je me vois forcé de passer des journées à terrasser ou à surveiller les travaux du temple, je me demande parfois où est ma vocation. »

Suit l'appel ordinaire au renfort, qui se retrouve presque dans chaque lettre arrivant de Madagascar. Nous en épargnons à nos lecteurs la répétition, et cependant pourrions-nous assez redire ce qui jusqu'à ce jour semble avoir été si peu entendu ?

Veut-on se faire une idée de certaines difficultés et de certaines tristesses dont nous avons peu parlé jusqu'ici, mais que nous ne pouvons laisser entièrement dans l'ombre ? Qu'on lise ce récit, extrait d'une lettre de M. Delord.

« Une chère enfant de treize ans, une vraie perle au point de vue moral et chrétien, la seule jeune fille pure de la région, vient m'entretenir de ses tribulations et me demander

conseil. Son histoire est celle de beaucoup, à cette seule exception qu'elle est une jeune fille pure.

« Ses parents, membres influents de l'Église, veulent la faire tomber dans le mal, malgré toutes ses résistances. Elle supporte vaillamment une véritable persécution sans se plaindre. Mais elle craint qu'on n'abuse d'elle. Alors elle se demande si elle ne devrait pas chercher refuge chez nous. Et nous n'hésitons pas à lui dire que notre maison lui est ouverte ; nous le disons aussi à ses parents. Garder les enfants chez soi jusqu'à ce qu'ils deviennent des chrétiens éprouvés et solides, c'est, dans la plupart des cas, le seul moyen pour le missionnaire de les préserver d'une corruption dont vous ne pouvez vous faire une idée.

« Pour vous faire comprendre où en est l'état spirituel de nos Églises, je dois vous dire que les parents de la jeune fille sont anciens et diacres et que, par mon intervention, j'ai sauvé son père de la main des Jésuites qui l'avaient faussement accusé devant l'Etat-major d'exciter le peuple en annonçant une attaque prochaine de l'Angleterre.

« Quant à l'enfant elle-même, elle est excessivement bien douée ; sa conduite n'a donné lieu à aucun reproche. Bien qu'elle vienne de naître à la foi, il y a quelques mois à peine, c'est une véritable héroïne.

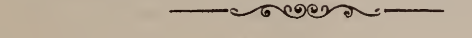
« Nous ne doutons certes pas de la puissance de Dieu pour convertir les vieillards et les adultes ; mais ce sera bien difficile : il y a tant de cuirasses à percer avant d'arriver à la conscience ! Par contre, les jeunes nous donnent beaucoup d'espoir, à la condition qu'on fasse une œuvre de contact et de pénétration, qu'on vive avec eux le plus possible. »

Du Betsiléo nous dirons cette fois très peu de choses. M. Escande en parle lui-même dans les deux lettres que nous avons le plaisir de publier. M. Gaignaire, absent d'Ambositra pour la Conférence de Tananarive, n'a pu écrire. Signalons seulement la naissance, à Ambohimandroso, le 6 septembre, du fils de M. Galland, qui a reçu les deux prénoms bibliques

de Samuel-Pierre. Dieu veuille faire un jour de lui un prophète et un apôtre !

Le budget dressé par la Conférence, pour 1900, nous arrive au dernier moment. Il se chiffre par un total de 394,144 francs. Une lettre que la Conférence a chargé M. Mondain d'écrire aux Eglises protestantes de France et que nous devons réserver pour le mois prochain, fait observer que, si nous étions contraints de conserver l'ensemble des écoles situées dans les districts de nos frères de Londres, dont nous avons encore eu la charge cette année, cette somme devrait être largement doublée, et Madagascar seul coûterait au protestantisme français près d'un million.

Mais ce sujet de la rétrocession partielle de notre œuvre scolaire doit être traitée avec plus de loisir. Nous en ferons prochainement le sujet d'une étude spéciale. En attendant, Dieu veuille hausser lui-même notre charité chrétienne à la hauteur de ces grands besoins. Et pour cela, qu'il accroisse notre consécration ! Qu'il nous fasse toujours mieux comprendre que « nul de nous — Eglise ou individu — ne vit pour soi-même, » et que nul sacrifice d'argent ou d'hommes ne doit nous paraître trop dur, quand c'est le service du Maître qui le réclame.



DOUCEUR ET BEAUTÉ DE LA VOCATION MISSIONNAIRE

Extrait d'une lettre intime d'une jeune femme de missionnaire à Madagascar.

Nous commençons à nous attacher profondément à notre œuvre. Il y a, dans la tâche missionnaire, quelque chose d'exquis qu'on ne doit pas trouver ailleurs, et qu'on éprouve même, je crois, à un moindre degré dans le pastorat : c'est le sentiment d'être utile, je dirais presque nécessaire, aux

indigènes. Les Malgaches s'adressent à nous pour tout ce dont ils ont besoin, dans toutes leurs difficultés. Ils nous appellent leurs « tay aman-dreny » (père et mère), et nous le sommes, dans une grande mesure, beaucoup plus qu'ils ne le pensent eux-mêmes. Certes, nous sommes bien loin de nous sentir encore entourés de l'amour et de la confiance dont nous avons soif; mais, dans la mesure où nous nous consacrons à eux, où nous travaillons pour eux, où nous pensons à eux, nous nous sentons, malgré notre jeunesse, comme des parents pour eux. Et ce sentiment de notre utilité nous rend parfois délicieusement heureux, d'un bonheur intime et en quelque sorte supérieur. J'ai éprouvé, à diverses reprises, un enthousiasme dont j'étais presque étonnée moi-même. Avant de partir en mission, j'eusse beaucoup préféré être femme de pasteur plutôt que de missionnaire. Aujourd'hui, bien que la première tâche me paraisse toujours aussi belle, je suis très heureuse et très reconnaissante de celle que Dieu m'a choisie! Oh! que Dieu m'aide à la remplir aussi dignement qu'elle le mérite!...

A FIANARANTSOA

Deux lettres de M. El. Escande à M. Boegner.

I

Débordé par l'ouvrage. — Absence des collègues. — Leçons à donner. — Prisonniers à visiter. — Arrivée du matériel scolaire donné par la Société de l'instruction primaire. — Sympathie aux affligés.

Fianarantsoa, 3 septembre 1899.

Cher monsieur Boegner,

J'ai toutes les peines du monde à ne pas me laisser déborder par l'ouvrage qui m'arrive de tous les côtés. Vous allez en juger plutôt.

Comme je vous l'ai écrit, MM. Chazel et Robert sont partis

pour Tananarive le jeudi 24 août. Pendant que M. Chazel s'arrêtait à Ambohimahasoa, M. Robert visitait les écoles d'Ambohinamboarina. Le même jour je recevais les évangélistes du district de l'Isandra, et le lendemain les instituteurs du district. Mais c'est à partir du lundi qu'un travail absorbant m'est échu.

Outre la besogne ordinaire, il a fallu me mettre à donner cinq heures de leçons par jour : trois aux maîtres de la campagne que nous préparons pour les examens de janvier, une aux maîtres de l'École normale pour la même raison, une à la classe supérieure de l'École normale.

De plus, comme nos maîtres sont très pris par les leçons qu'ils donnent et qu'ils reçoivent, il a fallu que tous les soirs, après le diner, je donne une leçon de malgache à mademoiselle Magnus. Ajoutez à cela une allocution à prononcer en malgache à la communion de septembre, où se réunissent les communiants de trois Églises, une prédication en malgache pour les grandes réunions de l'Isan-kerintaona et, de plus, l'arrivée — enfin ! — du matériel scolaire parti de Paris en décembre 1898. Tout semble se donner le mot pour absorber mon temps en entier. Et je ne parle pas ici du tracas que me donne la construction de notre salle d'école.

De plus, voilà trois ou quatre prisonniers protestants qui me sont signalés. Ce matin, je suis allé leur faire un petit culte à huit heures du matin et j'ai eu la joie de voir une vingtaine de leurs compagnons venir spontanément assister à ce service véritablement improvisé.

Tout cela non pour me plaindre, Dieu m'en garde, mais pour vous montrer qu'ici on ne chôme pas le mois de septembre, et que je ne puis vous écrire très longuement.

Voici enfin le matériel scolaire que la Société pour l'instruction primaire nous a annoncé depuis décembre 1898! Tout arrive à Madagascar, et, heureusement, tous ces envois nous parviennent dans un état remarquable; nous n'avons qu'à en bénir Dieu.

Naturellement je ne puis m'assurer que tout soit au complet avant que MM. Chazel et Robert soient là. Ce serait beaucoup trop long à vérifier. Je me borne à contrôler les feuilles d'avis qui me sont envoyées de Mananjary. Quand mes collègues seront de retour, nous ferons la répartition de tous ces objets district par district, et nous organiserons d'abord nos écoles des grands centres.

Si Dieu bénit nos efforts en faisant réussir les instituteurs que nous préparons aux examens, nous commencerons par organiser fortement ces écoles-là ; nous en ferons des sortes d'écoles supérieures où l'on pourra dégrossir nos futurs normaliens.

Mais la Conférence va étudier toutes ces questions et, d'après ses décisions, nous agirons.

Avant de terminer, laissez-moi vous dire la grande part que nous prenons à l'épreuve de nos frères Jalla, Bouchet et Vernier. Vous ne sauriez croire combien nous nous sentons atteints avec eux. Je ne connais aucun de ces trois jeunes frères ; mais je vous serais reconnaissant de leur faire savoir, par le moyen du journal, combien est profonde la sympathie que votre correspondant et les missionnaires du Betsiléo leur portent.

Nous nous sentons les membres d'un même corps, souffrant avec eux et priant pour eux. Comme l'arrivée de la joyeuse troupe du Zambèze a dû être attristée !

Croyez-moi votre bien affectionné,

Elisée Escande.

II

Retour prochain des collègues. — Sujets de joie. — Accroissement du nombre des élèves. — Une victime arrachée à la calomnie du jésuite.

Fianarantsoa, 23 septembre 1899.

Cher monsieur Boegner,

Vous me permettrez de ne pas revenir sur ce que je vous

ai dit, le mois dernier, au sujet du travail qui m'est incombé par suite de l'absence de MM. Chazel et Robert.

Une dépêche de Tananarive, reçue lundi, nous a appris qu'ils seront ici jeudi prochain, comme nous l'avions prévu avant leur départ. Dieu en soit loué! Ce n'est pas moi qui prolongerais volontiers la durée de ce mois de septembre! Et pourtant, ai-je le droit de parler ainsi? Ce mois-ci n'est-il pas un de ceux où les travailleurs se reposent et où vous-même reprenez toutes les forces dont vous aurez besoin pour l'accomplissement de votre tâche?

Et puis, Dieu n'a-t-il pas été avec nous d'une manière toute particulière en ce mois-ci? N'avons-nous pas fait, tous les jours, l'expérience que « ses compassions se renouvellent tous les matins? »

Si j'ai eu bien du travail, en effet, et beaucoup de peine, j'ai ressenti bien des sujets de joie pendant ce mois d'enseignement « à jet continu », selon l'expression de M. Galland.

1° J'ai fait une connaissance plus intime avec nos instituteurs, et je crois que je vais me mettre à donner une leçon par jour pour pénétrer plus profondément dans le cœur des enfants dont nous avons charge.

2° Nous avons eu les belles et bonnes réunions de l'Isankerin-taona. Je ne vous en parle pas pour deux raisons : la première, c'est que vous avez assisté à des réunions de ce genre l'an dernier, et la seconde, c'est que j'ai envoyé un article à l'*Eglise libre* sur nos réunions, prévoyant l'encombrement du *Journal des Missions*.

3° Ce mois-ci, nous avons reçu la presque totalité, sinon la totalité, du matériel scolaire que la Société de l'instruction primaire avait commencé à nous envoyer en décembre dernier. Combien nous sommes reconnaissants à cette Société, et à M. de Schickler en particulier, de tout ce qu'elle a fait pour nous!

4° Nous avons pu ouvrir pour les soldats une salle de lecture, tous les dimanches après midi, en attendant de pouvoir la mettre à leur disposition tous les soirs.

5° Nous avons la joie de constater une augmentation dans la classe de mademoiselle Magnus. Quant à l'école maternelle, elle compte 60 enfants des deux sexes. Si la progression continue, je me demande où nous allons caser tout ce petit monde. L'école de mademoiselle Magnus et celle de ma femme sont dans le même local, séparées seulement par une cloison de roseaux.

6° Comme conséquence, une telle augmentation dans notre école du jeudi (tenue le vendredi), qu'il a fallu la diviser en deux : l'école des grands, qui compte 98 présences moyennes, à huit heures du matin, et celle des petits, à neuf heures du matin, qui réunit une moyenne de 60 présences. Il me tarde qu'une de ces dames sache assez de malgache pour se charger de cette dernière. Deux écoles faites en malgache, l'une après l'autre, sont assez fatigantes. Il est vrai que celle des petits est plutôt reposante.

7° Il est encore une bénédiction que j'allais oublier, et pourtant, elle est grande. Un de nos instituteurs a été accusé d'avoir détruit une partie du toit d'une église catholique, dans le district de l'Isandra. Le Père de V., sur le rapport de ses instituteurs, avait demandé une condamnation sévère pour l'instituteur protestant. Appelé devant M. L., administrateur-adjoint, chargé spécialement des districts de l'ancienne province du Betsiléo, notre instituteur nia avec la dernière énergie avoir commis un tel méfait. Un supplément d'enquête fut ordonné et le bon Père voulait que notre instituteur fût mis tout de suite en prison préventive, en attendant le gouverneur et le sous-gouverneur de l'endroit. M. L. s'y opposa énergiquement et demanda même que le gouvernement indigène pourvût aux frais de nourriture de l'instituteur protestant. Trois jours après, le supplément d'enquête a lieu et une ordonnance de non-lieu est rendue, malgré les efforts du Père pour faire mettre notre instituteur en prison. Et tout cela, pourquoi? Parce que cet instituteur a pu fonder cinq ou six écoles autour du village du Père. De là, colère de celui-ci. S'il l'avait fait condamner, il espérait par là tuer ce

petit mouvement qui commence. Heureusement les temps sont changés au Betsiléo. Ils changent tous les jours. Nous avons des fonctionnaires indépendants des jésuites et qui font appliquer et le principe de la neutralité et les lois vis-à-vis des jésuites.

Vous voyez, par là, que Dieu continue à être avec nous. S'il nous accorde la liberté et le nombre des auditeurs ou des élèves, il saura bien nous donner locaux, personnel et argent nécessaires. J'en suis toujours plus convaincu.

Veuillez recevoir, cher monsieur Boegner, mes meilleurs vœux pour le rétablissement de toutes vos forces, afin que vous puissiez accomplir sans fatigue, avec joie, tout le travail qui vous incombera cet hiver.

Votre bien dévoué

Élisée Escande.

P. S. — Madame Galland et le petit Samuel continuent à se bien porter.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

A PROPOS DE L'ABANDON DE L'ŒUVRE MORAVE DU GROENLAND A L'ÉGLISE DANOISE. — UN SACRIFICE DOULOUREUX MAIS BIEN JUSTIFIÉ. — DIFFÉRENTS MOTIFS DE LA CESSION. — COUP D'ŒIL HISTORIQUE. — L'ÉPOQUE D'ÉGÈDE OU LES DÉBUTS. — PÉRIODE DE MÉDIOCRITÉ. — L'ÉPOQUE ANNUELLE.

Le Synode général de l'Église morave siégeant à Herrnhut (Saxe), du 16 mai au 30 juin (1), présidé par M. Morris W. Leibert, pasteur à Bethléhem (Pennsylvalnie), a traité un

(1) La réunion du Synode général de l'Église morave a lieu tous les dix ans.

grand nombre de questions importantes (finances missionnaires, pastorat indigène, indépendance des Églises des Antilles, abandon de la mission du Groënland à l'Église nationale danoise, maison des missions moraves de Niesky) et une foule de points de moindre importance pour l'évangélisation en terre païenne. C'est dans la séance du 21 juin que l'abandon du Groënland fut voté (1).

Cette décision n'a pas été prise à la légère et de gaieté de cœur. Elle est le résultat de réflexions qui ont pu se former et mûrir pendant une période de plus de dix ans. Pour nous, nous ne pouvons que féliciter l'Église morave de s'être *enfin* (2) décidée à ce sacrifice douloureux *pour elle*, mais attendu de tous les amis des missions qui sont quelque peu au courant de la situation religieuse et économique de ce pays. L'œuvre missionnaire proprement dite sur la côte ouest est, depuis longtemps, considérée comme achevée (3),

(1) Le *Journal des Missions* a publié un grand nombre d'articles sur les missions moraves dûs à la plume de MM. Boegner et Krüger. Il nous est impossible de les citer tous; signalons cependant un article général de M. A. Boegner intitulé : « Les Moraves et leurs missions » (*Journal des Missions*, 1888, p. 242 et suiv.), et une chronique de M. F.-H. Krüger : « Parmi les Esquimaux » (*Journal des Missions*, 1887, p. 76 et suiv.).

Pour nos lecteurs qui désireraient avoir de plus amples renseignements sur l'œuvre morave au Groënland, ils en trouveront de nombreux dans les ouvrages suivants :

A. Bost, *Histoire ancienne et moderne de l'Église des Frères de Bohême et de Moravie*, 2e édition, Paris 1849, tome II, p. 95 et suiv.

E.-A. Senft, *Les missions moraves*. Neuchâtel (Delachaux), 1890, p. 82 et suiv.

E.-A. Senft, *A travers les champs de la mission morave*. Neuchâtel (Delachaux), 1898, p. 121 et suiv.

(2) Dans une brochure de M. G. Burckhardt : *Pourquoi la communauté des Frères a pris la décision de remettre son champ de missions au Groenland?* on lit : « La question fut déjà posée il y a dix ans. L'état des choses était alors le même qu'aujourd'hui. Combien de forces et d'argent n'aurait-on pas mis au service de l'ensemble pendant les dix ans par la remise de l'œuvre du Groënland ! Mais on n'a pu s'y décider. »

(3) Déjà, en 1829, le missionnaire Baus écrivait au sujet du district du Nord : « Il n'y a plus de païens dans toute notre contrée. »

En 1888, le rapport annuel s'exprimait ainsi : « Au Groënland, nous

aussi bien du côté morave que du côté danois. Église missionnaire au sens complet du mot, elle se devait à elle-même, pour être conséquente avec ses principes, de faire ce sacrifice qui l'honore et qui la rend plus sympathique encore. C'est avec joie que nous avons accueilli cette nouvelle, et, pour nous, la séance du 21 juin dernier marque une belle date dans la glorieuse histoire de l'Église morave. Sans doute, il en a coûté à nos chers frères de rompre avec ce pays auquel ils ont donné, pendant plus de cent cinquante ans, leur cœur, leurs prières et un grand nombre de missionnaires dont beaucoup n'ont jamais revu la patrie ; il a été pénible d'abandonner ces six stations et ces 1,630 chrétiens et de rappeler ces sept courageux missionnaires (1) qui s'étaient donnés pour l'amour de Christ à ce pauvre peuple. C'est précisément parce que nous comprenons ces sentiments que nous envisageons cette décision comme digne de l'Église morave et nous sommes de ceux qui craignaient qu'elle fût encore retardée.

Les motifs qui ont milité en faveur de cet abandon ont été nombreux, dépassant de beaucoup en valeur les questions de sentiment qui ont retardé la décision. Il est vrai qu'il existe une raison qui engage les Sociétés de Missions à paître les troupeaux amenés à l'Évangile, et cette raison se trouve dans la réponse à la question suivante ainsi posée : *Notre œuvre missionnaire terminée peut-elle être remise à une Église vraiment qualifiée avec la certitude et les garanties qu'elle sera dirigée dans le même esprit?* Or, de tous les champs de travail de la mission morave actuellement christianisés (Antilles, Groënland, Labrador), le Groënland seul présentait

---

sommes accoutumés depuis longtemps à diriger des communautés chrétiennes et à ne plus faire œuvre de mission proprement dite... » *Journal des Missions*, 1888, p. 403.

(1) Tous sont mariés. Le président de l'œuvre est M. Ad. Riegel. Il y avait d'ordinaire 8 missionnaires ; l'un d'eux est en ce moment en congé. Voici la liste des six stations moraves, avec l'année de leur fondation : *a*) Neu-Herrnhut (1733) ; *b*) Lichtenfels (1758) ; *c*) Lichtenau (1774) ; *d*) Friedrichsthal (1824) ; *e*) Umanak (1861) ; *f*) Igdlorpait (1864).

cette condition capitale et indispensable. Les autorités civiles et religieuses danoises ont donné toutes les garanties désirables et l'assurance que l'œuvre sera continuée dans le même esprit ; donc, pas de craintes à avoir au sujet de la question capitale. D'autre part, une foule de raisons, avons-nous dit, engageaient les Moraves à se retirer. Voici les quatre principales :

1) C'est d'abord une raison historique qui apparaîtra plus loin avec clarté, lorsque nous parlerons de l'histoire de la mission au Groënland. Constatons seulement que les missionnaires moraves avaient été envoyés par Zinzendorf pour *venir en aide* à Jean Égède abandonné, et, si nous ne nous trompons, l'Église morave n'a jamais considéré sa mission du Groënland que comme une *œuvre de secours* (*Hilfsarbeit*) (1).

2) Bien des tentatives ont été faites par les Moraves pour créer un pastorat indigène, sans jamais réussir convenablement (2). Les Groënlandais purs, qui forment les communautés moraves, sont peu intelligents et n'ont guère de goût pour l'étude (3). Il y a cependant eu quelques aides pieux, mais ils ont été peu nombreux. Les Danois, par contre, dont les Églises sont essentiellement composées de métis, sont parvenus, après d'autres essais, à créer un séminaire stable à Godhaab (1875). Quatre élèves ont continué leurs études à Copenhague ; l'un d'eux, Th. Morch, a été consacré par le célèbre évêque Martensen, les trois autres ont obtenu le titre

(1) « Il était évident, du reste, que l'Église des Frères, venue un jour au secours de l'Église danoise sur la côte glacée du Groënland, restait dans son rôle en se retirant au moment où sa coopération n'était plus d'une nécessité absolue. » *Journal de l'Unité des Frères*, octobre 1899, p. 313.

(2) Voir dans le *Journal de l'Unité des Frères*, 1885, page 153, le résumé du rapport du missionnaire R. Gysin, de Lichtenau

(3) Ils diminuent sensiblement et finiront par disparaître, tandis que la population métis, mieux constituée et plus intelligente, semble renouveler la race et lui donner une nouvelle vigueur. Elle est aussi plus accessible à l'instruction.

de catéchètes supérieurs, et chacun d'eux est à la tête d'une station. Le pastorat indigène est d'autant plus nécessaire que les Européens n'apprennent jamais à manier parfaitement le *kayak*; ils sont obligés, pour leurs nombreuses courses, d'avoir recours aux dangereux canots conduits par des femmes. Aussi les Moraves se sont-ils efforcés de grouper les indigènes dans les stations; mais la situation économique du pays est opposée au groupement: la chasse et la pêche nécessitent la dispersion, et le gouvernement danois, pour le bien matériel du peuple, l'encourage le plus possible. La mission morave n'ayant que des aides occasionnels se sentait condamnée à la stérilité et même au recul. Ainsi, la célébration de la Pentecôte est impossible dans les stations parce qu'à cette époque de l'année tous les Groënlandais valides sont dispersés; souvent même un certain nombre de chrétiens n'arrivaient à voir leur missionnaire qu'une fois par an ou plus rarement. Dans ces conditions, « il a paru utile de confier cette œuvre à d'autres mains plus aptes à la continuer avec succès (1). »

3) Le Groënland étant une colonie danoise strictement soumise au monopole commercial (2), la présence de missionnaires allemands ne plaisait guère au gouvernement. Ce fut surtout vers 1864 que les patriotes danois les virent d'un mauvais œil. Le ministre des cultes, de qui l'œuvre missionnaire dépend, fit, pendant la décade de 1870, les premières démarches pour obtenir la cession des stations moraves. Diverses causes la firent retarder.

4) Depuis un certain nombre d'années, les déficits de l'œuvre missionnaire morave sont chroniques; impossible en conséquence de créer de nouvelles stations dans ses champs d'activité où le besoin s'en fait sentir. L'œuvre risque d'être pa-

---

(1) *Journal de l'Unité des Frères*, octobre 1899, p. 313.

(2) L'importation de l'alcool, qui a causé des ravages affreux parmi les Esquimaux, est interdite.

ralysée (1). Le devoir de l'Église morave est, à notre sens, de concentrer ses forces (2), afin de pouvoir soutenir convenablement ses envoyés dans les pays où sa lutte contre le paganisme rebelle est encore engagée.

Et maintenant, jetons un rapide coup d'œil sur l'œuvre missionnaire accomplie dans ce pays (3). On peut diviser cette histoire en trois périodes :

Première période. L'époque d'Egède ou les débuts (1721-1736). — Après avoir lu un gros volume de *Légendes du Groënland*, le pieux pasteur Jean Égède (4) conçut l'ardent désir de porter l'Évangile aux habitants de cette vaste île, qu'on croyait être des Normands. On fit tout pour l'ébranler dans sa résolution. Il resta ferme, se rendit à Copenhague, obtint des privilèges du roi Frédéric IV et des subsides de

---

(1) Le legs Morton, on le sait, n'a pas été fait au profit de l'œuvre missionnaire déjà existante. Cependant, avec le consentement des exécuteurs testamentaires, la somme de 410,156 fr. 25 déjà versée servira à l'établissement : *a*) d'une station à Port-Elisabeth (Sud de l'Afrique) ; *b*) d'une station au Cap Gracias a Dios (Côte des Mosquites) ; *c*) d'une station à Rigolet (Labrador) ; *d*) d'une cinquième chapelle morave à Paramaribo (Surinam).

L'œuvre générale exige de la caisse centrale un budget d'environ 700,000 francs pour 12 champs de travail et 226 missionnaires hommes. Ces chiffres sont à comparer avec le nombre des membres de l'Église qui s'élève à environ 38,000 adultes seulement.

(2) Nous sommes heureux d'apprendre que les Églises de la mission aux Antilles ont fait un pas vers l'indépendance en obtenant un Synode régional. L'école de théologie de la Jamaïque sera réorganisée en vue de fournir un nombre suffisant de pasteurs. Malheureusement, la situation économique déplorable de ces îles très éprouvées impose encore de lourdes charges à la caisse centrale. D'autre part, on considère que, dans une dizaine d'années, les stations moraves de la partie ouest de la colonie du Cap, au nombre de 11, pourront se passer des secours de la caisse centrale et être indépendantes. *Jahresbericht der Brüdergemeine*, 1899, p. 3 et 6.

(3) Voir *Evang. Miss. Magazin* (Bâle), septembre 1899, p. 353 et suiv.

(4) Jeune homme de vingt-trois ans, pasteur du village de Vaage (îles Lofoden). — Il ne peut être question ici de raconter son émouvante histoire à lire dans : *Burckardt et Grundemann : Les missions évangéliques* (Amérique), I (*Lausanne, Bridel,* 1884), p. 17 et suiv., et dans *A. Pierson Les nouveaux actes des apôtres*, trad. D. Lortsch, Genève, 1896, p. 88.

négociants de Bergen. Un navire fut frêté et le départ fixé au 3 mai 1712. Mais on ne réussit pas à aborder, et l'équipage découragé revint en Norwège. Ce ne fut que le 3 juillet 1721 qu'on trouva un port sûr. Il fonda là une première station qui reçut le nom de Godhaab. Les débuts de l'évangélisation furent pénibles, à cause de la difficulté d'apprendre la langue. En 1723, le vaisseau de Bergen lui apporta des provisions et un collaborateur, Albert Top. Ensemble ils se mirent avec ardeur à l'étude de la langue, ils parvinrent à traduire des fragments des Évangiles et, pendant tout l'hiver, ils instruisirent quelques indigènes qui avaient consenti à rester avec eux. Ayant appris leur peu de succès, leur Comité les engagea à baptiser des enfants, espérant par là former plus rapidement un noyau pour l'avenir. La Compagnie commerciale qui soutenait financièrement Egède, ne faisant pas ses frais, fut dissoute; le gouvernement prit alors la direction de l'œuvre et, désirant augmenter la colonie européenne, il eut la déplorable idée d'envoyer au Groënland quelques soldats et des prisonniers immoraux. Bientôt Top dut se retirer pour cause de santé. Le fils aîné d'Égède, qui avait vaillamment assisté son père, revint en Europe pour y continuer ses études, emmenant avec lui quelques Esquimaux pour les présenter au roi. Deux nouveaux missionnaires furent envoyés; ils restèrent quelques années avec Égède, mais ils le quittèrent avec tous les colons en 1731, lorsque Christian VI montant sur le trône ordonna d'abandonner la colonie. Ce fut un coup terrible pour Égède, qui resta cependant avec sa femme, son second fils et dix matelots.

C'est à ce moment que les Moraves entrent en scène (1). Zinzendorf, venu à Copenhague pour le couronnement du roi, fut ému de compassion envers les nègres de Saint-Thomas et

(1) Nous nous attacherons moins à faire connaître l'œuvre morave que celle accomplie par les Danois et qui est beaucoup moins connue, quoique plus importante, par « une injustice de l'histoire », a-t-on dit. — A nos lecteurs qui voudraient en savoir plus long nous conseillerons les excellents volumes de M. Senft cités plus haut.

les Esquimaux qui faisaient partie du cortège royal, et il résolut de faire quelque chose pour eux. Ayant appris que, sur l'ordre du roi, la mission du Groënland allait être abandonnée, il parvint à faire rapporter cet ordre et décida d'envoyer des aides à Égède. Le 20 mai 1733, les frères Matthieu et Christian Stach et Christian David débarquaient à Godhaab. Égède les accueillit avec joie; mais bientôt des discussions sans fin vinrent troubler leurs relations et, lorsque les Moraves se mirent à suspecter l'œuvre missionnaire d'Égède, le travail en commun devint impossible. Les Moraves fondèrent alors une œuvre parallèle avec la station de Neu-Herrnhut, près de Godhaab. La même année, une terrible épidémie de petite vérole éclata, 3,000 indigènes succombèrent. Cette épidémie rapprocha les Moraves et Égède, qui se réunirent pour soigner et consoler. La charité de la famille Égède fut particulièrement touchante vis-à-vis des Moraves qui tombèrent malades et qui avaient une peine extraordinaire à se familiariser avec la langue. A partir de ce moment, les deux œuvres travaillèrent toujours fraternellement. En 1735, la fidèle épouse d'Égède mourut, et, en 1736, le vaillant pionnier fatigué et malade, après un labeur de quinze ans, reprit le chemin de l'Europe. Il fonda un séminaire pour enseigner la langue groënlandaise et mourut en 1758.

Deuxième période. Temps médiocres (*1736 à environ 1850*). — Le successeur d'Égède fut Lorenz Drachart, qui arriva en 1739. Huit membres de la famille Égède travaillèrent encore au Groënland; son fils Paul, revenu d'Europe en 1734, se distingua en achevant la traduction du Nouveau-Testament (1). L'œuvre danoise, missionnaire et commerciale, se développa beaucoup plus rapidement que celle des Moraves. En 1786, elle occupait dix missionnaires européens. (Un pareil nombre ne fut plus jamais atteint.) Au commencement de notre siècle, elle avait déjà un pasteur indigène du nom de Bertelsen.

(1) Le Morave J. Beck a aussi traduit le Nouveau Testament, et Kleinschmidt la plus grande partie de l'Ancien Testament.

D'autre part, les ombres ne manquèrent pas. Cette mission dirigée par une pure Église d'État, sans le secours des fidèles, par le moyen du commerce, obligeait les missionnaires à s'occuper souvent plus de négoce que de mission. En outre, pendant les guerres de Napoléon Ier, la mission eut à souffrir du manque de renfort et de provisions; en 1813, il n'y avait plus qu'un missionnaire danois. C'est à cette époque et jusqu'en 1849 que la mission subit une période de sommeil sous l'influence du rationalisme qui parvint même à avoir la majorité au Conseil de la mission. Les postes groënlandais étaient parmi les moins enviés de l'Église danoise. On y envoyait pour quelques années les pasteurs peu doués ou ceux qui, après de mauvais examens, avaient peu de chances d'obtenir une paroisse en Danemark. Plusieurs qui n'apprirent jamais suffisament la langue se contentaient de lire des sermons de prédécesseurs. Pourtant ils étaient tenus d'envoyer chaque année au Conseil de la mission un sermon en groënlandais avec la traduction; mais le contrôle n'était guère possible. Il y eut cependant des ouvriers fidèles et pieux. Les Moraves parvenaient à avoir parfois sur eux la meilleure influence, à cause des multiples services qu'ils étaient appelés à leur rendre par suite des changements continuels. Et la simple présence des Moraves a toujours excité les Danois à continuer leur œuvre avec sérieux.

Troisième période. L'époque actuelle (*d'environ* 1850 *à* 1899). — Le pasteur danois Rönne ayant fondé (1821) la *Société danoise des Missions*, une vie nouvelle fut infusée peu à peu dans le Conseil de la mission (1). Ce fut un réveil. Les fidèles s'intéressèrent aux païens. Deux séminaires furent créés pour former des aides indigènes : l'un à Jacobshaven, l'autre à Godhaab (2). L'œuvre fut poussée avec zèle tant dans la patrie qu'au Groënland, et, en 1889, on pouvait *officiellement* constater qu'il n'y avait plus de païens sur la côte ouest.

(1) Elle dépend, depuis 1849, du ministre des cultes.
(2) Ils furent réunis en un seul, en 1875, à Godhaab.

Enfin, en 1894, les Danois ont établi une station sur la côte est, à Angmagsalik, parmi les peuplades robustes découvertes par le capitaine Holm (1883-85).

Les Danois ont treize stations et environ 8,200 chrétiens, sous la direction de trois pasteurs danois et de quatre ecclésiastiques indigènes. Une Revue annuelle est publiée sous le titre transparent « Atuagliutit ».

La tâche de l'Église morave est maintenant terminée dans ce pays ; elle portera ailleurs ses forces, qui ne peuvent faire double emploi, chez des peuples où l'Évangile ne pénètre qu'avec peine parce que les autres Églises n'ont pas le même héroïsme, la même abnégation, la même fidélité.

J. G., *pasteur.*

BULLETIN MENSUEL DES MISSIONS

Beaux témoignages rendus à la Mission. — Lors de l'inauguration du nouveau temple de la station missionnaire berlinoise de *Waterberg* (Transvaal), le célèbre général boër, *Piet Joubert*, qui y assistait, a prononcé une chaleureuse allocution. Il a conjuré la communauté nègre d'être, en esprit, la maison de Dieu et d'entrer comme des pierres vives dans le temple spirituel de Dieu. Il a aussi loué les « précieux services » que le missionnaire Beuster a rendus pour la paix lors de la dernière guerre contre Mathato.

Le premier magistrat anglais du Zoulouland, M. *Saunders*, a rendu dernièrement, à l'œuvre des missions, le bel hommage suivant : « Je sais parfaitement que les missionnaires cherchent à faire ce dont personne ne veut se charger, et qu'ils changent le caractère des indigènes. Je ne connais aucune autre puissance que le christianisme qui puisse faire cela ».

Le *radja de Chaba* (pays des Santals, Bengale) a posé de sa propre main la première pierre d'un temple chrétien

qu'il fait ériger à ses frais. Le prince a loué hautement la loyauté et la fidélité de ses sujets chrétiens, et son premier ministre, après la fête, écrivit aux missionnaires écossais qui sont à l'œuvre dans le pays : « Son Altesse, dont je suis l'interprète, déclare que l'appui que la mission a trouvé dans le souverain du pays de Chamba ne peut être comparé au bien que les missionnaires écossais ont fait à son peuple. Il apprécie hautement la valeur de la bonne éducation qui aide les indigènes à sortir de l'ignorance et qui leur ouvre les portes de la civilisation et de la lumière (1). »

LES FLÉAUX. La famine. — Le missionnaire anglais Binns (2) (*Church Missionary Society*) écrit de Frere Town (Afrique orientale anglaise) : « A Ukamba, des centaines de personnes meurent ; le médecin du gouvernement de la contrée constate quarante mille décès, principalement parmi les enfants. Le gouvernemeut a donné cinquante mille francs pour subvenir aux plus pressants besoins. Mais cette somme parvient à peine à entretenir ceux qui cherchent du secours aux postes militaires anglais. »

Madame Drynan, née Bonnet (3), écrit de Marmar-Sérohi (Radjputana, Inde) : « En pleine famine ! Point d'eau pour la multitude d'émigrants qui quittent Jodhpore afin de chercher quelques herbes pour leur bétail ! Il faut voir ces buffles et trois ou quatre cents vaches qui passent dans la rue pouvant à peine marcher, car ils ont fait trois ou quatre lieues, au grand soleil, la faim entre les dents ; il faut entendre ces gémissements ! Jamais encore pareille détresse n'a visité ce grand pays ! Tout le Gudjerat et tout le Radjputana n'ont pas eu de pluie depuis trois mois, sauf quelques pouces en juin. A ce moment-là, les pauvres fermiers se sont hâtés

---

(1) *Der Missions-Freund*, 1899, p. 72.

(2) Voir aussi une lettre du missionnaire J.-E. Hamshere dans le numéro d'octobre de *The Church Missionary Gleaner*, p. 151.

(3) De Genève, au service de la mission des Presbytériens unis d'Écosse.

d'ensemencer leurs champs, mais tout s'est desséché plus tard, et les nombreux boisseaux de blé qu'ils avaient achetés ou épargnés avec peine en vue de leurs semailles, leur font besoin maintenant. Ils n'ont qu'un repas par jour, lorsqu'ils l'ont. Il faut voir ces visages amaigris par la faim, ces vêtements en lambeaux, ces troupes d'enfants qui suivent, tout à fait nus, soit à pied, soit assis sur le buffle de la famille, s'avançant lentement (1)... »

L'ouragan. — Le 7 août un ouragan terrible s'est abattu sur les Antilles. L'île de Montserrat a été complètement ravagée et ruinée; toutes les églises et chapelles ont été détruites et cent personnes sont mortes. Aux îles d'Antigua et de Saint-Christophe beaucoup de maisons se sont effondrées, et trois mille personnes sont sans abri. A Porto-Rico presque toutes les plantations sont dévastées; plus de deux mille personnes ont été tuées et beaucoup meurent de faim. Il semble qu'entre toutes, l'île de Sainte-Croix ait été la plus éprouvée. La Guadeloupe et Saint-Thomas n'ont pas échappé au fléau, et peut-être d'autres îles. La mission morave, qui travaille à Saint-Thomas, Sainte-Croix, Antigua et Saint-Christophe, a subi des pertes énormes; des missionnaires sont sans abri et des temples sont en ruines (2).

L'alcool. — On lit ce qui suit dans un journal allemand (3):

« Dans nos colonies d'Afrique occidentale : Togo et Cameroun, la peste de l'alcool est effrayante. On introduit annuellement, sur la côte ouest de l'Afrique, cinquante millions de litres d'alcool. Nos négociants allemands en transportent au Cameroun plus d'un million et demi de litres, dans le Togo (grand comme la Bavière), un million de litres.

« Au cours d'un voyage d'évangélisation, un missionnaire, arrivant un jour à sept heures du matin dans un village sur

---

(1) *Semaine religieuse de Genève*, n° 40, 1899.

(2) *Miss.-Blatt der Brüdergemeine*, oct. 1899, p. 327.

(3) *Schleswig-Holsteinisches Miss.-Blatt.-Breklum*, oct. 1899, p. 80.

le Volta, ne trouva personne. Tous, jeunes et vieux, étaient couchés, absolument ivres, dans leurs huttes. Le même missionnaire, visitant un an plus tard le même village, trouva à peine un homme en santé. « Nous sommes tous malades », dit le chef. La moitié des huttes du villages s'étaient écroulées dans le courant de l'année. Et la cause ? L'alcool importé par les négociants allemands. Et on veut civiliser les païens ! Un voyageur anglais, du nom de Tompson, qui s'était réjoui du progrès de la civilisation dans cette nouvelle colonie, déclare maintenant préférable, vu les affreux dégâts de l'alcool, de fermer ce pays au commerce. Pourquoi notre gouvernement n'interdit-il pas la vente de l'alcool dans nos colonies ? Il pourrait le faire d'un trait de plume ! »

EUROPE. — Allemagne. — 1) Le directeur de la Société des *Missions évangéliqnes de Berlin*, M. Gensichen, s'est embarqué le 9 septembre avec sa femme, pour un voyage d'inspection d'un an et demi en Afrique.

2) M. le Dr Schreiber, inspecteur de la *Mission Rhénane*, de Barmen, est de retour de son grand voyage d'inspection à Sumatra, à l'île de Nias, à Bornéo et en Chine. « Je m'attendais à voir de grandes choses, écrit-il, mon attente a été grandement dépassée. » Nous consacrerons une « chronique » à ce voyage dès que la relation complète nous sera parvenue.

3) La Société des *Missions de l'Allemagne du Nord* (1), qui a si souvent à déplorer la mort de missionnaires (son champ d'activité, le Togo, est particulièrement insalubre), n'a enregistré, par la grâce de Dieu, aucune mort pendant le cours de cette année. 302 païens ont été baptisés et 170 sont instruits en vue du baptême. Le nombre des chrétiens Evhé s'élève maintenant à 2,257. Les recettes de la Société se sont élevées, l'an dernier, à 136,625 marks. On déplore un déficit de 20,000 marks.

(1) Elle occupe 17 missionnaires, 6 missionnaires femmes, 56 aides-missionnaires dans 4 stations et 26 annexes. Ses missionnaires sont formés à Bâle, et les aides-indigènes terminent leur éducation par trois ans de séjour en Allemagne.

Hollande. — On se souvient de la chronique douloureusement émue que M. le professeur F.-H. K. consacra, en septembre 1897, à la déplorable situation de la mission de l'Église réformée de Hollande à Java. Au Synode général des Églises réformées de Hollande, qui s'est tenu au mois d'août à Groningue, la question des missions a été à l'ordre du jour. Les détails nous manquent, mais il ne semble pas qu'il soit résulté grand'chose de la discussion. Quand donc la Hollande comprendra-t-elle son devoir missionnaire ?

AFRIQUE. — Propagande catholique dans l'Afrique orientale allemande. — Le missionnaire H.-L.-G. Althaus (de la mission de Leipzig), de Mamba, près du Kilima-Ndjaro, qui visite souvent le chef Maréale, raconte qu'à une de ses visites, il apprit que l'évêque catholique de Zanzibar avait aussi été vers lui et lui avait fait cadeau d'une lourde croix attachée à une longue chaîne, en lui disant de la porter comme lui-même la portait. Comme le missionnaire lui faisait remarquer qu'il n'était pourtant ni chrétien ni évèque, Maréale répliqua qu'il pensait s'en orner pour une prochaine danse guerrière ; alors le missionnaire le rendit attentif au fait que la croix est le signe auquel on reconnaît les chrétiens, et qu'on ne peut le porter à une fête de danse.

Une autre fois, l'évêque avait donné à quelques femmes païennes de Maréale et à d'autres personnes païennes aussi, de grosses médailles avec cette inscription en langue suahéli : « Mère de Dieu, priez pour nous ! » Il semble que les catholiques romains devraient comprendre que c'est là une profanation. Et quelle idée les païens doivent-ils se faire de semblables chrétiens (1) ?

Ou-ganda. — Le roi Mwanga (dont M. F.-H. K. a souvent parlé dans le *Journal des Missions*) et son voisin, le chef du pays d'Ungoro, ont été fait prisonniers par les Anglais. On est en droit d'espérer que la captivité de ces despotes afri-

(1) *Ev. luth. Missionsblatt* (Leipzig), 1899, p. 304.

cains tournera au bien du christianisme et au rétablissement de l'ordre et de la paix.

L'évêque anglican Tucker (*Church Missionary Society*) a de nouveau pu consacrer cinq des meilleurs aides ba-Ganda, ce qui élève le nombre des pasteurs indigènes à 21; le nombre des chrétiens atteint le chiffre de 15,000.

Le zèle des chrétiens ba-Ganda à lire la Bible a fait une si grande impression sur les soldats mahométans hindous, que quelques-uns d'entr'eux, à leur retour dans leur patrie, se sont procuré des Bibles (1).

ASIE. — Inde. — L'Église méthodiste épiscopale américaine a réuni vingt millions de dollars pour fonder en Inde un séminaire théologique, dans lequel des indigènes seront formés comme prédicateurs de l'Evangile.

Il y a actuellement en Inde : 528 missionnaires anglicans, 467 presbytériens, 436 baptistes, 298 méthodistes, 263 luthériens, 154 congrénationalistes, 25 quakers, 400 indépendants, 86 salutistes, 108 missionnaires femmes dans les zénanas. Total, 2,770. En plus de l'an dernier, 329 (2).

BIBLIOGRAPHIE

Hansen, H., Beitrag zur Geschichte der Insel Madagascar, besonders im letzen Jahrzehnt. Auf Grund norwegischer Quellen. — Gütersloh, Bertelsmann, 1899, 5 mk 50, relié 6 mk 50.

M. Grundemann reprochait à la thèse de M. D. Keck : *Les origines du christianisme à Madagascar*, de n'avoir pas tenu compte des sources norvégiennes originales, qui sont, paraît-il, plus sûres que les sources anglaises. Voici, pour les

(1) *Calwer Missionsblatt*, sept. 1899, p. 71.
(2) *Calwer Miss. blatt*, sept. 1899, p. 71.

personnes qui lisent l'allemand, un livre qui ne mérite pas ce reproche et qui peut rendre de grands services, puisque le norvégien est si peu connu parmi nous. C'est un ouvrage de valeur très instructif pour tous les Français. Il vaudrait la peine d'en donner une traduction. L'auteur divise son volume en trois parties; dans la première, il expose l'état religieux, social et politique avant l'occupation française, et esquisse aussi le développement de la mission évangélique. Dans la seconde partie, la plus courte, il raconte la conquête de l'île. La troisième partie est de beaucoup la plus importante et la plus intéressante ; il y est parlé, en plus de deux cents pages, de l'histoire du gouvernement de Duchesne, Laroche et Galliéni. Les cruautés des Jésuites et leurs persécutions sont examinées de près et dévoilées.

*
* *

E. Krieg, pasteur. — Biographies jurassiennes. — Nos missionnaires. Préface de J. Gros, pasteur. — 1re et 2me livraisons : **I. Dr Samuel Gobat** (1799-1879). Biographie publiée à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance. — Delémont, Boéchat, 1899. (L'ouvrage complet est en souscription chez l'auteur, M. E. Krieg, pasteur à Grandval (Jura Bernois). à 1 fr. 50 la livraison.)

M. le pasteur E. Krieg a entrepris la publication, en un certain nombre de livraisons, de biographies de vingt à trente missionnaires, originaires du Jura Bernois, dont une quinzaine est encore en activité. La Société des missions de Paris a compté parmi ses ouvriers Georges Golaz, de Sonvillier, mort de la fièvre jaune au Sénégal, avec sa femme et son enfant, et le vénérable Joseph Maitin, de Corban, fondateur de la station de Bérée (Lessouto), aujourd'hui âgé de quatre-vingt-trois ans. D'origine catholique, il fut converti à Crémines, d'une manière remarquable, par le ministère du pieux pasteur Gagnebin. Il y aura de belles annecdotes à raconter sur ce temps-là. M. Krieg, pasteur de la paroisse dont fait partie Crémines (le village d'origine de S. Gobat), a recueilli un bon nombre de ces faits admirables de la vie de

Maitin. Madame Samuel Junod, née Frida Stauffer, actuellement au Congo, est aussi originaire des montagnes du Jura Bernois. D'autres missionnaires, comme P.-P. Schaffter, ses deux fils et sa fille ont été au service de la Société des missions anglicanes, d'autres enfin ont consacré leur vie aux missions bâloises, romandes et moraves.

Les deux livraisons parues contiennent la biographie de l'évêque Gobat, de Jérusalem, en partie d'après des documents inédits. Quoique deux biographies existassent déjà en français, l'édition est sur le point d'être épuisée; mais le nombre des souscripteurs ne permet pas encore d'assurer la publication des autres livraisons. Que tous les amis des missions encouragent donc un auteur qui fait une œuvre de dévouement et de vénération.

J. G.

UNION DE PRIÈRES POUR LES MISSIONS

NOVEMBRE 1899

—

Sujets de prières recommandés.

1. — Pour la *paix* : que la guerre qui a éclaté au sud de l'Afrique prenne bientôt fin; qu'elle n'ait pas pour effet d'entraver ou d'ébranler l'œuvre de Dieu parmi les indigènes de ces régions; que les Églises du Lessouto, notamment, et leurs missionnaires, soient l'objet de la protection particulière de Dieu; que la tribu des Bassoutos soit gardée de tout entraînement qui pourrait la conduire à sa perte.

2. — Pour la mission du *Zambèze*, que les événements du sud de l'Afrique vont séparer, pour longtemps peut-être, du monde chrétien et civilisé: que dans son isolement elle soit préservée de tout mal.

3. — Pour M. et madame *Koulinski*, désignés pour fonder,

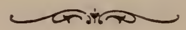
à Maré, une école professionnelle, et dont le mariage et le départ doivent avoir lieu prochainement.

4. — Pour nos *missionnaires en congé :* MM. Jeanmairet, Teisserès, Faure, Merle, Moreau, Louis Mabille, Davit, que la santé de ceux qui sont affaiblis se raffermisse; que leur séjour parmi nous soit béni pour les Églises qui les recevront et pour l'œuvre qu'eux-mêmes se disposent à reprendre.

5. — Pour la *Maison des missions* et ceux qui la dirigent; pour les élèves et spécialement pour ceux qui vont faire leur service militaire; pour les professeurs chargés de l'enseignement, notamment pour *M. Ch. Mercier,* dont l'arrivée est attendue sous peu.

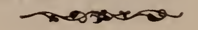
6. — Pour *M. F.-H. Krüger* et sa famille : que le secours d'En-Haut leur soit abondamment accordé dans la douloureuse épreuve qu'ils traversent.

N. B. — Pour être affilié à l'Union de prières pour les missions, on est prié de s'adresser à la secrétaire, mademoiselle Estelle Monod, 18, rue Molitor, Paris. On voudra bien joindre à la demande une somme de 0 fr. 60 cent. en timbres-postes. On recevra sans retard une carte de membre, et ensuite, au commencement de chaque mois, la liste des sujets de prières, tirée à part.



ERRATA. — Il nous est échappé, dans les derniers numéros, plusieurs fautes qu'il serait trop long de relever. Mentionnons seulement les deux suivantes, que nos correspondants nous ont expressément demandé de corriger :

1° Dans la livraison d'août, p. 143, l. 6, *au lieu de :* « si nous nous corrompons », lire : « si nous nous cramponnons ». 2° Dans la livraison d'octobre, p. 304, l. 28, *au lieu de :* « formulaire du baptême », lire : « formulaire du mariage ».



Le Gérant : A. BOEGNER.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet et fils, 13, rue Cujas. — 23050.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AUX AMIS DES MISSIONS

Paris, 20 novembre 1899.

Bien-aimés frères et sœurs,

La Société des missions vient faire un appel pressant à la sympathie dont vous lui avez déjà donné tant de preuves et vous exposer sans détours l'extrême détresse à laquelle il plait à Dieu de la réduire en ce moment.

Vous savez quel développement extraordinaire le Seigneur a accordé à notre œuvre depuis quelques années. Dans le seul exercice 1898-1899, nous avons fait partir pour nos divers champs de mission 51 personnes, dont 18 pour Madagascar et 18 pour le Zambèze. Notre budget, qui était encore, il y a trois ans, au-dessous de 500,000 francs, a, du coup, dépassé le million.

Votre libéralité, subvenant à tous nos besoins, nous a permis de couvrir, au 31 mars, toutes les dépenses engagées et nous sommes entrés dans le nouvel exercice avec une encaisse de 120,934 fr. 80.

Mais, depuis lors, notre trésorier-délégué a dû payer déjà, à ce jour, 837,685 francs de dépenses, tandis que les recettes effectuées n'étaient que de 173,984 francs (au lieu de 303,400 francs en 1898, à pareille époque).

Le découvert actuel, en tenant compte du solde actif du dernier exercice, est donc de 542,766 fr. 20. Il s'accroît de semaine en semaine, les dépenses restant toujours fort supérieures aux recettes. Cette situation ne saurait, sans de très graves inconvénients, se prolonger jusqu'aux derniers mois de l'exercice. Il importe qu'elle soit améliorée sans aucun retard par les versements de nos souscripteurs.

La Caisse de Madagascar est dans un état particulièrement alarmant. M. Schultz a déjà payé 309,000 francs et n'a reçu que 46,600 francs, qui, joints aux 23,910 fr. 85 provenant de l'exercice antérieur, donnent un total de 70,510 fr. 85. Le découvert, pour la seule caisse de Madagascar, est donc à ce jour de 238,489 fr. 15.

Sur le seuil d'un nouvel hiver de travail, nous nous voyons obligés de demander à nos Églises un nouvel élan de libéralité.

Pour déterminer cet élan et le porter à son maximum, nous avions grandement compté sur la présence de notre directeur au milieu de nous, sur son activité, sur la chaleur entraînante de sa parole. Il se proposait de donner, tant à Paris qu'en province, des conférences sur son récent voyage. Il lui eût été précieux de nous faire profiter sans délai des trésors d'observations, de souvenirs et d'encouragements qu'il a rapportés de Madagascar et du Sud de l'Afrique.

Malheureusement la santé de M. Boegner, gravement altérée au départ de Madagascar, ne s'est pas encore rétablie. Après un mois de présence à son poste, les accès de fièvre

ont reparu et se sont multipliés dans la première quinzaine de novembre. Les docteurs consultés lui ont ordonné de passer encore cinq ou six mois loin de Paris sans s'occuper des affaires de la Société. Il fait ses préparatifs de départ. En son absence, notre secrétaire général n'aura guère la liberté de répondre aux appels qu'il pourra recevoir du dehors.

Vous voyez, chers amis de notre œuvre, à quel point nous nous trouvons amoindris dans nos forces, au moment même où la tâche exigerait plus de vigueur et de ressources que jamais. Notre précieux professeur, M. Krüger, languit toujours loin de nous, en proie à de vives souffrances et réduit à une inaction presque complète. Et notre vaillant directeur, revenu blessé de la bataille qu'il était allé livrer à Madagascar pour nos Églises et pour notre mission naissante, doit s'écarter aussi pour chercher la guérison sous un climat plus tonique.

Dans cette extrémité, nous nous tournons d'abord vers Dieu, qui nous a si merveilleusement soutenus jusqu'ici, et nous lui disons : « Regarde du haut des cieux ; vois et considère cette vigne ! Protège ce que ta droite a planté ! »

Et nous nous tournons aussi vers vous, frères et sœurs. Notre œuvre est votre œuvre. C'est en votre nom que nous avons répondu aux appels qui nous venaient des régions païennes et de celles où le christianisme évangélique, récemment importé, se trouvait en grand péril. Dans la mesure où les vocations se sont produites, nous avons organisé les départs. Jamais nous n'avons retenu, faute de ressources, un jeune serviteur de Dieu prêt à se mettre en route.

Bien plus, le Comité des missions, à l'heure où la présence de son directeur à la tête de l'œuvre paraissait le plus indispensable, n'a pas hésité à l'envoyer à Madagascar, où nous pensions qu'il était plus nécessaire encore. Nous savions à quels dangers nous l'exposions ; lui-même a courageusement compromis sa santé.

En faisant ainsi passer l'intérêt du règne de Dieu avant

toute autre considération, nous avons eu la conscience, non seulement de faire notre devoir et de rester fidèles à l'esprit d'une œuvre de mission, mais aussi d'être en communion de sentiment avec vous. Et maintenant, dans le passage difficile et étroit où nous nous trouvons engagés, nous avons le droit de compter que vous ne nous abandonnerez pas. Si quelques-uns quittent leur pays et risquent leur existence, ceux au nom de qui ils font ce sacrifice ne doivent-ils pas être prêts à donner, de leur côté, leur argent, leurs sympathies, leurs prières?

Vous connaissez maintenant l'étendue de nos besoins; vous n'hésiterez pas à mettre nos cœurs au large. Assez d'autres questions se posent en ce moment devant nous. Assez de graves préoccupations nous assaillent : affaiblissement du quartier général, besoins de renfort de certains corps d'armée, difficultés spéciales suscitées à nos missions du Sud de l'Afrique par la guerre du Transvaal, et à presque toutes nos missions coloniales par l'acharnement de la concurrence catholique. Vous ne voudrez pas qu'à tous ces soucis s'ajoute encore celui du pain quotidien et que nous ayons ainsi « tristesse sur tristesse ».

Sans attendre la fin de l'exercice, vous renouvellerez donc l'effort de l'hiver dernier. Tous, membres de nos Comités auxiliaires, pasteurs de nos Églises, collecteurs et collectrices du Sou missionnaire ou simples souscripteurs de notre œuvre, vous aurez à cœur de répondre sans retard à notre appel. Par des prédications, des conférences, des articles de journaux ou de simples entretiens, vous ferez connaître notre situation. En avançant de quelques mois l'époque des rentrées annuelles, vous donnerez votre approbation à la marche progressive que nous avons dû suivre pour répondre aux indications manifestes de Dieu.

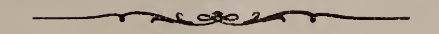
Vous vous unirez enfin à nous dans l'amour chrétien, dans l'esprit de sacrifice et dans la prière d'intercession. Et tous d'un même cœur, nous travaillerons à faire avancer sur cette

terre, dans la dernière année du siècle qui s'en va, le règne glorieux de Celui dont, une fois de plus, nous célébrerons bientôt la naissance.

Recevez, chers frères et sœurs, avec nos remerciements pour les témoignages de sympathie que vous nous avez déjà donnés, l'assurance de notre dévouement et de notre affection chrétienne.

Le Comité de la Société des Missions :

J. de Seynes, *président;* Louis Vernes, pasteur; G. Appia, pasteur; L. Sautter et R. Hollard, pasteur, *vice-présidents;* B. Couve, pasteur, et Fr. Dumas, pasteur, *secrétaires;* Eric de Bammeville, *trésorier;* R. Allier, M. Bernard, H. Cordey, pasteur; E. Gruner, A. Gout, pasteur; E. Lacheret, pasteur; H. Lambert, G. Mirabaud, J. Meyer, pasteur; Th. Monod, pasteur; J. de Neufville, J. Picard, pasteur; comte J. de Pourtalès, Fr. Puaux, pasteur; amiral Puech, P. Raveau, L. Renckhoff, C. Soulier, pasteur; M. Vautier, Ch. Vernes, pasteur, *membres du Comité;* Alf. Boegner, pasteur, *directeur de la Société;* J. Bianquis, pasteur, *secrétaire-général.*



SITUATION FINANCIÈRE AU 20 NOVEMBRE 1899

1. — Œuvre générale.

La dépense prévue pour l'exercice 1899-1900 est de . .	465 900 »
faisant une dépense mensuelle de.	38 825 »
pour laquelle il faudrait une recette égale, soit pour 7 mois et 20 jours, du 1er avril dernier au 20 novembre	297 655 »
Les recettes effectives n'ayant été que de	98 222 »
l'écart en moins est, à ce jour, de.	199.433 »

2. — Madagascar.

La dépense prévue pour 1899-1900 étant de	362 000 »
la dépense mensuelle est de	30.100 »
et, pour 7 mois et 20 jours, de	230.800 »
Les recettes effectuées n'ayant été que de	46 600 »
l'écart en moins est, à ce jour, de.	184 200 »
Il a été payé jusqu'ici pour Madagascar	309 000 »

3. — Zambèze.

Le budget prévu pour 1899-1900 est de	230.000 »
faisant une dépense mensuelle de	19.166 »
et, pour 7 mois et 20 jours, de	146.902 »
Les recettes effectuées n'étant que de.	29.162 »
il y a un écart en moins de	117 740 »
Il a été payé jusqu'ici pour le Zambèze	92 000 »

UN BEAU DON A NOS ÉGLISES (1)

C'est avec émotion que nous annonçons à nos lecteurs la récente publication du livre que M. Krüger vient de donner à nos Églises. C'est un commentaire sur les huit premiers

(1) *Les huit premiers chapitres de la lettre de Paul aux Romains*, traduction, arguments analytiques, notes et éclaircissements, le tout en français, par F. Herm Krüger, professeur à la Maison des missions évangéliques de Paris. — Lausanne, Georges Bridel et Ce. — Paris, Fischbacher. — Prix : 4 francs. — La Maison des missions se chargera de transmettre les commandes.

chapitres de l'Épître aux Romains que notre ami a réussi à achever malgré ses souffrances.

Sachant notre intention de recommander son volume, M Krüger nous priait récemment de n'en rien faire. « Le *Journal des Missions*, écrivait-il, doit être réservé aux nouvelles des champs de travail, aux lettres des missionnaires, aux études sur l'œuvre apostolique. Il n'a pas à mentionner la publication d'un ouvrage de théologie. »

Si nous passons outre à la défense de M. Krüger, c'est que, contrairement à son dire, nous voyons de nombreux liens entre un travail comme celui qu'il nous donne et la cause au service de laquelle il a usé ses forces.

Il y a, entre la connaissance de l'Écriture Sainte et notre œuvre, un lien profond et immédiat. Les réformateurs, on le sait, n'ont pas servi directement les missions; ils n'ont même pas eu une claire conscience du devoir incombant à l'Église à l'égard des païens. Et cependant, qui pourrait nier l'action qu'ils ont exercée à la longue sur l'évangélisation du monde en rendant à l'Église la connaissance approfondie et rénovatrice des saintes Ecritures? C'est ce que pressentait le grand peintre Albert Dürer lorsque, après la Diète de Worms, ayant appris la disparition de Luther et partageant l'erreur de l'opinion qui croyait à un assassinat, il écrivait dans son journal : « Oh! Dieu, redonne-nous un homme pareil à cet homme, qui, inspiré de ton esprit, rassemble les débris de ta sainte Église et nous enseigne à vivre comme des chrétiens, afin qu'à la vue de nos bonnes œuvres, les infidèles Turcs, païens, Indiens désirent s'unir à nous et acceptent notre foi... Donne-nous le pur et saint Évangile qui ne soit pas obscurci par des enseignements d'homme. »

Albert Dürer ne se trompait point. Il y a une relation nécessaire entre tout progrès dans la connaissance de la Parole de Dieu et la conversion des nations païennes. C'est un progrès de ce genre que M. Krüger a cherché à accomplir. Son vœu ardent, nous le savons, a été de faciliter non seulement aux théologiens, mais à tous, hommes et femmes,

l'intimité avec la pensée biblique, et cela, avant tout, en éclairant d'une lumière aussi vive que possible la marche des idées du grand apôtre dans son Épitre aux Romains, et en obtenant la compréhension du détail de l'intelligence de l'ensemble.

Avec quel talent et quelle originalité il s'est acquitté de ce travail, c'est ce que montrera à chacun l'étude du livre lui-même, aussi éloigné, en son allure très individuelle, du classique commentaire hérissé de noms propres, de renvois et de citations, que de la paraphrase édifiante.

Ce n'est pas à dire que nous n'aurions pas à soumettre à l'auteur certaines objections, à faire nos réserves sur telle application de sa méthode; mais c'est ici qu'intervient la consigne de notre ami et qu'il convient de ne pas perdre de vue le caractère spécial du journal où nous écrivons.

Aussi bien il existe entre le livre de M. Krüger et notre œuvre un lien plus intime encore et que nous avons un véritable plaisir à mentionner. Ce commentaire des huit premiers chapitres de l'Epître aux Romains n'est autre chose qu'un fragment du cours professé par l'auteur à la Maison des missions. A ce titre, il est un don de nos missions aux Églises ; il est aussi un échantillon de l'enseignement biblique que nos élèves ont eu le bonheur de recevoir pendant ces dernières années.

En rouvrant, en 1885, la Maison des missions, notre désir et notre espoir ont été, sans perdre de vue la modestie que lui imposent ses proportions, d'en faire un foyer intense d'études et de connaissances bibliques. Grâce à M. Krüger, ce vœu a été réalisé dans une grande mesure ; son livre en est la preuve. Nous y insistons d'autant plus que, faute peut-être de nous être assez vantés, nous voyons quelques-uns de nos meilleurs amis méconnaître l'effort accompli dans cet ordre dans notre Maison. Si elle offre à ses élèves, au point de vue de la culture générale, moins de ressources que tel établissement officiel, nulle part, en revanche, nous croyons pouvoir le dire, les Écritures ne sont l'objet d'une

étude plus respectueuse, plus saintement libre et plus assidue. Le cours de M. Krüger comportait, en un cycle de trois ans, l'étude de tout le Nouveau Testament dans le texte original. L'Ancien Testament était étudié dans le même esprit ; nous n'avons pas besoin de dire que ceux auxquels incombe le remplacement de M. Krüger en sont également animés.

Un dernier mot. Nous disions, il y a un instant, que le commentaire de M. Krüger n'a rien de commun avec les ouvrages d'édification courante, qui abondent sur les textes sacrés; et cependant il se dégage, croyons-nous, des pages de son livre, une âpre et forte saveur chrétienne; il en résulte une édification d'ordre supérieur qui, aux yeux de l'auteur lui-même, en constitue le but suprême. Développer, par l'explication de l'épître libératrice qui tant de fois a renouvelé l'Église, la piété individuelle, la trempe du caractère chrétien, c'est là ce qu'il a voulu, et ce sera là la meilleure récompense de son travail.

Nous souhaitons que beaucoup de nos lecteurs procurent à notre ami, à son insu peut-être, cette récompense.

A. B.

UN NOUVEAU LIVRE SUR MADAGASCAR

Rapport sur la délégation de MM. Boegner et Germond à Madagascar.

Avec un appendice, deux cartes et des gravures (1).

Le volume que nous offrons à nos Églises diffère de la plupart des ouvrages publiés jusqu'à présent dans notre langue sur les missions. On n'y trouvera ni les descriptions ni les récits édifiants ou pittoresques qui abondent d'ordinaire dans ce genre de publications, et qui en forment à bon droit l'attrait principal. C'est bien un Rapport, ce sont bien des documents que nous mettons aujourd'hui entre les mains de nos lecteurs.

(1) Voir aux annonces sur la couverture.

Et cependant, nous croyons pouvoir leur recommander l'étude du travail que nous leur présentons. L'intérêt pour les missions est inséparable de la *connaissance* de cette œuvre, et c'est un des signes les plus encourageants des progrès qu'elle fait parmi nous, que le besoin croissant d'informations précises qui se manifeste partout, ces informations fussent-elles même d'un caractère technique ou de théorie.

C'est surtout à propos de Madagascar que notre protestantisme a désiré être renseigné d'une façon exacte et complète : nous croyons répondre à ce désir en publiant le volume que nous annonçons. A part quelques détails concernant les personnes et présentant par là même un caractère confidentiel, on y trouvera, dans son intégralité, le rapport présenté au Comité sur la délégation de MM. Boegner et Germond. Un appendice, plus considérable que le rapport lui-même, contient une série de documents qui complètent le rapport et constituent en quelque sorte l'inventaire de notre œuvre religieuse et scolaire dans la grande île. Plusieurs de ces documents présentent un intérêt particulier en ce qu'ils élucident quelques-unes des questions les plus délicates actuellement posées. Citons notamment, outre les rapports sur les diverses branches de l'œuvre dus à la plume de nos missionnaires, une intéressante étude de M. Vernier sur la constitution des Églises malgaches, le pastorat indigène et l'école de théologie; le réglement organisant la mission de Madagascar, et la correspondance échangée avec M. le général Galliéni au sujet des rapports des écoles de la mission avec le gouvernement. Deux cartes, dues à M. Bianquis, et des photo-gravures représentant nos principaux établissements, augmentent, à leur manière, la documentation apportée aux amis des missions par le volume que nous recommandons à leur bon accueil.

DEUX LIVRES EN PRÉPARATION EN LANGUE GALOASE

A la dernière séance du Comité des missions, le 6 novembre, M. le missionnaire Teisserès a été introduit et a déposé sur le bureau les manuscrits de deux ouvrages dont il vient d'achever la préparation en langue galoase. L'un est une Histoire Sainte, l'autre un Catéchisme assez développé et suivi d'un petit manuel de controverse catholique.

Pour l'Histoire sainte, M. Teisserès a suivi en général l'ouvrage de M. Bonnefon. Pour le Catéchisme il s'est inspiré surtout du Manuel d'instruction religieuse de M. Babut, mais en le mettant à la portée des indigènes.

Nos lecteurs seront heureux d'avoir quelques détails sur la langue dans laquelle ces deux livres sont composés.

On trouve, dans la région du Bas Ogooué et du Gabon, six peuplades parlant des dialectes très rapprochés les uns des autres. Ce sont : Les Galwa (ou Galoas), les Nkomi, les Enènga, les Adjoumba, les Mpongwé (au Gabon) et les Oroungou (au Cap Lopez).

Ces six dialectes forment ce que les indigènes appellent l'*omiènè*. On dit d'un homme : « *E kamb' omiènè :* il parle omiènè. » Ce mot signifie pur, véritable. Donc parler l'*omiènè*, c'est parler le véritable, le pur langage. Par suite, ces peuples s'appellent eux-mêmes des *Ngwèmiènè,* des purs, tandis que les autres, qui vivent autour d'eux et qui ne parlent pas leur langue, tels que les Pahouins, les Bakélés, les Ivili, les Séki, les Ivéa, sont des *Ngwèpiza* ou des *Anongo-ma*, c'est-à-dire ceux qui ne parlent pas bien, qui se trompent. *Piza*, en *omiènè*, veut dire se tromper, se mal exprimer, parler improprement, incorrectement. Le mot *omiènè* est lui-même une abréviation de *miè boulia nè :* je dis que. Fn parlant les indigènes disent toujours : « *Miè nè :* je dis que. »

Il se produit chez les Pahouins le même phénomène. Certaines tribus disent *Mazuna,* d'autres *Makina* pour : « je dis

que. » Il est ainsi facile de distinguer à quelles tribus ils appartiennent.

Jusqu'ici on n'avait imprimé, à l'usage de la mission du Congo, qu'un petit recueil de cantiques et la Bible, traduite par les missionnaires américains. Encore cette Bible n'était-elle pas complète; il y manquait le livre des Nombres, le Lévitique, le Deutéronome, les deux livres des Chroniques, Jérémie et Ezéchiel; de plus, cette traduction avait été faite dans le dialecte *mpongwé* parlé au Gabon, mais qui diffère des langues de l'Ogooué. M. Teisserès, aidé par l'évangéliste Ogula, a déjà terminé la traduction des livres que nos frères américains avaient laissés de côté et a commencé la revision des autres. Ce travail est achevé aujourd'hui pour la Genèse et pour l'Exode; la nouvelle version du Pentateuque en galoa est donc terminée et pourra être prochainement donnée à l'imprimeur. L'intention de M. Teisserès est, en effet, de publier la Bible par fascicules, afin de ne pas faire attendre les indigènes jusqu'au moment où les derniers livres auront pu être revisés.

Mais ce n'est pas la seule activité littéraire à laquelle se soit livré, avec l'aide de son évangéliste, notre missionnaire de Lambaréné. Nous avons donné les titres des deux manuscrits, très soigneusement recopiés, qu'il a apportés, le 6 novembre, au Comité. L'un et l'autre seront extrêmement utiles pour l'instruction des élèves catéchistes de Lambaréné.

On sait, en effet, que Lambaréné, qui est la plus ancienne de nos deux stations, est restée en quelque sorte la métropole de la mission de l'Ogooué, et que c'est là qu'est notre école de catéchistes. Les Galoas qui habitent cette région sont depuis beaucoup plus longtemps en relations avec les Européens que les Pahouins; aussi sont-ils arrivés à un degré supérieur de mentalité. Ils sont plus aptes à recevoir l'instruction et, jusqu'ici, c'est de leurs rangs que sont sortis les auxiliaires de la mission : évangélistes, catéchistes et instituteurs, employés à Talagouga et dans le Haut du fleuve, tout aussi bien que dans le Bas. On comprend l'intérêt qu'il y

a à fournir à ces jeunes hommes des notions exactes d'histoire sainte et à les pourvoir d'un manuel suffisant de la doctrine chrétienne.

En outre de ce manuel, dont les proportions sont assez considérables, nos frères de l'Ogooué préparent un petit catéchisme très simple, condensé, nourrissant, analogue au petit catéchisme de Luther et destiné à être appris par cœur dans toutes les écoles de la mission. Ce qui fait qu'ils ont commencé par le manuel le plus développé, c'est qu'ils avaient déjà entre les mains un tout petit catéchisme remontant aux Américains et dont ils s'étaient servis jusqu'à ces derniers temps ; mais ce petit livre est maintenant épuisé et il était d'ailleurs, dans le développement actuel de la mission, tout à fait insuffisant.

En dehors des travaux dont nous venons de parler, il n'existe en galoa qu'une traduction manuscrite du *Voyage du chrétien* de Bunyan, faite par notre regretté missionnaire M. Jacot, et que sa veuve se propose de faire paraître très prochainement. Cette publication sera un précieux souvenir du jeune serviteur de Dieu qui s'était consacré avec tant de dévouement à l'œuvre du Congo. Elle contribuera efficacement à répandre parmi les indigènes la connaissance et l'amour des choses de Dieu.

Le Comité s'est vivement intéressé aux explications que M. Teisserès lui a données sur ses travaux littéraires, et lui a adressé ses remerciements et ses félicitations. Tout fait espérer que les deux volumes en préparation, ainsi que le Pentateuque, auront paru avant que notre missionnaire soit reparti pour son poste.

NOTES DU MOIS

Mercredi, 1[er] *novembre.* — Le secrétaire général prend part, à Reims, à une réunion du Comité auxiliaire du Nord-Est.

Lundi, 6. — Le Comité tient sa séance mensuelle ; vivement préoccupé par l'état de santé du directeur et par la gravité de la situation financière, il décide d'adresser un appel cordial à tous les amis des missions pour réclamer le concours de leurs prières et de leurs sacrifices pendant la campagne d'hiver. Il reçoit successivement M. Teisserès, qui l'entretient de ses travaux littéraires, et M. et madame Moreau.

Mardi, 14. — Entrée de M. Ch. Mercier à la Maison des missions, comme professeur intérimaire d'hébreu et d'Ancien Testament.

Jeudi, 23. — Mariage, à Paris, de M. Ed. Koulinski, artisan missionnaire à Maré, avec mademoiselle Jeanne Hœrtel.

Lundi, 27. — Journée de retraite pastorale dans la chapelle de la Maison des missions.

La santé de M. Boegner, qui s'était maintenue très satisfaisante tout le mois d'octobre, lui avait permis de reprendre la plupart de ses occupations ordinaires. Il avait été heureux de recevoir, le 28, au boulevard Arago, le Synode des Églises libres et de présider, le 29, la réunion annuelle des collecteurs du sou missionnaire. Mais, dès le lendemain, la fièvre reparaissait, et, du 30 octobre au 14 novembre, le directeur a passé par huit accès qui l'ont beaucoup fatigué. Comme nous l'annonçons dans l'appel inséré en tête de cette livraison, une consultation médicale a été reconnue nécessaire,

et les docteurs ont ordonné à M. Boegner un séjour de cinq à six mois loin de Paris, dans un climat sec et sain, avec interruption de tout travail assidu. Il compte se mettre en route pour la Suisse au moment même où le *Journal des Missions* paraîtra. Nous n'avons pas besoin de dire quelle épreuve sera cette nouvelle absence pour notre directeur lui-même, pour sa famille, pour la Maison et la Société des missions et pour celui qui aura encore le devoir de remplacer M. Boegner cet hiver. Cette épreuve est acceptée avec un sentiment de soumission filiale pour celui qu'elle atteint le plus directement. Nous comptons tous, pour nous aider à la supporter, sur un redoublement de sympathie des amis des missions.

Pendant le mois de novembre, M. et madame Moreau ont habité la Maison des missions; M. et madame Merle y ont aussi fait un séjour; M. Teisserès y est venu à plusieurs reprises, et M. Jeanmairet y a passé deux ou trois jours, se rendant en Angleterre, où il fait en ce moment une tournée de conférences pour la mission du Lessouto et ses œuvres indigènes.

M. et madame Sharman, les missionnaires de la Société de Londres à Tananarive, avec lesquels nos propres ouvriers ont eu des relations si précieuses, ont passé trois jours à Paris, en se rendant à Montpellier, où ils comptent faire un séjour de quelques mois avant de repartir pour Madagascar.

Notre ami M. Alfred Bertrand publiera, dans le courant de décembre, un beau volume intitulé : *En Afrique avec le missionnaire Coillard*; et, en sous-titre : *A travers l'Etat libre de l'Orange, le pays des ba-Souto et Boulawayo. — Départ de M. Coillard pour le pays des ba-Rotsi. — Mon retour par la côte orientale : Matébéléland et Mashonaland; la province de Mozambique. — Beira et Diégo-Suarez.*

Cet ouvrage, illustré de trente-six gravures d'après les photographies de l'auteur, et d'une carte, paraîtra chez

Ch. Eggimann, éditeur, à Genève. Il est dédié aux présidents et présidentes des zambézias et aux amis de la mission du Haut-Zambèze chez les ba-Rotsi. On trouvera sur la couverture du *Journal des Missions* les titres de chapitres qui sont des plus alléchants. Partir avec M. Coillard, voir en passant Cecil Rhodes, le président de l'Etat libre d'Orange, le grand chef Lérotholi, le roi Khama, se rencontrer avec M. Boegner à Boulawayo, et revenir de Madagascar avec le général Gallièni, faire l'ascension de quelques-unes des montagnes les plus hautes ou les plus pittoresques de l'Afrique australe, traverser le Lessouto d'un bout à l'autre : c'est une série d'enchantements qui promet un volume plein d'intérêt. Les amis des missions, en particulier, voudront se le procurer. Nous y reviendrons avec plus de détail quand il aura paru. Félicitons, en attendant, M. Bertrand d'avoir si rapidement mené à bonne fin une telle entreprise.

Le succès de ce second ouvrage ne sera certainement pas inférieur à celui de son aîné : *Au pays des ba-Rotsi*. Nous avons déjà annoncé l'année dernière et nous rappelons ce beau livre, qui apporte à notre mission du Zambèze un témoignage si convaincu et auquel les événements actuels du Sud de l'Afrique donnent un caractère d'actualité.

Le complément du manuscrit de M. Liénard et les épreuves photographiques destinées à l'illustration de son volume sont heureusement arrivés, il y a quelques semaines, à M. le professeur Westphal, chargé d'éditer l'ouvrage : *Notre voyage au Zambèze*. Nous avons eu le manuscrit entre les mains : la lecture en est du plus haut intérêt, et nous ne craignons pas de prédire à ce volume une véritable popularité dans nos Eglises. Nous sommes heureux de pouvoir en donner dès maintenant la primeur aux lecteurs du *Journal des Missions*, en publiant dans ce numéro le chapitre sur le *Baptême de Litia*.

Nous rappelons, à l'approche des fêtes, le *Petit Messager de Noël* et l'*Almanach des Missions pour 1900*, qui se prêtent si bien, l'un et l'autre, à être distribués à des arbres de Noël

ou offerts en cadeau à des jours de l'an. L'écoulement de l'almanach est un souci pour les étudiants de Montauban, qui le dirigent avec tant d'amour pour notre œuvre. Nous demandons à tous nos amis de leur ôter ce souci en adressant sans retard leurs commandes à M. Coueslant, à Cahors.

On nous a demandé de publier la liste nominative des élèves missionnaires en cours d'études. Nous la donnons très volontiers, dans l'espoir que les amis des missions aimeront à lire ces noms et se sentiront pressés de les mentionner individuellement dans leurs prières.

1° Candidats ayant terminé leurs études et non encore consacrés : MM. René *Ellenberger* et Albert *Drancourt*.

2° Élèves présents à la Maison des missions :

a) Ayant fait ses études complètes de théologie à Neuchâtel ; M. Georges *Volla;*

b) Ayant commencé sa théologie à Lausanne et à Neuchâtel : M. Adrien *Butticaz;*

c) Élève de troisième année : M. Jean *Lageard;*

d) Élèves de deuxième année : MM. Georges *Baltzer*, Victor *Ellenberger*, Maurice *Forget* et Maurice *Robert;*

e) Élève de première année : M. Gustave *Berger*.

3° Élèves en cours d'études à la Faculté de Montauban : MM. Maurice *Leenhardt* et André *Liotard*.

4° Élèves faisant, cette année, leur service militaire : MM. Jean *Kaspar*, Eugène *Parisot* et Henri *Ferrand*.

5° Élèves de la section préparatoire (à Batignolles) : MM. Pierre *Blum*, Émile *Brès*, Noël *Christol*, Charles *Kœst*, Jean-Baptiste *Mont*, Gaston *Riou* et Léopold *Soubeyran*.

Outre ces vingt-deux jeunes gens, il y a quelques étudiants ou futurs étudiants en théologie qui nous ont fait savoir, à titre plus ou moins confidentiel, leur intention de s'engager plus tard au service de notre Société, mais qu'il pourrait être prématuré d'inscrire dès maintenant comme élèves missionnaires.

LESSOUTO

LA SITUATION ACTUELLE

Disette de lettres. — Conférence de Thaba-Bossiou. — A Léribé. Que feront les Bassoutos ?

Nous n'avons reçu en novembre qu'une ou deux lettres du Lessouto. Peut-être ont-elles quelque peine à franchir la frontière. Nous savons cependant que les familles de nos missionnaires ont encore eu des nouvelles directes. Mais il est à craindre que bientôt elles ne fassent tout à fait défaut.

On verra, par la lettre de M. Duby que nous publions ci-après, que le Synode et la Conférence ont eu lieu, à Thaba-Bossiou, au commencement d'octobre, malgré l'imminence de la déclaration de guerre. Nous ne savons encore rien de ces assemblées, sinon que la station de Paballong, vacante depuis le départ de M. Bertschy, a été assignée à M. Duby.

Une lettre particulière, qui nous est communiquée par la famille, nous apprend que M. H. Dieterlen, au dernier moment, n'a pas cru pouvoir quitter Léribé pendant les huit ou dix jours nécessaires pour aller assister à la session.

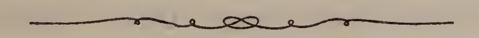
On sait que Léribé est à la frontière même de l'État libre. De la montagne qui domine la station on pouvait discerner, avec une bonne lorgnette, de l'autre côté du Calédon, une dizaine de tentes dressées dans la plaine ; c'était un camp de Boers qui faisait marcher les langues des indigènes de Léribé. Nous avons lieu de croire que, depuis lors, ce camp a été transporté loin de là.

Que feront les Bassoutos ? Qu'arrivera-t-il de leur pays ? Telle est la question que se posait naturellement M. Dieterlen. Les bruits les plus divers circulaient dans son entourage. Les divisions qui existent entre les jeunes chefs, ces

haines fraternelles qui sont, de toute ancienneté, dans la tradition des tribus donnent à craindre que, çà et là, des imprudences ne soient commises. Les journaux d'Europe ont parlé à plusieurs reprises des intentions que l'on prête à Joël Molapo, de ses sympathies plus ou moins avérées pour les Boërs. Joël est le chef de Qalo, la station de M. Lorriaux.

Jusqu'ici, il ne semble pas qu'aucun acte ait confirmé ces rumeurs qui circulent, bien entendu, à travers le Lessouto. Les indigènes restent tranquilles malgré le mécontentement que leur a causé l'élévation de la taxe annuelle portée de 10 shillings à 20 (soit de 12 fr. 50 à 25 francs). Il ne paraît pas non plus qu'aucun des deux belligérants ait rien fait pour les impliquer dans les conflits.

Demandons à Dieu que nos Bassoutos ne cèdent, quoi qu'il arrive, à aucun entraînement et restent simples spectateurs d'une lutte qui est, en elle-même, un scandale et une cause de profonde tristesse pour tous les amis du règne de Dieu dans le Sud de l'Afrique.



IMPRESSIONS D'ARRIVÉE

Lettre de M. le missionnaire S. Duby à M. Bianquis.

A la Conférence de Thaba-Bossiou. — Désigné pour Paballong. — Voyage à travers un pays fertile. — Le Synode. — Un spectacle éloquent. — A genoux pour rendre grâces. — Des brebis qui attendent leur pasteur.

Morija, 19 octobre 1899.

Bien cher monsieur,

C'est à Thaba-Bossiou, au pied de la fameuse montagne de Moshesh — un endroit mémorable aussi pour nous désormais — que la Conférence du Lessouto vient de fixer mon sort. Les discussions n'ont pas été très vives en ce qui concernait

ma nomination, puisqu'il n'y avait, à l'heure actuelle, qu'un poste à pourvoir. Je suis donc officiellement, depuis quelques jours, le missionnaire de Paballong. Je tenais à vous faire connaître moi-même et immédiatement cette décision de la Conférence.

Nous avons, ma femme et moi, beaucoup joui de notre voyage à cheval à travers le pays : la contrée est splendide à cette époque de l'année, les prairies sont vertes, les blés mûrissent et les arbres fruitiers autour des stations sont chargés de fruits. Si le gel ou la grêle n'ont pas la méchante idée de venir semer la destruction, la récolte sera des plus abondantes et l'année sera classée comme exceptionnellement bonne. Ce sera une vache grasse après beaucoup de vaches maigres. Plaise à Dieu qu'elle ne soit pas la seule de son espèce!

Nous avons surtout beaucoup joui des quelques jours que nous avons passés chez quelques-uns de nos collègues, et nous avons beaucoup regretté de devoir refuser l'aimable invitation qui nous était faite de divers côtés. Notre projet primitif était de monter jusqu'à Qalo, au moins jusqu'à Léribé ; mais les rumeurs de guerre nous ont fait juger plus prudent de redescendre sur Morija et le sud.

Nous emportons un bon souvenir du Synode de Thaba-Bossiou, de la journée du dimanche en particulier. C'était un spectacle imposant — et j'ajouterai éloquent, — que celui de ces trois ou quatre mille indigènes réunis en plein air et exhortés, le matin, par deux pasteurs indigènes. L'après-midi, un service de sainte Cène réunissait 750 communiants. C'est vraiment beau : ce serait même éblouissant pour un nouveau venu qui ne connaîtrait rien du côté moins visible, mais plus ingrat, de la tâche missionnaire. Dans le travail quotidien, que de déceptions ! Combien de chutes parmi les évangélistes eux-mêmes!

Ce n'est donc pas le cœur plein d'illusions que nous irons commencer notre œuvre dans le Griqualand. Toutefois, l'œuvre missionnaire du Lessouto est de celles qui font

tomber à genoux pour rendre grâces. L'Église passe en ce moment, comme vous le savez, par un temps de crise, mais de crise salutaire : transition nécessaire entre une époque d'enfance relative et un degré supérieur de maturité. Nous sommes donc arrivés à un moment des plus intéressants.

Je ne puis vous parler de Paballong, puisque je n'ai pas encore traversé les Drakensberg ; mais je puis vous dire que, dès à présent, il nous tarde d'y être. Les évangélistes délégués au Synode ont tenu à nous voir et à nous dire qu'ils étaient maintenant comme « des brebis qui n'ont plus de berger ». « Après avoir eu bien chaud, ils se trouvaient dans une couverture entièrement déchirée ». Et, par beaucoup d'images semblables, ils nous exprimaient le besoin de nous avoir auprès d'eux le plus tôt possible. C'est pourquoi nous avons décidé de rebrousser chemin, afin de pouvoir traverser les montagnes avant la saison des pluies. Nous pensons donc être à Paballong dans le courant du mois prochain, au plus tard en décembre. Nous aimerions beaucoup pouvoir faire encore quelques semailles ; nous ne saurions trop que faire sans cela. Enfin, j'espère que tout ira bien, les deux premières années sont toujours difficiles, puis tout s'arrange peu à peu... S. DUBY.

ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

A Sèshéké. — M. Coillard sur le Zambèze. — La traversée des rapides. — Pirogues chavirées. — MM. Verdier et Burnier au N'joko. — Le gué. — Un dimanche en pays païen. — Crocodile. — Comment adresser les lettres au Zambèze pendant la guerre.

Nous avions craint de manquer de nouvelles, dès le mois de novembre, à cause de la guerre du Transvaal, qui a coupé

les communications par la voie ferrée, entre le Cap et Palapyé.

Grâce à Dieu, les lettres de nos missionnaires nous sont encore parvenues et nous ont apporté de bonnes nouvelles, datées des premiers jours de septembre. On verra, plus loin, ce que notre cher artisan poitevin, M Henri Martin, nous écrivait de Séshéké le 6 septembre. Pendant ce temps, M. Coillard, accompagné de MM. et mesdames Liénard, de Prosch et Rittener, remontait le fleuve en canot. Il avait quitté Séshéké le 9 août et, peu après, il écrivait les lignes suivantes à une fidèle amie de notre Société :

« 15 août 1899.

« C'est à bâtons rompus que je vous écris. Voilà huit jours demain que nous avons quitté Séshéké et que nous naviguons. Jamais le fleuve ne m'a paru aussi beau. J'admire tout comme les nouveaux venus.

« Nous avons, en tout, près de cinquante canots, dont quarante pour nous, et plusieurs chefs de différents grades. C'est encore une expédition formidable, surtout à cause de la nourriture. Mais, avec le premier ministre, qui est un de mes enfants en la foi, et un homme comme Sémondji, également chrétien et chef de l'expédition, je me sens bien soulagé. Ils sont aux petits soins avec nous. Ils montent nos tentes, nous font des chercher du combustible, etc. ; nous sommes choyés. Ce n'est plus le temps où l'on ne nous regardait absolument que comme des vaches à traire.

« Cela n'empêche pas que la navigation soit dangereuse et pleine d'imprévu. Nous venons de franchir les Rapides de la Mort, où un Jésuite, en 1883, a perdu la vie. Nous venions de ceux de Ngamboa. Avant d'y arriver, nous avions eu deux ou trois canots chavirés. Madame de Prosch supporte mal le mouvement du canot. Aussi lui en avais-je procuré un plus grand et plus large que le premier. Elle y était à peine installée que celui qu'elle venait de quitter chavirait dans les

rapides. Un moment après, c'était une nouvelle aventure : « *Mokow o oeste !* » un canot chavire. C'était celui de madame Rittener. Heureusement qu'elle n'avait pas perdu son sang-froid. Les vagues envahissant la barque, elle ramassa sa couverture et se mit sur les épaules du maître canotier qui la déposa sur la rive. »

Le lendemain, M. Coillard reprenait sa lettre, tout en naviguant.

« En canot, le 16.

« C'est une bien belle journée. Une nuit froide et une gelée blanche assez forte. Nous nous étions levés au point du jour, nous avions avalé une tasse de café et fait la prière en commun et nous allions prendre nos places en canots, quand nous apprenons qu'une pirogue a sombré dans la nuit avec toute sa charge. Bon ! nous voilà arrêtés ! Qui sait pour combien de temps, car nous ne pouvons abandonner la malheureuse pirogue. En cet endroit, le fleuve a au moins trois mètres de profondeur. On se met à l'œuvre, les jeunes gens plongent comme des canards et, après deux heures de travail, ils parviennent à sortir des plaques de tôle et à faire surnager le canot. Mais non sans cris et menaces de la part des chefs. »

On voit que la navigation sur le Zambèze est toujours fertile en accidents, le plus souvent désagréables. On voit aussi que notre vieux missionnaire n'a rien perdu de sa jeunesse d'esprit et de son entrain réconfortant.

Tandis qu'avec ces trois jeunes couples M. Coillard gagnait en canot le Haut-Zambèze, nos deux célibataires, MM. Burnier et Verdier, — les deux Théophile — se dirigeaient avec leurs véhicules dans la même direction et avaient à surmonter des obstacles encore plus nombreux. L'un d'eux, M. Burnier, nous racontait, le mois dernier, les difficultés du départ. Le dimanche, 3 septembre, il nous écrivait encore une lettre, des bords du N'joko, un affluent important du Zambèze.

Nos deux amis avaient été devancés par MM. L. Jalla et Ramseyer, partis à cheval de Seshéké, dix jours après eux et se rendant au N'joko pour voir les indigènes et choisir l'emplacement de la future station de M. Ramseyer. Le 2 septembre, ils se retrouvaient tous les quatre au gué du N'joko, un gué relativement facile, au fond pierreux, où la wagonnette a bien passé, mais dont le wagon n'a pu être tiré qu'après deux heures de travail. C'est à ce même endroit que le wagon de M. Coillard avait versé, la première fois qu'il allait à Léaluyi.

« Ce matin, écrit M. Burnier, nous avons été à cheval, Verdier et moi, au village, assez loin d'ici. C'est là que MM. Jalla et Ramseyer sont installés avec leurs garçons. M. Jalla a fait le culte : je crois que c'est la première fois qu'il y en a un ici. Les hommes, qui sont sans cesse en route, connaissent bien quelque chose des stations missionnaires; mais les pauvres femmes, c'est table rase! Elles étaient là une bande, avec leurs bébés, pendant la prière. Elles se cachaient la tête sous leur peau d'antilope et éclataient de rire là-dessous. Oh! que je me réjouis de savoir assez la langue pour commencer à évangéliser. Quand je vois ces pauvres gens si ignorants et si malheureux, mon cœur me brûle. Il y a encore une œuvre immense à faire dans ce pays. Partout où il n'y a pas de station missionnaire, c'est le plus pur paganisme.

« Après le culte, nous sommes revenus ici tous les quatre à cheval, en galopant à la lisière de la forêt. Verdier écrit en face de moi, Jalla et Ramseyer lisent. Nous allons faire notre culte en français. Ce soir, nous nous séparerons : demain ils rentrent à Séshéké, où ils arriveront à la fin de la semaine, et nous partons au petit jour, pour arriver à Léaluyi... quand? Nous avons encore trois rivières à traverser, et le N'joko est, paraît-il, la plus facile de toutes. Cela promet.

« Tout à l'heure, un crocodile vient d'attraper une vache, au bord de la rivière. On a pu la sortir de l'eau et on va la dépecer. »

Que Dieu amène heureusement au terme de leur expédition tous nos voyageurs ! Tandis que nous écrivons ce vœu, nous espérons bien qu'il est déjà exaucé.

Nous avons continué, malgré la guerre, à écrire au Zambèze par la voie ordinaire, c'est-à-dire par le Cap. Une lettre officielle du *General post office* de Londres, en date du 23 novembre, nous informe qu'en effet toute la correspondance pour la Rodhésia est encore dirigée de Londres sur la ville du Cap, sauf indication contraire de l'expéditeur. De là, elle est transmise à destination par les voies les plus sûres qui se présentent, sans qu'on sache exactement à Londres quelles sont ces voies dans les circonstances présentes. On a d'ailleurs des raisons de croire que toutes les mesures possibles seront prises pour maintenir la communication postale avec les diverses régions du Sud africain britannique.

Quant aux lettres qui seraient formellement adressées par Beira et Salisbury, elles seraient confiées aux postes de l'Afrique orientale portugaise, sans qu'on puisse nous dire si cette voie serait plus rapide et plus sûre pour le haut Zambèze que la voie du Cap.

Nous conseillons donc à nos amis, tout en s'abstenant pour le moment d'envoyer des paquets, d'adresser leurs lettres pour le Zambèze *par la voie d'Angleterre* tout simplement, en se fiant au service postal britannique pour décider, soit à Londres, soit au Cap, de la voie par laquelle les correspondances doivent être acheminées.

Dernière heure. — La famille de M. Liénard nous communique une lettre extrêmement intéressante de notre jeune frère. Le temps et la place nous manquent pour l'insérer dans ce numéro. Nous espérons pouvoir la donner le mois prochain.



LE BAPTÊME DE LITIA

Extrait de « Notre Voyage au Zambèze ».

Converti depuis huit ans et non encore baptisé. — Un baptême princier. — Les discours. — Baptême d'adultes et baptême d'enfants. — Première communion. — Sujets de prières.

Samedi, 24 mai 1899.

Nos malades sont tous — ou à peu près tous — rétablis ou en voie de l'être. Aussi a-t-on définitivement fixé à demain la baptême de Litia.

Plusieurs amis du Zambèze — et de Litia — s'imaginent sans doute que le fils de Léwanika est depuis longtemps baptisé, puisque depuis si longtemps on a appris sa conversion et que l'on connaît sa fidélité.

Il n'en est rien. En mission, le baptême ne doit pas être donné à la légère aux prosélytes. On a même dit que « la mission la plus sérieuse était celle qui retardait le plus la date du baptême. » C'est le meilleur moyen de ne pas trop faire de renégats.

Litia est converti depuis 1891. Après un retour au paganisme (il prit alors une deuxième femme), il est revenu à l'Évangile et y est resté fidèle, malgré l'opposition des siens. Son baptême et celui de sa femme devaient avoir lieu à Pâques. Mais les deux néophytes ont déclaré ne pas se sentir suffisamment préparés et la date du baptême avait été remise à la Pentecôte. A cette dernière fête, notre approche étant signalée, on décida de nous attendre. D'autres retards de natures diverses — en Afrique, tout se conjure pour retarder — ont reculé la cérémonie. En fin de compte et irrévocablement, c'est pour demain.

Nous nous réjouissons beaucoup de pouvoir assister à une cérémonie aussi caractéristique, par elle-même et par la situation des baptisés.

Dimanche, 25 mai.

Les grandes cérémonies ne se célèbrent pas sous toutes les latitudes avec un décor identique et un égal déploiement de faste et d'apparat. En Europe, pour le baptême du dernier rejeton du roitelet ou du prince le plus contesté et le moins authentique, toute la ville sera mise sens dessus dessous et les jardins d'une province dévastés. Dans une famille un peu « comme il faut », un baptême, surtout celui d'un fils premier né, est une excuse à mille folies. Et cependant, il ne s'agit que d'un petit être inconscient.

Pour le baptême du fils d'un roi vraiment puissant, lui-même homme respecté et chef revêtu d'une grande autorité, pour l'entrée dans l'« Église zambézienne » de l'héritier du trône du Zambèze, pour sa profession de foi publique, nous n'avons pas essayé de renouveler le luxe des décorations dont Rémi éblouit Clovis à Reims. Les moyens extérieurs dont l'Eglise catholique use encore et abuse, surtout dans ses missions, n'auront pas de sitôt droit de cité au Zambèze. Il fallait cependant montrer par quelque chose de visible que c'était un jour de fête. La chaire a donc été tendue de blanc; des branches de jasmin, des fleurs de grenadier — tout notre parterre, car nous sommes au gros de l'hiver — y ont été piquées, et, sur la petite table servant de fonds baptismaux, une petite nappe a été étendue.

Pour les néophytes, deux chaises cannées, en guise de prie-dieu, et c'est tout. J'allais oublier l'aiguière : un pot à lait en argent, distrait pour l'occasion de quelque service à thé, en a rempli l'office.

A l'heure habituelle, après le second appel de la cloche, les habitants des deux villages venus en foule pour voir cette chose si nouvelle, entrent en se bousculant un peu et se massent dans la chapelle. Sous la nef, en deux colonnes, hommes et femmes se serrent sur les bancs de terre, tandis que, dans les bas côtés, l'auditoire accroupi ne forme plus qu'une seule masse de corps noirs, enfouis sous des couver-

tures ou drapés fièrement dans quelques défroques de blancs. Il ne faut regarder que les yeux de ses auditeurs, au Zambèze, si l'on veut garder son sérieux.

M. Coillard monte le premier en chaire et prend pour texte le passage des Hébreux, ch. XII, v. 1-2 : « Puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, rejetons toute entrave et le péché qui nous environne si aisément et courons avec persévérance dans la carrière, ayant les regards sur Jésus... » — en comparant ce texte avec Philippiens, III, 12 : « Ce n'est pas que j'aie atteint le prix,... mais je cours... oubliant ce qui est en arrière... »

D'autres témoins que ceux dont parle l'apôtre guettent ici les chrétiens et surtout le prince : que de prudence il lui faudra ! D'autres entraves et d'autres péchés plus spéciaux et plus redoutables peuvent le faire tomber : que de courage, de foi lui sont nécessaires ! Et son premier missionnaire, celui qui l'a eu dans sa maison à Séfoula et qui l'a élevé, qui l'a amené au Sauveur, l'engage à se préparer tout à nouveau, comme le fait un coureur ou un athlète, à cette grande lutte de la vie chrétienne. Lutte terrible et sans issue si l'on devait la parcourir seul ; mais la victoire est au bout, si l'on regarde à Jésus...

A ces exhortations générales s'ajoutent facilement, en mission, des exhortations très directes, des paroles très familières et pressantes. Ici, elles étaient tout indiquées.

M. Jalla, qui a été le missionnaire de Litia depuis que celui-ci est venu habiter à Kazungula, et qui l'a suivi ici, lui parle ensuite très personnellement, comme *son* missionnaire.

Litia se lève alors et, dans un petit discours que nous ne pouvons que résumer d'après une traduction de M. Coillard, il raconte sa vie comme chrétien et professe sa foi :

« Je ne vous dirai rien de nouveau, dit-il, rien que je ne vous aie déjà dit. Ce que je dis, ce que je sens, c'est que je connais Dieu, non pas d'une manière banale, comme nous le disons tous les jours, mais je l'ai trouvé en moi. Ce que je veux, c'est le servir de tout mon cœur...

« C'est la troisième fois que je parle devant vous. Vous savez que, après m'être d'abord converti, j'étais retourné au monde. Le souvenir de cette chute me remplit maintenant de honte. Oh! je demande à Dieu sa grâce pour tenir ferme!

« Sachez que j'ai abandonné vos erreurs païennes pour toujours! Comme un véritable enfant de Dieu, je ne veux regarder qu'à Jésus. Toute mon espérance est en Lui, je me donne entièrement à Lui.

« Et vous, croyants, qui m'écoutez, persévérez! Persévérons! »

« Voilà ce que j'avais à dire. »

Après ces paroles, écoutées attentivement par tous, dans un silence respectueux, M. Jalla a procédé au baptême des deux époux. Il n'existe pas encore de liturgie officielle au Zambèze : les néophytes ont été cependant invités à prendre certains engagements, à peu près ceux que nos jeunes catéchumènes jurent, souvent avec tant de légèreté, de tenir leur vie durant. Heureusement que « l'instruction religieuse » de ces deux catéchumènes — qui seront des « premiers communiants » ce soir, — dépasse la moyenne dont on se contente en France et qu'ils ont prouvé savoir ce qu'ils font.

Litia a été baptisé sous ce nom, qui lui vient d'un grand-père et qui n'est qu'un des six ou huit vocables sous lesquels les Zambéziens le connaissent.

Namabanda, sa femme, a reçu le nom de Marie, sous sa forme hébraïque si sonore : *Myriam*.

Après le baptême des parents, celui du jeune prince héritier. Les trois premiers enfants de Litia, trois filles, étant élevés par son père, suivant une coutume étrange des Barotsi, Litia n'a pas voulu les présenter au baptême. Il y présente son fils parce qu'il espère le garder pour l'élever près de lui.

Ce bébé a été baptisé sous le nom de « Daniel. »

Cette double cérémonie pose la question si délicate des deux baptêmes en mission. Voilà deux baptêmes, deux asper-

sions d'eau semblables, et cependant deux cérémonies de signification et d'importance bien différentes.

Dans la première, deux chrétiens, deux vrais chrétiens, ayant conscience de leur foi et y ayant rendu témoignage, reçoivent le symbole de leur purification et le sceau de leur salut.

Dans la seconde, un être inconscient, qui ne sera peut-être jamais chrétien — Dieu le préserve de ce malheur ! — est apporté, malgré ses cris et ses protestations, à un missionnaire qui le baptise en l'offrant à Dieu. C'est, en fait, la « présentation de l'enfant » que les Juifs possédaient aussi. L'eau baptismale n'est plus ici le symbole d'une purification accomplie ; elle est le symbole de ce que l'on souhaite pour le baptisé ; elle n'est pas le sceau de son salut, mais tout simplement un signe extérieur soulignant une prière.

Le baptême des enfants, qu'il soit ou non scripturaire, est utile en mission, plus qu'ailleurs, pour attacher à l'Église par un signe extérieur les enfants des chrétiens. Mais, en mission surtout, la différence essentielle entre ces deux baptêmes éclate, et il importe de la bien marquer. Quand on voit les idées païennes que nos protestants français ajoutent au baptême des enfants, on se demande ce qu'il peut représenter pour d'anciens païens ! Quant aux païens eux-mêmes, toutes ces cérémonies et surtout tous ces symboles sont prétextes à commentaires erronés et à interprétations magiques (1).

Aussi, en mission plus que partout ailleurs, le catéchiste et le prédicateur doivent-ils avoir une doctrine claire et sans symbolisme ambigu. Avec des explications suffisantes, on peut faire comprendre le sens de l'un et de l'autre baptême, même lorsque leur réunion rend l'explication plus ardue. Et peut-être l'explication que l'on juge nécessaire pour un auditoire barotsi ne serait-elle pas déplacée devant un auditoire comprenant le français... Peut être le réveil de nos Églises datera-t-il du jour où tous comprendront ce que c'est que les

(1) Il va sans dire que, dans ces lignes, M. Liénard expose son idée personnelle et n'engage que lui-même. (*Réd.*)

deux baptêmes, parce qu'alors tous auront compris ce que c'est que la conversion et le salut.

Au service de l'après-midi, nous avons eu la joie de communier tous ensemble avec les deux néophytes (le baptisé non conscient n'était pas communiant : son baptême, ayant un autre sens, ne lui confère pas les mêmes droits).

C'était notre premier acte d'union avec les chrétiens du Zambèze. Les communiants noirs étaient : Sémondji, les deux évangélistes barotsi : Stéphané et Samuélé, le garçon de M. Jalla, la femme d'Aarone, — lui-même est sous discipline, — Litia et Myriam. Il nous était doux de voir ces « prémices » de l'œuvre. Quel encouragement et quel privilège pour des recrues, de constater que leurs aînés n'ont pas travaillé en vain !

Et maintenant que le fils de Léwanika est entré dans l'Église et que, plus que jamais, les yeux des sujets de son père l'observent et l'épient, demandons à Dieu, pour lui, la grâce qu'il souhaite : « tenir ferme. »

Demandons qu'il puisse être une fois le roi de ce peuple, malgré les complications politiques qui assombrissent l'horizon, et que son règne soit une cause de progrès pour le règne de Jésus-Christ.

Et surtout n'oublions pas sa famille : son beau-frère et ami Mokamba, le premier ministre, chrétien comme lui ; sa cousine Akanangisa, qui veut le devenir ; sa tante Mokwaé, qui toujours prodigue les bonnes paroles et toujours résiste, et surtout son pauvre père, le païen Léwanika. Mille désirs, mille folies semblent l'éloigner aujourd'hui plus que jamais de l'Évangile. Mais l'Esprit de Dieu peut le saisir, malgré tout, et l'amener captif aux pieds du Maître du monde et du Sauveur.

Le baptême du fils ne peut-il être le gage de la conversion du père, et du salut du peuple entier ? Il sera ce qu'en feront le zèle reconnaissant et les prières des amis des Zambéziens. J. Liénard.

UN ARTISAN FRANÇAIS A SÉSHÉKÉ

Lettre de M. Henri Martin à MM. Boegner et Bianquis.

Le Zambèze tel qu'on se le représente et tel qu'il est réellement. — Le véritable ennemi. — L'œuvre du divin jardinier. — Travaux en perspective. — Le climat et la santé.

Séshéké, le 6 septembre 1899.

Il est temps que je vous résume mes impressions sur ce pays du Zambèze, qui n'est pas du tout ce que j'avais cru, d'après tout ce qu'on m'avait raconté avant mon départ.

Je croyais les bords du fleuve semés de crocodiles, ses eaux remplies d'hippopotames. Je voyais des fauves de toutes sortes venir en plein jour rôder autour des stations. Et des reptiles ! j'en voyais jusque dans les lits des missionnaires. Les habitants, à mes yeux, étaient des plus cruels. Donc, pour venir ici, j'avais fait le sacrifice de ma vie. Et voilà que, plus j'avance dans la connaissance de l'œuvre et du pays, plus aussi le sacrifice devient facile.

Les habitants ne sont pas aimables, il est vrai ; leur paresse n'aide point à les faire aimer. Mais c'est pour faire leur éducation que Dieu nous a conduits ici, et, avec son aide, rien n'est impossible. Quelle différence d'ailleurs avec ce que j'avais lu dans certaines histoires ! Qu'il est aisé de constater les progrès de l'Évangile ! Quels encouragements pour le racheté de Jésus-Christ qui veut venir, en travaillant ici, témoigner la reconnaissance qu'il a pour son Sauveur !

Des fauves et des reptiles, il y en a. Mais la prudence peut, en partie, les faire éviter.

Donc, les plus grands combats au Zambèze ne sont pas ceux que j'avais cru; mais, comme en Europe, nous avons à lutter contre les pièges que Satan ne cesse de nous tendre. Il faut partout se tenir sur ses gardes pour que cet ennemi-là ne

nous fasse pas trébucher. C'est seulement avec la force de notre divin Frère que nous pouvons lui dire : « Va-t-en ».

Les moyens que notre Maître emploie pour nous fortifier ne sont pas non plus toujours ceux que nous voudrions !

Le voyage du désert, malgré ses difficultés et sa lenteur, nous a paru bien beau. Quelle variété dans les aspects de cette belle nature ! Que de manifestations diverses de la puissance de Dieu ! Quels beaux jours nous y avons passés !

Arrivés à Kazungula, nous étions heureux, surtout à la pensée de pouvoir bientôt nous mettre à l'œuvre. Ce bonheur ne devait pas rester longtemps complet. De grands déchirements de cœur devaient s'y mêler ! Le céleste jardinier voulait sarcler, dans nos cœurs, trop de mauvaises herbes qui s'y trouvaient encore et qui auraient pu entraver son œuvre. Hélas ! quand n'y en aura-t-il plus? Je ne vous apprends point les moyens dont il s'est servi : d'abord la fièvre de M. et madame Coïsson, le feu de Mombova, la fièvre ici, à Séshéké, visitant un à un nos frères et sœurs. Qu'était-ce encore que ce premier binage à côté de la branche vive qu'Il allait emporter tout entière! Cette chère madame Bouchet! nous l'avions toujours vue si heureuse, si pleine d'entrain! Nous ne savions pas que Dieu la voulait sitôt près de Lui!

Le compagnon qu'elle laissait seul, si jeune encore, a sans doute été mieux compris par M. Jalla que par aucun de nous, puisque lui-même, quelques mois avant, passait par la même épreuve! Celui qui a fait ces douloureuses blessures dans les cœurs est seul capable d'y mettre le vrai baume. Aussi, jour après jour, lui demandons-nous de prendre soin de nos amis.

Comme vous le savez, je reste ici. J'en suis heureux. Je sens que Dieu m'y demande beaucoup de travail, d'abord vis-à-vis des deux affligés; puis, à la perspective des travaux immenses qu'il y a à faire, je reconnais que M. Jalla avait besoin, et même grand besoin d'un aide. Serai-je celui qu'il avait demandé à Dieu? Je le désire de tout mon cœur pour lui et pour l'œuvre.

Nous avons commencé la maison de mademoiselle Dupuy;

après, nous nous occuperons de la nôtre. Tout cela doit être fait avant la saison des pluies qui s'avance à grands pas. Ici les jours passent sans qu'on s'en aperçoive, et, si la vie est active, elle n'est pas du tout longue. La chaleur devient de plus en plus grande, mais je ne puis encore m'en plaindre. Grâce à Dieu, ma femme et moi nous jouissons jusqu'ici de notre bonne santé du Poitou. Quant à la fièvre, nous ne la connaissons pas encore et nous ne sommes pas du tout disposés à faire sa connaissance.

Votre tout dévoué en Christ,

H. Martin, *artisan-missionnaire.*

SÉNÉGAL

WALTER TAYLOR

Nos lecteurs savent, par nos communications aux journaux religieux, la mort de l'homme qui, pendant quelques années, a occupé une si grande place dans l'histoire de notre mission du Sénégal, M. W. Taylor. Il s'est éteint à Sierra-Leone, le 8 septembre dernier.

Originaire de Sierra-Leone, fils d'ancien esclave converti en Gambie, il avait fait des études aussi complètes que le permettent les moyens d'instruction existant dans son pays. Venu ensuite, en 1871, au Sénégal, il occupait une place de commis dans une maison de commerce à Gooné, lorsque l'attention de M. Villézu fut attirée sur lui par le zèle avec lequel il s'appliquait à l'évangélisation de ses compatriotes sierra-léonais. Bientôt il fut attaché en qualité d'évangéliste au service de la mission, et quand M. Villézu rentra en France, c'est sur lui que reposa le soin de l'œuvre. Frappé de sa valeur et des services qu'il était en mesure de rendre, désirant d'autre part lui donner les moyens d'exercer avec toute l'efficacité possible le ministère qui lui était confié, le Comité résolut de lui accorder la consécration. On se rappelle l'impression profonde produite par le discours que le missionnaire africain prononça à l'Oratoire, le 4 juillet 1878, au

moment de recevoir l'imposition des mains. Cette impression fut ressentie même à l'étranger, comme l'attestent les réflexions qu'elle suggéra à l'un des meilleurs journaux missionnaires de l'Allemagne, l'*Allgemein Missionozeitschrist de Warneck.*

M. Taylor retourna à Saint-Louis, et les années qui suivirent furent la période la plus heureuse et la plus active de son ministère. Nos lecteurs n'ont point oublié les lettres où il rendait compte de ses travaux. La suite de sa carrière, ses collaborations avec MM. Golaz, Morin et Escande, sa retraite il y a environ huit ans, sont présentes à leur souvenir.

Le ministère de M. Taylor est un exemple remarquable de ce que l'on peut espérer de la race africaine pour l'évangélisation de ses propres enfants, et des capacités de développement qu'elle possède. Il montre en même temps que pour une période dont il est impossible de déterminer la durée, c'est dans la coopération avec des missionnaires blancs sous leur direction que ce travail portera les meilleurs fruits.

Le plus grand service que M. Taylor ait rendu à notre mission du Sénégal, c'est de trouver le terrain précis où elle a quelque chance d'obtenir des succès. En recueillant et en abritant dans sa maison les esclaves fugitifs auxquels sa charité brûlait de procurer la liberté, M. Taylor recrutait sans s'en douter les seuls adeptes que l'Église chrétienne ait actuellement des chances sérieuses de gagner et de retenir. Ce sont les représentants des tribus fitichiotes de l'intérieur, Bambaras, Ouassoulous, etc., qui ont donné à la petite congrégation protestante de Saint-Louis les seuls membres qui lui soient restés fidèles.

Ainsi a été tracée la voie que la mission devra suivre lorsqu'il lui sera possible d'étendre ses travaux vers cet intérieur, vers ce Soudan où les colonnes militaires se succèdent, où montent sans cesse les marchands, mais où n'a pénétré jusqu'à ce jour aucun messager du pur Evangile.

A. B.

CONGO FRANÇAIS

DERNIÈRES NOUVELLES

A Lambaréné. — Nos artisans missionnaires. — L'école des garçons. — Interdiction de la vente de l'alcool. — Au Cap Lopez. — A Talagouga. — Une nouvelle station à fonder.

On trouvera à la suite de cet article des extraits de diverses lettres du Congo, arrivées à Paris le 15 novembre. Le 22, nous avons reçu un second courrier, que l'abondance des matières nous empêche d'utiliser comme nous le voudrions dans cette livraison. Nous en résumerons seulement le contenu.

A Lambaréné, M. et madame Junod s'acquittent toujours avec entrain de leur tâche, sous la direction de M. Vernier. Mais comme ils attendent dans le courant de décembre un accroissement de famille, il a été décidé qu'ils iraient, à cette époque, passer cinq ou six semaines à Talagouga, où madame Junod aura les soins des dames missionnaires de la station et ceux du docteur de N'Djolé. Pendant ce temps, ils seront probablement remplacés à Lambaréné par M. et madame Moschetto.

M. Hermann a recommencé, le 9 octobre, l'école des garçons. Une trentaine d'élèves étaient déjà arrivés le 19, principalement des villages du bas, et la station avait repris l'animation que lui donnent ces cris et ces joyeux éclats de rire d'enfants.

Une bonne nouvelle nous est annoncée par MM. Vernier et Junod. Depuis le 15 octobre, la vente de l'alcool est prohibée tout le long de l'Ogooué, entre Lambaréné à N'Djolé et dans tout le bassin du Ngounié. Nous ne saurions trop chaudement féliciter l'administration de la colonie pour cette mesure courageuse et vraiment philanthropique. Les détails que nous publierons le mois prochain montrent combien elle

était nécessaire ; l'œuvre de la mission évangélique en sera grandement facilitée.

Bien que la chaleur fût déjà très forte, nos missionnaires de Lambaréné jouissaient tous d'une excellente santé et n'avaient pas encore fait connaissance avec la fièvre.

M. et madame Allégret et mademoiselle Kern ont passé le mois de septembre au Cap Lopez. On sait que la Société des Missions vient d'y établir une case qui servira de sanatorium à nos missionnaires. La construction n'en étant encore que peu avancée, nos amis ont dû, à leur arrivée, s'établir d'abord dans une autre case, qui appartient à la Compagnie des *Chargeurs Réunis*. Mais, dès le 23, ils pouvaient déménager et s'installer chez eux, tandis que les charpentiers achevaient leur travail.

Madame Allégret et ses enfants se sont fait le plus grand bien pendant ce séjour. Mademoiselle Kern en a aussi beaucoup joui et est remontée pleine d'entrain à Talagouga pour y recommencer l'école des filles, presque entièrement interrompue pendant la saison sèche.

A leur retour à Talagouga, nos amis ont trouvé la scierie définitivement arrêtée. Depuis longtemps, elle travaillait peu et mal. Il faudrait, pour la remettre en marche, une réfection presque complète, et il y a lieu de se demander si la chute d'eau est assez abondante et l'emplacement assez bien situé pour valoir une semblable dépense. La question est soumise à l'étude du Comité.

MM. Lantz et Couve se partagent l'école et les tournées d'évangélisation, l'un étant toujours en voyage, tandis que l'autre s'occupe des garçons. Les tournées acquièrent de plus en plus d'importance, et la fondation d'une nouvelle station à Eloñe-Bito, demandée depuis plus d'un an par la Conférence du Congo, semble s'imposer à très bref délai, pour soulager Talagouga de toute une région où se sont multipliés les postes d'instituteurs et de catéchistes. Cependant le Comité n'a pas cru pouvoir autoriser cette fondation immédiate, à

cause de la double disette de ressources et d'hommes. Les perspectives d'avenir s'ouvrent de toutes parts sur l'Ogooué et sur son affluent, le Ngounié. Qui nous aidera efficacement à monter et à posséder le pays ?



A LAMBARÉNÉ

Extrait d'une lettre de M. Hermann.

Tournée chez les Pahouins. — Les Pahouins à Lambaréné. — Un fils de chef évangélisé. — Ses objections. — L'école en vacances. — Répartition du travail entre les missionnaires.

Lambaréné, 13 septembre 1899.

Cher monsieur Bianquis,

M. Couve vous a peut-être dit qu'il m'a emmené avec lui dans une de ces courses d'évangélisation qu'il a décrites plusieurs fois dans le *Journal des missions*. C'était précisément la course dans l'Abaña, et, certes, je partage son opinion sur ces tournées et sur l'œuvre qu'elles aident à connaître. J'ai joui énormément de voir les résultats, faibles encore, il est vrai, mais très réels, de la prédication chez ces chers et sauvages Pahouins.

D'ailleurs, on la trouve aussi chez nous, l'œuvre pahouine. Sans pirogue, en suivant tout simplement pendant dix minutes ou un quart d'heure un petit chemin caché dans les herbes, les buissons et les arbres de la grande brousse, je suis allé dans les villages pahouins d'Enghiabéra et de Misong, où habitent plusieurs de nos ouvriers et les enfants de mon école. J'y ai toujours été bien reçu, et mes paroles ont été écoutées assez attentivement ; mais je sens très vivement que c'est Dieu seul qui peut changer les cœurs. C'est ce qui m'a été montré surtout par la visite du fils aîné du vieux chef d'Enghiabéra.

Ce fils est un grand et bel homme, qui attire l'attention non seulement par son corps bien découplé, mais encore par son regard intelligent et beaucoup moins faux que celui de son père, qui est un vieux renard fort rusé. Ce jeune homme venait chez moi, comme tant d'autres, pour mendier un peu de tabac. Mais j'ai eu l'impression qu'il désirait autre chose, ou, dans tous les cas, qu'il ne le refuserait pas si on le lui offrait. C'est pourquoi je lui fis dire par notre interprète Rébengui, qui se trouvait présent, par hasard, que beaucoup de ses compatriotes étaient venus déjà pour me demander du tabac, mais qu'ils étaient rares ceux qui venaient demander ce que j'étais venu leur apporter : la paix et la joie pour le cœur. Là-dessus, au lieu de rire, comme l'avait fait peu de jours auparavant son père en pareille occasion, il prend un air sérieux et je vois qu'il désire entrer en conversation avec moi.

Aussi nous asseyons-nous sur la rampe de ma vérandah, et il se met à me dire que, depuis longtemps, il voudrait bien se faire catéchumène, mais que sa position dans le monde, comme fils aîné d'un chef important et comme mari de plusieurs femmes, lui rendait ce pas bien difficile. Je lui demande ce qui le pousse à vouloir devenir chrétien. Il me répond qu'il sent bien que sa vie païenne avec les palabres, les danses du fétiche et le reste, ne rend pas son cœur heureux : surtout il voudrait bien penser sans crainte à une vie future. J'essaie alors de lui montrer que le bonheur d'être enfant de Dieu vaut bien la peine de supporter quelques difficultés. Il l'accorde, mais il réplique qu'il n'est pas libre, que cela ferait de la peine à son père s'il devenait chrétien, qu'il faudrait d'abord lui en demander la permission. Mais, un moment après, il convient que c'est une excuse et qu'il dispose d'assez de liberté pour pouvoir prendre lui-même une pareille détermination. Seulement, me dit-il, lorsqu'on devient chrétien, il faut quitter son pays et ses parents pour annoncer l'Évangile aux autres qui sont loin, et cela ne serait pas bien s'il abandonnait son vieux père. Je lui fais

comprendre sans peine que, dans son village qui est païen presque tout entier, il pourrait avoir pour le moment un champ assez vaste d'évangélisation. Cependant il ne veut pas faire tout de suite le pas décisif; il veut réfléchir encore et je le laisse aller en lui recommandant d'adresser dès maintenant à Dieu cette simple prière : « O Dieu, que je désire apprendre à connaître mieux, aide-moi à le faire! » Je lui promets d'ailleurs, d'après les promesses de Dieu, que, s'il le fait avec sincérité, Dieu l'exaucera.

Lorsqu'il sera au milieu de ses femmes, dans sa case enfumée, se souviendra-t-il de la promesse qu'il m'a faite de prier ainsi? Je me sens pressé, après cet entretien, de le demander moi-même à Dieu; et qui sait si nos prières, la sienne et la mienne, ne se sont pas rencontrées plus d'une fois devant notre Père commun (car Dieu est le Père des païens et surtout de ceux d'entre eux qui commencent à le connaître)?

J'ai visité aussi deux villages pahouins situés en aval et en amont de notre petit bras du fleuve, mais dont aucun n'est à plus de trois kilomètres de notre station. Dans l'un, j'ai eu un bon entretien avec les hommes qui se trouvaient dans la « garde »; dans l'autre, j'ai même pu faire un culte avec chant, prière, lecture de la Bible et courte explication devant la « garde » du chef, qui est chrétien.

Vous voyez par là que notre œuvre se fait en grande partie parmi les Pahouins, et vous auriez la même impression en venant, le dimanche, assister au culte pahouin qui a lieu à neuf heures et demie. Il est presque mieux suivi que celui de dix heures et demie, qui est en galoa. Il est vrai que ce ne sera plus le cas lorsque nos garçons de l'école seront rentrés.

Ce sont précisément les vacances qui me donnent le temps de faire un peu d'évangélisation. Et ce n'est pas seulement les Pahouins que je voudrais gagner à Christ, mais encore nos pauvres Galoas, plus civilisés, plus développés que les Pahouins, ayant entendu, pour la plupart, la Bonne Nouvelle

à nos écoles ou à nos cultes, et qui pourtant sont si froids, si matériels, quelquefois même presque hostiles à notre œuvre !

... Un mot maintenant sur la distribution du travail entre nous. C'est M. Junod qui a pris toute la charge du magasin, à l'exception des commandes, que M. Vernier et moi faisons ensemble. M. Junod s'occupe aussi des constructions. M. Vernier dirige les ouvriers, les apprentis, les cultes; il tient les comptes et le journal de la station; il règle les palabres qui se présentent. Moi, je suis en vacances comme instituteur et je m'occupe un peu de tout : évangélisation, jardin, même un peu de la construction du dortoir de nos garçons, et surtout des malades. Je profite aussi de ce temps pour lire un peu et pour faire un peu de galoa. Lorsque l'école aura recommencé, ce qui aura lieu, Dieu voulant, le 1er octobre, mon temps sera presque entièrement pris par l'école, et c'est tout juste si je pourrai conserver ma petite infirmerie de trois à quatre malades, quelquefois plus. Le samedi, cependant, je pense quitter souvent la station avec mes plus grands garçons pour visiter tant de villages pahouins et galoas, encore entièrement païens, de nos environs. D'ailleurs, M. Vernier est assez souvent absent de la station : ainsi il partira demain pour dix jours dans le Ngounié. Maintenant même, je ne suis pas absolument inactif et j'ai à surveiller un peu tout ce monde qui peuple la station.

M. Vernier vous aura parlé de madame Junod, qui s'occupe avec tant de dévouement, d'affection et de savoir-faire de l'école des filles.

Votre bien cordialement dévoué.

CHARLES HERMANN.

AU NGOUNIÉ

Lettre de M. le missionnaire Paul Vernier.

La montée de Ngounié dans la saison sèche. — Villages paisibles. — Aux chûtes de Samba. — Les catholiques et leurs procédés. — Courage de notre cathéchiste. — Appels pressants et moment propice.

Lambaréné, 25 septembre 1899.

Cher monsieur Bianquis,

Dans ma dernière lettre, je vous disais mon intention d'aller visiter notre annexe de Samba, dans le Ngounié. Dieu m'a permis de réaliser ce projet, et, le 15 août au matin, je me mettais en route, en pirogue, la saison sèche rendant impraticable aux vapeurs la rivière du Ngounié.

Remonter le Ngounié jusqu'à Samba est une longue course ; à chaque instant, la pirogue touche les bancs de sable ; lorsqu'elle s'est dégagée, c'est contre le courant très fort que les pagayeurs ont à lutter. Il ne faut donc point compter aller vite ; c'est un peu la marche de la tortue.

Parti de Lambaréné le 15, j'arrivai à Koumadecké le 17, après m'être arrêté dans plusieurs villages pahouins situés sur les bords de la rivière.

Les populations du Ngounié ayant été troublées par la guerre, il y a quelques semaines, je m'attendais à les trouver timorées et point du tout hospitalières. Au contraire, le calme le plus complet règne dans tous les villages. Plusieurs chefs m'ont invité à séjourner chez eux ; mais, vu le peu de temps dont je disposais et ma hâte d'arriver à Samba, je ne pouvais que rapidement me faire connaître ; puis, il fallait repartir. Je passai le dimanche 17 septembre à Koumadecké. J'eus la grande joie d'annoncer « Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié » aux nombreux Pahouins de ce village.

Le lundi 18, à l'aube, la pirogue reprenait sa marche vers les chutes de Samba où j'arrivai le soir du même jour. J'y

trouvai notre catéchiste, Ndaka, placé ici par M. Teisserès au mois de janvier de cette année.

Vous savez que nous sommes arrivés ici avant les catholiques, mais quelle différence entre leur installation et la nôtre! Avant même que leur concession fût officiellement accordée, ils recevaient le matériel nécessaire pour la construction d'une maison. Trois mois leur ont suffi pour édifier cette maison. Ils ont pris pied dans le pays, et il semble que leur mot d'ordre ait été celui-ci : ruiner à tout prix l'influence de la mission protestante dans le Ngounié. Immédiatement, leurs écoles se sont remplies. L'un deux n'a pas craint de venir sur notre concession et de dire que le missionnaire arrivé le premier dans le pays était un voleur et un menteur. A leurs calomnies et au prestige dont ils jouissent aux yeux des populations nous n'avons eu à opposer qu'un catéchiste indigène, habitant une pauvre case. Mais cet indigène a tenu bon. Son témoignage a gagné les cœurs à notre cause. Permettez-moi de vous rappeler le trait suivant.

Il y a environ deux mois, l'administrateur de Lambaréné remontait le Ngounié pour brûler les cinq villages d'Ésindaras, où un acte de rébellion avait été commis contre le Gouvernement. Ces villages, situés à environ deux heures de marche de notre annexe, sont reliés à celle-ci par un chemin tracé dans la brousse. Aux premiers coups de feu, les Ésindaras épouvantés devaient fuir en grande hâte avec leurs armes et suivre le sentier en question. Notre catéchiste se trouvait donc exposé. A deux reprises, un des agents de la factorerie française le pria de venir se réfugier chez lui. Il refusa énergiquement, disant que jamais il n'abandonnerait son poste. Dieu l'a gardé.

Actuellement le calme le plus complet règne aux chutes de Samba comme dans les villages du bas où je me suis arrêté. Samba est la porte ouverte sur les villages de l'intérieur. Ceux-ci sont multitude. Leurs habitants, principalement des Ivilis et des Isoghos, apportent tous les jours en grande quantité de l'ébène, de l'ivoire et du caoutchouc dans les factoreries.

C'est au milieu des Ivilis que notre catéchiste a, jusqu'ici, particulièrement travaillé. Les populations qui l'entourent aiment à venir au culte. La lumière leur a été apportée et ils ne l'ont pas rejetée. Un indigène ayant entendu pour la première fois, il y a deux mois, la prédication de l'Évangile, me disait : « Alors c'est bien vrai, tu ne nous abandonneras pas? » D'autres voulaient me retenir. Quand je leur ai dit que je n'étais que de passage, ils en ont été tout tristes. En me quittant, ils m'ont dit ; « Envoie-nous bientôt un blanc, un vrai blanc, de la vraie Parole... »

Outre ses visites dans les villages Ivilis, à une semaine de marche, notre catéchiste a pénétré à l'intérieur. Il a visité une trentaine de villages Isaghos. Partout il a rencontré un accueil cordial. Partout on a voulu le retenir. Bien des voix lui ont dit : « Écris à ton missionnaire de nous envoyer un catéchiste... »

Tous ces appels, partis de villages plongés dans le paganisme, nous montrent quelle belle œuvre nous attend dans le Ngounié. Il y a des populations qui nous demandent de venir à elles. « Passez jusqu'à nous et venez nous secourir... » Elles ont confiance en nous, elles veulent entendre la Parole de vie.

Comme missionnaires, nous sommes arrivés les premiers dans cette terre encore vierge. Attendrons-nous que l'alcool, cette monnaie qui tue l'indigène dont on vient exploiter le pays, ait abruti complètement des populations aussi bien disposées? En voyant nos compatriotes à l'œuvre pour arracher au sol ses produits, resterons-nous désarmés, insuffisants pour arracher des âmes à la mort?...

Voilà, cher monsieur, un sujet de prières à recommander à tous les lecteurs du *Journal des Missions*.

Votre dévoué en Christ,

PAUL E. VERNIER.

P. S. — Le dernier courrier m'a apporté un nouveau flot de sympathies qui m'ont fait du bien. Dans l'impossibilité de répondre aux nombreux témoignages d'affection chrétienne

qui m'ont été envoyés à l'occasion de ma grande épreuve, je prie mes amis de vouloir bien agréer, avec mes remerciements, l'expression de ma bien sincère reconnaissance.

P. E. V.



CHEZ LES PAHOUINS

Extrait d'une lettre de M. Ed. Lantz à M. Bianquis.

L'individu et la tribu. — Cadavre pour cadavre. — Des ânes et des femmes blanches. — Le commerce.

Talagouga, 12 septembre 1899.

L'œuvre que nous faisons ici est absorbante entre toutes : elle vous prend tout entier, car dans les moindres détails comme dans les grandes questions, on a affaire au Pahouin, et le Pahouin est un homme passionnant.

Il n'a pas encore accepté, comme d'autres, l'idée qu'il n'est que la chose de celui qui gouverne. Il a conscience de lui-même comme individu; si quelqu'un le gêne, il a son fusil, dont il se sert un peu trop souvent, c'est vrai. Et puis il sent derrière lui tous les hommes de sa tribu; car, dans cette organisation politique, l'affaire d'un homme est celle de la tribu toute entière : chacun se sent le devoir de défendre son « frère », de même que chacun est considéré comme responsable des fautes de ses « frères » et peut être fait prisonnier ou même tué à sa place.

Une de leurs coutumes, on pourrait presque dire de leurs lois, veut que, quand un homme a été tué par un homme d'une autre tribu, celle-ci doit s'attendre à se voir tuer à la première occasion, non pas le meurtrier, mais un quelconque de ses hommes. Œil pour œil, dent pour dent; on pourrait ajouter : cadavre pour cadavre. En effet, on sait couramment dans le pays que telle tribu doit un cadavre à telle autre et que les gens de la première ne peuvent pas aller à tel en-

droit, parce qu'ils auraient à passer devant le village ennemi dans lequel il y a, comme dans tout village pahouin, des hommes aux aguets pour reconnaître les pirogues qui montent et qui descendent et tirer un coup de fusil au besoin.

Voici un exemple entre mille.

Deux villages s'étaient tué réciproquement des hommes; l'un avait deux cadavres, l'autre n'en avait qu'un : il en manquait donc un au second. L'histoire parvint à l'administrateur, qui la jugea en déportant le chef du second village. Comme cet homme disparaissait, c'était le second cadavre. Les gens avaient très bien accepté cette idée et étaient repartis contents. Or, cette année, ce chef fut gracié et revint dans son village. Dès lors, plaintes de l'autre village qui disait très logiquement : « L'un de vos cadavres est ressuscité, ressuscitez-en un des nôtres, et nous serons contents ».

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les Pahouins, leur instinct inné du commerce, le besoin qu'ils ont des palabres et procès. Mais ce qu'il y a de plus joli, c'est de voir venir les jeunes de l'intérieur. Ils ont un air farouche, sauvage; ils ont entendu parler de l'île et des missionnaires, et ils viennent pour voir des ânes — ils sont étonnés de voir de si grandes bêtes apprivoisées — et des femmes de blancs. Je ne sais ce qu'ils admirent le plus.

Quant aux chrétiens, il y en a de si excellents! Dernièrement une vieille chrétienne arrive à la station et nous dit : « Je suis fatiguée de voir tout ce qui se fait dans le village, je viens passer quelques jours ici pour reprendre des forces ».

Et c'est pourquoi je disais que cette œuvre vous absorbe jusque dans les plus petits détails. Que ce soit en achetant du manioc, en soignant les malades, en vendant au magasin, ou à l'école ou dans les courses d'évangélisation, c'est toujours à ces Pahouins si intéressants qu'on a affaire, et c'est toujours pour leur apporter la Bonne Nouvelle. Quelle belle vocation, et comme on voudrait pouvoir dire à tous ceux qui hésitent quel bonheur on y trouve.

E. Lantz.

TAÏTI

DERNIÈRES NOUVELLES

Un courrier. — Le bateau missionnaire. — Deux demandes de congé. — Retour de M. Huguenin en Europe. — Affaiblissement du personnel enseignant. — Besoin urgent d'instituteurs.

Un courrier important nous est arrivé de Taïti le 2 novembre. Nous en publions aujourd'hui une bonne partie : la lettre de remerciements adressée aux Églises de France par le Conseil supérieur des Églises taïtiennes, à l'occasion du don du bateau, le rapport présenté par M. Brun au même Conseil sur son école pastorale, et une lettre intéressante de M. Paul-Louis Vernier sur ses débuts comme missionnaire aux îles Marquises.

Les amis des missions apprendront tous avec joie qu'on a pu lever les obstacles pratiques qui s'étaient opposés jusqu'ici à l'exécution du bateau missionnaire. Une goëlette de quarante-cinq tonneaux a été commandée à San-Francisco, et, s'il plaît à Dieu, flottera avant Pâques sur les eaux taïtiennes.

Le même courrier renfermait, en outre, deux lettres, l'une de M. Brun, l'autre de M. Ahnne, demandant l'un et l'autre l'autorisation de revenir en Europe en 1900, pour une année de congé, le compte rendu de la Conférence qui s'est tenue à Papéété à la fin d'août, et une lettre de M. Huguenin, annonçant son retour en Europe, pour raison de santé.

On se souvient que, déjà en juillet, notre frère avait reçu de la Conférence le conseil de venir se soigner dans son pays natal. Une amélioration dans son état lui avait fait croire, à cette époque, qu'une mesure aussi radicale n'était pas nécessaire, et nous nous en étions réjouis avec lui. Mais, dans les premiers jours de septembre, il a dû reconnaître

qu'il avait trop présumé de ses forces et accepter, si pénible qu'elle fût pour lui, l'idée d'un retour. Il comptait s'embarquer en octobre pour Auckland et Sydney, en sorte qu'il ne tardera pas sans doute à arriver à Marseille.

Nous demandons à Dieu que l'air tonique de la pleine mer et le repos de cette longue traversée aient apporté déjà quelque soulagement à notre malade. Et nous aimons à compter avec les siens sur l'influence du climat alpestre pour lui rendre toute sa santé.

En attendant, l'école d'Uturoa, qui était devenue si prospère entre ses mains, se trouve sans directeur. Le départ de M. Huguenin est un affaiblissement très sensible de notre œuvre. Si celui de M. Ahnne doit le suivre de près, le personnel enseignant de la mission protestante se trouvera grandement diminué, alors que le nombre des Frères ne cesse de s'accroître. Nous demandons depuis longtemps un ou deux instituteurs mariés pour Taïti. Ce double retour donne à notre appel un caractère beaucoup plus grand d'opportunité et d'extrême urgence. Dieu veuille qu'il ne reste pas plus longtemps sans écho !



LETTRE DE REMERCIEMENTS

Au Comité des Missions et aux Églises de France.

Papéété (Taïti), le 31 août 1899.

Frères et sœurs en Jésus-Christ,

Le Conseil supérieur des Églises taïtiennes, dans sa séance du 14 août dernier, a décidé, à l'unanimité de ses voix, qu'il vous serait adressé une lettre renfermant l'expression de leur plus profonde reconnaissance pour la nouvelle et précieuse marque de sympathie que vous venez de leur donner.

Grâce aux dons généreux par lesquels vous avez bien voulu

répondre aux appels de M. le missionnaire Viénot, une petite goëlette, dont nous allons pouvoir faire l'acquisition, établira, par de fréquents voyages, des relations plus suivies entre nos Églises et les archipels voisins et rendra plus facile l'œuvre d'évangélisation qu'elles y ont commencée et qu'elles sont désireuses de poursuivre et d'étendre, si le Seigneur y ouvre à son Évangile l'accès des cœurs.

C'est pourquoi, en même temps que montent vers notre Père Céleste nos joyeuses actions de grâces pour les premiers succès obtenus et pour le bienfaisant encouragement que, de sa part, vous donnez à nos travaux missionnaires, nous sommes heureux de vous adresser ici les plus vifs remerciements de toutes nos Églises et de vous renouveler l'assurance de notre plus entier dévouement à la sainte tâche qui nous est confiée, et dont, malgré toute notre faiblesse et de si nombreuses difficultés, nous poursuivons l'accomplissement dans un esprit de confiance et d'amour, regardant au divin Chef et Consommateur de notre foi.

Veuillez bien, chères Églises, agréer nos plus fraternelles salutations en Jésus-Christ.

Le président : F. VERNIER.

Le secrétaire : L. DE POMARET.



L'ÉCOLE PASTORALE DE MOORÉA

(Octobre 1898 — août 1899).

Résumé d'un rapport présenté par M. Brun au Conseil supérieur des Églises taïtiennes.

Les élèves de l'école pastorale ont été cette année au nombre de huit, savoir : Maroutaata, Téaraïtoua, Faatoa et Taouavao, de Taïti; Pouahio, Téhaaméaméa et Tériitémaouriréi, de Mooréa ; enfin Poou, originaire de Tahaa îles Sous-le-Vent.

Deux jeunes gens suivaient depuis quelques mois comme externes les leçons de l'école, ce sont : Taouhii, de l'île Toupouaï, et Téhaou, de l'île Raïvavaé. Le Conseil supérieur, sur la proposition de M. Brun, les a admis définitivement comme internes.

Deux étudiants avaient terminé leurs trois années de séjour à l'école. Dans la même session, le Conseil supérieur les a jugés aptes, après examen, à remplir les fonctions pastorales. L'un sera placé à Taïti ; l'autre ira probablement renforcer la mission des Marquises.

Un ancien élève, qui étudiait encore à Mooréa, a été envoyé comme missionnaire à Hao, une des grandes îles des Touamotous. Le *Journal des Missions*, dans sa livraison d'octobre, a déjà raconté la consécration de ce jeune pasteur taïtien qui s'appelle Hapé ou encore Pouahéa.

Voici la liste des matières qui ont été enseignées aux étudiants taïtiens, depuis le mois d'octobre 1898 jusqu'à la fin de juillet 1899 :

1. — Histoire sainte du Nouveau Testament ;
2. — Histoire de l'Église, de Constantin à Charlemagne ;
3. — Introduction aux livres du Nouveau Testament ;
4. — Dogmatique (dernière partie) ;
5. — Exégèse de la seconde épître aux Corinthiens ;
6. — Géographie : Europe et Amérique ;
7. — Géographie biblique ;
8. — Erreurs de l'Eglise romaine ;
9. — Notions élémentaires sur quelques sciences ;
10. — Arithmétique, système métrique ;
11. — Exercices homilétiques et théologie pastorale ;
12. — Organisation des églises taïtiennes et discipline ecclésiastique.

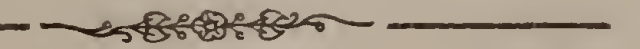
Tout le temps des étudiants n'est pas pris par l'étude ; ils s'occupent aussi de travaux matériels, utiles à l'exercice de la charge pastorale : ils cultivent la terre, se livrent à la pêche ou vont sur la montagne pour se procurer la nourriture qui leur est nécessaire à eux et à leur famille. Au point

de vue religieux, ils aident le pasteur de Papétoaï à instruire les enfants de l'école du dimanche et de celle du jeudi; ils s'acquittent de ces fonctions avec ardeur et à la satisfaction des élèves. Quelques-uns enseignent aussi les membres de l'Église, les jeunes gens et les jeunes filles inconvertis, trois fois la semaine, de huit heures à dix heures du soir. Ils vont quelquefois dans les paroisses voisines exhorter les fidèles et tâcher de convertir quelques âmes à Dieu. Ils jettent de temps en temps à Papétoaï le filet de l'Evangile. Grâce à eux, des gens enracinés dans le mal et dont la conversion semblait impossible ont délaissé leur mauvaise voie et sont entrés dans l'Église.

Les étudiants, qui habitent tous dans un bel enclos appartenant à notre Société des missions de Paris, font ensemble, — hommes, femmes et enfants, — le culte de famille soir et matin avec une grande joie, dans un local consacré à cet exercice religieux ; rien ne contribue plus à faire de toutes ces personnes une seule famille.

Des avertissements ont été adressés à quelques-uns des élèves ; mais, grâce à Dieu, aucune punition proprement dite n'a été infligée. Ces réprimandes sont inscrites dans un livre qui relate, jour après jour, tout ce qui se passe d'important dans l'école.

Le directeur rend un bon témoignage à la conduite de tous les élèves de l'école et à la manière dont ils obéissent à ses ordres. Il les dirige avec prières, avec affection et, pense-t-il, sans faiblesse. Il plante, il arrose, et attend de Dieu l'accroissement.



AUX ILES MARQUISES

Lettre de M. le missionnaire Paul-Louis Vernier.

Le défrichement. — Dégradation de la race. — Nostalgie du rhum et de l'opium. — Résultat négatif des missions. — L'école. — Courage moral des enfants. — L'évêque et son porte-drapeau. — Deux mariages. — Un beau-père trop chauve et une belle-mère trop vieille. — Misère physiologique.

Atuoua, Hiva-Oa, Marquises,
24 août 1899.

Mon cher monsieur Boegner,

... Je ne puis malheureusement pas encore vous parler de moisson; nous n'en sommes pas même aux semailles, mais à la période de défrichement, et le sol est particulièrement ingrat aux Marquises.

Une chose qui m'a frappé depuis longtemps, c'est qu'un si beau pays soit habité par une race si grossière et si dégradée. Je ne m'explique pas, d'autre part, que ce peuple soit si peu civilisé dans le bon sens du mot depuis le temps qu'il est en contact avec les Européens.

Il est vrai qu'il n'a pas toujours eu devant lui ce qu'on pourrait appeler l'élite, en fait de blancs. Ceux-ci, colons ou commerçants, ont trop vite oublié la morale même la plus élémentaire, ne cherchant du reste qu'à exploiter l'indigène. Ce sont eux qui lui ont vendu l'opium et l'alcool, heureusement interdits depuis quelques années, ce dont ils ne se sont jamais consolés.

Quant au Marquisien, il est facile de voir qu'il se meurt d'envie de rhum et d'opium. Figurez-vous que, lors d'un récent voyage du gouverneur, ces pauvres gens sont venus le supplier de lever l'interdit qui frappe le premier de ces poisons! Vous pensez bien qu'ils ont obtenu un refus catégorique, ce dont je suis personnellement très heureux. L'opium! c'est incalculable tout le mal qu'il a fait. Tous, hommes,

femmes et enfants des écoles, à un moment donné, absorbaient l'opium avec délices. Ce qui est curieux, c'est qu'ils n'aient jamais songé à le fumer. Je crois que, si le ressort de la volonté paraît généralement brisé chez eux et si la conscience morale semble être absente, la faute en est, en grande partie, à l'abus qu'ils ont fait de cette drogue pernicieuse.

Voilà quelques-uns des effets du contact de cette race avec les colons et les traitants. Et pourtant les missionnaires protestants et catholiques sont à l'œuvre depuis longtemps dans ces îles.

Tout le monde s'accorde à reconnaître, les autorités en tête, que les catholiques n'ont rien fait depuis cinquante ans aux Marquises. En fait de civilisation dans les pays de mission, on sait ce que le catholicisme peut donner ; nous le savons particulièrement bien, nous autres, en Océanie : les Gambier en sont un triste exemple. Il porte en lui des germes de destruction et de mort.

Si les protestants n'ont guère mieux réussi jusqu'à cette heure, je crois que la faute ne doit pas leur en être attribuée tout entière ; l'échec provenait en grande partie de ce que la population était particulièrement hostile et sanguinaire.

Je ne sais si nous ferons mieux que nos devanciers : l'avenir le dira. Mais, en tout cas, nous nous sommes mis à l'œuvre avec courage et avec espérance, ayant l'unique ambition de faire jaillir un peu de la lumière de l'Evangile dans ces cœurs si obscurcis.

A notre arrivée ici, nous n'avons rien eu de plus pressé que d'ouvrir une école. Les petits garçons, au nombre d'une quinzaine, qui nous attendaient sur le sable du rivage pour nous souhaiter la bienvenue, en ont formé le noyau. Nous en comptons bien une douzaine de plus à l'heure actuelle, et j'espère que le nombre s'en accroîtra encore dans quelque temps.

J'ai aussi quelques fillettes, dont ma femme s'occupe plus particulièrement.

C'est peu, direz-vous ! Oui, si l'on compare ce chiffre à

ceux de tel ou tel de nos champs de mission ; mais c'est beaucoup quand on sait tout ce qu'il faut souffrir ici pour être protestant. Le courage moral chez ces enfants et chez leurs parents nous a plus d'une fois réconfortés, et nous nous sommes dit : Voilà peut-être l'aurore d'un nouveau jour.

En voici une preuve. Nous venons d'avoir quelques semaines de vacances. L'évêque catholique n'attendait que cette occasion pour tenter un grand coup dans la vallée voisine où habitent le gros de mes élèves. Un dimanche, grande fête dans le village, organisée par ses soins, avec grand concours d'enfants des écoles catholiques. Mes enfants y sont cordialement invités. Il y aura de la mangeaille (*kai*), et des jeux variés. Eh bien ! les braves petits protestants n'ont pas bronché ; aucun d'eux n'a cédé. Et ne pas céder à l'évêque ici, c'est rare, très rare, je vous assure. J'en conclus que voilà des enfants qui nous sont attachés, et cela nous encourage beaucoup.

Autre fait. Le 14 juillet, grand défilé des élèves des frères avec drapeau en tête. Quelle n'a pas été ma stupéfaction en apercevant le drapeau entre les mains d'un de mes élèves, et comme il le portait fièrement, son drapeau ! Nous avons eu notre explication, la cérémonie finie. — « Eh bien ! qu'as-tu fait mon ami? » — Réponse : « C'est l'évêque » (*Na te pikopo*). Flattant sa vanité, il lui avait confié le beau drapeau tout neuf, dans l'espoir qu'il aurait ainsi mon petit élève. Mais il s'est bien trompé dans ses calculs, je vous assure. Le porte-drapeau a continué à être un de mes fidèles.

Ce sont tous de petits étourdis, mais qui me font quand même plaisir par leur application et leur bonne volonté.

Nous leur apprenons à lire, à compter, à écrire ; quelques-uns même lisent, comptent et écrivent pas trop mal. Je ne les crois pas moins intelligents que les Taïtiens, mais leur esprit est évidemment plus inculte.

Je dois dire que l'école prend presque tout mon temps. Je suis malheureusement obligé de négliger un peu la partie vraiment missionnaire de mon œuvre. Pour le moment, je

dois me borner à faire de petites tournées d'Églises (il n'y en a guère que deux), à exciter le zèle de nos diacres, à rassurer les âmes timorées, en un mot à conserver le peu que nous pouvons avoir. Nous recevons quelques encouragements.

Samedi dernier, je célébrai mes deux premiers mariages aux Marquises. Il devait même y en avoir trois : de braves gens, qui se considéraient comme membres d'Église, mais qui ne songeaient nullement à régulariser leur situation, ni devant l'administration, ni devant l'Église. J'en trouvai beaucoup dans ce cas à mon arrivée ici, et je ne manquai pas de m'élever avec force contre de pareils abus.

Les trois couples sont prêts pour le jour fixé. On se rendra d'abord à la brigade de gendarmerie pour le mariage civil. Je vois l'un des conjoints venir à moi : « *Vérénié*, dit-il, le brigadier ne sera pas fâché contre moi si le père de ma femme n'assiste pas à notre mariage, car il est chauve et il a honte. — As-tu au moins son consentement par écrit? » lui demandai-je. — « Mais non ! — Eh bien ! mon ami, il ne faut pas songer à te marier aujourd'hui, ce sera pour une autre fois. » Voyez cette insouciance et ce calme ! Oh ! tout était prêt pour le repas qui devait suivre; mais son mariage, il n'y avait pas encore songé ! Il faut s'armer de patience, ici comme ailleurs.

Restaient deux couples. Tout en avançant vers la gendarmerie coloniale, un second conjoint vient à moi : « *Vérénié*, dit-il, la mère de ma femme ne peut venir, elle est trop vieille ; je pense que nous pouvons nous marier sans elle ; elle a dit du reste : Mariez-vous, je ne vous empêche pas ». J'étais outré, et je crois bien avoir un peu élevé la voix. Heureusement que la pauvre mère habitait le haut du village et qu'on a pu aller la chercher sur-le-champ.

Le brigadier, traduit par l'interprète, leur a lu le code, les a fait lever pour les engagements. C'était très sérieux. Puis on a signé. Ici, courte cérémonie religieuse où j'ai rappelé ce qu'est le mariage chrétien. J'espère que d'autres mariages suivront. Le tout était de commencer. Je n'insiste

pas sur le repas monstre qui a suivi, mais ce que je puis vous dire, c'est que rien n'y manquait.

Ce que je ne donne pas à l'école ou à l'évangélisation, je le consacre au soin des malades. Vous n'avez pas d'idée de la misère physiologique qui règne dans ce pays : il n'y a pas de Marquisien qui ne soit atteint de quelque maladie grave et contagieuse, indépendamment d'autres affections moins sérieuses et passagères. Il ne se passe pas de journée que je n'aie à percer ou à panser quelques abcès ou quelques phlegmons. Quel beau champ d'activité ce serait pour un médecin missionnaire que ces îles Marquises !

Croyez, cher monsieur Boegner, à ma vive et respectueuse affection.

Paul-Louis Vernier.



ILES LOYALTY

DERNIÈRES NOUVELLES DE M. DELORD

Fin de l'enquête. — Demande d'un missionnaire pour la Nouvelle-Calédonie. — Sa résidence. — L'œuvre des natas. — Prochain départ de M. et madame Koulinski.

M. Delord a terminé son voyage d'enquête en Nouvelle-Calédonie. Il était, le 19 septembre, à Nouméa, attendant une occasion pour rentrer à Maré, après six semaines d'absence.

Ce voyage a intéressé au plus haut point notre missionnaire. Il a résumé ses conclusions dans un rapport qui est soumis en ce moment même à l'étude du Comité. Ce rapport fait ressortir l'obligation pour nos Églises d'adopter l'œuvre entreprise par les natas et d'envoyer sans retard un missionnaire en prendre la direction.

« Sur le point de m'éloigner du sol calédonien, nous écrit M. Delord, j'éprouve comme un déchirement. J'aurai désor-

mais deux œuvres : à Maré, je suis « leur père », et, en Calédonie, j'ai été reçu comme tel. Ils ont recouru à moi avec tant de confiance et d'affection que parfois j'ai éprouvé une vraie peine à m'éloigner d'eux.

« Oh! il faut faire cette œuvre : elle nous est imposée. Je sais toutes les autres, je les porte dans mon cœur; mais il faut faire les unes sans négliger les autres.

« Pour ce qui me concerne, je paierai de ma personne autant qu'il le faudra. Tant que je serai seul, je lutterai pour eux, j'écrirai, je prierai. Mais, n'est-ce pas, vous chercherez le missionnaire, et, parmi les amis des missions, il y aura une supplication instante et pressante pour que Dieu l'envoie bientôt. »

Selon M. Delord, c'est à Houaïlou, sur la côte est, que devrait être placée la résidence du missionnaire. La localité est une des plus importantes et, de là, des routes se dirigent soit vers les autres points de la même côte, soit, à travers le massif montagneux, vers la côte ouest.

Les « pages détachées » que nous publions ci-après donnent une idée pittoresque de l'œuvre à accomplir et de celle qu'ont déjà opérée les natas des Loyalty. L'abstinence totale succédant à une intempérance habituelle est, chez leurs convertis, une des marques les plus saisissantes de régénération morale. M. Delord y insiste dans une lettre à sa famille qui nous est communiquée.

« Les rapports des gendarmes, des administrateurs, des officiers chefs de postes sont unanimes : *Ils ne boivent plus; ils ne se saoûlent plus;* voilà ce que j'entends partout. Et je rencontre de pauvres païens, encore dans leurs vêtements d'autrefois — et souvent sans vêtement aucun — ivres morts le long des routes. Pour les catholiques, c'est la même chose, ils boivent tout autant. Seule la petite croix suspendue sur la poitrine les différencie des païens. »

En attendant qu'une satisfaction plus complète puisse lui être donnée par l'envoi du futur apôtre des Canaques calédoniens — quand Dieu lui-même nous l'aura désigné — nous

sommes certains que M. Delord accueillera avec reconnaissance les deux collaborateurs qui vont se rendre à Maré. M. et madame Koulinski, dont le mariage a été célébré le 23 novembre s'embarquent le 3 décembre à Marseille. Nous les recommandons aux prières de tous nos amis.



EN NOUVELLE-CALÉDONIE

Pages détachées du Journal de M. Ph. Delord.

Un temple plein et un auditoire qui chante. — Une entrée triomphale. — La prière du soir. — Une mauvaise nuit. — Questions posées pendant l'insomnie. — Les buveurs corrigés. — Qui a fait le miracle? — L'œuvre n'est que commencée. — Dieu est lumière.

Monéo, 6 septembre 1899.

Me voici dans une case noire. Il est sept heures. La journée est donc à peu près terminée : c'est le moment du recueillement et du souvenir.

Parti ce matin, à sept heures, de Houaïlou. Traversé les tribus de Waraï, Nekoué, Kaora.

A Bâa, où je me suis arrêté quelques heures, j'ai pu voir en détail le village, réunir les gens — qui m'attendaient du reste. Le nata (*namiete*, en langue de Lifou) est presqu'un vieillard. Autrefois il a évangélisé la Nouvelle-Guinée, et cela pendant quatorze ans. Il a 7 enfants, dont 3 à Lifou.

Bâa est un village, ou plus exactement deux: l'un sur la hauteur, l'autre dans la vallée. Il n'y a plus de païens et seulement deux catholiques. Le nata m'affirme qu'il ne connaît plus aucun cas d'ivrognerie.

Réunion au temple : c'est une foule. Le chant est bon. Oh! comme ils chantent, dans le frais et joyeux enthousiasme de leur vie transformée!...

A Monéo. — J'y arrive vers quatre heures. Nous sommes maintenant à vingt-trois ou vingt-quatre kilomètres de Houaïlou.

Entrée triomphale, entre une double allée de superbes *taïo* — hommes de couleur, indigènes — et de *popinées* — femmes indigènes — irréprochables. Voici le temple, nous entrons. Ici, plus que partout ailleurs, le temple est plein et déborde. Je compte environ 170 ou 180 personnes...

Neuf heures. — J'ai été interrompu. Le nata est venu me chercher pour la prière.

Sous les grands cocotiers, les groupes se sont formés autour des feux : ici des femmes, là de jeunes garçons, plus loin des hommes.

Un indigène me traduit. Je ne vois pas l'auditoire, mais je le sens très attentif et si recueilli ! Oh ! comme on écoute... Voilà la vraie vie missionnaire.

Et me voici de retour dans la case noircie qui, pour une nuit, sera l'étape...

Trois heures du matin. — Après des efforts désespérés pour arriver au sommeil, je dois m'avouer vaincu. Sur la natte où j'étais couché, les moustiques, les puces — oh ! quelle légion ! Impossible de dormir. Du reste, ils ont chanté jusqu'à une heure et demie du matin, et ils devaient être très nombreux, à en juger par la force de leur chant.

Dans la case des femmes, j'ai entendu des conversations à demi-voix, puis les chiens sont venus rôder dans ma case, à la recherche des os du repas.

Maintenant tout s'est tu. Seuls, le vol lourd des roussettes, un bruissement de feuilles de bananiers et, de temps à autre quelques gouttes de pluie sur le chaume de la case.

Je veux penser à eux, à ceux qui dorment dans les cases, là à quelques pas de la mienne : chefs et sujets, petits et grands

Quelle est, dans leur pensée rudimentaire, l'idée qu'ils se

font de Dieu, de mon Dieu à moi? Quels sont leurs sentiments intimes : prières, angoisses, consolations, motifs d'espérance, regards du cœur vers l'avenir?

Y a-t-il chez eux une foi vraie? ou le « schiboleth » répété comme une formule de leur *tabou ?*

Y a-t-il un lien qui unisse leur pauvre âme, demi-obscure encore, à la réalité vraie, à Dieu, au Christ, à l'Évangile éternellement vivant?

Que répondre? Qui pourrait se glisser assez furtivement sous leur couche de ténèbres pour n'éveiller aucune mise en garde et saisir la réalité, l'instantané d'un état d'âme?

Et pourtant une chose demeure, car c'est par les faits seuls que nous pouvons juger. Cette chose, ce miracle, c'est leur abstention absolue de tout alcool. Cependant quelques-uns étaient de terribles buveurs. Cela se lit sur leur mine hébétée, dans les rides du front, au rictus des lèvres. On me les a cités pour d'anciens ivrognes. Ils ne boivent plus.

Qui a fait ce miracle? — Les natas? Hélas, ils sont une goutte d'eau, ils sont une feuille agitée par le vent, ils sont timides à l'excès, pauvres en connaissance et faibles dans la foi.

Qui donc a fait ce miracle? — *L'amour de Dieu.* C'est le lien qui unit ces pauvres âmes à la vie. Seule chose qui leur donne une valeur éternelle et absolue : *Dieu les aime.*

Après cela, mettons l'humble travail des natas, leurs prières, leur obéissance simple au devoir entrevu.

Les natas ont parlé, ils ont « dit l'Évangile », ils ont semé comme ils savaient. Dieu a donné l'accroissement.

L'œuvre est donc *commencée*; — mais elle n'est pas *faite.* Dieu la fait. Il entr'ouvre la porte. Il faut entrer. Combien il est important, ce premier travail dans les âmes qui s'ouvrent! Cependant il est simple, divinement simple, comme tout ce qui descend d'En-Haut. Il n'y a qu'à donner de la lumière.

« Je suis la lumière ». Donner Jésus; le faire connaître en faisant connaître l'Évangile. En imprégner les consciences et



CARTE
DES
MISSIONS PROTESTANTES
DANS
L'EMYRNE ET LE BETSILÉO
(MADAGASCAR)
1899.
Légende.
Districts de l'Emyrne.
Districts restés sous la direction des missionnaires de la Société de Londres (LMS)
Districts de la Société des Amis, ou Quakers (FFMA).
Districts de la Mission luthérienne (norvégienne)
Les districts en blanc sont ceux cédés par la LMS à la Société des Missions évangéliques de Paris
A District d'Ampamarinana (LMS)
AM " d'Ambohipotsy "
AN " d'Andohalo (Soc. de Paris)
Limites des districts
" " diverses Sociétés missionnaires
Ces limites n'ont pu être marquées pour l'Emyrne que d'une façon très approximative, faute de documents suffisants.
Pour le Betsiléo, il a été impossible de les marquer.
Routes les plus fréquentées.
Échelle
0 5 10 20 30 40 50 60 70 80
45° 46° 47°
18 19 20 21
VONIZONGO OUEST
AMBATONAKANGA
Ankazobé
VALALAFOTSY
VONIZONGO
Fénoarivo
VONIZONGO EST
Fihaonana
AMBOHIBELOMA
Ambohibeloma
Miarinarivo (Ouest)
MAHEREZA
LAC ITASY
ANALAKELY
FARAVOHITRA
AMBOHIMANGA
AMPARIBE ET ISOTRY
SOAVINA
TANANARIVE
AMBATOMANGA
Tsiafahy
TSIAFAHY
ANOSIBE
Anosibe
Behenjy
Ambatolampy
Ambohimangakely
Anjozorobe
Ambohimanga
Manjakandriana
SIHANAKA
TAMATAVE
Ivondrona
BETSIMISARAKA
Vohitra R.
Mahatsara
Andévorante
Mangoro fl.
VAKINANKARATRA
Ankaratra
Ambohimasina
Antanifotsy
Betafo
Soavina
Antsirabé
Ilaka
Alarobia
Ambositra
Ambatofinandrahana
Sakaleony fl.
Mangoky fl.
Fiadanana
Alarobia
Ankona R.
Ambohimahasoa
BETSILÉO
MANANJARY
Mananjary R.
Savondronona
Alakamisy
FIANARANTSOA
Ambalavao
Ambohimandroso
BARA
TANALA
Itsifohy
Dessiné chez Mr Borel, Neuchâtel

les cœurs, non pas comme d'une doctrine, mais comme d'une puissance. Oh! un Christ lumineux, vivant et puissant!

Combien volontiers on se contenterait de quelques règles, après ces premiers résultats qui réjouissent et frappent les yeux! Comme facilement nous pourrions organiser cette piété toute négative, avec quelques bonnes petites lois, avec quelques principes de morale, un recueil liturgique, un règlement!... Et ce serait la paralysie de ce corps nouveau-né.

Non, ce que nous voulons, ce que je désire de toute mon âme, ce que j'appelle de mes prières, ce qui sera difficile et peut-être... (je ne veux pas dire le mot impossible) ce sera de donner tout l'Évangile à ces âmes et de les maintenir toujours face à face avec l'idéal chrétien.

Canaques, c'est vrai, ils le sont. Mais est-ce une raison pour ne pas croire et ne pas agir?

O Dieu! « aide-nous dans notre incrédulité! » La nuit se fait parfois dans nos pauvres âmes chancelantes; mais *Tu es la Lumière*.

PH. DELORD.

MADAGASCAR

DERNIÈRES NOUVELLES

Deux documents importants. — La rétrocession des écoles situées dans les districts de la mission de Londres. — Une première expérience. — Notre ambition en matière scolaire. — Arrivée de M. Prunét et de mademoiselle Hirlimann.

Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs deux documents importants qui nous arrivent de Madagascar.

L'un est le résumé des rapports présentés à la Conférence générale de Tananarive, en septembre. Ce résumé a été rédigé, par ordre de la Conférence, par M. P. Martin. Il sera intéressant de le rapprocher des annexes publiées à la suite du rapport de M. Boegner sur sa délégation. Celles-ci nous

donnent la situation en octobre 1898. Le travail de M. Martin, bien que nécessairement plus sommaire, permet d'apprécier les progrès accomplis dans les onze mois qui ont suivi.

Le second document, qu'on trouvera ci-après et sur lequel nous attirons toute l'attention de nos lecteurs, a été rédigé aussi à la demande de la Conférence et se présente à nous revêtu de son autorité. C'est une lettre destinée à faire comprendre aux protestants français un devoir sur lequel le rapport de MM. Boegner et Germond avait, dès le mois de juin dernier, fait la lumière pour le Comité.

Nous craindrions d'affaiblir en les résumant les arguments que M. Mondain développe avec tant de force et de compétence. Il faut lire et méditer ces pages : nous ne croyons pas qu'on puisse le faire sans être convaincu.

Aussi pressant a été, à une certaine heure, le devoir de prendre sous notre égide, pour les sauver du désastre, toutes les écoles fondées dans l'Émyrne et dans le Betsiléo par la Société de Londres, aussi manifeste est aujourd'hui celui de ne conserver sous notre direction définitive que ceux de ces établissements scolaires renfermés dans nos districts (1) et pouvant être efficacement dirigés par nos missionnaires.

Le gouvernement lui-même a facilité cette rétrocession en plaçant sur le même pied devant la loi toutes les écoles de missions, quelle que soit la nationalité du missionnaire. Le moment est venu d'entrer dans cette voie, avant que la charge, déjà si disproportionnée avec nos forces, ne soit absolument écrasante. Si la situation actuelle devait durer, les dépenses scolaires de la mission de Madagascar deviendraient bientôt à elles seules un gouffre qui engloutirait toutes les ressources de notre Société.

Le logique, d'ailleurs, exige que dans chaque district l'œuvre scolaire soit faite par la Société qui a eu en mains

---

(1) Voir sur notre Carte les noms et les limites de ces districts. Nous sommes aujourd'hui en mesure de donner très prochainement une carte analogue des districts du Betsiléo.

l'œuvre religieuse. Ce que dit sur ce point M. Mondain est irréfutable, et les faits qu'il cite nous paraissent péremptoires.

Nos frères de Londres, mis au courant de notre désir, ne sont pas entrés sans beaucoup d'hésitation dans la voie que nous leur ouvrions. Le passé les a rendus défiants, et, tout en reconnaissant combien est désirable en soi, dans une œuvre telle que celle de Madagascar, l'association étroite de l'école et de l'Église, ils se demandent si les calomnies anciennes ne vont pas reparaître et discréditer l'enseignement de leurs instituteurs. Aussi n'ont-ils accepté qu'en principe la reprise des écoles primaires dans les districts où la Société de Londres a conservé ses missionnaires. Mais un premier essai va être tenté sans délai dans les deux districts d'Ambohimanga et de Soavina ; s'il réussit, comme tout permet de l'espérer, l'expérience sera étendue graduellement dans quelques mois aux autres districts.

Nous souhaitons de tout cœur que la reprise puisse s'effectuer. Il restera alors à la charge du protestantisme français une œuvre nettement circonscrite, de dimensions très vastes encore, qu'il s'agira pour nous de faire avec conscience. L'ambition de la Société des missions est d'y mettre tous ses soins, d'appliquer le système exposé par M. Boegner lui-même dans son rapport, de constituer un organisme scolaire complet et harmonique qui fasse vraiment honneur à nos Églises et soit digne d'être proposé en modèle aux autres Sociétés de missions. Au lieu de vouloir tout faire, avec la perspective de tout mal faire, ne vaut-il pas mieux poursuivre cet idéal de ne faire que ce que nous pouvons — ou plutôt ce que nous sommes strictement obligés de faire — mais en nous appliquant de toutes nos forces à le faire bien ?

M. Prunet et mademoiselle Hirlimann étaient heureusement arrivés à Tananarive le 30 septembre. Partis de Tamatave le 19, ils avaient dû faire une quarantaine de cinq jours à Ivondro. La montée se fait beaucoup plus facilement qu'au-

trefois, la route étant déjà très avancée et les gîtes d'étapes ayant été fort améliorés.

M. Delord, accompagné de M. Chastanier, s'était porté au-devant de nos deux voyageurs, qui ont goûté à Ambatomanga les prémices de l'hospitalité de la mission. A Tananarive, M. Prunet a été reçu chez MM. Vernier, Chastanier et Chabbert, en attendant qu'un poste lui soit assigné Mademoiselle Hirlimann est descendue chez mesdemoiselles Krug et Labourgade. Le retard d'une pièce officielle a empêché la célébration immédiate de son mariage; mais il est probable que, dès la fin d'octobre, tous les actes nécessaires ont pu être réunis.

Nous attendons incessamment un nouveau courrier. Nous espérons le résumer en dernière heure.



RAPPORT ANNUEL DE LA CONFÉRENCE AU COMITÉ

A Tananarive. — Le culte français. — L'œuvre des soldats. — Rapports avec l'autorité. — Dans les districts. — Insuffisance des évangélistes. — Ignorance de la Bible. — Premiers symptômes de réveil. — L'œuvre de fond. — Les réunions d'Ankadibévava. — L'œuvre scolaire. — Augmentation du nombre des élèves. — Au Betsiléo. — Conclusions de M. Mondain.

Anosibé, 24 septembre 1899.

Messieurs et honorés frères,

J'ai été chargé par mes collègues de vous présenter un résumé des rapports de nos différentes stations missionnaires à Madagascar, rapports lus dans la Conférence générale qui s'est tenue à Tananarive du 6 au 16 septembre 1899. — C'est l'histoire de notre œuvre pendant les quelques mois écoulés depuis les adieux de MM. Boegner et Germond, mois pen-

dant lesquelles les uns se sont efforcés de donner un nouvel essor à leur œuvre, et les autres de faire connaissance avec leur nouveau champ de travail.

A *Tananarive*, M. Vernier, après avoir été installé le 15 janvier par M. Boegner dans le temple d'Andohalo, s'est mis aussitôt à son œuvre, qui consiste à la fois dans la direction générale et dans l'évangélisation d'un district formé des parcelles de plusieurs autres. Tananarive c'est, à part certains côtés spéciaux, la même œuvre que celle des districts; aussi le rapport de M. Vernier prépare-t-il tous les autres rapports.

Le premier point a été de continuer dans la capitale le *culte français* dont la nécessité est réelle, autant à cause des Français qui y viennent que pour nos missionnaires eux-mêmes qui peuvent y trouver l'édification nécessaire dont ils sont si privés dans leurs différents champs d'action. Ce culte s'améliore peu à peu. La transformation la plus importante est due à M. Chabbert, qui a su faire de l'orgue de la reine Ranavalona III, orgue démonté et oublié dans un coin, un précieux instrument, à la fois utile et ornemental.

Au culte français se rattache une œuvre spirituelle de chaque jour, qui, à elle seule, nécessiterait tout le temps d'un homme : l'*œuvre des soldats*, que notre ami doit se contenter de recevoir, encourager et entourer. Il ne faut point parler de salle de lecture; les fonds manquent et le temps aussi. Quelques-uns de ces soldats sont reçus, il est vrai, dans des familles amies et assistent régulièrement au culte.

Nous devons ajouter que ce culte pourra, avec le temps, on l'espère du moins, avoir pour cadre un local plus convenable que la grande salle de l'École normale, assez mal placée et peu faite pour des services religieux.

Mais ce n'est là qu'un côté de la tâche de M. Vernier. Les *rapports avec l'autorité* ne sont pas une mince affaire. Le service commémoratif d'Ambavahadimitafo, en l'honneur du président Félix Faure, auquel le général Galliéni est venu

assister, nous semble de bon augure. Un autre fait important a été l'augmentation de la subvention scolaire accordée par le Gouvernement, subvention que nous espérons voir s'augmenter encore, tout en désirant conserver notre indépendance. Les négociations de M. Boegner ont été continuées et, après avoir consulté toutes les missions, le général a promulgué l'arrêté du 19 avril 1899 sur l'organisation de l'enseignement à Madagascar. Cet arrêté donne à toutes les missions les mêmes devoirs et les mêmes avantages.

C'est peu après cela qu'a été obtenue la donation de Mahazoarivo, que nous occupions depuis quelque temps.

Avec la fin du rapport de M. Vernier, nous arrivons à l'*œuvre générale*, car M. Vernier a charge de district et, pour cette partie de l'œuvre, il a fait les mêmes expériences que les autres missionnaires.

« Ici, l'on meurt et l'on ne naît pas; c'est la paix du cimetière, à peine interrompue le dimanche par les redites des pasteurs ou les cris aigus des chanteurs. C'est une œuvre de surface ! » A *Ambatomanga*, à *Anosibé*, le formalisme règne; mais songez qu'un seul missionnaire avait jadis là plus de cent cinquante Églises, qu'il habitait Tananarive et devait voyager plusieurs jours pour atteindre les limites de son district. *Mahéréza* n'a pas été mieux partagé, *Tsiafahy*, augmenté encore de toute la partie sud, possède un grand nombre d'Églises qui n'existent encore que sur le papier. *Ambohibéloma*, aux confins de l'Imérina, attend toujours un missionnaire, et les efforts de M. Rusillon ne suffisent pas pour ces soixante-douze Églises, très éloignées de Mahéréza.

Au *Betsiléo,* la situation est la même : ce sont des ruines sur lesquelles il faut reconstruire. Ce n'est pas la mort : çà et là, en effet, des âmes soupirent après quelque chose de meilleur; des oppositions se manifestent, signe évident de changements; des mécontents, hommes de l'ancien système, troublés dans leur formalisme, s'étonnent qu'on les dérange : de là ces oppositions.

La grande, la première difficulté, c'est le *mpitandrina* (1), c'est-à-dire l'évangéliste, l'homme parfois immoral ou indifférent qui tient une Église dans la mort, l'empêche d'en sortir, et dont il faut se débarrasser à tout prix. Partout on a commencé cette œuvre de transformation pour le plus grand bien des Églises. Il a fallu tailler, supprimer; il le faut, il le faudra encore, et M. Vernier, qui a eu aussi la tristesse de prendre cette détermination, trace en deux mots la ligne de conduite qui s'impose à chacun de nous : « Epurer, puis réveiller : il faut que ces deux idées s'entrelacent dans l'activité missionnaire. Mais il n'en demeure pas moins évident que, vu l'état d'insuffisance, d'indignité notoire de beaucoup de conducteurs, nous devons laisser là le congrégationalisme et adopter ce qu'un ami de notre mission appelle : la méthode d'une sage autorité menant à l'usage de la liberté. »

Ajoutez à ce premier obstacle l'indifférence dont chacun de nous se plaint avec force, l'ignorance absolue de la Bible et des questions du salut en bien des endroits, le peu d'assiduité au culte dans la majorité des Églises, et vous aurez une idée de l'œuvre à accomplir. Et encore n'avons-nous parlé que des obstacles internes, dûs aux Églises mêmes et à leurs membres. Les difficultés externes existent encore, car la lutte avec les Jésuites n'est pas terminée; elle est plus sourde, moins apparente en Imérina, toujours ouverte et vive au Betsiléo. Là on en est encore aux difficultés du début, aux intimidations dont nous parlent MM. Escande et Chazel et qui leur ont procuré maintes courses fiévreuses et enquêtes difficiles. Ambositra est mieux partagé, et pourtant M. Gaignaire doit lutter seul contre la concurrence de plusieurs Jésuites et des sœurs qui dirigent une école municipale.

En résumé, malgré difficultés et déboires, l'œuvre s'est poursuivie, une œuvre vraiment missionnaire. On le sent, un grand effort a été accompli pendant cette année, et, malgré tout, on espère !...

(1) *Mpitandrina*, pasteur, berger du troupeau.

M. Delord a vu quelques résultats, tant à Ambatomanga qu'aux environs; des âmes ont reconnu leurs péchés, et il croit à un réveil. Ce réveil, M. Escande l'appelle à grands cris pour son Église, et il attend. A Mahéréza, il y a des joies à côté des tristesses. Dans le village même, M. Rusillon a eu plusieurs sujets d'encouragement, ainsi que dans l'œuvre si intéressante et si touchante des orphelins, dont madame Rusillon et lui se sont chargés. A Tsiafahy, quelques étincelles semblent jaillir de ci, de là, grâce au travail énergique de M. Maroger. A Anosibé, le temps du missionnaire est très limité par sa construction, mais madame Martin, souvent attristée après ses visites, ses réunions de femmes ou ses écoles du dimanche, est réjouie quelquefois par une réponse inattendue, une marque de confiance, un progrès quelconque que l'on recueille avec joie comme une fleurette le long d'un chemin aride.

Nous sommes bien loin, vous le voyez, de n'avoir qu'une œuvre de direction. Ce serait une grande erreur de croire que nous sommes des évêques conduisant de nombreux troupeaux. Nous avons à faire une œuvre de fond, tout comme les pasteurs de France ; seulement l'œuvre est très étendue. Le travail de réorganisation, de sauvetage a cessé ; nous entrons dans une autre voie, celle du *réveil*. Il nous faut un réveil, et tous nous y tendons, en nous appuyant sur ce qu'il y a de sérieux dans nos Églises.

J'emprunte à M. Vernier quelques lignes sur ce point :

« Le moment est venu de nous jeter à corps perdu dans l'œuvre missionnaire positive. Dans cet ordre d'idées, avec plusieurs amis, nous avons eu pendant trois jours des réunions de réveil dans le temple d'Ankadibévava pour les paroissiens de nos trois Églises urbaines. Ces réunions, pour lesquelles nous avions prié avec une foi plutôt hésitante, ont pourtant produit quelques résultats visibles, et je dirai même que j'ai été surpris de voir comment Dieu pouvait prendre encore plus que nous au sérieux les demandes que nous lui adressons. »

Ces réunions, qui ont eu d'excellents résultats, puisque 70 à 80 personnes ont consenti à rester pour se donner à Dieu ou renouveler leur consécration, nous ont tous fort réjouis et semblent promettre à tous ceux qui travailleront fidèlement des fruits dans l'avenir.

La lutte contre le mal sous toutes ses formes est commencée; bientôt des ligues contre l'immoralité seront fondées. M. Delord possède déjà une section de la « Croix blanche ». Mais que faire, si nous ne pouvons nous appuyer sur des Malgaches sérieux? Nos évangélistes sont souvent, hélas! trop peu des aides pour nous. Beaucoup se considèrent comme des fonctionnaires et n'en veulent qu'au salaire; beaucoup sont toujours absents de leur district. Quelques-uns cependant, ici et là, sont sincères et ont compris que le christianisme n'est pas une question de forme. Mais qu'ils sont rares! Le moyen d'avoir de bons auxiliaires, c'est de créer non pas une école de théologie, mais une école d'évangélistes! C'est là ce que tous les missionnaires désirent; ils veulent des hommes pieux et instruits qui puissent tirer de leur torpeur les Malgaches et amener des âmes à Christ.

Nous ne pouvons séparer l'*œuvre scolaire* de l'œuvre spirituelle. Elle est, en réalité, une branche de notre œuvre, la plus intéressante, car elle est l'avenir, et, en tous cas, la plus difficile.

La grande question est d'avoir une influence sur ces enfants qui viennent à nous; de là la nécessité d'avoir de bons instituteurs sortant de nos écoles. « Je me permettrai, dit M. Mondain dans son rapport, d'insister sur la nécessité de faire passer réellement par nos mains le plus possible d'instituteurs et d'institutrices. Les circonstances nous ont forcés à prendre des instituteurs que nous ne connaissions que fort peu la plupart du temps; mais une pareille méthode ne peut être que provisoire. Ce n'est pas seulement des brevets que nous avons à demander à nos maîtres; c'est

aussi, c'est surtout une vie chrétienne, une consécration réelle au service de Christ. Il faut que nous fassions de nos instituteurs et de nos institutrices des évangélistes qui comprennent d'eux-mêmes que nos écoles ne sont pas faites uniquement pour apprendre à rabâcher le français, mais qu'elles doivent être comme la base et la pépinière des églises, et qu'ils ont eux-mêmes charge d'âmes. » Et, plus loin : « Nos écoles doivent être des institutions religieuses au premier chef : notre but est l'éducation des âmes. »

C'est la pensée de tous les missionnaires, directeurs d'écoles et inspecteurs, et c'est aussi le souci de chacun.

Pour cette année, nous n'avons à noter que des progrès en nombre, tant à Tananarive que dans toute l'Imérina et le Betsiléo.

L'école du Palais manque de place ; elle a de nouveaux élèves conquis sur les catholiques. Celle de M. Chastanier croît aussi sensiblement. L'école de mademoiselle Vidil est montée de 125 à 178; celle de mademoiselle Krug de 4 à 25 en six mois; celle de mademoiselle Marguerite Ducommun possède le nombre respectable de 120 élèves. L'École normale enfin prend de l'importance; elle a pu recevoir cette année 65 élèves au lieu de 40 l'an passé, et M. Groult demande avec instance qu'on agrandisse les bâtiments de Mahazoarivo et qu'on construise un village scolaire composé de quelques cases pour les élèves mariés. Nous avons été heureux de voir tous nos élèves reçus à l'examen du brevet; c'est un début qui fait bien augurer pour l'avenir de l'école.

Dans les stations, les écoles du centre prennent beaucoup d'importance à cause de la présence des missionnaires : de là sortiront les futurs normaliens de Mahazoarivo.

Tous ces progrès, nos écoles les doivent à la nouvelle ère de tolérance qui règne. Nous sommes loin des premiers jours et des peurs horribles de quelques instituteurs qui fuyaient ou se cachaient. Tout change chaque jour; les visites du général à Mahazoarivo et à Faravohitra ont beaucoup contribué à rassurer les derniers « trembleurs ». De

plus, nous avons accepté bravement le nouveau plan scolaire; les instituteurs ont été préparés à Tananarive et dans les stations au nouvel examen qui doit les dispenser de la corvée et du service militaire ; le succès a récompensé nos efforts : sur 60 candidats, 44 ont été reçus.

Au Betsiléo, on prépare aussi à l'examen, mais il n'y a pas encore eu de session. Les écoles comme les Églises y sont moins affermies, grâce aux ennuis de toutes sortes dont nous avons dit quelques mots plus haut.

L'Ecole normale de Fianarantsoa ne peut encore être considérée comme une véritable École normale; tout y est défectueux: bâtiments, mobilier, etc... Avec le temps, M. Robert, qui a déjà obtenu des résultats, pourra mieux faire, car il a de bons éléments en mains. On désire arriver à quelque chose de semblable à ce que nous avons en Imérina, bien que sur une plus petite échelle.

Les besoins matériels de nos écoles ont été décrits avec éloquence, il n'y a ni bancs, ni tables, ni tableaux noirs, ni local même parfois. Grâce cependant aux dons généreux de la Société de l'instruction primaire et de son président, M. de Schickler, nous sommes pourvus d'ardoises et de certains livres ; mais, malgré cet effort généreux, il reste beaucoup à faire.

Que fera-t-on pour venir au secours de nos écoles, pour lutter contre la concurrence officielle et celle des Jésuites, et cela sans augmenter le budget des écoles ? Nous ne saurions mieux faire, pour vous en donner une idée, que de résumer les conclusions du rapport de M. Mondain.

Il propose :

1° De rendre tout de suite aux missionnaires anglais, désormais placés sur le même terrain que nous, leurs écoles qu'ils peuvent soutenir mieux que nous ;

2° D'avoir une école importante, pourvue d'un maître breveté et reconnue par l'Etat sur trois écoles ;

3° D'avoir le plus possible d'institutrices dans les écoles de moindre importance ;

4° D'amener enfin les Églises malgaches à payer une partie du traitement des instituteurs.

Il compte, de plus, sur les subventions du gouvernement, celles de l'Alliance française, celles aussi des Sociétés s'intéressant à nous, et croit qu'ainsi on pourra soutenir nos écoles, celle de Mahazoarivo en particulier, et supprimer les questions angoissantes : manque d'instituteurs, écoles abandonnées, corvée, et le reste. Et tous nous espérons que bientôt ces écoles pourront devenir le centre de vie de nos Églises, la pépinière de l'avenir d'où sortiront les hommes de foi dont nous avons besoin, si, comme nous le désirons, nous supprimons les mercenaires pour ne plus avoir que des hommes selon Dieu.

Recevez, messieurs, mes meilleures salutations chrétiennes.

Le rapporteur :

PAUL MARTIN-ESCANDE.



DU DEVOIR DE RÉTROCÉDER A LA MISSION DE LONDRES LA DIRECTION DES ÉCOLES SITUÉES DANS LES DISTRICTS QUE SES MISSIONNAIRES ONT CONSERVÉS.

Pourquoi la Société de Paris a dû assumer provisoirement la charge des écoles. — Situations nouvelles. — Paroles et actes du général Galliéni. — Devoir qui en découle pour le protestantisme français. — L'argument financier. — Ce que nous coûterait la conservation des écoles. — Justification intrinsèque de la rétrocession. — Ce qu'exige l'unité de l'œuvre missionnaire. — Quelques exemples. — Vote unanime de la Conférence.

Lettre aux Églises protestantes de France.

Chers et honorés frères et sœurs en Jésus-Christ,

Vous savez dans quelles circonstances le Comité des missions de Paris s'est trouvé amené à s'occuper d'une manière particulièrement active de l'œuvre religieuse et scolaire de Madagascar.

Immédiatement après la conquête, les Jésuites habitant l'île essayèrent d'exploiter, au profit de leur prosélytisme sans scrupule, le fait même de l'occupation française, en inventant et répandant partout cet axiome mensonger : « Qui dit catholique, dit Français; qui dit protestant, dit Anglais. » Excitant contre les missionnaires anglais une suspicion trop facilement acceptée, ils réussirent, par d'habiles manœuvres, à nous rendre parfois suspects nous-mêmes à nos compatriotes, et, poursuivant avec audace leur œuvre de passion et de fanatisme déréglé, ils répandirent la terreur parmi les populations et parvinrent à rendre le travail presque impossible pour nos frères anglais.

Devant une telle situation, se confiant en la fidélité de Dieu et ne voyant que le devoir à la fois religieux et patriotique qui s'offrait à elle, notre Société des missions n'a pas hésité à assumer le lourd fardeau des écoles de la Société de Londres à Madagascar. Tant que la lutte a duré, tant que les soupçons habilement menés n'ont pas été écartés, tant, en un mot, que le devoir lui est réellement apparu, notre Société n'a pas faibli un instant et Dieu a merveilleusement récompensé cette foi en ses promesses.

Aujourd'hui la situation est entièrement changée.

Grâce à notre persévérance, grâce aux preuves évidentes et répétées du loyalisme le plus complet données par les missionnaires anglais — loyalisme auquel le général Galliéni rend hommage dans son rapport officiel sur Madagascar —, et grâce aussi aux efforts bénis de notre cher directeur, M. Boegner, toutes les calomnies, toutes les suspicions ont été écartées. Le gouvernement a reconnu solennellement, dans un arrêté paru le 19 avril dernier au *Journal officiel* de la Colonie, la parfaite bonne foi des missionnaires étrangers et l'entière confiance qu'il avait en eux. Désormais, en effet, toutes les missions, quels que soient leur titre et leur nationalité sont placées absolument, sur le même pied et sont appelées par le gouvernement de la Colonie à collaborer, au même titre que l'enseignement

officiel lui-même, au développement intellectuel et moral des indigènes.

Dans cette reconnaissance, si entière et si franche, de l'utilité et de la sincérité de tous les efforts missionnaires, quels qu'ils soient, nous croyons saisir un devoir nouveau pour nous vis-à-vis de la cause protestante. Dieu a voulu qu'après des difficultés sans nombre, après trois années d'une lutte dont nous n'osions prévoir l'issue, la cause de la vérité et de la sagesse triomphât. Il a lui-même ouvert de nouveau à nos frères anglais la porte qui semblait devoir se fermer. Il nous invite par cela même et il invite tous ceux qui se réclament de son nom à ne pas rendre vaine cette victoire de la justice et de l'intelligence des vrais intérêts coloniaux. Nous n'avons pas le droit de négliger ces forces que Dieu nous offre : ce serait en quelque sorte tenter sa toute-puissance. Et nous n'avons pas le droit non plus d'imposer au protestantisme français des charges que nous pouvons lui éviter. Autant nous croyons nous forts pour réclamer les subsides en hommes et en argent, quand le devoir et la nécessité s'en montrent à nous, autant nous sommes persuadés que demander, alors que Dieu nous donne de lui-même un autre moyen d'obtenir, serait nous exposer aux plus cruels mécomptes.

Deux autres ordres de faits viennent d'ailleurs rendre encore plus manifeste la ligne de conduite que nous avons actuellement à tenir.

Ce sont d'abord les arguments financiers qui se présentent à notre esprit avec toute la force que peuvent posséder des chiffres.

Cet arrêté sur l'enseignement, en affirmant l'égalité de toutes les missions à l'œuvre dans la grande île, a escompté leur zèle et demande à chacune d'elles de nouveaux efforts. Nous ne croirions pas demeurer fidèles au mandat que vous nous avez donné, si nous laissions le protestantisme rester en arrière. Or, garder pour nous seuls tout le fardeau de

l'œuvre scolaire, serait nous mettre dans un état d'évidente infériorité vis-à-vis du jésuitisme riche, puissant et entreprenant.

Notre œuvre scolaire actuelle, nous l'avons déjà dit, compte environ huit cents écoles dans l'Imérina et plus de quatre cents au Betsiléo. Ces écoles, pour être reconnues par le gouvernement et mériter à ses yeux le nom d'écoles, doivent être dirigées par un maître breveté, pourvues d'un matériel scolaire et, autant que possible, d'un jardin d'essai, voire même d'un atelier manuel. Or, l'État donne de 30 à 60 francs à ses instituteurs, en leur assurant, d'autre part, le riz nécessaire à leur nourriture journalière. Nos maîtres brevetés, malgré tout le zèle et le désintéressement qu'on est en droit, jusqu'à une certaine mesure, d'exiger d'eux, ne sauraient nous rester à des traitements inférieurs à 25 francs, d'autant plus qu'à l'heure actuelle, les denrées ayant augmenté dans d'effrayantes proportions, il devient difficile à un malgache de vivre à moins et que, par dignité missionnaire, nous ne pouvons laisser nos maîtres végéter dans un état voisin de la misère la plus complète.

Eh bien, jusqu'ici, les budgets de missions ont été faits en prenant comme base des traitements de 5 francs par mois, parfois au-dessous. Ce serait donc, pour ce seul chapître, une augmentation de deux cents fois 20 francs par mois, ou près de 300,000 francs, sur le formidable budget déjà en cours que nous venons d'établir à 400,000 francs, après une foule de retranchements forcés et déplorables.

Toutefois, nous croyons qu'il serait possible, si la concurrence catholique n'est pas trop pressante, de ne mettre qu'un instituteur breveté par deux ou même peut-être trois écoles : calculant, dès lors, suivant les règles de la plus stricte économie, et supposant partout possible notre plan de réduction, nous arrivons, pour le chiffre d'augmentation absolument nécessaire, à 150,000 francs, au bas mot. Ajoutez à cela les frais du matériel presque entièrement encore à créer, malgré les dons si utiles et si joyeusement accueillis

de la Société pour l'encouragement de l'instruction primaire parmi les protestants de France, la construction de bâtiments d'école presque partout, les anciens temples devenant chaque jour de plus en plus insuffisants et défectueux, la mise en culture des jardins d'essai, la création et l'entretien d'un certain nombre d'ateliers modèles, — et je crois rester encore au-dessous de la vérité en estimant la majoration des dépenses scolaires, pour répondre aux exigences gouvernementales, à près de 350,000 francs.

Et ce n'est pas tout : pour maintenir d'une façon quelque peu sérieuse cet énorme édifice scolaire, il nous faudrait toute une phalange de jeunes instituteurs français, chrétiens et dévoués, dont l'entretien coûterait, lui aussi, une assez grosse somme. Nous en compterions huit pour l'Imérina (en n'en demandant que trois pour les neuf districts anglais, chacun d'eux ayant à s'occuper d'une centaine d'écoles), et trois ou quatre pour le Betsiléo. En tout, douze hommes de plus pour l'œuvre scolaire et 50,000 francs de dépenses à ajouter encore de ce chef.

Ajoutez maintenant ces 400,000 francs de dépenses supplémentaires aux dépenses actuelles, prévoyez les sommes nécessaires aux postes non encore occupés de Tamatave et d'Ambohibéloma, et, en admettant que les hommes se trouvent, répondez si le protestantisme français est assez fort pour fournir un million par an à Madagascar seul.

Et d'ailleurs, l'aurait-on, ce million, se lèveraient-ils, ces hommes nécesaires, que les païens qui nous entourent de toutes parts, les Sakalaves, les Tanala, les Bara, les Antaimoro, les Betsimisaraka, les Antsianaka, les réclameraient pour eux. Les portes déjà ouvertes et à ouvrir et où personne ne se présente, ne manquent pas à Madagascar.

Mais ces questions de budget, fort importantes par elles-mêmes, sont loin d'être les seules et même d'être les plus sérieuses.

Nos frères anglais ont, au plus fort de la tourmente, aujourd'hui totalement calmée, toujours conservé l'œuvre religieuse des districts du Nord : seules, les écoles étaient passées sous notre direction. Est-il admissible que l'œuvre religieuse et l'œuvre scolaire soient séparées ? Tout au plus concevable dans un moment de trouble, quand il fallait faire feu de toutes part, cette situation doit cesser au plus tôt. L'œuvre scolaire ne peut être pour nous que la base de l'édifice religieux et l'œuvre religieuse que le couronnement et l'unique raison d'être des écoles. On ne peut dire avec précision où finit l'une et où commence l'autre. Une dualité d'action pareille à celle qui existe aujourd'hui constitue une fracture dans cet organisme qui doit être continu pour vivre réellement. C'est risquer de rendre à la fois vains nos efforts et ceux de nos frères Anglais que de ne pas chercher, par tous les moyens possibles, à en finir avec un état de choses aussi anormal.

Aujourd'hui tout danger est écarté ; rentrons dans le normal, dans le vrai, dans l'efficace. La décision gouvernementale, qui proclame l'égalité des missions de toute nationalité ou religion, est un appel auquel nous n'avons pas le droit de rester sourds, par suite d'un chauvinisme mal placé et funeste. Serions-nous plus royalistes que le roi et aurions-nous la prétention d'être plus Français que les représentants du gouvernement français eux-mêmes ?

En n'écoutant que nos préférences personnelles ou la voix d'un nationalisme étroit, nous ne ferions que nuire de la façon la plus fâcheuse à l'œuvre que nous avons entreprise et nous vous ferions assumer, en même temps qu'à nous, une terrible responsabilité.

Déjà bien des difficultés, devant lesquelles nous avons été impuissants, nous ont montré le danger de couper ainsi en deux une œuvre qui ne peut avoir de force et de raison d'être que dans l'unité. Ici, c'est la rivalité qui se crée entre instituteurs et évangélistes, les uns se réclamant du missionnaire français afin d'échapper à toute surveillance, les autres du

missionnaire anglais pour reprendre trop directement ceux sur lesquels il est pourtant naturel qu'ils exercent un certain contrôle. Là, c'est une Église qui se coalise pour garder un instituteur indigène et qui se retranche derrière le système congrégationaliste pour rendre nulle l'autorité du missionnaire français, autorité qui devrait découler de sa responsabilité et qui n'existe pourtant pas. Là encore, c'est une autre Église qui chasse son instituteur parce qu'il est trop sévère dans ses sermons du dimanche et qu'elle préfère rester dans ses vices et son incrédulité. Ailleurs, c'est l'évangéliste qui convoque les enfants à des réunions sans prévenir le directeur des écoles, si bien que celui-ci, tombant par hasard dans sa tournée d'inspection sur des écoles vides, met à l'amende l'instituteur. D'autres fois, c'est un évangéliste qui va faire des rapports à un missionnaire contre la méthode employée dans les écoles par l'instituteur, ou inversement. Partout enfin, c'est l'Église livrée à elle-même, refusant les maigres subsides qu'elle donnait et se désintéressant de l'école, sans se douter qu'elle menace ainsi son existence future.

Ainsi donc, les nouvelles idées et proclamations gouvernementales, la situation financière où nous placent les désirs nettement formulés du gouvernement, la concurrence des autres missions et surtout les considérations purement chrétiennes au sujet de la marche de l'œuvre, constituent un appel qu'il nous semble impossible de ne pas suivre et montrent à notre désintéressement, à notre conscience et à notre sagesse une voie nouvelle, où nous ne pouvons faire autrement que de nous engager.

Aussi, forts de la conviction de leur conscience et de leur raison et s'appuyant également sur l'assentiment et les déclarations officielles du gouvernement de la Colonie, les membres de la Conférence générale de Madagascar, réunis en session plénière, émettent à l'unanimité le vœu que les missionnaires anglais reprennent la responsabilité entière des écoles de leurs districts, et demandent aux Églises protestantes françaises de ratifier ce vœu, d'en accepter la

réalisation sans arrière-pensée et de redoubler de zèle pour soutenir la Société des missions de Paris dans toutes ses œuvres et spécialement dans celle qu'elle a entreprise à Madagascar.

Pour la Conférence générale :
G. MONDAIN.



A MAHAZOARIVO

Une noble tâche. — Encouragements. — Œuvre bénie de nos jeunes instituteurs. — Visite de l'inspecteur officiel.

D'une lettre personnelle de madame Groult, qui nous est communiquée, nous extrayons deux passages qui intéresseront et réjouiront nos lecteurs, en leur montrant les résultats déjà obtenus, au bout de si peu de mois, par l'instituteur missionnaire qui a fondé et dirige cette école.

« Notre tâche est noble et belle, écrit d'abord madame Groult. Si nous voulons la remplir, nous n'aurons jamais trop de toutes nos forces, de toute notre énergie, de tout notre amour, pour les mettre au service de notre Dieu, dans cette grande île où tant d'âmes nous appellent, où tant d'âmes vivent loin de leur Sauveur, où tant d'autres ignorent même le nom de leur Créateur! On se décourage parfois; il nous semble que nous n'arriverons jamais à rien, que nous semons sur des rochers, que le grain s'envole au vent. Puis tout à coup, parmi tant d'herbes folles, nous découvrons un épi; dans une petite fente de rocher, nous voyons croître une plante, et nous reprenons courage, sentant que Dieu nous aide et qu'Il se tient près de nous, soutenant nos faibles efforts.

« Dans notre œuvre particulière nous avons eu plus d'une fois ce sentiment, et, plus d'une fois déjà, nous avons pu nous réjouir au sujet de certains de nos élèves : ils sont sortis

de l'école et se sont mis à l'œuvre dans les villages où on les a placés comme instituteurs. Ils y ont tout de suite fait beaucoup de bien, allant le soir dans les cases faire le culte, exhortant vieux et jeunes à servir le Maître, à venir au culte, leur parlant de la Bonne Nouvelle chaque jour. Leurs écoles se sont remplies d'enfants ; les temples, le dimanche, ont vu des auditoires très nombreux. Ces nouvelles ont fait tant de bien à mon mari ! Nos jeunes gens, je puis dire qu'il les aime comme ses enfants, et quand souvent, un jour de congé, ils viennent nous faire une petite visite, il est tout joyeux ; son visage exprime une satisfaction qui me rend heureuse moi-même. »

Le second fragment est relatif à une visite que M. Deschamps, inspecteur de l'enseignement, a fait récemment à l'Ecole normale, accompagné de madame Deschamps et de leur tout jeune enfant.

« L'inspecteur de l'enseignement officiel est venu ici inspecter l'École normale pour la classer. Il a été très content et a dit qu'on n'avait encore fait dans aucune école un pareil effort sous le rapport manuel. Les outils de la maison Peugeot faisaient un splendide effet à la menuiserie. A côté d'eux les pioches, les bêches, les pelles, les *angadys*, qui, on le voyait bien, n'étaient pas là pour la parade et portaient de nombreuses marques de service.

« L'école est rangée parmi les établissements de première catégorie, et nos élèves sont désormais tout à fait tranquilles sous le rapport des prestations et du service militaire. »

On voit par ces extraits que M. Groult s'efforce de faire marcher de front, dans son école, l'instruction proprement dite, la préparation aux travaux manuels et cette action spirituelle sur les âmes qui, seule, donne à l'éducation sa véritable valeur et justifie l'existence de l'école missionnaire à Madagascar. Dieu veuille que Mahazoarivo devienne de plus en plus une pépinière de jeunes maîtres instruits, capables et cherchant avant tout le royaume de Dieu et sa justice !

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

LA GUERRE AU SUD DE L'AFRIQUE. — LES ŒUVRES MISSIONNAIRES PARMI LES INDIGÈNES DE L'ÉTAT LIBRE D'ORANGE ET DE LA RÉPUBLIQUE SUD-AFRICAINE (TRANSVAAL) ET LEUR ÉTAT ACTUEL.

Une statistique de l'étendue et de la population de l'Afrique australe est très difficile à dresser, car les données ne concordent guère ; elles ne sont souvent que des évaluations plus ou moins approximatives. Nous allons essayer de dresser un tableau d'après la récente publication de M. P. Langhans : *Politische-militærische Karte von Süd-Afrika*, Gotha, Justus Perthes, 1899.

	ÉTENDUE en kilomètres.	POPULATION.	BLANCS.	BOERS (1) et AFRIKANDERS.	ANGLAIS.	AUTRES BLANCS.	POPULATION (2) de couleur.	CHRÉTIENS (3) indigènes.
Colonie du Cap 4). . . .	756.800	2.044.000	510.000	350.000	140.000	20.000	1.534.000	310.000
Natal et Zoulouland. . .	70.890	778.000	65.000	15.000	45.000	5.000	713.000	37.000
Républ. sud-africaine . .	326.700	932.000	290.000	200.000	55.000	35.000	642.000	73.000
Etat libre d'Orange . .	131.070	230.000	90.000	80.000	5.000	5.000	140.000	20.000
S. O. afric.-allemand. .	830.960	200.000	2.900	600	.300	2.000	197.100	11.000

Observations. — 1) Nous comprenons sous cette rubrique les Boërs proprement dits et les autres blancs qui se sont solidarisés avec eux et qui ont pour devise : « l'Afrique aux Africains ». Dans la République Sud-Africaine, les Boërs sont au nombre de 80,000. — 2) Y compris les Malais, les Hindous et les populations de sang-mélangé. — 3) Evaluation de M. F. H.-K. dans le *Journal des Missions*, oct. 1898, p. 761. — 4) La colonie du Cap comprend le Capeland, le Basutoland, les deux Griqualand et le Betschuanaland jusqu'au fleuve Malopo. Nous n'avons donc compris dans cette statistique que la colonie du Cap, le Natal et le Zoulouland, laissant de côté le reste des possessions anglaises de l'Afrique australe.

Nous avons dressé ce tableau dans la pensée qu'il sera de quelque utilité au lecteur, en lui permettant de se rendre compte rapidement de l'étendue et de la population comparatives des différents États de l'Afrique australe, au moment où les regards de l'Europe sont tournés de ce côté.

On ne peut prévoir encore toutes les conséquences de la guerre entre l'Angleterre et les deux républiques boers. « C'est une querelle de blancs », a dit un magistrat anglais ; mais il faut s'attendre à ce que les œuvres missionnaires dans toute l'Afrique australe s'en ressentent. Il semble cependant que les missions dans l'État Libre d'Orange et dans la République Sud-africaine (Transvaal) soient plus particulièrement exposées. Il ne nous appartient pas d'établir ici les responsabilités et de prendre parti pour l'un des deux peuples. Notre but est simplement de donner un très bref aperçu des œuvres missionnaires parmi les nègres de ces deux républiques (1).

Entre les fleuves Orange et Vaal, des Boers émigrés de la Colonie du Cap ont fondé, en 1854, l'Etat Libre d'Orange. Appartenant presque tous à l'Église réformée hollandaise, ils ont gardé les coutumes de l'ancien calvinisme, et, quoiqu'ils aient soumis les indigènes à des lois qui, sans être inhumaines, sont cependant sévères, ils prennent de plus en plus en main l'évangélisation du pays. Chacune des vingt-cinq paroisses réformées possède une petite paroisse nègre dirigée par un aide indigène, de telle sorte que les missions européennes établies dans le territoire de l'Etat Libre ont

(1) Aux pasteurs qui désireraient profiter de l'attention généralement tournée du côté de l'Afrique australe, en ce moment, pour intéresser leurs paroissiens à l'œuvre missionnaire, nous conseillerons :

1) Burckhardt et Grundemann : *Les Missions évangéliques*, tome II, Afrique. Lausanne, Bridel, 1884, page 255 et suiv.

2) Wangemann : *Südafrika und seine Bewohner nach den Beziehungen der Geschichte, Geographie, Ethnologie, Staaten-und Kirchenbildung, Mission und des Rassenkampfes*, Berlin, 1881.

3) R.-W. Dietel. *Missionstunden*. 4. Heft. *Südafrika, durchgesehen und erweitert von* C. Paul, Leipzig (Richter), 1899.

peu de place pour se développer, si elles ne veulent pas travailler dans le champ d'autrui.

Bien avant l'émigration des Boers, les méthodistes anglais (*Wesleyan Missionary Society*) et les premiers missionnaires de la Société des missions de Berlin (1) se sont établis dans cette contrée, où ils possèdent quelques stations. Leur œuvre n'a pas pu prendre un grand développement à cause des nombreuses guerres qui ont ensanglanté le pays, et aussi à cause de l'opposition des Boers. Les méthodistes ont fondé, en 1833, une station à Thaba-Ntschu (2), au centre de la tribu assez nombreuse des ba-Rolong, chez le chef Moroko (†1880). Bientôt, toute une série de stations florissantes parmi diverses tribus vinrent s'ajouter à la première, mais la guerre les supprima toutes en 1860. Thaba-Ntschu subsista seule (3); elle est aujourd'hui encore une paroisse de plus de 2,000 membres avec 3 pasteurs indigènes sous la direction d'un missionnaire européen. Sept ou huit autres stations wesleyennes existent actuellement avec 15,000 membres environ. Les missionnaires berlinois se sont établis parmi les Koranas et ont fondé, en 1834, la station de Béthanie (4), en 1867 celle d'Adamshoop, grâce à l'influence d'un ancien esclave devenu chrétien, Adam Oppermann (†1892), en 1875 Bloemfontein, et enfin Gerlachsthal (*Springfontein*) en 1894. Ces quatre stations comptent ensemble 3,040 baptisés (5). — Un évêché anglican a été établi en 1863 à Bloemfontein. Il

(1) Il est inutile de rappeler que la Société des missions de Paris a possédé quelques stations dans l'Etat Libre, qui durent être abandonnées après la guerre entre les Bassoutos et les Boers.

(2) A 60 kilomètres à l'est de Bloemfontein.

(3) M. Coillard a été étonné de trouver, en février 1899, Thaba-Ntschu presque complètement en ruine, après l'avoir vu autrefois si peuplé et si prospère. Voir *Journal des Missions*, mai 1899, p. 377.

(4) Environ 80 kilomètres au sud-ouest de Bloemfontein.

(5) Ces stations, avec quatre autres dans les possessions britanniques, forment le Synode d'Orange. Kimberley, que les Boers bombardent, est une de ces stations.

possède une œuvre indigène à Bloemfontein, à Thaba-Ntschu et à Jagersfontein, avec 1,500 baptisés. Les méthodistes primitifs possèdent des stations parmi les ba-Souto de Rouxville et de Smithfield.

Beaucoup plus importantes sont les œuvres missionnaires dans la République Sud-Africaine (appelée Transvaal jusqu'en 1881). L'attitude des Boers de cette république a été sévèrement et justement critiquée (1). Leur mépris des nègres, leur idée qu'ils sont des êtres inférieurs indignes du christianisme, incapables de transformation, les a arrêtés dans le chemin du devoir chrétien, et cette attitude a souvent suscité des difficultés aux missionnaires. Nous n'en voulons pour preuve que la promulgation, en 1887 ou 1888, de la loi connue sous le nom de *Plakkerswet* (loi sur le droit d'habitation des nègres), d'après laquelle plus de cinq familles indigènes ne pouvaient habiter ensemble sur un domaine de 2,300 hectares (2).

Cinq sociétés de missions sont à l'œuvre parmi les indigènes de la République Sud-africaine. Nous nous bornerons à quelques brèves indications sur chacune d'elles, dans l'ordre chronologique de leur fondation :

1) La Société des Missions de Hermannsbourg possède 26 stations et 62 annexes autour de Rustenbourg, à l'ouest de Prétoria, parmi les ba-Kwena et les ba-Harutsé, tribus bé-

(1) On lit, dans la *Tribune de Genève* du 12 novembre 1899, à propos d'une communication de M. Alf. Bertrand à la Société de géographie de Genève :

« M. Bertrand dit qu'il a évité de parler du conflit actuel et de faire de la politique ; mais, puisqu'il est questionné directement, il doit déclarer que tout voyageur sincère constatera que les indigènes mènent une vie bien différente sous la domination boer et sous la domination anglaise. Chez les Boers, ils ne sont pas considérés comme des êtres humains, tandis que les Anglais les élèvent et les traitent avec beaucoup de bonté. Il est persuadé que les Anglais n'auraient qu'un mot à dire pour soulever les Bassoutos contre les Boers que ceux-ci haïssent. Heureusement que les agents britanniques emploient toute leur influence pour empêcher un soulèvement. »

(2) Voir P. Berthoud : *Les nègres Gouamba ou les vingt premières années de la mission romande*, Lausanne (Bridel), 1897, p. 173 et suiv.

Tschuana. Le nombre des chrétiens s'élève à 40,078, y compris les enfants. Ces stations sont divisées en deux groupes : a) A l'est, le *groupe de Rustenbourg* avec l'importante station de Béthanie comme centre ; b) à l'ouest, le *groupe de Moriko* (fleuve affluent du Limpopo) avec la station de Linokana comme centre : elles sont sous la direction de 29 missionnaires et de 85 aides indigènes (1). — C'est à la demande du chef Sétschélé (2) que les missionnaires de Hermannsbourg vinrent s'établir dans le pays. Les missionnaires de Londres Moffat, Edwards et Livingstone avaient été à l'œuvre dans cette contrée; mais, chassés par les Boers, qui avaient incendié, entre autres, en 1852, la maison de Livingstone, ils durent se retirer. C'est alors que le président du Transvaal Prétorius appela, à la place des Moraves, les missionnaires de Hermannsbourg arrivés depuis peu à Natal. Ils fondèrent, en 1858, une station dans le Betschuanaland. Bien des difficultés vinrent troubler ces premiers essais, et leur œuvre chez Sétschélé cessa en 1862. Ils furent plus heureux dans l'intérieur du Transvaal, où l'œuvre a prospéré malgré bien des troubles.

2) Après un essai infructueux chez les Ama-Swazi, les missionnaires berlinois Merensky et Grützner, appelés par les Boërs de Lydenbourg, fondèrent, en 1860, une première station, Gerlachshoop (Haut-Olifant), chez les ba-Kopa; mais elle fut détruite en 1864, lors d'une expédition guerrière du célèbre chef ba-Souto Sekukuni (3). Enfin, après d'autres essais, Merensky put fonder, en 1865, la station de Botschabelo (lieu de refuge), et, peu à peu, 10 autres stations purent être créées avec 46 annexes, 18 missionnaires européens et 42 aides indigènes. Ces stations, fortes de 13,866 baptisés, forment le *Groupe du Sud*. — Lorsque la station de Gerlachs-

(1) *Hermannsburger Missionsblatt*, juin 1899, p. 116 et suiv.

(2) Relire, à propos de ce chef, la chronique de M. F.-H.-K., *Journal des Missions*, mars 1893, p. 139 et suiv.

(3) Tribu des ba-Pedi.

hoop fut détruite, deux missionnaires (Grützner et Knothe) se rendirent plus au nord et fondèrent, en 1865, la station Gha-Matbale, chez le chef ba-Pedi Matbale, puis plus à l'est, chez le chef Mphomé, quelques stations, et enfin, à partir de 1872, trois stations ont été établies dans le Zoutpansberg, au nord-est du Transvaal, parmi les ba-Wenda. L'ensemble de ces stations, au nombre de 12 et 49 annexes, forme le *Groupe du Nord* avec 18 missionnaires et 49 aides indigènes pour 4,606 baptisés (1).

3) L'*Église réformée hollandaise du Cap* (2) possède cinq stations qui dépendent plus ou moins d'elle, avec plus de 2,000 baptisés (3).

a) Goedgedacht (Zoutpansberg),		miss.	Hofmeyer.
b) Saulspoort (Pilandsberg),		»	H. Gonin (4).
c) Mabieskraal	»	»	Roux.
d) Jakhalsdam		»	Mare.
e) Mocoeli (frontière ouest).			

3) La Société méthodiste des missions envoya des agents au Transvaal en 1875, mais ce fut seulement en 1881, à l'arrivée du missionnaire D. Watkins, que l'œuvre prit une rapide extension, en partie, malheureusement, grâce à l'admission des mécontents des autres missions. En 1893, 25 stations en trois groupes avec environ 3,000 membres, 8 missionnaires et 24 aides indigènes.

5) En 1869, le Synode de l'Église libre du canton de Vaud se décidait à entreprendre une mission en Afrique (5). En

(1) *Missionsberichte*, Berlin, juin 1899. p. 366 et suiv.

(2) Cette mission a comme centre Stellenbosch et pour président le pasteur Neethling.

(3) D'après H. Gundert : *Die evangelische Mission*, Calw, 1894.

(4) Originaire du canton de Vaud. Il est en Afrique depuis 1862. Voir *Journal religieux* du 10 juin 1899.

(5) L'œuvre porte maintenant le nom de *Mission Romande* dépendant des Églises libres des cantons de Vaud, Neuchâtel et Genève.

1872, les missionnaires Creux et Berthoud explorèrent le nord du Transvaal pour trouver un champ de travail. Ils s'arrêtèrent enfin dans le district des Spelonken, parmi les ma-Gwamba. 5 stations et 11 annexes ont été fondées : Valdésia (1875), 524 membres (1); Elim (1879), 469 chrétiens adultes; Shilouvâne (1889), 204 membres (2); Prétoria (1897), 12 chrétiens adultes; Mhinga (1899), 22 chrétiens adultes. 8 missionnaires, 8 aides-missionnaires européens et 22 catéchistes indigènes sont à l'œuvre (3).

Au moment où nous terminons cette revue, une parole de l'Ecriture nous vient à l'esprit; nous la transcrivons sans commentaire :

L'ange de l'Eternel campe autour de ceux qui le craignent
Et il les arrache au danger. (Ps. XXXIV, v. 8.)

J. G., *past.*

BULLETIN MENSUEL DES MISSIONS

EUROPE. — En **Norvège**, environ 10,000 réunions missionnaires sont présidées annuellement en grande partie par des laïques, car ces réunions ayant lieu le dimanche les pasteurs sont retenus par les fonctions officielles.

Plusieurs journaux missionnaires allemands ont, ce mois-ci donné un bref compte rendu de l'œuvre accomplie par la *Société des Missions évangéliques de Paris.* L'un d'entre eux

(1) Y compris les enfants baptisés.
(2) Ibidem.
(3) *Bulletin de la mission romande,* juillet-août 1899, p. 453 et suiv.

a calculé que les protestants de France (estimés à 700,000) ont donné l'an dernier pour la mission 70 pfennigs (0 fr. 875) par tête, et il fait la réflexion que les protestants de France donnent six fois autant que ceux d'Allemagne.

Hollande. — Un jugement trop sommaire échappé à notre chroniqueur dans son bulletin du mois dernier (1) a affligé, bien malgré nous, nos amis de Hollande. Ils nous font remarquer que les chrétiens de leur pays se préoccupent depuis longtemps de leurs devoirs envers les indigènes de leurs colonies et s'imposent, pour les remplir, de lourds sacrifices. Plus de 80 missionnaires hollandais travaillent avec dévouement dans l'Insulinde, et leur œuvre a été extraordinairement bénie en ces dernières années. De grands réveils se sont produits, des milliers de païens ont demandé le baptême. Cette année même, huit jeunes gens ont reçu, en Hollande, la consécration comme missionnaires.

Une statistique récente place les Pays-Bas au troisième rang, immédiatement au-dessous des Etats-Unis et de l'Angleterre, sur l'échelle de la moyenne des dons pour les missions, par tête et par an. Encore s'agit-il uniquement des dons faits aux Sociétés des missions hollandaises. Nous savons en outre mieux que personne avec quelle générosité nos rères et sœurs de Hollande souscrivent aux Sociétés de missions françaises ou allemandes. Ces souscriptions-là sont le plus souvent comptées, dans les statistiques, à l'actif des pays auxquels elles profitent, non de ceux d'où elles proviennent.

Les imprudences ou les maladresses commises à Java par telle Société de missions hollandaises, et chèrement payées, d'ailleurs, ne donneraient pas le droit de jeter le discrédit sur l'effort missionnaire de la Hollande dans son ensemble. M. F.-H. Krüger, qui, dans une chronique parue il y a deux ans (2), avait critiqué sans faiblesse ce qui méritait de l'être,

(1) P. 380.
(2) *Journal des Missions*, septembre 1897, p. 571-577.

avait lui-même rendu justice, dans deux articles étendus, qu'on consultera toujours avec fruit (1), à la riche floraison d'œuvres missionnaires fondées depuis cent ans et si largement soutenues par nos frères des Pays-Bas.

ASIE. — Inde. — Des poupées devenues idoles. — Des amis des missions du Canada avaient envoyé à leurs missionnaires du Nord de l'Inde des poupées pour leurs élèves. Les missionnaires les distribuèrent aux enfants qui avaient montré le plus de zèle à fréquenter l'école. Mais les parents des enfants païens firent un singulier emploi de ces pôupées : un jour, le missionnaire Russel fut conduit par un aide indigène dans une maison décorée pour une fête. C'était la fête du dieu Génésa qui est adoré comme divinité du ventre, de la richesse, de l'agriculture, etc. Sur les parois, tout autour, se trouvaient les images de beaucoup de dieux, et parmi eux les portraits de la reine d'Angleterre, du prince de Galles et d'autres membres de la famille royale. Le groupe principal était formé par la statue du dieu Génésa, avec sa tête d'éléphant et sa longue trompe. Il était assis sur un trône élevé, au-dessus duquel était placé un dais en étoffe rouge ornée de fleurs et de fruits. Ce qui frappa spécialement le missionnaire, ce fut le grand nombre de poupées, les poupées de la mission données aux enfants païens, qui entouraient le dieu Génésa en qualité de déesses. Peut-être n'étaient-elles pas adorées, mais elles servaient à former la cour du dieu. Le même fait fut observé dans d'autres villages. Aussi les missionnaires ont-ils demandé à leurs amis du Canada de ne plus envoyer de poupées (2).

Un dieu mortel. — Dernièrement mourait à Benarès un célèbre saint hindou, Swâmi Bhashkáranand, âgé de plus de quatre-vingts ans ; il était regardé comme un des hommes qui avaient atteint le sommet de la sagesse hindoue

(1) *Comment les Pays-Bas s'occupent des missions*, dans le *Journal des Missions*, décembre 1892, p. 541-546 et janvier 1893, p. 49-56.

(2) *Beiblatt zum Hermannsburger Missionsblatt*, octobre 1899, p. 78.

et du renoncement au monde, et déjà pendant sa vie il était vénéré comme un dieu, de telle sorte que son portrait avait été placé dans les temples pour y être adoré. Tous les voyageurs de passage à Benarès, depuis le simple « globetrotter » jusqu'au vice-roi, allaient le voir comme une curiosité (1).

Chine. — Procédés catholiques. — Une grande partie du numéro de novembre du *Bulletin de la Société des Missions rhénanes* (2) contient des détails sur le grave conflit qui a éclaté à Tungkun (province de Canton), entre catholiques et protestants. Le missionnaire Zahn (de la *Société de Barmen*) fut attaqué par une bande de Chinois à la tête desquels se trouvait le Père Julien (missionnaire catholique français). Zahn fut maltraité et enchaîné en présence du prêtre, qui portait un costume chinois et la tresse. Il aida même à lui déchirer ses habits et, au dire d'un des aides de Zahn, il doit lui avoir donné un coup de poing au visage. Quoique le prêtre ait d'abord cherché à dénaturer complètement les faits et même à les nier devant le magistrat, ses actes, grâce à l'intervention du consul allemand, ont été justement punis : 1° Le prêtre a été condamné à trois mois de prison. 2° Il devra demander pardon à Zahn devant les consuls allemands et français. 3° Il y aura à payer une somme de 100 dollars pour dommages causés à Zahn; s'il lui rend sa montre et son parapluie, la somme sera réduite à 50 dollars. Les deux consuls ont écrit au vice-roi pour le prier de s'occuper de rétablir l'ordre parmi ces Chinois. Le consul français a promis de ne pas prendre les fauteurs de troubles sous sa protection. Puisse ce jugement mettre le point final à l'intolérance et aux méchancetés des missionnaires catholiques en Chine! Leurs procédés, sévèrement jugés par l'opinion à l'étranger, sont une honte pour le bon renom de la France.

---

(1) *Evangelisch-lutherisches Missionsblatt*, Leipzig, 1er novembre 1899, p. 439.

(2) *Berichte der rheinischen Missions-Gesellschaft*, Barmen, novembre 1899, p. 331.

AFRIQUE. — Une curieuse coutume concernant le mariage. — Le missionnaire Maass, de Wasaramo (Afrique Orientale allemande), parle d'un singulier usage que l'on peut observer parmi les fiancés de ce pays. Avant que les jeunes filles de Wasaramo deviennent *bibi* (c'est-à-dire épouses), elles sont pendant trois mois *kumbibi;* elles doivent, pendant tout ce temps, rester à la maison paternelle sans adresser la parole à personne. Cette coutume a pour but d'apprendre aux femmes à garder le foyer et à tenir leur langue en bride. Le chef qui parlait de cette coutume au missionnaire Maass, s'étonnait que les filles des *Wazungu* (Européens), n'y fussent pas soumises (1).

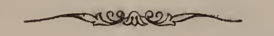
Les deux plus vieux missionnaires du monde. — Le Dr Elias Riggs, missionnaire de l'*American Board*, à Constantinople, est né le 29 juin 1810, à New-Providence (Etats-Unis). Il fut envoyé à l'âge de vingt-deux ans en Turquie. Doué d'une très grande facilité pour apprendre les langues, il a collaboré à la traduction de la Bible en arménien, bulgare et turc. Il a enrichi notablement la littérature chrétienne de ces trois langues; l'an dernier il a terminé un commentaire biblique bulgare en trois volumes, et en ce moment il revoit pour la troisième fois la Bible bulgare.

Le Dr Mardock, missionnaire à Madras, est âgé de quatre-vingts ans. Il a pris une part très importante à la publication à vingt millions d'exemplaires de 1,600 ouvrages scolaires et traités en 21 langues de l'Inde (2).

---

(1) *Saat und Ernte*, n° 11, p. 88

(2) *Palmblætter aus der Mission. Breklum*, novembre 1899.



BIBLIOGRAPHIE

—

Petite Bibliothèque missionnaire. — Jean Wenger, missionnaire au Bengale, 1811-1880. — Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1899. — 0 fr. 60.

Nous saluons avec joie l'apparition de cette « Petite bibliothèque missionnaire », qui sera bien accueillie dans nos Églises, espérons-le, où elle contribuera à entretenir la sainte flamme de l'enthousiasme missionnaire. Le *Journal des Missions* est heureux de la recommander à tous ses lecteurs.

J. G.



UNION DE PRIÈRES POUR LES MISSIONS

DÉCEMBRE 1899

—

Sujets de prières recommandés.

1. — Pour la *paix*. Aussi longtemps que durera la guerre du Transvaal, les Amis des missions ne cesseront pas de demander à Dieu qu'elle prenne fin, pour l'honneur de son peuple et la gloire de son nom. Que, dans quelques semaines, nos missionnaires puissent, sans ironie, répéter le message de Noël : « Paix sur la terre ! »

2. — Pour la *Maison des missions*, éprouvée une fois de plus par le départ imminent de son directeur. Que le séjour qu'il fera en Suisse lui rende définitivement la santé. Que cette nouvelle absence soit le moins possible préjudiciable aux intérêts de la mission. Que Dieu garde sa famille; qu'il fortifie et dirige ceux qui auront à le suppléer provisoirement.

3. — Pour la *mission du Congo*. Que la libéralité de nos frères et l'abondance des vocations nous permettent de lui

donner tous les développements qu'elle réclame. Que les nouvelles stations où les indigènes nous attendent et nous appellent puissent être bientôt fondées. Que Dieu garde nos frères et nos sœurs, en particulier madame Junod, qui attend prochainement la naissance d'un enfant.

4. — Pour l'*Océanie*. Pour M. et madame Huguenin, qui nous reviennent; que la santé de notre frère soit bientôt fortifiée. Pour M. et madame Koulinski, qui nous quittent; qu'ils soient gardés pendant leur voyage et bénis à leur arrivée à Maré. Que Dieu fasse trouver le missionnaire désiré pour la Nouvelle-Calédonie, et les instituteurs depuis si longtemps réclamés pour Taïti et Raïatéa.

5. Pour la *prospérité matérielle de notre Société*. Que l'appel lancé par le Comité trouve le chemin des cœurs; que la parole de nos conférenciers soit puissante et efficace; qu'un nouveau miracle, plus grand que celui de l'année dernière, multiplie les pains et nous assure les ressources nécessaires.

6. — *Actions de grâces* pour toutes les bénédictions que nous a apportées l'année qui finit : heureuse clôture des comptes, détente à Madagascar, retour de MM. Boegner et Germond, succès accordés à la prédication de l'Évangile. — *Humiliation* pour nos misères et notre manque de foi, pour les divisions qui paralysent trop souvent l'œuvre de Dieu, pour les négligences de ces douze derniers mois. « Seigneur, aie pitié de nous! Seigneur, augmente nous la foi! »

N. B. — Pour être affilié à l'Union de prières pour les missions, on est prié de s'adresser à la secrétaire, mademoiselle Estelle Monod, 18, rue Molitor, Paris. On voudra bien joindre à la demande une somme de 0 fr. 60 cent. en timbres-postes. On recevra sans retard une carte de membre, et ensuite, au commencement de chaque mois, la liste des sujets de prières, tirée à part.

DERNIÈRE HEURE

Lessouto. — Une intéressante lettre de M. Jacottet rend compte avec détail de la session du Synode qui s'est tenu au mois d'octobre à Thaba-Bossiou. Parallèlement aux séances du Synode, avaient lieu les réunions de la Conférence. Les pasteurs indigènes, ainsi qu'il avait été convenu, ont pris part à plusieurs de ces réunions. Nos frères se louent fort de l'esprit de bonne entente et d'harmonie fraternelle qui a régné dans ces diverses séances. Nous en publierons dans un mois le compte rendu.

Deux décisions importantes ont été prises : l'une plaçant M. Duby à Paballong ; l'autre créant un poste de pasteur indigène à Masérou.

Par suite de diverses circonstances, le corps missionnaire n'était que faiblement représenté à Thaba-Bossiou. Toutes les lettres que nous recevons du Lessouto portent la trace des préoccupations que fait naître la guerre. L'œuvre de Dieu ne peut qu'en souffrir ; ce n'est pas dans le trouble que se sème le fruit de la justice.

Zambèze. — Le dernier courrier, arrivé à Paris le 25 novembre, nous a apporté quelques lettres du Zambèze. Nous en publierons, le mois prochain, de copieux extraits. Les nouvelles (qui ne concernent cette fois que les stations du bas), sont en général bonnes. Elles nous montrent nos frères allant rejoindre les postes qui leur ont été assignés ou se livrant aux travaux préparatoires qu'exige la création de nouvelles stations. Une intéressante photographie, due à M. Ramseyer, montre les membres du corps missionnaire à Séshéké avant la dispersion qui a commencé quelques jours après.

Madagascar. — Courrier reçu le 25 novembre au soir. *M. Vernier* insiste sur l'urgence qu'il y a à ouvrir sans retard l'École pastorale, et pour que l'homme qui pourra en être chargé soit envoyé aussitôt que possible.

M. Rusillon annonce que ses enfants ont été atteints à des degrés divers de la variole. Aux dernières nouvelles, l'un d'eux était encore assez gravement malade.

M. Rusillon donne des détails sur le district sakalave d'Ankavandra, sur lequel le général Pennequin a attiré l'attention de la mission protestante. C'est une vallée située à dix jours de Tananarive.

M. Escande (*7 octobre 1899*) annonce l'heureux retour de MM. Chazel et Gaignaire.

Par une heureuse innovation, les questions litigieuses entre protestants et catholiques seront désormais déférées à *un juge de paix* et non plus au Tribunal mixte dont la mission a eu souvent à se plaindre.

L'école maternelle, ouverte par *madame Escande*, et l'école confiée à *mademoiselle Magnus* sont en pleine prospérité.

M. Escande se montre très préoccupé de diverses constructions qui s'imposent, comme une nécessité urgente, à la mission.

ERRATA

P. 14, l. 24, — voir la rectification de la page 105.

P. 67, l. 2, 8 et 16, *au lieu de :* Toutain, *lisez :* Tautain.

P. 143, l. 6, *au lieu de:* si nous corrompons à ces cadavres, *lisez :* si nous nous cramponnons à ces cadres.

P. 166, l. 12, *au lieu de :* Colfrane, *lisez :* Coffrane.

P. 290, l. 23, *au lieu de :* Mentis, *lisez :* Mentiris.

P. 304, l. 28, *au lieu de :* baptême, *lisez :* mariage.

P. 324, note 1, l. 6 et 7, *au lieu de* : en tout vingt et un élèves, *lisez :* un second qui y est déjà depuis 1898, en tout vingt-deux élèves.

P. 337, l. 21, *au lieu de : M. Ch. Burnier*, *lisez : M. Th. Burnier.*



Le Gérant : A. Boegner.

TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LESSOUTO

ZAMBÈZE

SÉNÉGAL

CONGO FRANÇAIS

TAÏTI

ILES LOYALTY

MADAGASCAR

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

BULLETIN MENSUEL DES MISSIONS

BIBLIOGRAPHIE

Pages

DERNIÈRE HEURE

AVIS ET NOUVELLES

GRAVURES, CARTES ET TABLEAUX STATISTIQUES

Paris. — Imp. de Ch. Noblet et fils, 13, rue Cujas. — 23135.

